

villas mais ne se distinguent que par leur petite taille de statues et bustes de plus grandes dimensions des mêmes personnages que n'ignore d'ailleurs pas l'auteur n'aurait-il pas dû conduire alors à envisager ces autres parties du décor domestique que sont peintures et mosaïques, où figurent également Socrate, les sept Sages de la Grèce antique et Ménandre, mais aussi les Muses, qui témoignent d'une même réception de la culture grecque dans l'espace de la maison. C'eût été démesuré, j'en conviens, pour une thèse et le sujet a été souvent traité ; mais les choix ici opérés me paraissent quand même quelque peu arbitraires et les conclusions que l'on peut tirer de ces sculptures de petite taille assez limitées du fait même de cette sélection. Ce n'est donc qu'un aspect de cette réception de la *paideia* par l'image dans le « Lebenswelt » des Romains qui est envisagé dans ce volume ; mais la recherche est fort bien conduite, qui a su dépasser le cadre des seuls portraits de poètes et penseurs (Homère, Socrate, Chrysippe ou Épicure) et s'intéresser aussi à ces représentations plus abstraites et conceptuelles qui rappellent la formulation de deux contrats sur papyrus d'Oxyrhynque, très judicieusement signalés comme parallèle par l'auteur et qui portent la signature de témoins assortie de cette mention *καὶ ἔστιν μου ἡ σφραγὶς τοῦ φιλοσόφου* (p. 9). À côté de l'expression de réelles connaissances philosophiques, voire de l'appartenance du porteur de ces intailles à l'une ou l'autre école, que suggèrent les portraits, l'image d'une activité intellectuelle qu'évoquent ces représentations abstraites n'en est pas moins apte à interpeller l'interlocuteur, le « Betrachter » – un aspect bien mis en évidence également par J. Lang (p. 108-109). On notera aussi, avec lui, que la dynamique de réception de cette culture grecque dont témoignent la glyptique et la petite sculpture tend à s'affaiblir aux II^e et III^e siècles de notre ère (cf. le graphique de la p. 145) alors même que grandit l'influence de la Seconde Sophistique. On voit aisément tout ce que ce beau livre apporte comme éclairages nouveaux à notre connaissance de cette réception de la culture grecque par Rome.

Jean Ch. BALTY

Vincent JOLIVET, *Tristes portiques. Sur le plan canonique de la maison étrusque et romaine des origines au principat d'Auguste (VI^e-I^{er} siècles av. J.-C.)*. Rome, École française, 2011. 1 vol. 22,5 x 28,5 cm, x-343 p., 171 fig. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 342). Prix : 100 €. ISBN 978-2-7283-0875-0.

Le titre de cet ouvrage annonce directement l'objectif de Vincent Jolivet : traiter du plan canonique des maisons étrusques et romaines. Dans cette optique, ce travail remarquablement structuré retrace la genèse et le développement d'une convention planimétrique en faisant intervenir non seulement la littérature ancienne mais également de nombreuses données archéologiques. Celles-ci permettent de surmonter les obstacles majeurs tels que l'état de nos connaissances générales sur la vie domestique dans l'Antiquité, mais également la documentation souvent insuffisante ou dispersée concernant certains sites et bâtiments. Cette enquête, qui se situe dans un cadre temporel très large (VI^e-I^{er} siècles av. J.-C.), est d'une grande utilité car elle remet notamment en cause à la fois les racines de la compréhension actuelle de la maison romaine républicaine mais également son histoire. C'est d'ailleurs ce que la couverture de l'ouvrage, présentant le montage d'une maison enracinée dans le sol, tend à

nous rappeler. La première étape de ce parcours remonte aux origines historiographiques de l'idée de plan canonique et explore, en trois étapes, le dossier archéologique : préhistoire et protohistoire de la *domus* en Italie centrale ; invention de la *domus* à plan canonique, puis manifestations architecturales qui s'y rapportent. Dans son chapitre 1, l'auteur présente les différentes interprétations antérieures des racines historiques et culturelles de la maison romaine à *atrium*, en insistant particulièrement sur le travail fondateur de J. A. Overbeck et plus spécifiquement celui sur le plan des « *römischen Hauses* ». Dans ce domaine, toute tentative visant à corroborer les anciennes sources écrites avec les vestiges existants est encombré par des obstacles majeurs. L'auteur met en exergue la tendance qu'ont la plupart des recherches à se focaliser sur la *domus* à *atrium* qui n'est en fait que le résultat d'un long processus d'élaboration. Dans le chapitre 2, il pose les bases de son argumentation en traitant des habitations attestées dans le centre de l'Italie avant l'émergence du plan canonique telles que les cabanes circulaires ou ovales qui semblent être les formes traditionnelles d'habitat aux *x^e-viii^e* siècles. Il insiste également sur l'interaction entre les deux principales traditions de construction documentées pour le *vii^e* siècle : la maison à développement longitudinal et la « *Breithaus* » ou « *Casa Larga* » qui est censée découler du modèle de la maison grecque à *pastas* (portique). Le chapitre 3 traite de la première attestation du type canonique au cours des *vi^e-v^e* siècles avant notre ère, en se concentrant sur la première preuve fiable que reste l'incontournable site de Marzabotto, tandis que le chapitre 4 voit la diffusion de ce plan entre le *iv^e* et le *i^{er}* siècle avant J.-C. À ce propos, force est de constater qu'il y a un hiatus de près de deux siècles entre le cas de Marzabotto et les premiers exemples attestés dans des périodes ultérieures. À partir de la première moitié du *ii^e* siècle avant J.-C., les exemples se multiplient, avec notamment Pompéi qui offre le témoignage le plus important de l'évolution du type de la *domus* à *cauaedium*. V. Jolivet conclut que ce type de maison reste ancré dans une zone géographique précise associée à l'Italie centrale. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'enquête est axée sur le contexte politique, économique, social et religieux de l'apparition du plan canonique avec, par exemple, dans le chapitre 5, l'analyse de l'expansion étrusque dans la vallée du Pô qui semble avoir conditionnée l'histoire de la maison à *cauaedium*. Parmi les éléments de la société étrusque qui peuvent avoir influencé l'émergence du plan canonique, l'auteur retient entre autres la relation entre les sexes et l'exploitation de la main-d'œuvre servile. Il y rattache ensuite les manifestations architecturales qui se rapportent à ces contextes dans deux domaines étroitement liés à celui de l'architecture domestique : l'architecture sacrée et l'architecture funéraire. L'architecture des temples, des maisons et des tombes semble étroitement liée. En effet, les premiers temples tripartites tels que le Capitole à Rome et les temples à *cella* centrale et *alae* font leur apparition dès le *vi^e* siècle tandis que la tombe va reprendre le plan de la *domus* à *cauaedium*. On note à certains endroits la disposition des lits funèbres dans la tombe, pieds face à l'entrée, position identique à celle du défunt dans la maison lors des funérailles. Le plan canonique sera finalement repris à l'époque hellénistique et verra sa diffusion accentuée dans l'habitat de toutes les régions d'Italie ainsi qu'en province. L'ultime chapitre traite de la vie sociale de la maison *cauaedium*. Celui-ci bien qu'intéressant n'apporte pas de conclusions indiscutables. En effet, l'identification de la fonction d'une pièce grâce aux sources littéraires est grandement discutable

à cause d'anachronismes ou de contresens. Ceci étant confirmé par le mobilier présenté entre autres par P.M. Alison qui se trouve parfois aux endroits où on ne l'attend pas. En outre, l'écart temporel important par rapport à la constitution de la *domus* canonique rend tout travail à cet égard hypothétique. Bien que les intentions de cet ouvrage soient précisées dès le début, on peut regretter du point de vue méthodologique que l'étude ne se fonde que sur les planimétries et mette de côté la décoration, le mobilier ou l'*instrumentum*. Il serait utile en plus de cette étude architecturale, d'intégrer ces facteurs, d'autant plus lorsqu'il s'agit de la sphère domestique où les enjeux sociaux sont importants : l'architecture influence l'homme et vice versa. En outre, on peut regretter aussi que le livre ne prenne pas plus en compte les différences dans toutes ces planimétries, se focalisant particulièrement sur la comparaison « classique » d'éléments similaires. D'un point de vue éditorial, le volume est bien réalisé. Les illustrations sont de qualité satisfaisante et intègrent de nombreux plans. Comme il est expliqué dans les premières pages, l'auteur a délibérément choisi de ne pas retravailler les plans du site sur lequel il devait fonder son étude. Il en résulte donc une grande diversité d'échelles et de conventions graphiques. La position de Vincent Jolivet sur ce point est compréhensible en raison de l'état diversifié de la documentation disponible. En visualisant les inexactitudes ou lacunes des plans individuels, tels que présentés dans les publications originales, le lecteur peut apprécier leur fiabilité. Une fois dépassée la perplexité créée par la variété des plans, nous pouvons apprécier ou non le choix, qui était destiné à alimenter le débat et à compléter la discussion. La lecture de ce livre demande une connaissance relativement approfondie du sujet et s'adresse à un public de spécialistes. La quantité d'informations impressionnante sur les sites et les bâtiments, font de ce volume un ajout conséquent aux études déjà existantes et apporte, outre des tentatives de réponses, de nouvelles questions utiles à la recherche.

Julien ADAM

Wolfgang WOHLMAYR, *Kaisersaal. Kultanlagen der Augustalen und Munizipale Einrichtungen für das Herrscherhaus in Italien*. Vienne, Phoibos, 2004 [2012]. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 260 p., 138 fig. Prix : 69 €. ISBN 978-3-85161-056-7.

Publié en 2012, ce volume constitue la réimpression d'un ouvrage écrit en 2004 si l'on en juge à l'avant-propos, et ce point doit être d'emblée souligné. Consacré aux salles et temples du culte impérial offerts par les sévirs augustaux en Italie, ainsi qu'aux statues qui leur sont attribuées, le catalogue s'ouvre sur un exposé traitant des *augustales*, des collèges, des *scholae* dont la documentation est aujourd'hui bien vieillie. En effet le regard sur le monde associatif romain a considérablement augmenté et évolué ces dernières années et il n'est plus guère opportun de retenir aujourd'hui Waltzing comme référence de base, quelles qu'aient été jusque récemment l'importance et l'influence du chercheur belge de la fin du XIX^e siècle. Certes Wohlmayr connaît les travaux d'Abramenko et de Duthoy mais les *augustales* c'est aussi la problématique du culte dit impérial, également beaucoup revu depuis près de 10 ans, de même que toute une série de questions comme par exemple celle de la dénomination des lieux de culte, ou celle du fonctionnement des *collegia* de toutes sortes. On prendra donc l'ouvrage avec prudence pour ses chapitres introductifs et ses

d'étude. Les caractéristiques morphologiques et syntaxiques non-standard ont donc été laissées telles quelles lorsqu'il existe de bonnes raisons de croire qu'elles se trouvaient sous cette forme dans l'archétype. En revanche, l'orthographe a été normalisée pour rendre l'édition plus accessible. Quant à la disposition du texte, elle respecte celle des manuscrits. Les différentes rubriques qui composent ces manuels sont écrites en colonnes. Chaque ligne comporte de un à trois mots grecs avec leurs correspondants latins. Les *colloquia* n'ont pratiquement jamais été traduits dans une langue moderne. On pourrait estimer que cette traduction, qui se veut aussi littérale que possible, est superflue vu la facilité du texte. Toutefois, elle est utile pour élargir le public qui peut avoir accès à de tels textes. Dans le commentaire, c'est surtout l'aspect linguistique qui est souligné. Ces textes constituent en effet un document extrêmement précieux pour la connaissance du grec de l'époque impériale. La langue utilisée est la *koiné* avec ses caractéristiques lexicales, phonétiques, morphologiques et syntaxiques. L'intérêt est tout aussi grand à propos du latin. Il s'agit d'un document de valeur concernant le *sermo cottidianus* et le latin tardif, dont R. Ferri a montré tout l'intérêt dans une contribution de 2008 : *Il latino dei Colloquia scholica*, R. Ferri, F. Bellandi (éds), *Aspetti della scuola nel mondo romano*, Amsterdam, 2008, p. 111-177. – Maintenant que l'on dispose d'une édition accessible et fiable de ces petits textes, on peut recommander aux professeurs qui ont en charge les grands débutants en grec et en latin de les utiliser dans le cadre de leurs cours. J. Debut, auteure, en 1974, d'un ouvrage sur *L'enseignement des langues anciennes* et, en 1987, d'un manuel de grec à l'usage des Grands Débutants, avait fait cette expérience avec succès. E. Dickey l'a renouvelée, de façon heureuse également, avec ses étudiants de *Latin I* à l'Université d'Exeter. Ces textes pleins de vie constituent une belle initiation à la morphologie verbale par la reprise des mêmes verbes à des personnes et à des temps différents. Les phrases sont extrêmement simples et réduites à leurs éléments essentiels. Mais ils ne revêtent pas seulement un intérêt pédagogique. Ils sont aussi autant de documents savoureux sur la vie quotidienne dans la Rome impériale. Ces dialogues pris sur le vif, remplis de détails concrets, donnent vraiment l'impression de partager la vie des enfants, d'assister à des procès, d'aller au marché ou aux thermes ou de prendre part à des repas somptueux. Ces documents très spécifiques présentent des analogies avec les méthodes modernes d'apprentissage d'une langue étrangère pour (jeunes) adultes (on pense à la méthode *Assimil*). Le volume, qui comporte 12 planches dans le texte, est complété par un appendice présentant une comparaison des *capitula*, la bibliographie et une concordance avec l'édition de Goetz (1892). Je suppose que le second volume comportera des index, qui seraient très utiles. Une étude détaillée des *HP* dans leur ensemble devrait permettre de mieux comprendre les relations complexes entre le grec et le latin dans l'Empire romain, ce qui est d'un intérêt historique particulier pour saisir pourquoi les deux *partes* de l'Empire ont évolué chacune dans un sens différent.

Bruno ROCHETTE

Marine BRETIN-CHABROL, *L'arbre et la lignée. Métaphores végétales de la filiation et de l'alliance en latin classique*. Grenoble, J. Millon, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 466 p. (HOROS). Prix : 34 €. ISBN 978-2-84137-285-0.

La récente publication, dans la belle collection Horos (éd. Jérôme Millon), de l'ouvrage de Marine Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée. Métaphores végétales de la filiation et de l'alliance en latin classique*, est, à plusieurs titres, une excellente nouvelle. Tout d'abord parce que l'auteure explore des champs entiers de pratiques techniques (agriculture, arboriculture) et discursives (en particulier chez les auteurs traditionnellement nommés « agronomes ») qui, certes, ont été étudiés dans le champ des sciences de l'Antiquité durant la seconde moitié du ^{xx}^e siècle mais dont la compréhension est facilitée et renouvelée par une approche à la fois globale, précise et utile. Une bonne nouvelle également car l'ouvrage propose une mise en relation extrêmement féconde entre la sphère de la représentation de la nature et du travail agricole et la sphère de la représentation romaine de la parenté. C'est ce point que notre compte rendu développera en priorité. Une excellente nouvelle, enfin, car une telle étude, par le choix assumé d'une démarche d'anthropologie culturelle s'appuyant sur les outils rigoureux de la philologie classique, permet d'aborder des questions d'actualité : quelle construction culturelle de la « naturalité » du lien de la filiation ? Quelles « évidences » dans le lien d'alliance entre deux personnes ? L'auteure part d'un constat : « Avant que naisse et se diffuse, en Occident, la figure de l'arbre généalogique, la langue latine compare déjà la famille à un arbre. La lignée est une *stirps*, "souches, tronc ou plantes", ses descendants en sont les "rejets" ou "rejeton", *stirps*, *suboles*, *propago*, ou la "semence" (*semen*, *satus*) » (p. 11). L'adoption est parfois désignée par les termes de la « greffe » et l'alliance entre époux comparée au « mariage » de la vigne et de l'orme. L'erreur, pourtant, serait de penser que ces échos, apparemment familiers (l'arbre généalogique tel qu'on le connaît, et ses branches si clairement dessinées), nous permettent d'éclairer directement les systèmes de filiation et d'alliance romains. S'il est clair, depuis Claude Lévi-Strauss, qu'un système de parenté ne consiste pas dans les liens objectifs de filiation ou de consanguinité données entre les individus : il n'existe que dans la conscience des hommes, il est un système arbitraire de représentations, non de développement spontané d'une situation de fait », il convient d'admettre que la façon dont sont pensées les modalités de la reproduction des plantes à Rome (comme ailleurs) est un système arbitraire également. Il y a donc interpénétration des modèles et des schémas de deux sphères sémantiques *a priori* hétérogènes (les humains, les plantes) et il est besoin de l'une pour comprendre l'autre. La tâche se complique donc : comment percevoir les éléments d'un système arbitraire, que nous ne connaissons guère, à l'aide d'un autre système, – arbitraire également et également éloigné de nous ? Privé d'observation directe des sociétés, l'anthropologue de l'Antiquité n'a accès qu'à des traces archéologiques et discursives, et il se doit de garder à l'esprit en permanence que toute « évidence » pour lui n'en est pas une à Rome (et inversement). Ces difficultés, inévitables, l'auteure les dépasse grâce à la prudence extrême de ses conclusions et l'analyse fine des métaphores dans le cadre propre de chaque pratique discursive (d'aucuns pourraient penser que certains développements sont particulièrement longs – le livre compte en effet 465 pages : cette impression de longueur aurait pu être certes être contrebalancée par des balises problématisées plus visibles mais nous dirons que l'ouvrage a le défaut de ses qualités). Après une mise au point sur la métaphore et son régime de similitude (p. 17-31), la première étape du raisonnement, intitulée « Du bon usage des arbres, définition et pratiques des Anciens » (p. 33-231),

consiste en une étude du système de reproduction des plantes telle que les Romains le concevaient et des pratiques antiques pour les cultiver : analyse du lexique végétal, description des techniques agricoles et arboricoles (avec des schémas instructifs pour le lecteur urbain peu familier de la technique de la marcotte, p. 410-412, et un index précieux pour le spécialiste). L'étude ne porte pas seulement sur les pratiques agricoles elles-mêmes, elle porte également sur les pratiques discursives : les « traités agronomiques » (une désignation que l'auteure considère comme imparfaite « puisque chacun des ouvrages obéit à un projet énonciatif distinct », p. 35) et un ensemble variés de textes où ces métaphores apparaissent. Sont ainsi lus et analysés, entre autres, Théophraste, Caton, Columelle et Varron, mais également Plinius l'Ancien (*Histoire naturelle*) et Virgile. La troisième partie intitulée « Dire la filiation en termes végétaux » (p. 233-397) constitue le cœur de cet ouvrage. Après avoir mis en lumière la façon dont le monde grec recourt aux métaphores végétales de la filiation, Marine Bretin-Chabrol analyse la spécificité du monde romain. Cet imaginaire de la filiation légitime la reproduction sociale des grandes familles de l'aristocratie romaine dont il permet de célébrer la longévité et la cohérence. *Stirps* est le terme clef autour duquel s'organise ce système et non celui d'*arbor* (ce terme n'est utilisé qu'une seule fois par Cicéron, qui lui-même détourne ce dispositif métaphorique, comme nous le verrons plus loin, p. 401). Une *stirps*, c'est à la fois l'arbre dans son ensemble mais également telle ou telle partie de l'arbre, c'est surtout une capacité à se reproduire et à assurer la continuité de l'espèce – métaphoriquement la *stirps* exprime la continuité entre les générations disparues et celles qui ne sont pas encore nées (p. 322). La *stirps* ne s'éteint pas (contrairement à l'arbre, s'il est coupé jusqu'à la souche), elle ne se réduit jamais à la figure du premier ancêtre. *Stirps* peut aussi désigner les plus jeunes générations de la lignée, ce qui n'est pas incompatible avec une gloire tirée de l'enracinement dans le passé. La continuité traduite par cette image n'est donc pas celle de l'arbre généalogique. Marine Bretin-Chabrol établit alors un parallèle intéressant avec la notion d'*origo*, qui a fait l'objet d'une importante étude par Yan Thomas (*Origine et commune patrie. Étude de droit public romain (89 av. J.-C.-212 ap. J.-C.)*, École Française de Rome, 1996) et d'une approche originale par Florence Dupont (*Rome, la ville sans origine*, Le Promeneur, 2011). Ces analogies établies avec le monde végétal pourraient laisser penser que le modèle « naturel » est celui qui sert de référence à l'imaginaire romain de la filiation, mais Marine Bretin-Chabrol prend soin de rappeler que le végétal est pensé sous la forme d'une plante *cultivée* : « En droit romain, la nature aussi est une institution », écrit Yan Thomas (*Le sujet de droit, la personne et la nature : sur la critique contemporaine du sujet de droit*, *Le Débat*, n° 100, mai-août 1998, p. 85-107). Dans les dernières étapes de sa démonstration, Marine Bretin-Chabrol expose la façon dont cet imaginaire végétal peut également être stratégiquement utilisé et dont les métaphores peuvent être détournées de leur usage traditionnel. Lorsqu'un *homo novus* tel que Cicéron veut se présenter comme digne des plus hautes magistratures, c'est une métaphore végétale qui lui permet de se hisser, par le discours, au rang de la *nobilitas* ancienne. Cicéron évoque ses origines à l'aide d'une métaphore végétale rare (*radix*, « racine »), mais proche de celles de la *stirps* qu'utilisent les grandes familles de la noblesse. Si l'on considère que la métaphore végétale est ce qui a conduit à la figure de l'arbre généalogique pour penser la famille dès le Moyen Âge, on pourrait s'étonner de l'absence du terme « parenté » dans le titre de

l'ouvrage. C'est qu'en réalité, bien que ces métaphores nous semblent familières, elles n'impliquent pas pour les Romains de penser les liens familiaux de façon horizontale (comme les sociétés occidentales contemporaine le font, dans le cas des cousins ou des frères). Le groupe familial n'est pas comparé à un arbre dans le détail de ses ramifications et c'est vers le passé ou vers l'avenir que le regard romain porte. Les questions de la parenté romaine ont fait l'objet de plusieurs travaux d'ampleur durant les vingt dernières décennies (on citera avant tout le très dense *Incestus et prohibita*. *L'Inceste à Rome*, paru en 2002, de Philippe Moreau), mais l'ouvrage de Marine Bretin-Chabrol n'en est pas moins nécessaire : cette approche spécifique d'une pratique discursive répandue vient compléter et prolonger ces études. Les métaphores végétales comme façons romaines de penser la filiation et la lignée et l'étude serrée qu'en propose Marine Bretin-Chabrol dans son long ouvrage sont autant d'angles d'approche pour mieux comprendre la société romaine et, par effet retour, mieux interroger la nôtre. À Rome, comme aujourd'hui en effet, la famille, la filiation et l'alliance relèvent de systèmes riches, complexes et arbitraires : elles sont des constructions propres à chaque culture.

Adeline ADAM

Sandra BOEHRINGER

Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Accentus, distinctio, apex. L'accentazione grafica tra Grammatici latini e papiri virgiliani*. Turnhout, Brepols, 2012. 1 vol. 16 x 25 cm, VIII-354 p., 13 pl. (CORPUS CHRISTIANORUM. LINGUA PATRUM, 6). Prix : 145 €. ISBN 978-2-503-54438-0.

Maria Chiara Scappaticcio a publié, en 2013, un corpus des papyrus virgiliens, sous le titre *Papyri Vergilianae: l'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione virgiliana (I-VI d.C.)*, dans la collection *Papyrologica Leodiensia* que Marie-Hélène Marganne et moi-même dirigeons (cf. *infra*, p. 400-401). Cet intérêt pour les papyrus du poète augustéen l'a conduite à s'intéresser aux signes diacritiques présents dans les vestiges papyrologiques latins. L'étude que voici, très érudite, part en effet du constat que les papyrus de Virgile ainsi que d'autres papyrus latins (littéraires et documentaires) portent des accents et des signes de ponctuation, même si les *editiones principes* ne les ont pas tous reproduits (d'où la nécessité d'une étude autoptique). L'ouvrage entend mettre ces signes critiques en relation avec la doctrine des grammairiens. L'introduction commence par l'analyse du *P. Herc.* 817, un papyrus découvert dans la *Villa dei Papiri* d'Herculanum qui contient un poème hexamétrique sur la bataille d'Actium. L'examen de ces fragments révèle la présence de signes semblables à notre accent aigu dont la valeur a été considérée comme une énigme par les spécialistes qui ont tenté de les interpréter à travers les illustrations des *apices* par Marius Victorinus, par l'auteur anonyme de l'*Appendix Scaurina* et par Isidore de Séville. – La première partie de l'étude (« Les textes sur les textes »), divisée en quatre chapitres, est consacrée à la terminologie de l'accentuation graphique dans la tradition grammaticale latine. Un premier chapitre est relatif à la doctrine des grammairiens sur l'*accentus*, la *distinctio* et l'*apex* et contient aussi une histoire des études modernes sur ces signes dans la tradition manuscrite latine. En effet, les signes ne font pas seulement partie du système graphique, mais ils sont aussi

nouveau volume du *CVA* est bien construit et documenté et a le grand mérite de mettre en avant la très belle collection du musée de l'Université Friedrich Schiller de Jena.

Isabelle ALGRAIN

Norbert ESCHBACH, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Fascicule 92. Göttingen, Archäologisches Institut der Universität, Band 4. Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 159 p., 67 pl., 41 fig., 30 annexes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-63595-3.

Le quatrième volume consacré à la collection de l'Institut archéologique de l'Université de Göttingen comporte 164 entrées rassemblant une série de vases et de fragments attiques à figure rouge ainsi que quelques lécythes à fond blanc. Il inclut également des vases prêtés par l'Antikensammlung de Berlin et qui ont été restaurés à cette occasion. Les notices de chaque vase, fragment ou groupe de fragments sont très complètes. Elles offrent des mesures précises des différentes parties des vases et, lorsque le profil complet est conservé, la capacité a parfois été calculée. Toutefois, il est dommage que la capacité n'ait pas été systématiquement mentionnée. Les notices sont classées par formes et nous permettent de nous rendre compte de l'étendue de la collection de l'Université de Göttingen. Une vingtaine de formes différentes sont représentées et la collection comporte plusieurs fragments attribués à des peintres importants de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique comme les Peintres de Berlin, de Pan et de Kléophradès. La dernière section est consacrée à des vases de la collection désormais manquants. Sans surprise, un certain nombre de pièces ont pour provenance des sites étrusques mais aucun contexte précis ne permet de reconstituer leur usage final. Fait intéressant, la collection s'est également enrichie par l'achat de fragments auprès de Paul Hartwig. La plupart d'entre eux peuvent être rattachés à des fragments d'autres collections européennes également approvisionnées par P. Hartwig et montrent que ce dernier n'hésitait pas à vendre dans diverses collections des fragments qu'il savait sans doute provenir d'un même vase. Comme les autres *CVA* allemands les plus récents, le volume est doté d'excellentes illustrations en couleur des vases ainsi que de détails qui facilitent énormément la lecture des images et les comparaisons. Dans le texte, 41 dessins permettent au lecteur de mieux appréhender les détails les moins visibles des vases et des fragments, à savoir les inscriptions réalisées au moyen d'un rehaut de couleur ou le décor mal conservé des lécythes à fond blanc. Les 30 planches de figures présentent des dessins de profil des vases au profil complet et de certains fragments mais cela n'est pas systématique. Ces planches contiennent également des photographies en noir et blanc et en couleur documentant la restauration des pièces et présentant l'ensemble des fragments connus d'un même vase qui sont dispersés dans plusieurs musées. Le volume est également doté de plusieurs index très complets qui fournissent des concordances entre les nouveaux numéros d'inventaire et les planches, les peintres, les ateliers, les inscriptions, les lieux de découverte des vases, les précédentes collections où se trouvaient les pièces, les collages avec des fragments d'autres collections, les observations d'ordre technique et les sujets représentés. Le grand

mérite de ce volume est de mettre à la disposition des chercheurs de nombreux fragments jusqu'alors inédits qui approfondissent nos connaissances sur des ateliers bien connus ; il constitue une excellente addition à la série des *CVA* allemands.

Isabelle ALGRAIN

Nina ZIMMERMANN-ELSEIFY, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Fascicule 93. Berlin Antikensammlung, Fascicule 13. Attisch Rotfigurige Lekythen*. Munich, C.H. Beck, 2013. 1 vol. 25 x 33 cm, 83 p., 63 pl., 12 fig., 16 annexes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-64873-1.

Après avoir publié en 2011 une série de lécythes à fond blanc de l'Antikensammlung de Berlin, Nina Zimmermann-Elseify réitère l'expérience avec un volume cette fois entièrement consacré à 58 lécythes attiques à figure rouge dont seulement quelques-uns sont inédits. Comme dans le précédent volume, l'auteur nous offre une introduction très complète relative à la forme du lécythe à épaule, à son évolution et à son iconographie et commence par retracer l'histoire de cette série de vases qui, lorsque leur lieu de découverte est connu, proviennent en majorité d'Italie du Sud. Nombre des pièces présentées ici sont issues d'achats effectués par le musée lors de ventes de grandes collections privées au XIX^e siècle. Les lécythes regroupés dans le volume appartiennent au type du lécythe à épaule qui se popularise en figure rouge dès 520-510 av. J.-C. et est produit jusqu'aux environs de 420 av. J.-C. L'auteur retrace de manière détaillée l'évolution de la forme. Celle-ci, très populaire, est exportée en grande quantité et dans de nombreuses régions, en particulier en Sicile et en Italie du Sud qui semblent être un marché de prédilection. L'iconographie des lécythes à figure rouge est de manière générale beaucoup plus large que celle des lécythes à fond blanc de la même période et la collection de l'Antikensammlung nous permet d'en prendre la mesure. L'introduction se termine par une discussion sur les différents usages des lécythes à figure rouge. Chaque notice est extrêmement détaillée et complète. Toutefois, il aurait sans doute été plus judicieux de mentionner la capacité de ces vases à parfum plutôt que leur poids. Les vases de ce volume sont datés de la période classique et de nombreux exemplaires appartiennent à la production de peintres ou d'ateliers bien connus comme le Peintre de Brygos ou le Peintre de Berlin et, bien évidemment, à des peintres spécialisés dans la décoration des lécythes comme le Peintre de Bowdoin ou le Peintre d'Aischines. Le catalogue est accompagné d'excellentes illustrations en couleur avec de nombreuses photographies de détails qui permettent de mieux appréhender le style du décor. L'ensemble des vases est accompagné de dessins de profil ce qui constitue un atout indéniable pour cette publication. Douze figures sont intégrées dans le texte et offrent des photographies de détail de certaines pièces et des dessins des inscriptions peintes en rehauts de couleur et peu lisibles sur les planches. Une série d'index et de tables de concordances reprennent notamment les lieux de découverte des vases, les précédentes collections auxquelles ils ont appartenu, les éléments techniques, le poids, l'iconographie, les inscriptions et les attributions à des peintres, des potiers ou des ateliers. Il

rapportent les lettres et les chiffres, quel est le schéma organisateur, peut-on lier marques et chronologie, qui grave et où, à la carrière ou sur le chantier ? Weber évoque aussi la longue durée de la pratique, des temples égyptiens aux cathédrales médiévales. Des tableaux complètent utilement le texte et la bibliographie m'a paru bien à jour. Une belle pierre à l'édifice.

Georges RAEPSAET

Thomas MANNACK, *Griechische Vasenmalerei. Eine Einführung*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2^e éd., 2012. 1 vol. 17 x 24,5 cm, 192 p., 113 ill. Prix : 24,99 €. ISBN 978-3-534-25072-1 ; -8053-4462-3.

Cette deuxième édition revue et accompagnée d'une bibliographie actualisée de l'ouvrage de Thomas Mannack paru pour la première fois en 2002 présente une introduction générale des productions de céramiques grecques à décor figuré depuis la fin de l'Âge du Bronze jusqu'au début de l'époque hellénistique. Avant de présenter l'évolution et les différentes productions de la céramique grecque, l'ouvrage s'ouvre d'abord sur plusieurs chapitres introductifs permettant de remettre dans leur contexte à la fois les études sur ce sujet mais également les vases qui seront abordés par la suite. Le premier chapitre a pour objet la réception des vases grecs depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours et surtout l'histoire de leur étude en présentant brièvement les travaux des grandes figures de la discipline. Nos connaissances sur les ateliers, leur organisation et les techniques utilisées par les potiers et les peintres sont décrites dans le deuxième chapitre. Une troisième rubrique mentionne brièvement la distribution et le commerce des vases à décor figuré tandis que le quatrième chapitre nous parle de leurs usages, des formes et de leur iconographie. Enfin, la partie introductive se clôture sur les méthodes de datation utilisées par les chercheurs et en particulier sur la chronologie absolue qui nous permet d'ancrer les différentes productions dans le temps. Dans la deuxième partie du livre, l'auteur retrace l'histoire et l'évolution des différentes productions à décor figuré connues dans le monde grec en commençant par les vases de la fin de l'époque mycénienne. Les quatre chapitres de cette section sont les suivants : débuts de l'Âge du Fer, époque orientalisante, vases à figures noires et vases à figures rouges. Chaque section est brève et présente les informations essentielles sur les productions, les groupes de vases, les formes, les ateliers et les peintres principaux. Toutefois, certaines sections ne sont pas vraiment à jour comme le bref encart consacré à la classe de Thapsos qui donne une origine corinthienne à cette production alors que A. Gadolou a démontré à l'aide d'analyses, en 2011, que la majorité des vases étaient sans doute produits dans la région d'Égion et que cette « classe » regroupait des vases produits par des ateliers différents, parfois dans des régions différentes (*Thapsos-class ware reconsidered: the case of Achaea in the northern Peloponnese. Workshop or a pottery style?*, Oxford, 2011). L'ouvrage, qui se présente comme un manuel à destination d'étudiants en archéologie grecque, est accompagné d'un glossaire général regroupant principalement les définitions de termes techniques et une brève notice présentant des personnages mythologiques ainsi que d'une bibliographie classée par chapitres et sous-chapitres avec les références principales sur chacun des sujets abordés dans le volume. De manière tout à fait ingénieuse, les pages de couverture à l'avant et à l'arrière du volume présentent la

typologie des vases attiques. De manière générale, ce livre constitue une introduction excellente, abordant les différents champs d'étude de la céramique grecque à décor figuré, à la fois pour des étudiants, en particulier germanophones, mais aussi pour des néophytes souhaitant s'initier à ce domaine.

Isabelle ALGRAIN

Hadwiga SCHÖRNER, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Fascicule 90. Jena, Sammlung antiker Kleinkunst der Friedrich-Schiller-Universität, Band 1*. Munich, C.H. Beck, 2011. 1 vol. 25 x 33 cm, 118 p., 66 pl., 23 fig., 16 annexes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-62560-2.

L'Allemagne poursuit à un rythme soutenu la publication de ses collections de vases et de fragments dans la série du *Corpus Vasorum Antiquorum*, comme l'illustre ce nouveau volume consacré à la collection de l'Université Friedrich Schiller de Jena. Il s'agit là du premier volume consacré à la collection de ce musée fondé en 1846 grâce au travail et à la ténacité du Professeur Carl Wilhelm Goettling. L'ambition de Goettling était de créer à Jena un musée comparable à la Glyptothèque de Munich renfermant à la fois des œuvres originales et des moulages afin de rendre l'art antique accessible à tous. Dans cette optique, il souhaitait véritablement créer un musée d'art classique et dépasser ainsi la simple ambition pédagogique d'un musée universitaire. Le noyau de la collection est à l'origine constitué de dons privés, d'un grand nombre de vases grecs et étrusques de la collection de Giovanni Pietro Campana et de pièces achetées par Goettling dont une série de fragments découverts dans le quartier du Céramique et formant le noyau du futur atelier du Peintre de Jena. La collection s'est par la suite enrichie d'exemplaires diversifiés, offrant un panorama complet des productions antiques, notamment sous la direction de Botho Graef au début du XX^e siècle. Ce volume traite plus spécifiquement des productions datées de l'époque géométrique jusqu'à l'époque archaïque. On retrouve ainsi des vases et fragments géométriques attiques, béotiens, argiens, cycladiques, qui ne sont souvent représentés que par quelques exemplaires ainsi que des pièces proto-attiques et proto-corinthiennes. La grande majorité du catalogue est occupée par les productions archaïques corinthiennes, corinthianisantes d'Italie, de Grèce de l'Est, béotiennes à figure noire et surtout par un groupe important de vases attiques à figure noire. Les notices sont claires et complètes et le catalogue regroupe des vases provenant d'ateliers bien connus comme un fragment de l'atelier du Peintre du Dipylon ou une coupe à yeux d'Andokidès. Dans le texte, 23 figures présentent au lecteur des dessins ou des photographies des décors des vases ou encore des dipinti ou inscriptions gravées sous leur fond. Comme toujours dans les *CVA*, l'ouvrage est accompagné d'index très complets qui offrent notamment une concordance entre les numéros d'inventaire et les planches mais aussi les lieux de découverte, les collections précédentes dans lesquelles se trouvaient les vases, les attributions ou encore les inscriptions. Seulement 44 des vases présentés sont accompagnés d'un dessin de profil et il est regrettable que des dessins n'aient pas systématiquement été réalisés. Les illustrations sont de bonne qualité mais sont malheureusement en noir et blanc alors que le volume précédent dans la série consacré aux lécythes à fond blanc de l'Antikensammlung de Berlin était en couleur. En dépit de ces quelques remarques, ce

réserve, ce volume presque monographique dans sa conception deviendra probablement une référence importante pour les spécialistes de l'étude des lécythes attiques.

Isabelle ALGRAIN

Vassiliki SARIPANIDI, *Corpus Vasorum Antiquorum. Greece. Fascicule 13. Thessaloniki, Aristotle University, Cast Museum*. Athènes, Académie, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 89 p., 51 pl., 27 fig. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 63,90 €. ISBN 978-960-404-244-9.

Les vases présentés dans ce volume appartiennent à la collection du Musée des moulages du Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université Aristote de Thessalonique. Conçue peu après la fondation de l'université dans un but pédagogique, la collection présente des exemples représentatifs des différentes productions céramiques produites en Grèce depuis l'époque mycénienne jusqu'à la période romaine. Le contexte de découverte de ces pièces est peu voire mal connu et seulement cinq vases proviennent avec certitude des fouilles menées par K. Rhomaïos sur le site de Karabournaki. Toutefois, le volume a le grand mérite de porter à la connaissance des chercheurs une série de vases qui étaient, jusqu'ici, en grande partie non publiés. L'ouvrage est structuré en fonction des périodes, des lieux de production et des techniques des vases et comporte un grand nombre de sections qui reflètent le but essentiellement didactique de cette collection : minoen, mycénien, protogéométrique attique, géométrique attique, autres vases géométriques, protocorinthien, corinthien, béotien « kylix style », béotien à figure noire, béotien à figure rouge, attique à figure noire, attique à figure rouge, attique à fond blanc, attique à vernis noir et autres vases à vernis noir. L'ouvrage suit l'organisation générale du *Corpus Vasorum Antiquorum* et donne des descriptions détaillées de chaque vase. Le volume comprend 51 planches offrant des vues d'ensemble de bonne qualité ainsi que des détails de certains vases. Les 27 figures sont divisées en deux groupes. Le premier, les figures 1 à 9, présente des dessins de profils de certains vases. On regrettera toutefois que les dessins n'aient pas été réalisés de manière plus systématique et que l'auteur n'ait pas présenté l'ensemble des profils. Le second groupe, les figures 10 à 27, regroupe les dessins des zones figurées de certaines pièces, principalement des vases corinthiens et attiques à fond blanc, et permet une meilleure lecture de scènes complexes ou partiellement endommagées en raison de la technique très fragile du fond blanc. Trois index regroupant une concordance entre les numéros d'inventaire et les illustrations, une liste des attributions et une autre des sujets principaux représentés complètent ce volume d'une grande qualité qui met en lumière une collection largement méconnue.

Isabelle ALGRAIN

Danilo NATI, *Ceramica attica a figure nere nel Museo archeologico nazionale di Tarquinia*. I.1. *La collezione Bruschi Falgari*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XIV-166 p., 102 pl. (ARCHAEOLOGICA, 168. MATERIALI DEL MUSEO ARCHEOLOGICO NAZIONALE DI TARQUINIA, 20). Prix : 110 €. ISBN 978-88-7689-271-4.

Ce nouveau volume consacré à la collection du Musée Archéologique de Tarquinia s'attache à présenter 50 vases attiques à figure noire qui faisaient autrefois partie de la collection Bruschi Falgari. Cette collection fut constituée dans la seconde moitié du XIX^e siècle et a pour particularité d'être la seule collection privée locale à être restée à Tarquinia lors de sa vente. Achetée presque intacte en 1913 par l'État italien, elle fut à l'origine créée grâce à la comtesse Giustina Quaglia in Bruschi Falgari qui encouragea les fouilles sur les possessions familiales entre 1864 et 1874 sur le territoire de la cité de Tarquinia et dans ses nécropoles mais qui n'a malheureusement pas laissé de documentation sur ces recherches. Les vases présentés dans ce catalogue ne forment qu'une petite partie de la collection qui comptait plus de 5 000 objets lors de son acquisition par l'État italien. Le catalogue est divisé en deux parties principales dédiées aux formes fermées et aux formes ouvertes. Dans chacune de ces deux parties, l'auteur a choisi d'organiser les notices par peintres en suivant non pas un ordre chronologique mais l'ordre établi par J.D. Beazley dans ses *Attic Black Figured Vase Painters*. Chaque section dévolue à un peintre, un groupe ou une classe est précédée d'un chapeau introductif présentant leurs caractéristiques principales et leur place dans la production attique. Chaque vase possède une notice propre reprenant les mesures du vase, des informations sur son état de conservation, une description claire et détaillée du décor figuré et du décor secondaire ainsi que des données techniques comme l'utilisation de rehauts de couleurs et la description de la forme. Par des comparaisons morphologiques, iconographiques et stylistiques, l'auteur replace chaque vase dans son contexte chronologique et au sein de la production de son atelier d'origine. Une bibliographie relative à la pièce se trouve à la fin des notices. La majorité des formes traitées dans le volume sont des amphores à col mais on trouve également une amphore panathénaique du Peintre d'Euphiletos ainsi qu'une olpé. Quatre formes ouvertes clôturent le catalogue. Puisque l'ouvrage est presque entièrement dévolu aux amphores à col à figures noires, les différents ateliers qui ont réalisé ce type de vases sont bien représentés comme l'atelier d'Exekias, l'Affecter, le Peintre d'Antiménès ou le Groupe de Léagros. Le catalogue est accompagné d'une table de concordance très utile entre le catalogue, les numéros d'inventaire du musée, les *ABV* et les *Paralipomena* de J.D. Beazley et d'un index des peintres, groupes ou classes auxquels les vases sont attribués. Les planches présentent de nombreuses photographies des vases mais les photos de détails des scènes figurées sont malheureusement parfois floues ou de mauvaise qualité et ne permettent pas toujours d'apprécier le style du décor. Presque tous les vases sont accompagnés d'un dessin de profil qui permet des comparaisons utiles concernant les caractéristiques du travail du potier entre les amphores. Douze couvercles, associés aux amphores du catalogue, sont également décrits, illustrés et dessinés. Toutefois, comme le précise l'auteur, rien ne certifie que les couvercles appartenaient bien à ces vases. On trouve également des photographies et des dessins des graffiti, dipinti et autres marques principalement commerciales apposées sous le pied de ces vases. Ce très beau volume complète de manière efficace la publication du catalogue du Musée Archéologique de Tarquinia.

Isabelle ALGRAIN

réserve, ce volume presque monographique dans sa conception deviendra probablement une référence importante pour les spécialistes de l'étude des lécythes attiques.

Isabelle ALGRAIN

Vassiliki SARIPANIDI, *Corpus Vasorum Antiquorum. Greece. Fascicule 13. Thessaloniki, Aristotle University, Cast Museum*. Athènes, Académie, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 89 p., 51 pl., 27 fig. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 63,90 €. ISBN 978-960-404-244-9.

Les vases présentés dans ce volume appartiennent à la collection du Musée des moulages du Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université Aristote de Thessalonique. Conçue peu après la fondation de l'université dans un but pédagogique, la collection présente des exemples représentatifs des différentes productions céramiques produites en Grèce depuis l'époque mycénienne jusqu'à la période romaine. Le contexte de découverte de ces pièces est peu voire mal connu et seulement cinq vases proviennent avec certitude des fouilles menées par K. Rhomaïos sur le site de Karabournaki. Toutefois, le volume a le grand mérite de porter à la connaissance des chercheurs une série de vases qui étaient, jusqu'ici, en grande partie non publiés. L'ouvrage est structuré en fonction des périodes, des lieux de production et des techniques des vases et comporte un grand nombre de sections qui reflètent le but essentiellement didactique de cette collection : minoen, mycénien, protogéométrique attique, géométrique attique, autres vases géométriques, protocorinthien, corinthien, béotien « kylix style », béotien à figure noire, béotien à figure rouge, attique à figure noire, attique à figure rouge, attique à fond blanc, attique à vernis noir et autres vases à vernis noir. L'ouvrage suit l'organisation générale du *Corpus Vasorum Antiquorum* et donne des descriptions détaillées de chaque vase. Le volume comprend 51 planches offrant des vues d'ensemble de bonne qualité ainsi que des détails de certains vases. Les 27 figures sont divisées en deux groupes. Le premier, les figures 1 à 9, présente des dessins de profils de certains vases. On regrettera toutefois que les dessins n'aient pas été réalisés de manière plus systématique et que l'auteur n'ait pas présenté l'ensemble des profils. Le second groupe, les figures 10 à 27, regroupe les dessins des zones figurées de certaines pièces, principalement des vases corinthiens et attiques à fond blanc, et permet une meilleure lecture de scènes complexes ou partiellement endommagées en raison de la technique très fragile du fond blanc. Trois index regroupant une concordance entre les numéros d'inventaire et les illustrations, une liste des attributions et une autre des sujets principaux représentés complètent ce volume d'une grande qualité qui met en lumière une collection largement méconnue.

Isabelle ALGRAIN

Danilo NATI, *Ceramica attica a figure nere nel Museo archeologico nazionale di Tarquinia*. I.1. *La collezione Bruschi Falgari*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XIV-166 p., 102 pl. (ARCHAEOLOGICA, 168. MATERIALI DEL MUSEO ARCHEOLOGICO NAZIONALE DI TARQUINIA, 20). Prix : 110 €. ISBN 978-88-7689-271-4.

Bernhard SCHMALTZ, *Attisch-schwarzfigurige und attisch-rotfigurige Importe von der Palästra-Terrasse in Kaunos*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 21 x 28 cm, VIII-158 p., 5 pl., nombr. fig. (ASIA MINOR STUDIEN, 68). Prix : 59 €. ISBN 978-3-7749-3740-6.

Dans ce volume, Bernard Schmaltz présente les résultats de l'étude du matériel céramique attique provenant des fouilles menées à Kaunos sur la « terrasse de la palestre ». Dans une brève introduction, l'auteur résume tout d'abord nos connaissances sur le site carien de Kaunos, situé sur la côte de l'Asie Mineure à un carrefour important pour la navigation dans l'Antiquité, et, tout au long de ce chapitre, il s'attache à replacer la cité dans son contexte historique, en discutant notamment de son degré d'hellénisation. L'étude du matériel attique présenté dans ce volume permet d'esquisser une reconstitution des échanges qui prenaient place entre Athènes et l'Asie Mineure dans toute leur complexité (durée, fréquence et intensité du commerce) mais également la place de Kaunos dans ces échanges et, éventuellement, comme centre pour la diffusion de cette céramique à une échelle locale. Le contexte de découverte des fragments n'est pas clairement détaillé ici car l'auteur a publié de nombreux articles sur le système de terrasses associées à la palestre et ses environs. Il est possible que ce matériel importé associé à un remblai et constitué en grande partie de vaisselle de banquet appartenait au sanctuaire aujourd'hui situé sous une église byzantine. Le catalogue compte 394 fragments. Les numéros 1 à 49 sont des fragments à figures noires ; les numéros 50 à 387 des fragments à figures rouges et les numéros 388 à 394 des fragments non attiques produits dans d'autres régions mais datant de la même période que les fragments attiques présentés ici. Au sein du catalogue, les fragments sont regroupés par formes en commençant par les grands vases. Dans la section dévolue aux figures noires, les vases à boire tels que les coupes et coupes-skyphoi sont légèrement plus nombreux que les autres formes. Les cratères, tous types confondus, dominent largement le matériel à figures rouges et représentent un peu plus de 60 % de ces fragments. Toutefois, l'auteur précise dans son introduction que le site a également livré un nombre important de vases à boire à vernis noir qui ne sont pas publiés ici et qui relativisent l'importance du cratère à figure rouge dans ce contexte. Chaque notice présente une photographie de la pièce à l'échelle 1:1 et, dans certains cas, un dessin du profil. L'auteur donne également les dimensions du fragment, sa description ainsi qu'une analyse comparative et une datation. À la fin du volume, cinq planches couleur permettent au lecteur de se faire une meilleure idée du décor de certains fragments. Parmi ces derniers, on trouve un fragment de cratère très intéressant puisqu'il constitue un des rares exemples de cette forme décorée dans l'atelier du Peintre de Meidias. Ce volume très bien construit nous apporte des connaissances intéressantes sur les importations attiques dans cette région et il ne fait nul doute que la publication du reste du matériel contribuera grandement aux études liées aux sites grecs d'Asie Mineure. Isabelle ALGRAIN

Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT, *Pergamo e la filosofia*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, IX-155 p., 24 pl. (ARCHAEOLOGICA, 159. ARCHEOLOGIA PERUSINA, 18). Prix : 140 €. ISBN 978-88-7689-256-1.

s'agit dans l'ensemble d'un volume très bien conçu qui aidera sans nul doute les chercheurs à mieux cerner la production des lécythes à figure rouge du V^e siècle.

Isabelle ALGRAIN

Eleftheria SERBETI, *Corpus Vasorum Antiquorum. Greece. Fascicule 12. Athens, National Museum, Fascicule 6. Attic Black-Figure and Six's Technique Lekythoi*. Athènes, Académie, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 144 p., 83 pl., 35 fig. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 85,20 €. ISBN 978-960-404-243-2.

Peu de temps après la publication par M.-Chr. Villanueva-Puig d'une série de lécythes à figures noires du Louvre, voici un nouveau volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* consacré à cette forme. L'ouvrage présente des lécythes attiques à figures noires et en technique de Six du Musée National d'Athènes dont la collection compte des exemplaires représentatifs de l'évolution de la forme, depuis le début de sa production au début du VI^e siècle jusqu'au début du V^e siècle av. J.-C. Il reprend l'ensemble des lécythes de Déjanire, de la classe Little-Lion et ceux décorés en technique de Six conservés au musée. Le reste des lécythes à épaule de type cylindrique attribués à des peintres précis et les autres lécythes à épaule du Dolphin Group et des classes de Phanyllis et d'Athènes 581 non traités dans le premier *CVA* consacré à la collection du Musée National sont également présentés. La plupart des vases du catalogue ont été acquis par le musée durant le XIX^e s. et la première moitié du XX^e s., principalement via les collections de la Société Archéologique, de l'Éphorie Générale, par des confiscations ou des dons. Très peu de pièces proviennent en fait d'un contexte archéologique clair et connu. Les lécythes sont présentés selon l'évolution typo-chronologique de la forme. Chaque nouveau type, groupe ou classe est accompagné d'un chapeau introductif très utile qui présente brièvement la forme et offre une bibliographie de base pour son étude. Sans surprise, on retrouve un ou plusieurs exemplaires de presque tous les ateliers principaux ou mineurs impliqués dans la production de lécythes à figures noires en Attique, du Peintre d'Amassés ou Peintre de Gela. Les notices sont complètes, détaillées et accompagnées de 35 dessins de profils mais, eu égard à l'imbroglio que constituent les productions de lécythes de la figure noire tardive, il aurait été utile de systématiser cette mesure pour corrélérer une étude des formes avec l'étude stylistique et appuyer ainsi les attributions. Le grand intérêt de ces dessins est toutefois de montrer au lecteur le système décoratif utilisé par les peintres en reprenant les lignes et les zones vernies dans le décor secondaire, un détail extrêmement utile pour les attributions puisque le schéma décoratif des vases tend à être propre à un peintre ou à un atelier. L'ouvrage est particulièrement intéressant car il présente un grand nombre de vases qui étaient jusqu'alors non publiés ou simplement mentionnés dans les listes de J.D. Beazley. Par conséquent, l'auteur a réalisé elle-même une série d'attributions qui sont assez fiables. Trois index reprennent les numéros d'inventaire des vases, les attributions et les sujets représentés et deux tables de concordances entre les numéros donnés par le catalogue de Collignon et Couve et ceux de la collection Empedokles. Malgré ces quelques

réserve, ce volume presque monographique dans sa conception deviendra probablement une référence importante pour les spécialistes de l'étude des lécythes attiques.

Isabelle ALGRAIN

Vassiliki SARIPANIDI, *Corpus Vasorum Antiquorum. Greece. Fascicule 13. Thessaloniki, Aristotle University, Cast Museum*. Athènes, Académie, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 89 p., 51 pl., 27 fig. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 63,90 €. ISBN 978-960-404-244-9.

Les vases présentés dans ce volume appartiennent à la collection du Musée des moulages du Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université Aristote de Thessalonique. Conçue peu après la fondation de l'université dans un but pédagogique, la collection présente des exemples représentatifs des différentes productions céramiques produites en Grèce depuis l'époque mycénienne jusqu'à la période romaine. Le contexte de découverte de ces pièces est peu voire mal connu et seulement cinq vases proviennent avec certitude des fouilles menées par K. Rhomaïos sur le site de Karabournaki. Toutefois, le volume a le grand mérite de porter à la connaissance des chercheurs une série de vases qui étaient, jusqu'ici, en grande partie non publiés. L'ouvrage est structuré en fonction des périodes, des lieux de production et des techniques des vases et comporte un grand nombre de sections qui reflètent le but essentiellement didactique de cette collection : minoen, mycénien, protogéométrique attique, géométrique attique, autres vases géométriques, protocorinthien, corinthien, béotien « kylix style », béotien à figure noire, béotien à figure rouge, attique à figure noire, attique à figure rouge, attique à fond blanc, attique à vernis noir et autres vases à vernis noir. L'ouvrage suit l'organisation générale du *Corpus Vasorum Antiquorum* et donne des descriptions détaillées de chaque vase. Le volume comprend 51 planches offrant des vues d'ensemble de bonne qualité ainsi que des détails de certains vases. Les 27 figures sont divisées en deux groupes. Le premier, les figures 1 à 9, présente des dessins de profils de certains vases. On regrettera toutefois que les dessins n'aient pas été réalisés de manière plus systématique et que l'auteur n'ait pas présenté l'ensemble des profils. Le second groupe, les figures 10 à 27, regroupe les dessins des zones figurées de certaines pièces, principalement des vases corinthiens et attiques à fond blanc, et permet une meilleure lecture de scènes complexes ou partiellement endommagées en raison de la technique très fragile du fond blanc. Trois index regroupant une concordance entre les numéros d'inventaire et les illustrations, une liste des attributions et une autre des sujets principaux représentés complètent ce volume d'une grande qualité qui met en lumière une collection largement méconnue.

Isabelle ALGRAIN

Danilo NATI, *Ceramica attica a figure nere nel Museo archeologico nazionale di Tarquinia*. I.1. *La collezione Bruschi Falgari*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XIV-166 p., 102 pl. (ARCHAEOLOGICA, 168. MATERIALI DEL MUSEO ARCHEOLOGICO NAZIONALE DI TARQUINIA, 20). Prix : 110 €. ISBN 978-88-7689-271-4.

mérite de ce volume est de mettre à la disposition des chercheurs de nombreux fragments jusqu'alors inédits qui approfondissent nos connaissances sur des ateliers bien connus ; il constitue une excellente addition à la série des *CVA* allemands.

Isabelle ALGRAIN

Nina ZIMMERMANN-ELSEIFY, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland*. Fascicule 93. *Berlin Antikensammlung*, Fascicule 13. *Attisch Rotfigurige Lekythen*. Munich, C.H. Beck, 2013. 1 vol. 25 x 33 cm, 83 p., 63 pl., 12 fig., 16 annexes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-64873-1.

Après avoir publié en 2011 une série de lécythes à fond blanc de l'Antikensammlung de Berlin, Nina Zimmermann-Elseify réitère l'expérience avec un volume cette fois entièrement consacré à 58 lécythes attiques à figure rouge dont seulement quelques-uns sont inédits. Comme dans le précédent volume, l'auteur nous offre une introduction très complète relative à la forme du lécythe à épaule, à son évolution et à son iconographie et commence par retracer l'histoire de cette série de vases qui, lorsque leur lieu de découverte est connu, proviennent en majorité d'Italie du Sud. Nombre des pièces présentées ici sont issues d'achats effectués par le musée lors de ventes de grandes collections privées au XIX^e siècle. Les lécythes regroupés dans le volume appartiennent au type du lécythe à épaule qui se popularise en figure rouge dès 520-510 av. J.-C. et est produit jusqu'aux environs de 420 av. J.-C. L'auteur retrace de manière détaillée l'évolution de la forme. Celle-ci, très populaire, est exportée en grande quantité et dans de nombreuses régions, en particulier en Sicile et en Italie du Sud qui semblent être un marché de prédilection. L'iconographie des lécythes à figure rouge est de manière générale beaucoup plus large que celle des lécythes à fond blanc de la même période et la collection de l'Antikensammlung nous permet d'en prendre la mesure. L'introduction se termine par une discussion sur les différents usages des lécythes à figure rouge. Chaque notice est extrêmement détaillée et complète. Toutefois, il aurait sans doute été plus judicieux de mentionner la capacité de ces vases à parfum plutôt que leur poids. Les vases de ce volume sont datés de la période classique et de nombreux exemplaires appartiennent à la production de peintres ou d'ateliers bien connus comme le Peintre de Brygos ou le Peintre de Berlin et, bien évidemment, à des peintres spécialisés dans la décoration des lécythes comme le Peintre de Bowdoin ou le Peintre d'Aischines. Le catalogue est accompagné d'excellentes illustrations en couleur avec de nombreuses photographies de détails qui permettent de mieux appréhender le style du décor. L'ensemble des vases est accompagné de dessins de profil ce qui constitue un atout indéniable pour cette publication. Douze figures sont intégrées dans le texte et offrent des photographies de détail de certaines pièces et des dessins des inscriptions peintes en rehauts de couleur et peu lisibles sur les planches. Une série d'index et de tables de concordances reprennent notamment les lieux de découverte des vases, les précédentes collections auxquelles ils ont appartenu, les éléments techniques, le poids, l'iconographie, les inscriptions et les attributions à des peintres, des potiers ou des ateliers. Il

s'agit dans l'ensemble d'un volume très bien conçu qui aidera sans nul doute les chercheurs à mieux cerner la production des lécythes à figure rouge du V^e siècle.

Isabelle ALGRAIN

Eleftheria SERBETI, *Corpus Vasorum Antiquorum. Greece. Fascicule 12. Athens, National Museum, Fascicule 6. Attic Black-Figure and Six's Technique Lekythoi*. Athènes, Académie, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 144 p., 83 pl., 35 fig. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 85,20 €. ISBN 978-960-404-243-2.

Peu de temps après la publication par M.-Chr. Villanueva-Puig d'une série de lécythes à figures noires du Louvre, voici un nouveau volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* consacré à cette forme. L'ouvrage présente des lécythes attiques à figures noires et en technique de Six du Musée National d'Athènes dont la collection compte des exemplaires représentatifs de l'évolution de la forme, depuis le début de sa production au début du VI^e siècle jusqu'au début du V^e siècle av. J.-C. Il reprend l'ensemble des lécythes de Déjanire, de la classe Little-Lion et ceux décorés en technique de Six conservés au musée. Le reste des lécythes à épaule de type cylindrique attribués à des peintres précis et les autres lécythes à épaule du Dolphin Group et des classes de Phanyllis et d'Athènes 581 non traités dans le premier *CVA* consacré à la collection du Musée National sont également présentés. La plupart des vases du catalogue ont été acquis par le musée durant le XIX^e s. et la première moitié du XX^e s., principalement via les collections de la Société Archéologique, de l'Éphorie Générale, par des confiscations ou des dons. Très peu de pièces proviennent en fait d'un contexte archéologique clair et connu. Les lécythes sont présentés selon l'évolution typo-chronologique de la forme. Chaque nouveau type, groupe ou classe est accompagné d'un chapeau introductif très utile qui présente brièvement la forme et offre une bibliographie de base pour son étude. Sans surprise, on retrouve un ou plusieurs exemplaires de presque tous les ateliers principaux ou mineurs impliqués dans la production de lécythes à figures noires en Attique, du Peintre d'Amassés ou Peintre de Gela. Les notices sont complètes, détaillées et accompagnées de 35 dessins de profils mais, eu égard à l'imbroglio que constituent les productions de lécythes de la figure noire tardive, il aurait été utile de systématiser cette mesure pour corrélérer une étude des formes avec l'étude stylistique et appuyer ainsi les attributions. Le grand intérêt de ces dessins est toutefois de montrer au lecteur le système décoratif utilisé par les peintres en reprenant les lignes et les zones vernies dans le décor secondaire, un détail extrêmement utile pour les attributions puisque le schéma décoratif des vases tend à être propre à un peintre ou à un atelier. L'ouvrage est particulièrement intéressant car il présente un grand nombre de vases qui étaient jusqu'alors non publiés ou simplement mentionnés dans les listes de J.D. Beazley. Par conséquent, l'auteur a réalisé elle-même une série d'attributions qui sont assez fiables. Trois index reprennent les numéros d'inventaire des vases, les attributions et les sujets représentés et deux tables de concordances entre les numéros donnés par le catalogue de Collignon et Couve et ceux de la collection Empedokles. Malgré ces quelques

typologie des vases attiques. De manière générale, ce livre constitue une introduction excellente, abordant les différents champs d'étude de la céramique grecque à décor figuré, à la fois pour des étudiants, en particulier germanophones, mais aussi pour des néophytes souhaitant s'initier à ce domaine.

Isabelle ALGRAIN

Hadwiga SCHÖRNER, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Fascicule 90. Jena, Sammlung antiker Kleinkunst der Friedrich-Schiller-Universität, Band 1*. Munich, C.H. Beck, 2011. 1 vol. 25 x 33 cm, 118 p., 66 pl., 23 fig., 16 annexes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-62560-2.

L'Allemagne poursuit à un rythme soutenu la publication de ses collections de vases et de fragments dans la série du *Corpus Vasorum Antiquorum*, comme l'illustre ce nouveau volume consacré à la collection de l'Université Friedrich Schiller de Jena. Il s'agit là du premier volume consacré à la collection de ce musée fondé en 1846 grâce au travail et à la ténacité du Professeur Carl Wilhelm Goettling. L'ambition de Goettling était de créer à Jena un musée comparable à la Glyptothèque de Munich renfermant à la fois des œuvres originales et des moulages afin de rendre l'art antique accessible à tous. Dans cette optique, il souhaitait véritablement créer un musée d'art classique et dépasser ainsi la simple ambition pédagogique d'un musée universitaire. Le noyau de la collection est à l'origine constitué de dons privés, d'un grand nombre de vases grecs et étrusques de la collection de Giovanni Pietro Campana et de pièces achetées par Goettling dont une série de fragments découverts dans le quartier du Céramique et formant le noyau du futur atelier du Peintre de Jena. La collection s'est par la suite enrichie d'exemplaires diversifiés, offrant un panorama complet des productions antiques, notamment sous la direction de Botho Graef au début du XX^e siècle. Ce volume traite plus spécifiquement des productions datées de l'époque géométrique jusqu'à l'époque archaïque. On retrouve ainsi des vases et fragments géométriques attiques, béotiens, argiens, cycladiques, qui ne sont souvent représentés que par quelques exemplaires ainsi que des pièces proto-attiques et proto-corinthiennes. La grande majorité du catalogue est occupée par les productions archaïques corinthiennes, corinthianisantes d'Italie, de Grèce de l'Est, béotiennes à figure noire et surtout par un groupe important de vases attiques à figure noire. Les notices sont claires et complètes et le catalogue regroupe des vases provenant d'ateliers bien connus comme un fragment de l'atelier du Peintre du Dipylon ou une coupe à yeux d'Andokidès. Dans le texte, 23 figures présentent au lecteur des dessins ou des photographies des décors des vases ou encore des dipinti ou inscriptions gravées sous leur fond. Comme toujours dans les CVA, l'ouvrage est accompagné d'index très complets qui offrent notamment une concordance entre les numéros d'inventaire et les planches mais aussi les lieux de découverte, les collections précédentes dans lesquelles se trouvaient les vases, les attributions ou encore les inscriptions. Seulement 44 des vases présentés sont accompagnés d'un dessin de profil et il est regrettable que des dessins n'aient pas systématiquement été réalisés. Les illustrations sont de bonne qualité mais sont malheureusement en noir et blanc alors que le volume précédent dans la série consacré aux lécythes à fond blanc de l'Antikensammlung de Berlin était en couleur. En dépit de ces quelques remarques, ce

nouveau volume du CVA est bien construit et documenté et a le grand mérite de mettre en avant la très belle collection du musée de l'Université Friedrich Schiller de Jena.

Isabelle ALGRAIN

Norbert ESCHBACH, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Fascicule 92. Göttingen, Archäologisches Institut der Universität, Band 4. Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2012. 1 vol. 25 x 33 cm, 159 p., 67 pl., 41 fig., 30 annexes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-63595-3.

Le quatrième volume consacré à la collection de l'Institut archéologique de l'Université de Göttingen comporte 164 entrées rassemblant une série de vases et de fragments attiques à figure rouge ainsi que quelques lécythes à fond blanc. Il inclut également des vases prêtés par l'Antikensammlung de Berlin et qui ont été restaurés à cette occasion. Les notices de chaque vase, fragment ou groupe de fragments sont très complètes. Elles offrent des mesures précises des différentes parties des vases et, lorsque le profil complet est conservé, la capacité a parfois été calculée. Toutefois, il est dommage que la capacité n'ait pas été systématiquement mentionnée. Les notices sont classées par formes et nous permettent de nous rendre compte de l'étendue de la collection de l'Université de Göttingen. Une vingtaine de formes différentes sont représentées et la collection comporte plusieurs fragments attribués à des peintres importants de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique comme les Peintres de Berlin, de Pan et de Kléophradès. La dernière section est consacrée à des vases de la collection désormais manquants. Sans surprise, un certain nombre de pièces ont pour provenance des sites étrusques mais aucun contexte précis ne permet de reconstituer leur usage final. Fait intéressant, la collection s'est également enrichie par l'achat de fragments auprès de Paul Hartwig. La plupart d'entre eux peuvent être rattachés à des fragments d'autres collections européennes également approvisionnées par P. Hartwig et montrent que ce dernier n'hésitait pas à vendre dans diverses collections des fragments qu'il savait sans doute provenir d'un même vase. Comme les autres CVA allemands les plus récents, le volume est doté d'excellentes illustrations en couleur des vases ainsi que de détails qui facilitent énormément la lecture des images et les comparaisons. Dans le texte, 41 dessins permettent au lecteur de mieux appréhender les détails les moins visibles des vases et des fragments, à savoir les inscriptions réalisées au moyen d'un rehaut de couleur ou le décor mal conservé des lécythes à fond blanc. Les 30 planches de figures présentent des dessins de profil des vases au profil complet et de certains fragments mais cela n'est pas systématique. Ces planches contiennent également des photographies en noir et blanc et en couleur documentant la restauration des pièces et présentant l'ensemble des fragments connus d'un même vase qui sont dispersés dans plusieurs musées. Le volume est également doté de plusieurs index très complets qui fournissent des concordances entre les nouveaux numéros d'inventaire et les planches, les peintres, les ateliers, les inscriptions, les lieux de découverte des vases, les précédentes collections où se trouvaient les pièces, les collages avec des fragments d'autres collections, les observations d'ordre technique et les sujets représentés. Le grand

Ioan PISO, *Fasti provinciae Daciae. II. Die ritterlichen Amtsträger*. Bonn, Habelt, 2013. 1 vol. 16,5 x 22,5 cm, x-425 p. (ANTIQUITAS, REIHE 1, 60). Prix : 79 €. ISBN 978-3-7749-3823-6.

Il aura fallu patienter 20 ans, après la publication du premier tome consacré aux fonctionnaires de rang sénatorial en poste en Dacie (cf. M. Dondin-Payre, in *AC*, 65, 1996, p. 512-513), mais on peut sans conteste affirmer, à la lecture de ce livre, que notre attente a été comblée. En effet, I. Piso s'attache cette fois-ci à répertorier tous les chevaliers romains qui ont pris part à l'administration de cette région et dont la numérotation poursuit sans césure celle des individus présents dans son ouvrage précédent. En guise d'introduction au volume, l'auteur récapitule ou révisé, le cas échéant, les informations relatives à l'administration de la Dacie grâce aux découvertes d'inscriptions ou de diplômes militaires. C'est du reste la rapidité avec laquelle s'est renouvelée la documentation, pour notre plus grand profit, qui a incité le savant roumain à rédiger un *addendum* à son premier travail (p. 13-65). On y découvre ainsi de nouveaux noms à adjoindre aux fastes sénatoriaux : Q. Baebius Macer, légat pro préteur de rang consulaire attesté en 113/114 ; Cn. Petronius Probatius Iunior Iustus, légat de la XIII^e légion Gemina vers 230 ; [-] Iunius [---]us Gargilius [---]tilianus, légat de la V^e légion Macedonica vers 184-185 et un autre légat anonyme de la même légion qui vécut sous le règne de Sévère Alexandre. Passant aux fonctionnaires équestres, dont les carrières à la longueur variable font systématiquement l'objet d'un examen approfondi, un illustre personnage reçoit d'emblée un traitement particulier : il s'agit de Q. Marcius Fronto Turbo Publicius Severus, venu mettre de l'ordre, vers 118-119, en tant que *praefectus* avec un rang comparable à son collègue d'Égypte, en Pannonie inférieure et en Dacies (puis en Dacie supérieure uniquement) où la paix avait été troublée suite à des mouvements d'humeur des Roxolans et des Iazyges (p. 67-109). Suit la liste des différents procurateurs-gouverneurs ducénares de Dacie inférieure (p. 131-172) et de Dacie Porolissensis (p. 111-130), séparée en 123 de la Dacie supérieure, certes régie par un légat propréteur de rang prétorien, mais qui comptait depuis 118 avec un procurateur centenaire s'occupant de l'administration financière (p. 173-180). Suite à une réforme de Marc Aurèle, en 168, furent désignés des procurateurs, avec des appointements centenaires, dont la liste est bien sûr établie (p. 181-292), s'occupant des finances dans les trois circonscriptions (Dacia Apulensis, Porolissensis et Malvensis) qui, réunies, formaient les *Tres Daciae* gouvernées par un unique légat pro préteur de rang consulaire. Sont également recensés les procurateurs ayant pour mission de percevoir les droits de douane dans une zone relativement large puisqu'elle s'étendait de la région X italienne et la Rhétie aux bouches du Danube, en incluant toutes les provinces, y compris la Dalmatie, riveraines de ce fleuve (p. 293-333), sans oublier les fonctionnaires qui supervisaient la gestion des mines d'or daces, d'abord affranchis impériaux (cf. p. 335-352, spéc. à partir de la p. 348), avant de céder leur place, sous Antonin le Pieux, à des chevaliers romains. Le répertoire compte aussi avec deux *praefecti legionis* attestés sous le règne de Gallien, trois individus exclus des fastes et des tableaux récapitulatifs des carrières de tous les chevaliers qui ont pris part à l'administration de la Dacie, auxquels l'auteur a joint les quelques sénateurs dont nous savons désormais qu'ils gouvernèrent la province ou y commandèrent des légions (p. 353-378). Enfin, l'ouvrage se clôt avec la bibliographie

et les index (p. 379-425). À la vue des données ainsi collectées, il est possible de procéder à quelques constatations : en effet, une part non négligeable des procurateurs de passage en Dacie, qui n'y ont détenu qu'une seule fonction, ne sont pas connus par ailleurs. Ce fait illustre à soi seul les entraves auxquelles se confronte la recherche, résultante de la défaillance des sources. Toutefois, s'il faut garder bon espoir en de nouvelles trouvailles, comme l'atteste l'*addendum* figurant au début de l'ouvrage, on observe dans le même temps que d'éminents chevaliers, destinés par la suite à de très hautes fonctions équestres, quand ils ne furent pas admis au Sénat, sont passés par la Dacie : alors que M. Macrinus Vindex finit par devenir préfet du prétoire à l'instar de T. Flavius Constans, tandis que (M.) Ulpus Saturninus était nommé préfet de l'annone et que P. Cominius Clemens se retrouvait à la tête des flottes de Misène puis de Ravenne, M. Aurelius Tiesianus entra au Sénat comme avant lui P. Helvius Pertinax, M. Valerius Maximianus et M. Macrinus Avitus Catonius Vindex, dont les promotions, consécutives à leurs procuratèles daces, s'expliquent par le contexte militaire troublé du règne de Marc Aurèle. Ce sont également les difficultés du moment ou une vacance provisoire du pouvoir, durant le III^e s., qui expliquent pourquoi certains procurateurs financiers de Dacie Apulensis se retrouvèrent à titre temporaire en charge du gouvernement effectif des *Tres Daciae*, en substitution du légat pro préteur : Herennius Gemellinus, M. Aurelius Tiesianus, Q. Axius Aelianus, (M.) Ulpus [---] et M. Aurelius Marcus. S'il nous est donné de retracer des schémas de carrière suivant un enchaînement d'affectations qui ne laissent peut-être rien au hasard, comme ceux qui voient ces procurateurs-gouverneurs quitter la Dacie inférieure pour se rendre ensuite dans l'une des deux provinces de Maurétanie, on s'aperçoit aussi que ces fonctionnaires ne se déplaçaient jamais seuls, illustrant ainsi une pratique déjà mise en évidence pour l'ordre sénatorial. C'est le cas par exemple d'Herennius Gemellinus venu à Sarmizegetusa où il s'acquitta en outre d'un vœu à *Deus Aeternus* avec son épouse, Aelia Saturnina, et leurs quatre enfants, Herennius Ursus, Gemellinus, Super et Saturninus (*CIL* III, 7901 = *IDR* III/2, 188). Ce voyage en Dacie ne fut d'ailleurs pas une première pour Gemellinus et Saturnina, puisque, lorsqu'il fut tribun militaire dans une unité à l'identité malaisée, il avait élevé une dédicace à Hécate pour la sauvegarde (*pro salute*) de son épouse, victime, aux dires de l'auteur, d'un enchantement (*AE* 1913, 51 = *ILS* 9515 = *IDR* III/2, 220). En conclusion, cet ouvrage, à l'instar du premier volume, constitue un outil de travail de premier ordre pour connaître l'histoire administrative des provinces daces et rappelle combien les recherches prosopographiques sont utiles pour parvenir à cette fin.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Rocco SINISGALLI, *Perspective in the Visual Culture of Classical Antiquity*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, xii-195 p., 106 fig. Prix : 60 £. ISBN 978-1-107-02590-5.

Ce livre, qui a longtemps mûri dans l'esprit de son auteur, vise à combler une lacune fondamentale : il s'agit, en effet, d'élaborer une histoire de la perspective, telle que celle-ci était conçue en Grèce et à Rome. Car, selon R. Sinisgalli, la science de la perspective linéaire – intimement liée à la catoptrique, ou science des miroirs – était

réservés aux esclaves. Cette étude offre donc une intéressante mise au point sur le discours et la stratégie rhétorique relatifs à l'impérialisme romain dans les textes latins. Cependant le dynamisme de la démarche adoptée aurait pu être davantage mis en valeur par une confrontation avec les représentations iconographiques. Au total, cet ouvrage, qui adopte délibérément le point de vue des sources littéraires, ouvre néanmoins des perspectives précieuses pour la recherche concernant les enjeux idéologiques qui sous-tendent les relations de Rome avec ses provinces. Bassir AMIRI

Stéphane BENOIST et Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE (Éd.), *La vie des autres. Histoire, prosopographie, biographie dans l'Empire romain*. Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, 383 p., ill. (HISTOIRE ET CIVILISATIONS). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7574-0443-0.

Ce volume est le résultat d'un riche symposium international qui s'est tenu les 18 et 19 novembre 2010 à Lille sous l'égide du centre de recherches Halma-Ipel afin d'honorer les travaux scientifiques de Janine Desmulliez, Professeur émérite d'Histoire du christianisme à l'université Charles-de-Gaulle-Lille 3, « fervente prosopographe formée à l'école de Charles Pietri » (p. 10). Il a rassemblé 17 universitaires et chercheurs pour faire écho à l'orientation principale des recherches de Janine Desmulliez, dont la carrière et les travaux scientifiques sont présentés avec précision par Christine Hoët-Van Cauwenberghe (p. 25-35). Si les contributeurs ont eu la volonté de parcourir l'ensemble du monde romain, de la République jusqu'à la fin de l'Antiquité tardive, ils se sont en effet attachés à observer la vie des autres ou de quelques autres afin de mettre en rapport les deux visages par lesquels elle peut être appréhendée par l'historien : la biographie ou l'histoire des individus, et la prosopographie, qui permet d'établir l'histoire des catégories sociopolitiques. La contribution qui ouvre le volume est celle de Stéphane Benoist, qui propose une série de réflexions programmatiques sur la manière d'aborder la question des usurpateurs à Rome sous l'Empire à partir de la critique de l'ouvrage de Dietmar Kienast (*Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, 2011³). S'interrogeant sur la classification proposée dans cet ouvrage, qui cherche inutilement à nuancer Gegenkaiser, Usurpatoren, Gegenkaiser und Usurpatoren et Gegenkaiser und Empörer, Stéphane Benoist propose plutôt de travailler à la « collecte des sources disponibles », à « leur croisement, leur mise en série, en remplaçant le contexte précis de l'usurpation au cœur du raisonnement. » À travers des exemples précis, il montre comment une telle recherche serait à même de permettre une meilleure perception non seulement du phénomène de l'usurpation, mais également du fonctionnement et du statut du pouvoir impérial à une époque donnée, tant ces « autres *principes* » et les détenteurs légitimes du pouvoir apparaissent comme les « deux faces d'une même réalité » (p. 55). Les contributions suivantes abordent des groupes d'individus qui n'ont pas toujours retenu l'attention de la recherche. Maria Louisa Bonsangue propose ainsi une étude prosopographique, renouvelée au prisme des documents épigraphiques et littéraires, des chevaliers romains connus à Narbonne entre le début du I^{er} siècle avant notre ère et la fin du II^e siècle après J.-C. L'étude permet de faire état d'une quinzaine d'individus, un chiffre supérieur à ce que la documentation fragmentaire laissait supposer,

dont l'auteur examine l'origine, la carrière et l'onomastique. Se fait dès lors jour l'identité sociale de cette élite équestre, où se rencontrent « l'aristocratie d'État et les notabilités locales » (p. 331) et où coexistent des *equites* d'origine italienne tels Aufidius Epagatinus (*CIL* XII 4357), liés « au milieu d'affaires de l'emporion » et qui vivaient entre l'Italie et les provinces et les « descendants de l'élite des vétérans césariens, dont certains s'étaient bien investis dans la carrière militaire au service de l'Empire au début du I^{er} siècle ap. J.-C. » (p. 85). Anthony Alvarez Melero s'intéresse pour sa part aux femmes apparentées aux officiers équestres d'Afrique et d'Hispanie, qui, sans appartenir à l'*ordo equester* bénéficiaient de la *dignitas* propre à l'ordre et devaient subir « les contraintes du rang ». Après le recensement des données, l'auteur aborde brièvement la question des alliances matrimoniales, ce qui permet de faire apparaître l'existence d'unions « égales » comme exogames. L'auteur fait ainsi état de la présence d'affranchies parmi les épouses des officiers (*CIL* II 4495 ; 4266 par exemple). Sont ensuite évoquées les activités des parentes d'officiers avec l'objectif d'appréhender le niveau de richesse et de confort des parentes, leur implication dans la vie religieuse (plusieurs sœurs et/ou épouses ont ainsi détenu le flaminicat local ou le sacerdoce provincial), leurs dédicaces religieuses et leurs ex-voto ainsi que l'évergétisme qu'elles sont susceptibles de pratiquer. En définitive, l'auteur réussit à ouvrir des pistes de réflexions précieuses, malgré le caractère lacunaire de la documentation et le manque d'information, ce qui confère à la méthode prosopographique tout son intérêt. La communication de Maria Kantirea s'intéresse aux gouverneurs, évêques et notables de Chypre au Bas-Empire. Elle montre comment l'expansion du christianisme apporte des changements majeurs aux mœurs et au comportement social, « à l'idéologie dominante » qu'il s'agisse sur le plan local de la réorganisation administrative, des réformes législatives ou encore de la topographie sacrée pour prendre quelques exemples. « Dans ce sens, la prosopographie des détenteurs du pouvoir – gouverneurs, évêques et notables – apparus sur la scène historique de l'île entre le IV^e et le VI^e siècle, contribue à la meilleure compréhension du nouveau réseau de relations établis entre l'état romain et l'église chrétienne à Chypre pendant l'Antiquité tardive » (p. 124). Poursuivant sur le Bas-Empire, Roland Delmaire aborde la question de la nomination des gouverneurs, qui obéissaient en théorie à des règles précises. L'auteur discute les critères d'exclusion ainsi que les cas où les règles sont contournées. Il met en lumière les impératifs qui président aux choix par les empereurs des gouverneurs : éviter les abus et supprimer la vénalité des charges, empêcher que des étrangers ne s'enrichissent aux dépens des provinces, privilégier des hommes de terrain ou encore des chrétiens. Le choix dépend souvent des idées et des faveurs de l'empereur qui préside au choix, notamment lorsqu'il s'agit des proconsuls et des vicaires, jusqu'à ce que cette nomination soit laissée à l'appréciation de l'assemblée des notables locaux désormais appelés (à partir de 554 pour l'Italie et 569 pour le reste de l'Empire) à assumer leurs choix. Père Maymo i Capdevila propose pour sa part une étude originale sur les officiers militaires qui exerçaient leurs fonctions sous le pontificat de Grégoire le Grand. L'article permet d'appréhender d'une part plusieurs aspects de l'administration byzantine de l'époque et notamment l'organisation militaire, d'autre part, grâce à la correspondance de Grégoire, des pistes sur l'identité des officiers de l'armée impériale et leurs fonctions, militaires, civiles aussi bien que religieuses parfois. Une série de contributions prennent pour objet le sacré. Dans le

cadre d'un vaste projet de recherche en cours sur les cultes d'Ostie et de Portus, Françoise Van Haepereen dresse la liste provisoire des dédicaces et des dévots d'Ostie en mettant l'accent sur les offrandes liées à une « collectivité ». Ce travail permet de réactualiser l'étude des cultes locaux et leur implication dans le cadre bien spécifique d'Ostie et de Portus à la croisée des influences. Plusieurs catégories font ainsi l'objet d'une analyse très précise : des dédicaces qui proviennent de la communauté civique et de plusieurs de ses représentants tels que les *magistri vici* par exemple ; des dédicaces provenant du cadre associatif en rapport avec un métier, avec le culte de divinités honorées publiquement par la colonie ou encore avec le culte impérial ; dédicaces enfin d'individu agissant seuls, destinées à une communauté professionnelle ou de voisinage. Ce travail s'impose par sa précision et la richesse des analyses qu'il contient en laissant présager un travail de grande envergure à découvrir par la suite. Marie-Odile Charles-Laforge évoque quant à elle le cas des prêtresses de Vénus à Pompéi sous l'angle de la vie sociale et notamment l'aspect économique en s'intéressant à leurs ressources financières, déterminantes en vue de l'obtention de fonctions civiques et religieuses, mais aussi d'une visibilité sociale, qui repose en partie sur des actions d'évergétisme. L'auteur montre que les prêtresses de Vénus provenaient de familles très riches et appartenaient aux *gentes* les plus en vues (la *gens* Holconia et Alleia par exemple). Des familles comme celles d'Eumachia, Mamia et Istacidia jouent ainsi un rôle important dans la cité. En définitive, si ces femmes ont pu s'élever socialement grâce à la prêtrise publique de Vénus, c'est plus grâce à la fortune familiale qu'en vertu du statut paternel. L'approche de Carles Buenacasa Pérez à propos des moines de l'Antiquité fournit un contrepoint intéressant à la communication de Marie-Odile Charles-Laforge. Travaillant lui aussi sur l'aspect économique si important dans la définition et la place des individus dans la société romaine, il montre les différents points de vue qui accompagnent l'extension du christianisme au sujet de la possession des richesses en les mettant en relation avec les diverses stratégies développées par les fidèles aussi bien que par leurs biographes pour expliquer selon les circonstances leur état de pauvreté ou de richesse. En écho, Raul Villegas Marin s'intéresse aux aristocrates gallo-romains qui, au début du V^e siècle, embrassent le monachisme chrétien. L'auteur montre que cette conversion repose sur des lectures très différentes du message chrétien, notamment relatif à l'appel de Dieu, qui expliquent la diversité des pratiques et des expériences personnelles. D'autres études relèvent davantage de l'enquête biographique et permettent d'entrevoir les enjeux et les difficultés d'appréhension du genre. Josep Vilella propose ainsi d'approcher la figure d'Ossius avant le concile de Nicée avec pour objectif de montrer la cohérence d'un parcours qui le conduit à l'occasion de deux conciles antérieurs à traiter de la question christologique, notamment à partir de la dispute arienne et de ses conséquences. Juan Antonio Jiménez Sanchez revient pour sa part sur la *Chronica Caesar-augustana* pour en montrer les circonstances de rédaction et le devenir afin de préciser la prudence avec laquelle il convient d'y recourir notamment pour étudier le règne de Geisalic, compte tenu des erreurs qu'elle contient concernant la durée de son règne ainsi que la chronologie des événements qui se déroulent à cette période. Françoise Prévot montre quant à elle les stratégies développées par Sidoine Apollinaire dans les 9 livres de sa correspondance pour construire son image : la poétique de l'œuvre, le choix des thèmes, l'agencement des lettres sont destinés à lui permettre de se justifier

et de défendre ses idées. Sidoine met en particulier en évidence son investissement dans le rôle d'évêque qui est le sien, notamment durant les temps troublés que connaît l'Église. Un même effort de construction de la figure du sujet est à l'œuvre sous la plume de Venance Fortunat lorsqu'il entreprend de présenter à ses lecteurs la figure d'Hilaire de Poitiers deux siècles après sa mort. Luce Pietri montre bien comment, disposant de peu de sources, l'écrivain est porté à embellir son personnage, à en faire un thaumaturge, quitte à le créditer de miracles qu'il n'a pas accomplis. Au final, il convient de souligner avec Ségolène Demougin, qui conclut le volume, l'excellence de cette initiative, l'intérêt scientifique et documentaire de chaque communication, dont la mise en perspective offre la possibilité de saisir les spécificités des approches biographiques et prosopographiques, mais aussi ce que leur rapprochement offre de fructueux à l'étude historique.

Bassir AMIRI

Mathilde SIMON, *Le rivage grec de l'Italie romaine. La Grande-Grèce dans l'historiographie augustéenne*. Rome, École française, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 527 p., 1 carte. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 442). Prix : 80 €. ISBN 978-2-7283-0855-2.

Cinquecento pagine dense e articolate nello stile accurato dei lavori pubblicati nella *Collection de l'École française de Rome*, un apparato di note altrettanto esaustivo che permette al lettore di ripercorrere nei dettagli la vicenda critica e bibliografica delle problematiche affrontate: così si presenta *Le rivage grec de l'Italie romaine*, un saggio decisamente impegnativo in cui M. Simon affronta con indiscutibile competenza la questione complessa e sfaccettata di come la storiografia augustea ha voluto e saputo recepire l'influenza delle colonie greche dell'Italia meridionale sulla cultura di Roma, fra rielaborazione ideologica, coscienza comune e realtà storica. Il percorso è minato innanzitutto dallo stato di una documentazione spesso parziale e incompleta, come è il caso dell'opera di Tito Livio, protagonista ovvio collocato al centro di questa difficile indagine. Nell'*Ab Urbe condita* l'autrice riconosce l'influsso di fonti differenti per impostazione e identità culturale, un mosaico composito a cui Livio aggiunge del suo restituendoci una geografia territoriale e mnemonica che si riconfigura nel corpo stesso dell'opera, dove il ruolo storico dei popoli italici e delle *poleis* greche nella formazione dell'identità romana viene continuamente rimodellato in funzione della propaganda ideologica sottesa al neo costituito impero. Nel render conto di episodi della storia repubblicana come lo scontro con le popolazioni indigene e le guerre puniche, l'Italia di Livio è già quella unificata e soggiogata delle *regiones* augustee, e nella prima parte del volume molta parte dell'analisi è dedicata proprio all'uso e al mutevole significato delle designazioni geografiche di *Italia*, *Maior Graecia*, *Magna Graecia* o di quell'*ora Italiae* che sembra ridimensionare la presenza greca a un mero fatto di inevitabili contatti oltremarini resi possibili dall'ampiezza delle coste. Di grande interesse è in questo senso anche lo sguardo che l'autrice dedica alla tradizione cartografica, seguendone lo sviluppo e individuandone i riferimenti nelle fonti letterarie a partire dal II secolo a.C. Per quanto riguarda sempre le definizioni territoriali, sebbene la traduzione accolta dai più continui a non convincere del tutto (concordo con G.F. Maddoli, *Megále Hellás: genesi di un concetto e realtà*

dans le sanctuaire de Lambèse, qui cristallise les interrogations sur les relations entre militaires et civils. Il est indéniable qu'il fut implanté là par une décision officielle, dont la raison – la peste de 161-162 – est bien élucidée (vol. 2, p. 109-110), et qu'il doit son caractère monumental et sa ressemblance avec Épidaure (p. 144-155) à cette intervention officielle. Le fait qu'on n'y connaisse ni prêtre (p. 208) ni fidèle civil est une nouvelle preuve, s'il en fallait, de la fragilité de la documentation et des dangers de l'interprétation des silences. Ces restrictions n'effacent pas une mise en perspective chronologique large, un recensement documentaire minutieux, une cartographie et une iconographie précieuses, une indexation (p. 185-195), un examen soigneux des sources, comparées et mises dans des tableaux très utiles et bien pensés.

Monique DONDIN-PAYRE

Mihály Loránd DÉSZPA, *Peripherie-Denken. Transformation und Adaption des Gottes Silvanus in den Donauprovinzen (1-4. Jahrhundert n. Chr.)*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, X-312 p., 13 pl. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 35). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-09945-5.

Le livre de Mihály Loránd Dészpa se propose d'étudier le culte de Silvanus dans les provinces danubiennes (Dacie, Mésie inférieure et supérieure, Pannonie inférieure et supérieure, Dalmatie, Norique et Rhétie) entre le I^{er} et le IV^e siècle de notre ère. Il est issu d'une thèse de doctorat menée sous la direction du Pr. Wolfgang Schuller et soutenue en 2006 à l'Université de Konstanz. La recherche s'appuie notamment sur les sources épigraphiques, dont la valeur et les limites sont bien précisées dans l'introduction ; des documents iconographiques et archéologiques illustrent l'ouvrage. Un corpus final recense l'ensemble des sources explorées par l'auteur et les index sont très complets. La structure du livre reflète les orientations de la problématique, qui s'interroge sur les processus de « transformation » et d'« adaptation » qui affectent cette divinité. Les huit premiers chapitres sont de ce fait consacrés à l'étude du culte de Silvanus province par province, tandis que le chapitre final montre, au prisme des résultats précédents, la spécificité du culte de Silvanus dans l'ensemble des provinces danubiennes. L'avant-propos permet à l'auteur de déterminer les limites géographiques du sujet et de se focaliser sur le processus d'intégration progressive de ces territoires à l'empire romain. L'auteur évite avec subtilité les concepts de « romanisation », d'« acculturation » ou de « résistance », préférant mettre l'accent sur la particularité de ces territoires quant à son « Kontakt mit Rom » en tenant compte de la diversité du peuplement, de son intensité diverse, de sa complexité aussi : les villes étant de petites « Inseln der Romanität » au milieu des agglomérations des indigènes. L'auteur préfère dès lors user d'expressions telles que « kulturellen Mixtur », « indigene Völker » « Ethnische, Kulturelle und Wirtschaftlichen Konglomerats ». C'est donc dans le contexte de cette réalité sociale complexe, où se mêlent quelques membres de l'élite impériale, des soldats du *limes* du Danube, des vétérans ou encore des migrants et des commerçants que l'auteur envisage d'étudier le culte de Silvanus. Au terme de cette première approche du sujet, il aurait sans doute été souhaitable d'introduire un point d'historiographie afin de montrer la portée conceptuelle de l'analyse, de mieux se placer dans ces débats et de développer la signification des

concepts de « transformation » et d'« adaptation ». L'ouvrage s'intéresse notamment au profil des dévots de Silvanus, au développement local de son culte et à son rapport avec le dynamisme économique, culturel et religieux des agglomérations. L'auteur a recours pour ce faire à une analyse des inscriptions dans leur contexte historique ainsi qu'à une étude onomastique et statistique. Il s'agit de connaître l'étendue de la diffusion du culte, la densité des inscriptions et des reliefs à l'intérieur des agglomérations et de les replacer dans leur contexte archéologique quand cela semble possible, le tout au prisme de la nature du peuplement des territoires. L'étude porte sur 504 inscriptions de Silvanus connues sur l'ensemble des Provinces. Les dévots de Silvanus sont aussi variés que le supposait l'auteur au début de sa recherche. L'armée fournit un contingent non négligeable de dévots, parmi les auxiliaires, les soldats de légion mais aussi des membres de l'élite. L'auteur évoque ainsi l'Altär d'un *legatus legionis*, d'un *praefectus* (Dacie), d'un *praefectus castrorum*, d'un *praefectus legionis* (Pannonie inférieure) ou encore d'un centurion de Pannonie supérieure. L'auteur explique ces données par le mode de recrutement dans l'armée au II^e siècle dans cette zone. La participation au culte de Silvanus de ces soldats demeure cependant relative à l'espace : les deux provinces de Pannonie et la Dacie se trouvent parmi les mieux représentées alors qu'en Dalmatie la rareté des inscriptions érigées par les soldats s'expliquerait par l'absence de légion ou d'autres structures militaires importantes. Pour ce qui concerne les dévots civils potentiels de Silvanus, il semble que l'élite impériale ait peu été attirée par ce culte. Deux membres de l'*ordo senatorius* sont cependant attestés, un *legatus augusti propraetore* et un *legatus legionis*, tous deux d'Apulum, et trois militaires appartenant à l'*ordo equester* en Pannonie inférieure et en Dacie. L'élite locale semble plus attirée par le culte de Silvanus. On recense des dévots à des titres divers dans la plupart des provinces (Dacie, Pannonie inférieure et supérieure, Mésie supérieure, Mésie inférieure, Dalmatie). Ce sont des membres de l'*ordo decurionum*, *quaestor*, *aedilis* ou encore *Ilvir* et *quinquennalis*. Des inscriptions mentionnent aussi des augures, un *flamen* et un prêtre du culte impérial. Il est difficile de se faire une idée très claire de la situation des affranchis, pour qui l'auteur évoque l'existence de quelques inscriptions (sans préciser s'il avait pu identifier leur statut par le biais d'une analyse onomastique), dont la répartition lui apparaît dépourvue d'intérêt. Des pèlerins sont connus parmi les dévots de Silvanus, ils appartiennent pour la plupart à la population illyrique de Dalmatie et de Dacie, et on en trouve aussi en Pannonie supérieure. Les esclaves sont en revanche très bien attestés dans le culte. La localisation du culte est abordée à partir de l'étude des agglomérations dites urbaines « die Städtischen Siedlungen », qui révèle la présence du culte dans 42 villes dont dix avaient été fondées au temps des Julio-Claudiens. Silvanus y était très populaire, notamment dans la deuxième moitié du II^e siècle et la première moitié du III^e siècle, qui correspondent à la période de sa plus grande diffusion dans des villes considérées comme attractives, ainsi à Salona, aussi bien que dans des villes qui, à la même période, connaissaient des difficultés, comme Savaria. Des traces du culte ont été découvertes dans des villes d'époque flavienne à la prospérité également très diverse comme Siscia, dont la position géographique lui permettait de bénéficier d'une bonne attractivité à l'inverse de Scarbantia au deuxième siècle, où Silvanus était néanmoins très populaire. À l'époque des Antonins, le culte est encore bien attesté à Carnuntum, Aquincum, Apulum I et Rider, des villes toutes situées à proxi-

mité d'une zone de stationnement de légions ou des résidences des « Statthälter ». L'ensemble des résultats est analysé au prisme de la confrontation rigoureuse des données, ce qui permet de mettre en évidence les rythmes et les dynamiques d'implantation. La thèse de l'auteur fait bien la part des choses sans perdre de vue le contexte historique et divers facteurs tels que le dynamisme du peuplement et la perspective économique avec le souci méthodologique de l'analyse territoriale de manière à saisir les variantes locales de la divinité Silvanus, comme à Rider, qui ne bénéficiait de la présence ni des légions ni des élites administratives, ce qui rendait la ville peu attrayante pour les colons et conduisait le culte à être exercé par la population locale. Le même souci méthodologique est à l'œuvre pour mener à bien l'étude dans les *pagi*, *vici*, *canabae legionis*, et les *kastella*. Il ressort également de l'analyse que le culte de Silvanus était insignifiant dans les deux provinces de Rhétie et de Norique. La physionomie de Silvanus dans les provinces danubiennes fait également l'objet d'une analyse iconographique, où l'auteur s'attarde non seulement sur le costume et les attributs de la divinité, mais aussi sur les éléments physiques pour montrer que la dimension anthropomorphique de Silvanus fait notamment l'objet d'une triple actualisation : sous les traits d'un homme âgé à la barbe négligée, d'un jeune homme imberbe, ou encore de Pan. L'ouvrage s'intéresse également à la désignation linguistique de la divinité, notamment en étudiant les épiclèses, qui sont classées en plusieurs catégories. L'épithète la plus populaire de la divinité est *domesticus*, on la retrouve au-delà des frontières d'une province. L'auteur la distingue des épithètes provinciales, caractéristiques d'une province ou d'une région en son sein, comme l'épithète *viator* attestée à trois reprises dans la partie nord-est de la province de Pannonie supérieure. Plusieurs épithètes sont attestées seulement localement, par exemple *bellator*, *saxonus*, *erbarius*, *sator*. Au-delà de ces caractères géographiques, Mihály Loránd Dészpa distingue la présence d'épithètes dites *ornantia*, comme *augustus*. Au terme de l'ouvrage, on peut regretter que certains points soient abordés plus rapidement que d'autres, comme par exemple l'état de la question dans l'historiographie ou la mise en rapport de ce culte avec les phases urbanistiques de ces provinces. Le volet épigraphique, bien analysé, aurait pu pour sa part être davantage discuté et les photographies sont peu nombreuses. Il aurait en outre été souhaitable que l'auteur fournisse davantage de cartes pour faciliter la lecture des inscriptions et des autres sources archéologiques en rapport avec Silvanus. Mais il s'agit de critiques minimales et l'ouvrage offre *in fine* une bonne analyse, dont on peut souligner à la fois l'approche et le grand intérêt, fondés sur une perception bien précise du phénomène religieux antique dans le contexte provincial avec une mise en contexte historique et archéologique, qui permet d'apporter une contribution pertinente à la question des identités, de leur définition et de leur évolution au sein de l'empire. Bassir AMIRI

Stavros FRANGOULIDIS, *Witches, Isis and Narrative. Approaches to Magic in Apuleius' Metamorphoses*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2008. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XII-255 p., 4 fig. (TRENDS IN CLASSICS. SUPPL., 2). Prix : 78 €. ISBN 978-3-11-020594-7.

problématique ; intitulé « the liberty of the commonwealth », il pose d'emblée, pour des lecteurs francophones, la question de ce qu'on peut entendre derrière le terme « commonwealth » et surtout sur ce qui pourrait être son équivalent en latin ; faut-il comprendre *res publica* ? Cela reste peu clair, bien que l'équivalence semble posée p. 119. Le chapitre dans son ensemble est assez abstrait malgré des références à des épisodes précis. Ainsi, le détour par la réflexion sur la constitution mixte, pour définir la tradition « optimates », est intéressant mais ne devait sans doute pas être séparé de la réflexion sur la tradition *popularis*, dans la mesure où les *populares* partageait largement la culture des *optimates* ; la difficulté est précisément, comme l'auteur le signale, de définir la liberté selon les *populares*, face à des sources peu probantes. Néanmoins, les pages sur les *populares* sont parmi les plus intéressantes, même si le choix a été fait de paraphraser par moments les textes de Plutarque plutôt que de les analyser de front. La longue étude de l'*intercessio*, p. 124 sq, est bien menée. Le degré d'abstraction est peut-être plus gênant quand il est question des distributions de terres, où on touche à de la philosophie politique, passionnante et bien menée, mais dont on peut se demander si des étudiants lisant ce livre profiteront immédiatement. Le chapitre 4 est consacré aux luttes politiques du premier siècle av. J.-C. ; il s'agit cette fois d'utiliser le prisme de la *libertas* dans les épisodes de Clodius et ses *leges perniciosae*, ou encore à propos des *imperia* extraordinaires et du sénatus-consulte ultime. Le cas de Cicéron est traité plus rapidement qu'on ne pourrait s'y attendre. C'est ici que le livre devient plus concret et plus conforme à ce que le titre annonçait. Le chapitre 5, « political response and need for legitimacy » surprend par sa brièveté (15 pages) ; on peut y voir le début d'une nouvelle réflexion, sur la *superbia* et la *dominatio*, qui ouvrirait sur le Principat. Mais sans doute est-ce l'annonce de travaux futurs ? Enfin un épilogue reprend clairement les fils de la discussion. Le livre n'est pas très long et c'est une forme de courage ; il est agréable à lire, amène à se poser des questions, et apporte des éléments de réponse, car les sources y sont régulièrement convoquées et analysées. La bibliographie, fort ample, fait une large place à d'autres langues que l'anglais, et le français y est honorablement représenté. Index des sources et index général complètent efficacement le volume. Tout cela contribue à faire de ce livre un bon ouvrage de réflexion politique, qui ouvrira des espaces de réflexion à ses lecteurs. Le public visé sera essentiellement un public de spécialistes ou d'étudiants en doctorat, car ce livre ne saurait être lu comme un réservoir d'exemples de la vie politique : il est plus que cela et donne les clés d'une vaste réflexion politique.

Isabelle COGITORE

Myles LAVAN, *Slaves to Rome. Paradigms of Empire in Roman Culture*. Cambridge, University Press, 2013. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XIII-288 p. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 60 £. ISBN 978-1-107-02601-8.

Le point de départ de ce volume est une thèse de doctorat préparée à St John Collège, Cambridge, et finalisée à l'Université de Saint Andrews, dont la rédaction a été supervisée dans un premier temps par William Fitzgerald puis par Mary Beard. Il s'agit pour l'auteur d'observer à travers presque trois siècles de littérature latine, du milieu du premier siècle av. J.-C. jusqu'au début du troisième siècle, comment les

auteurs latins explorent les relations de pouvoir qui trouvent à s'exprimer dans la vie quotidienne des maîtres et des esclaves, des patrons et des clients, des parents et des enfants afin de conceptualiser et de représenter au mieux la maîtrise et la soumission des provinces par Rome. Dans cette perspective, l'auteur énonce les trois axes sur lesquels repose son étude. L'ouvrage prend d'abord pour objet l'impérialisme entendu comme les pratiques, théories et attitudes d'un centre dominant un territoire parfois éloigné. Ce faisant, il s'agit non d'étudier les barbares aux marges de l'empire, mais les sujets provinciaux romains, des alliés jusqu'aux membres des communautés liées à Rome par des statuts divers. Il s'agit enfin d'une étude destinée à montrer comment se construit le discours des vainqueurs sur ceux qu'ils regardent comme leurs sujets. Les textes examinés sont presque exclusivement latins, car le but de l'ouvrage est de comprendre comment les membres de l'élite romaine conçoivent le projet impérial auquel ils souscrivent. Les seules exceptions à ce principe sont la prise en compte des écrits de Dion Cassius, que l'auteur considère en raison de son statut au centre du pouvoir et de son inscription dans une époque, qui lui permet de jeter un éclairage sur la fin de la période considérée pour l'étude. Les lettres écrites par les empereurs et les gouverneurs des cités de l'Est constituent la deuxième exception. Dans cette perspective, le livre se définit aussi comme une étude sur la manière dont les auteurs latins épousent et assument l'identité impériale. Le premier chapitre traite des catégories de langage dont disposent les écrivains latins pour désigner les populations soumises à Rome. L'auteur entend montrer qu'en dépit d'une hétérogénéité apparente dans les termes (*socii*, *provinciae*, *provinciales*, *gentes* et *peregrini*), ces derniers sont souvent interchangeables et jouent, en tout cas, un rôle similaire dans le discours romain. Les points centraux de la démonstration concernent l'émergence tardive du terme *provinciales* pour désigner les habitants des provinces et le primat du terme *socii*, employé bien au-delà du contexte historique lié aux relations de Rome avec ses alliés italiens. L'auteur en déduit que les connotations d'association attachées à ce mot attestent l'existence d'une rhétorique politique romaine d'exclusion, qui vise à désigner la plupart des habitants de l'empire comme extérieurs à la communauté romaine. On peut penser que l'analyse aurait pu davantage tenir compte du contexte provincial et des relations plus spécifiques de Rome avec certaines provinces, mais telle, au fond, n'est pas l'intention de l'auteur, dont l'objectif est plutôt d'envisager la polysémie des termes, notamment de *socii*, qui fait l'objet d'une recherche conséquente. L'écart pressenti entre le centre de Rome et les provinces périphériques semble à l'auteur confirmé au chapitre 2 par l'usage récurrent de la métaphore de l'esclavage pour décrire le sort des provinces. Le recours à cette image particulièrement usitée lors des évocations des conquêtes et des révoltes, quel que soit le genre des textes et à toutes les époques, est d'autant plus significative aux yeux de Myles Lavan qu'il contraste avec la prudence avec laquelle elle est exploitée à partir du moment où il s'agit d'évoquer non plus la situation des provinces, mais la situation « intérieure », spécifique à la société romaine. Le chapitre 3 approfondit la question en se concentrant sur les textes de Tacite, qui développe volontiers le parallèle entre les règles de fonctionnement de l'empire et l'esclavage, notamment dans trois récits de résistance provinciale : la conquête de la Britannia (*Agricola*), la révolte des Bataves (*Histoires*, 4-5) et celle de Boudicca (*Annales*, 14). Tacite illustrerait ainsi tantôt le consentement des esclaves à leur propre soumission, tantôt la faible ligne de démarcation entre la liberté

et l'esclavage dans ces provinces aussi bien que dans la Rome de Néron. Ce faisant, l'historien latin ne manque pas de faire référence à la propre soumission du Sénat à l'égard de l'empereur et le fonctionnement des provinces par rapport à Rome se veut le miroir des problèmes politiques, sociaux et culturels rencontrés par les élites romaines dans Rome même. La problématique de la soumission des provinces vis-à-vis de Rome est nuancée dans les chapitres suivants. Myles Lavan évoque d'abord les bienfaits que Rome apporterait à des provinciaux reconnaissants en s'appuyant sur la logique de réciprocité qui préside aux relations entre citoyens libres. De ce point de vue, la bienfaisance romaine s'exerçant en faveur des provinciaux va de pair avec un discours dominant qui exhibe volontiers le déséquilibre qui prévaut dans les relations de Rome avec sa périphérie. Que Rome gouverne par la peur ou par la générosité, Rome n'en gouverne pas moins dans tous les cas et le choix d'un biais sur un autre n'est que la conséquence d'une réflexion qui prend pour objet l'efficacité du pouvoir. Pour autant, la dépendance romaine à l'égard notamment de l'approvisionnement en blé constitue le point d'achoppement dans le discours d'auto-célébration des élites impériales. Le chapitre 5 se concentre pour sa part sur la particularité des discours de Cicéron et de Tite-Live, qui usent tout deux de métaphores davantage fondées sur les notions de clientélisme et sur le rapport d'un patron avec ses clients, offrant dès lors une alternative au langage de la domination. Le contraste ainsi établi entre domination par asservissement et patronage ne doit pas conduire à comprendre autre chose que la diversité d'un discours impérial qui sait s'adapter. Souvent, les deux images coexistent dans le discours, soulignant la différence entre Rome et d'autres puissances dominatrices ou signifiant une hiérarchie entre les différents provinciaux, tous soumis à la force romaine, mais bénéficiant pour certains d'un meilleur traitement ou d'une plus grande considération. Si elles adoucissent l'image de l'asservissement, les métaphores du patron et des clients ne remettent donc nullement en cause le modèle de domination de Rome sur ses provinces. Le chapitre 6, qui clôt le livre, renverse les perspectives en examinant le discours officiel romain tel qu'il s'adresse aux provinciaux pour savoir si la métaphore de l'esclavage si présente dans la littérature latine se retrouve dans le corpus d'édits et de lettres rédigés par les empereurs ou les gouverneurs à l'attention des provinciaux. On apprend sans surprise que le discours est foncièrement différent de celui qui s'exprime dans les textes latins. Exit les images liées à l'asservissement, à la dépendance et à l'exclusion. Le discours se concentre sur la figure de l'empereur mise au service d'une rhétorique de rassemblement, qui semble beaucoup à voir avec les conventions de la diplomatie hellénistique. Au terme de son analyse, l'auteur conclut dans trois directions, insistant d'abord sur la prédominance des images d'asservissement dans le discours romain tel qu'il trouve à s'exprimer dans la littérature latine. Il souhaite également corriger l'idée généralement admise selon laquelle le modèle romain reposerait sur le principe de l'intégration des populations soumises, puisqu'il constate que le langage utilisé privilégie des connotations liées à l'association, qui ne saurait se confondre avec l'intégration : vivre aux côtés de n'est pas vivre ensemble. L'auteur souligne en outre la permanence de ce discours, qui ne varie pas avant le IV^e siècle. À la question cruciale de savoir si les textes latins sont représentatifs des pratiques romaines à l'égard des provinces, l'auteur répond par l'affirmative, s'appuyant notamment sur le caractère des sanctions prises à l'encontre de ceux tentés de résister à la loi romaine similaire à celles qui étaient

réservés aux esclaves. Cette étude offre donc une intéressante mise au point sur le discours et la stratégie rhétorique relatifs à l'impérialisme romain dans les textes latins. Cependant le dynamisme de la démarche adoptée aurait pu être davantage mis en valeur par une confrontation avec les représentations iconographiques. Au total, cet ouvrage, qui adopte délibérément le point de vue des sources littéraires, ouvre néanmoins des perspectives précieuses pour la recherche concernant les enjeux idéologiques qui sous-tendent les relations de Rome avec ses provinces. Bassir AMIRI

Stéphane BENOIST et Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE (Éd.), *La vie des autres. Histoire, prosopographie, biographie dans l'Empire romain*. Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, 383 p., ill. (HISTOIRE ET CIVILISATIONS). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7574-0443-0.

Ce volume est le résultat d'un riche symposium international qui s'est tenu les 18 et 19 novembre 2010 à Lille sous l'égide du centre de recherches Halma-Ipel afin d'honorer les travaux scientifiques de Janine Desmulliez, Professeur émérite d'Histoire du christianisme à l'université Charles-de-Gaulle-Lille 3, « fervente prosopographe formée à l'école de Charles Pietri » (p. 10). Il a rassemblé 17 universitaires et chercheurs pour faire écho à l'orientation principale des recherches de Janine Desmulliez, dont la carrière et les travaux scientifiques sont présentés avec précision par Christine Hoët-Van Cauwenberghe (p. 25-35). Si les contributeurs ont eu la volonté de parcourir l'ensemble du monde romain, de la République jusqu'à la fin de l'Antiquité tardive, ils se sont en effet attachés à observer la vie des autres ou de quelques autres afin de mettre en rapport les deux visages par lesquels elle peut être appréhendée par l'historien : la biographie ou l'histoire des individus, et la prosopographie, qui permet d'établir l'histoire des catégories sociopolitiques. La contribution qui ouvre le volume est celle de Stéphane Benoist, qui propose une série de réflexions programmatiques sur la manière d'aborder la question des usurpateurs à Rome sous l'Empire à partir de la critique de l'ouvrage de Dietmar Kienast (*Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, 2011³). S'interrogeant sur la classification proposée dans cet ouvrage, qui cherche inutilement à nuancer Gegenkaiser, Usurpatoren, Gegenkaiser und Usurpatoren et Gegenkaiser und Empörer, Stéphane Benoist propose plutôt de travailler à la « collecte des sources disponibles », à « leur croisement, leur mise en série, en remplaçant le contexte précis de l'usurpation au cœur du raisonnement. » À travers des exemples précis, il montre comment une telle recherche serait à même de permettre une meilleure perception non seulement du phénomène de l'usurpation, mais également du fonctionnement et du statut du pouvoir impérial à une époque donnée, tant ces « autres *principes* » et les détenteurs légitimes du pouvoir apparaissent comme les « deux faces d'une même réalité » (p. 55). Les contributions suivantes abordent des groupes d'individus qui n'ont pas toujours retenu l'attention de la recherche. Maria Louisa Bonsangue propose ainsi une étude prosopographique, renouvelée au prisme des documents épigraphiques et littéraires, des chevaliers romains connus à Narbonne entre le début du I^{er} siècle avant notre ère et la fin du II^e siècle après J.-C. L'étude permet de faire état d'une quinzaine d'individus, un chiffre supérieur à ce que la documentation fragmentaire laissait supposer,

dans l'Athènes des V^e et IV^e s. Ce volume s'impose au final comme un ouvrage de référence sur la question des territoires et des réseaux dans le Nord de la Mer Noire dont elle enrichit l'approche par un essai de cliométrie tout à la fois convaincant et pertinent dont il faudra désormais tenir compte.

Alexandre BARALIS

Vladimir F. STOLBA & Eugeny ROGOV (Ed.), *Panskoye I. Vol. 2 : the Necropolis*. Aarhus, University Press, 2012. 1 vol. 25 x 32 cm, 414 p., 78 pl. (ARCHAEOLOGICAL INVESTIGATIONS IN WESTERN CRIMEA). Prix : 85,75 €. ISBN 978-87-7288-771-5.

Dix ans après la parution, en 2002, du premier volume, lequel traitait de l'édifice monumental conventionnellement désigné comme U6, Vladimir F. Stolba offre aux spécialistes du Pont-Euxin, et de manière plus générale, aux exégètes des diasporas grecques, une nouvelle livraison de la série consacrée au site appelé Panskoyé I (Crimée du Nord-Ouest). Un troisième volume est prévu pour la présentation d'une forteresse à quatre tours portant l'indicatif U7. Il s'agit, en fait, d'un ouvrage issu d'un effort collectif (plusieurs archéologues qui se sont succédé à la tête des équipes ayant effectué les fouilles, à commencer par le regretté A.N. Ščeglov), avec une mention à part pour le deuxième des cosignataires, mort prématurément à l'âge de 50 ans en 2001, après avoir consacré une bonne partie de son énergie aux fouilles dans la nécropole de Panskoyé, publié une série d'études et légué notamment plusieurs manuscrits plus ou moins achevés en vue de la publication définitive des acquis de ses recherches. En toute honnêteté, V.F. Stolba, participant lui-même de longue date aux mêmes recherches, a pris en charge non seulement le traitement des manuscrits hérités de son ancien compagnon mais aussi de nombreux autres chapitres, notamment les catalogues d'objets, signe ou cosigne les huit sections que comporte l'ouvrage (introduction, structure des tombes et rites funéraires, caractéristiques démographiques, chronologie de la nécropole, la nécropole de Panskoyé I et sa place parmi les nécropoles de la région nord de la mer Noire, description des tombes, sommaire des tombes, catalogues d'objets) selon qu'il a été le seul à les rédiger ou à partir des contributions de son collaborateur. Cette approche garantit la cohérence du volume. S'ajoutent deux brèves contributions, désignées respectivement comme *appendix I* (une étude sur la craniologie de la population signée par Svetlana G. Efimova) et *II* (une note sur les astragales de la nécropole due à Alexey K. Kasparov). Je dirai d'emblée que la publication répond largement aux attentes des spécialistes. On y trouve des descriptions précises de toutes les tombes (tumulaires ou planes, d'inhumation ou, dans une moindre mesure, d'incinération), des considérations minutieuses sur la typologie des tombes, les rites funéraires et leur évolution, de même que des catalogues détaillés (amphores, timbres amphoriques, céramiques à figures rouges, à vernis, non décorées et modelées, lampes, terres cuites, marqueurs de tombes et autels funéraires, inscriptions sur pierre et sur céramique, monnaies, objets en métal, autres objets en pierre ou en argile, objets en verre, en matières organiques et en os). De surcroît, l'illustration est de haute qualité et judicieusement distribuée dans le texte, à part les planches en annexe qui concernent les catalogues ; le lecteur peut ainsi aisément suivre les raisonnements des auteurs en s'appuyant sur la figure correspondante. Seul bémol : il manque un plan général de la nécropole. La chronologie de

la nécropole comporte trois périodes : *ca.* 410-390/80 (à laquelle appartiennent entre autres les deux tumuli les plus anciens, K13 et K12) ; *ca.* 390/80-330/20 (la mieux représentée par les monuments funéraires) ; *ca.* 330/20-270 av. J.-C. La première période correspond à une phase « olbienne » ; les auteurs montrent de façon convaincante que les tombes à niche, présentes à Olbia dès la fin du VI^e siècle, ne trouvent guère d'analogies dans les aires funéraires de Chersonèse. Ce n'est qu'après le milieu du IV^e siècle que Chersonèse taurique intègre la région, le site et la nécropole de Panskoyé I à son territoire. Les similitudes dans la typologie des tombes et parfois dans le type du mobilier, entre la nécropole de Panskoyé I et la nécropole de Chersonèse se manifestent uniquement pendant la dernière phase. Les auteurs notent surtout l'apparition, comme à Chersonèse, des stèles anthropomorphes et de « l'obole de Charon » dans les tombes (p. 83), même si ce dernier usage, « unlike in the urban necropoleis of the nearby cities of Chersonesos and Kerkinitis, never gained much popularity here » (p. 65). « The entire history of the necropolis can be divided into three main periods, which to a certain degree correspond with the general chronology of the settlement » (p. 61). J'aurais cependant souhaité que V.F. Stolba s'étendît sur ce point. En effet, à défaut de trouver des références plus précises à ce sujet, autres que celles parsemées, plutôt parcimonieusement, à de différents endroits, j'avoue avoir dû reprendre la lecture du volume I de *Panskoyé I* – qu'à son époque, j'avais d'ailleurs consulté avec le même intérêt – pour me rappeler, par exemple, que la période I de la nécropole correspondait *grosso modo* à la « forteresse » U7 (laquelle fera l'objet du troisième volume de la série), alors que la période III est contemporaine de l'édifice U6 (présenté en détail dans le volume de 2002). Des renvois plus précis aux états archéologiques révélés par l'habitat (et pourquoi ne pas intégrer un tableau succinct de concordances chronologiques) auraient été hautement recommandables, d'autant plus que c'est le traitement combiné du site et de sa nécropole qui apportent les résultats historiques les plus importants : présence assez limitée des indigènes (identifiés, selon toute probabilité, avec les Taures), donc appartenance de la nécropole à la *chôra* d'une cité grecque, et non à l'horizon « scythe » propre à la steppe, et surtout le « transfert » du site d'Olbia à Chersonèse taurique. V.F. Stolba donne d'ailleurs d'excellents arguments archéologiques et épigraphiques pour démontrer que dans un premier temps le site appartenait, avec sa nécropole, à la cité d'Olbia, avant qu'il ne soit approprié par Chersonèse. Ces propositions auraient pu être étayées par des arguments tirés de l'étude des monuments représentatifs du site. Comme le montre le chapitre 5, plusieurs autres nécropoles ont été étudiées de manière plus ou moins intensive dans l'espace nord-pontique, mais l'état des publications ne reflète pas toujours l'envergure des fouilles. V.F. Stolba en fait le point avec lucidité. Ce qu'il ne dit pas, certes, mais qui mérite d'être souligné, c'est que la nécropole de Panskoyé I est désormais la mieux connue de tout cet espace. Cet ouvrage qui fera date, j'en suis persuadé, s'ajoute de la manière la plus heureuse possible à la publication presque tout aussi récente de la nécropole d'Apollonia du Pont (A. Hermay [éd.], *Apollonia du Pont [Sozopol]. La nécropole de Kalfata*, Paris – Aix-en-Provence, 2010), à son tour, l'ouvrage de référence pour l'espace cette fois ouest-pontique.

Alexandru AVRAM

syriennes à fond plat et quelques africaines. Les lampes, essentiellement locales, succèdent à l'époque impériale à des importations de la côte levantine hellénistique (Ch. Römer-Strehl). René Ployer nous livre de son côté une étude fondatrice de la production verrière (I^{er} s. av. – IV^e s. de n.è.) et des petits objets (domestique, toilette, militaria, outils et artisanats divers). A. Schmidt-Colinet signe le chapitre traitant des gemmes, présente quatre intéressantes tessères, dix dipinti et graffites, et revient au passage sur une dédicace palmyrénienne de salle de banquet. Ce chapitre est suivi par deux contributions relatives aux monnaies (50 exemplaires dont le catalogue est peu utilement présenté suivant leur année de découverte, W. Szaivert) et à l'archéozoologie (G. Forstenpointner - G.E. Weissengruber), quelques données carpologiques étant intégrées dans la synthèse finale d'A. Schmidt-Colinet. Ces travaux ouvrent donc des perspectives de recherches importantes et nouvelles sur les débuts de l'intégration de Palmyre à la sphère méditerranéenne et on ne peut manquer d'être frappé par le parallèle chronologique à établir entre les découvertes présentées ici et les débuts de l'occupation de Pétra, l'autre grand centre caravanier du Proche-Orient, révélés par les travaux effectués ces dernières années dans cette ville par la mission archéologique française. On l'aura compris, A. Schmidt-Colinet et ses collègues nous livrent ici une publication exemplaire et un jalon essentiel à la compréhension de l'histoire du Proche-Orient hellénistique et romain.

Laurent THOLBECQ

Catherine BALMELLE *et al.*, *Carthage, Colline de l'Odéon. Maisons de la Rotonde et du Cryptoportique (Recherches 1987-2000)*. Volume 1. *L'architecture et son décor*. Volume 2. *Les données de fouilles*. Rome, École française, 2012. 2 vol. 22,5 x 28 cm. Vol. 1 : XII-380 p., 418 fig., 5 dépliants. Vol. 2 : (385-840) p., (419-590) fig., 1 plan dépliant. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 457). Prix : 480 €. ISBN 978-2-7283-0881-1.

L'équipe franco-tunisienne de recherche sur la mosaïque de l'Afrique antique, qui avait organisé, à partir de 1980, différentes tables rondes sur des sujets bien ciblés, décidait en 1987 de s'orienter plutôt vers des campagnes sur le terrain, destinées à préciser la datation des pavements à partir de critères externes fournis par la fouille. Un site fut alors choisi sur la colline de l'Odéon, dans le quartier dit « des villas romaines », secteur déjà exploré auparavant (quelques plans dressés) mais sans résultats vraiment concrets. Deux maisons situées le long du *kardo* IX furent retenues : la Maison du Cryptoportique, étudiée par sondages de 1987 à 1989, et la Maison de la Rotonde, entièrement fouillée pendant une dizaine d'années, les campagnes finales ayant débouché sur une mise en valeur très réussie du site. Ce sont les résultats de cette entreprise, réalisée par une équipe soudée et pluridisciplinaire, qui sont présentés dans ces deux volumes. À la Maison de la Rotonde revient la première partie du développement, les éléments recueillis s'avérant les plus significatifs pour l'histoire de Carthage en général. Dix chapitres décrivent les différentes occupations, de la nécropole punique (tombes du V^e au II^e s. avant J.-C) aux habitats successifs, au nombre de cinq, qui s'étendent de l'époque flavienne à l'abandon définitif au début du VIII^e s. Chaque état archéologique correspond à un chapitre, ce qui rend l'exposé très clair. Les états les plus anciens (I et II, des Flaviens au début du V^e s.) attestent la

présence d'une zone d'habitat modeste (mais présentant tout de même des pavements mosaïqués) et les traces d'une architecture assez cohérente mais perturbée par les installations postérieures. En fait, ce n'est que dans la première moitié du V^e s. (très tard donc) que se manifeste un projet unificateur à caractère monumental (état III) avec la construction notamment de deux salles d'apparat, d'une rotonde (qui a fourni le nom de la maison) et d'une salle à abside. La description archéologique, conduite avec clarté et accompagnée de plans partiels, permet au lecteur de suivre aisément le développement des vingt-sept salles ou espaces de la maison. Cet édifice très vaste n'a cependant pas été achevé ; une interruption se marque nettement, en effet, dans les données de la fouille, interruption qui pourrait correspondre, selon les auteurs, au moment où Carthage tombe, en 439, aux mains des Vandales ; la suggestion est convaincante. L'état IV qui est décrit ensuite est celui de la reprise et de l'achèvement de la demeure (architecture et décor), dans le dernier quart du V^e /début VI^e s. Même si les matériaux de construction sont de moindre qualité, l'entreprise vise essentiellement à l'effet (deux maquettes de restitution, fig. 183-184, permettent d'en juger) : un vaste péristyle de 24 colonnes est ajouté au nord, à 0,80 m sous le niveau d'origine, ce qui détermine une série d'importants travaux d'harmonisation de l'ensemble. Des installations hydrauliques, de simple utilité ou d'ornement, sont bien conservées et particulièrement mises en évidence par les fouilleurs. La Maison de la Rotonde aurait vécu, en tant que telle, pendant tout le VI^e s., en subissant de ci, de là, l'une ou l'autre modification difficile à cerner avec précision (état V). Ces changements semblent indiquer un type de fonctionnement différent, préalable à l'abandon de la maison ; celui-ci pourrait dater de la fin du VII^e/début du VIII^e s. Des tombes sont installées dans les salles d'apparat ; le site sert désormais de carrière, peut-être pour la construction de Tunis, après l'abandon de Carthage en 698. Après les développements plus précisément consacrés à l'architecture, deux chapitres concernent le décor (sols et murs). Les dix-sept pavements découverts (en *signinum*, *tessellatum* et *vermiculatum*) font l'objet d'un catalogue et d'une étude chronologique fondée sur les données de la céramique. On retiendra, parmi les exemplaires les plus intéressants, la mosaïque polychrome à décor végétalisé « bien typique du répertoire des ateliers africains et plus spécialement de Byzacène » (C. Balmelle, p. 175), datable par la céramique entre la deuxième moitié du III^e et le milieu du IV^e s. (état II). Les enduits peints, très fragmentaires, ont été minutieusement conservés et étudiés (Cl. Allag) mais ils ne témoignent en rien de la décoration murale de la Maison de la Rotonde, appartenant techniquement à des revêtements muraux bien antérieurs (I^{er} s.), retrouvés dans le remblai. La deuxième partie du livre est relative à la Maison du Cryptoportique. Limitée à l'ouverture de sondages sous les pavements restés *in situ*, la recherche a cependant débouché ici aussi sur des résultats essentiels au plan chronologique. Une série d'indices ont, en effet, permis de préciser la date de mise en place de la maison, en tant que telle, dans la première moitié du II^e s. – dotée dès cette époque d'un péristyle exceptionnellement vaste, aux galeries pavées de mosaïque à dominante noire et blanche et surtout aussi d'une aile sud remarquable avec un *æcus* pavé d'*opus sectile* de petit module. D'importantes transformations ont eu lieu par la suite, dans la deuxième moitié du III^e s. (sommptueux *æcus* corinthien) qui ont donné une nouvelle physionomie à la maison, au moins jusqu'à la fin du IV^e s., moment où d'autres modifications interviennent à nouveau (avec notamment la construction du

cryptoportique qui a fourni le nom de la maison). De nombreux pavements sont remplacés ou rénovés, dont plusieurs étaient bien conservés à leur découverte ; au nombre de dix-sept, ils sont regroupés en un catalogue qui met en évidence de grandes divergences de dates, attestant que des décors du II^e s. sont restés en usage jusqu'à la fin de l'Antiquité, parallèlement à des créations plus tardives ; un fait original est aussi la présence dominante de l'*opus sectile* (S. Gozlan, M. Ennaïfer). La troisième partie du livre présente deux articles de synthèse, l'un sur l'architecture et le décor (C. Balmelle, J.-P. Darmon, S. Gozlan), l'autre sur l'évolution des *insulae* dans le contexte urbain (H. Broise) ; cet article pose l'intéressant problème des empiètements de plus en plus fréquents des structures privées sur le sol public, phénomène perceptible à Carthage dès la seconde moitié du IV^e s. selon H. Broise (il en donne de nombreux exemples). Nous avons naguère souligné cette évolution en Syrie aussi, à Apamée, mais pour une époque nettement plus tardive. On trouvera en annexe l'exposé sur la mise en valeur des maisons (H. Broise pour la Maison de la Rotonde, J.-B. Bellon pour la Maison du Cryptoportique). Dans le volume 2 sont rassemblées et commentées, dans le détail, les données de fouilles qui sous-tendent la chronologie proposée dans le volume 1. L'étude de la céramique est faite par A. Bourgeois dans l'ordre de la succession des cinq états de la Maison de la Rotonde et en suivant les sondages de la Maison du Cryptoportique ; de nombreux tableaux récapitulatifs à chaque étape facilitent la vision d'ensemble. Les arguments fournis par la recherche numismatique de Cl. Brenot complètent la démonstration ; le catalogue des 591 monnaies se répartit en deux groupes distincts : l'un constitué de 301 pièces déposées dans une amphore scellée dans un *loculus* ; le second est formé de 290 monnaies trouvées sur le site au cours de la fouille, dont 189 en stratigraphie. Des 301 pièces de l'amphore, seulement 187 ont pu être identifiées, en raison de leur état de conservation. L'étude de la faune (M. Leguillou) est très approfondie : elle permet notamment de se faire une idée de l'alimentation carnée des habitants, dans laquelle dominait largement la viande de porc. La fragmentation des os donne aussi la possibilité de reconstituer les découpes de boucherie et les modes de préparation. Un chapitre enfin concerne les « petits objets » (statuettes en terre cuite, jetons, aiguilles, fusaïoles, objets en plomb ou en fer) par A. Bourgeois. Trois nouvelles synthèses reprennent les données de fouille essentielles déjà traitées (céramique et monnaies), auxquelles s'ajoute ici le verre (D. Foy). On trouvera en annexe une étude chimique et chrono-typologique des verres mosaïqués de la Maison de la Rotonde (B. Gratuze). Une abondante bibliographie clôt l'ouvrage. Ces deux volumes constituent, on l'aura compris, une véritable somme dont l'apport ne concerne pas seulement les maisons qui font l'objet de l'étude mais tous les quartiers résidentiels de Carthage. On félicitera tout particulièrement les auteurs pour la clarté du plan adopté : il était logique, en effet, de commencer l'exposé par la Maison de la Rotonde sur laquelle ils avaient cependant travaillé en second lieu mais qui leur avait offert un champ d'investigation plus vaste et plus neuf qu'ils ont pu défricher avec un esprit méthodique remarquable. Toutes les données ont été stockées avec ordre et exploitées efficacement, le moment venu. L'illustration aussi est exemplaire : variée (photos, dessins, plans – surtout H. Broise et M.-P. Raynaud) et toujours d'excellente qualité, elle accompagne le lecteur pas à pas. Cette étude est un modèle, tant au plan de l'analyse que de la synthèse ;

un bel exemple de collaboration également. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris ne s'y est pas trompée, qui lui a décerné le prix S. Lancel, bien mérité.

Janine BALTY

Heimo DOLENZ & Christof FLÜGEL, *Die deutschen Ausgrabungen in Karthago. Römische und byzantinische Grossbauten am Decumanus Maximus*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-254 p., 4 pl., nombr. ill. (KARTHAGO, IV). Prix : 89 €. ISBN 978-3-8053-4467-8.

Voici la publication tardive de recherches achevées en 1996, menées à Carthage par l'Institut archéologique allemand, dans la partie basse de la ville, au sud du *decumanus maximus* et à l'ouest du *kardo* XIII. Déjà trois volumes importants ont paru depuis 1991, dirigés par Friedrich Rakob, qui est un des très grands noms de l'archéologie antique en Tunisie. À cause de sa disparition, ce livre porte d'autres signatures, celles des deux principaux maîtres d'œuvre et celles de savants dans des domaines très spécialisés. La fouille a été conduite sur une superficie de plusieurs centaines de mètres carrés. La stratigraphie se résume en cinq niveaux, entre Auguste et l'époque byzantine, sans hiatus. Une première phase R I, augustéenne et du premier tiers du I^{er} siècle, est le moment où est installée la trame urbaine, avec des îlots de 60 pieds sur 15. Les premiers édifices de l'*insula*, occupés par les colons romains ont des sols en mosaïques noires et blanches (p. 117 sq, pl. 3 et 4) et en *opus signinum* (*ibidem*, pl. 2), ils réutilisent éventuellement des citernes puniques et sont bordés d'une rangée de boutiques ouvrant sur le *kardo*, lequel comporte des puisards. La chronologie est fondée sur un mobilier homogène du I^{er} siècle (p. 19). Dans la phase R II, dès le milieu du I^{er} siècle, le bâti change, avec un vaste bâtiment à étages, dont on ignore l'usage jusqu'à la fin du II^e siècle, les boutiques n'existent plus, le sol est en terrazzo et en *opus figlinum* (p. 117 sq, pl. 6 et 7) ; le mobilier est plus abondant (p. 30 sq). À l'époque sévérienne commence la phase R III, pour environ deux siècles. Alors, entre les *kardines* XII et XIII, on construit un grand édifice public de plan rectangulaire, centré sur une très large salle couverte, à la destination inconnue (p. 40-42). Le *kardo* XIII, un peu rétréci, reçoit un égout rendant inutiles les puisards antérieurs. Puis, à la fin du IV^e/début du V^e siècle, des aménagements nouveaux caractérisent la phase R IV, qui dure tout le V^e siècle, avec, au sud du grand bâtiment, une importante mosaïque polychrome recouvrant les pavements plus anciens (p. 117 sq, pl. 4 et 13) ; ces niveaux comprennent près de 200 monnaies, presque toutes vandales (catalogue p. 48-69). Dans le courant du VI^e siècle, le grand édifice public sévérien est pourvu d'une abside à absidioles, un peu à l'écart du *kardo* XIII, ce qui marque la phase R V. Le secteur reçut également à l'époque byzantine un hypogée très luxueux, avec ses peintures et ses marbres importés (p. 80-86 ; p. 117 sq, pl. 20-21). On a également fouillé un puisard dans la rue (*pozzo* 1), ensemble clos du début de l'Empire comblé à la fin du II^e siècle, à l'abondant mobilier des deux premiers siècles. Comme on peut s'y attendre à Carthage, les céramiques fines habituelles sont présentes, sigillées italiennes, « sigillée claire » africaine de catégorie A, « sigillée claire » de cuisine à vernis orangé Hayes 23A et 181 à côté de la céramique commune africaine bien connue, de table et de cuisine, des amphores et des lampes du Haut Empire,

phiques (plus de 15 000 tessons recueillis) et en dresse, avec l'aide de N.M. High, un catalogue de près de 800 numéros qui rendra aussi les plus grands services aux fouilleurs : tous les profils ont été dessinés et reproduits (pl. 162-217) et de nombreux fragments portant un décor photographiés (pl. 218-225), ce qui facilitera les comparaisons pour d'autres sites d'Asie Mineure. Plans, relevés manuels et/ou photogramétriques des murs et de tous les éléments d'architecture, dessins de céramique, photographies en noir et blanc et en couleurs aident à suivre les moindres détails de cette monographie rigoureuse. Un monument majeur du « Staatsmarkt », une excellente et très complète publication qui fait honneur une fois de plus à l'équipe de fouilles d'Éphèse.

Jean Ch. BALTZ

Lionel BIER † *et al.*, *The Bouleuterion at Ephesos*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 140 p., 90 pl. et 1 portefeuille 23,5 x 32 cm, 7 plans dépliant. (FORSCHUNGEN IN EPHEOS. Band IX, 5). Prix : 58,18 €. ISBN 978-3-7001-6541-5.

Repérée par Pococke dès 1745, fouillée par J.T. Wood à partir de 1864, la construction que l'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme le *bouleuterion* du « Staatsmarkt » ou « agora supérieure » d'Éphèse fut entièrement dégagée par R. Heberdey et W. Wilberg en 1908 ; mais on l'identifiait alors comme un odéon et c'est sous ce nom-là et avec le plan de Wilberg qu'elle passa dans la littérature archéologique jusqu'à ce qu'E. Fossel lui reconnaisse sa vraie nature en 1967. À quelque cent ans aujourd'hui du bien sommaire rapport des *Öst. Jahresh.* de 1912, voici que paraît le beau fascicule que le regretté L. Bier (1942-2004), professeur d'histoire de l'art au Brooklyn College de New York, laissait inachevé à sa mort inopinée, mais que ses amis et collègues d'Éphèse tinrent à compléter et à éditer avec l'excellent dossier de plans, coupes, élévations et dessins de détail qu'il avait réalisés du monument. Ce volume s'inscrit dans une série de volumes des *Forschungen in Ephesos* dont l'Académie de Vienne vient de reprendre très activement et systématiquement l'édition après une période de fouilles intensives sur le site. On ne saurait que s'en réjouir, le chercheur disposant désormais de magnifiques monographies sur plusieurs monuments essentiels (cf. ci-dessus pour le prytanée et le nymphée de Trajan, p. 570-573). Le travail de L. Bier, fondé sur un examen attentif du monument, tient également compte d'informations présentes dans les lettres de Wood, des notes et dessins de Wilberg. Il distingue deux phases essentielles de construction, la seconde, sous le règne d'Antonin le Pieux, due à l'évergétisme de P. Vedius Antoninus et de sa femme, ayant essentiellement consisté à embellir par une somptueuse « Tabernakelfassade » intérieure (*scaenae frons*) et à agrandir en établissant une série de gradins supplémentaires sur les *parodoi* à présent voûtées un premier *bouleuterion* qui pourrait bien dater de l'époque flavienne. À côté d'une description précise des différentes parties du monument (p. 31-45) et d'intéressantes notations techniques (p. 75-79), on retiendra plus spécialement les pages consacrées par l'auteur au problème de la couverture de l'édifice (« one of the largest in antiquity », p. 56, avec des portées de 21-22 à 28-29 m selon les endroits), dont la solution ici proposée s'inspire de celle assurée pour le *bouleuterion* d'Aphrodisias auquel L. Bier s'était

intéressé et dont il préparait également la publication. U. Quatember (p. 65-73) a très judicieusement replacé la décoration architecturale du monument dans l'ensemble des constructions offertes par P. Vedius Antoninus à sa cité (« Kaisersaal » du gymnase de Vedius, monoptère de la route de Magnésie, voire gymnase de l'est). H. Taeuber (p. 87-98) republie et commente les inscriptions à la recherche d'une datation malheureusement impossible à préciser dans le courant des années 150-160. M. Aurenhammer et Th. Hopper (p. 99-114) présentent et commentent à leur tour les sculptures mises au jour – dont ces fragments d'un groupe dynastique qui ne peut aider non plus à mieux fixer la date de la deuxième phase du monument au sein de cette décennie (on attendra donc avec intérêt la publication de la redécouverte, par M. Kadioglu, des statues d'Antonin le Pieux et de Marc Aurèle au musée de Smyrne, qui pourrait fournir une quelconque précision par le type iconographique choisi pour le jeune *Caesar*). Notons enfin que, si la suggestion de H. Taeuber (p. 89-90) de reconnaître dans quelques fragments inscrits STRA, TRAT et ILIAN les noms de Ti. Claudius Demonstratos Titianos ou de C. Claudius Titianos Demonstratos, fils de C. Claudius Titianos, et de voir dans un de ceux-ci le mari de Vedia Papiane, une des deux filles de P. Vedius Antoninus, trouvait un jour une confirmation, on aurait là un exemple de plus de ces liens de parenté qui unissaient les grandes familles d'Éphèse. Ce volume est illustré d'excellentes photographies (dont celles des fouilles de 1908 et des carnets de Wilberg) et accompagné, je l'ai dit, d'un portefeuille regroupant les très beaux relevés de L. Bier.

Jean Ch. BALTY

Claudia LANG-AUINGER, *Architektonische Tonreliefs aus den Grabungen der Basilika am Staatsmarkt in Ephesos*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 78 p., 39 pl., 1 plan dépliant. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 22). Prix : 45 €. ISBN 978-3-7001-6953-6.

Les fragments de frises en terre cuite présentés ici ont été découverts lors de sondages sous la basilique augustéenne du « Staatsmarkt » d'Éphèse ; ils appartiennent à la *stoa* hellénistique qui la précéda – une construction que l'on date des alentours de 200 av. notre ère –, mais à une phase de restauration de celle-ci qui vit une partition de son espace intérieur en plusieurs salles vers le milieu du I^{er} siècle av. notre ère. Ces plaques, qui s'apparentent aux plaques Campana par leurs dimensions et leurs proportions, s'en distinguent cependant à d'autres égards : comme l'indiquent les traces de mortier subsistant à l'arrière, elles faisaient partie de la décoration des murs, non de celle du toit. On soulignera la qualité d'exécution des éléments ornementaux (oves et fers de lances, perles et pirouettes) qui couronnent la frise A, mais aussi la beauté de ses bustes de Dionysos-Sardanapale et de Zeus (?), cat. n^{os} 28 et 29, que l'on restituera volontiers, ainsi que le propose l'auteur sur la base de trop rares parallèles avec deux plaques de Rome, Palazzo Massimo alle Terme, inv. 62746, malheureusement sans provenance (pl. 28 a), et du Musée national de Copenhague, inv. 1152 (pl. 28 b), comme figurant les dieux d'un *Dodekatheon* ; le culte des douze Olympiens avait, en effet, une longue tradition à Éphèse. On pourrait alors songer à la décoration du local de réunion d'une association comme celle des Courètes, dont la localisation dans un

Constantin, largement tributaires de monuments antérieurs), dynastiques (complexe de la villa de Maxence sur la *uia Appia*) ou chrétiens (basiliques du Latran, du Vatican, de Sainte-Agnès *uia Nomentana*). Les notes des différents chapitres, nombreuses et bien documentées, sont rejetées à la fin de l'ouvrage, avant un glossaire parfois un peu sommaire des mots latins et la bibliographie riche de 753 titres, essentiellement en anglais, en italien et en français. Un index général de 17 pages facilite la consultation de l'ouvrage. On regrettera toutefois la mauvaise qualité des illustrations en noir et blanc sur le papier employé et des plans parfois obsolètes, comme celui du forum de Trajan avec le temple en position axiale, emprunté à *LTUR*. Il n'en reste pas moins que l'ouvrage est de lecture agréable et atteint l'objectif de fournir au lecteur un tableau vivant de la Rome impériale dans l'Antiquité, quand elle était la capitale du bassin méditerranéen, en montrant les évolutions selon les périodes et en s'appuyant sur tous les types de sources disponibles, archéologiques et textuelles.

Michel MOLIN

Stijn BUSSELS, *The Animated Image. Roman Theory on Naturalism, Vividness and Divine Power*. Berlin, Akademie Verlag - Leyde, University Press, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 222 p., 16 fig. (STUDIEN AUS DEM WARBURG-HAUS, 11). Prix : 79,80 €. ISBN 978-3-05-005949-5 (978-90-8728-178-6).

Se fondant sur un riche dossier de textes antiques analysés avec beaucoup d'attention et de sensibilité, mais d'une façon parfois un peu répétitive dont témoignent l'annonce systématique du plan qui sera suivi de chapitre en chapitre et la récurrence d'expressions comme « as we have seen » ou « we have seen that... », ce volume s'intéresse aux procédés utilisés par les poètes, les acteurs et les artistes pour rendre visible et animer l'image, permettre au lecteur ou au spectateur de ressentir le *pathos* d'une œuvre, d'un personnage ou d'une situation, conduire à les persuader ou de les émouvoir, ainsi qu'aux réactions exprimées devant ces créations qui, comme l'écrivait Callistrate, visaient à rendre τὸ μὴ πιστὸν ὁρώμενον. Ce type de recherche et d'analyse fait aujourd'hui florès, je l'ai rappelé à l'occasion de la sortie du livre de Gr. Zanker, *Modes of Viewing in Hellenistic Poetry and Art*, 2003 (*AC*, 75, 2006, p. 620-621) ; le voici plus particulièrement centré sur les auteurs grecs et latins de l'époque impériale et sur leur perception de ce « naturalisme » aux aspects si divers : procession de personnages portant les masques de cire des ancêtres dans la Rome républicaine, acharnement de la foule à détruire l'image d'un empereur abhorré, souci de Constance de se donner l'aspect d'une statue de dieu lors de sa visite dans l'*Vrbs*, etc. Les réactions des spectateurs devant les pantomimes ou les *munera*, comme celles des auteurs d'*ekphraseis* devant certaines créations artistiques (pour Callistrate encore, Scopas réalisant sa fameuse Ménade était ce δημιουργὸς ἀληθείας qui avait su rendre perceptible chez elle l'emprise de la mania dionysiaque) sont scrutées dans le détail afin de mettre en évidence les moyens (μίμησις, τέχνη, φαντασία) utilisés pour parvenir à cette ἐνάργεια, cette « vividness » qu'étudie alors St. Bussels (« *Enargeia* as epistemological requirement and rhetorical virtue », p. 57-80) et qui se manifeste aussi bien dans les œuvres littéraires et les discours que dans la danse, le théâtre et les spectacles (p. 83-135). Mais cette animation a parfois été considérée comme

d'origine surnaturelle, comme le montrent quelques cas d'animation de statues de culte évoqués dans un dernier et tout aussi intéressant chapitre, pour lequel on s'étonnera simplement que n'ait point été utilisé l'important article « Images de culte » du *ThesCRA*, II, 2004, où N. Icard-Gianolio, p. 463-471 fournit déjà plusieurs exemples de ces manifestations de prodiges et de ces statues enchaînées dont traite également ici l'auteur (p. 143-144). L'épilogue revient enfin sur l'épisode, souvent raconté, de l'attentat sexuel perpétré sur la Vénus de Cnide et sur les différentes manières dont il est perçu par Clément d'Alexandrie, pour qui l'œuvre n'est que l'image de la maîtresse de Praxitèle, non celle d'une déesse, par Philostrate, pour qui elle est une statue de culte que l'on doit vénérer comme tant d'autres, et par l'auteur anonyme du dialogue des *Amours*, attribué à Lucien, pour qui les réactions de deux amis, l'un hétérosexuel et l'autre homosexuel, se limitent à l'aspect d'œuvre d'art de la statue, à ce qu'elle figure une femme, une déesse, et, pour l'un d'eux, évoque même la grâce de Ganymède. Ce sont ces commentaires des auteurs de l'époque impériale qui enrichissent tout le volume et sous-tendent la démarche exégétique de St. Bussels, leurs discussions sur la manière de regarder les œuvres d'art, sur ce qui sépare la vie et la mort, les humains et les dieux, sur ce qui est croyance correcte et approche religieuse appropriée de la divinité, et sur l'amour (p. 170). Jean Ch. BALTY

Rossella PERA (a cura di), *Il significato delle immagini. Numismatica, arte, filologia, storia*. Atti del Secondo Incontro Internazionale di Studio del *Lexicon Iconographicum Numismaticae* (Genova, 10-12 novembre 2005). Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XXIV-536 p., 82 pl. (SERTA ANTIQUA ET MEDIAEVALIA, 14). Prix : 150 €. ISBN 978-88-7689-266-0.

Les actes d'un premier colloque réunissant les collaborateurs des équipes bolo-naise, gênoise, messinoise et milanaise du *Lexicon Iconographicum Numismaticae* et tenu à Messine en 2003 avaient paru l'année suivante (*AC*, 78, 2009, p. 653-654) ; ceux de la seconde rencontre, tenue cette fois-ci à Gênes en 2005, paraissent sept ans plus tard... Signe des temps, sans doute, et de la difficulté de plus en plus grande qu'il y a à trouver un éditeur et des subsides adéquats, dans nos disciplines, en période de crise. On ne peut, certes, que le regretter, d'autant que ce nouveau volume ne nous apporte pas moins de 21 articles originaux et le commentaire de 10 posters présentés alors au colloque, témoins de la vitalité de l'entreprise commune de ces quatre universités. Depuis la réunion de 2003, le projet de *Lexicon* a reçu le haut patronage de la Commission internationale de Numismatique (CIN) ; le colloque s'est ouvert désormais à des collaborations internationales (A. Burnett, Fr. Chaves Tristán, B. Lichocka, Fr. Lissarrague, P.P. Ripollès Alegre). Disons aussi que, si ce gros volume paraît enfin, c'est grâce au mécénat de la Cassa di Risparmio di Genova e Imperia et à la ténacité de R. Pera. Un fort volume donc, une fois encore, et très largement illustré, dont il est bien difficile de détailler ici le contenu tant il est riche. Pour nous en tenir au cadre chronologique couvert par *L'Antiquité classique* (le colloque s'ouvrait aussi à l'époque byzantine et au Moyen Âge occidental), on signalera les communications relatives aux personnifications de villes par l'image d'une déesse ou d'une nymphe (M. Caccamo Caltabiano), aux types monétaires de Grande Grèce à l'époque

considérations générales sur la société romaine, mais aussi pour son développement sur la pratique religieuse, le *genius Augusti* et les Lares. Reste le catalogue illustré des bâtiments et des statues offerts explicitement ou non par (ou pour) les sévirs augustaux, avec plan et description, dont les critères de choix ne sont pas toujours clairement définis. La copie des inscriptions et dédicaces n'est pas canonique et use indifféremment des parenthèses pour les restitutions et les résolutions d'abréviation, de surcroît elle n'est pas toujours exacte ni complète. On aurait aimé peut-être aussi que les localisations des bâtiments concernés au sein de l'urbanisme soient davantage précisées, des échelles des plans mieux comparables et des identifications plus serrées. – Une problématique difficile qui attend donc toujours une étude complète et approfondie.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Antonella CORALINI (a cura di), *DHER. Domus Herculaneensis Rationes. Sito Archivio Museo*. Bologne, Università. Dipartimento di Archeologia - Antequem, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 548 p., nombr. ill. (STUDI E SCAVI, NS, 30). Prix : 55 €. ISBN 978-88-7849-047-5.

Le but de ce volume est de fournir une représentation fidèle, sous une forme pour la première fois imprimée, du projet *Domus Herculaneensis Rationes (DHER)* créé en 2003, au sein du programme *Vesuviana* (archéologie, archéométrie, archéographie) que l'Ateneo di Bologna et son département d'archéologie ont élaboré en 1999. Reprenant, en l'adaptant, la formule qu'elle avait déjà exploitée dans un précédent projet vésuvien relatif à Pompéi (« Pompei-Insula del Centenario. IX 8 »), A. Coralini s'attache à définir le plus précisément possible les deux axes thématiques porteurs de sa recherche : « la cultura dell'abitare » et « la rilettura dei siti archeologici storici ». Le premier de ces axes lui paraît essentiel : c'est la maison – sous tous ses aspects (en tant qu'espace construit et espace vécu) – qui doit être au centre de l'enquête, une enquête à deux pôles, ceux de la documentation et de l'interprétation. Le second axe, celui de la re-lecture, n'est pas moins important dans le cas de sites archéologiques de longue tradition, lieux de la mémoire collective, comme Pompéi ou Herculaneum, où le chercheur est tenu de traverser, en les comprenant, les couches des analyses successives dans la diachronie, avant de saisir que l'objet (quel qu'il soit) n'est pas véritablement antique mais le produit d'un processus « d'hybridation » entre l'antique et le moderne. Herculaneum, comme Pompéi, est un « site palimpseste » et d'une complexité encore plus grande parce qu'il est moins connu et moins étudié. L'auteur définit alors, à la lumière de ce préambule, ce qui différencie et ce qui rassemble les deux cités voisines. Selon A. Coralini, il convient de relire Herculaneum comme un « cas d'étude » : avant de continuer à travailler *in situ* sur le terrain, il faut faire des fouilles préalables dans les archives. Le projet *DHER* est ainsi présenté comme un laboratoire caractérisé par une approche pluridisciplinaire, où le travail procède par tranches et objectifs intermédiaires, sans que se perdent jamais de vue la méthode et la fin ultime. Cet ambitieux programme, évoqué avec enthousiasme – mais aussi dans une grande confusion qui entraîne beaucoup de répétitions – s'inscrit dans un réseau international dont les différentes participations sont détaillées. Le retard d'Herculaneum par rapport à Pompéi dans la bibliographie est flagrant mais de grands

progrès pourraient provenir de l'utilisation des technologies les plus récentes (E-Archaeology), auxquelles est consacré un long développement. C'est donc pour illustrer ce programme très polyvalent que la présente publication a vu le jour. Elle est divisée en six chapitres qui reprennent plus ou moins les différentes pistes évoquées par A. Coralini. Deux articles sont consacrés dès l'abord aux recherches d'archives, auxquelles succèdent les études *in situ*. Le troisième chapitre est relatif à l'un des objectifs principaux : il faut se concentrer sur la maison et son décor (« Cultura dell'abitare : gli apparati decorativi », où domine évidemment l'optique iconographique). Mais la culture matérielle n'est pas oubliée non plus dans ce désir d'analyse totale (« Cultura materiale e archeometria della produzione »). Le cinquième chapitre, intitulé « Archeografia », est illustré par trois articles théoriques, plus étroitement liés au programme DHER, tandis qu'ont été regroupées à la fin trois études moins en phase avec le thème général (sur l'*opus africanum* en Campanie, sur la technique des décors muraux à la Casa dei Dioscuri, sur les objets d'argent du musée de Naples). En appendice est proposé le catalogue des peintures murales d'Herculanum conservées au musée de Naples, sous forme de fiches (avec numéros d'inventaire). Riche de contenu (il est évidemment impossible de citer les noms de tous les contributeurs), le livre déçoit cependant un peu au plan de la forme. Présenté comme un modèle de méthode, il ne tient pas toujours ses promesses. Mais il témoigne d'un tel enthousiasme et d'une telle volonté de reprendre sur de nouvelles bases l'enquête à propos d'Herculanum que le lecteur préfère s'attacher surtout à la matière, qui est d'un réel intérêt. Vu la polyvalence des sujets traités, un index général aurait sans doute été utile.

Janine BALTY

Marco CAVALIERI, Nullus locus sine genio. *Il ruolo aggregativo e religioso dei santuari extraurbani della Cisalpina tra protostoria, romanizzazione e piena romanità*. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 220 p., 19 pl. (COLLECTION LATOMUS, 335). Prix : 44 €. ISBN 978-2-87031-276-6.

L'interesse per tutto quanto attiene alla sfera culturale appare godere di nuova fortuna, come dimostrano vari studi apparsi recentemente, basati su approcci interpretativi e modelli teorici spesso innovativi (si veda da ultimo il libro di E. Murgia, *Culti e romanizzazione*, Trieste 2013). Nella stessa scia si inserisce il lavoro di Marco Cavalieri, affrontando un tema cruciale per lo studio di quel processo composito che, per non ricorrere a lunghe perifrasi o a definizioni comunque inadeguate, continuiamo inevitabilmente a indicare come "romanizzazione", in questo caso della Cisalpina: il ruolo giuocato dai luoghi di culto extraurbani, molti dei quali preesistenti, quali "gangli vitali dell'organizzazione sociale, politica ed economica" (p. 13) di comunità formatesi, secondo varie dinamiche etnico-culturali e modalità interattive diverse, a seguito della coesistenza di autoctoni e di gruppi immigrati allogeni. Si tratta in tutta evidenza di un tema inscindibilmente correlato con una problematica vastissima e di enorme complessità, arduo da dominare per le diverse ma indispensabili competenze specialistiche che richiede, ancor più difficile da circoscrivere nell'ambito necessariamente limitato di una monografia; l'averne tentato una sintesi è opera di per sé meritoria. L'esigenza della chiarezza metodologica è avvertita come primaria dall'Autore,

archaïque et classique (M. Taliercio Mensitieri), à l'image d'Aphrodite de Chypre (B. Lichocka), à la signification du trône sur les monnaies grecques (B. Carroccio), romaines (M. Puglisi) et byzantines (D. Castrizio) – bel exemple de recherche parallèle sur un thème déterminé –, aux premières images monétaires de *dea Roma* (A. Burnett), aux échos de l'iconographie hellénistique dans le monnayage de la péninsule Ibérique pré-romaine et romaine (P.P. Ripollès et Fr. Chaves Tristán), à ce qui caractérise l'image du Tibre et permet de l'identifier en regard des autres représentations de fleuves (P. Serafin), à la représentation de l'oikoumène dans la tradition gréco-romaine (S. Bianchetti), aux émissions des *Augustae*, des Flaviens aux Sévères (E. Ercolani), à l'image de *Securitas* (R. Pera), à l'iconographie de la *mater* sur les monnaies impériales – de la *mater* en tant que mère d'un prince ou d'un empereur à la *mater deum* ou *mater castrorum* p. ex. (A. L. Morelli). P. Moreno se penche sur différents détails de l'iconographie ou de la geste d'Alexandre qui trouvent un écho sur les monnaies ; Fr. Lissarrague revient sur les comparaisons autrefois proposées par Ch. Seltman entre les épisèmes de boucliers sur la céramique attique et certains motifs monétaires et insiste sur la nécessité qu'il y a à « traiter prioritairement chaque image à l'intérieur du système auquel [elle] appartient » (p. 7), pour éviter toute généralisation ou erreur d'interprétation. Une communication de Fr. Ghedini et I. Colpo s'intéresse au problème de la formation d'un répertoire iconographique à propos de l'image de Cyparisse, qui n'apparaît presque exclusivement que dans la peinture pompéienne. Les 8 posters présentés étudiaient différents types monétaires, ceux de l'aigle sur un dauphin (A. D'Arrigo), du protome de sanglier ailé (C. Trombetti), du coq, si polysémique (C. Pilo), de la *dea Terina* (Gr. Salamone), de la *Victoriola* dans le monnayage de l'époque républicaine (R. M. Nicolai), du *lituus* dans celui du règne d'Auguste (M. Ferrero), des couronnes du monnayage sassanide (A. Gariboldi). Un volume essentiel, on le voit bien, pour tous ceux qui travaillent dans ce domaines de la numismatique et de l'iconographie antiques.

Jean Ch. BALTY

Francesco DE ANGELIS, Jens-Arne DICKMANN, Felix PIRSON & Ralf VON DEN HOFF (Ed.), *Kunst von unten? Stil und Gesellschaft in der antiken Welt von der "arte plebea" bis heute*. Internationales Kolloquium anlässlich des 70. Geburtstages von Paul Zanker, Rom Villa Massimo, 8.-9. Juni 2007. Wiesbaden, L. Reichert, 2012. 1 vol. 22 x 29 cm, 184 p., 158 fig. (PALILIA, 27). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-89500-915-0.

L'initiative était excellente de dédier à P. Zanker, à l'occasion de son 70^e anniversaire, un colloque sur ce que R. Bianchi Bandinelli avait qualifié d'« arte plebea » dans l'art romain – une appellation que sa couleur marxiste avait conduit certains à rejeter en bloc tout aussitôt. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? La question valait d'être posée et dix communicants acceptèrent d'y répondre en l'envisageant sous divers aspects, voire pour différentes périodes. Ce nouveau volume de *Palilia* – une collection qui nous a déjà donné tant d'intéressantes études – constitue les actes de ces deux journées de réflexion. L'étonnante mosaïque de la moisson, dans un tombeau de l'Isola Sacra (I. Baldassare) et plusieurs scènes de la peinture pompéienne – scènes de culte de Moragine ou de rixe dans l'amphithéâtre, fresque dite « du boulanger », pein-

tures de l'atelier de foulon VI.8.20, activités sur le forum au *praedium* de Iulia Felix, sujets religieux de la Casa delle Nozze di Eracle, procession des charpentiers de la boutique VI.7.8-12, images des planètes et scène d'offrande de l'atelier IX.7.1 (M. Torelli) ; scènes érotiques (P.G. Guzzo), peintures des tavernes (R. Neudecker) – invitent, en effet, à revenir sur les caractéristiques de ces représentations « populaires » qui renvoient le plus souvent à des scènes de la vie ou du métier de leur commanditaire dont elles figurent en quelque sorte les *res gestae* (d'où l'immédiateté de l'effet qu'elles produisent) ; leur facture plus ou moins soignée dépend des types de locaux où elles se trouvent, comme le montre l'exemple de la taverne *ad Mercurium*, et certaines d'entre elles découlent malgré tout de modèles officiels, telle celle autrefois dite « du boulanger », qui n'est autre qu'une scène de *largitio* de la part d'un édile local, selon la séduisante proposition de M. Torelli (le parallèle avec le panneau aurélien de la *liberalitas*, sur l'arc de Constantin, emporte tout à fait l'adhésion). Relisant l'article fondateur de Bianchi Bandinelli, I. Baldassare insiste sur le fait que, n'était son titre (« Arte plebea »), le texte même évoquait un langage artistique plébéen, comme Cicéron (*ad Fam.* IX, 21) parle d'un *sermo plebeius*, une façon simple de parler – et ce sans vouloir en faire une classification sociologique –, rappelant aussi que l'auteur reconnaissait que cet art suivait le développement stylistique général et n'échappait pas toujours aux formes de l'art aulique. R.R.R. Smith en donne, à mon sens, la meilleure définition (p. 171) et en accepte même la formulation (« if carefully defined it can be a useful modern term for one strand of art made for the plebs », *ibid.*). T. Hölscher analyse dans le détail ces reliefs qui sous-tendaient l'argumentation de Bianchi Bandinelli et souligne à son tour que la plupart de leurs caractéristiques peuvent se retrouver dans l'art officiel ; pour lui, elles ne connaîtraient donc pas les manifestations artistiques d'une classe sociale déterminée, mais bien un certain type d'œuvres. En d'autres termes, à chaque thème (« Bildthema ») sa forme artistique (« Bildform ») spécifique, une idée déjà en partie exprimée par l'auteur dans son désormais incontournable *Römische Bildsprache als semantisches System* (1987), mais ici plus largement explicitée. Soucieux de ne pas négliger, dans son approche, les deux parties occidentale et orientale de l'Empire, R.R.R. Smith met en parallèle ce « boom » extraordinaire que représente, dans l'art funéraire de l'*Vrbs*, l'apparition des urnes et sarcophages d'affranchis avec celui que l'on observe pour les sarcophages, à Aphrodisias, à la suite de la promulgation de la *Constitutio Antoniniana*, ces deux moments marquant l'émergence de nouveaux citoyens désireux d'affirmer leur statut. H. von Hesberg s'intéresse, lui aussi, aux monuments funéraires, mais en tant qu'éléments de communication par l'image ; il insiste sur cette manière, pour le commanditaire, de se mettre en avant tout en utilisant un répertoire de motifs traditionnels. C'est la participation de nouveaux groupes sociaux à la production d'images qui ouvre de nouvelles possibilités de formulation. « Im Zentrum steht damit nicht die Einheitlichkeit einer Kunstrichtung, sondern das Potential, einzelne Vorgänge bildlicher Kommunikation individuell zu gestalten » (p. 159). Dès lors, « Darin gibt sich weniger eine "arte plebea" zu erkennen als eine plebejische Form, Bildwerke zu nutzen » (p. 166). Remontant dans le temps, H.A. Shapiro revient sur un groupe de reliefs attiques où l'on avait généralement reconnu Aphrodite et Arès, mais que des scènes analogues sur des vases invitent à considérer comme de simples reliefs votifs à des héros anonymes (certains pouvant figurer Kodros, par

exemple), reliefs qui n'appartiennent certes pas à un « Volkskunst » au plan artistique mais dont le caractère « populaire » tient à leur fonction, à leur conception et à leurs destinataires, ces héros auxquels était attachée la grande majorité de la population. F. Coarelli, reprenant l'exemple des peintures placées sur les murs extérieurs des *sepulcra publica* de l'Esquilin, insiste sur l'importance fondamentale, pour la constitution de la culture artistique romaine, de ces œuvres médio-républicaines destinées à être vues par l'ensemble du peuple. A.H. Borbein s'attache aux nombreuses réminiscences italiques et étrusques dans l'art augustéen (architecture, reliefs et portraits), réminiscences souvent obliées, ces dernières années, par une vision trop exclusivement orientée vers la Grèce ; c'est l'occasion de contester le terme de « Zeitgeschmack », utilisé par Zanker et Hölscher pour éviter celui de « Zeitstil », un terme qui réduirait, selon lui, l'art romain à son seul éclectisme et à sa manière, fût-elle virtuose, de combiner des éléments empruntés (p. 148). – Un volume indispensable, on le voit, pour toute approche de l'art romain.

Jean Ch. BALTZ

Jörn LANG, *Mit Wissen geschmückt? Zur bildlichen Rezeption griechischer Dichter und Denker in der römischen Lebenswelt*. Wiesbaden, L. Reichert, 2012. 1 vol. 23 x 32 cm, 221 p., 54 pl. (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, 39). Prix : 98 €. ISBN 978-3-89500-846-7.

Issu d'une thèse soutenue en 2009 à l'université de Cologne, cet excellent volume au titre cependant un peu étrange constitue un apport de qualité à l'étude de la réception de la culture grecque à Rome en s'intéressant à un volet jusqu'ici relativement négligé de sa présence visuelle dans la vie quotidienne, celui des témoignages matériels autres que les statues auxquelles on a toujours accordé davantage d'attention. C'est de « mobile Bildwerke » (p. 21) qu'il sera ici question, plus particulièrement d'œuvres de glyptique envisagées sur la base d'un *corpus* de plus de 500 représentations identifiables, mais aussi de vaisselle de table, de balsamares, de candélabres, de lampes à huile et d'appliques où apparaissent les mêmes personnages (poètes ou penseurs) ou les mêmes scènes de lecture, d'enseignement, de déclamation ; s'y ajoutent bustes et statuettes de petites dimensions. Un riche catalogue (p. 149-199) fait donc suite, comme à l'accoutumée dans ce genre de travail, à la synthèse (p. 13-147) ; il est illustré de 284 figures fournissant assez souvent deux vues (original et empreinte) des intailles répertoriées et la plupart des autres œuvres étudiées ; référence est par ailleurs donnée à la banque de données « Arachne » de l'*Arbeitsstelle für Digitale Archäologie* – l'ancienne *Forschungsarchiv für antike Plastik* – de Cologne pour toutes les gemmes non reproduites dans le volume, une formule qui ira sans doute en se développant vu les difficultés de l'édition de livres d'archéologie à grosse documentation photographique dans plusieurs de nos pays. Conçue comme elle l'a été en débordant du cadre de la seule glyptique où elle eût pu se maintenir, l'étude repose sur un matériel quelque peu « hétérogène » (l'auteur le reconnaît, p. 5) et l'on se demandera s'il n'eût pas mieux valu le limiter à ces pierres et pâtes de verre qui ornèrent bagues et anneaux, quel que soit l'usage (sceau et/ou décor) que l'on en faisait. Élargir le champ à la vaisselle de table et aux autres objets pris ici en considération, et notamment à ces bustes miniatures et statuettes qui ornèrent maisons et

« mittelseverisch »), plusieurs fragments de tables en *sigma*, dont certains inédits (n^{os} 175-181). On notera aussi d'assez nombreuses figures de dieux et déesses (Zeus, Sérapis, Dionysos, Hermès, Aphrodite) et plusieurs portraits de Ptolémées (n^{os} 46-47, 50-51, 98-99, 127), dont l'un ou l'autre n'a pas toujours été reconnu ou accepté jusqu'ici. Un catalogue essentiel, on le voit, pour qui veut se faire une idée de la production statuaire de l'Égypte hellénistique et romaine. Jean Ch. BALTY

Elena DI FILIPPO BALESTRAZZI, *Sculture romane del Museo nazionale Concordiese di Portogruaro*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 24,5 x 28,5 cm, XIII-296 p., 232 fig. (COLLEZIONI E MUSEI ARCHEOLOGICI DEL VENETO, 46). Prix : 145 €. ISBN 978-88-7689-265-3.

On se réjouira que l'excellente série fondée par G. Traversari au début des années 1970 ait trouvé, sous la direction de L. Sperti, son successeur à l'Université Ca' Foscari de Venise, ce second souffle qui nous vaut aujourd'hui, après le catalogue des gemmes de Vérone (*AC*, 80, 2011, p. 634-636), celui des sculptures du musée de Portogruaro et que deux autres volumes au moins soient signalés en préparation (le premier des deux vient d'ailleurs de sortir de presse). L'intérêt de la collection de Portogruaro est, on le sait, d'être essentiellement constituée de trouvailles de l'ancienne Iulia Concordia – ce qui permet de se faire une assez bonne idée, en dépit des destructions survenues au cours des siècles, de ce qui arrivait des grands centres voisins – ou des modèles qu'ils proposaient – dans cette petite ville de la *X Regio* et de ce qui est proprement de production locale. Les recherches d'archives très scrupuleuses conduites par E. Di Filippo Balestrazzi autorisent aujourd'hui à remonter aux anciennes collections (dont surtout celle de la famille Muschietti) et à retrouver l'origine de nombre d'œuvres dans les anciens inventaires ; on lui en saura tout particulièrement gré (un tableau, p. 233-245, regroupe commodément ces diverses informations). Une bonne introduction (p. 1-13) conduit le lecteur de ces premières collections à la constitution du Museo Nazionale Concordiese, inauguré en 1888. Tous ceux qui l'ont visité n'oublieront pas de sitôt cet étonnant édifice dont l'intérieur a le plan basilical et l'élévation (arcades sur colonnes et couverture « a capriate ») d'une église de la région, édifice dû à l'architecte Antonio Bon et où a été regroupé – quitte à scier parfois les inscriptions de sarcophages sans décor pour les insérer dans les parois... – tout ce qui avait été recueilli jusque-là dans les collections communales ou privées, mais aussi tout ce qui venait du site voisin où des fouilles de quelque ampleur venaient justement de démarrer, dans la nécropole paléochrétienne, en 1873. Quelque 232 œuvres exposées là (statuaire, reliefs, sarcophages, chapiteaux et autres éléments de décoration architecturale) sont ici publiés ; un deuxième volume comprendra ce qui se trouve dans les réserves. Les notices d'E. Di Filippo Balestrazzi sont très développées : sur la base d'une abondante bibliographie de comparaison (elle n'occupe pas moins de 37 pages en fin de volume), l'auteur discute longuement, en effet, les différentes opinions exprimées à propos des pièces les plus connues ; davantage de concision eût indiscutablement allégé ces pages, sans nuire pour autant à l'approche historiographique des objets. En dépit de cette parfaite connaissance de la bibliographie, on s'étonnera que n'aient point été utilisés ici la thèse de G. Daltrop

(*Die stadtrömischen männlichen Privatbildnisse trajanischer und hadrianischer Zeit*, Munster, 1858) ou l'article de Kl. Fittschen (*Scienze dell'antichità. Storia, archeologia, antropologia*, 6-7, 1992-1993, p. 445-485), qui eussent fourni bien des éléments de comparaison pour l'étude du magnifique buste hadrianique n° 23, l'article de H.R. Goette (*JDAI*, 103, 1988, p. 401-464) pour le *mulleus* d'un fragment de statue n° 37 et celui d'H. Lavagne (*REA*, 100, 1998, p. 269-287) pour la petite fontaine (*fonticulus*) n° 83. Dans le cadre d'un bref compte rendu, il ne saurait être question de commenter toutes les prises de position de l'auteur et l'on se limitera à quelques trop rapides notes de lecture : la tête diadémée n° 13 n'a rien des traits de Livie et ne saurait figurer l'impératrice ; la tête n° 19 paraît bien être un nouvel exemple de portrait de Claude réalisé au départ d'une effigie de Caligula (cf. l'exemplaire de Hanovre, *JDAI*, 96, 1981, p. 277-281, fig. 48-52) ; malgré son indéniable parenté avec les portraits du type B de Marc Aurèle, l'intéressante tête n° 24 présente un indice capillaire légèrement différent de celui du jeune *Caesar*, dont aucun exemplaire ne présente de boucle pointant vers l'avant sur la tempe gauche ; la petite tête n° 28, à la bouche si curieuse (taillée en V), n'est certainement pas antique ; sur la dalle de plafond d'un édicule funéraire n° 174 – et non d'une villa ou d'un théâtre, autres hypothèses également envisagées p. 211 –, l'association du rapt de Ganymède à des animaux marins n'est pas propre à la Vénétie (p. 210), mais bien au domaine funéraire comme le montrent le pilier d'Igel et, plus près de *Iulia Concordia*, un des tombeaux de Sempeter (cf. J. Klermenc – V. Kolsek – P. Petru, *Anticne grobnice v Sempetru. Antike Grabmonumente in Sempeter*, Ljubljana, 1972, dépliant face à l. 12) ; sur un des panneaux figurés du bloc n° 208 (dont la photographie est sans doute imprimée à l'envers, si l'on suit la description de l'auteur), c'est un combat de coqs en présence d'un enfant agonothète tenant la palme de la victoire qu'il convient de reconnaître (pour ce thème, cf. Ph. Bruneau, *BCH*, 89, 1965, p. 90-121). On regrettera enfin que le dossier photographique ne procure pas toujours l'ensemble des vues requises (aucune vraie face, aucun vrai profil pour le n° 23 ; aucune illustration de la face B de l'*oscillum* n° 78, que l'on trouve cependant dans P.L. Zovatto, *Portogruaro. Museo Nazionale Concordiese*, Bologne, 1971, p. 26 fig. 87). Ce volume n'en reste pas moins une importante contribution à l'étude des ateliers de sculpture de la région, les comparaisons qui s'imposent avec tant d'autres œuvres publiées dans les précédents volumes de cette série des *Collezioni e Musei archeologici del Veneto* permettant déjà de mettre en évidence certaines constantes, typologiques et iconographiques, voire stylistiques.

Jean Ch. BALTZ

Guntram KOCH et François BARATTE (Éd.), *Akten des Symposiums « Sarkophag der römischen Kaiserzeit : Produktion in den Zentren - Kopien in den Provinzen »*. « Les sarcophages romains : centres et périphérie ». Paris, 2-5 novembre 2005. Ruhpolding-Mayence, Ph. Rutzen, 2012. 1 vol. 21 x 28,5 cm, XII-276 p., 100 pl., 18 fig. (DAI. SARKOPHAG-STUDIEN, 6). Prix : 99 €. ISBN 978-3-447-06691-4.

Il est souvent bien difficile d'obtenir des participants à un colloque qu'ils s'en tiennent scrupuleusement au thème choisi pour la rencontre... Le défi est ici tenu. Ce sixième tome des « Sarkophag-Studien » que l'Institut archéologique allemand édite

documentation pour les autres grands musées de sculpture antique ! Voilà, indiscutablement, un modèle à suivre.

Jean Ch. BALTÿ

Stephanie DIMAS, Carola REINSBERG & Henner VON HESBERG, *Die Antikensammlungen von Hever Castle, Cliveden, Bignor Park und Knole*. Wiesbaden, L. Reichert, 2013. 1 vol. 23 x 32 cm, 239 p., 114 pl., 7 fig. (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, 38). Prix : 88 €. ISBN 978-3-89500-714-9.

Avec ce dixième volume s'achève la magnifique entreprise initiée par H.G. Oehler et le « Forschungsarchiv für antike Plastik » de l'Université de Cologne, entreprise visant à procurer aux chercheurs d'aujourd'hui un « Nouveau Michaelis ». Les *Ancient Marbles in Great Britain* dataient de 1882 ; les volumes de la série des *Monumenta artis Romanae* s'échelonnent de 1986 à 2013. Publiés tour à tour chez les éditeurs Gebr. Mann, Ph. von Zabern et Dr. L. Reichert, ils offrent, pour quelque 1143 œuvres répertoriées dans ces collections anglaises, toutes les informations techniques et comparatives requises et un exceptionnel dossier photographique dû au talent des photographes R. Laev et G. Dettloff-Geng (auxquels s'est adjoint K. Walton pour Holkham Hall). Une très substantielle histoire des collections introduit chaque volume et éclaire la personnalité de ces jeunes Britanniques qui firent le « Grand Tour » et acquirent en Italie statues, bustes, urnes et sarcophages – chapiteaux et éléments architecturaux aussi dans quelques cas. C'est tout un pan de l'histoire du collectionnisme aux XVIII^e et XIX^e siècles qui est ainsi précisé à la lumière de documents d'archive, comptes et autres notes dont il a largement été fait usage dans ces introductions. Apparaissent aussi, au fil des volumes, antiquaires romains et intermédiaires divers, dont ces figures presque omniprésentes sur le marché de l'art que sont, dans le courant de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Gavin Hamilton et Thomas Jenkins que l'on retrouve de proche en proche. L'aménagement de ces nobles demeures pour accueillir ces antiques n'est jamais négligé non plus par les auteurs : l'étonnant « Pompeian Wall » de Hever en est, ici, un exemple de plus avec ses monuments funéraires disposés en une véritable « Gräberstraße ». Le présent volume n'échappe donc pas au « modèle » fourni dès le premier tome de la série et suivi par tous les participants. Trois auteurs se sont réparti la tâche pour ce dernier volume, C. Reinsberg se chargeant de publier les sarcophages de Cliveden, St. Dimas de présenter l'histoire des collections et les sculptures de Hever et de Knole, et H. von Hesberg d'étudier les fragments d'architecture de Hever et les antiques de Bignor Park ; W. Eck et G. Petzl se sont joints à eux pour commenter les inscriptions. On leur saura d'autant plus gré de s'être attachés avec attention à ces collections que certaines d'entre elles ont été décimées par des ventes récentes et qu'on ne peut toujours suivre aujourd'hui la destinée de quelques œuvres qui leur ont appartenu. Aussi descriptions et photographies (ces dernières réalisées dans les années 1970) en acquièrent-elles un intérêt tout particulier. Au nombre des principaux antiques de Hever (dont plusieurs malheureusement très altérés par une longue exposition dans le parc), on signalera quelques statues : une Artémis figurant déjà dans l'album de dessins de Pierre Jacques (1572-1577) mais vendue chez Sotheby's en 1983 (n° He 3), une statue éclectique complétée par une tête de jeune homme proche de l'Éros de Centocelle (He 5) et un

intéressant groupe de satyre et ménade (He 11), lui aussi vendu en 1983. Un fragment de relief historique ayant appartenu à l'arc de Claude sur la via Flaminia (He 24) figurait également dans l'album de P. Jacques. D'importants sarcophages ont passé, depuis 1983, dans le commerce d'antiquités et se trouvent aujourd'hui à Bâle (sarcophage à guirlandes et encarpes à thèmes mythologiques, He 39), Los Angeles (Travaux d'Hercule, He 40), Amsterdam (*lènos* He 42), Malibu (sarcophage dionysiaque provenant de la Vigna Casali, He 43) et dans une collection privée suisse (histoire de Marsyas, He 41). Les neuf cuves de Cliveden sont, en revanche, demeurées dans l'avant-cour nord ou sur la terrasse sud du château. Triomphe indien de Bacchus (Cl 3), histoire d'Endymion (Cl 4) ou de Thésée (Cl 6), sarcophage à guirlandes (Cl 5), cuves (Cl 7-9) et *lènoi* (Cl 1-2) à strigiles font l'objet, comme ceux de Hever, de notices très complètes (on rappellera que le sarcophage Cl 7 a été réutilisé à la Renaissance pour un noble italien dont le portrait en buste, de profil à droite, et l'écu armorié devraient permettre l'identification). À Bignor, trois éléments d'architecture inédits ayant appartenu à une petite *tholos* hellénistique que l'on comparera à celle de l'agora délienne des Compétaliastes (Bi 9 a-c) proviennent de Samothrace ; H. von Hesverg les date des années 110-80 av. J.-C. À Knoles enfin, si la célèbre copie du Démosthène de Polyeyctos a été acquise par la Glyptothèque Ny Carlsberg en 1929, subsistent encore *in situ* neuf portraits, dont les deux soi-disant « César » et « Pompée » provenant de la Villa d'Hadrien à Tivoli (Kn 4-5) et le curieux portrait de jeune homme (Kn 11) dont la fibule retenant le manteau est elle-même décorée d'un portrait en buste ce qui est infiniment rare. En remerciant les auteurs de ce dernier volume, qu'il soit également permis d'assurer de la plus vive gratitude des chercheurs qui ont aussi merveilleusement accès à ce gros millier d'œuvres tous ceux qui ont su conserver à cette entreprise si utile les appuis financiers nécessaires pour la mener à terme.

Jean Ch. BALTY

Gabriele CIFANI & Simon STODDART (Ed.), *Landscape, Ethnicity and Identity in the Archaic Mediterranean Area*. Oxford-Oakville, Oxbow Books, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, x-358 p., nombr. ill. Prix : 35 £. ISBN 978-1-84217-433-3.

“Ethnicité” et “identité”, deux notions aux aspects multiples et quelque peu apparentées, se trouvent au cœur du débat dans la présente publication, issue d'un séminaire organisé à Cambridge en 2007. Pour comprendre le phénomène de l'ethnicité et découvrir l'identité socioculturelle d'une communauté dont les membres étaient (ou se sentaient) liés par une ascendance commune, dans l'espace géographique et chronologique pris en considération, c'est-à-dire l'aire méditerranéenne à l'époque archaïque, sont disponibles plusieurs sources d'information, littéraires, épigraphiques ou archéologiques. La concordance entre ethnie, langue et culture matérielle n'est plus considérée comme de toute évidence, mais les avis restent très partagés parmi les archéologues et les historiens quant à l'importance respective à attribuer aux différents types de sources. Ici les collaborateurs avaient apparemment reçu des consignes assez précises de combiner sources écrites et archéologiques, de ne pas se limiter à une argumentation théorique mais de prendre en considération le plus possible des données concrètes provenant de nouvelles investigations et également d'examiner le

Wolfgang EHRHARDT, *Dekorations- und Wohnkontext. Beseitigung, Restaurierung, Verschmelzung und Konservierung von Wandbemalungen in den kampanischen Antikenstätten*. Wiesbaden, L. Reichert, 2012. 1 vol. 22 x 29 cm, 366 p., 356 fig. (PALILIA, 26). Prix : 39 €. ISBN 978-3-89500-897-9.

La référence de base, presque un réflexe, pour quiconque s'intéresse – de près ou de loin – à la peinture campanienne est la très ancienne définition par A. Mau, en 1882, des quatre styles pompéiens. Or, à la faveur de ses très nombreux séjours à Pompéi, d'abord pour la préparation de sa Dissertation, ensuite comme collaborateur du projet « Häuser in Pompeji », W. Ehrhardt a pris conscience, progressivement, du décalage qui pouvait exister entre les divergences internes (mélange des styles) dans le décor des maisons et l'imperturbable cohérence chronologique du système instauré par Mau. Rares sont les maisons de Pompéi, en effet, dont la décoration ne témoigne que d'un seul style, comme c'est le cas pour la fameuse Maison des Vettii, peinte entièrement en IV^e style. Beaucoup plus fréquentes sont les décorations hybrides où différents styles (deux, trois ou même quatre) se côtoient ou se mélangent, l'ancien et le nouveau se complétant, à l'occasion des nombreuses restaurations qui ont marqué les revêtements muraux, à travers leur longue histoire. Ce sont les résultats de cette réflexion, devenue en 1994 une soutenance d'habilitation à l'Université de Freiburg, qui constitue aujourd'hui le vingt-sixième volume de *Palilia*. Rappelant, en introduction, que les études sur la peinture campanienne se sont trop longtemps attachées à l'analyse stylistique, l'auteur passe en revue d'abord les différentes tendances des quelques décennies antérieures et s'arrête plus longuement sur les travaux novateurs d'A. Wallace-Hadrill, à partir des années 1980, moment où une perspective plus sociologique se fait jour. C'est aussi à cette tendance que se rattache plutôt la nouvelle étude qui nous retient ici. Celle-ci est divisée en six chapitres dont le dernier constitue la synthèse des cinq premiers. Tous les développements reposent sur la mise en évidence de cas précis, choisis en fonction de la démonstration ; des résumés par paragraphe facilitent la compréhension. Le premier chapitre est consacré aux décors anciens qui avaient disparu complètement mais sont redevenus visibles aujourd'hui à la faveur des destructions : il s'agissait de parties de décor qui sans doute ne convenaient plus et dont on s'était débarrassé en les recouvrant. Ensuite, la réflexion se porte sur les cas où la conservation partielle de décors anciens a été décidée probablement pour des raisons pratiques, éventuellement économiques. Un revêtement du mur s'avérait simplement nécessaire, à l'exclusion de toute considération esthétique. Parfois, c'est l'ensemble de la décoration ancienne qui est conservée (exemples concernant des éléments du I^{er} style, du II^e, du III^e, à une époque où l'on aurait attendu plutôt le IV^e) ; les raisons de la conservation sont ici aussi généralement d'ordre économique. Face à ces cas où seul le souci pratique semble l'emporter, W. Ehrhardt se penche, au chapitre 4 (p. 73-143), sur une très grande quantité d'exemples, beaucoup plus intéressants, où la conservation partielle de décors anciens répond à des motifs esthétiques – ce qui entraîne alors des restaurations, des aménagements mixtes (« Verschmelzung »), ou de véritables rénovations. La manière dont ces différentes modifications s'opèrent est détaillée et on apprend ainsi comment se recyclent les éléments des différents styles. Dans le cadre des « Verschmelzungen », des imitations aussi étaient parfois mises en œuvre ; des motifs de styles différents

étaient alors copiés, soit d'après des modèles pris dans la même pièce, soit dans une pièce voisine, ailleurs dans la maison, ou dans une autre maison. Le plus important, selon W. Ehrhardt, tenait à la compatibilité des motifs. Enfin, le cinquième chapitre, également long (p. 144-206), concerne le maintien, dans les salles d'apparat, de décors anciens intacts, à l'occasion d'une nouvelle décoration en style contemporain. L'examen, fondé sur des dizaines d'exemples, débouche sur quelques conclusions importantes, qui seront d'ailleurs reprises et développées dans le dernier chapitre : l'auteur est convaincu de ce que le conservatisme du propriétaire n'a rien d'affectif ; il ne s'agit aucunement d'une nostalgie romantique à l'égard du passé mais plutôt d'un pragmatisme certain qui le pousse à conserver ce qui peut l'être, en prenant la décision non en fonction d'une idéologie mais sur des aspects concrets, et chaque fois au cas par cas. Il n'y avait pas de conscience de l'excellence d'un « style », au sens moderne du terme. Le chapitre 6 synthétise cette position : il y est question des « stratégies » développées par le propriétaire à l'égard des décors anciens encore présents. Selon W. Ehrhardt, une règle fondamentale régit la décoration d'une salle d'apparat : elle est relative à la correspondance en miroir (« spiegelbildliche Entsprechung ») des murs placés face à face et à la composition unitaire, symétrique, du décor d'une surface murale. Si cette règle n'est pas respectée, la salle n'est pas décorée « comme il faut ». Les exemples, cependant, abondent où le décor n'est pas adéquat : l'auteur introduit alors la notion de « situation provisoire » ; il cite plusieurs cas où il est clair que la solution ne dépend aucunement de la mode en vogue à ce moment. Le seul objectif poursuivi est le respect de la règle, à laquelle s'ajoute la condition essentielle de la compatibilité des motifs. Le prestige social est lié non au respect de la mode mais à une restauration de l'ancien qui vise à un résultat final harmonieux, parce que conforme aux règles. Ce que souhaitait finalement démontrer W. Ehrhardt, c'est la totale indifférence aux styles manifestée par les propriétaires, qui les utilisent quand le besoin s'en fait sentir, mais indépendamment du moment où ils représentent « la mode ». Reste la question posée en conclusion : pourquoi ces modes nouvelles ? D'où viennent-elles ? L'auteur n'y répond pas, parce que l'examen de ce problème – qui n'est pas concret – n'était pas son objectif. Fondé sur une connaissance encyclopédique des parois campaniennes et sur un regard très exercé, le livre fait assurément réfléchir ; il convaincrat sans doute davantage encore si les conclusions en étaient plus nuancées. Les règles sans exception sont rares, en effet, dans le domaine de la psychologie humaine, même s'il s'agit de propriétaires campaniens d'il y a environ deux mille ans. Les illustrations qui accompagnent le texte sont toutes en couleurs et d'excellente qualité.

Janine BALTZ

Paul G.P. MEYBOOM & Eric M. MOORMANN, *Le decorazioni dipinte e marmoree della Domus Aurea di Nerone a Roma*. Louvain, Peeters, 2013. 2 vol. 21 x 27,5 cm. Parte 1 : Testo VIII-287 p. ; Parte 2 : Illustrazioni 190 p., 142 fig. (BABESCH. SUPPL., 20). Prix : 105 €. ISBN 978-90-429-2545-8.

Le projet qui débouche aujourd'hui sur ce livre érudit remonte aux années 1970, quand W. J. Th. Peters, dans la lignée des travaux sur la peinture romaine de son maître H. G. Beyen et en accord avec son collègue F. L. Bastet, autre élève de Beyen,

parfaitement connue des Anciens. Contrairement à ce qui est généralement admis, ce n'est pas seulement sur l'observation attentive par l'œil que se fondent les théories classiques de la perspective mais aussi sur les lois scientifiques qui règlent la distance entre les objets – « rules of geometry that are based upon the science of mirrors » (p. 2). Le concept existait dès Platon mais R. Sinisgalli s'attache surtout à Euclide de Mégare et à ses travaux sur la science des miroirs (chapitre 1). Le chapitre suivant est consacré à Lucrèce et le chapitre 3 à Vitruve, deux auteurs dont sont analysés en profondeur les passages-clés, expliqués par de nombreux schémas démonstratifs. Dans le chapitre relatif à Vitruve, on relèvera un paragraphe particulièrement révélateur de la conception polémique du livre ici recensé ; intitulé « not only the mark of the intellect », il s'en prend à E.H. Gombrich qui affirmait dans *The Story of Art*, p. 91, que les œuvres des artistes grecs ou romains « never look like mirrors in which any odd corner of nature is reflected. They always bear the stamp of the intellect which made them ». R. Sinisgalli poursuit alors dans le texte de Vitruve sa recherche d'arguments contre cette prise de position. Le chapitre 4 fait le lien entre Vitruve et la peinture de son temps et plonge le lecteur au centre de la salle des Masques dans la Maison d'Auguste au Palatin, expliquant notamment de quel point de la pièce il conviendrait de regarder idéalement les images ou montrant comment les fresques répondent à un « niveau d'œil » approximativement conforme à celui d'Auguste (sur la base du portrait physique d'Auguste, fourni par Suétone) ; le rendu et la différenciation des ombres et des lumières – toujours dirigées de droite à gauche – confirmeraient aussi que la composition des fresques est de nature géométrique et non intellectuelle ou intuitive. Le même type d'observation s'applique, au chapitre 5, à la perspective dans la peinture campanienne : des exemples significatifs sont relevés à la Villa des Mystères à Pompéi ou dans la « Villa de Poppée » à Oplontis (fig. 78-80). Avec le dernier chapitre, on retourne aux auteurs et à la science : est passé au crible l'*Optique* de Ptolémée, un traité seulement connu par une traduction latine (remontant à l'original grec, via l'arabe) passablement obscure, dont R. Sinisgalli s'attache à commenter tous les paragraphes relatifs à la science des miroirs, en recourant à nouveau à de multiples dessins pour se faire mieux comprendre. Un livre à thèse donc, dense et original, touchant à la fois aux domaines artistique et scientifique, une recherche qui ne manquera pas de retenir l'attention des spécialistes de la peinture antique et sans doute aussi de susciter une riche controverse.

Janine BALTY

Astrid FENDT, *Archäologie und Restaurierung. Die Skulpturenergänzungen in der Berliner Antikensammlung des 19. Jahrhunderts*. Berlin, De Gruyter, 2012. 3 vol. 17 x 24,5 cm. Band 1 : XIV-615 p.; Band 2 : 404 p.; Band 3 : 139 pl., 93 fig., 36 dessins. (TRANSFORMATIONEN DER ANTIKE, 22). Prix : 199,95 €. ISBN 978-3-11-024743-5.

On ne saurait assez louer l'initiative de l'auteur, lui-même sculpteur et ayant participé aux projets de restauration des antiques du Pergamon-Museum, de consacrer une étude aussi systématique – sa thèse de doctorat, présentée en 2009 à l'université de Bielefeld – aux restaurations qui affectèrent les sculptures des musées de Berlin au XIX^e et au tout début du XX^e siècle (jusqu'en 1918), car ses conclusions dépassent de

très loin l'analyse technique – au demeurant, extrêmement méticuleuse et admirablement documentée (tomes II et III, qui fournissent respectivement le catalogue et la documentation graphique et photographique relative aux 94 œuvres prises en compte) –, et constituent, au tome I qui regroupe cette excellente synthèse, une véritable histoire de la restauration pour cette période, une histoire dont les composantes esthétiques et idéologiques sont également examinées et mises en évidence et qui débouche sur une histoire du goût – les prises de position des responsables berlinois étant toujours confrontées ici à celles des principaux musées européens (Dresde, Munich, Vatican, Capitole, Louvre, British Museum, Glyptothèque Ny Carlsberg, Ermitage). Durant toutes ces années, les musées de Berlin ont bénéficié, pour ces travaux, du talent de plusieurs sculpteurs de renom, de sculpteurs qui n'étaient pas simplement d'habiles praticiens mais furent aussi de véritables créateurs : Christian Daniel Rauch et Christian Friederich Tieck d'abord, deux des maîtres du néo-classicisme allemand ; Emil Wolff (neveu de Johann Gottfried Schadow et cousin de Ridolfo Schadow dont il reprit d'ailleurs l'atelier romain) et Pietro Tenerani par la suite, qui œuvraient tous deux dans la Ville Éternelle et furent, l'un, le voisin et l'élève, l'autre, un des collaborateurs de Thorvaldsen. C'est tout un pan de ce milieu artistique gravitant autour de Caroline et Wilhelm von Humboldt qui est donc également évoqué ici. Les restaurations de ces différents sculpteurs sont analysées dans le détail, leurs caractéristiques essentielles soulignées avec soin et beaucoup de sensibilité, la personnalité des artistes mise en pleine lumière ; le programme des directeurs successifs du musée n'en est pas pour autant négligé. Un tournant important se situe vers 1830, parallèle d'ailleurs au développement de l'archéologie : les compléments en marbre, réalisés avec un très louable souci de fidélité au style des œuvres – souci nourri par la connaissance approfondie qu'avaient ces sculpteurs de la statuaire antique –, sont désormais remplacés par des additions réversibles, effectuées en plâtre. Au fil des années aussi, les nouvelles acquisitions faites par le musée conserveront leurs anciennes restaurations (on ne les remplacera plus, comme Rauch et Tieck l'avaient fait pour celles de l'époque baroque sur des œuvres provenant de la collection du Cardinal de Polignac, acquise par Frédéric II, restaurations dues à des sculpteurs aussi célèbres que Lambert-Sigisbert Adam cependant) et les torses mutilés ne seront plus complétés. L'ouvrage est accompagné (Annexe, p. 483-510) d'une liste des personnes citées (antiquaires, collectionneurs, archéologues, historiens d'art, conservateurs, sculpteurs) ; elle rendra les plus grands services à tous ceux qui chercheraient notamment à mieux situer ces artistes et praticiens dont on a trop longtemps méconnu le nom et qui furent actifs non seulement à Berlin, Dresde ou Munich, mais aussi à Rome, Florence, Carrare, Paris ou Londres. Les notices techniques du catalogue (tome II) offrent un historique très détaillé et magnifiquement documenté de toutes les restaurations subies (« Restaurierungsgeschichte »). Le dossier graphique et photographique est tout aussi remarquable, qui fournit pour chacune de ces 94 statues, dessins et photos anciennes, photos actuelles, détail des parallèles antiques ayant servi de modèle pour les additions de Rauch, Tieck ou Wolff, photos de détails techniques de trous et cavités de scellement ou du piquetage d'ajustement des parties complétées, schémas colorés montrant les interventions successives des différents sculpteurs ou des différentes périodes, schémas et tableaux précisant la position, la longueur et le matériau des tenons et goujons de fixation. Que ne dispose-t-on d'une pareille

documentation pour les autres grands musées de sculpture antique ! Voilà, indiscutablement, un modèle à suivre.

Jean Ch. BALTÿ

Stephanie DIMAS, Carola REINSBERG & Henner VON HESBERG, *Die Antikensammlungen von Hever Castle, Cliveden, Bignor Park und Knole*. Wiesbaden, L. Reichert, 2013. 1 vol. 23 x 32 cm, 239 p., 114 pl., 7 fig. (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, 38). Prix : 88 €. ISBN 978-3-89500-714-9.

Avec ce dixième volume s'achève la magnifique entreprise initiée par H.G. Oehler et le « Forschungsarchiv für antike Plastik » de l'Université de Cologne, entreprise visant à procurer aux chercheurs d'aujourd'hui un « Nouveau Michaelis ». Les *Ancient Marbles in Great Britain* dataient de 1882 ; les volumes de la série des *Monumenta artis Romanae* s'échelonnent de 1986 à 2013. Publiés tour à tour chez les éditeurs Gebr. Mann, Ph. von Zabern et Dr. L. Reichert, ils offrent, pour quelque 1143 œuvres répertoriées dans ces collections anglaises, toutes les informations techniques et comparatives requises et un exceptionnel dossier photographique dû au talent des photographes R. Laev et G. Dettloff-Geng (auxquels s'est adjoint K. Walton pour Holkham Hall). Une très substantielle histoire des collections introduit chaque volume et éclaire la personnalité de ces jeunes Britanniques qui firent le « Grand Tour » et acquirent en Italie statues, bustes, urnes et sarcophages – chapiteaux et éléments architecturaux aussi dans quelques cas. C'est tout un pan de l'histoire du collectionnisme aux XVIII^e et XIX^e siècles qui est ainsi précisé à la lumière de documents d'archive, comptes et autres notes dont il a largement été fait usage dans ces introductions. Apparaissent aussi, au fil des volumes, antiquaires romains et intermédiaires divers, dont ces figures presque omniprésentes sur le marché de l'art que sont, dans le courant de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Gavin Hamilton et Thomas Jenkins que l'on retrouve de proche en proche. L'aménagement de ces nobles demeures pour accueillir ces antiques n'est jamais négligé non plus par les auteurs : l'étonnant « Pompeian Wall » de Hever en est, ici, un exemple de plus avec ses monuments funéraires disposés en une véritable « Gräberstraße ». Le présent volume n'échappe donc pas au « modèle » fourni dès le premier tome de la série et suivi par tous les participants. Trois auteurs se sont réparti la tâche pour ce dernier volume, C. Reinsberg se chargeant de publier les sarcophages de Cliveden, St. Dimas de présenter l'histoire des collections et les sculptures de Hever et de Knole, et H. von Hesberg d'étudier les fragments d'architecture de Hever et les antiques de Bignor Park ; W. Eck et G. Petzl se sont joints à eux pour commenter les inscriptions. On leur saura d'autant plus gré de s'être attachés avec attention à ces collections que certaines d'entre elles ont été décimées par des ventes récentes et qu'on ne peut toujours suivre aujourd'hui la destinée de quelques œuvres qui leur ont appartenu. Aussi descriptions et photographies (ces dernières réalisées dans les années 1970) en acquièrent-elles un intérêt tout particulier. Au nombre des principaux antiques de Hever (dont plusieurs malheureusement très altérés par une longue exposition dans le parc), on signalera quelques statues : une Artémis figurant déjà dans l'album de dessins de Pierre Jacques (1572-1577) mais vendue chez Sotheby's en 1983 (n° He 3), une statue éclectique complétée par une tête de jeune homme proche de l'Éros de Centocelle (He 5) et un

démarches sur le terrain et en laboratoire, par la qualité de la mise en œuvre historique. La vie bousculée de ces fragments aujourd'hui entre la fouille et le laboratoire relaie parfois des utilisations multiples dès l'Antiquité. S'il est des cas où le panneau est resté en position d'effondrement, il en est beaucoup d'autres où le matériau a été récupéré et réemployé de diverses manières, rendant plus complexe encore le travail des archéologues et restaurateurs. Mais la méthodologie est aujourd'hui bien rodée tout en continuant de s'affiner comme le montre la rubrique très nourrie « méthodologie, technique, conservation, restauration ». Les études de cas constituent l'essentiel de la table des matières sous l'appellation « Actualité de la recherche ». Une cinquantaine de sites sont ainsi présentés dans ces deux volumes qui totalisent près de 800 pages. C'est impressionnant... et impossible à synthétiser. Je constate que la peinture pariétale est présente partout, y compris dans les provinces septentrionales, et dans les contextes édilitaires les plus variés. Même dans une petite résidence rurale de la Gaule Belgique ou de la Germanie inférieure, la romanité s'exprime aussi par le décor peint. Et la richesse décorative et iconographique peut valoir les meilleures réalisations de Narbonnaise comme le montrent les panneaux peints qui viennent d'être découverts à Tongres, trop récemment pour qu'il en soit fait mention dans les présents volumes (cf *Signa*, 2, 2013, p. 82). Le soin apporté par l'équipe de l'AFPMA et Ausonius à l'édition font que ces recueils, malgré la dispersion des gisements, constitueront des ouvrages de référence incontournables.

Georges RAEPSAET

Thomas HUFSCMID & Lucile TISSOT-JORDAN, *Amphorenträger im Treppenhaus. Zur Architektur und Wanddekoration der Gebäude in Insula 39 von Augusta Raurica*. Augst, Augusta Raurica, 2013. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 135 p., 15 pl., 81 fig., 4 plans dépliants. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 49). Prix : 40 FS. ISBN 978-3-7151-0049-4.

Entre la fouille de l'*Insula* 39 d'*Augusta Raurica* et sa publication sous la forme d'un élégant livre bilingue (allemand-français) et bien illustré, pratiquement tout un siècle s'est écoulé. C'est, en effet, de 1911 à 1913 que K. Fr. Stehlin avait dégagé, dans la partie sud-est de la ville romaine, deux bâtiments d'habitation et la terrasse d'un troisième. Un lot d'une cinquantaine d'amphores en excellent état et de très nombreux fragments peints avaient été découverts dans cette même zone. Mais la trouvaille la plus fameuse consistait en une fresque – *in situ* sur le mur de la cage d'escalier de l'une des maisons – représentant deux serviteurs portant une grande amphore. Une importante documentation avait été soigneusement réunie par le fouilleur, sans donner lieu toutefois à une publication. C'est le choix opéré par L. Tissot-Jordan de faire des éléments de peinture (scène figurée des « porteurs d'amphore » et fragments variés) le sujet de son mémoire de licence à l'Université de Lausanne, en 2007, qui a fourni l'occasion d'une nouvelle étude d'ensemble de l'*Insula* 39. Sur la base des documents anciens conservés, Th. Hufschmid a repris l'enquête relative aux maisons dont l'une surtout (« Gebäude B/C ») a retenu son attention (étude du plan et de la datation) : riche *domus* de la fin du II^e siècle, à cour intérieure centrale avec un portique sur deux des côtés, elle comportait une zone thermale accolée à un portique vitré. Plusieurs pièces comportaient un chauffage par hypocauste. La cage d'escalier à deux étages, décorée de la peinture figurée, conduisait à l'étage inférieur interprété

par les auteurs comme un secteur peut-être réservé à une catégorie d'esclaves privilégiés. Différents plans et essais de reconstruction permettent de se faire une bonne idée de la maison. Les fragments peints, tous datables de la deuxième moitié du II^e siècle, peuvent être regroupés selon cinq types de décors soigneusement décrits par L. Tissot-Jordan et attribués à un seul et même atelier. Le tableau des « porteurs d'amphore » décorait un espace secondaire de la maison tandis que les autres motifs (panneaux unis de couleur rouge ou noire ; guirlandes de feuillage) sont plutôt caractéristiques de salles d'apparat. Ce travail démontre que l'étude de fragments même très petits peut conduire à des conclusions intéressantes. On félicitera les auteurs d'avoir su tirer de cette documentation si ancienne – mais très complète – une synthèse de qualité. Un bon résumé, en quatre langues (allemand, français, anglais, italien), accompagne le texte.

Janine BALTY

P. KARVONIS & M. MIKEDAKI, *Tabula Imperii Romani. J 35-Smyrna. I: Aegean Islands*. Athènes, Académie, 2012. 2 vol. 21 x 28 cm, 252 p. et 44 cartes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). ISBN 978-960-404-226-5.

Chaque parution d'un nouveau numéro de la *Tabula Imperii Romani* soulève un certain nombre de questions inhérentes à la nature et à la durée de cette vénérable entreprise. Handicapé par l'énormité de la tâche et la durée de sa mise en œuvre, ce projet né dans l'entre-deux guerres est rattrapé comme d'autres (le *Corpus Vasorum Antiquorum* par exemple) par la révolution digitale qui ébranle les certitudes les plus ancrées et les meilleures volontés. Sous sa forme ancienne, un tel projet ne peut en effet plus se concevoir autrement que comme un travail d'étape, en attendant l'élaboration d'une banque de données couvrant la totalité du monde romain. On sera donc particulièrement reconnaissant à P. Karvonis et M. Mikedaki d'avoir consacré leur énergie à boucler ce volume qui est d'autant plus utile qu'il couvre un espace géographique négligé des études romaines. La zone couverte correspond à la mer Égée, encore que la découpe artificielle du territoire en cartes indépendantes prive cet ensemble géographique de Thasos et de Samothrace (dépendant du volume K35/I Philippi), des îles Imbros et Ténédos au large des Dardanelles, ou encore de la Crète, qui devrait constituer un volume indépendant, à ce jour inexistant (I35). De la même manière, en l'absence des volumes J36 Ankara, les grandes îles de l'Égée orientale sont isolées de leur Pérée. L'histoire des îles étant étroitement liée à celle des interventions romaines dans la politique des royaumes hellénistiques de Macédoine et d'Asie Mineure, la fourchette chronologique s'étend légitimement du II^e s. av. J.-C. aux débuts de la christianisation (IV^e s. de n.è.). Certes, une synthèse qui permettrait de saisir, derrière une histoire à la fois mouvementée et contrastée, la cohérence éventuelle de la politique romaine en ces régions reste à écrire, mais ce volume fait œuvre utile en ce qu'il met à la disposition du plus grand nombre un matériel provenant de sources disparates et très éparpillées. Sont ainsi compilées les principales attestations littéraires et épigraphiques ainsi que les résultats de prospections et de travaux archéologiques effectués aux XIX^e et XX^e siècles, qu'ils soient programmés, de sauvetage ou préventifs. Le volume est divisé en grandes sous-régions : Égée du nord-est (Lemnos), Égée orientale (Lesbos, Chios, Icaros, Samos...),

(*Die stadtrömischen männlichen Privatbildnisse trajanischer und hadrianischer Zeit*, Munster, 1858) ou l'article de Kl. Fittschen (*Scienze dell'antichità. Storia, archeologia, antropologia*, 6-7, 1992-1993, p. 445-485), qui eussent fourni bien des éléments de comparaison pour l'étude du magnifique buste hadrianique n° 23, l'article de H.R. Goette (*JDAI*, 103, 1988, p. 401-464) pour le *mulleus* d'un fragment de statue n° 37 et celui d'H. Lavagne (*REA*, 100, 1998, p. 269-287) pour la petite fontaine (*fonticulus*) n° 83. Dans le cadre d'un bref compte rendu, il ne saurait être question de commenter toutes les prises de position de l'auteur et l'on se limitera à quelques trop rapides notes de lecture : la tête diadémée n° 13 n'a rien des traits de Livie et ne saurait figurer l'impératrice ; la tête n° 19 paraît bien être un nouvel exemple de portrait de Claude réalisé au départ d'une effigie de Caligula (cf. l'exemplaire de Hanovre, *JDAI*, 96, 1981, p. 277-281, fig. 48-52) ; malgré son indéniable parenté avec les portraits du type B de Marc Aurèle, l'intéressante tête n° 24 présente un indice capillaire légèrement différent de celui du jeune *Caesar*, dont aucun exemplaire ne présente de boucle pointant vers l'avant sur la tempe gauche ; la petite tête n° 28, à la bouche si curieuse (taillée en V), n'est certainement pas antique ; sur la dalle de plafond d'un édicule funéraire n° 174 – et non d'une villa ou d'un théâtre, autres hypothèses également envisagées p. 211 –, l'association du rapt de Ganymède à des animaux marins n'est pas propre à la Vénétie (p. 210), mais bien au domaine funéraire comme le montrent le pilier d'Igel et, plus près de *Iulia Concordia*, un des tombeaux de Sempeter (cf. J. Klermenc – V. Kolsek – P. Petru, *Anticne grobnice v Sempetru. Antike Grabmonumente in Sempeter*, Ljubljana, 1972, dépliant face à l. 12) ; sur un des panneaux figurés du bloc n° 208 (dont la photographie est sans doute imprimée à l'envers, si l'on suit la description de l'auteur), c'est un combat de coqs en présence d'un enfant agonothète tenant la palme de la victoire qu'il convient de reconnaître (pour ce thème, cf. Ph. Bruneau, *BCH*, 89, 1965, p. 90-121). On regrettera enfin que le dossier photographique ne procure pas toujours l'ensemble des vues requises (aucune vraie face, aucun vrai profil pour le n° 23 ; aucune illustration de la face B de l'*oscillum* n° 78, que l'on trouve cependant dans P.L. Zovatto, *Portogruaro. Museo Nazionale Concordiese*, Bologne, 1971, p. 26 fig. 87). Ce volume n'en reste pas moins une importante contribution à l'étude des ateliers de sculpture de la région, les comparaisons qui s'imposent avec tant d'autres œuvres publiées dans les précédents volumes de cette série des *Collezioni e Musei archeologici del Veneto* permettant déjà de mettre en évidence certaines constantes, typologiques et iconographiques, voire stylistiques.

Jean Ch. BALTZ

Guntram KOCH et François BARATTE (Éd.), *Akten des Symposiums « Sarkophag der römischen Kaiserzeit : Produktion in den Zentren - Kopien in den Provinzen »*. « Les sarcophages romains : centres et périphérie ». Paris, 2-5 novembre 2005. Ruhpolding-Mayence, Ph. Rutzen, 2012. 1 vol. 21 x 28,5 cm, XII-276 p., 100 pl., 18 fig. (DAI. SARKOPHAG-STUDIEN, 6). Prix : 99 €. ISBN 978-3-447-06691-4.

Il est souvent bien difficile d'obtenir des participants à un colloque qu'ils s'en tiennent scrupuleusement au thème choisi pour la rencontre... Le défi est ici tenu. Ce sixième tome des « Sarkophag-Studien » que l'Institut archéologique allemand édite

en parallèle au corpus des « Antiken Sarkophagreliefs » publie les actes d'une réunion très largement internationale tenue à Paris, à l'initiative de Fr. Baratte et G. Koch, et qui avait pour objet d'étudier l'influence exercée par la production des trois principaux centres (Rome, Athènes et l'Asie Mineure) sur celle du reste de l'Empire en s'intéressant plus particulièrement à la diffusion et au transport au départ de ces centres, à l'imitation des modèles qu'ils offraient par les ateliers locaux, au maintien par ceux-ci de certaines traditions régionales. D'entrée de jeu, G. Koch pose le problème sur la base d'une série d'exemples qui invitent à envisager successivement cinq aspects des œuvres : le matériau utilisé, les formes choisies, les éléments de la décoration secondaire, les représentations elles-mêmes, bien sûr, et enfin le style. Il y revient, dans le corps du volume, avec deux communications portant plus précisément sur quelques sarcophages païens d'Arles publiés en 2005 par V. Gaggadis-Robin et certains sarcophages paléochrétiens de Gaule repris au tome III du *Repertorium der christlich-antiken Sarkophag* par Br. Christern-Briesenick en 2003. Les autres articles du recueil portent, tour à tour, sur les productions de Rome et d'Italie, du reste des provinces occidentales, d'Athènes et de Grèce, d'Asie Mineure, du Proche-Orient et d'Égypte. Sont successivement examinés des sarcophages des Grottes Vaticanes (D. Bielefeld), d'ateliers romains paléochrétiens (J. Dresken-Weiland, revenant ici sur la méthode d'analyse de M. Schemann, *Werkstätten und Steinmetzen einer Gruppe spätantiker Sarkophag*, 2002) et d'Ostie (D. Piekarski), une cuve en tuf d'Artena (G. Vatta), des sarcophages d'Aquilée (F. Ciliberto), du Piémont (M. Sapelli), de Campanie (Fr. Valbruzzi), des reliefs funéraires du Norique (E. Pochmarski), des sarcophages de la péninsule Ibérique (M. Claveria, K. Schneider), de Leptis Minor (G. Koch), de Nicopolis (Th. Stefanidou-Tiveriou, E. Papagianni), de Béotie (M. Bonanno-Aravantinos), de Dokimeion (Th.-M. Schmidt), d'Éphèse (C. Kintrup et M. Heinz), de Palestine (G. Foerster), ainsi qu'un fragment de cuve en porphyre aujourd'hui muré au dossier de la chaire épiscopale du Duomo de Salerne (R. Amedick) et le fameux relief de la *traditio legis* remployé dans la chapelle des reliques au trésor de San Marco, à Venise (H. Kaiser-Minn). On y trouvera quantité d'observations de détail, tant techniques qu'iconographiques et stylistiques visant à clarifier, voire à élucider ces problèmes d'origine, d'ateliers, d'influences. Il ne saurait être question de les résumer ici. Nombre d'œuvres des principales officines ont été exportées, parfois loin de leur lieu d'origine ; leur liste s'en trouve ici allongée ; mais parfois aussi faut-il compter avec le déplacement des artisans d'un de ces grands centres vers un atelier local (on ne l'exagérera cependant pas trop ; certaines cuves, aujourd'hui perdues, ayant pu servir de modèles aux praticiens régionaux. On évitera également d'envisager l'existence de cahiers de modèles, comme on le fit trop souvent par le passé). Et l'on rappellera, comme le fait G. Koch (p. 243 et n. 50), la production spécifique, par les ateliers de Proconnèse, de cuves d'un type tout à fait particulier destinées à l'exportation en Dalmatie – ce qui invite bien à multiplier les angles d'approche possibles lorsqu'on traite de ces questions. G. Koch a tiré lui-même les conclusions de la rencontre (p. 235-247) et ce résumé a été traduit en anglais, en ce compris les copieuses notes bibliographiques (!), par Chr. Hallett (p. 247-260), initiative heureuse qui permettra à un plus grand nombre de chercheurs d'être informés des recherches actuelles dans ce domaine de la « Sarkophag-

Forschung » mais qui témoigne aussi malheureusement, outre-Atlantique, d'une réelle méconnaissance de la langue allemande, après celle du français... Jean Ch. BALTZ

John H. OAKLEY, *Die attischen Sarkophage. III. Andere Mythen*. Berlin, Mann, 2011. 1 vol. 24,5 x 34 cm, 109 p., 64 pl., 6 fig. (DIE ANTIKEN SARKOPHAGRELIEFS, IX, 1, 3). Prix : 69 €. ISBN 978-3-7861-2640-9.

Cette monographie s'inscrit dans le programme de réédition des sarcophages de Grèce et des Provinces du Danube dirigé par le DAI. Le présent volume est le troisième du corpus des sarcophages attiques et fait suite à un premier ouvrage centré sur les représentations d'Achille et d'Hippolyte (paru en 1995). Un second volume portant sur les Amazonomachies (et autres combats) est toujours attendu. Les 19 thèmes qui sont recensés dans le présent volume se répartissent comme suit : Bellérophon et Pégase (10 sarcophages), Hélène et les Dioscures (1), les travaux d'Héraklès (11), Iphigénie à Aulis (2), les Centaures (16), Léda (3), Apollon et les Muses (2), Ulysse (3), Œdipe (1), Ophéltes (3), Orestie (6), Orphée (2), Pélops (2), Polyxène (1), Sept contre Thèbes (2), Scylla (1), Thésée et Ariane (1), représentation du monde souterrain (2). À l'exception des combats contre les Centaures, des exploits de Bellérophon et de ceux d'Héraklès dont le nombre d'exemplaires attestés n'est pas négligeable, on constate donc qu'il s'agit de thèmes plutôt marginaux dans le répertoire des sarcophages attiques. Le plan de l'ouvrage suit la trame de l'ancienne collection de C. Robert, avec une première partie commentant les œuvres par ordre alphabétique des thèmes représentés, et une deuxième constituant le catalogue. Il n'y a donc rien de très nouveau, du point de vue formel, dans cette nouvelle édition. Dans la première partie, l'auteur discute les choix iconographiques opérés par les ateliers de sculpteurs attiques, et revient sur des questions de chronologie. Le groupe des sarcophages figurant Bellérophon et la chimère frappe par sa cohérence chronologique, tous les exemplaires étant datés de la seconde moitié du II^e siècle. On ne retrouve pas une période de création si brève pour les représentations des travaux d'Héraklès, dont tous ne sont pas attestés ici (mais seulement huit sur les douze). En effet, les sarcophages reproduisant ce thème s'inscrivent entre le troisième tiers du II^e ap. J.-C. et le deuxième tiers du III^e siècle. Les reliefs mettant en scène les Centaures sont les plus fréquents dans cet ensemble, avec 16 exemplaires (sur 67 sarcophages étudiés au total dans cet ouvrage) et couvrent une période seulement sensiblement supérieure à celle des sarcophages figurant Héraklès (en perdurant jusqu'au troisième tiers du III^e siècle ap. J.-C.). Pour ceux-ci, l'auteur note un intéressant décalage chronologique entre les deux épisodes figurés : environ 50 ans entre les représentations des Centaures à la chasse (1^{er} épisode) et de Centaures contre Lapithes (2^e épisode), le premier précédant le second. Les autres reliefs ne présentant que des thèmes qui apparaissent de manière sporadique, le reste des analyses apparaît assez isolé. De manière générale, les reliefs étudiés dans ce volume sont des sujets secondaires des monuments funéraires considérés, c'est-à-dire qu'ils n'ornent pas la face principale. Cet aspect de la question est mis en avant dans la seconde partie de l'ouvrage ; le catalogue qui reprend la description intégrale des sarcophages remet ainsi les thèmes évoqués dans leur contexte iconographique. Si l'ouvrage est précieux et utile, et si on peut se féliciter de la réédi-

exemple), reliefs qui n'appartiennent certes pas à un « Volkskunst » au plan artistique mais dont le caractère « populaire » tient à leur fonction, à leur conception et à leurs destinataires, ces héros auxquels était attachée la grande majorité de la population. F. Coarelli, reprenant l'exemple des peintures placées sur les murs extérieurs des *sepulcra publica* de l'Esquilin, insiste sur l'importance fondamentale, pour la constitution de la culture artistique romaine, de ces œuvres médio-républicaines destinées à être vues par l'ensemble du peuple. A.H. Borbein s'attache aux nombreuses réminiscences italiques et étrusques dans l'art augustéen (architecture, reliefs et portraits), réminiscences souvent obliées, ces dernières années, par une vision trop exclusivement orientée vers la Grèce ; c'est l'occasion de contester le terme de « Zeitgeschmack », utilisé par Zanker et Hölscher pour éviter celui de « Zeitstil », un terme qui réduirait, selon lui, l'art romain à son seul éclectisme et à sa manière, fût-elle virtuose, de combiner des éléments empruntés (p. 148). – Un volume indispensable, on le voit, pour toute approche de l'art romain.

Jean Ch. BALTZ

Jörn LANG, *Mit Wissen geschmückt? Zur bildlichen Rezeption griechischer Dichter und Denker in der römischen Lebenswelt*. Wiesbaden, L. Reichert, 2012. 1 vol. 23 x 32 cm, 221 p., 54 pl. (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, 39). Prix : 98 €. ISBN 978-3-89500-846-7.

Issu d'une thèse soutenue en 2009 à l'université de Cologne, cet excellent volume au titre cependant un peu étrange constitue un apport de qualité à l'étude de la réception de la culture grecque à Rome en s'intéressant à un volet jusqu'ici relativement négligé de sa présence visuelle dans la vie quotidienne, celui des témoignages matériels autres que les statues auxquelles on a toujours accordé davantage d'attention. C'est de « mobile Bildwerke » (p. 21) qu'il sera ici question, plus particulièrement d'œuvres de glyptique envisagées sur la base d'un *corpus* de plus de 500 représentations identifiables, mais aussi de vaisselle de table, de balsamares, de candélabres, de lampes à huile et d'appliques où apparaissent les mêmes personnages (poètes ou penseurs) ou les mêmes scènes de lecture, d'enseignement, de déclamation ; s'y ajoutent bustes et statuettes de petites dimensions. Un riche catalogue (p. 149-199) fait donc suite, comme à l'accoutumée dans ce genre de travail, à la synthèse (p. 13-147) ; il est illustré de 284 figures fournissant assez souvent deux vues (original et empreinte) des intailles répertoriées et la plupart des autres œuvres étudiées ; référence est par ailleurs donnée à la banque de données « Arachne » de l'*Arbeitsstelle für Digitale Archäologie* – l'ancienne *Forschungsarchiv für antike Plastik* – de Cologne pour toutes les gemmes non reproduites dans le volume, une formule qui ira sans doute en se développant vu les difficultés de l'édition de livres d'archéologie à grosse documentation photographique dans plusieurs de nos pays. Conçue comme elle l'a été en débordant du cadre de la seule glyptique où elle eût pu se maintenir, l'étude repose sur un matériel quelque peu « hétérogène » (l'auteur le reconnaît, p. 5) et l'on se demandera s'il n'eût pas mieux valu le limiter à ces pierres et pâtes de verre qui ornèrent bagues et anneaux, quel que soit l'usage (sceau et/ou décor) que l'on en faisait. Élargir le champ à la vaisselle de table et aux autres objets pris ici en considération, et notamment à ces bustes miniatures et statuettes qui ornèrent maisons et

villas mais ne se distinguent que par leur petite taille de statues et bustes de plus grandes dimensions des mêmes personnages que n'ignore d'ailleurs pas l'auteur n'aurait-il pas dû conduire alors à envisager ces autres parties du décor domestique que sont peintures et mosaïques, où figurent également Socrate, les sept Sages de la Grèce antique et Ménandre, mais aussi les Muses, qui témoignent d'une même réception de la culture grecque dans l'espace de la maison. C'eût été démesuré, j'en conviens, pour une thèse et le sujet a été souvent traité ; mais les choix ici opérés me paraissent quand même quelque peu arbitraires et les conclusions que l'on peut tirer de ces sculptures de petite taille assez limitées du fait même de cette sélection. Ce n'est donc qu'un aspect de cette réception de la *paideia* par l'image dans le « Lebenswelt » des Romains qui est envisagé dans ce volume ; mais la recherche est fort bien conduite, qui a su dépasser le cadre des seuls portraits de poètes et penseurs (Homère, Socrate, Chrysippe ou Épicure) et s'intéresser aussi à ces représentations plus abstraites et conceptuelles qui rappellent la formulation de deux contrats sur papyrus d'Oxyrhynque, très judicieusement signalés comme parallèle par l'auteur et qui portent la signature de témoins assortie de cette mention *καὶ ἔστιν μου ἡ σφραγὶς τοῦ φιλοσόφου* (p. 9). À côté de l'expression de réelles connaissances philosophiques, voire de l'appartenance du porteur de ces intailles à l'une ou l'autre école, que suggèrent les portraits, l'image d'une activité intellectuelle qu'évoquent ces représentations abstraites n'en est pas moins apte à interpeller l'interlocuteur, le « Betrachter » – un aspect bien mis en évidence également par J. Lang (p. 108-109). On notera aussi, avec lui, que la dynamique de réception de cette culture grecque dont témoignent la glyptique et la petite sculpture tend à s'affaiblir aux II^e et III^e siècles de notre ère (cf. le graphique de la p. 145) alors même que grandit l'influence de la Seconde Sophistique. On voit aisément tout ce que ce beau livre apporte comme éclairages nouveaux à notre connaissance de cette réception de la culture grecque par Rome.

Jean Ch. BALTY

Vincent JOLIVET, *Tristes portiques. Sur le plan canonique de la maison étrusque et romaine des origines au principat d'Auguste (VI^e-I^{er} siècles av. J.-C.)*. Rome, École française, 2011. 1 vol. 22,5 x 28,5 cm, X-343 p., 171 fig. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 342). Prix : 100 €. ISBN 978-2-7283-0875-0.

Le titre de cet ouvrage annonce directement l'objectif de Vincent Jolivet : traiter du plan canonique des maisons étrusques et romaines. Dans cette optique, ce travail remarquablement structuré retrace la genèse et le développement d'une convention planimétrique en faisant intervenir non seulement la littérature ancienne mais également de nombreuses données archéologiques. Celles-ci permettent de surmonter les obstacles majeurs tels que l'état de nos connaissances générales sur la vie domestique dans l'Antiquité, mais également la documentation souvent insuffisante ou dispersée concernant certains sites et bâtiments. Cette enquête, qui se situe dans un cadre temporel très large (VI^e-I^{er} siècles av. J.-C.), est d'une grande utilité car elle remet notamment en cause à la fois les racines de la compréhension actuelle de la maison romaine républicaine mais également son histoire. C'est d'ailleurs ce que la couverture de l'ouvrage, présentant le montage d'une maison enracinée dans le sol, tend à

intéressé et dont il préparait également la publication. U. Quatember (p. 65-73) a très judicieusement replacé la décoration architecturale du monument dans l'ensemble des constructions offertes par P. Vedius Antoninus à sa cité (« Kaisersaal » du gymnase de Vedius, monoptère de la route de Magnésie, voire gymnase de l'est). H. Taeuber (p. 87-98) republie et commente les inscriptions à la recherche d'une datation malheureusement impossible à préciser dans le courant des années 150-160. M. Aurenhammer et Th. Hopper (p. 99-114) présentent et commentent à leur tour les sculptures mises au jour – dont ces fragments d'un groupe dynastique qui ne peut aider non plus à mieux fixer la date de la deuxième phase du monument au sein de cette décennie (on attendra donc avec intérêt la publication de la redécouverte, par M. Kadioglu, des statues d'Antonin le Pieux et de Marc Aurèle au musée de Smyrne, qui pourrait fournir une quelconque précision par le type iconographique choisi pour le jeune *Caesar*). Notons enfin que, si la suggestion de H. Taeuber (p. 89-90) de reconnaître dans quelques fragments inscrits STRA, TRAT et ILIAN les noms de Ti. Claudius Demonstratos Titianos ou de C. Claudius Titianos Demonstratos, fils de C. Claudius Titianos, et de voir dans un de ceux-ci le mari de Vedia Papiane, une des deux filles de P. Vedius Antoninus, trouvait un jour une confirmation, on aurait là un exemple de plus de ces liens de parenté qui unissaient les grandes familles d'Éphèse. Ce volume est illustré d'excellentes photographies (dont celles des fouilles de 1908 et des carnets de Wilberg) et accompagné, je l'ai dit, d'un portefeuille regroupant les très beaux relevés de L. Bier.

Jean Ch. BALTY

Claudia LANG-AUINGER, *Architektonische Tonreliefs aus den Grabungen der Basilika am Staatsmarkt in Ephesos*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 78 p., 39 pl., 1 plan dépliant. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 22). Prix : 45 €. ISBN 978-3-7001-6953-6.

Les fragments de frises en terre cuite présentés ici ont été découverts lors de sondages sous la basilique augustéenne du « Staatsmarkt » d'Éphèse ; ils appartiennent à la *stoa* hellénistique qui la précéda – une construction que l'on date des alentours de 200 av. notre ère –, mais à une phase de restauration de celle-ci qui vit une partition de son espace intérieur en plusieurs salles vers le milieu du I^{er} siècle av. notre ère. Ces plaques, qui s'apparentent aux plaques Campana par leurs dimensions et leurs proportions, s'en distinguent cependant à d'autres égards : comme l'indiquent les traces de mortier subsistant à l'arrière, elles faisaient partie de la décoration des murs, non de celle du toit. On soulignera la qualité d'exécution des éléments ornementaux (oves et fers de lances, perles et pirouettes) qui couronnent la frise A, mais aussi la beauté de ses bustes de Dionysos-Sardanapale et de Zeus (?), cat. n^{os} 28 et 29, que l'on restituera volontiers, ainsi que le propose l'auteur sur la base de trop rares parallèles avec deux plaques de Rome, Palazzo Massimo alle Terme, inv. 62746, malheureusement sans provenance (pl. 28 a), et du Musée national de Copenhague, inv. 1152 (pl. 28 b), comme figurant les dieux d'un *Dodekatheon* ; le culte des douze Olympiens avait, en effet, une longue tradition à Éphèse. On pourrait alors songer à la décoration du local de réunion d'une association comme celle des Courètes, dont la localisation dans un

des portiques de l'« agora civile » n'aurait rien d'impossible. En Orient, ce type de décor en terre cuite constitue jusqu'ici un *unicum*. Il était d'autant plus judicieux de le publier sans retard et l'on saura tout particulièrement gré à Cl. Lang-Auinger de l'avoir fait avec autant de soin, en analysant les moindres caractéristiques iconographiques et techniques de ces quelque 44 fragments dont elle présente très honnêtement plusieurs variantes de restitution possibles, les unes et les autres très vraisemblables mais entre lesquelles il est difficile de choisir compte tenu de l'état fragmentaire des éléments mis au jour.

Jean Ch. BALTY

R.R.R. SMITH, *The Marble Reliefs from the Julio-Claudian Sebasteion*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2013. 1 vol. 23,5 x 32 cm, XVI-376 p., 175 pl., 275 fig., 1 dépliant. (APHRODISIAS, 6). Prix : 89,90 €. ISBN 978-3-8053-4605-4.

Le monument est exceptionnel, tant en raison de son dispositif architectural « highly unusual » (p. 36 et 314) que par son riche décor sculpté ; sa publication par R.R.R. Smith l'est tout autant, par la variété des éclairages que l'auteur a su donner à la présentation de cet énorme *corpus* de hauts-reliefs aux personnages quasiment grandeur nature et le soin extrême apporté à cette étude vraiment exemplaire : un maître livre à tous égards. 80 des 203 panneaux des deuxième et troisième étages des façades bordant cette impressionnante « avenue » de 82 m de long ont été mis au jour par les fouilles des années 1979-1984 ; un monumental *propylon* orné de statues marquait le débouché de cette voie sur un des axes majeurs de la ville, celui qui longe le petit côté des deux *agorai* et conduisait au théâtre ; à son autre extrémité, l'avenue débouchait sur un temple dont il ne subsiste que peu de vestiges et qui était dédié à Tibère et à Livie, nouvelle Déméter. L'ensemble rappelait les liens privilégiés tissés avec Rome depuis l'époque d'Auguste et le renouvellement de ces mêmes privilèges par Tibère, en 22 (Tacite, *Ann.* III, 59-63) ; il fonctionnait donc, en quelque sorte, comme un *Sebasteion* – c'est le nom qui lui fut donné, en tout cas, dès sa découverte. Il avait été érigé par les fils de deux familles locales qui s'étaient réparti ces différentes constructions, deux frères de l'une, Eusebes et Menandros, se chargeant de faire édifier le *propylon* et le portique nord de l'avenue, deux frères de l'autre, Attalos et Diogenes, attachant leur nom au portique sud et au temple. Le projet avait sans doute été élaboré de commun accord, mais des équipes différentes furent chargées de chacune des parties de ce vaste programme, trop développé d'ailleurs pour qu'il pût être confié à un seul atelier et achevé en un temps raisonnable. Commencés sous Tibère (la date de 22 semble bien devoir constituer un *terminus post quem*), les travaux ne furent d'ailleurs terminés que sous le règne de Néron, vers 60 ; la phase la plus importante date de Claude : elle est consécutive au tremblement de terre (lequel ? le choix est difficile, cf. p. 18) qui provoqua une interruption du chantier et entraîna, vers le milieu des portiques, de réelles adaptations dans la réalisation d'un programme sculpté qui ne pouvait plus être le même que celui décidé quelque vingt ans auparavant. Si les premiers reliefs à avoir été réalisés sont ceux du deuxième étage du portique nord, figurant les *ethnè* de l'Empire, ceux du troisième étage, qui évoquent presque exclusivement des événements des règnes de Claude et de Néron (un seul panneau, à l'extrémité orientale du portique sud, figure Auguste, C2 ; un seul autre,

Thomas GANSCHOW & Matthias STEINHART (Ed.), *Otium. Festschrift für Volker Michael Strocka*. Remshalden, B.A. Greiner, 2005. 1 vol. 21,5 x 30 cm, XXI-467 p., nombr. ill. Prix : 85 €. ISBN 3-935983-48-7.

Ce recueil au titre éloquent fut offert en 2005 à Volker Michael Strocka qui atteignit alors officiellement l'âge de la retraite. Les 61 articles rassemblés touchent à beaucoup de domaines des sciences de l'antiquité gréco-romaine mais on remarque toutefois une certaine préférence pour les domaines de recherche auxquels le savant célèbre apporta lui-même d'importantes contributions. Ainsi un grand nombre d'articles concerne la sculpture grecque et romaine sous toute ses formes, et en premier lieu la décoration sculptée de bâtiments, parmi lesquels nous trouvons aussi bien l'ornementation de monuments célèbres comme le temple de Zeus à Olympie, le Parthénon athénien, le Forum de Trajan à Rome ou le temple d'Apollon de Didymes, que celle de constructions moins connues comme le « Partherdenkmal » à Éphèse ou un autre monument commémoratif de l'antiquité tardive à Smyrne. En outre de nombreux articles concernent la sculpture de portraits, celle de personnes privées inconnues de même que des portraits plus ou moins officiels, parmi lesquels on peut signaler un portrait présumé de Caton, un portrait de Marc Antoine et des portraits de l'empereur Pertinax et de son père. Beaucoup de publications de Volker Michael Strocka, en particulier dans le cadre d'un projet de recherche à long terme "Häuser in Pompeji", témoignent de son engagement dans l'étude de la ville vésuvienne. Il n'est donc pas étonnant qu'une douzaine de contributions du présent recueil concerne la ville, les maisons et surtout la peinture murale de Pompéi. Ces articles contiennent des observations techniques, la révision d'ensembles picturaux mis au jour durant les siècles passés, la présentation de décors méconnus ou retrouvés lors de fouilles récentes, ou encore la redécouverte de documents anciens concernant des peintures actuellement disparues.

Frank VAN WONTERGHEM

Ingrid LAUBE, *Expedition Ernst von Sieglin. Skulptur des Hellenismus und der Kaiserzeit aus Ägypten. Die Sammlungen in Dresden, Stuttgart und Tübingen*. Munich, Hirmer, 2012. 1 vol. 23,5 x 28,5 cm, 405 p., 750 fig. Prix : 49,90 €. ISBN 978-3-7774-5691-1.

Ce beau catalogue des sculptures hellénistiques et romaines d'Égypte provenant essentiellement des fouilles financées par E. von Sieglin à Alexandrie de 1898 à 1902 vient compléter celui de la statuaire classique des Staatliche Kunstsammlungen de Dresde dont il a été rendu compte ici même (*AC*, 82, 2013, p. 678-679) ; il paraît également au Hirmer Verlag, avec les mêmes qualités éditoriales et sous le même format. C'est que Dresde avait reçu, tout comme Stuttgart et Tübingen, une partie de ces œuvres lors de leur arrivée en Allemagne en mai 1910 (et non 1901, comme indiqué p. 7 ; cf. p. 23 pour la date exacte). Mais il était d'autant moins indiqué d'en séparer la publication de celle des deux autres collections que le superbe volume in-folio de l'édition de 1927, *Expedition von Sieglin. Die griechisch-ägyptische Sammlung Ernst von Sieglin*, II.1.B. *Malerei und Plastik*, dû à C. Watzinger, avait quelque peu privilégié les pièces de Stuttgart et que nombre de celles de Dresde et de Tübingen demeu-

raient inédites. De là le présent volume regroupant ces 250 statues, statuettes et fragments. Il s'ouvre par une quarantaine de pages évoquant la vie et la carrière de l'industriel Ernst Sieglin (annobli par Guillaume II en 1907) – « ein Mann von selten liberaler Munifizenz, ein Mäzen großen Stiles », écrira F. Noack, *Arch. Anz.* 42, 1927, p. 426 –, ses voyages et son intérêt pour l'archéologie – qui allaient le conduire à financer plusieurs campagnes de fouilles en Égypte (Gizeh, Qaw el-Kebir, Alexandrie) et au Soudan (Aniba) ainsi qu'en Grèce (Asklépieion de Cos) –, son engagement comme mécène. I. Laube rappelle que c'est grâce à l'entremise de Th. Schreiber que Sieglin acquit la collection du consul allemand au Caire Carl August Reinhardt et celle du marchand Karl Herold qui avait lui-même racheté une bonne partie des œuvres ayant appartenu à P. Pugioli, un des antiquaires les plus connus d'Alexandrie à la fin du XIX^e siècle ; la première de ces collections est aujourd'hui à Stuttgart, la seconde à Dresde. Watzinger les avait déjà annexées à sa publication ; il en va de même ici. I. Laube revient également sur les trois campagnes de fouilles des années 1898-1902 à Alexandrie, avec de beaux documents d'archive, plans et photographies (fig. 1-31 p. 29-39), et sur la figure de Th. Schreiber qui les suscita et obtint de Sieglin leur financement (le frère de ce dernier, Wilhelm Sieglin, était un collègue de Schreiber à Leipzig et y enseignait la géographie historique. C'est lui qui dressa l'intéressant plan de l'Alexandrie antique ici reproduit fig. 4 p. 30). Ces fouilles, on le sait, furent successivement conduites par F. Noack (1898/1899), A. Schiff (1900/1901) et l'architecte A. Thiersch (1902) – accompagné de son fils Hermann, que sa reconstitution du phare d'Alexandrie allait ultérieurement faire connaître d'un très large public. Le catalogue accorde une attention toute particulière à la provenance des objets, que l'exploitation systématique des journaux de fouilles, quelques dessins et l'indication de leurs dimensions dans certaines listes d'œuvres permettent parfois de préciser ; il s'intéresse de très près également (p. 51-53) à la technique – si particulière à l'Égypte – de ces sculptures souvent réalisées en plusieurs morceaux ou très largement complétées en stuc et dont certaines ont conservé des traces de polychromie (masque féminin n° 168 p. ex.), voire de dorure (fragments de relief n° 129). Les notices sont sobres, mais très complètes, fournissant aux chercheurs toutes les informations souhaitables sur les objets eux-mêmes, les parallèles les plus significatifs et un jeu d'excellentes photographies en couleurs – ce qui permet, dans ce cas-ci, de juger au mieux de la variété et de la qualité des matériaux. Souvent de petite taille, ces œuvres ne comptent assurément pas parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture antique ; mais, de cette production très artisanale qui rend bien compte de la moyenne de ce qui circulait dans cette province, se détachent quelques pièces particulièrement intéressantes, voire remarquables : une tête de Dionysos (ou d'un Ptolémée en Dionysos, n° 28), un torse de satyre tardo-hellénistique (n° 43), un beau portrait parfois considéré comme celui de Ptolémée VIII. Apion (n° 51), la partie inférieure d'une étonnante statue féminine en marbre sombre (Artémis courant ?, n° 58, sans doute datée trop bas), une tête de « Déméter – Io – Isis – Séléné » dont on s'étonnera qu'elle n'ait plus été étudiée depuis le recueil de 1927 (n° 112), un curieux fragment de groupe statuaire jusqu'ici inédit, provenant de la collection Schreiber (n° 137), un portrait de femme d'époque flavienne qui n'avait plus été repris depuis la *Römische Porträtplastik* de R. West, II, 1941 (n° 159), un splendide portrait d'enfant, méconnu également de la recherche depuis Watzinger, 1927 (n° 164, daté trop bas

« mittelseverisch »), plusieurs fragments de tables en *sigma*, dont certains inédits (n^{os} 175-181). On notera aussi d'assez nombreuses figures de dieux et déesses (Zeus, Sérapis, Dionysos, Hermès, Aphrodite) et plusieurs portraits de Ptolémées (n^{os} 46-47, 50-51, 98-99, 127), dont l'un ou l'autre n'a pas toujours été reconnu ou accepté jusqu'ici. Un catalogue essentiel, on le voit, pour qui veut se faire une idée de la production statuaire de l'Égypte hellénistique et romaine. Jean Ch. BALTY

Elena Di FILIPPO BALESTRAZZI, *Sculture romane del Museo nazionale Concordiese di Portogruaro*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 24,5 x 28,5 cm, XIII-296 p., 232 fig. (COLLEZIONI E MUSEI ARCHEOLOGICI DEL VENETO, 46). Prix : 145 €. ISBN 978-88-7689-265-3.

On se réjouira que l'excellente série fondée par G. Traversari au début des années 1970 ait trouvé, sous la direction de L. Sperti, son successeur à l'Université Ca' Foscari de Venise, ce second souffle qui nous vaut aujourd'hui, après le catalogue des gemmes de Vérone (*AC*, 80, 2011, p. 634-636), celui des sculptures du musée de Portogruaro et que deux autres volumes au moins soient signalés en préparation (le premier des deux vient d'ailleurs de sortir de presse). L'intérêt de la collection de Portogruaro est, on le sait, d'être essentiellement constituée de trouvailles de l'ancienne Iulia Concordia – ce qui permet de se faire une assez bonne idée, en dépit des destructions survenues au cours des siècles, de ce qui arrivait des grands centres voisins – ou des modèles qu'ils proposaient – dans cette petite ville de la *X Regio* et de ce qui est proprement de production locale. Les recherches d'archives très scrupuleuses conduites par E. Di Filippo Balestrazzi autorisent aujourd'hui à remonter aux anciennes collections (dont surtout celle de la famille Muschietti) et à retrouver l'origine de nombre d'œuvres dans les anciens inventaires ; on lui en saura tout particulièrement gré (un tableau, p. 233-245, regroupe commodément ces diverses informations). Une bonne introduction (p. 1-13) conduit le lecteur de ces premières collections à la constitution du Museo Nazionale Concordiese, inauguré en 1888. Tous ceux qui l'ont visité n'oublieront pas de sitôt cet étonnant édifice dont l'intérieur a le plan basilical et l'élévation (arcades sur colonnes et couverture « a capriate ») d'une église de la région, édifice dû à l'architecte Antonio Bon et où a été regroupé – quitte à scier parfois les inscriptions de sarcophages sans décor pour les insérer dans les parois... – tout ce qui avait été recueilli jusque-là dans les collections communales ou privées, mais aussi tout ce qui venait du site voisin où des fouilles de quelque ampleur venaient justement de démarrer, dans la nécropole paléochrétienne, en 1873. Quelque 232 œuvres exposées là (statuaire, reliefs, sarcophages, chapiteaux et autres éléments de décoration architecturale) sont ici publiés ; un deuxième volume comprendra ce qui se trouve dans les réserves. Les notices d'E. Di Filippo Balestrazzi sont très développées : sur la base d'une abondante bibliographie de comparaison (elle n'occupe pas moins de 37 pages en fin de volume), l'auteur discute longuement, en effet, les différentes opinions exprimées à propos des pièces les plus connues ; davantage de concision eût indiscutablement allégé ces pages, sans nuire pour autant à l'approche historiographique des objets. En dépit de cette parfaite connaissance de la bibliographie, on s'étonnera que n'aient point été utilisés ici la thèse de G. Daltrop

étaient alors copiés, soit d'après des modèles pris dans la même pièce, soit dans une pièce voisine, ailleurs dans la maison, ou dans une autre maison. Le plus important, selon W. Ehrhardt, tenait à la compatibilité des motifs. Enfin, le cinquième chapitre, également long (p. 144-206), concerne le maintien, dans les salles d'apparat, de décors anciens intacts, à l'occasion d'une nouvelle décoration en style contemporain. L'examen, fondé sur des dizaines d'exemples, débouche sur quelques conclusions importantes, qui seront d'ailleurs reprises et développées dans le dernier chapitre : l'auteur est convaincu de ce que le conservatisme du propriétaire n'a rien d'affectif ; il ne s'agit aucunement d'une nostalgie romantique à l'égard du passé mais plutôt d'un pragmatisme certain qui le pousse à conserver ce qui peut l'être, en prenant la décision non en fonction d'une idéologie mais sur des aspects concrets, et chaque fois au cas par cas. Il n'y avait pas de conscience de l'excellence d'un « style », au sens moderne du terme. Le chapitre 6 synthétise cette position : il y est question des « stratégies » développées par le propriétaire à l'égard des décors anciens encore présents. Selon W. Ehrhardt, une règle fondamentale régit la décoration d'une salle d'apparat : elle est relative à la correspondance en miroir (« spiegelbildliche Entsprechung ») des murs placés face à face et à la composition unitaire, symétrique, du décor d'une surface murale. Si cette règle n'est pas respectée, la salle n'est pas décorée « comme il faut ». Les exemples, cependant, abondent où le décor n'est pas adéquat : l'auteur introduit alors la notion de « situation provisoire » ; il cite plusieurs cas où il est clair que la solution ne dépend aucunement de la mode en vogue à ce moment. Le seul objectif poursuivi est le respect de la règle, à laquelle s'ajoute la condition essentielle de la compatibilité des motifs. Le prestige social est lié non au respect de la mode mais à une restauration de l'ancien qui vise à un résultat final harmonieux, parce que conforme aux règles. Ce que souhaitait finalement démontrer W. Ehrhardt, c'est la totale indifférence aux styles manifestée par les propriétaires, qui les utilisent quand le besoin s'en fait sentir, mais indépendamment du moment où ils représentent « la mode ». Reste la question posée en conclusion : pourquoi ces modes nouvelles ? D'où viennent-elles ? L'auteur n'y répond pas, parce que l'examen de ce problème – qui n'est pas concret – n'était pas son objectif. Fondé sur une connaissance encyclopédique des parois campaniennes et sur un regard très exercé, le livre fait assurément réfléchir ; il convaincrail sans doute davantage encore si les conclusions en étaient plus nuancées. Les règles sans exception sont rares, en effet, dans le domaine de la psychologie humaine, même s'il s'agit de propriétaires campaniens d'il y a environ deux mille ans. Les illustrations qui accompagnent le texte sont toutes en couleurs et d'excellente qualité.

Janine BALTÏ

Paul G.P. MEYBOOM & Eric M. MOORMANN, *Le decorazioni dipinte e marmoree della Domus Aurea di Nerone a Roma*. Louvain, Peeters, 2013. 2 vol. 21 x 27,5 cm. Parte 1 : Testo VIII-287 p. ; Parte 2 : Illustrazioni 190 p., 142 fig. (BABESCH. SUPPL., 20). Prix : 105 €. ISBN 978-90-429-2545-8.

Le projet qui débouche aujourd'hui sur ce livre érudit remonte aux années 1970, quand W. J. Th. Peters, dans la lignée des travaux sur la peinture romaine de son maître H. G. Beyen et en accord avec son collègue F. L. Bastet, autre élève de Beyen,

s'attachait à une étude de la genèse du IV^e style pompéien, à l'intérieur d'une chronologie large. Le point de départ idéal de l'examen était évidemment la *Domus Aurea* de Néron (construite entre 64 et 68), la collaboration des autorités archéologiques italiennes (en particulier L. Fabbrini) étant acquise. Cependant, une étude approfondie immédiate de l'édifice s'avéra impossible, en raison d'un manque de documentation graphique et photographique suffisante ; c'est finalement la réunion de cette documentation qui constitua la première étape de l'entreprise, dans les années 1980. Mais le temps avait passé et les fouilles du pavillon sur l'Oppius avançaient lentement ; aussi Peters, désormais à la retraite, fut-il amené à confier à son disciple E. M. Moormann sa part du travail (la peinture pariétale), tandis que P. G. P. Meyboom, élève de Bastet et déjà associé aux premières investigations, était chargé de l'étude des voûtes et plafonds. Ils présentent donc ensemble les résultats de cette très longue enquête qui avait impliqué, en plus d'eux-mêmes, deux générations antérieures de chercheurs néerlandais sur la peinture romaine. Il valait bien de le rappeler. Le livre présenté ici va bien au-delà du projet initial : il comporte huit chapitres dont il est intéressant d'examiner, avec quelque détail, la répartition et le contenu. Les deux premiers (rédigés par Moormann) concernent exclusivement le pavillon sur l'Oppius (le plus souvent désigné comme *Domus Aurea*, alors que ce nom devait s'appliquer, semble-t-il, à un ensemble beaucoup plus vaste) : l'histoire de la découverte et des fouilles opérées au cours des siècles d'abord, l'état de la question aujourd'hui ensuite, avec un éclairage plus particulier sur ce qu'ont pensé les différents chercheurs de la chronologie et de la fonction de l'édifice (publique ou privée ?). Le problème de la chronologie est repris au chapitre 3 (Moormann, Meyboom), où les auteurs exposent, à la manière d'un raisonnement logique, leurs propres conclusions sur les différentes phases constructives du bâtiment : alors que toutes les théories antérieures faisaient de la partie occidentale, classique et traditionnelle (série de salles carrées ou rectangulaires autour d'une cour à péristyle), le point de départ de la construction après l'incendie de 64, Moormann et Meyboom pensent que c'est l'aile orientale, au plan plus complexe, avec la salle octogonale et ses annexes rayonnantes, qui marque le début des travaux ; les murs des *horrea* pré-néroniens auraient joué, selon eux, un rôle déterminant dans l'élaboration du plan directeur. La construction se serait donc déroulée d'est en ouest, en une seule période continue, de 64 à 68, la décoration suivant immédiatement le gros-œuvre et trois ateliers travaillant simultanément pendant les quatre années. La décoration n'était pas achevée à la mort de Néron et le pavillon ne fut sans doute jamais utilisé. Moormann et Meyboom discutent en appendice la chronologie de L. F. Ball (2003) fondée sur une étude de la technique de construction des murs, chronologie complètement différente de celle qu'ils proposent et souvent illogique à leurs yeux. Le quatrième chapitre, le premier qui soit relatif au décor peint, est également dû à la collaboration des deux auteurs. La présentation est claire et didactique : trois groupes de décorateurs, au style bien reconnaissable, œuvrant au même moment en différents points de l'édifice, sont considérés comme trois ateliers distincts, appelés A, B, C. Ceux-ci appartiennent au IV^e style pompéien, l'atelier A caractérisé par des architectures monumentales sur fond blanc, B privilégiant la polychromie et C repérable à son style miniaturiste (version avancée du IV^e style). La production de ces ateliers est ensuite étudiée en détail dans chacun des endroits de l'édifice où elle apparaît (décoration pariétale et voûtes séparément). Les

panneaux figurés (scènes mythologiques ou paysages), peu nombreux, étaient confiés à des artistes indépendants qui collaboraient avec les différents ateliers, soit qu'ils leur aient été attachés en permanence, soit plutôt qu'ils aient été appelés d'ailleurs. Un développement particulier est consacré au témoignage de Pline (*NH* 35, 120) sur la participation à la décoration de la *Domus Aurea* du peintre Famulus, dont nos auteurs reconnaissent la manière uniquement dans la frise mégalographique de la Voûte Dorée. Le problème de la répartition des ateliers à travers l'édifice conduit à l'étude des rapports entre le décor et la fonction des salles (chapitre 5, Meyboom). L'habituelle distinction *negotium* / *otium* (public / privé) n'ayant aucun sens dans le cas de la *Domus Aurea*, c'est d'après l'emplacement de la salle dans l'ensemble du plan et d'après ses dimensions que son importance sera déterminée ; aux salles les plus vastes et les plus festives seront réservés les décors les plus luxueux : quatre classes hiérarchisées sont distinguées dans la qualité de la décoration peinte mais la priorité revient au marbre, à partir de Néron, point sur lequel les auteurs insistent beaucoup. Indépendamment du chapitre 8, qui constitue le catalogue descriptif et récapitulatif de toutes les salles de la *Domus* et de leur décor (pavements, parois, lunettes, absides, voûtes ou plafonds) et qui est donc le plus long (p. 145-250), les chapitres 6 (Moormann, peinture pariétale, p. 84-99) et 7 (Meyboom, peinture des voûtes, p. 100-144) sont les plus denses et concernent exclusivement le décor du IV^e style (peinture et marbre). Chacun des auteurs a donné à sa recherche une orientation personnelle : Moormann a centré l'étude sur le rapport entre les créations impériales et la production attestée dans les riches demeures campaniennes contemporaines (Herculaneum surtout), pour conclure que les peintres de la *Domus* « ne se sont pas fatigués à inventer une iconographie spécifique » mais ont eu recours à des modèles déjà en usage ; contrairement à cette optique très ciblée, Meyboom a conçu son chapitre comme une histoire plus générale de la décoration des voûtes et plafonds ; il s'agit d'une sorte de « manuel » en la matière, partant du monde gréco-italique d'époque archaïque et classique, passant ensuite à la Méditerranée orientale d'époque hellénistique (Alexandrie, Délos), à l'Italie de la période hellénistique, puis augustéenne (Maison d'Auguste, Aula Isiaca, villa romaine sous la Farnésine), avec les compositions du III^e style, pour en arriver aux décors du IV^e style de la *Domus Transitoria* et de la *Domus Aurea* et à la conclusion qu'à la différence de la décoration pariétale, victime d'une certaine standardisation due sans doute au succès des incrustations de marbres, les décors de voûtes et plafonds ont atteint à l'époque du IV^e style le sommet de leur développement et de leur originalité. On soulignera que le texte des différents chapitres a été « allégé » d'informations multiples rejetées dans plus de 700 notes, d'une écriture dense, qui témoignent d'un rare souci de la précision et d'une connaissance bibliographique sans faille. On regrettera seulement à cet égard que l'extraordinaire découverte, au cours des campagnes de 2009-2010, dans le secteur de la Vigna Barberini (Fr. Villedieu, *CRAI*, 2010, p. 1089-1114), d'une « construction néronienne » peut-être identifiable à la *cenatio rotunda* (Suétone, *Nero*, XXXI, 3) n'ait pu être prise en compte par Meyboom et Moormann, en raison de la date de rentrée de leur manuscrit. Ils avaient d'ailleurs écarté prudemment l'hypothèse d'une identification de la salle octogonale de la *Domus Aurea* avec la *cenatio rotunda* (p. 22 et n. 96 p. 31), alors que cette identification avait été souvent acceptée par d'autres. Un excellent livre donc, très complet – parfois même un peu répétitif sans doute, mais comment l'éviter dans

un travail aussi ample ? – qui ne manquera pas de susciter l'intérêt et peut-être aussi la controverse (quant à l'hypothèse sur la chronologie, par exemple). La documentation fournie invite d'ailleurs à la discussion. Cette remarque m'amène à souligner aussi la qualité du tome II regroupant une très riche illustration (plans, dessins, gravures, photographies de toutes provenances) qui permet de suivre aisément le fil du texte. On trouvera, en outre, une bien utile concordance de numérotation des différentes salles de la *Domus*, un long résumé anglais et plusieurs index. Janine BALTY

Michel E. FUCHS et Florence MONIER (Éd.), *Les enduits peints en Gaule romaine : approches croisées*. Actes du 23^e séminaire de l'Association Française pour la Peinture murale antique. Paris, ENS (13-14 novembre 2009). Dijon, RAE, 2012. 1 vol. 21 x 28,5 cm, 294 p., nombr. ill. (SUPPLÉMENT À LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EST, 31). Prix : 28 €. ISBN 978-2-915544-21-3.

Julien BOISLÈVE, Alexandra DARDENAY et Florence MONIER (Éd.), *Peintures murales et stucs d'époque romaine. De la fouille au musée*. Actes des 24^e et 25^e colloques de l'AFPMA, Narbonne, 12 et 13 novembre 2010 et Paris, 25 et 26 novembre 2011. Bordeaux, Ausonius, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 493 p., nombr. ill. (PICTOR, 1). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35613-089-1.

Les enduits peints connaissent depuis quelques temps déjà un regain d'intérêt. Technologies de fouilles, de levés, de conservation *in situ*, de dépose, de caractérisation et de restauration ont fait de tels progrès que quelques fragments repérés sur le terrain permettent des constatations tout à fait originales sur l'organisation et le contenu des panneaux. Il y a peu de temps encore, ces fragments même identifiés ne faisaient l'objet que d'une très brève mention dans le rapport de fouilles et finissaient dans une petite caisse sur une étagère d'entrepôt sans autre forme de ménagement. Mais même dans ce cas, leur réhabilitation n'est pas exclue, ce que montrent plusieurs contributions dans les Actes de l'importante rencontre de l'ENS en 2009 qui réunissait de très nombreux picturalistes de France et de Suisse. Suscitées par l'AFPMA (Association française pour la peinture murale antique), les discussions et échanges furent d'une telle richesse qu'un beau volume de près de trois cents pages en est issu. Et de fil en aiguille, les réunions suivantes ont pris une telle ampleur et le besoin d'en rendre compte s'est fait tellement pressant que les rencontres et journées d'études, qui existent depuis 1979, seront désormais accueillies dans une toute nouvelle collection, *Pictor*. *Pictor* I, 2013, recouvre les colloques de l'AFPMA, à Narbonne, 2010 et à Paris, 2011. – Comme le souligne Michel Fuchs dans un avant-propos, il ne faut pas nécessairement un décor élaboré pour comprendre le rôle d'un panneau et surtout son insertion dans un espace bi- et tridimensionnel. La peinture pariétale accompagne un fonctionnement domestique, ou public, ou cultuel, et sa nature même, sa composition ou son iconographie peuvent révéler la destination du local ou du passage dont elle est issue. La reconnaissance d'un programme édilitaire passe désormais aussi par la définition de la culture pariétale. Malgré les trente ans d'activité incessante et reconnue de l'AFPMA et de ses laboratoires associés, je pense que beaucoup d'archéologues seront surpris par la richesse des contributions présentées, par la précision des

sources stoïciennes et médioplatoniciennes et dont les nombreuses copies ont permis la continuité de la lecture de Platon des cercles d'Alcuin, jusqu'à Pétrarque et Ficin. À cette introduction générale succède l'introduction à la traduction de Calcidius, traduction dont l'auteur montre bien qu'elle est moins une transposition du grec en latin qu'une réécriture, Calcidius n'hésitant pas à bouleverser l'ordre et la structure de nombreux passages et phrases. B. Bakhouché compare la traduction calcidienne à celle de Cicéron, la seule autre traduction latine en circulation à l'époque, qu'elle confronte au texte original de Platon à travers une étude stylistique et linguistique. La traduction, élaborée avec le concours de L. Brisson, qui a pour objectif d'être lisible pour un lecteur contemporain, est aussi très exacte et assortie de nombreuses notes (même si certaines sont parfois trop elliptiques, par exemple concernant la définition célèbre du médioplatonisme des Idées comme pensées du dieu). Elle atteint le double objectif de l'acribie et de l'accessibilité, ce qui lui confère un grand mérite. On pourra peut-être seulement relever ici ou là de très légers oublis. Ainsi Calcidius traduit systématiquement la *hylè* platonicienne par *silva* qu'il distingue de *materia*, rendus respectivement par « matière » et « matériau » ; or, au chapitre 331, *materia* est, par inadvertance, traduite par « matière » (« Et la matière conviendra donc à cette œuvre... »). En dépit de ces remarques, qui n'affectent en rien l'excellente qualité de ce travail, ces deux volumes se distinguent par leurs nombreuses qualités d'érudition scientifique, philosophique et philologique et donnent, de manière claire et pédagogique, accès à un texte décisif de l'histoire de la philosophie à qui sa juste place est enfin rendue.

Alexandra MICHALEWSKI

Heinz-Günther NESSEL RATH, *Libanios. Zeuge einer schwindenden Welt*. Stuttgart, A. Hiersemann, 2012. 1 vol. 14,5 x 21 cm, VII-166 p. (STANDORTE IN ANTIKE UND CHRISTENTUM, 4). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7772-1208-1.

Ce « petit livre » (p. VII), issu de la documentation rassemblée par l'auteur pour son article « Libanios » dans le *Reallexikon für Antike und Christentum* (2008), a pour but de présenter Libanios pour lui-même – en tant que personnalité originale au sein d'une époque en pleine mutation – et par lui-même – par le biais de nombreuses citations entre guillemets de ses discours ou de ses lettres. Et c'est bien l'homme Libanios qui retient l'attention ici, les différents épisodes de sa vie certes (à travers l'*Autobiographie*, discours 1) mais surtout son attitude résistante vis-à-vis d'un monde qui, après la mort précoce de Julien, lui devient d'année en année plus étranger – mais où il réussit cependant à conserver une place et même une certaine influence. Ce qui est bien mis en lumière, c'est sa fidélité opiniâtre à la culture des Hellènes et au respect des temples et des autels où sont honorés les dieux. Les mots « christianisme », « chrétiens » ou « Christ » ne sont jamais utilisés dans toute son œuvre (il emploie des périphrases), sans doute par souci de purisme linguistique (car ce sont des mots qui n'appartiennent pas au grec classique) ou peut-être par crainte de laisser trop deviner son antipathie... Beaucoup d'indices montrent cependant, dans les lettres, que Libanios fait très souvent la distinction entre le christianisme, notion abstraite qu'il abhorre, et un compatriote chrétien, qu'il aidera s'il est en difficulté. On n'oubliera pas non plus qu'il eut, jusqu'à la fin de sa vie, des disciples chrétiens dont le plus

brillant aurait été Jean Chrysostome – ce qui n'est pas encore prouvé mais demeure, aux yeux de Nesselrath, « une fascinante possibilité ». Vis-à-vis des religions autres que le christianisme (judaïsme ou manichéisme), Libanius fait preuve d'une incontestable tolérance. Portrait attachant et nuancé donc, assez différent de celui qui est souvent proposé. C'est cependant le dernier chapitre du livre qui est le plus original, mettant en lumière l'évolution de l'image du rhéteur après sa mort. Considéré comme le meilleur défenseur de la rhétorique grecque classique de son temps, il passait dès le milieu du V^e siècle pour « le plus brillant professeur des hommes d'église les plus brillants » dans tout l'empire romain d'Orient. Le patriarche Sévère d'Antioche (512-518), par exemple, le range avant Basile le Grand et Grégoire de Nazianze. Plus tard encore, au IX^e siècle, Photius souligne l'excellence et l'utilité de ses écrits rhétoriques, sans jamais faire allusion à son paganisme farouche et à son idéalisation de Julien l'Apostat, aspects qui semblent définitivement passés à l'arrière-plan. Même ses lettres remportent encore tant de succès que d'innombrables imitations en sont fabriquées, qui visent à le réconcilier avec le christianisme. Ainsi, tout un échange de correspondance entre lui et Basile le Grand est inventé, dont le but était d'amener Libanius à reconnaître la supériorité du christianisme, auquel finalement il se serait rallié, sous l'influence de Basile... C'est d'ailleurs sous cet aspect de bon chrétien que Libanius serait apparu pour la première fois dans la littérature occidentale, travesti en ermite dans les « Miracles de Notre Dame », au XIV^e siècle ! Arrivée en Occident, la légende du rhéteur d'Antioche connaît de nouveaux et nombreux rebondissements, auxquels s'intéresse de très près Nesselrath, rappelant en particulier les fausses traductions latines de l'humaniste Fr. Zambeccari. Sur les 528 lettres en latin, seulement 109 étaient de véritables traductions, les autres étant fabriquées par Zambeccari lui-même. La supercherie ne fut découverte que quatre siècles plus tard par R. Förster, le premier vrai grand connaisseur de Libanius, dont les recherches sur le « Nachleben » constituent d'ailleurs la source essentielle de Nesselrath. Après un rappel rapide de nouvelles fictions nées encore au XIX^e siècle, le livre se termine sur la mention des éditions récentes (et traductions partielles) du « vrai » Libanius. Mais le mot de la fin doit revenir à l'auteur : le professeur de grec d'aujourd'hui, qui a vu se réduire, en une génération à peine, l'intérêt pour sa discipline et le nombre de ses élèves, ne devrait-il pas trouver un motif d'espoir dans l'exemple de Libanius qui, perdu trente années durant dans un monde qui lui était totalement étranger, a cependant réussi, par sa foi obstinée, à faire en sorte que, mille six cents ans plus tard, son monde à lui – qui commençait dès son époque à s'effacer – n'ait pas complètement disparu aujourd'hui ? Et l'auteur de conclure : « il nous appartient de veiller à ce qu'une partie de notre propre "geistigen Welt" aussi se maintienne à l'avenir ». Acceptons-en l'augure !

Janine BALTÛ

Silvia FENOGLIO, *Eustazio di Tessalonica, Commentari all'Odissea : glossario dei termini grammaticali*. Alessandria, Ed. dell'Orso, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XI-411 p. (HELLENICA, 43). Prix : 35 €. ISBN 978-88-6274-395-2.

The twelfth-century scholar Eustathius of Thessalonica owes his fame partly to his eye-witness report on the Norman Capture of Thessalonica in 1185. Besides authoring

d'origine surnaturelle, comme le montrent quelques cas d'animation de statues de culte évoqués dans un dernier et tout aussi intéressant chapitre, pour lequel on s'étonnera simplement que n'ait point été utilisé l'important article « Images de culte » du *ThesCRA*, II, 2004, où N. Icard-Gianolio, p. 463-471 fournit déjà plusieurs exemples de ces manifestations de prodiges et de ces statues enchaînées dont traite également ici l'auteur (p. 143-144). L'épilogue revient enfin sur l'épisode, souvent raconté, de l'attentat sexuel perpétré sur la Vénus de Cnide et sur les différentes manières dont il est perçu par Clément d'Alexandrie, pour qui l'œuvre n'est que l'image de la maîtresse de Praxitèle, non celle d'une déesse, par Philostrate, pour qui elle est une statue de culte que l'on doit vénérer comme tant d'autres, et par l'auteur anonyme du dialogue des *Amours*, attribué à Lucien, pour qui les réactions de deux amis, l'un hétérosexuel et l'autre homosexuel, se limitent à l'aspect d'œuvre d'art de la statue, à ce qu'elle figure une femme, une déesse, et, pour l'un d'eux, évoque même la grâce de Ganymède. Ce sont ces commentaires des auteurs de l'époque impériale qui enrichissent tout le volume et sous-tendent la démarche exégétique de St. Bussels, leurs discussions sur la manière de regarder les œuvres d'art, sur ce qui sépare la vie et la mort, les humains et les dieux, sur ce qui est croyance correcte et approche religieuse appropriée de la divinité, et sur l'amour (p. 170). Jean Ch. BALTY

Rossella PERA (a cura di), *Il significato delle immagini. Numismatica, arte, filologia, storia*. Atti del Secondo Incontro Internazionale di Studio del *Lexicon Iconographicum Numismaticae* (Genova, 10-12 novembre 2005). Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XXIV-536 p., 82 pl. (SERTA ANTIQUA ET MEDIAEVALIA, 14). Prix : 150 €. ISBN 978-88-7689-266-0.

Les actes d'un premier colloque réunissant les collaborateurs des équipes bolo-naise, gênoise, messinoise et milanaise du *Lexicon Iconographicum Numismaticae* et tenu à Messine en 2003 avaient paru l'année suivante (*AC*, 78, 2009, p. 653-654) ; ceux de la seconde rencontre, tenue cette fois-ci à Gênes en 2005, paraissent sept ans plus tard... Signe des temps, sans doute, et de la difficulté de plus en plus grande qu'il y a à trouver un éditeur et des subsides adéquats, dans nos disciplines, en période de crise. On ne peut, certes, que le regretter, d'autant que ce nouveau volume ne nous apporte pas moins de 21 articles originaux et le commentaire de 10 posters présentés alors au colloque, témoins de la vitalité de l'entreprise commune de ces quatre universités. Depuis la réunion de 2003, le projet de *Lexicon* a reçu le haut patronage de la Commission internationale de Numismatique (CIN) ; le colloque s'est ouvert désormais à des collaborations internationales (A. Burnett, Fr. Chaves Tristán, B. Lichocka, Fr. Lissarrague, P.P. Ripollès Alegre). Disons aussi que, si ce gros volume paraît enfin, c'est grâce au mécénat de la Cassa di Risparmio di Genova e Imperia et à la ténacité de R. Pera. Un fort volume donc, une fois encore, et très largement illustré, dont il est bien difficile de détailler ici le contenu tant il est riche. Pour nous en tenir au cadre chronologique couvert par *L'Antiquité classique* (le colloque s'ouvrait aussi à l'époque byzantine et au Moyen Âge occidental), on signalera les communications relatives aux personnifications de villes par l'image d'une déesse ou d'une nymphe (M. Caccamo Caltabiano), aux types monétaires de Grande Grèce à l'époque

archaïque et classique (M. Taliercio Mensitieri), à l'image d'Aphrodite de Chypre (B. Lichocka), à la signification du trône sur les monnaies grecques (B. Carroccio), romaines (M. Puglisi) et byzantines (D. Castrizio) – bel exemple de recherche parallèle sur un thème déterminé –, aux premières images monétaires de *dea Roma* (A. Burnett), aux échos de l'iconographie hellénistique dans le monnayage de la péninsule Ibérique pré-romaine et romaine (P.P. Ripollès et Fr. Chaves Tristán), à ce qui caractérise l'image du Tibre et permet de l'identifier en regard des autres représentations de fleuves (P. Serafin), à la représentation de l'oikoumène dans la tradition gréco-romaine (S. Bianchetti), aux émissions des *Augustae*, des Flaviens aux Sévères (E. Ercolani), à l'image de *Securitas* (R. Pera), à l'iconographie de la *mater* sur les monnaies impériales – de la *mater* en tant que mère d'un prince ou d'un empereur à la *mater deum* ou *mater castrorum* p. ex. (A. L. Morelli). P. Moreno se penche sur différents détails de l'iconographie ou de la geste d'Alexandre qui trouvent un écho sur les monnaies ; Fr. Lissarrague revient sur les comparaisons autrefois proposées par Ch. Seltman entre les épisèmes de boucliers sur la céramique attique et certains motifs monétaires et insiste sur la nécessité qu'il y a à « traiter prioritairement chaque image à l'intérieur du système auquel [elle] appartient » (p. 7), pour éviter toute généralisation ou erreur d'interprétation. Une communication de Fr. Ghedini et I. Colpo s'intéresse au problème de la formation d'un répertoire iconographique à propos de l'image de Cyparisse, qui n'apparaît presque exclusivement que dans la peinture pompéienne. Les 8 posters présentés étudiaient différents types monétaires, ceux de l'aigle sur un dauphin (A. D'Arrigo), du protome de sanglier ailé (C. Trombetti), du coq, si polysémique (C. Pilo), de la *dea Terina* (Gr. Salamone), de la *Victoriola* dans le monnayage de l'époque républicaine (R. M. Nicolai), du *lituus* dans celui du règne d'Auguste (M. Ferrero), des couronnes du monnayage sassanide (A. Gariboldi). Un volume essentiel, on le voit bien, pour tous ceux qui travaillent dans ce domaines de la numismatique et de l'iconographie antiques.

Jean Ch. BALTY

Francesco DE ANGELIS, Jens-Arne DICKMANN, Felix PIRSON & Ralf VON DEN HOFF (Ed.), *Kunst von unten? Stil und Gesellschaft in der antiken Welt von der "arte plebea" bis heute*. Internationales Kolloquium anlässlich des 70. Geburtstages von Paul Zanker, Rom Villa Massimo, 8.-9. Juni 2007. Wiesbaden, L. Reichert, 2012. 1 vol. 22 x 29 cm, 184 p., 158 fig. (PALILIA, 27). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-89500-915-0.

L'initiative était excellente de dédier à P. Zanker, à l'occasion de son 70^e anniversaire, un colloque sur ce que R. Bianchi Bandinelli avait qualifié d'« arte plebea » dans l'art romain – une appellation que sa couleur marxiste avait conduit certains à rejeter en bloc tout aussitôt. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? La question valait d'être posée et dix communicants acceptèrent d'y répondre en l'envisageant sous divers aspects, voire pour différentes périodes. Ce nouveau volume de *Palilia* – une collection qui nous a déjà donné tant d'intéressantes études – constitue les actes de ces deux journées de réflexion. L'étonnante mosaïque de la moisson, dans un tombeau de l'Isola Sacra (I. Baldassare) et plusieurs scènes de la peinture pompéienne – scènes de culte de Moragine ou de rixe dans l'amphithéâtre, fresque dite « du boulanger », pein-

Dodécacanèse (Kos, Rhodes, ...), Cyclades (Amorgos, Andros, Délos, Keos, Mélos, Naxos, Paros...), Eubée et Sporades. Chaque île fait l'objet d'une brève notice reprenant les principales données littéraires, épigraphiques et numismatiques, la géographie physique (montagnes, fleuves), les éventuels problèmes pendents de géographie historique, un historique et une bibliographie (généralement limitée à 2007). S'ensuivent pour chaque territoire concerné des notices descriptives et bibliographiques par site. Un jeu de 37 planches permet de visualiser la distribution de ces sites sur chacune des îles, Rhodes et l'Eubée étant, en raison de leur taille, partagées entre plusieurs excellentes cartes. Ceci nous vaut un certain nombre de notices très développées, en particulier pour les grands sites (Samos, Kos, Rhodes, Délos) parfois accompagnés de plans spécifiques des zones urbanisées (au demeurant affreux), et les grands sanctuaires (Héraion de Samos, Askélépeion de Kos). Ce n'est pas le lieu de regretter l'absence de renvoi systématique à tel ou tel bulletin archéologique ou épigraphique. Saluons au contraire la mise au place d'un très bel outil de travail qui se révélera utile tant au chercheur qu'aux éphories locales encouragées désormais à ne plus négliger les vestiges qui ne comptent pas parmi les plus spectaculaires ou les plus prestigieux.

Laurent THOLBECQ

Ursula QUATEMBER, *Das Nymphaeum Traiani in Ephesos*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 30 x 39 cm, XXI-118 p., 143 pl. (FORSCHUNGEN IN EPHEOSOS. Band XI, 2). Prix : 76 €. ISBN 978-3-7001-4010-8.

Comme elles le firent depuis la fin du XIX^e siècle et tout au long du XX^e, les grandes fouilles savent encore publier dignement les monuments les plus significatifs dont elles ont achevé le dégagement en des monographies définitives accompagnées de toute la documentation graphique et photographique souhaitable. C'est ce que l'Académie de Vienne nous rappelle fort opportunément, avec d'autres entreprises d'envergure (*FD, EAD, AvP, Milet, Corinth, Athenian Agora*), qui vient d'éditer coup sur coup plusieurs volumes des *Forschungen in Ephesos* – quelques-uns in-f° pour conserver l'échelle des beaux relevés effectués pierre à pierre (1:50^e pour le plan et les élévations de l'édifice, dans ce cas-ci ; 1:10^e pour l'ensemble des éléments d'architecture répertoriés : bases de colonnes et de pilastres, architraves, chapiteaux, frontons etc.). Le nymphée de Trajan, vers le milieu de la rue des Courètes, avait été dégagé en 1957-1958, mais assez sommairement signalé dans les rapports de fouille de ces années. Relevé et étudié par l'architecte H. Pellioni à partir de 1962, il n'avait cependant jamais fait l'objet d'une publication et une partie des dessins réalisés ainsi que le manuscrit de cette étude semblent aujourd'hui perdus. On en saura d'autant plus gré à H. Thür d'avoir chargé U. Quatember de refaire toute cette documentation et de consacrer à ce monument sa thèse de doctorat, achevée en 2006 et dont paraît ici une version amplement remaniée. Alors que fontaines et nymphées ne cessent d'attirer l'attention des chercheurs (thèse, malheureusement inédite, de S. Agusta-Boularot, *La fontaine, la ville et le Prince : recherches sur les fontaines monumentales et leur fonction dans l'urbanisme impérial, de l'avènement d'Auguste au règne de Sévère Alexandre*, Aix-en-Provence, 1997 ; Cl. Dörl-Klingenschmid, *Prunkbrunnen in kleinasiatischen Städten. Funktion und Kontext*, Munich, 2001 ; J. Richard, *Water for*

the City, Fountains for the People : Monumental Fountains in the Roman East, Turnhout, 2013), il était bien nécessaire de disposer enfin de cette présentation exhaustive d'un monument qui marque véritablement une étape dans l'histoire de ce type architectural : c'est le premier, en effet, où l'empereur – ici présent sous la forme d'une statue colossale au centre de la construction – s'affirme comme dispensateur et maître de l'eau. Daté d'entre 102 et 114 par une dédicace à Artémis, à Trajan et à sa patrie par Ti. Claudius Aristion, dont Pline (*ep.* VI, 31, 3) nous dit qu'il était *primus Ephesiorum et homo munificus*, ce nymphée est donc un repère chronologique assuré. Description et analyse architecturale sont conduites sur la base des vestiges encore *in situ*, celle aussi de précieuses photographies de fouille pour certains éléments aujourd'hui déplacés, et surtout d'un « Steinkatalog » rigoureux et magnifiquement illustré. L'auteur s'applique à mieux définir qu'on ne l'a parfois fait le terme de « Fassadennymphäum ». Sa restitution de l'ensemble du monument se différencie sur un point majeur de celle de son prédécesseur H. Pellioni, souvent reprise jusqu'ici : deux étonnantes colonnes torses en pavonazzetto, ornées de reliefs dionysiaques (Pan, putti, grappes de raisin et feuilles de vigne), d'un type relativement rare dont le meilleur parallèle est celui des éléments remployés dans la niche de Sainte-Hélène ou comme « Colonna Santa » à la basilique Saint-Pierre de Rome, encadraient la statue de Trajan et la mettaient tout particulièrement en évidence par rapport aux autres « tabernacles », d'ordre composite au rez-de-chaussée et d'ordre corinthien à l'étage. U. Quatember sait replacer tous ces éléments dans leur contexte et souligne notamment le parallélisme qu'offre le monument, dans sa répartition des ordres entre les différents étages, avec les autres bâtiments contemporains de la ville (bibliothèque de Celsus, d'ailleurs achevée par le même évergète ; « Strassenbrunnen » sur la voie conduisant à la Porte de Magnésie) ; elle revient également sur cette caractéristique de l'architecture du moment que V.M. Strocka appelait « traianische Nüchternheit » et qu'elle définit, quant à elle, comme une « Dekorlosigkeit » dont j'hésite cependant à penser qu'elle soit essentiellement dictée par le souci de faire mieux ressortir la richesse du reste du décor (colonnes torses et chapiteaux ; p. 64). On notera, par ailleurs, dans la construction, un manque de soin croissant dans la finition des détails (moultures et autres) au fur et à mesure que les éléments architecturaux échappent au regard direct de l'observateur, dans les parties hautes de l'édifice. Le catalogue des sculptures ne permet de restituer le programme iconographique que dans ses très grandes lignes (famille impériale au centre, évergètes et divinités [?] dans les niches des ailes). Une balustrade à croisillons et poteaux hermaïques figurant les planètes ou les dieux de la semaine (Jupiter, Mars, Mercure, *Sol*, Vénus, Saturne) est une modification tardive, de l'époque tétrarchique (Quatember), voire de la deuxième moitié du IV^e siècle (Wrede) ; l'utilisation du nymphée et de l'aqueduc qui l'alimente est assurée, en effet, bien au-delà de cette date. Voilà, une fois de plus, un volume majeur dans une série dont l'éloge n'est plus à faire. On attendra maintenant avec impatience la publication du nymphée de C. Laecanius Bassus, désormais signalée comme « in Vorbereitung », par les soins de M. Aurenhammer et K. Jung (*FiE*, IX 6), un monument dont l'organisation architecturale et le décor sculpté ne manquent pas non plus d'importance pour l'histoire de ces « Fassadennymphäen ».

Jean Ch. BALTY

et les index (p. 379-425). À la vue des données ainsi collectées, il est possible de procéder à quelques constatations : en effet, une part non négligeable des procurateurs de passage en Dacie, qui n'y ont détenu qu'une seule fonction, ne sont pas connus par ailleurs. Ce fait illustre à soi seul les entraves auxquelles se confronte la recherche, résultante de la défaillance des sources. Toutefois, s'il faut garder bon espoir en de nouvelles trouvailles, comme l'atteste l'*addendum* figurant au début de l'ouvrage, on observe dans le même temps que d'éminents chevaliers, destinés par la suite à de très hautes fonctions équestres, quand ils ne furent pas admis au Sénat, sont passés par la Dacie : alors que M. Macrinus Vindex finit par devenir préfet du prétoire à l'instar de T. Flavius Constans, tandis que (M.) Ulpus Saturninus était nommé préfet de l'annone et que P. Cominius Clemens se retrouvait à la tête des flottes de Misène puis de Ravenne, M. Aurelius Tiesianus entra au Sénat comme avant lui P. Helvius Pertinax, M. Valerius Maximianus et M. Macrinus Avitus Catonius Vindex, dont les promotions, consécutives à leurs procuratèles daces, s'expliquent par le contexte militaire troublé du règne de Marc Aurèle. Ce sont également les difficultés du moment ou une vacance provisoire du pouvoir, durant le III^e s., qui expliquent pourquoi certains procurateurs financiers de Dacie Apulensis se retrouvèrent à titre temporaire en charge du gouvernement effectif des *Tres Daciae*, en substitution du légat pro préteur : Herennius Gemellinus, M. Aurelius Tiesianus, Q. Axius Aelianus, (M.) Ulpus [---] et M. Aurelius Marcus. S'il nous est donné de retracer des schémas de carrière suivant un enchaînement d'affectations qui ne laissent peut-être rien au hasard, comme ceux qui voient ces procurateurs-gouverneurs quitter la Dacie inférieure pour se rendre ensuite dans l'une des deux provinces de Maurétanie, on s'aperçoit aussi que ces fonctionnaires ne se déplaçaient jamais seuls, illustrant ainsi une pratique déjà mise en évidence pour l'ordre sénatorial. C'est le cas par exemple d'Herennius Gemellinus venu à Sarmizegetusa où il s'acquitta en outre d'un vœu à *Deus Aeternus* avec son épouse, Aelia Saturnina, et leurs quatre enfants, Herennius Ursus, Gemellinus, Super et Saturninus (*CIL* III, 7901 = *IDR* III/2, 188). Ce voyage en Dacie ne fut d'ailleurs pas une première pour Gemellinus et Saturnina, puisque, lorsqu'il fut tribun militaire dans une unité à l'identité malaisée, il avait élevé une dédicace à Hécate pour la sauvegarde (*pro salute*) de son épouse, victime, aux dires de l'auteur, d'un enchantement (*AE* 1913, 51 = *ILS* 9515 = *IDR* III/2, 220). En conclusion, cet ouvrage, à l'instar du premier volume, constitue un outil de travail de premier ordre pour connaître l'histoire administrative des provinces daces et rappelle combien les recherches prosopographiques sont utiles pour parvenir à cette fin.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Rocco SINISGALLI, *Perspective in the Visual Culture of Classical Antiquity*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, xii-195 p., 106 fig. Prix : 60 £. ISBN 978-1-107-02590-5.

Ce livre, qui a longtemps mûri dans l'esprit de son auteur, vise à combler une lacune fondamentale : il s'agit, en effet, d'élaborer une histoire de la perspective, telle que celle-ci était conçue en Grèce et à Rome. Car, selon R. Sinisgalli, la science de la perspective linéaire – intimement liée à la catoptrique, ou science des miroirs – était

parfaitement connue des Anciens. Contrairement à ce qui est généralement admis, ce n'est pas seulement sur l'observation attentive par l'œil que se fondent les théories classiques de la perspective mais aussi sur les lois scientifiques qui règlent la distance entre les objets – « rules of geometry that are based upon the science of mirrors » (p. 2). Le concept existait dès Platon mais R. Sinisgalli s'attache surtout à Euclide de Mégare et à ses travaux sur la science des miroirs (chapitre 1). Le chapitre suivant est consacré à Lucrèce et le chapitre 3 à Vitruve, deux auteurs dont sont analysés en profondeur les passages-clés, expliqués par de nombreux schémas démonstratifs. Dans le chapitre relatif à Vitruve, on relèvera un paragraphe particulièrement révélateur de la conception polémique du livre ici recensé ; intitulé « not only the mark of the intellect », il s'en prend à E.H. Gombrich qui affirmait dans *The Story of Art*, p. 91, que les œuvres des artistes grecs ou romains « never look like mirrors in which any odd corner of nature is reflected. They always bear the stamp of the intellect which made them ». R. Sinisgalli poursuit alors dans le texte de Vitruve sa recherche d'arguments contre cette prise de position. Le chapitre 4 fait le lien entre Vitruve et la peinture de son temps et plonge le lecteur au centre de la salle des Masques dans la Maison d'Auguste au Palatin, expliquant notamment de quel point de la pièce il conviendrait de regarder idéalement les images ou montrant comment les fresques répondent à un « niveau d'œil » approximativement conforme à celui d'Auguste (sur la base du portrait physique d'Auguste, fourni par Suétone) ; le rendu et la différenciation des ombres et des lumières – toujours dirigées de droite à gauche – confirmeraient aussi que la composition des fresques est de nature géométrique et non intellectuelle ou intuitive. Le même type d'observation s'applique, au chapitre 5, à la perspective dans la peinture campanienne : des exemples significatifs sont relevés à la Villa des Mystères à Pompéi ou dans la « Villa de Poppée » à Oplontis (fig. 78-80). Avec le dernier chapitre, on retourne aux auteurs et à la science : est passé au crible l'*Optique* de Ptolémée, un traité seulement connu par une traduction latine (remontant à l'original grec, via l'arabe) passablement obscure, dont R. Sinisgalli s'attache à commenter tous les paragraphes relatifs à la science des miroirs, en recourant à nouveau à de multiples dessins pour se faire mieux comprendre. Un livre à thèse donc, dense et original, touchant à la fois aux domaines artistique et scientifique, une recherche qui ne manquera pas de retenir l'attention des spécialistes de la peinture antique et sans doute aussi de susciter une riche controverse.

Janine BALTY

Astrid FENDT, *Archäologie und Restaurierung. Die Skulpturenergänzungen in der Berliner Antikensammlung des 19. Jahrhunderts*. Berlin, De Gruyter, 2012. 3 vol. 17 x 24,5 cm. Band 1 : XIV-615 p.; Band 2 : 404 p.; Band 3 : 139 pl., 93 fig., 36 dessins. (TRANSFORMATIONEN DER ANTIKE, 22). Prix : 199,95 €. ISBN 978-3-11-024743-5.

On ne saurait assez louer l'initiative de l'auteur, lui-même sculpteur et ayant participé aux projets de restauration des antiques du Pergamon-Museum, de consacrer une étude aussi systématique – sa thèse de doctorat, présentée en 2009 à l'université de Bielefeld – aux restaurations qui affectèrent les sculptures des musées de Berlin au XIX^e et au tout début du XX^e siècle (jusqu'en 1918), car ses conclusions dépassent de

des portiques de l'« agora civile » n'aurait rien d'impossible. En Orient, ce type de décor en terre cuite constitue jusqu'ici un *unicum*. Il était d'autant plus judicieux de le publier sans retard et l'on saura tout particulièrement gré à Cl. Lang-Auinger de l'avoir fait avec autant de soin, en analysant les moindres caractéristiques iconographiques et techniques de ces quelque 44 fragments dont elle présente très honnêtement plusieurs variantes de restitution possibles, les unes et les autres très vraisemblables mais entre lesquelles il est difficile de choisir compte tenu de l'état fragmentaire des éléments mis au jour.

Jean Ch. BALTY

R.R.R. SMITH, *The Marble Reliefs from the Julio-Claudian Sebasteion*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2013. 1 vol. 23,5 x 32 cm, XVI-376 p., 175 pl., 275 fig., 1 dépliant. (APHRODISIAS, 6). Prix : 89,90 €. ISBN 978-3-8053-4605-4.

Le monument est exceptionnel, tant en raison de son dispositif architectural « highly unusual » (p. 36 et 314) que par son riche décor sculpté ; sa publication par R.R.R. Smith l'est tout autant, par la variété des éclairages que l'auteur a su donner à la présentation de cet énorme *corpus* de hauts-reliefs aux personnages quasiment grandeur nature et le soin extrême apporté à cette étude vraiment exemplaire : un maître livre à tous égards. 80 des 203 panneaux des deuxième et troisième étages des façades bordant cette impressionnante « avenue » de 82 m de long ont été mis au jour par les fouilles des années 1979-1984 ; un monumental *propylon* orné de statues marquait le débouché de cette voie sur un des axes majeurs de la ville, celui qui longe le petit côté des deux *agorai* et conduisait au théâtre ; à son autre extrémité, l'avenue débouchait sur un temple dont il ne subsiste que peu de vestiges et qui était dédié à Tibère et à Livie, nouvelle Déméter. L'ensemble rappelait les liens privilégiés tissés avec Rome depuis l'époque d'Auguste et le renouvellement de ces mêmes privilèges par Tibère, en 22 (Tacite, *Ann.* III, 59-63) ; il fonctionnait donc, en quelque sorte, comme un *Sebasteion* – c'est le nom qui lui fut donné, en tout cas, dès sa découverte. Il avait été érigé par les fils de deux familles locales qui s'étaient réparti ces différentes constructions, deux frères de l'une, Eusebes et Menandros, se chargeant de faire édifier le *propylon* et le portique nord de l'avenue, deux frères de l'autre, Attalos et Diogenes, attachant leur nom au portique sud et au temple. Le projet avait sans doute été élaboré de commun accord, mais des équipes différentes furent chargées de chacune des parties de ce vaste programme, trop développé d'ailleurs pour qu'il pût être confié à un seul atelier et achevé en un temps raisonnable. Commencés sous Tibère (la date de 22 semble bien devoir constituer un *terminus post quem*), les travaux ne furent d'ailleurs terminés que sous le règne de Néron, vers 60 ; la phase la plus importante date de Claude : elle est consécutive au tremblement de terre (lequel ? le choix est difficile, cf. p. 18) qui provoqua une interruption du chantier et entraîna, vers le milieu des portiques, de réelles adaptations dans la réalisation d'un programme sculpté qui ne pouvait plus être le même que celui décidé quelque vingt ans auparavant. Si les premiers reliefs à avoir été réalisés sont ceux du deuxième étage du portique nord, figurant les *ethnè* de l'Empire, ceux du troisième étage, qui évoquent presque exclusivement des événements des règnes de Claude et de Néron (un seul panneau, à l'extrémité orientale du portique sud, figure Auguste, C2 ; un seul autre,

C16, paraît représenter Tibère) appartiennent essentiellement à cette deuxième et importante phase des travaux. Ces reliefs, inscrits dans l'architecture des portiques, sont comme des peintures encadrées (« Reliefs as framed pictures », p. 32) ; ils continuent en quelque sorte la tradition des *pinakes* du *logeion* des théâtres classiques. R.R.R. Smith en suit très judicieusement aussi l'évolution jusqu'aux mosaïques qui ornent le haut de la nef de Sainte-Marie-Majeure. Chaque aspect du monument est ainsi replacé dans son plus large contexte ; c'est un des nombreux points forts de ce livre. Le plan même de cet étrange ensemble n'y échappe pas, que l'auteur n'hésite pas à comparer – et le parallèle ne manque pas de convaincre – à celui de l'agora d'Assos (p. 36). Ce sont cependant ces panneaux sculptés et leur extraordinaire richesse iconographique qui retiennent essentiellement Smith. On soulignera l'intérêt de ses très nombreuses notes techniques, fondées sur une observation attentive des reliefs et qui conduisent à de très instructifs schémas d'assemblage des blocs (fig. 14 p. 40), aujourd'hui concrétisés par une anastylose partielle de l'extrémité orientale du portique sud (pl. 6-9), extrêmement suggestive. On se serait attendu à des notes du même ordre sur la facture des reliefs et les différences observées d'un panneau à l'autre, en vue de déterminer la part de chacune des équipes engagées dans ce projet et une éventuelle évolution stylistique sur ces plus de quarante ans qu'ont duré les travaux (entre les figures des *ethnè*, en tout cas, et les reliefs claudio-néroniens) ; n'y en a-t-il vraiment aucune ? et la facture des différentes équipes ne se laisse-t-elle pas appréhender au sein de l'ensemble de la production locale ? Voilà, peut-être, le seul manque dans ce précieux volume ; mais il doit y avoir une raison à cela, quand bien même le lecteur ne la perçoit pas, du moins à première vue. Smith s'attache beaucoup, en revanche, à l'esprit même dans lequel ces reliefs ont été conçus, la plupart s'inscrivant dans une tradition clairement hellénistique qu'il souligne à diverses reprises, et fort peu d'entre eux reproduisant des « modèles » romains officiels, différence observée jusque dans la plus ou moins grande fidélité accordée à l'exactitude typologique des portraits d'empereurs et d'impératrices. On signalera ici l'excellent commentaire, si détaillé et si complet, relatif aux *ethnè*, à ces *nationes* qui évoquent, comme il le reconnaît (n. 151 p. 121), l'*imperium sine fine* de l'*Énéide* (I, 278) et constituent un véritable « inventaire du monde », pour reprendre ici l'heureuse formulation de Cl. Nicolet. Dans ce cas-ci, c'est bien à une « imported iconography » (p. 37) que l'on a affaire, de toute évidence ; mais à l'étage supérieur, et dans les reliefs du portique sud, une conception plus « grecque » et plus « locale » s'impose, qui assimile les empereurs, ces Θεοὶ Σεβαστοί de la dédicace, aux Olympiens (p. 126), les figure systématiquement dans une nudité héroïque que l'on imagine mal à Rome dans ce type de scènes (cf. p. 193), et leur confère un aspect quasiment allégorique. Le deuxième étage du portique sud aligne, quant à lui, sur toute la longueur de l'avenue, « one of the largest surviving collections of ancient visual mythology from a single unified context » (p. 197). Les moindres détails iconographiques sont mis en évidence pour tenter d'identifier l'épisode retenu par certains reliefs aujourd'hui incomplets, voire très fragmentaires, et l'on ne peut qu'admirer la parfaite maîtrise des parallèles évoqués dont témoigne l'auteur. L'observateur moderne est, certes, surpris de ne pas découvrir de véritable programme d'ensemble, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, et de ne rencontrer ici qu'une organisation assez lâche des reliefs (« loosely arranged », p. 302), encore que certains regroupements soient possible et

fassent immédiatement sens (autour des figures de Dionysos et d'Héraklès, par exemple). Pour Smith, cette série « represent the Greek order of things in all its abrupt variety. To read and know the subjects was to participate actively in one's culture: the mythological reliefs acted as a local databank of Greek cultural memory » (p. 303). L'Empire, avec ses images de Claude ou de Néron domptant la Bretagne ou l'Arménie (C8 et 10) ou celle, plus forte encore, de Claude en maître de l'oikoumène et des océans (C29), figurait ici comme la suite naturelle (et la conclusion logique) de l'histoire des dieux et des héros de la mythologie grecque (p. 314). On discutera sans doute l'identification de certaines scènes (C16 : Tibère ? ; C19 : C. et L. César ?) ou de certains personnages (S6 : Claude ?) ; mais l'ensemble est là, impressionnant et qui force l'admiration. Ce gros volume repose sur une magnifique documentation graphique (dessin au 1/20^e de chaque plaque, avec un détail du plan supérieur montrant la présence ou non de trous de louve ou de fixation de pinces, conduisant, dans certains cas, à assurer que le relief a été achevé *in situ*, sur le monument) et photographique qui permet de suivre toutes les étapes du raisonnement ; plusieurs figures dans le texte et un dépliant en fin de volume, remplaçant les photos de ces panneaux dans leur cadre architectural, complètent pour le lecteur, et sur toute la longueur des portiques nord et sud, l'impression d'ensemble donnée au visiteur sur le site par l'anastylose des premières travées. Une réalisation éditoriale (texte et illustration) de tout premier ordre.

Jean Ch. BALTJ

Andreas SCHMIDT-COLINET & Waleed AL-AS'AD (Ed.), *Palmyras Reichtum durch weltweiten Handel. Archäologische Untersuchungen im Bereich der hellenistischen Stadt*. Vienne, Holzhausen, 2013. 2 vol. 22 x 31,5 cm. Band 1. *Architektur und ihre Ausstattung*, 265 p., 232 fig. Band 2. *Kleinfunde*, 311 p., 264 fig. Prix : 75 € (le vol.). ISBN 978-3-902868-63-3 ; -64-0.

En 1997/98, la découverte par prospection géomagnétique d'un quartier inconnu de Palmyre avait créé l'événement : les images produites laissaient deviner au sud de la ville d'époque impériale, entre le Wadi as-Suraysir, la source Efqa et la nécropole ouest, deux grilles urbaines inconnues, l'une articulée sur le Wadi, l'autre plus au sud suivant un axe de direction ouest-est, clairement visible sur 300 m environ. L'intérêt était d'autant plus grand qu'on soupçonnait tenir là, sur une vingtaine d'hectares, le noyau hellénistique de la cité caravanière jusque-là évanescent. Les fouilles menées dans le secteur entre 1999 et 2007 par A. Schmidt-Colinet et ses collègues de l'Université de Vienne confirmèrent pleinement l'intérêt de la découverte : deux grandes phases furent identifiées, l'une d'époque hellénistique, l'autre d'époque impériale, succédant à un premier état augustéen. Précédés de nombreux rapports préliminaires, les deux volumes recensés constituent la publication finale de ces travaux. L'ouvrage est remarquable, à la hauteur de l'intérêt des découvertes, et contribue de façon essentielle à la connaissance de la culture matérielle et de l'histoire de la plus grande oasis du désert syrien. Deux larges sondages de 25 x 6 m et 45 x 45 m (modestement qualifiés par A. Schmidt-Colinet de « Testgrabungen »), ont été ouverts au cœur de la zone prospectée ; l'un a mis en évidence un croisement de rues et des états successifs de constructions associées, l'autre a révélé une maison centrée sur une cour, dont le

du riche découle de l'unité des chrétiens (p. 146-147). Pour l'anonyme pélagien auteur du *De divitiis*, l'*avaritia* est un pur produit de la volonté, et la richesse ne fait que découler de cette volonté (p. 311) ; mais ici, il n'y a pas de « bons riches » mais seulement des criminels. En sens contraire, pour Augustin, le « bon riche » a sa place dans l'Église et se doit d'être généreux. Avec Léon le Grand (440-461), c'est la voie augustinienne qui s'impose. La richesse est acceptée, le problème est son utilisation (p. 465), alors même qu'il y a de plus en plus d'« appauvris ». L'origine de la richesse de l'Église est d'ailleurs moins le fait désormais des riches de Rome et d'Italie que celui de l'empereur, de personnes modestes et de gens de cour (p. 469). Avec le pape Symmaque, cette richesse devient inaliénable (p. 477). Depuis la fin du V^e siècle, les évêques ne sont plus considérés seulement comme des gestionnaires de biens, mais aussi comme des *domini*, situation appréciée par beaucoup d'entre eux (p. 487). La critique radicale de la richesse a disparu. Au VI^e siècle, par son pouvoir pastoral, l'évêque, puissant de fait dans la cité, a pour mission de bien gérer ce qui est considéré comme la « richesse des pauvres » (p. 496). Mais, dans un monde appauvri, il s'agit de « pauvres conjoncturels » (p. 512). Or, clergé et pauvres tendent à s'amalgamer (p. 510). Et les moines vont éclipser les pauvres en tant qu'« autres » privilégiés ; dans l'imaginaire chrétien, ils sont même considérés comme les « saints pauvres » (p. 517). Pour les laïcs, ces pauvres sont des intercesseurs, auxquels il faut donner pour obtenir le salut. Les pauvres sont donc bien plus désormais des « autres » que des « frères » (p. 516) : on voit qu'on n'est plus là dans les termes de la problématique initiale évoquée p. 77 (*supra*), alors même qu'on peut regretter que l'auteur n'explicite pas davantage cette évolution. Tel est le processus qui mène à une définition du clergé comme radicalement « autre », différent du monde des laïcs par l'apparence (tonsure) et par le comportement (continence) (p. 517-518). L'imaginaire aura produit du réel.

Alain CHAUVOT

Benjamin Heinrich SPALTHOFF, *Repräsentationsformen des römischen Ritterstandes*. Rahden, Marie Leidorf, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-290 p., 120 pl., 1 dépliant. (TÜBINGER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 7). Prix : 61,80 €. ISBN 978-3-89646-987-8.

Ce volume au plan très clair, mais parfois un peu répétitif – trahissant la forme académique d'une thèse soutenue à Tübingen en février 2009 et sans doute trop rapidement révisée (cf. ci-dessous) –, répertorie et analyse quelque 182 monuments de chevaliers en cherchant à comprendre ce que les représentants de cet ordre avaient choisi de montrer sur leurs tombeaux (ce sont, en effet, pour la plupart, des monuments funéraires) pour rendre visible ce qui les distinguait des autres groupes de la société romaine (p. xi). Grâce à l'appui des textes et en scrutant les œuvres avec beaucoup plus d'attention qu'on ne l'avait fait jusque-là, l'auteur passe systématiquement en revue les différents éléments entrant en ligne de compte pour caractériser cet *ordo* (*anulus aureus*, *angusti clavi*, *trabea*, *equus publicus*, *parma* et *hastae*, *lorica*, *parazonium*, *dona militaria*, *signa* et *uexilla*), éléments auxquels sont successivement consacrés les premiers chapitres de cette étude et dont la combinaison fonde l'identification des *equites* au plan de l'iconographie. Dans tout cela, rien toutefois qui puisse

être comparé à la *sella curulis* et aux faisceaux qui suffisent à désigner l'aristocratie sénatoriale. L'ordre équestre, en dépit de son importance numérique en regard de celle-ci, ne constituait assurément pas un ensemble aussi homogène ; on ne s'étonnera donc pas de l'hétérogénéité des « Repräsentationsformen » choisies sur les monuments. Deux autres chapitres sont consacrés à quelques ensembles plus complexes (reliefs des tombeaux des *Titecii* à Trasacco, avec un essai de reconstitution fig. 293, de C. Pompilius à Nusco, de M. Paccius Marcellus à S. Guglielmo al Goletto, de T. Flavius Mikkalus à Périnthe ; arc des *Sergii* de Pola ; base de la colonne Antonine, avec sa célèbre *decursio*, dont l'auteur fournit ici une interprétation renouvelée, p. 118-123 et fig. 327) et aux sarcophages (plusieurs exemplaires, dont les sarcophages dits de Balbin et de l'Annone, ainsi que deux sarcophages tétrarchiques du Musée des Thermes et de la Villa Ada, quelques cuves d'Italie du Nord et certains sarcophages attiques venant compléter les douze sarcophages plus directement caractérisés par le motif de l'*equus equo publico*). Un chapitre encore s'intéresse aux représentations du *genius ordinis equestris*. Un gros catalogue (p. 155-260), à la bibliographie très à jour, complète la synthèse ; l'illustration, abondante, reprend la grande majorité des monuments étudiés. Le lecteur trouvera dans cette thèse de précieuses notations de détail sur ces *insignia* qui connotent l'*ordo equestris*. Nombre d'entre elles emportent indiscutablement l'adhésion ; je n'en donne ici que quelques exemples. Une sardoine de Vienne figurant un jeune homme à cheval (cat. n° 180, fig. 115) représente plus vraisemblablement C. César comme *princeps iuventutis* sur un *equus publicus* (p. 53) que lors d'une campagne militaire en Gaule (E. Zwierlein-Diehl). Le défunt d'un médaillon très connu de *Flavia Solva*, portant une « Muskelpanzer » (cat. n° 48, fig. 203), ne tient pas la *uitis* du centurion (W. Modrijan – E. Weber), mais un bâton de commandement que l'on retrouve sur une stèle de Brescia (cat. n° 32, fig. 202) ; les centurions n'ont, en effet, pas le droit de porter ce type de cuirasse (p. 79). Le navarque d'Aquilée (fig. 242) ne saurait être un chevalier (B. Ruck), mais bien, à cette date, un officier sénatorial de la flotte de Ravenne (p. 83-84). Je vois mal, en revanche, que les jeunes gens du fameux relief ex-Lansdowne, aujourd'hui à Copenhague, et d'un autre « Kastengrabrelief » du Palais des Conservateurs aient eu une cuirasse peinte sur le torse (certes « möglicherweise », p. 77, 184 et 208) ; ils sont, l'un et l'autre, torse nu et suivent un type statuaire (« Schulterbauschtypus », comme B.H. Spalthoff finit par l'admettre, p. 77) qui renvoie notamment aux images héroïsées de C. et L. César. On redressera l'orthographe de plusieurs noms propres : Dionyx, pour Dionys, p. 39 ; Flacchus, pour Flaccus, p. 46 et 227 ; Reinsfeld, pour Reinsberg, n. 673 ; Harnrand, pour Harmand, p. 158 ; Sforzeska, pour Sforzesca, p. 179. Certains renvois aux illustrations ont été décalés depuis la rédaction de la thèse : on lira, par exemple, fig. 271, non 269, pour le n° 136 p. 25 ; 268, et non 267, pour le n° 162 p. 132. Le revers du denier de la fig. 120 est, par ailleurs, imprimé à l'envers. Mais ce ne sont là que brouilleries. Solidement cartonné, le volume se recommande également par le soin porté par l'éditeur à la publication de cette très utile thèse.

Jean Ch. BALTZ

Martin STESKAL, *Das Prytaneion in Ephesos*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, XXIX-249 p., 263 pl. (FORSCHUNGEN IN EPHEOSOS. Band IX, 4). Prix : 99 €. ISBN 978-3-7001-6842-3.

Découvert en 1955 à l'occasion des fouilles de Fr. Miltner, qui l'identifia aussitôt et entrevit les grandes phases de l'histoire de l'édifice, le prytanée d'Éphèse fut l'objet de recherches intensives dans les années 1960 de la part de W. Alzinger, qui y effectua plusieurs sondages pour tenter de préciser encore l'histoire du monument ; mais ce dernier n'apparut que dans les brefs rapports annuels de l'Académie ou des *Jahreshefte* et ne connut pas alors de publication exhaustive. L'édition des inscriptions qui y avaient été mises au jour, menée à bien en 1981 par D. Knibbe (*FiE*, IX/1.1), révéla, certes, nombre d'aspects relatifs au collège des Courètes qui se réunissait dans le bâtiment, mais ce n'est qu'en 2007 qu'une étude systématique fut envisagée et confiée à M. Steskal, qui s'en est acquitté avec le plus grand soin. Le volume qui en est résulté répond, en effet, à toutes les exigences scientifiques de la publication d'un monument de cette importance. Comme U. Quatember pour le *Nymphaeum Traiani* (*supra*, p. 570-571), l'auteur a repris toute la documentation disponible dans les archives de l'Institut archéologique de Vienne ; il a procédé, sur place, à une description rigoureuse et à une analyse détaillée de la construction, ainsi qu'à de nouveaux sondages stratigraphiques pour mieux comprendre, après Alzinger, non seulement les phases successives de l'édifice, mais aussi les étapes d'occupation de toute cette zone de la ville – à la recherche, notamment, d'un éventuel prytanée qui eût précédé celui-ci mais n'a pas été retrouvé, du moins à cet endroit (sa localisation demeure inconnue). Trois grandes phases se dégagent de ces travaux, de la dernière décennie du I^{er} siècle avant notre ère, qui vit la construction du monument, aux V^e-VII^e siècles qui en altérèrent si profondément les structures avant un abandon que l'on situera vers la fin du VIII^e siècle (trois plans restitués très clairs, pl. 159-161, aident à visualiser cette évolution). À proximité immédiate du *bouleuterion* (*infra*, p. 573-574), le prytanée servait évidemment de lieu de réunion aux prytanes ; mais il abritait aussi le foyer d'Hestia sur lequel veillaient les Courètes, et les citoyens d'honneur ainsi que certains étrangers y recevaient un repas aux frais de la cité. À côté de dédicaces à différents dieux, les quatre statues de l'Artémis éphésienne découvertes dans le monument – l'une d'elles, la « große Artemis », au pied d'un socle placé au centre de la cour – témoignent d'une vénération pour la divinité poliade depuis que les Courètes ne se rassemblaient plus à l'Artémision. M. Steskal a cherché à préciser la distribution de ces diverses activités et des cultes pratiqués dans les différentes salles du bâtiment. Il s'est également préoccupé du plan même de l'édifice et, sur la base de confrontations avec d'autres prytanées (p. 223-231), conclut, comme presque tous ceux qui se sont penchés sur le problème, qu'il n'y a jamais eu de plan type pour ces constructions. On soulignera l'intérêt de l'analyse, par G.A. Plattner, de l'ordre dorique adopté pour les portiques de la cour (avec un important excursus sur d'autres témoignages d'une utilisation de cet ordre à Éphèse, p. 190-197, pl. 226-233) et de l'ordre composite des « Herzsäulen » (ici « Eck-Doppelhalbsäulen ») en granit du Forum de l'« Hestiasaal » qui date, dans ce cas-ci, d'une phase de réorganisation dans le courant du deuxième ou du troisième quart du III^e siècle. S. Ladstätter a étudié, quant à elle, l'ensemble du matériel céramique provenant des sondages stratigra-

phiques (plus de 15 000 tessons recueillis) et en dresse, avec l'aide de N.M. High, un catalogue de près de 800 numéros qui rendra aussi les plus grands services aux fouilleurs : tous les profils ont été dessinés et reproduits (pl. 162-217) et de nombreux fragments portant un décor photographiés (pl. 218-225), ce qui facilitera les comparaisons pour d'autres sites d'Asie Mineure. Plans, relevés manuels et/ou photogramétriques des murs et de tous les éléments d'architecture, dessins de céramique, photographies en noir et blanc et en couleurs aident à suivre les moindres détails de cette monographie rigoureuse. Un monument majeur du « Staatsmarkt », une excellente et très complète publication qui fait honneur une fois de plus à l'équipe de fouilles d'Éphèse.

Jean Ch. BALT

Lionel BIER † *et al.*, *The Bouleuterion at Ephesos*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 140 p., 90 pl. et 1 portefeuille 23,5 x 32 cm, 7 plans dépliant. (FORSCHUNGEN IN EPHEOS. Band IX, 5). Prix : 58,18 €. ISBN 978-3-7001-6541-5.

Repérée par Pococke dès 1745, fouillée par J.T. Wood à partir de 1864, la construction que l'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme le *bouleuterion* du « Staatsmarkt » ou « agora supérieure » d'Éphèse fut entièrement dégagée par R. Heberdey et W. Wilberg en 1908 ; mais on l'identifiait alors comme un odéon et c'est sous ce nom-là et avec le plan de Wilberg qu'elle passa dans la littérature archéologique jusqu'à ce qu'E. Fossel lui reconnaisse sa vraie nature en 1967. À quelque cent ans aujourd'hui du bien sommaire rapport des *Öst. Jahresh.* de 1912, voici que paraît le beau fascicule que le regretté L. Bier (1942-2004), professeur d'histoire de l'art au Brooklyn College de New York, laissait inachevé à sa mort inopinée, mais que ses amis et collègues d'Éphèse tinrent à compléter et à éditer avec l'excellent dossier de plans, coupes, élévations et dessins de détail qu'il avait réalisés du monument. Ce volume s'inscrit dans une série de volumes des *Forschungen in Ephesos* dont l'Académie de Vienne vient de reprendre très activement et systématiquement l'édition après une période de fouilles intensives sur le site. On ne saurait que s'en réjouir, le chercheur disposant désormais de magnifiques monographies sur plusieurs monuments essentiels (cf. ci-dessus pour le prytanée et le nymphée de Trajan, p. 570-573). Le travail de L. Bier, fondé sur un examen attentif du monument, tient également compte d'informations présentes dans les lettres de Wood, des notes et dessins de Wilberg. Il distingue deux phases essentielles de construction, la seconde, sous le règne d'Antonin le Pieux, due à l'évergétisme de P. Vedius Antoninus et de sa femme, ayant essentiellement consisté à embellir par une somptueuse « Tabernakelfassade » intérieure (*scaenae frons*) et à agrandir en établissant une série de gradins supplémentaires sur les *parodoi* à présent voûtées un premier *bouleuterion* qui pourrait bien dater de l'époque flavienne. À côté d'une description précise des différentes parties du monument (p. 31-45) et d'intéressantes notations techniques (p. 75-79), on retiendra plus spécialement les pages consacrées par l'auteur au problème de la couverture de l'édifice (« one of the largest in antiquity », p. 56, avec des portées de 21-22 à 28-29 m selon les endroits), dont la solution ici proposée s'inspire de celle assurée pour le *bouleuterion* d'Aphrodisias auquel L. Bier s'était

(Y. Le Bohec) examiner la question de l'écrit paraît curieux de prime abord : qu'écrivait-on ? à quoi servaient ces textes ? quel était le niveau de culture des légionnaires (savaient-ils tous lire et écrire ?) qui appartenaient, il faut le préciser, à la partie supérieure de la plèbe. Les documents conservés et analysés fournissent une indication, à mes yeux, capitale, 50 % des légionnaires environ savaient lire, écrire et compter. Qu'en est-il de la relation des femmes à la culture écrite ? (G. Cavallo). Il faut avoir à l'esprit que, dans l'Antiquité, il était courant qu'une personne maîtrisant l'écriture ait quand même des secrétaires à son service. Quoi qu'il en soit de la capacité d'écriture de ces femmes, que lisaient-elles ? Lorsque ces faits ont pu être examinés, on se rend compte que ces femmes appartenaient à une « bourgeoisie urbaine », épouses de propriétaires, de fonctionnaires civils et militaires, mais exclues du savoir, de la vie sociale en général, elles ne possédaient qu'une capacité de lecture et d'écriture limitées. La 3^e partie pose la question fondamentale des rapports entre culture écrite, culture orale, culture populaire. Au terme de notre réflexion sur le rôle des bibliothèques, des livres et de la culture écrite dans l'empire romain au cours de la période examinée, nous sommes en droit de dire qu'il s'agit d'une période extrêmement riche d'enseignements en matière de production et de diffusion de la culture écrite, sans oublier dans le décor des bibliothèques l'importance de la symbolique témoignant du rôle toujours essentiel de l'oral même pour les élites. D'une lecture attrayante et stimulante, l'ouvrage nous replonge avec émotion au sein de cette période fascinante.

Marie-Thérèse ISAAC

Robert TURCAN, *Le temps de Marc-Aurèle (121-180). Une crise des esprits et de la « Paix romaine »*. Dijon, Faton, 2012. 1 vol. 23,5 x 31 cm, 239 p., 102 fig., ill. Prix : 110 €. ISBN 978-2-87844-159-8.

L'histoire de l'Antiquité attirant un public de plus en plus large, ce beau livre – grand format et reliure toilée rouge sous jaquette, présenté dans un élégant étui au papier marbré – vient à son heure, qui se penche sur une période troublée où vacillent nombre de valeurs et s'effondrent tant de certitudes que l'on croyait acquises. Marc Aurèle fait en effet l'objet, ces dernières années, d'un réel regain d'intérêt qui vient même de se marquer, en Grande-Bretagne où les biographies de grands personnages de l'histoire romaine sont légion, par la publication d'un *Companion to Marcus Aurelius*, Malden Ma – Oxford, 2012. Plus qu'une biographie de l'empereur philosophe, c'est une « Kulturgeschichte » de son époque que nous livre ici R. Turcan. Il y était préparé mieux que quiconque. Le spécialiste de Mithra et des « cultes orientaux » qui se développèrent tout particulièrement au II^e siècle, le savant exégète des sarcophages dont les images procurent un réel éclairage sur les croyances et aspirations eschatologiques du moment, l'auteur d'un *Hadrien, souverain de la Romanité*, paru, il y a peu chez le même éditeur, ne pouvait qu'être sensible à cet « état des esprits et des mentalités » (p. 12) qui caractérise le troisième quart du siècle et prépare, on l'a souvent souligné, l'Antiquité tardive. Les deux premiers chapitres (« Naissance et croissance », « L'apprentissage du pouvoir », p. 14-47) concernent l'adolescence et les années d'association au pouvoir comme *Caesar* ; les deux suivants (« L'Empire bicéphale », « Un philosophe aux avant-postes », p. 48-97) se

penchent sur les principaux événements des années 161-176, jusqu'au triomphe sur les Germains et les Sarmates ; le cinquième (« Justice, intendance et législation », p. 98-113) examine la gestion de l'Empire et analyse l'*indulgentia Augusti*, sa *clementia*, son *humanitas*, sa *benignitas* ; le sixième (« Mutations mentales », p. 114-153) brosse un tableau psychologique de l'époque – avec cette étonnante émergence du surnaturel – et dresse le panorama des cultes et sectes en présence offrant aux dévôts des espérances de salut face au désespoir que pouvait susciter le fatalisme astral de certaines théories ; le septième chapitre (« L'art, les mythes et l'histoire », p. 154-183) souligne l'« expressivité souvent ardente et passionnée » (p. 179) des principales créations artistiques de l'époque (colonne Aurélienne, sarcophages) et ce « Stilwandel » autrefois si bien mis en lumière par G. Rodenwaldt ; le dernier (« Jusqu'au bout sur la brèche », p. 184-207) retrace l'ultime campagne de Germanie, la mort de l'empereur et les hommages posthumes qui lui furent rendus. Un « Épilogue » (p. 208-217) rappelle son sens de la « justice dans les œuvres dépendant de [lui] » mais aussi son « impassibilité envers les événements » (*Pensées*, IX, 31, 1). « À son corps défendant, [Marc Aurèle] incarne un certain tragique de la vie, sinon le mal de vivre qu'éprouvaient tant de ses contemporains, mais contre quoi il s'est raidi jusqu'à paraître "anachronique" [le mot est de J. Geffcken] » (p. 217) ; sans doute n'avait-il pas « pris toute la mesure de la crise qui minait la vie même de l'Empire » (p. 213). Le texte, rédigé sur la base des sources antiques (en ordre principal Fronton, Dion Cassius, la *vita* de l'*Histoire Auguste* et les « *Pensées* » pour ce qui est des événements du règne et de la personnalité de Marc Aurèle, mais aussi quantité d'autres auteurs, païens et chrétiens, pour évoquer le climat de l'époque), fourmille de citations de ces différentes œuvres et de nombreux documents (*Digeste*, *Institutes*, *corpora* d'inscriptions) ; il n'est guère de paragraphe qui ne comporte la traduction ou une exacte paraphrase de ces passages. C'est toute la force de ce livre, qui reflète au plus près, sur tous les points traités et dans tous les domaines, les idées et les réactions des contemporains de l'empereur, R. Turcan se retirant le plus souvent derrière ces témoignages qu'il introduit, reclasse, confronte et commente brièvement avec une grande lucidité au plan historique et une belle hauteur de vues. On ne saurait qu'admirer cette maîtrise absolue de sources aussi diverses mises de la sorte à la portée de tous. On redressera aisément de très rares lapsus : *Nicephorium* est en Syrie, non en Iraq (p. 56) ; *Opitergium* (et non *Opiternum*) est aujourd'hui Oderzo, non Uderzo... (p. 68 et 156) ; sous Marc Aurèle, la *legio X Fretensis* n'est plus à Cyrrhus (p. 88), mais à Jérusalem. S'ajoutant aux très nombreuses notes infrapaginales sur des points de détail, une riche bibliographie (p. 224-235), parfaitement à jour, oriente le lecteur sur tous les aspects du règne et rendra bien des services. Deux remarques enfin, l'une pour l'éditeur, l'autre pour le maquettiste : on regrettera qu'un livre aussi soigné n'ait pu bénéficier d'une police de caractères grecs systématiquement accentués et que les figures, d'excellente qualité, soient dépourvues de légendes – reportées aux toutes dernières pages du volume (p. 237-239).

Jean Ch. BALTY

Agnès MOLINIER-ARBO, *La Vie de Commode dans l'Histoire Auguste*. Nancy, ADRA (Diff. De Boccard), 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 292 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 49). Prix : 30 €. ISBN 978-2-913667-33-3.

comme thème principal la philosophie antique, et notamment stoïcienne, finement analysée, offre une image attirante et vivante de la cité de Pergame.

Vassiliki GAGGADIS-ROBIN

Christel MÜLLER, *D'Olbia à Tanais. Territoires et réseaux d'échanges dans la Mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique*. Bordeaux, Ausonius, 2010. 1 vol. 19,5 x 24 cm, 453 p., 82 fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 28). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-035-8.

C. Müller attribue les origines de cet ouvrage à une contribution présentée en 2002 à Bordeaux dans le cadre du colloque *Cités grecques, sociétés indigènes et empires mondiaux sur le littoral nord de la Mer Noire (VII^e s. a.C. – III^e s. p.C.)* dans laquelle A. Bresson revenait sur le commerce du blé nord-pontique. Il en défendait alors le caractère précoce, tout en soulignant l'interdépendance qui s'est opérée selon lui entre le dynamisme des territoires coloniaux et la demande en grains adressée par les cités égéennes. Près de deux décennies après l'édition en français de l'ouvrage d'A.N. Chtcheglov (*Polis et chôra, cité et territoires dans le Pont-Euxin*, Centre de recherches en histoire ancienne n° 118, Besançon, 1992), C. Müller entend se saisir à son tour de la question des *chôrai* nord-pontiques dans ce volume, fruit d'un mémoire d'habilitation. Malgré la longue tradition bibliographique qui lui est dévolue, elle en renouvelle le contenu en appliquant au domaine de l'archéologie spatiale le bénéfice de l'approche systémique, attachée à la définition de réseaux. L'auteur définit ainsi le socle théorique sur lequel est bâtie cette ambitieuse synthèse qui marque une nouvelle étape dans le développement d'une bibliographie occidentale consacrée à la Mer Noire, rythmée ces dernières années par l'édition de plusieurs recueils thématiques d'articles, ainsi que par quelques contributions monographiques attachées à un site archéologique en particulier. L'auteur peut compter sur son excellente connaissance des publications russes et ukrainiennes qui lui permet de disposer d'une vision d'ensemble des différentes écoles qui ont structuré ce domaine de recherche, tout en exploitant un large champ bibliographique, incluant certaines contributions locales parmi les plus modestes. Ce travail repose par ailleurs sur son expérience personnelle du terrain, acquise notamment dans le cadre de la Mission archéologique française à Taman (1997-2000). Cette maîtrise lui permet de donner suite aux pistes ouvertes par A. Bresson en livrant une étude pour le moins audacieuse sur l'insertion des cités nord-pontiques au sein des réseaux contemporains d'échanges supra-régionaux. Dans cette perspective, une place centrale est accordée à la cliométrie dans une volonté d'approcher la capacité productive des territoires. Cette démarche est rendue possible par l'étude croisée des données textuelles et archéologiques en prenant en compte les acquis des analyses macrobiologiques réalisées dans les années 1970 et 1980 sur les édifices ruraux des *chôrai* de Kerkinitis et Chersonèse. Par la richesse des annexes qui rassemblent la plupart des documents épigraphiques de référence, cet imposant volume de 453 pages constitue tout autant un essai novateur sur les colonies grecques du Nord de la Mer Noire qu'un manuel incontournable dont l'édition concorde avec les nouvelles questions portées en France aux concours d'enseignement. Déroutante à première vue, son articulation en huit parties dénote la volonté de l'auteur d'échapper

à une superposition monotone et attendue de chapitres thématiques. Pourtant, derrière l'approche transversale qui est ici privilégiée (Territoires et conquêtes ; Crises pontiques ; Relations entre états ; Dynamique des territoires ; Parcellaires et propriété foncière ; Productions ; États et hinterlands ; Réseaux et échanges internationaux), on reconnaîtra un plan tripartite attaché à la présentation du cadre historique et politique (§ 1 à 3), puis à l'étude des territoires et à l'estimation de leur potentiel productif (§ 4 à 6), avant d'envisager leur participation aux réseaux d'échanges qui se nouent à partir de la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C. entre la Mer Noire et la Mer Égée, voire l'Orient (§ 7 à 8). L'introduction rappelle, non sans esprit, l'histoire de la recherche conduite sur le sujet dans l'ex-espace soviétique et la réception en Europe de l'Ouest de ces travaux. Ce recadrage ouvre alors sur trois chapitres dont le premier (p. 23-66) retrace la trajectoire historique des principaux acteurs régionaux qui ont animé les époques classique et hellénistique – Royaume du Bosphore, Olbia et Chersonèse –. Le second (p. 67-80) analyse à son tour la crise qui affecte les cités durant la première moitié du III^e s. av. J.-C. avant que l'auteur ne suive (p. 81-104) l'émergence de nouveaux pouvoirs à la fin de cette période. Si le lecteur retrouvera dans la partie consacrée à Olbia des connaissances qu'il maîtrise déjà grâce aux publications en anglais et en français de S.D. Kryzhitskiy, l'étude du Royaume du Bosphore apparaît particulièrement pertinente. C. Müller cerne l'identité d'une dynastie d'origine étrangère, iranienne puis thrace, apparue dans un contexte poliade. Si le vocabulaire utilisé face aux sujets grecs est celui des institutions de la cité, tout autre est le discours employé face aux populations périphériques, méotes et sintes, incorporées dans les frontières de ce nouvel état. Il faut attendre la diffusion de l'institution royale au lendemain des conquêtes d'Alexandre pour que ce royaume assume sa pleine identité et adopte une étiquette commune. Dans ce cadre étatique original, l'autonomie politique des cités grecques se restreint pour se fondre au sein d'une citoyenneté bosporane acquise au lendemain d'un processus proche du *synœcisme*. En regard, le lecteur prendra note dans le dossier consacré à l'Ouest de la Crimée des arbitrages de l'auteur sur des questions disputées comme la préexistence d'un établissement dorien à Chersonèse (p. 57-58), la réalité d'un protectorat scythe sur Kerkinitis (p. 56-57) ou le rôle prêté à Olbia dans cette région (p. 62). Tout aussi importante s'avère être la mise au point accordée à la localisation de Chersonèse ou au rôle prêté à la péninsule de Mayak, encore considérée par beaucoup comme le noyau originel de la cité. Les destructions qui prennent place dans la première moitié du III^e s. av. J.-C. marquent alors une césure dont on retrouve également la trace le long de la façade Ouest de la Mer Noire. Si les facteurs avancés par l'auteur peinent parfois à convaincre, en particulier la piste climatique assise sur un déterminisme rénové inscrit dans l'air du temps, l'analyse du phénomène permet d'en saisir les limites géographiques. Elles laissent intacte la partie asiatique du Bosphore cimmérien, posant en retour la question de l'identité des envahisseurs. Cette remarque offre l'opportunité à C. Müller d'évoquer la complexité des dénominations appliquées par les Grecs aux populations iranophones de la zone pontique, selon un modèle que reproduiront plus tard les géographes byzantins. Cette première partie s'achève enfin sur une synthèse consacrée au Royaume de la Petite Scythie. L'auteur rappelle la domination qu'il a exercée durant la fin de l'époque hellénistique sur les cités de l'Ouest de la Crimée, laquelle ne fut pas sans implication dans l'extension du Royaume du Pont dans la région. La seconde partie de cet

ouvrage (p. 105-190) ouvre sur une synthèse fort bien documentée sur les parcellaires nord-pontiques, incluant les derniers acquis d'A.V. Karjaka autour d'Olbia. Derrière le caractère impressionnant des données accumulées, il demeure néanmoins difficile d'estimer la qualité des sources dont l'auteur use, notamment certaines contributions parfois confidentielles portant sur des secteurs méconnus comme l'actuelle ville d'Anapa. Cette présentation sert de base pour une analyse de la propriété foncière. L'éclairage proposé sur Chersonèse s'avère ici véritablement novateur. En déconstruisant les modèles d'allotissement défendus par S.J. Saprykin, axés sur une distribution égalitaire de la terre conforme aux hékatostyes héracléotes, l'auteur reformule la stratégie de la cité. Elle révèle la planification précoce de l'aménagement de son territoire basée sur la maîtrise d'une réserve foncière destinée à l'accueil, tard dans le IV^e s. av. J.-C., de nouveaux colons. Outre le caractère inégalitaire de la taille des *kleroi*, le système est analysé dans une perspective dynamique dont elle retrace l'évolution. Autre acquis de ce travail, C. Müller défend l'existence dans l'Est de la Crimée d'une catégorie spécifique de propriétés qu'elle rattache au développement d'une *gè basilikè*. On saluera de même l'application des méthodes d'analyse géographique de G. Chouquer qui mettent en lumière, derrière le tracé complexe de certains maillages, la superposition d'un système radial de routes sur plusieurs allotissements réguliers inscrits chacun sur une échelle chronologique différenciée. Cette observation rappelle si nécessaire au lecteur les avancées réalisées en Mer Noire dans l'analyse de l'organisation des territoires, lesquelles rendent obsolètes les théories vieillissantes articulées autour d'une opposition en Mer Noire entre parcellaires réguliers et organisation radiale des *chôrai*. Cette définition du cadre spatial permet à l'auteur de poursuivre son étude sur une reconstitution du potentiel agricole des territoires, en appuyant sa démarche sur les parcelles de Kerkinitis et Chersonèse. Si les chiffres avancés pour le vin sont *a priori* invérifiables, il n'en est pas de même pour le grain où l'auteur dispose de plusieurs témoignages qui démontrent la pertinence des résultats obtenus. Fort de ces estimations, les deux derniers chapitres (p. 191-264) retracent les divers réseaux qui se mettent en place autour des colonies nord-pontiques. L'analyse des relations que ces dernières entretiennent avec leur hinterland immédiat est l'occasion de revenir sur certaines questions, comme les critères d'identification ethnique appliqués aux structures archéologiques ou l'utilisation supposée d'une main-d'œuvre servile. C. Müller reprend ici le point de D. Pippidi, considéré comme novateur. Ce chercheur, dans un ensemble d'articles à présent discutés, élargissait à l'ensemble de la zone pontique les cas d'Héraclée et de Byzance. Il serait sans doute intéressant de prendre en compte les derniers acquis des travaux de J. Papadopoulos sur l'usage des tours au sein des édifices ruraux dont beaucoup ont pu servir de *kleision*. À l'inverse, la critique adressée à certains chercheurs comme P. Dupont peut paraître sévère, tant ce dernier n'a guère adopté l'analyse de V. Kuznetsov sur les édifices semi-enterrés. Plus convaincante, l'analyse des réseaux d'échange qui lient à partir de la fin de l'époque archaïque les colonies nord-pontiques aux cités égéennes donne lieu à des développements particulièrement brillants. En intégrant les remarques de P. Arnaud sur les routes maritimes pontiques, C. Müller livre une étude sur les termes et la structure du commerce inscrite sur différentes échelles spatiales. Elle éclaire ainsi la diplomatie active mise en place par le Royaume du Bosphore autour de ses ressources en blé, tout en retraçant la réalité concrète de ces échanges

dans l'Athènes des V^e et IV^e s. Ce volume s'impose au final comme un ouvrage de référence sur la question des territoires et des réseaux dans le Nord de la Mer Noire dont elle enrichit l'approche par un essai de cliométrie tout à la fois convaincant et pertinent dont il faudra désormais tenir compte.

Alexandre BARALIS

Vladimir F. STOLBA & Eugeny ROGOV (Ed.), *Panskoye I. Vol. 2 : the Necropolis*. Aarhus, University Press, 2012. 1 vol. 25 x 32 cm, 414 p., 78 pl. (ARCHAEOLOGICAL INVESTIGATIONS IN WESTERN CRIMEA). Prix : 85,75 €. ISBN 978-87-7288-771-5.

Dix ans après la parution, en 2002, du premier volume, lequel traitait de l'édifice monumental conventionnellement désigné comme U6, Vladimir F. Stolba offre aux spécialistes du Pont-Euxin, et de manière plus générale, aux exégètes des diasporas grecques, une nouvelle livraison de la série consacrée au site appelé Panskoyé I (Crimée du Nord-Ouest). Un troisième volume est prévu pour la présentation d'une forteresse à quatre tours portant l'indicatif U7. Il s'agit, en fait, d'un ouvrage issu d'un effort collectif (plusieurs archéologues qui se sont succédé à la tête des équipes ayant effectué les fouilles, à commencer par le regretté A.N. Ščeglov), avec une mention à part pour le deuxième des cosignataires, mort prématurément à l'âge de 50 ans en 2001, après avoir consacré une bonne partie de son énergie aux fouilles dans la nécropole de Panskoyé, publié une série d'études et légué notamment plusieurs manuscrits plus ou moins achevés en vue de la publication définitive des acquis de ses recherches. En toute honnêteté, V.F. Stolba, participant lui-même de longue date aux mêmes recherches, a pris en charge non seulement le traitement des manuscrits hérités de son ancien compagnon mais aussi de nombreux autres chapitres, notamment les catalogues d'objets, signe ou cosigne les huit sections que comporte l'ouvrage (introduction, structure des tombes et rites funéraires, caractéristiques démographiques, chronologie de la nécropole, la nécropole de Panskoyé I et sa place parmi les nécropoles de la région nord de la mer Noire, description des tombes, sommaire des tombes, catalogues d'objets) selon qu'il a été le seul à les rédiger ou à partir des contributions de son collaborateur. Cette approche garantit la cohérence du volume. S'ajoutent deux brèves contributions, désignées respectivement comme *appendix I* (une étude sur la craniologie de la population signée par Svetlana G. Efimova) et *II* (une note sur les astragales de la nécropole due à Alexey K. Kasparov). Je dirai d'emblée que la publication répond largement aux attentes des spécialistes. On y trouve des descriptions précises de toutes les tombes (tumulaires ou planes, d'inhumation ou, dans une moindre mesure, d'incinération), des considérations minutieuses sur la typologie des tombes, les rites funéraires et leur évolution, de même que des catalogues détaillés (amphores, timbres amphoriques, céramiques à figures rouges, à vernis, non décorées et modelées, lampes, terres cuites, marqueurs de tombes et autels funéraires, inscriptions sur pierre et sur céramique, monnaies, objets en métal, autres objets en pierre ou en argile, objets en verre, en matières organiques et en os). De surcroît, l'illustration est de haute qualité et judicieusement distribuée dans le texte, à part les planches en annexe qui concernent les catalogues ; le lecteur peut ainsi aisément suivre les raisonnements des auteurs en s'appuyant sur la figure correspondante. Seul bémol : il manque un plan général de la nécropole. La chronologie de

contraire, ces prêtres auraient continué à remplir ces fonctions d'experts juridiques jusqu'en 200 av. n.è. Cette affirmation répétée à plusieurs reprises repose avant tout sur des spéculations, aux bases documentaires très fragiles. – Dans un article bien documenté, L. Zollschan démontre que, contrairement à une idée répandue, les fétiaux, prêtres chargés de déclarer la guerre et de sceller les traités, ont continué d'exercer leurs fonctions entre 200 et 32 av. n.è. – La dernière partie du volume aborde la question des rapports entre droit sacré, droit civil et citoyen. O. Tellegen-Couperus présente les liens entre droit sacré et droit civil : ce dernier s'est, selon elle, sécularisé fort tard et s'est développé sous l'influence des pontifes ; ce faisant, elle critique l'hypothèse de J. Scheid relative au châtement d'une infraction religieuse (*noxae deditio*). J. Rives examine la signification des termes *sacer-sanctus-religiosus*, que des juristes organisent à la fin de la République en une catégorie tripartite de *res diuini iuris* (on aurait attendu ici une référence à M. De Souza, *La question de la tripartition des catégories du droit divin dans l'Antiquité romaine*, Saint-Étienne, 2004). Enfin, J.W. Tellegen étudie comment un testateur pouvait enjoindre ses héritiers, par un *fideicommissum* inséré dans son testament, de garder sa mémoire vivante, par exemple en lui construisant un monument funéraire.

Françoise VAN HAEPEREN

Federico SANTANGELO, *Divination, Prediction and the End of the Roman Republic*. Cambridge, University Press, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XXII-367 p., 3 ill. Prix : 65 £. ISBN 978-1-107-02684-1.

Le dernier livre de Federico Santangelo se donne trois objectifs : mettre en évidence la pluralité et la diversité des formes de divination dans la Rome tardorépublicaine ; souligner l'étroite imbrication des aspects politiques et religieux de la divination ; rendre compte du contexte culturel et des débats intellectuels autour de la divination et de la prédiction du futur. L'ouvrage est divisé en douze chapitres. Les deux premiers développent une étude publiée en 2012 – « Law and Divination in the late Roman Republic », dans O. Tellegen-Couperus, ed., *Law and Religion in the Roman Republic*, Leyde-Boston, 2012, p. 31-54. Le premier situe les enjeux du *De diuinatione* de Cicéron (« The *De diuinatione* in context », p. 10-36). Refusant d'y voir un dialogue aux conclusions ouvertes, F. Santangelo estime que le point de vue du célèbre orateur correspond très largement à celui du personnage de Marcus : ce n'est pas la divination romaine traditionnelle qui est rejetée, mais seulement celle de type prophétique, plus délicate à contrôler. Le deuxième chapitre (« The terms of the debate », p. 37-68) est une étude lexicologique des mots-clés de la réflexion : alors que la *religio* désigne une forme de culte qui prend place dans un cadre organisé et contrôlé, la *superstitio* renvoie aux formes non officielles de la participation religieuse ; contrairement au terme *prudencia*, qui s'applique à des formes d'expertise codifiées, le terme *diuinatio* se réfère à la prédiction de choses réputées fortuites et ne coïncide ni avec le terme moderne « divination » ni avec la divination publique romaine. Le troisième chapitre (« Fringe divination ? », p. 69-83) aborde des modes divinatoires peu fréquemment traités : l'auteur rappelle d'abord les très rares rêves qui furent pris en compte par les autorités romaines, qui y virent le signe d'une rupture de

la *pax deum* ; il souligne ensuite l'écart entre les affirmations du *De divinatione* sur le déclin de la clérômancie et la riche documentation archéologique des sanctuaires à *sortes* d'Italie ; il évoque enfin les interprétations modernes du tirage au sort pratiqué à Rome et les débats auxquels il dut donner lieu à l'époque. Dans le chapitre 4 (« The haruspices and the rise of prophecy », p. 84-114), il défend la thèse d'une influence croissante des haruspices sur la divination officielle de la fin de la République, qui serait caractérisée par l'essor d'une divination de type prophétique. L'œuvre de Tite-Live nous faisant défaut pour la période postérieure à 167 av. J.-C., on peut se demander, toutefois, si les documents disponibles reflètent bien une évolution historique réelle, comme le pense F. Santangelo. Ce dernier replace alors (Chapitre 5, « Etruscan ages and the end of the Republic », p. 115-127) les réflexions tardo-républicaines sur les *saecula* et l'avènement d'un nouvel âge dans le cadre plus large des réflexions contemporaines sur le temps, dont se font l'écho la réforme du calendrier par César et les écrits de Virgile et d'Ovide. Dans le sixième chapitre (« Alien sooth : the Sibylline Books », p. 128-148), il rappelle l'importance de la consultation des (*quin*)*decimui* – *quindecimui* est fautif – *sacris faciundis* en cas de prodiges et insiste sur le tournant des années 80 av. J.-C. dans l'histoire de la tradition sibylline : en raison du conflit avec Mithridate, elle s'inscrit dès lors dans un cadre plus large de traditions prophétiques antagonistes ; les Livres Sibyllins, détruits dans l'incendie du Capitole en 83 av. J.-C., ne purent eux-mêmes être reconstitués qu'à partir de documents issus d'autres cités de l'Empire. L'importance politique des Livres explique la décision d'Auguste de les soumettre à un contrôle étroit et de les transférer dans le temple d'Apollon Palatin. En s'intéressant aux *harioli* et aux *uates*, dans le septième chapitre (« Wild prophecies », p. 149-173), l'auteur s'emploie à rendre compte du foisonnement divinatoire et prophétique à Rome, dans les sphères publique et privée ou à la frontière des deux, lorsque des devins privés, comme Marcius (212 av. J.-C.), Culleolus (87 av. J.-C.) ou la Syrienne de Marius, influençaient les autorités. L'auteur oppose ensuite l'indifférence de Salluste vis-à-vis de la divination (Chapitre 9, « Between fortune and virtue. Sallust and the decline of Rome », p. 182-191) à l'intérêt que lui portent plusieurs des correspondants de Cicéron (Chapitre 8, « Foresight, prediction and decline in Cicero's correspondence », p. 174-181) et deux auteurs augustéens majeurs : Virgile, qui accorde une grande importance à l'art augural et à la figure de la Sibylle (Chapitre 11, « Signs and prophecies in Virgil », p. 220-234) ; Tite-Live, qui confère un rôle structurel à la divination publique, en particulier à la *procuratio prodigiorum*, qui peut certes donner lieu à des excès superstitieux, mais dont la négligence met en péril la *pax deum* et l'avenir de la cité (Chapitre 10, « Divination, religious change and the future of Rome », p. 192-219). Le douzième chapitre (« Divination and monarchy », p. 235-266) aborde la reprise en main de la divination par Octavien-Auguste, plus particulièrement dans le domaine astrologique et augural (expulsion des astrologues et des sorciers en 33 av. J.-C. ; *augurium salutis* en 29 av. J.-C. ; publication de l'horoscope du *princeps* en 11 ap. J.-C.). Dans un excellent appendice, F. Santangelo explique le recours d'Antoine à l'*obnuntiatio* augurale plutôt qu'à l'*obnuntiatio* consulaire, en 44 av. J.-C., par la nécessité de revêtir une autorité suffisante pour contraindre Dolabella à composer avec lui. Si l'ouvrage présente de réelles qualités d'érudition, notamment dans le maniement des sources littéraires, s'il offre d'utiles synthèses sur

la place de la divination chez les auteurs tardo-républicains et augustéens et propose sur plusieurs points d'intéressantes analyses, l'ensemble nous a cependant paru trop peu structuré. En outre, plusieurs aspects fondamentaux de la divination publique romaine sont insuffisamment traités : les fonctions divinatoires des augures et des magistrats ne sont ainsi évoquées qu'en passant, sans parler du rôle du collège pontifical dans la prise en charge des prodiges, trop minimisé. À cet égard, nous sommes surpris des critiques que l'auteur adresse, p. 165, n. 74, à notre hypothèse d'une intervention systématique des pontifes dans la *procuratio prodigiorum*, par le biais de leur chronique-décret annuelle (Y. Berthelet, *Le rôle des pontifes dans l'expiation des prodiges à Rome, sous la République : le cas des « procurations » anonymes*, *Cahiers « Mondes Anciens »*, 2, 2011, URL : <http://mondesanciens.revues.org/index348.html>). F. Santangelo lui-même rappelait pourtant, il y a peu, que les sources taisent généralement, comme allant de soi, l'intervention des pontifes en la matière (« *Pax deorum and Pontiffs* », dans F. Santangelo et J.H. Richardson, ed., *Priests and State in the Roman World*, Stuttgart, 2011, p. 171-172). C'est toutefois le positionnement historiographique de l'auteur qui laisse le plus perplexe. En prétendant dépasser une analyse strictement civique de la divination romaine par le recours au concept de « market model » prôné par Andreas Bendlin (« Looking beyond the civic compromise : religious pluralism in late Republican Rome », dans E. Bispham et C. Smith, ed., *Religion in Archaic and Republican Rome and Italy. Evidence and Experience*, Edinburgh, 2000, p. 115-135), F. Santangelo est victime d'une certaine historiographie allemande et anglo-saxonne, pour laquelle la religion des Anciens était moins une conduite liée au contexte de la cité-État qu'un choix individuel parmi une pluralité d'offres concurrentielles. Une telle approche, récemment dénoncée par John Scheid (*Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome*, Paris, 2013), amène malheureusement l'auteur à postuler une compétition, peu vraisemblable dans le cadre de la *religio* publique, entre les experts sacerdotaux que consultait le Sénat (haruspices et *uiri s. f.* notamment) et à accentuer artificiellement la pluralité de l'offre divinatoire romaine par un traitement indifférencié de pratiques divinatoires distinctes : celles qui, conformes à l'orthopraxie légitimée par la tradition et par les autorités civiques, relevaient de la *religio* publique ou de la *religio* privée (dans les familles, les quartiers ou les associations professionnelles) ; et celles qui, ne s'y conformant pas, relevaient pour les Romains non pas de la *religio*, mais de la *superstitio*, telle la consultation d'*harioli*, de *uates* privés ou même de l'oracle de Préneste.

Yann BERTHELET

Katariina MUSTAKALLIO, *Sive deus sive dea. La presenza della religione nello sviluppo della società romana*. Edizione italiana a cura di Donatella PULIGA. Pise, ETS Ed., 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 196 p., 21 pl., 18 fig. Prix : 20 €. ISBN 978-88-4673661-1.

L'objectif de ce livre destiné à un public d'étudiants ou cultivé n'est pas, affirme d'emblée son auteur, de « décrire ce qu'était la religion des Romains, mais plutôt d'observer les conceptions liées à un système de croyances et les modalités par le biais desquelles de telles croyances scandent les étapes de la vie humaine ». Il s'agira

L'annotation sobre et précise qui l'accompagne vient confirmer et illustrer les analyses de l'introduction. Trois index aideront le lecteur à faire son profit de ce poème, témoin important, sous une apparence modeste, de l'ascèse féminine et de la vie sociale au début du VI^e siècle.

Hervé SAVON

Jean LALLOT, *Études sur la grammaire alexandrine*. Paris, Vrin, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 387 p. (TEXTES ET TRADITIONS, 23). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7116-2462-1.

Dans cet ouvrage, J. Lallot propose 26 de ses innombrables articles consacrés à l'étude des grammairiens anciens, dont il est un spécialiste reconnu par ses livres et articles, récapitulés aux p. 362-366. Si les philosophes grecs n'ont pas manqué de s'interroger sur les finalités du langage, c'est, comme le rappelle l'auteur, p. 5-6, la fondation, au III^e siècle av. J.-C., du Musée et de la bibliothèque d'Alexandrie qui permet l'essor de la philologie (= étude minutieuse des textes), avec Aristarque de Samothrace en particulier, et le développement de la grammaire « technique », illustrée par Denys le Thrace et Apollonius Dyscole (II^e siècle ap. J.-C.). Denys le Thrace, disciple d'Aristarque, composa une *Techné grammatikè* qui jouit longtemps d'un grand prestige et à Apollonius Dyscole on doit trois traités *Du pronom*, *Des adverbes*, *Des conjonctions* et une *Syntaxe* qui, même si l'ensemble n'a pas subsisté dans sa totalité, sont une source essentielle pour aborder les grammairiens anciens. Le livre est divisé en deux parties (p. 9-354), suivies de la bibliographie (p. 355-366), de l'index des mots grecs (p. 367-370), de l'*index rerum* (p. 371-374), de l'*index locorum* (p. 375-382) et de la table des matières (p. 383-387). La première partie (p. 9-173), est consacrée à la théorie et pratique grammaticales, abordées en quatre sous-parties et treize articles. Après avoir exposé ce qu'il faut entendre par « grammaire » alexandrine, en analysant le traité de Sextus Empiricus *Contre les grammairiens* (p. 11-20), l'auteur examine les définitions des grammairiens concernant l'analogie et « la pathologie » (p. 21-36), « la complétude » (p. 37-48) et rend compte de la position d'Apollonius Dyscole sur l'ambiguïté linguistique (p. 49-62), l'ellipse (p. 63-70), le traitement des exemples (p. 71-86). Un chapitre essentiel de la grammaire concerne les temps du verbe, que J. Lallot étudie chez Apollonius, Stephanos et Planude (p. 87-114) ; cette recherche approfondie met en évidence la notion d'aspect mieux appréhendée par les modernes, l'annexe des p. 113-114 – une scholie de Stephanos sur les temps – offrant la possibilité d'avoir accès à un grammairien encore assez méconnu des lecteurs profanes. Ce chapitre, complété par une étude sur l'impératif (p. 115-126), est suivi tout naturellement de la syntaxe des cas. Les positions d'Apollonius sur les cas obliques (p. 127-1134), celles des grammairiens grecs sur l'affinité entre les cas (p. 135-146), la définition des fonctions syntaxiques et du sujet / prédicat proposée par Apollonius (p. 147-1154 et p. 155-1164), ou l'absence de définition de la complétive chez les grammairiens (p. 165-173), tous ces points révèlent la diversité des approches. La deuxième partie de l'ouvrage (p. 175-354) – mots et parties du discours – est articulée en trois sous-parties. La première, sur le métalangage, comprend quatre articles, sur les noms des parties du discours envisagés chronologiquement chez les grammairiens (p. 177-189), sur les noms grecs du pronom (p. 191-199), sur l'homonymie (p. 201-2211), et sur le

terme grec *schéma* (p. 213-221). La seconde sous-partie aborde le mot sous divers angles, que ce soit l'étymologie (p. 223-226), les mots non simples (p. 237-247), les syncatégorèmes (p. 249-2269), enfin les parties du discours sont étudiées depuis le début de la théorie les concernant (p. 271-288), selon la théorie grammaticale d'Apollonius (p. 289-297), avec la réponse du même grammairien à la question du pronom (p. 299-313), ou avec la perspective grammairienne de l'adjectif (p. 315-325), ou par le biais de l'invention du nom propre (p. 327-3339). Le volume se termine par un « envoi » : l'auteur s'attache à souligner le rôle de « passeur » du grammairien latin Priscien, qui permet de passer du grec Apollonius au grec Planude (p. 343-354). Le choix des articles est judicieux, dans la mesure où J. Lallot part de la naissance de la grammaire pour en suivre le développement dans ses différentes voies, au moyen de nombreux exemples, de tableaux très utiles (p. 84-85, 286-287), d'annexes sur un point précis (p. 232-236). En tant que traducteur d'Aristote, J. Lallot pose souvent le regard du philosophe sur les démarches des grammairiens (p. 209, 249-259) et le linguiste qu'il est, explique les étapes du processus de reconnaissance des faits grammaticaux chez les grammairiens grecs et leur apport à la linguistique moderne. Cette double posture aboutit à une présentation claire des points de vue des grammairiens anciens, même quand ceux-ci n'ont pas su théoriser, comme pour les complétives. J. Lallot n'hésite pas à avoir recours à l'humour pour mieux souligner telle particularité, comme la distinction, que les profanes croient « naturelle », entre noms propres et noms communs (p. 327), affirmation niée par le titre de l'article « L'invention du nom propre dans la tradition grecque ancienne ». Et l'auteur offre au lecteur peu familiarisé avec les termes techniques de la prose des grammairiens une traduction très précise et précieuse. Cet ouvrage est donc une excellente présentation de l'importance épistémologique des grammairiens grecs.

Monique BILE

Eleanor DICKEY, *The Colloquia of the Hermeneumata Pseudodositheana*. Volume 1. *Colloquia Monacensia-Einsidlensia, Leidense-Stephani, and Stephani*. Edited with Introduction, Translation, and Commentary by E.D. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, XII-276 p., 12 pl., 19 fig. (CAMBRIDGE CLASSICAL TEXTS, 49). Prix : 90 £. ISBN 978-1-107-02010-8.

Transmis principalement par des manuscrits occidentaux des IX^e et X^e s., l'ensemble de textes destinés à l'apprentissage du grec et du latin connus sous le nom de *Hermeneumata Pseudodositheana* (HP) – ainsi appelés parce que, dans le *Codex Sangallensis* 902, ils se trouvent immédiatement après l'*Ars Dosithei Magistri* – sont le reflet des exigences pédagogiques de la culture bilingue caractéristique de l'Empire romain. Il ne s'agit pas d'un texte unique, mais de neuf rédactions différentes : *Hygini H.* (HH), *H. Montepessulana* (HMP), *H. Bruxellensia* (HB), *H. Stephani* (HS), *H. Leidensia* (HL), *H. Monacensia* (HM), *H. Einsidlensia* (HE), *H. Vaticana* (HV) et *H. Celtis* (HC). L'origine et l'évolution de ces textes restent fort obscures. Ils semblent avoir été compilés à partir de deux types de matériel différents : des conversations et des lexiques destinés à l'usage d'adultes, d'une part, et, d'autre part, des exercices de traduction scolaires. Tandis qu'ils ont été abondamment copiés à l'usage

Michael PASCHALIS & Stelios PANAYOTAKIS (Ed.), *The Construction of the Real and the Ideal in the Ancient Novel*. Groningen, Barkhuis, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XVI-312 p., ill. (ANCIENT NARRATIVE SUPPL., 17). Prix : 84,80 €. ISBN 978-9-491-43125-8.

This volume of the *Ancient Narrative Supplementum* series brings together thirteen of the fifteen papers presented at the fifth Rethymnon International Conference on the Ancient Novel (RICAN), held at the University of Crete in May 2009. All but one of the contributions focus on the construction of the real and the ideal in the traditional corpus of the Greek and Roman novel, often in conjunction with other classical works. – In *The Political Economy of Romance in Late Period Egypt* (p. 1-40), Daniel Selden does not confine himself to the traditional corpus of the novel. His paper deals with prose fiction within the field of Egyptian cultural production and covers a time span from the 6th century BC to the 7th century AD. Selden examines four texts that were either written in Egypt or widely read there (the Old Aramaic *Life of Ahiqar*, the Bentresh Stele in Ptolemaic hieroglyphs, Chariton's *Callirhoe* and the Coptic *Kambyses Romance*). He argues that each of these fictions reflects the increasingly marginalized position of Egypt within the Levantine-Mediterranean world system. Selden's contribution complements the picture of the ancient novels in interesting ways, particularly by encompassing a subject matter that scholars of the novel are probably less acquainted with. The extensive bibliography of 11 pages is helpful. In *But there is a difference in the ends... Brigands and Teleology in the Ancient Novel* (p. 41-59), Ken Dowden deals with the presence of brigands in ideal fiction. After providing an overview of the terminology of brigandage with a view to defining his subject, Dowden discusses both individual brigands as well as brigand groups in the different novels. He contends that brigands in the novels are not just entertainment: they also constitute a counterpoint to civilized or ideal society. Froma Zeitlin's paper *Landscapes and Portraits: Signs of the Uncanny and Illusions of the Real* (p. 60-87) treats the power of ekphrastic descriptions to blur boundaries between reality and illusion. Zeitlin discusses garden descriptions in Achilles Tatius and portraiture in Heliodorus to illustrate this "illusion of breaking the frame": the boundary that separates the viewer from the object is breached. She underpins her thesis by providing illustrations of frescoes that have come down to us. Tim Whitmarsh handles ekphrastic descriptions as well in both Achilles Tatius and Heliodorus in his contribution *The Erotics of mimēsis: Gendered Aesthetics in Greek Theory and Fiction* (p. 275-292). Drawing on the mimetic theory of Dionysius of Halicarnassus, Whitmarsh argues that women in the Greek novels should be understood both as objects of the gaze and as embodiments of the genre's creativity. Gianpiero Rosati, in *The Loves of the Gods: Literature as Construction of a Space of Pleasure* (p. 89-103), focuses on instances of divine love and how these divine paradigms both legitimize and stimulate human desire in the ancient novel. Mythological tales as paradigms for humans, more specifically young and inexperienced lovers, are also discussed by Françoise Létoublon in her contribution *Mythological Paradigms in the Greek Novels* (p. 127-145). In *Comedy in Heliodorus' Aithiopika* (p. 105-126), Margaret Doody tackles the construction of comicality in Heliodorus' novel through the use of dissonances. By exploring the possibilities of anachronisms, among others, Heliodorus

questions the traditional forms of comedy and tragedy. In *His eyes stood as though of horn or steel: Odysseus' Fortitude and Moral Ideals in the Greek Novels* (p. 147-159), Silvia Montiglio contends that the novelistic heroes and heroines display endurance comparable to that of Odysseus, but do not give evidence of Odysseus' remarkable self-control: in the novels, a moral ideal that values expressions of emotions prevails. Montiglio analyzes Dionysius' and Hydaspes' display of emotions in the novels of Chariton and Heliodorus respectively. In *The Basic Plot of Callirhoe: History, Myth, and Aristotelian Poetics* (p. 161-177), Michael Paschalis tackles the problem of Chariton's novel being both ideal and not-ideal. Drawing on Aristotle's *Poetics* and observations by Ben Edwin Perry, he underlines that it is likely that real events served as precedents for the basic plot of Chariton's novel. Paschalis also suggests that the *Iliad* may have inspired Chariton to embrace an instance of human anger as the triggering event of his story. Ewen Bowie in *Caging Grasshoppers: Longus' Materials for Weaving "Reality"* (p. 179-197) argues that Longus' construction of reality is different from that in the other Greek novels. Whereas the other Greek novels are in some sense realistic by reason of their setting, this is not the case for Longus as he draws on literary texts that present a fictional or semi-fictional world. Bowie illustrates his thesis by comparing episodes of Longus' novel to fragments of Theocritus and Sappho. The three remaining essays focus on the Roman novel. In *Tarde, immo iam sero intellexi: the Real as a Puzzle in Petronius' Satyricon* (p. 199-217), Mario Labate draws on Vincenzo Caffi's observation that the mechanism of the trap functions as the main narrative structure in the *Satyricon*. Labate identifies the protagonists' impossibility to understand reality and foresee development as the force that draws them into the trap and closes the trap behind them. In his essay *Landscape and Reality in Apuleius' Metamorphoses* (p. 219-241), Jason König distinguishes two ways to approach landscape in the *Metamorphoses*: a rhetorical, fantastic conception of landscape and a more realistic, physical representation which highlights the way in which landscape impinges on the body. Yet in book 11, König argues, both approaches prove inadequate as Lucius understands that his conception of the world has been erroneous. Robert H. F. Carver's contribution *Between Photis and Isis: Fiction, Reality and the Ideal in the Golden Ass of Apuleius* (p. 243-274), collates three female characters from the *Metamorphoses*, namely Photis, Isis and the Corinthian *matrona*, and contends that apparent polarities in Apuleius' world tend to collapse into identities. – As stated in the introduction, the organizers of the conference intended to allow the contributors the freedom to use their skills to examine the real and the ideal within the genre. This freedom yielded a richness in approaches to the theme and resulted in a volume that draws attention to the complexities involved. As the papers of this volume clearly indicate, the construction of the real and the ideal in the ancient novel goes beyond the traditional dichotomy between the "ideal" Greek novel and the "comic-realistic" Roman one.

Annelies BOSSU

un bel exemple de collaboration également. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris ne s'y est pas trompée, qui lui a décerné le prix S. Lancel, bien mérité.

Janine BALTY

Heimo DOLENZ & Christof FLÜGEL, *Die deutschen Ausgrabungen in Karthago. Römische und byzantinische Grossbauten am Decumanus Maximus*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-254 p., 4 pl., nombr. ill. (KARTHAGO, IV). Prix : 89 €. ISBN 978-3-8053-4467-8.

Voici la publication tardive de recherches achevées en 1996, menées à Carthage par l'Institut archéologique allemand, dans la partie basse de la ville, au sud du *decumanus maximus* et à l'ouest du *kardo* XIII. Déjà trois volumes importants ont paru depuis 1991, dirigés par Friedrich Rakob, qui est un des très grands noms de l'archéologie antique en Tunisie. À cause de sa disparition, ce livre porte d'autres signatures, celles des deux principaux maîtres d'œuvre et celles de savants dans des domaines très spécialisés. La fouille a été conduite sur une superficie de plusieurs centaines de mètres carrés. La stratigraphie se résume en cinq niveaux, entre Auguste et l'époque byzantine, sans hiatus. Une première phase R I, augustéenne et du premier tiers du I^{er} siècle, est le moment où est installée la trame urbaine, avec des îlots de 60 pieds sur 15. Les premiers édifices de l'*insula*, occupés par les colons romains ont des sols en mosaïques noires et blanches (p. 117 sq, pl. 3 et 4) et en *opus signinum* (*ibidem*, pl. 2), ils réutilisent éventuellement des citernes puniques et sont bordés d'une rangée de boutiques ouvrant sur le *kardo*, lequel comporte des puisards. La chronologie est fondée sur un mobilier homogène du I^{er} siècle (p. 19). Dans la phase R II, dès le milieu du I^{er} siècle, le bâti change, avec un vaste bâtiment à étages, dont on ignore l'usage jusqu'à la fin du II^e siècle, les boutiques n'existent plus, le sol est en terrazzo et en *opus figlinum* (p. 117 sq, pl. 6 et 7) ; le mobilier est plus abondant (p. 30 sq). À l'époque sévérienne commence la phase R III, pour environ deux siècles. Alors, entre les *kardines* XII et XIII, on construit un grand édifice public de plan rectangulaire, centré sur une très large salle couverte, à la destination inconnue (p. 40-42). Le *kardo* XIII, un peu rétréci, reçoit un égout rendant inutiles les puisards antérieurs. Puis, à la fin du IV^e/début du V^e siècle, des aménagements nouveaux caractérisent la phase R IV, qui dure tout le V^e siècle, avec, au sud du grand bâtiment, une importante mosaïque polychrome recouvrant les pavements plus anciens (p. 117 sq, pl. 4 et 13) ; ces niveaux comprennent près de 200 monnaies, presque toutes vandales (catalogue p. 48-69). Dans le courant du VI^e siècle, le grand édifice public sévérien est pourvu d'une abside à absidioles, un peu à l'écart du *kardo* XIII, ce qui marque la phase R V. Le secteur reçut également à l'époque byzantine un hypogée très luxueux, avec ses peintures et ses marbres importés (p. 80-86 ; p. 117 sq, pl. 20-21). On a également fouillé un puisard dans la rue (*pozzo* 1), ensemble clos du début de l'Empire comblé à la fin du II^e siècle, à l'abondant mobilier des deux premiers siècles. Comme on peut s'y attendre à Carthage, les céramiques fines habituelles sont présentes, sigillées italiennes, « sigillée claire » africaine de catégorie A, « sigillée claire » de cuisine à vernis orangé Hayes 23A et 181 à côté de la céramique commune africaine bien connue, de table et de cuisine, des amphores et des lampes du Haut Empire,

locales et importées, surtout d'Italie (p. 141-162 ; catalogue et dessins au tiers, p. 163-177). Un objet singulier est l'objet d'un court chapitre (chapitre III, p. 179-188, et planche en couleur n° 3) : trouvé dans les fondations de la phase IV, c'est un petit fragment de porphyre rouge (16 sur 14 cm), matériau très luxueux importé d'Égypte. Il proviendrait de l'aile d'un sphinx ornant le trône impérial de Maximien, dont on sait qu'il séjourna à Carthage en 298 (en dernier lieu sur le sujet voir Christine Hamdoune, *L'expédition de Maximien en Afrique, Antiquités Africaines*, 46-48, 2010-2012, p. 185-199). Les trois derniers chapitres sont beaucoup plus techniques. Dans le chapitre IV (p. 189-216), sont analysées les tesselles de pierre des pavements puniques et des mosaïques romaines, pour identifier les carrières qui les auraient fournies. La plupart de ces dernières sont situées dans la région de Carthage, le Cap Bon, et jusqu'à *Thuburbo Maius* et Ichkeul (carte p. 202). Dans le chapitre V (p. 217-234), il est question des végétaux trouvés dans deux amphores puniques et dans le puisard 3, lui aussi au milieu du *kardo* XIII et devenu inutile lors de la construction de l'égout de la phase R III, déjà mentionné. L'accent est mis sur des lentilles (dans l'amphore), des noyaux d'olive et de l'orge (dans le *pozzo* 3), mais le paysage botanique de cette époque est synthétisé dans un tableau détaillé (p. 229-233) : comme on s'y attend, prédominant parmi les espèces cultivées pour l'alimentation, l'olivier, le figuier, l'orge, le blé et d'autres céréales et les lentilles. Les plantes sauvages identifiées, parfois utilisées dans la vie domestique, permettent de restituer l'environnement naturel de la Carthage antique. Enfin le chapitre V (p. 235-248) porte sur les enduits hydrauliques des citernes de toutes époques. Ces pages très spécialisées distinguent cinq types de couvertes à base de chaux, avec des composants variés, débris volcaniques, débris de terre cuite, cendres..., lesquels, dans certains cas peuvent donner des indications chronologiques. Mais il ne faut pas en faire une règle systématique : ainsi des datations établies sur ces bases dans l'île proche de Pantelleria sont mises en question. Chacun de ces chapitres est précédé d'une bibliographie spécifique, sauf le troisième. Les illustrations, plans, coupes, dessins de détail, propositions de reconstitution des édifices quasi disparus, profils de vases, photographies, sont nombreuses et précises. On regrettera cependant l'absence d'un plan de la ville antique, avec un rappel de la trame urbaine augustéenne, dans laquelle on localiserait la fouille et les bâtiments publics identifiés et étudiés, même s'il est très souvent fait allusion au *decumanus maximus* et au *kardo* XIII. Manquent également des clichés des, ou de quelques, monnaies cataloguées par H. R. Baldus, essentielles pour la datation de la phase R IV (elles sont presque toutes vandales et il n'y en a aucune de ou postérieure à Justinien). Je regrette enfin que les mosaïques superposées auxquelles il est fait allusion à diverses reprises, par exemple pour l'analyse pétrographique du chapitre III, ne soient pas présentées par des photographies de détail et des relevés, sinon par des clichés où on les devine dans leur contexte archéologique, alors qu'elles sont relativement bien datées et qu'il y a par ailleurs quatre planches en couleur à la fin du livre, pour de beaux stucs figurés de la fouille et d'El Jem, ces derniers pour comparaison, du fragment de porphyre sculpté, et des photos agrandies de coupes des enduits hydrauliques de Pantelleria. Mais l'apport de ce livre est important pour la connaissance de la ville de Carthage romaine, vandale et byzantine ; – on attend les volumes suivants annoncés, sur les édifices puniques qui ont précédé les vestiges publiés dans ce volume.

Ariane BOURGEOIS

nombre ayant dû changer sans que les corrections soient faites ; des inscriptions sont citées sans référence (ex. : p. 40, 42, 56 etc.), d'autres énumérées sans que leur utilité soit évidente ; très peu de documents originaux, pas de crédit pour ceux qui semblent l'être ; des légendes parfois erronées (ex. : p. 173, pl. 27 : la très célèbre mosaïque n'est pas celle « de l'entrée du temple d'Esculape » mais d'une des pièces adjacentes, à droite), et des renvois manquants (ex. : p. 46 pas de renvoi à la pl. 16) ; des choix inappropriés (au lieu de la coupe du cap Bougaroun, pl. 2, p. 115, qui est situé près de Philippeville/Skikda sur la côte, à presque 200 km à vol d'oiseau, censé « mettre en évidence le relief élevé et tourmenté des Aurès », une coupe de la chaîne qui domine Lambèse aurait été plus appropriée). Au total, une déception suscitée par le laisser-aller, le manque de clarté et d'approfondissement. Monique DONDIN-PAYRE

Antony HOSTEIN, *La cité et l'empereur. Les Éduens dans l'empire romain d'après les panégyriques latins*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 543 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 117). Prix : 35 €. ISBN 978-2-85944-712-0.

Ce livre est au premier abord une étude des relations entre une cité de l'Empire d'Occident, la *civitas Aeduorum* et l'État romain, fondée principalement sur l'analyse des *Panégyriques latins* V(9) et VIII(5). Toutefois, la démarche originale et féconde de son auteur, inspirée *a posteriori* de la *microstoria*, appuyée sur une réévaluation d'une documentation longtemps négligée et habilement confrontée aux sources littéraires, épigraphiques et archéologiques, dévoile les rapports complexes noués entre les cités et le pouvoir et conduit ainsi A. Hostein à écrire une passionnante histoire politique et idéologique de l'Empire romain et de la « civilisation municipale » au seuil du Bas Empire. L'ouvrage se compose de trois grandes parties successivement dédiées aux aspects rhétoriques, institutionnels et idéologiques contenus dans sa documentation. Dans la première partie, l'auteur revient sur les mécanismes de constitution et de réception du corpus des *Panégyriques latins*, dénigrés par les préjugés négatifs des historiens, d'abord sur le genre épideictique perçu comme nécessairement insidieux, et ensuite sur le Bas Empire qui aurait été incapable de produire une documentation féconde et originale. L'auteur montre que cette dépréciation est d'autant plus infondée que les *Panégyriques latins* V(9) et VIII(5) ne sont pas des « panégyriques », mais des discours d'ambassades. Le premier fut prononcé à Autun par le rhéteur Eumène, dans les premiers mois de l'année 298, à l'occasion d'une visite d'inspection du gouverneur, devant lequel l'orateur défend la cause de la reconstruction des écoles de la ville. Le second, lu à Trèves devant l'empereur par un notable éduen resté anonyme, le 25 juillet 311, jour de célébration du *dies imperii* de Constantin, est un *gratiarum actio*, pour l'obtention de privilèges fiscaux par la cité d'Autun. Dans ces discours, les éloges qui ne s'adressent pas seulement à l'empereur mais aussi à la *civitas Aeduorum*, ne sont pas une finalité mais des arguments et une justification de ce qui a été donné. Ces discours relèvent de ce que l'auteur propose d'appeler la « diplomatie intérieure ». Dans une deuxième partie, A. Hostein peut alors légitimement extraire les informations historiques présentes dans ces discours. C'est d'abord le dossier de la restauration d'Autun par les Tétrarques, réelle et non mythique, qui est abordé. Il

s'agit d'un témoignage exceptionnel par sa richesse sur les formes de l'intervention impériale dans les cités et d'une manière générale de la politique de restauration des cités menée par les tétrarques, héritée des pratiques traditionnelles du Haut Empire. On notera, entre autres, la mise en évidence par A. Hostein de la pratique de l'*indulgentia* qui permettait à l'État d'attribuer aux cités des sommes qu'elles reversaient habituellement au fisc. Ensuite, l'auteur met au jour, dans le discours d'Eumène, les origines et la carrière de ce notable gallo-romain qui apparaît alors comme l'une des mieux connues au cœur de la crise du III^e siècle, ainsi qu'une foule d'informations sur l'organisation, le contenu, les méthodes et la finalité des enseignements à la fin du III^e s. L'auteur décrypte surtout l'évergésie d'Eumène qui souhaite engager son salaire de 600 000 sesterces, soit une somme conséquente, prélevée sur les caisses de l'État, mais versée à la cité, pour restaurer les écoles d'Autun. Glaucus, autre notable éduen, est désigné comme le curateur du travail de restauration. Le *vir perfectissimus* auquel s'adresse Eumène et qu'A. Hostein propose d'identifier, avec des arguments convaincants, au *praeses Lugdunensis*, n'a pas un rôle neutre dans cette entreprise évergétique. Le gouverneur est en mission d'inspection, au cours de laquelle il veille à la restauration des édifices et décide des affectations budgétaires prioritaires. Eumène attend qu'il appuie sa demande auprès de l'Empereur. Au chapitre suivant, l'analyse critique du *Panegyrique latin* VIII(5) permet de rejeter définitivement la prétendue « ruine des campagnes gauloises » longtemps soutenue par des lectures superficielles de ce texte rhétorique. De plus, l'archéologie montre aujourd'hui qu'il faut plutôt parler de transition dans les modes d'exploitation. Concernant la fiscalité tétrarchique, pour laquelle ce texte est d'un apport majeur et a donné lieu à de multiples discussions, A. Hostein ne propose pas une interprétation nouvelle puisqu'il suit avec raison les positions de J.-M. Carrié. Néanmoins, il livre au lecteur une précieuse analyse de la fiscalité locale. Celle-ci s'inscrit dans une magistrale reconstruction du développement de la crise qui affecte, dans un premier temps, le chef-lieu *Augustodunum* puis se répand dans le territoire rural sous l'effet inattendu des *indulgentiae* accordées par Constance I^{er} qui ont indirectement pesé sur les campagnes productives. Le nouveau cens de 305-306 ayant révélé les difficultés latentes et l'inachèvement de la restauration, la cité s'est résolue, pour y faire face, à faire appel au prince qui lui accorde les avantages fiscaux bien connus. L'auteur montre que les principaux bénéficiaires de ces avantages furent les notables éduens, au détriment des petits contribuables ruraux et des cités voisines. Dans la troisième partie de son livre, A. Hostein étudie l'idéologie, entendue comme un ensemble structuré des représentations, contenue dans ces discours. Les rhéteurs reprennent l'idéologie impériale développée par Dioclétien avec quelques spécificités, qui sont le résultat de la nature et de la finalité particulières de leurs discours. Ils négligent ainsi la figure militaire du prince et insistent sur l'aspect monarchique du pouvoir. Cette idéologie s'exprime lors des rituels des rencontres entre les Éduens et l'empereur au cours desquels les premiers manifestent leur adhésion au pouvoir et le second met à l'épreuve sa légitimité. Dans ces occasions, les éloges contenus dans les discours des provinciaux ne sont pas gratuits. Leur finalité est bien d'interpeler le prince et d'appuyer une demande, voire de suggérer des conseils. C'est également ainsi qu'il faut comprendre l'allusion par les rhéteurs de la fin du III^e s. au titre de *fratres populi Romani* qui émane d'un *foedus* conclu entre Rome et les Éduens au II^e s. av. J.-C. Il ne s'agit pas seulement d'une

forme de « snobisme municipal », selon l'expression consacrée par T. Kotula, car cette allusion à des faits passés, comme celle faite à Diviciac, sont des *exempla*, sur lesquels se fondent l'identité éduenne. Ils livrent des conduites à suivre et légitiment les bienfaits accordés aux Éduens aux yeux du pouvoir et de tous les provinciaux. L'évocation par les orateurs éduens du statut colonial de leur cité, titre sans substance juridique à la fin du III^e siècle, n'est pas neutre. Après avoir démontré que cette cité fut une colonie de droit latin dès l'époque augustéenne, A. Hostein explique que l'emploi de ce titre sert à défendre la cause des Éduens auprès des princes. L'octroi par Constantin d'avantages fiscaux n'est pas un bénéfice seulement financier pour les Éduens mais également politique, car cela réaffirme leur prééminence en Gaule. Au terme de cet ouvrage, A. Hostein propose, d'une part, d'inscrire son étude dans le débat sur la romanisation. Le contenu de ces discours sous-entend en effet qu'elle n'a pas été imposée aux Éduens mais que ces derniers ont accepté, sur un mode contractuel, le modèle politique romain, ainsi que le cadre de vie et les pratiques sociales et culturelles qui lui étaient liés. Cette adhésion n'excluait pas l'expression, notamment par l'art de la rhétorique, d'une identité locale fondée sur les *ornamenta civitatis*, les « lieux de mémoire » de la communauté ou la revendication d'une prééminence sur les autres cités gauloises. Ce dossier lui permet, d'autre part, de s'interroger sur les éléments de continuité et de rupture de l'histoire municipale au Bas Empire. Au rang des premiers, il relève la mentalité des notables éduens, les pratiques de gouvernement et l'intervention de l'État qui invitent à relativiser l'impact de la crise du III^e siècle. Cette intervention est peut-être plus directe et plus forte sur les finances locales. Au rang des nouveautés, il faut également relever l'acceptation de la nouvelle idéologie impériale qui s'exprime chez les Éduens par l'appropriation du style épидictique chargé. L'ouvrage comporte une annexe de notices biographiques commentées sur les notables et clercs éduens du milieu du III^e s. au début du IV^e s., un index des sources, un index des lieux, des peuples et des cités ainsi qu'un index thématique, bien utiles. Les éléments qui précèdent ne sont qu'un imparfait résumé de la richesse de ce livre, tant l'auteur a su extraire et exploité la somme des informations contenues dans sa documentation. Il faut également souligner la qualité de la rédaction qui rend le propos toujours précis et limpide, et le souci de l'auteur de guider son lecteur en ponctuant son texte de régulières conclusions provisoires et partielles. Certains penseront peut-être qu'elles forcent parfois quelques démonstrations, mais l'ensemble de la thèse demeure convaincante et solide. Il ne paraît plus possible aujourd'hui de comprendre ces « panégyriques » ainsi que l'histoire des cités au Bas Empire sans lire ce remarquable livre.

Laurent BRASSOUS

Steffen DIEFENBACH & Gernot Michaël MÜLLER (Ed.), *Gallien in Spätantike und Frühmittelalter. Kulturgeschichte einer Region*. Berlin, De Gruyter, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, X-492 p., ill. (MILLENNIUM STUDIEN, 43). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-026005-2.

Nous voilà déjà au Band 43 des Millennium-Studien. La première livraison date de 2004. Le temps passe, mais l'actualité de cette thématique transversale et diachronique, qui au départ avait quelque peu surpris notre petit monde académique, est

peut ajouter les lettres que Pliny le Jeune a écrites à sa femme Calpurnia (6, 4 ; 6, 7 et 7, 5). Dans l'*Index rerum et nominum* manquent des références à « Anordnung der Epigramme » (voir e.a. la p. 176) et à « companion piece » (voir e.a. les p. 172, 177, 190). – Je ne veux pas terminer ce compte rendu sans souligner que cette monographie riche a été préparée d'une façon consciencieuse et a été écrite dans un style très clair.

Willy EVENEPOEL

Louis CALLEBAT et Jean SOUBIRAN, *Priapées*. Texte établi, traduit et commenté par L.C. Étude métrique par J.S. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, XCI-315 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 59 €. ISBN 978-2-251-01462-3.

Œuvre polymorphe s'il en est, le recueil des *Priapées* bénéficie à présent d'une édition scientifique sérieusement établie. Où placer Priape dans le panthéon classique ? La question est vaste (p. x-xv) et bien présentée. Il n'est pas non plus aisé de ranger ces poèmes dans un genre littéraire bien défini et faute de pouvoir définir une forme unique, l'argumentation en faveur d'une *noua simplicitas* à la suite de Pétrone (p. xl), me semble convaincante. *Simplicitas* toute relative d'ailleurs, sur le sens de laquelle il faut s'entendre. La contribution précise autant qu'éclairante, que J. Soubiran consacre à la métrique des *Priapées* (p. XLVIII-LXIV), dépasse par sa précision et son ampleur le cadre de ces quatre-vingts poèmes (plus l'*appendix*). On notera aussi la richesse de l'apparat critique, qui se veut complet jusque dans des variantes orthographiques. Quelques remarques de détail : à côté de la fig. 2 de la p. xcii, je lis aux p. viii et 58 deux légendes « fig. 1 », le volume propose dès lors trois illustrations différentes. Après une bibliographie, modestement intitulée « documentation bibliographique » (p. 41-57), vient le commentaire, souvent fouillé et clairement développé. Ad 12, 12 (p. 110), j'aurais précisé que l'expression *semper solet* constitue un pléonisme et contient une allitération. Ad 80, 7 (p. 306), je ne vois pas en quoi le couple *-que ... -que* constitue un archaïsme puisqu'il reste bien présent en fin d'hexamètre chez tant de poètes ; le commentaire à 22, 1 (p. 306, en alternance avec *-ue... -ue*) est éclairant à ce propos. Pour 72, 4 (p. 286), je me demande si à côté des *brachia macra* dont le sens « priapéen » est évident, les *grandia mala* ne pourraient elles aussi recevoir un sens érotico-obscène – mais restons-en là. Un index de termes latins (p. 309-313), plutôt limité aux termes commentés, clôt ce livre bien fait.

Pol TORDEUR

Pascale PARÉ-REY, « Flores et acumina ». *Les sententiae dans les tragédies de Sénèque*. Lyon-Paris, De Boccard, 2012. 1 vol. 17 x 27 cm, 432 p. (COLLECTION ÉTUDES ET RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN). Prix : 45 €. ISBN 978-2-904974-43-4.

Ce livre a pour but de présenter la fonction des *sententiae* dans l'œuvre tragique de Sénèque et de comprendre la valeur que celles-ci recèlent. Souvent critiquées et accusées de ralentir l'action et de figer les personnages afin de faire passer un

message de l'auteur, les *sententiae* sont un trait théâtral pourtant indispensables dans les tragédies latines, au même titre que les γνῶμαι de la tragédie grecque. L'ouvrage traite aussi des rapports qui existent entre l'œuvre philosophique et l'œuvre théâtrale de Sénèque. En effet, l'étude des *sententiae* nous montrera qu'elles ont généralement une teneur politique, morale et philosophique indéniable. Quelle place faut-il donc leur accorder au sein de la philosophie de Sénèque ? Afin de comprendre leur valeur, P. Paré-Rey entreprend de définir dans un premier temps la *sententia* en se fondant sur les traités rhétoriques antiques, principalement Aristote et Quintilien. Si Aristote insiste sur le côté argumentatif de la γνῶμη qui, selon lui, vise principalement à convaincre, Quintilien définit la *sententia* comme une formule générale appréciable en dehors de son contexte, qui exprime une pensée originale. Après avoir examiné les définitions données par ces deux auteurs et d'autres encore, P. Paré-Rey a choisi les critères d'après lesquels elle a établi le *corpus sententiarum* des tragédies de Sénèque. Ce corpus, dont le texte latin est issu de l'édition C.U.F., présente toutes les *sententiae* dans l'ordre de leur apparition dans chacune des huit tragédies de Sénèque, suivies d'une traduction française soignée afin de ne rien perdre de leur beauté et de leur sens. Une fois ce corpus élaboré, l'auteur cherche à cerner les différentes sources d'inspiration de Sénèque. Si le théâtre tragique grec est sans doute la principale, on compte aussi de nombreux autres genres littéraires grecs ou latins de toute époque qui ont influencé le théâtre de Sénèque. Il en résulte que les *sententiae* que nous y trouvons sont issues d'une longue tradition littéraire, que Sénèque enrichit par son propre apport. Il est également remarquable que les *sententiae* tragiques de l'auteur peuvent être mises en rapport étroit avec les *sententiae* du mimographe Publilius Syrus, un poète latin du I^{er} siècle avant notre ère, non seulement du point de vue de la forme qu'elles revêtent, mais aussi des sentiments qu'elles font passer ou encore des pensées qu'elles expriment. La deuxième partie de l'ouvrage se concentre sur la disposition des *sententiae* au sein des tragédies, c'est-à-dire à quels moments elles sont prononcées et par quels personnages. Cette partie comporte de nombreux tableaux statistiques. Par exemple, l'un d'entre eux vise à déterminer la proportion de vers sentencieux prononcés par un personnage par rapport au nombre de vers total prononcés par lui. De cette façon, on constate que les personnages les plus sentencieux sont généralement des figures secondaires, d'un rang social qui n'est pas particulièrement élevé, mais qui ont une autorité certaine par leur âge ou leur expérience. Une autre analyse statistique révèle que les *sententiae* sont étroitement liées à leur contexte. Elles apparaissent dans des moments de tension, de débat et de réflexion. Ces moments se situent pour la plupart aux actes II et III des tragédies, ainsi que dans le troisième chœur. Par ailleurs, les personnages prononcent rarement des *sententiae* tout au long de la tragédie, ils semblent plutôt se passer le relais. Enfin, l'analyse montre que les *sententiae* structurent le texte et qu'elles marquent des étapes au cours de la tragédie. Qu'il s'agisse de mettre l'action en route ou d'y faire obstacle, elles rythment les principales phases de l'action dramatique. Cependant, certaines *sententiae* sont plus importantes que d'autres, de sorte que l'on en distingue deux types : les *sententiae* principales, qui portent des enjeux aux conséquences importantes, et les *sententiae* secondaires, dont les répercussions sont moins graves. La troisième et dernière partie de l'ouvrage s'interroge sur le pouvoir de la parole sentencieuse avec cette première question : les *sententiae* tragiques de Sénèque sont-elles philosophiques ? Il est

certain que la doctrine stoïcienne se laisse reconnaître à travers plusieurs *sententiae* prises isolément mais, bien que l'emploi de celles-ci soit une pratique ancienne et courante dans la prose philosophique, les *sententiae* ne sont pas philosophiques à proprement parler dans un contexte théâtral. Par contre, la réception qu'en fait le public peut les rendre philosophiques. Un deuxième point abordé dans l'étude du pouvoir de la parole sentencieuse est l'émotion des personnages qui s'exprime à travers elle. Bien qu'elles paraissent impersonnelles, les *sententiae* servent parfois à dévoiler les passions des personnages, même si souvent elles sont utilisées pour les masquer. Ensuite, P. Paré-Rey étudie le pouvoir argumentatif des *sententiae*. Par le biais de la logique, de la persuasion éthique et par des pièges rhétoriques, la parole sentencieuse réussit certes à convaincre, mais il n'est pas rare que l'on trouve des cas où elle échoue. L'étude s'achève par des considérations sur l'esthétique de la *sententia*. L'auteur utilise deux verbes latins pour la qualifier : *placere* et *ferire*. En effet, les *sententiae* plaisent dans le sens où ce sont des *flores rhetoricae* à admirer pour leur beauté. En même temps, elles frappent l'âme par leur brièveté et leur densité, ce sont des pointes, des *acumina*. Ainsi s'explique le titre de l'ouvrage. La conclusion rappelle la structure avec laquelle l'auteur a abordé son sujet et se termine en soulignant surtout l'aspect poétique de la *sententia*, c'est-à-dire son rôle dans l'organisation de la structure de la pièce et son côté en même temps charmant et frappant. Un classement thématique des *sententiae* ainsi qu'une bibliographie classée par thème closent cette étude apportant de nouveaux éclairages sur l'utilisation de la *sententia* et sur les écrits tragiques de Sénèque.

Jonathan BREUWER

Marco BERETTA, Francesco CITTI & Lucia PASETTI (a cura di), *Seneca e le scienze naturali*. Florence, Olschki, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, vi-273 p., ill. (BIBLIOTECA DI NUNCIUS. STUDIE TESTI, 68). Prix : 29 €. ISBN 978-88-222-6189-2.

Parmi les œuvres de Sénèque, les *Questions Naturelles* font figure de parent pauvre dans la recherche. Il semble toutefois que le courant s'inverse peu à peu, surtout depuis l'ouvrage de G.D. Williams, *The Cosmic Viewpoint : A Study of Seneca's Natural Questions*, Oxford, 2012. Issu d'un séminaire tenu à Ravenne le 14 novembre 2008, cet ouvrage se situe dans une perspective pluridisciplinaire impliquant un rapprochement entre latinistes et historiens des sciences. En guise d'introduction, la première contribution (*Il concetto di legge naturale in Lucrezio e Seneca*), due à M. Beretta, concerne les racines de la loi naturelle et l'ambiguïté des liens entre nature et loi. Elle fait le point sur la place de la providence divine. Lucrèce et Sénèque, qui représentent la somme des physiques épicurienne et stoïcienne, constitueront les fondements sur lesquels se formera, au XVI^e s., la science nouvelle, qui rompt avec la tradition aristotélésienne. P. Parroni (*Il linguaggio « drammatico » di Seneca scienziato*) applique le concept forgé par A. Traina, le « style dramatique » de Sénèque, aux *Questions Naturelles*, spécialement aux exposés techniques. Le style de Sénèque crée des moments de tension et cherche à convaincre le lecteur par les émotions. Les citations de poètes, Lucrèce, Ovide et Virgile, loin d'avoir une fonction

pantium est exhaustive. S'ajoutent un commentaire, paragraphe par paragraphe, des annexes sur des points précis de vocabulaire technique, et une bibliographie.

Georges RAEPSAET

Jesús HERNÁNDEZ LOBATO, *Vel Apolline muto. Estética y poética de la Antigüedad tardía*. Berne, P. Lang, 2012. 1 vol. 15,5 x 22,5 cm, 645 p., ill. Prix : 105,20 €. ISBN 978-3-0343-0641-6.

No es fácil comentar un libro de más de seiscientas páginas (ya la introducción ocupa once y la bibliografía casi cuarenta) en un espacio muy limitado. Y más si su metodología y contenido plantean muchos problemas. Uno de éstos es la frecuente equiparación que se hace entre la Antigüedad tardía (« uno de los períodos más jugosos y laberínticos de toda la historia de Occidente », p. 73) y nuestra época, como etapas históricas que aquí son contempladas por igual como aquejadas de una profunda crisis. Y otros son el centrar en Sidonio Apolinar (no nombrado en el título) la representación de un tiempo complejo y el de la citada metodología, por emplear Hernández Lobato, sin confesarlo, una esencialmente ecléctica, con explícitas referencias a las variadas tendencias que nos ha ofrecido la por él continuamente invocada “postmodernidad”. Por lo que, antes que los análisis concretos, conviene leer muy atentamente la mencionada introducción y sobre todo las p. 32-35. Ahí leemos que nuestra “inestabilidad” es, efectivamente, parangonable a la del mundo tardoantiguo como “crisis interiorizada”, con manifestaciones artísticas a las que han de aplicarse prácticamente, según convenga, todos los métodos críticos más o menos actuales (deconstrucción, hermenéutica, estética de la recepción, el estudio de la intertextualidad, el psicoanálisis lacaniano o la teoría de los polisistemas de Even-Zohar...) (p. 33), sin faltar, afortunadamente, « el riguroso proceder de la filología tradicional » (p. 32). La deconstrucción, por ejemplo, será aducida en p. 108-111, pero para achacársela, un tanto anacrónicamente en nuestra opinión, a la reinterpretación cristiana de la *Biblia* judía, tal como se nos dirá también que Sidonio Apolinar actúa deconstructivamente respecto a Catulo (p. 142). Así, el autor hará a lo largo del libro un uso que nos parece excesivo de la terminología, hasta el extremo de hablarnos, también anacrónicamente, de “autodeconstrucción”, o utilizar el redundante giro « el “otro” alterizado » (p. 139) para referirse al trasfondo histórico-cultural del “bárbaro” como reflejado en el *carmen* 12. Y procede, de acuerdo con su metodología “multidisciplinar” (p. 28), a una « comparación interartística (literatura, artes plásticas, arquitectura) », con « atención al pensamiento de la época (filosofía) » y, naturalmente, a la antropología cultural, para poder ofrecernos una caracterización de « la escurridiza estética tardoantigua » (*ibid.*), una empresa en la que el autor está acompañado por ilustres estudiosos (p. 28, n. 4), por más que pretenda abrimos unas perspectivas inéditas (p. 32). Y, por ello, como la obra intenta abarcar la concepción estética en las diferentes artes contemporáneas, el texto está acompañado de ilustraciones arquitectónicas, de mosaicos, incluso de orfebrería (cf. p. 321-335), comentadas detalladamente. Digamos también que Hernández Lobato no precisa de elogios ajenos: es consciente de su innegable erudición, pero, nos tememos, menos de sus debilidades, emanadas casi siempre de sus propios excesos. Las traducciones que ofrece, usual-

mente propias y atinadas, son con frecuencia demasiado libres. Su estilo y lenguaje caen en una frecuente prolijidad, que alarga incesantemente el número de páginas. A veces se le podría exigir mayor rigor, por ejemplo, cuando se autocita (p. 141, n. 84) con un “cf. *infra*”, cuando quedan aún más de cuatrocientas páginas de texto. Y, respecto a las aportaciones ajenas en los sucesivos temas, podría haber practicado una menor cicatería, ya que casi siempre sólo entra en ellas para disentir (cf., por ejemplo, p. 141). En cambio, si repasamos sus autocitas, con la guía de su producción previa (mayoritariamente sobre Sidonio Apolinar), reencontramos ya muchos análisis de este libro, que se presenta así en buena parte como una recopilación de sus ideas sobre el escritor de Lugdunum, su obra y su mundo, y así viene a reconocerlo el propio autor (p. 35). Debemos señalar también que su prosa es seductora y convincente, por lo que el lector debe precaverse ante tantas afirmaciones, casi nunca presentadas como propuestas, y no dejarse acunar por ella desde las primeras páginas hasta que, al entrar en los pormenores, pueda dar con algún asidero para mostrar su no total conformidad, su distanciamiento o su crítica. Y, cuando hemos utilizado el término seducción, nos referimos también al aparato de citas y lemas, incluidas las siempre recurrentes frases de Eco (cf. p. 34, n. 7, en la que éste juega a identificar nuestro postmodernismo con el manierismo “come categoria metastorica”), Derrida, Borges, Barthes, Warhol... Sin dejar de lado osadías como alguna muy forzada comparación con el *Gesamtkunstwerk* wagneriano (p. 471). La reconstrucción por extenso de la biografía de Sidonio Apolinar en relación con su obra (p. 38-57) nos hace preguntarnos si no habíamos asistido ya, moderna y postmodernamente, a la “muerte del autor” y al rechazo de las biografías como justificación. En cuanto al *corpus* poético, las páginas dedicadas a la composición del poemario menor (p. 57-72) revelan una ya estudiada estructura, con insistencia relativamente novedosa en el relevante y estratégico papel del *carmen* 16 « en contra de la *communis opinio* » (p. 61), lo que nos parece excesivo, y en la preparación personal de su edición por parte del poeta. Pero la mayor enjundia del libro ha de buscarse en los capítulos siguientes, una parte de los cuales, ya se ha dicho, son reelaboraciones de publicaciones propias previas, sin que en cada caso se distinga con claridad las nuevas aportaciones de las anteriores. El tercero trata de una doble “otredad”. Está, de una parte, el “discurso alterizador” del Cristianismo como reintérprete (con « toda clase de argucias interpretativas » – p. 98 –, lo que es indiscutible) de la *Biblia* judía, un excursus que, sin embargo, no nos parece aquí muy justificado: fue ya anticipado por el autor en 2012, y, además, la reinterpretación bíblica comienza ya en los *Evangelios* y en Pablo de Tarso, lo que bien sabe el autor (cf. p. 109). Todo lo cual llevó (p. 101) a “una desestabilización general” del polisistema cultural (arte, filosofía...) grecorromano, aunque mucho dudamos de que se pueda hablar de un “equilibrio” previo en éste. Sin olvidar que, en concreto, la lectura alegorizante es también anterior al mundo tardoantiguo. Y, de otra parte, la “otredad” que atañe a los ya « ubicuos pueblos bárbaros » (p. 74), mucho más pertinente aquí, pero no exclusiva tampoco de la latinidad tardía, puesto que la idea del “bárbaro” y la convivencia con él tenían viejas raíces greco-latinas. Pero al menos en cuanto al “mestizaje cultural” (p. 127) provocado por la convivencia con el “bárbaro” se reconoce que es un problema que venía de atrás, sólo que agudizado con el paso del tiempo, sin que valga como remedio el patético exorcismo intelectual del *carmen* 12 de Sidonio Apolinar, que

Hernández Lobato examina concienzudamente (p. 139-157), aunque con la mención sólo de pasada de los estudios de Bonjour y Fo (p. 129). Y es que en su empeño en particularizar el mundo de Sidonio Apolinar el autor fuerza a veces los hechos subrayando unos fenómenos a los que no siempre aplica la debida perspectiva. Pues ésta se echa en falta tanto ya en el índice temático como en el desarrollo correspondiente, ya que muchos de los titulares (por ej., “la literatura como juego”, “lo literario al asalto de lo real”, “la obra como detalle”, “la estética del detalle”, “el imperio de la forma”, etc.) podrían aplicarse, por ejemplo, al Helenismo o al Barroco, con lo que la singularidad del momento tardoantiguo se revela como muy sospechosa. De hecho, el propio autor compara la época estudiada con las cortes dieciochescas y con el Barroco (p. 43, n. 15). Pero, en su afán también de postmodernizarlo todo, no duda en ver en unas citas de Ambrosio de Milán un anticipo de las doctrinas de Jaus e Iser, de Eco y, ¿por qué no?, de la preconizada y ya mencionada “muerte del autor”, que atribuye, como si hubiese sido el único en proclamarla, a Barthes (p. 83). Desde la p. 159 estudia “la íntima interacción entre arte y poder” en el tiempo examinado frente, dice, a épocas más “ingenuas” (p. 160 s.), para lo que toma como muestra el *carmen* 13. Para ello el autor se sitúa muy lejos de las interpretaciones que por “el carácter abiertamente esteticista” de la obra de Sidonio Apolinar le niegan « toda posibilidad de entablar un diálogo real con los problemas e inquietudes de su época » (p. 161), lo que nos parece exagerado, así como censuran la visión “escapista” que fácilmente puede atribuírsele al escritor de Lión. Si Hernández Lobato se alinea claramente con su mentora I. Gualandri, para nosotros no existe incompatibilidad entre ambas posiciones, como lo mostró ya el propio autor en el examen del *Griphus* de Ausonio en 2007. En cualquier época pueden darse formas de escapismo (artístico o no), acompañadas de una conciencia mayor o menor de una realidad problemática. Y Sidonio Apolinar refleja la conciencia del momento histórico-cultural que vivió, lo que no equivale a una supuesta profundidad de un texto como el *carmen* 13 y menos con un énfasis, muy del estilo del autor, que lo lleva a ver ahí como centro “el tenso diálogo entre poder y poeta” (p. 201). Habría, en efecto, mucho que debatir acerca de la valoración de la obra de Sidonio Apolinar. Verlo en la época tardoantigua como un referente excepcional y tratar de ahondar en sus cualidades, más allá de su banalidad habitual o incluso partiendo de ésta, es discutible, sobre todo si se tiene en cuenta a sus antecesores, a Ausonio, a Amiano Marcelino, a Claudiano, a los que Hernández Lobato se refiere en ocasiones, y pudiendo remontarnos a la Segunda Sofística (rara vez presente aquí) con su cultivo de la nadería literaria. Y no nos sirve como argumento la apelación, con el arriesgado recurso de la comparación entre épocas, a nuestra vena moderna y pretenciosa de banalidad artística, tan minoritaria y fugaz. Podemos tener comprensión, no un obligado afán de reivindicar esa frivolidad trufada en Sidonio Apolinar de ecos literarios, porque ya Ausonio y no digamos un Claudiano supieron conjugar la suya con otras cualidades superiores. Y no creemos, contra lo que opina el autor, que una razón del frecuente desinterés o incluso la dura crítica contra este tipo de arte haya respondido a la ausencia de una reflexión « sobre lo fragmentario y su estética... » (p. 258): ahí está la persistente valoración de la poesía helenística. Pero ante esta poesía menor y circunstancial Hernández Lobato enfatiza aspectos que no siempre le hacen evocar el antecedente helenístico: así, la “estética del detalle”, la fragmentación y miniaturización (una “epigramatización del gusto”:

p. 344 ss.), el paso de la *imitatio naturae* a la *imitatio artis* (p. 453-458) o la llamada “estética de la hibridación” (p. 466 ss.), que no es sino la clara herencia de la helenística mezcla de géneros, o la “poesía visual” o la *écfrasis*, que ya eran recursos añejos en tiempos de Sidonio Apolinar. Y, si es innegable que el *carmen* 9 es a esos efectos un texto programático (p. 401-449), como el 16 un “programa poético” del Cristianismo (p. 531) que lleva a la reinención de la poesía con el paso a la Edad Media, tal reinención también tenía ya una historia previa propia. En suma, estamos ante un libro ambicioso y complejo, rico en información y en aportaciones, aunque con estratos de diversas fechas y, sobre todo, con un aprecio con demasiada frecuencia escaso de la perspectiva apropiada de una clase de poesía que, a pesar del esfuerzo apologético del autor, es menos válida en sí, como eco muy empobrecido de la tradición poética greco-latina, que como testimonio histórico. Máximo BRÍOSO

Marc BARATIN (Dir.), *Priscien. Grammaire. Livres XIV-XV-XVI. Les invariables*. Texte latin, traduction introduite et annotée par le groupe Ars grammatica. Paris, Vrin, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, 329 p. (HISTOIRE DES DOCTRINES DE L’ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 44). Prix : 19 €. ISBN 978-2-7116-2500-0.

Sous l’égide de Marc Baratin, le groupe *Ars Grammatica*, composé de Frédérique Biville, Guillaume Bonnet, Bernard Colombat, Cécile Conduché, Alessandro Garcea, Louis Holtz, Séverine Issaeva, Madeleine Keller et Diane Marchand, se consacre à l’élaboration d’une édition de l’*Ars* de Priscien comprenant le texte latin, une traduction annotée et une introduction substantielle. Il s’agit d’un travail de titan, réalisé avec grande acribie, dont le mérite majeur est qu’il fournit pour la première fois une traduction en langue moderne de l’*opus magnum* de Priscien, l’une des œuvres les plus riches, mais aussi l’une des plus difficiles d’accès, qui a nourri le Moyen Âge. Un premier volume a paru en 2010, consacré au livre XVII, sur la syntaxe, un des livres les plus complexes de l’*Ars*. Voici à présent les livres 14, 15 et 16, les derniers qui soient consacrés à l’examen des différentes parties du discours : la préposition (livre 14), l’adverbe (livre 15), avec un appendice sur l’interjection, et la conjonction (livre 16). L’*Introduction*, qui compte près de 60 pages et constitue à elle seule un travail autonome, est divisée en huit sections. La première, *Premiers repères*, replace les questions traitées par les livres 14, 15 et 16 dans la tradition linguistique gréco-latine et les situe par rapport à la tradition relative à l’organisation des parties du discours, principalement le traité d’Apollonios Dyscole, *Sur la répartition des parties du discours*. Ce grammairien est au cœur de la deuxième partie, *Le détail des sources*, puisqu’il est bien connu que Priscien puise à pleines mains chez Apollonios. L’ouvrage de Priscien, qui avait bien conscience de l’importance de la grammaire grecque, est en effet un travail hybride, à la fois traduction et adaptation au latin de la théorie grecque. Parmi les sources, on trouve aussi les noms de Flavius Caper et de Nonius Marcellus, dont le *De compendiosa doctrina* a beaucoup servi à Priscien, tout au moins les livres à contenu linguistique. La troisième partie, *Les critères de définition et de différenciation*, étudie les définitions qui sont données de la préposition, de l’adverbe et de la conjonction. La quatrième section, *Place et rôle de la langue grecque*, tente de déterminer le rapport que Priscien entretient avec la langue

Wirtschaftsgeschichte. Die Lektüre des einleitenden Essays und der versammelten Kleinen Schriften stellt einen großen Gewinn dar.

Kai RUFFING

Paul J. DU PLESSIS, *Letting and Hiring in Roman Legal Thought: 27 BCE-284 CE*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XV-213 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 340). Prix : 101 €. ISBN 978-90-04-21959-5.

Over the past few decades, Roman legal historians have devoted considerable attention to the subject of letting and hiring (*locatio conductio*) and the liabilities of all parties involved. In this book, Du Plessis aims at analyzing classical legal thought on a wide variety of contracts considered to be part of the *locatio conductio*. The introduction (p. 1-8) claims that these contracts can only properly be discussed from a “contextualizing” approach, i.e. by considering Roman law not as an abstract intellectual exercise, but as a reflection of the socio-economic organization of society which can only be understood by confronting legal and non-legal sources. The following chapters however clearly focus on Roman law and the attention devoted to papyri, monumental epigraphy, writing tablets etc. is somehow disappointing. Economic historians would prefer more in-depth analysis of particular features of the law of letting and hiring and their consequences for the organization of the economy. For instance, the fact that consent need not be given in person allows many interesting approaches to the question of agency, but are probably considered beyond the scope of the book. Historians hoping to find a discussion of *locatio conductio* in which all available evidence is integrated and contracts are considered genuine expressions of social and economic interaction will find more food for thought in the works of Aubert and Kehoe. Within the Romanistic tradition however, Du Plessis’ book is an excellent starting point for the manifold intricacies of *locatio conductio*. The survey of previous contributions (p. 2-5), the discussion of the historical development of the contract and the available actions to all parties in the first chapter (p. 9-52) in particular are very helpful. Much attention is given to the gradual development and definitions of liability and risk in legal thought. – The second chapter examines the large variety of contracts in which services (*operae*) are hired. Du Plessis presents case studies from several economic sectors grouped into different categories, such as the transformation of property (e.g. tailoring, manufacturing, construction), movement of property (transport by land and water), *artes liberales* (e.g. doctors and architects), less respectful occupations (scribing, acting, combat) and letting and hiring within the Roman family (freedmen and slaves). Du Plessis makes many interesting observations on labor relationships and the question of liability of the various economic actors (principals, agents and customers). At the same time, the analysis leaves much to be desired. A discussion of the legal organization of apprenticeship for instance would have benefitted from the inclusion of papyrological evidence (cf. Bergamasco, M., *Le didaskalikai nella ricerca attuale, Aegyptus*, 75, 1995, p. 95-167). Agency contracts are a major constituent of the Roman labor market and may have required more detailed analysis (see e.g. Garnsey, P., *Independent freedmen and the economy of Roman Italy under the Principate*, *Klio*, 63(2), 1981, p. 359-371 and López Barja de Quiroga, P., *La dependencia económica de los libertos en el Alto Imperio Romano*,

Gerión, 9, 1991, p. 163-174). Also, on a more abstract level, a “contextualizing” approach needs to consider the body of laws as one of the many economic institutions governing Roman society and analyze the interaction with other institutions (see most recently Frier, B.W. and D.P. Kehoe, *Law and economic institutions*, in W. Scheidel, I. Morris and R. Saller [eds.], *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman world*, Cambridge, 2007, p. 113-143). – The third chapter discusses letting and hiring of objects (*res*), both movable and immovable property in rural and urban settings. Similar to the previous chapter, Du Plessis offers many stimulating thoughts on liability and division of labour, but sometimes fails to comprehend the consequences of his legal analysis for the economy of the Roman empire at large. For instance, he duly notes the rarity of laws establishing risk and liability in letting and hiring of commercial spaces (p. 155 and 171-172), but does not attempt to explain this phenomenon. It is in cases like this that historians applaud the willingness to introduce a “contextualizing” approach to Roman legal sources, but at the same time recognize the difficulties of combining specialized knowledge and expertise in finally assessing the relationship between Roman law and day-to-day economic transactions. Despite these minor remarks, the book offers an accessible and commendable introduction to a complex section of Roman law. Latin texts are quoted and translated, so the reader can easily follow and check Du Plessis’ analysis. The up-to-date bibliography contains references to all relevant literature and a user-friendly index of sources and subjects facilitates exploring the topics discussed. It is therefore a pity that the publisher of this interesting series devoted so little attention to typographical errors, which regularly occur and sometimes reduce the pleasure of reading through Du Plessis’ book.

Wim BROECKAERT

Monique DONDIN-PAYRE et Nicolas TRAN (Éd.), *Collegia. Le phénomène associatif dans l’Occident romain*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 312 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 41). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-067-9.

Fashioning what would become –and in many respects remains– the standard framework surrounding the Roman *collegia*, J.-P. Waltzing (in fin-de-siècle Liège) employed various forms of the word “public”. In his estimation, the *collegium* was itself “une république, une cité”, “une petite république organisée” that was liberally encouraged by the larger state apparatus until these little groups became, “peu à peu, des institutions officielles, chargées d’un service public...” (*Étude historique*, 1, p. 513-515). Throughout the intervening century of scholarship on the *collegia*, studies of “le phénomène associatif” –or “il fenomeno associativo”, as it was better known from the work of F. M. De Robertis for several decades after the 1930s– were intimately bound up in the analysis of “l’utilité publique” of collegial assembly. Accordingly, the mainly inscriptional and legal attestations of these associations have been stretched out and combed over for their implications for a broader political, economic, and social context. This present volume collects twelve papers –with one on the actual use of the word “public” in collegial texts– on the associative phenomenon, but it departs radically from most analyses in that it (notionally) addresses only those *collegia* found in the Western provinces and not in Italy or the city of

Manfred Ullmann est depuis plus d'un demi-siècle un excellent spécialiste de la transmission et de la traduction des textes grecs en arabe entreprises au Moyen Âge. L'ouvrage qu'il propose et que je recense ici est le premier volet d'une étude consacrée à la traduction arabe de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote. De cette traduction, on ne connaissait l'existence que par quelques informations données chez les encyclopédistes arabes médiévaux, mais on n'en avait jusqu'alors retrouvé aucun témoin. Un manuscrit unique de Fès comprenant la traduction des livres VII à X de l'*Éthique* est venu en 1951-1952 en confirmer l'existence, mais la mort de son découvreur, J. Arberry, en a largement retardé la publication (p. 13-14). Depuis lors, le texte arabe de l'*Éthique* a été publié deux fois (p. 14-21), une première fois par 'A. Badawī (*Al-'aḥlāq, ta'liḥ Aristūtālīs, tarḡamat Ishāq ibn Ḥunayn* [Koweit City, 1979]), une seconde fois par A. Akasoy et A. Fidara (*The Arabic Version of the Nicomachean Ethics*, Leyde, 2005). L'état catastrophique de ces deux éditions, y compris de la plus récente, qui comporte, selon M. Ullmann, près d'un millier de fautes de transcription, a poussé celui-ci à reprendre intégralement l'étude du texte arabe, qu'il a comparé mot à mot avec le texte source du manuscrit de Fès (p. 21-22). Il propose ici un premier volume issu de ce travail. Il y livre un glossaire complet des mots arabes présents dans la traduction, et en regard de chacun des mots, l'extrait du texte grec que l'arabe traduit (p. 31-439). Si cet ouvrage constitue un nouvel outil pour les personnes qui s'intéressent au mouvement de traduction de textes grecs en arabe qui eut lieu au Moyen Âge, les visées de M. Ullmann sont cependant bien plus larges (p. 22-29). Il souhaite tout d'abord amener les arabisants à mieux comprendre la manière dont le vocabulaire grec des œuvres traduites a conduit à un important développement du vocabulaire arabe aux IX^e et X^e siècles. Cet ouvrage devra par ailleurs permettre aux savants de mieux comprendre le processus de traduction du grec vers l'arabe, et surtout d'attribuer les traductions d'œuvres grecques à des écoles. Dans le post-scriptum de son livre, M. Ullmann annonce une découverte fantastique qu'il présentera dans un second ouvrage, consacré à l'étude de la traduction de l'*Éthique* (p. 440) : l'analyse approfondie du vocabulaire arabe montre que cette traduction est en réalité l'œuvre de deux personnes différentes. La traduction des livres I-IV utilise un vocabulaire propre au célèbre traducteur Ḥunayn ibn Ishāq et ne peut donc avoir été commise que par lui, tandis que celle des autres livres V-X recourt à des techniques étrangères à celle de Ḥunayn et doit donc être imputée à un autre traducteur. Si le jugement de M. Ullmann sur le travail de ses prédécesseurs est parfois sévère, le glossaire qu'il nous offre aujourd'hui restera une référence de premier plan pour les chercheurs.

Naïm VANTHIEGHEM

Suzanne AMIGUES, *Théophraste. Les causes des phénomènes végétaux*. Tome I. *Livres I et II*. Texte établi et traduit par S.A. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, xxxii-237 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00574-4.

Suzanne Amigues, l'éminente spécialiste de la botanique grecque, après nous avoir offert les cinq volumes consacrés aux *Recherches sur les plantes (HP)*, poursuit l'étude des ouvrages de botanique rédigés par Théophraste et elle nous présente dans

ce volume les livres I et II des *Causes des plantes* (CP). Les deux ouvrages de botanique (HP et CP) sont complémentaires et si le premier décrit les plantes indigènes et exotiques, le second tente d'expliquer les grands problèmes de la vie des plantes. L'auteur est bien conscient que Théophraste abordait dans le deuxième ouvrage « un sujet hors de la portée des Anciens » qui ignoraient tout des « lois de Mendel » qui, en 1865, ont donné naissance à la génétique moderne et qui ne se doutaient pas de l'existence de l'hormone de croissance dont la molécule n'a été identifiée que dans les années 1925-1930. Théophraste a examiné de façon critique les vues que ses prédécesseurs, les « physiologoi », tels Anaxagore et Empédocle, avaient exposées sur les principaux phénomènes de la physiologie végétale. Dans les manuscrits, l'ouvrage compte six livres dont le dernier a pour sujet les saveurs et les odeurs. Mais ici se pose un problème embarrassant car d'après la *Vita Theophrasti* de Diogène Laërce (V, 46), le traité aurait compté huit livres. Les principaux manuscrits de l'HP donnent à la suite de son texte celui du CP, copié par le même scribe. Le CP a moins retenu l'attention que l'HP, car on n'y trouve pas de scholies. C'est le *Deipnosophistai* d'Athénée (II^e-III^e s.) qui fournit les citations du CP les plus nombreuses et les plus exactes. Varron, Pline, les *Géoponiques* le citent plusieurs fois. Galien fait écho aux chapitres du livre VI sur les saveurs et les odeurs. Il n'y a pour ainsi dire pas de texte arabe sur la botanique de Théophraste. Étudiant la langue et le style du traité, S. Amigues n'y voit pas de la *Kunstprosa* (la « prose d'art ») mais des notes de cours. La révision du manuscrit a été confiée au botaniste Pierre Quézel et au linguiste Alain Blanc. Les pages XXV à XXIX donnent le sommaire des livres I et II : le livre I développe les modes de reproduction des végétaux ; le livre II, les effets de leur environnement sur la vie des plantes. Le texte grec du livre I se lit de la p. 2 à la p. 60 ; celui du livre II se lit de la p. 62 à la p. 115 ; suivent la bibliographie des livres I et II (p. 117-118) et les notes (p. 119-236). Il n'y a aucune note sous le texte grec. Dès le c. 1, 1 du livre I, Théophraste se révèle le disciple d'Aristote. Dans un développement sur la reproduction par graine (*sperma*), le botaniste écrit : « la nature... ne crée rien en vain ». C'est là une affirmation que le Stagirite ne cesse de répéter (cf. *De l'âme*, III, 9, 432b 21-22 ; III, 12, 434a 31 ; *De la Respiration*, 10, 476a 12-13 ; *P. A.* II, 13, 658 a 8-9 ; *De la Marche des animaux*, 2, 704b 15 ; 8, 708a-9 ; *G.A.* II, 5, 741b 4-5). En I, 3, 1, il faut remarquer que Théophraste néglige la syntaxe : avec un sujet au neutre pluriel, il met le verbe au pluriel (*ta... dynaint'*) ; ce non-respect de la règle d'accord est relativement fréquent (cf. aussi II, 9, 7 et la note 17 ainsi que la p. XX) : S. Amigues (p. 198) fait constater que « Dans ses notes de cours que sont les traités botaniques, Théophraste n'a rien d'un puriste ». En I, 3, 4, Théophraste mentionne la « coction » par le soleil (*pephthen*). S. Amigues (p. 123, n. 9) explique que la « coction » correspond à la transformation chimique des substances végétales par la chaleur, dont les Anciens pressentaient l'existence, sans être en mesure d'analyser le processus. La notion de « coction » (*pepsis*) joue un rôle fondamental dans les écrits biologiques d'Aristote (cf. mon livre *Recherches sur les grands traités biologiques d'Aristote...*, Bruxelles, 1980, p. 190-195). Le botaniste semble donc avoir transféré dans ses ouvrages un terme relevant de la biologie. Remarquons que Théophraste emploie le mot *pepsis* en I, 3, 5. En I, 4, 4, S. Amigues note (p. 125, 12) que Théophraste étend abusivement au règne végétal des données du règne animal. Cf. HP I, 2, 4 « Tout végétal, comme tout animal, a une humidité et une

chaleur congénitale dont la diminution graduelle amène la vieillesse et le dépérissement, et la perte totale la mort et le desséchement ». Aristote n'explique pas autrement la vieillesse et la mort de l'être humain. Galien répétera souvent que « la vieillesse est froide et sèche ». (Cf. e. a. p. 64 de mon livre *La médecine à l'époque hellénistique et romaine*. Galien, Paris, L'Harmattan, 2011 (*passim*). En I, 5, 2, le botaniste fait une allusion à la théorie aristotélicienne de la génération spontanée. Cf. mes *Recherches... op. cit.* p. 269-277. En I, 7, 3, *kai epi tôn zôôn* : nouveau rapprochement des plantes et des animaux. Rapprochement entre le sperme et la graine. Voir GA 735a 29-737b 7 ; GA 731a 9-14. Pour le sperme chez Aristote, cf. mes *Recherches... op. cit.* p. 136-152. En I, 8, 4 : nouveau rapprochement avec les animaux (*kai epi tôn allôn zôôn*) et en particulier avec les hommes (*epi tôn anthrôpôn*). À la p. 132, n. 7, S. Amigues renvoie à G. A. 775a 12-15. Nous arrêterons ici, au c. 10, nos remarques, en faisant observer que ces 10 premiers chapitres sont éclairés par 18 pages de notes savantes que S. Amigues offre à son lecteur afin de lui faciliter la compréhension d'un texte particulièrement ardu, aride et considérablement difficile. Si nous souhaitons lire ce volume, il est indispensable de suivre le conseil que nous donne Suzanne Amigues, à la page ix de sa notice : « Il faut ... aborder l'étude du *De causis plantarum* comme celle d'un premier ensemble d'observations fines et intelligentes dont certaines ont offert des pistes de recherche fructueuses, tandis que d'autres débouchaient sur des solutions fausses à de vrais problèmes pressentis plutôt que clairement posés ».

Simon BYL

Annette HARDER, *Callimachus: Aetia. Introduction, Text, Translation, and Commentary*. Oxford, University Press, 2012. 2 vol. 16 x 24 cm, ix-362 et 1061 p. Prix : 225 £. ISBN 978-0-19-958101-6.

Les deux volumes que présente ici Annette Harder sont une somme monumentale pour une œuvre de Callimaque qui l'était tout autant, même si nous n'en pouvons aujourd'hui que trop déplorer l'état fragmentaire. Et ce travail d'A. Harder, avec tout ce qu'il nous apporte, ne peut que nous faire regretter de ne pas mieux connaître ce vaste recueil hellénistique. Cette vaste entreprise a été imaginée dans les années 1980 par A. Harder d'abord sous la forme d'un simple commentaire, puis rapidement avec une nouvelle édition du texte incluant l'ensemble des découvertes papyrologiques depuis l'édition de Pfeiffer. L'ouvrage comprend deux volumes : dans le premier, on trouve l'introduction, une importante bibliographie des publications antérieures à 2006 (p. 77-108 ; on peut regretter ici que pour une publication de 2012, la bibliographie n'ait pas été mise à jour, mais les raisons en sont bien compréhensibles : cette publication n'aurait pu voir le jour s'il avait fallu sans cesse reprendre cette mise à jour), le texte édité avec un riche appareil critique et sa traduction située sous le texte et donnée lorsqu'elle est possible ; le second volume comprend essentiellement le commentaire, ainsi que deux appendices (une table du contenu des *Aitia* et la liste des fragments attribués aux *Aitia* mais non pris en compte ici), une table de concordance avec l'édition de Pfeiffer et le *Supplementum Hellenisticum*, et trois index (mots grecs ; onomastique et thématique ; sources). Les fragments considérés dans leur ensemble dans l'introduction sont appelés ensuite à être commentés d'un point de vue

rendre dans un arabe soigné tant le contenu que la dynamique de la langue de Galien. Gotthard Strohmaier (p. 171-184) montre que le même Ḥunayn, qui est en général juste et précis dans ses traductions, s'écarte délibérément du texte source pour le rendre plus conforme à l'esprit du monothéisme chrétien et musulman. Si ces actes intéresseront sans aucun doute les hellénistes et arabisants spécialistes de la littérature médicale grecque et de sa réception, ils pourront aussi, par les réflexions profondes qu'ils proposent, nourrir les recherches de toute personne qui s'intéresse à l'art de traduire. Rares sont les colloques qui, comme celui-ci, proposent un fil conducteur logique et cohérent. On ne peut qu'en féliciter l'organisateur et l'éditeur.

Naïm VANTHIEGHEM

Véronique BOUDON-MILLOT, *Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 404 p. (HISTOIRE). Prix : 29 €. ISBN 978-2-251-38117-6.

V. Boudon-Millot est directrice de recherche au CNRS ; c'est l'une des plus éminentes spécialistes de Galien à qui il revenait d'établir la vie et l'œuvre du célèbre médecin de Pergame, auteur de quelque vingt mille pages que comptent ses ouvrages conservés en grec dans l'édition de C. G. Kühn (Leipzig 1821-1833). Né à Pergame en 129 p. C., Galien connut « une enfance aux parfums d'Asie » et à l'ombre de l'Asclépieion. Il eut un père qui avait reçu une formation d'architecte et qui l'éduqua et une mère, véritable chipie. Galien s'orienta d'abord vers des études de philosophie dès 143 avant de faire le choix d'une carrière médicale dès ses seize ans et il se met à l'école de Satyros, puis à l'école de Pélopos ; ensuite, il reçoit l'enseignement de Stratonikos et d'Aiphicianos. Son père, qu'il aimait beaucoup, meurt brusquement en 148. À partir de ce moment, ayant hérité d'une fortune considérable, il entreprend plusieurs voyages d'études : à Smyrne, à Corinthe, à Alexandrie (153-157). Pendant plus d'une dizaine d'années, entre dix-sept et vingt-huit ans, à la suite d'indigestions répétées de fruits, Galien souffrit chaque année à l'automne d'une maladie gastrique, sans doute d'une amibiase causant une dysenterie ; guéri, il déclarera qu'il doit son rétablissement définitif à Asclépios, le dieu de la médecine. En 157, revenu à Pergame, il obtient la charge de médecin des gladiateurs (157-161). Il ne se contente pas de traiter les plaies par l'application de remèdes mais il n'hésite pas à recourir à la chirurgie. En 161, il décide de partir pour Rome et effectue plusieurs voyages, qu'il est impossible de dater avec précision, pour se procurer des produits rares et précieux, susceptibles d'entrer dans la composition de différents médicaments. Il voyagera à Chypre, en Palestine, en Lycie et à Lemnos dans le but de se procurer la fameuse terre lemnienne avec laquelle sont fabriqués les cachets sigillés dont on se servait pour le traitement des plaies malignes et putrides. Il arrive à Rome en 162 où il commence par se consacrer au soin exclusif des malades. Il fait la rencontre du philosophe péripatéticien Eudème qu'il soignera et grâce auquel il parvient aux plus hauts personnages de l'État et à l'entourage des deux empereurs, Lucius Verus et Marc Aurèle. En 166, il quitte Rome avec précipitation pour des raisons multiples et sans doute pour échapper à la haine de ses adversaires jaloux de ses succès médicaux et il retourne à Pergame : son séjour va durer deux ans et ressemble à un exil forcé. En

168, Galien est rappelé par les empereurs et il se voit chargé de veiller à la santé du jeune Commode. Les années 169 à 176 voient le médecin s'adonner à l'écriture ; il consacrera de très nombreux travaux à Hippocrate, son éternel modèle. En 169, il soigne Marc Aurèle qui souffre de coliques et il obtiendra l'autorisation de préparer pour l'empereur la thériaque qui passe pour une véritable panacée et qui était utilisée quotidiennement par Marc Aurèle ; il soigne aussi l'amygdalite de Commode. V. Boudon nous décrit la maison du médecin qui comportait un cabinet (*ergastêrion*) et elle précise qu'on ne sait rien de sa vie privée car Galien ne mentionne jamais l'existence de femme ou d'enfants dans sa vaste maison. Il possède aussi une maison en Campanie où il se trouve d'ailleurs en 192 quand il apprend la terrible nouvelle de l'incendie de Rome et la destruction des dépôts de la Voie Sacrée. Galien, qui a perdu ainsi de très nombreux traités, fait preuve de courage dans l'adversité et il écrit alors un traité qu'on a cru longtemps perdu mais qui fut redécouvert dans un monastère de Thessalonique par Antoine Pietrobelli, élève de Jacques Jouanna et de Véronique Boudon : « Ne pas se chagriner ». Après 192, Galien va réécrire les traités perdus et composer ses derniers ouvrages. Dans ses dernières années, Galien n'échappe pas aux maux de la vieillesse mais il garde un relatif silence sur ces années. La date de sa mort en 199 a été contestée assez récemment : on admet en général qu'il est décédé vers 216. V. Boudon a consacré le dernier chapitre, le dixième, à l'étude du contenu et de la méthode de la médecine galénique (p. 247-282). Les pages 263 à 344 sont réservées aux très nombreuses notes qui facilitent la lecture de ce chef-d'œuvre authentique complété par une liste de repères chronologiques (p. 345-349), par la liste des 114 œuvres conservées de Galien (p. 351-374), par une bibliographie imposante et par un index des noms propres (p. 395-400). Véronique Boudon est parvenue à maîtriser le véritable océan de textes que constituent les innombrables traités du médecin de Pergame : dans cette myriade de sources, elle a été capable de distinguer plusieurs centaines de textes grecs qu'elle a traduits en français dans une langue très claire qui fait le délice du lecteur. Sa tentative de mettre au jour le Galien le plus authentique possible a pleinement réussi.

Simon BYL

Daniela MANETTI (a cura di), *Studi sul De indolentia di Galeno*. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 118 p. (BIBLIOTECA DI « GALENOS », 4). Prix : 44 €. ISBN 978-88-6227-498-2.

Le présent volume réunit six articles de spécialistes qui ont participé au séminaire organisé par Daniela Manetti, qui a été consacré au *Nuovo Galeno del codice Thessalonicensis Vlatadon*, 14 et qui s'est tenu à la Faculté des Lettres de l'Université de Florence, le 22 novembre 2010. Malgré le titre général donné au séminaire, les participants se sont préoccupés d'un seul traité de Galien dont le titre latin est *De indolentia*. C'est D. Manetti qui nous offre le premier article (p. 9-22) intitulé *Galeno peri álupías e difficile equilibrismo dei filologi*. C'est Antoine Pietrobelli, élève de Jacques Jouanna et de Véronique Boudon-Millot qui a découvert un manuscrit de Galien conservé dans le monastère des Vlatades à Thessalonique. V. Boudon a identifié dans ce manuscrit le texte du *De indolentia* ; elle en a donné l'édition *princeps*

concept constitue incontestablement un point fort de l'étude, qui met très fortement en évidence la dimension culturelle de la maladie et de la souffrance. Parmi les rares défauts formels, on note quelques fautes dans les citations en français (accents notamment) et une erreur dans la mention du nom de Scribonius Largus (orthographié Scribonianus à la p. 126). Le texte des *Discours sacrés* est toujours cité dans l'édition de référence de Keil (Berlin, 1898) sans que celle-ci soit toutefois explicitement mentionnée. Une simple mention dans la bibliographie, où la traduction anglaise de Behr (Leiden, 1981-1986) figure, aurait suffi. Concernant la traduction des passages cités, il semble qu'elle soit propre à Israelowich même s'il n'est pas explicite sur ce point.

Frédéric LEBLAY

Angelos CHANIOTIS (Ed.), *Unveiling Emotions. Sources and Methods for the Study of Emotions in the Greek World*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 487 p., ill. (HABES, 52). Prix : 69 €. ISBN 978-3-515-10226-1.

Cet important volume s'ouvre par la table des matières et une « Wedding Song for an Archaeologist » d'Anna Stavrakopoulou, traduite en anglais par Angelos Chaniotis. Ce dernier est l'auteur de la préface dans laquelle il nous apprend que ce volume présente les premiers résultats d'une recherche consacrée à « The Social and Cultural Contruction of Emotions. The Greek Paradigm » et réalisée à l'Université d'Oxford. Le projet a été financé par « an Advanced Investigator Grant of the European Research Council (2009-2013) ». C'est également Angelos Chaniotis qui a rédigé l'*Introduction* sous le titre *Unveiling Emotions in the Greek World* (p. 11-36). Le texte de l'introduction est suivi d'une riche bibliographie comptant près de 150 références parmi lesquelles se trouve le livre édité par Philippe Borgeaud et Anne-Caroline Rendu Loisel *Violentes émotions. Approches comparatistes* (inspiré par les travaux de Marcel Detienne), Genève, Droz, 2009. Je n'ai pas retrouvé le nom du savant français dans *Unveiling Emotions*, sans doute parce que le présent livre ne s'inscrit pas dans la perspective d'un comparatisme. Les quatre premiers chapitres étudient les sources utilisées pour l'étude des émotions : les papyri (Chrysi Kotsifou, p. 39-90), les inscriptions (Angelos Chaniotis, p. 91-129), les sources archéologiques (Jane Masegla, p. 131-150), les sources littéraires (Ed Sanders, p. 151-173). Chacun de ces chapitres et des chapitres suivants est suivi de la bibliographie relative au sujet traité. Si la première partie est intitulée *Sources*, la seconde s'intitule *Emotions in the interaction between mortals and gods*. Le premier de ces chapitres est relatif à Épidaure : *Dream, narrative, and the construction of hope in « healing miracles » of Epidaurus* (Paraskevi Martzavou, p. 177-204) ; Angelos Chaniotis intitule le chapitre suivant « *Constructing the fear of gods : Epigraphic evidence of Greece and Asia Minor* » (p. 205-234). Irene Salvo traite des « *facteurs émotionnels : les suppliants pour la justice* » (p. 235-266) ; les *arétagologies d'Isis, comme source pour l'étude des émotions*, tel est le titre de la contribution de Paraskevi Martzavou (p. 267-291). La troisième partie concerne *les émotions dans l'espace public*. Christina T. Kuhn étudie l'émotion dans la culture politique de l'orient gréco-romain (p. 295-316) et elle aborde le rôle des *acclamations*. Chrysi Kotsifou dresse un aperçu dans le monde des *pétitions* : Aurélia Artémis et ses enfants orphelins (p. 317-327). Jane Masegla

envisage les décisions que l'on prend ou que l'on supprime : *the archeology of allegiance in Ephesos* (p. 329-355). La quatrième et dernière partie a pour objet les « *Emotions in interpersonal communication* ». Ed. Sanders intitule son essai : « C'est un menteur, un prétentieux, un goujat » : la naissance des émotions hostiles dans l'éloquence judiciaire attique (p. 359-387) ; « Étant dans l'impossibilité de me lamenter et de pleurer avec vous », c'est ainsi que commence le chapitre de Chrysi Kotsifou qui a pour thème « chagrin et lettres de condoléances sur papyrus » (p. 389-411). Jane Massegia envisage les émotions opposées devant la statue représentant la vieille femme ivre de la glyptothèque de Munich (copie romaine d'un original grec datant de la fin du III^e siècle a. C.) (p. 413-430, avec cinq figures). L'ouvrage s'achève sur des réflexions d'une linguiste, Maria Theodoropoulou (p. 433-468). Un index général (p. 473-480) suivi d'une liste de mots grecs (p. 480-483) et des sources littéraires, des inscriptions et des papyri (p. 483-487) facilitent la lecture de ces quinze essais dont l'énumération peut paraître fastidieuse mais dont l'intérêt est indéniable : les émotions telles que la peur, la colère, l'envie, le chagrin, l'espoir ont été remarquablement étudiées dans des contextes divers (la religion, les litiges, la vie politique et la vie privée) et en rapport avec une variété de *media* (récits de miracles, acclamations, pétitions, lettres de condoléances, éloquence judiciaire...).
Simon BYL

Olaf KRAUSE, *Der Arzt und sein Instrumentarium in der römischen Legion*. Remshalden, B. A. Greiner, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, 183 p., nombr. ill. (PROVINZIAL-RÖMISCHE STUDIEN, 3). Prix : 19,80 €. ISBN 978-3-86705-046-3.

C'est avec beaucoup de retard que ce petit ouvrage m'est arrivé pour compte rendu ; il est lui-même le fruit d'une thèse soutenue en 2003 à Mayence : donc tout a commencé il y a bien 15 ans ! C'est une compilation fort sympathique mais sans aucune originalité, et qui même répète des erreurs grossières, comme l'interprétation de la fameuse fresque de la Via Latina à Rome (fig. 7 p. 56) qui n'a rien de médical, rien de militaire, rien de légionnaire, comme l'a déjà et définitivement démontré Pierre Boyancé en 1964. Il est certainement bon qu'un jeune chercheur puisse publier, mais un tel recueil, gentiment artisanal, reste bien périphérique dans un secteur où les nouveautés sont... légion ! Il a parmi ses mérites de regrouper une documentation qu'ont présentée avec plus de force Milne déjà (1907), puis Bliquez, Jackson, ou Wilmanns, et de faire rêver sur des noms du passé, Novaesium, Vetera, Haltern, Bonn, Lauriacum, Carnuntum, Vindonissa, Novae... Il est certain surtout que, malgré des informations souvent vieilles et des images souvent devenues elles-mêmes des documents archéologiques, l'ouvrage dans son ensemble intéressera le lecteur germanophone, amateur d'histoire de la médecine ou d'histoire militaire : c'est là une vulgarisation érudite tout à fait commode, qui offre une entrée en matière pour une remise au goût du jour.
Danielle GOUREVITCH

Dimitri NAKASSIS, *Individuals and Society in Mycenaean Pylos*. Leyde, Brill, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, xv-448 p., 17 fig. (MNEMOSYNE. SUPPL., 358). Prix : 123 €. ISBN 978-90-04-24451-1.

des *Femmes stériles* ont des textes parallèles dans *Superfétation* et dans *Nature de la femme*. Le traité des *Femmes stériles* n'a jamais fait l'objet d'une monographie spéciale. Son premier chapitre décrit les désordres de l'utérus conduisant à la stérilité. Le volume X se termine par un lexique des agents thérapeutiques donnés en anglais et en grec et par un index de mots anglais relatifs à la médecine attestée dans ce dernier volume. Il nous faut louer la contribution de P. Potter qui facilite pour les lecteurs anglophones mais aussi pour les autres l'accès aux œuvres hippocratiques.

Simon BYL

Stefania FORTUNA *et al.* (a cura di), *Sulla tradizione indiretta dei testi medici greci : i commenti*. Atti del IV Seminario internazionale di Siena, Certosa di Pertignano 3-4 giugno 2011. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 208 p. (BIBLIOTECA DI « GALENOS », 5). Prix : 74 €. ISBN 978-88-6227-540-8.

Le quatrième Séminaire international sur la tradition indirecte des textes médicaux grecs s'est tenu à Pertignano, les 3 et 4 juin 2011 ; il était consacré aux commentaires, plus précisément aux commentaires de Galien sur Hippocrate. Michaelangiola Marchiaro a étudié six manuscrits de Florence qui contiennent des œuvres de Galien traduites en latin et qui jusqu'à présent étaient inconnues des principaux répertoires scientifiques. Quatre d'entre eux proviennent de la bibliothèque d'un médecin florentin Lorenzo da Bisticci (mort en 1478) qui légua ses livres au couvent de San Marco à Florence. Le manuscrit *Conv. Soppr.* J III.8 vient aussi de la bibliothèque de San Marco, mais non pas du legs de Lorenzo. Le dernier manuscrit florentin est le *Ricc.* 144 ; il est formé par trois unités codicologiques, toutes écrites dans la seconde moitié du XIII^e siècle et il contient l'*Articella*, la fameuse collection de traités médicaux. Amneris Roselli rappelle que les commentaires de Galien sur Hippocrate et son *Glossaire* sont nos sources uniques sur Artémidore Capito et Dioscoride, les deux éditeurs d'Hippocrate qui œuvraient dans la première décennie du premier siècle p. C. A. Roselli tente d'établir l'importante dette de Galien à l'égard des deux éditeurs et d'identifier certaines caractéristiques de leur travail philologique. Christina Savino (de Berlin) constate que malgré son importance, le *Commentaire* de Galien sur les *Aphorismes* manque encore d'une édition critique moderne. L'ouvrage a été imprimé en dernier lieu par C. G. Kühn dans son édition complète de Galien (Leipzig, 1821-1833) mais Kühn n'avait pas examiné tous les manuscrits grecs. Prenant les recherches de Caroline Magdelaine (1994) comme point de départ, C. Savino offre ici les résultats préliminaires de sa recherche sur la tradition textuelle du *Commentaire* de Galien sur les *Aphorismes*, en vue d'une nouvelle édition critique pour le CMG. Paola Annesse (Sienne) s'est préoccupée de la constitution du texte du *Commentaire* de Galien sur *la nature de l'homme* d'Hippocrate en vue d'une nouvelle édition critique : l'ancienne édition dans le CMG est de J. Mewald et date de 1914 (à la p. 199 il faut corriger Mewald en Mewald). Elle présente aussi une recherche sur les traductions du *Commentaire* réalisées durant la Renaissance avec des tableaux qui permettent de comparer les différents styles. Jacques Jouanna, le Maître des études hippocratiques, qui prépare, en collaboration avec Caroline Magdelaine, une nouvelle édition du *Pronostic* pour Les Belles Lettres dévoile l'utilité du *Commentaire* de Galien pour le

traité hippocratique. Jacques Jouanna remercie Oliver Overwien et le docteur Vagelpohl qui se sont chargés de la traduction arabe du *Pronostic*. J. Jouanna montre qu'il y a place pour une nouvelle édition du commentaire de Galien au *Pronostic* et du *Pronostic* d'Hippocrate. Galien a commenté le texte du *Pronostic*, excepté pour deux sections. La traduction arabe a un texte complet : les deux sections sont intégrées sur la base de la tradition hippocratique. De plus, deux passages sont discutés et font revivre d'anciennes lectures du *Pronostic* sur la base de la tradition indirecte. Vivian Nutton a étudié le *Commentaire* sur le *Serment* hippocratique attribué à Galien. Il rappelle qu'en 1956 Franz Rosenthal a publié des fragments d'un commentaire sur le *Serment* hippocratique préservé en arabe sous le nom de Galien. Malgré son importance, ce texte a été négligé. V. Nutton passe en revue les arguments pour ou contre l'attribution à Galien et il conclut que même si le texte n'est pas de Galien, il reste d'une grande importance pour l'intelligence du *Serment* et du culte d'Asclépios. Les éditeurs écrivent dans la Préface (p. 9) que Nutton a montré tous les éléments en faveur de l'attribution à Galien. J'ai le sentiment que Nutton n'était pas aussi catégorique. J'en vois la preuve dans la première phrase du dernier alinéa (p. 100) : « But whether the author was Galen, Satyrus or someone totally unknown... ». Antoine Pietrobelli (Reims) a étudié la tradition arabe du *Commentaire* de Galien au *Régime des maladies aiguës* d'Hippocrate en vue de l'édition de ce *Commentaire* qu'il prépare pour la Collection des Universités de France. Gregory Kessel (Marburg) présente un nouveau texte syriaque et démontre que Jean d'Alexandrie, dans son *Commentaire* aux *Epid.* 6, a suivi le *Commentaire* perdu du iatrosophiste d'Alexandrie, Gesios (deuxième moitié du v^e siècle). Nicoletta Palmieri (Reims) est d'avis que les commentateurs alexandrins de l'*Ars medica* et des *Épidémies* VI ont défini la configuration de la tête, en indiquant les critères qui établissent si la tête est naturellement bien proportionnée ou si elle est défectueuse. Les textes de Galien qui fournissent les principaux éléments sont l'*Ars medica* et le *De ossibus ad tirones*. La description alexandrine, dans laquelle les observations médicales et philosophiques sont mélangées, fut appelée à une grande fortune dans le galénisme médiéval, en arabe et en latin ; elle sera attestée en Occident au xii^e siècle chez des auteurs tels que Guillaume de Conches. Daniela Mugnai Carrara (Florence) évoque Nicolò Leonicensio, membre distingué de l'humanisme médical (1428-1524), qui exposa la théorie de Galien sur les causes des maladies qui guida sa traduction et sa correction du texte de l'*Ars medica* (*Ars med.* 28, 4 Boudon = 1.381 Kühn ἀρίττων : οὐσίαν). C'est un essai de Maria Teresa Santamaria Hernández qui clôt ce beau et riche volume. Son titre est « El comentario de Pedro Jaime Esteve a los *Theriaca* de Nicandro (Valencia, 1552) : conjetura y traducción, o transmisión latina de los escolios griegos ». Deux longs travaux ont été présentés par Mathias Witt (Monaco) et par Ivan Garofalo : ils seront publiés ailleurs. À l'issue du XIV^e Colloque hippocratique international qui s'est tenu à Paris (8-10 novembre 2012), je me suis dit que si le xx^e siècle avait été celui d'Hippocrate, le xxi^e serait sans doute celui de Galien.

Simon BYL

Manfred ULLMANN, *Die Nikomachische Ethik des Aristoteles in arabischer Übersetzung*. Teil 1. *Wortschatz*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 440 p. Prix : 124 €. ISBN 978-3-447-06483-5.

Michel Patillon s'impose comme l'édition de référence du *De ideis* d'Hermogène et de ses compléments. Cependant, nous craignons que la mince couverture brochée de ce livre ne le rende moins résistant et, en fin de compte, moins durable que ce que l'on attendrait pour un ouvrage de référence. C'est pourquoi, tout en souhaitant le même succès au tome V, nous espérons que les prochains volumes de la Collection des Universités de France bénéficieront d'une reliure destinée à assurer leur longévité.

Julien DELHEZ

Jocelyn GROISARD, *Alexandre d'Aphrodise. Sur la mixtion et la croissance* (de mixtione). Texte établi, traduit et commenté par J.G. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 13 x 20 cm, CXCIV-145 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00579-9.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est que ce livre, issu d'une thèse doctorale, et consacré à un texte relativement court (47 pages) totalise 385 pages : l'*Introduction* compte 97 pages, la tradition du texte, 89 p. et le commentaire 86 p. Alexandre d'Aphrodise, l'Exégète d'Aristote, a joui dans l'Antiquité tardive et le Moyen Âge d'une réputation considérable, mais nous possédons sur lui peu d'éléments biographiques sûrs, à l'exception de deux documents ; le premier est l'introduction de son traité *Du destin* dans laquelle il s'adresse aux empereurs Sévère et Antonin, ce qui nous permet de situer le traité d'Alexandre entre 198 et 200 ; le prologue du *De Fato* nous permet aussi de voir en lui un professeur de philosophie aristotélicienne et même le chef de file de l'école péripatéticienne. Le deuxième document est une inscription d'Aphrodisias qui confirme la nomination d'Alexandre Aphrodisias à Athènes et qui nous apprend aussi que son père était aussi philosophe. Trois maîtres d'Alexandre sont connus : Herminius, Sosigène et Aristote de Mytilène, tous trois étaient péripatéticiens. Son œuvre, bien que perdue en grande partie, était très diverse ; au nombre de ses monographies connues, figure le traité *Sur la mixtion et la croissance*. Le *De Mixtione* comprend une introduction qui présente le problème du mélange au sujet duquel tous les philosophes se disputaient ; ensuite vient la réfutation de toutes les théories non aristotéliennes du mélange, qui est suivie par un travail d'exégèse mené principalement à partir du *De generatione et corruptione* d'Aristote. Comme l'écrit J. Groisard, Alexandre « fait d'Aristote comme le *deus ex machina* qui seul nous sauve des contradictions auxquelles se heurtent toutes les autres théories ». Il ne cesse de louer Aristote, comme en témoignent les textes suivants : « l'on ne saurait trouver d'autre doctrine qui puisse être tenue pour plus vraie ou plus claire que celle professée par Aristote, si bien qu'il n'y a que l'adoption de cette seule doctrine qui préserve ce qui sied au divin et corresponde aux faits manifestes » (in *De providentia* 10, 19-23 Thillet) « seul Aristote aura donné la vraie explication de la mixtion... » (*De mixtione* XV, 36, 15-17). Les doctrines d'Aristote sont dites être « les seules formulées conformément à la dignité des choses divines » (*De mixtione* XII, 25, 5). La conclusion du *De Fato* mentionne la pertinence religieuse de « la doctrine d'Aristote sur le destin et ce qui dépend de nous... doctrine qui, si nous l'adoptons, nous rendra pieux envers les dieux » (*De fato*, 212, 5-7 Bruns). Alexandre ne cesse pas non plus d'insister sur la difficulté ; ainsi dans le *De mixtione* I, 3, 1-8 : « La cause d'une si grande divergence

parmi eux est la difficulté de la question : car d'un côté, comme il est manifeste que certains corps se mêlent aux autres, à peu près tous ceux qui philosophent sur la nature et sur ce qui se produit naturellement vinrent à chercher la cause, mais comme de l'autre côté cela est malaisé à découvrir et que de chacune des causes proposées s'ensuivent certaines difficultés propres ils se sont tournés dans des directions différentes ». J. Groisard fait remarquer qu'il est difficile et incertain de situer chronologiquement le *De mixtione* par rapport aux autres ouvrages d'Alexandre. Il expose la théorie aristotélécienne du mélange qui s'effectue principalement à partir du chapitre I, 10 du *De generatione et corruptione*. Il aborde la question stoïcienne des mélanges, puis les réfutations de la mixtion totale. La tradition du *De Mixtione* est fondée sur neuf manuscrits dont A, le *Marcianus Graecus* 257 (XIII^e -XIV^e s.) et F, le *Riccardianus Graecus* 63 (début du XIV^e s.). Le manuscrit A a engendré tout le reste de la tradition, à l'exception de F qui ne contient que les deux derniers cinquièmes du traité. Le premier travail philologique sur le texte est celui d'Ideler (1836) qui se contente de reproduire le texte de l'édition aldine de 1527, dans lequel il introduisit quelques corrections par conjectures ; en 1886, Apelt propose des conjectures supplémentaires. I. Bruns (1892) s'occupe enfin des manuscrits. Rodier propose en 1893 plusieurs corrections. C'est sur la base de l'édition de Bruns qu'est faite en allemand par Rex (1966) la première traduction dans une langue moderne. En 1971, Montanari consacre une sévère critique à l'édition de Bruns. Todd publiera en 1976 une étude sur le *De mixtione* dont Paul Moraux donnera en 1984 un compte rendu dans lequel il conclut à la nécessité d'une nouvelle édition critique du *De Mixtione*. J. Groisard décrit ensuite les témoins : le *Marcianus Gr.* 257 (p. CXI-CXIX), le *Riccardianus Gr.* 63 (p. CXIX-CXXIX), l'édition aldine (1527) et son modèle, le *Parisinus Graecus* 1848 (R), puis viennent les manuscrits du *scriptorium* de Jean Mauromates : le *Scorialensis* X, 1, 11, le *Vaticanus Graecus* 1302, les *Parisinus Graecus* 2028 et 2450, le *Taurinensis* C I 15, R ; le *Parisinus Graecus* 1848 a servi de modèle à l'édition *princeps* du *De mixtione* qui fera autorité jusqu'à l'édition critique de Bruns en 1892. Après avoir étudié la relation entre A et la tradition récente, J. Groisard étudie la situation de F et à la p. CXC, il propose un stemma du *De mixtione*. Comme il fallait s'y attendre, le philologue fonde l'édition critique sur les manuscrits A et F, en donnant la préférence à A. Les autres témoins ne sont utiles à l'édition que lorsqu'ils apportent des corrections dues à des conjectures. L'ouvrage de J. Groisard a été révisé par Marwan Rashed, autre spécialiste d'Alexandre et éditeur aux Belles Lettres du traité d'Aristote, *De la génération et la corruption* (2005). Simon BYL

Tim WHITMARSH (Ed.), *The Cambridge Companion to the Greek and Roman Novel*. Cambridge, Cambridge University Press, 2008. 1 vol. 15 x 23 cm, xv-392 p., 1 carte. Prix : 55 £ (relié) ; 19.99 £ (broché). ISBN 978-0-521-86590-6 ; -68488-0.

The last couple of decades have witnessed a goldrush towards the ancient novel. Tim Whitmarsh's *Cambridge Companion to the Greek and Roman Novel* addresses a number of themes that have taken centre stage therein: sexuality, cultural identity, religion, readership, intertextuality, corporeality, style and genre among other issues. An impressive cast of well-known scholars (all but one from the UK, the US and

168, Galien est rappelé par les empereurs et il se voit chargé de veiller à la santé du jeune Commode. Les années 169 à 176 voient le médecin s'adonner à l'écriture ; il consacrera de très nombreux travaux à Hippocrate, son éternel modèle. En 169, il soigne Marc Aurèle qui souffre de coliques et il obtiendra l'autorisation de préparer pour l'empereur la thériaque qui passe pour une véritable panacée et qui était utilisée quotidiennement par Marc Aurèle ; il soigne aussi l'amygdalite de Commode. V. Boudon nous décrit la maison du médecin qui comportait un cabinet (*ergastêrion*) et elle précise qu'on ne sait rien de sa vie privée car Galien ne mentionne jamais l'existence de femme ou d'enfants dans sa vaste maison. Il possède aussi une maison en Campanie où il se trouve d'ailleurs en 192 quand il apprend la terrible nouvelle de l'incendie de Rome et la destruction des dépôts de la Voie Sacrée. Galien, qui a perdu ainsi de très nombreux traités, fait preuve de courage dans l'adversité et il écrit alors un traité qu'on a cru longtemps perdu mais qui fut redécouvert dans un monastère de Thessalonique par Antoine Pietrobelli, élève de Jacques Jouanna et de Véronique Boudon : « Ne pas se chagriner ». Après 192, Galien va réécrire les traités perdus et composer ses derniers ouvrages. Dans ses dernières années, Galien n'échappe pas aux maux de la vieillesse mais il garde un relatif silence sur ces années. La date de sa mort en 199 a été contestée assez récemment : on admet en général qu'il est décédé vers 216. V. Boudon a consacré le dernier chapitre, le dixième, à l'étude du contenu et de la méthode de la médecine galénique (p. 247-282). Les pages 263 à 344 sont réservées aux très nombreuses notes qui facilitent la lecture de ce chef-d'œuvre authentique complété par une liste de repères chronologiques (p. 345-349), par la liste des 114 œuvres conservées de Galien (p. 351-374), par une bibliographie imposante et par un index des noms propres (p. 395-400). Véronique Boudon est parvenue à maîtriser le véritable océan de textes que constituent les innombrables traités du médecin de Pergame : dans cette myriade de sources, elle a été capable de distinguer plusieurs centaines de textes grecs qu'elle a traduits en français dans une langue très claire qui fait le délice du lecteur. Sa tentative de mettre au jour le Galien le plus authentique possible a pleinement réussi.

Simon BYL

Daniela MANETTI (a cura di), *Studi sul De indolentia di Galeno*. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 118 p. (BIBLIOTECA DI « GALENOS », 4). Prix : 44 €. ISBN 978-88-6227-498-2.

Le présent volume réunit six articles de spécialistes qui ont participé au séminaire organisé par Daniela Manetti, qui a été consacré au *Nuovo Galeno del codice Thessalonicensis Vlatadon*, 14 et qui s'est tenu à la Faculté des Lettres de l'Université de Florence, le 22 novembre 2010. Malgré le titre général donné au séminaire, les participants se sont préoccupés d'un seul traité de Galien dont le titre latin est *De indolentia*. C'est D. Manetti qui nous offre le premier article (p. 9-22) intitulé *Galeno peri álupías e difficile equilibrismo dei filologi*. C'est Antoine Pietrobelli, élève de Jacques Jouanna et de Véronique Boudon-Millot qui a découvert un manuscrit de Galien conservé dans le monastère des Vlatades à Thessalonique. V. Boudon a identifié dans ce manuscrit le texte du *De indolentia* ; elle en a donné l'édition *princeps*

dans les *Mélanges en l'honneur de Jacques Jouanna* (Paris, 2007). Cette édition fut rapidement suivie d'une édition critique et commentée dans la Collection des Belles Lettres : *Galien, Ne pas se chagriner*, Paris, 2010, 210 pages en partie doubles. Cette *operetta*, comme l'appelle D. Manetti, se présente sous la forme d'une lettre dans laquelle Galien répond à un ami (qui est anonyme) en lui expliquant pourquoi il ne se chagrine pas tout en étant dans le malheur : l'illustre médecin avait perdu une grande partie de ses biens et de nombreux livres, pendant l'incendie de Rome, à la fin de l'hiver de l'année 192. Outre l'édition de la CUF, parut presque au même moment l'édition de P. Kotzia et de P. Sotiroudis (dans un supplément d'*Hellenica*). L'étude du *De indolentia* (conservé dans un seul manuscrit qui comporte une grande quantité de corruptions) exige du philologue d'être une sorte d'équilibriste ; il doit se partager entre le conservatisme et les corrections. Le titre de l'œuvre pose déjà un problème sérieux : dans le *Vlatadon*, on trouve *Περὶ ἀλυγισίας* et *Περὶ ἀλογισίας* ; dans l'*editio princeps*, *Περὶ ἀλυπίας* ; à l'intérieur du traité, on lit *περὶ ἀλυπεισίας* et *ἀλυπισίαν*. J. Jouanna choisit la *lectio difficilior* *ἀλυπησία* et considère que *ἀλυπία* est la *lectio facilior* (cf. p. 27-29 de l'édition de la CUF). Paraskevi Kotzia, dans l'étude qu'il propose sous le titre *Galen περὶ ἀλυπίας: title, genre and two cruces* (p. 69-91), se prononce pour *ἀλυπίας*. Dans le passage concernant Aristippe, il propose de corriger *φιλότιμος* par *φιλήδονος* et *ἐτέρων* par *ἐταιρῶν*. D'autres corrections, la plupart sur la base de la tradition arabe, sont proposées par Ivan Garofalo dont l'article porte comme titre *Emendamenti al de indolentia* (p. 63-68). Francesco Becchi, dont la contribution s'intitule *la psicopatologia di Galeno: il περὶ ἀλυπίας* (p. 23-31), propose de traduire le titre du petit traité par « *Sull'immunità dall'afflizione* » plutôt que par d'autres traductions telles que « *Sur l'inutilité de se chagriner* » ou « *Ne pas se chagriner* » ; il se préoccupe de la caractérisation philosophique du traité. Amneris Roselli, dans son article *Galeno dopo l'incendio del 192: bilancio di una vita*, démontre la signification de l'*operetta* pour la biographie intellectuelle de Galien ; elle estime que cette œuvre offre une synthèse de la vie morale et intellectuelle du médecin-philosophe et une critique sévère de la politique durant les années du règne de Commode. Gianluca Del Mastro situe son étude intitulée *Μέγα βιβλίον. Galeno e la lunghezza dei libri* dans le champ de la bibliologie antique lorsqu'il se fonde sur l'analyse du paragraphe 28 du *De Indolentia* concernant la longueur d'un *volumen*. Ces six études suivies de deux index (p. 105-118) sont remarquables : en une petite centaine de pages, elles contribuent à améliorer notre connaissance de l'auteur grec le plus prolifique qui a été à l'origine d'un chef-d'œuvre dû à Véronique Boudon-Millot : *Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2012 (notre compte rendu *supra*, p. 373-374).

Simon BYL

Ido ISRAELOWICH, *Society, Medicine and Religion in the Sacred Tales of Aelius Aristides*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, X-206 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 341). Prix : 101 €. ISBN 978-90-04-22908-2.

Cette monographie, issue d'une thèse de doctorat, repose de manière approfondie et très claire plusieurs questions anciennes et déjà largement débattues relatives à la lecture des *Discours sacrés* d'Aelius Aristide. La crainte initiale d'une étude qui

Simon BYL, *Le rire d'Aristophane*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 278 p. (CAHIERS DU GITA, 17). Prix : 18 €. ISBN 978-2-84269-891-1.

Fin connaisseur d'Aristophane, Simon Byl rassemble dans ce bel ouvrage une vingtaine d'études consacrées au seul représentant de la Comédie ancienne dont un certain nombre d'œuvres nous aient été conservées entièrement. Onze plus précisément sur les quarante-quatre qui lui sont attribuées. La dernière connue, le *Ploutos* fut jouée en 388. Les travaux et exégèses sont innombrables. Un gros livre n'épuiserait pas le seul inventaire de la bibliographie, d'autant qu'Aristophane se prête facilement, peut-être abusivement, au jeu du second ou du troisième degré interprétatif, du non-dit, de la citation, de l'infra- et de la supra-textualité. Que n'a-t-on écrit sur l'idéologie d'Aristophane, sur ses affinités politiques, ses haines et ses amitiés ? Simon Byl analyse Aristophane d'abord et avant tout pour ce qu'il est fondamentalement : un auteur comique dont le but premier est de faire rire les Athéniens pendant cette période particulièrement difficile de la Guerre du Péloponnèse. Et de nous faire rentrer dans les mécanismes du rire, en recourant aux théories les plus modernes de la psychologie ou de la psychanalyse. Mais il y a aussi un Aristophane au-delà du rire premier, celui qui connaît tous les rouages de la vie athénienne, politique, intellectuelle et culturelle, judiciaire. Et il y a l'Aristophane de l'initiation éleusiniennne, qui trame et sous-tend tout ou partie de plusieurs de ses comédies. J'ai noté que la plus ancienne des études du recueil, consacrée au personnage du vieillard avait été publiée dans *L'Antiquité Classique* en 1977 ; la plus récente aussi en 2006, sur le thème du vocabulaire médical. Nous en sommes honorés.

Georges RAEPSAET

Paul POTTER, *Hippocrates*. Volume IX. *Coan Prenotions*. *Anatomical and Minor Clinical Writings*. Volume X. *Generation*. *Nature of the Child*. *Diseases 4*. *Nature of the Women and Barrenness*. Edited and translated by P.P. Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2010-2012. 2 vol. 11,5 x 17 cm, xv-397 ; xxii-432 p. (THE LOEB CLASSICAL LIBRARY, 509 ; 520). Prix : 26 \$ (le vol.). ISBN 978-0-674-99640-3 ; -99683-0.

Paul Potter est un spécialiste d'Hippocrate de réputation internationale ; il est professeur au Département d'histoire de la médecine de l'Université de Western Ontario. On lui doit notamment les livres V, VI et VIII d'Hippocrate édités dans la Loeb Classical Library. Il nous offre aujourd'hui les volumes IX et X dans la même collection. Dans l'*Introduction générale* du volume IX, il mentionne les onze traités ou fragments de traités qu'il a édités et traduits, à savoir l'*Anatomie*, la *Nature des os*, le *Cœur*, le *Fœtus de huit mois*, les *Prénotions coaques*, *Crises*, les *Jours critiques*, la *Superfétation*, les *Maladies des jeunes filles*, *Excision du fœtus*, la *Vision*. Il consacre trois pages à la tradition manuscrite et au stemma et cinq pages à la bibliographie. L'*Anatomie* est un texte très court, transmis par le *Vaticanus Graecus* 276 daté du XII^e siècle ; cette œuvre n'est mentionnée dans aucun texte ancien, mais on en trouve quelques échos dans le *De medicina* de Celse et dans l'*Anatomie* du pseudo-Rufus ; comme dans tous les ouvrages de la *Loeb Classical Library*, l'apparat critique est

réduit à sa plus simple expression. Dans la marge du texte grec, P. Potter indique la pagination de l'édition d'Émile Littré (ici : VIII, 538 Littré). Les onze traités sont tous précédés par une introduction, souvent brève. Malgré son titre qui provient du premier paragraphe du texte, la *Nature des os* est plus un traité d'angiologie que d'ostéologie. Quelques mots de ce traité ont été expliqués par Érotien, par Galien et par Hésychius d'Alexandrie. Les six premières lignes du chapitre 8 sont citées presque textuellement par Aristote dans l'*Histoire des animaux* 511 b 23-30 et elles sont attribuées à un certain Syennésis de Chypre. L'intégralité du chapitre 9 a été reprise par Aristote dans l'*Histoire des animaux* 512 b 11-513 a 7 et attribuée à Polybe, gendre et successeur d'Hippocrate et le texte du chapitre 10 se trouve dans un passage des *Épidémies* II, 4, 1. P. Potter renvoie le lecteur à l'excellente thèse de Marie-Paule Duminil, *Le sang, les vaisseaux, le cœur dans la Collection hippocratique*, Paris, 1983 et à son édition d'*Hippocrate... Nature des os*, 1998 (Budé). Le traité du *Cœur* est une monographie concise consacrée au cœur humain et il est connu de Galien et de Plutarque. P. Potter souligne les particularités de ce traité qui diffère des autres traités hippocratiques. Ce texte a été l'objet de plusieurs études au XX^e siècle (e.a. Harris et M.-P. Duminil). Le *Fœtus de huit mois* qui combine des *a priori* numérologiques avec plusieurs observations minutieuses a été édité au XX^e siècle par deux savants, Robert Joly et H. Grensemann. Les *Prénotions coaques* qui comprennent 640 chapitres sont l'un des traités hippocratiques les plus longs et elles présentent souvent des emprunts au *Prorrhétic* I, aux *Aphorismes* et au *Pronostic*... Ce traité a fait très récemment l'objet de la très remarquable thèse d'Elsa Ferracci défendue à la Sorbonne le 5 décembre 2009. Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, les *Prénotions* avaient bénéficié de la dissertation d'O. Poepel, *Die hippokratische Schrift Kôiakai Prognôseis*, Kiel, 1959 et de la traduction espagnole d'Elsa Garcia Novo, *Pronociones de Cos*, Madrid, 1986. La présente édition des *Prénotions coaques* est basée sur les collations du *Parisinus Graecus* 2353 (= A) du XI^e siècle et du *Parisinus Graecus* 2140 du XIII^e (= I). *Crises et Jours critiques* sont des compositions fondées sur d'autres textes hippocratiques. *Crises* dépend de plusieurs sources : le *Pronostic*, *Aphorismes*, *Épidémies* II et VI, *Semaines*, *Régime des maladies aiguës* (et *Appendice*). L'autre traité contient onze longs passages hippocratiques tels que *Épidémies* III, 16, *Affections internes* 48 ; 53-54 ; 51 ; *Maladies* III, 8 ; 11 ; 15... La présente édition doit beaucoup à la dissertation de G. Preiser, *Die hippokratischen Schriften « De indicationibus » und « De diebus iudicatoris »*, Kiel, 1957. *Superfétation* est un manuel d'obstétrique, organisé par thèmes et centré sur la prognose et la thérapeutique. Son titre dérive du sujet traité dans le premier chapitre. Le présent traité doit beaucoup au travail de C. Lienau, *Hippokrates Über Nachempfängnis, Geburtshilfe und Schwangerschaftsleiden*, Berlin (CMG I 2.3), 1973. *Les maladies des jeunes filles* présentent un texte établi sur la lecture de deux manuscrits : le *Marcianus Venetus Graecus* 269 (X^e/XI^e s.) et le *Vaticanus Graecus* 276 (= V du XII^e s.). Le *Glossaire* de Galien cite un mot rare de ce très court fragment (φονῶν : Galien (K 19, 153). Le titre du fragment est *Peri Partheniôn* que P. Potter rend par le mot *Girls*. Le médecin voulait traiter des maladies ; le fragment traite de l'épilepsie (maladie dite sacrée) ; l'auteur envisage d'abord le cas des jeunes filles (d'où le titre donné par la tradition) puis celui des femmes mariées et celui des femmes stériles. L'*excision du fœtus* traite brièvement des affections de la femme. Son titre vient de la première phrase du traité

et ne concerne que le chapitre 1 : extraction du fœtus mort ; le traité aborde ensuite l'accouchement et la chute de la matrice. La présente édition est basée sur la collation de trois manuscrits indépendants : M, I et V. Le *Peri Opsios (Sight)* semble être ce qui reste d'un manuel d'ophtalmologie comprenant des chapitres sur la cataracte, la conjonctivite, l'amaurosis ; il attache de l'importance au traitement. Seul Robert Joly semble avoir édité et traduit ce traité : *Hippocrate... De la Vision...*, CUF, 1978. Un index des mots anglais relatifs à la médecine clôt le volume IX (p. 389-397). – Le volume X contient cinq traités dont quatre concernent la reproduction humaine (*Génération* ; *Nature de l'enfant* ; *Nature de la femme* ; *Femmes stériles*). Le cinquième *Maladies IV* expose une théorie générale de physiologie et de pathologie. L'*Introduction générale* présente les cinq traités, trace ensuite l'histoire et la constitution du texte, établit le *stemma* des manuscrits et définit les termes techniques, par exemple *aidôion*, qui est attesté dès le chant 13 de l'*Iliade*, v. 568 ; on trouve ensuite les éditions, les traductions et les commentaires du *Corpus* hippocratique. *Génération* explique que la semence vient de l'homme et de la femme, donne les raisons pour lesquelles naît une fille ou un garçon, insiste sur les ressemblances avec les parents, sur les malformations accidentelles et héréditaires. L'auteur développe aussi une théorie humorale (sang, bile, eau et phlegme). *Génération* et *Nature de l'enfant* forment un même ouvrage sur l'embryologie. Plusieurs philologues ont consacré à ces deux ouvrages, auxquels s'ajoute *Maladies IV* du même auteur, des éditions, traductions et commentaires, parmi lesquels il convient de citer F. Giorgianni, R. Joly, E. Lesky et I. M. Lonie. P. Potter signale que « the present edition depends largely on the work of these scholars » tandis que « the treatise [*Diseases IV*] had received careful attention in the edition of Joly and the commentary of Lonie... and the present edition is indebted to their work in many ways ». *Maladies IV* apparaît à la suite de *Maladies I-III*. C'est Émile Littré qui a séparé ce traité de la série des *Maladies* et l'a rattaché à la suite de *Génération* et *Nature de l'enfant* avec une numérotation continue des chapitres. Ici P. Potter donne la numérotation de Littré entre parenthèses précédée par la numérotation logique des chapitres (exemple : 1 (32 L) ; 2 (33 L)...). Le texte de *Nature de la femme* n'est cité ni par Érotien ni par Galien mais il a été transmis par trois manuscrits indépendants : Θ (*Vindobonensis Medicus Graecus* 4 du x^e/xi^e s.), M et V. Il a fait l'objet de trois études récentes dues à H. Trapp, V. Andò et F. Bourbon. C'est le livre de F. Bourbon qui est le plus récent ; il a fait l'objet d'une excellente thèse de doctorat avant d'entrer dans la série « *Hippocrate* » de la CUF en 2008. Ce traité présente des parallèles avec trois traités gynécologiques de la Collection : *Maladies des femmes I et II* et *Femmes stériles* ; il est composé essentiellement de fiches sur les maladies des femmes et est formé de deux parties (ch. 1-34 et ch. 35-109). Chaque partie consiste en une série de chapitres nosologiques (2-18 ; 35-49), une série d'aphorismes (18-34) et d'autres prescriptions (25-31 ; 50-94) et d'un catalogue de remèdes (32-4 ; 95-109). Le traité est centré sur des désordres de la structure de l'utérus (inflammation, obstruction), de la position de cet organe et de sa fonction (aménorrhée) et de son traitement par des moyens chirurgicaux et pharmacologiques. Érotien classe le traité des *Femmes stériles* (*Peri aphorôn*) dans la section « *thérapeutique par le régime* » et il explique huit mots du texte dans son *Glossaire*. Galien a glosé dix mots qui n'apparaissent que dans *Femmes stériles* ou qu'il qualifie de sens « semblable à des mots des *Femmes stériles* ». Un certain nombre de passages

des *Femmes stériles* ont des textes parallèles dans *Superfétation* et dans *Nature de la femme*. Le traité des *Femmes stériles* n'a jamais fait l'objet d'une monographie spéciale. Son premier chapitre décrit les désordres de l'utérus conduisant à la stérilité. Le volume X se termine par un lexique des agents thérapeutiques donnés en anglais et en grec et par un index de mots anglais relatifs à la médecine attestée dans ce dernier volume. Il nous faut louer la contribution de P. Potter qui facilite pour les lecteurs anglophones mais aussi pour les autres l'accès aux œuvres hippocratiques.

Simon BYL

Stefania FORTUNA *et al.* (a cura di), *Sulla tradizione indiretta dei testi medici greci : i commenti*. Atti del IV Seminario internazionale di Siena, Certoza di Pertignano 3-4 giugno 2011. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 208 p. (BIBLIOTECA DI « GALENOS », 5). Prix : 74 €. ISBN 978-88-6227-540-8.

Le quatrième Séminaire international sur la tradition indirecte des textes médicaux grecs s'est tenu à Pertignano, les 3 et 4 juin 2011 ; il était consacré aux commentaires, plus précisément aux commentaires de Galien sur Hippocrate. Michaelangiola Marchiaro a étudié six manuscrits de Florence qui contiennent des œuvres de Galien traduites en latin et qui jusqu'à présent étaient inconnues des principaux répertoires scientifiques. Quatre d'entre eux proviennent de la bibliothèque d'un médecin florentin Lorenzo da Bisticci (mort en 1478) qui légua ses livres au couvent de San Marco à Florence. Le manuscrit *Conv. Soppr.* J III.8 vient aussi de la bibliothèque de San Marco, mais non pas du legs de Lorenzo. Le dernier manuscrit florentin est le *Ricc.* 144 ; il est formé par trois unités codicologiques, toutes écrites dans la seconde moitié du XIII^e siècle et il contient l'*Articella*, la fameuse collection de traités médicaux. Amneris Roselli rappelle que les commentaires de Galien sur Hippocrate et son *Glossaire* sont nos sources uniques sur Artémidore Capito et Dioscoride, les deux éditeurs d'Hippocrate qui œuvraient dans la première décennie du premier siècle p. C. A. Roselli tente d'établir l'importante dette de Galien à l'égard des deux éditeurs et d'identifier certaines caractéristiques de leur travail philologique. Christina Savino (de Berlin) constate que malgré son importance, le *Commentaire* de Galien sur les *Aphorismes* manque encore d'une édition critique moderne. L'ouvrage a été imprimé en dernier lieu par C. G. Kühn dans son édition complète de Galien (Leipzig, 1821-1833) mais Kühn n'avait pas examiné tous les manuscrits grecs. Prenant les recherches de Caroline Magdelaine (1994) comme point de départ, C. Savino offre ici les résultats préliminaires de sa recherche sur la tradition textuelle du *Commentaire* de Galien sur les *Aphorismes*, en vue d'une nouvelle édition critique pour le CMG. Paola Annesse (Sienne) s'est préoccupée de la constitution du texte du *Commentaire* de Galien sur *la nature de l'homme* d'Hippocrate en vue d'une nouvelle édition critique : l'ancienne édition dans le CMG est de J. Mewald et date de 1914 (à la p. 199 il faut corriger Mewald en Mewald). Elle présente aussi une recherche sur les traductions du *Commentaire* réalisées durant la Renaissance avec des tableaux qui permettent de comparer les différents styles. Jacques Jouanna, le Maître des études hippocratiques, qui prépare, en collaboration avec Caroline Magdelaine, une nouvelle édition du *Pronostic* pour Les Belles Lettres dévoile l'utilité du *Commentaire* de Galien pour le

G. DE MARINIS *et al.* (a cura di), *I processi formativi ed evolutivi della città in area adriatica*. Oxford, Archaeopress, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 514 p., nombr. ill. (BAR. INTERNATIONAL SERIES, 2419). ISBN 978-1-4073-1018-3.

Ce gros volume, remarquablement édité, rassemble les communications présentées au Congrès archéologique organisé les 10 et 11 décembre 2009 par l'Université de Macerata. Elles sont regroupées sous trois rubriques : la première est orientée vers la Cité classique et hellénistique, la deuxième vers la proto-urbanisation et la formation de la cité dans l'Adriatique septentrionale et occidentale, la troisième, de beaucoup la plus développée (350 p.), traite de la cité romaine. La première partie est entièrement consacrée aux villes situées sur le territoire albanais : Épidamne-Dyrrhachion, Butrint, Apollonia et Byllis, avec deux interventions plus générales orientées vers la naissance et l'évolution des centres urbains en Illyrie du Sud sous la plume de Neritan Ceka, et vers l'organisation des collectivités (*ethnos* ou *koinon*) en Épire et dans la Haute-Macédoine à l'époque hellénistique, étudiée par P. Cabanes, qui souligne que le développement urbain ne conduit pas, ici, à la forme d'État qualifiée de *polis*, comme en Grèce centrale et méridionale ; les villes nouvelles demeurent au sein des collectivités antérieures (*ethnos* ou *koinon*). À propos d'Épidamne-Dyrrhachion, c'est S. Santoro Bianchi de l'Université de Parme qui présente les premiers siècles de l'existence de la colonie (VII^e-VI^e s.), à partir des résultats des recherches archéologiques sur place, avec la difficulté considérable que représente le développement d'une ville moderne de plus de cent mille habitants sur le site même de la ville à ses origines ; elle relève, en particulier, la présence d'une extraordinaire ceinture de sanctuaires extra-urbains richement décorés ; la décoration trouvée sur place peut être rapprochée de celle du trésor d'Épidamne à Olympie. M. Melfi s'intéresse au site de Bouthrôtos qui connaît le développement du sanctuaire d'Asklépios (mais aussi celui de Zeus Sôter) et devient centre d'un petit État, le *koinon* des Prasaiboi, sans qu'on puisse affirmer, me semble-t-il, le caractère fédéral de cet État ; certes, les ethniques y sont nombreux mais ils correspondent à des entités très petites, souvent une seule famille, ce qui ne permet guère de parler de fédération. J.-L. Lamboley signale l'existence sur le site d'Apollonia de deux réseaux de voies d'orientation un peu différente grâce aux prospections électrique et magnétique. O. Ceka s'intéresse au *koinon* des Bylliones et à son centre, la ville de Byllis devenue colonie romaine. La deuxième partie conduit le lecteur sur l'autre rive de l'Adriatique, du côté italien et tente de présenter une phase proto-urbaine précédant la formation de villes : M. G. Maioli, L. Malnati, M. Miari présentent la Romagne adriatique entre le VI^e et le II^e s., depuis l'époque de la présence étrusque jusqu'à la conquête romaine, avec la fondation de Spina datée des années 540/30 qui s'éteint dans le courant du III^e s. avant J.-C. et des établissements fondés à Ravenne, Rimini et Cesena. M. Silvestrini, V. Antongirolami, F.A. Melia et A. Di Miceli s'arrêtent au centre historique de Camerino grâce à de récentes fouilles archéologiques. M.R. Ciuccarelli décrit les sites ruraux du centre du Picenum (l'ancien *ager Firmanus*). A. Massi Secondari examine les aspects de proto-urbanisation en Ombrie (régions de Gubbio, Gualdo Tadino, Colfiorito, Spoleto et Terni) au vu de récentes recherches archéologiques. E. Biocco s'intéresse à la romanisation du territoire de Matelica. K. Bursic-Matijasic décrit des exemples du passage d'un habitat préhistorique à la cité classique dans la région septentrionale de

l'Adriatique (Porec, Pula, Nesactium, Rijeka, Osor et Zadar). R. Perna et Ch. Capponi dressent la carte archéologique de la province de Macerata, notamment le long des vallées moyennes des rivières Chienti et Fiastra. L'étude de la cité romaine dans ces mêmes régions adriatiques occupe la troisième partie qui contient seize interventions différentes : étude, à travers les récentes recherches archéologiques, du site de Larinum, bien connu par le *Pro Cluentio* de Cicéron, qui témoigne de l'attention que Rome porte à une communauté italique (L. Calio, A. Lepore, E. Lippolis), présentation des centres urbains des Abruzzes adriatiques (A. R. Staffa) en s'attachant en particulier à l'origine du peuplement le long de la zone côtière. G.M. Fabrini consacre son intervention à l'*Urbs Salvia* des origines à l'époque augustéenne : la ville devient colonie romaine à la fin du II^e s. av. J.-C. et elle reçoit des vétérans à l'époque du triumvirat (43-31). Potentia retient l'attention d'E. Percossi pour la phase républicaine et celle de F. Vermeulen qui élargit son sujet au développement des cités romaines dans le Picenum, où il a dirigé des recherches archéologiques pendant dix ans. E. Giorgi présente les données nouvelles des fouilles de Suasa sur la genèse et le développement de l'habitat. S.M. Marengo fait connaître la documentation épigraphique pour tenter d'éclairer les origines des municipalités. R. Perna présente une communication consistante sur la naissance et le développement des villes à l'époque romaine dans les régions du Picenum et de l'Ombrie adriatique. M. Luni et O. Mei s'arrêtent sur la même évolution en Ombrie adriatique en s'arrêtant sur le cas du *Forum Sempronii*. E. Catani présente des observations préliminaires sur le système d'approvisionnement en eau de Tifernum Mataurense. R. Matijasic s'intéresse aux cités romaines d'Istrie (Tergeste, Parentium et Pola) et à quelques centres mineurs comme Nesactium : il rend compte, en particulier, des importantes fouilles menées sur le forum de Pola et sur celles conduites dans la zone de San Teodoro. M. Buora s'attache à la cité d'Aquilée et ses quartiers situés hors les murs, grâce à des photos aériennes. G. Rosada reconstruit l'histoire de la route entre Ariminum (Rimini) et Altinum (Altino) dans le delta du Pô. Les trois dernières contributions ramènent le lecteur sur la rive orientale de l'Adriatique : à Docléa, cité romaine du Montenegro, à quatre kilomètres au nord-ouest de Podgorica, dont la vie se prolonge au Moyen-Âge ; à Sofratikë (Hadrianopolis), au sud de Gjirokaster, dans la vallée du Drino, qui fait l'objet de fouilles menées par D. Condi et R. Perna ; enfin à Phoinikë qui fait l'objet de recherches archéologiques conduites par l'Université de Bologne et l'Institut archéologique d'Albanie (G. Lepore). Ce bel ouvrage est surtout très complet comme mise au point des recherches archéologiques sur la rive occidentale et septentrionale de l'Adriatique, grâce à la participation à la fois des universitaires italiens et des personnels des Surintendances archéologiques et des Musées de toute cette zone. Parallèlement, l'évolution des agglomérations urbaines et de l'organisation de la vie collective des populations de la rive orientale de l'Adriatique est présentée, surtout pour sa partie albanaise, comme un complément à l'évolution du peuplement en Italie, avant même l'établissement de la domination romaine.

Pierre CABANES

Inge Lyse HANSEN, Richard HODGES & Sarah LEPPARD (Ed.), *Butrint 4. The Archaeology and Histories of an Ionian Town*. Oxford-Oakville, Oxbow Books, 2013. 1 vol. 21,5 x 30,5 cm, XII-330 p., 16 pl., nombr. fig. (BUTRINT ARCHAEOLOGICAL MONOGRAPHS). Prix : 45 £. ISBN 978-1-84217-462-3.

Ce volume est le quatrième d'une série de monographies consacrées par cette fondation britannique au site archéologique de Butrint situé en Albanie méridionale, près de la frontière avec la Grèce et dans le secteur du continent le plus proche de l'île de Corfou. La première présentait « Byzantine Butrint : Excavations and Surveys 1994-1999 » ; la deuxième : « Roman Butrint : An Assessment » ; la troisième : « Excavations at the Triconch Palace ». Le présent ouvrage rassemble dix-sept contributions consacrées à des aspects très divers du site, depuis la Préhistoire jusqu'à l'époque d'Ali Pasha au début du XIX^e siècle. En premier lieu, R. Hodges présente une série de plans de la ville intéressante pour décrire son histoire topographique. Viennent ensuite plusieurs études sur des éléments particuliers du site : l'acropole est étudiée par S. Greenslade, S. Leppard et M. Logue, depuis la Préhistoire jusqu'au XVIII^e siècle. Le lecteur aurait aimé lire dans cette contribution une étude de la céramique trouvée sur l'acropole de Butrint. Une étude avait été préparée par des collaborateurs de C. Hadzis, entre 1989 et 1994, mais elle n'a jamais été publiée. La céramique dite corinthienne qui a été trouvée sur l'acropole vient-elle réellement de la métropole lointaine ou est-elle une céramique corcyréenne ? La réponse à cette question permettrait de mettre en valeur le rôle de Corcyre dans la fondation de la ville qui verrouille le canal de 2,5 km de largeur entre l'île et le continent : ce verrou fonctionne, comme le montre Thucydide qui précise bien que les Corinthiens n'osent pas envoyer de renforts à Épidamne-Dyrrhachion, lors de la guerre civile qui déchire la cité à partir de 435, en empruntant le canal entre Corcyre et le continent, et optent pour la voie terrestre depuis Ambracie. L'aqueduc est étudié par A. Wilson, qui produit un relevé précis des piliers soutenant l'aqueduc romain dans sa traversée de la plaine de Vrina, jusqu'aux sources qui l'alimentaient, situées sur la colline de Xara. Après avoir franchi l'émissaire du lac, l'aqueduc se termine au Nymphée et à la citerne qui est placée juste en arrière, à proximité de la porte d'entrée dans la ville antique, au voisinage de la grande basilique. Le pont romain, présenté par S. Leppard, a été dégagé partiellement en 2007, sur une longueur correspondant à la première arche. Construit à la fin du I^{er} siècle avant J.-C. ou au début du I^{er} siècle ap. J.-C., il peut être mis en rapport avec la fondation de la colonie romaine en 44 avant J.-C. et, comme l'aqueduc, aurait relié la plaine de Vrina et le site de Butrint. I. L. Hansen établit une revue des récentes trouvailles de sculptures romaines, qui ne présentent guère d'originalité, mais il est bon d'en avoir le catalogue. S. Greenslade décrit l'établissement fouillé dans la plaine de Vrina et qui aurait été occupé du I^{er} au XIII^e siècle. Il s'agit là certainement du résultat le plus remarquable des recherches menées sur ce site : à l'intérieur même de la presqu'île de Butrint, rien ne révélait l'installation de la colonie romaine envoyée par Marc-Antoine au grand dam de T. Pomponius Atticus et de son correspondant Cicéron. Les bâtiments dégagés sur la rive opposée de l'émissaire du lac permettent d'imaginer le lotissement effectué dans cette plaine et de suivre sa vie à travers la Basse-Antiquité et le Moyen Âge, avec construction d'une vaste basilique décorée de mosaïques vers la fin du V^e siècle après J.-C. Il est souhai-

table que ce champ de recherches soit élargi de façon à déterminer l'étendue de la ville neuve qui s'est construite dans cette plaine, en face de l'antique Butrint. O. Gilkes, V. Hysa, D. Çondi, avec la participation de I. L. Hansen présentent les deux mausolées romains de la plaine de Vrina : l'un est un temple de forme rectangulaire (16,17 x 8,67 m), probablement de style ionique. Le second mausolée correspond à une tombe familiale connectée à une *villa* de la fin du I^{er} siècle après J.-C. Dans le cimetière de l'Ouest, une recherche archéologique des tombes romaines le long du canal de Vivari est présentée par D. R. Hernandez et J. Mitchell. Cette étude fournit une réponse très partielle à la question de l'emplacement des nécropoles qui ont été construites autour de la cité de Butrint durant les siècles où le site a été habité. N. Molla consacre son étude à la grande Basilique, édifiée près de l'arrivée de l'aqueduc dans la ville romaine : la mosaïque du sol très partiellement conservée a été datée au deuxième quart du VI^e siècle, donc au début du règne de Justinien ; des restaurations sont intervenues à plusieurs reprises durant le Moyen Âge, en particulier durant les IX^e-XI^e siècles, puis à nouveau au XIII^e. L'évêché de Butrint fonctionne encore au XIV^e siècle. Le cimetière et l'église médiévale proches de la fontaine de Junia Rufina retiennent l'attention d'A. Sebastiani, D. Gooney, J. Mitchell, P. Papadopoulou, P. Reynolds, E. Vaccaro et J. Vroom. Une chapelle a été édifiée entourant la fontaine de Junia Rufina à la fin de l'Antiquité, avec des restes de fresque dans la voûte au-dessus de la fontaine, qui sont aujourd'hui très peu visibles ; le petit cimetière a fourni trois tombes, dont les deux fouillées ont livré un matériel intéressant comprenant notamment des boucles d'oreille en argent. S. Kamani apporte une description des murs de défense à l'Ouest du site, à proximité de l'entrée actuelle du site : ils sont conservés sur 106 m de longueur, renforcés par trois tours rectangulaires. Construits sur des fondations d'époque romaine, ces murs et les tours ont été édifiés dans la période de la Basse-Antiquité, et constamment remaniés jusqu'à la période vénitienne. Les remparts de Butrint de la fin de l'Antiquité à la période vénitienne sont présentés par N. Molla, M.-F. Paris et F. Venturini. S. Davies présente Butrint à la fin de la période vénitienne (XVI^e-XVIII^e siècles), en relation avec les rapports entre Venise et l'Empire ottoman. L'importance de Butrint tenait à son rôle clef pour la sécurité de Corfou et aussi aux pêcheries du lac de Vivari (ou de Butrint). C'est aussi une période où le pillage des monuments antiques au profit de riches Vénitiens et Corfiotes est largement pratiqué. J. C. Carvajal et A. Palanco se sont intéressés au château d'Ali Pasha à Butrint, qui garde l'entrée du chenal conduisant de la mer Ionienne au site de Butrint ; des rapprochements sont faits avec d'autres constructions de ce même Pasha, à Jannina, à Corfou et à Porto Palermo. La dernière contribution intitulée « Archaeologists as placemakers : making the Butrint National Park » présente le compte rendu des activités de la Butrint Foundation et de ses difficultés tout au long des vingt dernières années. Parallèlement aux recherches archéologiques, de vastes projets de développement touristique ont été élaborés : il rappelle, par exemple, que lors d'une réunion à Tirana en mai 1996, on avait proposé la mise en place de villages touristiques avec 25 000 lits (plus marinas, supermarkets, terrain de golf et liaison par hélicoptère). R. Hodges met en valeur tous les efforts faits par la Fondation pour le développement de cette région. Le lecteur a l'impression qu'en 2010, l'auteur fait part de sa déception devant les entraves mises à la réalisation de projets de développement. Si cette contribution signifie un « adieu », on ne peut

que le regretter, tant il reste à faire, sur le plan archéologique, pour bien connaître le site de Butrint. On ne peut que souhaiter, par exemple, la poursuite des fouilles dans la plaine de Vrina pour bien déterminer l'ampleur de la colonie romaine et, par ailleurs, l'étude de la céramique dite corinthienne qui a été retrouvée sur l'acropole de Butrint.

Pierre CABANES

Roberto PERNA & Dhimiter ÇONDI (a cura di), *Hadrianopolis II. Risultati delle indagini archeologiche 2005-2010*. Bari, Edipuglia, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 350 p., ill. Prix : 50 €. ISBN 978-88-7228-683-8.

Depuis 2005, l'Université de Macerata et l'Institut archéologique d'Albanie ont entrepris des recherches archéologiques sur un site localisé dans le bassin de la rivière Drino, au sud de Gjirokaster, à hauteur du village de Sofratikë. Le site a été recouvert par un épais manteau d'alluvions fluviales et longtemps n'en émergeaient que les parties hautes d'un théâtre d'époque romaine. La Table de Peutinger mentionnait sur l'itinéraire reliant Apollonia à Dodone une station portant le nom de l'empereur Hadrien. C'est ce site qui fait l'objet de ces fouilles dont les résultats sont tout à fait intéressants. Le présent ouvrage commence par une description du cadre physique de la haute vallée du Drino, qui vient de Grèce et qui se jette dans la Vjosa (ou Aôos) à hauteur de Tepelen. Ensuite, les auteurs décrivent la géographie historique de ce territoire entre le V^e siècle avant J.-C. et l'année 44 avant J.-C. M. Melfi et J. Piccimini étudie ensuite les sources littéraires et épigraphiques, qui concernent cette région : comme pour le reste de l'Illyrie méridionale et de l'Épire, les auteurs grecs et latins ne s'intéressent à ces régions qu'à l'occasion de conflits armés dans lesquels interviennent soit les grandes cités grecques comme Sparte et Athènes au début de la guerre du Péloponnèse, soit les hommes politiques importants à Rome, comme lors de la guerre civile opposant César et Pompée depuis Dyrrhachium jusqu'à Pharsale (49-48 avant J.-C.). Fort utile est l'étude réalisée par A. Marziali, R. Perna, V. Qirjaqi et M. Tadotti (p. 67-102 et pl. 14 -15) qui fait connaître la carte archéologique de la vallée du Drino à l'époque hellénistique. Ils ont su repérer et décrire des sites antiques à Frashan, Spile, Terihat, Selo, Selcka, Lekel qui garde l'entrée du bassin au nord, Melan, Kardhiq, Labova, Paleokaster, Shtepes, Peshkopi e Siperme, Gorica, Dhuvjan, Dervican, Saraquinishte, Dholani, Çin, Jerguçat, et naturellement Antigoneia, la grande ville qui porte le nom de la première femme de Pyrrhos, morte en 296/295, à la naissance de son premier fils, Ptolémée. Vient, ensuite, la présentation de la naissance de cet établissement romain et de son développement du II^e au VI^e siècle : à proximité du théâtre, sont apparus les restes d'une structure à caractère monumental, qui doit correspondre à un édifice à fonction balnéaire. Étant passé sur le site durant l'été 2013, je peux ajouter le dégagement des parties basses d'un monument qui doit être un petit temple, en bel appareil régulier. Les recherches dans la nécropole ont permis de dégager plusieurs tombes datées de la fin du II^e siècle jusqu'au moins au IV^e siècle. Il est probable que le passage des Goths à la fin du siècle s'est accompagné de bien des destructions, suivies d'une phase de reconstruction. À l'époque byzantine, la ville semble changer de nom et s'appeler Justinianopolis. Des modifications interviennent dans l'établissement balnéaire. La vie s'arrête entre la fin du VI^e au début du

que le regretter, tant il reste à faire, sur le plan archéologique, pour bien connaître le site de Butrint. On ne peut que souhaiter, par exemple, la poursuite des fouilles dans la plaine de Vrina pour bien déterminer l'ampleur de la colonie romaine et, par ailleurs, l'étude de la céramique dite corinthienne qui a été retrouvée sur l'acropole de Butrint.

Pierre CABANES

Roberto PERNA & Dhimiter ÇONDI (a cura di), *Hadrianopolis II. Risultati delle indagini archeologiche 2005-2010*. Bari, Edipuglia, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 350 p., ill. Prix : 50 €. ISBN 978-88-7228-683-8.

Depuis 2005, l'Université de Macerata et l'Institut archéologique d'Albanie ont entrepris des recherches archéologiques sur un site localisé dans le bassin de la rivière Drino, au sud de Gjirokaster, à hauteur du village de Sofratikë. Le site a été recouvert par un épais manteau d'alluvions fluviales et longtemps n'en émergeaient que les parties hautes d'un théâtre d'époque romaine. La Table de Peutinger mentionnait sur l'itinéraire reliant Apollonia à Dodone une station portant le nom de l'empereur Hadrien. C'est ce site qui fait l'objet de ces fouilles dont les résultats sont tout à fait intéressants. Le présent ouvrage commence par une description du cadre physique de la haute vallée du Drino, qui vient de Grèce et qui se jette dans la Vjosa (ou Aôos) à hauteur de Tepelen. Ensuite, les auteurs décrivent la géographie historique de ce territoire entre le V^e siècle avant J.-C. et l'année 44 avant J.-C. M. Melfi et J. Piccimini étudie ensuite les sources littéraires et épigraphiques, qui concernent cette région : comme pour le reste de l'Illyrie méridionale et de l'Épire, les auteurs grecs et latins ne s'intéressent à ces régions qu'à l'occasion de conflits armés dans lesquels interviennent soit les grandes cités grecques comme Sparte et Athènes au début de la guerre du Péloponnèse, soit les hommes politiques importants à Rome, comme lors de la guerre civile opposant César et Pompée depuis Dyrrhachium jusqu'à Pharsale (49-48 avant J.-C.). Fort utile est l'étude réalisée par A. Marziali, R. Perna, V. Qirjaqi et M. Tadotti (p. 67-102 et pl. 14 -15) qui fait connaître la carte archéologique de la vallée du Drino à l'époque hellénistique. Ils ont su repérer et décrire des sites antiques à Frashtan, Spile, Terihat, Selo, Selcka, Lekel qui garde l'entrée du bassin au nord, Melan, Kardhiq, Labova, Paleokaster, Shtepëz, Peshkopi e Siperme, Gorica, Dhuvjan, Dervican, Saraquinishte, Dholani, Çin, Jerguçat, et naturellement Antigoneia, la grande ville qui porte le nom de la première femme de Pyrrhos, morte en 296/295, à la naissance de son premier fils, Ptolémée. Vient, ensuite, la présentation de la naissance de cet établissement romain et de son développement du II^e au VI^e siècle : à proximité du théâtre, sont apparus les restes d'une structure à caractère monumental, qui doit correspondre à un édifice à fonction balnéaire. Étant passé sur le site durant l'été 2013, je peux ajouter le dégagement des parties basses d'un monument qui doit être un petit temple, en bel appareil régulier. Les recherches dans la nécropole ont permis de dégager plusieurs tombes datées de la fin du II^e siècle jusqu'au moins au IV^e siècle. Il est probable que le passage des Goths à la fin du siècle s'est accompagné de bien des destructions, suivies d'une phase de reconstruction. À l'époque byzantine, la ville semble changer de nom et s'appeler Justinianopolis. Des modifications interviennent dans l'établissement balnéaire. La vie s'arrête entre la fin du VI^e au début du

viii^e siècle, certainement à la suite des invasions slaves. Les auteurs donnent ensuite les résultats de leurs recherches sur les routes antiques dans la vallée du Drino. Des restes de route antique ont été bien identifiés sur l'itinéraire reliant Antigoneia à la forteresse de Lekel, voie construite à mi-pente, à la hauteur du village de Karjan, et également sur le chemin reliant la basse vallée du Drino à la vallée de la Bistrica par le col de Skarfice, en passant près de Kardhiq, itinéraire certainement suivi par les Illyriens de Skerdilaïdas lors de la prise de Phoiniké en 230 avant notre ère. L'étude du matériel constitue la dernière partie de cet ouvrage : céramique, de différentes origines, amphores, lampes à huile, poids et pesons, tuiles, verre, objets métalliques, monnaies. Il n'est pas étonnant de trouver très peu de monnaies d'époque classique et hellénistique : deux pièces de Chaonie du iv^e s., trois de Corcyre, quatre du *koinon* épirote. Quelques monnaies romaines sont antérieures à la fondation de la ville : trois ou quatre monnaies d'Auguste, une de Tibère, une des Flaviens. C'est avec Hadrien que les monnaies sont nombreuses, jusqu'à une monnaie d'Honorius (395-423). G. Paci présente la stèle de Symphora qui est une affranchie, dont l'inscription figure sous le n° 74 dans le volume *CIGIME* III, (à paraître courant 2014). Roberto Perna a rédigé une conclusion très remarquable, qui fait la synthèse de tous les apports de ce volume sur l'histoire de la vallée du Drino à l'époque hellénistique et au-delà. Il est certain que la reprise souhaitable des recherches archéologiques sur le site d'Antigoneia apportera des informations capitales sur l'organisation politique de la vallée du Drino, qui forme une entité remarquable, avec son centre politique, son territoire agricole et les forteresses qui en gardent les accès, tout comme le bassin de la Bistrica autour de Phoiniké qui constitue la deuxième partie de l'État des Chaones. L'ouvrage possède, en plus, une bibliographie très abondante et une illustration d'excellente qualité. S'il permet de mieux connaître Hadrianopolis-Justinianopolis, il va bien au-delà en éclairant toute la vallée du Drino, du sud au nord. Pierre CABANES

Gilles SAURON, *L'art romain des conquêtes aux guerres civiles*. Paris, Picard, 2013. 1 vol. 23,5 x 32 cm, 310 p., 276 fig. Prix : 90 €. ISBN 978-2-7084-0948-4.

Gilles SAURON, *Römische Kunst von der mittleren Republik bis Augustus*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2013. 1 vol. 25 x 33 cm, 312 p., 276 fig. Prix : 79 €. ISBN 978-3-8053-4391-6.

Die hier anzuzeigende Publikation kann in der Tradition großer deutschsprachiger Reihen und Handbücher aus der zweiten Hälfte des letzten Jahrhunderts verstanden werden, die jeweils einen ganz unterschiedlichen Zugang zur Römischen Kunst eröffnen. Am Anfang ist H. Kähler, *Rom und seine Welt* (Bayerischer Schulbuchverlag München 1958/1960) zu nennen, ursprünglich konzipiert als Bildersammlung und Anschauungsmaterial mit dem Titel *Römisches Erbe* für die Oberstufe an humanistischen Gymnasien, erst später durch den separat hinzugefügten, flüssig geschriebenen Text zu einem „Lesebuch“ ergänzt. Diese sehr persönliche Bildauswahl und Betrachtungsweise römischer Denkmäler bleibt eine ausgezeichnete Einführung zum Verständnis Römischer Kunst. Es folgte der von Th. Kraus, dem damaligen Direktor des Deutschen Archäologischen Instituts in Rom, herausgegebene

rencontre d'Alexandre avec les brahmanes et celle d'Auguste avec une délégation de ces sages indiens. A. Meeus livre des réflexions très intéressantes sur la méthodologie à appliquer dans l'étude des sources trop rares relatives aux diadoques. Les cinq contributions de la seconde partie s'attaquent à des points spécifiques de l'histoire des diadoques : la stratégie d'Eumène de Cardia lors de la bataille de Gabiène, bataille finale contre Antigone le Borgne, l'âge des Argyraspides, la vieille garde d'Alexandre et la meilleure unité d'infanterie servant en Asie après la mort d'Alexandre, la date et l'attribution des titres royaux à Antigone et à son fils Démétrios par les Athéniens en 307 selon Plutarque qui, pour P. Paschidis, se trompe, le rôle des *philoï* royaux comme intermédiaires entre les rois hellénistiques et les cités grecques (au travers de la carrière d'Adeimantos de Lampsaque). Les contributions de la troisième section mettent l'accent sur le changement de perspective qui marque depuis quelques années le regard que les savants portent sur la Perse et sur les survivances culturelles perses à l'époque des diadoques. On reconnaît maintenant que les traditions perses ont subsisté dans l'empire d'Alexandre et à l'époque hellénistique. M. J. Olbrycht met en valeur le rôle important joué par les Iraniens dans l'administration et l'armée d'Alexandre et de ses successeurs. L. Ballesteros Pastor examine les preuves de la continuité iranienne en Anatolie et l'existence, à l'époque hellénistique, de poches de résistances autour de souverains proclamant leur attachement au passé iranien. Sabine Müller s'intéresse aux épouses iraniennes de diadoques, particulièrement à Apama, femme de Séleucos, dont le rôle aurait permis de rapprocher Séleucos et ses sujets asiatiques. Les articles de la dernière partie analysent l'utilisation des différentes formes de propagande utilisées par Alexandre et ses successeurs. Ainsi, le concept de « liberté des Grecs » est employé comme moyen de manipuler l'opinion dans le monde grec (G. Squillace, Elisabetta Poddighe). Les animaux trouvent leur place dans la propagande des diadoques. En Égypte, Ptolémée utilise un culte du serpent associé à la fondation d'Alexandrie pour établir un lien entre sa royauté et celle d'Alexandre (D. Ogden). Ptolémée et surtout Séleucos montrent les images d'éléphants pour attirer l'attention sur l'autorité qu'ils exercent (Alonso Troncoso). Ces actes du symposium sur l'époque d'Alexandre et de ses successeurs sont utiles, car chaque contribution, même lorsqu'elle porte sur un détail, donne lieu à une conclusion intéressante. Une suite est prévue qui verra le jour lors d'un colloque sur le roi et la cour à la même époque. Si les actes en sont aussi riches que ceux-ci, on les attend avec impatience.

Jean A. STRAUS

Richard ALSTON, Onno M. VAN NIJF & Christina G. WILLIAMSON (Ed.), *Cults, Creeds and Identities in the Greek City after the Classical Age*. Louvain, Peeters, 2013. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XII-400 p., ill. (GRONINGEN-ROYAL HOLLOWAY STUDIES ON THE GREEK CITY AFTER THE CLASSICAL AGE, 3). Prix : 75 €. ISBN 978-90-429-2714-8.

In questo volume è pubblicata l'ultima parte di una serie di seminari tenuti a Groningen, Atene e Londra tra il 2003 e il 2006 nel quadro di un progetto internazionale di ricerca dal titolo *The Greek City after the Classical Age* ed è a mio vedere assai apprezzabile che all'origine vi sia stato anche il desiderio di riprendere, a

sessant'anni dalla pubblicazione, il fondamentale studio di A.H.M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian* (Oxford 1940). *Cults, Creeds and Identities in the Greek City after the Classical Age* è il terzo e conclusivo prodotto della ricerca: alla comunità scientifica sono già noti i due precedenti studi pubblicati nella nuova collana *Groningen-Royal Holloway Studies on the Greek City after the Classical Age*: R. Alston, O. M. van Nijf (eds.), *Feeding the Ancient Greek City*, Leuven 2008 e O. M. van Nijf and R. Alston (eds.), *Political Culture in the Greek City after the Classical Age*, Leuven, 2011. Nell'*Introduction* i curatori presentano il tema unificante del volume: lo sviluppo delle religioni nella città greca post-classica, una materia eterogenea e complessa che fatica a trovare modelli interpretativi soddisfacenti; la varietà degli strumenti esegetici e la pluralità delle posizioni teoriche con cui intendere il fenomeno talora rendono non sempre agevole il dialogo scientifico. Alcune tradizioni di studi, inoltre, considerano secondari gli sviluppi della religione greca rispetto ai grandi mutamenti politici e culturali dell'epoca ellenistica e quindi tendono a trattare gli aspetti religiosi come mera appendice della narrazione storica. La sfida di affrontare in modo produttivo tutto questo ha spinto gli autori del volume a confrontarsi anche con una visione francamente negativa che ancora si serve di categorie come quella di declino e decadenza per descrivere la religione greca in età ellenistica e romana. A chi è ancora convinto di questo bisogna forse ricordare, allora, che anche sotto il profilo religioso "la cité grecque n'est pas morte à Chéronée, ni sous Alexandre, ni dans le cours de toute l'époque hellénistique." (L. Robert, *Théophraste de Mytilène à Constantinople*, CRAI, 1969, p. 42 = *OMS*, V, p. 561). In età ellenistica e romana la dimensione civica assume, invece, un valore decisivo nell'accettazione del culto di nuove divinità e le città hanno una funzione propulsiva ed efficace in un ambito religioso sostanziale come il culto del sovrano. La categoria di *polis religion*, dunque, costituisce per i curatori un mezzo ancora utile per comprendere come i cittadini usassero la religione nel dar forma alla propria *cultural identity and political experience* (p. 10). Sarebbe ingenuo, d'altro canto, ignorare il ruolo del Giudaismo prima e del Cristianesimo poi nell'età post-classica e infatti più della metà dei contributi dedicano approfondimenti mirati al problema dell'interazione e adattamento (Sorek e Noy, Iosif), della competizione (van Kooten), delle trasformazioni (Drijvers), dell'influenza reciproca (Mulryan), delle innovazioni (March) connesse alla diffusione di queste nuove esperienze e realtà religiose nel mondo ellenistico e romano. Le peculiarità che in età ellenistica distinguono cerimonie religiose come le processioni e le innovazioni che caratterizzano un momento fortemente identitario come la festa e la panegyris è il tema del primo contributo (Chaniotis), un soggetto specifico scelto assai bene per approfondire in modo concreto e originale la ricerca. Nel testo successivo (Anagnostou-Laoutides) si esamina il problema delle origini vicino-orientali del culto del sovrano in età ellenistica. Il culto del sole non era certo una novità nel mondo greco, ma nuova è la forza impegnata nell'onorare il sole, nell'accentuarne il vigore benefico, nell'identificarlo con il re e nel riproporre quest'assimilazione a popolazioni orientali da secoli abituate a venerare l'astro. Attraverso lo studio di un caso particolare, un tempio ad Ai Khanoum (Battriana, nell'odierno Afghanistan), l'indagine archeologica è proposta come uno strumento adatto per analizzare le dinamiche culturali e identitarie e rendere intelligibile il tessuto urbano e sociale di questa città (Mairs). Il contributo

successivo valorizza la forza del giuramento, atto non solo vincolante ma momento rituale da celebrare in luoghi adatti all'interno della polis e iscrivere poi nella sua memoria collettiva (Williamson). A questo segue un'indagine sul valore degli oracoli e sul rango degli individui che ne erano sacerdoti in Asia Minore in età romana; non si riscontra nessun declino: al contrario l'ambito di utilizzo e frequentazione dei santuari oracolari si espande all'interno del nuovo Impero che ne permette una crescita prima sconosciuta (Busine). Le dediche *ex voto* poste dalle autorità locali della provincia di Acaia rappresentano l'oggetto del lavoro successivo (Schörner); le divinità tradizionali, come Apollo, sono i destinatari principali delle offerte, l'unica nuova divinità onorata è, naturalmente, l'imperatore. A ciò segue un'indagine sul modo in cui nella *Periegesi della Grecia* Pausania integra nelle tradizioni consolidate le innovazioni religiose, in particolare nei casi di Mantinea, Corinto e Patrai (Pretzler). Per inquadrare l'opera e i suoi obiettivi utile anche F. De Angelis, *Pausania e i periegeti. La guida antica sulla Grecia*, in E. Vaiani (a cura di), *Dell'antiquaria e dei suoi metodi*, Pisa, 1998, p. 1-14. I rimanenti contributi, come già osservato, guardano non al passato e al rapporto delle nuove realtà religiose con le strutture precedenti, ma indagano i contatti e le modificazioni reciproche determinate dal rapporto con il Giudaismo e il Cristianesimo. Così si può rilevare il grado d'integrazione per i Giudei di Dura-Europos (Sorek, Noy) o la posizione di San Paolo di fronte al colto e impegnativo pubblico di Corinto (van Kooten), in un articolo con lacune bibliografiche sorprendenti (mancano, per esempio, M.W. Gleason, *Making Men. Sophists and Self-Presentation in Ancient Rome*, Princeton, 1995 e *Le martyre de Pionios, prêtre de Smyrne*, édité, traduit et commenté par Louis Robert, mis au point et complété par G. W. Bowersock et C. P. Jones, Washington, 1994). Contrariamente all'immagine che gli autori tendono a fornire, il comportamento dei primi Cristiani non si distingueva troppo da quello degli altri abitanti dell'Impero. Una lettura attenta delle fonti mostra la partecipazione – più tardi considerata inammissibile – ad attività caratteristiche della vita romana come le cerimonie religiose pagane, i giochi del circo, il teatro o la frequentazione di terme (Iosif). La trasformazione di Gerusalemme, la cristianizzazione dell'intero paesaggio urbano compiutasi nel IV secolo d.C. e le ricadute economiche di questo processo sono oggetto di un bel saggio di Drijvers. In quello successivo (Mulryan) viene studiata la disposizione delle prime chiese a Costantinopoli, edificate in siti scelti perché i nuovi luoghi di culto si sovrapponevano e oscurassero gli antichi templi pagani e per riprodurre la topografia cristiana di Roma. L'ultimo articolo (March) indaga la nuova morfologia urbana di Gerasa (odierna Giordania) e mostra quanto le basiliche e una spazialità alterata dalle necessità della religione cristiana abbiano obliterato i tratti della città classica. Un *Index locorum* e un *Index* completano un libro importante e ben curato; la scelta dei saggi e la loro congruenza rappresenta la degna conclusione di un progetto così impegnativo.

Domitilla CAMPANILE

Paraskevi MARTZAVOU & Nikolaos PAPAZARKADAS (Ed.), *Epigraphical Approaches to the Post-Classical Polis*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 16,5 x 24 cm, XX-370 p., 28 fig. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT DOCUMENTS). Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965214-3.

puits, à partir d'un hymne homérique ; C. Giuffrè Scibona, sur la valeur liminale de l'eau dans la religion grecque ; C. Masseria, sur les rapports qu'entretient Héra avec la mer, notamment à partir d'une métope de l'*Heraion* de l'embouchure du *Sele*, à proximité de Paestum, dite métope du « héros sur la tortue ». La deuxième partie plonge le lecteur dans l'univers des images (Cl. Lucchese s'intéresse aux navires et *naukraroi* sur les vases attiques du VIII^e s. av. n.è. ; C. Roscino, à l'eau et au sacré dans la *Nekyia* du peintre Polignote à Delphes ; C. Pilo, aux usages pratiques et à la valeur symbolique de l'hydrie à partir de la documentation iconographique ; Fr. Silvestrelli, aux femmes faisant leur toilette autour d'un *louterion* dans la céramique d'Apulie et de Lucanie). La troisième section est intitulée « entre lieux de culte et manifestations rituelles » et comprend des contributions portant principalement sur la Sicile (M. De Cesare, sur les nymphes et l'eau en Sicile à partir de l'iconographie sur vase ; E. Chiara Portale, sur les nymphes et l'eau en Sicile, à partir des contextes rituels ; C. Greco et V. Tardo, sur les sanctuaires le long du Modione à Sélinonte ; A. Calderone, sur la fonction et le contexte d'une vasque à gradins découverte récemment à Monte Saraceno, Ravenusa, en Sicile ; Fr. Pizzi, sur la diffusion du culte des nymphes à Locres ; Fr. C. Papparella, sur l'eau et ses contenants dans la symbolique chrétienne). Dans la quatrième partie, l'eau est envisagée comme voie de communication ou voie de séparation (C. Inoglia examine la *Valle del Patri*, un corridor obligé entre Tyrrhénienne et Ionienne ; E. Tramontana, l'importance de l'eau dans le système d'implantation de la Sicile centrale et méridionale indigène ; Fr. Spatafora, les cités et villages des vallées fluviales de la Sicile centrale et occidentale entre époques archaïque et hellénistique ; L. Fernanda Ruffo, la traversée des eaux : rituels et artefacts ; D. Scortecci, des aspects de la « culture d'outre-mer » dans l'Italie du haut Moyen Âge). La dernière partie vise à éclairer quelques aspects de la dimension sociopolitique de l'usage et de la gestion de l'eau : G. Spagnola étudie les ressources naturelles et l'approvisionnement en eau à Gela, durant l'époque grecque ; A.M. Prestianni Giallombardo, l'eau comme élément fondamental dans l'organisation et le contrôle du territoire et de l'espace urbain d'Alesia ; A. Coscarella, le choix et la gestion des ressources hydrauliques dans les établissements fortifiés et rupestres de la Calabre médiévale ; P. de Sanctis Ricciardone et G. Di Rosa décrivent, dans les deux derniers articles, les atteintes portées au paysage côtier en Calabre et tentent d'en comprendre les raisons.

Françoise VAN HAEPEREN

Ilaria DOMENICI, *Etruscae Fabulae. Mito e rappresentazione*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2009. 1 vol. 17 x 24 cm, xv-315 p., 6 pl., 21 fig., ill. (ARCHAEOLOGICA, 156). Prix : 200 €. ISBN 978-88-7689-253-0.

Consacrare un intero volume alla trattazione della mitologia del mondo etrusco potrebbe parere di per sé un azzardo o, peggio, un virtuosistico esercizio retorico senza basi sicure e soprattutto condivise; ciononostante il libro di I. Domenici si dimostra da subito una miniera di dati, logicamente sintetizzati e analiticamente studiati, tanto da farne certamente un punto di riferimento nel futuro sviluppo della materia. In effetti, la sistematicità della disamina costituisce il valore principale dell'opera quale *status quaestionis* del mito in rapporto al solo medium iconografico e

al suo significato iconologico. Quale primo approccio alla materia, di grande utilità e respiro risulta il capitolo introduttivo relativo a *I miti degli Etruschi nella storia degli studi*. L'analisi si dipana a partire dal valore politico attribuito al mito etrusco nel XVI secolo mediceo, passando attraverso l'ipotesi di una derivazione semitica di alcuni miti, incomprensibili nell'orizzonte cronologico greco, quali quello "dell'eroe con l'aratro". Il secolo che vede la nascita del concetto di nazione, il Settecento, è marcato dalle opere del Caylus e di Winckelmann, ma anche da quella di Heyne che, per la prima volta, pone la questione dell'adozione della mitologia greca in Etruria. La modernità dello studioso tedesco, con il suo approccio proto-storicistico, presenta tratti di modernità, giacché l'arte ed il mito etruschi, inseriti in un processo storico, acquisiscono propri caratteri e specificità rispetto al patrimonio figurativo greco, certamente superiore formalmente. L'analisi, che si fonda su una bibliografia amplissima e varia, attraversa l'ermeneutica ottocentesca in cui spicca la figura di Overbeck e l'ancor attuale problema della "rifunzionalizzazione" del mito nel passaggio tra mondo greco e mondo etrusco e nel diverso medium di trasmissione, letterario e iconografico. Ancora più approfondita risulta la storia degli studi nel panorama del Novecento fino ai giorni nostri: il grande merito della Domenici è quello di non aver tralasciato nessun filone interpretativo o autore che si sia occupato del problema della rappresentazione del mito etrusco: valutazioni legate allo spirito nazionalistico dell'Italia fascista, al dibattito critico degli anni Sessanta del XX secolo circa la banalizzazione del mito greco in Etruria, etc. Un libro densissimo e certamente non un *divertissement* ma finalmente un'opera che con solida struttura ermeneutica e partendo da un'approfondita storia degli studi e del graduale recupero della conoscenza del mito in Etruria, dalle prime teorizzazioni del Cinquecento, fino al dibattito critico dei nostri giorni, valorizza le peculiarità del racconto mitico per immagini: di queste, infatti, si ricostruisce la derivazione dall'ambiente culturale greco, mostrando il processo di organizzazione di un'identità che, proprio attraverso le immagini, veicola anche precisi messaggi politici. Alla complessa parte introduttiva che giustamente si prefigge di indirizzare ad un superamento dell'idea di banalizzazione o incomprensione del mito greco da parte del mondo etrusco, si affianca dunque un vero e proprio *corpus*, che esamina alcune delle figure mitologiche e delle rappresentazioni più dibattute nel panorama scientifico. Paradigmatico del *modus operandi* della studiosa è il primo caso proposto, quello del *puer-senex* Tagete, il profeta della disciplina etrusca, di cui è riletta in maniera critica la complessa documentazione letteraria, da Cicerone a Giovanni Lido e di cui vengono discusse le interpretazioni recenti, prima di giungere alla disamina delle supposte rappresentazioni, documentate dal noto specchio di Tuscania e dalla serie di gemme con testa emergente dal suolo. Il confronto con le ipotetiche rappresentazioni di un'altra figura profetica, quella di Vegoia, permette alla Domenici di verificare un assunto significativo, la sovente difficoltà di un riscontro diretto tra contesti narrativi e rappresentazioni delle storie etrusche. Il secondo mito preso in esame è invece incentrato sull'indovino Cacù e sulle connesse vicende dei fratelli Vibenna. Dell'episodio che ha per protagonista Cacù sono ripercorse le rappresentazioni, documentate dallo specchio di Bolsena, dal frontoncino della tomba dei Volumni di Perugia e da una serie di urne chiusine, una probabilmente volterrana, ellenistiche: le diverse scelte iconografiche e l'accento posto su alcuni aspetti della narrazione sono dalla Domenici ricondotti alla desti-

nazione del supporto, individuando così nel mito del vate una malleabilità interpretativa, che permette di porre l'accento ora sul significato mantico e connesso con la sfera di Afrodite (lo specchio), ora su quello escatologico (il frontoncino), ora sulla giovinezza e l'aspetto elegiaco della rappresentazione sulle urne. Particolarmente interessante l'accostamento con le urne ov'è rappresentato il riconoscimento di Oreste in Tauride, per il quale si ipotizza la consapevole mescolanza di motivi e schemi iconografici, nelle figure rispettivamente di Cacu e Pilade, o di Artile e Oreste. La presenza dei fratelli Vibenna e l'agguato ai danni dell'indovino viene giustamente riferito al paradigma mitico, che riconduce a rapimenti quali quello dell'indovino Sileno e, più in generale, ad imprese in cui, come Ulisse e Diomede, i due Vibenna sono caratterizzati come eroi della *metis* e dell'amicizia fraterna (*sodales*) e come tali rappresentati sulle pareti della Tomba François. Di quest'ultima la Domenici propone una attenta rilettura, attraverso la disamina dei personaggi mitici e storici, riconducendo l'attenzione sull'interpretazione storica legata alla conquista della regalità a Roma e sul superamento di una distinzione tra una lettura storica ed una epica. Il valore aggiunto del volume, che emerge in ogni singola trattazione, è il rigoroso impianto metodologico, evidente anche nella disamina del rapporto tra il Cacus delle fonti latine e il Cacu etrusco, documentato iconograficamente, e per i quali la studiosa esclude ogni rapporto. Stessa metodologia analitica conduce anche alla rilettura della rappresentazione del cosiddetto mito di Olta, attestato su otto urne ellenistiche, che l'autrice confuta a partire dalla rilettura del passo pliniano (*Nat. Hist.* II, 140) in cui si cita il mostro Olta e dalle caratteristiche iconografiche dell'essere semiferino che esce da un pozzo rappresentato sulle urne. In esso infatti la Domenici propende per riconoscere uno degli mostri vaticinanti da cui si cerca di avere informazioni sui *fata*, estraendolo dalla cavità della terra. Una sezione a parte, concettualmente complessa ed articolata, riguarda inoltre le figure problematiche di "bambini", Epiur e Maris. Nel primo caso, per il quale la studiosa lascia aperta l'ipotesi di un'origine etrusca del nome, si riconoscono nelle scene incise sugli specchi rappresentazioni di affidamento del piccolo (in un caso adolescente) Epiur e più in particolare, sulla scorta del confronto offerto da rappresentazioni analoghe con protagonista Dioniso infante, di un affidamento eroico, o meglio di una introduzione alla dimensione eroica. Chiude la trattazione un rapido dibattito del cosiddetto eroe con l'aratro, con un interessante approfondimento sulla gravidanza simbolica dell'uso di questo attrezzo e sulla presenza di altre eventuali sequenze narrative rispetto a quella più ampiamente diffusa dell'eroe in combattimento. Le sintetiche conclusioni ribadiscono il serrato sistema metodologico seguito nella trattazione, mettendo in evidenza gli elementi di novità nella lettura iconografica, dalla gestualità e dalle relazioni dei personaggi, alla formazione delle scene e ai probabili esempi di sdoppiamento sulle urne cinerarie.

Marco CAVALIERI et Debora BARBAGLI

Jörg RÜPKE, *Religion in Republican Rome. Rationalization and Ritual Change*. Philadelphia, Penn University of Pennsylvania Press, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VI-321 p. (EMPIRE AND AFTER). Prix : 45.50 £. ISBN 978-0-8122-4394-9.

intégrante des conceptions constantiniennes, c'est l'*eusébéia* de l'empereur qui fait de lui le modèle de piété et de vérité pour le monde entier. Cette position supérieure qu'occupe l'empereur ne relève pas d'une tradition chrétienne mais s'inscrit dans la représentation impériale du pouvoir. La recherche de J. Wienand constitue une contribution significative à l'historiographie constantinienne et, plus généralement, à la question fondamentale des rapports entre pouvoir, victoire et divin.

Alain CHAUVOT

Ralf BEHRWALD & Christian WITSCHER (Ed.), *Rom in der Spätantike. Historische Erinnerung im städtischen Raum*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 409 p., 44 fig. (HABES, 51). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-09445-0.

Cet ouvrage est issu d'un colloque tenu à Heidelberg en 2006. Il réunit quatorze contributions autour du thème de l'inscription de la mémoire historique dans l'espace de la Rome tardo-antique. Comme l'écrivent les éditeurs scientifiques, il s'agit surtout d'étudier les nouveaux modes d'expression de celle-ci et les rapports entre ses formes nouvelles, notamment chrétiennes, et les formes traditionnelles : coexistence, concurrence, conflit ? L'ouvrage est construit autour de trois thèmes : lieux de mémoire « säkulare » (qu'on proposera de traduire par « profanes » – sur la notion de « profane », voir en dernier lieu Éric Rebillard et Claire Sotinel, *Les frontières du profane dans l'Antiquité tardive*, Rome, École Française de Rome, 2010) ; lieux de mémoire chrétiens ; mémoire historique dans les inscriptions. Cette présentation ne rend peut-être pas suffisamment compte des principaux centres d'intérêt de ce riche volume ; la première partie rassemble d'ailleurs des études de *realia* et de perceptions dont les questions religieuses ne sont pas absentes. On articulera ce compte rendu autour de quatre thèmes transversaux. Le premier thème est celui des réalités mais aussi de la perception du paysage urbain. D'un côté, il y a des changements. Avec la construction du Mur d'Aurélien se produit, comme le montre Robert Coates-Stephens, une exploitation de l'espace urbain poussée à son maximum. Carlos Machado relève que, à partir de la fin du IV^e siècle, nombre de maisons aristocratiques sont détruites, délaissées, abandonnées ou transformées en églises, ce qui correspond au déclin d'un groupe social. Mais se pose aussi le problème de la confrontation entre le réel et sa représentation. Nombre d'inscriptions rendent compte d'un état d'esprit fait d'un sentiment d'insécurité et de crainte devant des menaces, qui repose sur des réalités, mais aussi de la persistance d'un espoir dans l'éternité de Rome (Silvia Orlandi). L'analyse de la perception du paysage urbain dans les *Passions* des martyrs aboutit au constat d'un faible intérêt pour les réalités topographiques (Ralf Behrwald). Un second thème est celui de la fonction des lieux comme espaces de communication, de dialogue voire de concorde ou de consensus. C'est ainsi que Sebastian Schmidt-Hofner met en évidence le rôle du *Forum Romanum*, de la Curie sénatoriale et plus encore du *Forum* de Trajan comme espaces où se manifestent et se renforcent les devoirs réciproques entre l'empereur et l'aristocratie sénatoriale. L'*imitatio Traiani* permet de réunir en une même personne la figure du *bonus princeps* proche de ses sujets et celle du chef militaire. Les statues d'aristocrates élevées à l'époque tardive dans le *Forum* de Trajan avec l'autorisation impériale sont autant des signes de

loyauté de la part de la noblesse, alors que, dans le *Forum Romanum*, depuis la fin du IV^e siècle sont présentes des statues impériales dédiées par des membres des familles sénatoriales. Un autre lieu constitue un espace où est visible une union encore plus large : c'est le *Circus Maximus*, étudié par Richard Lim, où les rituels réunissent le *princeps*, l'*ordo senatorius* et la *plebs urbana* ; de tels spectacles n'ont d'ailleurs pas, avec Constantin et ses successeurs, de signification religieuse : ils ne seront donc pas affectés par la répression du paganisme. Les sources épigraphiques, elles aussi, peuvent rendre compte de la notion de liens étroits entre l'empereur et l'aristocratie : c'est ce que montrent les lettres d'empereurs gravées sur plusieurs monuments honorifiques, étudiées par John Weisweiler, dans lesquelles s'exprime la faveur impériale envers de hauts personnages. Un troisième thème est l'émergence de la notion d'« espace neutre » (cf. aussi l'*introduction*, p. 23). Un espace peut être défini comme tel dans la perspective d'éviter tout conflit dans une Ville où coexistent, non sans tensions, « païens » et chrétiens. Cette notion affleure dans l'étude citée *supra* de Richard Lim : le *Circus Maximus*, dont nombre de sources « païennes » et chrétiennes avaient souligné les liens avec les cultes traditionnels, est, de façon significative, considéré par un Symmaque comme étant sans le moindre lien avec ceux-ci (p. 74). L'aristocrate païen, en le « sécularisant » ainsi, le pose comme un « espace neutre », préservé, en tant qu'élément de la culture traditionnelle, des revendications de la christianisation ; ainsi est évitée, avec l'accord du Prince chrétien, la mise en œuvre d'une définition du Cirque telle qu'elle aurait pu être héritée d'un Tertullien, comme celle d'un lieu diabolique, les spectacles étant liés à l'idolâtrie. Cette notion de neutralité est également illustrée par l'étude que Valérie Fauvinet-Ranson consacre au paysage urbain de Rome chez Cassiodore. C'est là une vision figée du IV^e siècle, qui apparaît, celle d'une Rome éternelle antérieure aux églises (p. 145), neutre, ni chrétienne, ni païenne ; l'auteure propose les termes « secular » en anglais et « laïque » en français (p. 150). Cette option privilégie « une vision particulière de Rome, comme une prolongation du passé antérieur à la christianisation de la Ville ». Enfin, Christian Witschel relève, à propos des inscriptions, que l'espace public de Rome est devenu une zone neutre au plan religieux (p. 380), les partisans les plus affirmés des anciennes valeurs évitant désormais tout référence explicite aux cultes traditionnels (p. 375) et les autorités ecclésiastiques opérant une stricte séparation entre espaces profanes et sacrés : *Christus in ecclesia est, in foro idola* (Ambroise, *Virginit.*, 46). Mais en sens inverse, l'étude par Philippe Bruggisser de la restauration du portique des *Dei Consentes* en 367/368 par le préfet de la Ville païen Prétextat montre, par l'emploi (innovant !) du terme *sacrosanctus*, une volonté d'affirmer que ces statues sont une manifestation inviolable des divinités : on est donc là à l'opposé d'une politique tendant à réduire progressivement les statues des divinités à une expression purement artistique. Un quatrième thème est celui du rôle de la papauté. Encore conviendrait-il de s'entendre sur les termes et sur la notion. C'est ainsi que Steffen Diefenbach propose, en conclusion de son étude sur Damase (366-384), de voir en celui-ci non pas le premier pape mais le dernier évêque de la *cathedra Petri* (p. 241). En définissant les martyrs Pierre et Paul comme des *nova sidera* dont il établit le lien avec les Dioscures, Damase n'opérerait pas une action de christianisation, comme le pensait Charles Piétri, mais intégrerait ceux-ci comme des citoyens de sa communauté chrétienne de Rome. Ainsi renforcerait-il son autorité sur celle-ci en même temps que

sur l'Église de l'Empire. Il ne faudrait donc pas voir une continuité de Damase à Léon I^{er}, qui, quant à lui, substitua Pierre et Paul à Romulus et Rémus comme fondateurs d'une Rome chrétienne, patrons et protecteurs de la Ville : avec Damase, cette notion d'une nouvelle Rome chrétienne ne serait pas encore élaborée. La position de Damase ne serait pas celle d'un héritier de Pierre, mais reposerait sur la communauté romaine dont il est le chef, les saints, par leur martyre, étant devenus des *cives romani* et la « gloire de la plèbe ». C'est ainsi que devrait être comprise son action dans le *suburbium*, qu'il conçoit comme un tout, intégrant cet espace du culte des martyrs qui sont définis comme citoyens de la ville et membres de la communauté (p. 215). C'est également de l'action de Damase que traite Marianne Saghy, plus particulièrement du renouveau de la mémoire des martyrs. Alors que les chrétiens sont divisés, Damase se sert du culte des martyrs, dont il dit qu'ils étaient tombés dans l'oubli, pour mettre en œuvre une politique d'union : la mémoire est donc liée ici à la réconciliation. La basilique Saint-Pierre joue un rôle essentiel comme lieu de mémoire collective, comme le montre Franz Alto Bauer. L'*aedicula* préconstantinienne a été intégrée dans la basilique construite par Constantin, ce qui s'est traduit par une appropriation du culte du saint par l'empereur. Mais par la suite c'est bien le pape qui s'approprie la basilique et le culte de saint Pierre. Enfin, Beat Brenk montre comment le pape Félix IV, qui doit sa position à Théodoric, s'est présenté comme le constructeur de l'église de saint Côme et saint Damien (en fait, une bibliothèque transformée), auprès du *Forum pacis*, et comme le promoteur de leur culte (alors que l'idée venait de Théodoric), les deux saints médecins étant ainsi installés dans un quartier qui avait été marqué autrefois par la présence médicale et le souvenir de Galien. Ce beau livre souffre, comme c'est trop souvent le cas lorsqu'il s'agit d'un ouvrage collectif, de l'absence d'une conclusion ; c'est pourtant à ce prix que des recherches érudites de ce type pourraient atteindre, au-delà du monde des antiquisants, une communauté scientifique aussi vaste que possible, en particulier sur un sujet qui sollicite des concepts tels que *mémoire collective*, *lieux de mémoire* ou *social memory*, qui sont devenus familiers à l'ensemble des chercheurs.

Alain CHAUVOT

Peter BROWN, *Through the Eye of a Needle. Wealth, the Fall of Rome and the Making of Christianity in the West, 350-550 AD*. Princeton, University Press, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, xxx-759 p., 19 fig., 6 cartes. Prix : 39.95 \$. ISBN 978-0-691-15290-5.

« Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux » : c'est à l'*Évangile selon Matthieu*, 19, 24 que Peter Brown a choisi de se référer pour introduire l'étude des relations entre la notion de richesse et le christianisme dans l'Occident latin entre 350 et 550 ap. J.-C. Cette histoire met aussi en jeu des interrogations sur la pauvreté, ainsi que sur l'*avaritia*, la *potentia* et l'*humanitas*, et sur leurs représentations. Le choix de l'auteur a été de procéder pas à pas par une série d'études minutieuses ancrées dans l'espace et dans le temps, mais dont le trait commun est qu'elles s'ordonnent autour de l'action et de l'œuvre de quelques grandes figures. L'auteur fait sienne à cet égard la démarche méthodologique exposée par L. Gernet à propos de la religion grecque : « une élite n'invente pas : elle explicite » (p. XXIV, – je rétablis ici le texte exact plutôt que sa

sur l'Église de l'Empire. Il ne faudrait donc pas voir une continuité de Damase à Léon I^{er}, qui, quant à lui, substitua Pierre et Paul à Romulus et Rémus comme fondateurs d'une Rome chrétienne, patrons et protecteurs de la Ville : avec Damase, cette notion d'une nouvelle Rome chrétienne ne serait pas encore élaborée. La position de Damase ne serait pas celle d'un héritier de Pierre, mais reposerait sur la communauté romaine dont il est le chef, les saints, par leur martyre, étant devenus des *cives romani* et la « gloire de la plèbe ». C'est ainsi que devrait être comprise son action dans le *suburbium*, qu'il conçoit comme un tout, intégrant cet espace du culte des martyrs qui sont définis comme citoyens de la ville et membres de la communauté (p. 215). C'est également de l'action de Damase que traite Marianne Saghy, plus particulièrement du renouveau de la mémoire des martyrs. Alors que les chrétiens sont divisés, Damase se sert du culte des martyrs, dont il dit qu'ils étaient tombés dans l'oubli, pour mettre en œuvre une politique d'union : la mémoire est donc liée ici à la réconciliation. La basilique Saint-Pierre joue un rôle essentiel comme lieu de mémoire collective, comme le montre Franz Alto Bauer. L'*aedicula* préconstantinienne a été intégrée dans la basilique construite par Constantin, ce qui s'est traduit par une appropriation du culte du saint par l'empereur. Mais par la suite c'est bien le pape qui s'approprie la basilique et le culte de saint Pierre. Enfin, Beat Brenk montre comment le pape Félix IV, qui doit sa position à Théodoric, s'est présenté comme le constructeur de l'église de saint Côme et saint Damien (en fait, une bibliothèque transformée), auprès du *Forum pacis*, et comme le promoteur de leur culte (alors que l'idée venait de Théodoric), les deux saints médecins étant ainsi installés dans un quartier qui avait été marqué autrefois par la présence médicale et le souvenir de Galien. Ce beau livre souffre, comme c'est trop souvent le cas lorsqu'il s'agit d'un ouvrage collectif, de l'absence d'une conclusion ; c'est pourtant à ce prix que des recherches érudites de ce type pourraient atteindre, au-delà du monde des antiquisants, une communauté scientifique aussi vaste que possible, en particulier sur un sujet qui sollicite des concepts tels que *mémoire collective*, *lieux de mémoire* ou *social memory*, qui sont devenus familiers à l'ensemble des chercheurs.

Alain CHAUVOT

Peter BROWN, *Through the Eye of a Needle. Wealth, the Fall of Rome and the Making of Christianity in the West, 350-550 AD*. Princeton, University Press, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, xxx-759 p., 19 fig., 6 cartes. Prix : 39.95 \$. ISBN 978-0-691-15290-5.

« Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux » : c'est à l'*Évangile selon Matthieu*, 19, 24 que Peter Brown a choisi de se référer pour introduire l'étude des relations entre la notion de richesse et le christianisme dans l'Occident latin entre 350 et 550 ap. J.-C. Cette histoire met aussi en jeu des interrogations sur la pauvreté, ainsi que sur l'*avaritia*, la *potentia* et l'*humanitas*, et sur leurs représentations. Le choix de l'auteur a été de procéder pas à pas par une série d'études minutieuses ancrées dans l'espace et dans le temps, mais dont le trait commun est qu'elles s'ordonnent autour de l'action et de l'œuvre de quelques grandes figures. L'auteur fait sienne à cet égard la démarche méthodologique exposée par L. Gernet à propos de la religion grecque : « une élite n'invente pas : elle explicite » (p. XXIV, – je rétablis ici le texte exact plutôt que sa

traduction approximative en anglais). En résulte une somme : un ouvrage à la fois massif (près de 800 pages dont plus de 200 de notes), fractionné (5 parties et 29 chapitres, divisés en parties et sous-parties) et informé des travaux les plus récents, bien utilisés et intégrés dans l'argumentation. Comment est-on passé d'un monde dans lequel le christianisme n'était qu'un élément d'abord marginal, puis privilégié à partir de Constantin (p. 35) et où l'on attend du riche la générosité (p. 53-56) à un monde appauvri dans lequel apparaît l'« othering » (« altérialisation ») (p. 517) du clergé d'une Église riche mais où la richesse est devenue pour celle-ci et pour le pauvre une richesse « pour la mort » (p. 530) ? On choisira ici de ne pas suivre l'ordonnancement du livre mais d'en souligner quelques apports majeurs. Les deux premiers points relèvent de la méthode, les autres du contenu. Le premier point est une attitude critique exemplaire envers des sources chrétiennes en matière « profane ». Il faut être ainsi très prudent sur la fiabilité des textes d'un Ambroise décrivant une montée des *latifundia* au détriment des faibles en Italie du Nord : ceux-ci reprennent un stéréotype ancien, même si le problème de la pertinence de la référence à la réalité contemporaine reste difficile à résoudre (p. 140-141). Plus nettement encore, on ne saurait s'appuyer aveuglément sur un Salvien pour rendre convenablement compte de la situation d'une Gaule dont celui-ci fait une carte essentiellement morale (p. 444-445) en ne percevant nullement l'émergence d'un monde romano-barbare. Le second point est l'importance donnée au contexte politique voire militaire afin de saisir la signification de textes dont la portée pourrait apparaître au premier abord comme générale. Par exemple, on ne saurait comprendre la véhémence du même Salvien dans le *De gubernatione Dei* sans tenir compte du fait qu'il écrit à un moment précis de la crise de l'État, alors que la pression fiscale s'est aggravée du fait du financement de l'armée d'Aétius : Salvien s'exprime en « notable appauvri », interprète d'une catégorie maltraitée (p. 446-449). Passons au fond. Le troisième point concerne l'assise sociale du christianisme. En effet, à côté du rôle de très pauvres et de très riches, P. Brown souligne à plusieurs reprises celui d'autres groupes, allant de la « plèbe moyenne » à l'aristocratie inférieure : ainsi, autour d'Ambroise, à Milan, des petits bureaucrates et des marchands (p. 80-81 ; 125) ; dans la Rome et l'Italie du V^e siècle, des personnes modestes et des gens de cour, actifs donateurs des églises (p. 469). Ce n'est pas sans conséquences au plan de la conception de l'Église : l'*Ambrosiaster* donne une idée de ce qu'était un prêtre romain bien éduqué, concevant l'Église sur le modèle de la bureaucratie impériale (p. 255-256). Le quatrième point, fondamental, porte sur la définition de la notion de pauvreté : s'agit-il d'indigence ou de faiblesse ? De pauvreté structurelle ou d'appauvrissement conjoncturel ? Ou n'est-ce pas le regard porté sur « les pauvres » qui structure le concept ? P. Brown se réfère à bon droit aux travaux de Christel Freu (*Les figures du pauvre*, De Boccard, 2007) pour introduire une interrogation sur la nature des pauvres : soit des « autres », à traiter comme des créatures « at the very edge of the society » soit des « frères », à traiter comme des membres de l'Église (p. 77). Rappelons que Chr. Freu, dont l'apport essentiel doit être souligné, avait mis l'accent sur les limites d'une approche qui ne serait que sociologique : si les pauvres comme victimes s'identifient au peuple, ils sont séparés du peuple quand ils sont assistés. Se référant à G. Simmel, elle avait montré qu'une double identité traverse le *pauper* : plébéien comme sujet de droit et membre de la collectivité, et assisté, par l'aumône, comme objet de droit et *face* à la

collectivité. Telles sont les clefs qui permettent de comprendre les différents discours sur les pauvres. Revenons au livre de P. Brown. Ambroise exhorte les fidèles à voir dans les « pauvres » qu'il décrit (en fait des appauvris) non pas des « autres » mais des « frères » (p. 129). Le « pauvre » des sermons d'Augustin n'est pas le mendiant mais un plébéen romain ou un modeste propriétaire foncier « paupérisable » voire paupérisé ; la vraie division oppose chez lui les orgueilleux et les humbles (p. 349-350). Jérôme vient prêcher un idéal de pauvreté identifiée avec celle qu'on prête au Christ (p. 266). Le cinquième point est relatif à la notion de don. Se soucier du pauvre n'est pas nouveau, l'*humanitas* étant commune aux chrétiens et à certains non-chrétiens (p. 58-60). Mais, dans le cadre civique, le don ne vise pas les pauvres en tant que tels, même si, *de facto*, ceux-ci peuvent en bénéficier ; il était même possible que le don n'ait pour principal objet que la mise en valeur du riche : c'est la capacité de dépense pour les jeux d'un Symmaque qui permet de donner la mesure de sa *potentia* (p. 115). Le don chrétien fait apparaître des motivations nouvelles. Pour beaucoup, il est un acte gratuit (p. 76). Mais, surtout, il ouvre l'accès à un « trésor aux cieux ». Matthieu, 19, 21 est clair : vendre ses biens et distribuer le profit de la vente aux pauvres, c'est « se constituer un capital dans le ciel ». C'est avec Augustin qu'apparaît la notion de « conflit de dons » (p. 73), non pas de façon globale (Augustin ne critique pas l'annonce romaine) mais au plan local : les jeux locaux absorbent une richesse qui aurait dû revenir aux pauvres et aux églises, alors qu'au contraire nombre de chrétiens contemporains ne voient pas d'incohérence entre dons à l'Église et bienfaits civiques. Les pauvres eux-mêmes sont invités par lui, comme les riches, à donner à l'Église et les prières quotidiennes doivent être accompagnées d'aumônes, même si celles-ci sont insuffisantes pour assurer le salut. Ambroise, en lecteur attentif de Cicéron, recherche pour la société et l'Église une cohésion fondée sur la solidarité, les pauvres étant interchangeables avec la *plebs* ou le *populus* ; à la différence de Cicéron, il pense que la propriété doit être partagée mais cette idée repose sur une conception, commune à des païens et à des chrétiens, selon laquelle la richesse de la terre serait inépuisable (p. 131-132). La piété ascétique de Jérôme est coûteuse : elle entraîne le transfert d'importantes sommes vers les monastères d'Égypte et de Terre Sainte (p. 272). Paulin de Nole applique, quant à lui, à la lettre les préceptes du Christ : il place son trésor au ciel (p. 226). Mais ici, renoncer à la richesse, c'est renoncer à la *splendor*, qui est l'éclat par lequel celle-ci se manifeste : cette pauvreté est une « antirichesse », à l'image de celle du Christ, qui avait renoncé à la *splendor* (p. 222) ; ce n'est pas, à strictement parler, être « pauvre ». La fortune de Paulin est employée à la construction du sanctuaire de Saint Félix, où se manifeste une *splendor* de ce qui pourrait être, aussi, le mausolée du donateur (p. 229) mais où se perpétue la ségrégation sociale (p. 235). Dans l'*Ad Ecclesiam*, la référence de Salvien est une vision idéalisée de l'Église primitive comme une communauté de riches ayant renoncé à leurs biens en sa faveur (p. 437) : il plaide pour un transfert des richesses à l'Église par testament au détriment des héritiers. Le dernier point est le problème de la légitimité de la richesse. P. Brown rappelle qu'il y a, dans la société romaine, une suspicion traditionnelle envers la richesse. Celle-ci est perçue comme le début de la fin des vertus traditionnelles, les fondateurs de la République étant considérés comme représentatifs d'une « pauvreté héroïque » (p. 57). Pour Ambroise, d'après son biographe Paul de Milan, l'*avaritia* est la mère de tous les vices ; la fonction de donateur

du riche découle de l'unité des chrétiens (p. 146-147). Pour l'anonyme pélagien auteur du *De divitiis*, l'*avaritia* est un pur produit de la volonté, et la richesse ne fait que découler de cette volonté (p. 311) ; mais ici, il n'y a pas de « bons riches » mais seulement des criminels. En sens contraire, pour Augustin, le « bon riche » a sa place dans l'Église et se doit d'être généreux. Avec Léon le Grand (440-461), c'est la voie augustinienne qui s'impose. La richesse est acceptée, le problème est son utilisation (p. 465), alors même qu'il y a de plus en plus d'« appauvris ». L'origine de la richesse de l'Église est d'ailleurs moins le fait désormais des riches de Rome et d'Italie que celui de l'empereur, de personnes modestes et de gens de cour (p. 469). Avec le pape Symmaque, cette richesse devient inaliénable (p. 477). Depuis la fin du V^e siècle, les évêques ne sont plus considérés seulement comme des gestionnaires de biens, mais aussi comme des *domini*, situation appréciée par beaucoup d'entre eux (p. 487). La critique radicale de la richesse a disparu. Au VI^e siècle, par son pouvoir pastoral, l'évêque, puissant de fait dans la cité, a pour mission de bien gérer ce qui est considéré comme la « richesse des pauvres » (p. 496). Mais, dans un monde appauvri, il s'agit de « pauvres conjoncturels » (p. 512). Or, clergé et pauvres tendent à s'amalgamer (p. 510). Et les moines vont éclipser les pauvres en tant qu'« autres » privilégiés ; dans l'imaginaire chrétien, ils sont même considérés comme les « saints pauvres » (p. 517). Pour les laïcs, ces pauvres sont des intercesseurs, auxquels il faut donner pour obtenir le salut. Les pauvres sont donc bien plus désormais des « autres » que des « frères » (p. 516) : on voit qu'on n'est plus là dans les termes de la problématique initiale évoquée p. 77 (*supra*), alors même qu'on peut regretter que l'auteur n'explicite pas davantage cette évolution. Tel est le processus qui mène à une définition du clergé comme radicalement « autre », différent du monde des laïcs par l'apparence (tonsure) et par le comportement (continence) (p. 517-518). L'imaginaire aura produit du réel.

Alain CHAUVOT

Benjamin Heinrich SPALTHOFF, *Repräsentationsformen des römischen Ritterstandes*. Rahden, Marie Leidorf, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-290 p., 120 pl., 1 dépliant. (TÜBINGER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 7). Prix : 61,80 €. ISBN 978-3-89646-987-8.

Ce volume au plan très clair, mais parfois un peu répétitif – trahissant la forme académique d'une thèse soutenue à Tübingen en février 2009 et sans doute trop rapidement révisée (cf. ci-dessous) –, répertorie et analyse quelque 182 monuments de chevaliers en cherchant à comprendre ce que les représentants de cet ordre avaient choisi de montrer sur leurs tombeaux (ce sont, en effet, pour la plupart, des monuments funéraires) pour rendre visible ce qui les distinguait des autres groupes de la société romaine (p. XI). Grâce à l'appui des textes et en scrutant les œuvres avec beaucoup plus d'attention qu'on ne l'avait fait jusque-là, l'auteur passe systématiquement en revue les différents éléments entrant en ligne de compte pour caractériser cet *ordo* (*anulus aureus*, *angusti clavi*, *trabea*, *equus publicus*, *parma* et *hastae*, *lorica*, *parazonium*, *dona militaria*, *signa* et *uexilla*), éléments auxquels sont successivement consacrés les premiers chapitres de cette étude et dont la combinaison fonde l'identification des *equites* au plan de l'iconographie. Dans tout cela, rien toutefois qui puisse

où la logique des raisonnements ne s'impose pas clairement. – En tout cas, certaines pages laissent l'auteur de cette recension fort amère : tout un pan de la recherche en matière onomastique depuis plus de vingt ans est purement et simplement ignoré. La bibliographie d'un sujet aussi international est strictement de langue allemande et ancienne. On retrouve ici tous les lieux communs sur une onomastique indifférenciée entre les statuts juridiques mais spécifiquement locale (ce qui est faux, on trouve des gentilices patronymiques en Italie !) où les « pseudo-gentilices » qui seraient portés par des pérégrins (avec un exemple non pertinent d'un couple de citoyens au nom celtique, Finke 224) ont la cote et servent de supports à des interprétations indéfendables sur le plan juridique. Rien de ce que dix chercheurs au moins ont écrit n'est connu, par exemple sur les Gaules, les Germanies, l'Espagne ou la diffusion du gentilice Aurelius en Orient et en Occident. Pour ne pas parler des recherches sur l'onomastique italique et sa latinisation, qui sont pourtant au cœur même du processus de création des gentilices au sein d'une population non latine. Je ne reviendrai pas sur les argumentations, il est vain de vouloir ouvrir des portes qui sont scellées. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de nombrilisme, de souhait prétentieux d'être cité. Il s'agit de contenu, de faits historiques et juridiques qui sont niés au bénéfice d'une idée toute faite véhiculée par la tradition locale. Il me serait complètement indifférent de lire une description sans bibliographie complète mais qui serait une description correcte des faits d'onomastique romaine tels qu'ils peuvent être construits et suivis depuis l'invention du système qui substitue le nom de famille à la filiation patronymique dans l'Italie ancienne. La seule question que je persiste à me poser c'est « pourquoi ? ». Quelle idéologie conduit-elle à une telle création de l'esprit, à un tel blocage ? Est-ce un repli identitaire qui veut à tout prix sauvegarder une originalité « ostgallisch » qui ne se fonderait pas dans les règles du droit romain ? Je laisse le lecteur juger.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Johannes WIENAND, *Der Kaiser als Sieger. Metamorphosen triumphaler Herrschaft unter Constantin I.* Berlin, Akademie Verlag, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 646 p., 150 fig. (KLIO, BEIHEFT. NF, 19). Prix : 99,80 €. ISBN 978-3-05-005903-7.

Ce livre est issu d'une *Dissertation* présentée à l'Université de Constance en 2010. Son objet est l'examen des métamorphoses de la représentation du pouvoir impérial sous Constantin, en particulier dans la dimension victorieuse et triomphale. Il s'appuie principalement sur deux types de sources : d'une part, des textes de nature panégyrique, soit les *Panégyriques latins* (307, 310, 313, 321), les *poèmes figurés* d'Optatien en 326, dont l'auteur prépare une édition, et l'*Éloge de Constantin* d'Eusèbe de Césarée en 336 ; d'autre part, les monnaies et médaillons. L'ouvrage confronte de façon serrée ces deux types de sources tout en soumettant aussi à l'analyse des œuvres d'une autre nature, comme *La mort des persécuteurs* de Lactance ou l'*Histoire ecclésiastique* et la *Vie de Constantin* d'Eusèbe de Césarée. En résulte une présentation minutieuse, d'une lecture souvent aride, d'hypothèses pour partie nouvelles qui viennent enrichir une déjà longue historiographie. Indiquons d'emblée que l'auteur montre que la nécessité pour Constantin d'avoir eu à se confronter à d'autres a joué un rôle essentiel dans la formulation de sa définition du pouvoir, qu'il s'agisse de

Maximien (une alliance qui finit en affrontement), de Maxence, de Licinius, mais aussi, à un moindre degré, de Galère et de Maximin Daïa, ou encore, à titre de concurrents potentiels, de ses demi-frères. Cette observation est importante pour définir la spécificité d'une recherche qui entend se démarquer de celles qui ont été exclusivement ou principalement centrées sur la « conversion » de Constantin. Dans la définition du pouvoir d'un empereur figure traditionnellement la notion de victoire ; or celle-ci pose la question de la protection donnée par le « monde divin ». Au point de départ de la recherche est le *Panegyrique* de 307, éloge conjoint du vieil Auguste Maximien et du nouvel Auguste Constantin. Alors que, pour le premier, son auteur anonyme disposait, en matière de victoires, d'une bien plus riche matière que pour le second, il réussit à mettre en évidence en Constantin un fils héritier des vertus de son père Constance Chlore ; or ce dernier, de surcroît, est un *divus*, ce qui donne à Constantin un avantage essentiel sur Maximien. Et en Constantin, c'est encore Constance qui continue de vivre (p. 103). Le *Panegyrique* de 310 va plus loin. Il approfondit la notion de légitimité dynastique, tout en faisant valoir avec subtilité que les succès militaires du père étaient les *auspicia fortunata* de ceux du fils (p. 110). Que s'est-il passé à la mort de Constance Chlore le 25 juillet 306 ? Pour J. Wienand, Constantin n'aurait alors nullement été en rupture avec un principe tétrarchique qui n'interdirait pas qu'un fils d'empereur puisse entrer dans le collège impérial (p. 125). Comment dès lors interpréter *La mort des persécuteurs* de Lactance, qui décrit la nomination de Constantin comme *Augustus* par Constance Chlore sur son lit de mort puis sa rétrogradation au rang de César par Galère ? Cette présentation serait en fait déterminée par l'intérêt pour Lactance de noircir le portrait de Galère (p. 131) et ne recevrait pas la moindre confirmation épigraphique ni monétaire, alors même que les *Panegyriques* de 307 et 310 n'iraient pas non plus dans ce sens : ce serait seulement début 307 que s'opérerait un tournant attesté par des représentations monétaires d'un type nouveau, qui font apparaître un prince apollinien désormais imberbe ou qui l'identifient à Mars, dieu protecteur d'Auguste, et non sans référence à Trajan (p. 134). Le *Panegyrique* de 310 introduit quant à lui la référence à Claude le Gothique ; surtout, c'est là Apollon qui confère à Constantin la souveraineté universelle. Dans le monnayage apparaît *Sol invictus comes* (p. 182), alors qu'*invictus* s'applique aussi à Constantin dans le *Panegyrique* de 310 et dans un multiple d'or de Trèves (p. 183). Après l'épisode du Pont Milvius, le *Panegyrique* de 313, prononcé à Trèves, est centré sur la victoire contre Maxence. Or, et d'une manière qui n'a pas de précédent dans la littérature panégyrique, Constantin y est décrit comme couvert du sang de soldats *romains* (p. 204), comme le fera également en 321 le panégyriste Nazarius devant le sénat (p. 212) : ainsi est instauré un nouveau modèle de pouvoir triomphal, même si ne figurent pas dans la « parade de victoire » certains éléments de l'ancien triomphe comme le butin et l'exhibition des prisonniers (p. 214). Par rapport à Maxence, Constantin joue de la différence et de l'analogie. Il militarise la fonction impériale, tout en démilitarisant Rome. Et alors que Maxence, dont le pouvoir ne tenait qu'à un coup de force militaire, s'était mis en scène (p. 234) comme un *princeps civilis* (de fait, il fut soutenu par les soldats mais guère par le Sénat !), Constantin, qui opère une *purgatio* de la Ville, se présente sur les monnaies, en récupérant les thèmes de son adversaire, comme un *civilis princeps* (p. 245). Mais il doit affirmer sa suprématie contre Licinius et Maximin Daïa, voire se prémunir contre

les ambitions de ses demi-frères ; dans cette situation, le Sénat lui confère la qualité d'*Augustus Maximus* (p. 221-223). Dans le monnayage, les références solaires s'affirment, alors que le *Panégyrique* de 313 traduit une conception hénothéiste, évoquant une divinité supérieure qui n'est pas nommée. Et si l'on prend en compte les sources chrétiennes, J. Wienand souligne (p. 273-274) que les références solaires ne sont absentes ni de la *Vita Constantini* d'Eusèbe en 338 (« dans le ciel par delà le soleil »), ni de Lactance dès 315 (« signe céleste »). Prenant position dans un débat qui a fait couler beaucoup d'encre, il se réfère à la réflexion de K. M. Girardet, selon lequel *Sol invictus* a tiré profit de l'épisode du Pont Milvius (p. 277) – et pas seulement la religion chrétienne. La divinité à laquelle Constantin devait sa victoire contre Maxence resterait encore, à ce moment-là, indéterminée sur le plan théologique (p. 273). Dès lors, si dans le domaine de Licinius, règne dans le monnayage, sauf exception, une symbolique jupitérienne, dans celui de Constantin s'impose d'abord la référence solaire (*Soli invicto comiti* notamment). Mais en 318 apparaît un tournant, avec la fin du monnayage de bronze à référence solaire (p. 299-319) ; désormais *Sol invictus* n'apparaît plus que sur les monnaies en or. Ce phénomène doit être analysé à partir de la notion de destinataire : si les monnaies de bronze servent au *stipendium* des soldats, les pièces en or concernent les *largitiones* accordées aux hauts dignitaires civils et militaires. Après 325, *Sol* disparaît mais non les symboles de l'iconographie solaire (couronne radiée, nimbe). J. Wienand accorde ensuite – ce qui est l'une des originalités du livre – une grande importance aux *Poèmes figurés* d'Optatien, offerts à Constantin pour son jubilé en 326 et jusqu'à présent largement négligés par la recherche (il reconnaît toutefois sa dette à l'égard de la thèse non publiée de M.-O. Bruhat, soutenue en 1999). Au cœur de cette œuvre est le concept d'*aureum saeculum* (p. 373, p. 379). L'empereur n'est plus dépeint en guerrier invincible – *invictus* – mais en monarque universel – *victor* – auquel il revient de dominer l'Empire pacifié et unifié qui est le sien (*orbis suus*). *Invictus* apparaît seulement dans les *carmina* évoquant la période antérieure à la guerre contre Licinius ; dans les poèmes relatifs à la période postérieure à celle-ci, c'est *victor* qui s'impose, en accord avec la titulature officielle (p. 378). En même temps, la symbolique de la lumière est renforcée. Les métaphores solaires coexistent avec les références au dieu des chrétiens et au Christ, alors que persiste la notion de *summa divinitas* ; le dieu des chrétiens est celui qui garantit la victoire de l'empereur. Le dernier chapitre est consacré à l'*Éloge de Constantin* d'Eusèbe de Césarée prononcé devant l'empereur le 25 juillet 336 à Constantinople (ajouter à la bibliographie, p. 422, n. 5, l'indispensable traduction commentée des *Louanges de Constantin* par P. Maraval, Paris, Cerf, 2001). La divinité n'est plus là *Sol* mais la *summa divinitas* du cosmos chrétien. À côté du *megas Basileus*, le *Logos* et Constantin « ami de Dieu » constituent les deux autres « figures divines ». Les ennemis (athées, barbares et démons) étant totalement détruits, règne un état de paix général. Or il faut entendre par « armée » l'ensemble que constituent la force cosmique ou « armée du ciel », les chrétiens comme soldats de Dieu, enfin l'armée proprement dite. Alors qu'*invictus comes* était le titre classique du dieu solaire constantinien, c'est désormais, par un retournement sémantique, à Constantin lui-même que s'applique cette dénomination. Constantin est devenu le « soldat du Christ » et son imitateur (p. 441-444). Si la symbolique solaire reste partie

intégrante des conceptions constantiniennes, c'est l'*eusébéia* de l'empereur qui fait de lui le modèle de piété et de vérité pour le monde entier. Cette position supérieure qu'occupe l'empereur ne relève pas d'une tradition chrétienne mais s'inscrit dans la représentation impériale du pouvoir. La recherche de J. Wienand constitue une contribution significative à l'historiographie constantinienne et, plus généralement, à la question fondamentale des rapports entre pouvoir, victoire et divin.

Alain CHAUVOT

Ralf BEHRWALD & Christian WITSCHER (Ed.), *Rom in der Spätantike. Historische Erinnerung im städtischen Raum*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 409 p., 44 fig. (HABES, 51). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-09445-0.

Cet ouvrage est issu d'un colloque tenu à Heidelberg en 2006. Il réunit quatorze contributions autour du thème de l'inscription de la mémoire historique dans l'espace de la Rome tardo-antique. Comme l'écrivent les éditeurs scientifiques, il s'agit surtout d'étudier les nouveaux modes d'expression de celle-ci et les rapports entre ses formes nouvelles, notamment chrétiennes, et les formes traditionnelles : coexistence, concurrence, conflit ? L'ouvrage est construit autour de trois thèmes : lieux de mémoire « säkulare » (qu'on proposera de traduire par « profanes » – sur la notion de « profane », voir en dernier lieu Éric Rebillard et Claire Sotinel, *Les frontières du profane dans l'Antiquité tardive*, Rome, École Française de Rome, 2010) ; lieux de mémoire chrétiens ; mémoire historique dans les inscriptions. Cette présentation ne rend peut-être pas suffisamment compte des principaux centres d'intérêt de ce riche volume ; la première partie rassemble d'ailleurs des études de *realia* et de perceptions dont les questions religieuses ne sont pas absentes. On articulera ce compte rendu autour de quatre thèmes transversaux. Le premier thème est celui des réalités mais aussi de la perception du paysage urbain. D'un côté, il y a des changements. Avec la construction du Mur d'Aurélien se produit, comme le montre Robert Coates-Stephens, une exploitation de l'espace urbain poussée à son maximum. Carlos Machado relève que, à partir de la fin du IV^e siècle, nombre de maisons aristocratiques sont détruites, délaissées, abandonnées ou transformées en églises, ce qui correspond au déclin d'un groupe social. Mais se pose aussi le problème de la confrontation entre le réel et sa représentation. Nombre d'inscriptions rendent compte d'un état d'esprit fait d'un sentiment d'insécurité et de crainte devant des menaces, qui repose sur des réalités, mais aussi de la persistance d'un espoir dans l'éternité de Rome (Silvia Orlandi). L'analyse de la perception du paysage urbain dans les *Passions* des martyrs aboutit au constat d'un faible intérêt pour les réalités topographiques (Ralf Behrwald). Un second thème est celui de la fonction des lieux comme espaces de communication, de dialogue voire de concorde ou de consensus. C'est ainsi que Sebastian Schmidt-Hofner met en évidence le rôle du *Forum Romanum*, de la Curie sénatoriale et plus encore du *Forum* de Trajan comme espaces où se manifestent et se renforcent les devoirs réciproques entre l'empereur et l'aristocratie sénatoriale. L'*imitatio Traiani* permet de réunir en une même personne la figure du *bonus princeps* proche de ses sujets et celle du chef militaire. Les statues d'aristocrates élevées à l'époque tardive dans le *Forum* de Trajan avec l'autorisation impériale sont autant des signes de

différentes de production de l'écrit. Enfin, il n'y a aucune conclusion, comme si l'introduction devait à elle seule suffire à mettre en perspective les analyses. Pour être plus positif, on retiendra que les analyses de détails sont intéressantes, et permettent de composer un commentaire de certaines lettres ; elles auraient trouvé une place intéressante dans des éditions commentées. – Un regret, pour finir, mais c'est une constante devant la production anglo-saxonne : la bibliographie est à 80 % en anglais ; quelques titres en allemand ou en italien, cinq titres en français sur 10 pages de bibliographie : Armisen-Marchetti, Deniaux, Hellegouarc'h, Lavency, Moussy ; Bourdieu cité en traduction. La première réaction est l'amertume. La deuxième est à un autre niveau : on sait que les études classiques aux États-Unis prennent souvent la forme de cours de culture et de réflexion générale ; cela posé, un livre de ce genre, qui étudie de près les textes, est une bonne chose ; sa bibliographie presque exclusivement de langue anglaise vise un public étudiant. Ce livre peut être un ferment, pour un public anglophone. Au public français, il apportera quelques éléments de commentaire.

Isabelle COGITORE

Mario CITRONI (a cura di), *Letteratura e civitas. Transizioni dalla Repubblica all'Impero. In ricordo di Emanuele Narducci*. Pise, ETS Ed., 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 454 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 53). Prix : 35 €. ISBN 978-88-4673231-6.

Le volume est de bonne taille car il tente de rendre compte de la richesse des voies ouvertes par E. Narducci, mais son titre unifie profondément les contributions réunies, qui sont en italien pour la plupart, en français pour deux d'entre elles, en anglais pour l'une d'elles. Les contributions sont présentées dans ce qui est un ordre approximativement chronologique, puisqu'on part d'études sur Catulle et Cicéron pour finir avec Lucain, Sénèque et Tacite, en couvrant ainsi un large pan de la littérature latine. Mais l'empreinte d'E. Narducci est si forte dans ces contributions qu'elles présentent toutes, avec fidélité au maître, au collègue, à l'ami, un trait qui permet de les réorganiser selon un autre ordre, ce que le présent rapporteur entend faire ici. En effet, la question de la cité, qui est rappelée dans le titre du volume, est l'objet de six contributions : celle d'Elisa Romano, *Immagini di Roma fra tarda repubblica e principato*, p. 11-32, ouvre le livre en dressant le tableau de la cité que Strabon transmet, dans ses différences avec celle que donnent Vitruve, Varron et d'autres auteurs : voici installé le cadre concret de la *ciuitas*. Dans ce cadre se déploient les relations de patronat, qu'Arnaldo Marcone étudie en lien avec la crise de la République (p. 33-46), dans une étude dynamique du « révisionnisme » qu'il décèle dans la bibliographie (Gelzer, Meier, Brunt, etc.). Franco Bellandi s'attache à retracer l'évolution politique de Catulle, en qui il voit un césarien déçu, ce qu'il démontre par une étude précise des *carmina* 29, 54, 57 et 52, véritable « socle politique » (p. 47-71). Deux contributions se répondent ensuite, celle de Paolo Desideri, *Impero romano e diritto di natura in Cicerone*, p. 73-87, et celle de Jean-Louis Ferrary, *Durée et éternité dans le De re publica de Cicéron* : c'est ici l'impérialisme de Rome qui est au centre des réflexions, dans ses dimensions pour ainsi dire philosophiques, dans la lignée des réflexions de Narducci sur Cicéron. Et, plus loin dans le recueil, la contribution de Giancarlo Mazzoli, *ciuis, ciuilis, ciuitas. Un campo semantico nella riflessione socio-politica di*

Seneca (p. 327-340) reprend la thématique de la *ciuitas*, souvent présentée de manière négative par Sénèque, comme le lieu de tous les maux, dont la seule issue est la philosophie. Ce premier parcours de lecture qui mène de Cicéron à Sénèque n'est pas le seul parcours de lecture possible : on peut aussi choisir de glaner dans ce volume ce qui concerne l'éloquence ou la parole, autre axe des études menées par E. Narducci. Ainsi, le *Brutus* de Cicéron est-il l'objet d'une étude d'Alberto Cavarzere, *Coscienza del progresso e consapevolezza del presente : Cicerone, Brutus*, 22-23 (p. 99-115) qui met en valeur les réflexions du philosophe et orateur, inscrites dans la mémoire du passé, ainsi que d'une étude de John Dugan, *Scriptum and uoluntas in Cicero's Brutus* (p. 117-128) : ici l'étude propose de lire le *Brutus* à la lumière de la *causa Curiana*, qui aurait été le modèle suivi pour rendre l'ambiguïté de la pensée cicéronienne. Bernardo Santalucia, dans *Cicerone, Antonio e la prouocatio ad populum*, donne une fine analyse des tensions politiques au sein de la première *Philippique*, quand Cicéron accuse Antoine de subvertir toutes les lois en voulant étendre la *prouocatio* aux procès *de ui* et *de maiestate* (p. 129-140). Et la réflexion sur l'éloquence et la politique revient avec la contribution de Jean-Michel David, *Crise de l'éloquence, crise de la cité* (p. 245-267), qui montre que l'évolution de l'éloquence va de pair avec l'évolution (ou la crise) politique, avec la transformation d'un espace civique unitaire à un espace public morcelé, dans lequel la compétition entre orateurs s'est déplacée vers le champ littéraire, vers un public d'amateurs, hors du champ politique. Se rapprochent de ces études celles qui sont consacrées aux aspects juridiques : la contribution d'Oliviero Diliberto, *Vt carmen necessarium (Cic. leg. II 59). Apprendimento e conoscenza della legge delle XII Tavole nel I sec. aC.* (p. 141-162), montre que la connaissance de ces textes fondateurs dépassait largement l'apprentissage enfantin mais aussi la connaissance technique des juristes pour être en réalité une mémoire commune et identitaire ; la longue étude de Dario Mantovani (p. 353-404), « *Mores, leges, potentia* » est un commentaire détaillé du passage des *Annales* de Tacite (III, 25-28) sur les lois matrimoniales, qui débouche sur une réflexion passionnante sur la place du juridique à Rome. Un troisième axe de lecture du volume peut prendre en compte les liens entre littérature et les diverses formes de la politique, comme dans la contribution de Sandra Citroni Marchetti, sur la figure de l'ami de Cicéron à Sénèque (p. 189-210), ou la belle démonstration de Rita Degl'Innocenti Pierini, p. 211-229, sur l'évolution des modèles éthiques de Cicéron à Sénèque, à travers leur ré-élaboration augustéenne. La contribution de Mario Labate, *La satira e i suoi bersagli : dallo spazio della ciuitas allo spazio della corte*, p. 269-293 rejoint la réflexion de David signalée plus haut en montrant que la fonction civile de la satire disparaît avec l'évolution politique, au profit d'une fonction éthique. Enfin, le court essai final d'Antonio La Penna, *Per una tipologia sociologica degli scrittori latini*, p. 405-417, vient nouer avec brio tous les fils de ces analyses littéraires et politiques. Mais il reste encore un quatrième parcours de lecture possible, qui s'intéresserait à ce qui fait l'identité romaine, à travers les évolutions politiques, sur cette longue durée prise en compte par les travaux de Narducci. C'est ce qu'on peut retirer de la lecture de Giuseppe Cambiano, *Filosofia greca e identità romana in Cicerone e Seneca*, p. 231-244, qui détaille l'assimilation progressive de la philosophie grecque dans l'identité romaine ; Mario Citroni aborde aussi cette question en s'interrogeant sur l'évolution et l'ambiguïté de la formule *res publica restituta*, p. 163-188. À son tour,

Gianpiero Rosati analyse les rapports d'Ovide avec Germanicus, et la façon dont le poète l'intègre dans une réflexion sur poésie et pouvoir (p. 295-312) ; Paolo Esposito consacre à Lucain des pages dans lesquelles il découvre de nouveaux échos entre Virgile et Lucain, échos qu'il examine ensuite dans leur postérité jusqu'à Claudien (p. 313-326) ; Matthew Leigh analyse chez Sénèque, dans le *De breuitate uitae* les exemples historiques négatifs utilisés pour créer une image de Rome. On pourrait ainsi clore notre parcours de lecture commencé avec l'image de Rome. Bien sûr, nous ne voulons pas signifier que l'ordre des contributions dans ce volume est à revoir ; au contraire, la reconstruction à laquelle nous nous sommes livrée est simplement un moyen de démontrer l'extrême richesse en même temps que l'extrême cohérence du volume car, on l'aura compris, ces contributions pourraient encore être lues autrement et se répondre à d'autres niveaux. Les riches bibliographies, présentes dans les notes de chaque contribution, sont également accessibles par l'index des noms d'auteurs modernes. L'ombre d'Emanuele Narducci donne au volume une remarquable unité de fond qui en fait un outil de grande valeur pour l'étude de toute la littérature latine classique, dans ses rapports avec la politique à tous les niveaux. Isabelle COGITORE

Olivier DEVILLERS et Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE (Éd.), *Poésie augustéenne et mémoires du passé de Rome. En hommage au professeur Lucienne Deschamps*. Bordeaux, Ausonius, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 244 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 50). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-080-8.

Le thème qui unit les études de ce recueil est « La vision du passé de Rome dans la poésie augustéenne » (voir Avant-propos, p. 9). Les contributions concernent entre autres « Virgile et l'émergence de Rome » (J. Thomas), « *Genus* vs *Moenia* : Réflexions sur la fondation dans l'*Énéide* » (Sylvie Franchet d'Espèrey), « Les mentions de Marius chez Properce. Échos des propagandes augustéennes » (O. Devillers), « Écrire le passé de Rome dans l'élégie érotique : un choix impossible pour Ovide » (Géraldine Puccini-Delbey), « Romulus le déprécié : une lecture alternative d'Ovide » (P.M. Martin), « Le(s) César(s) d'Ovide » (Hélène Vial), « Liber-Bacchus dans la poésie augustéenne : du passé de Rome au temps d'Auguste » (G. Freyburger). Le sujet abordé par Emmanuelle Raymond est « *Memorable textum* : aspects spéculaires et historiques du bouclier d'Énée » ; dans la contribution de Jean-Baptiste Riocreux, « La valeur poétique et apologétique du regard humain sur les visions prophétiques de l'Histoire dans l'*Énéide* », on ne retrouve pas seulement la description du bouclier d'Énée (*Aen.* VIII, 626-731) mais aussi « La prophétie de Jupiter » (*Aen.* I, 257-296) et « La vision des Enfers » (*Aen.* VI, 756-887) ; ce dernier passage a aussi été étudié par Sylvie Franchet d'Espèrey. Armelle Deschard nous offre une étude sémantique : « *Senex* et *longaevus* ou comment dire la grandeur du passé de Rome ». Trois contributions portent sur la réception des poètes augustéens durant l'Antiquité tardive et au Moyen Âge : « Le nom de Corydon dans la Deuxième *Bucolique* à la lumière des commentaires tardifs » (étude minutieuse de Françoise Daspet), « Virgile au prisme d'Augustin (sur le troisième livre de la *Cité de Dieu*) » (Anne-Isabelle Bouton-Touboulic) et « Les poètes latins et les leçons de Rome dans les œuvres de Gerbert d'Aurillac » (contribution de J.-P. Levet quelque peu générale). Le recueil se termine

une loi coloniale datant bien du premier tribunat de C. Gracchus. Elle créa une nouvelle commission agraire pour la fondation de colonie et la restitution d'anciennes colonies. Cette loi comportait une clause d'exception qui accordait une forme d'immunité à des portions du territoire, à l'image de l'*ager Campanus*. Enfin, les colons recevaient leurs terres comme *dominium ex iure Quiritium*. Le chapitre 4 ajoute à ces réflexions le problème des *viasie vicaneive*, prévus par la loi de C. Gracchus. R. Lapyrionok estime, sur la base de la *lex agraria* de 111, qu'ils étaient de deux types : ceux issus d'une décision des triumvirs et ceux issus d'une décision du Sénat. R. Lapyrionok trouve une preuve de l'existence des seconds dans l'*elogium* de Polla et s'en sert pour voir dans ce deuxième groupe une volonté du Sénat de faire pièce à l'action des triumvirs et de s'attirer ainsi les faveurs du peuple. Cette argumentation repose ici sur des éléments moins tangibles car il n'existe guère d'attestation d'une telle volonté sénatoriale. L'ultime chapitre revient sur le sens de la *lex Rubria*, que l'auteur date bien du deuxième tribunat de C. Gracchus, et qui concernait la fondation d'une *colonia Iunonia* sur le territoire de Carthage. Ce court livre a donc le grand mérite de se concentrer sur l'action de C. Gracchus, souvent un peu moins traitée que celle de son frère. Il offre des analyses de détails intéressantes, particulièrement pour ce qui concerne les sources littéraires. Toutefois, s'il peut offrir un bon point de départ, il n'épuise nullement son objet, particulièrement pour le premier chapitre consacré aux aspects démographiques. Ici, les thèses récentes sur le sujet auraient sans doute mérité d'être discutées plus en détail, notamment celles des écoles hollandaises et anglaises.

Thibaud LANFRANCHI

Valentina ARENA, *Libertas and the Practice of Politics in the Late Roman Republic*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, ix-324 p., 5 fig. Prix : 60 £. ISBN 978-1-107-02817-3.

Le livre de V. Arena pose la question de la liberté à Rome pour la période républicaine d'un point de vue, malgré le titre, essentiellement théorique, ce qui permet d'ouvrir sur des réflexions assez larges concernant la vie politique. L'introduction pose les bases de la réflexion, avec une définition de la liberté politique dans son rapport à la liberté du citoyen ; en s'appuyant sur les sources littéraires (discours de Cicéron, mais aussi les discours rapportés par Salluste, Plutarque et Dion Cassius), la définition pose la liberté en regard des pouvoirs extraordinaires de la république finissante, mais aussi face à la pratique du sénatus-consulte ultime et aux distributions de terres. Ces trois axes de la réflexion sont tenus fermement dans tout le livre et construisent l'ensemble de la démarche. Le premier chapitre approfondit la définition de base, qui oppose liberté et esclavage dans une dichotomie inévitable ; il s'agit ici d'une mise au point, claire, mais sans nouveauté. La liberté est définie comme le statut de non-domination. Cette base théorique est le code commun qu'on retrouve dans les textes, dans les symboles comme l'*Atrium Libertatis* et le *pilleus*, ainsi que sur les monnaies. Le deuxième chapitre avance sur ces bases, de manière également claire et réunit toutes les informations sur la liberté politique du citoyen, en examinant les droits des citoyens et le rôle des lois, particulièrement les *leges tabellariae*, dans le fonctionnement politique. Le troisième chapitre me semble à la fois plus riche et plus

problématique ; intitulé « the liberty of the commonwealth », il pose d'emblée, pour des lecteurs francophones, la question de ce qu'on peut entendre derrière le terme « commonwealth » et surtout sur ce qui pourrait être son équivalent en latin ; faut-il comprendre *res publica* ? Cela reste peu clair, bien que l'équivalence semble posée p. 119. Le chapitre dans son ensemble est assez abstrait malgré des références à des épisodes précis. Ainsi, le détour par la réflexion sur la constitution mixte, pour définir la tradition « optimiate », est intéressant mais ne devait sans doute pas être séparé de la réflexion sur la tradition *popularis*, dans la mesure où les *populares* partageait largement la culture des *optimates* ; la difficulté est précisément, comme l'auteur le signale, de définir la liberté selon les *populares*, face à des sources peu probantes. Néanmoins, les pages sur les *populares* sont parmi les plus intéressantes, même si le choix a été fait de paraphraser par moments les textes de Plutarque plutôt que de les analyser de front. La longue étude de l'*intercessio*, p. 124 sq, est bien menée. Le degré d'abstraction est peut-être plus gênant quand il est question des distributions de terres, où on touche à de la philosophie politique, passionnante et bien menée, mais dont on peut se demander si des étudiants lisant ce livre profiteront immédiatement. Le chapitre 4 est consacré aux luttes politiques du premier siècle av. J.-C. ; il s'agit cette fois d'utiliser le prisme de la *libertas* dans les épisodes de Clodius et ses *leges perniciosae*, ou encore à propos des *imperia* extraordinaires et du sénatus-consulte ultime. Le cas de Cicéron est traité plus rapidement qu'on ne pourrait s'y attendre. C'est ici que le livre devient plus concret et plus conforme à ce que le titre annonçait. Le chapitre 5, « political response and need for legitimacy » surprend par sa brièveté (15 pages) ; on peut y voir le début d'une nouvelle réflexion, sur la *superbia* et la *dominatio*, qui ouvrirait sur le Principat. Mais sans doute est-ce l'annonce de travaux futurs ? Enfin un épilogue reprend clairement les fils de la discussion. Le livre n'est pas très long et c'est une forme de courage ; il est agréable à lire, amène à se poser des questions, et apporte des éléments de réponse, car les sources y sont régulièrement convoquées et analysées. La bibliographie, fort ample, fait une large place à d'autres langues que l'anglais, et le français y est honorablement représenté. Index des sources et index général complètent efficacement le volume. Tout cela contribue à faire de ce livre un bon ouvrage de réflexion politique, qui ouvrira des espaces de réflexion à ses lecteurs. Le public visé sera essentiellement un public de spécialistes ou d'étudiants en doctorat, car ce livre ne saurait être lu comme un réservoir d'exemples de la vie politique : il est plus que cela et donne les clés d'une vaste réflexion politique.

Isabelle COGITORE

Myles LAVAN, *Slaves to Rome. Paradigms of Empire in Roman Culture*. Cambridge, University Press, 2013. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XIII-288 p. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 60 £. ISBN 978-1-107-02601-8.

Le point de départ de ce volume est une thèse de doctorat préparée à St John Collège, Cambridge, et finalisée à l'Université de Saint Andrews, dont la rédaction a été supervisée dans un premier temps par William Fitzgerald puis par Mary Beard. Il s'agit pour l'auteur d'observer à travers presque trois siècles de littérature latine, du milieu du premier siècle av. J.-C. jusqu'au début du troisième siècle, comment les

Charles GUÉRIN, *Persona. L'élaboration d'une notion rhétorique au I^{er} siècle av. J.-C.* Vol. I. *Antécédents grecs et première rhétorique latine*. Vol. II. *Théorisation cicéronienne de la persona oratoire*. Paris, Vrin, 2009-2011. 2 vol. 16 x 24 cm, 431 et 473 p. (TEXTES ET TRADITIONS, 18 et 21). Prix : 44 et 48 €. ISBN 978-2-7116-2234-4 ; -2351-8.

Ce livre analyse la théorisation, difficile et progressive, des aspects éthiques de la pratique oratoire à Rome et plus particulièrement bien sûr chez Cicéron, avec pour hypothèse centrale l'idée que cette théorisation a été rendue possible par l'émergence de la notion de *persona*, image que l'orateur veut donner de lui-même. – La première partie est consacrée aux cadres conceptuels et outils employés à Athènes, afin de bien définir le substrat dont la *persona* romaine se dégage ensuite ; dans ce cadre d'assimilation de la politique et de l'art oratoire, l'orateur est pris dans la tension entre démocratie et élites, selon son appartenance d'origine et son action civique ; la notion grecque d'ἥθος en contexte judiciaire se comprend dans ce contexte. Est ensuite examinée cette notion d'ἥθος dans la *Rhétorique à Alexandre* et le *corpus* isocratique, pour voir dans quelle mesure elle est comprise comme un outil pratique, mais aussi éthique, le tout inséré dans une pratique, liée à l'éducation. Aristote est alors étudié pour cerner la définition de l'ἥθος dans la *Rhétorique*, spécifique à l'orateur, qui se distingue en deux types : référentiel ou prédiscursif, c'est-à-dire reposant sur les caractéristiques de l'orateur (âge, sexe, ethnie, etc.) et discursif, c'est-à-dire produit par le discours lui-même. Cette étude approfondie sur Aristote prend en compte l'ensemble du projet philosophique, avec beaucoup de clarté et un usage de la bibliographie et du texte grec, toujours traduit, absolument recommandable : ni trop ni trop peu ! – La deuxième partie se tourne vers la notion de *persona* dans la pratique oratoire et la rhétorique des débuts du I^{er} siècle av. J.-C. ; il s'agit d'examiner comment, dans le contexte social, culturel, institutionnel et politique de Rome, la définition de l'orateur évolue, au confluent des influences grecques, romaines et provinciales. C'est ainsi l'occasion d'examiner de manière extrêmement claire et riche à la fois le fonctionnement de la vie politique romaine, entre assemblées, sénat, tribunaux, puisque l'espace oratoire correspond à l'espace politique ; dans ce contexte les tensions entre *optimates* et *populares* trouvent aussi une expression, dans la définition du modèle de l'orateur. L'aspect théorique est ensuite abordé par l'étude des manuels latins, *Rhétorique à Herennius*, *De inuentione*, pour y analyser la définition de la *persona*, ensuite étendue aux traités cicéroniens postérieurs. Cette partie est bien sûr fort longue, puisqu'elle est au cœur de l'ouvrage, mais on en appréciera la clarté et l'utilité des conclusions placées en fin de chaque chapitre. – La troisième partie aborde la théorisation cicéronienne de la *persona* oratoire, ainsi enrichie du substrat proprement romain et non limitée aux héritages aristotéliens. Le livre prend à ce stade une profondeur qui rend difficile le résumé ; l'étude du *De oratore* et particulièrement celle du « faire rire », révélateur de la *persona*, est d'une grande nouveauté, car nourrie de la réflexion sur le contexte éthique et civique romain ; le style est alors, véritablement, l'homme, car le style cicéronien définit la figure de l'homme moral. Dans les œuvres étudiées ensuite, la pratique oratoire et le style sont constamment en regard l'un de l'autre ; mais surtout le livre de Ch. Guérin permet de saisir dans sa plénitude l'originalité de Cicéron par rapport à la doctrine aristotélicienne, à partir

d'une synthèse sur le *conciliare* comme outil primordial de cette conception. – Au total, il faut aborder ce gros livre avec gourmandise et patience, pour en approcher chacune des trois parties dans un état d'esprit successivement (ou conjointement !) philosophique, politique et éthique, afin de saisir toute la richesse de la démonstration.

Isabelle COGITORE

Amanda WILCOX, *The Gift of Correspondence in Classical Rome. Friendship in Cicero's ad Familiares and Seneca's Moral Epistles*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2012. 1 vol. 15 x 22,5 cm, 223 p. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 34.95 \$. ISBN 978-0-299-28834-1.

Le livre est une proposition de lecture des deux grands recueils épistolaires à la lumière de la théorie du don / contre-don, qui doit servir à permettre des interprétations nouvelles que les approches traditionnelles n'ont pas pu formuler. L'introduction rappelle le fonctionnement de l'échange épistolaire, la question de la publicité, les liens avec l'*amicitia*, l'innovation qu'a représentée le *cursus publicus*, quelques pages sur les épîtres en vers, d'Horace et Ovide. L'idée générale est que, de Cicéron à Sénèque, existent des liens et des innovations qui signalent une évolution de l'*amicitia*, que Sénèque « réhabilite » ; le recours aux euphémismes, présenté comme une tactique rhétorique, serait emblématique de la conception cicéronienne de l'amitié. Cette introduction, quoique longue, est assez peu problématique et présente certaines données comme évidentes sans les discuter, comme la limitation de l'étude à Cicéron et Sénèque ; pourquoi le nom même de Pliny n'est-il pas mentionné, par exemple ? Le rapport entre Cicéron et Sénèque est rapidement abordé, ainsi résumé : « Seneca deliberately removes correspondence from the realm of gift exchange by exposing Ciceronian euphemizing and then by ostentatiously belaboring both the literal and the figurative dimensions of the vocabulary of gift and debt ». La première partie est consacrée à Cicéron et débute par un chapitre sur l'euphémisme et ses limites. Des passages de lettres, cités en latin et traduits, sont examinés pour donner des exemples de cette pratique (l'ami est un autre moi-même, on envoie des amis ou des livres à son correspondant, etc.). Le chapitre suivant concerne les consolations suite à des deuils ou des échecs politiques, des disputes ; on aurait attendu une réflexion sur le rapprochement de ces deux types de perte, pour le moins signifiant s'il est bien net chez Cicéron. Dans les deux chapitres suivants sont examinées la thématique de l'absence et les lettres de recommandation. Là encore, des passages sont analysés et des idées sont rappelées ; mais rien n'est très nouveau ici. La deuxième partie est consacrée à Sénèque et s'intitule « the gift refigured », pour affirmer l'idée que Sénèque, par des moyens rhétoriques différents, change le commerce épistolaire. Les chapitres abordent ainsi la question des métaphores, qui permettraient de réhabiliter « l'ami », de redéfinir son identité (chap. 7). Le livre se termine sur un chapitre sur la consolation chez Sénèque. On reste sur sa faim, devant l'absence de renvois aux autres œuvres de ces auteurs majeurs, ne serait-ce que pour la philosophie de Sénèque ; le lien entre Cicéron et Sénèque est donné comme une évidence, à peine rappelée p. 101 pour la lettre 118 où Sénèque se démarque de ce modèle. Le contexte politique n'est jamais évoqué de manière précise, alors même qu'il induit des conditions bien

d'une synthèse sur le *conciliare* comme outil primordial de cette conception. – Au total, il faut aborder ce gros livre avec gourmandise et patience, pour en approcher chacune des trois parties dans un état d'esprit successivement (ou conjointement !) philosophique, politique et éthique, afin de saisir toute la richesse de la démonstration.

Isabelle COGITORE

Amanda WILCOX, *The Gift of Correspondence in Classical Rome. Friendship in Cicero's ad Familiares and Seneca's Moral Epistles*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2012. 1 vol. 15 x 22,5 cm, 223 p. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 34.95 \$. ISBN 978-0-299-28834-1.

Le livre est une proposition de lecture des deux grands recueils épistolaires à la lumière de la théorie du don / contre-don, qui doit servir à permettre des interprétations nouvelles que les approches traditionnelles n'ont pas pu formuler. L'introduction rappelle le fonctionnement de l'échange épistolaire, la question de la publicité, les liens avec l'*amicitia*, l'innovation qu'a représentée le *cursus publicus*, quelques pages sur les épîtres en vers, d'Horace et Ovide. L'idée générale est que, de Cicéron à Sénèque, existent des liens et des innovations qui signalent une évolution de l'*amicitia*, que Sénèque « réhabilite » ; le recours aux euphémismes, présenté comme une tactique rhétorique, serait emblématique de la conception cicéronienne de l'amitié. Cette introduction, quoique longue, est assez peu problématique et présente certaines données comme évidentes sans les discuter, comme la limitation de l'étude à Cicéron et Sénèque ; pourquoi le nom même de Plinius n'est-il pas mentionné, par exemple ? Le rapport entre Cicéron et Sénèque est rapidement abordé, ainsi résumé : « Seneca deliberately removes correspondence from the realm of gift exchange by exposing Ciceronian euphemizing and then by ostentatiously belaboring both the literal and the figurative dimensions of the vocabulary of gift and debt ». La première partie est consacrée à Cicéron et débute par un chapitre sur l'euphémisme et ses limites. Des passages de lettres, cités en latin et traduits, sont examinés pour donner des exemples de cette pratique (l'ami est un autre moi-même, on envoie des amis ou des livres à son correspondant, etc.). Le chapitre suivant concerne les consolations suite à des deuils ou des échecs politiques, des disputes ; on aurait attendu une réflexion sur le rapprochement de ces deux types de perte, pour le moins signifiant s'il est bien net chez Cicéron. Dans les deux chapitres suivants sont examinées la thématique de l'absence et les lettres de recommandation. Là encore, des passages sont analysés et des idées sont rappelées ; mais rien n'est très nouveau ici. La deuxième partie est consacrée à Sénèque et s'intitule « the gift refigured », pour affirmer l'idée que Sénèque, par des moyens rhétoriques différents, change le commerce épistolaire. Les chapitres abordent ainsi la question des métaphores, qui permettraient de réhabiliter « l'ami », de redéfinir son identité (chap. 7). Le livre se termine sur un chapitre sur la consolation chez Sénèque. On reste sur sa faim, devant l'absence de renvois aux autres œuvres de ces auteurs majeurs, ne serait-ce que pour la philosophie de Sénèque ; le lien entre Cicéron et Sénèque est donné comme une évidence, à peine rappelée p. 101 pour la lettre 118 où Sénèque se démarque de ce modèle. Le contexte politique n'est jamais évoqué de manière précise, alors même qu'il induit des conditions bien

différentes de production de l'écrit. Enfin, il n'y a aucune conclusion, comme si l'introduction devait à elle seule suffire à mettre en perspective les analyses. Pour être plus positif, on retiendra que les analyses de détails sont intéressantes, et permettent de composer un commentaire de certaines lettres ; elles auraient trouvé une place intéressante dans des éditions commentées. — Un regret, pour finir, mais c'est une constante devant la production anglo-saxonne : la bibliographie est à 80 % en anglais ; quelques titres en allemand ou en italien, cinq titres en français sur 10 pages de bibliographie : Armisen-Marchetti, Deniaux, Hellegouarc'h, Lavency, Moussy ; Bourdieu cité en traduction. La première réaction est l'amertume. La deuxième est à un autre niveau : on sait que les études classiques aux États-Unis prennent souvent la forme de cours de culture et de réflexion générale ; cela posé, un livre de ce genre, qui étudie de près les textes, est une bonne chose ; sa bibliographie presque exclusivement de langue anglaise vise un public étudiant. Ce livre peut être un ferment, pour un public anglophone. Au public français, il apportera quelques éléments de commentaire.

Isabelle COGITORE

Mario CITRONI (a cura di), *Letteratura e civitas. Transizioni dalla Repubblica all'Impero. In ricordo di Emanuele Narducci*. Pise, ETS Ed., 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 454 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 53). Prix : 35 €. ISBN 978-88-4673231-6.

Le volume est de bonne taille car il tente de rendre compte de la richesse des voies ouvertes par E. Narducci, mais son titre unifie profondément les contributions réunies, qui sont en italien pour la plupart, en français pour deux d'entre elles, en anglais pour l'une d'elles. Les contributions sont présentées dans ce qui est un ordre approximativement chronologique, puisqu'on part d'études sur Catulle et Cicéron pour finir avec Lucain, Sénèque et Tacite, en couvrant ainsi un large pan de la littérature latine. Mais l'empreinte d'E. Narducci est si forte dans ces contributions qu'elles présentent toutes, avec fidélité au maître, au collègue, à l'ami, un trait qui permet de les réorganiser selon un autre ordre, ce que le présent rapporteur entend faire ici. En effet, la question de la cité, qui est rappelée dans le titre du volume, est l'objet de six contributions : celle d'Elisa Romano, *Immagini di Roma fra tarda repubblica e principato*, p. 11-32, ouvre le livre en dressant le tableau de la cité que Strabon transmet, dans ses différences avec celle que donnent Vitruve, Varron et d'autres auteurs : voici installé le cadre concret de la *ciuitas*. Dans ce cadre se déploient les relations de patronat, qu'Arnaldo Marcone étudie en lien avec la crise de la République (p. 33-46), dans une étude dynamique du « révisionnisme » qu'il décèle dans la bibliographie (Gelzer, Meier, Brunt, etc.). Franco Bellandi s'attache à retracer l'évolution politique de Catulle, en qui il voit un césarien déçu, ce qu'il démontre par une étude précise des *carmina* 29, 54, 57 et 52, véritable « socle politique » (p. 47-71). Deux contributions se répondent ensuite, celle de Paolo Desideri, *Impero romano e diritto di natura in Cicerone*, p. 73-87, et celle de Jean-Louis Ferrary, *Durée et éternité dans le De re publica de Cicéron* : c'est ici l'impérialisme de Rome qui est au centre des réflexions, dans ses dimensions pour ainsi dire philosophiques, dans la lignée des réflexions de Narducci sur Cicéron. Et, plus loin dans le recueil, la contribution de Giancarlo Mazzoli, *ciuis, ciuilis, ciuitas. Un campo semantico nella riflessione socio-politica di*

terrain sous la forme d'un rapport de synthèse dans lequel les diagrammes stratigraphiques des quatorze phases d'occupation successives sont repris et les unités de fouilles listées. Les informations sont donc livrées sous une forme primaire en quelque sorte et il appartient au lecteur de juger de la pertinence des interprétations avancées. Si l'étude des structures domestiques ne suscite guère d'interrogations, on demeurera en revanche très prudent à propos de la destination logistique formulée pour les salles reconnues à la phase 8 comme des entrepôts, face à la faiblesse de l'argumentation. Certaines hypothèses émises au moment de la fouille sont critiquées avec raison, et l'on déplore d'ailleurs qu'elles ne débouchent pas, au stade de la publication, sur une ou plusieurs autres propositions d'interprétation (notamment la question du rouissage du chanvre dans les niveaux d'occupation mérovingiens, p. 123-125). La seconde partie de l'ouvrage est consacrée au traitement du mobilier, particulièrement riche pour l'Antiquité tardive. Le lapidaire n'est représenté que par quelques pièces, mais celles-ci s'avèrent d'un grand intérêt : il s'agit des décors en marbre en relation avec la *domus* du v^e siècle, ainsi que de fragments attribués à un relief mithriaque dont l'analyse fine conduit à envisager son attribution au grand temple édifié le long de la route de Bazas. On regrettera seulement qu'une étude des provenances des matériaux, qui aurait utilement complété l'exposé de ce mobilier, n'ait pas été menée à cette occasion. Dans le volet consacré à la céramique, la question de l'existence d'une officine ayant produit des parois fines moulées à Bordeaux, en raison de la découverte de moules, reste ouverte. On notera en revanche que l'étude des niveaux d'occupation les plus tardifs illustre certains aspects encore méconnus des échanges commerciaux, comme la distribution du matériel amphorique tardif dans la ville du III^e au VI^e siècle. Elle alimente aussi la réflexion à propos de la situation idéale de son port sur la route commerciale atlantique à la fin de l'Antiquité et au début du Haut Moyen Âge en s'appuyant sur la diffusion des sigillées africaines aux VI^e et VII^e siècles à Bordeaux.

Catherine COQUELET

Alain BOUET (Dir.), *Un secteur d'habitat dans le quartier du sanctuaire du Moulin du Fâ à Barzan (Charente-Maritime)*. Bordeaux, Ausonius, 2011. 2 vol. 22 x 29 cm, 1012 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 26 / AQUITANIA, SUPPL. 27). Prix : 75 €. ISBN 978-2-35613-055-6.

Cette troisième – et avant-dernière – livraison relative à la publication des fouilles de l'agglomération de Barzan, en pays santonnais, illustre l'exploration archéologique menée entre 2001 et 2009 d'un quartier jouxtant au sud le sanctuaire du Fâ. Les habitats en occupent principalement la moitié ouest, tandis que la moitié est a accueilli les thermes. La particularité de ce quartier est la diversité fonctionnelle des bâtiments qu'il a accueillis et qui justifie une présentation axée sur l'évolution de l'articulation des structures. L'occupation est subdivisée en cinq phases stratigraphiques, s'étendant de la conquête césarienne à la fin du III^e siècle. L'évolution des structures se répartit en zones d'occupation à l'intérieur de chaque phase. La première phase a livré les vestiges très ténus correspondant à des espaces clôturés, mais également au moins un bâtiment sur sablières basses élevé en matériaux périssables. Les premières constructions installées sur fondations alliant la sablière basse et la maçonnerie de pierre sèche

font leur apparition sur le site à la fin de la période augustéenne. Elles s'accompagnent d'une densification de l'habitat et la création de deux unités au moins, à l'intérieur desquelles se distingue une répartition fonctionnelle des espaces, dont certains sont voués aux activités commerciales et/ou artisanales. Au cours de la troisième phase, la destination du quartier évolue, sans doute sous l'effet du développement des structures religieuses voisines. Deux bâtiments se détachent des habitats par leur plan, suggérant peut-être une fonction d'accueil, autrement dit des auberges. Un bâtiment de stockage forme une longue galerie de façade, ouverte par un portique vers la rue longeant le sanctuaire. À l'arrière, l'espace accueille une zone verte, probablement orientée vers une production fruitière (verger, vignes ?). La monumentalisation des structures se poursuit à la phase suivante : des latrines collectives jouxtent l'entrepôt, lui-même détruit en partie est par la construction des thermes publics, puis l'on assiste à la lente dégradation des structures d'habitat jusqu'au III^e siècle, alors que les bâtiments publics, et surtout le sanctuaire, connaissent leur plein développement. L'abandon des thermes ne marque pas la fin du quartier, puisque la fréquentation du sanctuaire se prolonge jusqu'au milieu du IV^e siècle, sous une forme qu'il restera à déterminer. La publication comprend deux volumes : le premier est dédié aux structures, le second au traitement du mobilier. Il débute par une présentation sous forme synthétique de l'évolution stratigraphique de l'ensemble des unités de fouilles, déterminante pour la description des structures décrites dans le chapitre suivant. L'évolution de ces dernières est exposée ensuite, de façon systématique, à l'échelle du quartier tout entier, un parti imposé par la dynamique constructive qui s'exprime d'un état à l'autre par une évolution très rapide des habitats et leur disparition au profit des installations publiques. Cette approche a pour avantage de mettre en rapport de façon immédiate les transformations contemporaines dans chacune des constructions mitoyennes, et leur répercussion éventuelle sur l'organisation des circulations dans le quartier. Le risque d'une telle présentation est que les transformations architecturales de chaque maison passent au second plan. Tel n'est pas le cas, notamment en raison de l'abondance des propositions de restitutions en trois dimensions qui mettent l'accent sur la volumétrie et sur l'architecture de chaque construction domestique, suscitant même diverses hypothèses d'interprétation des espaces (ouverts sur une galerie à soubassement, ou totalement fermés, etc.). La seconde partie du premier volume est consacrée aux études architecturale et technique des constructions privées, utilitaires et publiques. La réflexion à propos de l'architecture domestique est l'objet principal du premier chapitre. La mise en évidence de la mixité des formes d'habitat à l'intérieur de l'agglomération et surtout, de la dimension sociale des espaces identifiés dans ces maisons, reflète d'une classe moyenne d'artisans et de commerçants, constitue à n'en pas douter l'originalité de cette partie. Les formes architecturales les plus élémentaires et les plus précoces des maisons sont mises en relation avec leur modèle protohistorique méditerranéen, mais les comparaisons sont parfois simplement énoncées sans qu'une argumentation soit développée de façon approfondie. Les maisons d'influence méditerranéenne s'y trouvent comparées avec les exemples similaires de Gaule narbonnaise ou sous forme ponctuelle, d'Italie (Pompéi), voire même d'autres provinces gauloises. Chaque catégorie de bâtiment utilitaire ou commercial est assortie également de planches typologiques comparées, justifiant la fonction avancée pour les constructions repérées à Barzan. L'étude technique aborde les maté-

riaux, puis leur mise en œuvre en fonction de la position dans le bâtiment (mur, sol etc.), avant d'aborder les aspects décoratifs, en particulier sur l'usage des roches locales, dont les qualités et la facilité de transport auraient favorisé l'usage, au détriment de roches issues de contrées plus lointaines. Dans le second volume, l'étude du mobilier privilégie une approche comparative des différentes catégories interprétées comme le reflet d'un contexte économique régional évolutif. La plupart des chapitres comprennent systématiquement un volet chronostratigraphique, mettant en évidence l'évolution de chaque catégorie en fonction du développement du site, un volet typologique assorti d'un catalogue, ainsi qu'une synthèse illustrant les relations entre Barzan et les agglomérations voisines. L'ouvrage débute par le phasage chronologique du site fondé sur le traitement de la céramique. Sa présentation intègre, p. 401-405, la question du volume standardisé des vases (en l'occurrence des *dolia*) en relation avec les graffiti qu'ils portent. Elle inclut une approche critique des deux programmes (Calcul Vol et Archéo-4) testés à cette occasion. L'étude s'achève par une description de l'évolution des contextes politique et économique régionaux et extrarégionaux dans lequel Barzan s'inscrit comme plateforme commerciale, en fonction de l'approvisionnement du site en céramique, ainsi qu'en d'autres types de denrées et de biens de consommation identifiés dans le reste de l'agglomération. Parmi les autres catégories de mobilier, le verre bénéficie d'une étude approfondie en tant qu'objet de consommation (bien qu'une production locale soit envisagée), révélant le potentiel des recherches régionales à venir sur ce type de sujet. Parmi les différentes études archéozoologiques, soulignons le chapitre réservé à l'ichtyofaune, première recherche du genre menée dans une agglomération située sur le littoral atlantique. Fondée sur l'élaboration d'une stratégie d'échantillonnage régulier, elle favorise ainsi une approche chronologique de la consommation des espèces et révèle peut-être l'existence d'une population de pêcheurs dans l'agglomération. L'exploitation des données conchyliologiques appuie également une activité de commercialisation à longue distance de la chair décortiquée et conservée en saumure. L'ouvrage s'achève enfin sur les données environnementales, issues principalement du comblement d'un puits, lieu de conservation idéal pour la période de référence comprise entre 90 et 150 après J.-C. Cette structure a piégé une foule de matériaux et apparaît donc régulièrement de chapitre en chapitre à travers l'ouvrage (palynologie, carpologie, mais aussi étude du mobilier ligneux révélant l'outillage caractéristique du tissage). Sa récurrence met en évidence l'importance de saisir, au moment de la fouille, tout le potentiel d'une étude pluridisciplinaire offert par une telle structure.

Catherine COQUELET

Ludwig BERGER, *Führer durch Augusta Raurica*. Bâle, Schwabe, 7^e éd., 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 392 p., 389 fig., 1 plan dépliant. Prix : 38 FS. ISBN 978-3-7965-2841-5.

Comme l'annonce le sous-titre, il s'agit de la « 7. Auflage des von Rudolf Laur-Belart begründeten Führers durch Augusta Raurica ». Le Vorwort de la première édition est datée de janvier 1937. Soutenues par une Fondation dynamique, la fouille, la restauration et l'animation didactique et culturelle de la colonie rauraque fondée par Munatius Plancus en même temps que Lyon, en 44/43 av. n. ère, sont à Augst et

par des sites, monuments et objets emblématiques : l'urbanisme « pergaménien » de Fourvière, les tables claudiennes, le Mont Beuvray-Bibracte qui se déperchera à Autun, le marbre de Thorigny, le trésor de Neuvy-en-Sullias, l'étrange pilier des Nautas, la cave du magicien de Chartres, le dépôt de Vaisse... font partie des « trésors » des provinces occidentales. Même les bateaux du Parc Saint-Georges, découverts très récemment en berge de Saône, à Lyon, parmi les plus intéressantes péniches gallo-romaines connues à ce jour, sont illustrées et commentées. Les sources épigraphiques et les textes classiques sont constamment requis et adéquatement utilisés. Ce n'est pas toujours le cas dans la collection, on va ici bien au-delà du recueil de belles images. Il y a une volonté constante de mise « en histoire » et les auteurs parviennent à citer dix références au *CIL* sur une seule page sans rendre le texte illisible. En général, les illustrations sont parfaites, sauf exceptions : la double pleine page de l'aqueduc de Luynes ne rend pas justice à sa monumentalité, ni à sa technique de construction ; dans mon exemplaire, la photo du pilier de Mavilly n'est pas nette, celle du Metrodoros de la Domus d'Autun non plus. Ce n'est pas grave. Dans la collection, ce volume lyonnais figure parmi les meilleurs. Georges RAEPSAET

Louis MAURIN (Éd.), *Un quartier de Bordeaux du I^{er} au VIII^e siècle. Les fouilles de la Place Camille-Jullian 1989-1990*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 437 p., nombr. ill. (DOCUMENTS ARCHÉOLOGIQUES DU GRAND-SUD-OUEST, 3). Prix : 20 €. ISBN 978-2-35613-072-3.

La place Camille-Jullian se situe au cœur d'un quartier très ancien de Bordeaux : l'îlot Saint Siméon, dont les archives retracent l'évolution à partir du XIV^e siècle au moins. Les fouilles archéologiques menées sur une emprise de 2 000 m² prennent le relais pour les périodes plus anciennes et documentent l'histoire de ce quartier durant la période romaine et le Haut Moyen Âge. Situé non loin du port antique, cet îlot occupé par des habitats dès l'origine sera intégré dans la ville emmurillée au Bas-Empire, favorisant ainsi le développement d'activités commerciales. La première installation humaine sur cet îlot marécageux situé en rive droite de la Devèze date de l'époque tibérienne : les constructions, à usage domestique, s'organisent autour d'une voie. Cette structuration se maintiendra jusqu'à la période flavienne, au cours de laquelle une nouvelle organisation se met en place autour d'une ruelle perpendiculaire à la voie. À partir des années 130 après J.-C., les habitats seront remplacés par des structures interprétées comme des entrepôts. Une domus succède enfin à ces bâtiments de stockage au V^e siècle, sans perturber d'ailleurs la trame existante, avant d'être elle-même en partie détruite et remplacée par un nouveau type d'habitat au VI^e siècle. Ces nouvelles maisons occuperont la surface sondée jusqu'au VIII^e siècle : installées à proximité du port au Haut Moyen Âge, leur allure reflète le statut social modeste des habitants dont les activités semblent tournées vers le commerce. Signalons tout d'abord le mérite des auteurs face à la reprise d'un dossier de fouilles urbaines vieux de plus de vingt ans, dont on peut remarquer que les données ont manifestement conservé toute leur précision. L'intérêt de cette opération est d'avoir pu suivre huit siècles d'occupation sur une surface appréciable en plein centre urbain. La première partie de l'exposé représente d'ailleurs la publication des recherches de

terrain sous la forme d'un rapport de synthèse dans lequel les diagrammes stratigraphiques des quatorze phases d'occupation successives sont repris et les unités de fouilles listées. Les informations sont donc livrées sous une forme primaire en quelque sorte et il appartient au lecteur de juger de la pertinence des interprétations avancées. Si l'étude des structures domestiques ne suscite guère d'interrogations, on demeurera en revanche très prudent à propos de la destination logistique formulée pour les salles reconnues à la phase 8 comme des entrepôts, face à la faiblesse de l'argumentation. Certaines hypothèses émises au moment de la fouille sont critiquées avec raison, et l'on déplore d'ailleurs qu'elles ne débouchent pas, au stade de la publication, sur une ou plusieurs autres propositions d'interprétation (notamment la question du rouissage du chanvre dans les niveaux d'occupation mérovingiens, p. 123-125). La seconde partie de l'ouvrage est consacrée au traitement du mobilier, particulièrement riche pour l'Antiquité tardive. Le lapidaire n'est représenté que par quelques pièces, mais celles-ci s'avèrent d'un grand intérêt : il s'agit des décors en marbre en relation avec la *domus* du ^v^e siècle, ainsi que de fragments attribués à un relief mithriaque dont l'analyse fine conduit à envisager son attribution au grand temple édifié le long de la route de Bazas. On regrettera seulement qu'une étude des provenances des matériaux, qui aurait utilement complété l'exposé de ce mobilier, n'ait pas été menée à cette occasion. Dans le volet consacré à la céramique, la question de l'existence d'une officine ayant produit des parois fines moulées à Bordeaux, en raison de la découverte de moules, reste ouverte. On notera en revanche que l'étude des niveaux d'occupation les plus tardifs illustre certains aspects encore méconnus des échanges commerciaux, comme la distribution du matériel amphorique tardif dans la ville du ⁱⁱⁱ^e au ^{vi}^e siècle. Elle alimente aussi la réflexion à propos de la situation idéale de son port sur la route commerciale atlantique à la fin de l'Antiquité et au début du Haut Moyen Âge en s'appuyant sur la diffusion des sigillées africaines aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles à Bordeaux.

Catherine COQUELET

Alain BOUET (Dir.), *Un secteur d'habitat dans le quartier du sanctuaire du Moulin du Fâ à Barzan (Charente-Maritime)*. Bordeaux, Ausonius, 2011. 2 vol. 22 x 29 cm, 1012 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 26 / AQUITANIA, SUPPL. 27). Prix : 75 €. ISBN 978-2-35613-055-6.

Cette troisième – et avant-dernière – livraison relative à la publication des fouilles de l'agglomération de Barzan, en pays santonnais, illustre l'exploration archéologique menée entre 2001 et 2009 d'un quartier jouxtant au sud le sanctuaire du Fâ. Les habitats en occupent principalement la moitié ouest, tandis que la moitié est a accueilli les thermes. La particularité de ce quartier est la diversité fonctionnelle des bâtiments qu'il a accueillis et qui justifie une présentation axée sur l'évolution de l'articulation des structures. L'occupation est subdivisée en cinq phases stratigraphiques, s'étendant de la conquête césarienne à la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle. L'évolution des structures se répartit en zones d'occupation à l'intérieur de chaque phase. La première phase a livré les vestiges très ténus correspondant à des espaces clôturés, mais également au moins un bâtiment sur sablières basses élevé en matériaux périssables. Les premières constructions installées sur fondations alliant la sablière basse et la maçonnerie de pierre sèche

Erwin POCHMARSKI *et al.*, *Die Porträtmedaillons und Porträtnischen des Stadtgebietes von Flavia Solva*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 127 p., 53 pl. (CORPUS SIGNORUM IMPERII ROMANI. ÖSTERREICH, Band 4, Fasz. 2). Prix : 63 €. ISBN 978-3-7001-6954-3.

Après avoir traité de la sculpture en ronde-bosse du municpe de Flavia Solva (Norique), le second fascicule du tome IV est consacré aux bas-reliefs funéraires et plus spécialement, aux portraits en médaillons et aux portraits en buste figurés dans une niche. Il ne traite cependant que des sculptures appartenant à cette catégorie dont le contexte originel est inconnu (découvertes la plupart du temps isolées ou en remploi secondaire, voire même tertiaire). Les cent et une pièces inventoriées dans le catalogue sont pour la plupart dans un état de conservation remarquable, autorisant une étude approfondie. Elles sont classées en fonction de leur datation, la question des ateliers ayant déjà été traitée dans une série d'articles publiés par E. Pochmarski entre 2004 et 2009 et renseignés dans la bibliographie. Le choix d'un classement chronologique (entre la fin du II^e siècle et le IV^e siècle) justifie l'attention toute particulière accordée, dans la description et l'étude de chaque monument, aux arguments permettant de proposer une fourchette chronologique pour leur réalisation. De ce fait, les monuments pour lesquels une datation n'a pu être proposée sont présentés en fin de catalogue. La description de chaque pièce est précédée de brèves mentions reprenant le lieu de découverte, les dimensions, le matériau, les références bibliographiques propres à chaque pièce, ainsi que le n° d'inventaire qu'elle porte dans la base de données du lapidaire romain du centre et de l'est de l'Europe « Ubi Erat Lupa ». L'étude synthétique introduisant ce catalogue analyse principalement les œuvres sous quatre aspects. Le premier chapitre porte sur le contexte de découverte des pièces. Une grande partie des sculptures présentées ont été récupérées au cours de la démolition du donjon du château Seggau près de Leibnitz dans la première moitié du XIX^e siècle. Cette collection a connu par la suite un destin particulier, puisqu'une partie des sculptures fut remise en œuvre dans une maçonnerie élevée au même endroit et dénommée à juste titre « Römersteinwand », tandis que d'autres pièces furent déposées au Landesmuseum Joanneum de Graz (actuellement Universal-museum Joanneum). Les autres pièces du catalogue ont été recensées dans d'autres localités, souvent en remploi dans des monuments religieux. L'origine exacte de ces monuments funéraires reste problématique, mais les observations émises à propos de leur lieu de découverte et de leur répartition statistique interpellent et mériteraient une analyse plus approfondie. Dans cet ensemble, les portraits en buste dans une niche s'avèrent majoritaires. Parmi les portraits en médaillon, la majeure partie provient du chef-lieu de Flavia Solva (18 sur 22), mais seulement un tiers des portraits en niche a pu lui être attribué, le reste étant issu du municpe et mis en relation (sans certitude toutefois) avec les villas disséminées sur le territoire de la cité. Le second aspect abordé concerne la provenance des marbres dans lesquels ces monuments ont été taillés : un certain nombre sont issus des carrières romaines de Pohorje (Slovénie), distantes de 80 km environ de Flavia Solva. Leur identification repose sur un examen non destructif à l'issue duquel plusieurs types de marbres ont été caractérisés sur le plan macroscopique et rattachés en toute hypothèse à des variétés de marbres déjà reconnus (dont bien entendu celui de Pohorje). Dix-huit échantillons ont été cepen-

dant prélevés pour déterminer et/ou discuter l'identification proposée au départ, qui s'avère parfois remise en cause. La caractérisation des effigies constitue le troisième volet de l'étude : elle repose sur une série de critères tels que les modes d'association (d'une à quatre personnes), le sexe, la classe d'âge, la filiation, le statut social et marital, la position respective des personnes en fonction de leur sexe, les poses adoptées par chaque effigie, etc. De cette analyse se dégagent les traits spécifiques soit aux portraits en médaillons, soit aux portraits en buste dans une niche. Enfin, l'analyse des conventions de représentation (styles de coiffure féminine, vêtements, bijoux, récurrence de certains attributs, etc.) est exposée dans le quatrième chapitre. Certains traits trahissent des influences stylistiques et iconographiques bien claires et déjà constatées dans d'autres types d'œuvres sculptées. Peu de femmes, par exemple, sont représentées tête nue ; beaucoup adoptent la « Norische Haube », un style de coiffure particulier à la Norique, se déclinant de cinq façons différentes. D'autres observations stylistiques concernant les vêtements masculins s'avèrent ainsi déterminantes sur le plan chronologique et servent à étayer les datations proposées. La partie synthétique s'achève sur les considérations émises à propos de la chronologie d'apparition et l'origine des deux types de représentation (en médaillon ou en niche) ainsi que la façon dont celles-ci sont intégrées dans les monuments funéraires. En définitive, cet ouvrage constitue un excellent exemple de la méthodologie de traitement à appliquer à ce type de sculpture figurative. L'auteur y a mené une recherche très complète, dans laquelle il a abordé certains aspects jugés parfois secondaires, comme l'historique des collections et surtout l'intérêt de prendre en considération le lieu de découverte comme un indice relatif au contexte romain originel, une contribution indirecte à l'étude de la répartition des établissements ruraux sur un territoire, qui mériterait une recherche approfondie. Du traitement méthodique et minutieux appliqué aux sculptures, il déduit un ensemble d'informations illustrant la richesse iconographique de ces types de représentation, en apparence assez stéréotypées.

Catherine COQUELET

Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (Éd.), *L'Antiquité en partage. Itinéraires d'histoire et d'archéologie. Mélanges offerts à Jean-Marie Pailler*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 435 p., nombr. ill. (PALLAS, 90, 2012). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8107-0233-6.

Le dernier numéro de la revue toulousaine *Pallas* a été consacré à des Mélanges offerts à l'un de ses auteurs, Jean-Marie Pailler. Comme l'éditrice et Pierre Noret le rappellent en introduction, l'historien a traité au fil de sa carrière de très nombreux sujets, à commencer par les *Bacchanalia* qui s'attachent à son nom, mais qui passent par le travail régional sur la Carte archéologique (CAG), les antiquités gallo-romaines de Toulouse, les vestales ou la production des métaux. Cette diversité trouve son écho dans ce volume d'hommages qui se divise en quatre grandes rubriques : Religions, rites, symboles ; La Gaule : langue et histoire ; Culture lettrée, éducation et circulation des savoirs et techniques en Grèce et à Rome ; Mines et métallurgie antiques. Il est impossible de rendre compte de toutes les contributions et il est devenu inutile de recopier la table des matières que le site de la revue donnera en un clic. Parcourons

chaleur congénitale dont la diminution graduelle amène la vieillesse et le dépérissement, et la perte totale la mort et le desséchement ». Aristote n'explique pas autrement la vieillesse et la mort de l'être humain. Galien répétera souvent que « la vieillesse est froide et sèche ». (Cf. e. a. p. 64 de mon livre *La médecine à l'époque hellénistique et romaine. Galien*, Paris, L'Harmattan, 2011 (*passim*). En I, 5, 2, le botaniste fait une allusion à la théorie aristotélicienne de la génération spontanée. Cf. mes *Recherches...* *op. cit.* p. 269-277. En I, 7, 3, *kai epi tôn zôôn* : nouveau rapprochement des plantes et des animaux. Rapprochement entre le sperme et la graine. Voir *GA* 735a 29-737b 7 ; *GA* 731a 9-14. Pour le sperme chez Aristote, cf. mes *Recherches...* *op. cit.* p. 136-152. En I, 8, 4 : nouveau rapprochement avec les animaux (*kai epi tôn allôn zôôn*) et en particulier avec les hommes (*epi tôn anthrôpôn*). À la p. 132, n. 7, S. Amigues renvoie à *G. A.* 775a 12-15. Nous arrêterons ici, au c. 10, nos remarques, en faisant observer que ces 10 premiers chapitres sont éclairés par 18 pages de notes savantes que S. Amigues offre à son lecteur afin de lui faciliter la compréhension d'un texte particulièrement ardu, aride et considérablement difficile. Si nous souhaitons lire ce volume, il est indispensable de suivre le conseil que nous donne Suzanne Amigues, à la page IX de sa notice : « Il faut ... aborder l'étude du *De causis plantarum* comme celle d'un premier ensemble d'observations fines et intelligentes dont certaines ont offert des pistes de recherche fructueuses, tandis que d'autres débouchaient sur des solutions fausses à de vrais problèmes pressentis plutôt que clairement posés ».

Simon BYL

Annette HARDER, *Callimachus: Aetia. Introduction, Text, Translation, and Commentary*. Oxford, University Press, 2012. 2 vol. 16 x 24 cm, IX-362 et 1061 p. Prix : 225 £. ISBN 978-0-19-958101-6.

Les deux volumes que présente ici Annette Harder sont une somme monumentale pour une œuvre de Callimaque qui l'était tout autant, même si nous n'en pouvons aujourd'hui que trop déplorer l'état fragmentaire. Et ce travail d'A. Harder, avec tout ce qu'il nous apporte, ne peut que nous faire regretter de ne pas mieux connaître ce vaste recueil hellénistique. Cette vaste entreprise a été imaginée dans les années 1980 par A. Harder d'abord sous la forme d'un simple commentaire, puis rapidement avec une nouvelle édition du texte incluant l'ensemble des découvertes papyrologiques depuis l'édition de Pfeiffer. L'ouvrage comprend deux volumes : dans le premier, on trouve l'introduction, une importante bibliographie des publications antérieures à 2006 (p. 77-108 ; on peut regretter ici que pour une publication de 2012, la bibliographie n'ait pas été mise à jour, mais les raisons en sont bien compréhensibles : cette publication n'aurait pu voir le jour s'il avait fallu sans cesse reprendre cette mise à jour), le texte édité avec un riche appareil critique et sa traduction située sous le texte et donnée lorsqu'elle est possible ; le second volume comprend essentiellement le commentaire, ainsi que deux appendices (une table du contenu des *Aitia* et la liste des fragments attribués aux *Aitia* mais non pris en compte ici), une table de concordance avec l'édition de Pfeiffer et le *Supplementum Hellenisticum*, et trois index (mots grecs ; onomastique et thématique ; sources). Les fragments considérés dans leur ensemble dans l'introduction sont appelés ensuite à être commentés d'un point de vue

de détail ou sous un angle un peu plus large. L'introduction met en place les principaux éléments pour une bonne compréhension de cette œuvre majeure : les questions de la composition du recueil et de sa taille, les livres 1-2 et 3-4 étant également considérés dans leur regroupement et leurs particularités ; le contenu des différents poèmes qui portent sur les cultes et les rites ou d'autres données étiologiques comme les récits de fondations, sur des histoires locales de cités ou d'îles de petite importance, sur des questions géographiques, sur des survivances du passé sous diverses formes, sur des histoires qui précèdent ou qui suivent la guerre de Troie (la guerre de Troie n'étant elle-même évoquée qu'à travers des épisodes marginaux) ; on y trouve des thèmes récurrents comme l'hospitalité, les crimes et leur punition, l'amour, la domination, l'expansion et la guerre ; est ensuite abordée la question de la date qui est difficile à établir dans la mesure où Callimaque a certainement travaillé à ce recueil pendant toute sa vie ; pour ce qui est des aspects génériques, A. Harder retient la notion d'étiologie, la dimension didactique des *Aitia*, les rapports du recueil avec la tradition élégiaque, la poésie épique et d'autres genres (épinicie, catalogue, hymne) ; le recueil des *Aita* est aussi envisagé dans ses contextes littéraire, social et historique. Suivent des études plus détaillées sur les techniques littéraires (l'ordre des mots, la langue, le style, les images, l'intertextualité, la technique narrative) et sur les différentes caractéristiques du mètre élégiaque. Une brève histoire du texte est enfin élaborée qui présente notamment sommairement les différents papyri. L'introduction s'achève sur une présentation de la nature du commentaire proposé et de ses objectifs : chaque *aition* sera précédé d'une bibliographie sélective et d'une introduction propre présentant le contenu, l'*aition* lui-même, l'organisation des fragments, la place dans le recueil, et d'autres fragments en relation avec cet *aition*. Le cas échéant, en fonction de la nature même de l'*aition*, des sections supplémentaires peuvent être ajoutées. Le commentaire qui suit a pour but de rendre accessible le texte aux lecteurs à différents niveaux : savoir le plus précisément ce que Callimaque a écrit ; comprendre le texte de manière élémentaire et en apprécier la dimension littéraire ; envisager l'importance du fragment pour la signification de l'ensemble de l'œuvre. C'est la raison pour laquelle le commentaire porte aussi bien sur des éléments très limités (un mot, une expression) ou sur des séquences plus importantes du texte. Les références à des passages parallèles ou à des études critiques ne sont faites que si elles permettent de comprendre le texte des *Aitia*. Le présent commentaire n'envisage pas la réception des *Aitia* dans la littérature grecque ultérieure ou la littérature latine (sauf si cela permet de comprendre le texte de Callimaque), car cela en aurait augmenté le volume de manière trop importante. La multiplicité des approches rassemblées de manière complémentaire qui vont de la papyrologie à l'analyse littéraire, de la religion à l'histoire ou à la philologie montre bien la richesse de ce commentaire désormais incontournable pour la lecture et la compréhension des poètes alexandrins. Bien souvent, le commentaire ne se limite pas à la simple lecture du texte des *Aitia*, mais la mise en contexte fait que ce commentaire vaut aussi pour toute approche de la littérature hellénistique. A. Harder sait admirablement bien tirer parti de la littérature critique et met bien en place dans son propre commentaire les interprétations parfois qui s'opposent sur un même passage ; elle s'efforce toujours de déterminer une lecture la plus probable en cas d'incertitude et son argumentation solide invite à suivre ses conclusions toujours prudentes. Quand il n'est pas possible de trancher de

manière sûre, A. Harder préfère laisser la question en suspens après avoir présenté les différentes possibilités. Les exemples de cette prudence et de cette sagacité sont constants dans le commentaire, notamment quand il s'agit d'attribuer aux *Aitia* des fragments dont la provenance est incertaine : on voit par exemple à la p. 393 quelle modération et quelle précision d'analyse A. Harder emploie pour ne pas attribuer à la *Victoire de Bérénice* des fragments qui ne sont rattachés que superficiellement à cet *aition*. Pour autant, les fragments ne sont pas éliminés et l'on reste en mesure de les retrouver si l'on ne partage pas l'avis d'A. Harder sur la question. Il faut donc savoir gré à A. Harder de nous proposer cette étude magistrale qui ne pourra pas rester inconnue désormais ; sans faire double emploi avec d'autres éditions comme celles de G.B. D'Alessio (Milan, 1996), M. Asper (Darmstadt, 2004) ou G. Massimilla (Pise, 2010 pour le second tome), ce commentaire est à prendre comme une lecture personnelle et à la fois prudente d'une œuvre majeure de l'histoire littéraire : il est évident que ce commentaire aura une postérité sans doute aussi grande que son point de départ callimachéen.

Christophe CUSSET

Bruce Karl BRASWELL, *Didymos of Alexandria. Commentary on Pindar. Edited and translated with Introduction, Explanatory Notes, and a Critical Catalogue of Didymos' Works*. Bâle, Schwabe, 2013. 1 vol. 15,5 x 23 cm, 325 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 41). Prix : 98 FS. ISBN 978-3-7965-2901-6.

Dans la préface (p. 9-11), l'auteur explique pourquoi il a écrit ce livre : contribuer à mettre le travail de Didyme d'Alexandrie dans une lumière plus juste. En effet, si plusieurs travaux ont déjà été consacrés à Aristarque, dont le nom apparaît un peu moins souvent que celui de Didyme dans les *scholia vetera* aux épinicies de Pindare, Didyme est encore peu connu, voire décrié – certains philologues le traitent de « compilateur de seconde main ». Cela est d'autant plus regrettable que c'est à Didyme que l'on doit les extraits d'Aristarque, qu'il cite pour les confirmer, ou, le plus souvent, pour les infirmer ; de plus, à l'époque antonine, le commentaire de Didyme aux poèmes de Pindare ont servi de base aux scholies. Les travaux de Didyme ont donc joué un rôle non négligeable dans l'élaboration des *scholia vetera*, cette aide si précieuse pour la lecture des épinicies de Pindare. Extraire de celles-ci les passages des commentaires de Didyme qui y ont été inclus permettra de mieux connaître l'œuvre de l'Alexandrin, ce qui constitue un gain tant pour les lecteurs de Pindare que pour ceux qui s'intéressent aux grammairiens anciens et à l'histoire de la philologie. Les *prolegomena* (p. 13-14) précisent quelques données techniques : les éditions utilisées pour les textes cités, qu'il s'agisse des scholies, de Pindare ou d'autres auteurs ; les systèmes d'abréviation ; le recours systématique à la traduction des textes grecs et latins, par respect du double public-cible, les spécialistes de Pindare et ceux de l'histoire de la philologie ; l'adjonction d'un catalogue critique de tous les ouvrages pouvant être attribués avec certitude à Didyme, cela pour mieux le situer dans le domaine des commentaires antiques. Après les abréviations bibliographiques (p. 15-17) et les sigles (p. 19-24) vient le premier des deux chapitres, l'introduction (p. 27-127), divisée en quatre parties. La première, intitulée « The Last of the Ptolemaic Grammarians » (p. 27-36), commence par rappeler que la conquête

sont très sommairement catalogués en civils et militaires, parfois avec des catégories disparates. Quel est le point de convergence des décurions de la colonie et des *capsarii* de la légion (tableau 8) ? Un bilan, même bref, de l'administration civile de *Carnuntum* telle qu'elle apparaît dans les monuments aurait été utile, d'autant que le statut en a évolué au fil du temps. De même pour les métiers, les collèges, à peine survolés. Tant qu'à proposer des chapitres de synthèse au propos non strictement stylistique, il est un peu dommage de ne pas avoir offert davantage d'histoire et d'institutions. – Ne nous trompons toutefois pas d'objectif : l'essentiel pour un volume du *Corpus Signorum*, c'est d'abord, à l'aide d'un incomparable dossier photographique qui rendra d'éminents services, un excellent répertoire de référence de monuments, incontournable pour la sculpture gallo-romaine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ulrike EHMIG & Rudolf HAENSCH, *Die Lateinische Inschriften aus Albanien (LIA)*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 724 p., nombr. ill. Prix : 98 €. ISBN 978-3-7749-3819-9.

Ce corpus massif est le fruit remarquable de tous les points de vue d'un projet mené depuis 2006 dans le cadre du DAI, en rapport avec le programme de Lissos/Lezhë : alors que les inscriptions grecques d'Albanie avaient bénéficié d'une attention particulière (trois *corpora* parus en 1995, 1997 et 2007, pour Épidamne, Apollonia et Bouthrôtos, par les soins de Pierre Cabanes), il était nécessaire de rassembler dans un corpus moderne les inscriptions latines du même pays tristement célèbre par son isolement politique prononcé, restées quasi inédites depuis des décennies. Or, il se trouve qu'il a été conduit en parallèle avec un projet franco-albanais identique, dont le manuscrit a été publié en 2009 : S. Anamali, H. Ceka, É. Deniaux, *Corpus des inscriptions latines d'Albanie (CILA)*, Rome, École Française de Rome (*ColLEFR* 410) ; voir mon compte rendu dans cette même revue (80, 2011, p. 438-440), auquel je renvoie pour les considérations générales. Malgré cette parution imprévue, les deux auteurs du corpus allemand ont décidé de poursuivre leur travail, en pointant les faiblesses évidentes du *CILA* ; ils ont publié entre-temps des corrections et des compléments (*ZPE*, 179, 2011, p. 279-290 ; *Tyche*, 26, 2011, p. 77-85 ; *Arctos*, 46, 2012, p. 53-58). À présent, il faut reconnaître qu'ils ont eu raison : leur apport est substantiel, à la fois du point de vue quantitatif (302 inscriptions, par rapport aux 285 numéros du *CILA*), mais davantage qualitatif, avec une louable acribie en ce qui concerne l'édition critique, la présentation soignée des lemmes (matérialité et description des pierres), le commentaire historique et onomastique. On peut signaler quelques inédits (par exemple, 12, 26) et une quinzaine d'inscriptions supplémentaires par rapport au corpus franco-albanais, dont quelques documents tardifs. À l'exception des monuments perdus ou égarés (parfois connus par des dessins), tous les autres sont illustrés avec des photos récentes de bonne qualité. La documentation photographique est plus riche que celle du *CILA*, même si certains clichés du corpus franco-albanais sont repris. Les auteurs ont vérifié, quand cela a été possible, les pierres, ainsi que les archives de Vienne, et, de manière systématique, toute la documentation photographique disponible. La publication a été facilitée par

un financement de l'Académie de Heidelberg, en collaboration avec l'*Epigraphische Datenbank Heidelberg* (EDR). Après une présentation de l'histoire du projet et des recherches épigraphiques en Albanie, ainsi que de la spécificité de cette région – partagée entre plusieurs provinces romaines, au passage entre les parties helléno-phonie et grécophone du monde antique –, les deux auteurs mettent en avant leurs principes : distribution d'après les lieux de découverte, du Nord au Sud (carte à la p. 17) ; présentation typologique des inscriptions dans les lemmes : édition critique respectant les conventions du système de Leyde, et presque systématiquement le texte en entier des lectures antérieures ; documentation photographique ou dessins, le cas échéant ; commentaire ; datation. Les abréviations, qui ne sont pas données, sont empruntées à la base de données en ligne de Manfred Clauss et Wolfgang Slaby (EDCS), qui a été par ailleurs abondamment utilisée pour les recherches onomastiques. Le corpus se clôt par des index très riches et des concordances (avec *CIL*, *AE* et *CILA*). Partout, les lectures et les restitutions sont nettement meilleures par rapport aux éditions antérieures et au récent *CILA* (2009) ; à titre d'exemple, je citerais les numéros **1** (un *decurio iterum*) et **15** (recollement de deux fragments d'une épitaphe). Les auteurs signalent à chaque fois les difficultés de lecture, notamment pour les inscriptions perdues, et restent prudents dans leurs lectures et restitutions, ce qui est exemplaire, et devrait constituer la norme. J'exprimerais quelques réserves uniquement en ce qui concerne le commentaire onomastique, car les épitaphes fournissent une large quantité de noms, notamment issus d'un milieu servile (esclaves et d'innombrables affranchis). Les parallèles (ou plutôt la liste d'occurrences) onomastiques avec les autres provinces sont peu probants ; il aurait été plus profitable, en revanche, de privilégier le parallélisme avec l'Italie, pour les gentilices et l'onomastique servile, de facture majoritairement grecque, et avec les provinces balkaniques, notamment pour les quelques noms grecs épichoriques, les rares noms indigènes (illyriens) et les noms latins fréquents dans l'aire dalmate. De manière générale, les analyses onomastiques auraient gagné en pertinence par la consultation et le renvoi systématique aux répertoires et monographies consacrés : G. Alföldy (*Die Personennamen in der römischen Provinz Dalmatia*, Heidelberg, 1969), O. Masson (onomastique grecque), H. Solin (noms grecs et noms des esclaves à Rome), A.B. Tataki (*The Roman Presence in Macedonia. Evidence from Personal Names*, Athènes, 2006). Le monumental *LGPN* est utilisé pour la Grèce occidentale, mais son équivalent latin pour l'onomastique des provinces latines de l'Empire Romain, *OPEL*, n'est pas exploité. Je signale, à ce propos, les cas où les auteurs ont souligné le caractère épichorique d'un nom, ou ont privilégié les parallèles pertinents : *Cupita* (**152**), *Lycotas* (**189**), *Pladomenus* (**132**), *Plator* (**171**, en citant O. Masson). Quant à la présentation éditoriale de l'ensemble, *LIA* peut paraître plus massif qu'il n'en est en réalité : en grand format, le texte est trop espacé ; les références des éditions antérieures, notamment le *CILA*, auraient pu être abrégées, comme il est d'usage ; de cette manière, le *LIA* aurait totalisé moins de 500 pages, avec en plus le gain d'être plus facilement maniable. Quelques notules – **6** : *Ierotice* est sans doute une variante de *Hieratice* (NSA, 1920, 283), graphie déjà connue à Rome (*Ieratice* : *CIL* VI 22937), cf. H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, II, Berlin-New York, 2003², p. 1099. – **24** : le *cognomen* de l'affranchie *Didia L. l. Auca* est douteux, et les auteurs remarquent que le nom, absent en Italie, est attesté trois fois en

Espagne. La raison en est simple : *Auca* est un nom indigène en pays ibérique, alors que dans l'épithaphe de Lissus il convient de lire *Auga*, une graphie latine de la mère de Télèphe, Ἀὐγή (cf. déjà *OPEL* I 225, qui donne cet exemple de Dalmatie s.v. *Auge*). – **53** : sans doute, un *Apuleius Eutychianus*, par deux fois. – **75** : restituer *Sentia Iuliana* (et non *Iuliane*, comme écrit dans l'index, p. 706), puisque le génitif grec (ainsi index, p. 712, où seule cette inscription est mentionnée) *Iulianes* détermine le nominatif *Iuliana* ; le même génitif est utilisé ailleurs, *Celer[i]nes* (**87**, restituer dans l'index *Celerina*) et *Monimes* (**237**) ; pour les substantifs féminins de la première déclinaison ayant au gén. la terminaison *-aes*, *-es*, noms propres ou appellatifs, voir H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest-Paris, 1978, p. 218 ; pour quelques *cognomina* masculins finissant en *-a* sur les diplômes militaires du III^e s., voir P. Weiss, *Chiron*, 32, 2002, p. 514. – **82** : sans doute, le gentile *Abucci[us]*, cf. *Repertorium* 3. – **90** : dans l'épithaphe de Dyrrhachium de l'esclave *Lupa* est mentionnée sa sœur *Vrsa*, deux noms tirés du monde animal ; on retrouve une situation similaire à Apulum, en Dacie, avec *Lupula* et son frère *Vrsulus* (*CIL* III 1253 = *IDR* III.5 614). Par ailleurs, notons dans le *LIA* la popularité des noms *Lupa*, *Lupercus*, *Lupinus*, *Lupus* (et les noms grecs *Lycario*, *Lycoleo*, *Lycotas*), *Vrsa*, *Vrsil(i)anus*, *Vrsulus* (index, p. 706 et 708). – **92** : la qualité de militaire du défunt (dans la *legio I Macedonica*) est très improbable. – **188** : la célèbre inscription rupestre de Byllis (*CIL* III 600) est commentée *in extenso* par R. Haensch, P. Weiß, *Ein schwieriger Weg. Die Straßenbauinschrift des M. Valerius Lollianus aus Byllis*, *MDAI(R)*, 118, 2012, p. 435-454. – **145** : épithaphe tardive de *Licinius decanus*, sans doute un grade militaire, cf. à Prusias de l'Hypios un *bb(iarchus?) decanus num(eri) scut(ariorum)*, *natione Dalmata* (*I. Prusias ad Hypium* 101) ; notons en outre que son nom est particulièrement répandu dans la région dalmato-pannonienne, cf. G. Alföldy, *op. cit.*, p. 231 (s.v. *Licinius* et *Licinianus*), puisqu'il était assonant avec la famille des noms illyriens bâtis sur la racine *lic(c)-*. – **205** : le gentile *Hetereia*, qu'on retrouve à Dyrrhachium sous la forme *Etereius* (**73**), est mal expliqué par le grec ἑταῖρος ; il était déjà connu en Italie (cf. *Repertorium* 93 et *OPEL* II 181). – **210** : rien sur le caractère illyrien du nom très fréquent *Epicadus*. – **264** : dans cette liste d'affranchis, avec des *cognomina* de facture grecque (*[Chr]ysanthus*, *Tychicus*, *Onesimus*, *[Str]atonicus*, *Epictetus*, *[---]ippus*), il convient de préférer au rarissime *[Rep]ostus* le nom grec *[Eun]ostus* (Εὐνοστός), voire *[Gn]ostus*. Ces observations mineures n'enlèvent rien de la qualité du travail épigraphique et historique livré par les auteurs du corpus *LIA*, qui rendra les plus grands services aux antiquisants. Dan DANA

Michel E. FUCHS, Richard SYLVESTRE et Christophe SCHMIDT HEIDENREICH (Éd.), *Inscriptions mineures : nouveautés et réflexions*. Actes du premier colloque Ductus (19-20 juin 2008, Université de Lausanne). Berne, P. Lang, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 473 p., nombr. ill. Prix : 88 FS. ISBN 978-3-0343-0442-9.

Cet impressionnant volume rassemble les communications présentées lors du premier colloque de l'association internationale fondée à Lausanne en 2006 sous le nom *Ductus* qui se consacre à une catégorie épigraphique longtemps méconnue, dont la valorisation accompagne l'intérêt croissant pour la vie quotidienne, les pratiques

vera le *Dolichenum* de l'Aventin par exemple). Il y a encore du chemin à faire pour faire comprendre certaines caractéristiques du polythéisme romain. Un dernier aperçu est consacré à Doura-Europos, avant une très brève conclusion destinée à souligner le fait que les peintures des lieux sacrés sont fort peu différentes de celles des grandes demeures privées ou publiques, point que l'on devra vérifier soi-même puisque ces décorations profanes n'ont pas été décrites dans le volume. – Un bilan intéressant certes, mais sans doute la perspective était-elle trop large dans le temps et dans l'espace pour autoriser des examens plus approfondis et des conclusions plus substantielles. Notons la très belle qualité générale des illustrations en couleurs.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Isabella COLPO, *Ruinae... et putres robore trunci. Paesaggi di rovine e rovine nel paesaggio nella pittura romana (I secolo a.C. - I secolo d.C.)*. Rome, Quasar, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 279 p., 170 fig. (ANTENOR QUADERNI, 17). Prix : 72 €. ISBN 978-88-7140-432-5.

Publié dans la collection *Antenor Quaderni*, cet ouvrage d'I. Colpo, s'inscrit dans la perspective de ses recherches sur l'iconographie antique, thème sur lequel elle a produit plusieurs contributions, dont les volumes *Iconografia* (2001, 2005 et 2006) en collaboration avec F. Ghedini. L'ouvrage est illustré de 170 figures, toutes en noir et blanc, de qualité inégale et de différente nature : photographies récentes, anciennes, relevés, dessins. Cette synthèse sur l'iconographie des « ruines » s'inscrit dans le cadre plus large des travaux sur la peinture de paysage dans l'art romain, thème sur lequel ont été proposées quelques publications notables. La première ayant marqué l'historiographie du thème au XX^e siècle est celle de C.M. Dawson, *Romano-Campanian Mythological Landscape Painting*, publiée en 1944 et qui portait plus particulièrement sur les paysages mythologiques, comme son titre l'indique. La ruine, comme objet d'étude, n'y était pas identifiée comme un élément clé de l'analyse, pas plus d'ailleurs que dans l'ouvrage de W.J.T. Peters paru en 1955 et intitulé *Landscape in romano-campanian mural painting*. Plus récemment, J.-M. Croisille revient sur la peinture de paysage dans la peinture romaine. Une étude centrée plus spécifiquement sur la représentation et le statut des ruines dans la peinture de paysage d'époque romaine faisait donc défaut et l'ouvrage d'I. Colpo venait, fort à propos, pour combler cette lacune. La monographie est divisée en quatre chapitres, simplement précédés d'une introduction très succincte dont le contenu relève plutôt de l'avant-propos, s'agissant pour l'essentiel de remerciements. Le volume ne présente pas, non plus, de conclusion, si bien que l'auteur n'accompagne pas beaucoup le lecteur dans les prémisses et les aboutissements de sa démarche intellectuelle, ce que l'on regrette, bien entendu. Le point de départ de l'auteur serait l'intérêt manifeste des Romains pour les sites anciens et historiques, notamment du monde grec, et en particulier, le fameux récit par Lucain de la visite de César sur le site de Troie, où il ne trouva que les ruines sur lesquelles poussaient de manière sporadiques des *silvae sterile et putres robore trunci*. Cette image littéraire de « forêts stériles » et « des troncs pourris » qui poussent sur les *ruinae* de la cité des fils d'Assaracus évoque de trop près les représentations des arbres maigres, tordus, et effeuillés des paysages de ruines dans la

peinture romaine, pour ne pas tenter de les rapprocher, et, en tout cas, de s'en servir comme point de départ. Le chapitre I nous présente les « axes pour la lecture du paysage de ruine ». Il s'agit d'une approche méthodologique qui est proposée, pour une étude iconographique qui repose plus particulièrement sur la mise en série et l'interprétation de l'image de la ruine et de l'arbre sec, motifs considérés par l'auteur comme les éléments clés de ce type de paysage. L'auteur souligne également le sens de sa démarche : les *ruinae e putres trunci* ne sont pas des éléments neutres du décor, et doivent se lire dans le contexte socioculturel et politico-idéologique qui les a vu naître, c'est-à-dire pour l'auteur, dont la recherche se limite au champ de la peinture campanienne, entre l'époque augustéenne et l'époque néronienne. Après les considérations sémantiques du premier chapitre, le deuxième examine le corpus, qui n'est pas présenté sous forme de catalogue, mais commenté au fil du texte, de manière analytique. L'auteur envisage, en premier lieu, la place des ruines dans les paysages mythologiques, d'abord chez Homère, puis dans l'épopée romaine, dans un constant va-et-vient entre textes et images. Si la réflexion autour de l'œuvre homérique est centrée sur quatre épisodes (Pâris et Oenone ; le rapt du Palladion ; l'entrée du cheval dans la cité ; Ulysse et Pénélope), la partie sur l'épopée romaine s'articule autour de plusieurs thèmes (les sujets dionysiaques ; les travaux d'Hercule ; les héros contre les monstres ; les chasseurs ; le mythe de l'Hybris puni ; les voyageurs d'exception ; les femmes dans le mythe ; les sujets isiaques ; les mythes d'amour). Le problème dans ce deuxième chapitre, est que l'on ne suit pas toujours l'auteur dans le choix des œuvres commentées : la plupart d'entre elles ne nous semble pas relever des « ruines ». Il faudrait, par exemple, que l'on nous explique en quoi les décors du tableautin de la Casa de Cippius Pamphilus à Pompéi, figure des ruines... ? L'entrée du cheval dans la ville de Troie se déroule, en effet, dans un cadre urbain architecturalement intact. L'arbre sec est, en revanche, bien présent, mais il ne saurait suffire, selon moi, à classer ce type de représentation dans les « paysages de ruines ». Ce motif d'arbre desséché fait, en effet, partie des poncifs des décors de paysages depuis l'époque hellénistique (que l'on regarde la scène de chasse sur le tombeau de Philippe II à Vergina, ou la mosaïque de la Maison du Faune à Pompéi), et n'apparaît donc pas uniquement associé à des « ruines »... On a donc, dans ce chapitre, un peu de mal à suivre la démarche de l'auteur, à cause de ce problème de lecture des éléments constitutifs de son corpus. On formulera les mêmes réserves pour les autres parties du deuxième chapitre : celle sur le paysage (2, p. 158-185), sur les scènes de genre (3, p. 185-187) : quelles sont ces *ruinae* dont nous parle l'auteur et qui ne sont pas en ruine.... ? Le troisième chapitre propose une approche plus spécifiquement littéraire, sur la « ruine dans le paysage », dans la littérature d'époque tardo-républicaine et primo-impériale. Il s'agit ici, pour l'auteur, de s'interroger sur l'interprétation des ruines dans la pensée romaine (ruines « statiques » vs ruines « dynamiques »), plutôt dans une perspective historico-mythologique, autour de la lecture de Rome comme cité fondée à partir des ruines de Troie, mais aussi en tentant d'envisager la place de ruines « matérielles » dans l'enceinte de l'*Vrbs* et en Italie. Enfin, un quatrième et dernier chapitre livre les réflexions « iconologiques » de l'auteur autour du « paysage de ruines ». Au final, ce livre offre matière à penser, mais laisse le lecteur dans un sentiment de perplexité sur la nature réelle de son objet d'étude.

Alexandra DARDENAY

Forschung » mais qui témoigne aussi malheureusement, outre-Atlantique, d'une réelle méconnaissance de la langue allemande, après celle du français... Jean Ch. BALTZ

John H. OAKLEY, *Die attischen Sarkophage. III. Andere Mythen*. Berlin, Mann, 2011. 1 vol. 24,5 x 34 cm, 109 p., 64 pl., 6 fig. (DIE ANTIKEN SARKOPHAGRELIEFS, IX, 1, 3). Prix : 69 €. ISBN 978-3-7861-2640-9.

Cette monographie s'inscrit dans le programme de réédition des sarcophages de Grèce et des Provinces du Danube dirigé par le DAI. Le présent volume est le troisième du corpus des sarcophages attiques et fait suite à un premier ouvrage centré sur les représentations d'Achille et d'Hippolyte (paru en 1995). Un second volume portant sur les Amazonomachies (et autres combats) est toujours attendu. Les 19 thèmes qui sont recensés dans le présent volume se répartissent comme suit : Bellérophon et Pégase (10 sarcophages), Hélène et les Dioscures (1), les travaux d'Héraklès (11), Iphigénie à Aulis (2), les Centaures (16), Léda (3), Apollon et les Muses (2), Ulysse (3), Œdipe (1), Ophéltes (3), Orestie (6), Orphée (2), Pélops (2), Polyxène (1), Sept contre Thèbes (2), Scylla (1), Thésée et Ariane (1), représentation du monde souterrain (2). À l'exception des combats contre les Centaures, des exploits de Bellérophon et de ceux d'Héraklès dont le nombre d'exemplaires attestés n'est pas négligeable, on constate donc qu'il s'agit de thèmes plutôt marginaux dans le répertoire des sarcophages attiques. Le plan de l'ouvrage suit la trame de l'ancienne collection de C. Robert, avec une première partie commentant les œuvres par ordre alphabétique des thèmes représentés, et une deuxième constituant le catalogue. Il n'y a donc rien de très nouveau, du point de vue formel, dans cette nouvelle édition. Dans la première partie, l'auteur discute les choix iconographiques opérés par les ateliers de sculpteurs attiques, et revient sur des questions de chronologie. Le groupe des sarcophages figurant Bellérophon et la chimère frappe par sa cohérence chronologique, tous les exemplaires étant datés de la seconde moitié du II^e siècle. On ne retrouve pas une période de création si brève pour les représentations des travaux d'Héraklès, dont tous ne sont pas attestés ici (mais seulement huit sur les douze). En effet, les sarcophages reproduisant ce thème s'inscrivent entre le troisième tiers du II^e ap. J.-C. et le deuxième tiers du III^e siècle. Les reliefs mettant en scène les Centaures sont les plus fréquents dans cet ensemble, avec 16 exemplaires (sur 67 sarcophages étudiés au total dans cet ouvrage) et couvrent une période seulement sensiblement supérieure à celle des sarcophages figurant Héraklès (en perdurant jusqu'au troisième tiers du III^e siècle ap. J.-C.). Pour ceux-ci, l'auteur note un intéressant décalage chronologique entre les deux épisodes figurés : environ 50 ans entre les représentations des Centaures à la chasse (1^{er} épisode) et de Centaures contre Lapithes (2^e épisode), le premier précédant le second. Les autres reliefs ne présentant que des thèmes qui apparaissent de manière sporadique, le reste des analyses apparaît assez isolé. De manière générale, les reliefs étudiés dans ce volume sont des sujets secondaires des monuments funéraires considérés, c'est-à-dire qu'ils n'ornent pas la face principale. Cet aspect de la question est mis en avant dans la seconde partie de l'ouvrage ; le catalogue qui reprend la description intégrale des sarcophages remet ainsi les thèmes évoqués dans leur contexte iconographique. Si l'ouvrage est précieux et utile, et si on peut se féliciter de la réédi-

tion de cette collection initiée au XIX^e siècle, il est peut-être toutefois dommage d'en avoir conservé la structure d'ensemble. Celle-ci s'accorde mal, en effet, à la mise en perspective dans le cadre des problématiques actuelles, et notamment des questions de production, d'organisation du travail des ateliers et de diffusion des œuvres. Si l'auteur pallie avec intelligence les inconvénients d'un plan qui lui a été imposé par des réflexions stylistiques et techniques, on reste malgré tout déçu par la prévalence de l'approche iconographique. Soulignons pour terminer l'excellente qualité du dossier photographique et documentaire associé et composé de 64 planches.

Alexandra DARDENAY

Eric M. MOORMANN, *Divine Interiors. Mural Paintings in Greek and Roman Sanctuaries*. Amsterdam, University Press, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VII-259 p., 109 fig. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 16). Prix : 55 €. ISBN 978-90-8964-261-5.

Alors que de plus en plus de traces apparaissent de la décoration murale peinte des monuments romains, comme l'exemple spectaculaire d'une *domus* sous la basilique de Tongres vient encore de le montrer à merveille (cf. S. Groetembriel, C. Allonsius et L. Lemoigne, *Signa*, 2, 2013), il était intéressant de proposer une recherche sur les peintures ornant les temples et chapelles. E.M. Moormann s'est donc attaché au récolement et à l'étude des fragments d'enduits peints récoltés dans les lieux de culte. Après une introduction consacrée aux sources textuelles sur la décoration des temples, un bref regard sur le monde grec est suivi d'une recherche beaucoup plus développée sur l'Italie et les provinces occidentales. En Italie, seuls les temples publics sont retenus, République puis Empire, dans un parcours assez synthétique qui fait la part belle à Pompéi. L'auteur passe ensuite les Alpes et établit des listes de sites qui ont livré des fragments. Il en décrit brièvement certains et les illustre, mais la mise en place des peintures en fonction des plans des établissements n'est généralement pas précisée ou de manière sommaire. Ce qui est surtout regrettable c'est d'avoir classé les monuments par pays moderne, en rompant toutes les liaisons provinciales, sans davantage tenir compte des types de contexte, sautant d'un petit temple de villa à un sanctuaire du chef-lieu. Aucun cadre historique ou administratif antique n'a été retenu comme élément discriminant. L'Allemagne semble particulièrement approximative, seul le bilan des Pays-Bas paraît complet et relativement détaillé. Ailleurs, les localisations géographiques sont imprécises, un département ou une province ne permettant généralement pas d'avoir la moindre idée sur la situation antique d'un toponyme et ses corrélations urbaines ou routières, aucune carte n'étant proposée. Les divinités concernées sont parfois mentionnées, parfois non, qu'elles soient ou non hypothétiques et certains cas de programme organisé n'ont pas été pris en compte (ou critiqués s'ils sont douteux). Tout reste au niveau des généralités sans investissement original et sans analyse technique, ce qui étonne un peu de la part d'un auteur impliqué dans les peintures de la *Domus Aurea*. Deux chapitres sont ensuite dédiés d'une part aux temples du culte impérial (à Herculaneum, à Pompéi, à Misène, à Ostie, à Sabratha, à Bulla Regia et à Louxor), d'autre part aux sanctuaires « housing non-roman cults » entendez Isis, Mithra, Sabazios et autres « small cults » (où l'on trou-

ont privilégié les cinq thèmes suivants : 1. Le maître et la médiation du divin ; 2. Le maître de vérité, un modèle à imiter ; 3. Stratégies magistrales ; 4. Le maître en question ; 5. Maître en scène, maître en pratique. Saint Jérôme (partie 1), maître en Écriture sainte, se présente comme un disciple de Dieu et ensuite comme le compagnon du disciple qu'il accompagne et dont il est responsable du salut (R. Courtay). On me permettra ici d'évoquer une autre facette de la pédagogie de Jérôme : dans sa « Lettre à Laeta sur l'éducation de sa fille » (*Ep.* CVII), la question de l'alphabétisation y est associée à une réflexion de bon sens sur la sensibilité des enfants. Sur quoi un maître fonde-t-il sa légitimité, autrement dit quelle est l'origine du pouvoir du maître (partie 2) ? Celui-ci se base parfois sur un ensemble de comportements (B. Saint-Girons) destinés à plaire au disciple. Dans la *Divine comédie* (G. Lombardo), le maître, guide et modèle, émerge parmi les multiples acceptions du terme relevés chez Dante. Les stratégies magistrales (partie 3) impliquent pour le maître de concevoir comment marquer son empreinte dans le temps. Dans l'Antiquité, outre l'exemple du maître témoignant envers son disciple d'une affection profonde, proche de l'amour filial (N. Cusumano), le système éducatif d'Isocrate interpelle : il fait parler ses disciples sur sa pratique d'enseignement, le rôle qu'il leur attribue lui permettant un retour sur sa propre méthode (R. Nicolai). Au Moyen Âge en revanche, dans l'enseignement universitaire, c'est par la dispute que la relation maître-élève prend une dimension personnelle (J. Verger). Il n'était certes pas inutile d'évoquer *Télémaque*, où Fénelon fait évoluer l'autorité du maître vers une attitude proche de celle du père (J.-Ph. Groperrin). Le maître en question (partie 4), s'attache entre autres à l'examen des figures du maître en psychanalyse (H. Chabrol). Maîtres en scène, maîtres en pratique (partie 5). La figure du maître, chacun le sait, est aujourd'hui en crise face à un élève confronté, plus que par le passé, à la dualité dépendance / autonomie, c'est-à-dire, le respect de l'autorité du maître et sa propre émancipation par rapport à celui-ci. Mais la place du maître est-elle réellement laissée vacante ? Dire qu'il doit s'adapter à l'évolution de la société est un truisme, mais je me plais à évoquer la figure d'un maître que chacun d'entre nous, aujourd'hui comme autrefois, conserve dans sa mémoire grâce au rôle qu'il a joué dans l'orientation de notre vie et l'empreinte qu'il y a laissée.

Marie-Thérèse ISAAC

Valérie FROMENTIN, Sophie GOTTELAND et Pascale PAYEN (Éd.), *Ombres de Thucydide. La réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle*. Actes des colloques de Bordeaux, les 16-17 mars 2007, de Bordeaux, les 30-31 mai 2008 et de Toulouse, les 23-25 octobre 2008. Bordeaux, Ausonius, 2010. 1 vol. 17,5 x 23,5 cm, 776 p. (ÉTUDES, 27). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35613-018-1.

Cet ouvrage est le résultat de trois rencontres internationales consacrées à la réception de Thucydide, depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle. Offrir un éclairage nouveau sur l'œuvre de l'historien à partir des traditions qu'il a suscitées – c'est-à-dire des manières dont il a été lu, commenté, interprété, imité, traduit et édité, traditions qui, loin d'être figées, se sont interpénétrées au cours du temps et influencent notre lecture actuelle, tel est l'objectif de ce recueil d'études. Comme l'écrivent les éditeurs du volume dans l'introduction, chaque lecteur de Thucydide « a

inventé ou recréé son Thucydide au point que l'historien apparaît (...) comme diffracté en plusieurs *figures* ou *modèles* irréductibles à l'unité » (p. 18). Thucydide a fait l'objet d'un oubli relatif aux XVII^e et XVIII^e siècles, oubli qui se situe entre deux apogées : l'Antiquité classique et l'Empire byzantin, d'une part, le XIX^e siècle, d'autre part. L'ouvrage est divisé en trois parties, selon les thèmes abordés lors des différents colloques. La première d'entre elles, intitulée « Thucydide dans l'Antiquité : emprunts, imitations, interprétations », traite d'une part de l'imitation littéraire de Thucydide chez les écrivains grecs, latins et byzantins, c'est-à-dire de la transformation progressive de l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* en modèle littéraire, à travers le double canal de la tradition historiographique et de la tradition rhétorique, d'autre part de la réflexion théorique des Anciens, historiens d'époque hellénistique et romaine et rhéteurs grecs et latins, sur son œuvre. Épinglons, pour cette première partie, qui compte dix-huit communications, l'article de G. Schepens sur *Thucydide législateur de l'histoire ? Appréciations antiques et modernes* (p. 121-140) : le spécialiste de l'histoire de l'historiographie antique prend pour point de départ de sa réflexion le passage du pamphlet *Comment il faut écrire l'histoire ?* de Lucien de Samosate, affirmant que Thucydide a défini les lois du genre historique, qui permettent de faire la distinction entre la bonne et la mauvaise façon d'écrire l'histoire, et s'interroge sur la pertinence d'un courant de la recherche moderne, représenté et influencé par les écrits d'A. Momigliano, qui, comme Lucien, considère Thucydide comme le législateur de l'histoire dans l'Antiquité (et bien au-delà), comme celui qui a défini les cadres de l'historiographie antique, désormais limitée à une narration d'événements politiques et militaires privilégiant ceux dont l'auteur a été le témoin. Selon Momigliano et beaucoup d'autres après lui, les choix restrictifs de Thucydide ont été cruciaux pour l'évolution de la pensée historique antique et, par là, pour toute la tradition occidentale de l'histoire. Du fait que « les conséquences attribuées [par Momigliano] à l'intervention de Thucydide sont immenses », G. Schepens estime que les idées du savant piémontais méritent un examen critique et qu'il importe de repenser « certains présupposés fondamentaux qui ont amené les chercheurs modernes à ériger Thucydide en modèle de l'historien grec ». L'historien flamand conclut, au terme de son enquête, que « l'historiographie grecque représente un phénomène culturel formidable autant par sa durée dans le temps et son étendue dans l'espace que par le grand nombre de ses praticiens et la pluralité de ses formes. L'histoire contemporaine à la Thucydide y apparaît comme une forme parmi d'autres ». La deuxième partie du livre, intitulée « Écrire l'histoire du V^e siècle : l'ombre de Thucydide », considère la manière dont la *Guerre du Péloponnèse* a façonné et influencé l'historiographie relative à l'Athènes du V^e siècle, que ce soit dans l'Antiquité ou aujourd'hui. Parmi les douze communications présentées, retenons par exemple celle de R. Descat relative à *Thucydide et l'économie, aux origines du logos oikonomikos* (p. 403-409). L'historien français remet en question l'idée communément répandue que l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* ne s'est pas intéressé aux aspects financiers et économiques du conflit dans la présentation de ses causes et du déroulement des événements. Quelle fut la place de Thucydide dans l'histoire de la pensée économique et dans la réflexion de son temps sur la gestion des finances de la cité et leur lien avec l'action politique ? Telle est la problématique abordée dans cet article. La troisième partie du recueil, enfin, « *Un acquis pour*

toujours ? Thucydide chez les Modernes (XV^e-XX^e siècles) », composée de dix-sept contributions, pose la question suivante : pourquoi Thucydide a-t-il été érigé, depuis la Renaissance et surtout au XIX^e siècle, comme le modèle de l'historien de métier ? Épinglons l'intéressante communication de D. Bouvier consacrée à *Thucydide et Voltaire : enjeux et constructions d'une filiation problématique* (p. 693-706). L'auteur tente un examen de la question difficile de la relation de Voltaire à Thucydide, de la filiation et de la continuité idéologique entre l'historien d'Athènes et le philosophe du XVIII^e siècle. Les savants modernes se divisent en deux camps à ce sujet : pour les uns, Voltaire, en historiographe rationaliste et inventeur d'une nouvelle conception de l'histoire, a lu attentivement la *Guerre du Péloponnèse* et peut être considéré comme un « nouveau Thucydide » ; pour les autres, le philosophe des Lumières connaissait mal l'œuvre de l'historien grec et ne s'y est intéressé que de façon très superficielle. D. Bouvier, quant à lui, adopte une position nuancée : si Thucydide était certes considéré par Voltaire comme « le premier historien digne de ce nom », comme « un historien paradigmatique », rien ne permet toutefois de prouver qu'il a procédé à une lecture attentive de la *Guerre du Péloponnèse*, qu'il l'a imitée et a perpétué la conception thucydidéenne de l'histoire. En conclusion, l'ouvrage *Ombres de Thucydide* fourmille de renseignements et d'idées intéressantes. Comme la plupart des recueils de ce genre, il pêche par un certain manque de clarté et de cohérence dans son plan général. Mais ceci n'ôte rien à ses grandes qualités. Chaque article est accompagné de références bibliographiques et le volume comporte trois index utiles pour le lecteur : des sources anciennes, des auteurs modernes et des thèmes.

Odile DE BRUYN

Josephine BALMER, *Piecing together the Fragments. Translating Classical Verse, Creating Contemporary Poetry*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 14 x 22 cm, X-271 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-958509-0.

Cet élégant volume, solidement relié, est issu d'une thèse de doctorat. L'auteure, elle-même poétesse et traductrice, notamment des fragments de Sappho (1984 et 1992²), approfondit la thématique de la traduction des œuvres classiques. L'exercice de traduction est perçu comme œuvre créatrice : dans le domaine latin par exemple, Livius Andronicus n'inaugure-t-il pas la littérature latine par une traduction d'Homère ? On voit immédiatement que le terme « traduction » (ou « traducteur ») n'est pas pris dans un sens que j'appellerais fondamentaliste. Le poète traducteur est avant tout perçu comme poète dans sa propre langue, auteur d'une œuvre nouvelle et non d'un décalque, d'une transposition la plus littérale possible. Précisons sans plus attendre que le champ d'investigation se limite presque intégralement aux traductions rédigées en anglais, ce qui ne diminue pas le mérite de l'auteure. Les différents chapitres s'organisent en quatre parties essentielles. 1 : L'art de traduire a longtemps été vu comme menant à une production subjective, divergente pour ne pas dire ennemie de la recherche philologique. 2 : À l'inverse, les traductions de Sappho citées ci-dessus reflètent le souci de qualité dans la langue-cible et d'exactitude philologique. 3 : On décèle une véritable « relation de symbiose » entre la traduction d'auteurs classiques et la recherche : et l'auteure approfondit à présent le sujet au départ de deux

sur un « tout est politique » qui fasse perdre de vue les points nodaux où s'élabore et se manifeste la *polis*. On pourra ainsi regretter que les éditeurs du livre n'aient pas eux-mêmes pris la plume pour nous dire ce qu'ils pensent être le non-politique dans l'Athènes de Clisthène et de Lycurgue. Malgré ces remarques, on lira et fera lire sans hésiter ce recueil d'articles, qui, séparément et surtout ensemble, balisent un champ qu'ils enrichissent de la pluralité de leurs regards, faisant gagner l'objet en richesse et en complexité. Le colloque publié par V. Azoulay et P. Ismard montre la fécondité de l'emploi du concept du politique dans l'étude des cités antiques. Si cette approche a souvent été appliquée à l'Athènes classique, beaucoup reste à faire pour les autres cités, notamment d'époque hellénistique et romaine, où des études récentes ne font qu'ouvrir la route à ce renouvellement.

N. KYRIAKIDIS

Aurélien DAMET, *La septième porte. Les conflits familiaux dans l'Athènes classique*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 507 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 115). Prix : 35 €. ISBN 978-2-85944-703-8.

In *La Septième Porte. Les Conflits familiaux dans l'Athènes classique*, Aurélien Damet presents the results of her doctoral research, which she conducted at the Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. This book has been awarded the *Prix Sophau 2010*, a prize granted by the *Société des Professeurs d'Histoire Ancienne de l'Université*. One can easily understand why this well-written work has been award-winning. It provides a detailed and balanced discussion of one of the most complex subjects in Athenian social history, which manifests itself within various areas of Athenian society and is omnipresent in many representations of classical Athenian life: the problem of family conflicts in fifth- and fourth-century Athens. The extensive introduction (p. 11-32) discusses the concepts, historiography, and testimonials of family conflicts in Athenian society. It also defines the main objective of this book, namely to examine all sorts of conflict between relatives, and this by analyzing three main types of sources: drama, including both tragedy and comedy, philosophy, with in particular the texts written by Plato and Aristotle, and oratory. This approach is remarkable, since modern scholarship on themes like this often tend to focus on one type of sources, not least because each type conveys specific methodological problems. Additionally, it is not always easy to present the results of such an analysis in a coherent way. A. Damet, however, appears to feel comfortable enough to handle such a variety of sources in a critical way. The first chapter of this book (p. 33-78), titled "Fragile parenté : pour définir les contours flous de la famille" (Fragile kinship: to define the blurred contours of the family), attempts to define the Athenian family as a concept, which l'auteur considers difficult to do univocally, as its contours varied according to the context and situation in which it was used. She thinks the Athenian family was structurally weak, which allegedly made it an easy target for contemporary writers. After a detailed study of the vocabulary used in classical times to designate what we might call 'family' (*oikos*, *oikia*, *anchisteia*, *genos*, and *syngeneia*), Aurélien Damet carefully considers the position of *philia* within the Athenian family, as described by Aristotle and Plato. According to her, the lack of an innate sense of family which their texts portray and their utilitarian interpretation of the

family are representative for the pressures inherent in the concept of the family in fifth- and fourth-century Athens. In addition, she interprets the structural rivalry within the Athenian family, such as between a mother and a father, between biological and adopted children, between members of kin, etc., as an important cause of continuous pressures upon the Athenian family as an institute. The second and largest chapter of this book (p. 79-209), titled “Typologie du conflit familial” (Typology of the family conflict), examines the different sorts of conflict between relatives in Athenian society. The various categories of sources, namely Athenian comedy, tragedy, oratory, and philosophy, each informs us about different sorts of family conflict, which is clearly mirrored in the way this chapter is structured. This structure might perhaps feel to be somewhat artificial. Nevertheless, this does not affect the reality that this chapter is an impressive piece of work critically presenting an overview of the various sorts of family conflicts. The third chapter (p. 210-319), titled “Crimes et châtements: le règlement judiciaire des violences familiales” (Crime and punishment: the judicial settlement of domestic violence), examines the judicial procedures regulating family conflicts and the ideologies behind these procedures. Although the punishment of domestic violence is dealt with differently by the various types of sources, l’auteur convincingly demonstrates how the Athenian polis has elaborated a legislative, ethical, and political system supporting the family, and this in its own interest. By establishing judicial procedures accessible to all citizens, the polis was able to combine both a consideration for the family as an institution and the preservation of its own values. The fourth chapter (p. 320-401), titled “L’infamille: occulter et dévoiler les conflits familiaux dans l’Athènes classique” (‘In-family’: hiding and revealing family conflicts in classical Athens), discusses how classical Athens has adopted two opposite attitudes towards family conflicts. On the one hand, a conflict between relatives was thought to be a cause of shame, the disclosure of which needed to be restricted. Indicative of this attitude, which A. Damet has even been able to observe in the works of Xenophon and Plato, are, for example, the practice of arbitration and the avoidance of pronouncing certain words related to family violence – even in tragedy. On the other hand, the fact that public speakers were keen on stigmatising political opponents by revealing the latter’s alleged “bad” private behaviour, caused many family conflicts to be made public; especially those conflicts occurring within families that were at the centre of attention in Athenian society. The fifth and last chapter (p. 402-432), titled “Famille en péril, cité menacée” (Family at risk, threatened city), examines the possible echoes of family conflicts within Athenian politics. This chapter expands the idea that the Athenians feared family conflicts, as they were thought to be a threat to the *polis*. As a consequence, every good citizen was supposed to be a good father or son. This principle was in such a way omnipresent in Athenian morality, that it was at the heart of the *dokimasiai* which candidates for public offices or magistracies had to undergo. Even in literature, the fear that family conflicts might threaten the Athenian polis is noticeable, not in the least by the fact that family conflicts were often situated in a non-Athenian and undemocratic context. This book is characterized by the typical elements of a PhD thesis written within a long tradition of high-standing French scholarship: it is a voluminous work with a detailed historiography, extensive footnotes, and an impressive and quasi-exhaustive bibliography. Some readers might find

these and other elements, such as the catalogue-like second chapter giving an overview of the relevant sources and case-studies relevant for the subject of study, to be troubling a smooth reading from start to end. Nevertheless, it cannot be denied that these attributes of outstanding scholarly work also cause this work to be extremely valuable, not only for students and scholars interested in the Athenian family, but also for those working on many other aspects of Athenian society, such as law, politics, social relations, etc.

Marloes DEENE

Victor ALONSO TRONCOSO & Edward M. ANSON (Ed.), *After Alexander. The Time of the Diadochi (323-281 BC)*. Oxford-Oakville, Oxbow Books, 2013. 1 vol. 17 x 25 cm, x-277 p., 8 fig. Prix : 36 £. ISBN 978-1-84217-512-5.

Les études sur Alexandre le Grand et ses successeurs directs paraissent régulièrement et en nombre. Il est vrai que l'époque est d'une importance indéniable, à la charnière de deux mondes dont l'un, le monde hellénistique, est marqué par un réel bouleversement dans les institutions et les comportements. L'ouvrage recensé contribue de manière très intéressante à la connaissance de l'époque des diadoques. Il contient les actes d'un symposium international sur *The Time of the Diadochi (323-281 BC)* qui s'est tenu à l'Université de La Corogne en septembre 2010. Quatre autres colloques avaient déjà eu lieu sur la période charnière à laquelle je faisais allusion : *Crossroads of History : The Age of Alexander, Alexander's Empire : Formulation to Decay, Alexander and his Successors : Essays from the Antipode* (actes publiés à Claremont, CA en 2003, 2007 et 2009) et *Philip II and Alexander the Great : Father and Son, Lives and Afterlives* (Oxford, 2010). Les études publiées dans le recueil recensé relèvent de quatre domaines de la recherche sur les diadoques : les sources et leur usage, la lutte pour le pouvoir entre les diadoques, le rôle des Iraniens au temps des diadoques et l'utilisation des images et des slogans à l'époque des diadoques. On sait que les sources narratives relatives à l'époque des diadoques sont très rares. La recherche d'autres sources est donc nécessaire. T. Boiy présente une série de documents en caractères cunéiformes qui permettent de préciser la chronologie des débuts de l'époque hellénistique et de combler certaines lacunes des sources narratives. Pat Wheatley attire l'attention sur un document quasiment ignoré des spécialistes de l'histoire des diadoques, l'*épitomé de Heidelberg*. Celui-ci comprend quatre passages relatifs aux diadoques contenus dans le codex byzantin *Palatinus Graecus* 129 daté du ^{xv}^e s. Wheatley s'intéresse plus particulièrement à l'auteur de l'épitomé et à la tradition historiographique de cette œuvre. Les trois articles suivants veulent éclaircir des questions qui subsistent dans les sources narratives. C'est encore d'historiographie qu'il s'agit dans la contribution de Franca Landucci Gattinoni. Selon cette auteure, Démodamas de Milet serait la source primaire des passages sur la première phase de la troisième guerre des diadoques dans Diodore. Mais Douris de Samos serait l'intermédiaire entre Déodamas et Diodore. Douris de Samos qui, selon Frances Pownall, était hostile à tous les diadoques macédoniens. Seul Eumène de Cardia, un Grec, a trouvé grâce à ses yeux. Pour T. Howe, la divinité supposée d'Alexandre faisait partie d'une tradition inventée par les diadoques pour légitimer leur propre royauté. Au départ d'une analyse du texte de Strabon, B. Bosworth compare la

contrèrent », C. Bost-Pouderon étudie l'influence des *écphraseis* des fêtes religieuses en tant qu'indicateurs temporels et circonstanciels dans le roman grec et met en valeur leurs précédents dans les *progymnasmata*. – *Deuxième Partie. Les fonds religieux. Approches philosophiques ou spirituelles* : Dans un très long article, « Les dieux-hommes d'Évhémère », S. Montanari examine et met en question l'athéisme et le réalisme attribués à l'*Inscription Sacrée*. Dans la réécriture évhémériste de la mythologie, Zeus est inspiré d'Alexandre, et Évhémère remplace ainsi le mythe traditionnel par un mythe de son temps. « Apulée et le culte » de K. Dowden est une communication approfondie sur la présence des dieux dans le roman d'Apulée. La contribution dense de M. Scarsi-Garbugino, « Nostalgie et déclin du mythe dans la "fable" d'Amour et Psyché » procède à une analyse gnostique du texte en passant par le platonisme et la mythologie classique, épique et comique. T. Whitmarsh, dans sa convaincante communication, « Joseph et Aséneth », se focalise sur la dimension érotique. Le mariage métisse entre un Hébreux et une Égyptienne est légitimé non seulement grâce à des intertextes littéraires qui mettent en valeur la sexualité mais aussi grâce à des pratiques religieuses et culturelles. *Lectures allégoriques* : J.R. Morgan, dans « Le culte du Nil chez Héliodore », part d'une étude méticuleuse de l'allégorie des Nilôa et du nom Indien d'Hydaspe pour les transformer en une exposition métalittéraire de la structure du roman. M. Lassithiotakis, dans une très captivante analyse du roman *Imbérios et Margarona*, « Foi et reniement, vie régulière et séculière », montre comment, contrairement à son modèle français, le roman *Pierre de Provence et la belle Maguelonne*, la version grecque fait du retour du couple dans leur pays natal une allégorie du retour à la religion maternelle grecque orthodoxe qui correspond à une renaissance. *Réappropriation du XII^e au XIX^e siècle* : C. Jouanno, dans une communication très intéressante, illustre la réception de la *tychê* « Du roman grec au roman byzantin ». La *tychê*, qui apparaît tantôt bienfaisante, tantôt malfaisante, est énoncée surtout par les personnages, ce qui permet à l'auteur d'écarter des soupçons d'idolâtrie. La contribution de F. Meunier, « Polythéisme et Christianisme dans le roman byzantin du XII^e s. », fait le bilan des références aux dieux païens, aux oracles, aux fêtes et aux cultes, qui, bien qu'elles ne soient pas identiques à celles du roman grec, s'opposent à l'effacement du Christianisme dans le roman byzantin. H. Tonnet signe le chapitre conclusif de ce volume avec une contribution sur le roman grec du XIX^e s. L'influence des Lumières dans l'œuvre de M. Perdikaris et d'E. Roidis justifie leur traitement ironique de l'Église ; disciple du Romantisme, P. Soutsos manifeste un intérêt pour le métaphysique ; finalement, dans une très captivante analyse de *La Tueuse* d'A. Papadiamanis, l'auteur soutient une interprétation « naturaliste » de la protagoniste.

Anna LEFTERATOU

Meriel JONES, *Playing the Man. Performing Masculinities in the Ancient Greek Novel*. Oxford, University Press, 2012. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XVI-301 p. (OXFORD STUDIES IN CLASSICAL LITERATURE AND GENDER THEORY). Prix : 55 £. ISBN 978-0-19-957008-9.

Comme l'explique Meriel Jones elle-même (p. 11), c'est le verbe grec ἀνδρίζομαι, « faire l'homme » ou « jouer l'homme », qui a inspiré le titre de cet ouvrage. Ainsi, le

livre porte sur les différentes caractéristiques qui constituaient la masculinité dans la Grèce de l'époque impériale, telles qu'elles sont exprimées dans le roman grec ; toutefois, Jones se fonde également sur des sources de l'époque classique, comme Platon. Bien que l'ouvrage comporte trois chapitres, nous estimons raisonnable de distinguer deux parties, car les deux premiers chapitres sont intimement liés et se recoupent à de nombreuses reprises, comme le reconnaît l'auteur (p. 265). La première partie utilise les notions de *παιδεία* (« éducation », « culture ») et d'*ἀνδρεία* (« virilité », « courage ») pour décrire les qualités que tout homme se revendiquant comme tel était censé avoir : ces qualités sont à la fois intellectuelles, éthiques, physiques et morales, et chacune d'elles va de pair avec les autres. Ainsi, dans le cas de la *παιδεία*, Meriel Jones décrit le *πεπαιδευμένος* comme un homme non seulement cultivé et instruit, mais également tempérant et respectueux des sentiments d'autrui. Dans le cas d'une éducation purement livresque, dépourvue de qualités humaines, on parlait à l'époque impériale de *ψευδοπαιδεία*, si l'on en croit le texte anonyme connu sous le nom de Tableau de Cébès (p. 25). Il en est de même pour l'*ἀνδρεία*, par exemple chez Achille Tatius, lorsque Clitophon montre ostensiblement son beau cheval et sa blessure pour paraître *ἀνδρεῖος*. Selon Meriel Jones, dans ce dernier cas, l'évocation de ces formes superficielles de *παιδεία* et d'*ἀνδρεία* n'est pas innocente : en effet, l'époque d'Achille Tatius est celle de la Seconde Sophistique, qui a vu la généralisation d'une culture exclusivement académique au détriment de la conception classique de la *παιδεία*. Par conséquent, chez ce romancier, l'utilisation de contre-modèles tels que Clitophon peut être interprétée comme un habile moyen de critiquer la haute société de son époque. Cette hypothèse de Meriel Jones, à la fois crédible et séduisante, est sans aucun doute un apport novateur et intéressant. La suite porte sur un sujet nettement plus controversé : le troisième chapitre s'intéresse à l'idéologie sexuelle et à la question des relations sexuelles entre hommes. Pour l'auteur, il n'y avait pas de véritable opposition entre hétérosexualité et homosexualité, et donc pas ce que nous appelons aujourd'hui « orientation sexuelle », mais seulement une opposition actif/passif obéissant à des normes hiérarchiques strictes : quand le partenaire passif n'avait pas encore atteint l'âge adulte, les relations entre hommes étaient considérées comme parfaitement normales et même souhaitables ; mais elles étaient extrêmement mal vues dès le moment où ce jeune homme avait atteint la majorité. Néanmoins, Meriel Jones concède l'existence d'une « idéologie résistante » (p. 186) : dans le roman de Xénophon d'Éphèse, l'amour d'Habrocomès et de Hippothoos ressemble davantage à un amour durable et profond qu'à la pédérastie classique, hiérarchisée et non consentie. Toutefois, l'auteur affirme également que les relations de ce type n'étaient pas « reconnues à un plus haut niveau culturel » (p. 201), en se fondant sur des extraits de l'*Amatorius* de Plutarque et du *Banquet* de Platon (les dires d'Aristophane, que Jones interprète comme ironiques). À cet endroit du livre, le lecteur a du mal à comprendre quel est exactement l'objet d'étude de Meriel Jones : décrit-elle un phénomène social en tant que tel ? Si tel est le cas, il est préférable de ne pas s'appuyer uniquement sur des textes littéraires, qu'ils appartiennent au roman ou non, car ces textes émanent d'un milieu particulier et ne sont pas forcément représentatifs des pratiques de la société grecque dans son ensemble. Analyse-t-elle la perception d'un phénomène social dans le roman grec ? Si c'est le cas, il est périlleux de se fonder sur des textes de l'époque classique, et il eût été judicieux d'indiquer ce

qui, dans le roman, relève de la fiction littéraire ; mais il est vrai que ce point est particulièrement difficile à traiter, comme le reconnaît l'auteur dans la conclusion de son livre (p. 265-273). Par ailleurs, quoiqu'elle le mentionne, Jones aurait sans doute pu davantage tirer parti de l'ouvrage important de Kenneth Dover, *Greek Homosexuality* (1978). Néanmoins, la présente étude est intéressante à plus d'un titre : l'auteur parvient à analyser l'idéologie que véhiculent les romans grecs, notamment en décelant les personnages-types : ainsi, dans *Chairéas et Callirhoé*, Dionysos est le *πεπαιδευμένος* par excellence, tandis que Chairéas acquiert progressivement la *παιδεία* en accumulant les expériences et que Callirhoé, en tant que femme de *πεπαιδευμένος*, peut revendiquer une certaine forme de *παιδεία*. Meriel Jones insiste également sur l'importance, pour les hommes, de montrer ostensiblement leur masculinité, de « faire l'homme » ; elle fait référence à la notion de « performativité », développée par Judith Butler à la fin des années 1980. Par ailleurs, son analyse des liens entre le roman et son contexte est digne d'intérêt : situé à une époque classique reconstituée mais mettant en scène des personnages appartenant à l'époque impériale, ce genre littéraire évite les questions politiques de son temps, mais il aborde les problèmes sociaux que connaissent les lecteurs. Ceci est particulièrement bien illustré par le personnage de Clitophon : Phénicien, il n'est pas assez grec pour que le public se sente visé, mais il est suffisamment hellénisé pour que ce dernier se sente concerné. Enfin, il est parfois difficile pour le lecteur de faire la distinction entre ce qui, dans la masculinité, relève de la fiction littéraire et ce qui était bien réel dans la culture grecque. Peu nombreux sont les traits masculins que Jones présente comme des artifices littéraires propres au roman grec. Mais comme l'explique l'auteur, il est probable que les auteurs se soient essentiellement inspirés du contexte social dans lequel ils vivaient, et par conséquent que le décalage entre fiction et réalité n'ait pas été si important. Cette étude s'adresse donc à deux publics : d'abord aux lecteurs qui s'intéressent à la masculinité dans la culture grecque de cette époque, ensuite à ceux qui étudient les liens entre le roman grec et son contexte littéraire et social.

Julien DELHEZ

Lorenzo FERRONI, Martin ACHARD et Jean-Marc NARBONNE, *Plotin. Œuvres complètes*. Tome I. *Volume I*. Introduction par J.-M.N. *Traité 1 (I, 6), Sur le beau*. Texte établi par L.F. introduit, traduit et annoté par M.A. et J.-M.N. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CCCXXIX-72 p. en partie double. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00566-9.

Le lecteur francophone ne manque pas d'accès aux *Ennéades* : deux traductions complètes – celle d'É. Brehier (Paris, Les Belles Lettres, 1924-1938) et celle dirigée par L. Brisson et J.-F. Pradeau (Paris, Flammarion, 2002-2010) –, la collection fondée par P. Hadot aux éditions du Cerf (depuis 1988), ainsi que plusieurs traductions isolées parues chez Vrin. Le spécialiste dispose quant à lui des éditions remarquables de P. Henry et H. Schwyzer (Paris-Bruxelles, Museum Lessianum, 1951-1973 pour la *maior* ; Oxford, Clarendon Press, 1964-1982 pour la *minor*) et de J. Igal (Madrid, Gredos, 1982-1998) – sans citer ici les traductions allemandes, anglaises, espagnoles et italiennes. Devant cette profusion éditoriale, il peut donc s'interroger sur le besoin

F. Larran explique, exemples à l'appui, à quel point un colporteur pouvait être crédible ou pas. L'ouvrage s'achève sur une vue d'ensemble sur les bruits qui couraient en Grèce ancienne, leur caractère fluide ainsi que leur *modus operandi*. Les dernières pages contiennent une liste des sources anciennes utilisées et une bibliographie exhaustive, organisée selon les différentes parties de cet ouvrage, voire même selon ses chapitres. On trouve également un index de mots, utile pour orienter le lecteur dans ce livre doté d'un certain intérêt sur un sujet encore peu traité. F. Larran avoue lui-même le manque d'études concernant le sujet de sa recherche. Ses prédécesseurs ne traitent pas du bruit en général, mais ils se contentent de se pencher sur des aspects spécifiques. Ainsi, il existe une vingtaine d'articles traitant des bruits et des rumeurs dans la Grèce antique mais aucune monographie approchant la rumeur dans son ensemble. Parmi ces articles, on distingue notamment Marcel Detienne (1974, 1989, 1994) et Sophie Gotteland (1997, 2000, 2001), dont la lecture a été directement utile pour F. Larran. En revanche, on peut regretter l'absence de toute référence à l'article de François Ollier (1959) « La renommée posthume de Gryllos, fils de Xénophon », qui aurait pu éclairer l'auteur davantage sur la façon dont naissent les renommées et pour quelles raisons ce processus se fait. Sur un plan plus formel, il est dommage que F. Larran translittère les mots grecs. Concluons en disant que, si l'auteur a le mérite de traiter son sujet dans son intégralité, l'ouvrage aurait gagné en profondeur si les analyses textuelles étaient plus poussées.

Asimina LAMPROPOULOU

Salvatore MONDA (a cura di), *Ainigma e griphos. Gli antichi e l'oscurità della parola*. Pise, ETS Ed., 2012. 1 vol. 15,5 x 22,5 cm, 228 p., 11 fig. (... ET ALIA, 2). Prix : 26 €. ISBN 978-88-4673353-5.

Édité par Salvatore Monda, cet ouvrage comprend neuf communications présentées lors des journées d'études des 24 et 25 novembre 2009, tenues à Isernia et portant sur le thème « Ainigma e griphos ». Les onze contributeurs se sont intéressés aux implications de ces deux termes tant du point de vue linguistique et littéraire que socioculturel. Tous les exposés ne se limitent pas à un seul point de vue, comme la rhétorique ancienne ou l'étude comparative des littératures indo-européennes. Ainsi, dans une démarche assez innovatrice, Gualtiero Calboli étudie les rapports entre la nature de l'*αἴνιγμα* antique et la machine Enigma d'Arthur Scherbius, notamment en comparant les métaphores utilisées dans une énigme aux rotors de la machine de chiffrement : dans les deux cas, la compréhension d'un message nécessite la maîtrise d'un code dont la connaissance « è direttamente proporzionale alla integrazione nostra nel gruppo » (p. 21) ; cette définition caractérise aussi bien les Grecs initiés à une énigme antique que les officiers allemands, qui pensaient être les seuls à pouvoir décrypter les messages d'Enigma. Gualtiero Calboli mentionne également le cas du déchiffrement du linéaire B, qu'il considère comme un exemple du parallélisme que l'on peut dresser entre une langue humaine et une machine électromagnétique. La communication de Gabriele Costa se situe à la frontière entre étude comparée des littératures indo-européennes et sociologie des religions. Se fondant sur les études de poétique indo-européenne, M. Costa affirme que « nelle culture tradizionali a oralità

primaria, quali sono quelle delle popolazioni di lingua indeuropea fino ad epoca storica e oltre » (p. 49), les énigmes permettent de vérifier l'appartenance d'une personne à un groupe culturel, au moyen de références au patrimoine littéraire et mythologique, que seul un membre du groupe est censé posséder. Une place particulière est accordée à la figure du poète qui, dans une culture exclusivement orale, apparaît comme l'héritier d'une tradition ancestrale remontant aux dieux, et donc comme le détenteur d'un savoir secret et ésotérique. D'intéressants parallèles sont dressés entre les textes sanskrits, où le brahmane répond uniquement par des énigmes (p. 51-53), et les textes grecs mettant en scène les affrontements d'Homère et d'Hésiode, ou des devins Calchas et Mopsos. En dehors de ces deux contributions et de celle de Giovanni Paolo Maggioni, consacrée aux énigmes dans la littérature latine du Moyen Âge et dans les littératures vernaculaires de la même époque, la plupart des auteurs se limitent à la période antique. Simone Beta s'intéresse aux rapports entre énigmes et philosophie, et à la distinction effectuée par Cléarque de Soles entre énigmes philosophiques et énigmes de divertissement ; entre ces deux extrêmes, pour M. Beta, les *Propos de Table* de Plutarque semblent correspondre à une position plus équilibrée, qui allie l'intelligence et la brillance à l'agrément. Pietro Cobetto Ghiggia se penche sur l'étymologie du mot $\alpha\lambda\gamma\gamma\mu\alpha$ et sur sa parenté avec le terme $\alpha\lambda\gamma\sigma$: pour l'auteur, $\alpha\lambda\gamma\sigma$ désigne un récit moral et correspondant à la volonté divine que seul le poète peut transmettre au public, sous forme d'énigme. L' $\alpha\lambda\gamma\gamma\mu\alpha$ est donc une actualisation de l' $\alpha\lambda\gamma\sigma$. Salvatore Monda nous parle des énigmes contenues dans la poésie scénique grecque et latine ; par des métaphores et des allusions que seuls les contemporains peuvent comprendre, notamment celles qui concernent l'actualité politique, l'énigme permet d'établir une complicité entre les acteurs qui récitent et donc initient, et les spectateurs qui écoutent et sont initiés. Mais à la différence de ce qui se passe dans la plupart des genres littéraires, les solutions des énigmes sont communiquées au public dans un bref délai, car il est nécessaire que le public ait encore en mémoire la question au moment où il obtient la solution. Gabriella Bevilacqua et Cecilia Ricci dressent un panorama des énigmes sur support épigraphique ; comme elles le reconnaissent elles-mêmes, ces cas sont d'une « extrême rareté » (p. 141). Gilberto Marconi s'intéresse à un sous-genre très particulier de la catégorie des énigmes : les paraboles figurant dans les Évangiles. L'avant-dernière contribution, celle de Roberto Palla et de Marta Marchetti, porte sur une énigme eschatologique figurant chez Grégoire de Nazianze ; selon eux, il s'agirait d'un moyen mnémotechnique destiné à faciliter la mémorisation et la divulgation des préceptes du Christ. Nous avons déjà évoqué la communication de Giovanni Paolo Maggioni. Ces neuf communications portent donc sur des sujets variés, même si la lecture de certains passages peut susciter des réticences. Ainsi, en ce qui concerne les oracles, que Salvatore Monda (p. 9) et Simone Beta (p. 75) considèrent à juste titre comme un type particulier d'énigme, il est dommage de constater l'absence de toute référence à l'édition par Éric Lhôte des tablettes de plomb de Dodone (*Les lamelles oraculaires de Dodone*, Genève, 2007), ou aux travaux récents de Pierre Bonnechère, qui ont remis en cause de nombreuses certitudes sur la divination en Grèce. Ce sont ces mêmes certitudes que nous avons la désagréable impression de retrouver dans l'introduction de Salvatore Monda. En affirmant au sujet des énigmes que « la domanda è chiara, la risposta ambigua sfuggente » (p. 9), S. Monda ne tient pas compte de l'important décalage entre les

témoignages littéraires, notamment ceux d'Hérodote, et un autre type d'αἰνίγματα, qui nous a été transmis par les tablettes de Dodone. Néanmoins, d'une manière générale, ces contributions peuvent intéresser un grand nombre de spécialistes, vu la diversité des sujets abordés ; de plus, elles ont le grand mérite de s'enrichir les unes les autres, voire de faire référence les unes aux autres. Ce livre contribue donc à établir de nombreuses passerelles entre les différentes sous-disciplines de la philologie classique.

Julien DELHEZ

Emmanuelle RAYMOND (Éd.), *Vox poetae. Manifestations auctoriales dans l'épopée gréco-latine*. Actes du colloque organisé les 13 et 14 novembre 2008 par l'Université Lyon 3. Lyon-Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 433 p. (COLLECTION CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 39). Prix : 39 €. ISBN 978-2-904974-38-0.

Cet ouvrage consiste en vingt contributions présentées au colloque *Vox Poetae* tenu à Lyon en novembre 2008 et organisé par Bruno Bureau et Emmanuelle Raymond. La conférence avait pour but une réflexion sur les intrusions de la voix du poète dans l'épopée antique, aux dires d'Aristote un phénomène rarement appliqué à ce genre. Le résultat est une étude variée qui traite d'un corpus étendu mais non exhaustif et qui révèle des manifestations diverses de la *vox poetae* dans les grands ouvrages épiques de l'Antiquité. Cette présence se révèle importante aussi bien pour la subjectivité et la poétique de l'épopée que pour l'évolution diachronique du genre. – Après une introduction qui énonce les questions principales et qui met l'accent sur la voix littéraire, excluant ainsi de l'étude l'auteur historique, le volume consiste en trois grandes parties, traitant chacune d'un sujet différent. La première partie, *Vox poetae, identités de l'auteur*, définit la notion centrale et sa signification dans le champ littéraire et souligne surtout la différence entre le *scriptor* historique et la voix littéraire du poète d'une part et l'influence de la *vox poetae* sur l'évolution du genre à travers des siècles d'autre part. La deuxième partie est intitulée *Affleurements d'une subjectivité poétique* et étudie les multiples manifestations de la *vox poetae*, en particulier l'apostrophe et les adjectifs et épithètes subjectifs. Finalement, la troisième partie, *Idéologies de poètes. Quand la voix du poète et la voix du citoyen se rencontrent* examine la *vox poetae* comme manifestation d'autorité et de rhétorique dans l'épopée et attire l'attention sur la signification didactique et sociopolitique du texte. La conclusion générale est suivie d'une bibliographie et de trois *indices* (*locorum*, *scriptorum recentiorum* et *notionum*). – La première partie se compose de sept articles, dont celui de Christophe Cusset et Fanny Levin, *La voix du poète dans le Corpus Theocriteum*, est le premier. Les auteurs étudient la voix du poète « modifiante » de chaque idylle, les dédicaces au début de certains poèmes et les différences entre les idylles bucoliques et urbaines. Puis, Sylvie Perceau se consacre à la *Voix auctoriale et interaction de l'Iliade à l'Odyssée : de l'engagement éthique à la figure d'autorité*. Elle constate une différence fondamentale dans l'autorité du poète par rapport à celle de la Muse dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Dans *Vox Poetae novi dans l'epyllion 64 de Catulle*, Jean-Pierre De Giorgio et Emilia Ndiaye étudient la réception de la tradition homérique et épique ainsi que l'application de cette *vox poetae*

für Altertumswissenschaft, 10, 2007, p. 1075-1087). However, a number of errors managed to escape the translator's eye; I have collected a few illustrative examples from the second book. Firstly, the verbal aspect is not always translated correctly, as Nesselrath already observed repeatedly: on p. 45, the Greek present participle δυναστεύων is not "wurde der Beherrscher des Landes", as such inchoative aspect would be expressed by the aorist participle δυναστεύσας, but rather "ruled over the territory". Similarly, on the same page, the Greek present participle βίαιος ὢν τύραννος is not "wurde ein gewalttätiger Tyrann", but rather "was a violent dictator". On p. 47, the Greek present indicative βασιλεύει is not "wurde König von Ägypten", but rather "was king of Egypt". On p. 59, the present participle ἐκβαίνουσιν is not "als sie draußen war", since such resultative aspect would be expressed by the perfect participle ἐκβεβηκυῖαν, but rather "as she was coming out". Secondly, the meaning of the Greek original, and especially of verbs, is not always mirrored exactly: on p. 46, for example, the expression διὰ τῆς Ἰλλυρίδος πορευθεῖσα is not "dann irrte sie durch Illyrien", but rather "then she travelled across Illyria". Conversely, on the same page, πολλὴν χέρσον πλανηθεῖσα is not "nachdem sie viele Länder durchzogen [...] hatte", but rather "after she had wandered over a great deal of dry land" (cf. Smith-Trzaskoma). Thirdly, the translation sometimes mentions more details than the Greek original contains: for example, on p. 47, Brodersen translates the Greek ἀνύδρου δὲ τῆς χώρας ὑπαρχούσης with "das Land war schon von sich aus wasserarm". Conversely, some colourful details of the Greek original remain untranslated: on p. 68, for example, the vivid description of Heracles strangling the dog Cerberus (οὐκ ἀνῆκε κρατῶν καὶ ἄγχων τὸ θηρίον, ἕως ἔπεισε) is greatly impoverished ("und ließ ihn nicht los, bevor er ihn überwältigt hatte"). Further, a selective bibliography on Ps.-Apollodorus' *Bibliotheca* is presented in which the most important editions, translations and articles are listed. However, the authoritative older edition by Heyne (1803) as well as the most recent commentary by Cuartero (2010-) are not included. A list of editions of ancient texts cited is likewise added. However, the fragments of Euripides are cited from Nauck, and not from the most recent two-volume edition by Kannicht (2004). Finally, the monograph closes with three useful indices of cited ancient authors, place names and mythological figures.

Ulrike KENENS

Michel PATILLON, *Corpus rhetoricum*. Tome IV. *Prolégomènes au de ideis. Hermogène. Les catégories stylistiques du discours (de ideis). Synopses des exposés sur les ideai*. Textes établis et traduits par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CXLIV-341 p. en parties doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 85 €. ISBN 978-2-251-00575-1.

Après les trois précédents tomes de la compilation connue sous le nom de *Corpus rhetoricum*, Michel Patillon vient ajouter à la Collection des Universités de France un quatrième volume, qui contient les pièces 6, 7A, 7B, 8 et 10 du *Corpus rhetoricum*. La pièce maîtresse de ce Budé est le *De ideis* (pièce n° 8), traité composé par Hermogène le rhéteur et consacré aux *ideai*, ainsi qu'aux éléments permettant à l'orateur d'acquérir la maîtrise de ces dernières. Ces *ideai* sont la clarté, la grandeur, la beauté, la vivacité, l'éthos, la sincérité et l'habileté. Pour chacune d'elles, Hermogène

décrit les pensées les plus appropriées en fonction du contexte, puis la méthode de structuration de ces pensées, enfin les moyens d'expression dont dispose l'orateur : l'expression, la figure, les côla (unités de débit délimitées par le souffle), l'assemblage, la pause et le rythme. L'auteur du *De ideis* applique principalement sa théorie aux discours de Démosthène, qu'il considère comme le plus brillant orateur politique. Cependant, Hermogène s'intéresse également aux autres rhéteurs, tels qu'Isée, Dinarque ou Eschine, en précisant quelles catégories stylistiques sont récurrentes ou absentes chez chacun d'entre eux. D'autres genres de prose et même Homère sont également abordés ; toutefois, la théorie des *ideai* s'applique plus difficilement à ces derniers, vu la grande diversité des styles. Dans son abondante introduction (près de cent cinquante pages), Michel Patillon présente de manière circonstanciée les différentes sections du *De ideis*, comme il l'avait déjà fait pour les autres traités du *Corpus rhetoricum* ; pour mieux exposer la théorie des *ideai*, l'auteur renvoie fréquemment à son essai (*La théorie du discours chez Hermogène le rhéteur*, Paris, Les Belles Lettres, 1988), ainsi qu'aux autres traités de rhétorique qu'il a publiés dans la Collection des Universités de France (Pseudo-Aelius Aristide en 2002, Anonyme de Séguier en 2005...), ce qui permet non seulement de comprendre quels sont les inspirateurs de cette théorie, mais également de mesurer l'importance d'Hermogène dans l'histoire de la rhétorique classique. Michel Patillon cite aussi de larges extraits des commentaires sur le *De ideis* écrits par Syrianos, au V^e siècle, et par un auteur anonyme du VI^e siècle, ce qui est une démarche d'autant plus appréciable qu'ils n'ont pas encore été traduits en français. La dernière édition du *De ideis*, celle d'Hugo Rabe (*Hermogenis opera*, Leipzig, Teubner, 1913), tenait largement compte des apports de la tradition indirecte mais avait, selon Michel Patillon, le défaut de privilégier certains manuscrits de la famille y, l'une des deux principales familles des manuscrits ; l'éditeur des Belles Lettres privilégie l'éclectisme, ce qui lui permet souvent de restituer le texte de l'archétype, même à partir de manuscrits *recentiores*, et d'éliminer les leçons inutiles figurant dans l'apparat critique de Rabe. De plus, les quatre-vingts pages de notes complémentaires enrichissent considérablement le contenu de ce Budé. Au *De ideis* s'ajoutent plusieurs compléments : la pièce n° 6, anonyme et intitulée « Les prolégomènes au *Des catégories stylistiques* », consiste en une introduction à l'ouvrage d'Hermogène et situe son *De ideis* par rapport au seul autre ouvrage qu'il nous ait laissé, le *De statibus* (« Sur les états de cause »). Ces « prolégomènes » figurent déjà dans l'édition de Rabe ; bien que leur publication par Michel Patillon ait été réalisée à partir de manuscrits anciens plus nombreux et plus diversifiés, son texte ne diffère guère de celui de Rabe. La pièce 7A décrit brièvement les sept *ideai* et leurs composants, probablement dans un but pédagogique. Elle fut publiée dans les années 1850 par Christian Walz, qui s'est fondé sur des manuscrits très tardifs (le plus ancien date du XIII^e siècle) et a souvent restitué des leçons de manière fautive ; en revanche, Michel Patillon s'appuie sur des témoins du X^e siècle contenant cette pièce et qui n'avaient pas été décelés par Walz. Quant à la pièce 7B, il s'agit d'une présentation concise des différentes *ideai* et de leurs sous-divisions ; elle n'avait jamais été publiée auparavant. Enfin, la pièce 10 est constituée de synopses de chaque section du traité, ainsi que d'une note sur le discours politique. De même que la pièce 7A, elle fut éditée par Walz sur la base de témoins tardifs. Par conséquent, aussi bien en raison de l'introduction complète qu'en raison de la qualité des manuscrits utilisés, l'édition de

Michel Patillon s'impose comme l'édition de référence du *De ideis* d'Hermogène et de ses compléments. Cependant, nous craignons que la mince couverture brochée de ce livre ne le rende moins résistant et, en fin de compte, moins durable que ce que l'on attendrait pour un ouvrage de référence. C'est pourquoi, tout en souhaitant le même succès au tome V, nous espérons que les prochains volumes de la Collection des Universités de France bénéficieront d'une reliure destinée à assurer leur longévité.

Julien DELHEZ

Jocelyn GROISARD, *Alexandre d'Aphrodise. Sur la mixtion et la croissance* (de mixtione). Texte établi, traduit et commenté par J.G. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 13 x 20 cm, CXCIV-145 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00579-9.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est que ce livre, issu d'une thèse doctorale, et consacré à un texte relativement court (47 pages) totalise 385 pages : l'*Introduction* compte 97 pages, la tradition du texte, 89 p. et le commentaire 86 p. Alexandre d'Aphrodise, l'Exégète d'Aristote, a joui dans l'Antiquité tardive et le Moyen Âge d'une réputation considérable, mais nous possédons sur lui peu d'éléments biographiques sûrs, à l'exception de deux documents ; le premier est l'introduction de son traité *Du destin* dans laquelle il s'adresse aux empereurs Sévère et Antonin, ce qui nous permet de situer le traité d'Alexandre entre 198 et 200 ; le prologue du *De Fato* nous permet aussi de voir en lui un professeur de philosophie aristotélicienne et même le chef de file de l'école péripatéticienne. Le deuxième document est une inscription d'Aphrodisias qui confirme la nomination d'Alexandre Aphrodisias à Athènes et qui nous apprend aussi que son père était aussi philosophe. Trois maîtres d'Alexandre sont connus : Herminius, Sosigène et Aristote de Mytilène, tous trois étaient péripatéticiens. Son œuvre, bien que perdue en grande partie, était très diverse ; au nombre de ses monographies connues, figure le traité *Sur la mixtion et la croissance*. Le *De Mixtione* comprend une introduction qui présente le problème du mélange au sujet duquel tous les philosophes se disputaient ; ensuite vient la réfutation de toutes les théories non aristotéliennes du mélange, qui est suivie par un travail d'exégèse mené principalement à partir du *De generatione et corruptione* d'Aristote. Comme l'écrit J. Groisard, Alexandre « fait d'Aristote comme le *deus ex machina* qui seul nous sauve des contradictions auxquelles se heurtent toutes les autres théories ». Il ne cesse de louer Aristote, comme en témoignent les textes suivants : « l'on ne saurait trouver d'autre doctrine qui puisse être tenue pour plus vraie ou plus claire que celle professée par Aristote, si bien qu'il n'y a que l'adoption de cette seule doctrine qui préserve ce qui sied au divin et corresponde aux faits manifestes » (in *De providentia* 10, 19-23 Thillet) « seul Aristote aura donné la vraie explication de la mixtion... » (*De mixtione* XV, 36, 15-17). Les doctrines d'Aristote sont dites être « les seules formulées conformément à la dignité des choses divines » (*De mixtione* XII, 25, 5). La conclusion du *De Fato* mentionne la pertinence religieuse de « la doctrine d'Aristote sur le destin et ce qui dépend de nous... doctrine qui, si nous l'adoptons, nous rendra pieux envers les dieux » (*De fato*, 212, 5-7 Bruns). Alexandre ne cesse pas non plus d'insister sur la difficulté ; ainsi dans le *De mixtione* I, 3, 1-8 : « La cause d'une si grande divergence

fragments relatifs à Hélène est très intéressante – même s’il semble parfois aller un peu trop loin, notamment dans son désir d’interpréter par exemple la blondeur d’Hélène comme signe d’intertextualité entre Sappho (fr. 23, 5 *Voight*) d’une part et Stésichore (*PMGF* S 103) et Ibycos (*PMGF* S 151, 5) de l’autre. L’avant-dernier chapitre (p. 43-77), le plus long, traite de Stésichore et d’Hélène dans la *Palinodie* et plus particulièrement du lien que les trois déesses Athéna, Déméter et Isis entretiennent avec la cécité, qu’elles la provoquent ou la guérissent. Ici également se trouvent quelques lectures intertextuelles hasardeuses, en ce qu’elles sont fondées sur des indices trop maigres. Le portrait positif que ce poème trace d’Hélène invite à supposer sa présentation devant un auditoire qui l’honorait comme une déesse, en d’autres termes à Sparte. Dans la conclusion (p. 79-85), l’auteur revient sur l’aspect tant panhellénique que local de la poésie de Stésichore ; la composante locale pose la question de savoir si et à quel point le poète est intervenu dans le récit fondateur du culte. L’annexe (p. 89-140) réunit des textes tirés de légendes mariales orthodoxes, de sagas islandaises et de vies de saints, dans lesquels apparaît le motif de la cécité et de sa guérison de manière similaire à la *Palinodie*. L’auteur présente ces textes de façon très instructive et en cite de larges parties ; toutefois, ses tentatives d’établir l’influence que les uns ont pu exercer sur les autres par-dessus les frontières culturelles peuvent une fois de plus sembler abusives. Le livre se clôt sur une bibliographie (p. 141-166) et sur trois index (p. 167-180), le premier listant les noms et les notions générales, le deuxième les références et le troisième les illustrations. Malgré les quelques réserves émises, toutes dues au désir de l’auteur de relier le texte de Stésichore à d’autres textes, on ne peut que recommander la lecture de ce livre : l’analyse détaillée des fragments de Stésichore et l’annexe riche et originale n’en sont de loin pas les seuls mérites.

Antje KOLDE

Laetitia REIBAUD, *Xénophane de Colophon. Œuvre poétique*. Éditée, traduite et commentée par L.R. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13,5 x 21 cm, LXXIX-112 p. (FRAGMENTS). Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-74214-4.

Cet ouvrage contient les quelque cent vingt-cinq vers qui nous ont été transmis sous le nom de Xénophane de Colophon, ainsi que plusieurs vers incomplets et quelques termes isolés. Dans l’introduction, Laetitia Reibaud nous présente l’état des connaissances actuelles sur ce poète, dont la vie nous est très mal connue. L. Reibaud aborde notamment le problème des voyages effectués ainsi que la question de la longévité de Xénophane, qui est déterminante pour l’étude de ses rapports avec les autres philosophes de son temps. La plupart des fragments sont répartis en trois sections, selon l’œuvre à laquelle ils sont rattachés : les *Élégies*, en distiques élégiaques, les *Silles*, pièces satiriques en hexamètres dactyliques, et le poème *Sur la nature*, également en hexamètres dactyliques mais qui se distingue des *Silles* par son contenu : c’est essentiellement dans cette dernière œuvre que figurent les assertions les plus représentatives de la théologie de Xénophane, à savoir ses critiques de la conception anthropomorphique que les Grecs avaient de leurs dieux, aussi bien sur le plan physique que sur le plan moral. Cependant, comme le rappelle l’auteur, la métrique seule ne permet pas d’attribuer avec certitude un fragment aux *Silles* plutôt

qu'au poème *Sur la nature*, dont l'existence même est « objet de discussions » (p. XIX). À la suite d'auteurs comme Werner Jaeger (*The Theology of the Early Greek Philosophers*, Oxford, 1948, p. 43-44) et Adolf Lumpe (*Die Philosophie des Xenophanes von Kolophon*, Munich, 1952, p. 26-28), Laetitia Reibaud met en garde le lecteur contre les réinterprétations tardives des textes du philosophe de Colophon, notamment celle de Clément d'Alexandrie, qui voyait en Xénophane un précurseur de ses propres idées, c'est-à-dire du monothéisme. Comme le rappelle L. Reibaud, Xénophane mentionne εἷς θεὸς ἔν τε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισι μέγιστος (fragment 23, p. 40) ; il ne nie donc pas l'existence d'autres divinités. C'est pourquoi le mot θεός doit être traduit par « dieu » avec une minuscule. La traductrice des Belles Lettres se penche également sur d'autres réflexions de Xénophane que celles qui « l'ont fait passer pour un théologien révolutionnaire » (p. XXX), mais qui ne sont pas moins dignes d'intérêt : ainsi, elle considère que le fragment 25, où Xénophane affirme que son dieu ἀπάνευθε πόνον νόου φρενὶ πάντα κραδαίνει, montre le poète-philosophe « en accord, dans ce fragment, avec les traditions » (p. 47, note 99), puisque de nombreux passages des épopées homériques affirment « la facilité avec laquelle les dieux accomplissent toute action, sans jamais connaître la fatigue » (p. 46, note 97). D'autres interprétations ont néanmoins été proposées pour l'expression νόου φρενί : L. Reibaud traduit ces mots par « impulsion de la pensée » (p. 46) et affirme, à la suite de Kurt von Fritz, que le terme φρήν, contrairement à νόος, « est toujours lié au commencement potentiel ou effectif d'une action » (p. 46, note 98). Mais les difficultés d'interprétation posées par φρήν et l'existence de termes composés n'étant pas liés à la notion de « commencement potentiel ou effectif d'une action » nous incitent à considérer cette assertion comme trop catégorique (voir P. Chantraire, *DÉLG*, p. 1227-1228). Par conséquent, il nous semble que la traduction de Laetitia Reibaud devrait être atténuée, à l'exemple de la traduction anglaise de James H. Leshner : « by the thought of his mind » (J.H. Leshner, *Xenophanes of Colophon, Fragments*, Toronto, 1992, p. 106). D'autre part, L. Reibaud écrit, suivant K. von Fritz, que φρήν « désigne le “cœur” en tant que siège, physique et symbolique, des sentiments et de la pensée » (p. 46, note 98). Elle ne semble pas avoir connaissance de l'article de Stanley Ireland et F. L.D. Steel (« Φρένες as an anatomical organ in the work of Homer », dans *Glotta* 53, 1975, p. 183-195), qui consiste en une étude systématique de ce terme chez Homère. L'article ne donne pas de conclusion définitive, mais les deux auteurs rappellent que φρήν a été compris tantôt par « poumons », tantôt par « péricarde », tantôt par « diaphragme ». Chez ceux qui ont la tâche de traduire φρήν, le mot « cœur » n'est donc pas considéré comme la seule solution possible. Dans le fragment 34, Xénophane énonce l'impossibilité, pour l'être humain, d'accéder à une connaissance sûre ; dans le fragment 38, il met en évidence la relativité de la perception humaine. Laetitia Reibaud dresse un panorama des interprétations que les auteurs modernes ont données de ces fragments. En ce qui concerne la métrique et le vocabulaire de Xénophane, L. Reibaud les analyse en profondeur et présente de nombreux parallèles avec les œuvres homériques, de manière à discerner non seulement les formes morphologiques ioniennes ou épiques reprises à Homère, mais également les formules extraites telles quelles de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* ; elle met aussi en évidence les créations lexicales de Xénophane et son « goût prononcé pour les mots rares » (p. LXVII), un phénomène constaté essentiellement dans les fragments élé-

giaques. Enfin, sur le plan formel, l'auteur souligne l'importance des deux héritages littéraires de Xénophane, à savoir la poésie d'Homère et d'Hésiode, qui écrivaient en hexamètres, et la poésie élégiaque, représentée notamment par Mimnerne et par Archiloque. Mais selon Laetitia Reibaud, si Xénophane écrit en vers, c'est essentiellement dans le but « de toucher un large auditoire » (p. XXXIII), et non par proximité avec les idées des poètes précédents. Ainsi, comme on peut le constater, « il emploie paradoxalement les formules homériques pour parler contre Homère lui-même et lui opposer une pensée rationaliste » (p. XXXV). Dans cette édition, qui ne comprend pas d'apparat critique, le texte des fragments est généralement le même que celui qui figure dans les *Fragmente der Vorsokratiker* de Diels et Kranz ; l'auteur a cependant effectué quelques corrections, qui sont signalées et expliquées dans les notes de bas de page. Tout au long de ce livre, L. Reibaud se montre d'une grande prudence, ce qui l'amène parfois à présenter deux hypothèses contradictoires, provenant de deux auteurs différents, sans qu'elle-même ne prenne de position pour l'une ou pour l'autre. Ainsi, elle se réfère consécutivement à Elio Rindone, pour qui « Xénophane ne fait que souligner les incohérences des croyances populaires qui accompagnent la religion traditionnelle et forgent une idée non rigoureuse et illogique de la notion de divin » (p. XXXI), et à Daniel Babut, pour qui le poète de Colophon est « le premier qui ait songé à utiliser les armes de la philosophie naissante pour une critique systématique des valeurs traditionnelles ou des idées nouvelles » (p. XXXII ; D. Babut, « Sur la théologie de Xénophane », dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 164, 1974, p. 440). Le lecteur est bien en peine de savoir si Laetitia Reibaud elle-même considère Xénophane comme un défenseur de ces valeurs traditionnelles, désireux de les débarrasser des idées incohérentes répandues par Homère et par Hésiode, ou au contraire comme un pourfendeur desdites valeurs. Mais comme elle le dit elle-même, « la question reste très difficile à résoudre » (p. XXXII). De manière analogue, si plusieurs philologues ont supposé que Xénophane avait été un « rhapsode itinérant » (p. XIV), ce qui l'aurait amené à déclamer lui-même les œuvres qu'il condamnait, L. Reibaud rappelle que « cela reste incertain » (p. XIV), car le témoignage de Diogène Laërce sur le métier de Xénophane peut être interprété de différentes manières. Le lecteur aura donc entre les mains une édition de fragments riche en commentaires, bien documentée et qui évite les hypothèses hasardeuses, aussi séduisantes soient-elles.

Julien DELHEZ

David ROSENBLOOM & John DAVIDSON (Ed.), *Greek Drama IV. Texts, Contexts, Performance*. Oxford, Aris & Phillips (Diff. Oxbow), 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, VIII-328 p., 2 fig. Prix : 48 £. ISBN 978-0-85668-870-6.

Présenté comme les actes du quatrième colloque (Victoria University of Wellington, Nouvelle-Zélande, 3-6 juillet 2007) de la série *Greek Drama* initiée en 1982 à l'Université de Sydney, cet ouvrage paru en 2012 sous la direction de D. Rosenbloom et de J. Davidson rassemble quatorze communications revues et retravaillées en profondeur par leur auteur pour la publication. Après une introduction solide sur le thème de ce volume consacré à la performance dans le théâtre grec antique avec une attention particulière pour Euripide, suit une brève présentation de

donc simplement le volume en nous arrêtant à quelques thèmes. Dans la première partie, Bacchus ouvre la voie, comme il se doit avec un Bacchus en intailles (H. Guiraud) et une imagerie symposiaque à propos d'un vase italote de Leningrad (P. Jacquet-Rimassa). L. Bricault étudie une triade divine inédite figurée sur des monnaies d'Hadrien, dans une émission régaliennne qui unit Ammon, Déméter et Harpocrate. Ph. Roy édite un relief de Mithra tauroctone apparu dans le marché de l'art, sans doute du III^e siècle, assez simple, qui a dû orner un *mithraeum* non localisable. Pour rester dans le domaine concret des sanctuaires, citons l'article de synthèse méthodologiquement novateur de W. Van Andringa qui montre, à la lumière des résultats de quelques fouilles récentes, comment l'étude des restes archéozoologiques dans les contextes sacrés font, bien au-delà des discours théoriques sur le supposé syncrétisme, progresser la connaissance des activités religieuses réelles et du polythéisme gallo-romain. Dans la seconde partie, P.-Y. Milcent s'interroge sur les découvertes en milieu humide de mobiliers métalliques : il s'agit du territoire gaulois mais de l'Âge du Bronze et ce sont des actes rituels, funéraires ? divinatoires ? ou liés directement à la sacralisation de l'eau ? Après des considérations sur l'or chez les peuples « gaulois » selon Posidonius (P. Moret), S. Péré-Noguès se penche sur quelques récits mettant en scène des femmes chez des peuples celtes d'après le témoignage de Plutarque, récits dont l'importance réelle est difficile à évaluer au-delà du possible stéréotype, tandis que P. Payen, dans la rubrique suivante, tente une synthèse des œuvres « morales » du même Plutarque en forme de « Questions ». Les deux ouvrages grec et romain sont mis en parallèle dans une interprétation qui souligne leur aspect antiauaire et leur complémentarité. Un sujet au goût du jour que l'on comparera avec la nouvelle édition des *Questions romaines*. Quant aux domaines métallurgiques, on les trouvera traités par Claude Domergue, pour le plomb de la Sierra Morena et ses identifiants isotopiques, par D. Morin et P. Rosenthal pour le fer dans les Alpes et par M.-P. Coustures pour la sidérurgie de la Montagne Noire. Un peu isolé, l'article de C. Binot sur l'usage du terme *priuatus* dans le sénatus-consulte des Bacchanales clôture pratiquement le volume en compagnie d'une étude très intéressante de Sophie Mano sur la servante dans le monde romain, en particulier dans l'épigraphie, avec un inventaire des termes et des spécialités, un aperçu d'une thèse sur le travail féminin qui recevra, espérons-le, une publication plus substantielle. Une bibliographie des travaux de J.-M. Pailler complète la livraison qui comprend encore des résumés des articles.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marco CAVALIERI (Éd.), *Industria apium. L'archéologie : une démarche singulière, des pratiques multiples. Hommages à Raymond Brulet*. Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 384 p., ill. (FERVET OPUS, 1). ISBN 978-2-87588-079-5.

Après *De Gallia* publié en 2011 pour rendre hommage à Raymond Brulet, éminent archéologue et historien, mais aussi grand gestionnaire et pédagogue, voici que Marco Cavalieri, directeur du Centre d'étude des Mondes antiques à l'UCL, où Raymond Brulet dispensa ses derniers cours pendant l'année universitaire 2010-2011, livre un autre témoignage de gratitude. On peut souligner la diligence du directeur,

bien qu'elle ait inévitablement privé l'ouvrage d'un certain nombre de contributions. Il arrive si souvent que les volumes de ce type mettent plusieurs années à paraître, sans oublier ceux qui, hélas, deviennent un hommage posthume. Le volume obéit à la loi du genre en rassemblant des contributions qui émanent de collègues et de disciples et en « illustrant » les champs de recherche du récipiendaire. Ils sont particulièrement diversifiés dans le cas de Raymond Brulet qui a mené une féconde carrière étalée sur plus de quarante années, années au cours desquelles les apports des archéologies ont littéralement « explosé ». La parole est ici donnée à vingt-six auteurs, dont les textes, aux approches très variées sont organisés en cinq grandes parties, entre un « Avant-propos » et des « Notes conclusives » émanant tous deux du responsable de l'entreprise. Après *Céramologie* (p. 17-64) qui aurait pu accueillir (à condition, bien entendu de ne pas limiter la céramologie à ses vertus de chronométrie) un des articles de la partie suivante *Cooking in Roman Tuscany. Innovations et traditions* où G. Schörner croise avec efficacité les données fournies par la céramique et par les ossements (p. 65-79) viennent : *Vie quotidienne et pratiques culturelles* (p. 65-106), *Urbanisme et environnement* (p. 109-216), *Histoire de l'art* (p. 219-249), *Réflexions historiographiques et recherches identitaires* (p. 253-374). Cette dernière partie est sans conteste la plus riche moins par des nouveautés que par un réel apport méthodologique. Même si R. Brulet fut certes « un homme de contacts, d'ouvertures, de curiosités toujours en éveil », d'aucuns ne manqueront pas de trouver un peu « à la marge » de la cohérence revendiquée par M. Cavalieri la contribution de N. Cauwe sur *La fermeture des autels à statues de l'île de Pâques* (p. 95-108). L'ensemble, en dépit des regroupements thématiques, reste quelque peu disparate et hétérogène. D'un point de vue matériel, l'ouvrage est austère, les illustrations fort ternes (voir p. 222 la fig. 4 consacrée au médaillon mosaïqué représentant Hypnos) et les cartes parfois peu lisibles (carte des préfectures de *Laeti* ou *Gentiles* p. 298 par ex.) mais les coquilles sont rares. Le titre et le décor de la couverture placent le livre sous le signe de l'*apis*. Tous ceux qui ont connu et apprécié R. Brulet auront plaisir à le revoir « tel qu'en lui-même il fut » en ouvrant l'ouvrage. Ensuite, ils ne manqueront pas de butiner au gré des centres d'intérêt qu'ils ont eu en partage avec R. Brulet, le long des chemins qu'il a ouverts ou développés. Ce livre « lance » une nouvelle collection (FERVET OPVS) qui sera consacrée à l'Occident méditerranéen de l'Âge du Fer à la fin de l'Antiquité en croisant l'archéologie et l'histoire. M. Cavalieri lui assure d'augustes débuts.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Cristina NOACCO *et al.* (Dir.), *Figures du maître. De l'autorité à l'autonomie*. Rennes, Presses universitaires, 2013. 1 vol. 15,5 x 21 cm, 360 p., ill. (INTERFÉRENCES). Prix : 20 €. ISBN 978-2-7535-2200-8.

Les figures du maître ont été délibérément examinées de manière thématique et diachronique et dans une perspective interdisciplinaire. Des chercheurs ressortissant à plusieurs disciplines (histoire, histoire de l'art, philosophie, littérature, psychanalyse) se sont penchés sur cette question beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine. Certes l'autorité est le point de départ de la relation maître-disciple et elle aboutit normalement à l'autonomie du disciple voire à sa mutation en un nouveau maître. Les éditeurs

complètement différents, sans doute pour marquer la distance avec l'époque du double gouvernement. Dès 170, les images prennent une connotation militaire, illustrant le choc causé par l'incursion des Germains en Italie et le souci d'encourager les troupes, principal récipiendaire des monnaies, et la population. En 171, les *decennalia* et les vingt-cinq ans de *tribunicia potestas* de l'empereur sont célébrés sur les monnaies, ce qui indique que la crise est passée. Après 175 et la tentative d'usurpation du pouvoir par Avidius Cassidius, Marc Aurèle s'attache à se faire reconnaître en Orient et à imposer son fils Commode comme son successeur, notamment en lui donnant des émissions monétaires, dont les sujets évoquent leur entente, rappellent son époque de César et vantent les aptitudes de Commode comme chef de guerre. Au total, Susanne Börner démontre le concours que la numismatique peut apporter à l'histoire politique, non seulement en l'illustrant, car le choix des images monétaires était à l'évidence étroitement lié aux événements et situations politiques, mais aussi en donnant une meilleure impression de la gravité de certains d'entre eux, notamment l'incursion des Germains en Italie. Plus généralement, ces images sont d'excellentes sources d'informations concernant l'auto-représentation de l'empereur, la légitimation du pouvoir et les traditions du II^e siècle.

Véronique VAN DRIESCHE

Laurent CAPDETREY et Julien ZURBACH (Éd.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, VI-280 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 46). Prix : 18 €. ISBN 978-2-35613-074-7.

Cette publication collective est le fruit de la contribution de différents auteurs à une discussion sur les mobilités grecques de l'époque archaïque à l'époque hellénistique tenue à la Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie de Nanterre. Introduisant l'ouvrage, L. Capdetrey explique que le renouvellement des approches et des concepts pluridisciplinaires qui a eu lieu ces vingt dernières années dans ce domaine justifie une synthèse de l'avancée scientifique mais également une mise en garde critique sur les notions d'ethnicité et de réseaux, récemment importées des sciences sociales et dont l'abus risquerait de mener à des visions erronées. La première partie de l'ouvrage consiste en un bilan historiographique de la mobilité grecque antique. M. Gras, pour commencer, revient sur les méthodes de lecture des trafics à l'époque archaïque par les découvertes archéologiques telles que les céramiques. Optant pour un décryptage au cas par cas ainsi qu'une périodisation précise, l'auteur souligne que c'est par sa construction séquentielle que l'archéologie permettra la meilleure approche économique et anthropologique des échanges de cette période. Ensuite, I. Malkin et C. Müller retracent l'évolution du terme d'ethnicité jusqu'à son introduction en histoire grecque par Hall. Jugeant que la théorie constructiviste, faisant depuis autorité, ne doit pas masquer le poids des héritages culturels et des circonstances, les auteurs proposent de nouvelles pistes pour la lecture de l'évolution des identités. C. Moatti, quant à elle, offre un bilan historiographique et conceptuel plus large de la mobilité en Méditerranée, rappelant que la migration n'est plus considérée comme un mouvement minoritaire, vu sous l'angle de l'accueil à l'arrivée, mais comme un processus socialisant induisant des communautés transnationales et obligeant à repenser

le sens des termes utilisés dans ce domaine ainsi que les questions liées au territoire dans les sociétés antiques. La seconde partie aborde la complexité des identités ethniques à travers deux contributions qui, loin de présenter un inventaire complet du sujet, se situent dans un cadre restreint afin de démontrer l'importance de la critique des sources. Par l'observation de papyrus égyptiens du III^e siècle av. J.-C., A.-E. Veisse démontre que les règles de nomenclatures énoncées par les souverains ptolémaïques à cette époque ne sont pas toujours respectées, en particulier dans certains documents tels que les pétitions royales dans lesquelles les ethnies ne semblent être mentionnées que lorsque le besoin d'identification le demande. En second lieu, R.-M. Bérard, considérant que les ensembles funéraires sont un matériau archéologique stable et à haute portée symbolique, se penche sur ceux de Grande Grèce et de Sicile pour mieux appréhender les relations entre colons et indigènes en contexte colonial. Sa conclusion est que les éléments de ces ensembles ne peuvent être marqueurs potentiels d'identité ethnique que s'ils sont mesurés à l'aune de différentes échelles et au moyen de la combinaison de plusieurs traits caractéristiques. La troisième partie est constituée d'analyses de la mobilité grecque en tant que phénomène démographique en rapport avec la colonisation. M. Casevitz opère d'abord une courte réflexion sur l'expression des « diasporas grecques », précisant que le substantif « diaspora » est employé pour désigner une dispersion de population bien avant que la *Septante* ne l'utilise dans son sens religieux pour parler des Hébreux. P. Arnaud, sur base des récentes découvertes d'épaves ainsi que de documents écrits, analyse les différents aspects de la navigation, tels que les techniques de construction des navires, les pratiques des routes et les sociétés de gens de mer, afin de montrer que, loin de la vision primitiviste de la pauvreté de la navigation prémoderne, cette dernière fut le vecteur d'échanges multiculturels et un outil de la colonisation, bien que les cités semblent s'être méfiées du caractère corrupteur des métiers du commerce. Pour continuer, G. Oliver, se concentrant sur le cadre géographique des cités grecques, aborde la mobilité à l'époque classique ainsi qu'à la haute époque hellénistique par le biais démographique, observant les stratégies que les entités politiques pouvaient adopter pour encourager ou enrayer les flux migratoires individuels ou collectifs. J.-M. Roubineau, pour conclure, met en lumière la conception que les cités grecques se faisaient de la mobilité par l'analyse de la catégorie des « étrangers de passage », observant que, dans le système social hiérarchisé de la fin du VI^e et du début du V^e siècle av. J.-C., ce statut de non-résident, exempt d'obligation fiscale mais dépourvu de protection juridique, place ses membres en marge de la cité et entraîne leur précarité sociale. La quatrième partie est consacrée à la notion de réseaux. Choissant les documents archéologiques que sont les amphores de transport dans le cadre des échanges méditerranéens au cours des VIII^e et VII^e siècles av. J.-C., J.-C. Sourisseau fait apparaître deux réseaux, l'un phénicien et l'autre grec, au fonctionnement et aux évolutions spécifiques mais qui peuvent se rencontrer dans des « nœuds » d'activité, montrant que la lecture des flux au moyen de cette notion peut inciter à nuancer un phénomène tel que la « colonisation » grecque en Occident. M. Dana, pour sa part, s'intéresse aux circulations individuelles de grandes figures intellectuelles du Pont dans le monde gréco-romain, montrant au terme des exemples parcourus que la mobilité culturelle, loin de s'articuler seulement de la périphérie vers les centres attractifs, suit une logique propre et dépendante des situations politiques, économiques et

sociales. D. Agut-Labordère, par le biais de la cartographie, illustre le sujet par les rapports militaires et diplomatiques que les pharaons saïtes d'une part et les indépendants d'autre part entretenaient avec le monde grec, concluant que si, sous les premiers, l'Égypte sut développer une véritable structure avec des cités d'Asie Mineure, sous les seconds, l'alliance qu'elle fit avec Athènes et Sparte ne suffit pas à lui faire regagner un rôle géopolitique important face à la puissance perse. Terminant ce parcours, S. Maillot fait appel aux documents épigraphiques, en particulier ceux d'Athènes et de Rhodes, afin d'étudier les associations dites « mixtes » florissantes à l'époque hellénistique, groupes composés majoritairement d'étrangers à la fois intégrés dans le réseau local de la cité et liés aux réseaux internationaux. Soulignant les idées essentielles développées, J. Zurbach conclut que la construction identitaire, opposée au primordialisme ethnique, n'est pas la seule explication de tous les éléments et phénomènes et que le réseau, loin d'être un mode de vie caractéristique, est un outil qui fonctionne au mieux lorsqu'on le qualifie par rapport à d'autres. Il invite par conséquent à se détacher de l'idéologie du moment afin de rendre bénéfique l'apport de ces concepts à l'interprétation des mobilités grecques. Un index des lieux mentionnés se trouve en annexe.

Nathalie DENIS

Jason CROWLEY, *The Psychology of the Athenian Hoplite. The Culture of Combat in Classical Athens*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 15,5 x 24 cm, VIII-240 p., 10 fig. Prix : 55 £. ISBN 978-1-107-02061-0.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue par Jason Crowley à la Cambridge University. Le texte est court (p. 1-128), les notes nombreuses (p. 129-215) et la bibliographie considérable (p. 216-240). Pourtant, l'article de J. Salmon « Political Hoplites », *JHS*, 92, 1977, p. 84-101, n'est pas mentionné, peut-être un oubli. Plus gênant encore, l'auteur, qui s'appuie exclusivement sur des ouvrages de langue anglaise, ignore totalement un pan de la recherche menée en France. Il est vrai que pendant longtemps l'anthropologie historique du combat est restée éloignée des préoccupations françaises. Néanmoins, depuis déjà de nombreuses années, les historiens français ont franchi des étapes décisives. Citons par exemple les travaux de S. Audoin-Rouzeau sur les combattants de la Première Guerre mondiale. Ou bien l'article de M. Detienne « La phalange : problèmes et controverses », dans J.-P. Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 119-142, qui abordait déjà une problématique semblable. Ces études auraient pu offrir une opportunité analytique intéressante à l'auteur. Approfondir l'histoire de la guerre en Grèce antique est une gageure que l'auteur se propose ici d'affronter en s'ouvrant largement aux autres sciences humaines et sociales (sociologie, psychologie). Son objectif est de chercher à comprendre les raisons de l'engagement des hoplites athéniens dans le combat rapproché. Le propos de J. Crowley est non seulement centré sur les hommes et les groupes qu'ils forment, mais aussi sur les liens sociaux et psychologiques qui les unissent et normalisent leur existence. Ce sont ces relations complexes que l'auteur cherche à cerner dans cet ouvrage divisé en six parties, qui sont parfois très inégales : l'architecture de l'agression (p. 5-21), le recrutement, la mobilisation et le déploiement (p. 22-39), le groupe restreint (ou primaire) (p. 40-69),

section se concentre sur l'épisode de la course de char de Pélops contre Enomaos dans lequel le processus de composition littéraire est étudié en regard des versions parallèles du mythe et des représentations iconographiques conservées. En fin de développement, l'auteur fournit pour soutenir son propos une traduction succinctement commentée de l'*Olympique* 1. On pourrait peut-être regretter l'absence du texte original qui aurait encore enrichi la qualité de ce travail. Néanmoins, la liste des trente-et-une illustrations et une annexe utilisées dans le neuvième exposé sont également mises à la disposition du lecteur. La cinquième et dernière partie est composée de trois contributions étudiant les rapports littéraires entre les œuvres de Thucydide et de Xénophon d'une part et certaines œuvres de la période préclassique d'autre part. Pour commencer, dans « Thucydides and Pindar: the *Archaeology* and *Nemean* 7 » (p. 265-306), le spécialiste examine comment Thucydide a su rendre l'*Archéologie* accessible à son lectorat grâce à des renvois à la littérature antérieure comme l'avait fait Pindare dans la septième *Néméenne*. En excursus, mais toujours en appui à son argumentation, J. G. Howie revient en détail sur les vers 31-34 de cette œuvre dont les interprétations sont multiples. Le second article, « The Aristeia of Brasidas » (p. 307-368), poursuit le double objectif de mettre au jour et de décrire le système d'échos épiques insérés dans le récit par Thucydide de l'occupation de Pylos par les Athéniens et de leur défaite à Amphipolis. En conclusion de la cinquième partie, « The Major Aristeia in Homer and Xenophon » (p. 369-385) se présente comme une brève confirmation des travaux de Tilman Krischer (1971) sur les procédés de narration du récit de bataille chez Homère appuyée par une comparaison avec Xénophon. J. G. Howie referme ensuite cet ouvrage avec un *addendum* au chapitre neuf, « The "Mighty Missiles" in *Olympian* 1, 111-12 » (p. 386-400), qui propose une nouvelle analyse textuelle des deux vers et une traduction de l'ensemble de l'extrait (v. 106-112).

Marc VANDERSMISSEN

Jonas GRETHLEIN & Antonios RENGAKOS (Ed.), *Narratology and Interpretation. The Content of Narrative Form in Ancient Literature*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2009. 1 vol. 16 x 23,5 cm, vii-630 p. (TRENDS IN CLASSICS. SUPPL., 4). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-021452-9.

Many of the papers included in this collection reveal in footnotes that they were presented at a conference on narratology for classicists in Thessaloniki in December 2007. The collection is divided into five parts. In the first of these, three papers insightfully discuss both theoretical and practical strands of ancient approaches to narrative. The second part revolves around a number of different concepts in modern narratology. And parts 3 to 5, finally, are organized around different literary genres: epic, lyric and poetry (3), tragedy (4) and historiography (5). The reference to *ancient literature* in the subtitle of the book is slightly misleading: among the twenty-three chapters, twenty are dedicated to Greek literature and only three to Latin. And the coverage of different genres across these two languages is very uneven. (Five chapters deal with tragedy (Greek only) but none with comedy, and except for Richard Hunter's paper on Dio Chrysostom and (most sections in) Christopher Pelling's article on Caesar narratives, there is almost nothing on imperial Greek literature.) But

more regrettable than such linguistically and generically uneven coverage is the fact that on a conceptual level, the sum of all these chapters is not a consistent book. – In the (fairly limited) section of the introduction dedicated to spelling out the rationale behind the volume, the editors observe that two important dynamics characterize narratological research of the past few decades. The first is that, while classicists have mainly followed the lead of structuralist narratologists from the 1960s and 1970s, a plurality of “narratologies” have emerged in literary theory in the meantime. The second is that these “narratologies” have addressed questions beyond literary analysis and now include film, art and music among their objects. Although the editors indicate to be interested in some of the new prospects thus generated, they are explicit that this book will adhere to “narratology in the singular” (p. 3). But of course, one might remark, it is questionable altogether whether there exists such a narratology in the first place. What is commonly referred to as “structuralist narratology” is surely not the monolithic entity that Grethlein’s and Rengakos’ label implies. Genette’s views, for example, are significantly different from Bal’s (on focalization, for example, the subject of Nikos Miltisios’, Christopher Pelling’s and Chrysanthé Tsitsiou-Chelidoni’s articles in this book), and both are in turn very different from, say, Greimas’ actantial model (explored by Marianne Hopman in this volume in connection with Aeschylus’ *Persians*). As the title of the book indicates, the editors intend to use narratology “as a heuristic tool for interpretation” (p. 3). They are explicit that “technical analysis of narrative ought not... to be an end in itself, but needs to be made fruitful for interpretation” (p. 3) – a claim reiterated by Grethlein in his own paper (p. 153) and by other contributors (e.g. p. 552). To be sure, a good number of contributions do live up to this expectation (e.g. Irene de Jong’s discussion of metalepsis in a number of Greek authors, Ruth Scodel’s typology of so-called “inadequate narratives” in Greek tragedy and Christopher Pelling’s subtle reading of focalization and its implications for interpretation in Caesar narratives, to name just a few). On the other hand, it is unfortunate that so many papers fail to address precisely what both the title and the introduction claim to be the central theme of this book, i.e. the connection between narratological analysis and interpretation. Although the editors emphasize the necessity of moving beyond the mere attribution of “fashionable” or “trendy” labels to textual phenomena (p. 3, 153), too many contributors fail to do just that. Others deal with narratological concepts in ways that raise the question of whether they even have so much as a clear understanding of the definitions of these concepts. One contributor, for example, indicates in her title to be concerned with “internally focalized’ *narrative*” (my italics) in Livy but then claims that at one point “the *narration*... becomes internally focalized” (p. 532; my italics). Six lines further down we read that it is the Carthaginians who are the objects of focalization, whereas two lines after that, finally, it is again “the narrative” that is said to be focalized. In an article on focalization, itself part of a volume that aims to come to terms with issues of narratology and interpretation, one would at least have hoped to find clarity in the treatment of key terms such as focalization, narration and narrative. An area where the contributions are generally more in line with the editors’ agenda as set out in the introduction is the combination of narratology with other approaches (p. 3-4). Throughout the volume, there are explorations of inter-connections with linguistics (Deborah Beck), performance studies (Egbert Bakker,

Lucia Athanassaki), reader-response theory (Marianne Hopman, Nikos Miltsios) and cognitive psychology (Ruth Scodel), among other disciplines and/or theories. Here too, the quality of individual contributions is very uneven but at least the volume brings together a number of approaches that document very different areas of (and roads towards) literary interpretation. Some of these offer refreshing insights or open up avenues for further research, for example by articulating valuable criticism of traditional models of narratology (e.g. Bakker and Beck). – I think that it is fair to conclude that a good number of individual papers in this book are bound to be of interest to students and scholars working on specific genres and/or texts. However, the volume as a whole is not very likely to be of much use to readers who look for a solid treatment of narratology and interpretation or a sound introduction into this topic.

Koen DE TEMMERMAN

Michel BRIAND (Éd.), *La trame et le tableau. Poétiques et rhétoriques du récit et de la description dans l'antiquité grecque et latine*. Rennes, Presses universitaires, 2012. 1 vol. 15,5 x 21 cm, 515 p., ill. (LA LICORNE, 101). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7535-2162-9.

Un volume de poids. M. Briand a réuni et édité trente contributions issues de séminaires tenus à Poitiers et Tours, qui ont abouti à un colloque dont nous avons maintenant le meilleur : toutes générations confondues, dans un bel équilibre entre hellénistes et latinistes, des chercheurs présentent, réparties en cinq sections, leurs réflexions sur l'articulation des discours descriptif et narratif, à partir d'études de cas qui explorent la littérature antique, en prose et en vers, d'Homère à Nonnos. Celles-ci sont nourries aussi bien des travaux fondateurs de théoriciens de la littérature comme Ph. Hamon et J.-M. Adam que de ceux d'antiquisants comme J. P. Aygon, R. Webb, P. Galand-Hallyn, A. Rouveret, pour ne nommer que les plus souvent cités. L'avant-propos de M. Briand expose clairement la visée de ce « travail collectif » : introduire le *trouble* dans les catégories, et instaurer une ère du soupçon sapant le mode de pensée binaire qui oppose grossièrement narration et description. Il s'agit de penser des situations textuelles complexes en encourageant une lecture active, seule capable de rendre compte du jeu avec les catégories telles que les ont définies les Anciens, dans les manuels de rhétorique, et nos contemporains. Vu la richesse de ce livre, il n'est pas question de discuter chaque article, mais de susciter l'envie de le lire, en pointant angles d'approche et problématique de chacun des intervenants. Ainsi, R. Webb, « Les *Images* de Philostrate : une narration éclatée », ouvre la première section, « Du trouble dans les catégories », en montrant, à travers l'étude de quelques cas, que la supposée clôture du tableau philostatéen explose sous le double effet de l'« énergie narrative » et de métalepses qui en brisent le cadre temporel et spatial. J.-Ph. Guez, s'intéresse, lui aussi, aux *Images* et à *Leucippé* d'Achille Tatius à travers les *ekphraseis* d'œuvres d'art, dont il souligne qu'elles sont essentiellement des représentations d'un à-venir inscrit dans l'immobilité de l'image, le peintre-rhétor se colletant avec la temporalité. Avec J.-P. Aygon, grâce à une analyse serrée d'un passage de Lucain, VII, 786-799, sont abordées les « descriptions d'actions » qui, par leur aspect fondamentalement visuel, sont littéralement théâtralisées. La contribution

parmi eux est la difficulté de la question : car d'un côté, comme il est manifeste que certains corps se mêlent aux autres, à peu près tous ceux qui philosophent sur la nature et sur ce qui se produit naturellement vinrent à chercher la cause, mais comme de l'autre côté cela est malaisé à découvrir et que de chacune des causes proposées s'ensuivent certaines difficultés propres ils se sont tournés dans des directions différentes ». J. Groisard fait remarquer qu'il est difficile et incertain de situer chronologiquement le *De mixtione* par rapport aux autres ouvrages d'Alexandre. Il expose la théorie aristotélécienne du mélange qui s'effectue principalement à partir du chapitre I, 10 du *De generatione et corruptione*. Il aborde la question stoïcienne des mélanges, puis les réfutations de la mixtion totale. La tradition du *De Mixtione* est fondée sur neuf manuscrits dont A, le *Marcianus Graecus* 257 (XIII^e -XIV^e s.) et F, le *Riccardianus Graecus* 63 (début du XIV^e s.). Le manuscrit A a engendré tout le reste de la tradition, à l'exception de F qui ne contient que les deux derniers cinquièmes du traité. Le premier travail philologique sur le texte est celui d'Ideler (1836) qui se contente de reproduire le texte de l'édition aldine de 1527, dans lequel il introduisit quelques corrections par conjectures ; en 1886, Apelt propose des conjectures supplémentaires. I. Bruns (1892) s'occupe enfin des manuscrits. Rodier propose en 1893 plusieurs corrections. C'est sur la base de l'édition de Bruns qu'est faite en allemand par Rex (1966) la première traduction dans une langue moderne. En 1971, Montanari consacre une sévère critique à l'édition de Bruns. Todd publiera en 1976 une étude sur le *De mixtione* dont Paul Moraux donnera en 1984 un compte rendu dans lequel il conclut à la nécessité d'une nouvelle édition critique du *De Mixtione*. J. Groisard décrit ensuite les témoins : le *Marcianus Gr.* 257 (p. CXI-CXIX), le *Riccardianus Gr.* 63 (p. CXIX-CXXIX), l'édition aldine (1527) et son modèle, le *Parisinus Graecus* 1848 (R), puis viennent les manuscrits du *scriptorium* de Jean Mauromates : le *Scorialensis* X, 1, 11, le *Vaticanus Graecus* 1302, les *Parisinus Graecus* 2028 et 2450, le *Taurinensis* C I 15, R ; le *Parisinus Graecus* 1848 a servi de modèle à l'édition *princeps* du *De mixtione* qui fera autorité jusqu'à l'édition critique de Bruns en 1892. Après avoir étudié la relation entre A et la tradition récente, J. Groisard étudie la situation de F et à la p. CXC, il propose un stemma du *De mixtione*. Comme il fallait s'y attendre, le philologue fonde l'édition critique sur les manuscrits A et F, en donnant la préférence à A. Les autres témoins ne sont utiles à l'édition que lorsqu'ils apportent des corrections dues à des conjectures. L'ouvrage de J. Groisard a été révisé par Marwan Rashed, autre spécialiste d'Alexandre et éditeur aux Belles Lettres du traité d'Aristote, *De la génération et la corruption* (2005). Simon BYL

Tim WHITMARSH (Ed.), *The Cambridge Companion to the Greek and Roman Novel*. Cambridge, Cambridge University Press, 2008. 1 vol. 15 x 23 cm, xv-392 p., 1 carte. Prix : 55 £ (relié) ; 19.99 £ (broché). ISBN 978-0-521-86590-6 ; -68488-0.

The last couple of decades have witnessed a goldrush towards the ancient novel. Tim Whitmarsh's *Cambridge Companion to the Greek and Roman Novel* addresses a number of themes that have taken centre stage therein: sexuality, cultural identity, religion, readership, intertextuality, corporeality, style and genre among other issues. An impressive cast of well-known scholars (all but one from the UK, the US and

Canada) explore these aspects in ways that fully live up to the expectations aroused by Whitmarsh's announcement of the book's aim and target audiences ("to provide students, scholars and the interested public with a sophisticated yet accessible point of entry into these beguiling texts", p. 1). Indeed, the individual chapters are both instructive and lucid, they are elegantly written and all offer a section containing ample suggestions for further reading. In addition, an "Index of Greek and Roman novelists" at the end of the book briefly discusses individual novels and directs newcomers to the most recent editions, commentaries and/or translations (p. 378-384). – At the same time, the volume will also be of great interest to specialists in the field. Virtually all chapters offer stimulating, original and enriching readings that take into account the most recent scholarly insights. (A few publications that will be of particular interest to readers of chapters 9 and 12 might have appeared when this book was already in print: J. Morgan's chapters in I.J.F. de Jong & R. Nünlist's *Time in Ancient Greek Literature* [Leiden, 2007] and D. Van Mal-Maeder's *La fiction des déclamations* [Leiden, 2007].) Moreover, attention is often drawn (implicitly rather than explicitly) to important avenues for further research. The emphasis on religion as a difficult concept to grasp (Zeitlin, Whitmarsh on p. 12 and 83, Connors on p. 172-173) is just one example. – In his rich and instructive introduction, Whitmarsh raises, among many other things, the important question of whether it makes sense to bundle the ancient texts that we call "novels" (a question taken up in detail by Goldhill, p. 185-200). He clarifies that in this volume this label refers to the five extant, so-called ideal Greek novels, the two Latin novels by Apuleius and Petronius, numerous Greek narratives preserved either in summary or in fragments and, "still within range, but at greater distance" (p. 2), related works such as Lucian's *True Stories*, the two known Greek versions of the Ass story, the *Alexander Romance* and the *History of Apollonius*, *King of Tyre*. He motivates this selection by referring to the self-conscious fictionality of these narratives: unlike earlier inventive prose narratives, they "use wholly invented characters (that is to say, not mythical or historical)" (p. 3). In fact, this feature connects most of the narratives dealt with in this book but not all of them. The *Alexander Romance*, for example, is highly fictionalized but nevertheless centres upon a historical figure rather than a wholly invented character. The same is perhaps true for Philostratus' *Life of Apollonius*, which is included in the "Index of Greek and Roman novelists" (p. 383) and touched upon in several instances throughout the book. Of course, the inclusion in this book of such "novelistic biographies" (as they are identified by some) is no problem in itself and resonates with the growing tendency in the field to adopt inclusive views of ancient fiction; but it does raise the question of why other such generic hybrids (such as the *Apocryphal Acts of the Apostles* and the *Life of Aesop*) have not (or only very rarely) been dealt with in the book. – The introduction is followed by eighteen thematic chapters that are distributed over four parts: "Contexts", "The world of the novel", "Form" and "Reception". The first of these discusses different backgrounds associated with the novels: literary milieux (E. Bowie), sexuality and gender (H. Morales), cultural identity (S. Stephens) and social class (T. Whitmarsh). The second part examines themes as they are constructed *within* the novelistic universe: religious experience and expression (F. Zeitlin), geographical spaces and associations between distant places and alien phenomena (J. Romm), the human body and its importance as a site of

literary self-consciousness (J. König), time (from a Bakhtinian perspective; L. Kim) and politics and spectacles as expressions of ideas about civic and political life in the Roman Empire (C. Connors). The third part shifts attention from content(s) to form(s). It explores socio-political issues activated by the concept of genre (S. Goldhill), characteristics of the style of ancient fictional narrative (and of rhetoric as its major determinant; A. Laird), intertextual self-positioning of the novels *vis-à-vis* other genres (J. Morgan & S. Harrison) and the importance of narrative and narrative theory for understanding strategies underlying focalization, narration and (un)trustworthy narration (T. Whitmarsh and S. Bartsch). The final part deals with the reception of ancient novels in later eras, an area that has only recently begun to receive more than occasional attention from classicists. It starts from the much-vexed question of the readership of the novels in Antiquity (with attention being paid also to the depiction of readers *in* the novels; R. Hunter) and further discusses their rewritings in Byzantium (J. Burton), their early translations and editions between 1300 and 1800 (M. Reeve), their influence in 16th- to 20th-century literature (G. Sandy & S. Harrison) and their 19th- and 20th-century receptions in literature, music and cinema (M. Fusillo). Although this part is inevitably selective (some readers might have welcomed, for example, a more detailed account of novelistic material in early Christian writings, which are touched upon at p. 13, 54, 83, 106 and 272), it offers insightful discussion and will act as a useful starting point for both scholars and students approaching this vast field. – Given the considerable heterogeneity of the corpus texts, the organization of the volume around broad themes (rather than, for example, individual novels) surely poses challenges to individual contributors and may at times facilitate uneven coverage of relevant texts. More often than not, however, this structure is meritorious in its ability to offer a wide range of starting points for readers interested in a number of key-debates across the genre. Moreover, several chapters, thematically diverse as they are, are connected by a number of broad strands. Ethnicity (Stephens), sexuality and gender (Morales), class (Whitmarsh), religion (Zeitlin), bodily appearance (König) and genre (Goldhill), for example, are all explored to some extent as notable markers of identity, valorization and/or status. The chapter on ancient readers (Hunter) and the paragraphs on modern, popular literature (Fusillo, p. 329-330) have obvious links with the chapter on class (Whitmarsh). Byzantine novelists (Burton) are shown to have been concerned very much with the same issues of literary self-reflection and meta-literature that are identified in their ancient predecessors (König). And finally, the part on reception, revolving as it does around the importance of ancient novels (and one's understanding of them) for the creation and interpretation of later texts, broadly complements the discussion of genre (Goldhill), which explores the implications of modern conceptions of the novelistic genre for reading the ancient texts. – This volume, in short, is a success. Given the quality, breadth and depth of the discussions, I warmly recommend it as a valuable, rich and inspiring book to both newcomers and specialists in the field.

Koen DE TEMMERMAN

Michael PASCHALIS & Stelios PANAYOTAKIS (Ed.), *The Construction of the Real and the Ideal in the Ancient Novel*. Groningen, Barkhuis, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XVI-312 p., ill. (ANCIENT NARRATIVE SUPPL., 17). Prix : 84,80 €. ISBN 978-9-491-43125-8.

This volume of the *Ancient Narrative Supplementum* series brings together thirteen of the fifteen papers presented at the fifth Rethymnon International Conference on the Ancient Novel (RICAN), held at the University of Crete in May 2009. All but one of the contributions focus on the construction of the real and the ideal in the traditional corpus of the Greek and Roman novel, often in conjunction with other classical works. – In *The Political Economy of Romance in Late Period Egypt* (p. 1-40), Daniel Selden does not confine himself to the traditional corpus of the novel. His paper deals with prose fiction within the field of Egyptian cultural production and covers a time span from the 6th century BC to the 7th century AD. Selden examines four texts that were either written in Egypt or widely read there (the Old Aramaic *Life of Ahiqar*, the Bentresh Stele in Ptolemaic hieroglyphs, Chariton's *Callirhoe* and the Coptic *Kambyses Romance*). He argues that each of these fictions reflects the increasingly marginalized position of Egypt within the Levantine-Mediterranean world system. Selden's contribution complements the picture of the ancient novels in interesting ways, particularly by encompassing a subject matter that scholars of the novel are probably less acquainted with. The extensive bibliography of 11 pages is helpful. In *But there is a difference in the ends... Brigands and Teleology in the Ancient Novel* (p. 41-59), Ken Dowden deals with the presence of brigands in ideal fiction. After providing an overview of the terminology of brigandage with a view to defining his subject, Dowden discusses both individual brigands as well as brigand groups in the different novels. He contends that brigands in the novels are not just entertainment: they also constitute a counterpoint to civilized or ideal society. Froma Zeitlin's paper *Landscapes and Portraits: Signs of the Uncanny and Illusions of the Real* (p. 60-87) treats the power of ekphrastic descriptions to blur boundaries between reality and illusion. Zeitlin discusses garden descriptions in Achilles Tatius and portraiture in Heliodorus to illustrate this "illusion of breaking the frame": the boundary that separates the viewer from the object is breached. She underpins her thesis by providing illustrations of frescoes that have come down to us. Tim Whitmarsh handles ekphrastic descriptions as well in both Achilles Tatius and Heliodorus in his contribution *The Erotics of mimēsis: Gendered Aesthetics in Greek Theory and Fiction* (p. 275-292). Drawing on the mimetic theory of Dionysius of Halicarnassus, Whitmarsh argues that women in the Greek novels should be understood both as objects of the gaze and as embodiments of the genre's creativity. Gianpiero Rosati, in *The Loves of the Gods: Literature as Construction of a Space of Pleasure* (p. 89-103), focuses on instances of divine love and how these divine paradigms both legitimize and stimulate human desire in the ancient novel. Mythological tales as paradigms for humans, more specifically young and inexperienced lovers, are also discussed by Françoise Létoublon in her contribution *Mythological Paradigms in the Greek Novels* (p. 127-145). In *Comedy in Heliodorus' Aithiopika* (p. 105-126), Margaret Doody tackles the construction of comicality in Heliodorus' novel through the use of dissonances. By exploring the possibilities of anachronisms, among others, Heliodorus

un traitement de type chronologique, alors même que l'auteur note en conclusion la difficulté de dégager des étapes claires dans la progression de la pensée de Constant, si l'on met à part le *Discours* de 1819. Face à cette difficulté, L. Fezzi ne peut caractériser que de manière trop rapide la pensée de Constant, tant celle-ci évolue rapidement et devient de plus en plus complexe. Les pistes de réflexion apportées en conclusion auraient pu limiter cet écueil. De l'aveu même de l'auteur, une approche thématique nouée autour de trois motifs récurrents aurait pu être possible. Rassembler les remarques éparses de Constant autour de ces trois thèmes que sont les institutions, la morale et l'économie aurait pu peut-être aider à tirer des conclusions plus fermes. En définitive, cette stimulante perspective n'a pas pour but de repenser les réalités antiques en faisant dialoguer deux temps éloignés. De la volonté de l'auteur, la réévaluation des formes de la liberté antique est moins le sujet de l'ouvrage que l'analyse de la pensée de Constant, prise pour elle-même. À cet égard, révélatrice est la manière de l'auteur de ne jamais critiquer les assertions approximatives et générales de Constant sur l'Antiquité. Par exemple, aucune nuance historique n'est apportée au lieu commun qui fait de Rome une nation moins commerçante qu'Athènes. Le point de vue adopté est dès lors plutôt celui de la philosophie politique. Pour conclure, le titre de l'ouvrage résume bien toute l'ambiguïté de la position de Constant. Ce dernier refuse le regret de l'Antiquité qui pousserait ses contemporains à transposer des solutions antiques à la politique moderne. Cependant, Benjamin Constant ne peut pas non plus se départir d'un certain regret teinté d'une admiration retenue envers les solutions adoptées par la République romaine.

Sophie HULOT

Sarah REY, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)*. Rome, École française, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 489 p., 3 fig. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 462). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-0932-0.

De nos jours, alors que l'historiographie a acquis ses lettres de noblesse, des institutions se penchent sur leur histoire : ici l'École française de Rome, sous la plume de S. Rey, depuis sa création en 1873 à la Seconde Guerre mondiale. Saluons un impressionnant dépouillement d'archives, de revues, le brassage d'une matière considérable dont l'organisation était difficile. L'École française de Rome fut conçue pour contribuer à l'accomplissement scientifique de jeunes gens déjà intellectuellement privilégiés puisque issus de l'École normale supérieure (ENS) ou/et de l'École pratique des Hautes études (EPHE) : des personnes qui faisaient partie de l'élite universitaire française et dont le passage par Rome devait affermir le parcours. Elle n'était pas vraiment destinée à les mettre en contact avec des savants et des modes de pensée variés puisque, hors quelques collègues italiens (de Rossi) ou étrangers (Cumont...) présents à Rome, on se connaissait à Paris, on se voyait à Rome puis on se retrouvait en France où la solidarité de corps, plus forte que les différends personnels, conduisait à une entraide professionnelle, souvent même à une endogamie familiale. Les maîtres qui influencent les membres de l'École sont ceux qui dominent la vie universitaire française. Les idées, les façons de travailler, les idéologies des membres sont ceux qui sont perceptibles en France : les études classiques sont reines à l'ENS, les agrégés de lettres sont en majorité écrasante à l'École, les agrégés d'histoire, qui auraient pu

paraître tout aussi aptes à approfondir cette matière (les « Farnésiens » sont peu philologues), étant relégués au second rang. Les sujets de recherches, inspirés par les maîtres et traités selon leur inclination – littéraire pour Gaston Boissier, rigoureuse pour René Cagnat (sans être toujours austère : on pense à l'ouvrage alerte, *À travers le monde romain*, paru en 1912) –, ne contrastent pas avec l'air du temps. Le contexte diplomatique, politique, social pèse, comme partout ailleurs : Carcopino ne peut mener sa thèse sur Ostie comme il l'aurait voulu, contraint de se rabattre sur des sources littéraires quand les Italiens reprennent sur place les fouilles d'où les Français sont écartés (p. 89). Idéologiquement, les dominantes sont les mêmes que celles de la bourgeoisie dont les membres sont issus : le poids du christianisme incite à en rechercher les traces les plus anciennes possible (p. 80) ; le principe de la colonisation n'est pas contesté, la domination européenne étant égalée à la domination romaine pour son action civilisatrice ; rien que de très ordinaire. De façon révélatrice, même l'entrée de l'École sur la scène africaine, si lourde de conséquences scientifiques, est le produit de circonstances extérieures, l'Italie s'étant résolument approprié les opérations archéologiques dans la Péninsule dès que l'unification rendit fondamentale la manifestation d'un passé commun. Il est remarquable que l'Afrique du nord, où la France s'était implantée depuis un demi-siècle, n'ait suscité pendant deux décennies aucun intérêt de la part des Romains alors que tout y était à créer – la protection *in situ* des vestiges connus, un réseau de musées, l'identification des sites pressentis, les structures de fouilles. Il fallut que l'EFR soit confrontée à l'ostracisme archéologique italien pour que ce terrain qui se révéla si fertile, qui bouleversa la destinée de certains (le terme n'est pas trop fort pour Stéphane Gsell), soit investi, conduisant à l'ouverture de chantiers qui seront aussi mythiques que ceux l'École d'Athènes (Timgad, Djemila, Lambèse, Tipasa...). Car ce qui apparaît presque comme un pis-aller, en tout cas comme le produit du hasard, allait ébranler le schéma routinier d'appréhension du monde romain à travers l'Italie, plutôt même l'Italie de la haute époque impériale, dont la partie septentrionale était négligée (p. 349). Cette étape aussi politique que scientifique, qui allait permettre à la France de tenir sa place face à la Prusse dans la course à l'accaparement du passé classique européen, mérite le verdict selon lequel l'archéologie française aurait été autre sans l'Afrique (p. 161). Mais la question parallèle doit être posée : l'archéologie africaine aurait-elle été différente sans l'École ? Alors, dans le tableau un peu morne d'une structure conventionnelle, peu portée au défrichage de domaines scientifiques, peu perméable aux idées nouvelles, peu encline à aller contre les maîtres et les principes installés, éclatent la véritable originalité et la profonde justification de l'École : avoir compris l'importance d'une aire géographique à laquelle, comme beaucoup d'autres, elle avait été jusque-là insensible et mobiliser toutes les énergies de ces jeunes savants efficaces pour construire et donner un élan à son archéologie. Tout ceci ressort du livre, mais sa structure si classique, qui mène parfois à des redites puisque le schéma d'analyse se répète d'une partie à l'autre (particulièrement les chap. 3 et 4, respectivement sur l'Afrique et l'Italie), rappelle de si près la forme des « monographies » souvent adoptée par les travaux des membres de l'École à ses débuts (p. 63), qu'on se prend à s'interroger sur les raisons de la durée et de la force de cette institution. Le poids de la documentation, joint au format par nature limité de la publication, fait de ce travail un constat parfaitement argumenté, extrêmement instructif, mais dépourvu de l'élan qui aurait fait

comprendre d'emblée la réussite de l'École. L'EFR a, malgré ou à cause du poids de la tradition, été le vivier de bataillons entraînés, parfois exécutants, mais souvent initiateurs ardents, toujours compétents, dans une entreprise qui marquera sa propre destinée et celle de l'archéologie. D'ailleurs, si l'ampleur du sujet a empêché que soient creusées des destinées individuelles, on aurait aimé en savoir plus sur ces figures qui semblent décalées par rapport au profil commun : Goyau qui passe de l'antique au médiéval, Pachtère qui s'intéresse à Paris gallo-romain à un moment où le sujet semble baroque ; même ceux qui se sont coulés dans le moule – Carcopino, Piganiol, Seston, Marrou... –, nous les découvrons enfin avec soulagement et sympathie comme des historiens insérés dans leur époque, comme des hommes enthousiastes, partiaux, de mauvaise foi, capables d'échanger des insultes à propos de Cicéron ou de lancer des anathèmes contre ceux qu'ils jugent responsables de la chute de l'empire romain, 15 siècles auparavant. Loin d'y voir les marques d'une faiblesse de l'École qui aurait échoué dans sa mission de former des individus impartiaux et froids (jugement vers lequel ce livre semble parfois incliner), on découvre des hommes engagés, passionnés pour des causes désintéressées, des hommes qui irriguent la vie intellectuelle, qui se trompent, qui sont abusés, mais toujours avec la ferveur qui avait marqué leur découverte du monde antique à leur arrivée à Rome.

Monique DONDIN-PAYRE

Anthony OSSA-RICHARDSON, *The Devil's Tabernacle. The Pagan Oracles in Early Modern Thought*. Princeton, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, vi-342 p., 3 pl. Prix : 24.95 £. ISBN 978-0-691-15711-5.

This densely argued book traces the intellectual debates about the nature of ancient oracles in the modern period. Anthony Ossa-Richardson focuses on the type of pronouncements typified by the Delphic oracles (excluding texts such as the Sibylline oracles) and on the sixteenth through eighteenth centuries, with a brief outlook onto nineteenth century views. The debates surrounding oracles serve as a focal point for two wider arguments. First, up to the eighteenth century attitudes towards paganism were directly related to one's own identity as a Christian. Discussions about oracles were thus not of a merely antiquarian nature. Second, intellectual historians should avoid identifying seemingly heterodox positions as precursors and anticipations of later Enlightenment and atheist views. Read within their historical context, they tend to share much more with contemporary, traditional views. The first part (chapters 1 & 2) sets out the standard early modern view, on which broad agreement across confessional lines existed. Two key facts were known about oracles: they were ambiguous and deceitful, and they had stopped at some point in time, related to incarnation of Christ and/or the spread of Christianity. These ideas can be traced directly to ancient and patristic sources. Indeed, for patristic authors oracles were a crucial element in their anti-pagan polemic, for the assignment of true prediction to biblical prophets vouchsafed the truth of their own religion. The polemic expressed the deep conviction that Christianity offered a better way of explaining the world. Patristic sources also provided the template for the explanation of oracles as performed by demons, who had a much more acute sense-perception than ordinary

l'information épigraphique pour établir une large diffusion des sites où la Germanie supérieure semble se détacher avec la Pannonie supérieure et la Bretagne. La validité des comparaisons est cependant fragile vu le caractère non exhaustif des occurrences retenues : la Germanie inférieure témoigne ainsi de deux temples mentionnés dans des dédicaces à Cologne et à Xanten, ce dernier n'étant pas retenu, sans explication. Quoiqu'il en soit, le nombre d'attestations danubiennes donne un poids à ce *limes* que les hasards archéologiques ne semblent pas confirmer mais est-ce un argument valable ? Le temple qui passionne aujourd'hui par sa découverte récente et son installation au cœur d'un camp est bien évidemment celui de Vindolanda. Publiée plus complètement par Andrew et Anthony Birley dans *Archaeologia Aeliana* (2010), cette chapelle explicitement dédiée à Dolichenus en vertu de plusieurs autels met directement en cause le postulat qui veut que les cultes « non traditionnels » de l'armée ne soient pratiqués qu'hors les murs. La situation non équivoque du lieu de culte amène les auteurs à se ré-interroger sur les possibles/probables exceptions à la règle qui avaient déjà été relevées, dont notamment le cas de Mithra dans la forteresse de la *legio II Adiutrix* à Aquincum. L'histoire du culte à Vindolanda est intéressante. Il est possible que le Dolichenum ait été construit originellement hors du camp et intégré sous la protection militaire directe dans le courant du III^e siècle. Il persistera jusqu'au IV^e siècle sans doute. Le volume contient aussi une communication consacrée au culte de Dolichenus à Rome due à Blair Fowlkes-Childs. La logique des développements historiques aurait dû conduire à placer ce rapport en tête des actes, du moins immédiatement après l'introduction et les origines locales. Rome a en effet connu à date haute un culte qui pourrait avoir conservé plusieurs éléments proprement syriens : c'est précisément le propos de l'auteur de revenir sur ces indices de lien conservé avec la Syrie ou du moins l'Orient en dépit des affirmations de certains. Certes la présence d'un nom ou surnom de consonance grecque chez les dévots est largement insuffisante, on le sait. Mais diverses autres bribes, comme des noms sémitiques ou d'assonance, des origines précisées, des formulations propres et des images religieuses, peuvent donner à penser que des « connections to Syria » existaient dans les pratiques et les zéloteurs du culte à Rome. Insister sur la romanité de ces cultes dans l'empire n'exclut pas d'en percevoir les éléments culturels voire identitaires dans une ville aussi multiculturelle que la capitale de l'empire. C'est en tout cas une piste de réflexion à ne pas négliger. Dernier chapitre, la représentation du dieu en contexte danubien. W. Jobst insiste sur la « romanisation » de l'aspect de la divinité en officier romain avec sa cuirasse et son casque, tout en conservant la présentation sur un taureau. – Comme tous les actes, ce volume n'échappe pas à un certain éparpillement des apports, mais il offre, 35 ans après la synthèse de M.P. Speidel centrée sur l'armée, un bilan intéressant de perspectives actuelles enrichies de découvertes récentes et du renouvellement conceptuel de ces cultes au sein de la religion romaine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nacera BENSEDDIK, *Esculape et Hygie en Afrique*. 1. *Recherches sur les cultes guérisseurs*. 2. *Textes et images*. Paris, AIBL, 2010. 2 vol. 22 x 28 cm. 1. 377 p., 11 fig. 2. 297 p., 91 pl., 5 cartes. (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, 44). Prix : 152 €. ISBN 978-2-87754-258-6.

Ces deux volumes consacrés à Esculape et Hygie en Afrique sont l'aboutissement d'une thèse qui mérite le qualificatif de « classique » au sens noble du terme : N. Beseddik exprime combien M. Le Glay, qui fut son directeur de recherche, inspira, par son monumental *Saturne africain* publié, il y a un demi-siècle, sa méthode et son interprétation. Une des caractéristiques de la première est que de la qualité du répertoire des sources, écrites et iconographiques, dépend la fiabilité de la seconde. Il est donc légitime de souligner en premier lieu combien ce dépouillement (vol. 2) est soigné. Présenté selon une logique géographique, par province (selon le découpage du III^e s.), par site, enfin par type de documents (temples, puis statues, stèles, dédicaces, objets), il comporte un point rapide sur chaque site, notamment sur le statut civique, suivi de la description et de la discussion de chaque document, les inscriptions étant développées. Les publications ont été dépouillées avec attention, ce qui permet à l'auteur d'en pointer avec vigueur d'éventuelles inexactitudes (ex. : p. 153, 2 ; p. 149 n. 166 ; p. 145 n. 148). Cette documentation solide argumente le fil directeur de la synthèse du premier volume organisée autour d'un point souvent débattu : dans quelle mesure les divinités Esculape et Hygie sont-elles des entités importées par Rome dans les provinces africaines ? Sont-elles issues de dieux indigènes dont le culte s'est poursuivi ? Comment interpréter cette continuité ou cette fusion ? Eshmun, implanté en Afrique grâce à l'expansion phénicienne, bien connu à Carthage, connut une faveur semblable à celle dont bénéficia Asklépios au fil de l'extension athénienne, elle-même relayée par la puissance romaine qui introduisit Esculape par une démarche officielle. Selon un processus désormais bien cerné dans l'empire, particulièrement en Afrique où de multiples courants se croisent et s'enrichissent, Esculape y recouvre des facettes plurielles, que l'auteur s'efforce de cerner en analysant d'abord les épithètes accolées à son nom (p. 55-63). L'enquête donne un résultat très tranché puisque *augustus* vient en tête, très largement (23 attestations pour 3 *dominus* et une seule occurrence pour chacun des autres qualificatifs, *bonus*, *sanctus* etc.). Il en va de même pour Hygie, qui n'a pas d'existence indépendante d'Esculape (sauf à Auzia, où, au début du III^e s., un couple offre un temple à *Valetudo*) : cette incarnation d'une notion abstraite, la santé, côtoyant toujours son père (plutôt que son mari) dont elle conforte et prolonge l'action guérissante, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle soit essentiellement dite *augusta*. La déduction qui s'impose est l'insertion du couple dans le panthéon romain puisque, quelle que soit la portée qu'on accorde à l'adjectif, *augustus/a* est en relation avec le culte impérial. L'association étroite entre Esculape et le flaminat perpétuel (p. 130-131) confirme cette complémentarité. Les types iconographiques de l'un et l'autre dieux (p. 63-84), quelles que soient leurs variantes, sont classiques, d'inspiration hellénistique, avec comme marque locale le choix de certaines caractéristiques. Les traces du culte consistent essentiellement en offrandes, qui vont du plus onéreux et spectaculaire, comme un temple, au plus modeste, comme une inscription ou un ex-voto, éventuellement des objets qui ont disparu, les lieux cultuels ayant été fouillés trop anciennement pour que les traces ténues des pratiques aient été relevées. Les sanctuaires sont en nombre très réduit : 18 en Proconsulaire, de nature et d'envergure diverses, 3 en Numidie, dont celui de Lambèse ; ils sont couramment associés à des thermes. La masse de cette documentation décroît d'est en ouest, les points d'ancrage étant Carthage, où le culte prend la suite de celui d'Eshmun, et Lambèse, avec son sanctuaire, établi, selon une hypothèse très convaincante, à l'occasion de la

peste de 161, et qui doit sa monumentalité à la conjonction de moyens militaires et civils. Pour le reste, les points de fixation sont des cités pérégrines ayant évolué tardivement, à la fin du II^e s. et au début du III^e s., vers des institutions romaines. Le culte ne peut donc être réduit à un processus, à un milieu, à un type de motivation. Or l'auteur choisit une grille d'interprétation rigide à cette souplesse : elle fait, non sans mal, un tri entre gréco-romain et « ambiance africaine », et répartit sites, dévots, divinités associées entre ces deux rubriques (chap. V et VI respectivement). Elle se voit bien contrainte de reconnaître à diverses reprises les difficultés de cette scission (ainsi, p. 197) qui la conduisent, par exemple, à poser un diagnostic d'« usurpation » quand figure sur une stèle dédiée à Esculape, à Lepcis, la figure de Sarapis (p. 203) alors que ce dernier est doté de pouvoirs guérisseurs et qu'aucune prescription ne régit les thèmes iconographiques choisis par les fidèles. Le partage se fait sur des critères examinés aux chapitres 2 à 4 (épithètes, iconographie, lieux de culte, dévots), d'où des redites et des *a priori* : le qualificatif *augustus*, un prêtre flamine, un dédicant militaire ou fonctionnaire suffisent à placer Esculape dans la catégorie gréco-romaine ; or la majorité des attestations de dévotion concerne des couches aisées, des administrateurs ou des notables (p. 135), et l'essentiel des épithètes associe Esculape au culte impérial ; il reste donc peu d'indices orientant vers un dieu qui serait un avatar de divinités indigènes. Dans certains lieux, Esculape est présenté comme imposé par Rome, dans d'autres comme l'apanage des classes modestes, indissociable du substrat indigène. Certains donateurs seraient désintéressés, d'autres, qui postulent une fonction, ne le seraient pas (p. 135-136). Autant d'appréciations morales de la sincérité des gestes religieux qui sont des exégèses contemporaines, opposant la spiritualité à des pratiques de convenance. Cette volonté d'affronter un Esculape/Asklépios méditerranéen à un Esculape/Eshmoun conduit à voir dans l'absence de témoignage en Tingitane non pas le reflet de la faiblesse d'une empreinte romaine, due à une occupation moins longue, mais la force de dieux maures qui auraient entravé l'implantation du culte d'Esculape (ainsi, p. 137, 141, 227). Pourquoi en irait-il différemment dans cette province que dans les autres, on s'interroge : les dieux indigènes sont-ils plus vigoureux en Tingitane qu'en Césarienne ou en Proconsulaire ? Désireuse d'affirmer à tout prix une résistance à la romanisation et une spécificité africaine, l'auteur oublie, d'une part que les préoccupations sanitaires sont universelles (chap. 9), et ne peuvent être prélevées comme marqueurs d'une société plutôt que d'une autre ; d'autre part que, dans les cités romaines, quel que soit leur statut, la religion est un ensemble d'actes codifiés grâce auxquels la communauté dialogue avec le monde divin pour assurer la sauvegarde collective. Dans toutes les provinces, les dieux des Romains ont trouvé des divinités vénérées par les populations indigènes, jamais les premiers n'ont eu comme vocation d'éradiquer les secondes ; poser la situation comme un affrontement est un questionnement de colonisation contemporaine, anachronique pour l'antiquité romaine. Probablement en partie à cause de sa date (la parution a été reportée de presque deux décennies), la thèse n'a pas pris en compte les travaux récents sur la religion romaine en général (J. Scheid n'est pas cité dans la bibliographie) de sorte qu'elle s'inscrit dans une optique dépassée trop étroitement provinciale alors que le cadre impérial l'emporte. Ce décalage est d'autant plus marquant qu'Esculape n'est pas un dieu aussi marqué par l'Afrique que Saturne, et que la grande singularité de son culte en Afrique consiste

dans le sanctuaire de Lambèse, qui cristallise les interrogations sur les relations entre militaires et civils. Il est indéniable qu'il fut implanté là par une décision officielle, dont la raison – la peste de 161-162 – est bien élucidée (vol. 2, p. 109-110), et qu'il doit son caractère monumental et sa ressemblance avec Épidaure (p. 144-155) à cette intervention officielle. Le fait qu'on n'y connaisse ni prêtre (p. 208) ni fidèle civil est une nouvelle preuve, s'il en fallait, de la fragilité de la documentation et des dangers de l'interprétation des silences. Ces restrictions n'effacent pas une mise en perspective chronologique large, un recensement documentaire minutieux, une cartographie et une iconographie précieuses, une indexation (p. 185-195), un examen soigneux des sources, comparées et mises dans des tableaux très utiles et bien pensés.

Monique DONDIN-PAYRE

Mihály Loránd DÉSZPA, *Peripherie-Denken. Transformation und Adaption des Gottes Silvanus in den Donauprovinzen (1-4. Jahrhundert n. Chr.)*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, X-312 p., 13 pl. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 35). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-09945-5.

Le livre de Mihály Loránd Dészpa se propose d'étudier le culte de Silvanus dans les provinces danubiennes (Dacie, Mésie inférieure et supérieure, Pannonie inférieure et supérieure, Dalmatie, Norique et Rhétie) entre le I^{er} et le IV^e siècle de notre ère. Il est issu d'une thèse de doctorat menée sous la direction du Pr. Wolfgang Schuller et soutenue en 2006 à l'Université de Konstanz. La recherche s'appuie notamment sur les sources épigraphiques, dont la valeur et les limites sont bien précisées dans l'introduction ; des documents iconographiques et archéologiques illustrent l'ouvrage. Un corpus final recense l'ensemble des sources explorées par l'auteur et les index sont très complets. La structure du livre reflète les orientations de la problématique, qui s'interroge sur les processus de « transformation » et d'« adaptation » qui affectent cette divinité. Les huit premiers chapitres sont de ce fait consacrés à l'étude du culte de Silvanus province par province, tandis que le chapitre final montre, au prisme des résultats précédents, la spécificité du culte de Silvanus dans l'ensemble des provinces danubiennes. L'avant-propos permet à l'auteur de déterminer les limites géographiques du sujet et de se focaliser sur le processus d'intégration progressive de ces territoires à l'empire romain. L'auteur évite avec subtilité les concepts de « romanisation », d'« acculturation » ou de « résistance », préférant mettre l'accent sur la particularité de ces territoires quant à son « Kontakt mit Rom » en tenant compte de la diversité du peuplement, de son intensité diverse, de sa complexité aussi : les villes étant de petites « Inseln der Romanität » au milieu des agglomérations des indigènes. L'auteur préfère dès lors user d'expressions telles que « kulturellen Mixtur », « indigene Völker » « Ethnische, Kulturelle und Wirtschaftlichen Konglomerate ». C'est donc dans le contexte de cette réalité sociale complexe, où se mêlent quelques membres de l'élite impériale, des soldats du *limes* du Danube, des vétérans ou encore des migrants et des commerçants que l'auteur envisage d'étudier le culte de Silvanus. Au terme de cette première approche du sujet, il aurait sans doute été souhaitable d'introduire un point d'historiographie afin de montrer la portée conceptuelle de l'analyse, de mieux se placer dans ces débats et de développer la signification des

Espagne. La raison en est simple : *Auca* est un nom indigène en pays ibérique, alors que dans l'épithaphe de Lissus il convient de lire *Auga*, une graphie latine de la mère de Télèphe, Ἀὐγή (cf. déjà *OPEL* I 225, qui donne cet exemple de Dalmatie s.v. *Auge*). – **53** : sans doute, un *Apuleius Eutychianus*, par deux fois. – **75** : restituer *Sentia Iuliana* (et non *Iuliane*, comme écrit dans l'index, p. 706), puisque le génitif grec (ainsi index, p. 712, où seule cette inscription est mentionnée) *Iulianes* détermine le nominatif *Iuliana* ; le même génitif est utilisé ailleurs, *Celer[i]nes* (**87**, restituer dans l'index *Celerina*) et *Monimes* (**237**) ; pour les substantifs féminins de la première déclinaison ayant au gén. la terminaison *-aes*, *-es*, noms propres ou appellatifs, voir H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest-Paris, 1978, p. 218 ; pour quelques *cognomina* masculins finissant en *-a* sur les diplômes militaires du III^e s., voir P. Weiss, *Chiron*, 32, 2002, p. 514. – **82** : sans doute, le gentile *Abucci[us]*, cf. *Repertorium* 3. – **90** : dans l'épithaphe de Dyrrhachium de l'esclave *Lupa* est mentionnée sa sœur *Vrsa*, deux noms tirés du monde animal ; on retrouve une situation similaire à Apulum, en Dacie, avec *Lupula* et son frère *Vrsulus* (*CIL* III 1253 = *IDR* III.5 614). Par ailleurs, notons dans le *LIA* la popularité des noms *Lupa*, *Lupercus*, *Lupinus*, *Lupus* (et les noms grecs *Lycario*, *Lycoleo*, *Lycotas*), *Vrsa*, *Vrsil(i)anus*, *Vrsulus* (index, p. 706 et 708). – **92** : la qualité de militaire du défunt (dans la *legio I Macedonica*) est très improbable. – **188** : la célèbre inscription rupestre de Byllis (*CIL* III 600) est commentée *in extenso* par R. Haensch, P. Weiß, *Ein schwieriger Weg. Die Straßenbauinschrift des M. Valerius Lollianus aus Byllis*, *MDAI(R)*, 118, 2012, p. 435-454. – **145** : épithaphe tardive de *Licinius decanus*, sans doute un grade militaire, cf. à Prusias de l'Hypios un *bb(iarchus?) decanus num(eri) scut(ariorum)*, *natione Dalmata* (*I. Prusias ad Hypium* 101) ; notons en outre que son nom est particulièrement répandu dans la région dalmato-pannonienne, cf. G. Alföldy, *op. cit.*, p. 231 (s.v. *Licinius* et *Licinianus*), puisqu'il était assonant avec la famille des noms illyriens bâtis sur la racine *lic(c)-*. – **205** : le gentile *Hetereia*, qu'on retrouve à Dyrrhachium sous la forme *Etereius* (**73**), est mal expliqué par le grec ἑταῖρος ; il était déjà connu en Italie (cf. *Repertorium* 93 et *OPEL* II 181). – **210** : rien sur le caractère illyrien du nom très fréquent *Epicadus*. – **264** : dans cette liste d'affranchis, avec des *cognomina* de facture grecque (*[Chr]ysanthus*, *Tychicus*, *Onesimus*, *[Str]atonicus*, *Epictetus*, *[---]ippus*), il convient de préférer au rarissime *[Rep]ostus* le nom grec *[Eun]ostus* (Εὐνοστός), voire *[Gn]ostus*. Ces observations mineures n'enlèvent rien de la qualité du travail épigraphique et historique livré par les auteurs du corpus *LIA*, qui rendra les plus grands services aux antiquisants. Dan DANA

Michel E. FUCHS, Richard SYLVESTRE et Christophe SCHMIDT HEIDENREICH (Éd.), *Inscriptions mineures : nouveautés et réflexions*. Actes du premier colloque Ductus (19-20 juin 2008, Université de Lausanne). Berne, P. Lang, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 473 p., nombr. ill. Prix : 88 FS. ISBN 978-3-0343-0442-9.

Cet impressionnant volume rassemble les communications présentées lors du premier colloque de l'association internationale fondée à Lausanne en 2006 sous le nom *Ductus* qui se consacre à une catégorie épigraphique longtemps méconnue, dont la valorisation accompagne l'intérêt croissant pour la vie quotidienne, les pratiques

sociales, les croyances... L'adjectif « mineures » accolé à « inscriptions » relevant donc d'un point de vue révolu dont le groupe *Ductus* combat avec raison le bien-fondé, des guillemets auraient été appropriés. Les éditeurs ont choisi d'ordonner cette masse foisonnante et disparate selon le type de support : céramique, peinture murale (on aurait préféré une autre désignation comme « enduits muraux », plus neutre), enfin tout le reste – verre, métal, mosaïque mais aussi marques sur briques (qui auraient logiquement dû être incluses dans la première partie) ; pour finir, une petite partie sur les publications et les protocoles d'inventaire. Même si ce premier congrès est naturellement plus porté à l'abondance qu'à la synthèse, le classement annoncé aurait pu être mieux respecté : puisque les supports constituent le fil conducteur, les briques auraient dû être rassemblées (Akhvlediani, p. 145-150 ; Scholz, p. 339-357 ; Granino-Cecere *et al.*, p. 385-394) ; même chose pour les inscriptions amphoriques (Ehmig, p. 71-73 ; Debidour, p. 125-135 ; Martin, p. 135-143 ; Millet, p. 151-163). Le titre comportant « *inscriptions mineures* » implique le traitement d'un type de messages précis, pas de griffonnages ou dessins qui ne comportent ni mots ni lettres ; pourquoi alors inclure les graffitis figuratifs ou géométriques (Fuchs, p. 239-240 ; Roduit, p. 261-274) ? Pourquoi balayer un spectre chronologique si large qu'on part du VIII^e s. av. J.-C. (Verdan *et al.*, p. 179-183) pour arriver au IV^e s. ap. (Fourré, p. 169-177) ? Pour donner un sens à pareille durée, une organisation selon d'autres critères aurait été plus stimulante : on aurait pu rassembler d'un côté les inscriptions « secondaires », portées sur des supports pour lesquels elles n'étaient pas prévues (graffites sur céramique, sur les murs), de l'autre les inscriptions « primaires » (estampilles sur briques, messages moulés sur les récipients en verre ou gravés sur des bijoux dès la fabrication) ; ou regrouper les synthèses qui font le point sur un thème – les amphores, les inscriptions musives de Suisse, les inscriptions des camps militaires (Schmidt Heidenreich, p. 395-402) – par rapport aux contributions pointues, portant sur un document ou un site. Les inscriptions « mineures » apportent un regard particulier sur des sujets transversaux ou les renouvellent : les pratiques rituelles constituent ainsi un axe synthétique puisque des divinités sont mentionnées sur des supports variés, dans divers contextes, de Heucate ou Zeus sur les bords du Bosphore (Fedoseev, p. 197-225), en passant par To/eu/tates dans un sanctuaire du territoire arverne (Clémenton, Ganne, p. 165-168), Mithra à Martigny (Wiblé, Cusanelli Bressenel, p. 45-59) ou Apollon et Mercure sur le territoire tongre (Vilvorder *et al.*, p. 193-196), pour finir par de nouvelles tables de défixion éclairant le culte d'*Anna Perenna* à Rome (Blänsdorf, p. 373-377). Ces apparitions de divinités sont moins attendues que les anthroponymes, les noms individuels ou groupés figurant parmi les occurrences les plus communes de cette catégorie d'épigraphes : les propriétaires de récipients, d'armes, d'objets divers indiquent volontiers leur nom (du moins est-ce ainsi qu'on interprète ces occurrences, Schmidt Heidenreich, p. 395-402), des passants griffonnent les murs (Schwinden, p. 275-281), des individus se groupent pour des raisons aujourd'hui mystérieuses (Demicheli *et al.*, p. 185-192, qui montre les limites historiques des analyses les plus impeccables méthodologiquement). Le travail sur les inscriptions mineures est ingrat ; un déchiffrement souvent ardu conduit fréquemment à une compréhension limitée du propos : en dépit de la cohérence spatiale, les graffitis du *mithraeum* de Martigny ne peuvent être interprétés (Dubois, p. 303-312), non plus qu'une longue inscription portée sur un mortier de Liberchies

(Vilvorder et *al.*, p. 194-195). C'est la raison pour laquelle plusieurs études, qui, répétons-le, devraient être rassemblées, envisagent des points techniques susceptibles de favoriser les élucidations futures : ainsi Frei-Stolba (p. 315-325), sur la graphie des fractions du denier sur les étiquettes en plomb, ou Lambert (p. 61-70), d'une utilité moins évidente, ou les expériences sur les conséquences de la position et de la morphologie du graveur (Barbet, p. 241-260 ; la déception devant des résultats ne correspondant pas aux attendus ne prive pas l'expérience d'intérêt). Quelques synthèses reprennent des acquis, sans être pour autant inutiles, loin de là : Martín (p. 135-143), sur les amphores Dressel ; Schmidt Heidenreich (p. 395-402) qui insère les textes des camps dans la vie de l'empire romain et dans le corpus épigraphique global ; un bilan fouillé des inscriptions jumelles sur verre, Hoët-van Cauwenberghe, Seillier (p. 327-338), où l'insistance sur le statut probable du propriétaire (un officier) nous paraît être risquée car l'hypothèse est exagérément réductrice. En revanche, une référence bibliographique aurait suffi pour Ehmig (p. 71-73), dépourvu de contenu informatif. Plusieurs contributions établissent des tableaux et des listes qui seront précieux pour des rapprochements futurs ; d'autres, qui énumèrent longuement, parfois avec une illustration exhaustive, des graffites incompréhensibles, réduits à des lettres, auraient pu être écourtés. Sans brider les auteurs et sans alourdir un livre déjà volumineux, les éditeurs auraient ainsi rééquilibré les présentations, et consacré de la place à deux éléments dont l'absence nous semble profondément regrettable. En premier lieu, une conclusion mettant en valeur les apports fondamentaux de ces inscriptions prétendument mineures, qui, insérant le sujet dans une histoire plus globale aurait sans doute évité certaines erreurs ; aurait pu être mise en valeur la « mixité » linguistique, beaucoup plus perceptible dans la spontanéité de ces écritures que dans les textes monumentaux, être mise en évidence une maîtrise de l'écrit et surtout de la graphie, qui va de l'écriture monumentale en capitales à la cursive en passant par une imitation de la monumentale, chaque individu utilisant le moyen à sa portée. Une élégante cursive est plus difficile à maîtriser que des capitales composées de traits mal joints (la main qui a gravé le *dolium* de Piana dell'Olmo, Raddi, Ricci, p. 75-81 possède une sûreté de trait très supérieure à celle de beaucoup d'inscriptions sur pierres) ; des ouvriers bavardant par écrit (p. 343) sont aussi familiers, sinon plus, de ce moyen d'expression que des graveurs d'inscriptions monumentales qui reproduisent des signes dont la signification leur échappe. On est aussi frappé par la circulation à travers l'empire de certaines formules, incitant à bien vivre, à se livrer aux plaisirs, à boire ... qui se retrouvent sur des supports très variés, de nature souvent incongrue (les incitations à boire sur des fibules, les encouragements érotiques sur des compas..), dans des régions éloignées, ce qui reflète sans doute plus la romanisation (des formules qui sont véhiculées partout dans l'empire) que l'onomastique, interprétée le plus souvent ici de façon approximative. Il est fâcheux de lire dans un ouvrage sur l'épigraphie que des noms uniques sont des *cognomina* (ex. Fourré, p. 169-177) ou que des noms latins et grecs ne peuvent désigner des indigènes (Wiblé, p. 47). Enfin, et malheureusement, ce volume a une lacune fondamentale : l'absence d'indices ; certes, leur composition aurait exigé un effort considérable, mais comment cette édition aura-t-elle l'exploitation qui devrait être la sienne, comment pourra-t-elle être utilisée quand les termes, les noms, les lieux, les références sont impossibles à repérer ? Des actes aussi riches, aussi variés, aussi illustrés, qui comportent tant de

listes, de confrontations de sources, de rapprochements perdent beaucoup par cette carence.
Monique DONDIN-PAYRE

Giulia BARATTA & Silvia Maria MARENGO (a cura di), *Instrumenta inscripta III. Manufatti iscritti e vita dei santuari in età romana*. Macerata, EUM, 2012. 1 vol. 14 x 21 cm, 434 p., nombr. ill. Prix : 28 €. ISBN 978-88-6056-283-8.

La documentation épigraphique latine n'est pas seulement composée de monuments lapidaires ou de bronzes juridiques. La vie quotidienne des Anciens était peuplée de graffitis divers, en particulier sur la céramique, et d'estampilles ou marques, de propriété, de fabrication ou de fonction. Cet *instrumentum* représente une source documentaire qui peut se révéler exceptionnelle pour des domaines variés, souvent peu nourris par l'épigraphie traditionnelle, comme le monde de l'économie et de l'artisanat, ou qui lui sont complémentaires, comme les pratiques cultuelles. La recherche n'est pas très ancienne et connaît aujourd'hui un développement considérable. À côté de l'association sur les inscriptions mineures sous l'appellation *Ductus* qui vient d'éditer les actes d'un colloque de 2008 (Berne 2012 ; cf *supra*), et d'initiatives individuelles de publication de sites comme Nida, Augst, Xanten ou Liberchies, d'autres entreprises, très actives, peuvent aussi être rappelées comme les colloques *Instrumenta Inscripta Latina* dont, après Pecs et Klagenfurt, le troisième vient de se réunir à Macerata. Le volume des actes est particulièrement intéressant car il dessert une thématique précise et cohérente : la vie dans les sanctuaires et l'*instrumentum* « sacré ». Réunion italienne oblige, la part belle est faite aux découvertes de la péninsule, ce qui se justifie d'autant mieux que la documentation y est riche et variée, autrement dit un matériau de référence pour l'ensemble du monde romain. Première pièce : la tuile inscrite de Tifata et son contexte du temple de Diane par L. Chioffi, un texte bien connu mais toujours problématique. Ensuite, par D. Nonnis et S. Sisani, un bilan des inscriptions « mineures » d'époque républicaine en Italie centrale, en latin et langues italiques, suivi d'un petit corpus de graffitis inédits de la *regio VI* et de deux tableaux répertoriant l'*instrumentum* en contexte cultuel, ou non, de la Sabine, du Picenum et de l'Ombrie. Autre étude d'ensemble, celle que S.M. Marengo et M.G. Granino Cecere consacrent aux tuiles « sacrées » d'Italie romaine, aux marques et estampilles significatives d'un lieu de culte ou d'une divinité, dont les interprétations ne sont pas toujours claires. On en rapprochera les tuiles et briques civiques que connaissait aussi le monde romain et qui ont fait l'objet d'une étude récente (M. Dondin-Payre, dans *Integration in Rome and the Roman World*, Leyde, 2013, p. 243-262). Synthèse également, celle que R. Wedenig établit pour les graffitis à caractère religieux découverts en Autriche romaine, avec un tableau récapitulatif fort utile, dont on regrettera cependant le caractère un peu anachronique du cadre géographique retenu. Il y aura matière à comparaison pour nos menues inscriptions qui viennent de livrer Belisama dans le panthéon des Tongres (*Signa*, 2, 2013, p. 146-148). Citons encore les plaquettes métalliques en forme de palmes (qui ont par ailleurs fait l'objet récemment d'une étude d'ensemble par N. Birkle) que décrit E. Weber, ex-voto dont les textes souvent structurés s'apparentent davantage à la grande épigraphie qu'à l'*instrumentum*. On pourrait faire la même remarque à propos

d'Algérie (Abdelouhab, Soltani, p. 73-85) aurait pu être plus qu'une constatation et donner lieu à une amorce de synthèse ; la relation de la rencontre entre Massinissa et Ptolémée (Laporte, p. 213-219) reste à un niveau trop superficiel pour être autre chose qu'une anecdote ; la tentative de Nelis-Clément (p. 237-268) d'interpréter la présence de soldats romains dans le désert inspire surtout une défiance envers la rareté des témoignages, d'autant que, si l'armée romaine s'est provincialisée, elle s'inscrit toujours dans le cadre impérial, où les troupes sont affectées à une zone (la notion de perméabilité entre forces militaires de part et d'autre de la « frontière » est douteuse), et que le fait de servir dans une région n'implique pas une communauté culturelle avec la population de celle-ci. L'indexation permettra aux lecteurs de repérer les témoignages ou les lieux qui les intéressent plus particulièrement, mais on aurait souhaité que la belle introduction (J. Desanges) trouve un équivalent dans une conclusion synthétique qui aurait fait le bilan des apports de cette publication originale.

Monique DONDIN-PAYRE

Agnès GROSLAMBERT, *Lambèse sous le Haut-Empire (I^{er}-III^e siècles). Du camp à la cité*. Lyon-Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 193 p., 29 pl. (COLLECTION CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN). Prix : 28 €. ISBN 978-2-904974-39-7.

Ce petit livre doit, si l'on en croit la 4^e de couverture, nous « inciter à goûter l'austère grandeur de Lambèse au voisinage de l'éclatante Timgad » ; or, il n'y est jamais question de Timgad, aucune comparaison n'y est donc proposée. Il est vrai que, parmi les cités de l'empire, Lambèse constitue un cas particulier, à de multiples points de vue. Le premier, extérieur mais fondamental, est documentaire : le camp de Lambèse était unique, non par ses caractéristiques mais parce que, situé en limite des zones habitées, il avait été totalement préservé jusqu'au milieu du XIX^e s. quand le tiers environ de son emprise fut recouvert par une prison qui, depuis, n'a cessé de se développer : les vestiges furent mis au jour en même temps qu'ils étaient en grande partie détruits. Assurément, Lambèse serait restée aussi grandiose que Timgad si ce hasard n'en avait effacé toutes les nécropoles, les habitations, et une grande partie des monuments publics. Une autre particularité est la dualité du lieu, qu'exprime le titre « du camp à la cité » : Lambèse romaine est née parce que la 3^e légion y fut cantonnée, mais elle se développa jusqu'à devenir une cité et la capitale de la province, selon un processus qui n'est toujours pas totalement élucidé, faute de témoignages directs. Or, ce livre ne choisit pas entre l'approfondissement érudit de cette si remarquable évolution et une présentation à l'intention d'un public d'amateurs éclairés auxquels il ferait percevoir la grandeur de Lambèse. Des développements généraux, qui ne peuvent concerner qu'un lectorat non antiquisant, expliquent ce que sont les milliaires (p. 16), les soldats (*passim*, spéc. p. 54, 62, etc.), la définition et l'usage des arcs de triomphe, le *forum*, (p. 30 sq.), « ouvert à tous » sur lequel se déroulent les fêtes « avant la construction de l'amphithéâtre » (p. 29), comme si les finalités de l'un et de l'autre équipement étaient équivalentes. Mais ce public auquel sont destinées ces explications élémentaires, pour ne pas dire simplistes, ne peut comprendre ce qu'est la *groma* (p. 23-24), qui sont Delamare ? Carbuccia ? que sont les *principia*, quel est leur usage

(p. 24) ? sans parler de la liste des femmes qui ont un prénom (p. 65), dont l'intérêt dans pareil ouvrage laisse perplexe, étant donné l'absence d'explication et de renvoi bibliographique (M. Kajava, *Roman Female Praenomina*, Helsinki, 1995). L'association de la représentation de Marsyas à la constitution en cité (p. 28) aurait nécessité une élucidation et au moins une référence (Servius, *ad Aeneida*, 3, 20 ; Macrobe, *Saturn.* 3, 12 ; J. Paoli, *Marsyas et le ius Italicum*, *Mél. Arch. Hist.*, 1938, p. 96-130). La question du *forum*, dont l'emplacement est hypothétique, n'est pas résolue clairement, du moins dans les p. 28-29 consacrées au sujet, quoique, par la suite, il soit évoqué comme une évidence (ex. : pl. 8), sauf sur le plan où sa mention est suivie d'un point d'interrogation. Si les grandes parties sont clairement structurées l'une par rapport à l'autre, la confusion domine dans leur agencement interne : un sujet est abordé, on passe à un autre avant de revenir au premier. Par exemple, les pages sur l'agriculture (p. 54-58) où les thèmes – approvisionnement en eau, cultures, surtout celle des oliviers, statut des cultivateurs – sont brassés dans le désordre, sans clarté et sans justification. Il est péremptoirement affirmé que la légion « s'est préoccupée de faire reculer la limite des terres désertiques » (p. 55) ; mais, puisque Lambèse est devenue une *ciuitas*, un territoire lui a été attribué, comme pour toute cité de l'empire ; qu'en fut-il alors de la question cruciale de répartition des terres entre la cité et l'armée ? Vers l'est, les cités, celle de *Verecunda* notamment, sont très proches, donc le territoire civique lambésitain n'a pu se développer que vers le sud, l'ouest (le camp d'entraînement, qui ne figure pas sur le plan, se trouve au sud-ouest) et sur les contreforts des Aurès, là où s'étendaient les immenses nécropoles, nécessairement incluses dans les limites de la cité (M. Dondin-Payre, dans *Les monuments et les cultes funéraires*, Paris, 2010, p. 77-121). La confusion entre ville et cité ne permet pas de lever l'obstacle à la clarification, toujours en suspens, de l'évolution du statut civique ; des annonces prometteuses (p. 27) faisaient espérer que l'articulation entre les entités arbitrairement définies comme « ville haute » et « ville basse » serait éclaircie. La confusion des arguments va à l'inverse : les arcs « de triomphe » (p. 30-32), internes à la trame urbaine, ne sont pas distingués des portes qui auraient été percées dans une muraille cernant la ville, donc marquant ses limites. Une muraille urbaine est parfois associée à un statut civique, mais, des arcs de Lambèse subsistant, qui illustrent plusieurs des cas de figure ayant déterminé l'érection de ces monuments (C. Blonce, dans *Le quotidien municipal dans l'Occident romain*, Clermont-Ferrand, 2008, p. 595-623), aucun ne peut être mis en relation avec un mur. Pareilles confusions, erreurs et imprécisions sont constantes : le camp d'entraînement de la légion n'est connu que par les fouilles de l'abbé Montagnon (p. 25), puisque la description détaillée de sa colonne doit aussi beaucoup au dessin qu'en fit le capitaine Delamare (M. Dondin-Payre, *B.S.N.A.F.*, 1995, p. 70-74). À quoi servent les 7 pages de bibliographie finales quand les références ne sont pas données dans les notes, réservées aux renvois aux travaux d'Y. Le Bohec (parmi des dizaines d'exemples : p. 22 « comme on l'a dit » ; p. 101 « une étude récente propose ... ») ; comment comprendre les renvois à « l'*Atlas archéologique* » sans précision (un ex. : p. 55) puisque cet *Atlas* est l'œuvre de St. Gsell, sous le nom duquel il apparaît p. 108, comme cela aurait dû être le cas partout ? Il est fait grand cas (p. 67) de l'oubli de M. Le Glay (il y a 30 ans) d'un sénateur, lambésitain « depuis trois générations », mais aucune référence n'explicite cette affirmation très précise ; les renvois aux planches sont faux, leur

nombre ayant dû changer sans que les corrections soient faites ; des inscriptions sont citées sans référence (ex. : p. 40, 42, 56 etc.), d'autres énumérées sans que leur utilité soit évidente ; très peu de documents originaux, pas de crédit pour ceux qui semblent l'être ; des légendes parfois erronées (ex. : p. 173, pl. 27 : la très célèbre mosaïque n'est pas celle « de l'entrée du temple d'Esculape » mais d'une des pièces adjacentes, à droite), et des renvois manquants (ex. : p. 46 pas de renvoi à la pl. 16) ; des choix inappropriés (au lieu de la coupe du cap Bougaroun, pl. 2, p. 115, qui est situé près de Philippeville/Skikda sur la côte, à presque 200 km à vol d'oiseau, censé « mettre en évidence le relief élevé et tourmenté des Aurès », une coupe de la chaîne qui domine Lambèse aurait été plus appropriée). Au total, une déception suscitée par le laisser-aller, le manque de clarté et d'approfondissement. Monique DONDIN-PAYRE

Antony HOSTEIN, *La cité et l'empereur. Les Éduens dans l'empire romain d'après les panégyriques latins*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 543 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 117). Prix : 35 €. ISBN 978-2-85944-712-0.

Ce livre est au premier abord une étude des relations entre une cité de l'Empire d'Occident, la *civitas Aeduorum* et l'État romain, fondée principalement sur l'analyse des *Panégyriques latins* V(9) et VIII(5). Toutefois, la démarche originale et féconde de son auteur, inspirée *a posteriori* de la *microstoria*, appuyée sur une réévaluation d'une documentation longtemps négligée et habilement confrontée aux sources littéraires, épigraphiques et archéologiques, dévoile les rapports complexes noués entre les cités et le pouvoir et conduit ainsi A. Hostein à écrire une passionnante histoire politique et idéologique de l'Empire romain et de la « civilisation municipale » au seuil du Bas Empire. L'ouvrage se compose de trois grandes parties successivement dédiées aux aspects rhétoriques, institutionnels et idéologiques contenus dans sa documentation. Dans la première partie, l'auteur revient sur les mécanismes de constitution et de réception du corpus des *Panégyriques latins*, dénigrés par les préjugés négatifs des historiens, d'abord sur le genre épideictique perçu comme nécessairement insidieux, et ensuite sur le Bas Empire qui aurait été incapable de produire une documentation féconde et originale. L'auteur montre que cette dépréciation est d'autant plus infondée que les *Panégyriques latins* V(9) et VIII(5) ne sont pas des « panégyriques », mais des discours d'ambassades. Le premier fut prononcé à Autun par le rhéteur Eumène, dans les premiers mois de l'année 298, à l'occasion d'une visite d'inspection du gouverneur, devant lequel l'orateur défend la cause de la reconstruction des écoles de la ville. Le second, lu à Trèves devant l'empereur par un notable éduen resté anonyme, le 25 juillet 311, jour de célébration du *dies imperii* de Constantin, est un *gratiarum actio*, pour l'obtention de privilèges fiscaux par la cité d'Autun. Dans ces discours, les éloges qui ne s'adressent pas seulement à l'empereur mais aussi à la *civitas Aeduorum*, ne sont pas une finalité mais des arguments et une justification de ce qui a été donné. Ces discours relèvent de ce que l'auteur propose d'appeler la « diplomatie intérieure ». Dans une deuxième partie, A. Hostein peut alors légitimement extraire les informations historiques présentes dans ces discours. C'est d'abord le dossier de la restauration d'Autun par les Tétrarques, réelle et non mythique, qui est abordé. Il

époque il est question de mesurer l'impact de l'invasion « barbare » de 167 à Concordia (G. Cresci Marrone, Fr. Luciani et A. Pistellato), puis dans les décennies suivantes de suivre les évolutions divergentes de plusieurs sanctuaires du Latium vetus (M.G. Granino Cerere). Dans la foulée, E. Melchor Gil consacre sa recherche au processus de renouvellement des sénats locaux, en comparant ceux d'Irni et de Canusium, dans un tableau socio-institutionnel de portée large qui couvre tout le Haut Empire. Passant ensuite aux années 295-310 où Autun et la cité des Éduens connaissent un grave problème financier et fiscal, M. Kasprzyk et A. Hostein en observent les symptômes, tentent de mesurer ses effets et de définir les réactions tant impériales que locales sur la base de l'examen conjoint des sources archéologiques et des panégyriques latins. Une étude fort intéressante qui pourrait devenir un modèle de compréhension du fonctionnement de certaines cités gallo-romaines au Bas-Empire. Signalons encore une étude d'une brièveté surprenante, sans doute à interpréter comme un aperçu du sujet, où Bl. Pichon présente un bilan du fait évergétique dans les Gaules et les Germanies et son évolution au III^e siècle. Quelques pages, avec tableaux récapitulatifs très sommaires, une rareté marquée de références précises et de justifications chronologiques et des confusions institutionnelles (en ce qui concerne le *vicus* par exemple) ne rendent assurément pas justice à un sujet aussi vaste. Pour clore le volume, on trouvera une conclusion de François Chausson qui s'apparente davantage à un résumé des contributions successives, quelques discussions et de bons index. – Assurément, ces trois volumes resteront des références importantes et des instruments de travail fort utiles, mais la qualité de plusieurs communications marquantes ne compense pas tout à fait l'éparpillement des sujets parfois fort éloignés des questions de pratique municipale, et les sauts chronologiques répétés.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Stéphanie GUÉDON (Dir.), *Entre Afrique et Égypte : relations et échanges entre les espaces au sud de la Méditerranée à l'époque romaine*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 326 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 49). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-077-8.

Fruit d'un colloque tenu à Limoges en 2010 enrichi de contributions supplémentaires, ce gros volume se propose de dessiner les échanges entre l'Afrique et l'Égypte, deux régions dont la proximité géographique aurait fait augurer une proximité relationnelle. Or, depuis l'Antiquité, l'Afrique orientale a été considérée comme solidaire de l'Asie, les parties occidentales constituant la « véritable » Afrique, encore que seule la bande côtière de la zone qui relie l'Égypte à la future province de Cyrénaïque ait été bien connue. Ce volume pose deux questions : qui l'emporte, de la géographie ou du passé culturel ? L'emprise romaine a-t-elle induit une unification assez forte pour que les échanges de toutes natures – économie, technique, savoirs, culture – entre l'Afrique et l'Égypte se densifient ? Les approches sont très variées, certaines beaucoup plus fertiles que d'autres. Parmi ces dernières, l'analyse détaillée, qui dessine une évolution chronologique sur une longue période, de la présence de céramique africaine en Égypte (Ballet, Bonifay, Marchand, p. 87-117) ; ce commerce, le plus banal qui soit, présente deux aspects paradoxaux : il est plus tardif qu'entre

d'autres régions pourtant beaucoup plus éloignées entre elles, et il se fait uniquement dans le sens Afrique-Égypte, par mer probablement. Ces spécificités insèrent l'Afrique dans l'empire romain, où la circulation de céramique constitue un des courants commerciaux majeurs, quand l'Égypte apparaît à l'écart. Il n'est pas si fréquent que des bilans aussi précis débouchent sur des conclusions historiques majeures, et cette réussite doit être soulignée. Il en va de même pour l'étude sur les Garamantes (Gatto, Mori, p. 221-235), fondamentale puisque les Garamantes sont le pivot des relations entre les zones côtières et le désert méridional ; cette fonction est si indispensable qu'elle est attestée du VI^e s. av. au IV^e ap. J.-C. : peu importe que l'empire romain ait disparu, le rôle d'intermédiaires joué par les Garamantes ne faiblit pas. La part des témoignages archéologiques est toujours capitale puisque les attestations littéraires et historiques minimales insistent surtout sur la méconnaissance qu'ont les autres peuples de ce qui se passe au-delà de la bande côtière, dans les étendues désertiques. Celles-ci jouent un rôle primordial comme intermédiaires avec le nord, mais aussi comme centre de productions : le commerce de la laine de l'oasis Kharga, en Égypte (Gradel, Letellier-Willemin, Tallet, p. 119-141), prouve l'insertion des oasis dans les échanges avec la Libye côtière, pour lesquels le chameau est fondamental. Départager le diffusionnisme de l'évolutionnisme s'avère délicat ; plus simplement dit discerner si les savoirs, les cultures, les pratiques viennent d'une autre région (en l'occurrence à une époque haute, de l'Orient), comme c'est le cas des techniques d'irrigation, très antérieures à l'occupation romaine (Reddé, p. 145-156) ; ou s'ils se sont transformés à partir de données locales. De ce point de vue, la filiation qu'établit Leveau (p. 157-172) entre les techniques hydrauliques en usage à Césarée de Maurétanie et celles d'Alexandrie est très instructive de la complémentarité qui se construit entre les différentes aires : les spécialistes orientaux sollicités par Juba II et Cléopâtre ont permis la mise en œuvre d'ouvrages hydrauliques monumentaux supérieurs à ceux qui auraient pu être réalisés avec les ressources locales ; mais celles-ci ont mis ces savoirs à profit pour concevoir et d'édifier une nouvelle ville, beaucoup plus étendue que celle que leurs propres compétences hydrauliques ne l'auraient permis. Qu'il faille donc réfléchir en termes d'échanges et non d'influences, qui impliqueraient la supériorité d'une partie sur l'autre, l'étude de Marini (p. 173-186) qui confronte les bustes funéraires de Cyrénaïque aux portraits du Fayoum le montre aussi de façon convaincante : à l'arrivée des Romains, les pratiques funéraires de Cyrénaïque évoluent avec l'apparition des bustes-portraits réalistes ; toutefois l'apport culturel et technique romain n'est pas évident car ces bustes rappellent de très près (la ressemblance physique, les accessoires) les portraits du Fayoum ; il semble donc que l'unification étatique sous l'autorité de Rome a favorisé les échanges culturels et l'adaptation d'expériences extérieures à des réalisations locales. Pareilles interactions peuvent se constater jusqu'à des époques tardives (IV^e-VII^e s. ap. J.-C.) : le développement des églises et des architectures chrétiennes en Cyrénaïque et en Égypte (Michel, p. 187-209) montre que certains traits sont partagés (sculpture de type grec, mosaïques romaines) ; même si l'église de Cyrénaïque dépend de celle d'Alexandrie, la communauté culturelle profonde s'est tissée avec le Proche Orient. On voit combien les échanges Afrique-Égypte s'inscrivent dans des cadres variés, se manifestent sous des formes diverses ; de ce point de vue, le livre est une réussite, un peu entachée par quelques faiblesses : l'inventaire des objets égyptisants dans les musées

d'Algérie (Abdelouhab, Soltani, p. 73-85) aurait pu être plus qu'une constatation et donner lieu à une amorce de synthèse ; la relation de la rencontre entre Massinissa et Ptolémée (Laporte, p. 213-219) reste à un niveau trop superficiel pour être autre chose qu'une anecdote ; la tentative de Nelis-Clément (p. 237-268) d'interpréter la présence de soldats romains dans le désert inspire surtout une défiance envers la rareté des témoignages, d'autant que, si l'armée romaine s'est provincialisée, elle s'inscrit toujours dans le cadre impérial, où les troupes sont affectées à une zone (la notion de perméabilité entre forces militaires de part et d'autre de la « frontière » est douteuse), et que le fait de servir dans une région n'implique pas une communauté culturelle avec la population de celle-ci. L'indexation permettra aux lecteurs de repérer les témoignages ou les lieux qui les intéressent plus particulièrement, mais on aurait souhaité que la belle introduction (J. Desanges) trouve un équivalent dans une conclusion synthétique qui aurait fait le bilan des apports de cette publication originale.

Monique DONDIN-PAYRE

Agnès GROSLAMBERT, *Lambèse sous le Haut-Empire (I^{er}-III^e siècles). Du camp à la cité*. Lyon-Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 193 p., 29 pl. (COLLECTION CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN). Prix : 28 €. ISBN 978-2-904974-39-7.

Ce petit livre doit, si l'on en croit la 4^e de couverture, nous « inciter à goûter l'austère grandeur de Lambèse au voisinage de l'éclatante Timgad » ; or, il n'y est jamais question de Timgad, aucune comparaison n'y est donc proposée. Il est vrai que, parmi les cités de l'empire, Lambèse constitue un cas particulier, à de multiples points de vue. Le premier, extérieur mais fondamental, est documentaire : le camp de Lambèse était unique, non par ses caractéristiques mais parce que, situé en limite des zones habitées, il avait été totalement préservé jusqu'au milieu du XIX^e s. quand le tiers environ de son emprise fut recouvert par une prison qui, depuis, n'a cessé de se développer : les vestiges furent mis au jour en même temps qu'ils étaient en grande partie détruits. Assurément, Lambèse serait restée aussi grandiose que Timgad si ce hasard n'en avait effacé toutes les nécropoles, les habitations, et une grande partie des monuments publics. Une autre particularité est la dualité du lieu, qu'exprime le titre « du camp à la cité » : Lambèse romaine est née parce que la 3^e légion y fut cantonnée, mais elle se développa jusqu'à devenir une cité et la capitale de la province, selon un processus qui n'est toujours pas totalement élucidé, faute de témoignages directs. Or, ce livre ne choisit pas entre l'approfondissement érudit de cette si remarquable évolution et une présentation à l'intention d'un public d'amateurs éclairés auxquels il ferait percevoir la grandeur de Lambèse. Des développements généraux, qui ne peuvent concerner qu'un lectorat non antiquisant, expliquent ce que sont les milliaires (p. 16), les soldats (*passim*, spéc. p. 54, 62, etc.), la définition et l'usage des arcs de triomphe, le *forum*, (p. 30 sq.), « ouvert à tous » sur lequel se déroulent les fêtes « avant la construction de l'amphithéâtre » (p. 29), comme si les finalités de l'un et de l'autre équipement étaient équivalentes. Mais ce public auquel sont destinées ces explications élémentaires, pour ne pas dire simplistes, ne peut comprendre ce qu'est la *groma* (p. 23-24), qui sont Delamare ? Carbuccia ? que sont les *principia*, quel est leur usage

travail d'*aggiornamento* n'a été entrepris, pas même l'ajout des renvois à l'*Année épigraphique*, pas même la compilation d'un index. Ici aussi il faut souligner ce manque qui, dans un ouvrage d'épigraphie contenant par nature foule de noms et de termes précis, mettant en œuvre tant de notions diverses et parfois techniques, réduit considérablement les apports qu'on pourrait en attendre. Le travail de M.G. Bertinelli Angeli aurait mérité plus d'attention.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bernard RÉMY et Henri DESAYE, *Inscriptions latines de Narbonnaise. VII. Les Voconces – 1. Die*. Paris, CNRS Éditions, 2012. 1 vol. 22 x 28 cm, 451 p., nombr. ill. (XLIV^e SUPPLÉMENT À GALLIA). Prix : 95 €. ISBN 978-2-271-07310-5.

Conformément au principe de la collection des *Inscriptions latines de Narbonnaise*, ce volume rassemble les inscriptions, mis à part l'*instrumentum* et les textes chrétiens, d'une entité administrative ; il diffère des autres tomes de la série par la définition de cette entité : alors que l'unité prise en considération est d'ordinaire la cité, subdivision unique des provinces romaines, ici les 280 inscriptions ne concernent que le nord de la cité des Voconces, dont la capitale serait Die. Les éléments du point essentiel de ce partage de la cité sont examinés dans l'introduction (p. 41-52). La situation est très étrange puisque les Voconces auraient vu leur territoire civique partagé : le sud de la cité, où le relief montagneux marqué rend les communications difficiles, aurait acquis une autonomie (p. 37) à une date indéterminée. La portée et la nature de cette autonomie restent tout à fait hypothétiques car elle n'a pas laissé de traces institutionnelles ; les *pagi* et *uici* (p. 37) portent des traces de la parcellisation territoriale imputable aux données géographiques, mais ne constituent pas des preuves d'indépendance territoriale ; on connaît pareilles situations dans de multiples autres cités, qui n'ont aucun influence sur l'unité civique. Luc aurait été une des deux capitales, pour le nord, avec Vaison au sud, d'après une phrase de Pline, et Die aurait pris la succession de Luc. Mais aucun témoignage ne documente de fonctions autres que religieuses, et on ne peut manquer d'être frappé de l'absence totale dans le corpus de tout magistrat siégeant à Die ; que des fonctions municipales y soient mentionnées n'a rien pour étonner puisque les officiels qui ont la charge du territoire sont susceptibles de venir de la totalité de celui-ci, *a fortiori* d'une agglomération assez importante pour avoir, à une date indéterminée, accédé au statut de colonie (p. 51 : tout le texte est rédigé comme s'il s'agissait de la ville et non d'un territoire). La question nous semble d'autant moins tranchée que tous les documents qui mentionnent une activité officielle, ou même simplement publique à Die, la mettent en relation avec la cité des Voconces, et il nous semble que la précision *Vocontiorum* après *Dea Augusta* se propose, au contraire, de souligner l'appartenance de l'agglomération à la cité. Depuis les études d'A. Chastagnol et de J. Gascou (*Actes du X^e congrès international d'épigraphie grecque et latine*, Paris, 1997, p. 60 et 128-134), rien n'est apparu pour éclairer la formule de Pline, qui attribue deux *capita* aux Voconces. Plutôt qu'une partition de la cité, il est plus conforme à la documentation de penser à une sorte de délégation à Luc puis Die de certaines opérations de gestion administrative que les problèmes de liaisons compliquaient à l'excès. La ville ainsi distinguée serait devenue tout naturellement, comme dans plusieurs autres cas, capitale au moment de la scis-

sion de la cité au milieu du III^e s. Mis à part les tauroboles (n^{os} 8, 9 et 203), et quelques textes originaux comme la dédicace du préfet du prétoire Julius Placidianus (n^o 268) *ignibus aeternis*, ou la consécration d'un bois sacré à Silvain par la clarissime Crispiana qui dut se faire représenter par un parent ou par un ami pour satisfaire aux interdits religieux frappant les femmes (n^o 225), les formulaires, essentiellement votifs et funéraires, sont sans surprise. Parmi eux, on peut signaler la touchante épitaphe gréco-latine de l'enfant G. Iulius Icarus (n^o 82) et celle des épouses et de la famille de Publicius Callistus sur la tombe desquelles les libations doivent être faites avec le produit de la vigne de l'enclos sépulcral (n^o 106). Les apports essentiels concernent donc l'onomastique, marquée par l'abondance de noms grecs et celtiques. Les premiers sont, selon une association traditionnelle, mis en relation avec les affranchis ; cependant, il faut rappeler que les noms grécisants sont nombreux dans l'onomastique des provinces gauloises en général (cf. p. 94). Une partie des affranchis ou considérés comme tels (pourquoi Zosimus, n^o 2 est-il interprété dans ce sens et pas Theodorus n^o 4 ?) doivent en fait être rattachés au milieu celtique ; un exemple : Carinianus (n^o 54) qui est aussi connu en Bretagne (*AE* 1982 659) et en Istrie (*CIL* 5, 1641). Globalement, les marques onomastiques celtiques sont fortes : ainsi Mercator et ses développements (Mercatilla), inconnu en Afrique par exemple, mais très fréquent dans les zones celtiques d'Italie, d'Europe centrale et des Gaules, ou Taurilla, forgée sur une racine bien connue en Narbonnaise (voir *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire*, Bruxelles, 2001, p. 501-502 et 529). Il ne faut pas oublier que les affranchis ne sont pas tout à fait amalgamés à la catégorie *civique* de leur ancien maître (p. 224, n^o 112 : « affranchie et son patron *citoyens* romains ») même si, dans les textes privés, aucune obligation de mentionner leur condition ne pèse sur eux (qu'ils soient affranchis de citoyens ou de pèrigrins ne change rien aux contraintes juridiques : erreur, p. 94). Le nombre non négligeable des mariages inégaux (citoyen/ne – pèrigrin/e, ainsi, n^{os} 35, 95, 99, 107, 117 etc.) reflète une société en pleine évolution vers l'homogénéité civique, donc la romanisation.

Monique DONDIN-PAYRE

Hans-Helmut WEGNER (Ed.), *Berichte zur Archäologie an Mittelrhein und Mosel* XVI. Coblenz, Direktion Landesarchäologie, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm. Sibylle FRIEDRICH, *Remagen. Das römische Auxiliarkastell Rigomagus*. 265 p., 174 pl., 36 fig. Rainer WIEGELS, *Römische Steininschriften aus Koblenz und Umgebung*. (441-567) p., 106 fig. Prix : 95 €. ISBN 978-3-9811687-4-7.

Deux monographies se partagent cette livraison des *Berichte zur Archäologie an Mittelrhein und Mosel* édités à Coblenz. La première, sous la plume de Sibylle Friedrich, concerne le camp auxiliaire de Remagen-*Rigomagus* dans la zone méridionale de la Germanie inférieure, au nord de la Vinxtbach qui marquait la frontière et de la région de la Brohl où les troupes des deux provinces venaient s'approvisionner en pierres. Le toponyme avait suffisamment d'importance pour être mentionné à la fois sur la table de Peutinger et comme étape sur la route du Rhin dont est conservé l'itinéraire de Bonn à Worms sur la borne de Tongres (*ILB* 135). Un bref historique des événements mentionnés dans les sources écrites de la conquête au Bas-Empire et

constituée au cours des voyages en Turquie des époux Robert entre 1932 et 1963, tient dans le fait que le lieu d'acquisition de la plupart des exemplaires, avec parfois un petit commentaire, fut soigneusement consigné et conservé – ce qui n'empêcha pas un grand travail de restitution, certaines données ayant été « bousculées » et les noms de lieu étant souvent sujets à interprétation. On dispose ainsi d'une information parallèle à celles fournies par les trouvailles pour retracer la circulation des monnaies répertoriées. Respectant les habituelles recommandations de Louis Robert, le catalogue est accompagné d'index nombreux et détaillés, destinés à favoriser différents types de recherches : par lieux d'émission, types monétaires et attributs (droits et revers), contremarques, trésors, personnalités des mondes grec et oriental (par région), personnalités des mondes romain et byzantin, noms de magistrats et de particuliers, lieux d'acquisition des monnaies (avec détails, commentaires fondés sur les carnets de voyages et renvoi aux cartes). Après une bibliographie très complète (350 titres), un « cahier » de 53 cartes replace véritablement les monnaies du catalogue dans leur contexte géographique, offrant au lecteur une vision aérienne des parcours de Jeanne et Louis Robert d'une part (cartes 1 à 26), de l'origine et de la dispersion des monnaies d'autre part (cartes 27 à 53).

Véronique VAN DRIESSCHE

Marie-Christine MARCELLESI, *Pergame de la fin du V^e au début du I^{er} siècle avant J.-C. Pratiques monétaires et histoire*. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 282 p., 6 pl. (STUDI ELLENISTICI, 26). Prix : 225 €. ISBN 978-88-6227-458-6.

Version légèrement remaniée d'une thèse d'habilitation à diriger des recherches, soutenue en Sorbonne en novembre 2008, cet ouvrage s'attache à retracer les lignes de faite de la production monétaire à Pergame, au croisement entre la numismatique et l'histoire. M.-C. Marcellesi ne donne pas ici une nouvelle étude de coins, mais expose avec grande méticulosité les travaux numismatiques antérieurs, avant de proposer, toujours avec prudence, un certain nombre d'amendements à l'*opinio communis*. Son objectif avoué est d'interroger sur la longue durée, sous l'angle particulier de la production et de la circulation monétaires, les relations entre les autorités civiques de Pergame et les Attalides, qui firent de Pergame la capitale de leur royaume. Afin de mettre en contexte ces relations complexes entre le cadre municipal et les structures royales, M.-C. Marcellesi étend son enquête en amont, pour étudier les premières frappes de la cité de Pergame à l'époque classique (fin du V^e s. av. J.-C.), et en aval, afin d'examiner la situation monétaire après le legs du royaume de Pergame – à l'exception de la seule cité de Pergame – aux Romains (133) et l'organisation de la province d'Asie (129), jusqu'aux deux crises mithridatiques (89-85 et 73-63), qui constituent, pour la cité de Pergame, la vraie césure entre l'époque hellénistique et l'époque impériale. L'étude se divise donc en cinq chapitres, strictement organisés selon un découpage chronologique. Le premier chapitre (p. 23-42), qui court de l'extrême fin du V^e s. au milieu du IV^e s., présente les premières frappes de Pergame, qui sont pratiquement nos seules sources – hormis deux passages de Xénophon et la célèbre inscription impériale généralement désignée sous le nom de *Chronique de Pergame* – pour écrire l'histoire de la cité à l'époque classique. M.-C. Marcellesi identifie de manière convaincante deux (plutôt que trois) dénominations

tions en argent, qui seraient des hémidrachmes (1,60-1,80 g) et des oboles (0,60 g) d'étalon « chiote-rhodien » ; de son point de vue, l'unique module de bronze (c. 1 g ; 10 mm) émis par Pergame serait un chalque. Ce monnayage d'ampleur limitée, qui s'insère parfaitement dans les usages métrologiques de la vallée du Caïque, est exclusivement destiné à un usage local. Le deuxième chapitre (p. 43-63) étudie le monnayage en argent et en bronze émis dans la seconde moitié du IV^e s., qui s'inscrit dans la droite ligne de la période précédente, mais présente une intéressante variation typologique : au droit, la tête d'Apollon est remplacée par une tête d'Héraclès imberbe, tandis qu'au revers est figurée une Athéna combattante. Pergame émet également des monnaies d'or, qui présentent des types similaires, mais sont frappées sur le pied attique (statères et tiers de statère). M.-C. Marcellesi réfute l'attribution des monnaies d'or à Héraclès fils de Barsine, bâtard d'Alexandre, et lie la frappe de ces monnaies et le changement typologique généralisé au développement de la cité de Pergame (construction du temple d'Athéna) et de sa représentation identitaire (mythe épichorique de Télèphe, fils d'Héraclès) à partir du milieu du IV^e s. Le troisième chapitre (p. 65-86) est consacré à Philétaire, d'abord gardien du trésor de Lysimaque à Pergame après la victoire d'Ipsos (301), ensuite rallié aux Séleucides après sa révolte contre le vieux roi (283/2). La période est marquée par la frappe importante de tétradrachmes en argent de poids attique, aux types et au nom de Lysimaque, d'Alexandre, des Séleucides et, finalement, de Philétaire lui-même. Après avoir présenté les différentes hypothèses de datation, M.-C. Marcellesi défend l'idée d'une possible contemporanéité de certaines de ces émissions et retient prudemment des fourchettes chronologiques larges : de 301 à 282 pour les lysimaques, de la fin du IV^e s. à c. 270 pour les alexandres, de 282 à c. 270 pour les monnaies séleucides et de c. 280 à c. 270 pour les premiers philétaires. Par ailleurs, deux séries de monnaies de bronze, présentant pour l'une l'ethnique civique abrégé (ΠΕΡΓΑ ou ΠΕΡΙ), pour l'autre le nom du dynaste (ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ), sont émises dans les premières décennies du III^e s. Trois modules sont désormais frappés ; dans la lignée de son analyse précédente, M.-C. Marcellesi persiste à identifier la plus petite (c. 1 g ; 9 mm) au chalque, la médiane au dichalque (c. 2 g ; 12-15 mm) et la plus grande au tétrachalque (c. 4 g ; 15-18 mm). Le quatrième chapitre (p. 87-114) couvre le reste du III^e s., après la mort de Philétaire (263). La frappe de monnaies civiques et royales en bronze se poursuit avec intermittence ; les bronzes civiques et royaux circulent ensemble à Pergame et dans les régions avoisinantes, tandis qu'à l'extérieur des limites de la cité ne circulent en principe que les bronzes royaux. Les frappes d'argent se composent essentiellement de philétaires, qui portent désormais le portrait de Philétaire au droit en lieu et place de celui de Séleucos I^{er}. En ce qui concerne la chronologie débattue de ce monnayage, M.-C. Marcellesi se range aux analyses de G. Le Rider, que ne contredit pas le témoignage des nouveaux trésors : les groupes I (au portrait de Séleucos I^{er}) et II (au portrait de Philétaire) sont datés du vivant de Philétaire ; les groupes III à V sont attribués à Eumène I^{er} (263-241) ; le groupe VI A est daté de la première partie du règne d'Attale I^{er} (241-230) ; le groupe VI B de la fin du règne d'Attale I^{er} et du début du règne d'Eumène II, jusqu'à la guerre antiochique (220-c. 190) ; le groupe VII serait postérieur à 189. Enfin, comme Rhodes et de nombreuses cités d'Asie Mineure occidentale, Pergame émet, concomitamment aux philétaires du groupe VI B, une nouvelle série d'alexandres à partir des années

220/210 jusqu'en c. 190. Les philétaires circulent dans une aire géographique très large, de l'Espagne à l'Afghanistan, avec une concentration importante de trésors en Grèce, dans le nord des Balkans, en Asie Mineure et dans le royaume séleucide ; la circulation des alexandres tardifs semble quant à elle limitée à l'Asie Mineure et à la Syrie du Nord. Le cinquième et dernier chapitre (p. 115-167), nettement plus long et plus touffu que les quatre premiers, étudie les frappes monétaires du II^e s. et du début du I^{er} s., et particulièrement le monnayage cistophorique, entamé au cours du règne d'Eumène II (197-159). Ce monnayage en argent, singulier à plus d'un titre, soulève diverses questions : son statut (civique, fédéral ou royal), son iconographie (ciste mystique au droit / deux serpents entourant un arc dans son goryte au revers), son étalon réduit par rapport à l'attique (tétradrachmes de 12,60 g ; didrachmes de 6,30 g ; drachmes de 3,15 g ; hémidrachmes de 1,50 g), ses modalités de frappe et de circulation. L'une des questions les plus pressantes est assurément celle de la datation du début de ce monnayage, à laquelle M.-C. Marcellesi consacre un long développement (p. 132-145) : alors que l'*opinio communis* oscille entre une datation basse (c. 166) et une datation haute (dans les années 180-170), M.-C. Marcellesi défend l'idée d'une date plus haute encore, de peu antérieure à la Paix d'Apamée. Cette datation repose principalement sur l'interprétation littérale des descriptions que donne Tite-Live des triomphes de M'. Acilius Glabrio en 190 (XXXVII, 46, 3), de L. Aemilius Regulus en 189 (XXXVII, 58, 4), de L. Cornelius Scipio Asiaticus en 189 (XXXVII, 59, 3-4) et de Cn. Manlius Vulso en 186 (XXXIX, 7, 1). M.-C. Marcellesi s'emploie dès lors à répondre aux principales objections formulées à l'égard de ce témoignage, qui paraissent pourtant dirimantes : comment expliquer la présence près d'un million de cistophores (environ 460 talents) dans les butins faits par les généraux romains sur Antiochos III, les Éoliens et les Galates, alors même que les frappes auraient à peine débuté et que, par surcroît, ces monnaies sont émises par le royaume de Pergame, allié de Rome ? Outre les cistophores, la frappe de tétradrachmes en argent de poids attique se poursuit, aux types de Philétaire (groupe VII), d'Eumène II et d'Athéna Nikêphoros, et l'étalon attique demeure la référence pondérale et monétaire en vigueur dans le royaume attalide, comme en témoignent les textes épigraphiques. Quant au monnayage de bronze, émis au nom de divinités (Athéna Nikêphoros, Athéna Areia, Asclépios Sôtêr, Asclépios et Hygie) ou des Pergaméniens, il se décline désormais en quatre ou cinq dénominations, que M.-C. Marcellesi identifie toujours comme le chalque (c. 1,2 g, 11-12 mm), le dichalque (c. 2 g ; 13-15 mm) ; le tétrachalque (c. 3-4 g ; 15-17 mm) et l'octochalque ou obole (c. 7-8 g ; 17-22 mm) ; l'identification d'un module supérieur (c. 9 g ; 22-25 mm) comme un diobole paraît pour le moins curieuse. Cette hypothèse d'identification aurait sans doute gagné à être confrontée – même pour s'en démarquer – au monnayage pratiquement contemporain d'Antiochos IV Épiphanes, sur lequel des marques de valeur identifient clairement les modules de c. 4 g comme des chalques, ceux de c. 8 g comme des dichalques et ceux de c. 16 g comme des tétrachalques (en dernier lieu, cf. O. Hoover, dans *Seleucid Coins. A Comprehensive Catalogue* 2, t. II, p. 43-52). Ce volume de la belle série des *Studi ellenistici*, qui constitue désormais la somme de référence sur le monnayage de Pergame – quand bien même plusieurs points de l'exposé ne manqueront pas de susciter le débat – s'achève par deux annexes très utiles (un *conspectus* des frappes monétaires de Pergame, classées par

métal, module et type, et illustrées dans les pl. 1-6, ainsi qu'une liste détaillée de tous les trésors contenant des monnaies frappées à Pergame), une solide bibliographie, divers index et huit cartes annotées.

Charles DOYEN

Nico ROYMANS, Guido CREEMERS & Simone SCHEERS (Ed.), *Late Iron Age Gold Hoards from the Low Countries and the Caesarian Conquest of Northern Gaul*. Amsterdam, University Press – Tongres, Gallo-Roman Museum, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, VIII-239 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 18. ATUATUCA, 3). Prix : 55 €. ISBN 978-90-8964-261-5.

Les numismates sont particulièrement actifs ces dernières années et sortent de plus en plus volontiers de leur cabinet de collectionneur. Le développement de l'histoire économique y est pour quelque chose et la monnaie, de marginale qu'elle était dans l'inventaire du matériel de chantier, est devenue plus honorable dès lors qu'elle participe un peu à l'économie de marché. Mais les trésors monétaires, surtout d'or ou d'argent, ont toujours bénéficié d'un statut particulier. La beauté des frappes, la rareté, les contextes aristocratiques en font l'ornement des cabinets de numismatique. S'y ajoute aujourd'hui l'intérêt des historiens et des historiens de l'art. Les plus belles frappes gauloises fascinent depuis longtemps les connaisseurs. L'iconographie aux stylisations raffinées, chevaux, triscèles, signes « astraux », compositions abstraites figure au nombre des réalisations les plus originales et intéressantes de l'art celte. Les cotations sur le marché de l'art atteignent des sommets et les détecteurs de métaux défient toutes les règles de protection patrimoniale pour s'approprier le pactole. Aussi les trésors de monnaies d'or échappent-ils pour la plupart à la recherche scientifique et à la propriété publique. Et quand l'« honnêteté » d'un intermédiaire marchand parvient à soustraire pour quelques jours le produit d'une rapine pour en permettre une rapide évaluation scientifique, il faut en être heureux, même si les données contextuelles manquent. Voilà donc pourquoi ce volume qui publie ou republie huit trésors récemment arrivés à la connaissance publique est exceptionnel. La compétence et l'expérience des auteurs en matière de numismatique gauloise est incontestée. Au départ du matériel qui leur a été confié, ils parviennent à restituer le cadre militaire, politique et culturel de ces émissions quasi contemporaines, au moment de la Guerre des Gaules, à comprendre la circulation des espèces dans le Nord de la Gaule, plus particulièrement au sein des populations éburonnes, nerviennes, aduatiques, et à esquisser le rôle de ces dépôts dans les fonctionnements ethniques des tribus concernées. Les 46 pages de synthèse avec ses tableaux et inventaires sont magistrales. Les points principaux : les trésors définissent un horizon appelé Fraire-Amby autour de 50 ; dans le cas de Thuin, les dépôts sont situés dans une fortification de l'Âge du Fer et proche d'un lieu de culte ; ces trésors ne peuvent qu'être liés à des élites sociales ; ils entraînent des ajustements chronologiques pour les émissions en or « de type belge » et une concentration des productions éburonnes autour de deux centres, Tongres-Maastricht et Kessel-Lith. Les trésors de l'horizon Fraire-Amby sont directement liés aux événements militaires de la conquête et de nouveaux arguments sont avancés pour faire de Thuin l'oppidum des Aduatiques. La distinction entre dépôts profanes et cultuels ne semble guère opérationnelle en

envisage les décisions que l'on prend ou que l'on supprime : *the archeology of allegiance in Ephesos* (p. 329-355). La quatrième et dernière partie a pour objet les « *Emotions in interpersonal communication* ». Ed. Sanders intitule son essai : « C'est un menteur, un prétentieux, un goujat » : la naissance des émotions hostiles dans l'éloquence judiciaire attique (p. 359-387) ; « Étant dans l'impossibilité de me lamenter et de pleurer avec vous », c'est ainsi que commence le chapitre de Chrysi Kotsifou qui a pour thème « chagrin et lettres de condoléances sur papyrus » (p. 389-411). Jane Massegia envisage les émotions opposées devant la statue représentant la vieille femme ivre de la glyptothèque de Munich (copie romaine d'un original grec datant de la fin du III^e siècle a. C.) (p. 413-430, avec cinq figures). L'ouvrage s'achève sur des réflexions d'une linguiste, Maria Theodoroupoulou (p. 433-468). Un index général (p. 473-480) suivi d'une liste de mots grecs (p. 480-483) et des sources littéraires, des inscriptions et des papyri (p. 483-487) facilitent la lecture de ces quinze essais dont l'énumération peut paraître fastidieuse mais dont l'intérêt est indéniable : les émotions telles que la peur, la colère, l'envie, le chagrin, l'espoir ont été remarquablement étudiées dans des contextes divers (la religion, les litiges, la vie politique et la vie privée) et en rapport avec une variété de *media* (récits de miracles, acclamations, pétitions, lettres de condoléances, éloquence judiciaire...).
Simon BYL

Olaf KRAUSE, *Der Arzt und sein Instrumentarium in der römischen Legion*. Remshalden, B. A. Greiner, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, 183 p., nombr. ill. (PROVINZIAL-RÖMISCHE STUDIEN, 3). Prix : 19,80 €. ISBN 978-3-86705-046-3.

C'est avec beaucoup de retard que ce petit ouvrage m'est arrivé pour compte rendu ; il est lui-même le fruit d'une thèse soutenue en 2003 à Mayence : donc tout a commencé il y a bien 15 ans ! C'est une compilation fort sympathique mais sans aucune originalité, et qui même répète des erreurs grossières, comme l'interprétation de la fameuse fresque de la Via Latina à Rome (fig. 7 p. 56) qui n'a rien de médical, rien de militaire, rien de légionnaire, comme l'a déjà et définitivement démontré Pierre Boyancé en 1964. Il est certainement bon qu'un jeune chercheur puisse publier, mais un tel recueil, gentiment artisanal, reste bien périphérique dans un secteur où les nouveautés sont... légion ! Il a parmi ses mérites de regrouper une documentation qu'ont présentée avec plus de force Milne déjà (1907), puis Bliquez, Jackson, ou Wilmanns, et de faire rêver sur des noms du passé, Novaesium, Vetera, Haltern, Bonn, Lauriacum, Carnuntum, Vindonissa, Novae... Il est certain surtout que, malgré des informations souvent vieilles et des images souvent devenues elles-mêmes des documents archéologiques, l'ouvrage dans son ensemble intéressera le lecteur germanophone, amateur d'histoire de la médecine ou d'histoire militaire : c'est là une vulgarisation érudite tout à fait commode, qui offre une entrée en matière pour une remise au goût du jour.
Danielle GOUREVITCH

Dimitri NAKASSIS, *Individuals and Society in Mycenaean Pylos*. Leyde, Brill, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, xv-448 p., 17 fig. (MNEMOSYNE. SUPPL., 358). Prix : 123 €. ISBN 978-90-04-24451-1.

Ce volume amène à porter un nouveau regard sur la société mycénienne de Pylos (Messénie) telle qu'elle ressort des tablettes en linéaire B (vers 1200 avant J.-C.). L'analyse traditionnelle se centrait surtout sur les institutions – c'était tout naturel, puisqu'une importante partie des études tentait d'élucider les structures politiques, sociales et religieuses. Dans cette optique, la société mycénienne était envisagée comme comportant, d'un côté, une élite – avec à sa tête le souverain, le *wanax*, et les notables civils et religieux qui en dépendaient directement – et, d'autre part, le reste de la population du royaume. Dans ce « reste de la population », figuraient non seulement l'immense cohorte des dizaines de milliers d'anonymes qui peuplaient la Messénie de l'Âge du Bronze, mais aussi la plupart des personnes dont les tablettes mentionnent les noms. Cette hiérarchie sociale n'était pas fautive, mais trop réductrice. D. Nakassis y apporte un important correctif en se concentrant non plus sur les institutions, mais sur les individus. Selon ses calculs, les textes pyliens comportent 700 lemmes d'anthroponymes assurés et complets, plus 264 autres non assurés et/ou incomplets. Ces 964 lemmes totalisent 1.683 occurrences – ces données ressortent d'une prosopographie qui occupe la plus grande partie du livre (p. 187-414). Nakassis s'est livré à une étude minutieuse de ces anthroponymes, tenant compte d'un maximum d'éléments contextuels, géographiques et archéologiques. Ceci le conduit à présenter un nouveau tableau de la société messénienne. Elle était habituellement envisagée de manière assez compartimentée : un même individu ne se manifestait que rarement dans des domaines différents de la vie sociale et économique. Nakassis y substitue une flexibilité individuelle bien plus marquée en termes de secteurs et de lieux d'activités. Davantage de personnes peuvent exercer plusieurs occupations et le faire dans différents endroits – métallurgie et élevage ; armée et agriculture ; etc. Le problème de méthode le plus crucial était le traitement des homonymies : lorsqu'un anthroponyme apparaît plusieurs fois, représente-t-il, ou non, la même personne dans toutes ses occurrences ? Il existe des exemples lumineux des deux possibilités, mais comment faire dans les cas non évidents ? Dans le passé, l'homonymie était le choix par défaut – voir par exemple le travail de pionnier de Margareta Lindgren sur la prosopographie pylienne (*The people of Pylos*, Uppsala, 1973). Nakassis part d'un préjugé favorable à l'identité personnelle, mais soumet son hypothèse à un examen attentif. Accumulant les indices de toute sorte, il en arrive à conclure qu'un anthroponyme répété désigne, tantôt, des personnes indiscutablement différentes, tantôt, une même personne (avec quatre degrés de probabilité : sûr, probable, possible ou douteux). Il en résulte que les 700 lemmes d'anthroponymes assurés et complets seraient selon lui probablement portés par 779 individus distincts. On pourra bien sûr différer d'avis sur telle ou telle analyse de détail, mais les discussions sont généralement convaincantes. Une des leçons à tirer de l'étude est que la plupart des personnes mentionnées nominativement dans les tablettes faisaient, en fait, partie de l'élite sociale et/ou économique pylienne – mais cette élite comportait, bien entendu, divers niveaux. Ainsi, les « forgerons » pyliens pouvaient avoir des esclaves à leur service et donc être à la tête d'ateliers importants. Rien n'est parfait et ce livre n'échappe pas à la règle. P. 77, la localisation du forgeron *pe-re-qo-no* en PY Jn 725.3 est correcte dans le tableau, mais fautive dans la discussion – or, c'est cette erreur qu'exploite en partie le raisonnement. À plusieurs reprises, l'anthroponyme *du-ni-jo* est présenté comme le nom le plus populaire de Pylos. En fait, il apparaît une douzaine de fois :

c'est bien moins que les 20 occurrences d'*a-ke-o* ou les 23 d'*a-ko-so-ta*. Il est dommage de trouver des petites incohérences numériques comme p. 58, où deux groupes comptent 61 et 82 noms, alors que p. 81, ils en ont 64 et 83 ; un troisième groupe a 199 noms p. 73, mais 197 p. 103. Il aurait visiblement fallu consacrer davantage de temps à la relecture du travail. Malgré ces quelques défauts, l'ouvrage de Nakassis est vraiment digne d'éloges : il change substantiellement les perspectives et nous amène à avoir une image bien plus fluide, vivante et, ajouterais-je, réaliste de la société mycénienne de Pylos. Il y a exactement 40 ans, Margareta Lindgren avait publié les deux premiers tomes de son *People of Pylos*. Un troisième volume devait en livrer la synthèse, mais n'a jamais paru. On la trouvera désormais, en plus d'une nouvelle prosopographie tenant compte des éditions parues entre-temps, dans *Individuals and Society in Mycenaean Pylos*.
Yves DUHOUX

Olga TRIBULATO, *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XXII-422 p., 18 fig., 3 cartes. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 65 £. ISBN 978-1-107-02931-6.

Il volume curato da Olga Tribulato, *Language and Linguistic Contact in ancient Sicily*, propone una raccolta di dodici contributi, distinti in tre differenti sezioni. Il testo si inserisce nella ricca bibliografia dedicata alla Sicilia e alle testimonianze linguistiche restituite dalla documentazione letteraria ed epigrafica, aprendo nuovi spunti di indagine. Come chiarisce Olga Tribulato nella documentata introduzione, scopo del volume è fornire un impianto teorico della storia linguistica della Sicilia, alla luce del dibattito corrente sulla natura della colonizzazione siciliana e del più ampio tema del superamento di una visione dualistica, sul piano culturale, tra dominanti e dominati. L'introduzione della Tribulato ha il merito di illuminare il dibattito critico, spesso arenatosi su alcuni concetti cristallizzati nella tradizione anglosassone quali "ethnicity", che hanno finito per oscurare il processo ininterrotto di ibridismo e di scambio culturale costanti nell'isola. Gli accenni ai passaggi cruciali della storia siciliana lasciano emergere il quadro dinamico dei contatti culturali tra popoli diversi e illuminano i principali nodi problematici affrontati nel testo. La prima sezione, *Non classical languages*, è inaugurata dal contributo di Paolo Poccetti, *Language Relations in Sicily*, che ricostruisce le fonti utili al recupero della lingua siciliana, catalogate in notizie storiche, glosse e testimonianze epigrafiche. Dall'esame dei dati, Poccetti desume il progressivo arretramento della lingua indigena, fino alla sua totale scomparsa alla fine del V secolo. Poccetti insiste sull'influenza giocata dalla lingua autoctona sulle iscrizioni locali, senza che tuttavia si possa avanzare l'ipotesi della sua "indipendenza", di un alfabeto distinto da quello greco. L'analisi di Poccetti mostra, semmai, un quadro di interferenze reciproche, che include l'apporto delle lingue italiche e che porta a individuare tracce di multilinguismo nell'isola, anche in relazione al frequente passaggio di mercenari, fenomeno costante tra V e III secolo a.C. Nel secondo capitolo, *The Elymian Language*, Simona Marchesini, fornisce il consueto breve résumé dello *status quaestionis*, per poi sottolineare i caratteri dell'elimo, lingua indoeuropea. Il nucleo più interessante riguarda l'analisi dell'alfabeto, considerato uno dei molti parametri

dans l'étude récente de Chr.-G. Schwentzel, *Juifs et Nabatéens. Les monarchies ethniques du Proche-Orient hellénistique et romain*, Rennes, 2013. Le gros livre de F. Muccioli prendra, me semble-t-il, une place de choix parmi les études sur la nature de la royauté hellénistique.

Jean A. STRAUS

Gilles VAN HEEMS (Éd.), *La variation linguistique dans les langues de l'Italie préromaine*. Actes du IV^e Séminaire sur les langues de l'Italie préromaine organisé à l'Université Lumière-Lyon 2 et à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée le 12 mars 2009. Lyon, MOM, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 182 p. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT, 45. SÉRIE LINGUISTIQUE ET PHILOLOGIQUE, 7). Prix : 23 €. ISBN 978-2-35668-021-1.

Les philologues et linguistes s'intéressent de plus en plus aux variations internes des parlers de l'Antiquité. À juste titre, puisque l'on sait qu'il n'existe pas de langue monolithique, mais seulement des ensembles linguistiques plus ou moins convergents, profondément traversés et, à la vérité, constitués de variétés non seulement locales et temporelles, mais aussi sociales, professionnelles, individuelles, situationnelles, etc. C'est la linguistique dite variationnelle qui s'est spécialisée dans cette approche et les auteurs de ce volume l'ont appliquée à l'Italie préromaine. Le sujet est bien choisi : en effet, avant sa latinisation, l'Italie était une véritable mosaïque de parlers divers. De plus, ils ont été suffisamment vigoureux pour être régulièrement mis par écrit, ce qui nous livre un matériel inestimable, même s'il est infiniment plus réduit que nous le voudrions. L'essentiel de l'ouvrage est consacré aux deux domaines majeurs que sont l'étrusque et la famille des langues italiques. Pour l'étrusque, le livre traite de problèmes de vocalisme archaïque (V. Belfiore), de variations dans les finales de génitifs en *-al/-ial* (I.-X. Adiego) et fournit un remarquable essai de dialectologie étrusque (G. van Heems). Pour ce qui est du groupe italique, on trouve l'analyse d'une difficile inscription sicule de Montagna di Marzo (V. Martzloff), une comparaison entre les adverbes ombrien *surur* et latin *item* (E. Dupraz) et un examen de la question falisque : est-ce une langue sœur du latin, ou bien un parler distinct (J. Hadas-Lebel) ?

Yves DUHOUX

Karin TIKKANEN, *A Sabellian Case Grammar*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011. 1 vol. 17 x 25 cm, XV-175 p. (HANDBUCH DER ITALISCHEN DIALEKTE, 2). Prix : 59 €. ISBN 978-3-8253-5952-2.

Il ne faut jamais désespérer. Le premier volume du *Handbuch der italischen Dialekte* a paru en 1953. Emil Vetter y publiait et commentait magistralement les inscriptions, gloses et emprunts des langues indo-européennes préromaines d'Italie (à l'exception du vénète) connues à son époque. Ces parlers, désormais qualifiés de « sabelliques », regroupent l'osco-ombrien et le sud-picénien. Il a fallu attendre l'an 2000 pour que suive le gros *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen* de Jürgen Untermann. En 2002 sont arrivés les *Sabellische Texte* d'Helmut Rix. Voici maintenant une grammaire des cas du sabellique, issue d'une thèse de doctorat (2009) qui

comparait les systèmes des cas en latin et en sabellique. La syntaxe est souvent la parente pauvre des études consacrées aux langues dites résiduelles : il est donc excellent que K. Tikkanen se soit attelée à l'un de ses volets – mais je regrette que le reste de la syntaxe sabellique ne figure apparemment pas dans le plan de la collection. Après quelques pages d'introduction (p. 1-9), une section présente la phonétique mise en œuvre dans les cas (p. 11-25) et leur morphologie (p. 25-48). Puis, vient l'examen de la syntaxe des cas proprement dite : accusatif (p. 49-73), datif (p. 75-92), génitif (p. 93-110), ablatif (p. 111-138) et locatif (p. 139-154). Un index des formes discutées et la bibliographie complètent le travail. L'ouvrage sera une référence : il est clair, solide, bien informé et facilement consultable (tous les exemples présentés sont traduits et analysés). Un regret : pourquoi ne pas avoir traité de la syntaxe du nominatif et du vocatif ? Les justifications données p. 3 ne sont pas convaincantes.

Yves DUHOUX

Nicolas MATHIEU, *L'Épitaphe et la Mémoire. Parenté et identité sociale dans les Gaules et Germanies romaines*. Rennes, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 501 p., 49 fig. (HISTOIRE. SÉRIE HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7535-1393-8.

Tandis que l'épigraphie grecque a d'autres accents, davantage publics, davantage élitaires, deux caractéristiques marquent la documentation épigraphique d'époque romaine, la pérennité d'informations privées et l'importance de la mémoire funéraire. C'est en croisant ces deux courants que Nicolas Mathieu tente de reconstituer l'image de la structure familiale que les Gallo-Romains voulaient conserver et donner à voir. Il ne faut jamais oublier en effet que, pour être de nature personnelle et privée, la dédicace funéraire n'en est pas moins un monument exposé dans un cadre public dans tous les sens du terme. L'espoir de reconstituer une histoire sociale de la parenté est donc limité par des contingences sociologiques et culturelles qu'il n'est jamais aisé de décrypter ni d'écarter. N'empêche que la recherche méritait d'être entreprise pour, dans toute la mesure du possible, définir l'identité, analyser le vocabulaire, souligner les faits les plus marquants et atteindre un certain niveau prosopographique dans l'expression des générations. Plusieurs thèmes sont développés dans cet ouvrage, la construction de la mémoire par le défunt lui-même, qu'il soit *vivus* au moment de la gravure ou qu'il ait donné ses instructions par testament, les types de structuration d'informations selon le statut social des personnes, la mise en évidence du couple ou plutôt celle de la filiation, l'éventuelle importance du décor. Chacun de ces volets est illustré d'exemples expressifs et parlants, souvent longuement décrits, pour une conclusion globale un peu attendue : une formulation fortement stéréotypée et une épitaphe conçue comme un important « vecteur de la *fama* », pour reprendre la formule de l'auteur. La matière examinée est importante, le parcours est détaillé et la zone envisagée très large. Les annexes comportant plusieurs listes thématiques et de nombreux stemmata sont riches de données qui pourront servir aussi d'instruments de travail dans le cadre de commentaires d'éditions futures. Mais cette ampleur même a un inconvénient, celui de ne pas suffisamment distinguer les pratiques régionales. Deux exemples illustreront cette remarque : en Narbonnaise il n'est pas rare, sur le

dans l'étude récente de Chr.-G. Schwentzel, *Juifs et Nabatéens. Les monarchies ethniques du Proche-Orient hellénistique et romain*, Rennes, 2013. Le gros livre de F. Muccioli prendra, me semble-t-il, une place de choix parmi les études sur la nature de la royauté hellénistique.

Jean A. STRAUS

Gilles VAN HEEMS (Éd.), *La variation linguistique dans les langues de l'Italie préromaine*. Actes du IV^e Séminaire sur les langues de l'Italie préromaine organisé à l'Université Lumière-Lyon 2 et à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée le 12 mars 2009. Lyon, MOM, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 182 p. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT, 45. SÉRIE LINGUISTIQUE ET PHILOLOGIQUE, 7). Prix : 23 €. ISBN 978-2-35668-021-1.

Les philologues et linguistes s'intéressent de plus en plus aux variations internes des parlers de l'Antiquité. À juste titre, puisque l'on sait qu'il n'existe pas de langue monolithique, mais seulement des ensembles linguistiques plus ou moins convergents, profondément traversés et, à la vérité, constitués de variétés non seulement locales et temporelles, mais aussi sociales, professionnelles, individuelles, situationnelles, etc. C'est la linguistique dite variationnelle qui s'est spécialisée dans cette approche et les auteurs de ce volume l'ont appliquée à l'Italie préromaine. Le sujet est bien choisi : en effet, avant sa latinisation, l'Italie était une véritable mosaïque de parlers divers. De plus, ils ont été suffisamment vigoureux pour être régulièrement mis par écrit, ce qui nous livre un matériel inestimable, même s'il est infiniment plus réduit que nous le voudrions. L'essentiel de l'ouvrage est consacré aux deux domaines majeurs que sont l'étrusque et la famille des langues italiques. Pour l'étrusque, le livre traite de problèmes de vocalisme archaïque (V. Belfiore), de variations dans les finales de génitifs en *-al/-ial* (I.-X. Adiego) et fournit un remarquable essai de dialectologie étrusque (G. van Heems). Pour ce qui est du groupe italique, on trouve l'analyse d'une difficile inscription sicule de Montagna di Marzo (V. Martzloff), une comparaison entre les adverbes ombrien *surur* et latin *item* (E. Dupraz) et un examen de la question falisque : est-ce une langue sœur du latin, ou bien un parler distinct (J. Hadas-Lebel) ?

Yves DUHOUX

Karin TIKKANEN, *A Sabellian Case Grammar*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011. 1 vol. 17 x 25 cm, XV-175 p. (HANDBUCH DER ITALISCHEN DIALEKTE, 2). Prix : 59 €. ISBN 978-3-8253-5952-2.

Il ne faut jamais désespérer. Le premier volume du *Handbuch der italischen Dialekte* a paru en 1953. Emil Vetter y publiait et commentait magistralement les inscriptions, gloses et emprunts des langues indo-européennes préromaines d'Italie (à l'exception du vénète) connues à son époque. Ces parlers, désormais qualifiés de « sabelliques », regroupent l'osco-ombrien et le sud-picénien. Il a fallu attendre l'an 2000 pour que suive le gros *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen* de Jürgen Untermann. En 2002 sont arrivés les *Sabellische Texte* d'Helmut Rix. Voici maintenant une grammaire des cas du sabellique, issue d'une thèse de doctorat (2009) qui

Emanuele GRECO, *Topografia di Atene. Sviluppo urbano e monumenti dalle origini al III secolo d.C.* Tomo 1 : *Acropoli – Areopago – Tra Acropoli e Pnice*. Tome II : *Colline sud-occidentali – Valle dell'Ilisso*. Athènes, Scuola archeologica italiana - Paestum, Pandemos, 2010-2011. 2 vol. 22 x 28,5 cm, 304 p., 155 fig., 2 plans dépliant ; (311-582) p., (156-308) fig., 3 plans dépliant. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 1, 1-2). Prix : 90 € (le vol.). ISBN 978-88-87744-34-3 ; -38-5.

Chaque génération engendre une synthèse sur Athènes : elle fut allemande avec Judeich en 1931, gréco-américaine avec J. Travlos en 1971 et elle est maintenant italienne au début du troisième millénaire. La première exploitait surtout les textes, la seconde surtout l'archéologie et la troisième est une synthèse totale, conçue par E. Greco, d'une rare ambition puisqu'elle doit comporter 8 volumes sans compter les trois ouvrages de préparation qui l'ont précédée et qui ont été écrit par les membres de l'équipe (M. Ch. Monaco sur les ateliers de potier en 2000, L. Ficuciello sur les voies d'Athènes en 2008 et G. Marginesu sur les épistates de l'Acropole en 2010). Sur ces 8 volumes, les deux premiers que nous présentons ici, font partie des cinq tomes qui couvrent l'ensemble d'Athènes et qui sont organisés selon un découpage géographique ; suivront un *Lexicon Topographicum Urbis Athenarum*, une synthèse historique sur le développement urbain et un volume d'historiographie, de bibliographie et d'*Indices*. L'ambition de l'ouvrage est d'offrir un accès à la documentation disponible sur la topographie d'Athènes mais aussi de replacer chaque section de la trame urbaine, et chaque monument dans son contexte historiographique. Cette entreprise se singularise par le fait qu'elle est l'œuvre d'une équipe autour d'un maître incontesté de l'archéologie classique, E. Greco, actuel directeur de l'École italienne, qui s'est illustré tant en Italie qu'en Grèce ; il a su réunir une équipe de jeunes savants rompus aux travaux de terrain et de bibliothèque, à l'analyse comme à la synthèse. Le risque pleinement assumé d'une écriture à plusieurs mains est parfaitement maîtrisé par une coordination efficace et un usage des données graphiques où transparaissent les règles efficaces du regretté Dinu Theodoresco et de la petite, mais solide école d'architectes qu'il a formée. Comme le suggère Emanuele Greco, le modèle de la *Topografia di Atene* est largement inspiré par la réussite du *Lexicon Topograficum urbis Romae* : l'usager des deux œuvres trouvera de nombreux points communs entre ces deux entreprises qui consacrent le savoir-faire d'une génération d'archéologues italiens aussi attentifs à la tradition humaniste qu'à l'observation du terrain. On ne peut être qu'admiratif devant cette somme de renseignements toujours clairement présentés et devant cette aisance pour faire état de débats compliqués en donnant aux lecteurs une opinion personnelle bien documentée ou en laissant la discussion ouverte sans conclure. Le découpage topographique ne prête pas à discussion : les tomes 1 et 2 sont subdivisés en 3 parties, couvertes chacune par des plans qui se recouvrent : il faut un peu de patience pour s'apercevoir que des numéros indiqués en gris pâle sur un plan sont à chercher sur le plan d'à côté en noir ou sur un petit encarté donnant l'assemblage des plans, quand les monuments considérés tombent à l'extérieur du cadre. À l'intérieur de ces parties, on trouve une introduction historique sur le secteur considéré, assez utile pour établir un lien entre les bâtiments d'un secteur et saisir son évolution ; une fiche par monument, accompagnée de plans et de photos ; enfin des

articles spécialisés concernant divers problèmes, n'ayant pas toujours rapport avec la topographie : ainsi est traitée en F26 l'Assemblée et le Conseil des 500, en F35 il est question du fonctionnement du Panhellénion d'Hadrien, mais en F38 on est un peu surpris de trouver 4 pages sur les jeux olympiques de 1896 et la photographie du célèbre Spyridon Louis, le premier vainqueur de Marathon. Ce n'est pas l'intérêt en soi de ces dossiers qui est en cause mais leur pertinence dans une histoire topographique d'Athènes qui n'a pas vocation à être un livre complet sur les institutions. Il est vrai que la plupart de ces dossiers traitent de problèmes topographiques : ainsi en F36 sont repris la topographie et les cultes liés à l'Ilissos, ce qui n'est pas inutile mais conduit à des redites, inévitables (?), avec l'introduction topographico-historique et avec les fiches sur les monuments. Indiquons fortement que cette formidable synthèse, où tout est relevé et cartographié (avec de nouvelles cartes tenant compte du parcellaire moderne), vient au bon moment car elle tient compte des dernières fouilles liées notamment à la construction du métro et, même si tout est loin d'être publié, elle livre un matériel bien à jour (cf. T. II. p. 397 où est rendu compte de tout le secteur de Macriyanni à l'emplacement du nouveau Musée de l'Acropole) et repensé en fonction d'une approche historique et anthropologique. Les options prises sur les grands débats nous satisfont pleinement. Dans le tome 1, l'introduction d'E. Greco dessine le cadre et les règles qui ordonnent le travail des rédacteurs, mais elle constitue aussi une réflexion méthodologique d'une vaste ampleur. De l'Âge du Bronze à l'époque romaine, l'auteur prend en compte l'ensemble des sources archéologiques et textuelles relatives aux implantations humaines sur l'Acropole et les zones périphériques. Il ne craint pas de s'attaquer aux questions qui ont fait couler beaucoup d'encre, qu'il s'agisse de l'existence d'une enceinte antérieure à celle de Thémistocle, de la question de l'agora archaïque ou de l'analyse du « *Perserschutt* ». Le regard que porte E. Greco sur l'urbanisme d'Athènes est pétri d'une connaissance intime de l'archéologie des cités d'Occident et de celle de la Rome archaïque ; il lui permet de dresser un tableau particulièrement bien informé des découvertes et des hypothèses récentes, mais aussi de dominer une bibliographie surabondante et parfois contradictoire dans ses résultats ou ses affirmations. Le brio avec lequel il reconstitue les grandes étapes de la cité de l'âge archaïque à l'âge classique ne se dément pas pour les périodes suivantes. En historien accompli de l'urbanisme, E. Greco emprunte autant à la vision analytique d'un Roland Martin qu'à l'acribie philologique d'un G. Dontas ou de M. Korres. La force de l'ouvrage est de s'appuyer sur les travaux de première main d'un groupe de jeunes chercheurs qui ne se sont pas contentés de rassembler une documentation conséquente appuyée sur des « *schede* » purement factuelles mais tenant compte aussi des débats les plus pointus. On appréciera la qualité synthétique de l'analyse de la complexe histoire du Parthéon (p. 96-111) avec les différentes restitutions du « *protoparthéon* » et de la localisation du fameux monument H dont Korres dans un schéma célèbre a reconstitué les errances improbables au gré des différentes restitutions (p. 99, fig 29). La reconstitution prudente et mesurée de R. Di Cesare constitue un outil précieux à la bonne intelligence d'un débat désormais plus que séculaire. Un certain nombre de dossiers viennent à point nommé compléter cet inventaire systématique comme la note de M.C. Monaco sur les fouilles et restaurations de l'Acropole, p. 76-77, celle de G. Marginesu sur l'Acropole comme « *archive de la mémoire écrite* », p. 123-125 ou celle de S. Savelli sur le Peripatos (p. 156-157). L'ouvrage

répond ainsi à une double fonction qui offre au lecteur une description systématique, complétée chaque fois qu'il en est besoin par une courte présentation synthétique du rôle d'un monument ou de l'histoire de sa découverte. – Dans le tome 2, les conséquences de l'identification du sanctuaire d'Aglauros sur les pentes est de l'Acropole sont tirées à bon escient et la liste des bâtiments qui occupaient cette ancienne agora ne laisse pas de place au doute, malgré une tentative récente de révision partielle (P. Marchetti, *Métamorphoses de l'agora d'Athènes à l'époque augustéenne*, dans L. Cavalier, R. Descat, J. Descourtils, *Basiliques et Agoras de Grèce et d'Asie Mineure*, Ausonius éd., Mémoires 27, 2012, p. 207-223). De même, il semble que cette muraille archaïque, dont on n'a pas retrouvé de trace ait bel et bien existé : on le déduit du « nettoyage » des nécropoles, regroupées en dehors de l'habitat. On attend avec impatience la synthèse sur les transformations d'Athènes au VII^e s. dont ce nouveau paysage urbain est l'achèvement. Il n'y a pas que les grands débats où les choix sont judicieux. Signalons quelques points qui paraissent aujourd'hui comme des acquis de la recherche dans la zone couverte par le tome 2. Ainsi le *diateichisma* qui isole le centre de la ville proprement dite de la zone des Longs Murs à travers la Pnyx et le Mouseion est une création récente de l'époque hellénistique et n'appartient pas au réaménagement de la défense d'Athènes du V^e ou du IV^e s. et il n'y a pas de traces des aménagements antérieurs cités par les textes. On reste dans l'incertitude sur la localisation du Thesmophorion, soit sur la Pnyx soit à la place de l'Éleusinion de la Cité (des doutes subsistent aussi sur l'identification du Delphinion et du Pythion, qui pourraient peut-être ne faire qu'un sanctuaire p. 433). La localisation de la fontaine Kallirhoé/Enneakrounos a donné lieu à diverses hypothèses, plus ingénieuses les unes que les autres (p. 476-479) : malgré Pausanias, qui la cite sur l'agora, sa position du côté de l'Ilissos semble avérée et s'appuie sur Thucydide. Il ne faut pas attendre de nouveauté sur les cultes de l'Ilissos, un ensemble complexe, où il est encore plus difficile qu'ailleurs de faire correspondre la tradition livresque et les restes au sol, mais l'état de la question est bien mené et l'exposé sur le dédoublement des mythes et des cultes entre l'Acropole et l'Ilissos, à l'intérieur et à l'extérieur de la muraille, est bien fourni et mené avec précision. Pour les périodes récentes, on regrettera que les bâtiments de l'époque d'Hadrien soient encore peu ou mal identifiés en dehors de la célèbre bibliothèque. Toutes les études sont bien replacées par rapport au système viaire d'Athènes et positionnées par rapport aux portes de la cité. Ce travail considérable est incontournable pour tous ceux qui ont à traiter d'Athènes et quel antiquaire n'a dans sa carrière pas eu à traiter d'Athènes ! Il est maintenant bien armé pour se guider dans le dédale des problèmes et d'une bibliographie qui augmente chaque année de façon exponentielle. Dans un tel projet, il n'était pas aisé de trouver un point d'équilibre entre le travail documentaire et la nécessité de l'interprétation. Une des qualités de l'ouvrage est précisément d'offrir au lecteur les clefs nécessaires à une lecture maîtrisée et ordonnée d'un palimpseste archéologique qui pourrait effrayer l'archéologue le mieux préparé. Judeich offrait à ses lecteurs une synthèse philologique, Travlos une cartographie inédite de la ville, la *topografia* de Greco et de ses collaborateurs marque une nouvelle étape qui conjoint une vision proprement urbanistique avec une présentation minutieuse de chaque monument inséré dans son contexte. Pour que ces ouvrages, véritables *Propyläen zur Topographie Athens*, soient faciles à consulter pour qu'ils suivent le développement des fouilles et de l'actualité

savante, il est souhaitable qu'ils soient accessibles sur le Net et périodiquement révisés, car on peut douter qu'une équipe douée de telles compétences se remettra à la tâche avant longtemps.

Roland ÉTIENNE et Alain SCHNAPP

Sylvian FACHARD, *La défense du territoire. Étude de la chora érétrienne et de ses fortifications*. Gollion, Infolio, 2012. 1 vol. 22 x 30 cm, 358 p., 241 fig., 1 carte. (ÉCOLE SUISSE D'ARCHÉOLOGIE EN GRÈCE. ERETRIA, 21). Prix : 100 FS. ISBN 978-2-88474-410-2.

Sylvian Fachard livre dans le 21^e volume de la collection *Eretria* la publication de sa thèse de doctorat soutenue en 2009. L'ouvrage est divisé en deux grandes parties et subdivisé en 11 chapitres. Il comprend également deux catalogues : le premier, inséré dans le cœur de l'ouvrage (chapitre VIII), est consacré aux fortifications de l'Érétriade. Le second se trouve à la fin du livre et décrit 183 sites recensés par l'auteur entre Kastri et Marmari. La préface de Pierre Ducrey permet de mesurer l'importance de cette monographie qui fait écho, tout en proposant une approche et des conclusions diamétralement opposées, à l'étude de J. Ober, *Fortress Attica, Defense of the Athenian Land Frontier 404-322 B.C.* (Brill, Leiden), parue en 1985. S. Fachard offre une étude approfondie des fortifications rurales du territoire d'Érétrie et une vision nouvelle du phénomène défensif aux époques classique et hellénistique. Le prisme militaire par lequel les fortifications rurales furent longtemps envisagées a largement occulté leur rôle social, civique et politique. Ainsi, au lieu de les considérer comme des dispositifs purement tactiques, S. Fachard propose d'étudier ces fortifications dans leur contexte régional afin de mettre en lumière l'interdépendance qu'il existait entre ces ouvrages et la vie politique et sociale du pays érétrien. La principale thèse de l'auteur est de considérer que la fonction première des forteresses est la sécurisation de l'espace agricole et de ses forces productives. La recherche porte sur l'immense territoire d'Érétrie (1300-1500 km²) qui couvrait une grande partie de l'Eubée centrale et méridionale. L'auteur aborde en premier lieu les questions de la géographie, du climat et de la végétation. Le pays érétrien, très montagneux, mais à fort potentiel agricole (p. 41), était composé selon l'auteur de deux catégories de paysages historiques : les terres cultivées (plaines et terrasses) et les terres non cultivées (forêt et marécages) et était bien irrigué (p. 46). Après avoir discuté de la géographie antique de la région, S. Fachard aborde la question de l'organisation politique. Elle est connue grâce aux sources écrites qui témoignent de l'existence de cinq districts (fig. 1) autour desquels s'articulait l'organisation militaire de la cité (p. 49). L'auteur propose une description de l'habitat rural, entre le bronze récent et l'époque romaine, à l'intérieur de ces cinq *chôroi* « pour tenter de replacer les hommes dans le paysage » (p. 51). Il s'attache ensuite à définir les frontières du territoire érétrien, condition indispensable à l'étude des fortifications rurales (p. 77-90), puis à situer les voies de communication qui s'avèrent avoir été essentiellement maritimes (p. 91-109). Rien n'est connu du réseau terrestre sinon quelques tronçons routiers à l'abord des sites urbains. S. Fachard a donc réalisé une carte schématique en utilisant divers outils : cartes de voyageurs, ononymie et prospection de terrain. Il conclut la première partie de son ouvrage par des évaluations de la démographie et

autres de ses œuvres, la traduction des poèmes écrits par des femmes et son travail sur Catulle. 4 : il existe dès lors une véritable interaction entre la traduction et une approche créative. Le tout est solidement argumenté, au départ de la tradition latine – Cicéron, Pline, Quintilien – jusqu’aux opinions modernes : Marguerite Yourcenar bénéficie alors d’une brève allusion (p. 105-106). Ses *Mémoires d’Hadrien* sont appréciées comme étant basées sur une solide connaissance du monde antique mais loin d’être une traduction de sources latines, l’œuvre devient une narration fictive, aboutissement extrême d’une traduction au sens le plus large du terme, je dirais plutôt : d’une tradition. Et il existe d’autres cas où le traducteur devient à son tour narrateur, auteur à part entière, et pas seulement lors d’une approche d’originaux fragmentaires comme il en est des poèmes de Sappho. Une très abondante bibliographie (p. 237-257) ainsi qu’un précieux index (p. 259-271) reflètent l’érudition de l’auteure et l’ampleur de son parcours littéraire.

Pol TORDEUR

Fausto GIORDANO, *Percorsi testuali oraziani tra intertestualità critica del testo ed esegesi*. Bologne, Pàtron, 2013. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, 128 p. (EDIZIONI E SAGGI UNIVERSITARI DI FILOLOGIA CLASSICA, 68). Prix : 12 €. ISBN 978-88-555-3190-0.

Sept chapitres nous sont proposés, dont quatre ont déjà été publiés sous forme d’articles de revue. Horace est abordé sous l’angle du rapport entre l’écrivain et le lecteur, ce dernier étant considéré comme le destinataire du message. Sans que l’expression soit clairement mentionnée, c’est « l’esthétique de la réception » qui constitue la trame de l’ouvrage, comme le dit A. La Penna dans le préambule. L’horizon est chaque fois large : Horace lu par Martial permet la rédaction de plusieurs épigrammes (ch. 1) : inspiration et non imitation ; Horace, cité par Servius, se présente sous un autre angle (ch. 2) ; Richard Bentley, comme éditeur des *Carmina* (en 1711), réussit-il à maintenir la fidélité au texte tout en critiquant la tradition textuelle (ch. 3) ? De Kiessling (1884) à Pascoli, puis Horace relu dans une optique nationaliste dans l’Italie du sud au XIX^e s., et j’en passe, constituent les sujets abordés dans les chapitres suivants. On voit dès lors clairement que l’essentiel de l’enquête est fourni par la manière dont un personnage, une époque... reçoivent les poèmes d’Horace, les interprètent – consciemment ou non – en fonction de leur milieu et expriment des sensibilités différentes. Le débat n’est pas clos et l’auteur n’a pas l’ambition d’épuiser le sujet. Les sept études constituent cependant des jalons bien construits à disposer sur le long chemin de la survie d’Horace et de sa réception. Les divers index, des sujets principaux (p. 109-112), des citations (p. 113-119) et des auteurs modernes (p. 121-127), reflètent la richesse de ce petit volume et l’ampleur des vues de son auteur.

Pol TORDEUR

Sergio AUDANO, *Classici lettori di classici. Da Virgilio a Marguerite Yourcenar*. Foggia, Ed. Il Castello, 2012. 1 vol. 14 x 21 cm, 314 p. (ECHO, 8). Prix : 20 €. ISBN 978-88-6572-080-6.

La plupart des études réunies ici sont inédites, les travaux déjà parus auparavant ont été mis à jour (voir la note 5 à la p. 16). Le recueil se termine par une bibliographie et un *index locorum* sélectif. Les auteurs latins et italiens constituent l'essentiel du contenu. – Les trois études qui ouvrent ce recueil concernent la réception de deux vers célèbres de l'*Énéide* de Virgile. Avant d'examiner le « *Nachleben* » de ces vers, S. Audano étudie l'arrière-plan, le contexte et la signification des vers virgiliens en question. De cette façon on se rend pleinement compte qu'un vers de Virgile à un certain moment va vivre sa propre vie, a "una ... fortuna autonoma" (p. 21 ; cf. la p. 13 et aussi les p. 65 et p. 85) et sera employé régulièrement dans un sens différent de ce que Virgile a voulu dire. La première étude porte sur l'arrière-plan (Lucrèce et les *Géorgiques*, mais surtout Cicéron) et la postérité du vers *Inventas aut qui vitam excoluere per artis* (*Aen.* VI, 663). On retrouve ce vers ou une allusion à ce vers notamment chez Sénèque, Silius Italicus, Servius, Macrobie, Lactance, Dante et Pétrarque. La fin de cette étude concerne les mots *inventas vitam iuvat excoluisse per artes* qu'on lit sur les médailles décernées aux lauréats des Prix Nobel. Les deux études suivantes, qui comptent au total presque cent pages, concernent le vers *Vincet amor patriae laudumque immensa cupido* (*Aen.* VI, 823) et la section VI, 817-823 qui traite de Brutus, le fondateur de la république Romaine. Il s'agit d'une étude approfondie et instructive. Cette fois aussi, on retrouve Cicéron comme un élément important de l'arrière-plan de Virgile. Les mots *animamque superbam* se trouvent au v. 817 dans une position ambiguë : certains lecteurs jugent que ces mots indiquent Brutus ! On est frappé par le fait que chaque auteur emploie ces vers d'une manière différente selon le contexte dans lequel il se trouve et selon le point de vue qu'il défend (voir la conclusion à la p. 162). On remarque aussi que *vincet*, selon l'argumentation dans laquelle ces vers sont utilisés, est changé en *vincit* ou *vicit* (voir les p. 138, 154 et 162). Pareillement il faut vérifier d'une façon attentive la façon dont saint Augustin emploie le mot *infelix* provenant du v. VI, 822 de Virgile. En *civ.* 3, 16 et 5, 18, 1 saint Augustin utilise Salluste et Virgile dans sa polémique avec Tite Live, qui d'ailleurs n'est pas nommé. Les vers *Aen.* VI, 817-823 ont aussi joué un rôle dans la légitimation du tyrannicide que saint Thomas d'Aquin et Ptolémée de Lucques ont formulée. Dans la suite de l'étude, on retrouve aussi les noms de Machiavel et du jésuite Daniello Bartoli. La dernière partie de l'étude concerne l'écrivain Alfieri (1749-1803) qui, dans la tragédie *Bruto primo* et dans le traité *Del principe e delle lettere*, condamne les poètes de cour, parmi lesquels il compte Virgile. – Ensuite S. Audano discute de la réception de l'Antiquité gréco-romaine après Alfieri, en commençant avec *I miei ricordi* de Massimo d'Azeglio (1798-1866), qui se posait des questions concernant l'éducation classique et l'approche ahistorique et acritique de l'Antiquité, approche qui selon lui était liée à un certain obscurantisme clérical. J'attire encore l'attention sur les deux études suivantes. Dans une contribution attrayante sur le roman autobiographique *Cristo si è fermato a Eboli* (1943-1944), l'antifasciste Carlo Levi nous apprend que le récit fasciste sur la grande Rome des temps passés, qui a été soutenu par plusieurs historiens de l'Antiquité et des philologues classiques (voir à la p. 196), n'était pas compatible avec les traditions pérennes de la campagne du Mezzogiorno (voir la p. 204). C. Levi a retrouvé ces traditions dans la deuxième partie de l'*Énéide*, où les peuples indigènes de l'Italie sont opposés aux conquérants Troyens (voir en premier lieu les p. 207 ss.). Sous ce

rapport, S. Audano parle de mythe et d'anti-mythe. Dans une étude captivante sur les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, plus particulièrement sur un passage du chapitre « *Disciplina augusta* », S. Audano étudie les traces des idées d'Héraclite (entre autres tout s'écoule ; l'opposition et l'identité des contraires). Marguerite Yourcenar a été inspirée aussi par Cicéron et le genre de la consolation qu'on retrouvera aussi dans les « Notes » qui suivent. – Dans la première et la deuxième de trois *Note di lettura*, S. Audano indique des traces de la consolation gréco-romaine, respectivement dans Martial V, 37 et Pétrarque, *Fam.* XV, 3 et *Triumphus temporis*. Dans la troisième des « Notes », S. Audano ne réussit pas à me convaincre qu'un motet italien anonyme mis en musique par Nicolo Porpora, compositeur italien du XVIII^e siècle, contient des traces du poète païen Lucrèce. – S. Audano n'en est pas à son premier essai en ce qui concerne l'étude de la survie de l'Antiquité gréco-romaine. Je rappelle que sur ce thème il a publié, avec G. Cipriani, deux autres recueils dans la collection « Echo ». S. Audano a une expertise remarquable en histoire culturelle. Il fait plaisir de voir qu'un philologue classique, ayant une bonne connaissance des faits et de larges vues, participe à ce genre de réflexions et de recherches.

Willy EVENEPOEL

Luca FEZZI, *Il rimpianto di Roma. Res publica, libertà « neoromane » e Benjamin Constant, agli inizi del terzo millennio*. Florence, Le Monnier Università, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 182 p. (STUSMA, 2). Prix : 15 €. ISBN 978-88-00-74429-4.

« Il rimpianto di Roma » (le « regret de Rome »), évoqué dans le titre, est le thème central de cet ouvrage. Plus précisément, celui-ci a pour but de déterminer la représentation que Benjamin Constant se fait de Rome. Pour ce faire, L. Fezzi, auteur de cette étude, souhaite mettre à l'épreuve la théorie dite « néoromaine ». Cette dernière prône que Constant, même s'il semble refuser le regret de l'Antiquité comme moyen de penser la politique contemporaine, ne condamne pas d'un seul bloc cette période révolue. Rome pourrait être un référent clef dans la définition d'une pensée plus nuancée à propos de l'Antiquité et moins contrastée par rapport à la modernité. En d'autres termes, l'auteur se propose de mesurer en quoi Rome tient une place originale dans la pensée de Constant. Cette recherche a d'autant plus de sens que, dans son célèbre *Discours sur la liberté des Anciens comparée à la liberté des Modernes* (1819), Constant semble, à première vue, associer sans distinction l'Égypte, Sparte, la Gaule ou Rome. Au-delà de l'étude du seul *Discours*, déjà menée par ailleurs, c'est donc l'ensemble des écrits de Constant qui constitue les sources de cette enquête. L'ouvrage, d'une mise en page très dense, est organisé en dix chapitres regroupés en deux parties. On notera la présence bienvenue d'un index final, permettant une recherche efficace des noms antiques et modernes. La première partie (chapitres 1 à 6) se propose de dresser un bilan historiographique afin de légitimer le but poursuivi. Elle précise surtout le contexte épistémologique récent autour des écrits de Constant (chapitres 1, 2, 5 et 6). Jusque-là, le *Discours* de 1819 monopolisait l'attention des chercheurs. L. Fezzi évoque donc à plusieurs reprises les travaux de G. Paoletti qui ont permis de redécouvrir les écrits inédits à la fois antérieurs et postérieurs au *Discours*. L'auteur insiste également sur la thèse « néoromaine » ou répu-

Gianpiero Rosati analyse les rapports d'Ovide avec Germanicus, et la façon dont le poète l'intègre dans une réflexion sur poésie et pouvoir (p. 295-312) ; Paolo Esposito consacre à Lucain des pages dans lesquelles il découvre de nouveaux échos entre Virgile et Lucain, échos qu'il examine ensuite dans leur postérité jusqu'à Claudien (p. 313-326) ; Matthew Leigh analyse chez Sénèque, dans le *De breuitate uitae* les exemples historiques négatifs utilisés pour créer une image de Rome. On pourrait ainsi clore notre parcours de lecture commencé avec l'image de Rome. Bien sûr, nous ne voulons pas signifier que l'ordre des contributions dans ce volume est à revoir ; au contraire, la reconstruction à laquelle nous nous sommes livrée est simplement un moyen de démontrer l'extrême richesse en même temps que l'extrême cohérence du volume car, on l'aura compris, ces contributions pourraient encore être lues autrement et se répondre à d'autres niveaux. Les riches bibliographies, présentes dans les notes de chaque contribution, sont également accessibles par l'index des noms d'auteurs modernes. L'ombre d'Emanuele Narducci donne au volume une remarquable unité de fond qui en fait un outil de grande valeur pour l'étude de toute la littérature latine classique, dans ses rapports avec la politique à tous les niveaux. Isabelle COGITORE

Olivier DEVILLERS et Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE (Éd.), *Poésie augustéenne et mémoires du passé de Rome. En hommage au professeur Lucienne Deschamps*. Bordeaux, Ausonius, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 244 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 50). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-080-8.

Le thème qui unit les études de ce recueil est « La vision du passé de Rome dans la poésie augustéenne » (voir Avant-propos, p. 9). Les contributions concernent entre autres « Virgile et l'émergence de Rome » (J. Thomas), « *Genus vs Moenia* : Réflexions sur la fondation dans l'*Énéide* » (Sylvie Franchet d'Espèrey), « Les mentions de Marius chez Properce. Échos des propagandes augustéennes » (O. Devillers), « Écrire le passé de Rome dans l'élégie érotique : un choix impossible pour Ovide » (Géraldine Puccini-Delbey), « Romulus le déprécié : une lecture alternative d'Ovide » (P.M. Martin), « Le(s) César(s) d'Ovide » (Hélène Vial), « Liber-Bacchus dans la poésie augustéenne : du passé de Rome au temps d'Auguste » (G. Freyburger). Le sujet abordé par Emmanuelle Raymond est « *Memorable textum* : aspects spéculaires et historiques du bouclier d'Énée » ; dans la contribution de Jean-Baptiste Riocreux, « La valeur poétique et apologétique du regard humain sur les visions prophétiques de l'Histoire dans l'*Énéide* », on ne retrouve pas seulement la description du bouclier d'Énée (*Aen.* VIII, 626-731) mais aussi « La prophétie de Jupiter » (*Aen.* I, 257-296) et « La vision des Enfers » (*Aen.* VI, 756-887) ; ce dernier passage a aussi été étudié par Sylvie Franchet d'Espèrey. Armelle Deschard nous offre une étude sémantique : « *Senex et longaevus* ou comment dire la grandeur du passé de Rome ». Trois contributions portent sur la réception des poètes augustéens durant l'Antiquité tardive et au Moyen Âge : « Le nom de Corydon dans la Deuxième *Bucolique* à la lumière des commentaires tardifs » (étude minutieuse de Françoise Daspet), « Virgile au prisme d'Augustin (sur le troisième livre de la *Cité de Dieu*) » (Anne-Isabelle Bouton-Touboulic) et « Les poètes latins et les leçons de Rome dans les œuvres de Gerbert d'Aurillac » (contribution de J.-P. Levet quelque peu générale). Le recueil se termine

par un aperçu des publications du professeur Lucienne Deschamps, une bibliographie accompagnant les contributions du recueil, un « Index des sources » et un « Index général ». – Bien que huit des quinze études de ce recueil concernent Virgile, je me propose de m'attarder sur les quatre études qui traitent d'Ovide : G. Puccini-Delbey montre comment Ovide, dans l'*Art d'Aimer*, les *Tristes* et la lettre de Didon à Énée (*Her.* VII), déconstruit le discours mythologico-historique courant : le poète attire l'attention sur les aspects érotiques des récits qui ont été racontés par les poètes épiques Homère et Virgile et sur la façon dont Didon regarde Énée quand elle a été abandonnée par lui. De cette manière, Ovide suscite une certaine méfiance à l'égard de l'idéologie augustéenne, bien que Puccini-Delbey ne plaide pas pour « une lecture strictement politique » (voir p. 91). Pareillement, P.M. Martin ne veut pas nommer Ovide « un opposant du régime » (voir à la p. 115) ; mais il n'échappe pas à la conclusion qu'Ovide jette le doute sur l'idéologie augustéenne, plus particulièrement sur la croyance que Mars est le père de Romulus et de Remus, sur les *Lupercalia*, sur l'enlèvement des Sabines, sur la mort de Remus et sur l'apothéose de César. Hélène Vial, qui étudie toutes les mentions qu'Ovide fait de César, juge que le déconstructivisme d'Ovide est plutôt la conséquence de son esprit d'indépendance que d'une intention de faire de l'opposition politique (voir p. 138). Quand Ovide, dans ses *Métamorphoses*, imite Virgile, il ne prouve pas seulement son indépendance comme poète, mais il entraîne en même temps la *gens Iulia* dans l'instabilité du monde des *Métamorphoses* (voir p. 136). Il fait voir à ses lecteurs l'exploitation des mythes par César et surtout par Auguste (voir p. 138) et il a l'audace de dire qu'Auguste a voulu l'apothéose de César en raison de sa propre apothéose (p. 136-137). Comme suite à la présentation concise de ces titres, je note aussi que G. Freyburger situe la prière d'Ovide à Bacchus – Liber (*Trist.* V, 3) dans le cadre de la poésie augustéenne : dans l'image qu'Ovide nous offre de Liber / Bacchus, on retrouve comme partout dans la littérature augustéenne, aussi bien des éléments d'une strate archaïque que de la strate du Liber hellénisé ; sur les mystères bacchiques, les opinions sont divergentes à l'époque d'Auguste : l'appréciation positive de Tibulle, de Propertius et d'Ovide s'oppose au jugement négatif d'Horace et de Virgile. – Je voudrais signaler encore que F. Ripoll, dans une étude très claire qui porte le titre « Encore sur le problème de la violence d'Énée », en comparant l'*Énéide* avec la *Thebaïde* de Stace, aboutit à la conclusion que Virgile n'avait pas l'intention de présenter Énée comme un héros parfait du point de vue moral, mais comme une figure qui à tous égards était une bonne référence pour Auguste : la violence à laquelle Énée succombe de temps en temps doit permettre aux lecteurs de donner une place à la violence à laquelle Auguste avait eu recours pendant les guerres civiles. Enfin, dans sa contribution « Problèmes d'exégèse et de critique verbale horatiennes » G. Liberman traite de façon captivante vingt passages des *Carm.* et des *Sat.* Willy EVENEPOEL

Gregson DAVIS, *Parthenope. The Interplay of Ideas in Vergilian Bucolic*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24,5 cm, X-181 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 346). Prix : 90 €. ISBN 978-90-04-23308-9.

nombreux cas ou situations, « le mécanisme de construction du personnage de *palliata* et son fonctionnement » (p. 165). – Le troisième mot est « *ludus* », le mot qui désigne le jeu (p. 325-417). Pour compléter la définition du personnage, il faut encore prendre en compte la figure de l'acteur qui joue le personnage sur scène. Et on connaît la volonté de la comédie latine de rompre l'illusion comique : « adresses directes au public, apartés, commentaires internes au dialogue sur le jeu des personnages, mises en relief d'apparentes incohérences ou absurdités dans le scénario, autant d'éléments qui instaurent une connivence entre la scène et la salle, au détriment de l'intrigue. » Le spectateur doit être persuadé qu'il voit et écoute une comédie. – Pour Mme Faure, la comédie latine est un jeu mettant en scène des personnages de convention, dans une construction située dans un monde grec artificiel et sans référent réel dans la vie des spectateurs romains. Ce n'est pas une imitation de la réalité offrant au spectateur une « tranche de vie ». – Ce bref résumé ne peut malheureusement pas rendre compte de la richesse et de la minutie d'un ouvrage très clair, bien structuré, sans jargon inutile, où chaque démonstration est illustrée de nombreux exemples et appuyée par des textes toujours traduits. Cette étude, qui jette un regard nouveau sur la *palliata*, rendra de grands services aux lecteurs intéressés par le théâtre latin et par le théâtre en général. Elle est suivie d'une riche bibliographie (p. 419-427) et de deux index, un *index locorum* (p. 431-439) et un *index personarum* (p. 439-442).

Jacques POU CET

Luciano LANDOLFI, *Simulacra et pabula amoris. Lucrezio e il linguaggio dell'eros*. Bologne, Pàtron, 2013. 1 vol. 15 x 21 cm, 225 p. (TESTI E MANUALI PER L'INSEGNAMENTO UNIVERSITARIO DEL LATINO, 127). Prix : 18 €. ISBN 978-88-555-3224-2.

La partie finale du quatrième livre du *De rerum natura* de Lucrèce, à savoir les vers 1030-1287, porte sur la sexualité et l'amour passionnel. Le poète insiste, en premier lieu, sur les dangers de l'amour-passion, qu'il considère comme une aberration de la sexualité. L. Landolfi nous offre une étude détaillée du vocabulaire érotique, qu'il éclaire du point de vue sémantique et stylistique. Le livre comporte onze chapitres ; les chapitres V et VII sont tout à fait nouveaux, les autres sont des adaptations d'articles déjà publiés dans des revues et des recueils entre 1982 et 2011 (voir les détails à la p. 8). – Lucrèce se trouve dans le droit fil d'Épicure (voir le chapitre I et aussi les p. 57-58 ; 63 ; 139, etc. ; un écart est signalé à la p. 18), mais l'exposé du poète didactique, qui utilise un langage métaphorique et expressif, est plus vif et coloré (voir e.a. les chapitres II-IV sur les vers 1030-1120 et plus particulièrement la p. 26). Les chapitres V-VII traitent des vers 1121-1191 : le poète et L. Landolfi discutent des *incommoda amoris*, des *insaniae exempla*, de l'*exclusus amator* et des *postscaenia vitae*. Les vers 1192-1207 décrivent la *mutua voluptas* de l'homme et de la femme (chapitre VIII). Dans les chapitres IX-X, L. Landolfi étudie les vers 1208-1277, qui traitent des ressemblances physiques entre enfants d'une part et parents et grands-parents d'autre part et ensuite de la fertilité et de la stérilité. Le dernier chapitre concerne les vers 1278-1287 du quatrième livre, où le poète admet avec une certaine réserve que *consuetudo concinnat amorem* ou que parfois l'amour forge des relations stables (voir *interdum* aux v. 1278 et 1280 et Landolfi, à la p. 192 !). Le livre

se termine par une bibliographie et un « indice degli autori moderni ». – On comprend que ce livre a un « indice degli autori moderni » puisque L. Landolfi recourt à la littérature scientifique d'une façon exemplaire. Malheureusement, le livre ne contient ni *index locorum* ni *index verborum* bien que de tels *indices* auraient augmenté la valeur de ce livre. Aux p. 202-203, le lecteur peut lire une conclusion sur le contenu des v. 1278-1287 ; à cet égard, je voudrais faire remarquer qu'une conclusion générale sur le vocabulaire de Lucrèce, le point central de ce livre, aurait été un bénéfice appréciable. Une telle conclusion aurait pu indiquer les caractéristiques du vocabulaire de Lucrèce, entre autres l'emploi calculé des sons, la répétition de certaines locutions (voir par ex. les p. 145 et 201), l'originalité de Lucrèce, etc. Sur la matière du livre de L. Landolfi, on peut lire maintenant aussi Paolo Mantovanelli et Francesca Romana Berno, *Le parole della passione. Studi sul lessico poetico latino* (Bologna, 2011). – Mais il s'agit incontestablement d'une monographie intéressante et captivante. L. Landolfi souligne régulièrement que la doctrine d'Épicure est toujours le point de départ (voir par ex. les p. 26, 76 et 139) ; dans ce cadre théorique, Lucrèce utilise des matériaux provenant de la médecine, des *topoi* littéraires, des éléments de la comédie, etc. ; et il a utilisé ses sources d'une façon originale (voir par ex. les p. 77, 96 et 260). En ce qui concerne le contenu, je voudrais signaler que L. Landolfi (p. 202-3) n'a trouvé dans les vers 1278-1287 du quatrième livre aucun mot qui se réfère au mariage. Au sujet de la structure du texte de Lucrèce, je souhaiterais avertir le lecteur que le plan de l'argumentation que L. Landolfi propose à la p. 198 ne correspond pas tout à fait à la structure de son livre : au chapitre IV répondent à la p. 198 les points 5, 6 et 7 ; j'attire aussi l'attention sur la différence entre le titre du chapitre V et les termes du point 8 à la p. 198 (il faut aussi garder à l'esprit les différences avec R.D. Brown, *Lucretius on love and sex* (...), Leyde, 1987, aux p. 99-100). Je m'attarde encore un moment sur le vocabulaire, la question prioritaire du livre. L. Landolfi indique entre autres dans quels contextes et chez quels auteurs on retrouve les mots employés par Lucrèce. Il a tout à fait raison de prêter beaucoup d'attention à la façon dont Lucrèce utilise les sons, soit qu'il s'agit d'allitérations, d'homéotéleutes ou d'autres procédés stylistiques. Il met en valeur les qualités du poète d'une façon convaincante. Il a entièrement raison de parler, à la p. 137, de l'« abilità iconopeica » de Lucrèce. – J'ajoute encore quelques remarques de détail. Le sens d'*abire in* au v. 1111 du quatrième livre (où il faut lire d'ailleurs *abire in corpus toto corpore* au lieu d'*abire corpus in corpore toto* !) n'est pas tout à fait identique à la signification d'*abire in* dans les vers d'Ovide cités aux p. 68-69 : chez Lucrèce, le sens est plutôt « se fondre dans », chez Ovide « être transformé en » ; la différence des constructions grammaticales en question confirme cette différence (cf. R.D. Brown, qui a traduit les mots de Lucrèce par « merge into the other body with their whole body »). Concernant la répétition des dentales dans le v. 1082 *et stimuli subsunt qui instigant laedere id ipsum*, on peut ajouter aux observations de L. Landolfi (à la p. 54) le *-t* de *et* et les *-d* de *laedere id*. À la p. 200, l'auteur aurait pu souligner, en dehors de *tu* dans *tundi(tur) ictu*, aussi *tu* dans *-tur*. Enfin, je voudrais faire observer que la répétition de *saxa* aux v. 1286-1287 du quatrième livre (voir L. Landolfi à la p. 201) n'a pas la même fonction que la répétition de *longo in spatio* et de *tundere* aux v. 1284-1287.

Willy EVENEPOEL

sion qu'Ovide renvoie d'une façon continue au récit virgilien sur Didon et Énée (ainsi Ratkowitsch aux p. 19, 39, 41, 54-55 et *passim*). En tout cas, les allusions ne sont pas frappantes (voir par ex. la p. 49 !). D'ailleurs, il faut se rappeler qu'Ovide avait déjà eu l'occasion de donner son opinion sur la version virgilienne du récit de Didon et d'Énée, à savoir dans *her.* VII, un élément dont C. Ratkowitsch n'a pas tenu compte. Plus particulièrement, elle ne peut pas démontrer qu'Ovide a voulu stimuler la réflexion sur l'utilisation politique du mythe (voir C. Ratkowitsch aux p. 54-55). En outre, je pense que les autres adaptations que le mythe de Pâris et d'Hélène ont subies, servent en premier lieu les argumentations respectives de Pâris et d'Hélène, et ne sont pas un élément important de la caractérisation de Pâris et d'Hélène (voir sur la position de Ratkowitsch les p. 19 et 31) : Pâris veut persuader Hélène de répondre à ses avances, Hélène examine le pour et le contre des différentes options et s'efforce de limiter les risques pour sa réputation. – S'appuyant sur la position que Baudri a défendue concernant la façon dont les lecteurs (chrétiens) doivent lire les mythes païens, C. Ratkowitsch tente de prouver que le poète, dans les *carm.* 7 et 8, aurait eu l'intention de montrer que Pâris et Hélène (qui sont des personnages qui font partie de la mythologie gréco-romaine !) ont fausement interprété le mythe du *Iudicium Paridis* (voir sur la position de C. Ratkowitsch les p. 75-76 et p. 94 ; aussi la p. 154 et *passim*). Cette approche des *carm.* 7 et 8 est-elle logique ? Je m'attarde encore un instant sur le *carm.* 8, la réponse d'Hélène, qui m'a frappé par les doutes qu'elle exprime sur la façon de comprendre la volonté de la déesse Vénus. Le poète Baudri s'est lancé dans un exercice difficile : partant de sa foi chrétienne, il décrit comment Hélène, au milieu d'une *discordia mentis* déchirante, réfléchit sur les dieux en général et sur la façon dont elle doit interpréter la volonté de Vénus qui l'incite à abandonner son mari Ménélas, une chose qui n'est pas acceptable du point de vue moral. Sa conclusion est qu'elle doit en tout cas obéir aux dieux et accepter le fait que les desseins des dieux sont impénétrables pour les hommes (voir en particulier les v. 72-75 ; 96-102 ; 110-117 ; 191-195 ; 211-219 ; 283-284). D'autre part, il est étrange qu'Hélène soit en même temps amoureuse de Ménélas et de Pâris. À la p. 58, C. Ratkowitsch indique la différence entre ce qu'elle dit sur Baudri dans le livre que nous présentons ici et ce qu'elle a écrit dans une publication antérieure (WS 104 (1991) p. 209-236). – En guise de conclusion : un livre qui contient des positions nettes mais qui ne m'ont pas convaincu. Entre parenthèses : ne pourrait-on pas dire que le *carm.* 201 de Baudri est du pain béni pour un psychologue ?

Willy EVENEPOEL

Margot NEGER, *Martials Dichtergedichte. Das Epigramm als Medium der poetischen Selbstreflexion*. Tübingen, Narr Francke, 2012. 1 vol. 15 x 22 cm, x-382 p. (CLASSICA MONACENSIA, 44). Prix : 88 €. ISBN 978-3-8233-6759-8.

Le livre que nous présentons ici est une version légèrement adaptée d'une thèse de doctorat qui a été préparée sous la supervision de Niklas Holzberg à l'Université Ludwig-Maximilien de Munich. M. Neger y étudie les réflexions poétologiques que Martial a livrées dans les épigrammes où il mentionne d'autres poètes, aussi bien des personnages historiques que des figures fictives. À la suite de Joseph Farrell,

M. Neger souligne que ce que dit un poète sur ses collègues nous renseigne en premier lieu sur ce poète lui-même (voir aux p. 6-7). Les remarques exprimées à propos de figures fictives ne sont rien d'autre que l'arrière-plan devant lequel Martial situe ses propres épigrammes et leur donne une place dans le cadre du genre épigrammatique. – M. Neger a ordonné les résultats de ses recherches en fonction des genres concernés (on retrouve une justification de ce classement à la p. 8). Elle commence par la tradition épigrammatique, c'est-à-dire : Catulle, l'épigramme grecque et d'autres épigrammatistes, ces derniers d'ailleurs en grande partie des figures fictives ; au paragraphe 3.3.3, on peut lire ce que Martial a écrit sur le plagiat ; au paragraphe 3.4.2, il s'agit de la relation entre le genre épigrammatique et les beaux-arts. Ensuite M. Neger parle d'autres poètes érotiques (e.a. Ovide et quelques contemporains de Martial), du mime et du théâtre, de la satire et de la poésie iambique (Horace, Juvénal, Turnus), de la fable (Phèdre) et de l'épopée (Homère, Virgile, Lucain, Silius Italicus et l'empereur Domitien, qui était en même temps poète et patron). À la fin de l'ouvrage on trouve une bibliographie abondante, un *index rerum et nominum* et un *index locorum*. – M. Neger n'a pas pourvu son livre de conclusion générale, mais elle nous offre des conclusions particulières au cours de son ouvrage (voir les résumés à la fin de certains paragraphes et voir aussi les p. 185-6). On peut être d'accord avec M. Neger que Martial a construit lui-même le Catulle qu'il qualifie de modèle (voir les p. 65 et 211). De plus, elle attire notre attention sur le fait que le poète déforme ses modèles, pour les adapter à ses invectives (voir par ex. à la p. 290). Enfin, elle fait ressortir que la confiance du poète talentueux s'accroît au cours des années. – Beaucoup de questions étudiées par M. Neger ont déjà fait l'objet d'autres recherches. Elle signale d'ailleurs que, pendant qu'elle écrivait elle-même sa thèse de doctorat, Nina Mindt préparait à Berlin une thèse d'habilitation sur le canon épigrammatique de Martial ; cette dissertation n'était pas encore publiée quand M. Neger finissait sa thèse, mais elle a eu la possibilité de consulter le travail de sa collègue. M. Neger rend compte des recherches de ses prédécesseurs d'une façon consciencieuse, tout en apportant de petites découvertes et des considérations personnelles chaque fois que cela était possible. Elle tient compte, comme il se doit, des mètres des épigrammes et de leur place dans les livres concernés. De temps en temps, elle répète qu'il n'est pas possible de traiter en détail tous les cas d'intertextualité et qu'elle ne peut donc offrir que des exemples. – Encore quelques points particuliers. Est-il probable que Martial dans le premier épigramme de son *Liber Spectaculorum* ait présenté son livre, implicitement, comme un autre Colisée (voir les p. 76-77) ? Il faut tenir compte du fait que le *Liber Spectaculorum* est peut-être la première publication de Martial (voir p. 73-74) et du fait qu'il considère le Colisée comme une construction exceptionnelle. Je ne pense pas que le poète dit qu'il est à Rome le numéro 1 des épigrammatistes (M. Neger à la p. 79) ; à mon avis, suivant les traces de Callimaque, Martial dit qu'il ne trouverait pas déshonorant d'être le numéro 2 après Bruttianus, rien de moins, rien de plus. Peut-on dire que Martial présente le poète Stella en premier lieu comme arrière-plan de sa propre poésie (M. Neger aux p. 185-186) ? Je pense que Martial a présenté son collègue comme une personne qu'il apprécie, partageant ses opinions et qui est, avant tout, son patron. En ce qui concerne le contexte social du thème de l'amour conjugal dans la poésie de la poétesse Sulpicia, qui est une contemporaine de Martial (voir Martial 10, 35 et 38 et M. Neger p. 186-195), on

peut ajouter les lettres que Pliny le Jeune a écrites à sa femme Calpurnia (6, 4 ; 6, 7 et 7, 5). Dans l'*Index rerum et nominum* manquent des références à « Anordnung der Epigramme » (voir e.a. la p. 176) et à « companion piece » (voir e.a. les p. 172, 177, 190). – Je ne veux pas terminer ce compte rendu sans souligner que cette monographie riche a été préparée d'une façon consciencieuse et a été écrite dans un style très clair.

Willy EVENEPOEL

Louis CALLEBAT et Jean SOUBIRAN, *Priapées*. Texte établi, traduit et commenté par L.C. Étude métrique par J.S. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, XCI-315 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 59 €. ISBN 978-2-251-01462-3.

Œuvre polymorphe s'il en est, le recueil des *Priapées* bénéficie à présent d'une édition scientifique sérieusement établie. Où placer Priape dans le panthéon classique ? La question est vaste (p. x-xv) et bien présentée. Il n'est pas non plus aisé de ranger ces poèmes dans un genre littéraire bien défini et faute de pouvoir définir une forme unique, l'argumentation en faveur d'une *noua simplicitas* à la suite de Pétrone (p. xl), me semble convaincante. *Simplicitas* toute relative d'ailleurs, sur le sens de laquelle il faut s'entendre. La contribution précise autant qu'éclairante, que J. Soubiran consacre à la métrique des *Priapées* (p. XLVIII-LXIV), dépasse par sa précision et son ampleur le cadre de ces quatre-vingts poèmes (plus l'*appendix*). On notera aussi la richesse de l'apparat critique, qui se veut complet jusque dans des variantes orthographiques. Quelques remarques de détail : à côté de la fig. 2 de la p. xcii, je lis aux p. viii et 58 deux légendes « fig. 1 », le volume propose dès lors trois illustrations différentes. Après une bibliographie, modestement intitulée « documentation bibliographique » (p. 41-57), vient le commentaire, souvent fouillé et clairement développé. Ad 12, 12 (p. 110), j'aurais précisé que l'expression *semper solet* constitue un pléonisme et contient une allitération. Ad 80, 7 (p. 306), je ne vois pas en quoi le couple *-que ... -que* constitue un archaïsme puisqu'il reste bien présent en fin d'hexamètre chez tant de poètes ; le commentaire à 22, 1 (p. 306, en alternance avec *-ue... -ue*) est éclairant à ce propos. Pour 72, 4 (p. 286), je me demande si à côté des *brachia macra* dont le sens « priapéen » est évident, les *grandia mala* ne pourraient elles aussi recevoir un sens érotico-obscène – mais restons-en là. Un index de termes latins (p. 309-313), plutôt limité aux termes commentés, clôt ce livre bien fait.

Pol TORDEUR

Pascale PARÉ-REY, « Flores et acumina ». *Les sententiae dans les tragédies de Sénèque*. Lyon-Paris, De Boccard, 2012. 1 vol. 17 x 27 cm, 432 p. (COLLECTION ÉTUDES ET RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN). Prix : 45 €. ISBN 978-2-904974-43-4.

Ce livre a pour but de présenter la fonction des *sententiae* dans l'œuvre tragique de Sénèque et de comprendre la valeur que celles-ci recèlent. Souvent critiquées et accusées de ralentir l'action et de figer les personnages afin de faire passer un

Bernhard SCHMALTZ, *Attisch-schwarzfigurige und attisch-rotfigurige Importe von der Palästra-Terrasse in Kaunos*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 21 x 28 cm, VIII-158 p., 5 pl., nombr. fig. (ASIA MINOR STUDIEN, 68). Prix : 59 €. ISBN 978-3-7749-3740-6.

Dans ce volume, Bernard Schmaltz présente les résultats de l'étude du matériel céramique attique provenant des fouilles menées à Kaunos sur la « terrasse de la palestre ». Dans une brève introduction, l'auteur résume tout d'abord nos connaissances sur le site carien de Kaunos, situé sur la côte de l'Asie Mineure à un carrefour important pour la navigation dans l'Antiquité, et, tout au long de ce chapitre, il s'attache à replacer la cité dans son contexte historique, en discutant notamment de son degré d'hellénisation. L'étude du matériel attique présenté dans ce volume permet d'esquisser une reconstitution des échanges qui prenaient place entre Athènes et l'Asie Mineure dans toute leur complexité (durée, fréquence et intensité du commerce) mais également la place de Kaunos dans ces échanges et, éventuellement, comme centre pour la diffusion de cette céramique à une échelle locale. Le contexte de découverte des fragments n'est pas clairement détaillé ici car l'auteur a publié de nombreux articles sur le système de terrasses associées à la palestre et ses environs. Il est possible que ce matériel importé associé à un remblai et constitué en grande partie de vaisselle de banquet appartenait au sanctuaire aujourd'hui situé sous une église byzantine. Le catalogue compte 394 fragments. Les numéros 1 à 49 sont des fragments à figures noires ; les numéros 50 à 387 des fragments à figures rouges et les numéros 388 à 394 des fragments non attiques produits dans d'autres régions mais datant de la même période que les fragments attiques présentés ici. Au sein du catalogue, les fragments sont regroupés par formes en commençant par les grands vases. Dans la section dévolue aux figures noires, les vases à boire tels que les coupes et coupes-skyphoi sont légèrement plus nombreux que les autres formes. Les cratères, tous types confondus, dominent largement le matériel à figures rouges et représentent un peu plus de 60 % de ces fragments. Toutefois, l'auteur précise dans son introduction que le site a également livré un nombre important de vases à boire à vernis noir qui ne sont pas publiés ici et qui relativisent l'importance du cratère à figure rouge dans ce contexte. Chaque notice présente une photographie de la pièce à l'échelle 1:1 et, dans certains cas, un dessin du profil. L'auteur donne également les dimensions du fragment, sa description ainsi qu'une analyse comparative et une datation. À la fin du volume, cinq planches couleur permettent au lecteur de se faire une meilleure idée du décor de certains fragments. Parmi ces derniers, on trouve un fragment de cratère très intéressant puisqu'il constitue un des rares exemples de cette forme décorée dans l'atelier du Peintre de Meidias. Ce volume très bien construit nous apporte des connaissances intéressantes sur les importations attiques dans cette région et il ne fait nul doute que la publication du reste du matériel contribuera grandement aux études liées aux sites grecs d'Asie Mineure. Isabelle ALGRAIN

Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT, *Pergamo e la filosofia*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2010. 1 vol. 17 x 24 cm, IX-155 p., 24 pl. (ARCHAEOLOGICA, 159. ARCHEOLOGIA PERUSINA, 18). Prix : 140 €. ISBN 978-88-7689-256-1.

Quelques années après la parution de *La Gigantomachie de Pergame ou l'image du monde*, F.-H. Massa-Pairault nous offre un ouvrage sur la culture philosophique de Pergame qui réunit quatre conférences revues et augmentées que l'auteur a données en février 2008 à Naples à l'Institut italiano per gli studi filosofici, ainsi que trois articles qui viennent enrichir le sujet. L'ouvrage ainsi présenté est composé de sept chapitres. Dans « *Pergamo, centro di cultura tra filologia et philosophia* » (p. 1-23) l'auteur démontre le rôle de la brillante cité de Pergame. Au contraire d'Alexandrie sa rivale, Pergame est une place forte de l'intérieur, organisée en terrasses. Les points importants de la cité sont : l'acropole avec le sanctuaire d'Athéna Niképhoros, le Grand Autel, et sa bibliothèque (que l'auteur place à l'intérieur du sanctuaire d'Athéna). La statue d'Athéna, réplique de la *Parthénos* sculptée par Phidias, l'emplacement proche du théâtre à la terrasse d'Athéna et l'importance des œuvres d'art dans la cité, montrent que les Attalides voyaient leur cité comme une seconde Athènes. L'auteur souligne l'importance de la Bibliothèque, riche de 200.000 volumes, et la présence des érudits et des artistes qui la fréquenterent, l'activité intellectuelle qui en résulta et qui fit de Pergame un centre de savoir. L'influence sur les arts du mathématicien et astronome Apollonios de Pergé est soulignée, dont les théories sur le cône et la sphère se reflètent sur la composition des statues en bronze des Galates mourants, placés dans le téménos d'Athéna (connus par des répliques en marbre). Par ailleurs, elle propose d'interpréter des fragments d'une frise sculptée, découverts près du sanctuaire d'Athéna, comme « la traduction en sculpture » des *Chronika* d'Apollodore d'Athènes (un résumé chronologique en vers des faits historiques), qu'il dédia à Attale II. Le chapitre « *Il Prometeo di Pergamo, problema archeologico, politico, filosofico* » (p. 25-37) traite un groupe en haut relief découvert dans le portique Nord du téménos d'Athéna Niképhoros, représentant Héraclès tuant l'aigle qui torture Prométhée. Ce groupe peut-être placé dans une niche, suit une composition pyramidale au sommet de laquelle se trouve Prométhée encore enchaîné, à droite Héraclès portant la léonté, et une figure masculine à gauche allongée sur une roche, interprétée comme la personnification du Caucase (p. 27-28). Ce thème à la gloire d'Héraclès inspiré d'Eschyle, qui évoque aussi la conciliation entre la volonté de Zeus et celle du héros, ne surprend pas dans une Pergame riche de culture théâtrale. La légende de Prométhée, à Pergame, libéré par Héraclès dont la tête est un portrait de souverain (Eumènes II, Attale II, ou Mithridate VI Eupator), pourrait avoir une interprétation allégorique. Le feu évoque la sagesse de la philosophie et Héraclès évoque le « despotisme éclairé », d'un souverain sage et juste. Les deux chapitres suivants concernent Cratès de Mallos. Dans « *Cratere di Mallo tra erudizione e filosofia* » (p. 39-59) l'auteur étudie certains aspects de l'œuvre du philosophe, connue par des fragments : ses travaux sur Homère que Cratès considérait comme le sage par excellence, la sphère qu'il construisit, représentation du monde habité, ses travaux sur l'astronomie. Elle perçoit l'influence des théories de Cratès de Mallos concernant le langage sur le décor d'une mosaïque découverte au palais V de Pergame, composée plus précisément de masques de théâtre qui laissent passer la voix de l'acteur, d'oiseaux sur des guirlandes, ou d'un perroquet dans un emblema, volatiles qui possèdent leur propre langage. Tout ceci illustre pour l'auteur les idées stoïciennes sur la voix humaine, le langage et la possibilité de communication entre les hommes. Dans le chapitre suivant « *Pasquino e Cratere di Mallo* » (p. 61-67)

l'auteur analyse quelques détails du célèbre groupe sculpté de Ménélas portant le corps de Patrocle (thème décrit dans l'*Iliade*), et notamment le décor du casque de Ménélas. Elle pense que le style de la Centauromachie figurant sur la partie haute du casque rappelle des œuvres présentées à Athènes, alors que l'oiseau fabuleux à queue de serpent, ainsi qu'un autre animal fantastique (et non pas une panthère) évoqueraient les deux extrêmes des voyages de Ménélas (l'Éthiopie et l'Inde) qui intéressaient les exégètes d'Homère, et bien entendu Cratès de Mallos. L'érudition du décor pourrait faire penser que l'original était placé près de la Bibliothèque de Pergame. On peut regretter que les photographies de détails ne soient pas de meilleure qualité, pour permettre de mieux suivre les hypothèses intéressantes de l'auteur. Le chapitre « *Soso, il mosaico delle colombe e la filosofia delle ombre* » (p. 69-86) examine dans le détail la mosaïque aux colombes se désaltérant dans un vase, découverte à la Villa Adriana, dont le modèle est attribué, suivant Pline, à Sosos de Pergame. Le vase représenté n'est pas un cratère, mais un vase servant à la purification des convives avant et après le banquet. L'auteur pense que cette œuvre est influencée par des doctrines philosophiques particulières, celles de Platon peut-être. Le problème de représentation picturale rejoint la question philosophique du pouvoir des sens, sur le rendu des plumages des oiseaux, se reflète la discussion sur la physique de la lumière. La figure ailée, à peine perceptible dans l'ombre, sous l'anse du vase n'est pas une Sirène pour l'auteur, mais un Éros en train de se couronner. Ainsi, les colombes seraient celles d'Aphrodite (et non pas celles de Zeus qui apportent l'ambrosie aux dieux et que Cratès de Mallos mettait en relation avec les Pléiades), patronne du jeu des ombres et des lumières et qui peut susciter la quasi-hallucination par l'amour. Le chapitre « *La natura degli dei e la Gigantomachia del grande altare di Pergamo* » (p. 87-104), concerne le vieux mythe renouvelé grâce aux interprétations des philosophes et figuré par le mouvement dans le temps et l'espace, comme dénominateur commun. La révolte des Géants, fils de la Terre, contre les Dieux, a un fort appel politique, le mythe se réfère à des hommes et des situations politiques du temps. La Gigantomachie a une forte polémique morale contre la monarchie macédonienne. L'auteur souligne l'importance d'Héraclès, médiateur entre la divinité et l'humanité et reprend en résumé les thèses de son livre cité au début de ce compte rendu. Enfin « *Pergamo e l'utopia* » (p. 105-126) se réfère à la révolte d'Aristonikos, probable fils illégitime d'Eumènes II, qui s'autoproclamait Eumènes III. Selon Strabon, Aristonikos donnait à ses partisans le nom des citoyens de la cité du Soleil. Le terme de cité du Soleil faisant partie de la pensée politique utopique, l'auteur souligne l'influence qu'exerça sur Aristonikos le philosophe stoïcien Blossios de Cumes, à qui elle attribue ce terme. Cette pensée utopique se reflète également dans l'art de Pergame : présence de Parthénos, constellation de la Vierge qui signifie la justice divine, sur la frise de Télèphe à l'intérieur du Grand autel, mais également sur les monnaies cistophores avec têtes d'Apollon, ou Dionysos, qui seraient deux aspects du Soleil. Ainsi la philosophie, mais également la religion viendraient légitimer le pouvoir d'Aristonikos. Plusieurs indices (géographie, topographie, mythologie etc) complètent l'ouvrage. La bibliographie (p. 129-143) est riche, mais néanmoins difficile à utiliser car elle est divisée en sessions thématiques qui ne correspondent pas forcément aux intitulés des chapitres. Cet ouvrage d'une grande érudition qui a

comme thème principal la philosophie antique, et notamment stoïcienne, finement analysée, offre une image attirante et vivante de la cité de Pergame.

Vassiliki GAGGADIS-ROBIN

Christel MÜLLER, *D'Olbia à Tanais. Territoires et réseaux d'échanges dans la Mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique*. Bordeaux, Ausonius, 2010. 1 vol. 19,5 x 24 cm, 453 p., 82 fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 28). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-035-8.

C. Müller attribue les origines de cet ouvrage à une contribution présentée en 2002 à Bordeaux dans le cadre du colloque *Cités grecques, sociétés indigènes et empires mondiaux sur le littoral nord de la Mer Noire (VII^e s. a.C. – III^e s. p.C.)* dans laquelle A. Bresson revenait sur le commerce du blé nord-pontique. Il en défendait alors le caractère précoce, tout en soulignant l'interdépendance qui s'est opérée selon lui entre le dynamisme des territoires coloniaux et la demande en grains adressée par les cités égéennes. Près de deux décennies après l'édition en français de l'ouvrage d'A.N. Chtcheglov (*Polis et chôra, cité et territoires dans le Pont-Euxin*, Centre de recherches en histoire ancienne n° 118, Besançon, 1992), C. Müller entend se saisir à son tour de la question des *chôrai* nord-pontiques dans ce volume, fruit d'un mémoire d'habilitation. Malgré la longue tradition bibliographique qui lui est dévolue, elle en renouvelle le contenu en appliquant au domaine de l'archéologie spatiale le bénéfice de l'approche systémique, attachée à la définition de réseaux. L'auteur définit ainsi le socle théorique sur lequel est bâtie cette ambitieuse synthèse qui marque une nouvelle étape dans le développement d'une bibliographie occidentale consacrée à la Mer Noire, rythmée ces dernières années par l'édition de plusieurs recueils thématiques d'articles, ainsi que par quelques contributions monographiques attachées à un site archéologique en particulier. L'auteur peut compter sur son excellente connaissance des publications russes et ukrainiennes qui lui permet de disposer d'une vision d'ensemble des différentes écoles qui ont structuré ce domaine de recherche, tout en exploitant un large champ bibliographique, incluant certaines contributions locales parmi les plus modestes. Ce travail repose par ailleurs sur son expérience personnelle du terrain, acquise notamment dans le cadre de la Mission archéologique française à Taman (1997-2000). Cette maîtrise lui permet de donner suite aux pistes ouvertes par A. Bresson en livrant une étude pour le moins audacieuse sur l'insertion des cités nord-pontiques au sein des réseaux contemporains d'échanges supra-régionaux. Dans cette perspective, une place centrale est accordée à la cliométrie dans une volonté d'approcher la capacité productive des territoires. Cette démarche est rendue possible par l'étude croisée des données textuelles et archéologiques en prenant en compte les acquis des analyses macrobiologiques réalisées dans les années 1970 et 1980 sur les édifices ruraux des *chôrai* de Kerkinitis et Chersonèse. Par la richesse des annexes qui rassemblent la plupart des documents épigraphiques de référence, cet imposant volume de 453 pages constitue tout autant un essai novateur sur les colonies grecques du Nord de la Mer Noire qu'un manuel incontournable dont l'édition concorde avec les nouvelles questions portées en France aux concours d'enseignement. Déroutante à première vue, son articulation en huit parties dénote la volonté de l'auteur d'échapper

qui, dans le roman, relève de la fiction littéraire ; mais il est vrai que ce point est particulièrement difficile à traiter, comme le reconnaît l'auteur dans la conclusion de son livre (p. 265-273). Par ailleurs, quoiqu'elle le mentionne, Jones aurait sans doute pu davantage tirer parti de l'ouvrage important de Kenneth Dover, *Greek Homosexuality* (1978). Néanmoins, la présente étude est intéressante à plus d'un titre : l'auteur parvient à analyser l'idéologie que véhiculent les romans grecs, notamment en décelant les personnages-types : ainsi, dans *Chairéas et Callirhoé*, Dionysos est le *πεπαιδευμένος* par excellence, tandis que Chairéas acquiert progressivement la *παιδεία* en accumulant les expériences et que Callirhoé, en tant que femme de *πεπαιδευμένος*, peut revendiquer une certaine forme de *παιδεία*. Meriel Jones insiste également sur l'importance, pour les hommes, de montrer ostensiblement leur masculinité, de « faire l'homme » ; elle fait référence à la notion de « performativité », développée par Judith Butler à la fin des années 1980. Par ailleurs, son analyse des liens entre le roman et son contexte est digne d'intérêt : situé à une époque classique reconstituée mais mettant en scène des personnages appartenant à l'époque impériale, ce genre littéraire évite les questions politiques de son temps, mais il aborde les problèmes sociaux que connaissent les lecteurs. Ceci est particulièrement bien illustré par le personnage de Clitophon : Phénicien, il n'est pas assez grec pour que le public se sente visé, mais il est suffisamment hellénisé pour que ce dernier se sente concerné. Enfin, il est parfois difficile pour le lecteur de faire la distinction entre ce qui, dans la masculinité, relève de la fiction littéraire et ce qui était bien réel dans la culture grecque. Peu nombreux sont les traits masculins que Jones présente comme des artifices littéraires propres au roman grec. Mais comme l'explique l'auteur, il est probable que les auteurs se soient essentiellement inspirés du contexte social dans lequel ils vivaient, et par conséquent que le décalage entre fiction et réalité n'ait pas été si important. Cette étude s'adresse donc à deux publics : d'abord aux lecteurs qui s'intéressent à la masculinité dans la culture grecque de cette époque, ensuite à ceux qui étudient les liens entre le roman grec et son contexte littéraire et social.

Julien DELHEZ

Lorenzo FERRONI, Martin ACHARD et Jean-Marc NARBONNE, *Plotin. Œuvres complètes*. Tome I. *Volume I*. Introduction par J.-M.N. *Traité 1 (I, 6), Sur le beau*. Texte établi par L.F. introduit, traduit et annoté par M.A. et J.-M.N. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CCCXXIX-72 p. en partie double. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00566-9.

Le lecteur francophone ne manque pas d'accès aux *Ennéades* : deux traductions complètes – celle d'É. Brehier (Paris, Les Belles Lettres, 1924-1938) et celle dirigée par L. Brisson et J.-F. Pradeau (Paris, Flammarion, 2002-2010) –, la collection fondée par P. Hadot aux éditions du Cerf (depuis 1988), ainsi que plusieurs traductions isolées parues chez Vrin. Le spécialiste dispose quant à lui des éditions remarquables de P. Henry et H. Schwyzer (Paris-Bruxelles, Museum Lessianum, 1951-1973 pour la *maior* ; Oxford, Clarendon Press, 1964-1982 pour la *minor*) et de J. Igal (Madrid, Gredos, 1982-1998) – sans citer ici les traductions allemandes, anglaises, espagnoles et italiennes. Devant cette profusion éditoriale, il peut donc s'interroger sur le besoin

d'une nouvelle entreprise du genre. À ce titre, les promoteurs du projet veulent se démarquer par une hypothèse exégétique originale et par une édition « vraiment critique ». Concernant le premier point, le volume s'ouvre sur un essai qui, sur la base de la *Vie* laissée par Porphyre, examine la biobibliographie de Plotin (on notera au passage l'absence de liste des traités dans cette introduction générale). Il s'agit, d'une part, d'identifier plusieurs étapes doctrinales et, d'autre part, de résumer le système en cent vingt-cinq propositions, de façon à dégager à la fois l'élaboration progressive et l'originalité de la pensée de Plotin. La synthèse contient énormément de références relatives aux degrés de la philosophie plotinienne : l'Un, l'Intellect, l'Âme, le corps et la matière – de précieux repères dans cette œuvre si foisonnante. Concernant l'évolution, Narbonne en voit les traces dans la présentation tripartite laissée par Porphyre : 1) la période pré-porphyréenne, organisée autour des thèses d'Ammonius et de la formation d'une doctrine propre ; 2) la période porphyrienne, où Plotin affirme le caractère strictement hellène et platonicien de sa pensée ; 3) la période consécutive à l'exil de Porphyre, durant laquelle Plotin consolide sa doctrine et lui donne sa forme finale. Mais la particularité autant que l'unité de la lecture proposée par Narbonne tiennent à son hypothèse exégétique : Plotin aurait atteint la thèse de l'Un qui transcende l'Intellect alors qu'il était confronté, dès la première période, à des débats incessants avec les Gnostiques. Et cette thèse se donne comme une clef pour l'ensemble de l'œuvre : « Notre hypothèse interprétative est donc que Plotin, à peu près toute sa carrière durant, a dû prendre ses distances vis-à-vis de la gnose et a réaffirmé les valeurs fondamentales de la sagesse grecque [...]. Ces traits sont non seulement saillants en 33 [c'est-à-dire dans le traité *Contre les Gnostiques*] mais constants partout ailleurs. Si leur motif est *anti-gnostique* en 33, on *peut*, voire *doit*, soupçonner qu'il l'est également autre part (p. LV) ». L'interprétation novatrice du *Parménide* qui a donné naissance au néoplatonisme serait ainsi née d'un débat serré avec la Gnose. De même, l'anthropologie optimiste de Plotin, selon laquelle le salut serait ouvert à toutes les âmes en raison de leur lien indéfectible avec le divin, s'opposerait directement à la Gnose et sa doctrine de l'élection. Sur ce point, on peut reprocher à Narbonne d'évoquer à plusieurs reprises « la recherche récente » sur les relations de Plotin à la Gnose sans préciser à quels travaux il fait allusion (par exemple p. LII). Il reste que cet essai se veut préparatoire et n'entend nullement épuiser le dossier. Or cette Introduction excède largement le champ des études proprement plotiniennes, car à ces premiers chapitres succède une longue section dévolue à la postérité du plotinisme (p. XCVII-CCL). Forts d'une importante documentation, les auteurs se penchent sur les particularités de la pensée plotinienne vis-à-vis de ses successeurs. Il n'est toutefois pas déplacé d'interroger l'opportunité d'un tel travail dans ce cadre précis – Narbonne éprouve d'ailleurs le besoin de s'en expliquer : « Il s'agit donc d'un texte qui, pour une partie, n'éclaire pas directement le système particulier de Plotin mais qui permet, en revanche, de bien situer la pensée de ce dernier au sein d'un mouvement qu'il a lui-même rendu possible, mais qui va largement le déborder à partir de Jamblique (ce dont on n'a pas toujours eu pleinement conscience), même si l'influence de Plotin resurgira fortement plus tard (p. IX) ». L'angle adopté, qui pourrait paraître purement lexical, concerne le vocabulaire utilisé pour désigner les degrés du réel : *υπόστασις*, *τάξις* et *ὑπαρξις*. Sans dénier à ce travail ses qualités, qui révèle l'originalité de Plotin au moyen d'une distinction entre néo-

platonismes plotino-porphyriens et jamblichéo-procliens, c'est-à-dire entre tendance à la rupture et solution de continuité, sa présence ne laisse pas de surprendre. Et cet ensemble foisonnant pourrait bien dissimuler au lecteur pressé quelques pages dignes d'intérêt sur le genre auquel rattacher les traités plotiniens (p. CCXLI-CCXLVIII) : de façon originale, Plotin n'agit pas en commentateur, pas plus qu'il ne se limite à une doctrine orale caractéristique de l'enseignement ou de la diatribe (comme le fit son maître Ammonius). Ses traités apparaissent plutôt comme de véritables dissertations philosophiques, savamment construites, argumentées et documentées. Que penser à présent de l'édition, due à L. Ferroni et qui fait l'objet de la fin de l'Introduction ? Au lieu de reprendre à nouveaux frais la collation des manuscrits, l'éditeur a préféré se fonder sur le travail effectué par Henry et Schwyzer en prenant le parti de le considérer non comme une œuvre achevée et sacrée, mais d'emboîter le pas à ces auteurs qui, dans les *addenda* et dans des articles postérieurs, n'ont cessé de réviser leur texte. Autrement dit, l'intention est d'intégrer la recherche récente à un matériau encore meuble. Il en résulte un travail soigné, précédé d'une présentation exhaustive de la tradition manuscrite et qui se fixe pour tâche de fournir un « nouveau » texte, au sens où il a été intégralement repensé. Tout ce travail préparatoire aboutit à la traduction d'un seul traité, le premier dans l'ordre chronologique. Contrairement à l'édition d'É. Bréhier qu'elle remplace et conformément à un usage désormais fréquent, cette édition a en effet abandonné l'ordre systématique établi par Porphyre, dans l'idée de souligner les évolutions de la pensée plotinienne. La traduction se veut fidèle, mais sans sombrer dans l'obscurité. À tout le moins rivalise-t-elle avec celles de J. Laurent et d'A.-L. Darras-Worms. Quant au texte, il modifie rarement l'édition H.-S.². Chaque leçon problématique est toutefois copieusement argumentée dans les notes finales, où le lecteur trouve également des explications sur les particularités linguistiques de Plotin, son vocabulaire et son usage parfois déconcertant de la syntaxe, ainsi que plusieurs questions d'interprétation. Sur ce dernier point, l'introduction et le commentaire par annotation, s'ils s'avèrent plus complets que ceux de Laurent (limités par des contraintes éditoriales à une notice et à une annotation sommaires), se révèlent moins détaillés que ceux de Darras-Worms. Cela étant, ils adoptent la même perspective qui insiste sur le rôle directeur du *Banquet*, duquel Plotin hériterait l'idée d'ascension vers le beau et le vocabulaire de la *parenté*. Quant à l'apparat des sources qui figure au pied du texte grec, il forme un précieux outil de travail et ne fait pas double emploi avec celui de Darras-Worms : la confrontation des deux appareils de notes se révèle très instructif. En conclusion, ce premier volume offre une belle entrée en matière à cette nouvelle édition. Les néoplatonisants ne peuvent que se réjouir de la parution des tomes suivants, auxquels devraient collaborer de nombreux spécialistes.

Marc-Antoine GAVRAY

Béatrice BAKHOUCHE, *Calcidius. Commentaire au Timée de Platon*. Édition critique et traduction française par B.B. Paris, Vrin, 2011. 2 vol. 16 x 24 cm, 934 p. (HISTOIRE DES DOCTRINES DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 42). Prix : 75 €. ISBN 978-2-7116-2264-1.

Ces deux volumes consacrés à l'œuvre de Calcidius, fruit d'un long travail de grande érudition, constituent un outil de travail extrêmement précieux pour la

regard sociologique sur l'impact du rôle des mères dans l'éducation « orale » des enfants. Le chapitre III examine les formes de l'expression, leur rapport à la *mimêsis* et leur impact psychagogique. Enfin, passant par l'étude des théories poétiques antiques (Aristote, Pseudo-Plutarque, Timothée, Proclus, Aristide Quintilien et Philodème), le quatrième et dernier chapitre montre comment Platon en arrive à superposer habilement la forme et le fond, pour produire une poétique où le message s'incarne dans son expression même. En conclusion, ce livre confirme fort à propos la thèse selon laquelle l'œuvre platonicienne est bien contemporaine d'une société où l'oralité reste prégnante, de sorte que le philosophe choisit le dialogue pour rendre sa pensée.

Marc-Antoine GAVRAY

Luca GILI, *La sillogistica di Alessandro di Afrodisia. Sillogistica categorica e sillogistica modale nel commento agli Analitici primi di Aristotele*. Hildesheim, Olms, 2011. 1 vol. 15,5 x 21 cm, VI-326 p. (SPUDASMATA, 138). Prix : 48 €. ISBN 978-3-487-14614-0.

Les études sur Alexandre d'Aphrodise se sont multipliées au cours des dernières années. Dès lors, après des travaux consacrés à sa psychologie, à sa physique, à sa métaphysique, devait naturellement venir le tour de la logique. Avec ce livre, Luca Gili propose la première enquête systématique dévolue au *Commentaire sur les Premiers Analytiques* du Péripatéticien (à tout le moins des quinze premiers chapitres du livre I). Pour souligner les apports de ce texte à l'histoire de la logique et les propriétés de l'interprétation d'Alexandre, Gili procède en deux temps : il ouvre chaque chapitre – qu'il consacre successivement au *Proème* d'Alexandre, aux définitions des concepts de proposition et de syllogisme, aux conversions, à la syllogistique catégorique et, enfin, à la syllogistique modale – sur un exposé des enjeux du texte d'Aristote, puis il passe à leur interprétation par Alexandre. Ce travail peut parfois sembler fastidieux, au vu des inévitables redites qu'il entraîne. Il comporte néanmoins un double mérite indéniable. Tout d'abord, il produit une lecture cohérente tant des *Analytiques*, se fondant notamment sur certains outils de la logique symbolique contemporaine, que de leur exégèse alexandrienne. Il montre ainsi la façon dont Alexandre perçoit les problèmes résultant du texte aristotélicien et les questions qu'il pose quant aux concepts mêmes de la logique. Sous cet angle, Alexandre apparaît avoir déjà soulevé de nombreuses questions qui occupent aujourd'hui les interprètes, mais également leur avoir proposé plusieurs solutions judicieuses. Ensuite, s'inscrivant dans la lignée des travaux les plus récents (cf. M. Rashed, *Essentialisme*, de Gruyter, 2007), L. Gili explique l'intérêt que porte Alexandre à la logique modale par deux raisons fondamentales : d'une part son interprétation *essentialiste* de la doctrine aristotélicienne, d'autre part sa lecture *temporelle* des opérateurs de modalité qui évite néanmoins les écueils du déterminisme. Mais il y a plus. Parce qu'il voit en la logique une propédeutique à toutes les sciences, Alexandre expose la syllogistique catégorique sur leur mode, par axiomes et dérivation de propriétés. En outre, se considérant comme un exégète fidèle, il tente de dégager toute la cohérence du texte aristotélicien et il n'hésite pas à étendre des résultats obtenus pour la syllogistique catégorique à la syllogistique modale – en quoi il va au-delà de ses prédécesseurs : Théophraste,

Eudème et Boéthos. En conclusion, L. Gili offre là un travail intelligent et instructif, malheureusement rendu difficile d'accès à certaines occasions par un recours à des sigles venant symboliser des modes de syllogismes, ce qui a pour effet de perdre le lecteur peu familier avec cette nouvelle terminologie (voir p. 211-212 et suivantes).

Marc-Antoine GAVRAY

Mireille HADAS-LEBEL, *Philo of Alexandria. A Thinker in the Jewish Diaspora*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XVI-241 p. (STUDIES IN PHILO OF ALEXANDRIA, 7). Prix : 101 €. ISBN 978-90-04-20948-0.

Ce livre est la traduction anglaise d'un ouvrage publié en français en 2003 (cf. mon compte rendu dans *AC*, 74, 2005, p. 401-402). Comme la version anglaise suit quasiment mot à mot la version française, je renvoie le lecteur à ce compte rendu. Seuls trois ajouts bibliographiques apparaissent en notes ou dans la bibliographie : Joseph Mélèze Modrzejewski, *La Bible d'Alexandrie. Troisième livre des Maccabées* (La Bible d'Alexandrie, 15, 3), Paris, 2008 ; le même, *Un peuple de philosophes. Aux origines de la condition juive*, Paris 2011 et Miriam Pucci-Ben Zeev, *Diaspora Judaism in Turmoil 116-117 CE. Ancient Sources and Modern Insights*, Louvain, 2005. Par ailleurs, s'il existe une version anglaise d'un livre paru en français, l'auteure cite, à juste titre, la première. Voyez, par exemple, M. Hadas-Lebel, *Jerusalem against Rome* (Louvain, 2006), publié auparavant en français : *Jérusalem contre Rome* (Paris, 1990 et 2003) ou J. Mélèze Modrzejewski, *The Jews of Egypt from Rameses II to Emperor Hadrian* (Édimbourg, 1995), traduction de *Les Juifs d'Égypte. De Ramsès II à Hadrien* (Paris, 1991). Dans ce dernier cas, il est dommage que la nouvelle édition de la version française (Paris, 1997) soit ignorée, car elle contient d'importantes modifications par rapport à celle de 1991. Dernière remarque : une partie des conclusions auxquelles J. Bingen arrive dans son article *Un nouvel épistatège et arabarque alexandrin* (*ZPE*, 138, 2002, p. 119-120) cité dans la bibliographie est contestée par Adam Łukaszewicz, *Encore Isidoros : du nouveau sur le turbulent gymnasiarque d'Alexandrie*, publié dans Dariusz Długosz (éd.), *Greco, Juifs, Polonais : à la recherche des racines de la civilisation européenne. Actes du colloque international tenu à Paris le 14 novembre 2003, dédié à Joseph Mélèze-Modrzejewski*, Varsovie-Paris, 2006, p. 158-159. Après *Flavius Josephus. Eyewitness to Rome's First-Century Conquest of Judea* (Toronto, 1993) et *Jerusalem against Rome* (Louvain, 2006), le *Philo of Alexandria* poursuit la diffusion des vastes connaissances de M. Hadas-Lebel parmi le public anglophone. On ne peut que s'en féliciter.

Jean A. STRAUS

Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA). VIII. *Private Space and Public Space. Polarities in Religious Life. Religious Interrelations between the Classical World and Neighbouring Civilizations*. Addendum to Volume VI. *Death and Burial*. Supplementum. *Animals and Plants*. Los Angeles, The J. Paul Getty Museum - Bâle, Fondation pour le LIMC, 2012. 1 vol. 19,5 x 28 cm, XVIII-557 p., 72 pl., ill. Prix : 250 \$. ISBN 978-1-60606-102-2.

et de surhumain que d'humanité. Enfin, l'ouvrage se clôture en se demandant ce que, pour Platon, la mort signifie pour l'âme. Pour ceux qui appellent « vie » ce que l'âme mène unie à son corps, la mort nomme la séparation d'avec le corps. Le philosophe quant à lui, dans la mesure où il est convaincu qu'il ne rencontrera la pensée dans sa pureté que dans cette séparation, ne craint pas la mort. A-t-il raison ? La preuve de l'immortalité de l'âme de la fin du *Phédon* permet-elle d'inférer son indestructibilité ? Il semblerait que le passage de l'immortalité à l'indestructibilité, comme celui de l'immortalité de l'âme conçue comme principe à celle de l'âme personnelle, (ne) soit (qu') un risque digne d'être couru, un « dangereux peut-être » (p. 280). – Cet aperçu de l'argument du livre montre que celui-ci progresse suivant deux focales s'éclairant mutuellement, puisqu'il s'agit à la fois de mieux comprendre ce qu'est la vie d'une âme incarnée, sa façon de percevoir, de se souvenir, de délirer, de rêver à la valeur de ses actions, de s'immerger dans le devenir, le plaisir, le bonheur, l'injustice, tout en montrant que ce ne sont pas là les seuls possibles pour l'âme, qu'elle peut se délier du corps, être hors du temps, penser l'injustice, être vertueuse sans être fissurée ou ne pas voir dans le bonheur la valeur suprême. Ce parcours original et lui-même profondément philosophique offrira très certainement à tout platonisant de nouvelles perspectives de recherche ou à tout le moins lui fournira des occasions d'évaluer ses propres interprétations en se mesurant à celles proposées. Plus généralement, le lecteur soucieux de saisir ce que représente pour une âme l'acte de philosopher, trouvera dans cet ouvrage, au frottement même de notre incarnation la plus incarnée, le meilleur exemple de la puissance d'auto-questionnement de l'âme.

Nicolas ZAKS

Christian VASSALLO, *Filosofia e « sonosfera » nei libri II e III della Repubblica di Platone*. Amsterdam, Hakkert, 2012. 1 vol. 17 x 25 cm, (4)-303 p. (SUPPLEMENTI DI LEXIS, 63). Prix : 72 €. ISBN 978-90-256-1271-9.

Par « sonosphère », Ch. Vassallo rassemble les registres de *ce qui se dit* et de *ce qui s'écoute*, tant sur le plan de la forme que du contenu. En d'autres termes, il s'interroge sur les formes platoniciennes de l'expression sur la base de la critique littéraire menée dans la *République*. Il voit en effet dans le livre II une « *phénoménologie dramatique* de la théorie sur le λεκτέον et sur l'ἀκουστέον canonisée ensuite dans le livre III (p. 20) », bref une application des thèses théorisées par la suite. Toutefois, à la différence d'analyses plus classiques, qui soit visent la dimension stylistique et adoptent un point de vue philologique, soit se penchent sur les enjeux politiques, Vassallo se réclame d'une perspective interdisciplinaire qui allie aux aspects plus sociologiques et anthropologiques des outils puisés chez les théoriciens de la poétique et de la littérature. Ainsi, à côté des commentateurs de Platon, notamment ceux qui en ont étudié les aspects littéraires, il se réfère régulièrement aux travaux de G. Genette ou de R. Barthes (le lecteur s'amuse d'ailleurs de constater que l'*index nominum* renvoie à la bibliographie finale). Par conséquent, il entend créer un objet d'étude, fondé sur une approche interdisciplinaire, qui ne soit pleinement ni littéraire ni philosophique, et qui soit à la fois littéraire et philosophique. Le chapitre II (le premier étant l'introduction) expose comment ce livre II de la *République* constitue une propédeutique *dramatique* au livre III, tout en portant un

regard sociologique sur l'impact du rôle des mères dans l'éducation « orale » des enfants. Le chapitre III examine les formes de l'expression, leur rapport à la *mimêsis* et leur impact psychagogique. Enfin, passant par l'étude des théories poétiques antiques (Aristote, Pseudo-Plutarque, Timothée, Proclus, Aristide Quintilien et Philodème), le quatrième et dernier chapitre montre comment Platon en arrive à superposer habilement la forme et le fond, pour produire une poétique où le message s'incarne dans son expression même. En conclusion, ce livre confirme fort à propos la thèse selon laquelle l'œuvre platonicienne est bien contemporaine d'une société où l'oralité reste prégnante, de sorte que le philosophe choisit le dialogue pour rendre sa pensée.

Marc-Antoine GAVRAY

Luca GILI, *La sillogistica di Alessandro di Afrodisia. Sillogistica categorica e sillogistica modale nel commento agli Analitici primi di Aristotele*. Hildesheim, Olms, 2011. 1 vol. 15,5 x 21 cm, VI-326 p. (SPUDASMATA, 138). Prix : 48 €. ISBN 978-3-487-14614-0.

Les études sur Alexandre d'Aphrodise se sont multipliées au cours des dernières années. Dès lors, après des travaux consacrés à sa psychologie, à sa physique, à sa métaphysique, devait naturellement venir le tour de la logique. Avec ce livre, Luca Gili propose la première enquête systématique dévolue au *Commentaire sur les Premiers Analytiques* du Péripatéticien (à tout le moins des quinze premiers chapitres du livre I). Pour souligner les apports de ce texte à l'histoire de la logique et les propriétés de l'interprétation d'Alexandre, Gili procède en deux temps : il ouvre chaque chapitre – qu'il consacre successivement au *Proème* d'Alexandre, aux définitions des concepts de proposition et de syllogisme, aux conversions, à la syllogistique catégorique et, enfin, à la syllogistique modale – sur un exposé des enjeux du texte d'Aristote, puis il passe à leur interprétation par Alexandre. Ce travail peut parfois sembler fastidieux, au vu des inévitables redites qu'il entraîne. Il comporte néanmoins un double mérite indéniable. Tout d'abord, il produit une lecture cohérente tant des *Analytiques*, se fondant notamment sur certains outils de la logique symbolique contemporaine, que de leur exégèse alexandrienne. Il montre ainsi la façon dont Alexandre perçoit les problèmes résultant du texte aristotélicien et les questions qu'il pose quant aux concepts mêmes de la logique. Sous cet angle, Alexandre apparaît avoir déjà soulevé de nombreuses questions qui occupent aujourd'hui les interprètes, mais également leur avoir proposé plusieurs solutions judicieuses. Ensuite, s'inscrivant dans la lignée des travaux les plus récents (cf. M. Rashed, *Essentialisme*, de Gruyter, 2007), L. Gili explique l'intérêt que porte Alexandre à la logique modale par deux raisons fondamentales : d'une part son interprétation *essentialiste* de la doctrine aristotélicienne, d'autre part sa lecture *temporelle* des opérateurs de modalité qui évite néanmoins les écueils du déterminisme. Mais il y a plus. Parce qu'il voit en la logique une propédeutique à toutes les sciences, Alexandre expose la syllogistique catégorique sur leur mode, par axiomes et dérivation de propriétés. En outre, se considérant comme un exégète fidèle, il tente de dégager toute la cohérence du texte aristotélicien et il n'hésite pas à étendre des résultats obtenus pour la syllogistique catégorique à la syllogistique modale – en quoi il va au-delà de ses prédécesseurs : Théophraste,

envisage les décisions que l'on prend ou que l'on supprime : *the archeology of allegiance in Ephesos* (p. 329-355). La quatrième et dernière partie a pour objet les « *Emotions in interpersonal communication* ». Ed. Sanders intitule son essai : « C'est un menteur, un prétentieux, un goujat » : la naissance des émotions hostiles dans l'éloquence judiciaire attique (p. 359-387) ; « Étant dans l'impossibilité de me lamenter et de pleurer avec vous », c'est ainsi que commence le chapitre de Chrysi Kotsifou qui a pour thème « chagrin et lettres de condoléances sur papyrus » (p. 389-411). Jane Massegli envisage les émotions opposées devant la statue représentant la vieille femme ivre de la glyptothèque de Munich (copie romaine d'un original grec datant de la fin du III^e siècle a. C.) (p. 413-430, avec cinq figures). L'ouvrage s'achève sur des réflexions d'une linguiste, Maria Theodoroupoulou (p. 433-468). Un index général (p. 473-480) suivi d'une liste de mots grecs (p. 480-483) et des sources littéraires, des inscriptions et des papyri (p. 483-487) facilitent la lecture de ces quinze essais dont l'énumération peut paraître fastidieuse mais dont l'intérêt est indéniable : les émotions telles que la peur, la colère, l'envie, le chagrin, l'espoir ont été remarquablement étudiées dans des contextes divers (la religion, les litiges, la vie politique et la vie privée) et en rapport avec une variété de *media* (récits de miracles, acclamations, pétitions, lettres de condoléances, éloquence judiciaire...).
Simon BYL

Olaf KRAUSE, *Der Arzt und sein Instrumentarium in der römischen Legion*. Remshalden, B. A. Greiner, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, 183 p., nombr. ill. (PROVINZIAL-RÖMISCHE STUDIEN, 3). Prix : 19,80 €. ISBN 978-3-86705-046-3.

C'est avec beaucoup de retard que ce petit ouvrage m'est arrivé pour compte rendu ; il est lui-même le fruit d'une thèse soutenue en 2003 à Mayence : donc tout a commencé il y a bien 15 ans ! C'est une compilation fort sympathique mais sans aucune originalité, et qui même répète des erreurs grossières, comme l'interprétation de la fameuse fresque de la Via Latina à Rome (fig. 7 p. 56) qui n'a rien de médical, rien de militaire, rien de légionnaire, comme l'a déjà et définitivement démontré Pierre Boyancé en 1964. Il est certainement bon qu'un jeune chercheur puisse publier, mais un tel recueil, gentiment artisanal, reste bien périphérique dans un secteur où les nouveautés sont... légion ! Il a parmi ses mérites de regrouper une documentation qu'ont présentée avec plus de force Milne déjà (1907), puis Bliquez, Jackson, ou Wilmanns, et de faire rêver sur des noms du passé, Novaesium, Vetera, Haltern, Bonn, Lauriacum, Carnuntum, Vindonissa, Novae... Il est certain surtout que, malgré des informations souvent vieilles et des images souvent devenues elles-mêmes des documents archéologiques, l'ouvrage dans son ensemble intéressera le lecteur germanophone, amateur d'histoire de la médecine ou d'histoire militaire : c'est là une vulgarisation érudite tout à fait commode, qui offre une entrée en matière pour une remise au goût du jour.
Danielle GOUREVITCH

Dimitri NAKASSIS, *Individuals and Society in Mycenaean Pylos*. Leyde, Brill, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XV-448 p., 17 fig. (MNEMOSYNE. SUPPL., 358). Prix : 123 €. ISBN 978-90-04-24451-1.

penchent sur les principaux événements des années 161-176, jusqu'au triomphe sur les Germains et les Sarmates ; le cinquième (« Justice, intendance et législation », p. 98-113) examine la gestion de l'Empire et analyse l'*indulgentia Augusti*, sa *clementia*, son *humanitas*, sa *benignitas* ; le sixième (« Mutations mentales », p. 114-153) brosse un tableau psychologique de l'époque – avec cette étonnante émergence du surnaturel – et dresse le panorama des cultes et sectes en présence offrant aux dévôts des espérances de salut face au désespoir que pouvait susciter le fatalisme astral de certaines théories ; le septième chapitre (« L'art, les mythes et l'histoire », p. 154-183) souligne l'« expressivité souvent ardente et passionnée » (p. 179) des principales créations artistiques de l'époque (colonne Aurélienne, sarcophages) et ce « Stilwandel » autrefois si bien mis en lumière par G. Rodenwaldt ; le dernier (« Jusqu'au bout sur la brèche », p. 184-207) retrace l'ultime campagne de Germanie, la mort de l'empereur et les hommages posthumes qui lui furent rendus. Un « Épilogue » (p. 208-217) rappelle son sens de la « justice dans les œuvres dépendant de [lui] » mais aussi son « impassibilité envers les événements » (*Pensées*, IX, 31, 1). « À son corps défendant, [Marc Aurèle] incarne un certain tragique de la vie, sinon le mal de vivre qu'éprouvaient tant de ses contemporains, mais contre quoi il s'est raidi jusqu'à paraître "anachronique" [le mot est de J. Geffcken] » (p. 217) ; sans doute n'avait-il pas « pris toute la mesure de la crise qui minait la vie même de l'Empire » (p. 213). Le texte, rédigé sur la base des sources antiques (en ordre principal Fronton, Dion Cassius, la *vita* de l'*Histoire Auguste* et les « *Pensées* » pour ce qui est des événements du règne et de la personnalité de Marc Aurèle, mais aussi quantité d'autres auteurs, païens et chrétiens, pour évoquer le climat de l'époque), fourmille de citations de ces différentes œuvres et de nombreux documents (*Digeste*, *Institutes*, *corpora* d'inscriptions) ; il n'est guère de paragraphe qui ne comporte la traduction ou une exacte paraphrase de ces passages. C'est toute la force de ce livre, qui reflète au plus près, sur tous les points traités et dans tous les domaines, les idées et les réactions des contemporains de l'empereur, R. Turcan se retirant le plus souvent derrière ces témoignages qu'il introduit, reclassé, confronte et commente brièvement avec une grande lucidité au plan historique et une belle hauteur de vues. On ne saurait qu'admirer cette maîtrise absolue de sources aussi diverses mises de la sorte à la portée de tous. On redressera aisément de très rares lapsus : *Nicephorium* est en Syrie, non en Iraq (p. 56) ; *Opitergium* (et non *Opiternum*) est aujourd'hui Oderzo, non Uderzo... (p. 68 et 156) ; sous Marc Aurèle, la *legio X Fretensis* n'est plus à Cyrrhus (p. 88), mais à Jérusalem. S'ajoutant aux très nombreuses notes infrapaginales sur des points de détail, une riche bibliographie (p. 224-235), parfaitement à jour, oriente le lecteur sur tous les aspects du règne et rendra bien des services. Deux remarques enfin, l'une pour l'éditeur, l'autre pour le maquettiste : on regrettera qu'un livre aussi soigné n'ait pu bénéficier d'une police de caractères grecs systématiquement accentués et que les figures, d'excellente qualité, soient dépourvues de légendes – reportées aux toutes dernières pages du volume (p. 237-239).

Jean Ch. BALTY

Agnès MOLINIER-ARBO, *La Vie de Commode dans l'Histoire Auguste*. Nancy, ADRA (Diff. De Boccard), 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 292 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 49). Prix : 30 €. ISBN 978-2-913667-33-3.

Que saurions-nous précisément des empereurs de la dynastie antonine sans l'*Histoire Auguste* ? Ou plutôt, question redoutable, que savons-nous véritablement des Antonins à travers cette source complexe conçue comme une œuvre à clé ? Agnès Molinier-Arbo apporte une réponse à ces interrogations dans un ouvrage consacré à la *Vita Commodi*, la septième du recueil, reconnue pour la richesse de ses informations sur un empereur haut en couleurs, Commode, seul porphyrogénète dans la galerie des princes du Haut-Empire. L'économie générale du livre amalgame les éléments des deux mémoires d'un dossier d'Habilitation à diriger des recherches (une édition / traduction à paraître dans la Collection des Universités de France d'une part, un commentaire de l'autre) sans pour autant faire perdre de sa cohérence au contenu. Le plan adopté sert la démonstration à travers une progression en trois étapes, où la *Vita* est considérée successivement comme une source historique du règne du fils de Marc Aurèle, puis comme une œuvre littéraire tardo-antique placée au confluent d'un réseau complexe de sources des II^e et III^e siècles (œuvres de Suétone et de Marius Maximus, l'*Enmann Kaisergeschichte*) et enfin comme un témoignage savant et politique, à la fois jeu littéraire et pamphlet visant les contemporains de l'auteur anonyme. Comme pour toute étude sur l'*Histoire Auguste*, l'enquête procède d'un va-et-vient permanent entre deux questionnements et deux bibliographies portant à la fois sur l'histoire du règne et des événements rapportés par l'*HA* et sur la connaissance du recueil lui-même et de son auteur énigmatique. L'ouvrage est très agréable à lire et comporte peu de défauts formels embarrassants (p. 8 lire 392, année proposée par certains savants comme hypothèse haute de datation de rédaction du recueil, et non 292). Le raisonnement s'appuie sur un vaste ensemble de lectures, comprenant aussi bien les dernières monographies parues sur Commode (O. Hekster et F. von Saldern) que des articles plus pointus qui ne se limitent pas au seul domaine de la philologie. Les acquis de cette contribution sont nombreux et l'on retiendra, avec Agnès Molinier-Arbo, trois clés d'interprétations essentielles à la compréhension de la *Vie de Commode*. – 1. La trame décousue de la *Vita* ne découle pas de maladresses involontaires, mais révèle un raisonnement qui fonctionne et progresse par associations d'idées. De ce point de vue, alors que la *vie de Commode* figure parmi les *Hauptviten* (i.e. les Biographies de la première série), ce plan désordonné par les multiples incises et digressions d'un auteur qui pastiche à outrance les *Douze Césars* de Suétone (au premier chef la *vie de Caligula* dont les réminiscences abondent) rattache la *vita Commodi*, du point de vue de la forme et des procédés littéraires, aux Biographies Secondaires de l'*HA*. – 2. Ce premier trait n'empêche pas l'auteur de livrer des informations historiques précises, fiables et même inédites sur le règne de Commode, lesquelles reposent certainement sur des archives et de bonnes sources empruntées à l'ouvrage du continuateur de Suétone, Marius Maximus. En particulier, l'image de tyran qui se dégage de Commode se démarque des topiques habituels (empereur-enfant, *princeps clausus*) pour broser un portrait tout à fait singulier de ce prince. Voici énoncée, peut-être, l'originalité la plus irréductible de cette Biographie. – 3. Enfin, comme pour les autres Biographies du recueil, le rédacteur ne cesse d'instaurer une connivence malicieuse avec son lecteur, à travers des jeux littéraires et des allusions subtiles aux problèmes politiques de son temps. Ainsi, Agnès Molinier-Arbo démontre de manière convaincante comment les figures de Saôteros et de Cléandre, chambellans (*a cubiculo*) et âmes noires de Commode, se révèlent des doubles à peine

masqués de l'eunuque Eutrope, serviteur d'Arcadius (p. 184 et 187-188). En 1992, Jean-Pierre Callu écrivait dans son introduction aux *Vies d'Hadrien, Aelius et Antonin* : « L'*Histoire Auguste* irrite certains, parce que cette continuation de Suétone ne semble guère mériter un déferlement bibliographique qui s'amplifie avec les décennies » (p. VII, t. 1, 1^e partie, éd./trad. CUF). La lecture de la remarquable monographie d'Agnès Molinier-Arbo, loin de tomber dans cet écueil, montre la nécessité des synthèses et bilans dans le domaine des études sur l'*Histoire Auguste*, où règnent dispersion et éclatement bibliographique. La publication dans la CUF de la *Vie de Commode*, suite logique à cette entreprise éditoriale, est attendue avec impatience.

Antony HOSTEIN

Antony HOSTEIN & Sophie LALANNE (Éd.), *Les voyages des empereurs dans l'Orient romain. Époques antonine et sévérienne*. Arles, Errance, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 303 p., nombr. ill. (COLLECTION LES HESPÉRIDES). Prix : 36 €. ISBN 978-2-87772-515-6.

Ce livre est le fruit de trois journées d'études organisées à Paris en 2010 et 2011 par l'équipe de recherche parisienne ANHIMA. Il traite d'un sujet au centre de l'attention des historiens depuis les travaux de F. Millar et H. Halfmann, les voyages du prince dans l'Empire et la conception particulière du gouvernement que ceux-ci impliquaient. Les éditeurs se sont donné pour objectif de compléter et d'actualiser les connaissances sur ce thème, mais ont su également encadrer la réflexion à l'intérieur d'une période significative, les dynasties sévérienne et antonine, riches en empereurs voyageurs, et d'un espace à propos duquel on possède une abondante documentation, les provinces orientales de l'Empire, du Danube et la Grèce jusqu'à la Haute Mésopotamie. Le livre est divisé en quatre chapitres, dont le premier est consacré aux *itineraria* des princes entre Rome et l'Orient. F. Chausson (p. 17-35) jette les bases des analyses ultérieures en soulignant, par une étude comparative du prince « mobile » par excellence, Hadrien, et de son opposé dans l'imaginaire collectif, Antonin le Pieux, que la staticité d'un prince est une illusion : l'empereur, même peu voyageur, changeait sans cesse de domicile dans Rome, autour de Rome et en Italie, grâce à des infrastructures aptes à faire face à ce mouvement continu. B. Rossignol (p. 37-63), faisant appel à une documentation historiographique, épigraphique et numismatique relativement riche mais hétérogène, cherche ensuite à reconstituer les différentes étapes du voyage de Verus en Orient et à en faire émerger, au-delà des objectifs purement militaires, les retombées culturelles et politiques. S. Magnani (p. 65-81) tente quant à lui d'établir, à l'aide de sources malheureusement assez minces, les itinéraires empruntés par Septime Sévère lors de ses déplacements vers l'Orient entre 193 et 202 et s'intéresse aussi aux travaux de rénovation et de réorganisation des infrastructures routières dont ces provinces furent parallèlement le théâtre. L. Bricault (p. 83-105) a enfin minutieusement reconstitué, entre autres à partir de monnaies souvent inédites, les différentes étapes du sensationnel voyage d'Héliogabale et de son bétyle vers Rome, en 218-219. La deuxième partie de l'ouvrage s'occupe elle aussi des itinéraires impériaux tout en cherchant à mettre un peu plus systématiquement l'accent sur l'impact des séjours princiers dans certaines régions sensibles de l'Orient. Le premier

rapport, S. Audano parle de mythe et d'anti-mythe. Dans une étude captivante sur les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, plus particulièrement sur un passage du chapitre « *Disciplina augusta* », S. Audano étudie les traces des idées d'Héraclite (entre autres tout s'écoule ; l'opposition et l'identité des contraires). Marguerite Yourcenar a été inspirée aussi par Cicéron et le genre de la consolation qu'on retrouvera aussi dans les « Notes » qui suivent. – Dans la première et la deuxième de trois *Note di lettura*, S. Audano indique des traces de la consolation gréco-romaine, respectivement dans Martial V, 37 et Pétrarque, *Fam.* XV, 3 et *Triumphus temporis*. Dans la troisième des « Notes », S. Audano ne réussit pas à me convaincre qu'un motet italien anonyme mis en musique par Nicolo Porpora, compositeur italien du XVIII^e siècle, contient des traces du poète païen Lucrèce. – S. Audano n'en est pas à son premier essai en ce qui concerne l'étude de la survie de l'Antiquité gréco-romaine. Je rappelle que sur ce thème il a publié, avec G. Cipriani, deux autres recueils dans la collection « Echo ». S. Audano a une expertise remarquable en histoire culturelle. Il fait plaisir de voir qu'un philologue classique, ayant une bonne connaissance des faits et de larges vues, participe à ce genre de réflexions et de recherches.

Willy EVENEPOEL

Luca FEZZI, *Il rimpianto di Roma. Res publica, libertà « neoromane » e Benjamin Constant, agli inizi del terzo millennio*. Florence, Le Monnier Università, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 182 p. (STUSMA, 2). Prix : 15 €. ISBN 978-88-00-74429-4.

« Il rimpianto di Roma » (le « regret de Rome »), évoqué dans le titre, est le thème central de cet ouvrage. Plus précisément, celui-ci a pour but de déterminer la représentation que Benjamin Constant se fait de Rome. Pour ce faire, L. Fezzi, auteur de cette étude, souhaite mettre à l'épreuve la théorie dite « néoromaine ». Cette dernière prône que Constant, même s'il semble refuser le regret de l'Antiquité comme moyen de penser la politique contemporaine, ne condamne pas d'un seul bloc cette période révolue. Rome pourrait être un référent clef dans la définition d'une pensée plus nuancée à propos de l'Antiquité et moins contrastée par rapport à la modernité. En d'autres termes, l'auteur se propose de mesurer en quoi Rome tient une place originale dans la pensée de Constant. Cette recherche a d'autant plus de sens que, dans son célèbre *Discours sur la liberté des Anciens comparée à la liberté des Modernes* (1819), Constant semble, à première vue, associer sans distinction l'Égypte, Sparte, la Gaule ou Rome. Au-delà de l'étude du seul *Discours*, déjà menée par ailleurs, c'est donc l'ensemble des écrits de Constant qui constitue les sources de cette enquête. L'ouvrage, d'une mise en page très dense, est organisé en dix chapitres regroupés en deux parties. On notera la présence bienvenue d'un index final, permettant une recherche efficace des noms antiques et modernes. La première partie (chapitres 1 à 6) se propose de dresser un bilan historiographique afin de légitimer le but poursuivi. Elle précise surtout le contexte épistémologique récent autour des écrits de Constant (chapitres 1, 2, 5 et 6). Jusque-là, le *Discours* de 1819 monopolisait l'attention des chercheurs. L. Fezzi évoque donc à plusieurs reprises les travaux de G. Paoletti qui ont permis de redécouvrir les écrits inédits à la fois antérieurs et postérieurs au *Discours*. L'auteur insiste également sur la thèse « néoromaine » ou répu-

blicaine. Il s'agit d'un courant de pensée élaboré au XVIII^e siècle, avant l'ère libérale, qui prône, par l'entremise du modèle romain, l'adaptation de réalités antiques au contexte contemporain. Elle nuance donc la célèbre opposition entre liberté des Anciens et liberté des Modernes. Ph. Pettit et Q. Skinner, qui ont démontré son existence, la définissent comme une sorte de troisième voie pour la liberté, alors comprise en termes d'« absence de domination ». Le chapitre 3 propose, quant à lui, un résumé des thèses du *Discours* concernant la cité romaine. Enfin, le chapitre 4 dresse un tableau de la pensée des prédécesseurs et contemporains de Constant qui ont pu inspirer le philosophe suisse dans sa démarche de critique du référent romain. Il évoque en sus la postérité de l'œuvre de Constant. Ainsi, ce chapitre restitue bien l'ensemble du contexte de production et de réception de l'œuvre du savant. La deuxième partie (chapitres 7 à 10) constitue le cœur de la recherche proprement dite. Elle se propose de compiler et d'analyser toutes les références à Rome dans les écrits antérieurs et postérieurs au *Discours* de 1819. En parallèle, cette partie montre bien comment la pensée de Constant s'est forgée au fil de son parcours personnel et intellectuel. En effet, le savant suisse s'inspire à la fois de son implication dans la Révolution française et de ses rencontres avec des personnalités telles que Mme de Staël ou Necker. L. Fezzi dégage ainsi plusieurs étapes dans la pensée de B. Constant. Dans ses écrits républicains antérieurs à 1798, le penseur suisse dépeint Rome comme un modèle de vertu civique. Mais dès que le penseur s'éloigne de la vie politique et jusqu'en 1814, l'évocation de Rome devient plutôt matière à débats polémiques. La *res publica* est alors jugée tantôt négativement, tantôt positivement, et se distingue de moins en moins de la Grèce. C'est à ce moment que l'amalgame entre Grèce et Rome aboutit à ériger l'Antiquité comme une catégorie unique. L'effet est immédiat : l'antagonisme naissant entre Anciens et Modernes en est renforcé. De 1814 à 1819, les écrits se font encore plus critiques à l'encontre de Rome même si l'attaque la plus récurrente est portée contre le défenseur du modèle spartiate, Mably. Dans le domaine constitutionnel, s'attaquer directement au modèle romain et par là, à Rousseau, est un acte que Constant ne mènera jamais véritablement à son terme. Il s'agit donc d'une phase de radicalisation sans que la condamnation ne soit jamais définitivement portée. Lors d'une dernière étape, L. Fezzi semble distinguer un retour en grâce de Rome dans les écrits postérieurs au *Discours*. En somme, c'est donc un portrait de Rome évolutif et nuancé que L. Fezzi fait émerger de la pensée de Constant. La conclusion reprend essentiellement la deuxième partie de l'ouvrage, à l'apport le plus novateur et permet, dans ses premières pages, de rassembler les morceaux épars de l'argumentation. Cet ultime temps de la démonstration est d'autant plus apprécié par le lecteur que, si L. Fezzi maîtrise parfaitement le dossier, sa démarche manque parfois d'esprit de synthèse. Dans la première partie, le panorama proposé confine bien souvent à l'énumération de la position des auteurs. Le résumé gagnerait à y être plus organisé ou à se concentrer sur des points plus précis. De plus, presque la moitié de l'ouvrage se compose de citations directes de Constant ou d'autres auteurs. Ce procédé a le mérite de nous permettre de côtoyer directement des textes souvent peu ou mal connus. Toutefois, cela semble préjudiciable au développement d'idées argumentatives qui pourraient davantage guider le lecteur au fil de son texte. Le plus souvent, l'essentiel du raisonnement se concentre dans le dernier paragraphe conclusif, très clair, mais laissant au lecteur une sensation d'inachevé. D'autre part, L. Fezzi a choisi

un traitement de type chronologique, alors même que l'auteur note en conclusion la difficulté de dégager des étapes claires dans la progression de la pensée de Constant, si l'on met à part le *Discours* de 1819. Face à cette difficulté, L. Fezzi ne peut caractériser que de manière trop rapide la pensée de Constant, tant celle-ci évolue rapidement et devient de plus en plus complexe. Les pistes de réflexion apportées en conclusion auraient pu limiter cet écueil. De l'aveu même de l'auteur, une approche thématique nouée autour de trois motifs récurrents aurait pu être possible. Rassembler les remarques éparses de Constant autour de ces trois thèmes que sont les institutions, la morale et l'économie aurait pu peut-être aider à tirer des conclusions plus fermes. En définitive, cette stimulante perspective n'a pas pour but de repenser les réalités antiques en faisant dialoguer deux temps éloignés. De la volonté de l'auteur, la réévaluation des formes de la liberté antique est moins le sujet de l'ouvrage que l'analyse de la pensée de Constant, prise pour elle-même. À cet égard, révélatrice est la manière de l'auteur de ne jamais critiquer les assertions approximatives et générales de Constant sur l'Antiquité. Par exemple, aucune nuance historique n'est apportée au lieu commun qui fait de Rome une nation moins commerçante qu'Athènes. Le point de vue adopté est dès lors plutôt celui de la philosophie politique. Pour conclure, le titre de l'ouvrage résume bien toute l'ambiguïté de la position de Constant. Ce dernier refuse le regret de l'Antiquité qui pousserait ses contemporains à transposer des solutions antiques à la politique moderne. Cependant, Benjamin Constant ne peut pas non plus se départir d'un certain regret teinté d'une admiration retenue envers les solutions adoptées par la République romaine.

Sophie HULOT

Sarah REY, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)*. Rome, École française, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 489 p., 3 fig. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 462). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-0932-0.

De nos jours, alors que l'historiographie a acquis ses lettres de noblesse, des institutions se penchent sur leur histoire : ici l'École française de Rome, sous la plume de S. Rey, depuis sa création en 1873 à la Seconde Guerre mondiale. Saluons un impressionnant dépouillement d'archives, de revues, le brassage d'une matière considérable dont l'organisation était difficile. L'École française de Rome fut conçue pour contribuer à l'accomplissement scientifique de jeunes gens déjà intellectuellement privilégiés puisque issus de l'École normale supérieure (ENS) ou/et de l'École pratique des Hautes études (EPHE) : des personnes qui faisaient partie de l'élite universitaire française et dont le passage par Rome devait affermir le parcours. Elle n'était pas vraiment destinée à les mettre en contact avec des savants et des modes de pensée variés puisque, hors quelques collègues italiens (de Rossi) ou étrangers (Cumont...) présents à Rome, on se connaissait à Paris, on se voyait à Rome puis on se retrouvait en France où la solidarité de corps, plus forte que les différends personnels, conduisait à une entraide professionnelle, souvent même à une endogamie familiale. Les maîtres qui influencent les membres de l'École sont ceux qui dominent la vie universitaire française. Les idées, les façons de travailler, les idéologies des membres sont ceux qui sont perceptibles en France : les études classiques sont reines à l'ENS, les agrégés de lettres sont en majorité écrasante à l'École, les agrégés d'histoire, qui auraient pu

bien qu'elle ait inévitablement privé l'ouvrage d'un certain nombre de contributions. Il arrive si souvent que les volumes de ce type mettent plusieurs années à paraître, sans oublier ceux qui, hélas, deviennent un hommage posthume. Le volume obéit à la loi du genre en rassemblant des contributions qui émanent de collègues et de disciples et en « illustrant » les champs de recherche du récipiendaire. Ils sont particulièrement diversifiés dans le cas de Raymond Brulet qui a mené une féconde carrière étalée sur plus de quarante années, années au cours desquelles les apports des archéologies ont littéralement « explosé ». La parole est ici donnée à vingt-six auteurs, dont les textes, aux approches très variées sont organisés en cinq grandes parties, entre un « Avant-propos » et des « Notes conclusives » émanant tous deux du responsable de l'entreprise. Après *Céramologie* (p. 17-64) qui aurait pu accueillir (à condition, bien entendu de ne pas limiter la céramologie à ses vertus de chronométrie) un des articles de la partie suivante *Cooking in Roman Tuscany. Innovations et traditions* où G. Schörner croise avec efficacité les données fournies par la céramique et par les ossements (p. 65-79) viennent : *Vie quotidienne et pratiques culturelles* (p. 65-106), *Urbanisme et environnement* (p. 109-216), *Histoire de l'art* (p. 219-249), *Réflexions historiographiques et recherches identitaires* (p. 253-374). Cette dernière partie est sans conteste la plus riche moins par des nouveautés que par un réel apport méthodologique. Même si R. Brulet fut certes « un homme de contacts, d'ouvertures, de curiosités toujours en éveil », d'aucuns ne manqueront pas de trouver un peu « à la marge » de la cohérence revendiquée par M. Cavalieri la contribution de N. Cauwe sur *La fermeture des autels à statues de l'île de Pâques* (p. 95-108). L'ensemble, en dépit des regroupements thématiques, reste quelque peu disparate et hétérogène. D'un point de vue matériel, l'ouvrage est austère, les illustrations fort ternes (voir p. 222 la fig. 4 consacrée au médaillon mosaïqué représentant Hypnos) et les cartes parfois peu lisibles (carte des préfectures de *Laeti* ou *Gentiles* p. 298 par ex.) mais les coquilles sont rares. Le titre et le décor de la couverture placent le livre sous le signe de l'*apis*. Tous ceux qui ont connu et apprécié R. Brulet auront plaisir à le revoir « tel qu'en lui-même il fut » en ouvrant l'ouvrage. Ensuite, ils ne manqueront pas de butiner au gré des centres d'intérêt qu'ils ont eu en partage avec R. Brulet, le long des chemins qu'il a ouverts ou développés. Ce livre « lance » une nouvelle collection (FERVET OPVS) qui sera consacrée à l'Occident méditerranéen de l'Âge du Fer à la fin de l'Antiquité en croisant l'archéologie et l'histoire. M. Cavalieri lui assure d'augustes débuts.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Cristina NOACCO *et al.* (Dir.), *Figures du maître. De l'autorité à l'autonomie*. Rennes, Presses universitaires, 2013. 1 vol. 15,5 x 21 cm, 360 p., ill. (INTERFÉRENCES). Prix : 20 €. ISBN 978-2-7535-2200-8.

Les figures du maître ont été délibérément examinées de manière thématique et diachronique et dans une perspective interdisciplinaire. Des chercheurs ressortissant à plusieurs disciplines (histoire, histoire de l'art, philosophie, littérature, psychanalyse) se sont penchés sur cette question beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine. Certes l'autorité est le point de départ de la relation maître-disciple et elle aboutit normalement à l'autonomie du disciple voire à sa mutation en un nouveau maître. Les éditeurs

ont privilégié les cinq thèmes suivants : 1. Le maître et la médiation du divin ; 2. Le maître de vérité, un modèle à imiter ; 3. Stratégies magistrales ; 4. Le maître en question ; 5. Maître en scène, maître en pratique. Saint Jérôme (partie 1), maître en Écriture sainte, se présente comme un disciple de Dieu et ensuite comme le compagnon du disciple qu'il accompagne et dont il est responsable du salut (R. Courtay). On me permettra ici d'évoquer une autre facette de la pédagogie de Jérôme : dans sa « Lettre à Laeta sur l'éducation de sa fille » (*Ep.* CVII), la question de l'alphabétisation y est associée à une réflexion de bon sens sur la sensibilité des enfants. Sur quoi un maître fonde-t-il sa légitimité, autrement dit quelle est l'origine du pouvoir du maître (partie 2) ? Celui-ci se base parfois sur un ensemble de comportements (B. Saint-Girons) destinés à plaire au disciple. Dans la *Divine comédie* (G. Lombardo), le maître, guide et modèle, émerge parmi les multiples acceptions du terme relevés chez Dante. Les stratégies magistrales (partie 3) impliquent pour le maître de concevoir comment marquer son empreinte dans le temps. Dans l'Antiquité, outre l'exemple du maître témoignant envers son disciple d'une affection profonde, proche de l'amour filial (N. Cusumano), le système éducatif d'Isocrate interpelle : il fait parler ses disciples sur sa pratique d'enseignement, le rôle qu'il leur attribue lui permettant un retour sur sa propre méthode (R. Nicolai). Au Moyen Âge en revanche, dans l'enseignement universitaire, c'est par la dispute que la relation maître-élève prend une dimension personnelle (J. Verger). Il n'était certes pas inutile d'évoquer *Télémaque*, où Fénelon fait évoluer l'autorité du maître vers une attitude proche de celle du père (J.-Ph. Groperrin). Le maître en question (partie 4), s'attache entre autres à l'examen des figures du maître en psychanalyse (H. Chabrol). Maîtres en scène, maîtres en pratique (partie 5). La figure du maître, chacun le sait, est aujourd'hui en crise face à un élève confronté, plus que par le passé, à la dualité dépendance / autonomie, c'est-à-dire, le respect de l'autorité du maître et sa propre émancipation par rapport à celui-ci. Mais la place du maître est-elle réellement laissée vacante ? Dire qu'il doit s'adapter à l'évolution de la société est un truisme, mais je me plais à évoquer la figure d'un maître que chacun d'entre nous, aujourd'hui comme autrefois, conserve dans sa mémoire grâce au rôle qu'il a joué dans l'orientation de notre vie et l'empreinte qu'il y a laissée.

Marie-Thérèse ISAAC

Valérie FROMENTIN, Sophie GOTTELAND et Pascale PAYEN (Éd.), *Ombres de Thucydide. La réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle*. Actes des colloques de Bordeaux, les 16-17 mars 2007, de Bordeaux, les 30-31 mai 2008 et de Toulouse, les 23-25 octobre 2008. Bordeaux, Ausonius, 2010. 1 vol. 17,5 x 23,5 cm, 776 p. (ÉTUDES, 27). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35613-018-1.

Cet ouvrage est le résultat de trois rencontres internationales consacrées à la réception de Thucydide, depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle. Offrir un éclairage nouveau sur l'œuvre de l'historien à partir des traditions qu'il a suscitées – c'est-à-dire des manières dont il a été lu, commenté, interprété, imité, traduit et édité, traditions qui, loin d'être figées, se sont interpénétrées au cours du temps et influencent notre lecture actuelle, tel est l'objectif de ce recueil d'études. Comme l'écrivent les éditeurs du volume dans l'introduction, chaque lecteur de Thucydide « a

un ruolo della cultura greca è decisamente respinto, una maggiore apertura si può rilevare quando gli apporti esterni provengono dall'Etruria o dagli altri popoli italici, ed è per questa via indiretta che Livio ammette implicitamente delle influenze proprio attraverso il mondo indigeno: è il caso dei Sanniti e della loro tattica militare incentrata sull'ala sinistra, evidente richiamo alla falange obliqua tebana introdotta nella penisola forse attraverso i contatti con il substrato spartano di Taranto. Questo e molto altro si trova discusso e approfondito nel libro di M. Simon: un saggio di storiografia e di storia della Magna Grecia nei suoi rapporti contrastati con Roma e il suo espansionismo, ma anche un'attenta analisi di geografia storica, destinata sicuramente a diventare un punto di riferimento imprescindibile per chiunque vorrà avvicinarsi allo studio di tali argomenti. Il volume si conclude con l'aggiunta in appendice del testo e della traduzione di Dionigi d'Alicarnasso, *A.R.* XV 5-8, con la nutrita bibliografia di 54 pagine e con un utile indice dei passi citati. Forse, data la mole dell'opera, poteva essere altrettanto pratico un indice dei nomi.

Stefano STRUFFOLINO

Yves PERRIN, avec la collaboration de Manuel DE SOUZA (Éd.), *Neronia VIII. Bibliothèques, livres et culture écrite dans l'empire romain de César à Hadrien*. Bruxelles, Latomus, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 400 p., 17 pl., ill. (COLLECTION LATOMUS, 327). Prix : 60 €. ISBN 978-2-87031-268-1.

Les 34 articles sont répartis en trois sections dans un cadre géographique et chronologique précis : 1) Les édifices et leurs fonds. Écrire, éditer, diffuser ; 2) Écriture et société. Usages et rôles de l'écrit dans l'empire ; 3) Le statut de l'écrit. Culture écrite, culture orale, culture figurée. Une importante conclusion due à Guglielmo Cavallo termine l'ensemble. La première partie traite de l'architecture des bâtiments, de leur décor, de leur personnel, des pratiques d'écriture des *volumina* et examine aussi la question de l'établissement des textes ainsi que du pouvoir à la fois scientifique et idéologique des bibliothécaires et des philologues. Lors de la construction du Forum (R. Meneghini) qui porte son nom, César décide de rénover l'*Atrium Libertatis* et en confie la direction à son compagnon d'armes Asinius Pollion, tandis que Varron reçoit la mission de créer en ce même lieu la première bibliothèque publique destinée à conserver les auteurs grecs et latins. À la mort de César, l'œuvre est continuée par Asinius Pollion qui aménage dans le nouvel édifice non seulement une bibliothèque et un musée de sculptures, mais aussi une salle d'archives contenant des textes relatifs aux activités des censeurs. Les caractéristiques des futures bibliothèques impériales rassemblant collections de textes et documents d'archives sont donc déjà présentes. Mais Trajan, dans le but de construire son propre forum, a fait disparaître l'*Atrium Libertatis*, seules sont permises des hypothèses quant à son organisation. Parmi les autres bibliothèques examinées par R. Meneghini, je relève la *Bibliotheca Pacis*, introduite par Vespasien à l'intérieur du Temple ou Forum de la Paix ; on sait depuis de récentes découvertes que cette bibliothèque était composée de différentes sections, philosophie, histoire, médecine, auxquelles était jointe une *Schola medicorum* où a enseigné Galien. Les usages et les rôles de l'écrit et des bibliothèques dans l'empire permettent dans une certaine mesure d'approcher les pratiques et les emplois effectifs de l'écrit (2^e partie). Au sein de l'armée romaine du I^{er} au III^e siècle de notre ère

(Y. Le Bohec) examiner la question de l'écrit paraît curieux de prime abord : qu'écrivait-on ? à quoi servaient ces textes ? quel était le niveau de culture des légionnaires (savaient-ils tous lire et écrire ?) qui appartenaient, il faut le préciser, à la partie supérieure de la plèbe. Les documents conservés et analysés fournissent une indication, à mes yeux, capitale, 50 % des légionnaires environ savaient lire, écrire et compter. Qu'en est-il de la relation des femmes à la culture écrite ? (G. Cavallo). Il faut avoir à l'esprit que, dans l'Antiquité, il était courant qu'une personne maîtrisant l'écriture ait quand même des secrétaires à son service. Quoi qu'il en soit de la capacité d'écriture de ces femmes, que lisaient-elles ? Lorsque ces faits ont pu être examinés, on se rend compte que ces femmes appartenaient à une « bourgeoisie urbaine », épouses de propriétaires, de fonctionnaires civils et militaires, mais exclues du savoir, de la vie sociale en général, elles ne possédaient qu'une capacité de lecture et d'écriture limitées. La 3^e partie pose la question fondamentale des rapports entre culture écrite, culture orale, culture populaire. Au terme de notre réflexion sur le rôle des bibliothèques, des livres et de la culture écrite dans l'empire romain au cours de la période examinée, nous sommes en droit de dire qu'il s'agit d'une période extrêmement riche d'enseignements en matière de production et de diffusion de la culture écrite, sans oublier dans le décor des bibliothèques l'importance de la symbolique témoignant du rôle toujours essentiel de l'oral même pour les élites. D'une lecture attrayante et stimulante, l'ouvrage nous replonge avec émotion au sein de cette période fascinante.

Marie-Thérèse ISAAC

Robert TURCAN, *Le temps de Marc-Aurèle (121-180). Une crise des esprits et de la « Paix romaine »*. Dijon, Faton, 2012. 1 vol. 23,5 x 31 cm, 239 p., 102 fig., ill. Prix : 110 €. ISBN 978-2-87844-159-8.

L'histoire de l'Antiquité attirant un public de plus en plus large, ce beau livre – grand format et reliure toilée rouge sous jaquette, présenté dans un élégant étui au papier marbré – vient à son heure, qui se penche sur une période troublée où vacillent nombre de valeurs et s'effondrent tant de certitudes que l'on croyait acquises. Marc Aurèle fait en effet l'objet, ces dernières années, d'un réel regain d'intérêt qui vient même de se marquer, en Grande-Bretagne où les biographies de grands personnages de l'histoire romaine sont légion, par la publication d'un *Companion to Marcus Aurelius*, Malden Ma – Oxford, 2012. Plus qu'une biographie de l'empereur philosophe, c'est une « Kulturgeschichte » de son époque que nous livre ici R. Turcan. Il y était préparé mieux que quiconque. Le spécialiste de Mithra et des « cultes orientaux » qui se développèrent tout particulièrement au II^e siècle, le savant exégète des sarcophages dont les images procurent un réel éclairage sur les croyances et aspirations eschatologiques du moment, l'auteur d'un *Hadrien, souverain de la Romanité*, paru, il y a peu chez le même éditeur, ne pouvait qu'être sensible à cet « état des esprits et des mentalités » (p. 12) qui caractérise le troisième quart du siècle et prépare, on l'a souvent souligné, l'Antiquité tardive. Les deux premiers chapitres (« Naissance et croissance », « L'apprentissage du pouvoir », p. 14-47) concernent l'adolescence et les années d'association au pouvoir comme *Caesar* ; les deux suivants (« L'Empire bicéphale », « Un philosophe aux avant-postes », p. 48-97) se

par des pratiques cultuelles différentes. La Grande-Grèce présente également des spécificités : si de grandes quantités d'armes ont été découvertes dans les sépultures, les armes votives y sont plus rares. La consécration d'armes y est d'ailleurs plus tardive, car elle n'apparaît pas avant le VI^e s. av. J.-C. et se poursuit au-delà du milieu du V^e s. av. J.-C. Les sanctuaires grecs se sont considérablement enrichis grâce à la guerre. Outre les consécration d'armes, le butin de guerre est également utilisé pour ériger divers monuments dans les sanctuaires (p. 138-142). Les Grecs subliment ainsi les formes de la dédicace militaire, qui prend dès lors un véritable caractère mémoriel (p. 147-150). On pourra se demander s'il fallait vraiment citer ces monuments aux côtés des armes votives proprement dites ? Si le nombre de ces monuments s'accroît au fil du temps, les archéologues ont mis en évidence un effondrement des consécration d'armes, et plus généralement des offrandes métalliques, dans les sanctuaires dès le milieu du V^e s. av. J.-C. (p. 164-167). On observe pourtant là aussi de nettes différences. Si les dernières dédicaces d'armes votives à Olympie ont été déposées entre 443 et 433 av. J.-C., elles se poursuivent à Kalapodi jusqu'au milieu du IV^e s. av. J.-C. Par ailleurs, les sources épigraphiques et littéraires confirment que les consécration d'armes se prolongent bien au-delà du V^e s. av. J.-C. et ce jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, mais dans des proportions moindres. Une erreur s'est glissée dans le pourcentage d'armes, d'époque hellénistique, découvertes dans le sanctuaire d'Athèna-Itonia à Philia : à la place de « 0,007 % », il faut plutôt y lire « 0,7 % » (p. 166). Un ultime regret : une étude approfondie de la pratique votive des offrandes d'armes à l'époque hellénistique reste encore à faire. Cet ouvrage, qui bénéficie d'une illustration de belle qualité, a le grand mérite de rassembler de manière commode et scrupuleuse la documentation historique et archéologique concernant les dédicaces d'armes dans les sanctuaires grecs. Au-delà des quelques réserves exprimées, qui ne doivent surtout pas dissimuler les nombreuses qualités de ce livre, cet ouvrage contribue déjà à nourrir les réflexions amorcées ces dernières années dans le domaine de l'archéologie des sanctuaires.

Isabelle WARIN

Marion MULLER-DUFEU, *Créer du vivant. Sculpteurs et artistes dans l'antiquité grecque*. Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 381 p. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 28 €. ISBN 978-2-7574-0208-5.

Fruit d'un mémoire d'habilitation à diriger des recherches, ce livre, d'un aspect *a priori* modeste, se veut assez ambitieux puisqu'il propose une manière d'histoire de la sculpture grecque abordée, textuellement, du point de vue du statut du sculpteur. Il s'agit en fait du commentaire du recueil de J. Overbeck, réédité et traduit par l'auteur en 2002 (*La sculpture grecque. Sources littéraires et épigraphiques*, Paris) ; il est complété ici de 164 textes non pris en compte par le savant allemand. Les autres arts figuratifs apparaissent aussi en filigrane de sorte que le livre aborde également le statut des autres artisans (quelquefois amalgamés), même si la part belle est donnée aux sculpteurs. L'idée conductrice du livre manifeste dès l'avant-propos (p. 9-10) est développée dans l'introduction (p. 11-19) : les Grecs distinguaient les sculpteurs, capables de « créer du vivant », des artisans et leur accordaient une place particulière dès l'époque archaïque. L'ouvrage s'organise en quatre chapitres : *La réception de la*

sculpture antique (p. 21-91) ; *le sculpteur au travail* (p. 93-175) ; *les œuvres* (p. 177-263) ; *le jugement des Anciens* (p. 265-279). Les textes complémentaires et leur traduction sont rassemblés en fin de volume (textes originaux et traductions, p. 285-356). La bibliographie est donnée aux p. 357-377, la table des matières aux p. 379-381. À l'exception de la première de couverture (une sculpture de Thasos), aucun document figuré ne vient illustrer le propos. Historiographique, le premier chapitre (*La réception de la sculpture antique*) évoque le sort, souvent tragique, des œuvres, et la difficulté de leur transmission (et donc de notre connaissance) par le biais des textes et des copies, la (re)découverte de l'Antique, la constitution des collections d'antiquités et de moulages, les débuts de l'histoire de l'art antique (les Richardson, Winckelmann, Goethe...). Cette mise en perspective permet à M. Muller-Dufeu de présenter l'œuvre de J. Overbeck et l'historiographie de la question du statut de l'artiste dans l'Antiquité et son évolution (d'une vision misérabiliste de l'artiste-*banausos* au statut inférieur à une réflexion plus nuancée sur sa place dans la société). L'auteur aborde ensuite la réception de l'artiste par les Anciens, aux époques archaïque (p. 46-49), classique (p. 49-54), hellénistique (p. 54-59) et impériale (p. 59-65), avant de s'interroger sur la traditionnelle opposition entre artistes du langage (poètes, dramaturges...) et artistes-artisans (p. 65-91), mettant en valeur une relation plus complexe et subtile entre les deux catégories, faite d'interactions (comparaison, compétition, parenté des influences et des procédés...). Si l'artiste est technicien, il n'est pas un simple travailleur mécanique, il est capable de théoriser son art (*Canon* de Polyclète ; traité de Satyros et Pythéos sur le *Mausolée*...). La deuxième partie (*Le sculpteur au travail*) aborde les différents aspects du métier de sculpteur : le processus de formation sous l'égide d'un maître, parent ou personne sans lien familial (p. 93-102) ; l'exercice du métier, les dynasties de sculpteurs, la notion d'école, la répartition des tâches, les signatures et l'évolution de carrière (p. 103-120) ; les modalités de la commande et les marchés (commandes privées et publiques), la réalisation de l'œuvre, la livraison et la rémunération (p. 120-141) ; la place du sculpteur dans la société (p. 140-147) ; les artistes mythiques (p. 147-167), avec un sort particulier réservé à Dédale, premier artiste connu, ingénieux et polyvalent, inventeur de la sculpture et des premières œuvres vivantes (p. 159-167) ; et enfin les autres artistes (p. 167-175). Le troisième chapitre (*Les œuvres*) se propose d'examiner les œuvres sculptées afin de comprendre leur importance dans la société grecque. À la manière de manuels connus (par exemple, Cl. Rolley, *La sculpture grecque* I, 1994, Chapitre 1. Qu'est-ce qu'une sculpture ?, p. 22-53), l'auteur présente les différents types et les modalités de représentation et de (re)production (p. 177-202) ; le vocabulaire antique de la sculpture (p. 202-214) : *agalma* (qu'il faut comprendre comme joyau avant d'y voir une statue de dieu puis d'homme) ; *andrias* (statue d'homme) ; *eikon* (« représentation faite à la ressemblance du sujet, non pas bien sûr au sens que nous appelons "portrait", avec reproduction aussi exacte que possible des traits, mais une représentation qui permet de reconnaître le sujet dans sa représentation », p. 206 ; le terme s'applique à des statues humaines ou divines, mais aussi à des effigies peintes) ; *kolossos* (son sens moderne est connu mais son étymologie et son sens originel restent incertains) ; *xoanon* et *brétas* (statue ancienne, objet d'une vénération particulière) ; *hédos* (siège, réceptacle de la divinité) et *aphidruma* ; *baitulos* (représentation divine aniconique). Selon l'auteur, « aucun de ces noms ne dénote systéma-

tiquement ni une fonction ni un matériau spécifique : statue de culte ou statue votive, bronze, marbre ou bois, rien dans le nom de la statue n'annonce de façon nette ce que l'on peut s'attendre à voir » (p. 214). Matériaux et techniques des œuvres, et vocabulaire de la création sont ensuite évoqués (p. 214-242), puis les critères antiques d'appréciation (p. 242-263) : efficacité et adaptation des statues à leur fonction... Dans le dernier chapitre (*Le jugement des anciens sur les artistes*), telle une litanie, l'auteur affirme que l'artiste (sculpteur et peintre) occupait « une position en vue », « glorifié pour la plénitude de son art ». La création artistique serait une caractéristique toute humaine, l'emportant sur le divin et sur la nature. Rival des dieux, à la manière d'un Pygmalion, le sculpteur est un créateur de vivant. Sceptique, à bon droit critique et prudente à l'égard de textes qu'on a tendance à croire représentatifs du mépris des Anciens pour les artistes (écrits des philosophes, en particulier Platon, et des pères de l'Église) ou d'écrits plus récents (J.-P. Vernant, Fr. Frontisi-Ducroux...), Marion Mulleur-Dufeu réhabilite, avec détermination, le statut de l'artiste, seul capable, selon elle, de « créer du vivant ». Le texte est généralement simple et efficace, parfois sec voire abrupt, ne s'encombrant d'aucune fioriture, ni dans le style ni dans la bibliographie, quelquefois réduite à sa plus simple expression. On notera quelques coquilles de typographie ou dans les renvois aux textes complémentaires rassemblés en fin de volume ; le lapsus dans l'en-tête de la deuxième partie (« l'artisan [au lieu du sculpteur] au travail ») passerait presque pour un acte manqué. Il y a aussi, ici et là, quelques imprécisions : les personnages de la frise de l'Érechtheion ne sont pas « des rondes bosses placées devant le mur » (p. 196), mais des appliques, goujonnées au fond. Toujours à propos de cette frise, il paraît difficile de croire que les sculpteurs « n'avaient pas à savoir à quel programme d'ensemble appartiendraient leurs réalisations » et que « pour l'artiste, peu importait que l'homme qui s'appuie sur un bâton fût, mettons, Thésée ou Égée » (p. 91). Il s'agit du Temple de l'Acropole ; et c'est faire peu de cas d'une iconographie si complexe, que sa subtilité nous échappe encore ; chaque attribut et détail, et ce dès la conception de la figure, devait avoir son importance. Par ailleurs, on sait que le métèque Mynnion (*IG* I³ 476, l. 169-173), assez familiarisé avec l'iconographie voire avec le programme, ou les deux à la fois, a jugé opportun, sans offusquer les commanditaires pour autant, d'ajouter une stèle au groupe qu'on lui avait commandé (homme frappant un cheval). Quant à l'Agias de Delphes, « à la couleur verte et mate habituelle des bronzes oxydées » (p. 233), il doit s'agir d'une méprise avec le bronze original, aujourd'hui perdu, se dressant jadis à Pharsale. Cela dit, ce livre offre, avec le recueil de J. Overbeck réédité, une riche matière à réflexion, désormais accessible à tous. Il complétera utilement les études générales et les manuels consacrés à la sculpture grecque. Pour ce qui est de la thèse défendue – le sculpteur se distingue de l'artisan et jouit d'une estime particulière –, il est difficile de se forger une intime conviction puisque cette théorie et celle qui lui est diamétralement opposée sont soutenables et soutenues. Platon n'est certainement pas représentatif de toute la société grecque – et M. Muller-Dufeu a raison de souligner la complexité d'idées qui ne devaient pas être à la portée de tous (p. 15) ; la vérité est sans doute ailleurs, et plus subtile. Il semble donc préférable de laisser la question ouverte et de saluer une tentative qui a, entre autres, le mérite d'alimenter le débat.

Raphaël JACOB

mere flattery. For him a true eulogy cannot have a city as subject, but only its people; men's moral and political virtues are praiseworthy, material things are not. Dio therefore refuses to praise Alexandria and presents himself as a useful orator instead of a flattering sophist in search of personal glory. Kasprzyk connects this attitude to the cynical tradition of the diatribe. The goal of the diatribe is to be useful by educating the audience. In this respect, frankness of speech, *parrhesia*, is depicted as a crucial virtue of the philosopher. Even the insult can be used as a rhetorical weapon that is justified by its usefulness, since any refusal of criticism would be harmful to the audience. According to Kasprzyk, Dio's harshness and lack of care for rhetorical precautions is not only a philosophical attitude but also a defining element of his direct and engaging style of speaking. Addressing the subject of Dio's style Kasprzyk shows that although Dio claims to adopt a simple style, befitting an educator and philosopher, he does not hesitate to employ several stylistic devices to enhance the effectiveness of his philosophical message. In the conclusion, the authors return to the socio-historical reality of the oration. Dio's criticism of spectacles and music is in part caused by the particular political and economic problems of the Alexandrians, but it is also the result of several elitist and moralistic ideas. The authors argue that the Alexandrian oration tells us above all something about Dio and his particular world-view. According to the authors it is Dio's extremely critical attitude, and the virtuosity that accompanies it, that makes the Alexandrian oration one of Dio's greatest literary successes. Especially the variety in literary devices used by Dio in the oration's construction contributes to the aesthetic value of the speech. However, as the authors rightly point out, the aesthetic value of the speech appears to contradict Dio's goal of rhetorical efficiency and his disapproval of useless eloquence. Towards the end of the speech, Dio's tone becomes more and more pessimistic and cynical. If Dio himself believed that his advice would be ignored, how can his intervention be justified as useful? Kasprzyk and Vendries suggest that the function of this speech lies less in the moral-political content it delivers, and more in the assertion of the privilege and duty of a member of the intellectual, social and political elite to guard certain moral values. In this way Dio represents himself as a defender of the most timeless Greek values. In conclusion, *Spectacles et désordre à Alexandrie* can be recommended to anyone interested in Dio of Prusa, the Second Sophistic or the sociocultural aspects of civic life in imperial Alexandria.

Thierry OPPENEER

Kai BRODERSEN, *Apollodoros. Götter und Helden der Griechen*. Eingeleitet, herausgegeben und übersetzt von K.B. Darmstadt, WBG, 2012. 1 vol. 14 x 22 cm, 200 p. (BIBLIOTHEK DER ANTIKE). Prix : 19,90 €. ISBN 978-3-534-25246-6.

The so-called *Bibliotheca* by Ps.-Apollodorus is a handbook of Greek mythology that may be dated roughly in the first to third centuries AD and that is commonly considered the most valuable mythographical compendium that has been passed down from antiquity. As a matter of fact, it is the surviving ancient mythographical work with the widest scope, tackling almost the whole of mainstream Greek myth from the marriage of Sky and Earth down to the death of Ulysses after his return from Troy, and elaborating upon the most important milestones along the way, such as the

expedition of the Argonauts (*Bibl.* 1.110-147), the vicissitudes of Heracles (*Bibl.* 2.61-180), the campaign of the Seven against Thebes (*Bibl.* 3.57-79) and the Trojan War (*Epit.* 3-7). Moreover, the handbook is clearly structured as all myths discussed are fitted into a systematic genealogical framework, and seems based upon excellent and well-informed sources – even if indirectly, as seems likely – including writings which are long since lost. As a comprehensive, pragmatic and well-documented compendium, the *Bibliotheca* has turned out a highly important source for the knowledge of Greek mythology and religion, not only for modern scholars, but also for their Byzantine counterparts who often mined the *Bibliotheca* to produce explanatory notes or *scholia* to various classical writings – for example to Homer’s *Iliad*, to various dialogues by Plato and to Lycophron’s *Alexandra* – as well as to flesh out their own treatises – for instance Ps.-Zenobius’ collection of proverbs and Tzetzes’ *Historiae*. In spite of these long-established merits, scholars of the *Bibliotheca* have for a long time been hampered by a lack of basic research tools, including an up-to-date critical edition to replace Wagner’s outdated Teubner text of 1926, which itself was only a revision of his 1894 edition. As a result, philologists did not have an adequate critical text on which to base arguments concerning some important issues, such as the intended readership of this mythographical companion, its sources, and its date. Because of this, the publication of the new edition of the *Bibliotheca* in 2010 by M. Papatomopoulos was warmly welcomed by all scholars of mythography. As it happens, this translation by Brodersen is the very first to be based upon this most recent critical edition, and is therefore another milestone in the study of the *Bibliotheca* by Ps.-Apollodorus. First, the *Bibliotheca* is introduced to the modern readers: the author briefly touches upon often debated matters of contents, arrangement, sources, date, and (in)direct transmission. Importantly, this introduction is clearly aiming at a more general public of amateurs of Greek mythology rather than at professional students of mythography, so that it turns out to be a very brief, non-critical and sometimes even incomplete *status quaestionis*. For example, the scholarly discussions concerning the direct or mere indirect use of archaic and classical literary sources are left unmentioned. The indirect tradition is presented incompletely, as for instance the mythographical scholia to Homer, to Plato and to the tragedians are omitted. The inclusion of lists or catalogues is assessed one-sidedly as a symptom of the mythographer’s urge to abbreviate, without taking into account that this element is one of the key features of the mythographical genre in general (cf. Ps.-Hesiod’s *Catalogue of Women* and Hyginus’ *Fabulae*) and that many catalogues in the *Bibliotheca* are actually of unparalleled elaborateness (e.g. *Epit.* 7.27-30: the suitors of Penelope). Finally, the controversial interpretation of the introductory epigram, as transmitted by Photius, is not given due attention. What’s more, Brodersen did not stick to the punctuation as printed by M. Papatomopoulos, when linking the genitive παιδείης to the noun μύθους (“die [...] Mythen der Bildung”) instead of to ἀπ’ ἐμεῖο (“from my learning”). Next, the bulk of this monograph is dedicated to the German translation of the *Bibliotheca*. The quality of Brodersen’s translation greatly improved as compared to his previous 2004 bilingual edition (*Apollodoros. Götter und Helden der Griechen*, Herausgegeben, eingeleitet und übersetzt von K.B. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2004), as the translator took most of the critical remarks made by H.-G. Nesselrath diligently into account (review in *Göttinger Forum*

für Altertumswissenschaft, 10, 2007, p. 1075-1087). However, a number of errors managed to escape the translator's eye; I have collected a few illustrative examples from the second book. Firstly, the verbal aspect is not always translated correctly, as Nesselrath already observed repeatedly: on p. 45, the Greek present participle δυναστεύων is not "wurde der Beherrscher des Landes", as such inchoative aspect would be expressed by the aorist participle δυναστεύσας, but rather "ruled over the territory". Similarly, on the same page, the Greek present participle βίαιος ὢν τύραννος is not "wurde ein gewalttätiger Tyrann", but rather "was a violent dictator". On p. 47, the Greek present indicative βασιλεύει is not "wurde König von Ägypten", but rather "was king of Egypt". On p. 59, the present participle ἐκβαίνουσιν is not "als sie draußen war", since such resultative aspect would be expressed by the perfect participle ἐκβεβηκυῖαν, but rather "as she was coming out". Secondly, the meaning of the Greek original, and especially of verbs, is not always mirrored exactly: on p. 46, for example, the expression διὰ τῆς Ἰλλυρίδος πορευθεῖσα is not "dann irrte sie durch Illyrien", but rather "then she travelled across Illyria". Conversely, on the same page, πολλὰν χέρσον πλανηθεῖσα is not "nachdem sie viele Länder durchzogen [...] hatte", but rather "after she had wandered over a great deal of dry land" (cf. Smith-Trzaskoma). Thirdly, the translation sometimes mentions more details than the Greek original contains: for example, on p. 47, Brodersen translates the Greek ἀνύδρου δὲ τῆς χώρας ὑπαρχούσης with "das Land war schon von sich aus wasserarm". Conversely, some colourful details of the Greek original remain untranslated: on p. 68, for example, the vivid description of Heracles strangling the dog Cerberus (οὐκ ἀνῆκε κρατῶν καὶ ἄγχων τὸ θηρίον, ἕως ἔπεισε) is greatly impoverished ("und ließ ihn nicht los, bevor er ihn überwältigt hatte"). Further, a selective bibliography on Ps.-Apollodorus' *Bibliotheca* is presented in which the most important editions, translations and articles are listed. However, the authoritative older edition by Heyne (1803) as well as the most recent commentary by Cuartero (2010-) are not included. A list of editions of ancient texts cited is likewise added. However, the fragments of Euripides are cited from Nauck, and not from the most recent two-volume edition by Kannicht (2004). Finally, the monograph closes with three useful indices of cited ancient authors, place names and mythological figures.

Ulrike KENENS

Michel PATILLON, *Corpus rhetoricum*. Tome IV. *Prolégomènes au de ideis. Hermogène. Les catégories stylistiques du discours (de ideis). Synopses des exposés sur les ideai*. Textes établis et traduits par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CXLIV-341 p. en parties doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 85 €. ISBN 978-2-251-00575-1.

Après les trois précédents tomes de la compilation connue sous le nom de *Corpus rhetoricum*, Michel Patillon vient ajouter à la Collection des Universités de France un quatrième volume, qui contient les pièces 6, 7A, 7B, 8 et 10 du *Corpus rhetoricum*. La pièce maîtresse de ce Budé est le *De ideis* (pièce n° 8), traité composé par Hermogène le rhéteur et consacré aux *ideai*, ainsi qu'aux éléments permettant à l'orateur d'acquérir la maîtrise de ces dernières. Ces *ideai* sont la clarté, la grandeur, la beauté, la vivacité, l'éthos, la sincérité et l'habileté. Pour chacune d'elles, Hermogène

manière sûre, A. Harder préfère laisser la question en suspens après avoir présenté les différentes possibilités. Les exemples de cette prudence et de cette sagacité sont constants dans le commentaire, notamment quand il s'agit d'attribuer aux *Aitia* des fragments dont la provenance est incertaine : on voit par exemple à la p. 393 quelle modération et quelle précision d'analyse A. Harder emploie pour ne pas attribuer à la *Victoire de Bérénice* des fragments qui ne sont rattachés que superficiellement à cet *aition*. Pour autant, les fragments ne sont pas éliminés et l'on reste en mesure de les retrouver si l'on ne partage pas l'avis d'A. Harder sur la question. Il faut donc savoir gré à A. Harder de nous proposer cette étude magistrale qui ne pourra pas rester inconnue désormais ; sans faire double emploi avec d'autres éditions comme celles de G.B. D'Alessio (Milan, 1996), M. Asper (Darmstadt, 2004) ou G. Massimilla (Pise, 2010 pour le second tome), ce commentaire est à prendre comme une lecture personnelle et à la fois prudente d'une œuvre majeure de l'histoire littéraire : il est évident que ce commentaire aura une postérité sans doute aussi grande que son point de départ callimachéen.

Christophe CUSSET

Bruce Karl BRASWELL, *Didymos of Alexandria. Commentary on Pindar. Edited and translated with Introduction, Explanatory Notes, and a Critical Catalogue of Didymos' Works*. Bâle, Schwabe, 2013. 1 vol. 15,5 x 23 cm, 325 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 41). Prix : 98 FS. ISBN 978-3-7965-2901-6.

Dans la préface (p. 9-11), l'auteur explique pourquoi il a écrit ce livre : contribuer à mettre le travail de Didyme d'Alexandrie dans une lumière plus juste. En effet, si plusieurs travaux ont déjà été consacrés à Aristarque, dont le nom apparaît un peu moins souvent que celui de Didyme dans les *scholia vetera* aux épinicies de Pindare, Didyme est encore peu connu, voire décrié – certains philologues le traitent de « compilateur de seconde main ». Cela est d'autant plus regrettable que c'est à Didyme que l'on doit les extraits d'Aristarque, qu'il cite pour les confirmer, ou, le plus souvent, pour les infirmer ; de plus, à l'époque antonine, le commentaire de Didyme aux poèmes de Pindare ont servi de base aux scholies. Les travaux de Didyme ont donc joué un rôle non négligeable dans l'élaboration des *scholia vetera*, cette aide si précieuse pour la lecture des épinicies de Pindare. Extraire de celles-ci les passages des commentaires de Didyme qui y ont été inclus permettra de mieux connaître l'œuvre de l'Alexandrin, ce qui constitue un gain tant pour les lecteurs de Pindare que pour ceux qui s'intéressent aux grammairiens anciens et à l'histoire de la philologie. Les *prolegomena* (p. 13-14) précisent quelques données techniques : les éditions utilisées pour les textes cités, qu'il s'agisse des scholies, de Pindare ou d'autres auteurs ; les systèmes d'abréviation ; le recours systématique à la traduction des textes grecs et latins, par respect du double public-cible, les spécialistes de Pindare et ceux de l'histoire de la philologie ; l'adjonction d'un catalogue critique de tous les ouvrages pouvant être attribués avec certitude à Didyme, cela pour mieux le situer dans le domaine des commentaires antiques. Après les abréviations bibliographiques (p. 15-17) et les sigles (p. 19-24) vient le premier des deux chapitres, l'introduction (p. 27-127), divisée en quatre parties. La première, intitulée « The Last of the Ptolemaic Grammarians » (p. 27-36), commence par rappeler que la conquête

romaine de l'Égypte a sonné le glas des recherches menées à Alexandrie ; cet arrière-plan de déclin explique le projet de Didyme, à savoir conserver la plus grande partie possible des ouvrages de ses prédécesseurs. Suivent alors trois sections, dont la première (p. 27-36) est consacrée à la vie de Didyme et à son époque, la deuxième (p. 36-39) à son image durant l'Antiquité et la troisième (p. 40-103) à l'œuvre de Didyme, au travers du catalogue critique de ses ouvrages. Chacune de ces sections réunit des citations d'auteurs antiques en langue originale et en traduction et en fournit un commentaire. La deuxième partie de l'introduction, intitulée « Pindaric Scholarship before Didymos » (p. 105-111), présente la liste des grammairiens-commentateurs de Pindare que Didyme cite dans les extraits de ses commentaires conservés par les scholies. Cette liste est suivie d'une paraphrase anglaise des fragments de Didyme qui évoquent ces divers grammairiens et dont le texte en langue originale et en traduction se retrouve aisément dans le deuxième chapitre, consacré au commentaire de Pindare par Didyme (cf. *infra*). La troisième partie (p. 113-121), « Didymos' Commentary on Pindar », traite des intérêts particuliers de Didyme et de ses stratégies pour trouver des solutions aux questions posées par le texte, notamment en recourant aux historiens ou aux poètes anciens. La dernière partie enfin, « Didymos' Achievement » (p. 123-126), dresse un bilan prudent de ce que les fragments des commentaires sur Pindare que nous possédons grâce aux scholies permettent de savoir sur les intérêts de Didyme tout comme sur sa méthode de travail. Au niveau des sources historiques utilisées, l'auteur fait remarquer que Didyme ne se limite pas aux auteurs les plus connus, mais qu'il en consulte aussi d'importance locale. En ce qui concerne le commentaire métrique et poétique en revanche, Br. K. Braswell ne peut s'empêcher de déplorer un certain manque de discernement, qui est néanmoins commun également aux prédécesseurs de Didyme. Et l'auteur de conclure que l'importance de Didyme pour les chercheurs modernes est double : elle repose sur les renseignements qu'il nous donne d'une part sur le contexte historique des épiniées et de l'autre sur les manières dont les critiques de l'Antiquité interprétaient un texte difficile. Les fragments des commentaires aux poèmes de Pindare que Didyme a rédigés occupent les pages 131-265. L'auteur fait précéder chaque fragment du vers concerné de Pindare, doté d'une traduction ; le fragment lui-même, suivi d'un appareil-critique, est également traduit et assorti de notes, voire d'un commentaire. Une bibliographie (p. 267-290), une concordance entre l'édition de Schmidt (1854) et celle-ci (p. 291-292), puis cinq index viennent clore le livre : passages de Pindare discutés dans les scholies (p. 293), sources des fragments (p. 294-296), index général (p. 297-301), index des mots grecs (p. 303-304), index des passages cités (p. 305-325). On ne peut que recommander cet ouvrage très fouillé qui permet de découvrir Didyme et de se familiariser avec l'étude des scholies.

Antje KOLDE

Edith PARMENTIER et Francesca Prometea BARONE, *Nicolas de Damas. Histoires, Recueil de coutumes, Vie d'Auguste, Autobiographie*. Textes traduits et commentés par E.P. et F.P.B. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13,5 x 21 cm, LXI-374 p. (FRAGMENTS). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-74211-3.

riche et un index général viennent clore ce volume. À l'issue de sa lecture, on ne peut que constater que l'auteur a parfaitement atteint son but : donner une synthèse claire et accessible des théories anciennes relatives à la poétique. Antje KOLDE

Peter GROSSARDT, *Stesichoros zwischen kultischer Praxis, mythischer Tradition und eigenem Kunstanspruch. Zur Behandlung des Helenamythos im Werk des Dichters aus Himera*. Tübingen, Narr, 2012. 1 vol. 15 x 22 cm, XIV-180 p. (LEIPZIGER STUDIEN ZUR KLASSISCHEN PHILOGIE, 9). Prix : 58 €. ISBN 978-3-8233-6767-3.

Comme il le dit dans son avant-propos (p. VII-IX), ce fut une relecture de *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï qui amena l'auteur à se pencher de manière détaillée sur Stésichore et sa représentation d'Hélène tout comme sur le motif de la divinité offensée et de sa vengeance à l'encontre de l'impie – de fait, une telle histoire apparaît aussi dans *Guerre et Paix*. La structure du livre reflète ce double intérêt d'helléniste et de comparatiste : une première partie, consacrée à Stésichore, est suivie d'une annexe traitant de l'aveuglement et de la guérison dans la littérature internationale. Il n'est que logique dès lors que tant les hellénistes que les comparatistes constituent le public-cible de l'auteur, comme il le précise aussi dans l'avant-propos ; afin d'être compréhensible pour ces deux groupes de lecteurs, l'auteur fournit tous les textes en version originale et en traduction allemande. La première partie est divisée en sept chapitres. L'introduction, qui constitue le premier chapitre (p. 1-5), revient sur quelques-unes des questions touchant Stésichore qui n'ont pas encore pu être résolues – comme le genre dont relèvent ses poèmes – et annonce le propos du livre : tenter de démontrer que la version du mythe que Stésichore présente dans sa *Palinodie* appartient à une tradition locale. Le chapitre 2, intitulé « Helena und die Geburt der Iphigeneia » (p. 7-11), traite d'un fragment de Stésichore (*PMGF* 191) transmis par Pausanias au sujet d'Argos et relatif à la fille qu'Hélène aurait eue de Thésée et qu'elle aurait confiée à sa sœur Clytemnestre sous le nom d'Iphigénie ; cette version est attestée chez des auteurs hellénistiques comme Euphorion ou Lycophron. Ailleurs (*PMGF* 215), Stésichore présente Iphigénie comme fille de Clytemnestre et d'Agamemnon. La présence des deux versions montrerait que selon le contexte, le poète privilégierait ou la tradition panhellénique ou une tradition locale. Dans le chapitre 3 (p. 13-28), l'auteur se penche sur le fr. *PMGF* 223 : lors d'un sacrifice, Tyndare oublia Aphrodite, qui se vengea sur ses filles, les condamnant à se marier plusieurs fois. Selon l'auteur, les fragments *PMGF* 191 et 223 auraient tous deux appartenu à l'*Hélène* – qui aurait en effet donné d'Hélène une mauvaise image : si ce poème évoquait aussi le sacrifice d'Iphigénie, Hélène, à la suite de son adultère avec Pâris, aurait été responsable de la mort de sa propre fille... Le chapitre 4 (p. 29-33) présente les autres fragments qui appartiennent selon l'auteur à l'*Hélène* : outre les deux fragments discutés dans les chapitres 2 et 3, les fragments *PMGF* 187-189, que les sources antiques attribuent explicitement à l'*Hélène*, et le fr. *PMGF* 190. Les six fragments évoquent des traditions locales ; l'auteur en conclut que l'*Hélène* a dû être présentée à Sparte – ce qui étonne, au vu de la mauvaise image que ce poème donnait de la déesse locale. Le cinquième chapitre (p. 35-42) est consacré à Hélène dans l'*Ilioupersis* et dans les *Nostoi*. La discussion que l'auteur propose des divers

fragments relatifs à Hélène est très intéressante – même s’il semble parfois aller un peu trop loin, notamment dans son désir d’interpréter par exemple la blondeur d’Hélène comme signe d’intertextualité entre Sappho (fr. 23, 5 *Voight*) d’une part et Stésichore (*PMGF* S 103) et Ibycos (*PMGF* S 151, 5) de l’autre. L’avant-dernier chapitre (p. 43-77), le plus long, traite de Stésichore et d’Hélène dans la *Palinodie* et plus particulièrement du lien que les trois déesses Athéna, Déméter et Isis entretiennent avec la cécité, qu’elles la provoquent ou la guérissent. Ici également se trouvent quelques lectures intertextuelles hasardeuses, en ce qu’elles sont fondées sur des indices trop maigres. Le portrait positif que ce poème trace d’Hélène invite à supposer sa présentation devant un auditoire qui l’honorait comme une déesse, en d’autres termes à Sparte. Dans la conclusion (p. 79-85), l’auteur revient sur l’aspect tant panhellénique que local de la poésie de Stésichore ; la composante locale pose la question de savoir si et à quel point le poète est intervenu dans le récit fondateur du culte. L’annexe (p. 89-140) réunit des textes tirés de légendes mariales orthodoxes, de sagas islandaises et de vies de saints, dans lesquels apparaît le motif de la cécité et de sa guérison de manière similaire à la *Palinodie*. L’auteur présente ces textes de façon très instructive et en cite de larges parties ; toutefois, ses tentatives d’établir l’influence que les uns ont pu exercer sur les autres par-dessus les frontières culturelles peuvent une fois de plus sembler abusives. Le livre se clôt sur une bibliographie (p. 141-166) et sur trois index (p. 167-180), le premier listant les noms et les notions générales, le deuxième les références et le troisième les illustrations. Malgré les quelques réserves émises, toutes dues au désir de l’auteur de relier le texte de Stésichore à d’autres textes, on ne peut que recommander la lecture de ce livre : l’analyse détaillée des fragments de Stésichore et l’annexe riche et originale n’en sont de loin pas les seuls mérites.

Antje KOLDE

Laetitia REIBAUD, *Xénophane de Colophon. Œuvre poétique*. Éditée, traduite et commentée par L.R. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13,5 x 21 cm, LXXIX-112 p. (FRAGMENTS). Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-74214-4.

Cet ouvrage contient les quelque cent vingt-cinq vers qui nous ont été transmis sous le nom de Xénophane de Colophon, ainsi que plusieurs vers incomplets et quelques termes isolés. Dans l’introduction, Laetitia Reibaud nous présente l’état des connaissances actuelles sur ce poète, dont la vie nous est très mal connue. L. Reibaud aborde notamment le problème des voyages effectués ainsi que la question de la longévité de Xénophane, qui est déterminante pour l’étude de ses rapports avec les autres philosophes de son temps. La plupart des fragments sont répartis en trois sections, selon l’œuvre à laquelle ils sont rattachés : les *Élégies*, en distiques élégiaques, les *Silles*, pièces satiriques en hexamètres dactyliques, et le poème *Sur la nature*, également en hexamètres dactyliques mais qui se distingue des *Silles* par son contenu : c’est essentiellement dans cette dernière œuvre que figurent les assertions les plus représentatives de la théologie de Xénophane, à savoir ses critiques de la conception anthropomorphique que les Grecs avaient de leurs dieux, aussi bien sur le plan physique que sur le plan moral. Cependant, comme le rappelle l’auteur, la métrique seule ne permet pas d’attribuer avec certitude un fragment aux *Silles* plutôt

historique de la performance de ceux-ci, ce qui prolonge la thématique assurant la cohésion de la première section. La troisième section, intitulée « Hymne, histoire religieuse et théologie », ne rompt pas cette belle ordonnance. Elle commence par la contribution de Sylvain Lebreton sur les épiclèses dans les *Hymnes orphiques*, textes qui non seulement révèlent une certaine représentation du divin, mais s'insèrent également dans un contexte rituel avéré. Robert Wagman s'intéresse ensuite à des textes poétiques sacrés communément appelés « Hymnes d'Épidaure », composés à différentes époques et en différentes occasions, mais réunis en une unique inscription murale entre le second et le troisième siècle de notre ère, assemblage qui entretient avec son support architectural une relation chargée de symbole et de propagande. Dans la foulée, William D. Furley en analyse précisément l'hymne à la Mère des Dieux : après en avoir établi le texte (avec appareil critique et notes) et donné une traduction, il le recontextualise dans le culte de la Grande Mère. La contribution de Pierre Brulé sur l'*Hymne des Kourètes* de Palakaistro s'inscrit dans le même type de démarche : revenant de façon critique sur l'interprétation de Jane Harrison et, se fondant notamment sur l'étude des épiclèses de Zeus, il rejette l'idée d'un Zeus crétois et voit dans le dieu destinataire de l'hymne un Zeus « bien jovien » (p. 268). Quant à Nancy Felson, elle part de l'idée assez unanimement acceptée que le message d'Hésiode dans la *Théogonie* est l'affirmation du pouvoir définitif de Zeus et, analysant l'*Hymne à Apollon* par la voix des victimes du dieu, défend l'hypothèse que l'auteur de l'hymne y a suggéré un risque pour l'ordre olympien. Dans la continuité de ses remarquables *Configurations d'Hermès* (Kernos, Suppl. 17, 2007), Dominique Jaillard souligne la puissance performative de la parole hymnique, qui apparaît dans l'hymne théogonique que chante Hermès nouveau-né à son frère Apollon et, particulièrement, dans le récit des actes sacrificiels d'Hermès. Enfin, Seth L. Schein relève la particularité de l'*Hymne à Aphrodite* qui, contrairement aux autres hymnes où le dieu est exclusivement à l'honneur, traite autant de la condition humaine que de l'ordre divin. En effet, mis en parallèle avec le mythe des races des *Travaux et Jours* d'Hésiode et la fin de la race des héros, il marque, par le récit de la relation entre la déesse et Anchise, la fin, par la volonté de Zeus, des accouplements entre dieux et hommes et, par là, constitue un exemple unique dans la poésie épique archaïque grecque de la combinaison entre le contraste divin-humain et l'histoire cosmique. En guise de conclusion, Jenny Strauss Clay replace les *Hymnes homériques* à leur juste place par rapport aux hymnes cultuels, rappelant ainsi la thématique qui a sous-tendu l'ensemble du colloque, à savoir le statut de l'hymne. Cet ouvrage, riche de sa cohérence et de son contenu aux réflexions souvent innovantes, est complété de précieux *indices* et d'une abondante bibliographie.

Carine VAN LIEFFERINGE

Roman MÜLLER, *Antike Dichtungslehre. Themen und Theorien*. Tübingen, Franke, 2012. 1 vol. 15,5 x 23 cm, 270 p. Prix : 58 €. ISBN 978-3-7720-8462-1.

Comme le précisent les remarques liminaires sur le livre, la poétologie antique représente un des domaines dans lesquels la recherche a été des plus actives ces dernières décennies, puisque de nombreux ouvrages relatifs à des textes fondateurs tels que la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote ou le *Περὶ ποιημάτων* de Philodème

ont été publiés et que des projets dans des domaines annexes ont été menés à bien, comme le *Historisches Wörterbuch der Rhetorik* (sous la direction de G. Ueding ; 1992-2009) ou l'édition bilingue et commentée des *Poetices libri septem* de J.C. Scaliger (par L. Deitz et G. Vogt-Spira, 1994-2011). Les résultats notamment de ces recherches permettent à l'auteur de broser un portrait assez précis des théories poétiques antiques. S'adressant à tous ceux qui s'intéressent à la poétologie antique et à sa continuité, l'auteur divise ses réflexions critiques en sept chapitres traitant chacun d'un sujet précis considéré dans une perspective chronologique de son apparition aux auteurs romains du premier siècle de notre ère, essentiellement Ovide et Horace, voire Sénèque. Dans le premier chapitre (p. 9-25), l'auteur traite des fondements conceptuels et terminologiques. C'est le seul chapitre qui ne s'arrête pas à l'empire romain : présentant les diverses dénominations pour la poésie et leurs dérivés – tels $\psi\delta\eta$ et $\alpha\omicron\iota\delta\acute{o}\varsigma$, $\mu\acute{\epsilon}\lambda\omicron\varsigma$, $\psi\mu\nu\omicron\varsigma$, *canere*, *uates*, toute la famille de $\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\nu$, – il poursuit les emplois qu'en font les auteurs jusqu'à nos jours, dans des acceptions de plus en plus pointues. Le deuxième chapitre (p. 27-43) considère le couple poésie-prose : tant en Grèce qu'à Rome, la poésie précède la prose ; mais alors que dans la réflexion grecque, la différenciation formelle basée sur l'emploi du mètre fait petit à petit place à la notion de *mimēsis* dans le sillage de laquelle les limites entre poésie et prose s'effacent, la réflexion romaine revient à une différenciation formelle. Le troisième chapitre (p. 45-70) présente le couple poésie-rhétorique sous l'angle de leurs ressemblances et de leurs différences. Le chapitre 4 (p. 70-94) traite de l'épineuse question de la poétologie des genres, dont l'antiquité distinguait sept, selon le contenu et la fonction : l'épopée, la tragédie, la comédie, l'épigramme, l'élégie, le iambe et le mélique ou lyrique. Combattue à l'époque hellénistique, la théorie des genres rencontre l'adhésion des auteurs latins, notamment d'Horace. D'autres classements des genres prennent en compte la forme métrique ou le mode de présentation. Dans le cinquième chapitre (p. 95-117), l'auteur discute de la matière de la poésie : réalité ou fiction ? Partant du reproche adressé au poète de négliger la vérité pour plaire, il présente les diverses positions prises par les philosophes, les orateurs et les érudits et aboutissant à la différenciation romaine entre *fabula* (matière ni vraie, ni vraisemblable), *historia* (faits réels) et *argumentum* (fiction vraisemblable). Le chapitre 6 (p. 119-164) détermine le profil du poète : au début inspiré par les Muses ou « enthousiasmé » par la divinité, il devient chez Aristote un *imitateur*. Les auteurs latins par contre le présentent à nouveau comme lié à la divinité. À cette discussion se joint l'opposition remontant aux sophistes entre $\phi\acute{\upsilon}\varsigma\iota\varsigma$ / *natura* et $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta\eta$ / *ars*, que reprennent les auteurs chrétiens. La dernière partie du chapitre concerne les notions typiquement romaines d'*imitatio* et d'*aemulatio*. Le dernier chapitre (p. 165-246) enfin s'intéresse aux divers objectifs de la poésie : si l'épopée grecque chante la gloire, charme et transmet un savoir, les philosophes attribuent par la suite divers rôles à la poésie. Aristote insiste sur l'effet émotionnel et purificateur de la tragédie, alors que dès l'époque hellénistique, on souligne aussi l'euphonie de la langue poétique. À l'exception de Sénèque, les théoriciens romains mettent en avant le plaisir. À l'appui de son exposé très clair, l'auteur cite de nombreuses sources données en traduction ; le texte original se trouve en notes, tout comme de nombreux renvois à d'autres sources antiques et à de la littérature secondaire. Les termes antiques sont donnés en grec et en latin et définis avec précision. Une bibliographie

riche et un index général viennent clore ce volume. À l'issue de sa lecture, on ne peut que constater que l'auteur a parfaitement atteint son but : donner une synthèse claire et accessible des théories anciennes relatives à la poétique. Antje KOLDE

Peter GROSSARDT, *Stesichoros zwischen kultischer Praxis, mythischer Tradition und eigenem Kunstanspruch. Zur Behandlung des Helenamythos im Werk des Dichters aus Himera*. Tübingen, Narr, 2012. 1 vol. 15 x 22 cm, XIV-180 p. (LEIPZIGER STUDIEN ZUR KLASSISCHEN PHILOLOGIE, 9). Prix : 58 €. ISBN 978-3-8233-6767-3.

Comme il le dit dans son avant-propos (p. VII-IX), ce fut une relecture de *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï qui amena l'auteur à se pencher de manière détaillée sur Stésichore et sa représentation d'Hélène tout comme sur le motif de la divinité offensée et de sa vengeance à l'encontre de l'impie – de fait, une telle histoire apparaît aussi dans *Guerre et Paix*. La structure du livre reflète ce double intérêt d'helléniste et de comparatiste : une première partie, consacrée à Stésichore, est suivie d'une annexe traitant de l'aveuglement et de la guérison dans la littérature internationale. Il n'est que logique dès lors que tant les hellénistes que les comparatistes constituent le public-cible de l'auteur, comme il le précise aussi dans l'avant-propos ; afin d'être compréhensible pour ces deux groupes de lecteurs, l'auteur fournit tous les textes en version originale et en traduction allemande. La première partie est divisée en sept chapitres. L'introduction, qui constitue le premier chapitre (p. 1-5), revient sur quelques-unes des questions touchant Stésichore qui n'ont pas encore pu être résolues – comme le genre dont relèvent ses poèmes – et annonce le propos du livre : tenter de démontrer que la version du mythe que Stésichore présente dans sa *Palinodie* appartient à une tradition locale. Le chapitre 2, intitulé « Helena und die Geburt der Iphigeneia » (p. 7-11), traite d'un fragment de Stésichore (*PMGF* 191) transmis par Pausanias au sujet d'Argos et relatif à la fille qu'Hélène aurait eue de Thésée et qu'elle aurait confiée à sa sœur Clytemnestre sous le nom d'Iphigénie ; cette version est attestée chez des auteurs hellénistiques comme Euphorion ou Lycophron. Ailleurs (*PMGF* 215), Stésichore présente Iphigénie comme fille de Clytemnestre et d'Agamemnon. La présence des deux versions montrerait que selon le contexte, le poète privilégierait ou la tradition panhellénique ou une tradition locale. Dans le chapitre 3 (p. 13-28), l'auteur se penche sur le fr. *PMGF* 223 : lors d'un sacrifice, Tyndare oublia Aphrodite, qui se vengea sur ses filles, les condamnant à se marier plusieurs fois. Selon l'auteur, les fragments *PMGF* 191 et 223 auraient tous deux appartenu à l'*Hélène* – qui aurait en effet donné d'Hélène une mauvaise image : si ce poème évoquait aussi le sacrifice d'Iphigénie, Hélène, à la suite de son adultère avec Pâris, aurait été responsable de la mort de sa propre fille... Le chapitre 4 (p. 29-33) présente les autres fragments qui appartiennent selon l'auteur à l'*Hélène* : outre les deux fragments discutés dans les chapitres 2 et 3, les fragments *PMGF* 187-189, que les sources antiques attribuent explicitement à l'*Hélène*, et le fr. *PMGF* 190. Les six fragments évoquent des traditions locales ; l'auteur en conclut que l'*Hélène* a dû être présentée à Sparte – ce qui étonne, au vu de la mauvaise image que ce poème donnait de la déesse locale. Le cinquième chapitre (p. 35-42) est consacré à Hélène dans l'*Ilioupersis* et dans les *Nostoi*. La discussion que l'auteur propose des divers

en outre un certain nombre de problématiques au profit de quelques idées très générales. Il reste que cette monographie ouvre les pages d'une nouvelle histoire de la guerre en Grèce.

Isabelle WARIN

Vincent AZOULAY et Paulin ISMARD (Éd.), *Clisthène et Lycurgue d'Athènes. Autour du politique dans la cité classique*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 406 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 109). Prix : 30 €. ISBN 978-2-85944-682-6.

Dans la suite de leur article sur les lieux du politique à Athènes (*Les lieux du politique dans l'Athènes classique. Entre structure institutionnelle, idéologie civique et pratiques sociales*, dans P. Schmitt Pantel, Fr. de Polignac, ed., *Athènes et le politique. Dans le sillage de Claude Mossé*, 2007, p. 271-309), V. Azoulay et P. Ismard ont voulu mettre à l'épreuve l'utilité de ce concept en le confrontant à deux figures tutélaires des élaborations successives du *koinon* athénien que sont Clisthène et Lycurgue. Ils ont su rassembler autour de ce projet une large équipe internationale constituée des meilleurs spécialistes de l'Athènes des V^e et IV^e s. Il en résulte un recueil d'une vingtaine de contributions qui sont toutes d'un haut niveau scientifique et qui pourront chacune intéresser tant le spécialiste que l'étudiant avancé. Si cet ouvrage est roboratif sur le fond, sa forme est également agréable et bien pensée : aucune coquille ou presque dans un volume bien imprimé et bien édité, un index des sources et un autre des noms propres et des notions. On pourra bien entendu discuter le parti-pris de certains contributeurs de translittérer tous les termes grecs. Mis bout à bout, ces différentes contributions démontrent que, loin des spécialités étroites et des partis-pris dogmatiques, seule une approche large des phénomènes relevant de la vie collective permet, en tirant parti de toutes les sources disponibles (textuelles certes, mais aussi archéologiques), de déboucher sur une histoire de la vie en *polis* qui rende pleinement justice à la complexité des facteurs qui structurent le *koinon* athénien. Les travaux ici rassemblés rendent manifeste la pertinence de l'étude *du* politique. Si donc la variété des sujets abordés démontre l'utilité de cette approche et que chaque communication apporte sa touche bien particulière au tableau d'ensemble, l'ouvrage n'échappe malheureusement pas à ce qui est souvent la règle des colloques : l'impression de florilège. Alors que certaines communications s'efforcent de comparer les deux figures de Clisthène et Lycurgue mises en regard, en soulignant à juste titre la difficulté de l'exercice vu la disparité des sources disponibles, d'autres s'attachent à l'étude d'un seul personnage, généralement à tel ou tel aspect de son action ou pour se demander ce qui est de son fait ou de celui de ses contemporains et/ou prédécesseurs. D'autres contributions encore se servent du personnage historique invoqué comme prétexte pour parler de la société de son temps, sans lien direct avec son action. Plus que le travail des éditeurs qui se sont au contraire efforcés de cadrer précisément le sujet, plus que les contributeurs qui ont chacun produit un texte cohérent et intéressant, c'est sans doute le genre même du colloque qui atteint ici ses limites et qu'il faut incriminer. On se prend à rêver à ce qu'aurait pu devenir un ouvrage collectif des mêmes auteurs : sans doute un classique de l'historiographie. On se demande aussi si le risque de la définition très large du politique par C. Schmitt n'est pas de déboucher

sur un « tout est politique » qui fasse perdre de vue les points nodaux où s'élabore et se manifeste la *polis*. On pourra ainsi regretter que les éditeurs du livre n'aient pas eux-mêmes pris la plume pour nous dire ce qu'ils pensent être le non-politique dans l'Athènes de Clisthène et de Lycurgue. Malgré ces remarques, on lira et fera lire sans hésiter ce recueil d'articles, qui, séparément et surtout ensemble, balisent un champ qu'ils enrichissent de la pluralité de leurs regards, faisant gagner l'objet en richesse et en complexité. Le colloque publié par V. Azoulay et P. Ismard montre la fécondité de l'emploi du concept du politique dans l'étude des cités antiques. Si cette approche a souvent été appliquée à l'Athènes classique, beaucoup reste à faire pour les autres cités, notamment d'époque hellénistique et romaine, où des études récentes ne font qu'ouvrir la route à ce renouvellement.

N. KYRIAKIDIS

Aurélien DAMET, *La septième porte. Les conflits familiaux dans l'Athènes classique*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 507 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 115). Prix : 35 €. ISBN 978-2-85944-703-8.

In *La Septième Porte. Les Conflits familiaux dans l'Athènes classique*, Aurélien Damet presents the results of her doctoral research, which she conducted at the Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. This book has been awarded the *Prix Sophau 2010*, a prize granted by the *Société des Professeurs d'Histoire Ancienne de l'Université*. One can easily understand why this well-written work has been award-winning. It provides a detailed and balanced discussion of one of the most complex subjects in Athenian social history, which manifests itself within various areas of Athenian society and is omnipresent in many representations of classical Athenian life: the problem of family conflicts in fifth- and fourth-century Athens. The extensive introduction (p. 11-32) discusses the concepts, historiography, and testimonials of family conflicts in Athenian society. It also defines the main objective of this book, namely to examine all sorts of conflict between relatives, and this by analyzing three main types of sources: drama, including both tragedy and comedy, philosophy, with in particular the texts written by Plato and Aristotle, and oratory. This approach is remarkable, since modern scholarship on themes like this often tend to focus on one type of sources, not least because each type conveys specific methodological problems. Additionally, it is not always easy to present the results of such an analysis in a coherent way. A. Damet, however, appears to feel comfortable enough to handle such a variety of sources in a critical way. The first chapter of this book (p. 33-78), titled "Fragile parenté : pour définir les contours flous de la famille" (Fragile kinship: to define the blurred contours of the family), attempts to define the Athenian family as a concept, which l'auteur considers difficult to do univocally, as its contours varied according to the context and situation in which it was used. She thinks the Athenian family was structurally weak, which allegedly made it an easy target for contemporary writers. After a detailed study of the vocabulary used in classical times to designate what we might call 'family' (*oikos*, *oikia*, *anchisteia*, *genos*, and *syngeneia*), Aurélien Damet carefully considers the position of *philia* within the Athenian family, as described by Aristotle and Plato. According to her, the lack of an innate sense of family which their texts portray and their utilitarian interpretation of the

Enfin, en écho au titre du volume, et bouclant le parcours, « La toile divine dans l'*Exameron* d'Ambroise de Milan » de L. Gosserez explore toute la richesse de la métaphore du tissage à l'œuvre dans cette exégèse de la création dans laquelle le récit se mue en « catalogue descriptif des merveilles de la nature ». Cet ouvrage, qui se trouve déjà dans toutes les bibliothèques universitaires françaises, dépassera nos frontières.

Patrick ROBIANO

Francis LARRAN, *Le bruit qui vole. Histoire de la rumeur et de la renommée en Grèce ancienne*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 272 p. (TEMPUS). Prix : 21 €. ISBN 978-2-8107-0161-2.

Issu de la thèse de doctorat de Francis Larran, cet ouvrage traite des rumeurs dans la Grèce antique d'Homère à Polybe. L'auteur tente de comprendre la création et l'expansion des rumeurs et de la renommée de personnalités qui ont marqué leur époque. Il compare les différentes sortes de rumeurs, leurs sources et leurs voies de diffusion. L'œuvre est composée de quatre parties, chaque partie étant elle-même subdivisée en trois chapitres. Dans son introduction, F. Larran démontre l'ambiguïté du champ lexical des bruits, en approchant les différents mots qui sont utilisés pour désigner cette notion. Les bruits s'interprètent de deux manières différentes, à savoir la rumeur et la renommée. La première partie, « De la naissance à la mort des bruits publics », est introduite par la définition d'Eschine sur l'origine d'une rumeur qui survient d'elle-même, « apo tautomatou ». De plus, l'auteur fait référence à l'implication divine dans la création des dires. Ensuite, F. Larran aborde les différentes manières par lesquelles les bruits se répandent dans le temps et l'espace et selon le contexte social. Les rumeurs se transmettent rapidement parmi les membres de la communauté, et leur diffusion les rend éternelles. Par ailleurs, l'auteur renvoie à différents auteurs anciens tel Platon et d'autres, qui explique que la rumeur et la renommée rassemblent la communauté et assurent son unité si les citoyens suivent les bonnes lois de conduite. De même, il cite Aristote qui souligne aussi l'utilité des bruits dans la « cité idéale » comme un moyen de préserver une conscience commune parmi les citoyens. Dans la seconde partie (« Les bruits publics ont une histoire »), l'auteur aborde la conception des bruits à travers les siècles. À l'époque homérique, c'est le « kleos » du héros réalisant des exploits ou d'un roi capable de gouverner son peuple correctement en le conduisant vers la richesse qui domine. À l'époque classique, le modèle d'honneur se transpose de l'individu sur l'ensemble. La raison domine sur les passions afin de servir le bien commun. Enfin, pendant l'époque hellénistique, en opposition à l'époque classique, il y a un retour à l'individu exceptionnel. La troisième partie, « La fabrique des bruits publics », nous démontre par des exemples comment la perception des bruits change selon les différentes époques. Il ne s'agit pas d'une répétition stérile mais d'un processus très compliqué et à multiples facettes. F. Larran atteste dans la quatrième et dernière partie de cet ouvrage que les bruits, comme « voix de la connaissance », conduisent au pouvoir. Pourtant, l'auteur souligne que le taux d'authenticité d'un bruit est indéniablement lié au statut social du colporteur. Les colporteurs d'une rumeur peuvent être des devins, des témoins oculaires, des étrangers, des commerçants et d'autres personnes encore.

F. Larran explique, exemples à l'appui, à quel point un colporteur pouvait être crédible ou pas. L'ouvrage s'achève sur une vue d'ensemble sur les bruits qui couraient en Grèce ancienne, leur caractère fluide ainsi que leur *modus operandi*. Les dernières pages contiennent une liste des sources anciennes utilisées et une bibliographie exhaustive, organisée selon les différentes parties de cet ouvrage, voire même selon ses chapitres. On trouve également un index de mots, utile pour orienter le lecteur dans ce livre doté d'un certain intérêt sur un sujet encore peu traité. F. Larran avoue lui-même le manque d'études concernant le sujet de sa recherche. Ses prédécesseurs ne traitent pas du bruit en général, mais ils se contentent de se pencher sur des aspects spécifiques. Ainsi, il existe une vingtaine d'articles traitant des bruits et des rumeurs dans la Grèce antique mais aucune monographie approchant la rumeur dans son ensemble. Parmi ces articles, on distingue notamment Marcel Detienne (1974, 1989, 1994) et Sophie Gotteland (1997, 2000, 2001), dont la lecture a été directement utile pour F. Larran. En revanche, on peut regretter l'absence de toute référence à l'article de François Ollier (1959) « La renommée posthume de Gryllos, fils de Xénophon », qui aurait pu éclairer l'auteur davantage sur la façon dont naissent les renommées et pour quelles raisons ce processus se fait. Sur un plan plus formel, il est dommage que F. Larran translittère les mots grecs. Concluons en disant que, si l'auteur a le mérite de traiter son sujet dans son intégralité, l'ouvrage aurait gagné en profondeur si les analyses textuelles étaient plus poussées.

Asimina LAMPROPOULOU

Salvatore MONDA (a cura di), *Ainigma e griphos. Gli antichi e l'oscurità della parola*. Pise, ETS Ed., 2012. 1 vol. 15,5 x 22,5 cm, 228 p., 11 fig. (... ET ALIA, 2). Prix : 26 €. ISBN 978-88-4673353-5.

Édité par Salvatore Monda, cet ouvrage comprend neuf communications présentées lors des journées d'études des 24 et 25 novembre 2009, tenues à Isernia et portant sur le thème « Ainigma e griphos ». Les onze contributeurs se sont intéressés aux implications de ces deux termes tant du point de vue linguistique et littéraire que socioculturel. Tous les exposés ne se limitent pas à un seul point de vue, comme la rhétorique ancienne ou l'étude comparative des littératures indo-européennes. Ainsi, dans une démarche assez innovatrice, Gualtiero Calboli étudie les rapports entre la nature de l'*αἴνιγμα* antique et la machine Enigma d'Arthur Scherbius, notamment en comparant les métaphores utilisées dans une énigme aux rotors de la machine de chiffrement : dans les deux cas, la compréhension d'un message nécessite la maîtrise d'un code dont la connaissance « è direttamente proporzionale alla integrazione nostra nel gruppo » (p. 21) ; cette définition caractérise aussi bien les Grecs initiés à une énigme antique que les officiers allemands, qui pensaient être les seuls à pouvoir décrypter les messages d'Enigma. Gualtiero Calboli mentionne également le cas du déchiffrement du linéaire B, qu'il considère comme un exemple du parallélisme que l'on peut dresser entre une langue humaine et une machine électromagnétique. La communication de Gabriele Costa se situe à la frontière entre étude comparée des littératures indo-européennes et sociologie des religions. Se fondant sur les études de poétique indo-européenne, M. Costa affirme que « nelle culture tradizionali a oralità

legioni di Pompeo nell'82 a.C. sarebbero alla base del mancato recupero dei ripostigli di una Quinta e di una Sesta Fascia monetale, con l'aggiunta però dell'aggravante data dalle incursioni di pirati, come quelle verificatesi fra il 74 e il 71 a.C., e da altre sollevazioni schiavili nelle campagne nella seconda metà degli anni settanta del secolo (Settima Fascia monetale), che confermano – come sottolinea l'autore (p. 90) – lo scetticismo ciceroniano a proposito di un'affermazione di Verre sulla scomparsa di tali episodi dall'isola (*in Verr.* V 4, 9). La cronologia di questi e degli altri ripostigli analizzati nel libro è stata aggiornata o rettificata sulla base di Crawford (*RRC* e *RRCH*). Quattro tesoretti di denarii repubblicani e uno di bronzi da Megara Iblea costituiscono l'Ottava Fascia monetale che coincide col periodo del secondo triumvirato e con le azioni di Ottaviano contro Sesto Pompeo fra il 43 e il 36 a.C. Il ripostiglio numero 76, di provenienza imprecisata, (*RRCH* 435) comprende numerose monete contromarcate probabilmente per verificare che non fossero suberate; Manganaro pensa a un risparmiatore vittima questa volta di un'incursione delle truppe di Lepido in una zona controllata dai pompeiani nei dintorni di Palermo. L'ultimo capitolo (p. 105-115) affronta gli anni di transizione tra la repubblica e il principato e la situazione della Sicilia augustea (31 a.C.-14 d.C.): provincia pacifica come è appunto confermato dalla scarsità dei ripostigli ascrivibili a questo periodo storico, ma non tanto perché la gente non avesse avuto necessità di conservare il proprio denaro in un luogo sicuro, quanto piuttosto perché lo aveva potuto tranquillamente recuperare. Un solo tesoretto di 318 denari infatti rappresenta la Nona Fascia monetale che si chiude con emissioni dei Cesari Caio e Lucio, in analogia con altri ritrovamenti nell'area mediterranea (*RRCH* 521-549), cosa che ha indotto l'autore a postulare che una vasta pandemia si sarebbe potuta verificare nei primi anni d.C., lasciando il segno in questa brusca cesura del circolante occultato. Le tavole riportano in bianco e nero buone riproduzioni fotografiche di gran parte delle monete (o dei loro calchi) comprese nei ripostigli analizzati. Chiudono il volume un succinto indice dei nomi (p. 169) e un utile elenco dei luoghi di rinvenimento (p. 170). Questo lavoro, frutto di un impegno durato "cinque lustri" (p. 13) da parte di uno dei maggiori Maestri delle Scienze dell'Antichità, oltre a configurarsi come un'attenta analisi storica e una puntuale *mise à jour* delle vicende occorse in questi due secoli di storia della Sicilia antica si presenta come un esemplare saggio di metodo: una proficua e illuminante fruizione dei dati numismatici duplice nel suo essere attenta sia alle singole emissioni sia ai ripostigli in sé come indicatori sociali, ulteriormente valorizzata e completata da una lettura in parallelo con tutte le altre fonti disponibili.

Stefano STRUFFOLINO

Roman V. LAPYRIONOK, *Der Kampf um die Lex Sempronia agraria. Vom Zensus 125/124 v. Chr. bis zum Agrarprogramm des Gaius Gracchus*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 14,5 x 21 cm, 160 p. Prix : 15 €. ISBN 978-3-7749-3795-6.

Dans ce livre, R. Lapyrionok entreprend l'étude de la législation agraire de C. Gracchus. Après être revenue sur les problèmes posés par les sources, la brève introduction offre un rapide panorama de la situation économique de Rome dans les années 120. Ce panorama est des plus classiques : de la destruction de l'économie

rurale traditionnelle, par l'économie des *uillae*, à la baisse du nombre de mobilisables entraînant des difficultés de recrutement. Dans la lignée de ces propos, le premier chapitre présente la situation précédant l'action de C. Gracchus, en particulier le problème de la baisse effective ou non de citoyens mobilisables, ainsi que le fait que le premier problème à régler pour les successeurs de Ti. Gracchus était celui du recrutement. Les chiffres du cens de 125-124 avant J.-C. sont au cœur de la démarche puisque ces chiffres, jugés fiables par l'auteur, sont plus élevés que ceux des cens précédents (75 913 citoyens supplémentaires). Après avoir exposé les théories élaborées pour rendre compte de ces variations, R. Lapyrionok indique que ces chiffres ne peuvent s'expliquer par les distributions agraires gracquiennes, car la terre distribuée ne devint propriété privée qu'avec la *lex agraria* de 111. Dès lors, la seule explication plausible à cette augmentation lui semble être un abaissement des qualifications censitaires minimales, ce qu'il explique en revenant de façon minutieuse sur les chiffres du cens et sur ce qu'ils recouvrent, notamment en discutant les thèses de P. Brunt et en remontant au III^e siècle. Il conteste aussi les analyses récentes de L. de Ligt qui, à rebours des théories traditionnelles, explique ces chiffres du cens par une augmentation continue de la population durant le II^e siècle. Toutefois, la principale preuve que R. Lapyrionok oppose à L. de Ligt se résume au fait que les sources littéraires attestent l'existence d'une telle crise de peuplement. Cette argumentation ne tient malheureusement pas assez compte de nombreux travaux récents, notamment archéologiques, qui sont à peines traités à la p. 45 et qui fournissent des arguments solides aux études démographiques de L. de Ligt. R. Lapyrionok réaffirme donc l'historicité du tableau classique de la crise du II^e siècle (p. 47). À ce titre, les hasards du calendrier des publications font que deux ouvrages importants sont parus sur des thèmes proches, dont R. Lapyrionok ne put tenir compte alors qu'ils se détachent sensiblement de ses opinions : L. de Ligt, *Peasants, Citizens and Soldiers. Studies in the demographic history of Roman Italy 225 BC-AD 100*, Cambridge, 2012 et S.C. Hin, *The Demography of Roman Italy. Population Dynamics in an Ancient Conquest Society (201 BCE-CE 14)*, Cambridge, 2013. À la suite de ces premières analyses, le chapitre 2 porte sur la loi agraire de C. Gracchus. L'auteur y examine dans quelle mesure elle se différencie ou non des dispositions de son frère aîné, dispositions dont il rappelle qu'elles n'avaient pas été formellement abrogées. Il ressort de l'analyse des sources grecques et romaines à ce sujet que, à l'exception des *periochae* de Tite-Live, aucune source écrite n'attribue de loi agraire à C. Gracchus durant son premier tribunat de la plèbe. Il n'est fait mention que d'une loi concernant des colonies. L'argumentation est ici plus convaincante mais suppose, pour véritablement restituer la loi de C. Gracchus, d'évoquer la *lex agraria* de 111, source essentielle sur le sujet, particulièrement en raison de la clause d'exception contenue dans la loi, qui exclut certaines terres des distributions en faisant référence au plébiscite de C. Gracchus. C'est tout l'objet du chapitre 3. La reconstruction et l'interprétation de cette loi agraire de 111 a déjà fait l'objet de multiples travaux, en partie rappelés par R. Lapyrionok. Une discussion serrée des reconstructions possibles de cette clause d'exception lui permet de conclure qu'elle concernait les terres louées à des individus contre redevance, terres dont un type au moins peut être nommé avec quelque certitudes : l'*ager Campanus*. Ces deux chapitres lui permettent donc d'arriver à trois conclusions principales. Tout d'abord, la *lex agraria* mentionnée par Tite-Live était

une loi coloniale datant bien du premier tribunat de C. Gracchus. Elle créa une nouvelle commission agraire pour la fondation de colonie et la restitution d'anciennes colonies. Cette loi comportait une clause d'exception qui accordait une forme d'immunité à des portions du territoire, à l'image de l'*ager Campanus*. Enfin, les colons recevaient leurs terres comme *dominium ex iure Quiritium*. Le chapitre 4 ajoute à ces réflexions le problème des *viasie vicaneive*, prévus par la loi de C. Gracchus. R. Lapyrionok estime, sur la base de la *lex agraria* de 111, qu'ils étaient de deux types : ceux issus d'une décision des triumvirs et ceux issus d'une décision du Sénat. R. Lapyrionok trouve une preuve de l'existence des seconds dans l'*elogium* de Polla et s'en sert pour voir dans ce deuxième groupe une volonté du Sénat de faire pièce à l'action des triumvirs et de s'attirer ainsi les faveurs du peuple. Cette argumentation repose ici sur des éléments moins tangibles car il n'existe guère d'attestation d'une telle volonté sénatoriale. L'ultime chapitre revient sur le sens de la *lex Rubria*, que l'auteur date bien du deuxième tribunat de C. Gracchus, et qui concernait la fondation d'une *colonia Iunonia* sur le territoire de Carthage. Ce court livre a donc le grand mérite de se concentrer sur l'action de C. Gracchus, souvent un peu moins traitée que celle de son frère. Il offre des analyses de détails intéressantes, particulièrement pour ce qui concerne les sources littéraires. Toutefois, s'il peut offrir un bon point de départ, il n'épuise nullement son objet, particulièrement pour le premier chapitre consacré aux aspects démographiques. Ici, les thèses récentes sur le sujet auraient sans doute mérité d'être discutées plus en détail, notamment celles des écoles hollandaises et anglaises.

Thibaud LANFRANCHI

Valentina ARENA, *Libertas and the Practice of Politics in the Late Roman Republic*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, ix-324 p., 5 fig. Prix : 60 £. ISBN 978-1-107-02817-3.

Le livre de V. Arena pose la question de la liberté à Rome pour la période républicaine d'un point de vue, malgré le titre, essentiellement théorique, ce qui permet d'ouvrir sur des réflexions assez larges concernant la vie politique. L'introduction pose les bases de la réflexion, avec une définition de la liberté politique dans son rapport à la liberté du citoyen ; en s'appuyant sur les sources littéraires (discours de Cicéron, mais aussi les discours rapportés par Salluste, Plutarque et Dion Cassius), la définition pose la liberté en regard des pouvoirs extraordinaires de la république finissante, mais aussi face à la pratique du sénatus-consulte ultime et aux distributions de terres. Ces trois axes de la réflexion sont tenus fermement dans tout le livre et construisent l'ensemble de la démarche. Le premier chapitre approfondit la définition de base, qui oppose liberté et esclavage dans une dichotomie inévitable ; il s'agit ici d'une mise au point, claire, mais sans nouveauté. La liberté est définie comme le statut de non-domination. Cette base théorique est le code commun qu'on retrouve dans les textes, dans les symboles comme l'*Atrium Libertatis* et le *pilleus*, ainsi que sur les monnaies. Le deuxième chapitre avance sur ces bases, de manière également claire et réunit toutes les informations sur la liberté politique du citoyen, en examinant les droits des citoyens et le rôle des lois, particulièrement les *leges tabellariae*, dans le fonctionnement politique. Le troisième chapitre me semble à la fois plus riche et plus

Natale RAMPAZZO, *Iustitia e bellum. Prospettive storiografiche sulla guerra nella Repubblica romana*. Naples, Jovene, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XIV-133 p. (STORIA POLITICA COSTITUZIONALE E MILITARE DEL MONDO ANTICO, 5). Prix : 14 €. ISBN 978-88-243-2150-1.

Cet ouvrage examine la notion romaine de guerre juste (*bellum iustum*) à partir de la valeur et du sens des termes *ius*, *iustitia* et de leurs dérivés. L'étude lexicologique permet en effet de proposer que le *dicere* (présent dans l'expression *bellum indicere*) n'était pas uniquement porteur d'une dimension énonciative : c'était un acte performatif ritualisé. L'auteur place donc au cœur du *bellum iustum* la procédure, le rite en tant que norme en acte d'un dialogue avec une autre partie. Ce faisant, il inscrit cette vision ritualisée de ces procédures et du *ius fetiale* au sein de conceptions historiographiques partagées par L. Loreto. Le chapitre 1 est donc consacré à des questionnements étymologiques, à partir de la définition d'Ulpian qui, en ouverture du *Digeste*, fait dériver *ius* de *iustitia* et d'un autre passage de celui-ci qui définit la justice comme la volonté continuelle et persistante d'attribuer à chacun son propre *ius*. Sont alors passés en revue les termes *ius*, *iustum*, *iustitia* et *iustitium*. *Ius* coïnciderait avec l'application de modalités déclaratives ou oblatives cristallisées dans les usages. Ce serait une forme spécifique dont le but est de consentir la reconnaissance d'un contenu sur le plan de la validité juridico-religieuse. *Iustum* serait, de son côté, la qualification propre à ce qui se déroule dans le respect de ces différentes modalités. Dès ces définitions, l'auteur insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une action passive mais de l'accomplissement essentiel d'une forme prédéfinie qui seule peut aboutir à un résultat effectif. *Iustitia* est rapprochée de *ius dicere*, dont elle serait complémentaire : elle y ajouterait un élément de reconnaissance de la pertinence de ce qui a été énoncé, attribuant à celui qui la détient une forme de légitimité. C'est la réalisation du droit objectif à travers une capacité de distinction et de répartition équilibrée. Le terme pourrait de la sorte dériver d'une combinaison de *ius* et de *stare* (ou plutôt de *ius* et de *statuere*). C'est par sa valeur de processus de certification que la notion de *iustitia* doit être rapprochée de *iustitium*. Ces vocables ont ainsi la même origine et relèvent de mécanismes similaires s'appliquant à des individus ou à la collectivité. N. Rampazzo se détache, ici, de l'analyse classique puisqu'il n'interprète pas le *iustitium* comme une paralysie du droit objectif, mais simplement de certaines parties du droit en fonction des circonstances. Le *iustitium* serait ainsi un moyen de contrôle de l'urgence, de consolidation du droit dans le but de protéger la communauté et non pas des particuliers dont, effectivement, les droits peuvent alors être temporairement réduits, pour le bien du droit de l'être collectif romain. *Iustitia* et *iustum* peuvent dès lors être perçus comme deux moments différents (la fin et le milieu) d'un processus similaire quant au fond. Cet intéressant travail étymologique met donc l'accent sur la valeur processuelle de ces termes, essentielle pour l'auteur. Le chapitre 2 offre une discussion de la notion de *dicere* (avec ses dérivés), en forme de conclusion du chapitre 1. L'auteur y insiste à nouveau sur le *iustitium* qui, par sa ritualité formelle et par la nécessité d'être *indicere*, se rapprocherait d'une déclaration de guerre et de guerre juste, appuyant sur la proximité terminologique et fonctionnel de ces termes. Ces analyses conduisent N. Rampazzo à proposer la scansion suivante : *ius* = rite ; *iustum* = application du rite ; *iustitia* = conformité de cette application à des critères

éthiques. Tout cela pose le problème de la cause juste de guerre (les *iustae causae*). Les sources ne livrent jamais de liste complète de ces motifs de guerre juste. Cic., *rep.*, 2, 23, 35 précise, en revanche, que les guerres injustes sont les guerres sans motifs. Comprendre cette phrase suppose un détour par la signification de *iustum* chez Cicéron. Une cause juste n'est pas forcément une cause dont il faut impérativement tenir compte ou qui serait *gravis*. C'est une cause conforme au *ius*, fondée sur des motifs équilibrés et proportionnés. Pour autant, chercher sur cette base une liste de causes légitimes dans les sources risque de se transformer en un exercice vain, qui marginalise le rôle du facteur politique. En outre, il n'existe pas de théorie des *iustae causae belli* dans les sources tardo-républicaines. Bien que l'auteur analyse les quelques passages mentionnant une *iusta causa belli* dans nos sources, ils ne témoignent nullement d'un emploi technique de ces termes. Même chez Cicéron, cet emploi ne paraît ni juridique ni précis. Au contraire, la lecture de ses œuvres révèle son pragmatisme. À la lecture des sources, la légitimation de la guerre et les conditions pratiques d'un agir militaire légal apparaissent donc liées à la capacité juridique internationale de Rome, à l'identification d'un ennemi comme juste et légitime. Inversement, le lien *causae iustae / bellum iustum* n'est jamais construit de façon réfléchie, de même que manquent une liste établie et une théorie consolidée des causes justes de la guerre. Le chapitre s'achève par la discussion de l'attribution au *De Republica* d'un passage rapporté par Isidore de Séville. L'auteur suit ici L. Loreto, qui estime qu'une portion du texte est une interpolation. Or ce fragment constitue un argument pour ceux qui attribuent à Cicéron une théorie de la guerre juste. Il en résulte que ce fragment ne peut servir à prouver l'existence d'une telle théorie chez Cicéron et qu'il serait mieux placé au livre II et non au III où il se trouve d'ordinaire. Le chapitre 3 aborde alors la notion de *pax*, pour laquelle Cicéron offre encore un point de départ. Il conçoit la paix de trois façons : la paix du sage, la paix du citoyen membre de la communauté et la paix du citoyen-soldat. Les épithètes qui servent à définir la paix sont en général plutôt *aequa* et *iusta*, en relation avec les clauses concrètes de la paix, ce que confirme le lien avec des termes comme *paciscor*, *pactum* et *pactio*. La paix serait ainsi l'acte constituant d'une situation de tranquillité, une forme de contrat. Cet examen appuie ainsi l'idée que l'expression *bellum iustum* désigne moins l'évaluation substantielle des causes de la guerre que l'observance de procédures prédéfinies. C'est tout l'objet du chapitre 4. Le *bellum iustum* provient, classiquement, de la concomitance de trois éléments : une cause juste, une *lex de bello indicendo*, une déclaration de guerre respectant le *ius fetiale*. Pour l'auteur, cette reconstruction surestime l'importance de la cause juste. Il faut au contraire se méfier d'un tel glissement qui fait de la guerre juste la rétribution d'une injure, comme il faut refuser d'appliquer à la Rome antique le concept de guerre juste tel qu'il a évolué dans la tradition du droit international moderne. Le chapitre 5 en vient alors à la procédure proprement dite. Outre le témoignage de Cicéron, N. Rampazzo y analyse le texte capital de Liv., 1, 32, 6-14. La confrontation de ce texte à D.H., 2, 72, 6-9 lui permet d'avancer que la démarche a pour but une restitution ou une réparation, le rééquilibrage des positions des deux parties et que, rapportée à ce qui a été vu plus haut, elle se rapproche d'une opération de *iustitia*, à la différence que cette dernière se situe en contexte international et non pas interne. Le *bellum* est donc *iustum* du point de vue de la forme, mais aussi de ses conséquences par cette opération de *iustitia*. De même,

lui apparaît central dans la procédure le rôle du *res repetere*. N. Rampazzo critique ici l'opinion de G. Turelli qui sépare fortement légat et fétiaux. Il y a, d'après lui, combinaison d'activités pour une finalité unique de l'ambassade : *res repetere*. Les fétiaux auraient donc été accompagnés d'agents diplomatiques et il questionne la distinction ontologique entre *legati* et *fetiales*, qui a fait l'objet de travaux récents, dont ceux de G. Turelli. Cette intrication de moments diplomatiques et juridiques le conduit à penser qu'il faut éviter les schémas trop fixes : la mécanique diplomatique marchait bien parce qu'elle était ductile. L'ouvrage s'achève sur une rapide prospective historiographique ultérieure sur ces aspects qui n'est pas la partie la plus utile. L'ensemble s'avère d'une lecture peu évidente, qui suppose déjà connus nombre des problèmes abordés par l'auteur. On regrettera aussi l'absence d'une introduction plus ambitieuse. Pour autant, l'ouvrage offre de réelles et intéressantes perspectives (notamment dans ses premiers chapitres) et contribuera sans nul doute à faire encore avancer les lourds débats historiographiques en cours sur les questions militaires et diplomatiques sous la République romaine.

Thibaud LANFRANCHI

James H. RICHARDSON, *The Fabii and the Gauls. Studies in Historical Thought and Historiography in Republican Rome*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 186 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 222). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10040-3.

Loin d'une simple histoire du rapport des *Fabii* aux Gaulois, cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, est d'abord un livre sur l'histoire et l'historiographie dans lequel l'auteur entend souligner que les idées romaines en la matière étaient très éloignées des nôtres. Le cas des *Fabii* lui sert ainsi à exposer une conception cardinale des auteurs antiques pour lesquels les membres d'une même *gens* agissaient de la même manière, ce qui permet de leur attribuer souvent les mêmes actes. Cette conception des comportements gentilices ne serait pas propre aux historiens et ne serait pas seulement, ou pas originellement, un phénomène purement littéraire ou historiographique. Trois chapitres appuient la démonstration. Après une courte discussion sur la nature des *gentes*, le premier chapitre s'attarde sur le fait qu'il était attendu des Romains qu'ils se comportassent comme leurs ancêtres et qu'ils développassent une émulation positive en ce sens, laquelle agissait en retour comme un marqueur de légitimité qui prouvait l'appartenance à la famille (p. 32). Cette tendance s'expliquerait par le fait que les exploits de ses ancêtres aidaient le jeune Romain dans sa propre carrière, comme le prouve le cas des Scipions : on élit Scipion Émilien car on estimait qu'il pouvait mettre fin à la guerre punique, comme son grand-père auparavant (p. 41). Or ce prestige des ancêtres ne pouvait pas seulement être utilisé, il devait aussi être maintenu et accru, ce qui poussait bien évidemment à l'*aemulatio* avec les exploits de ses ancêtres (exemples p. 42-46). Ces schémas ne paraissaient pas artificiels aux Romains et ne seraient pas spécifiques aux historiens. Ils seraient au contraire communs à toute la société romaine et témoigneraient d'un « typical Roman mindset » (p. 38). Il en résultait la croyance en des comportements stéréotypés d'une génération à l'autre, phénomène qui ne pouvait qu'être renforcé par les homonymies père/fils (p. 46). On reportait ainsi des types de comportements présents chez des

lui apparaît central dans la procédure le rôle du *res repetere*. N. Rampazzo critique ici l'opinion de G. Turelli qui sépare fortement légat et fétiaux. Il y a, d'après lui, combinaison d'activités pour une finalité unique de l'ambassade : *res repetere*. Les fétiaux auraient donc été accompagnés d'agents diplomatiques et il questionne la distinction ontologique entre *legati* et *fetiales*, qui a fait l'objet de travaux récents, dont ceux de G. Turelli. Cette intrication de moments diplomatiques et juridiques le conduit à penser qu'il faut éviter les schémas trop fixes : la mécanique diplomatique marchait bien parce qu'elle était ductile. L'ouvrage s'achève sur une rapide prospective historiographique ultérieure sur ces aspects qui n'est pas la partie la plus utile. L'ensemble s'avère d'une lecture peu évidente, qui suppose déjà connus nombre des problèmes abordés par l'auteur. On regrettera aussi l'absence d'une introduction plus ambitieuse. Pour autant, l'ouvrage offre de réelles et intéressantes perspectives (notamment dans ses premiers chapitres) et contribuera sans nul doute à faire encore avancer les lourds débats historiographiques en cours sur les questions militaires et diplomatiques sous la République romaine.

Thibaud LANFRANCHI

James H. RICHARDSON, *The Fabii and the Gauls. Studies in Historical Thought and Historiography in Republican Rome*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 186 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 222). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10040-3.

Loin d'une simple histoire du rapport des *Fabii* aux Gaulois, cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, est d'abord un livre sur l'histoire et l'historiographie dans lequel l'auteur entend souligner que les idées romaines en la matière étaient très éloignées des nôtres. Le cas des *Fabii* lui sert ainsi à exposer une conception cardinale des auteurs antiques pour lesquels les membres d'une même *gens* agissaient de la même manière, ce qui permet de leur attribuer souvent les mêmes actes. Cette conception des comportements gentilices ne serait pas propre aux historiens et ne serait pas seulement, ou pas originellement, un phénomène purement littéraire ou historiographique. Trois chapitres appuient la démonstration. Après une courte discussion sur la nature des *gentes*, le premier chapitre s'attarde sur le fait qu'il était attendu des Romains qu'ils se comportassent comme leurs ancêtres et qu'ils développassent une émulation positive en ce sens, laquelle agissait en retour comme un marqueur de légitimité qui prouvait l'appartenance à la famille (p. 32). Cette tendance s'expliquerait par le fait que les exploits de ses ancêtres aidaient le jeune Romain dans sa propre carrière, comme le prouve le cas des Scipions : on élit Scipion Émilien car on estimait qu'il pouvait mettre fin à la guerre punique, comme son grand-père auparavant (p. 41). Or ce prestige des ancêtres ne pouvait pas seulement être utilisé, il devait aussi être maintenu et accru, ce qui poussait bien évidemment à l'*aemulatio* avec les exploits de ses ancêtres (exemples p. 42-46). Ces schémas ne paraissaient pas artificiels aux Romains et ne seraient pas spécifiques aux historiens. Ils seraient au contraire communs à toute la société romaine et témoigneraient d'un « typical Roman mindset » (p. 38). Il en résultait la croyance en des comportements stéréotypés d'une génération à l'autre, phénomène qui ne pouvait qu'être renforcé par les homonymies père/fils (p. 46). On reportait ainsi des types de comportements présents chez des

individus historiques sur leurs ancêtres dont on ne savait plus rien. L'ampleur de ces répétitions et leur exactitude doit conduire à y voir des phénomènes anhistoriques, révélateurs de ces conceptions spécifiquement romaines du passé et de l'impossibilité pour les Romains à concevoir que le passé puisse être différent du présent. Dès lors, la répétition d'actions devenait un moyen de combler aisément des trous dans la connaissance du passé (p. 47) et la tradition historique doit être perçue comme profondément anachronique (p. 53). C'est capital lorsque l'on s'intéresse à l'histoire des premiers siècles de Rome (mais cette affirmation méthodologique n'est pas nouvelle). Tous les exemples vus dans ce chapitre conduisent donc l'auteur à affirmer que cette façon de penser le comportement gentilice n'était nullement une exception, mais bien un composant central de cette conception romaine du passé. Pour le démontrer, J. Richardson recourt toutefois à trois exemples célèbres : M. et L. Iunius Brutus, les *Decii* et les *Claudii*. Si l'on comprend ce choix, il n'en demeure pas moins problématique puisque, pour défendre l'idée d'une grande extension de ce phénomène culturel, l'auteur en est réduit à des exemples canoniques pris au sein des plus grandes familles. Le cas des *Furii* et des *Manlii* montre, par ailleurs, que des modèles de comportements similaires pouvaient être utilisés par différentes *gentes*, et ce d'autant plus que les comportements aristocratiques possibles n'étaient pas extensibles à l'infini. Au contraire, de nombreuses familles devaient mettre en avant le même type d'actions ce qui, pour J. Richardson, se traduit par le fait que, potentiellement, de très nombreux épisodes de la tradition sont des faux, construits sur des types de comportements prédéfinis, sans qu'il soit réellement possible de le déceler. Si l'idée est intéressante, l'auteur ne la prouve cependant pas par des exemples. En outre, la recherche de la gloire militaire était, par exemple, effective tant elle tenait de place dans la carrière. Le chapitre 2 entend alors mettre à l'épreuve les thèses avancées au chapitre 1, à partir du cas des *Fabii*. La présentation des membres les plus anciens de cette famille aurait été en réalité influencée par l'histoire du plus connu d'entre eux : Q. Fabius Verrucosus, le Cunctator. À partir d'un rappel de la vie de Verrucosus, J. Richardson présente les qualités essentielles de cette figure modèle : prudent, temporisateur, pratiquant des politiques au départ impopulaires, sauvant ses collègues. Il montre ensuite qu'on peut les retrouver chez tous les *Fabii* connus, depuis leur entrée sur la scène de l'histoire républicaine en 485. J. Richardson reprend les actions qui sont prêtées aux *Fabii* des années 480-470 pour montrer comment auraient été plaqués sur eux des comportements attendus pour des ancêtres de Verrucosus. Il étudie ensuite la désobéissance de Q. Fabius Rullianus vis-à-vis du dictateur L. Papirius Cursor (p. 84-87), qu'il rapproche du désaccord similaire entre Verrucosus et Minucius Rufus (p. 88-89). Il en vient enfin à une comparaison plus poussée entre Q. Fabius Rullianus et Verrucosus pour montrer les nombreuses similitudes entre les deux figures, particulièrement pour ce qui concerne le comportement de Rullianus durant la bataille de Sentinum. C'est, selon lui, presque l'intégralité de la carrière de Rullianus qui fut modelée sur celle de Verrucosus, lequel servit également de modèle pour la piété des *Fabii*. Il n'y aurait donc pas grand-chose à retenir de la tradition sur les premiers *Fabii*, comme l'illustre le cas de la bataille de Sentinum dont on peut tout au plus affirmer qu'elle eut effectivement lieu. Le dernier chapitre se focalise sur le sac de Rome par les Gaulois. Il commence par un bref résumé des événements puis analyse les différents épisodes fournis par la tradition pour en démontrer l'anhisto-

ricité. En réalité, l'arrivée des Gaulois serait à mettre en rapport avec l'activité de Denys I^{er}, tyran de Syracuse qui les aurait engagés. C'est en route vers le sud de l'Italie qu'ils se seraient arrêtés pour saccager Rome (cf. p. 129 sa version des faits). Une analyse approfondie de l'épisode révèle par ailleurs la façon dont le sac d'Athènes en 480 a joué sur la construction historiographique de celui de Rome. Une bonne partie des éléments constitutifs de l'histoire du sac de Rome trouvent leur origine dans la volonté de créer des parallèles avec l'histoire grecque (p. 145 et diagramme récapitulatif de ces parallèles p. 151). Dans ce cadre, la bataille du Crémère sert de point de jonction qui permet d'« emphasis the parallels » (p. 151) et montre l'importance de l'élément *Fabii* dans la reconstruction de cette histoire. L'ouvrage s'achève sur l'histoire de M. Fabius Ambustus et de ses deux filles, et sur leur rôle dans les plébiscites licinio-sextiens. L'histoire de Fabia prend place à la suite de celle de Lucretia ou de Verginia, ces femmes qui ont marqué des tournants de l'histoire de Rome et, là aussi, se retrouve une influence de l'historiographie grecque (p. 157). L'auteur en conclut que tout rapporter, dans ces cas, à Fabius Pictor est exagéré. En réalité, les fondements intellectuels anhistoriques de ce type de constructions historiographiques étaient bien plus répandus et diffus à Rome (p. 160-162). La démonstration d'ensemble est bien menée et convaincante tant dans ses rapprochements que dans la façon dont elle explore les mécanismes de l'historiographie antique. J. Richardson offre aussi un salutaire rappel lorsqu'il explique que ces mécanismes ne changent pas pour les périodes plus récentes de l'histoire romaine. Toutefois, en se focalisant sur les actions similaires et les répétitions, il passe sous silence toutes les variantes – qu'il rapporte par ailleurs – qui montrent que la tradition littéraire ne se construit pas uniquement sur ces répétitions, qu'elle est au contraire aussi le conservatoire de variations souvent très significatives. Plus encore, si ces travaux sont intéressants, ils ne résolvent nullement la question historique de fond : que faire de l'histoire archaïque de Rome ? Que faire, en l'occurrence, de celle des *Fabii* ? Que pouvons-nous savoir de leur histoire réelle ? L'auteur semble focaliser sa critique de l'historiographie antique sur la construction des légendaires gentilices. Est-ce à dire qu'une solution pourrait être le passage par l'événement ? Il est dommage que ce livre réussi ne franchisse pas ce pas, certes risqué puisqu'il mène au domaine de l'hypothèse, mais que je persiste à croire nécessaire.

Thibaud LANFRANCHI

Claudio VACANTI, *Guerra per la Sicilia e guerra della Sicilia. Il ruolo delle città siciliane nel primo conflitto romano-punico*. Naples, Jovene, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-256 p. (STORIA POLITICA COSTITUZIONALE E MILITARE DEL MONDO ANTICO, 6). Prix : 25 €. ISBN 978-88-243-2165-5.

Dans ce livre – version révisée de sa thèse de doctorat –, Cl. Vacanti reconsidère le premier conflit romano-carthaginois en se plaçant du point de vue sicilien et en tentant de montrer ainsi que l'île fut un acteur majeur du conflit. Organisé en deux parties, le livre est accompagné d'une annexe présentant toutes les sources littéraires (sans traduction mais dans l'ordre de leur utilisation dans le cours de la démonstration) et de quelques cartes très utiles. Différents *indices* complètent le volume. Les deux parties sont d'inégales longueurs, la seconde – but véritable de l'ouvrage – faisant

ricité. En réalité, l'arrivée des Gaulois serait à mettre en rapport avec l'activité de Denys I^{er}, tyran de Syracuse qui les aurait engagés. C'est en route vers le sud de l'Italie qu'ils se seraient arrêtés pour saccager Rome (cf. p. 129 sa version des faits). Une analyse approfondie de l'épisode révèle par ailleurs la façon dont le sac d'Athènes en 480 a joué sur la construction historiographique de celui de Rome. Une bonne partie des éléments constitutifs de l'histoire du sac de Rome trouvent leur origine dans la volonté de créer des parallèles avec l'histoire grecque (p. 145 et diagramme récapitulatif de ces parallèles p. 151). Dans ce cadre, la bataille du Crémère sert de point de jonction qui permet d'« emphasis the parallels » (p. 151) et montre l'importance de l'élément *Fabii* dans la reconstruction de cette histoire. L'ouvrage s'achève sur l'histoire de M. Fabius Ambustus et de ses deux filles, et sur leur rôle dans les plébiscites licinio-sextiens. L'histoire de Fabia prend place à la suite de celle de Lucretia ou de Verginia, ces femmes qui ont marqué des tournants de l'histoire de Rome et, là aussi, se retrouve une influence de l'historiographie grecque (p. 157). L'auteur en conclut que tout rapporter, dans ces cas, à Fabius Pictor est exagéré. En réalité, les fondements intellectuels anhistoriques de ce type de constructions historiographiques étaient bien plus répandus et diffus à Rome (p. 160-162). La démonstration d'ensemble est bien menée et convaincante tant dans ses rapprochements que dans la façon dont elle explore les mécanismes de l'historiographie antique. J. Richardson offre aussi un salutaire rappel lorsqu'il explique que ces mécanismes ne changent pas pour les périodes plus récentes de l'histoire romaine. Toutefois, en se focalisant sur les actions similaires et les répétitions, il passe sous silence toutes les variantes – qu'il rapporte par ailleurs – qui montrent que la tradition littéraire ne se construit pas uniquement sur ces répétitions, qu'elle est au contraire aussi le conservatoire de variations souvent très significatives. Plus encore, si ces travaux sont intéressants, ils ne résolvent nullement la question historique de fond : que faire de l'histoire archaïque de Rome ? Que faire, en l'occurrence, de celle des *Fabii* ? Que pouvons-nous savoir de leur histoire réelle ? L'auteur semble focaliser sa critique de l'historiographie antique sur la construction des légendaires gentilices. Est-ce à dire qu'une solution pourrait être le passage par l'événement ? Il est dommage que ce livre réussi ne franchisse pas ce pas, certes risqué puisqu'il mène au domaine de l'hypothèse, mais que je persiste à croire nécessaire.

Thibaud LANFRANCHI

Claudio VACANTI, *Guerra per la Sicilia e guerra della Sicilia. Il ruolo delle città siciliane nel primo conflitto romano-punico*. Naples, Jovene, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-256 p. (STORIA POLITICA COSTITUZIONALE E MILITARE DEL MONDO ANTICO, 6). Prix : 25 €. ISBN 978-88-243-2165-5.

Dans ce livre – version révisée de sa thèse de doctorat –, Cl. Vacanti reconsidère le premier conflit romano-carthaginois en se plaçant du point de vue sicilien et en tentant de montrer ainsi que l'île fut un acteur majeur du conflit. Organisé en deux parties, le livre est accompagné d'une annexe présentant toutes les sources littéraires (sans traduction mais dans l'ordre de leur utilisation dans le cours de la démonstration) et de quelques cartes très utiles. Différents *indices* complètent le volume. Les deux parties sont d'inégales longueurs, la seconde – but véritable de l'ouvrage – faisant

à peu près le double de la première. Cette première partie s'ouvre sur la geste de Pyrrhus en Sicile. C'est l'occasion pour l'auteur de dresser un tableau de l'expédition du roi d'Épire mais aussi de la situation sicilienne entre la mort d'Agathocle et l'éclatement de la première guerre punique. C'est surtout l'occasion pour lui, au travers du cas Pyrrhus, d'introduire son analyse du succès romain en Sicile. Deux raisons sont ainsi mises en avant pour expliquer l'échec de Pyrrhus : l'absence d'une flotte capable de concurrencer celle de Carthage et son incapacité à maintenir le consensus des cités siciliennes en sa faveur. Ce consensus en sa faveur tenait, quant à lui, à son ascendance et à la situation politique tourmentée de l'île qui pouvait faire croire qu'un commandant extérieur serait à même de résoudre bien des conflits. Ces deux aspects essentiels furent aussi au cœur des rapports romano-siciliens. Dès 263, en effet, une partie de l'île se rallia à Rome et lui demeura fidèle. D'autres cités suivirent ensuite, durant la guerre. L'auteur fonde son analyse de ce choix sur le concept de suasion, emprunté à E. Luttwak. C'est d'abord la capacité de suasion de Rome qui permit ce succès, capacité qui reposait à la fois sur la valeur militaire reconnue des Romains et sur leur volonté affichée et visible de conduire la guerre jusqu'à son terme. Mais cela ne suffisait pas et s'y ajouta le *soft power* romain qui fait l'objet d'une assez longue présentation. Ce *soft power* romain reposait sur le thème de la *συγγένεια*, et sur la *fides* (à laquelle l'auteur accorde une place de premier plan). Si les analyses de cette première partie ne sont pas toutes également convaincantes, l'usage de ces notions empruntées à la réflexion géopolitique contemporaine (et notamment à J. Nye) a toutefois le mérite de permettre un regard neuf sur ces questions et la lecture en demeure stimulante. Elle permet en particulier de considérer les cités siciliennes comme des acteurs à part entière d'un jeu diplomatique et militaire souvent perçu sous le seul angle romano-carthaginois. La deuxième partie de l'ouvrage se concentre alors sur le rôle de ces mêmes cités siciliennes durant cette guerre et sur leur participation à l'effort de guerre romain. C'est là que se trouvent les apports majeurs du livre, dans la mise en évidence de l'importance qu'eut cette collaboration sicilienne pour la victoire romaine. Pour Cl. Vacanti, ce basculement de la Sicile, et de Hiéron en particulier, fut le tournant de la guerre. À partir de ce moment, les armées romaines purent circuler dans un territoire qui, dans sa grande majorité, ne leur était plus hostile, et bénéficier de son soutien. Le premier signe tangible de ce soutien se manifesta dans le domaine de la marine militaire. À l'encontre de la thèse dite du « miracle » et de celle défendue par Y. Le Bohec de la préexistence d'une marine romaine de qualité, Cl. Vacanti propose de considérer que c'est bien la collaboration sicilienne qui permit aux Romains de se doter d'un instrument militaire naval capable de rivaliser avec celui des Carthaginois. Le savoir-faire sicilien en la matière – et particulièrement syracusain – fut un élément décisif pour la construction des quinquerèmes et pour l'ajout à ces dernières des corbeaux qui firent l'originalité de la flotte romaine. Cl. Vacanti propose d'attribuer cette combinaison à Archimède, sans qu'aucune source ne permette toutefois de l'assurer. La défaite de Drépane mit un terme aux victoires romaines sur mer, et les Romains évitèrent ensuite le terrain naval jusqu'à leur victoire des îles Égades. Toutefois, l'auteur estime que cette victoire de Drépane, ainsi que les victoires carthaginoises ultérieures doivent plus à des modifications apportées à leurs navires, suivant peut-être un modèle rhodien (pour gagner en rapidité et en manœuvrabilité), qu'à une supériorité absolue des Carthaginois. De la

même façon, la victoire romaine aux îles Égades s'expliquerait par une nouvelle évolution de la construction navale militaire, réalisée une fois de plus avec l'aide syracusaine. Cette aide sicilienne en matière navale ne fut pas que d'appui technique. Cl. Vacanti suggère en effet une participation plus directe de marins et de rameurs siciliens pour aider et former le reste des équipages, de même que la mise à disposition de certains chantiers navals. Il suppose aussi, tout en reconnaissant l'absence de source permettant d'étayer cette idée, l'existence d'une flotte « sicilienne » d'environ 60 navires, à dominante syracusaine, qui appuya Rome en s'occupant de la défense des côtes contre les razzias et qui pourrait être à l'origine de la flotte sicilienne attestée pour les périodes successives. L'appui sicilien à l'effort de guerre romain se manifesta également, selon Cl. Vacanti, dans trois autres domaines essentiels : la poliorcétique, l'approvisionnement et le renseignement. Sur ce dernier point, l'auteur livre des considérations intéressantes en présentant d'abord les capacités carthaginoises en la matière, puis la manière dont les cités siciliennes purent aider Rome à combler ses lacunes afin de pouvoir là aussi affronter Carthage. Au final, il s'agit d'un livre bien mené et bien écrit, qui propose une analyse originale de la première guerre punique. Le résultat en est convaincant dans l'ensemble, d'autant que l'auteur ne cache jamais les lacunes des sources quant à certaines de ses hypothèses. Cette collaboration des cités siciliennes apporta beaucoup à Rome et on regrettera peut-être simplement que cette belle démonstration s'achève sur une trop courte conclusion.

Thibaud LANFRANCHI

Giacomo MANGANARO, *Pace e guerra nella Sicilia tardo-ellenistica e romana (215 a.C.-14 d.C.). Ricerche storiche e numismatiche*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 20,5 x 28,5 cm, 170 p., 45 pl., 1 carte. (NOMISMATA, 7). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7749-3771-0.

In un passo delle *Vite dei sofisti* (II 1, 547) Filostrato definisce i risparmi tesaurizzati νεκρὸς πλοῦτος e i contenitori in cui venivano occultati πλοῦτου δεσμωτήρια, testimoniandoci chiaramente, anche per l'antichità, l'idea secondo cui il denaro sottratto alla circolazione diviene qualcosa di inerte, e anticipando di secoli l'asserzione di Marx secondo cui: “Das Geld versteinert damit zum Schatz, und der Warenverkäufer wird Schatzbildner” (*Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*, Hamburg, 1867; ediz. Berlin, 1947, p. 136). I motivi della tesaurizzazione nel mondo antico, e quindi della creazione di ripostigli monetali, compendiate nel noto passo del Digesto “*vel lucri causa vel metus vel custodiae*” (41.1.31.1.3), sono stati attentamente indagati dalla critica nelle loro implicazioni socio-economiche: basti pensare ad esempio alle interessanti connessioni che emergono con la legge (o le leggi) di Gresham, quando pezzi monetati di maggior valore intrinseco vengono messi da parte e sottratti appunto alla circolazione (M. Asolati, G. Gorini [a cura di], *I ritrovamenti monetali e la legge di Gresham*. Atti del III Congresso Internazionale di Numismatica e di Storia Monetaria, Padova 2006; su cui poi A. Savio, *Le tre cosiddette “leggi di Gresham”*, *RIN*, 109, 2008, p. 491-524). Gli storici dell'economia hanno spesso rilevato anche il ruolo che la continua e percepibile incertezza sul futuro diffusa nelle società antiche o sotto regimi instabili e violenti deve aver avuto nello spingere a nascondere una parte dei guadagni assicurandosi così quello che si può definire come un

dans les *Mélanges en l'honneur de Jacques Jouanna* (Paris, 2007). Cette édition fut rapidement suivie d'une édition critique et commentée dans la Collection des Belles Lettres : *Galien, Ne pas se chagriner*, Paris, 2010, 210 pages en partie doubles. Cette *operetta*, comme l'appelle D. Manetti, se présente sous la forme d'une lettre dans laquelle Galien répond à un ami (qui est anonyme) en lui expliquant pourquoi il ne se chagrine pas tout en étant dans le malheur : l'illustre médecin avait perdu une grande partie de ses biens et de nombreux livres, pendant l'incendie de Rome, à la fin de l'hiver de l'année 192. Outre l'édition de la CUF, parut presque au même moment l'édition de P. Kotzia et de P. Sotiroudis (dans un supplément d'*Hellenica*). L'étude du *De indolentia* (conservé dans un seul manuscrit qui comporte une grande quantité de corruptions) exige du philologue d'être une sorte d'équilibriste ; il doit se partager entre le conservatisme et les corrections. Le titre de l'œuvre pose déjà un problème sérieux : dans le *Vlatadon*, on trouve *Περὶ ἀλυγισίας* et *Περὶ ἀλογισίας* ; dans l'*editio princeps*, *Περὶ ἀλυπίας* ; à l'intérieur du traité, on lit *περὶ ἀλυπεισίας* et *ἀλυπισίαν*. J. Jouanna choisit la *lectio difficilior* *ἀλυπησία* et considère que *ἀλυπία* est la *lectio facilior* (cf. p. 27-29 de l'édition de la CUF). Paraskevi Kotzia, dans l'étude qu'il propose sous le titre *Galen περὶ ἀλυπίας: title, genre and two cruces* (p. 69-91), se prononce pour *ἀλυπίας*. Dans le passage concernant Aristippe, il propose de corriger *φιλότιμος* par *φιλήδονος* et *ἐτέρων* par *ἐταιρῶν*. D'autres corrections, la plupart sur la base de la tradition arabe, sont proposées par Ivan Garofalo dont l'article porte comme titre *Emendamenti al de indolentia* (p. 63-68). Francesco Becchi, dont la contribution s'intitule *la psicopatologia di Galeno: il περὶ ἀλυπίας* (p. 23-31), propose de traduire le titre du petit traité par « *Sull'immunità dall'afflizione* » plutôt que par d'autres traductions telles que « *Sur l'inutilité de se chagriner* » ou « *Ne pas se chagriner* » ; il se préoccupe de la caractérisation philosophique du traité. Amneris Roselli, dans son article *Galeno dopo l'incendio del 192: bilancio di una vita*, démontre la signification de l'*operetta* pour la biographie intellectuelle de Galien ; elle estime que cette œuvre offre une synthèse de la vie morale et intellectuelle du médecin-philosophe et une critique sévère de la politique durant les années du règne de Commode. Gianluca Del Mastro situe son étude intitulée *Μέγα βιβλίον. Galeno e la lunghezza dei libri* dans le champ de la bibliologie antique lorsqu'il se fonde sur l'analyse du paragraphe 28 du *De Indolentia* concernant la longueur d'un *volumen*. Ces six études suivies de deux index (p. 105-118) sont remarquables : en une petite centaine de pages, elles contribuent à améliorer notre connaissance de l'auteur grec le plus prolifique qui a été à l'origine d'un chef-d'œuvre dû à Véronique Boudon-Millot : *Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2012 (notre compte rendu *supra*, p. 373-374).

Simon BYL

Ido ISRAELOWICH, *Society, Medicine and Religion in the Sacred Tales of Aelius Aristides*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, X-206 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 341). Prix : 101 €. ISBN 978-90-04-22908-2.

Cette monographie, issue d'une thèse de doctorat, repose de manière approfondie et très claire plusieurs questions anciennes et déjà largement débattues relatives à la lecture des *Discours sacrés* d'Aelius Aristide. La crainte initiale d'une étude qui

n'apporte rien de neuf et se limite à des redites synthétiques est levée dès les premières lignes. Si l'auteur reprend et commente les travaux désormais classiques consacrés à Aristide, à son époque (G. Bowersock, E. R. Dodds) ou à la culture spirituelle et religieuse des deux premiers siècles après Jésus-Christ (H. Festugière), il les complète en s'appuyant sur les travaux les plus récents. Des études anthropologiques sur la religion et la culture ainsi que des analyses conceptuelles empruntées à l'épistémologie et à la philosophie des sciences contribuent sinon à renouveler du moins à préciser ou à reformuler les questions que les travaux antérieurs avaient embrassées : comment penser la dichotomie entre médecine et religion dans les sociétés grecque et romaine ? Aristide est-il un auteur original ou au contraire un intellectuel représentatif de sa culture et de son époque ? La première partie de l'étude aborde le texte sous sa dimension formelle et montre toute la difficulté qu'il y a à cerner le genre des livres ou discours sacrés (*hieroi biblioi / logoi*), dont Aristide est un représentant. Se demandant si l'œuvre d'Aristide relève de l'éloge ou doit plutôt se lire comme un essai d'auto-promotion d'un rhéteur talentueux et ambitieux, Israelowich ne tranche jamais définitivement mais considère que l'autobiographie à l'œuvre dans ce texte n'est qu'un moyen ou un prétexte pour glorifier Asclépios. C'est donc la dimension laudative qui semble pour lui être le fond et la finalité de l'entreprise d'Aristide. De ce point de vue, l'étude ne s'attache pas outre mesure à mettre en évidence l'originalité des *Discours sacrés*. Cette impression générale caractérise toute l'argumentation qui s'applique méticuleusement à mettre le texte en relation avec les éléments de contexte venant l'éclairer. Le regard d'Israelowich est de ce fait très proche de celui d'un historien des mentalités voire d'un anthropologue, une proximité qui apparaît assez nettement à travers les références bibliographiques privilégiées. Le chapitre 2, qui s'intéresse à la maladie et à la médecine dans la société gréco-romaine, relève de cet effort de contextualisation culturelle. L'exposé consacré à résumer les principaux jalons historiques de la médecine est sans doute trop long (p. 44-71) car, s'il repose sur une volonté louable d'aider le lecteur à situer les enjeux propres au texte, il n'apporte rien à l'argumentation elle-même ni à notre connaissance de la pensée et de la pratique médicales à l'époque d'Aristide. Cette longue fiche, qui caractérise assez bien l'écriture d'une thèse, aurait gagné à être réduite à l'essentiel avec un simple renvoi à la bibliographie secondaire. En contrepartie, l'analyse de sources primaires autres que les *Discours sacrés* aurait pu être développée ; certaines références pertinentes sont en effet parfois allusives. La partie consacrée au statut des rêves (p. 159-163), pourtant centrale dans le propos, méritait en effet d'être plus fournie notamment dans le renvoi aux textes de référence, qui font intervenir de nombreux auteurs. Nonobstant cette réserve, les analyses proposées par ailleurs sur les rêves d'Aristide sont justes et bienvenues : le refus d'appliquer une lecture psychologisante aux rêves d'Aristide est appréciable de même que l'analogie établie entre la clinique et l'interprétation traditionnelle des rêves (le diagnostic médical s'appuie souvent sur les rêves des patients et l'on observe le recours à un langage commun chez les médecins et les oracles, qui parlent de *katharsis*, de *pharmakon*, etc.). La mise en œuvre et l'analyse du concept de « health care system », emprunté à A. Kleinman (*Patients and Healers in the Context of Culture*, Berkeley, 1980) et régulièrement sollicité au fil de la réflexion se révèle très pertinente en tant qu'elle permet de relier pratiques discursives et représentations autour de l'acte thérapeutique et de ses acteurs ou patients. Le recours à ce

concept constitue incontestablement un point fort de l'étude, qui met très fortement en évidence la dimension culturelle de la maladie et de la souffrance. Parmi les rares défauts formels, on note quelques fautes dans les citations en français (accents notamment) et une erreur dans la mention du nom de Scribonius Largus (orthographié Scribonianus à la p. 126). Le texte des *Discours sacrés* est toujours cité dans l'édition de référence de Keil (Berlin, 1898) sans que celle-ci soit toutefois explicitement mentionnée. Une simple mention dans la bibliographie, où la traduction anglaise de Behr (Leiden, 1981-1986) figure, aurait suffi. Concernant la traduction des passages cités, il semble qu'elle soit propre à Israelowich même s'il n'est pas explicite sur ce point.

Frédéric LEBLAY

Angelos CHANIOTIS (Ed.), *Unveiling Emotions. Sources and Methods for the Study of Emotions in the Greek World*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 487 p., ill. (HABES, 52). Prix : 69 €. ISBN 978-3-515-10226-1.

Cet important volume s'ouvre par la table des matières et une « Wedding Song for an Archaeologist » d'Anna Stavrakopoulou, traduite en anglais par Angelos Chaniotis. Ce dernier est l'auteur de la préface dans laquelle il nous apprend que ce volume présente les premiers résultats d'une recherche consacrée à « The Social and Cultural Construction of Emotions. The Greek Paradigm » et réalisée à l'Université d'Oxford. Le projet a été financé par « an Advanced Investigator Grant of the European Research Council (2009-2013) ». C'est également Angelos Chaniotis qui a rédigé l'*Introduction* sous le titre *Unveiling Emotions in the Greek World* (p. 11-36). Le texte de l'introduction est suivi d'une riche bibliographie comptant près de 150 références parmi lesquelles se trouve le livre édité par Philippe Borgeaud et Anne-Caroline Rendu Loisel *Violentes émotions. Approches comparatistes* (inspiré par les travaux de Marcel Detienne), Genève, Droz, 2009. Je n'ai pas retrouvé le nom du savant français dans *Unveiling Emotions*, sans doute parce que le présent livre ne s'inscrit pas dans la perspective d'un comparatisme. Les quatre premiers chapitres étudient les sources utilisées pour l'étude des émotions : les papyri (Chrysi Kotsifou, p. 39-90), les inscriptions (Angelos Chaniotis, p. 91-129), les sources archéologiques (Jane Masegla, p. 131-150), les sources littéraires (Ed Sanders, p. 151-173). Chacun de ces chapitres et des chapitres suivants est suivi de la bibliographie relative au sujet traité. Si la première partie est intitulée *Sources*, la seconde s'intitule *Emotions in the interaction between mortals and gods*. Le premier de ces chapitres est relatif à Épidaure : *Dream, narrative, and the construction of hope in « healing miracles » of Epidaurus* (Paraskevi Martzavou, p. 177-204) ; Angelos Chaniotis intitule le chapitre suivant « *Constructing the fear of gods : Epigraphic evidence of Greece and Asia Minor* » (p. 205-234). Irene Salvo traite des « *facteurs émotionnels : les suppliants pour la justice* » (p. 235-266) ; les *arétagies d'Isis, comme source pour l'étude des émotions*, tel est le titre de la contribution de Paraskevi Martzavou (p. 267-291). La troisième partie concerne *les émotions dans l'espace public*. Christina T. Kuhn étudie l'émotion dans la culture politique de l'orient gréco-romain (p. 295-316) et elle aborde le rôle des *acclamations*. Chrysi Kotsifou dresse un aperçu dans le monde des *pétitions* : Aurélia Artémis et ses enfants orphelins (p. 317-327). Jane Masegla

Cécile BOST-POUDERON et Bernard POUDERON (Éd.), *Les hommes et les dieux dans l'ancien roman*. Actes du colloque de Tours, 22-24 octobre 2009. Lyon, MOM, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 349 p. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 48. SÉRIE LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE, 16). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35668-029-7.

Les communications rassemblées dans ce volume traitent du thème captivant de la fonction de la religion et de ses représentants, de l'ancien roman jusqu'au roman du XIX^e s., en mettant en lumière la continuité du genre. Les communications réunies sont d'une grande richesse mais de qualité parfois inégale. Un résumé en français et en anglais précède chaque contribution. Examinons plus précisément le contenu de l'ouvrage : – *Première Partie. Les potentialités littéraires de la religion. Rôle structurant du divin* : La contribution d'A. Billault « Cultes, rites et récit dans le roman d'Achille Tatius », qui ouvre le recueil, écarte à juste titre la possibilité d'une étude intégrale de la présence de la religion dans le roman et se focalise sur Achille Tatius. J.-Ph. Guez essaye d'interpréter la fin du roman de ce même auteur dans sa communication « Le royaume d'Aphrodite et la grotte d'Artémis ». Il cherche à montrer que la rivalité des deux déesses structure l'ensemble de l'œuvre. Dans l'article suivant, qui est descriptif, F. Létoublon et N. Boulic examinent la réception du thème de l'« Éros doux-amer », de Sappho au roman grec en passant par Platon. Cependant, la plus grande partie de l'analyse porte sur le *topos* et sa transposition platonique plutôt que sur sa fonction structurelle. La contribution de M.-A. Calvet-Sebasti, « La relation au Seigneur dans les *Actes apocryphes d'André* » étudie le rôle de la prière et des apparitions dans le récit. En invitant les lecteurs à s'identifier avec le narrateur, le récit romanesque se présente comme une autre forme de prière pour accéder au divin. *Fonction métalittéraire* : Dans un article très intelligent et amusant, « Hommes sacrés, sacrés hommes », R. Brethes étudie le rôle ambigu des ministres des dieux, qui souvent substitue la Providence surtout chez Achille Tatius et Héliodore. Dans l'article suivant, « L'érotique (et le dionysiaque) dans les *Pastorales* de Longus », ambitieux mais long et pas toujours clair, M. Briand essaye de combiner les deux grandes traditions d'interprétation du roman : l'approche anthropologique et l'approche littéraire. Le narrateur et le lecteur extradiégétiques sont des personnages et des interprètes de l'action érotique aussi bien que les protagonistes intradiégétiques. Dionysos et ses rites ont au contraire un rôle téléologique. La communication de Chr. Cusset, « Éros parmi les hommes », propose une intéressante étude intertextuelle du rôle de l'Éros chez Longus et chez Bion, *Fr.13*. Malheureusement, il est difficile de voir le rôle métalittéraire du dieu dans cette communication. H. Frangoulis dans « Hommes et dieux chez les Éthiopiens d'Héliodore », étudie les ambiguïtés et l'ironie dans les relations entre les Éthiopiens et les dieux et notamment Hélios. Dans « La fête du dieu Rire dans les *Métamorphoses* d'Apulée », G. Garbugino, au lieu de se concentrer sur le caractère évidemment métanarratif du passage, s'engage dans une longue analyse de la fête du dieu Rire, ses sources et les *realia*. *Caractérisation* : K. De Temmerman participe à ce volume avec une très intéressante contribution, intitulée « Dieux humains et hommes divins dans le roman grec ancien ». Il examine la construction et, surtout, la déconstruction des *exempla* mythologiques divins, qui est liée à l'(auto-)caractérisation des personnages. Dans « Leurs yeux se ren-

contrèrent », C. Bost-Pouderon étudie l'influence des *écphraseis* des fêtes religieuses en tant qu'indicateurs temporels et circonstanciels dans le roman grec et met en valeur leurs précédents dans les *progymnasmata*. – *Deuxième Partie. Les fonds religieux. Approches philosophiques ou spirituelles* : Dans un très long article, « Les dieux-hommes d'Évhémère », S. Montanari examine et met en question l'athéisme et le réalisme attribués à l'*Inscription Sacrée*. Dans la réécriture évhémériste de la mythologie, Zeus est inspiré d'Alexandre, et Évhémère remplace ainsi le mythe traditionnel par un mythe de son temps. « Apulée et le culte » de K. Dowden est une communication approfondie sur la présence des dieux dans le roman d'Apulée. La contribution dense de M. Scarsi-Garbugino, « Nostalgie et déclin du mythe dans la "fable" d'Amour et Psyché » procède à une analyse gnostique du texte en passant par le platonisme et la mythologie classique, épique et comique. T. Whitmarsh, dans sa convaincante communication, « Joseph et Aséneth », se focalise sur la dimension érotique. Le mariage métisse entre un Hébreux et une Égyptienne est légitimé non seulement grâce à des intertextes littéraires qui mettent en valeur la sexualité mais aussi grâce à des pratiques religieuses et culturelles. *Lectures allégoriques* : J.R. Morgan, dans « Le culte du Nil chez Héliodore », part d'une étude méticuleuse de l'allégorie des Nilôa et du nom Indien d'Hydaspe pour les transformer en une exposition métalittéraire de la structure du roman. M. Lassithiotakis, dans une très captivante analyse du roman *Imbérios et Margarona*, « Foi et reniement, vie régulière et séculière », montre comment, contrairement à son modèle français, le roman *Pierre de Provence et la belle Maguelonne*, la version grecque fait du retour du couple dans leur pays natal une allégorie du retour à la religion maternelle grecque orthodoxe qui correspond à une renaissance. *Réappropriation du XII^e au XIX^e siècle* : C. Jouanno, dans une communication très intéressante, illustre la réception de la *tychê* « Du roman grec au roman byzantin ». La *tychê*, qui apparaît tantôt bienfaisante, tantôt malfaisante, est énoncée surtout par les personnages, ce qui permet à l'auteur d'écarter des soupçons d'idolâtrie. La contribution de F. Meunier, « Polythéisme et Christianisme dans le roman byzantin du XII^e s. », fait le bilan des références aux dieux païens, aux oracles, aux fêtes et aux cultes, qui, bien qu'elles ne soient pas identiques à celles du roman grec, s'opposent à l'effacement du Christianisme dans le roman byzantin. H. Tonnet signe le chapitre conclusif de ce volume avec une contribution sur le roman grec du XIX^e s. L'influence des Lumières dans l'œuvre de M. Perdikaris et d'E. Roidis justifie leur traitement ironique de l'Église ; disciple du Romantisme, P. Soutsos manifeste un intérêt pour le métaphysique ; finalement, dans une très captivante analyse de *La Tueuse* d'A. Papadiamanis, l'auteur soutient une interprétation « naturaliste » de la protagoniste.

Anna LEFTERATOU

Meriel JONES, *Playing the Man. Performing Masculinities in the Ancient Greek Novel*. Oxford, University Press, 2012. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XVI-301 p. (OXFORD STUDIES IN CLASSICAL LITERATURE AND GENDER THEORY). Prix : 55 £. ISBN 978-0-19-957008-9.

Comme l'explique Meriel Jones elle-même (p. 11), c'est le verbe grec ἀνδρίζομαι, « faire l'homme » ou « jouer l'homme », qui a inspiré le titre de cet ouvrage. Ainsi, le

collections juridiques privées post-classiques (*Sentences* de Paul, *Collatio Mosaicarum et Romanarum legum*), des lois germaniques (édit de Théodoric, *Lex Romana Burgundionum*), du *Code Justinien* et des *Institutes* du même Justinien. Suivant le plan choisi par les éditeurs, J. Harke donne la liste des abréviations, la bibliographie (éditions des sources, traductions, littérature secondaire), une introduction, les sources (cf. ci-dessus), enfin les index (sources puis matières). Ce volume du *CRRS* est le septième publié depuis 1999 (une trentaine sont prévus, cf. *AC*, 76, 2007, p. 578-579). L'entreprise de publication des sources juridiques relatives à l'esclavage romain se poursuit donc lentement. Étant donné son utilité pour les non-juristes, ceux-ci feront preuve de patience.

Jean A. STRAUS

Marcus REUTER & Romina SCHIAVONE (Ed.), *Gefährliches Pflaster. Kriminalität im römischen Reich*. Mayence, Ph. von Zabern, 2011. 1 vol. 22 x 28 cm, XI-437 p., nombr. ill. (XANTENER BERICHT, 21). Prix : 75 €. ISBN 978-3-8053-4393-0.

Cet ouvrage, dont le titre évoque les « lieux dangereux » (*Gefährliches Pflaster*), accompagne l'exposition temporaire organisée du 8 juillet 2011 au 12 février 2012 à Xanten, l'antique Colonia Ulpia Traiana (Germanie Inférieure), par le LVR-Römer Museum im Archäologischen Park Xanten. Elle a été présentée ensuite dans d'autres musées allemands. Le volume de 437 p. est abondamment illustré, avec des documents d'intérêt variable, à la présentation toujours soignée. Une bibliographie générale est fournie aux pages 404-417, que viennent compléter celles se trouvant à la fin de chaque contribution. Des *indices* précis sont également disponibles. Il s'agit donc formellement d'un beau et riche volume, ainsi mis à la disposition d'un large public, sous réserve de lire l'allemand. En effet, l'intégralité de l'ouvrage est rédigée en cette langue et si les auteurs mentionnent l'essentiel de la production historiographique d'autres pays européens, leur bibliographie s'appuie essentiellement sur l'historiographie allemande – à juste titre d'ailleurs. L'objectif est clairement défini : « um ein möglichst realistisches und vielschichtiges Bild von der Kriminalität – aber auch von der Strafverfolgung – im römischen Reich zu erhalten » (p. IX). Pour cela toutes les sources – archéologiques, papyrologiques, épigraphiques, littéraires... – sont convoquées, afin de multiplier les points de vue sur la criminalité et sa répression dans l'Empire. Certains articles proposent d'ailleurs une réflexion sur des types de sources bien précis. C'est le cas des tablettes de défixion, étudiées par M. Scholz au sujet du vol (p. 89-105) et des procès (p. 301-316), des *papyri* (P. Sängler, p. 241-253) ou encore des sources épigraphiques (M. Reuter, p. 187-194). Les contributions sont réparties en trois grands ensembles : la recherche de sécurité par les provinciaux (p. 3-85), les crimes et délits (p. 89-221), enfin la répression et la justice (p. 225-382). L'ouvrage se termine sur deux apports contemporains (une comparaison entre droit pénal romain et droit pénal allemand actuel ; un tableau des activités policières en Rhénanie du Nord-Westphalie). La première partie présente donc différents moyens que mettaient en œuvre les provinciaux pour assurer leur sécurité au quotidien. Deux articles (P. Kienzle, p. 3-17 ; M. Müller, p. 19-40) s'intéressent ainsi aux systèmes de fermeture, aux serrures et aux clés des maisons, dans différents contextes (urbain, périurbain, rural). M. Hilke (p. 61-74) évoque le rôle du chien de garde, à partir de

sources variées. Enfin M. Kemkes (p. 43-59) et M. Mattern (p. 77-85) présentent les divinités protectrices de la demeure familiale comme du voyage (en particulier les divinités des routes, propres aux régions rhénanes, *Quadriviae*, *Triviae* et *Biviae*). La deuxième partie s'intéresse aux délits et aux crimes, de la petite criminalité (M. Scholz, déjà cité) au brigandage (P. Jung, p. 173-185) et à la piraterie (C. Golüke, p. 197-211). Est également présenté ce qui touche au faux-monnayage (M. Peter, p. 107-119), aux jeux de hasard (D. Bracht, p. 121-126) ; aux délits religieux (R. Schiavone, p. 135-145) ; aux délits sexuels et à la violence conjugale (A. Siefert, p. 147-160) ; aux violations de sépulture (A. Hansen, p. 163-179). Enfin la corruption est abordée par deux contributions (R. Haensch, p. 129-133, au sujet de l'administration ; M.A. Speidel, au sujet des militaires et de la *disciplina militaris*, p. 213-221). Un champ important de la criminalité est ainsi parcouru, avec des approches diverses, plus ou moins synthétiques ou approfondies, mais toujours fondées sur l'analyse de sources variées et complémentaires. La troisième partie, enfin, propose une réflexion sur la répression pénale et la justice face à la criminalité. R. Schiavone (p. 225-239) établit un bilan des moyens dont dispose l'État romain pour assurer la sécurité intérieure, comme la protection de ses frontières contre les bandes criminelles ; elle revient sur la notion de « police », également évoquée dans l'article de P. Sängler, présentant l'organisation de l'Égypte romaine en matière de sécurité, et le rôle des fonctionnaires civils et militaires dans ce domaine (p. 241-253). Plusieurs contributions portent sur la justice et le droit, à commencer par celle de D. Liebs (p. 255-267), qui expose l'essentiel des connaissances sur la loi et les sanctions pénales, tout comme celle de R. Backhaus sur les juristes, du milieu du V^e siècle av. n. è. (loi des XII Tables) à l'époque impériale (p. 289-298). Différentes catégories sont ensuite envisagées dans leur rapport à la loi et à la justice, dont les femmes (E. Hartmann, p. 269-279) ou l'empereur (M. Clauss, p. 281-286). Enfin trois articles concernent les sanctions pénales, en particulier la mise au point de D. Schmitz sur les différentes modalités d'exécutions, de la Roche Tarpéienne à la crucifixion et à la *damnatio ad bestias*. La décapitation est plus particulièrement envisagée (W.-R. Teege, S. Faust, p. 343-356) à partir d'un exemple précis (deux squelettes décapités trouvés en 2005 à Trèves) ainsi que dans un article plus général portant sur les apports de la médecine légale à la connaissance des sanctions pénales capitales (Th. Becker, p. 359-371). Le dernier article présente le droit germanique et les sanctions pénales, dans les régions extérieures à l'empire, puis dans les royaumes barbares. Le mérite essentiel de ce volume est de mettre à la disposition des chercheurs une documentation riche et variée ainsi que des mises au point, assez disparates, mais toujours bien argumentées, sur la criminalité et sa répression dans l'empire romain. Le lecteur peut certes regretter quelques recoupements, inévitables en raison du plan suivi, ainsi qu'un apport souvent plus catalogique qu'analytique, ou synthétique – comme celui de Jens-Uwe Krause, *Kriminalgeschichte der Antike*, paru en 2004, dont la majeure partie est consacrée à la Rome antique. Néanmoins, l'objectif annoncé est bien réalisé : nous disposons là d'un tableau réaliste et complexe de la criminalité et de sa répression, sur la longue durée, dans l'empire romain.

Hélène MÉNARD

platonismes plotino-porphyriens et jamblichéo-procliens, c'est-à-dire entre tendance à la rupture et solution de continuité, sa présence ne laisse pas de surprendre. Et cet ensemble foisonnant pourrait bien dissimuler au lecteur pressé quelques pages dignes d'intérêt sur le genre auquel rattacher les traités plotiniens (p. CCXLI-CCXLVIII) : de façon originale, Plotin n'agit pas en commentateur, pas plus qu'il ne se limite à une doctrine orale caractéristique de l'enseignement ou de la diatribe (comme le fit son maître Ammonius). Ses traités apparaissent plutôt comme de véritables dissertations philosophiques, savamment construites, argumentées et documentées. Que penser à présent de l'édition, due à L. Ferroni et qui fait l'objet de la fin de l'Introduction ? Au lieu de reprendre à nouveaux frais la collation des manuscrits, l'éditeur a préféré se fonder sur le travail effectué par Henry et Schwyzer en prenant le parti de le considérer non comme une œuvre achevée et sacrée, mais d'emboîter le pas à ces auteurs qui, dans les *addenda* et dans des articles postérieurs, n'ont cessé de réviser leur texte. Autrement dit, l'intention est d'intégrer la recherche récente à un matériau encore meuble. Il en résulte un travail soigné, précédé d'une présentation exhaustive de la tradition manuscrite et qui se fixe pour tâche de fournir un « nouveau » texte, au sens où il a été intégralement repensé. Tout ce travail préparatoire aboutit à la traduction d'un seul traité, le premier dans l'ordre chronologique. Contrairement à l'édition d'É. Bréhier qu'elle remplace et conformément à un usage désormais fréquent, cette édition a en effet abandonné l'ordre systématique établi par Porphyre, dans l'idée de souligner les évolutions de la pensée plotinienne. La traduction se veut fidèle, mais sans sombrer dans l'obscurité. À tout le moins rivalise-t-elle avec celles de J. Laurent et d'A.-L. Darras-Worms. Quant au texte, il modifie rarement l'édition H.-S.². Chaque leçon problématique est toutefois copieusement argumentée dans les notes finales, où le lecteur trouve également des explications sur les particularités linguistiques de Plotin, son vocabulaire et son usage parfois déconcertant de la syntaxe, ainsi que plusieurs questions d'interprétation. Sur ce dernier point, l'introduction et le commentaire par annotation, s'ils s'avèrent plus complets que ceux de Laurent (limités par des contraintes éditoriales à une notice et à une annotation sommaires), se révèlent moins détaillés que ceux de Darras-Worms. Cela étant, ils adoptent la même perspective qui insiste sur le rôle directeur du *Banquet*, duquel Plotin hériterait l'idée d'ascension vers le beau et le vocabulaire de la *parenté*. Quant à l'apparat des sources qui figure au pied du texte grec, il forme un précieux outil de travail et ne fait pas double emploi avec celui de Darras-Worms : la confrontation des deux appareils de notes se révèle très instructif. En conclusion, ce premier volume offre une belle entrée en matière à cette nouvelle édition. Les néoplatonisants ne peuvent que se réjouir de la parution des tomes suivants, auxquels devraient collaborer de nombreux spécialistes.

Marc-Antoine GAVRAY

Béatrice BAKHOUCHE, *Calcidius. Commentaire au Timée de Platon*. Édition critique et traduction française par B.B. Paris, Vrin, 2011. 2 vol. 16 x 24 cm, 934 p. (HISTOIRE DES DOCTRINES DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 42). Prix : 75 €. ISBN 978-2-7116-2264-1.

Ces deux volumes consacrés à l'œuvre de Calcidius, fruit d'un long travail de grande érudition, constituent un outil de travail extrêmement précieux pour la

communauté scientifique : il s'agit de la première traduction en langue française (après celle de C. Moreschini il y a dix ans), fondée sur une nouvelle édition révisée de l'édition Waszink. Le premier volume contient une introduction générale (p. 7-128), la traduction en latin par Calcidius du début du *Timée* (17 a-53c), traitant de la fabrication par le démiurge de l'âme, du corps humain, du monde et de son ordre, et le commentaire correspondant, constitué de 355 chapitres. Le second volume rassemble les notes relatives au texte de Calcidius (293 p.), les annexes et la bibliographie. Le travail de B. Bakhouché représente un apport d'autant plus important, que l'œuvre de Calcidius, qui joua pendant plusieurs siècles le rôle fondamental de vecteur du platonisme dans l'occident latin, fut jusqu'à une date récente, presque totalement négligée par les commentateurs, en raison des incertitudes liées à sa datation et à son attribution. B. Bakhouché commence par déterminer qui est Calcidius, qu'elle identifie comme étant un platonicien du cercle de Milan ayant écrit aux alentours des vingt dernières années du IV^e siècle de notre ère, puis étudie la nature, le style et le plan du commentaire, dont l'exégèse se fait à deux niveaux – le premier, mathématique, s'appuyant sur les connaissances scientifiques de son temps, est une première étape menant vers le second niveau, philosophique. Elle détaille enfin ses sources, essentiellement médioplatoniciennes. Même si cette section est très bien informée et documentée, on pourra peut-être regretter un manque de précision dans la définition des différentes branches de la « philosophie », de sa « recherche » et des « sciences ». Ainsi aux p. 21 et 24, les « sciences » apparaissent tantôt comme une catégorie de la « recherche philosophique », par différence avec la « philosophie », tantôt comme une subdivision de la « philosophie théorétique » : « En outre, le *Timée* – à tout le moins son exégèse par Calcidius – constitue une totalité qui ne traite pas seulement des trois grandes parties de la philosophie – logique, physique et éthique –, mais aborde les trois grands domaines de la recherche philosophique – sciences, physique, théologie –, tripartition qui peut donner la clé de composition du commentaire » (p. 21) ; et « en partant de la division de la philosophie théorétique, au chap. 264, entre théologie, physique et science mathématique, cette dernière division correspond aux chap. 8-118 du commentaire » (p. 24). B. Bakhouché aborde ensuite la question de la religion chez Calcidius pour montrer qu'à côté de l'influence du christianisme, c'est principalement la théologie platonicienne qui imprègne le commentaire. Cette analyse est l'occasion pour l'auteur de présenter rapidement le médioplatonisme et les difficultés inhérentes à la définition de cette catégorie, en se référant principalement aux travaux de M. Zambon, dont certains raccourcis sont parfois abrupts : qualifier Plutarque de représentant d'un « courant sceptique » médioplatonicien, ou faire d'Atticus le porte-parole d'un courant « stoïcisant » (p. 44), mériterait d'être discuté. Les travaux de nombreux commentateurs de ces dernières décennies, consacrés à Plutarque et à la complexité de l'héritage académicien dont il se revendique, ont insisté sur la différence entre les « sceptiques » proprement dits (pour qui tout savoir certain est impossible) et ceux que J. Opsomer nomme les « zététiques », au nombre desquels se compte Plutarque, dont la prudence herméneutique est l'expression de sa piété et d'une recherche constante de la vérité. C'est enfin à la postérité de l'œuvre et à l'histoire du manuscrit qu'est consacrée la fin de l'introduction. L'auteur pointe le caractère central de l'œuvre de Calcidius, somme du savoir platonicien, tant sur le plan scientifique que philosophique, élaboré à travers la discussion de multiples

sources stoïciennes et médioplatoniciennes et dont les nombreuses copies ont permis la continuité de la lecture de Platon des cercles d'Alcuin, jusqu'à Pétrarque et Ficin. À cette introduction générale succède l'introduction à la traduction de Calcidius, traduction dont l'auteur montre bien qu'elle est moins une transposition du grec en latin qu'une réécriture, Calcidius n'hésitant pas à bouleverser l'ordre et la structure de nombreux passages et phrases. B. Bakhouché compare la traduction calcidienne à celle de Cicéron, la seule autre traduction latine en circulation à l'époque, qu'elle confronte au texte original de Platon à travers une étude stylistique et linguistique. La traduction, élaborée avec le concours de L. Brisson, qui a pour objectif d'être lisible pour un lecteur contemporain, est aussi très exacte et assortie de nombreuses notes (même si certaines sont parfois trop elliptiques, par exemple concernant la définition célèbre du médioplatonisme des Idées comme pensées du dieu). Elle atteint le double objectif de l'acribie et de l'accessibilité, ce qui lui confère un grand mérite. On pourra peut-être seulement relever ici ou là de très légers oublis. Ainsi Calcidius traduit systématiquement la *hylè* platonicienne par *silva* qu'il distingue de *materia*, rendus respectivement par « matière » et « matériau » ; or, au chapitre 331, *materia* est, par inadvertance, traduite par « matière » (« Et la matière conviendra donc à cette œuvre... »). En dépit de ces remarques, qui n'affectent en rien l'excellente qualité de ce travail, ces deux volumes se distinguent par leurs nombreuses qualités d'érudition scientifique, philosophique et philologique et donnent, de manière claire et pédagogique, accès à un texte décisif de l'histoire de la philosophie à qui sa juste place est enfin rendue.

Alexandra MICHALEWSKI

Heinz-Günther NESSEL RATH, *Libanios. Zeuge einer schwindenden Welt*. Stuttgart, A. Hiersemann, 2012. 1 vol. 14,5 x 21 cm, VII-166 p. (STANDORTE IN ANTIKE UND CHRISTENTUM, 4). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7772-1208-1.

Ce « petit livre » (p. VII), issu de la documentation rassemblée par l'auteur pour son article « Libanios » dans le *Reallexikon für Antike und Christentum* (2008), a pour but de présenter Libanius pour lui-même – en tant que personnalité originale au sein d'une époque en pleine mutation – et par lui-même – par le biais de nombreuses citations entre guillemets de ses discours ou de ses lettres. Et c'est bien l'homme Libanius qui retient l'attention ici, les différents épisodes de sa vie certes (à travers l'*Autobiographie*, discours 1) mais surtout son attitude résistante vis-à-vis d'un monde qui, après la mort précoce de Julien, lui devient d'année en année plus étranger – mais où il réussit cependant à conserver une place et même une certaine influence. Ce qui est bien mis en lumière, c'est sa fidélité opiniâtre à la culture des Hellènes et au respect des temples et des autels où sont honorés les dieux. Les mots « christianisme », « chrétiens » ou « Christ » ne sont jamais utilisés dans toute son œuvre (il emploie des périphrases), sans doute par souci de purisme linguistique (car ce sont des mots qui n'appartiennent pas au grec classique) ou peut-être par crainte de laisser trop deviner son antipathie... Beaucoup d'indices montrent cependant, dans les lettres, que Libanius fait très souvent la distinction entre le christianisme, notion abstraite qu'il abhorre, et un compatriote chrétien, qu'il aidera s'il est en difficulté. On n'oubliera pas non plus qu'il eut, jusqu'à la fin de sa vie, des disciples chrétiens dont le plus

progrès pourraient provenir de l'utilisation des technologies les plus récentes (E-Archaeology), auxquelles est consacré un long développement. C'est donc pour illustrer ce programme très polyvalent que la présente publication a vu le jour. Elle est divisée en six chapitres qui reprennent plus ou moins les différentes pistes évoquées par A. Coralini. Deux articles sont consacrés dès l'abord aux recherches d'archives, auxquelles succèdent les études *in situ*. Le troisième chapitre est relatif à l'un des objectifs principaux : il faut se concentrer sur la maison et son décor (« Cultura dell'abitare : gli apparati decorativi », où domine évidemment l'optique iconographique). Mais la culture matérielle n'est pas oubliée non plus dans ce désir d'analyse totale (« Cultura materiale e archeometria della produzione »). Le cinquième chapitre, intitulé « Archeografia », est illustré par trois articles théoriques, plus étroitement liés au programme DHER, tandis qu'ont été regroupées à la fin trois études moins en phase avec le thème général (sur l'*opus africanum* en Campanie, sur la technique des décors muraux à la Casa dei Dioscuri, sur les objets d'argent du musée de Naples). En appendice est proposé le catalogue des peintures murales d'Herculanum conservées au musée de Naples, sous forme de fiches (avec numéros d'inventaire). Riche de contenu (il est évidemment impossible de citer les noms de tous les contributeurs), le livre déçoit cependant un peu au plan de la forme. Présenté comme un modèle de méthode, il ne tient pas toujours ses promesses. Mais il témoigne d'un tel enthousiasme et d'une telle volonté de reprendre sur de nouvelles bases l'enquête à propos d'Herculanum que le lecteur préfère s'attacher surtout à la matière, qui est d'un réel intérêt. Vu la polyvalence des sujets traités, un index général aurait sans doute été utile.

Janine BALTY

Marco CAVALIERI, *Nullus locus sine genio. Il ruolo aggregativo e religioso dei santuari extraurbani della Cisalpina tra protostoria, romanizzazione e piena romanità*. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 220 p., 19 pl. (COLLECTION LATOMUS, 335). Prix : 44 €. ISBN 978-2-87031-276-6.

L'interesse per tutto quanto attiene alla sfera culturale appare godere di nuova fortuna, come dimostrano vari studi apparsi recentemente, basati su approcci interpretativi e modelli teorici spesso innovativi (si veda da ultimo il libro di E. Murgia, *Culti e romanizzazione*, Trieste 2013). Nella stessa scia si inserisce il lavoro di Marco Cavalieri, affrontando un tema cruciale per lo studio di quel processo composito che, per non ricorrere a lunghe perifrasi o a definizioni comunque inadeguate, continuiamo inevitabilmente a indicare come "romanizzazione", in questo caso della Cisalpina: il ruolo giocato dai luoghi di culto extraurbani, molti dei quali preesistenti, quali "gangli vitali dell'organizzazione sociale, politica ed economica" (p. 13) di comunità formatesi, secondo varie dinamiche etnico-culturali e modalità interattive diverse, a seguito della coesistenza di autoctoni e di gruppi immigrati allogeni. Si tratta in tutta evidenza di un tema inscindibilmente correlato con una problematica vastissima e di enorme complessità, arduo da dominare per le diverse ma indispensabili competenze specialistiche che richiede, ancor più difficile da circoscrivere nell'ambito necessariamente limitato di una monografia; l'averne tentato una sintesi è opera di per sé meritoria. L'esigenza della chiarezza metodologica è avvertita come primaria dall'Autore,

che infatti vi dedica l'intera prima parte del lavoro; a un forse troppo breve paragrafo sul significato di "romanizzazione" (sono citati in nota alcuni dei principali studi sull'argomento – che curiosamente non compaiono nella *Bibliografia* finale –, fra i quali avrebbe meritato di comparire almeno G. Bandelli, *Note sulla categoria di romanizzazione con riferimento alla Venetia e all'Histria*, in *Aspetti e problemi della romanizzazione. Venetia, Histria e arco alpino orientale*, a c. di G. Cuscito, Trieste, 2009, p. 29-69), segue la discussione del modello interpretativo tradizionalmente incentrato sulla contrapposizione fra luoghi di culto urbani e rurali, di cui viene a ragione contestata l'inadeguatezza (benché a chi qui recensisce non risulti che esso sia stato applicato tanto indiscriminatamente quanto invece l'Autore sembra credere). Si procede quindi a una necessaria disamina dei numerosi termini latini designanti sia i vari centri/luoghi di culto, sia le diverse tipologie dei centri abitati; a proposito di questi ultimi, e in particolare del *vicus* e del *pagus*, non sembrano essere stati utilizzati alcuni studi che avrebbero aiutato a chiarirne alcuni importanti aspetti costitutivi (L. Capogrossi Colognesi, *Pagi, vici e fundi nell'Italia romana*, *Athenaeum*, 90, 2002, p. 5-48; E. Todisco, *I vici rurali nel paesaggio dell'Italia romana*, Bari, 2011); quanto all'ambito semantico di *lucus*, benché senz'altro non riducibile soltanto a "bosco sacro", l'ipotesi di una sua estensione a comprendere anche il "santuario costruito artificialmente (*a solo*)" appare priva di effettivo riscontro nei testi delle fonti epigrafiche citate in supporto (fra cui *CIL* X 292, dove *circ(a) lucum* è da intendersi ovviamente "intorno al *lucus*", e non "dentro": p. 29, n. 64). Stabilita un'opportuna distinzione fra luogo di culto e santuario, esigenze analitiche e descrittive impongono per entrambi una classificazione tipologica, esigenza a cui si risponde adottando utilmente il criterio della loro funzione aggregativa: a questo punto, tuttavia, si ripropone inevitabilmente il problema del rapporto con le strutture – amministrative e giuridiche – del territorio, che non appare del tutto risolto; l'Autore ne è d'altronde consapevole, dichiarando apertamente di aver inteso produrre una panoramica sintetica di alcuni dei dati disponibili nel contesto di fenomeni di portata ben più ampia, e che comunque esulerebbero dagli immediati obiettivi del lavoro. La seconda e più corposa parte del libro consiste appunto in un elenco circostanziato di circa novanta siti, per molti dei quali vengono segnalati i principali studi di riferimento, suddivisi secondo le *regiones* augustee di pertinenza (*XI Transpadana*, *IX Liguria*, *VIII Aemilia*, *X Venetia et Histria*), vale a dire secondo un criterio geografico-amministrativo imposto da ovvie esigenze di organizzazione dei dati che tuttavia risulta talvolta appiattare le specificità dei vari contesti etnico-culturali (ad es., alle p. 130-131, le attestazioni del culto di Minerva impongono un brusco passaggio dal Bresciano "gallico" all'Oltrepò pavese "ligure"). Inevitabilmente, vista l'ampiezza dell'ambito geografico considerato a fronte delle esigenze di sintesi che improntano il lavoro, tale elenco non può né intende essere esaustivo (ma, per limitarsi alla *X regio*, stupisce che non si faccia menzione del sito dei Campi Neri di Cles, uno dei più importanti luoghi di culto e di aggregazione etnico-politica del Trentino antico, frequentato continuativamente dall'età protostorica alla tarda romanità); si tratta comunque di un utilissimo, e finora mai tentato, repertorio archeologico-topografico. Nelle *Conclusioni* vengono ripresi in considerazione i problemi cruciali sottesi all'intera opera: lo statuto dei vari luoghi di culto e il loro rapporto con la proprietà fondiaria privata; la relazione fra santuari e strutture insediative, demografiche e

territoriali, nonché fra santuari e rete viaria; la valutazione dell'attendibilità e della fungibilità di dati appartenenti a classi documentarie eterogenee (evidenze archeologiche ed epigrafiche, fonti letterarie, toponomastica). Seguono infine alcune considerazioni riassuntive sulla polifunzionalità dei santuari all'interno del processo di romanizzazione, quali centri primari di aggregazione sociopolitica, di controllo territoriale, di scambio commerciale e culturale, oltre che di attività culturale e religiosa. Il testo è corredato di quattro *Appendici* (una Tabella riassuntiva dei principali santuari citati; una Carta geografica, eccessivamente schematica e purtroppo di scarsa leggibilità; una Tavola cronologica sinottica; due Grafici a "torta", illustranti l'uno presenza numerica dei santuari attestati nelle singole *regiones*, la classificazione dei santuari per funzione l'altro) e da un discreto apparato illustrativo (19 tavole f.t.). E' presente un indice dei siti mentre manca, inespugnabilmente, quello delle fonti letterarie ed epigrafiche (a proposito di queste ultime, spiace rilevare che, in un'opera dedicata alla *Cisalpina*, a p. 27 non si faccia menzione dell'edizione di riferimento della *lex [Rubria] de Gallia Cisalpina: Roman Statutes I*, 28, a cura di M. Crawford). Nonostante queste osservazioni, che sono prova dell'attenzione e del vivo interesse suscitati, e nonostante un *editing* forse troppo frettoloso (alcuni esempi: a p. 56, Val Maura anziché Maira; a p. 109, "linee confinarie... ad ovest" anziché "a est"; *idem* a p. 110, dove gli *Histri* risultano stanziati a ovest anziché ad est della *X regio*; a p. 129, "attraverso"; a p. 158, "Novarea" anziché Novara; a p. 169, "storico-archeologici"), l'opera costituisce non soltanto uno strumento specialistico di indubbia utilità pratica, ma, soprattutto, una tappa significativa del dibattito metodologico sugli approcci euristici e sui modelli interpretativi applicabili alle tematiche che vi vengono affrontate.

Elvira MIGLIARIO

Emanuele GRECO (Dir.), *Il santuario delle Divinità Orientali e i suoi predecessori (Sibari – Casa Bianca) : Scavi 2007, 2009-2012*. Athènes, Scuola archeologica italiana (Diff. G. Bretschneider, Rome), 2012. 2 vol. 21 x 31 cm, IX-366 p., 333 fig. et 14 pl. dépliantes sous portefeuille. (ANNUARIO DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA ITALIANA, 89, ser. III, 11, tome II, 2011). Prix : 150 €. ISBN 978-960-9559-01-0.

Ce volume constitue le rapport détaillé de fouilles effectuées de 2007 à 2011 (avec l'anticipation de quelques découvertes importantes du printemps 2012), sous la direction d'Emanuele Greco, à Sibari (com. Cassano Jonio, prov. Cosenza, Calabre) au lieu-dit « Casa Bianca ». L'endroit correspond à l'extrémité orientale de la colonie latine de *Copia*, installée sur les restes de la précédente colonie panhellénique de *Thurioi*, à son tour successeur de la grande colonie achéenne de *Sybaris* installée selon la tradition vers 720 près de la côte ionienne dans la plaine alluvionnaire formée par les fleuves Crati et Coscile. Dans le secteur de *Copia*, près de la porte orientale et le long d'un des grands axes de la ville (*plateia B*), remontant à l'aménagement urbanistique hippodaméen de *Thurioi* conservé par la ville romaine, fut découvert, sous les restes de cabanes des derniers occupants du site au V^e-VI^e siècle de notre ère, un ensemble de trois édifices. Apparemment construits en plusieurs étapes à l'époque Julio-Claudienne, vers la moitié du I^{er} siècle, ils furent détruits par un tremblement de terre dans la seconde moitié du II^e siècle. Dans la partie centrale se trouve un temple

Revolution und Ornament (Regionale Traditionen und östliche Einflüsse, Eine Ästhetik des Chaos, Eine Ästhetik des Bruchs, Eine neuattische Produktion, Das Thema der Wiedergeburt der Welt, Ästhetik und Revolution, Die Propyläen des Appius Claudius Pulcher in Eleusis). – 7. Epilog: Von der Kriese zur Wiedergeburt der Formen. – Bibliographie, Index und Bildnachweis schließen das Buch ab. Der großformatige Bildband wendet sich primär an ein ‚breites‘ Publikum, an den sog. interessierten Laien. So ist im flüssig geschriebenen Text auf wissenschaftliche Anmerkungen ganz verzichtet, die durchwegs farbigen, oft ganzseitigen Abbildungen sind von ausgezeichneter Qualität. Auch finden sich zahlreiche Denkmäler, die sonst kaum in guten Abbildungen zugänglich sind. Nicht nur wegen der guten Abbildungen ist das Buch auch für den ‚Fachmann‘ (Archäologen, Philologen und Historiker) von Interesse. Die ausgewogene Darstellung unterschiedlicher Meinungen mit Nennung der jeweiligen Forscher und das Abwägen von Argumenten machen die Forschungsgeschichte lebendig und zugleich Argumentationsweise und Diskussion zu einzelnen Monumenten oder Denkmälergattungen nachvollziehbar, etwa in den Abschnitten zum ‚Thermenherrscher‘, zur Gruppe der ‚sterbenden Gallier‘ oder zu den Megalographien von Boscoreale und der Villa dei Misteri. Bei letzteren kann der Verfasser auf eigene Vorstudien zurückgreifen. (Zur immer noch offenen Diskussion um die Santacroce-Reliefs sei die völlig neue Interpretation von S. G. Schmid, *Boreas* 30/31, 2007/08, 41–71 nachgetragen, der in dem Censusrelief Augustus und Agrippa als Censoren des Jahres 28 v. Chr. erkennt.) In den ausführlichen Zitaten antiker literarischer Quellen wird allenthalben der philologisch-philosophisch geprägte Hintergrund G. Saurons sichtbar. Der Satz „Die Geschichte [s. l. der römischen Kunst] ... ist in erster Linie die einer Begegnung zweier in vieler Hinsicht gegensätzlich erscheinenden Kulturen, in der sich schließlich [...] die griechische gegenüber der römischen durchsetzte“ (so in der Einleitung S. 9) ist vielleicht allzu scharf formuliert. Auch wenn man sich also nicht allen Interpretationen und Datierungen des Autors anschließen mag, bleibt das Buch doch nicht nur ein ausgezeichneter Bildband, sondern eine differenzierende Einführung in die kulturhistorische Situation Roms in den beiden letzten Jahrhunderten der römischen Republik. Irreführend und ärgerlich sowohl für den „Laien“ als auch für den „Fachmann“ ist gelegentlich die mangelhafte Sorgfalt bei Übersetzung, Redaktion bzw. Lektorat. Besonders auffällig und störend ist dies in den sonst sehr nützlichen Tabellen 1–3 (S. 18–22 und 45–48), auf denen die Plünderungen des Verres und die Beutegüter aus römischen Feldzügen nach antiken Schriftquellen aufgelistet sind. Da heißt es unmittelbar untereinander mal Cicéron mal Cicero, mal Luciën mal Lukian, mal Titus-Livius mal Titus Livius, mal Pline mal Plinius. Auch werden ohne erkennbaren Grund mal die antiken, mal die modernen Orts- und Eigennamen verwendet (z. B. Drepanon, aber Agrigent und Palermo). Derartige formale Schlampereien gehen natürlich zu Lasten des Verlages, nicht des Autors. Andreas SCHMIDT-COLINET

Stephen L. DYSON, *Rome. A Living Portrait of an Ancient City*. Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2010. 1 vol. 15 x 22,5 cm, XIII-467 p., 44 fig. Prix : 18 £. ISBN 978-0-8018-9254-7.

Ce livre repose sur l'idée, présentée dès le début, de considérer Rome comme un être vivant dont l'auteur tente de reconstituer le développement depuis son émergence comme centre d'un empire aux IV^e et III^e s. av. J.-C. jusqu'aux décennies qui ont suivi le transfert de la capitale à Constantinople vers 330. Il comprend douze chapitres. Le premier « Approaching the Ancient City » est en fait une introduction qui rappelle le rôle tenu par l'archéologie et l'épigraphie dans la découverte de la Rome antique et les principales étapes de celle-ci. Les six chapitres suivants déroulent chronologiquement l'histoire de la ville : « The Creation of the Ancient Megalopolis of Rome » jusqu'à la fin du III^e s. av. J.-C., « Rome after Hannibal » au II^e s. av. J.-C., « From Sulla to Octavian » au I^{er} s. av. J.-C., « The Creation of the Imperial City » sous le règne d'Auguste, « The Consolidation of the Imperial City » à l'époque des Julio-Claudiens et des Flaviens, « The Antonine City » sous les dynasties des Antonins et des Sévères. Est montrée l'évolution de l'*Vrbs* du milieu de la République jusqu'en 235 ap. J.-C., par la mise en rapport de la construction des monuments avec les événements politiques. Les chapitres 8 à 11 sont en revanche thématiques : le chapitre 8 « Neighborhoods, Pathways and Rituals » localise les quartiers d'habitation partagés entre les *domus* des riches familles et les *insulae* du plus grand nombre, mais traite aussi des édifices publics, utilitaires ou de loisirs et des rituels sociaux qui s'y déroulaient en insistant sur la meilleure connaissance de la ville par les élites en raison de leur réseau de relations qui les amenaient à la parcourir régulièrement en tous sens. Le chapitre suivant « Supply, Service and Productivity : the Urban Economy of Ancient Rome » prend une position modérée dans le débat sur les échanges commerciaux entre Rome et l'empire qui ont conduit certains à insister sur le rôle prédateur de la capitale consommant beaucoup mais produisant peu en retour : après avoir souligné l'importance du ravitaillement par les provinces de l'*Vrbs* en denrées indispensables à la subsistance et des infrastructures nécessaires, pour montrer que le rôle économique de Rome n'était pas seulement passif, l'auteur évoque en contrepoint les métiers des industries du bâtiment et toute une série d'artisanats et d'activités tertiaires liées à la présence d'un million d'habitants, qui pouvaient irradier de façon diverse sur l'ensemble des provinces. Dans le chapitre 10, « The People of Imperial Rome », l'auteur souligne à juste titre la diversité sociale et ethnique de cette population si nombreuse et fait aussi remarquer l'absence de troubles sociaux d'ampleur sur l'ensemble de l'époque impériale, explicable par les possibilités de promotion sociale. Le chapitre suivant « On the Fringe : Rome beyond the Pomerium » montre les liens étroits et complexes ayant toujours existé entre l'*Vrbs* et le *suburbium*, terme qui apparaît pour la première fois avec ses dérivés dans les textes de Cicéron, mais qui fut un concept fluctuant au gré des périodes d'expansion et de rétraction des quartiers d'habitation, la muraille dite « servienne » du IV^e s. av. J.-C. et le *pomerium*, malgré ses extensions successives, n'ayant jamais pu contenir l'*Vrbs* ni donc constituer sa frontière avec une banlieue, qui associa toujours étroitement la campagne à la ville en fournissant aux citadins les produits de l'agriculture. Le chapitre 12, « The Prelude of the Christian City » reprend le fil chronologique abandonné au chapitre 8 pour rappeler que les dernières décennies qui ont précédé l'abandon de Rome comme capitale l'ont cependant ornée de nombreux complexes monumentaux, tant édilitaires (thermes de Dioclétien et de Constantin, basilique de Maxence et temple de son fils Romulus) que triomphaux (arcs de Dioclétien et de

Constantin, largement tributaires de monuments antérieurs), dynastiques (complexe de la villa de Maxence sur la *uia Appia*) ou chrétiens (basiliques du Latran, du Vatican, de Sainte-Agnès *uia Nomentana*). Les notes des différents chapitres, nombreuses et bien documentées, sont rejetées à la fin de l'ouvrage, avant un glossaire parfois un peu sommaire des mots latins et la bibliographie riche de 753 titres, essentiellement en anglais, en italien et en français. Un index général de 17 pages facilite la consultation de l'ouvrage. On regrettera toutefois la mauvaise qualité des illustrations en noir et blanc sur le papier employé et des plans parfois obsolètes, comme celui du forum de Trajan avec le temple en position axiale, emprunté à *LTUR*. Il n'en reste pas moins que l'ouvrage est de lecture agréable et atteint l'objectif de fournir au lecteur un tableau vivant de la Rome impériale dans l'Antiquité, quand elle était la capitale du bassin méditerranéen, en montrant les évolutions selon les périodes et en s'appuyant sur tous les types de sources disponibles, archéologiques et textuelles.

Michel MOLIN

Stijn BUSSELS, *The Animated Image. Roman Theory on Naturalism, Vividness and Divine Power*. Berlin, Akademie Verlag - Leyde, University Press, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 222 p., 16 fig. (STUDIEN AUS DEM WARBURG-HAUS, 11). Prix : 79,80 €. ISBN 978-3-05-005949-5 (978-90-8728-178-6).

Se fondant sur un riche dossier de textes antiques analysés avec beaucoup d'attention et de sensibilité, mais d'une façon parfois un peu répétitive dont témoignent l'annonce systématique du plan qui sera suivi de chapitre en chapitre et la récurrence d'expressions comme « as we have seen » ou « we have seen that... », ce volume s'intéresse aux procédés utilisés par les poètes, les acteurs et les artistes pour rendre visible et animer l'image, permettre au lecteur ou au spectateur de ressentir le *pathos* d'une œuvre, d'un personnage ou d'une situation, conduire à les persuader ou de les émouvoir, ainsi qu'aux réactions exprimées devant ces créations qui, comme l'écrivait Callistrate, visaient à rendre τὸ μὴ πιστὸν ὁρώμενον. Ce type de recherche et d'analyse fait aujourd'hui florès, je l'ai rappelé à l'occasion de la sortie du livre de Gr. Zanker, *Modes of Viewing in Hellenistic Poetry and Art*, 2003 (*AC*, 75, 2006, p. 620-621) ; le voici plus particulièrement centré sur les auteurs grecs et latins de l'époque impériale et sur leur perception de ce « naturalisme » aux aspects si divers : procession de personnages portant les masques de cire des ancêtres dans la Rome républicaine, acharnement de la foule à détruire l'image d'un empereur abhorré, souci de Constance de se donner l'aspect d'une statue de dieu lors de sa visite dans l'*Vrbs*, etc. Les réactions des spectateurs devant les pantomimes ou les *munera*, comme celles des auteurs d'*ekphraseis* devant certaines créations artistiques (pour Callistrate encore, Scopas réalisant sa fameuse Ménade était ce δημιουργὸς ἀληθείας qui avait su rendre perceptible chez elle l'emprise de la mania dionysiaque) sont scrutées dans le détail afin de mettre en évidence les moyens (μίμησις, τέχνη, φαντασία) utilisés pour parvenir à cette ἐνάργεια, cette « vividness » qu'étudie alors St. Bussels (« *Enargeia* as epistemological requirement and rhetorical virtue », p. 57-80) et qui se manifeste aussi bien dans les œuvres littéraires et les discours que dans la danse, le théâtre et les spectacles (p. 83-135). Mais cette animation a parfois été considérée comme

masqués de l'eunuque Eutrope, serviteur d'Arcadius (p. 184 et 187-188). En 1992, Jean-Pierre Callu écrivait dans son introduction aux *Vies d'Hadrien, Aelius et Antonin* : « L'*Histoire Auguste* irrite certains, parce que cette continuation de Suétone ne semble guère mériter un déferlement bibliographique qui s'amplifie avec les décennies » (p. VII, t. 1, 1^e partie, éd./trad. CUF). La lecture de la remarquable monographie d'Agnès Molinier-Arbo, loin de tomber dans cet écueil, montre la nécessité des synthèses et bilans dans le domaine des études sur l'*Histoire Auguste*, où règnent dispersion et éclatement bibliographique. La publication dans la CUF de la *Vie de Commode*, suite logique à cette entreprise éditoriale, est attendue avec impatience.

Antony HOSTEIN

Antony HOSTEIN & Sophie LALANNE (Éd.), *Les voyages des empereurs dans l'Orient romain. Époques antonine et sévérienne*. Arles, Errance, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 303 p., nombr. ill. (COLLECTION LES HESPÉRIDES). Prix : 36 €. ISBN 978-2-87772-515-6.

Ce livre est le fruit de trois journées d'études organisées à Paris en 2010 et 2011 par l'équipe de recherche parisienne ANHIMA. Il traite d'un sujet au centre de l'attention des historiens depuis les travaux de F. Millar et H. Halfmann, les voyages du prince dans l'Empire et la conception particulière du gouvernement que ceux-ci impliquaient. Les éditeurs se sont donné pour objectif de compléter et d'actualiser les connaissances sur ce thème, mais ont su également encadrer la réflexion à l'intérieur d'une période significative, les dynasties sévérienne et antonine, riches en empereurs voyageurs, et d'un espace à propos duquel on possède une abondante documentation, les provinces orientales de l'Empire, du Danube et la Grèce jusqu'à la Haute Mésopotamie. Le livre est divisé en quatre chapitres, dont le premier est consacré aux *itineraria* des princes entre Rome et l'Orient. F. Chausson (p. 17-35) jette les bases des analyses ultérieures en soulignant, par une étude comparative du prince « mobile » par excellence, Hadrien, et de son opposé dans l'imaginaire collectif, Antonin le Pieux, que la staticité d'un prince est une illusion : l'empereur, même peu voyageur, changeait sans cesse de domicile dans Rome, autour de Rome et en Italie, grâce à des infrastructures aptes à faire face à ce mouvement continu. B. Rossignol (p. 37-63), faisant appel à une documentation historiographique, épigraphique et numismatique relativement riche mais hétérogène, cherche ensuite à reconstituer les différentes étapes du voyage de Verus en Orient et à en faire émerger, au-delà des objectifs purement militaires, les retombées culturelles et politiques. S. Magnani (p. 65-81) tente quant à lui d'établir, à l'aide de sources malheureusement assez minces, les itinéraires empruntés par Septime Sévère lors de ses déplacements vers l'Orient entre 193 et 202 et s'intéresse aussi aux travaux de rénovation et de réorganisation des infrastructures routières dont ces provinces furent parallèlement le théâtre. L. Bricault (p. 83-105) a enfin minutieusement reconstitué, entre autres à partir de monnaies souvent inédites, les différentes étapes du sensationnel voyage d'Héliogabale et de son bétyle vers Rome, en 218-219. La deuxième partie de l'ouvrage s'occupe elle aussi des itinéraires impériaux tout en cherchant à mettre un peu plus systématiquement l'accent sur l'impact des séjours princiers dans certaines régions sensibles de l'Orient. Le premier

article, dû à R. Palermo (p. 109-121), examine ainsi les circonstances et les enjeux de la présence romaine en Haute Mésopotamie de Trajan aux Sévères, et notamment des séjours effectifs du prince dans ces marches mouvantes de l'Empire. B. Rossignol (p. 123-133) propose une seconde étude, consacrée cette fois aux objectifs militaires, administratifs et politiques de la tournée en Orient de Marc Aurèle après la révolte d'Avidius Cassius. Insistant à juste titre sur la gravité de la crise, trop souvent minimisée par des sources favorables au prince, il explique que l'expédition permit une consolidation dynastique et une restauration de l'image de Marc Aurèle auprès des élites locales. M. Christol et Th. Drew-Bear (p. 135-153) complètent le propos en se concentrant sur les particularités du voyage de retour en 176, qui n'avait plus le caractère d'urgence de l'aller ; ils en reconstituent les principales étapes, entre autres destinées à recréer dans les cités le consensus autour de la famille impériale. Le même M. Christol (p. 155-167) présente enfin à partir des Actes des Frères Arvales une révision aussi importante que convaincante des déplacements de Caracalla dans les provinces orientales entre 213 et 215. Les deux dernières parties envisagent l'autre versant du problème, les voyages du prince du point de vue des cités et des provinciaux qui l'accueillaient. La troisième partie s'interroge ainsi sur les modalités de sa réception et la charge qu'elle impliquait. G. Frija (p. 171-180), cherche à préciser le sens de l'expression *xénos tôn autokratôn* employée par certaines inscriptions de Xanthos et de Caunos, mais faute d'une ample documentation, ne peut conclure qu'elle impliquait pour son porteur d'avoir été l'hôte du prince lors d'un passage dans sa cité. E. Perrin-Saminadayer (p. 181-192) se concentre ensuite sur le rôle joué par Hérode Atticus et le prêtre éleusinien de l'autel L. Memmius lors des passages à Athènes de Lucius Verus en 162 et de Marc Aurèle en 176 pour souligner combien les cités comptaient sur le réseau et les ressources de tels notables, garants du bon déroulement des visites princières. A.-M. Favreau-Linder (p. 193-204) examine, à partir du témoignage des *Vies des sophistes* de Philostrate, le rôle des sophistes au cours des déplacements en Orient d'Hadrien et de Marc Aurèle. L'étude d'A. Hostein (p. 205-227) sur le voyage en Asie Mineure de Caracalla en 214-215, montre enfin, grâce à une étude conjointe des monnayages provinciaux de Pergame et de Laodicée du Lykos, combien la numismatique est susceptible d'éclairer d'une lumière originale le cérémonial de l'*adventus* du Prince et d'apporter des éléments nouveaux à propos des rivalités ou des relations personnelles qui opposaient ou liaient les cités micrasiatiques. La quatrième partie a quant à elle pour thème les avantages que les provinces orientales tiraient de chaque passage du prince. L'exemple privilégié par toutes les études est celui d'Hadrien, encore guère abordé dans les autres parties. E. Guerber (p. 231-245) évalue dans quelle mesure les deux voyages d'Hadrien en Asie en 124 et 129 furent décisifs pour l'obtention par Pergame, Cyzique, Smyrne et, d'une manière un peu moins nette, Éphèse, de gratifications (néocories ou rangs de métropole). E. L. Bowie approfondit alors dans deux études séparées l'attitude d'Hadrien à l'égard de ces deux dernières villes (p. 247-261 et 263-296). Il fait ainsi le point sur les dons et les honneurs octroyés à la première en insistant sur le rôle décisif d'intermédiaire joué par le sophiste Polémon. Puis il détaille, en s'appuyant principalement sur un matériel épigraphique de grand intérêt, les bonnes relations que les Éphésiens surent établir et entretenir avec le successeur de Trajan. Il faut insister sur la grande qualité scientifique d'un ouvrage pour lequel les contributeurs ont sollicité et évalué

toutes les sources dont il disposait et fréquemment mis en valeur une documentation originale. On remarque certes que certains empereurs, il est vrai les plus significatifs (Hadrien et Marc Aurèle), sont très étudiés, tandis que d'autres sont laissés de côté, tel Sévère Alexandre, dont les expéditions ont pourtant donné lieu, depuis l'Antiquité, à des interprétations contradictoires qui auraient peut-être mérité un article. Et on aimerait quelquefois en savoir plus sur l'envers du décor, par exemple la contestation à laquelle quelques empereurs, et pas seulement dans un contexte de rébellion ou de guerre, durent faire face dans certaines cités. La première partie, appelée « de Rome vers l'Orient, de l'Orient vers Rome » aurait pu également évoquer l'incidence des voyages impériaux sur la centralité jusque-là incontestée de Rome et la perception que les habitants de la Ville avaient de la mobilité du prince. Mais il ne s'agit là que de pistes qui nous ont été suggérées par la lecture enrichissante d'un livre qui a le grand mérite de ne pas avoir cédé au mirage de l'exhaustivité pour se concentrer sur des points précis qui appelaient une analyse nouvelle, et qui est caractérisé par une harmonieuse continuité entre des études qui dialoguent entre elles et se complètent. On ne peut donc que recommander un ouvrage qui se révélera d'une grande utilité à tous les historiens spécialistes des II^e et III^e siècles de l'Empire.

Agnès MOLINIER ARBO

Barbara PFERDEHIRT & Markus SCHOLZ (Ed.), *Bürgerrecht und Krise. Die Constitutio Antoniniana 212 n. Chr. und ihre innenpolitischen Folgen*. Begleitbuch zur Ausstellung im Römisch-Germanischen Zentralmuseum 20. September 2012 bis 1. Januar 2013. Mayence, Verlag des RGZM, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, X-103 p., 71 ill. (MOZAIKSTEINE, 9). Prix : 20 €. ISBN 978-3-88467-195-5.

Le Musée germano-romain de Mayence a organisé en 2012-2013 une exposition sur le thème de la constitution antoninienne de 212 et la politique intérieure des provinces. Sans représenter un catalogue à proprement parler, cet ouvrage collectif, dénommé « Begleitbuch », a été publié à cette occasion afin de faire le point, dans un esprit de haute vulgarisation, sur la période sévérienne, Caracalla, la loi de citoyenneté et ses conséquences pour les populations, notamment gallo-germaniques. Nous lisons ainsi successivement un exposé sur la guerre de 193-197 (M. Scholz et J. Wegmann), la dynastie des Sévères (B. Pferdehirt), les rivalités fratricides de Caracalla et Géta (A. Pangerl et B. Weisser), la politique extérieure des règnes et les évolutions militaires y compris dans l'organisation des troupes (M. Kemkes, L. Rischkau, Th. Tews) pour en arriver à des études plus approfondies sur la *Constitutio* elle-même : les problèmes du papyrus-source (P. Gissensis 40) et la date de la décision (P. Kuhlmann et T. Barnes). On passe ensuite aux conséquences de l'octroi de la citoyenneté pour les habitants de l'empire : effets juridiques, notamment sur la propriété du sol mais aussi sur le mariage et la transmission du statut personnel aux enfants, les conséquences fiscales aussi puis les marques onomastiques (B. Pferdehirt et M. Scholz). Enfin il est question du monnayage de l'époque et des manipulations monétaires (J. Chameroy). Une dernière partie revient en quelque sorte en arrière et envisage les conséquences à long terme sur la romanisation avec des réflexions un peu curieuses sur une sorte de renouveau indigéniste qui serait induit par la réforme,

lecture exhaustive quelque peu fastidieuse, celui-ci n'est pourtant pas sec : il contient en effet de précieuses indications et d'intéressantes réflexions, notamment sur le lien de l'objet avec la divinité, la mode et l'usage des bijoux, les procédés de fabrication, les techniques et les métaux, les plantes, les animaux et les objets qui ont servi de motif aux bijoux. Au final, un ouvrage qui, complété par d'utiles *indices*, se révèle aussi précieux que le sujet qu'il traite.

Carine VAN LIEFFERINGE

Roberta RIZZO, *Culti et miti della Sicilia antica e protocristiana*. Caltanissetta, Sciascia, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 398 p. (TRISKELES). Prix : 30 €. ISBN 978-88-8241-387-3.

Anche se il titolo non lo indica, si tratta di un dizionario. I lemmi riguardano divinità, eroi ed eroine, figure storiche eroizzate, mostri, ninfe, demoni, personificazioni di fiumi e dunque tutto ciò che compone il variegato tessuto mitico-culturale della Sicilia antica. L'attenzione è rivolta non solo al mondo greco e romano, ma anche al primo cristianesimo e a tutti quegli apporti – indigeni, fenicio-punici e orientali – che hanno contribuito a rendere la cultura religiosa di questa regione tanto ricca quanto complessa. Le voci, in tutto 330, sono ordinate alfabeticamente e ogni lettera costituisce un capitolo, diviso in due parti. La prima contiene la trattazione, sintetica ma esaustiva, delle singole figure e la seconda le relative note con i riferimenti alle fonti e alla bibliografia. Il lavoro è stato condotto con accuratezza e risulta utile soprattutto per l'aggiornamento bibliografico. Se infatti la prima nota di ogni voce rimanda in genere a repertori, dizionari, enciclopedie e lessici di uso comune (Roscher, *RE*, *LIMC*, *DNP* etc.) le note successive tengono conto delle discussioni più importanti e dei contributi più recenti. Più di un terzo del volume è occupato dalla bibliografia, dall'elenco delle edizioni delle fonti utilizzate e dagli indici: delle voci, dei nomi, dei luoghi, delle cose notevoli. Da notare, ed è questo un ulteriore merito del lavoro, l'attenzione alle persistenze dei culti antichi nel cristianesimo primitivo e talvolta anche nel folklore di epoche successive.

Luisa MOSCATI

Anna CALDERONE (a cura di), *Cultura e religione delle acque*. Atti del Convegno interdisciplinare « Qui fresca l'acqua mormora... » (S. Quasimodo, Sapph. fr. 2, 5). Messina 29-30 marzo 2011. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-433 p., 40 pl., ill. (ARCHAEOLOGICA, 167). Prix : 170 €. ISBN 978-88-7689-272-1.

Ce volume rassemble les actes d'un colloque multidisciplinaire organisé à Messine autour d'une thématique large : l'eau, envisagée tant dans ses aspects utilitaires que sacrés ou rituels. Les contributions des trois dernières sections portent pour la plupart sur la Sicile antique, avec l'une ou l'autre incursion en Italie ou en Grèce ou vers des périodes plus récentes. – L'ouvrage est divisé en cinq sections, comprenant chacune cinq ou six articles. La première est consacrée à l'eau chantée dans les sources littéraires et mise en scène dans les mythes (M. Cannatà Fera y propose un article sur l'eau et la poésie dans la Grèce antique ; V. Andò, sur l'humidité dans la pensée médicale et biologique en Grèce classique ; S. Fornaro, sur la métaphore du

descriptions des faits commentés ou de faire apparaître l'étrangeté d'un comportement est riche d'une documentation que presque aucun autre auteur ancien ne nous a conservée vu la perte des antiquaires et notamment de Varron. John Scheid nous propose ici une interprétation tout à fait originale de l'œuvre qui rend compte de sa structure : les *Questions romaines* constituent une promenade savante et littéraire dans Rome et son plan suit le parcours dans la ville, les monuments servant de points d'ancrage à la réflexion et à la mémorisation de l'histoire. Autrement dit, et ceci explique le titre de l'ouvrage moderne, la lecture de Plutarque conduit un visiteur virtuel à circuler dans Rome de quartier en quartier et à se remémorer faits, coutumes et traditions attachés aux bâtiments les plus prestigieux. Il est évident à la lecture de la version française que l'on a fort envie de partir sur le champ dans la Ville éternelle et de s'y promener savamment le livre à la main selon l'itinéraire induit par Plutarque. Mais si l'on revient en esprit dans la bibliothèque, on reprendra aussi ces deux livres avec des perspectives moins déambulatoires et plus sévères, car le contenu des pages de Plutarque demeure, nous l'avons dit, un incomparable filon, notamment d'ordre religieux. Qui d'autre que John Scheid pouvait nous en donner une traduction précise et une exégèse pointue ? Et sur ce point il convient de distinguer les deux éditions. La version allemande est une édition savante complète avec texte grec repris de la collection Teubner (J.B. Titchener, 1935), traduction complète, et commentaire critique très détaillé appuyé sur une littérature copieuse, le tout suivi d'une interprétation de l'œuvre dans le sens de la « promenade » avec circuit et plans, bibliographie, index. La version parisienne est une mouture allégée qui accompagnera agréablement la visite de Rome, avec une traduction française bienvenue, mais pratiquement sans commentaire savant. L'historien, le philologue, le philosophe qui cherche à entrer avec un maximum d'acuité dans le texte de Plutarque et dans les us, coutumes et rituels romains, ne pourra pas faire l'économie de l'édition allemande dont les apports scientifiques précis, fouillés et riches d'une historiographie des plus utile représentent une somme considérable d'informations et de suggestions désormais indispensable : je pense en particulier aux très étranges rituels féminins. De là à les interpréter correctement ? Répondre à une question par une autre question est certes un jeu philosophique très apprécié, mais cela reste bien frustrant pour le chercheur moderne.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Dimitri KASPRZYK et Christophe VENDRIES, *Spectacles et désordre à Alexandrie. Dion de Pruse. Discours aux Alexandrins*. Traduction et commentaire par D.K. et C.V. Rennes, Presses universitaires, 2012. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 214 p., 2 fig. (HISTOIRE). Prix : 16 €. ISBN 978-2-7535-2050-9.

With this book Dimitri Kasprzyk and Christophe Vendries have provided a new translation and study of Dio of Prusa's 32nd oration. In this speech, delivered before an audience in Alexandria at the end of the first century, Dio severely criticises the Alexandrians' behaviour at musical performances and chariot races. In the introduction, the authors very briefly discuss Dio's life and work. Although our knowledge

of Dio, his works and their context has expanded much due to the steady growth in historical and literary scholarship on Dio in specific (C. Bost-Pouderon, A. Gangloff and S. Swain) and on the Second Sophistic in general (G.W. Bowersock, E. Bowie, L. Pernot and T. Whitmarsh), the Alexandrian oration still remains largely to be discovered. With this contribution, the authors have made a successful attempt to correct this situation and have revealed the thematic and literary originality of the Alexandrian oration by situating the text both within Dio's oeuvre and within modern scholarship on Dio and the Second Sophistic. In the three substantial chapters that follow the annotated translation of the oration, the authors focus on the one hand on the historical value of the text as a source of information for the sociocultural aspects of civic life in imperial Alexandria, and on the other hand on its literary value as a product of the rhetorical and stylistic practices of the period. In the first chapter Chr. Vendries discusses the dating and setting of the speech, and then shows how Dio's criticism of excessive behaviour during musical performances is connected to contemporary literary models and traditions, and to Stoic ideas on the functions of music. Turning to other literary attestations of urban unrest in Alexandria, Chr. Vendries explores the possibility that Dio was on an official mission from the emperor. Whatever the official reason for Dio's intervention may have been, it appears to have been without result as urban unrest continued to be a *leitmotiv* in later descriptions of Alexandria. The second chapter, on politics and philosophy, is written by D. Kasprzyk and consists of two parts. In the first the author shows how Dio presents the Alexandrians' preoccupation with games and their lack of interest in serious things as a vice. The only cure for this vice is education and reason. By taking on the role of philosopher and educator, Dio justifies his critical intervention. Kasprzyk also illustrates how Dio's criticism was informed by Cynic and Stoic ideas on the vices of man and by a longstanding philosophical tradition that was hostile to the masses. In the second part of the chapter, Kasprzyk vividly describes how Dio makes aesthetics coincide with and reinforce his ethical and political invective of the Alexandrians. By showing the Alexandrians how they, as spectators, have in fact become the main spectacle through their excessive behaviour in the theatre, Dio gives his speech a highly dramatic and visual dimension. In this way Dio presents the situation in the theatre as a fundamental reversal of roles: the Alexandrians who attend musical performances and chariot races have replaced the actors and competitors. In the third chapter Kasprzyk analyses several of Dio's rhetorical strategies. Particularly informative is his discussion of Dio's strategic use of various authoritative masks (e.g. poet, messenger of the gods, adviser of cities, and the philosopher-physician) and interlocutors (e.g. a Persian, a Bactrian). The masks and the interlocutors behind which Dio hides not only give greater value to his message, but are also used to introduce harsh, almost insulting, judgements without actually taking full responsibility for them. Kasprzyk argues that we should not see this as an attempt by Dio to appease his audience, but as a method to increase the effect of his invective. The employment of various interlocutors moreover amplifies Dio's criticism by showing that the Alexandrians are watched by the entire world. Kasprzyk then goes on to examine Dio's play with the genre-elements of praise and invective. Several *topoi* of praise in general and of Alexandria in particular, such as the innumerableness of its people and the beauty and quality of its harbour, are revealed by Dio as being

mere flattery. For him a true eulogy cannot have a city as subject, but only its people; men's moral and political virtues are praiseworthy, material things are not. Dio therefore refuses to praise Alexandria and presents himself as a useful orator instead of a flattering sophist in search of personal glory. Kasprzyk connects this attitude to the cynical tradition of the diatribe. The goal of the diatribe is to be useful by educating the audience. In this respect, frankness of speech, *parrhesia*, is depicted as a crucial virtue of the philosopher. Even the insult can be used as a rhetorical weapon that is justified by its usefulness, since any refusal of criticism would be harmful to the audience. According to Kasprzyk, Dio's harshness and lack of care for rhetorical precautions is not only a philosophical attitude but also a defining element of his direct and engaging style of speaking. Addressing the subject of Dio's style Kasprzyk shows that although Dio claims to adopt a simple style, befitting an educator and philosopher, he does not hesitate to employ several stylistic devices to enhance the effectiveness of his philosophical message. In the conclusion, the authors return to the socio-historical reality of the oration. Dio's criticism of spectacles and music is in part caused by the particular political and economic problems of the Alexandrians, but it is also the result of several elitist and moralistic ideas. The authors argue that the Alexandrian oration tells us above all something about Dio and his particular world-view. According to the authors it is Dio's extremely critical attitude, and the virtuosity that accompanies it, that makes the Alexandrian oration one of Dio's greatest literary successes. Especially the variety in literary devices used by Dio in the oration's construction contributes to the aesthetic value of the speech. However, as the authors rightly point out, the aesthetic value of the speech appears to contradict Dio's goal of rhetorical efficiency and his disapproval of useless eloquence. Towards the end of the speech, Dio's tone becomes more and more pessimistic and cynical. If Dio himself believed that his advice would be ignored, how can his intervention be justified as useful? Kasprzyk and Vendries suggest that the function of this speech lies less in the moral-political content it delivers, and more in the assertion of the privilege and duty of a member of the intellectual, social and political elite to guard certain moral values. In this way Dio represents himself as a defender of the most timeless Greek values. In conclusion, *Spectacles et désordre à Alexandrie* can be recommended to anyone interested in Dio of Prusa, the Second Sophistic or the sociocultural aspects of civic life in imperial Alexandria.

Thierry OPPENEER

Kai BRODERSEN, *Apollodoros. Götter und Helden der Griechen*. Eingeleitet, herausgegeben und übersetzt von K.B. Darmstadt, WBG, 2012. 1 vol. 14 x 22 cm, 200 p. (BIBLIOTHEK DER ANTIKE). Prix : 19,90 €. ISBN 978-3-534-25246-6.

The so-called *Bibliotheca* by Ps.-Apollodorus is a handbook of Greek mythology that may be dated roughly in the first to third centuries AD and that is commonly considered the most valuable mythographical compendium that has been passed down from antiquity. As a matter of fact, it is the surviving ancient mythographical work with the widest scope, tackling almost the whole of mainstream Greek myth from the marriage of Sky and Earth down to the death of Ulysses after his return from Troy, and elaborating upon the most important milestones along the way, such as the

par un aperçu des publications du professeur Lucienne Deschamps, une bibliographie accompagnant les contributions du recueil, un « Index des sources » et un « Index général ». – Bien que huit des quinze études de ce recueil concernent Virgile, je me propose de m'attarder sur les quatre études qui traitent d'Ovide : G. Puccini-Delbey montre comment Ovide, dans l'*Art d'Aimer*, les *Tristes* et la lettre de Didon à Énée (*Her.* VII), déconstruit le discours mythologico-historique courant : le poète attire l'attention sur les aspects érotiques des récits qui ont été racontés par les poètes épiques Homère et Virgile et sur la façon dont Didon regarde Énée quand elle a été abandonnée par lui. De cette manière, Ovide suscite une certaine méfiance à l'égard de l'idéologie augustéenne, bien que Puccini-Delbey ne plaide pas pour « une lecture strictement politique » (voir p. 91). Pareillement, P.M. Martin ne veut pas nommer Ovide « un opposant du régime » (voir à la p. 115) ; mais il n'échappe pas à la conclusion qu'Ovide jette le doute sur l'idéologie augustéenne, plus particulièrement sur la croyance que Mars est le père de Romulus et de Remus, sur les *Lupercalia*, sur l'enlèvement des Sabines, sur la mort de Remus et sur l'apothéose de César. Hélène Vial, qui étudie toutes les mentions qu'Ovide fait de César, juge que le déconstructivisme d'Ovide est plutôt la conséquence de son esprit d'indépendance que d'une intention de faire de l'opposition politique (voir p. 138). Quand Ovide, dans ses *Métamorphoses*, imite Virgile, il ne prouve pas seulement son indépendance comme poète, mais il entraîne en même temps la *gens Iulia* dans l'instabilité du monde des *Métamorphoses* (voir p. 136). Il fait voir à ses lecteurs l'exploitation des mythes par César et surtout par Auguste (voir p. 138) et il a l'audace de dire qu'Auguste a voulu l'apothéose de César en raison de sa propre apothéose (p. 136-137). Comme suite à la présentation concise de ces titres, je note aussi que G. Freyburger situe la prière d'Ovide à Bacchus – Liber (*Trist.* V, 3) dans le cadre de la poésie augustéenne : dans l'image qu'Ovide nous offre de Liber / Bacchus, on retrouve comme partout dans la littérature augustéenne, aussi bien des éléments d'une strate archaïque que de la strate du Liber hellénisé ; sur les mystères bacchiques, les opinions sont divergentes à l'époque d'Auguste : l'appréciation positive de Tibulle, de Propertius et d'Ovide s'oppose au jugement négatif d'Horace et de Virgile. – Je voudrais signaler encore que F. Ripoll, dans une étude très claire qui porte le titre « Encore sur le problème de la violence d'Énée », en comparant l'*Énéide* avec la *Thebaïde* de Stace, aboutit à la conclusion que Virgile n'avait pas l'intention de présenter Énée comme un héros parfait du point de vue moral, mais comme une figure qui à tous égards était une bonne référence pour Auguste : la violence à laquelle Énée succombe de temps en temps doit permettre aux lecteurs de donner une place à la violence à laquelle Auguste avait eu recours pendant les guerres civiles. Enfin, dans sa contribution « Problèmes d'exégèse et de critique verbale horatiennes » G. Liberman traite de façon captivante vingt passages des *Carm.* et des *Sat.* Willy EVENEPOEL

Gregson DAVIS, *Parthenope. The Interplay of Ideas in Vergilian Bucolic*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24,5 cm, X-181 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 346). Prix : 90 €. ISBN 978-90-04-23308-9.

Davis' volume on Vergil's *Eclogues* is a welcome contribution to Vergilian studies. The monograph is divided into nine chapters: (1) Prelude: The Poet as Thinker, (2) Framing a Dialogue on Vicissitude: The Interplay of Ideas in *Ecl.* 1, (3) *Fracta cacumina*: The Consolation of Poetry and its Limitations, (4) Vicissitude Writ Large: The Ontology of the Golden Age (*Ecl.* 4), (5) Coping with Death: The Interplay of Lament and Consolation in *Ecl.* 5, (6) Coping with Erotic Adversity: *Carmen et Amor* (*Ecl.* 2 & 8), (7) Erotic Vicissitude Writ Large (*Ecl.* 6), (8) "*Ecquis erit modus?*" The Vergilian Critique of Elegiac *amor* (*Ecl.* 10) and (9) Postlude: *dulcis Parthenope*. Each chapter is concerned either with one or two *Eclogues* with the notable exception of the first and last chapter which are respectively the introductory and concluding sections of the book. In the introductory chapter, Davis clearly spells out his intention to investigate the "epicurean substratum" in the *Eclogues*, although the venture is extremely hard; given the long established tendency between scholars according to which they fail to notice or deny the philosophical dimension which is latent in the Vergilian collection. He explains that this view is based on the superficial dichotomy between poetry and philosophy which is influenced by Plato's criticism on the poets in the *Republic*, though the examples used to revise it come from the romantic era and the visual arts. The author continues observing that Vergil's philosophical education ('*Bildung*') is also latent throughout the Vergilian literary oeuvre (i.e. *Eclogues*, *Georgics* and *Aeneid*). However, critics suggest that Vergil's dependence on philosophical sources (i.e. Lucretius) deals exclusively with language and not with subject (e.g. *Ecl.* 6.31-40). This misinterpretation is further reinforced from yet another "aestheticist critical bias" according to which research in the *Eclogues* focused and continues focusing on stylistic compositional methods ("*ars* at the expense of *res*"). Davis, on the other hand, intends to investigate the "ethical dimension" which is traced in the dialogues between the herdsmen in the *Eclogues*. The introduction continues with the author's hyphenation concerning the Vergilian rustics –according to which they are much more poets/herdsmen than herdsmen/poets– which is used in order to explain how the uneducated herdsmen can understand or even articulate Epicurean ideas. Hence, the *dramatis personae* in the *Eclogues* are concerned with the "elusive *eudaimonia*" within a bucolic frame (i.e. "bucolic scaffolding") where she has an eminent role. Davis ends the introductory chapter trying also to revise the well established view that Vergil's Arcadia is a utopian fantasy by giving a brief summary of each *Eclogue* in order to show the "dystopian picture" which is found throughout the collection; although, this so-called "dystopian picture" is hardly evident in the *Eclogues* 3 and 7 which are emphatically not discussed by Davis in the monograph. The second chapter is concerned with *Eclogue* 1 and divided in six dialogic exchanges: First Exchange: The Present Felicity of Tityrus (1-10), Second Exchange: The status of Tityrus' Benefactor (11-25), Third Exchange: The past Infelicity of Tityrus (26-35), Fourth Exchange: Meliboeus' Incomprehension (36-45), Fifth Exchange: Meliboeus' Elision of Vicissitude (46-63), Sixth Exchange: Tityrus' Antidote to Vicissitude (64-83). These exchanges exploit the interplay between Tityrus' and Meliboeus' antithetical views (i.e. "acceptance vs. rejection of vicissitude") on "how to cope with adversity" (here, the acute misfortune caused to the herdsmen due to the land confiscations). Moreover, they provide the reader with a careful and thorough interpretative analysis which is firstly concerned with Tityrus'

current felicity that is subjected to vicissitude and secondly with Meliboeus' failure to realise that vicissitude governs human affairs. In other words, the difference between the two herdsmen is not exclusively based on Tityrus' fortune vs. Meliboeus' misfortune (i.e. "from good to bad and vice versa"); instead, it is also based on their different "emotional and philosophical orientations". Tityrus' Epicurean stance against adversity is emphatically clear in the last exchange where the herdsman invites the exiled Meliboeus to a consolatory modest dinner whose menu echoes Epicurean ideas on the philosophical benefits of the simple feast; though the earlier exchanges can also confirm the *Eclogue's* epicurean "cadence", given the Epicurean allusions which run through Tityrus' and Meliboeus' dialogue (i.e. *Ecl.* 1.6-8~*DRN* 5.7-8, Meliboeus' *admiratio*~Epicurus' *ataraxia*, Tityrus' ritual sacrifices to the *iuuenis deus*~the ritual sacrifices of the Epicureans to the *Divus Epicurus* and *Ecl.* 1.79-83~*DRN* 5.1382-1387). The acute misfortune caused to the herdsmen because of the land confiscations continues to be the subject in the third chapter which is concerned with *Eclogue* 9. Yet, the subject is not anymore Tityrus' and Meliboeus' antithetical philosophical stances against adversity but its effect on the bucolic *locus* (i.e. "*fracta cacuminal*") and its concerns (i.e. music-song) that the rustics try to retrieve with song-exchanges. These exchanges contain song fragments drawn from the earlier bucolic tradition, examining in that sense the consolatory function and limitations of poetic memory. These song fragments are referred by Davis with the labels A_1 and A_2 - B_1 and B_2 , underlining the symmetrical configuration which is associated with the herdsmen's reversed order in the song-exchanges (i.e. Lycidas and Moeris~Moeris and Lycidas); and they are also characterised as "Theocritean" (A_1 and A_2) and "Vergilian" (B_1 and B_2) in order to lay emphasis on the thematic selection made by each singer/herdsman. Davis' schema aims to stress the cheerful and hopeful character that runs through the last song fragment (i.e. *Ecl.* 9.46-50 which deal with Julius Caesar's catastrophe), confirming that memory of bucolic songs, which is an Epicurean notion that reflects the recollection of philosophical (i.e. Epicurean) conversation that alleviates bodily and mental pains, can actually have consolatory function or in other words can 'cope with adversity'. Nevertheless, there is also a necessary condition: "the shared poetic performance" which the senior Moeris emphatically calls in question by confessing his "failed *mneme*", namely the inability, which is related to his age, to recall bucolic songs. In other words, the age sets not only an inner limitation to the memory of the herdsmen, but also an outer limitation to the suggested therapy (i.e. "poetic re-performance"), stressing in that sense the antithesis between the *puer* Lycidas and the *senex* Moeris concerning the way in which they deal with vicissitude. The subject of vicissitude has also considerable significance in *Eclogue* 4 which is examined in the fourth chapter where Vergil "unfolds changes of fortune that are global, if not cosmic, in scope". The analysis begins first by examining "the ontology of the Golden Age" which according to the author has a "cyclical nature" that deviates from the typical "linear model most notably represented in Hesiod's *Works and Days*". Moreover, the coming of the Golden Age is related to the mysterious child's birth. However, it is certainly not an eternal *saeculum*, but an automatically "recycled age" which is subjected to the law of vicissitude where human agency is entirely useless. The child represents the central hope for a global change from bad to good fortune which will occur through its

ethical “*Bildung*” (i.e. when it will learn what virtue is). In other words, the hopeful assumption that runs through the *Eclogue* that bad fortune would not continue forever is based on what the author calls “vicissitude writ large”. This philosophical (i.e. Epicurean) idea is emphatically evident in *Georgics* 1 and 2 which are examined by Davis to show that there is also the same “circular schema” (i.e. from Iron to Golden Age), confirming that, similarly to the ideal ruler (i.e. *puer*), the farmer can hardly understand either the *labor* or the felicity without the philosophical (i.e. Epicurean) insight (cf. the famous analogy happy farmer-happy philosopher which is emphatically articulated in *G.* 2.490-94 and constantly quoted and discussed in Davis’ monograph). The fifth chapter is the last one where acute loss is the subject under consideration. Once again, the theme is also examined through the dialogue between two herdsmen, the young Mopsus and the older Menalcas who are engaged in a song exchange which is concerned with the way in which these herdsmen are expected to deal with death. The herdsmen’s songs reflect the rhetoric of consolation since they are associated with lament (Mopsus’ song) and consolation (Menalcas’ song) on Daphnis’ death. Davis examines “the philosophical and psychological challenges” which Daphnis’ death sets to those herdsmen, trying to consider whether Mopsus’ lament for Daphnis’ death (*Ecl.* 5.20-44) or Menalcas’ consolation for Daphnis’ apotheosis (*Ecl.* 5.56-66) is the most effective philosophical stance to set a limit (*modus*) against acute loss. Mopsus’ song aims to “overvalue” death and the lament it causes to the herdsmen, foreshadowing the antithetical philosophical orientation that Menalcas’ song will have according to which death is “devalued” or even “negated” with Daphnis’ apotheosis. The so-called “Epicurean subtext” emerges not only in Menalcas’ song exchange where the reader can trace several crucial allusions to Lucretius’ *De Rerum Natura*; but, it is also more evident in the way in which each rustic receives the other’s song where the author, following Epicurean discourses on hierarchies of pleasure, recognises two antithetical types: “static and kinetic pleasure”, namely “freedom from physical pain” (Mopsus’ song) in contrast to “joy and delight” (i.e. Menalcas’ song). Davis ends the chapter associating the herdsmen’s philosophical stances against death with the subject that runs through the entire Vergilian collection (i.e. vicissitude), suggesting that Daphnis’ change from mortal to immortal status can show vicissitude; but Daphnis’ victorious change definitely puts an end to the “cyclical” which constitutes the essence of vicissitude”, as Davis nicely notices in the end of the chapter but fails to explain. In the sixth chapter the author’s analysis turns from the herdsmen’s philosophical stances against external adversity (i.e. land confiscations and the benefactor’s death) to “erotic adversity” (i.e. the resources used by rustics to mitigate amatory infelicity). Davis concentrates his attention on the amatory adversity traced in *Eclogues* 2 and 8, trying to show through epicurean doctrines the antithesis between good and bad *amor*. The examination begins with Corydon’s erotic *carmen* for the urban love object Alexis which is heavily based on Cyclops’ erotic song for the sea-Nymph Galatea. However, the author stresses only those elements in the erotic song which can show “the herdsman’s pathological mental state and the path to its alleviation, if not cure”. These elements are Corydon’s “disjointed” song, the eccentric *locus* and time where he sings and most significantly his philosophical stance against “amatory adversity”. In emphatic contrast to Polyphemus whose cure from demented love is based on the

song's "therapeutic value", Corydon's cure is achieved through "philosophical insight" used by the rustic to recognise his *amor* as *dementia* and to set a limit (*modus*) to it by neglecting his obsession with a unique love object and turning his *uoluptas* elsewhere. Corydon's "*amor-dementia*" is also evident in Damon's and Alphisiboeus' song exchanges that have also to do with "attitudes" in order to overcome erotic adversity. The author traces several common features between the erotic adversity which these rustics experience, stressing the song's efficacy which is articulated in the following triple schema: "*carmen* as discourse" (i.e. Corydon's song), "*carmen* as music" (i.e. Damon's song) and "*carmen* as magical incantation" (i.e. Alphisiboeus' song), outlining how effective or not the resources for dealing with erotic adversity are; namely, there is no extraneous *techne* (i.e. neither music nor magical incantation) which can successfully transform an unreciprocated *amatus* into a reciprocated one, but only *logos* can set a *modus* on the *amor-dementia* type by creating or redirecting the erotic desire. The next two chapters deal with the "problem of erotic pathology" examining the "*amor insanus*" and its negative consequences on human felicity in *Eclogues* 6 and 10. In the seventh chapter, the author begins with the initial lines (i.e. *Ecl.* 6.1-12) he calls "generic disavowal" that look forward to the erotic adversity traced in Silenus' song. Here, Davis concentrates on the locution "*captus amore*" and its ambiguous meaning which can signify either the author's love for his literary subject or the reader's erotic attraction for the author's literary work (i.e. "literary passion" or "*amor poeticus*"). Thus, the "ideal reader", who is emphatically characterised by Vergil as "*captus amore*", is expected to understand the oblique criticism on the "pathological sexual desire" which is the central idea in the "*erotica pathemata*" that Silenus' song will unfold; and most importantly, it is in contrast with the Epicurean "natural sexual desire" which can also explain the several Lucretian echoes traced in the *Eclogue*. Before these *erotica pathemata*, we come across a humorous bucolic scene (i.e. *Ecl.* 6.13-23) which underlines Silenus' carefree sexual liaison with the Nymph Aegle against the obsessive-unhealthy loves (i.e. *amores insani*) described in Silenus' song. The examination continues with Silenus' song and the two central subjects which according to scholars are reiterated in Silenus' love stories: love and metamorphosis. Davis deviates from this usual typology suggesting that the metamorphosis element constitutes more often the end in those erotic tales (cf. e.g. Scylla and Philomela), concluding also that the "*amores*" are the most characteristic feature in Silenus' song (cf. e.g. Pasiphae's *amor insanus* and its negative consequences on human felicity which is not only in contrast to Silenus' Epicurean sexual *uoluptas* for Aegle but also corresponds to the other Silenean love stories which are *exempla* of this *amor* type). This view is reinforced with Gallus' induction in the bucolic setting (*Ecl.* 6.64-73), given that the elegiac poet's "wandering" (i.e. *errantem*) is closely associated with the behaviour of the miserable lover who is looking in despair for his elusive love object. In other words, Gallus' *error* is originally associated with his erotic adventures and second with his enter in *Eclogue* 6 where he is expected to receive "extraordinary laurels". The eighth chapter is concerned with *Eclogue* 10 and continues to investigate the *insanus amor* subject which has already been examined in the seventh chapter. Vergil's criticism on the "unbridled elegiac *amor*" is characteristically described through Gallus' "emotional drama of fantasy-projection followed by disillusionment". The unbridled nature

of *eros* is first evident in the *Eclogue*'s initial verses (1-8) namely, in Arethusa's erotic infelicity which thematises the "unbridled sexual desire", in Arethusa's genealogy which is closely associated with the amatory context, in Vergil's "poetic *amor*" for Gallus (i.e. *meo Gallo*) and eventually in Vergil's literary gift for Gallus which is concerned with "his psychological underpinnings of the anxious-producing desire" (i.e. *sollicitos Galli amores*) within the bucolic scaffolding. Davis nicely observes that Gallus' love is analogous to Daphnis' "dysfunctional *eros*" (*Id.* 1), Corydon's "*dementia*" (*Ecl.* 2) and Damon's "*insignus amor*" (*Ecl.* 8); however, the elegiac lover's reaction to the amatory adversity is entirely different. Phoebus clearly diagnoses that Gallus' *amor* is *insanus* (cf. *Galle, quid insanis?* 22); and Pan's criticism intends to limit its insane nature (cf. *ecquis erit modus?* 28), thereby stressing the diametrical antithesis between a natural, readily fulfilled, desire and an unnatural, futile and insatiable desire or in other words "without limit" (*modus*) which had a long history in the Epicurean taxonomies concerning human desires. Hence, Gallus' insatiable desire is "anathema" for the Epicurean sage and should be limited in order to restore to him the ability to get true pleasure (i.e. '*pura uoluptas*'). However, the elegiac poet is entirely consonant with the genre which he serves, failing to adopt the philosophical solution against erotic adversity offered by Pan and entering into a naive erotic fantasy where love is characterised by him only as "*furor*". Davis' analysis continues by examining the "*amatory topoi*" traced in the *Eclogue*, confirming not only that the elegiac *amor* is transmuted in the bucolic *locus amoenus* but also that Gallus will remain subjected to it, excluding in that way any possibility to achieve "erotic *uoluptas*". The chapter concludes with a brief reference to the vicissitude subject which the author relates to Pan's rhetorical question to Gallus (*ecquis erit modus?*); since true felicity (i.e. "*uera uoluptas*") can only be obtained through cognitive insight on the nature of *eros* or in other words through a limit (i.e. "*modus, peras, finis*") on unruly loves, revealing in that way that Pan's philosophical (i.e. Epicurean) suggestion to Gallus sets in circular schema (similarly to *Eclogue* 4) the problem and its solution. The last chapter constitutes a brief synopsis of the foregoing examination, concentrating on its central subject, the alternative ways with which the herdsmen react to calamitous situations (i.e. "material dislocation" and "mental dislocation" which are correspondingly caused by land confiscations and negative love types). Davis explains that this "calamitous loss" subject is the reason for not examining *Eclogues* 3 and 7 where the calamitous loss is emphatically not in the foreground; although the third chapter deals with *Eclogue* 4 where this theme is entirely absent. Furthermore, while *Eclogues* 3 and 7 deal with the "negative effects which *invidia* has on the equanimity of the herdsmen", they are still not examined in Davis' monograph. Instead, Davis' intention is to show that the Lucretian echoes found in the *Eclogues* are not only linguistic-stylistic allusions but most significantly "systematic allusions" which are closely associated with the Epicurean school and its ethical doctrines. However, the *Eclogues* should not be characterised as a strictly "didactic" collection since Vergil, in contrast to Lucretius, cannot suggest strategies for achieving felicity but can only criticise those behaviours which exaggerate adversity and misfortune. Davis once again underlines that Vergil's philosophical studies in the Bay of Naples (i.e. "*dulcis Parthenope*") explain his familiarity with philosophical (Epicurean) ideas. These ideas can more emphatically be traced in "the 'hard

didacticism' of the *Georgics* and the epic narrative of the *Aeneid*", thus confirming that Vergil is not an Epicurean, but rather that he uses the Epicurean "*summum bonum*" as a frame of reference for his "interplay of ideas". This thorough and consistently interesting monograph will be extremely helpful for students and scholars whose research concentrates on the Vergilian bucolic collection. However, it should be read along with several other "codes" found in the *Eclogues* (i.e. bucolic vs. elegiac genre, the *locus* where singing occurs, the *umbra* motif and the *puer-senex* antithesis etc.), since the "Epicurean substratum" is certainly not the "unique interpretive code" through which we should examine the Vergilian bucolic collection, as Davis nicely observes in the end of his book.

George C. PARASKEVIOTIS

Christine RATKOWITCH, *Von der Manipulierbarkeit des Mythos. Der Paris/Helena Mythos bei Ovid (her. 16/17) und Baudry von Bourgueil (carm.7/8)*. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 105 p. (COLLECTION LATOMUS, 334). Prix : 20 €. ISBN 978-2-87031-275-9.

Avec ses *Héroïdes* (*Epistulae Heroidum*), Ovide renouvelle les mythes gréco-romains en donnant la parole aux protagonistes. Évidemment, à la suite de cette adaptation, on ne lit plus une épopée, plus ou moins objective, mais une présentation subjective des événements. En outre une partie des événements ne s'est pas encore déroulée au moment où les lettres sont situées. De cette façon, le poète non seulement se plaît à adapter le récit traditionnel au point de vue subjectif du protagoniste qui prend la parole, mais, connaissant la suite des événements (comme d'ailleurs ses lecteurs), il peut jouer avec l'ignorance du protagoniste et avec ce qu'il peut prévoir. - Après une introduction (entre autres sur les traditions divergentes concernant la guerre de Troie, aux p. 5-17), C. Ratkowitsch montre, par une analyse détaillée des textes mentionnés dans le titre de son ouvrage (respectivement aux p. 18-55 et 56-76), comment le poète augustéen Ovide et le poète chrétien du Moyen Âge, Baudri de Bourgueil, ont traité le mythe de Pâris et d'Hélène. Selon C. Ratkowitsch les détails du mythe ne sont pas seulement adaptés aux positions respectives de Pâris et d'Hélène, mais aussi aux intentions spécifiques d'Ovide et de Baudri de Bourgueil : d'une part Ovide, par un renvoi continu au récit de Virgile sur Didon et Énée, voudrait faire ressortir qu'on peut manipuler les mythes à des fins idéologiques et politiques ; d'autre part Baudri de Bourgueil, qui dans son *carm.* 154 a défendu une lecture allégorique des mythes païens, voudrait faire apparaître que Pâris et Hélène, en interprétant le mythe du *Iudicium Paridis* d'une façon littérale, ont commis une faute très grave et sont, à la suite de cette erreur, à l'origine de beaucoup de malheurs (voir les p. 67-68). Dans ses *carmina* 200 et 201, qui sont analysés par C. Ratkowitsch aux p. 77-91, Baudri donne son opinion sur l'interprétation chrétienne de la poésie païenne ; le poète y démontre entre autres que le lecteur peut tomber dans une lecture fautive même dans le cas où le poète a exprimé ses intentions d'une façon explicite. Aux p. 92 et suivantes, on trouve la conclusion du livre, la bibliographie, et un *index locorum*. Je veux signaler encore que C. Ratkowitsch, à la n. 25, esquisse une nouvelle hypothèse concernant les *Métamorphoses*, hypothèse qui joue aussi un rôle dans l'interprétation que l'auteur nous offre des *her.* 16 et 17. - Je n'ai pas l'impres-

Martin GRÜNEWALD & Stefan WENZEL (Ed.), *Römische Landnutzung in der Eifel. Neue Ausgrabungen und Forschungen*. Tagung in Mayen, vom 3. bis zum 6. November 2011. Mayence, Verlag des RGZM, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, XII-467 p., 240 fig. (RGZM TAGUNGEN, 16). Prix : 58 €. ISBN 978-3-88467-208-2.

Le Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence est l'un des plus actifs en matière d'archéologie provinciale romaine. On connaît les lourdes monographies thématiques dont nous rendons compte régulièrement (cf. Schönfelder). Ici, sous un titre uniformisateur, il s'agit plutôt d'un bilan d'activités archéologiques autour de l'occupation du sol dans l'Eifel rhénane. Il est vrai que cette zone volcanique très ancienne recèle des sols et sous-sols intéressants. On peut y pratiquer toutes les formes d'agriculture ; les argiles plastiques sont abondantes et exploitées de tout temps ; mais en plus, les basaltes, tufs, et gisements métallifères sont de qualité et constituent des productions économiquement rentables. Près d'une trentaine de contributions, parfois proches du pré-rapport de fouilles, dans d'autres cas de thématique plus vaste, montrent en tout cas une activité de terrain de qualité, outre en amont et en aval, une recherche de laboratoire très compétente. Nous mentionnerons les pierres meulières, manuelles ou industrielles, de Mayen, produit de haute qualité et d'exportation, du néolithique à nos jours ; la minéralogie des produits volcaniques ; des problématiques d'occupation du sol rural ; l'agglomération de Mayen ; le site perché voisin du Katzenberg ; des villas où l'exploitation des carrières semblent dominer la production économique ; un artisanat de la poterie multiforme y compris la production de sigillée. Les cartes de répartition montrent une densité de l'habitat remarquable dans ce « Vulcaneifel » autour de Mayen en particulier. Les gisements plombifères sont abondants dans cette région mais peu abordés ici. On sait depuis peu que la commercialisation du plomb dit « germanique » à l'époque d'Auguste part de l'Eifel autant que de la rive droite du Rhin et qu'après le repli romain sur le *limes* rhénan, la production est concentrée dans l'Eifel. Dans tout l'Eifel, y compris sur le territoire belge actuel !

Georges RAEPSAET

Empreintes. Annuaire du Musée National d'Histoire et d'Art. 4 (2011). Luxembourg, MNHA, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 112 p., nombr. ill. ISBN 978-2-87985-209-6.

Dans ce quatrième bulletin d'*Empreintes*, seuls deux articles concernent directement l'Antiquité : le premier traite d'archéologie aérienne et le second de productions céramiques. La sécheresse du printemps 2011 a été particulièrement propice à la détection de vestiges gallo-romains au Grand-Duché de Luxembourg. Jeannot Metzler dresse donc ici un bilan de cette campagne de prospection, illustré par sept clichés. Les résultats obtenus sur le *vicus* de Dalheim sont certainement les plus impressionnants : à l'est de la voie d'Agrippa, c'est tout un quartier d'habitation qui se dessine, avec une parcellisation régulière évidente. Les maisons, construites en longueur, sont séparées par des venelles et sont accompagnées de puits ou de petites constructions à l'arrière, comme cela a pu être remarqué dans d'autres *vici* (par ex. à Liberchies). Au nord, le grand bâtiment anciennement interprété comme *mansio* a été réexaminé : entouré d'un large portique, il pourrait s'agir d'un grand bâtiment public,

de type basilical. D'autres sites ont livré des résultats intéressants : la villa de « Maurefeld » à Welfrange, où tout le domaine, comprenant corps de logis, complexe balnéaire isolé, bâtiments agricoles et murs de clôture, a été appréhendé. À Mertzig et Burmerange, outre les bâtiments en dur, ce sont des structures fossoyées, de type enclos, qui sont visibles sur les clichés aériens. Un dernier site, près de Moutfort, pourrait être interprété comme un camp militaire sur base de la forme des enclos, notamment une probable entrée en *tutulus*. L'autre article, de Franziska Döwner, décrit deux vases remarquables issus des fouilles récentes du site gallo-romain de Mamer-Bertrange : une tasse à double anse portant un décor peint imitant des monstres, à possible fonction religieuse, et un pot à bec phallique en céramique dorée. Ce dernier exemplaire, étonnamment bien conservé, permet de se réinterroger sur la fonction de ces vases (apotropaïque, « biberon », ustensile de banquet ?) et sur la perception qu'en avaient les Gallo-Romains.

Nicolas PARIDAENS

Michel KASPRZYK et Gertrud KUHNLE (Éd.), *L'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule. I. La vallée du Rhin supérieur et les provinces gauloises limitrophes : Actualité de la recherche*. Actes du colloque international de Strasbourg, 20-21 novembre 2008. Dijon, RAE, 2011. 1 vol. 21 x 28,5 cm, 351 p., nombr. ill. (SUPPLÉMENT À LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EST, 30). Prix : 28 €. ISBN 978-2-915544-19-0.

Dans un tout autre domaine, celui de l'archéologie de terrain, les Actes du Colloque de Strasbourg consacré à l'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule, complètent et enrichissent en quelque sorte le propos de Millennium. Le cadre politique et culturel d'un côté ; ici la culture matérielle que révèle l'archéologie au fil de ses opérations préventives. En quelques années, le terrain a livré des données en nombre tel que notre perception de la période en est modifiée. Deux équipes de recherche œuvrant de la Champagne au Lyonnais ont réuni leurs efforts et croisé leurs compétences pour faire le point sur les réalités militaires, urbaines et rurales entre le III^e et le VII^e siècle. La zone géographique est relativement circonscrite, mais particulièrement significative de situations historiques et de contextes contrastés. L'occupation du sol dans la Champagne-Ardenne n'est pas celle du Lyonnais. Les travaux pionniers de Paul Van Ossel sur l'activité rurale continuée ou refondée des villas gallo-romaines septentrionales au IV^e siècle trouve aujourd'hui des prolongements un peu partout en Gaule. Au programme de ce bel ensemble de contributions : les *Maenianae* d'Autun attestées en 298 ; les enceintes de la ville, en particulier l'enceinte réduite, aux multiples aménagements du I^{er} au IX^e siècle ; l'activité économique au V^e siècle à Metz révélée par d'imposantes séries de sigillées argonnaises, de verre et autres catégories céramiques ; la vie et la survie du camp légionnaire de Strasbourg ; l'étonnante vitalité des campagnes à l'Est de Lyon du III^e au V^e siècle avec des réseaux d'échange toujours actifs ; de nouvelles formes d'occupation rurale en Saône-et-Loire ; des formes plus discrètes mais bien réelles de continuité en Champagne-Ardenne ; d'importants travaux militaires sur le Rhin jusqu'au milieu du V^e siècle à Breisach et Odenburg ; une tentative de chronologie de l'installation *intra fines imperii* des *foederati* ; les fours de Wiwersheim (Bas-Rhin) ; du mobilier de

typochronologie de référence en la matière, reçoivent un commentaire synthétique en quatre langues ! Peut-être n'est-ce pas – seulement – une colonie que Plancus a fondée en 43, mais une grande école...

Georges RAEPSAET

Dido FACCANI, *Die Dorfkirche St. Gallus in Kaiseraugst/AG. Die bauliche Entwicklung vom römischen Profangebäude zur heutigen christkatholischen Gemeindekirche*. Augst, Augusta Raurica, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 282 p., 15 pl., 212 fig. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 42). Prix : 62 €. ISBN 978-3-7151-0042-5.

Ce quarante-deuxième volume de la collection consacrée au site archéologique d'Augst, en Suisse, présente les résultats de fouilles menées sur l'église Saint Gall en 1960, 1961 et de 1964 à 1966 par R. Moosbrugger, H. R. Sennhauser et R. Laur-Belart. L'église se situe en bordure du Rhin, à l'écart de la colonie antique, en bordure du village actuel de Kaiseraugst. Le site est déjà occupé dès le Haut-Empire, lorsque cette partie de la ville est dévolue à l'artisanat et au commerce. Des vestiges de maçonnerie prouvent qu'au III^e siècle, un premier bâtiment en dur, sans doute profane, est construit à l'emplacement de la future église Saint Gall (état I). Dans les années 300, la construction de l'imposant *Castrum Rauracense*, dont quelques tronçons de l'enceinte ainsi qu'un égout qui la traversait ont été dégagés, provoqua la démolition partielle de ce bâtiment. Par ailleurs, un nouvel édifice, en partie sur hypocauste, a été identifié au sud de ce dernier (état II). Durant la seconde moitié du IV^e siècle, un bâtiment comportant une grande salle à abside (15 x 11,50 m) est aménagée à l'emplacement des bâtiments susmentionnés. La comparaison avec d'autres bâtiments paléochrétiens de l'Empire et les transformations ultérieures permettent d'y reconnaître une église dès cette époque (état III). Cet édifice à abside exista jusqu'aux X^e/XI^e siècles, lorsqu'il fut remplacé par une église à abside voûtée de 13,90 x 8,60 m (état IV). Les états suivants (XIV^e-XVIII^e siècles) correspondent au développement progressif de l'église Saint Gall, avec successivement, la construction d'un nouveau large chœur, l'ajout au sud d'un clocher massif en annexe et d'une sacristie à l'est du chœur (état V). Enfin, la reconstruction de la nef en 1749 et l'équipement de différents aménagements intérieurs (état VI) aboutissent à l'édifice tel que l'on connaît aujourd'hui. Suivant l'habitude de la collection, l'ouvrage est richement illustré, avec une centaine de pages dévolues à la description des structures archéologiques et une deuxième partie consacrée à la comparaison et à l'interprétation des vestiges. Un chapitre est consacré au début de la chrétienté et à l'hypothèse d'un siège épiscopal à Kaiseraugst dès 400. Le matériel archéologique ainsi que l'inventaire des structures sont présentés en annexe. On ne peut que se réjouir de cette publication de G. Faccani, illustrant l'antiquité tardive d'Augst et, plus particulièrement, la transformation du *castrum* en un centre civil et ecclésiastique. Suite à l'usurpation de Magnence (350-352/353), la fortification fut dévastée, probablement lors d'invasions germaniques. Ensuite, durant le règne de Valentinien (364-375), le *Castrum Rauracense* semble avoir subi une réorganisation majeure, notamment avec la construction près de la porte sud d'un grand édifice à absides servant sans doute de quartier général militaire. C'est à cette phase que l'on doit probablement rattacher la transformation du quartier situé en bordure de l'enceinte nord de la fortification et la

construction de la première église Saint Gall. Dans une moindre mesure, les fouilles ont également permis de préciser la nature de l'occupation de cette partie du site d'Augst avant l'implantation du *castrum*.

Nicolas PARIDAENS

Michel REDDÉ (Éd.), *Oedenburg*. Volume 2. *L'agglomération civile et les sanctuaires*. Mayence, Verlag des RGZM, 2011. 2 vol. 21,5 x 30 cm. 1 : Fouilles, 537 p. ; 2 : Matériel et Études, 294 p., nombr. ill., 5 plans dépliant, 1 CD-Rom. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 79, 2, 1-2). Prix : 70 €. ISBN 978-3-88467-189-4.

Ce second volume des fouilles d'Oedenburg (Haut-Rhin) présentent les résultats des recherches réalisées entre 1999 et 2006 dans la zone civile installée en bordure des camps julio-claudiens (pour le vol. 1, cf. notre compte rendu dans *AC*, 80, 2011, p. 661-662). Un vaste programme de prospections, fouilles et sondages a permis de déceler dans cette zone humide un espace d'agglomération civile, un quartier religieux et de nombreux restes organiques. Le présent volume fait le point sur la topographie du site en analysant les différents documents qui permettent d'en proposer une restitution. Ceux-ci sont proposés soit directement dans le corps du texte, soit sous forme d'un CD-Rom qui contient aussi des tableaux et inventaires de mobilier. La table des matières comprend les rubriques suivantes : la topographie de l'agglomération ; le sanctuaire gallo-romain ; les bâtiments au nord ; la voie n° 9 ; le quartier artisanal ; la paléobotanique ; les bois ; la paléozoologie ; la microfaune ; les monnaies du sanctuaire ; la sigillée argonnaise à la molette ; le mithraeum. La fouille elle-même ne porte que sur environ un des quelque 25 hectares d'occupation supposée, mais la qualité des analyses autorise quelques considérations générales. L'occupation humaine s'est développée dès le premier siècle autour de trois pôles : le sanctuaire qui pourrait constituer le premier ensemble daté, juste après le changement d'ère, mais n'a pas polarisé d'habitat ; le complexe militaire accompagné d'un quartier artisanal ; la route nord-sud qui semble constituer la route du *limes* structure l'agglomération sur la terrasse fluviale. Le site civil poursuit son existence bien après le départ des militaires vers 70 au moins jusqu'au III^e siècle. Au IV^e siècle, l'activité se déplace. Une fortification importante est érigée au lieu-dit Altkirch, sur plus d'un hectare, dès la période valentinienne. L'importance stratégique de cette zone rhénane entre Vosges et Forêt Noire explique la présence de plusieurs constructions militaires au IV^e siècle entre Horbourg et Breisach. Quelle fonction pour le site, au-delà de l'agglomération d'un camp, un sanctuaire ? : l'identification d'Oedenburg comme *caput civitatis* d'une hypothétique (mais improbable) cité pérégrine des Rauriques est évoquée. L'abondance et la variété des microrestes végétaux démontrent que l'approvisionnement alimentaire est large et dépasse de loin le marché local, ce qui est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une agglomération « ordinaire ». La fouille du sanctuaire est particulièrement importante. Il s'agit de la structure la plus riche, avec plusieurs temples et chapelles, dont le phasage en cinq périodes qui s'étendent sur quatre siècles est parfaitement documenté, avec y compris un dédicace épigraphique à Mercure et Apollon. Au total, les quatre volumes d'Oedenburg sont irréprochables tant sur le plan scientifique que pour le soin d'édition.

Georges RAEPSAET

Gerión, 9, 1991, p. 163-174). Also, on a more abstract level, a “contextualizing” approach needs to consider the body of laws as one of the many economic institutions governing Roman society and analyze the interaction with other institutions (see most recently Frier, B.W. and D.P. Kehoe, *Law and economic institutions*, in W. Scheidel, I. Morris and R. Saller [eds.], *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman world*, Cambridge, 2007, p. 113-143). – The third chapter discusses letting and hiring of objects (*res*), both movable and immovable property in rural and urban settings. Similar to the previous chapter, Du Plessis offers many stimulating thoughts on liability and division of labour, but sometimes fails to comprehend the consequences of his legal analysis for the economy of the Roman empire at large. For instance, he duly notes the rarity of laws establishing risk and liability in letting and hiring of commercial spaces (p. 155 and 171-172), but does not attempt to explain this phenomenon. It is in cases like this that historians applaud the willingness to introduce a “contextualizing” approach to Roman legal sources, but at the same time recognize the difficulties of combining specialized knowledge and expertise in finally assessing the relationship between Roman law and day-to-day economic transactions. Despite these minor remarks, the book offers an accessible and commendable introduction to a complex section of Roman law. Latin texts are quoted and translated, so the reader can easily follow and check Du Plessis’ analysis. The up-to-date bibliography contains references to all relevant literature and a user-friendly index of sources and subjects facilitates exploring the topics discussed. It is therefore a pity that the publisher of this interesting series devoted so little attention to typographical errors, which regularly occur and sometimes reduce the pleasure of reading through Du Plessis’ book.

Wim BROECKAERT

Monique DONDIN-PAYRE et Nicolas TRAN (Éd.), *Collegia. Le phénomène associatif dans l'Occident romain*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 312 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 41). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-067-9.

Fashioning what would become –and in many respects remains– the standard framework surrounding the Roman *collegia*, J.-P. Waltzing (in fin-de-siècle Liège) employed various forms of the word “public”. In his estimation, the *collegium* was itself “une république, une cité”, “une petite république organisée” that was liberally encouraged by the larger state apparatus until these little groups became, “peu à peu, des institutions officielles, chargées d’un service public...” (*Étude historique*, 1, p. 513-515). Throughout the intervening century of scholarship on the *collegia*, studies of “le phénomène associatif” –or “il fenomeno associativo”, as it was better known from the work of F. M. De Robertis for several decades after the 1930s– were intimately bound up in the analysis of “l’utilité publique” of collegial assembly. Accordingly, the mainly inscriptional and legal attestations of these associations have been stretched out and combed over for their implications for a broader political, economic, and social context. This present volume collects twelve papers –with one on the actual use of the word “public” in collegial texts– on the associative phenomenon, but it departs radically from most analyses in that it (notionally) addresses only those *collegia* found in the Western provinces and not in Italy or the city of

Rome itself. The overall goal of the book, as laid out in the Introduction, is to trace the role of the *collegium* as a vehicle of Romanization in certain specific regional settings. These case studies are heavily concentrated on the German and Gallic provinces, but there are also investigations of collegial behavior in parts of Iberia, the Adriatic port of Dyrrhachium, and Egypt. It seems unfortunate that a wider loom was not employed in constructing this patchwork of studies, since records attesting collegial life in, for only a few examples, Dacia, the Pannonias, Britain, or North Africa might have made this a more comprehensive study of the college “conçu comme un aspect de la ‘romanisation’”. Nevertheless, there are more fundamental problems that mar this project, many of which are unfortunately shared by any study of the *collegia* in any geographic context. Several of the papers observe that it is difficult, if not impossible, even to identify *collegia*, given the dizzying array of terminological varieties one finds in both the standard epigraphic corpora and new discoveries. S. Demougin (p. 155-164) and C. Schmidt Heidenreich (p. 165-181) point to the paucity of surviving records and their often lacunose quality in their studies of, respectively, colleges in Belgic Gaul and military colleges in the Germanies and Rhaetia. Lack of certainty concerning the identification of collegial meeting-places in Spain threatens to capsize the tentative conclusions of B. Goffaux, p. 199-219), and A. Vincent’s admission of a total absence of musicians’ associations outside Italy is somehow turned to a hopeful conclusion, namely that they “attendent sans doute, aujourd’hui encore, leur inventeur” (p. 183-198). Even when a set of evidence can be delineated, difficulties of interpretation set in. C. Freu (p. 229-246) sensibly comments that terms recording associations in Egypt are usually too vague to indicate the level or specific functions of the workers who were nominally organized within them. While epigraphy can be “prolix” (Vincent, p. 183) in respect to some groups, it can also be “souvent trop silencieuse pour apprécier pleinement leur fonctionnement” (N. Laubry, p. 123). This silence may occasionally be “un silence éloquent” (Demougin, p. 155), but it is more often the fact that the documents we possess, while suggesting their social and cultic role, “demeurent muettes sur leurs autres compétences” (Schmidt Heidenreich, p. 168). While the majority of the papers make only tentative conclusions, cautiously picking through a small (or even a hypothetical) set of documents and entering into minute investigations about whether an individual text should or should not be included, a few stretch the threads beyond what they will bear. N. Tran’s investigation of the deployment of the word *publicus* and its variants in epigraphic texts (p. 63-80) begins promisingly enough, but the mere use of this term does not necessarily prove that colleges were “fermement ancrés dans l’espace public”. It seems a fair argument that “public” did not always signify “collective”, but rather that the *collegiati* intended their actions to be viewed in public, seen plainly and evaluated in a public space. On the other hand, the documents we have were inscribed and thus, by definition, already designed for public consumption –and we should always be cautious about believing that they are fully accurate and complete records of collegial action as a result. Moreover, as the term “public” is so crucial to Tran’s argument, some mention of the practice of the *funus publicum* (of which there is a recent and comprehensive study by G. Wesch-Klein [Stuttgart, 1993]) should be made and connected to civic structures and rituals more comprehensively. K. Verboven (p. 13-46) contends that the *collegia* played a more important role in Romanizing the

Gallic and German provinces than in Iberia. However, he also argues that the connections between *collegia* and Romanization varied widely by region and that the relative absence of *collegia* in a province (Baetica, for example) does not necessarily indicate a lower level of Romanization. While the focus on regional variation is important, one should also take into account the varying levels of excavation and the fact that, by any estimate, we possess only a tiny fragment of what might have survived from any region of the empire. Using the numbers of *collegia* to draw firm conclusions about levels of Romanization, either within a province or comparatively across provinces, seems to be pushing the boundaries of the evidence, but much of the remainder of the article, investigating the college as an agent of social mobility, also seems overreaching. Nevertheless, the paper's strongest contention –and one borne out by Dondin-Payre's paper (see below)– is that the colleges “jouaient un rôle moteur dans l'intégration des élites et des populations indigènes” (p. 33). N. Laubry's analysis (p. 103-133) of inscriptions attesting burial by, or with the participation of, a college –but only “en Narbonnaise et dans les Trois Gaules”– exemplifies some of the more worrying tendencies of this volume. In the first place, even the identification of texts for his limited corpus, given the many obstacles in reading and interpreting the surviving texts, precludes any degree of certainty. Moreover, his set of 33 texts, a third of which are marked as “douteuses ou discutables”, may be incomplete. The catalog omits a text from Nemausus (*CIL* 12.3347 add.), recording a burial by a *grex Ga(llicus) Memphi et Paridis* with three men named *administrantibus*, and a text found at Vence (*CIL* 12.22) is mentioned only in two footnotes (p. 106, n. 20, and p. 117, n. 99), even though it claims a burial contribution by a *collign(ium) iuvenu(m) Nemesiorum*. Aside from the incompleteness of the catalog, the article is fundamentally flawed in its conception. One would imagine that a regional study, explicitly confined to one delineated region, should not draw on *comparanda* from Italy and Rome so often as this article does. In fact, only a comprehensive study of burial by *collegium* across the empire –or at least across Italy and the western provinces– would yield optimal results. (The paper also contains a few small errors, including “A.” for “F.” Ausbüttel on p. 103 and “*NA 2” for “*AQ 2” on p. 108, n. 35). The best of these papers, offered by F. Bérard (p. 135-154) and M. Dondin-Payre (p. 81-101), manage to make the “mute stones” cry out, drawing on a modest set of relatively similar inscriptions and offering original and plausible hypotheses on their basis. Bérard collects dedicatory and funerary monuments mentioning the members and patrons of two, or perhaps three, groups known as the *nautae Rhodanici* (sailors on the Rhône), the *nautae Ararici* (sailors on the Saône), and the *corpus nautarum Rhodanicorum et Araricorum*. Although the paper does not touch explicitly on Romanization, it focuses attention on these associations' professional activities and suggests a level of commercial acuity that is rarely attributed to the associative phenomenon. Its most interesting, if necessarily tentative, speculation is that the third group reflects “une fusion temporaire des deux *corpora*” (p. 144), perhaps to coordinate their activities in a practical sense. A temporary merger of this type would thus underscore the role of *collegia* in developing a specialization, in terms of geography, technique, or both: an intriguing line of thought that could yield further profit. Dondin-Payre's analysis of fourteen texts concerning religious *curiae* in the northwestern provinces is a model of precision, originality, and logical presentation. Addressing a group like the

curia Amratnina, she compares the well-attested *Matronae Amratnineae* in the region and surmises that *curia* was a Latin rendering of “un mot celto-germanique” (e.g. “corios”), meaning something like “armée, troupe, groupe” (p. 89, with n. 22). Drawing on a series of maps and tables classifying the inscribed names by linguistic origin, she hypothesizes that these *curiae* were means of promoting the interests of the most promising indigenous citizens “déjà engagées dans la romanisation” (p. 95). These *collegia* are therefore evidence of a dynamic fusion of native deities with Roman religious concepts and document the process of Romanization in action. One of these texts, a dedication to the god *Entarabus* and to the Genius of the *curia Ollodagus/a* (might this be a derivative of a Germanic word like “Alltag”, by the way?), represents a lost opportunity to reference the founder of collegial studies himself. Alerting readers to a newly discovered inscription from Trèves, Waltzing connected this dedication to the god *Intarabus* by a *collegium fabrum dolabrariorum* to similar *dolabrarii* in Italy. Accordingly, it would appear that Waltzing, in 1909, was already evaluating *collegia* as agents of “Romanization”, *avant la lettre*?

Jonathan S. PERRY

Jan Dirk HARKE, *Corpus der römischen Rechtsquellen zur antiken Sklaverei (CRRS)*. Teil III. *Die Rechtspositionen am Sklaven*. 2 : *Ansprüche aus Delikten am Sklaven*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 20,5 x 29,5 cm, XII-219 p. (FORSCHUNGEN ZUR ANTIKEN SKLAVEREI. BEIHEFT 3). Prix : 44 €. ISBN 978-3-515-10144-8.

Le plébiscite aquilien, dit loi Aquilia, daté du milieu ou de la seconde moitié du III^e s. av. n. è., aurait contenu trois chapitres dont le premier visait le délit consistant à tuer l’esclave d’autrui ou certains quadrupèdes. L’auteur du délit était condamné à dédommager le propriétaire. Un troisième chapitre avait en vue les dégâts matériels causés à toute espèce de *res*, donc aussi aux esclaves. Il s’avère que les deux chapitres en question avaient pour but la protection du patrimoine plutôt que la répression de la violence. La loi Aquilia était une loi de circonstance à objet limité. Les préteurs et les jurisconsultes ont dû étendre successivement le domaine des actions qui la sanctionnaient. Selon J. Harke, cette activité des juristes romains et la réflexion qui la soutient mettent en lumière la manière technique avec laquelle la jurisprudence romaine s’occupait de phénomènes quotidiens douloureux. Il est vrai que, pour ce qui est des esclaves, les aspects patrimoniaux passaient avant les aspects humains et la résolution des problèmes qui se posaient se faisait avec une impressionnante subtilité. Les textes rassemblés dans ce volume du *CRRS* concernent donc les droits qu’ont les propriétaires lorsque leurs esclaves sont victimes d’un délit : homicide, blessure corporelle, corruption de l’esclave, vol, acte de brigandage, chantage, enlèvement et autres comportements illégaux. Dans une partie intitulée « Introduction », l’auteur étudie les différents délits dont sont victimes les esclaves, les bénéficiaires des droits nés de la perpétration de ces délits, les conditions dans lesquelles ces droits sont octroyés, le contenu de ces droits. Il passe ensuite aux sanctions. La seconde partie regroupe les sources. Les textes rassemblés, traduits et commentés proviennent de la loi des XII Tables, des *Institutes* de Gaius, des *Digesta* (Ulpian semble s’être particulièrement intéressé au sujet, ainsi que Paul dans une moindre mesure), des

ancient religion, leading to the exclusion of religious questions (about theology and belief) from our inquiries. To an extent this change of perspective has been salutary, for it allows us to study the ancient world without having to stumble over the question that was central to early modern intellectuals: how did the oracles really function? Yet it would be mistaken for us, classicists, to to read Ossa-Richardson's fine book as a history of reception and of debates that we have overcome. In fact, it unearths a different type of response to oracles than the ones we are today able to contemplate. These responses rely on questions that we may have to learn to ask again: what did oracles mean for those visiting them? How can an oracle work as a religious institution? What constitutes a religious response to an oracle? And, ultimately, what does an acceptance of oracles mean for one's understanding of reality? In this way, Ossa-Richardson does not only chart early modern debates but also alerts us to some of the blind spots in modern scholarship.

Peter VAN NUFFELEN

Maria WYKE, *Caesar in the USA*. Berkeley, University of California Press, 2012. 1 vol. 16 x 23 cm, XII-306 p., 36 ill. (THE JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE). Prix : 39.95 \$. ISBN 978-0-520-27391-7.

A 2004 biography of John Wilkes Booth, the actor—and scion of a family of actors specializing in Shakespearean roles—who assassinated President Lincoln in 1865, is provocatively entitled *American Brutus*. In a nation ostensibly founded in the defense of liberty against a tyrannous king, Booth's justification of his deed with the tag (falsely attributed to Brutus) "*Sic semper tyrannis!*" resonates uniquely, and perhaps more loudly than in any other nation touched by the classical tradition. As part of a multi-year and multi-pronged approach to the *Nachleben* of Julius Caesar, even into contemporary contexts, Maria Wyke has undertaken to evaluate the dictator's legacy in the culture, both high and low, of the United States—though only in the 20th and 21st centuries. The results of this bold and original conceit are uneven, for a host of reasons, and very much more could have been done to fulfill the promise of this survey. Although it is composed of seven chapters—split into two parts labeled "Education" and "Political Culture"—*Caesar in the USA* gives the distinct appearance of a series of individual studies strung together with very little connective tissue animating the whole. In these chapters' footnotes, Wyke oftentimes acknowledges that several pages are "indebted" to the recently published work of other scholars or to someone else's suggested line of enquiry. Such an approach might have provided a sweeping panoramic vision of Caesar's image in American life, but the highest peaks of this landscape have been ignored in favor of certain low-lying areas that even Caesar would have difficulty traversing. The book even wanders far, at certain points, from the territory staked out in its title. "Caesar" is nominally taken to mean "*Julius Caesar*", though, particularly in the examples offered of "Empire" in the past few decades, it is clearly not this specific Caesar that is being referenced. I doubt that many of my compatriots could, nowadays, identify the precise achievements or failings of Julius Caesar—but then I also live in a country in which members of a political movement regularly label our elected President a "socialist" or "fascist" (or, for the more orthographically-challenged, a "facist"), in the absence of the remotest

understanding of what these terms mean. Nonetheless, it seems disingenuous for Wyke to include renderings of President George W. Bush as “Caesar”, as these images are much more obviously referencing emperors like Commodus (or at least the *Gladiator* version of same) and Nero (or Peter Ustinov’s inimitable conjuration in *Quo Vadis*). Wyke even deviates from explicitly *American* references to Caesar on several occasions, focusing considerable attention on British political cartoons and television series, French fêting of Vercingetorix, German lauding of Caesarian militarism, and Italian (and especially Fascist) emulation of *divus Julius*— in spite, it should be noted, of his less-than-optimal demise. Moreover, while it would be gratifying to believe that textbooks and school curricula captivated the imaginations of young Americans, devoting three chapters to this form of ‘reception’ surely constitutes a case of overstatement. Among the items on display at the Harry S. Truman Presidential Library in Independence, Missouri, is an essay composed by the eighth-grade future president on the theme of Shakespeare’s Portia. While the essay addresses the Portia of *The Merchant of Venice* rather than the Portia of *Julius Caesar*, one would be hard pressed to identify any lingering effects of this Shakespearean study on the young Truman’s mindset. In his estimation, Portia was “Shakespeare’s intellectual woman”, but “A person cannot live without love. ‘Love makes the world go round.’” It may be unfair to gauge Truman’s absorption of Shakespeare from this two-page essay, but American students were probably as indifferent to their teachers’ lessons, however carefully crafted, in 1899 as they were in 1999. Surprisingly, given her previous extensive work on Roman genre films, Wyke does not mention a 2002 film on *Julius Caesar* (directed by Uli Edel and with Jeremy Sisto in the title role) or—even more oddly, after her lengthy analysis of Mankiewicz’s Shakespearean film of 1953— the same director’s *Cleopatra* (1963). Rex Harrison’s Caesar bestrides the first half of the latter film like a colossus, and his memory dominates the second half, as Richard Burton’s Antony constantly tries but fails to measure up to the man displayed so prominently around Elizabeth Taylor’s throat. The most significant failing of *Caesar in the USA* is its lack of sufficient attention to the *one* brief period in American history during which Caesar’s star actually was in its ascendant, perhaps ironically: during the Truman administration (1945–1953). These years witnessed the confluence of the two dominant streams of Caesar’s legacy, namely Caesar, the popular and populist dictator, and Caesar, the military leader who seizes ultimate power. Under Truman, America’s cultural and political life amply reflected these trends—even while the small and unprepossessing man was growing into the office sufficiently to be considered, by contemporary historians, one of the country’s most successful leaders. Perhaps because of her admitted inattention to geographic and regional differences (which are especially significant with respect to “the North/South divide”), Wyke dramatically underplays the impact of Senator Huey P. Long of Louisiana, both during his lifetime and long afterward. Although he was felled by an assassin’s bullet in 1935, “the Kingfish” cast an enormous shadow, particularly in the literary creations he inspired in part or in whole. Sinclair Lewis’ brilliant novel *It Can’t Happen Here* (1935), chronicling the rise of a hypothetical American Fascist, exposed the seamy underside of homegrown, homespun folksy populism, fully the equivalent of *völkisch* fantasies in Europe. Lewis’ “Corpo” insurgent, Berzelius “Buzz” Windrip (misspelled by Wyke as “Windrup”), is the

author of a rambling autobiography called *Zero Hour*, but so close was his resemblance to Long that Lewis rushed a cable to his publishers in September 1935 deleting any reference to “the late Huey Long” while the book was in press. It was precisely Long’s style of populism that prompted a former instructor at Louisiana State University, Robert Penn Warren, to craft one of the giant figures in American literature, Willie Stark of *All the King’s Men* (1946). In both its original form and an acclaimed 1949 film version, Warren’s novel underscored the dangers of a popular figure who was essentially untrustworthy –and intimated that Americans were just as prone as Europeans to being seduced by an appeal pitched on the lowest possible level. The film was quickly followed by *A Face in the Crowd* (1957), in which a compellingly sinister Andy Griffith rises from hillbilly folk singer to politician through sheer force of will. (A remake of *All the King’s Men* –with Sean Penn as Stark and the other three principal characters played (not very convincingly) by British actors– appeared in 2006, clearly alluding to the administration of a man elected and re-elected president because many Americans felt they “could have a beer with him”.) While the populist strain in Julius Caesar’s career path seemed to find equivalents in contemporary America, the militaristic aspect of his rise to power found even more obvious parallels in the late 1940s and early 1950s. At the culmination of a protracted and vitriolic stand-off between President Truman and General Douglas MacArthur over strategy during the Korean War, Truman fired MacArthur in April 1951. At least one biographer, as Wyke notes, has called MacArthur an “American Caesar”, and yet MacArthur was only one among a number of American military leaders of this era who thought in grandiloquent terms about themselves and harbored political ambitions. General George S. Patton was inspired by Caesar (as well as by Scipio Africanus, especially when he envisioned the Battle of Zama in Tunisia), but the clearest example of the Caesar path to power seemed to be the drafting of General Dwight D. Eisenhower as the Republicans’ presidential candidate in 1952. The architect of the D-Day invasion and the invariably respected commander of Allied forces at the war’s conclusion, Eisenhower was, to all appearances, reluctant to run for any political office. Although he was courted by both the Republican and the Democratic Parties throughout 1951, Eisenhower, persuaded that his service was essential –after an indecisive armistice had been declared on the Korean peninsula– agreed to run and defeated the mild-mannered, cerebral Adlai E. Stevenson in November 1952. The prominent historian Richard Hofstadter considered the public’s choice of the “war-hero” Eisenhower instead of the “egghead” Stevenson only the most recent proof of the essential “anti-intellectualism” of American life, and he composed a book on that theme that was awarded a Pulitzer Prize in 1964. Nevertheless, in spite of the anxiety that a military leader could use his power to subvert civilian control of the military, Eisenhower would prove himself a moderate and restrained voice on the use of military force, as encapsulated in his famous warning about the gathering “military-industrial complex” in his Farewell Address in early 1961. But such a result was not anticipated by all in the anxious 1950s. Some of the background notes that resulted in Mankiewicz’s justifiably famous film were drafted in June 1952, at precisely the moment that a conquering general seemed on the verge of seizing political control of his country, perhaps “very loath to lay his fingers off” the crown offered him by Antony? Neither “the people’s dictator” nor the military

leader who, unlike Sulla, had “learned his ABCs” materialized in the 1950s, and radical reconfigurations of education in the 1960s and 1970s virtually excised Julius Caesar from the American body politic. In both temporal and cultural terms, we are very far indeed from 1778, when a command performance of Joseph Addison’s *Cato* could stoke the enthusiasm of George Washington’s soldiers. Jonathan S. PERRY

Nicola ZWINGMANN, *Antiker Tourismus in Kleinasien und auf den vorgelagerten Inseln. Selbstvergewisserung in der Fremde*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 16,5 x 22,5 cm, XIV-497 p., 55 fig. (ANTIQUITAS, REIHE 1, 59). Prix : 95 €. ISBN 978-3-7749-3811-3.

Cet ouvrage est une version révisée de la thèse que Nicola Zwingmann a présentée en 2008/2009 à l’université Eberhard-Karls de Tübingen. Le livre constitue une synthèse importante sur le tourisme antique en Asie Mineure et dans les îles proches, un travail qui, comme le souligne son auteur, n’avait été entrepris, jusqu’alors, que de manière incomplète ou, du moins, secondaire. Ainsi Nicola Zwingmann rappelle-t-elle les pages de Ludwig Friedländer, Jean-Marie André et Marie-Françoise Baslez ou, plus récemment, George Williamson, pages qui avaient le mérite d’exister mais avaient toutes en commun d’être des sections de livres aux thèmes plus généraux. *Antiker Tourismus in Kleinasien und auf den vorgelagerten Inseln* est donc la première monographie à s’intéresser exclusivement à ce sujet. D’autres régions touristiques du monde antique n’étaient pourtant pas en reste. Ainsi, l’Égypte gréco-romaine avait déjà fait l’objet d’une étude importante de Victoria A. Foertmeyer en 1989. Qui plus est, les thèmes du tourisme antique en général et, à plus forte raison, du voyage dans l’Antiquité, ont évidemment déjà bénéficié de différentes (sinon nombreuses) études sous forme de monographies. Le programme de l’étude est annoncé de manière claire par une table des matières qui n’en est pas moins détaillée, un avantage non négligeable pour qui souhaite s’informer sur certains aspects en particulier. Après quelques remarques générales sur l’historiographie et sur la notion et les cadres du voyage dans l’Antiquité, différents lieux emblématiques du tourisme de l’époque sont étudiés comme autant de “case studies”. Ils sont répartis en quatre grandes sections : les cités qui incarnent des grands événements du passé (Troie, Rhodes et Pergame), les sanctuaires ou « musées de l’Antiquité » (Éphèse, Cos et Cnide), l’héritage matériel non grec (de l’Âge du Bronze comme de l’Âge du Fer, ainsi les monuments lyciens, phrygiens, lydiens, cariens et perses) et, enfin, les éléments naturels du paysage (essentiellement les grottes). Dans les deux premières sections, le développement suit un schéma récurrent mais qui fait aussi preuve de souplesse lorsque cela s’avère nécessaire. On trouve ainsi presque systématiquement une contextualisation historique et géographique, une synthèse sur les sources disponibles, une description des attractions touristiques de l’endroit, une sous-section sur les infrastructures liées à l’activité touristique (guides, souvenirs, hébergement, prostitution, préservation des monuments, etc.) et une conclusion sous forme d’analyse visant à comprendre l’importance du lieu comme destination touristique. Ce caractère systématique du traitement des lieux (et des données en général) fait potentiellement du livre un véritable outil de travail. S’il fallait n’en retenir qu’un,

mité d'une zone de stationnement de légions ou des résidences des « Statthälter ». L'ensemble des résultats est analysé au prisme de la confrontation rigoureuse des données, ce qui permet de mettre en évidence les rythmes et les dynamiques d'implantation. La thèse de l'auteur fait bien la part des choses sans perdre de vue le contexte historique et divers facteurs tels que le dynamisme du peuplement et la perspective économique avec le souci méthodologique de l'analyse territoriale de manière à saisir les variantes locales de la divinité Silvanus, comme à Rider, qui ne bénéficiait de la présence ni des légions ni des élites administratives, ce qui rendait la ville peu attrayante pour les colons et conduisait le culte à être exercé par la population locale. Le même souci méthodologique est à l'œuvre pour mener à bien l'étude dans les *pagi*, *vici*, *canabae legionis*, et les *kastella*. Il ressort également de l'analyse que le culte de Silvanus était insignifiant dans les deux provinces de Rhétie et de Norique. La physionomie de Silvanus dans les provinces danubiennes fait également l'objet d'une analyse iconographique, où l'auteur s'attarde non seulement sur le costume et les attributs de la divinité, mais aussi sur les éléments physiques pour montrer que la dimension anthropomorphique de Silvanus fait notamment l'objet d'une triple actualisation : sous les traits d'un homme âgé à la barbe négligée, d'un jeune homme imberbe, ou encore de Pan. L'ouvrage s'intéresse également à la désignation linguistique de la divinité, notamment en étudiant les épicleses, qui sont classées en plusieurs catégories. L'épithète la plus populaire de la divinité est *domesticus*, on la retrouve au-delà des frontières d'une province. L'auteur la distingue des épithètes provinciales, caractéristiques d'une province ou d'une région en son sein, comme l'épithète *viator* attestée à trois reprises dans la partie nord-est de la province de Pannonie supérieure. Plusieurs épithètes sont attestées seulement localement, par exemple *bellator*, *saxonus*, *erbarius*, *sator*. Au-delà de ces caractères géographiques, Mihály Loránd Dészpa distingue la présence d'épithètes dites *ornantia*, comme *augustus*. Au terme de l'ouvrage, on peut regretter que certains points soient abordés plus rapidement que d'autres, comme par exemple l'état de la question dans l'historiographie ou la mise en rapport de ce culte avec les phases urbanistiques de ces provinces. Le volet épigraphique, bien analysé, aurait pu pour sa part être davantage discuté et les photographies sont peu nombreuses. Il aurait en outre été souhaitable que l'auteur fournisse davantage de cartes pour faciliter la lecture des inscriptions et des autres sources archéologiques en rapport avec Silvanus. Mais il s'agit de critiques minimales et l'ouvrage offre *in fine* une bonne analyse, dont on peut souligner à la fois l'approche et le grand intérêt, fondés sur une perception bien précise du phénomène religieux antique dans le contexte provincial avec une mise en contexte historique et archéologique, qui permet d'apporter une contribution pertinente à la question des identités, de leur définition et de leur évolution au sein de l'empire. Bassir AMIRI

Stavros FRANGOULIDIS, *Witches, Isis and Narrative. Approaches to Magic in Apuleius' Metamorphoses*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2008. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XII-255 p., 4 fig. (TRENDS IN CLASSICS. SUPPL., 2). Prix : 78 €. ISBN 978-3-11-020594-7.

Apuleius' *Metamorphoses* or *Golden Ass* remains as the only Latin "novel" that survives in its entirety, a fact that makes its interpretation extremely important for our understanding of this genre. Thus, perhaps it is not surprising that any study that claims to offer new insights into this well-loved tale is very likely to be met with intense scrutiny. No doubt, this will be the case with Stavros Frangoulidis' latest book *Witches, Isis and Narrative*. The work opens with a brief, yet informative overview of recent scholarship pertaining to the topic of magic in Apuleius' *Metamorphoses*. Frangoulidis surveys the literature and then makes a case for his own study, which takes "an in-depth look at the structural and thematic relationships on the contextual level, created by the multifarious attitudes the various characters who 'assist' Lucius in his journey adopt towards magic" (p. 5). By exploring representations of magic throughout the novel and especially their connection to themes in Book 11, he suggests that a clearer interpretation of Lucius' initiation into the religion of Isis emerges, one which supports the view that the events of Book 11 should be read as a second *Metamorphoses* for Lucius. This interpretation runs counter to recent scholarship that views Lucius' initiation in a satirical way. See e.g. Harrison, *Apuleius: A Latin Sophist* (2000) p. 238-252 and Murgatroyd, *CQ* 54, 2004, p. 319-321. In making this point, Frangoulidis distinguishes between Apuleius' representation of harmful magic performed by witches as opposed to the "positive" magic emanating from Isis in Book 11 (a clearer definition of terms and perhaps a table of citations would have been helpful). Overall, he asserts that his interpretation of the *Metamorphoses* better situates the narrative in the context of the ideal novel. The introduction ends with brief summaries of the chapters to follow. Chapter 1 offers an intertextual reading of perhaps the two best-known ass-stories from Greek and Latin literature, the Greek *Onus* often included as part of the Lucian corpus and Apuleius' *Metamorphoses*, both of which were likely dependent upon a lost Greek original. Frangoulidis here focuses on a number of scenes where Apuleius has inserted stories that diverge from the abbreviated narrative of the Greek *Onus*, beginning with Lucius' arrival at Hypata, followed by his initial encounters with magic, his wanderings, reformation, return to human form and subsequent initiation into the religion of Isis. He does not view such Apuleian insertions as arbitrary, but instead sees these encounters with magic as helping "readers to anticipate Lucius' imminent misfortune and subsequent salvation" (p. 14), a salvation that only comes via divine intervention. Chapters 2 through 5 provide much more intricate intratextual comparisons between Lucius and several other characters. In Chapter 2 Frangoulidis explores similarities and differences between Lucius and both Socrates and Aristomenes, "particularly with regard to the pivotal theme of contact with magic" (p. 48). Frangoulidis views Lucius as "the living substitute for Socrates" (p. 9), but notes that although Lucius eagerly seeks an encounter with magic, he fortuitously pursues a witch's apprentice (Photis) instead of a real witch (Pamphile), thus leaving the prospect of salvation open. Parallels between Lucius and Socrates are highlighted in this discussion, yet the author clearly understands that the relationship between the two stories is anything but simple and differences abound. Chapter 3 explores the way in which two individuals receive prophecies from the seer Diophanes. After Lucius tells Milo about his consultation with the astrologer Diophanes regarding the outcome of his journey to Hypata (which Diophanes said would win him great glory), a disbelieving Milo

responds with a story about how a merchant named Cerdo refused to fall victim to the untrustworthy prophecy of the same Diophanes. Lucius' failure to listen to Milo and follow the example of Cerdo is consistent with his naive belief in false prophecies and magic elsewhere and suggests that trouble is in store for him. Ironically, the prediction for Lucius which comes true is in line with the later prophecy of Asinius Marcellus, the priest of Osiris (11.27). Frangoulidis, however, suggests that a contrast here is intended. Diophanes, a false prophet of magic, is right merely by luck, whereas in the realm of Isis nothing occurs because of chance. In Chapter 4 Frangoulidis "treats the series of marked parallelisms, convergences and divergences" (p. 9) found within the story that Thelyphron tells at Byrrhena's dinner party the night before the Laughter festival and that of Lucius' drunken encounter with magically animated wineskins later that night outside of Milo's house. Careful attention is given to how Lucius' encounter reflects that of Thelyphron's, each of whom are depicted as victims of magic. Frangoulidis highlights a series of parallels, including a comparison of the role of Photis after the Laughter festival with that of the dead husband reanimated by Zatchlas in Thelyphron's tale. Here again, he also points out differences between the two accounts. In the end Lucius ironically acts contrary to reader expectations by fearlessly continuing his pursuit of magic, not heeding the warning tale of Thelyphron nor recognizing Photis' inability to successfully perform a magical ritual (a harbinger of things to come!). Nonetheless, Lucius, unlike Thelyphron, will only suffer temporary disfigurement, since as Frangoulidis has already noted, he does not encounter a real witch. In Chapter 5 Frangoulidis makes the case that Lucius' role in the novel's larger story parallels that of Psyche in the embedded tale of Cupid and Psyche – an observation that is not original outside of his methodological approach and emphasis on magic (p. 108-109). Whereas previous chapters explore intratextual readings for specific passages of the novel, here the analysis of this passage appears to offer an interpretive strategy for the novel as a whole, prefiguring Lucius' eventual destiny. The focal point of discussion in Chapter 6 shifts to explore the recurrent theme of how war imagery appears in various aspects of Lucius' encounter with the wineskins and reflects similar war imagery in Lucius' earlier lovemaking scene with Photis. The connection between love and war in Latin literature is attested as early as Roman comedy and remains prominent in Augustan elegy. But Frangoulidis asserts that whereas in elegy "war" in love "is meant as a witty and playful game (love is associated with peace)", in Apuleius' *Metamorphoses* "the thematics of war serves to underscore the violence encountered in Lucius' love affair with the beautiful slave girl Photis, which is linked to carnal desires" (p. 144). In essence witches are intentionally associated with forces of disorder. This representation is in stark contrast to the absence of such imagery found in Lucius' encounter with Isis in Book 11 where Apuleius redefines love by disconnecting it from previous martial images associated with witches. Following the chapter is a brief appendix exploring the connection between war, magic and love in the embedded tale of Cupid and Psyche. In Chapter 7 Frangoulidis investigates what Apuleius gains for the shaping of the narrative by exploiting Lucius' metamorphosis into an ass and concludes that it is "the most appropriate narrative device that propels the plot to its final conclusion" (p. 153). Lucius exhibits a number of traits before transformation that continue after his unfortunate encounter with magic, e.g. his *curiositas*,

stubbornness, obtuseness, lustfulness, each of these being associated with the ass in ancient literature and proverbs. The use of ass tales appears in Aesop some twenty times and just as Aesop's tales end with a moral, Frangoulidis asserts that the moral running through Apuleius' tale is "the superiority of the positive magic of Isis over the catastrophic magic of the witches" (p. 168). In the end Lucius' transformation into an ass ties in nicely to his eventual salvation and adherence to Isis in Book 11, since the ass is associated with Seth-Typhon, Isis' well-known nemesis. In many ways Frangoulidis' underlying argument for the entire book builds to a crescendo in chapter 8, when he argues that Lucius' conversion to Isis' cult in Book 11 represents an authentic, i.e. non-satirical, change from his prior adherence to magical practice. The chapter begins with a comparison of Lucius' chance arrival at Cenchreae with the events leading to his initial metamorphosis in Hypata and his myriad of wanderings and adventures. Frangoulidis makes the case that Book 11 is deliberately written in a symmetrical way with these earlier narratives by employing antithesis as a recurrent narrative device which illustrates "the vast contrast between the positive 'magic' of Isis and the catastrophic magic of the witches" (p. 175). That both episodes are framed by religious festivals with differing tones in language seems to suggest deliberate and purposeful crafting on the part of the author. In chapter 9 Frangoulidis attempts to situate Apuleius' *Metamorphoses* in the category of the idealistic novel, but also asserts that it takes the genre in new directions, altering the typical plotline of the romance plot "by introducing a model of marriage between the mortal (Lucius) and the divine (Isis)", p. 12. The analysis here, however, is speculative by nature given the scarcity of parallels from the Latin tradition. The chapter is followed by an appendix that discusses "how the Ploiaphesia ritual that marks the launching of Isis' ship serves as the visual representation of Lucius' metamorphic change and his initiation into a renewed life" (p. 217). Frangoulidis has put together an extremely well-written and thought-provoking study that takes a primarily intratextual approach. Although *Witches, Isis and Narrative* will likely not sway critics who continue to see Lucius as a dupe and prone to new religious schemes in Book 11 (especially since Frangoulidis' rebuttal is at times rather abbreviated, see e.g. p. 200-202), it will be of great interest to scholars of Apuleius' *Metamorphoses*, the ancient novel, magic, and the religion of Isis.

Richard L. PHILLIPS

Bernard MEES, *Celtic Curses*. Woodbridge, The Boydell Press, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, VII-229 p., 12 ill. Prix : 60 £. ISBN 978-1-84383-457-1.

La magie antique est aujourd'hui très à la mode, non seulement en Orient mais aussi en Gaule. Songeons à nombre de publications récentes (cf. AC, 81, 2012, p. 354-356) ou aux découvertes spectaculaires de *turibula* inscrits à Chartres (publiés et commentés dans la revue *Gallia*, 67, 2010). Un des aspects récemment développés réside dans la mise en évidence des pratiques magiques, tant positives que négatives, dans le monde occidental, notamment gallo-romain, qui ont attiré l'attention sur certaines inscriptions magiques gauloises déjà connues, convoquées pour justifier l'existence d'une magie indigène qui ne devait pas tout, comme on le pensait d'abord, aux importations égyptiennes. Le propos de l'ouvrage de B. Mees est de rechercher

rôle que peuvent avoir joué certaines caractéristiques naturelles ou culturelles dans le paysage pour la formation de communautés ethniques. Le débat est ouvert avec la reconstitution de la « fondation » de Rome élaborée par Andrea Carandini à la suite de ses recherches au Palatin. Cette tentative, par un archéologue, de combiner les données matérielles avec les témoignages écrits, comprenant beaucoup d'éléments mythologiques et légendaires, est assez controversée et n'a certainement pas encore réussi à convaincre tous les historiens. La vision de Carandini sur la naissance de Rome et la transformation du territoire en un paysage urbain est présentée ici en forme très abrégée et est suivie de quelques commentaires critiques. Dans les articles suivants sont examinées les problématiques autour de l'ethnogenèse et de l'identité ethnique dans plusieurs parties du versant nord de la Méditerranée, commençant en Asie Mineure au *Panionion*, épicerie de l'ethnie ionienne, passant par la Grèce et de l'Italie, pour aboutir à l'extrémité NO de la péninsule ibérique. Toutefois plus de la moitié des contributions concerne l'Italie, du sud au nord, tout d'abord l'extrémité SE de la péninsule, où on peut constater comment l'identité des colons grecs et des communautés indigènes se reflètent dans le paysage du Salento. Puis c'est l'ethnogenèse des *Pentri* et *Frentani* dans le Molise qui est épluchée. Suivent plusieurs contributions concernant les Latins, les Sabins et les peuples voisins, où sont examinés entre autres l'ethnicité comme un instrument pour la création d'entités politiques, le rôle des sanctuaires dans la construction d'une identité ethnique et la formation de frontières. L'identité ombrienne est retracée dans le bassin de Gubbio, dans une tentative de concilier la documentation épigraphique, en l'occurrence les *tabulae Iguvinae*, avec les données topographiques et archéologiques. En Italie du Nord, les exemples examinés sont les habitats vénètes d'Este et de Padoue. Dans les derniers articles se sont les extrémités SE et NO de la péninsule ibérique qui constituent le point de mire. À partir de données fournies surtout par les recherches archéologiques sont abordés certains aspects de l'ethnicité, telle la relation entre identité ethnique et structures politiques ou différents types de délimitations territoriales. Dans la partie SE de l'Espagne, la situation est parfois compliquée par la présence coloniale phénicienne et la coexistence de différents groupes ethniques sur un même territoire. En fin de volume, l'ensemble des contributions est placé dans une perspective plus large. Les différentes contributions sont précédées par une énumération de « mots clefs », mais peut-être aurait-il été utile d'y ajouter aussi un résumé dans une langue continentale, comme les « abstracts » en anglais que l'on trouve généralement dans les actes de colloque sur le continent.

Frank VAN WONTERGHEM

Simonetta ANGIOLILLO, Marco GIUMAN & Chiara PILO (a cura di), *Meixis. Dinamiche di stratificazione culturale nella periferia greca e romana*. Atti del Convegno internazionale di studi « Il sacro e il profano » Cagliari, Cittadella dei musei, 5-7 maggio 2011. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 255 p., 63 pl., ill. (ARCHAEOLOGICA, 169). Prix : 130 €. ISBN 978-88-7689-270-7.

The topics of “interactions between different cultures” and “liminality” in the ancient Mediterranean, often in connection with other *à la page* issues, such as “ethnicity”, “cultural identity” and “hybrid societies”, have been objects of numerous

investigations in recent years. The volume edited by S. Angiolillo, M. Giuman and C. Pilo, published by Giorgio Bretschneider in 2012, represents one of the latest examples of this fortunate trend and has the merit of approaching the topic from a combined perspective: the study of the cultural mixture (i.e. *meixis*) in the periphery of the Greek and Roman world. The book collects the proceedings of a conference held in Cagliari in 2011 as part of a wider research project (PRIN) on “*Il barbaro e il sacro. Fonti, spazi, monumenti, oggetti, immagini dei santuari indigeni della periferia greca*”. The first good mark is the timing of publication: in one year the editors succeeded in producing an accurate volume, containing high standard contributions. The fourteen papers, to which M. Torelli’s conclusions should be added, explore from an archaeological perspective how cultural (mainly religious) interactions between civilizations can be expressed. P. Xella (p. 1-17) interprets the Phoenician *tophet* not as a necropolis, but as a cult place where sacrifices of infants were performed as a residual persisting in some remote areas of Mediterranean and resulting from the contacts between Phoenicians and Jews. M. Giuman and C. Pilo (p. 19-36) focus on the spread and use in Etruria of the Attic *kyathos* produced in the Ceramicos. Their investigation concerns not only the iconography of the vases, whose images seem to reflect the taste and culture of the Etruscans for whom the vases were meant, but also the first possible places of destination of these artefacts, very likely Vulci and Orvieto. M. Minoja (p. 37-47) reflects on Campanian black figures pottery produced by Etruscan ceramists, who merged their expertise with local indigenous elements. The contribution of F.-H. Massa-Pairault (p. 49-64) on the Tomb of the Pygmies’ wall paintings offers a new reading closely connected with the history, society and civic order of Tarquinia between the end of the 5th and the beginning of the 4th century BC. E. Lippolis (p. 65-88) looks at the cult activity at the site of Saturo in the area of Tarentum, spotlighting two main sanctuaries, the *Athenaion* and the shrine of Aphrodite *Basis* and Gaia, both merging local and Greek elements. One of the most interesting papers, and the only one written in a language other than Italian, is by A. Olmos, C. Rueda, A. Ruíz, M. Molinos, F. Gómez and C. Rísquez, who present the impressive results from the archaeological excavations of a 1st century BC tomb of a princess in Piquía, South Spain, perhaps to be identified with the town of Urgao Alba mentioned by Plinius (p. 89-104). Unlike the first six papers, which investigate aspects of cultural interactions in Phoenician, Jewish, Greek, Etruscan, early Italian, Western Greek and Iberian societies, those included in the second part of the volume belong to the same geographical area: ancient Sardinia. These eight papers, ranging from Nuragic time to the Roman Republic, fit perfectly with the topic of periphery, as ancient Sardinia has been relegated to a marginal, almost neglected, topic in modern studies. The novelty of these papers is to cast light into new materials and to discuss old evidence according to a modern perspective. P. Bernardini (p. 105-121) opens the section, by offering a study on the sculptures of Monte Prama, which he ascribes to Nuragic culture. He, then, points out that these are probably to be connected with influences of Myceneans and other Eastern cultures. M.R. Manunza and D. Artizzu (p. 123-132) publish, here for the first time, the archaeological results of the excavation of the Nuragic sanctuary in Bruncu Magumu nearby Sinnai, dating to the 1st and 2nd Iron Age. A. Stiglitz (p. 133-151) explores the diffusion and the nature of the cult statuette of the goddess Bes in Sardinia, pointing to a particular votive context dating

to the 4th-3rd century BC. Very interestingly S. Angilillo's paper (p. 153-171) studies the onomastics in a few Roman Republic funerary *stelae* found between the modern towns of Sassari and Oristano, in which Latin, indigenous and Punic elements are indissolubly merged. What emerges is a population so mixed and interconnected, that it is not possible to single out specific characterising elements to be interpreted singularly, but the data should be read as a whole, as a part of a more complex system stratified in the course of the time. R. D'Oriano and G. Pietra (p. 173-188) offer a re-exam of all the evidence useful in studying diachronically a few temples and cults in Olbia, whose investigation shows various levels of cult stratifications. G. Manca di Mores' paper (p. 188-203) focuses on workers employed in the manufacture of the architectonical terracottas of the temple of Sardus Pater in Antas, and pointing out their mixed nature of Roman-Italic people using late Hellenistic moulds. M.A. Ibba's contribution on the sanctuary of via Malta at Cagliari re-examines not only the reports of old excavations, but also material evidence found in the site in order to appraise the significance and features of a sanctuary with a very peculiar Hellenistic-Italic planimetry (p. 205-215). The last paper, E. Trudu's (p. 217-236), aims at changing the prejudicial opinion according to which the core of Sardinia, the central-eastern region, resisted to Romanization till very late. Using the sanctuary of Bidoni as a case study, Trudu demonstrates that the introduction of Roman religious elements dates as early as the 3rd century BC. Although the volume lacks an introduction, explaining the objectives of the conference and of the editors, the overall structure and sense of the book is clarified by M. Torelli's plain conclusions (p. 237-255). Indeed, the word "conclusions" do not express appropriately the contents of his intervention, which rather introduces, completes, comments – not without critical remarks –, and gives strength, through comparisons and further evidence, to all fourteen papers. In this sense, the book is a useful tool, which supplies new data and observations on the archaeology of periphery and multiculturalism, with a special focus on ancient Sardinia. A nice apparatus of sixty-three plates of pictures, drawings and maps enriches the volume, which is carefully edited – no typos or evident mistakes can be found.

Jessica PICCININI

Santo PRIVITERA, *Principi, Pelasgi e pescatori. L'Attica nella Tarda Età del Bronzo*. Athènes, Pandemos – Scuola Archeologica Italiana, 2013. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, 176 p., 98 fig. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 7). Prix : 60 €. ISBN 978-88-87744-48-4.

Comme l'écrit J.B. Rutter dans sa préface à ce volume, le travail de S. Privitera sur l'Attique mycénienne offre le modèle de ce que devraient être de telles synthèses régionales, qui sont désormais un impératif pour la recherche dans les prochaines années. Fondé sur un dépouillement exhaustif des données archéologiques, un examen direct des sites et d'une partie du matériel, ce travail débouche sur une synthèse d'archéologie historique de première importance. L'ouvrage est articulé en deux parties : analyse des données par périodes (p. 15-55) et catalogue topographique

Greek with an Italian translation. Three *indices* round off the volume. It is beyond any doubt that Fenoglio's meticulous work is a major documentary contribution to the very flourishing field of ancient grammaticography, lexicography, and philology. In this context, it is notable that Brill's new *Encyclopaedia of Ancient Greek Language and Linguistics* contains a strikingly large number of entries devoted to ancient text-based scholarship, thus suggesting a converging trend between Ancient Greek linguistics proper on the one hand and the historiography of Ancient Greek linguistics and scholarship on the other. Although the volume under consideration does not aim at interpreting and synthetizing Eustathius's use of grammatical terms, both the bibliography (containing more than 250 entries) and the footnotes testify to the author's wide reading, also in the recent scholarship. As the author is well-aware (p. x), the usefulness of the work could be improved considerably in different respects. After confronting the grammatical terms found in Eustathius's commentary to the *Iliad* (which would only be a very time-consuming job, had Keizer and Van der Valk not done already much of the spadework in this respect), one could think of integrating the entire body of entries into an online and interlinked database, thus creating much better heuristic possibilities. One can only hope that such a project would materialize soon, as it will cast a unique light upon the history of linguistics and textual scholarship.

Toon VAN HAL

Virginia FABRIZI, *Mores veteresque novosque : rappresentazioni del passato e del presente di Roma negli Annales di Ennio*. Pise, ETS Ed., 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 252 p. (PUBBLICAZIONI DELLA FACOLTÀ DI LETTERE E FILOSOFIA DELL'UNIVERSITÀ DI PAVIA, 125). Prix : 22 €. ISBN 978-88-4673454-9.

Le début du siècle semble favorable, en Italie en tout cas, aux études sur les *Annales* d'Ennius. On se souviendra notamment de l'édition monumentale en quatre volumes (texte critique et commentaire) qu'Enrico Flores et son équipe ont publiée chez Liguori à Naples entre 2000 et 2006. Voici aujourd'hui, sous la plume de Mme Fabrizi une très importante étude, version revue du doctorat qu'elle a présenté en 2009 à l'Université d'Udine. Comme l'indique le titre, cette chercheuse, particulièrement intéressée par le problème des « représentations », explore les mécanismes utilisés par Ennius pour transposer sur le plan épique et héroïque le lointain passé de Rome et le présent du poète « aux trois cœurs ». Chacun des chapitres aborde une section particulière des *Annales*, jugée significative en la matière. Le premier (p. 31-71) est consacré à ce qu'on appelle la « légende troyenne » des origines de Rome, c'est-à-dire les événements liés à l'arrivée d'Énée en Italie (livre I). Mme Fabrizi montre le rôle crucial que joue dans l'interprétation d'ensemble de l'histoire romaine cette section consacrée à *l'incontro fra popoli alle origini di Roma*. Le deuxième chapitre (p. 73-117) traite de la fondation de Rome (livre I toujours) et en particulier de la représentation du roi Romulus (*la costruzione di un eroe politico*). Les chapitres suivants étudient des sections racontant des événements du passé récent, voire des événements contemporains. Le troisième (p. 119-150) analyse le récit (livre VI) de la guerre contre Pyrrhus où l'on assiste à la naissance d'un nouveau type de héros (*Vecchi e nuovi eroi : la guerra contra Pirro*). Le quatrième examine quelques récits

liés à la Seconde Guerre Punique (livres VII-IX) : il montre en particulier comment « le code épique auquel se référerait Ennius lui permettait d'élever le conflit aux dimensions héroïques de la Guerre de Troie, plaçant ainsi la Rome victorieuse au centre à la fois de l'histoire et de la tradition épique » (*Roma al centro della storia [e dell'epica] l'ascesa al potere mondiale*). Le cinquième et dernier chapitre (p. 179-204) est consacré à la conquête d'Ambracie par M. Fulvius Nobilior (livre XV). Mme Fabrizi y analyse quelques aspects du rapport entre la réécriture des événements historiques, la politique romaine et la transformation des canaux de la mémoire culturelle entre les III^e et II^e siècles a. C. (*Ercole e le Muse : la conquista di Ambracia negli Annales*). La conclusion (p. 205-208) est suivie d'une liste d'abréviations (p. 209-210), d'une copieuse bibliographie (p. 211-235) et d'un index des passages cités (p. 237-252). Cet index est particulièrement précieux vu le nombre élevé d'auteurs utilisés, parmi lesquels se détachent naturellement Homère et Virgile. On est en présence d'un ouvrage très soigné qui ravira notamment ceux qui s'intéressent aux techniques qui permettent à un poète d'utiliser avec succès les concepts culturels et politiques de son monde pour colorer les événements de son temps et de son passé, même lointain.

Jacques POUCKET

Marion FAURE-RIBREAU, *Pour la beauté du jeu. La construction des personnages dans la comédie romaine (Plaute, Térence)*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 447 p. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE LATINE, 75). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-32889-8.

Normalienne et agrégée de lettres classiques, Marion Faure-Ribreau est l'auteur d'une thèse de doctorat en lettres latines, rédigée sous la direction de Florence Dupont et soutenue en novembre 2010 à l'Université de Paris 7, où elle enseigne actuellement. – Influencée par les travaux modernes menés depuis quelques décennies sur la « crise du personnage dans le théâtre » contemporain, elle a mené une réflexion approfondie et originale pour « revisiter » le statut du personnage chez les deux plus grands auteurs de la *palliata*, Plaute et Térence, remettant notamment en question l'approche psychologique traditionnelle du personnage vu comme « un être de fiction doté de sentiments dont le spectateur suivrait, comme dans un roman, l'histoire ». – Son travail s'organise autour de trois axes principaux, résumés par trois mots rythmant en quelque sorte les étapes essentielles de sa démarche. Le premier est « *persona* » (p. 19-163). Dans ce théâtre, en effet, le personnage relève d'une figure conventionnelle, la *persona* (rôle, ou emploi codifié) : « chaque personnage de la comédie correspond à un rôle et obéit au code que lui impose ce rôle, code qui concerne sa gestuelle, sa voix, mais aussi son aspect physique, qui le rend immédiatement reconnaissable » (p. 21). – Le deuxième est « personnage ? » (p. 165-324). Pour qu'on puisse parler de personnage, il faut que la *persona*, avec ses traits conventionnels, soit actualisée, qu'elle reçoive un nom et une identité, qu'elle soit insérée dans une histoire. Un personnage comique est construit par l'actualisation d'une *persona* grâce à un jeu subtil et particulier de variations. Il ne se définit pas comme « individu de fiction », mais comme « construction scénique », comme « mise en jeu d'une *persona* ». La seconde partie du livre étudie ainsi, à travers l'étude de

liés à la Seconde Guerre Punique (livres VII-IX) : il montre en particulier comment « le code épique auquel se référerait Ennius lui permettait d'élever le conflit aux dimensions héroïques de la Guerre de Troie, plaçant ainsi la Rome victorieuse au centre à la fois de l'histoire et de la tradition épique » (*Roma al centro della storia [e dell'epica] l'ascesa al potere mondiale*). Le cinquième et dernier chapitre (p. 179-204) est consacré à la conquête d'Ambracie par M. Fulvius Nobilior (livre XV). Mme Fabrizi y analyse quelques aspects du rapport entre la réécriture des événements historiques, la politique romaine et la transformation des canaux de la mémoire culturelle entre les III^e et II^e siècles a. C. (*Ercole e le Muse : la conquista di Ambracia negli Annales*). La conclusion (p. 205-208) est suivie d'une liste d'abréviations (p. 209-210), d'une copieuse bibliographie (p. 211-235) et d'un index des passages cités (p. 237-252). Cet index est particulièrement précieux vu le nombre élevé d'auteurs utilisés, parmi lesquels se détachent naturellement Homère et Virgile. On est en présence d'un ouvrage très soigné qui ravira notamment ceux qui s'intéressent aux techniques qui permettent à un poète d'utiliser avec succès les concepts culturels et politiques de son monde pour colorer les événements de son temps et de son passé, même lointain.

Jacques POUCKET

Marion FAURE-RIBREAU, *Pour la beauté du jeu. La construction des personnages dans la comédie romaine (Plaute, Térence)*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 447 p. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE LATINE, 75). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-32889-8.

Normalienne et agrégée de lettres classiques, Marion Faure-Ribreau est l'auteur d'une thèse de doctorat en lettres latines, rédigée sous la direction de Florence Dupont et soutenue en novembre 2010 à l'Université de Paris 7, où elle enseigne actuellement. – Influencée par les travaux modernes menés depuis quelques décennies sur la « crise du personnage dans le théâtre » contemporain, elle a mené une réflexion approfondie et originale pour « revisiter » le statut du personnage chez les deux plus grands auteurs de la *palliata*, Plaute et Térence, remettant notamment en question l'approche psychologique traditionnelle du personnage vu comme « un être de fiction doté de sentiments dont le spectateur suivrait, comme dans un roman, l'histoire ». – Son travail s'organise autour de trois axes principaux, résumés par trois mots rythmant en quelque sorte les étapes essentielles de sa démarche. Le premier est « *persona* » (p. 19-163). Dans ce théâtre, en effet, le personnage relève d'une figure conventionnelle, la *persona* (rôle, ou emploi codifié) : « chaque personnage de la comédie correspond à un rôle et obéit au code que lui impose ce rôle, code qui concerne sa gestuelle, sa voix, mais aussi son aspect physique, qui le rend immédiatement reconnaissable » (p. 21). – Le deuxième est « personnage ? » (p. 165-324). Pour qu'on puisse parler de personnage, il faut que la *persona*, avec ses traits conventionnels, soit actualisée, qu'elle reçoive un nom et une identité, qu'elle soit insérée dans une histoire. Un personnage comique est construit par l'actualisation d'une *persona* grâce à un jeu subtil et particulier de variations. Il ne se définit pas comme « individu de fiction », mais comme « construction scénique », comme « mise en jeu d'une *persona* ». La seconde partie du livre étudie ainsi, à travers l'étude de

nombreux cas ou situations, « le mécanisme de construction du personnage de *palliata* et son fonctionnement » (p. 165). – Le troisième mot est « *ludus* », le mot qui désigne le jeu (p. 325-417). Pour compléter la définition du personnage, il faut encore prendre en compte la figure de l'acteur qui joue le personnage sur scène. Et on connaît la volonté de la comédie latine de rompre l'illusion comique : « adresses directes au public, apartés, commentaires internes au dialogue sur le jeu des personnages, mises en relief d'apparentes incohérences ou absurdités dans le scénario, autant d'éléments qui instaurent une connivence entre la scène et la salle, au détriment de l'intrigue. » Le spectateur doit être persuadé qu'il voit et écoute une comédie. – Pour Mme Faure, la comédie latine est un jeu mettant en scène des personnages de convention, dans une construction située dans un monde grec artificiel et sans référent réel dans la vie des spectateurs romains. Ce n'est pas une imitation de la réalité offrant au spectateur une « tranche de vie ». – Ce bref résumé ne peut malheureusement pas rendre compte de la richesse et de la minutie d'un ouvrage très clair, bien structuré, sans jargon inutile, où chaque démonstration est illustrée de nombreux exemples et appuyée par des textes toujours traduits. Cette étude, qui jette un regard nouveau sur la *palliata*, rendra de grands services aux lecteurs intéressés par le théâtre latin et par le théâtre en général. Elle est suivie d'une riche bibliographie (p. 419-427) et de deux index, un *index locorum* (p. 431-439) et un *index personarum* (p. 439-442).

Jacques POU CET

Luciano LANDOLFI, *Simulacra et pabula amoris. Lucrezio e il linguaggio dell'eros*. Bologne, Pàtron, 2013. 1 vol. 15 x 21 cm, 225 p. (TESTI E MANUALI PER L'INSEGNAMENTO UNIVERSITARIO DEL LATINO, 127). Prix : 18 €. ISBN 978-88-555-3224-2.

La partie finale du quatrième livre du *De rerum natura* de Lucrèce, à savoir les vers 1030-1287, porte sur la sexualité et l'amour passionnel. Le poète insiste, en premier lieu, sur les dangers de l'amour-passion, qu'il considère comme une aberration de la sexualité. L. Landolfi nous offre une étude détaillée du vocabulaire érotique, qu'il éclaire du point de vue sémantique et stylistique. Le livre comporte onze chapitres ; les chapitres V et VII sont tout à fait nouveaux, les autres sont des adaptations d'articles déjà publiés dans des revues et des recueils entre 1982 et 2011 (voir les détails à la p. 8). – Lucrèce se trouve dans le droit fil d'Épicure (voir le chapitre I et aussi les p. 57-58 ; 63 ; 139, etc. ; un écart est signalé à la p. 18), mais l'exposé du poète didactique, qui utilise un langage métaphorique et expressif, est plus vif et coloré (voir e.a. les chapitres II-IV sur les vers 1030-1120 et plus particulièrement la p. 26). Les chapitres V-VII traitent des vers 1121-1191 : le poète et L. Landolfi discutent des *incommoda amoris*, des *insaniae exempla*, de l'*exclusus amator* et des *postscaenia vitae*. Les vers 1192-1207 décrivent la *mutua voluptas* de l'homme et de la femme (chapitre VIII). Dans les chapitres IX-X, L. Landolfi étudie les vers 1208-1277, qui traitent des ressemblances physiques entre enfants d'une part et parents et grands-parents d'autre part et ensuite de la fertilité et de la stérilité. Le dernier chapitre concerne les vers 1278-1287 du quatrième livre, où le poète admet avec une certaine réserve que *consuetudo concinnat amorem* ou que parfois l'amour forge des relations stables (voir *interdum* aux v. 1278 et 1280 et Landolfi, à la p. 192 !). Le livre

Martin GRÜNEWALD & Stefan WENZEL (Ed.), *Römische Landnutzung in der Eifel. Neue Ausgrabungen und Forschungen*. Tagung in Mayen, vom 3. bis zum 6. November 2011. Mayence, Verlag des RGZM, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, XII-467 p., 240 fig. (RGZM TAGUNGEN, 16). Prix : 58 €. ISBN 978-3-88467-208-2.

Le Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence est l'un des plus actifs en matière d'archéologie provinciale romaine. On connaît les lourdes monographies thématiques dont nous rendons compte régulièrement (cf. Schönfelder). Ici, sous un titre uniformisateur, il s'agit plutôt d'un bilan d'activités archéologiques autour de l'occupation du sol dans l'Eifel rhénane. Il est vrai que cette zone volcanique très ancienne recèle des sols et sous-sols intéressants. On peut y pratiquer toutes les formes d'agriculture ; les argiles plastiques sont abondantes et exploitées de tout temps ; mais en plus, les basaltes, tufs, et gisements métallifères sont de qualité et constituent des productions économiquement rentables. Près d'une trentaine de contributions, parfois proches du pré-rapport de fouilles, dans d'autres cas de thématique plus vaste, montrent en tout cas une activité de terrain de qualité, outre en amont et en aval, une recherche de laboratoire très compétente. Nous mentionnerons les pierres meulières, manuelles ou industrielles, de Mayen, produit de haute qualité et d'exportation, du néolithique à nos jours ; la minéralogie des produits volcaniques ; des problématiques d'occupation du sol rural ; l'agglomération de Mayen ; le site perché voisin du Katzenberg ; des villas où l'exploitation des carrières semblent dominer la production économique ; un artisanat de la poterie multiforme y compris la production de sigillée. Les cartes de répartition montrent une densité de l'habitat remarquable dans ce « Vulcaneifel » autour de Mayen en particulier. Les gisements plombifères sont abondants dans cette région mais peu abordés ici. On sait depuis peu que la commercialisation du plomb dit « germanique » à l'époque d'Auguste part de l'Eifel autant que de la rive droite du Rhin et qu'après le repli romain sur le *limes* rhénan, la production est concentrée dans l'Eifel. Dans tout l'Eifel, y compris sur le territoire belge actuel !

Georges RAEPSAET

Empreintes. Annuaire du Musée National d'Histoire et d'Art. 4 (2011). Luxembourg, MNHA, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 112 p., nombr. ill. ISBN 978-2-87985-209-6.

Dans ce quatrième bulletin d'*Empreintes*, seuls deux articles concernent directement l'Antiquité : le premier traite d'archéologie aérienne et le second de productions céramiques. La sécheresse du printemps 2011 a été particulièrement propice à la détection de vestiges gallo-romains au Grand-Duché de Luxembourg. Jeannot Metzler dresse donc ici un bilan de cette campagne de prospection, illustré par sept clichés. Les résultats obtenus sur le *vicus* de Dalheim sont certainement les plus impressionnants : à l'est de la voie d'Agrippa, c'est tout un quartier d'habitation qui se dessine, avec une parcellisation régulière évidente. Les maisons, construites en longueur, sont séparées par des venelles et sont accompagnées de puits ou de petites constructions à l'arrière, comme cela a pu être remarqué dans d'autres *vici* (par ex. à Liberchies). Au nord, le grand bâtiment anciennement interprété comme *mansio* a été réexaminé : entouré d'un large portique, il pourrait s'agir d'un grand bâtiment public,

ce lexique laisse une impression ambiguë qui va d'un pan-celtisme qui déborde sur des éléments germaniques et romains à des restrictions ethniques qui restreignent le territoire théoriquement attendu. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Martin SCHÖNFELDER & Susanne SIEVERS (Ed.), *L'Âge du Fer entre la Champagne et la vallée du Rhin. Die Eisenzeit zwischen Champagne und Rheintal*. 34^e Colloque international de l'Association française pour l'Étude de l'Âge du Fer du 13 au 16 mai 2010 à Aschaffenburg. Mayence, Verlag des RGZM, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, XII-590 p., 309 fig. (RGZM TAGUNGEN, 14). Prix : 68 €. ISBN 978-3-88467-193-1.

En 2010 se réunissait, pour la première fois en Allemagne, la très active Association française pour l'étude de l'Âge du Fer, avec comme thématique le bilan d'activité de terrain entre Champagne et Rhin. Pour les développements de la protohistoire européenne, c'est une région-clef, de passages et de connexions culturelles. Les faciès des cultures hallstattiennes, proto-celtes et celtes se cristallisent entre Marne et Rhin. De grosses opérations de prévention ont apporté leur lot de nouvelles données et des sites classiques ont fait l'objet de nouveaux examens. L'occasion était idéale pour faire le point. Les antiquisants y trouveront leur intérêt dans la mesure où la géographie culturelle de ces régions à la fin de la protohistoire, c'est-à-dire au moment de la Guerre des Gaules, gagne en cohérence, et que l'on constate par les nouvelles fouilles que certains sites de hauteur, *oppida* autour de Belginum, du Martberg, du Frauenberg à Birkenfeld, gardent ou retrouvent parfois avec un certain décalage, une occupation romaine. Le cas du Titelberg n'est pas isolé, même en Trévirie. Beaucoup de questions tournent autour de la première implantation celte, de sa chronologie et de sa relation avec les cultures indigènes préexistantes, aussi autour des spécificités, convergences et divergences entre Leuques et Médiomatriques. Dans tous les cas, la présence et l'évaluation des importations méditerranéennes constituent des éléments significatifs. La continuité pré-romain/romain est souvent évoquée, pas seulement pour les *oppida*, mais autant pour les agglomérations, habitats ruraux et sites cultuels, et apparaît de plus souvent décalée par rapport aux périodisations historiques traditionnelles, la culture indigène continuant à fonctionner jusqu'à un moment où la romanisation s'impose, selon un phasage chronologique qui est loin d'être uniforme. Près d'une trentaine de contributions concernent le monde hallstattien et celte et couvrent un espace très vaste que se partageront les Rèmes, les Trévires, les Médiomatriques, les Leuques. Près de six cents pages très riches qui auraient mérité une tentative de synthèse. Le renouvellement du sujet et la richesse des découvertes récentes le mériteraient. Georges RAEPSAET

Philippe BARRAL et Stephan FICHTL (Dir.), *Regards sur la chronologie de la fin de l'âge du Fer (III^e-I^{er} siècle avant J.-C.) en Gaule non méditerranéenne*. Actes de la table ronde tenue à Bibracte, Glux-en-Glenne, 15-17 octobre 2007. Glux-en-Glenne, Bibracte, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 341 p., nombr. ill. (BIBRACTE, 22). Prix : 35 €. ISBN 978-2-909668-74-1.

La chronologie de l'Âge du Fer, en particulier le deuxième Âge du Fer (III^e-I^{er} siècle av. n.è.), dans les régions occidentales de l'Europe, constitue un sujet inépuisable de la recherche protohistorique depuis Déchelette. Côté Méditerranée, la périodisation de la culture matérielle peut s'appuyer sur des témoins importés relativement bien datés mais, pour le territoire des futures Trois Gaules et Germanies, la démarche est plus complexe. Quelques sites peuvent bénéficier de matériel méditerranéen importé, en particulier autour de l'axe Rhône-Saône-Moselle-Rhin, mais plus on s'éloigne vers l'Atlantique, plus la chronologie est difficile à établir. L'espace Nord-Alpin est par ailleurs marqué par des mutations économiques et technologiques qui affectent parfois profondément les cultures qui s'y développent. Le dossier progresse cependant et depuis l'important colloque de Valbonne en 1986, les interventions de terrain se sont multipliées avec des ensembles riches et une méthodologie de plus en plus affinée qui autorisent des sériations typo-chronologiques nouvelles voire inédites pour certaines régions. Le colloque de Bibracte, en 2007, refait le point, faisant fond sur les remarquables contextes stratigraphiques issus des fouilles récentes du Mont Beuvray et les meilleurs contextes récemment mis au jour (mobiliers fermés avec amphores, fibules, campaniennes...). Une vingtaine de communications très « pointues » présentent pour l'Est de la France et les régions voisines des essais de périodisations régionales et de stratigraphies de sites en tentant de les corrélés aux chronologies anciennes, un exercice de style particulièrement difficile, comme en témoigne le tableau de synthèse présenté par les rapporteurs du débat. À défaut de caler une date précise en chronologie absolue sur le LTD1b, on peut désormais mieux apprécier les correspondances historiques régionales, du Tessin au bassin parisien. Le site dit du « sanctuaire de Cybèle » à Lyon est particulièrement impressionnant pour la dernière phase LT, avec pas moins de 6 phases entre -43, date de la fondation de la colonie, et la fin du règne d'Auguste. Pour cette période cruciale pour les Gaules autour de la conquête de César, nous disposons désormais d'un balisage de culture matérielle, avec tableaux typologiques, cartes de répartition, qui feront de ce volume un incontournable de la recherche protohistorique pour un certain temps.

Georges RAEPSAET

Pieter Willem VAN DEN BROEKE, *Het handgevormde aardewerk uit de ijzertijd en de Romeinse tijd van Oss-Ussen. Studies naar typo-chronologie, technologie en herkomst*. Leyde, Sidestone Press, 2012. 1 vol. 21 x 28 cm, 439 p., 39 pl., nombr. fig. Prix : 44,95 €. ISBN 978-90-8890-097-6.

Les céramologues ne sont jamais à court d'imagination pour donner un peu de consistance historique au matériel le plus ingrat. Le « handgevormde aardewerk » ou céramique montée à la main n'est pas rare dans nos régions de la protohistoire à la fin de l'époque romaine. Elle est associée à des traditions indigènes mais n'implique aucunement une chronologie haute pré-romaine comme on le pensait autrefois. On peut la trouver associée dans les sites civils et militaires romains précoces à des importations de sigillées italo-gauloises par exemple. Sa longévité est considérable et son répertoire formel autant que sa facture paraissent jusqu'ici un peu limités. Voilà pourquoi une thèse s'est fait jour à Leyde pour tenter d'y mettre bon ordre. La région

riaux, puis leur mise en œuvre en fonction de la position dans le bâtiment (mur, sol etc.), avant d'aborder les aspects décoratifs, en particulier sur l'usage des roches locales, dont les qualités et la facilité de transport auraient favorisé l'usage, au détriment de roches issues de contrées plus lointaines. Dans le second volume, l'étude du mobilier privilégie une approche comparative des différentes catégories interprétées comme le reflet d'un contexte économique régional évolutif. La plupart des chapitres comprennent systématiquement un volet chronostratigraphique, mettant en évidence l'évolution de chaque catégorie en fonction du développement du site, un volet typologique assorti d'un catalogue, ainsi qu'une synthèse illustrant les relations entre Barzan et les agglomérations voisines. L'ouvrage débute par le phasage chronologique du site fondé sur le traitement de la céramique. Sa présentation intègre, p. 401-405, la question du volume standardisé des vases (en l'occurrence des *dolia*) en relation avec les graffiti qu'ils portent. Elle inclut une approche critique des deux programmes (Calcul Vol et Archéo-4) testés à cette occasion. L'étude s'achève par une description de l'évolution des contextes politique et économique régionaux et extrarégionaux dans lequel Barzan s'inscrit comme plateforme commerciale, en fonction de l'approvisionnement du site en céramique, ainsi qu'en d'autres types de denrées et de biens de consommation identifiés dans le reste de l'agglomération. Parmi les autres catégories de mobilier, le verre bénéficie d'une étude approfondie en tant qu'objet de consommation (bien qu'une production locale soit envisagée), révélant le potentiel des recherches régionales à venir sur ce type de sujet. Parmi les différentes études archéozoologiques, soulignons le chapitre réservé à l'ichtyofaune, première recherche du genre menée dans une agglomération située sur le littoral atlantique. Fondée sur l'élaboration d'une stratégie d'échantillonnage régulier, elle favorise ainsi une approche chronologique de la consommation des espèces et révèle peut-être l'existence d'une population de pêcheurs dans l'agglomération. L'exploitation des données conchyliologiques appuie également une activité de commercialisation à longue distance de la chair décortiquée et conservée en saumure. L'ouvrage s'achève enfin sur les données environnementales, issues principalement du comblement d'un puits, lieu de conservation idéal pour la période de référence comprise entre 90 et 150 après J.-C. Cette structure a piégé une foule de matériaux et apparaît donc régulièrement de chapitre en chapitre à travers l'ouvrage (palynologie, carpologie, mais aussi étude du mobilier ligneux révélant l'outillage caractéristique du tissage). Sa récurrence met en évidence l'importance de saisir, au moment de la fouille, tout le potentiel d'une étude pluridisciplinaire offert par une telle structure.

Catherine COQUELET

Ludwig BERGER, *Führer durch Augusta Raurica*. Bâle, Schwabe, 7^e éd., 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 392 p., 389 fig., 1 plan dépliant. Prix : 38 FS. ISBN 978-3-7965-2841-5.

Comme l'annonce le sous-titre, il s'agit de la « 7. Auflage des von Rudolf Laur-Belart begründeten Führers durch Augusta Raurica ». Le Vorwort de la première édition est datée de janvier 1937. Soutenues par une Fondation dynamique, la fouille, la restauration et l'animation didactique et culturelle de la colonie rauraque fondée par Munatius Plancus en même temps que Lyon, en 44/43 av. n. ère, sont à Augst et

Kaiseraugst tous les jours. Les rapports de fouille paraissent régulièrement et les *Forschungen in Augst, Jahresberichte aus Augst, Jahresbericht der Stiftung Augusta Raurica* et *Augster Museumhefte* font partie des périodiques classiques de l'archéologie provinciale romaine. Le Guide en fait régulièrement la synthèse. À ce niveau de précision, de référencement, de bibliographie, de plans, dépliants et munis de 389 illustrations originales, ces 400 pages constituent le *Handbuch* de référence, la bonne manière de mettre ses connaissances à jour si l'on ne doit pas rentrer dans le détail d'une fouille, et le guide le plus sûr pour visiter le site. Georges RAEPSAET

Verena SCHALTENBRAND OBRECHT, *Stilus. Kulturhistorische, typologisch-chronologische und technologische Untersuchungen an römischen Schreibgriffeln von Augusta Raurica und weiteren Fundorten*. Augst, Augusta Raurica, 2012. 2 vol. 21 x 30 cm. Textband : 332 p., 325 fig. Katalog und Tafeln : (337-794) p., 208 pl. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 45, 1-2). Prix : 160 FS. ISBN 978-3-7151-0045-6.

La richesse du matériel archéologique à Augusta Raurica est telle que chaque catégorie d'objet peut servir d'appui à un développement thématique considérable. Ces dernières années, « Lesen und Schreiben in Augusta Raurica » est mis à l'honneur et constitue le sujet de plusieurs monographies et études : inscriptions lapidaires, graffiti sur céramiques, cachets, écritoirs. Sont en projet : les graffiti sur peinture murale, l'épigraphie mineure et majeure. Et pour le présent, un volume double sur les stylets, issu d'une thèse inventoriant et analysant plus de 3 000 artefacts issus des collections suisses et européennes. Le travail est systématique, bien construit et va bien au-delà de la typo-chronologie. C'est l'écriture « dans tous ses états » qui est passée à la loupe, des tablettes de cire en bois à l'iconographie des usages et usagers. On est d'emblée surpris par le nombre. Plus de 1 200 stylets rien que pour Augusta Raurica. La pointe elle-même ne présente guère de variantes, mais le manche peut devenir le support d'une orfèvrerie recherchée. Comme le stylet métallique n'est pas le seul à pouvoir griffer la cire, on en vient à se demander pourquoi la colonie de Plancus recèle autant de pointes. Parce que les archéologues y portent un intérêt spécifique ? C'est une partie de l'explication sans doute. La conservation du fer varie aussi d'un site à un autre. Ici les corrosions sont plutôt légères et l'excellent laboratoire de restauration fait le reste. Pour établir sa typologie, l'auteur prête une attention particulière aux ensembles et contextes fermés datés et aux stratigraphies des sites. Sur la base des différentes formes de la tige du stylet, huit familles sont définies, subdivisées en catégories qui combinent caractéristiques de la pointe, forme de la spatule, ornementation ou damasquinage. Les stylets d'Augst se sont perdus un peu partout dans la ville haute et dans la ville basse, sans qu'on puisse associer une densité particulière avec un ou des édifices définis, pour l'instant du moins car seule une petite partie de la ville est fouillée. L'auteur remarque néanmoins que les densités ne varient pas entre habitat riche et quartiers artisanaux, et suppose avec raison que les artisans pratiquaient régulièrement l'écriture dans leur travail. Une attention particulière est portée à la technologie de fabrication, avec un support sophistiqué d'analyses de laboratoire. Tout est consigné avec une précision clinique qui en fait un modèle du genre. Cerise sur le gâteau, les grands tableaux de « Formgruppe », qui constitueront pour longtemps la

un travail aussi ample ? – qui ne manquera pas de susciter l'intérêt et peut-être aussi la controverse (quant à l'hypothèse sur la chronologie, par exemple). La documentation fournie invite d'ailleurs à la discussion. Cette remarque m'amène à souligner aussi la qualité du tome II regroupant une très riche illustration (plans, dessins, gravures, photographies de toutes provenances) qui permet de suivre aisément le fil du texte. On trouvera, en outre, une bien utile concordance de numérotation des différentes salles de la *Domus*, un long résumé anglais et plusieurs index. Janine BALTY

Michel E. FUCHS et Florence MONIER (Éd.), *Les enduits peints en Gaule romaine : approches croisées*. Actes du 23^e séminaire de l'Association Française pour la Peinture murale antique. Paris, ENS (13-14 novembre 2009). Dijon, RAE, 2012. 1 vol. 21 x 28,5 cm, 294 p., nombr. ill. (SUPPLÉMENT À LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EST, 31). Prix : 28 €. ISBN 978-2-915544-21-3.

Julien BOISLÈVE, Alexandra DARDENAY et Florence MONIER (Éd.), *Peintures murales et stucs d'époque romaine. De la fouille au musée*. Actes des 24^e et 25^e colloques de l'AFPMA, Narbonne, 12 et 13 novembre 2010 et Paris, 25 et 26 novembre 2011. Bordeaux, Ausonius, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 493 p., nombr. ill. (PICTOR, 1). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35613-089-1.

Les enduits peints connaissent depuis quelques temps déjà un regain d'intérêt. Technologies de fouilles, de levés, de conservation *in situ*, de dépose, de caractérisation et de restauration ont fait de tels progrès que quelques fragments repérés sur le terrain permettent des constatations tout à fait originales sur l'organisation et le contenu des panneaux. Il y a peu de temps encore, ces fragments même identifiés ne faisaient l'objet que d'une très brève mention dans le rapport de fouilles et finissaient dans une petite caisse sur une étagère d'entrepôt sans autre forme de ménagement. Mais même dans ce cas, leur réhabilitation n'est pas exclue, ce que montrent plusieurs contributions dans les Actes de l'importante rencontre de l'ENS en 2009 qui réunissait de très nombreux picturalistes de France et de Suisse. Suscitées par l'AFPMA (Association française pour la peinture murale antique), les discussions et échanges furent d'une telle richesse qu'un beau volume de près de trois cents pages en est issu. Et de fil en aiguille, les réunions suivantes ont pris une telle ampleur et le besoin d'en rendre compte s'est fait tellement pressant que les rencontres et journées d'études, qui existent depuis 1979, seront désormais accueillies dans une toute nouvelle collection, *Pictor*. *Pictor* I, 2013, recouvre les colloques de l'AFPMA, à Narbonne, 2010 et à Paris, 2011. – Comme le souligne Michel Fuchs dans un avant-propos, il ne faut pas nécessairement un décor élaboré pour comprendre le rôle d'un panneau et surtout son insertion dans un espace bi- et tridimensionnel. La peinture pariétale accompagne un fonctionnement domestique, ou public, ou cultuel, et sa nature même, sa composition ou son iconographie peuvent révéler la destination du local ou du passage dont elle est issue. La reconnaissance d'un programme édilitaire passe désormais aussi par la définition de la culture pariétale. Malgré les trente ans d'activité incessante et reconnue de l'AFPMA et de ses laboratoires associés, je pense que beaucoup d'archéologues seront surpris par la richesse des contributions présentées, par la précision des

démarches sur le terrain et en laboratoire, par la qualité de la mise en œuvre historique. La vie bousculée de ces fragments aujourd'hui entre la fouille et le laboratoire relaie parfois des utilisations multiples dès l'Antiquité. S'il est des cas où le panneau est resté en position d'effondrement, il en est beaucoup d'autres où le matériau a été récupéré et réemployé de diverses manières, rendant plus complexe encore le travail des archéologues et restaurateurs. Mais la méthodologie est aujourd'hui bien rodée tout en continuant de s'affiner comme le montre la rubrique très nourrie « méthodologie, technique, conservation, restauration ». Les études de cas constituent l'essentiel de la table des matières sous l'appellation « Actualité de la recherche ». Une cinquantaine de sites sont ainsi présentés dans ces deux volumes qui totalisent près de 800 pages. C'est impressionnant... et impossible à synthétiser. Je constate que la peinture pariétale est présente partout, y compris dans les provinces septentrionales, et dans les contextes édilitaires les plus variés. Même dans une petite résidence rurale de la Gaule Belgique ou de la Germanie inférieure, la romanité s'exprime aussi par le décor peint. Et la richesse décorative et iconographique peut valoir les meilleures réalisations de Narbonnaise comme le montrent les panneaux peints qui viennent d'être découverts à Tongres, trop récemment pour qu'il en soit fait mention dans les présents volumes (cf *Signa*, 2, 2013, p. 82). Le soin apporté par l'équipe de l'AFPMA et Ausonius à l'édition font que ces recueils, malgré la dispersion des gisements, constitueront des ouvrages de référence incontournables.

Georges RAEPSAET

Thomas HUFSCMID & Lucile TISSOT-JORDAN, *Amphorenträger im Treppenhaus. Zur Architektur und Wanddekoration der Gebäude in Insula 39 von Augusta Raurica*. Augst, Augusta Raurica, 2013. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 135 p., 15 pl., 81 fig., 4 plans dépliants. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 49). Prix : 40 FS. ISBN 978-3-7151-0049-4.

Entre la fouille de l'*Insula* 39 d'*Augusta Raurica* et sa publication sous la forme d'un élégant livre bilingue (allemand-français) et bien illustré, pratiquement tout un siècle s'est écoulé. C'est, en effet, de 1911 à 1913 que K. Fr. Stehlin avait dégagé, dans la partie sud-est de la ville romaine, deux bâtiments d'habitation et la terrasse d'un troisième. Un lot d'une cinquantaine d'amphores en excellent état et de très nombreux fragments peints avaient été découverts dans cette même zone. Mais la trouvaille la plus fameuse consistait en une fresque – *in situ* sur le mur de la cage d'escalier de l'une des maisons – représentant deux serviteurs portant une grande amphore. Une importante documentation avait été soigneusement réunie par le fouilleur, sans donner lieu toutefois à une publication. C'est le choix opéré par L. Tissot-Jordan de faire des éléments de peinture (scène figurée des « porteurs d'amphore » et fragments variés) le sujet de son mémoire de licence à l'Université de Lausanne, en 2007, qui a fourni l'occasion d'une nouvelle étude d'ensemble de l'*Insula* 39. Sur la base des documents anciens conservés, Th. Hufschmid a repris l'enquête relative aux maisons dont l'une surtout (« Gebäude B/C ») a retenu son attention (étude du plan et de la datation) : riche *domus* de la fin du II^e siècle, à cour intérieure centrale avec un portique sur deux des côtés, elle comportait une zone thermale accolée à un portique vitré. Plusieurs pièces comportaient un chauffage par hypocauste. La cage d'escalier à deux étages, décorée de la peinture figurée, conduisait à l'étage inférieur interprété

Simon BYL, *Le rire d'Aristophane*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 278 p. (CAHIERS DU GITA, 17). Prix : 18 €. ISBN 978-2-84269-891-1.

Fin connaisseur d'Aristophane, Simon Byl rassemble dans ce bel ouvrage une vingtaine d'études consacrées au seul représentant de la Comédie ancienne dont un certain nombre d'œuvres nous aient été conservées entièrement. Onze plus précisément sur les quarante-quatre qui lui sont attribuées. La dernière connue, le *Ploutos* fut jouée en 388. Les travaux et exégèses sont innombrables. Un gros livre n'épuiserait pas le seul inventaire de la bibliographie, d'autant qu'Aristophane se prête facilement, peut-être abusivement, au jeu du second ou du troisième degré interprétatif, du non-dit, de la citation, de l'infra- et de la supra-textualité. Que n'a-t-on écrit sur l'idéologie d'Aristophane, sur ses affinités politiques, ses haines et ses amitiés ? Simon Byl analyse Aristophane d'abord et avant tout pour ce qu'il est fondamentalement : un auteur comique dont le but premier est de faire rire les Athéniens pendant cette période particulièrement difficile de la Guerre du Péloponnèse. Et de nous faire rentrer dans les mécanismes du rire, en recourant aux théories les plus modernes de la psychologie ou de la psychanalyse. Mais il y a aussi un Aristophane au-delà du rire premier, celui qui connaît tous les rouages de la vie athénienne, politique, intellectuelle et culturelle, judiciaire. Et il y a l'Aristophane de l'initiation éleusiniennne, qui trame et sous-tend tout ou partie de plusieurs de ses comédies. J'ai noté que la plus ancienne des études du recueil, consacrée au personnage du vieillard avait été publiée dans *L'Antiquité Classique* en 1977 ; la plus récente aussi en 2006, sur le thème du vocabulaire médical. Nous en sommes honorés.

Georges RAEPSAET

Paul POTTER, *Hippocrates*. Volume IX. *Coan Prenotions*. *Anatomical and Minor Clinical Writings*. Volume X. *Generation*. *Nature of the Child*. *Diseases 4*. *Nature of the Women and Barrenness*. Edited and translated by P.P. Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2010-2012. 2 vol. 11,5 x 17 cm, xv-397 ; xxii-432 p. (THE LOEB CLASSICAL LIBRARY, 509 ; 520). Prix : 26 \$ (le vol.). ISBN 978-0-674-99640-3 ; -99683-0.

Paul Potter est un spécialiste d'Hippocrate de réputation internationale ; il est professeur au Département d'histoire de la médecine de l'Université de Western Ontario. On lui doit notamment les livres V, VI et VIII d'Hippocrate édités dans la Loeb Classical Library. Il nous offre aujourd'hui les volumes IX et X dans la même collection. Dans l'*Introduction générale* du volume IX, il mentionne les onze traités ou fragments de traités qu'il a édités et traduits, à savoir l'*Anatomie*, la *Nature des os*, le *Cœur*, le *Fœtus de huit mois*, les *Prénotions coaques*, *Crises*, les *Jours critiques*, la *Superfétation*, les *Maladies des jeunes filles*, *Excision du fœtus*, la *Vision*. Il consacre trois pages à la tradition manuscrite et au stemma et cinq pages à la bibliographie. L'*Anatomie* est un texte très court, transmis par le *Vaticanus Graecus* 276 daté du XII^e siècle ; cette œuvre n'est mentionnée dans aucun texte ancien, mais on en trouve quelques échos dans le *De medicina* de Celse et dans l'*Anatomie* du pseudo-Rufus ; comme dans tous les ouvrages de la *Loeb Classical Library*, l'apparat critique est

forme de « snobisme municipal », selon l'expression consacrée par T. Kotula, car cette allusion à des faits passés, comme celle faite à Diviciac, sont des *exempla*, sur lesquels se fondent l'identité éduenne. Ils livrent des conduites à suivre et légitiment les bienfaits accordés aux Éduens aux yeux du pouvoir et de tous les provinciaux. L'évocation par les orateurs éduens du statut colonial de leur cité, titre sans substance juridique à la fin du III^e siècle, n'est pas neutre. Après avoir démontré que cette cité fut une colonie de droit latin dès l'époque augustéenne, A. Hostein explique que l'emploi de ce titre sert à défendre la cause des Éduens auprès des princes. L'octroi par Constantin d'avantages fiscaux n'est pas un bénéfice seulement financier pour les Éduens mais également politique, car cela réaffirme leur prééminence en Gaule. Au terme de cet ouvrage, A. Hostein propose, d'une part, d'inscrire son étude dans le débat sur la romanisation. Le contenu de ces discours sous-entend en effet qu'elle n'a pas été imposée aux Éduens mais que ces derniers ont accepté, sur un mode contractuel, le modèle politique romain, ainsi que le cadre de vie et les pratiques sociales et culturelles qui lui étaient liés. Cette adhésion n'excluait pas l'expression, notamment par l'art de la rhétorique, d'une identité locale fondée sur les *ornamenta civitatis*, les « lieux de mémoire » de la communauté ou la revendication d'une prééminence sur les autres cités gauloises. Ce dossier lui permet, d'autre part, de s'interroger sur les éléments de continuité et de rupture de l'histoire municipale au Bas Empire. Au rang des premiers, il relève la mentalité des notables éduens, les pratiques de gouvernement et l'intervention de l'État qui invitent à relativiser l'impact de la crise du III^e siècle. Cette intervention est peut-être plus directe et plus forte sur les finances locales. Au rang des nouveautés, il faut également relever l'acceptation de la nouvelle idéologie impériale qui s'exprime chez les Éduens par l'appropriation du style épидictique chargé. L'ouvrage comporte une annexe de notices biographiques commentées sur les notables et clercs éduens du milieu du III^e s. au début du IV^e s., un index des sources, un index des lieux, des peuples et des cités ainsi qu'un index thématique, bien utiles. Les éléments qui précèdent ne sont qu'un imparfait résumé de la richesse de ce livre, tant l'auteur a su extraire et exploité la somme des informations contenues dans sa documentation. Il faut également souligner la qualité de la rédaction qui rend le propos toujours précis et limpide, et le souci de l'auteur de guider son lecteur en ponctuant son texte de régulières conclusions provisoires et partielles. Certains penseront peut-être qu'elles forcent parfois quelques démonstrations, mais l'ensemble de la thèse demeure convaincante et solide. Il ne paraît plus possible aujourd'hui de comprendre ces « panégyriques » ainsi que l'histoire des cités au Bas Empire sans lire ce remarquable livre.

Laurent BRASSOUS

Steffen DIEFENBACH & Gernot Michaël MÜLLER (Ed.), *Gallien in Spätantike und Frühmittelalter. Kulturgeschichte einer Region*. Berlin, De Gruyter, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, X-492 p., ill. (MILLENNIUM STUDIEN, 43). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-026005-2.

Nous voilà déjà au Band 43 des Millennium-Studien. La première livraison date de 2004. Le temps passe, mais l'actualité de cette thématique transversale et diachronique, qui au départ avait quelque peu surpris notre petit monde académique, est

toujours aussi vive et ne s'est jamais autant justifiée. Ni les antiquisants, ni les médiévistes ne peuvent aujourd'hui se passer de ces volumes imposants qui affrontent la complexité des dynamiques historiques de la période dite de « transition ». La Gaule est abordée ici du point de vue culturel, comme l'indique le sous-titre, mais en réalité, les contributions vont bien au-delà. En croisant les thématiques abordées, dans la plupart des cas sur sources et de manière approfondie, c'est bien d'une histoire de la Gaule entre le III^e et le VII^e siècle qu'il s'agit : la politique des *foedera* entre le pouvoir romain et les Wisigoths durant la première moitié du V^e siècle ; le cadre administratif de l'installation des Barbares en Gaule ; la perte supposée ou réelle de l'identité romaine à la fin de l'Empire, les nouvelles aristocraties... et les anciennes ; le pouvoir épiscopal dans le cadre de la *civitas* ; les modifications et mutations urbanistiques et fonctionnelles de la ville ; la fin réelle du système de la *civitas*, qui garde encore de la vigueur aux V^e et VI^e siècles ; les Bagaudes ; la romanisation des élites barbares et la barbarisation des aristocraties romaines ; les multiples facettes de l'installation du christianisme ; les grandes figures de la littérature et de la patristique, Ausone, Paulin de Nole, Sidoine Apollinaire, Eucher de Lyon ; les réseaux de la vie culturelle. Comme le montre aussi l'archéologie, ainsi que nous le verrons *infra*, les vieilles notions et concepts de rupture, de décadence, de fin de la « civilisation romaine » font place ici à d'autres points de vue, à d'autres types d'analyses historiques. Plutôt que d'enfiler des « déclins » à partir de la Peste antonine voire plus tôt encore, il s'agit de faire de l'histoire au plein sens du terme, c'est-à-dire de comprendre des mécanismes de fonctionnements d'une société et d'un pouvoir en constante évolution dans un empire immense, où d'année en année, et de région à région, les soubresauts militaires, les pressions aux frontières, les tensions sur les marchés économiques, la fluctuation des prix alternent ou se conjuguent avec une activité institutionnelle et juridique importante, un *cursus publicus* efficace, des réponses financières et fiscales inédites, des évergésies édilitaires nouvelles, des mutations culturelles intéressantes, mais aussi d'évidentes disparités entre l'Est et l'Ouest de l'Empire. Je retiens particulièrement l'étude des mécanismes des *foedera* utilisés par le pouvoir romain pour atténuer la pression barbare à partir du III^e siècle. Ce n'est pas tout à fait nouveau. César faisait de même, Auguste aussi. La belle étude de Jean Guyon aussi autour des nouvelles dynamiques urbaines. La « ville étriquée dans ses remparts érigés à la hâte » est en réalité une ville qui démontre d'autres aptitudes avec d'autres parures, des choix urbanistiques nouveaux liés notamment à l'implantation des évêchés, et elles restent le siège du marché régional autant que celui de fonctions administratives jusqu'au moment où les nouvelles royautes mieux structurées leur enlèveront leurs prérogatives civiles, rarement avant le VII^e siècle. Ces Millennium-Studien « wollen Grenzen überschreiten, Grenzen zwischen den Epochen und regionalen Räumen wie auch Grenzen zwischen den Disziplinen. Millennium ist international, transdisziplinär und epochenübergreifend ausgerichtet ». À cent lieues des idéologies de la « décadence », ce beau volume sur les évolutions multiples et multiformes des Gaules romaines jusqu'au VII^e siècle est un fleuron de la collection. Georges RAEPSAET

évolutions premières ont fait l'objet de nombreux travaux dont ceux de Pierre Gros. Et l'on sait que les maisons dites pré-romaines de Glanum posent des problèmes de chronologie et d'interprétations urbanistiques et architecturales. Quant aux fonctions, il n'en est guère question ici. Certains plans sont tellement incomplets qu'on ne peut pas être sûr de pouvoir les interpréter en tant que domus. Ce qui rendra quelque service, c'est l'inventaire des plans, qui ont tous été redessinés, donc sont bien lisibles. Dans sa conclusion, Timar se montre avec raison très prudent et se demande jusqu'à quel point on peut réellement créer une typologie cohérente pour ces maisons dont on a l'impression qu'elles adaptent ou réadaptent des modèles en fonction de critères qui ne sont pas qu'architecturaux. Le poids de la trame urbaine peut être déterminant pour l'espace disponible à l'installation et au développement de l'habitation. La topographie et la planimétrie aussi. La problématique est intéressante, mais en devenir.

Georges RAEPSAET

Alain FERDIÈRE, *La Gaule Lyonnaise*. Paris, Picard, 2011. 1 vol. 24,5 x 30,5 cm, 168 p., 108 fig. Prix : 65 €. ISBN 978-2-7084-0893-7.

Alain FERDIÈRE, *Gallia Lugdunensis. Eine römische Provinz im Herzen Frankreichs*. Mayence, Ph. von Zabern, 2011. 1 vol. 24,5 x 30,5 cm, 168 p., 108 fig. (ZABERN'S BILDBÄNDE ZUR ARCHÄOLOGIE). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-8053-4284-1.

Au départ, il y avait une ambitieuse collection initiée par l'éditeur mayençais Philipp von Zabern, *Orbis Provinciarum. Die Provinzen des Römischen Reiches*. Tilmann Bechert avait ouvert en 1999 cette série intégrée aux *Zabern's Bildbände* par un volume de présentation générale. L'objectif : dans une maquette très soignée, une illustration de haute qualité « von Zabern », présenter à un public large l'Empire romain, province par province. Sont parus depuis, sans que l'unité provinciale soit toujours respectée : Dacia, Lycia et Pamphylia, Noricum, Pontus et Bithynia, Thracia, Germania Inferior, Dalmatia, Kroatien in der Antike, Roms Erbe auf dem Balkan, Moesia Superior, Gallia Narbonensis, Die Römer an Maas und Mosel. Entre-temps, le projet initial de l'*Orbis Provinciarum* s'est quelque peu modifié, et une collaboration avec A. et J. Picard s'est installée qui prend en charge une édition double, en allemand et en français. Nous retrouvons dans le présent volume l'unité provinciale canonique, la maquette de base et la volonté de toucher un public large, sans déroger à la qualité de l'information. La rédaction est confiée à des scientifiques, Alain Ferdière, Armand Desbat, Monique Dondin-Payre et William Van Andringa qui eux-mêmes ont fait appel à un réseau de compétences diversifié. En résulte un bel ouvrage, où l'information tient compte des découvertes récentes et des avancées de la recherche. La Lyonnaise est la province-pivot de la Gaule, entre la Narbonnaise méditerranéenne et les provinces rhénanes. L'autel des Trois Gaules est installé au confluent de la Saône et du Rhône et concrétise son poids institutionnel. Quant à la vie économique autour des ports et du marché lyonnais, elle est considérable. Ce n'est pas seulement la Gaule septentrionale et les Germanies qui sont en jeu, mais le commerce alpestre est lié à la métropole, comme le marché océanique. Cette romanité vive, active, productrice d'une culture intéressante qui n'oublie pas ses racines celtiques, se traduit

par des sites, monuments et objets emblématiques : l'urbanisme « pergaménien » de Fourvière, les tables claudiennes, le Mont Beuvray-Bibracte qui se déperchera à Autun, le marbre de Thorigny, le trésor de Neuvy-en-Sullias, l'étrange pilier des Nautas, la cave du magicien de Chartres, le dépôt de Vaisse... font partie des « trésors » des provinces occidentales. Même les bateaux du Parc Saint-Georges, découverts très récemment en berge de Saône, à Lyon, parmi les plus intéressantes péniches gallo-romaines connues à ce jour, sont illustrées et commentées. Les sources épigraphiques et les textes classiques sont constamment requis et adéquatement utilisés. Ce n'est pas toujours le cas dans la collection, on va ici bien au-delà du recueil de belles images. Il y a une volonté constante de mise « en histoire » et les auteurs parviennent à citer dix références au *CIL* sur une seule page sans rendre le texte illisible. En général, les illustrations sont parfaites, sauf exceptions : la double pleine page de l'aqueduc de Luynes ne rend pas justice à sa monumentalité, ni à sa technique de construction ; dans mon exemplaire, la photo du pilier de Mavilly n'est pas nette, celle du Metrodoros de la Domus d'Autun non plus. Ce n'est pas grave. Dans la collection, ce volume lyonnais figure parmi les meilleurs. Georges RAEPSAET

Louis MAURIN (Éd.), *Un quartier de Bordeaux du I^{er} au VIII^e siècle. Les fouilles de la Place Camille-Jullian 1989-1990*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 437 p., nombr. ill. (DOCUMENTS ARCHÉOLOGIQUES DU GRAND-SUD-OUEST, 3). Prix : 20 €. ISBN 978-2-35613-072-3.

La place Camille-Jullian se situe au cœur d'un quartier très ancien de Bordeaux : l'îlot Saint Siméon, dont les archives retracent l'évolution à partir du XIV^e siècle au moins. Les fouilles archéologiques menées sur une emprise de 2 000 m² prennent le relais pour les périodes plus anciennes et documentent l'histoire de ce quartier durant la période romaine et le Haut Moyen Âge. Situé non loin du port antique, cet îlot occupé par des habitats dès l'origine sera intégré dans la ville emmurillée au Bas-Empire, favorisant ainsi le développement d'activités commerciales. La première installation humaine sur cet îlot marécageux situé en rive droite de la Devèze date de l'époque tibérienne : les constructions, à usage domestique, s'organisent autour d'une voie. Cette structuration se maintiendra jusqu'à la période flavienne, au cours de laquelle une nouvelle organisation se met en place autour d'une ruelle perpendiculaire à la voie. À partir des années 130 après J.-C., les habitats seront remplacés par des structures interprétées comme des entrepôts. Une domus succède enfin à ces bâtiments de stockage au V^e siècle, sans perturber d'ailleurs la trame existante, avant d'être elle-même en partie détruite et remplacée par un nouveau type d'habitat au VI^e siècle. Ces nouvelles maisons occuperont la surface sondée jusqu'au VIII^e siècle : installées à proximité du port au Haut Moyen Âge, leur allure reflète le statut social modeste des habitants dont les activités semblent tournées vers le commerce. Signalons tout d'abord le mérite des auteurs face à la reprise d'un dossier de fouilles urbaines vieux de plus de vingt ans, dont on peut remarquer que les données ont manifestement conservé toute leur précision. L'intérêt de cette opération est d'avoir pu suivre huit siècles d'occupation sur une surface appréciable en plein centre urbain. La première partie de l'exposé représente d'ailleurs la publication des recherches de

un travail aussi ample ? – qui ne manquera pas de susciter l'intérêt et peut-être aussi la controverse (quant à l'hypothèse sur la chronologie, par exemple). La documentation fournie invite d'ailleurs à la discussion. Cette remarque m'amène à souligner aussi la qualité du tome II regroupant une très riche illustration (plans, dessins, gravures, photographies de toutes provenances) qui permet de suivre aisément le fil du texte. On trouvera, en outre, une bien utile concordance de numérotation des différentes salles de la *Domus*, un long résumé anglais et plusieurs index. Janine BALTY

Michel E. FUCHS et Florence MONIER (Éd.), *Les enduits peints en Gaule romaine : approches croisées*. Actes du 23^e séminaire de l'Association Française pour la Peinture murale antique. Paris, ENS (13-14 novembre 2009). Dijon, RAE, 2012. 1 vol. 21 x 28,5 cm, 294 p., nombr. ill. (SUPPLÉMENT À LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EST, 31). Prix : 28 €. ISBN 978-2-915544-21-3.

Julien BOISLÈVE, Alexandra DARDENAY et Florence MONIER (Éd.), *Peintures murales et stucs d'époque romaine. De la fouille au musée*. Actes des 24^e et 25^e colloques de l'AFPMA, Narbonne, 12 et 13 novembre 2010 et Paris, 25 et 26 novembre 2011. Bordeaux, Ausonius, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 493 p., nombr. ill. (PICTOR, 1). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35613-089-1.

Les enduits peints connaissent depuis quelques temps déjà un regain d'intérêt. Technologies de fouilles, de levés, de conservation *in situ*, de dépose, de caractérisation et de restauration ont fait de tels progrès que quelques fragments repérés sur le terrain permettent des constatations tout à fait originales sur l'organisation et le contenu des panneaux. Il y a peu de temps encore, ces fragments même identifiés ne faisaient l'objet que d'une très brève mention dans le rapport de fouilles et finissaient dans une petite caisse sur une étagère d'entrepôt sans autre forme de ménagement. Mais même dans ce cas, leur réhabilitation n'est pas exclue, ce que montrent plusieurs contributions dans les Actes de l'importante rencontre de l'ENS en 2009 qui réunissait de très nombreux picturalistes de France et de Suisse. Suscitées par l'AFPMA (Association française pour la peinture murale antique), les discussions et échanges furent d'une telle richesse qu'un beau volume de près de trois cents pages en est issu. Et de fil en aiguille, les réunions suivantes ont pris une telle ampleur et le besoin d'en rendre compte s'est fait tellement pressant que les rencontres et journées d'études, qui existent depuis 1979, seront désormais accueillies dans une toute nouvelle collection, *Pictor*. *Pictor* I, 2013, recouvre les colloques de l'AFPMA, à Narbonne, 2010 et à Paris, 2011. – Comme le souligne Michel Fuchs dans un avant-propos, il ne faut pas nécessairement un décor élaboré pour comprendre le rôle d'un panneau et surtout son insertion dans un espace bi- et tridimensionnel. La peinture pariétale accompagne un fonctionnement domestique, ou public, ou cultuel, et sa nature même, sa composition ou son iconographie peuvent révéler la destination du local ou du passage dont elle est issue. La reconnaissance d'un programme édilitaire passe désormais aussi par la définition de la culture pariétale. Malgré les trente ans d'activité incessante et reconnue de l'AFPMA et de ses laboratoires associés, je pense que beaucoup d'archéologues seront surpris par la richesse des contributions présentées, par la précision des

démarches sur le terrain et en laboratoire, par la qualité de la mise en œuvre historique. La vie bousculée de ces fragments aujourd'hui entre la fouille et le laboratoire relaie parfois des utilisations multiples dès l'Antiquité. S'il est des cas où le panneau est resté en position d'effondrement, il en est beaucoup d'autres où le matériau a été récupéré et réemployé de diverses manières, rendant plus complexe encore le travail des archéologues et restaurateurs. Mais la méthodologie est aujourd'hui bien rodée tout en continuant de s'affiner comme le montre la rubrique très nourrie « méthodologie, technique, conservation, restauration ». Les études de cas constituent l'essentiel de la table des matières sous l'appellation « Actualité de la recherche ». Une cinquantaine de sites sont ainsi présentés dans ces deux volumes qui totalisent près de 800 pages. C'est impressionnant... et impossible à synthétiser. Je constate que la peinture pariétale est présente partout, y compris dans les provinces septentrionales, et dans les contextes édilitaires les plus variés. Même dans une petite résidence rurale de la Gaule Belgique ou de la Germanie inférieure, la romanité s'exprime aussi par le décor peint. Et la richesse décorative et iconographique peut valoir les meilleures réalisations de Narbonnaise comme le montrent les panneaux peints qui viennent d'être découverts à Tongres, trop récemment pour qu'il en soit fait mention dans les présents volumes (cf *Signa*, 2, 2013, p. 82). Le soin apporté par l'équipe de l'AFPMA et Ausonius à l'édition font que ces recueils, malgré la dispersion des gisements, constitueront des ouvrages de référence incontournables.

Georges RAEPSAET

Thomas HUFSCMID & Lucile TISSOT-JORDAN, *Amphorenträger im Treppenhaus. Zur Architektur und Wanddekoration der Gebäude in Insula 39 von Augusta Raurica*. Augst, Augusta Raurica, 2013. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 135 p., 15 pl., 81 fig., 4 plans dépliants. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 49). Prix : 40 FS. ISBN 978-3-7151-0049-4.

Entre la fouille de l'*Insula* 39 d'*Augusta Raurica* et sa publication sous la forme d'un élégant livre bilingue (allemand-français) et bien illustré, pratiquement tout un siècle s'est écoulé. C'est, en effet, de 1911 à 1913 que K. Fr. Stehlin avait dégagé, dans la partie sud-est de la ville romaine, deux bâtiments d'habitation et la terrasse d'un troisième. Un lot d'une cinquantaine d'amphores en excellent état et de très nombreux fragments peints avaient été découverts dans cette même zone. Mais la trouvaille la plus fameuse consistait en une fresque – *in situ* sur le mur de la cage d'escalier de l'une des maisons – représentant deux serviteurs portant une grande amphore. Une importante documentation avait été soigneusement réunie par le fouilleur, sans donner lieu toutefois à une publication. C'est le choix opéré par L. Tissot-Jordan de faire des éléments de peinture (scène figurée des « porteurs d'amphore » et fragments variés) le sujet de son mémoire de licence à l'Université de Lausanne, en 2007, qui a fourni l'occasion d'une nouvelle étude d'ensemble de l'*Insula* 39. Sur la base des documents anciens conservés, Th. Hufschmid a repris l'enquête relative aux maisons dont l'une surtout (« Gebäude B/C ») a retenu son attention (étude du plan et de la datation) : riche *domus* de la fin du II^e siècle, à cour intérieure centrale avec un portique sur deux des côtés, elle comportait une zone thermale accolée à un portique vitré. Plusieurs pièces comportaient un chauffage par hypocauste. La cage d'escalier à deux étages, décorée de la peinture figurée, conduisait à l'étage inférieur interprété

domaine privilégié mais les prosateurs – et je pense à Pline l’Ancien – sont eux aussi bien représentés. Ainsi, *ad v.* 464-466 (p. 208), Pline est à juste titre sollicité à propos des marchandises de luxe importées d’Inde. Si, dans ce cas-ci, la remarque de Juvénal semble bien humoristique, il n’est pas toujours aisé de discerner le réel de l’exagéré et le sérieux de l’hyperbole. Laissons à l’auteur son exégèse personnelle et apprécions-la lorsqu’elle est, le plus souvent d’ailleurs, appuyée par des témoignages bien choisis : ainsi en va-t-il notamment des *v.* 295-300, dont le commentaire (p. 170-173) est éclairé par seize citations et une demi-douzaine de références supplémentaires. Si l’érudition est dès lors réelle et multiple, le lecteur ne doit pas perdre de vue le but premier du livre : le commentaire d’une satire qui vise la femme mariée dans le monde de son époque, qui a perdu le sens des choses simples du temps où les Romains – et ici plus encore les Romaines – se contentaient de statues de bois et de vêtements peu coûteux. Alors, à chaque époque son spleen et sa nostalgie ? Ou bien est-ce simplement une loi du genre satirique ? N’oublions cependant pas que la *libertas* sous les Césars n’était plus ce qu’elle avait été ; alors, que veut-dire réellement Juvénal ? Voilà des données qui éclairent aussi certaines difficultés du commentaire. Après le texte même, reproduit cette fois en continu (p. 341-357), viennent d’importants appendices (p. 358-450). Je retiens particulièrement le premier, où l’on développe une analyse prosodique, métrique et stylistique fouillée autant que précieuse (p. 358-439). Une bibliographie (p. 451-460), un index des citations malheureusement limité à l’appendice I (p. 461-466) et un *index rerum* (p. 467-472) terminent ce livre riche et bien fait.

Pol TORDEUR

Antonino GRILLONE, *Gromaticæ militaris : lo ps. Igino. Prefazione, testo, traduzione e commento*. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 268 p., 6 pl. (COLLECTION LATOMUS, 339). Prix : 49 €. ISBN 978-2-87031-287-5.

Le *de metatione castrorum* autrefois attribué à Hygin nous est transmis par un *codex unicus* du VI^e siècle. Des copies des XVI^e et XVII^e siècles apportent quelques éléments positifs quant à la reconstruction du texte. La première édition date de 1660. La première édition moderne est celle de Lange en 1848 ; une des dernières, celle de Lenoir aux Belles Lettres en 1979. Nous devons à Antonino Grillone une édition chez Teubner en 1977 et de très nombreuses études ponctuelles qui font de l’auteur le spécialiste incontesté de la *metatio* militaire. Considérant que l’édition de Lenoir, très utilisée, n’est pas satisfaisante et que sa traduction laisse à désirer, compte tenu aussi du fait que la gromatique a fait l’objet de nombreux travaux ces dernières années, Antonino Grillone réunit ici toute son expertise philologique et sa longue expérience du thème pour nous donner l’édition traduite et commentée qui sera pour quelques temps l’édition de référence. La présentation agrémentée de 349 notes infrapaginales concerne l’auteur, la date de l’œuvre sans doute au début du III^e siècle, la langue, l’établissement du texte, l’organisation de la *metatio* sur le terrain, le choix du site, le positionnement de la *groma*, la définition et la localisation des parties du camp. L’apparat critique est d’une acribie totale pour une tradition manuscrite pourtant bien courte. Tout dans la traduction est justifié par une argumentation et la *tabula discre-*

pantium est exhaustive. S'ajoutent un commentaire, paragraphe par paragraphe, des annexes sur des points précis de vocabulaire technique, et une bibliographie.

Georges RAEPSAET

Jesús HERNÁNDEZ LOBATO, *Vel Apolline muto. Estética y poética de la Antigüedad tardía*. Berne, P. Lang, 2012. 1 vol. 15,5 x 22,5 cm, 645 p., ill. Prix : 105,20 €. ISBN 978-3-0343-0641-6.

No es fácil comentar un libro de más de seiscientas páginas (ya la introducción ocupa once y la bibliografía casi cuarenta) en un espacio muy limitado. Y más si su metodología y contenido plantean muchos problemas. Uno de éstos es la frecuente equiparación que se hace entre la Antigüedad tardía (« uno de los períodos más jugosos y laberínticos de toda la historia de Occidente », p. 73) y nuestra época, como etapas históricas que aquí son contempladas por igual como aquejadas de una profunda crisis. Y otros son el centrar en Sidonio Apolinar (no nombrado en el título) la representación de un tiempo complejo y el de la citada metodología, por emplear Hernández Lobato, sin confesarlo, una esencialmente ecléctica, con explícitas referencias a las variadas tendencias que nos ha ofrecido la por él continuamente invocada “postmodernidad”. Por lo que, antes que los análisis concretos, conviene leer muy atentamente la mencionada introducción y sobre todo las p. 32-35. Ahí leemos que nuestra “inestabilidad” es, efectivamente, parangonable a la del mundo tardoantiguo como “crisis interiorizada”, con manifestaciones artísticas a las que han de aplicarse prácticamente, según convenga, todos los métodos críticos más o menos actuales (deconstrucción, hermenéutica, estética de la recepción, el estudio de la intertextualidad, el psicoanálisis lacaniano o la teoría de los polisistemas de Even-Zohar...) (p. 33), sin faltar, afortunadamente, « el riguroso proceder de la filología tradicional » (p. 32). La deconstrucción, por ejemplo, será aducida en p. 108-111, pero para achacársela, un tanto anacrónicamente en nuestra opinión, a la reinterpretación cristiana de la *Biblia* judía, tal como se nos dirá también que Sidonio Apolinar actúa deconstructivamente respecto a Catulo (p. 142). Así, el autor hará a lo largo del libro un uso que nos parece excesivo de la terminología, hasta el extremo de hablarnos, también anacrónicamente, de “autodeconstrucción”, o utilizar el redundante giro « el “otro” alterizado » (p. 139) para referirse al trasfondo histórico-cultural del “bárbaro” como reflejado en el *carmen* 12. Y procede, de acuerdo con su metodología “multidisciplinar” (p. 28), a una « comparación interartística (literatura, artes plásticas, arquitectura) », con « atención al pensamiento de la época (filosofía) » y, naturalmente, a la antropología cultural, para poder ofrecernos una caracterización de « la escurridiza estética tardoantigua » (*ibid.*), una empresa en la que el autor está acompañado por ilustres estudiosos (p. 28, n. 4), por más que pretenda abrimos unas perspectivas inéditas (p. 32). Y, por ello, como la obra intenta abarcar la concepción estética en las diferentes artes contemporáneas, el texto está acompañado de ilustraciones arquitectónicas, de mosaicos, incluso de orfebrería (cf. p. 321-335), comentadas detalladamente. Digamos también que Hernández Lobato no precisa de elogios ajenos: es consciente de su innegable erudición, pero, nos tememos, menos de sus debilidades, emanadas casi siempre de sus propios excesos. Las traducciones que ofrece, usual-

de type basilical. D'autres sites ont livré des résultats intéressants : la villa de « Maurefeld » à Welfrange, où tout le domaine, comprenant corps de logis, complexe balnéaire isolé, bâtiments agricoles et murs de clôture, a été appréhendé. À Mertzig et Burmerange, outre les bâtiments en dur, ce sont des structures fossoyées, de type enclos, qui sont visibles sur les clichés aériens. Un dernier site, près de Moutfort, pourrait être interprété comme un camp militaire sur base de la forme des enclos, notamment une probable entrée en *tutulus*. L'autre article, de Franziska Dövenner, décrit deux vases remarquables issus des fouilles récentes du site gallo-romain de Mamer-Bertrange : une tasse à double anse portant un décor peint imitant des monstres, à possible fonction religieuse, et un pot à bec phallique en céramique dorée. Ce dernier exemplaire, étonnamment bien conservé, permet de se réinterroger sur la fonction de ces vases (apotropaïque, « biberon », ustensile de banquet ?) et sur la perception qu'en avaient les Gallo-Romains.

Nicolas PARIDAENS

Michel KASPRZYK et Gertrud KUHNLE (Éd.), *L'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule. I. La vallée du Rhin supérieur et les provinces gauloises limitrophes : Actualité de la recherche*. Actes du colloque international de Strasbourg, 20-21 novembre 2008. Dijon, RAE, 2011. 1 vol. 21 x 28,5 cm, 351 p., nombr. ill. (SUPPLÉMENT À LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EST, 30). Prix : 28 €. ISBN 978-2-915544-19-0.

Dans un tout autre domaine, celui de l'archéologie de terrain, les Actes du Colloque de Strasbourg consacré à l'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule, complètent et enrichissent en quelque sorte le propos de Millennium. Le cadre politique et culturel d'un côté ; ici la culture matérielle que révèle l'archéologie au fil de ses opérations préventives. En quelques années, le terrain a livré des données en nombre tel que notre perception de la période en est modifiée. Deux équipes de recherche œuvrant de la Champagne au Lyonnais ont réuni leurs efforts et croisé leurs compétences pour faire le point sur les réalités militaires, urbaines et rurales entre le III^e et le VII^e siècle. La zone géographique est relativement circonscrite, mais particulièrement significative de situations historiques et de contextes contrastés. L'occupation du sol dans la Champagne-Ardenne n'est pas celle du Lyonnais. Les travaux pionniers de Paul Van Ossel sur l'activité rurale continuée ou refondée des villas gallo-romaines septentrionales au IV^e siècle trouve aujourd'hui des prolongements un peu partout en Gaule. Au programme de ce bel ensemble de contributions : les *Maenianae* d'Autun attestées en 298 ; les enceintes de la ville, en particulier l'enceinte réduite, aux multiples aménagements du I^{er} au IX^e siècle ; l'activité économique au V^e siècle à Metz révélée par d'imposantes séries de sigillées argonnaises, de verre et autres catégories céramiques ; la vie et la survie du camp légionnaire de Strasbourg ; l'étonnante vitalité des campagnes à l'Est de Lyon du III^e au V^e siècle avec des réseaux d'échange toujours actifs ; de nouvelles formes d'occupation rurale en Saône-et-Loire ; des formes plus discrètes mais bien réelles de continuité en Champagne-Ardenne ; d'importants travaux militaires sur le Rhin jusqu'au milieu du V^e siècle à Breisach et Odenburg ; une tentative de chronologie de l'installation *intra fines imperii* des *foederati* ; les fours de Wickersheim (Bas-Rhin) ; du mobilier de

tombes à Baudemont (Saône-et-Loire) qui indiqueraient la présence de troupes fédérées d'origine danubienne. Ce « nomansland » du V^e siècle n'a pas fini de nous réserver des surprises et de nous révéler un monde gallo-romain bien vivant.

Georges RAEPSAET

Martin MÜLLER (Ed.), *Xantener Berichte. Grabung – Forschung – Presentation. Sammelband*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 22 x 28 cm, VII-541 p., 66 ill. et cartes. (XANTENER BERICHT, 24). Prix : 75 €. ISBN 978-3-8053-4587-3.

Avec une régularité de métronome, le Landschaftsverband Rheinland publie son imposant bilan d'activité. À l'heure où beaucoup d'institutions publiques européennes doivent se serrer la ceinture, il est des régions qui continuent à investir dans la recherche archéologique de première main et la mise à la disposition du grand public de celle-ci avec un luxe d'accompagnement pédagogique qui, à défaut d'émulation, fera des jaloux. Cela fait plus de trente ans que l'Archeologischer Park, établi sur le site de la *Colonia Ulpia Traiana*, nous étonne par son activité débordante. Sur le plan archéologique, la fouille semble inépuisable et révèle à chaque livraison des *Berichte* des découvertes de premier intérêt, mais le travail en amont et en aval ne s'arrête pas là. La méthodologie interdisciplinaire constitue en soi un volet de recherche et, à l'autre bout de la démarche, la didactique Patrimoine ne l'est pas moins. Xanten est devenu un laboratoire de référence en matière d'innovation pédagogique et muséale, même si les réalisations, par exemple les maquettes 1/1 pour les attelages... paraîtront parfois un peu « too much ». Les bœufs de l'Antiquité ne demandaient pas un tel luxe de harnais (cf. *AC*, 81, 2012, p. 634-635). Un soin d'édition irréprochable, une maquette claire, aérée, des dessins parfaits, une info-cartographie de haute qualité, des 3-D, accompagnent une vingtaine d'articles qui alternent la publication d'objets inédits, la réévaluation de découvertes plus anciennes, et des articles plus synthétiques intégrant les données dans des séries plus larges : les objets métalliques de la collection Lackmann, épingles à tête bouletée, une latrine de l'époque de Trajan qui fait les délices des paléobotanistes et paléozoologues, le balnéaire de l'insula 19, le catalogue des objets récemment découverts dans l'insula 15, une reconstitution de monuments funéraires au départ d'éléments architectoniques conservés, acrotères et décorations. Cette dernière contribution doit être mise en évidence. Il existe des milliers de fragments d'architecture, de décorations sur pierre, morceaux parfois infimes ou très dégradés, dispersés dans les réserves et dépôts des musées, souvent oubliés depuis des décennies. Depuis peu, les chercheurs s'y intéressent et une typologie de la construction funéraire en Gaule et dans les Germanies commence à se dégager. La belle contribution de Martin Müller et Dirk Schmitz y contribuera. On notera aussi les tuiles de cohortes auxiliaires, des godets à coulée de flans monétaires, une nouvelle série de mortiers estampillés, des éléments de harnais. Que peut-on souhaiter de plus ? Peut-être des summaries-résumés pour lecteurs pressés ?

Georges RAEPSAET

tombes à Baudemont (Saône-et-Loire) qui indiqueraient la présence de troupes fédérées d'origine danubienne. Ce « nomansland » du V^e siècle n'a pas fini de nous réserver des surprises et de nous révéler un monde gallo-romain bien vivant.

Georges RAEPSAET

Martin MÜLLER (Ed.), *Xantener Berichte. Grabung – Forschung – Presentation. Sammelband*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 22 x 28 cm, VII-541 p., 66 ill. et cartes. (XANTENER BERICHT, 24). Prix : 75 €. ISBN 978-3-8053-4587-3.

Avec une régularité de métronome, le Landschaftsverband Rheinland publie son imposant bilan d'activité. À l'heure où beaucoup d'institutions publiques européennes doivent se serrer la ceinture, il est des régions qui continuent à investir dans la recherche archéologique de première main et la mise à la disposition du grand public de celle-ci avec un luxe d'accompagnement pédagogique qui, à défaut d'émulation, fera des jaloux. Cela fait plus de trente ans que l'Archeologischer Park, établi sur le site de la *Colonia Ulpia Traiana*, nous étonne par son activité débordante. Sur le plan archéologique, la fouille semble inépuisable et révèle à chaque livraison des *Berichte* des découvertes de premier intérêt, mais le travail en amont et en aval ne s'arrête pas là. La méthodologie interdisciplinaire constitue en soi un volet de recherche et, à l'autre bout de la démarche, la didactique Patrimoine ne l'est pas moins. Xanten est devenu un laboratoire de référence en matière d'innovation pédagogique et muséale, même si les réalisations, par exemple les maquettes 1/1 pour les attelages... paraîtront parfois un peu « too much ». Les bœufs de l'Antiquité ne demandaient pas un tel luxe de harnais (cf. *AC*, 81, 2012, p. 634-635). Un soin d'édition irréprochable, une maquette claire, aérée, des dessins parfaits, une info-cartographie de haute qualité, des 3-D, accompagnent une vingtaine d'articles qui alternent la publication d'objets inédits, la réévaluation de découvertes plus anciennes, et des articles plus synthétiques intégrant les données dans des séries plus larges : les objets métalliques de la collection Lackmann, épingles à tête bouletée, une latrine de l'époque de Trajan qui fait les délices des paléobotanistes et paléozoologues, le balnéaire de l'insula 19, le catalogue des objets récemment découverts dans l'insula 15, une reconstitution de monuments funéraires au départ d'éléments architectoniques conservés, acrotères et décorations. Cette dernière contribution doit être mise en évidence. Il existe des milliers de fragments d'architecture, de décorations sur pierre, morceaux parfois infimes ou très dégradés, dispersés dans les réserves et dépôts des musées, souvent oubliés depuis des décennies. Depuis peu, les chercheurs s'y intéressent et une typologie de la construction funéraire en Gaule et dans les Germanies commence à se dégager. La belle contribution de Martin Müller et Dirk Schmitz y contribuera. On notera aussi les tuiles de cohortes auxiliaires, des godets à coulée de flans monétaires, une nouvelle série de mortiers estampillés, des éléments de harnais. Que peut-on souhaiter de plus ? Peut-être des summaries-résumés pour lecteurs pressés ?

Georges RAEPSAET

construction de la première église Saint Gall. Dans une moindre mesure, les fouilles ont également permis de préciser la nature de l'occupation de cette partie du site d'Augst avant l'implantation du *castrum*.

Nicolas PARIDAENS

Michel REDDÉ (Éd.), *Oedenburg*. Volume 2. *L'agglomération civile et les sanctuaires*. Mayence, Verlag des RGZM, 2011. 2 vol. 21,5 x 30 cm. 1 : Fouilles, 537 p. ; 2 : Matériel et Études, 294 p., nombr. ill., 5 plans dépliant, 1 CD-Rom. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 79, 2, 1-2). Prix : 70 €. ISBN 978-3-88467-189-4.

Ce second volume des fouilles d'Oedenburg (Haut-Rhin) présentent les résultats des recherches réalisées entre 1999 et 2006 dans la zone civile installée en bordure des camps julio-claudiens (pour le vol. 1, cf. notre compte rendu dans *AC*, 80, 2011, p. 661-662). Un vaste programme de prospections, fouilles et sondages a permis de déceler dans cette zone humide un espace d'agglomération civile, un quartier religieux et de nombreux restes organiques. Le présent volume fait le point sur la topographie du site en analysant les différents documents qui permettent d'en proposer une restitution. Ceux-ci sont proposés soit directement dans le corps du texte, soit sous forme d'un CD-Rom qui contient aussi des tableaux et inventaires de mobilier. La table des matières comprend les rubriques suivantes : la topographie de l'agglomération ; le sanctuaire gallo-romain ; les bâtiments au nord ; la voie n° 9 ; le quartier artisanal ; la paléobotanique ; les bois ; la paléozoologie ; la microfaune ; les monnaies du sanctuaire ; la sigillée argonnaise à la molette ; le mithraeum. La fouille elle-même ne porte que sur environ un des quelque 25 hectares d'occupation supposée, mais la qualité des analyses autorise quelques considérations générales. L'occupation humaine s'est développée dès le premier siècle autour de trois pôles : le sanctuaire qui pourrait constituer le premier ensemble daté, juste après le changement d'ère, mais n'a pas polarisé d'habitat ; le complexe militaire accompagné d'un quartier artisanal ; la route nord-sud qui semble constituer la route du *limes* structure l'agglomération sur la terrasse fluviale. Le site civil poursuit son existence bien après le départ des militaires vers 70 au moins jusqu'au III^e siècle. Au IV^e siècle, l'activité se déplace. Une fortification importante est érigée au lieu-dit Altkirch, sur plus d'un hectare, dès la période valentinienne. L'importance stratégique de cette zone rhénane entre Vosges et Forêt Noire explique la présence de plusieurs constructions militaires au IV^e siècle entre Horbourg et Breisach. Quelle fonction pour le site, au-delà de l'agglomération d'un camp, un sanctuaire ? : l'identification d'Oedenburg comme *caput civitatis* d'une hypothétique (mais improbable) cité pérégrine des Rauraques est évoquée. L'abondance et la variété des microrestes végétaux démontrent que l'approvisionnement alimentaire est large et dépasse de loin le marché local, ce qui est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une agglomération « ordinaire ». La fouille du sanctuaire est particulièrement importante. Il s'agit de la structure la plus riche, avec plusieurs temples et chapelles, dont le phasage en cinq périodes qui s'étendent sur quatre siècles est parfaitement documenté, avec y compris un dédicace épigraphique à Mercure et Apollon. Au total, les quatre volumes d'Oedenburg sont irréprochables tant sur le plan scientifique que pour le soin d'édition.

Georges RAEPSAET

métal, module et type, et illustrées dans les pl. 1-6, ainsi qu'une liste détaillée de tous les trésors contenant des monnaies frappées à Pergame), une solide bibliographie, divers index et huit cartes annotées.

Charles DOYEN

Nico ROYMANS, Guido CREEMERS & Simone SCHEERS (Ed.), *Late Iron Age Gold Hoards from the Low Countries and the Caesarian Conquest of Northern Gaul*. Amsterdam, University Press – Tongres, Gallo-Roman Museum, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, VIII-239 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 18. ATUATUCA, 3). Prix : 55 €. ISBN 978-90-8964-261-5.

Les numismates sont particulièrement actifs ces dernières années et sortent de plus en plus volontiers de leur cabinet de collectionneur. Le développement de l'histoire économique y est pour quelque chose et la monnaie, de marginale qu'elle était dans l'inventaire du matériel de chantier, est devenue plus honorable dès lors qu'elle participe un peu à l'économie de marché. Mais les trésors monétaires, surtout d'or ou d'argent, ont toujours bénéficié d'un statut particulier. La beauté des frappes, la rareté, les contextes aristocratiques en font l'ornement des cabinets de numismatique. S'y ajoute aujourd'hui l'intérêt des historiens et des historiens de l'art. Les plus belles frappes gauloises fascinent depuis longtemps les connaisseurs. L'iconographie aux stylisations raffinées, chevaux, triscèles, signes « astraux », compositions abstraites figure au nombre des réalisations les plus originales et intéressantes de l'art celte. Les cotations sur le marché de l'art atteignent des sommets et les détecteurs de métaux défient toutes les réglementations de protection patrimoniale pour s'approprier le pactole. Aussi les trésors de monnaies d'or échappent-ils pour la plupart à la recherche scientifique et à la propriété publique. Et quand l'« honnêteté » d'un intermédiaire marchand parvient à soustraire pour quelques jours le produit d'une rapine pour en permettre une rapide évaluation scientifique, il faut en être heureux, même si les données contextuelles manquent. Voilà donc pourquoi ce volume qui publie ou republie huit trésors récemment arrivés à la connaissance publique est exceptionnel. La compétence et l'expérience des auteurs en matière de numismatique gauloise est incontestée. Au départ du matériel qui leur a été confié, ils parviennent à restituer le cadre militaire, politique et culturel de ces émissions quasi contemporaines, au moment de la Guerre des Gaules, à comprendre la circulation des espèces dans le Nord de la Gaule, plus particulièrement au sein des populations éburonnes, nerviennes, aduatiques, et à esquisser le rôle de ces dépôts dans les fonctionnements ethniques des tribus concernées. Les 46 pages de synthèse avec ses tableaux et inventaires sont magistrales. Les points principaux : les trésors définissent un horizon appelé Fraire-Amby autour de 50 ; dans le cas de Thuin, les dépôts sont situés dans une fortification de l'Âge du Fer et proche d'un lieu de culte ; ces trésors ne peuvent qu'être liés à des élites sociales ; ils entraînent des ajustements chronologiques pour les émissions en or « de type belge » et une concentration des productions éburonnes autour de deux centres, Tongres-Maastricht et Kessel-Lith. Les trésors de l'horizon Fraire-Amby sont directement liés aux événements militaires de la conquête et de nouveaux arguments sont avancés pour faire de Thuin l'oppidum des Aduatiques. La distinction entre dépôts profanes et cultuels ne semble guère opérationnelle en

l'occurrence ; dans tous les cas, ce sont des circonstances de crise, ici militaire. *Last, but not least*, la confrontation des trouvailles a permis d'affiner la méthodologie de la recherche, la typologie des séries, les liaisons des émissions, de mieux cerner par les aires de dispersion les centres émetteurs. Ce volume qui fera les délices des numismates sera des plus précieux pour les historiens de la conquête césarienne. Que serait-ce si toutes les découvertes avaient pu avoir lieu dans des conditions de fouilles légitimes ?

Georges RAEPSAET

Susanne BÖRNER, *Marc Aurel im Spiegel seiner Münzen und Medaillons. Eine vergleichende Analyse der stadtrömischen Prägungen zwischen 138 und 180 n. Chr.* Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 16,5 x 22,5 cm, 371 p., 26 fig. (ANTIQUITAS. REIHE 1, 58). Prix : 79 €. ISBN 978-3-7749-3769-7.

Dans cet ouvrage qui fait suite à sa dissertation présentée en 2011 à l'Université de Heidelberg, Susanne Börner examine les images apposées au revers des monnaies et médailles émises à Rome par l'empereur Marc Aurèle, dans le but d'y trouver des informations officielles et de première main sur la vision politique qu'il avait de sa personne et de son gouvernement, étant admis qu'il jouait un rôle dans le choix de telles images. Elle recherche les ruptures, qui traduisent des changements de situation politique, mais aussi les éléments empruntés et ceux qui étaient propres à son répertoire. Le matériel est analysé année par année – il y a en général deux émissions par année –, en regard des événements historiques, et en distinguant les catégories monétaires (métaux précieux, bronze, médailles). Les différents sujets sont détaillés, et l'on notera que l'auteur a eu la bonne idée de les inscrire en majuscules grasses, ce qui permet une recherche thématique rapide et donne une grande clarté à toute l'étude. Enfin, comme Marc Aurèle a le plus souvent frappé en parallèle avec un autre dirigeant, des comparaisons des sujets choisis et de leur fréquence dans les différentes catégories monétaires concluent chaque chapitre. La production monétaire de Marc Aurèle se divise en trois périodes, marquées par des modes de gouvernement différents et, en conséquence, par des messages différents exprimés sur les monnaies. De 138 (mort d'Hadrien) à 161, il est associé, avec le titre de César, au pouvoir impérial d'Antonin le Pieux, et les images monétaires reflètent ses aptitudes militaires, son lien à la dynastie par son mariage avec la fille de l'empereur, et sa collaboration harmonieuse avec ce dernier. Après la tentative d'usurpation contre Antonin en 151, Marc Aurèle met l'accent sur son rôle de successeur et se donne un profil plus fort. De 161 (mort d'Antonin) à 169, il dirige l'Empire avec son frère d'adoption, Lucius Vérus, tous deux portant le titre d'Auguste. De nouveaux sujets monétaires, qui soulignent l'entente entre les deux empereurs, mettent en avant ce mode de gouvernement inédit. Très vite, plusieurs frontières de l'Empire sont menacées. Marc Aurèle reste à Rome et s'occupe de politique intérieure, tandis que Lucius Verus est envoyé sur le front. Des tensions entre les empereurs sont évoquées par les textes, mais elles ne transparaissent pas sur les monnaies, qui utilisent une titulature et des sujets très parallèles, notamment les titres guerriers *Armeniacus*, *Parthicus maximus* et *Medicus*, que Marc Aurèle emprunte à Lucius Verus. De 169 (mort de Lucius Verus) à 180, Marc Aurèle dirige seul l'Empire. Sa titulature abandonne les titres guerriers et il choisit des sujets

Kaiseraugst tous les jours. Les rapports de fouille paraissent régulièrement et les *Forschungen in Augst, Jahresberichte aus Augst, Jahresbericht der Stiftung Augusta Raurica* et *Augster Museumhefte* font partie des périodiques classiques de l'archéologie provinciale romaine. Le Guide en fait régulièrement la synthèse. À ce niveau de précision, de référencement, de bibliographie, de plans, dépliants et munis de 389 illustrations originales, ces 400 pages constituent le *Handbuch* de référence, la bonne manière de mettre ses connaissances à jour si l'on ne doit pas rentrer dans le détail d'une fouille, et le guide le plus sûr pour visiter le site. Georges RAEPSAET

Verena SCHALTENBRAND OBRECHT, *Stilus. Kulturhistorische, typologisch-chronologische und technologische Untersuchungen an römischen Schreibgriffeln von Augusta Raurica und weiteren Fundorten*. Augst, Augusta Raurica, 2012. 2 vol. 21 x 30 cm. Textband : 332 p., 325 fig. Katalog und Tafeln : (337-794) p., 208 pl. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 45, 1-2). Prix : 160 FS. ISBN 978-3-7151-0045-6.

La richesse du matériel archéologique à Augusta Raurica est telle que chaque catégorie d'objet peut servir d'appui à un développement thématique considérable. Ces dernières années, « Lesen und Schreiben in Augusta Raurica » est mis à l'honneur et constitue le sujet de plusieurs monographies et études : inscriptions lapidaires, graffiti sur céramiques, cachets, écritoirs. Sont en projet : les graffiti sur peinture murale, l'épigraphie mineure et majeure. Et pour le présent, un volume double sur les stylets, issu d'une thèse inventoriant et analysant plus de 3 000 artefacts issus des collections suisses et européennes. Le travail est systématique, bien construit et va bien au-delà de la typo-chronologie. C'est l'écriture « dans tous ses états » qui est passée à la loupe, des tablettes de cire en bois à l'iconographie des usages et usagers. On est d'emblée surpris par le nombre. Plus de 1 200 stylets rien que pour Augusta Raurica. La pointe elle-même ne présente guère de variantes, mais le manche peut devenir le support d'une orfèvrerie recherchée. Comme le stylet métallique n'est pas le seul à pouvoir griffer la cire, on en vient à se demander pourquoi la colonie de Plancus recèle autant de pointes. Parce que les archéologues y portent un intérêt spécifique ? C'est une partie de l'explication sans doute. La conservation du fer varie aussi d'un site à un autre. Ici les corrosions sont plutôt légères et l'excellent laboratoire de restauration fait le reste. Pour établir sa typologie, l'auteur prête une attention particulière aux ensembles et contextes fermés datés et aux stratigraphies des sites. Sur la base des différentes formes de la tige du stylet, huit familles sont définies, subdivisées en catégories qui combinent caractéristiques de la pointe, forme de la spatule, ornementation ou damasquinage. Les stylets d'Augst se sont perdus un peu partout dans la ville haute et dans la ville basse, sans qu'on puisse associer une densité particulière avec un ou des édifices définis, pour l'instant du moins car seule une petite partie de la ville est fouillée. L'auteur remarque néanmoins que les densités ne varient pas entre habitat riche et quartiers artisanaux, et suppose avec raison que les artisans pratiquaient régulièrement l'écriture dans leur travail. Une attention particulière est portée à la technologie de fabrication, avec un support sophistiqué d'analyses de laboratoire. Tout est consigné avec une précision clinique qui en fait un modèle du genre. Cerise sur le gâteau, les grands tableaux de « Formgruppe », qui constitueront pour longtemps la

typochronologie de référence en la matière, reçoivent un commentaire synthétique en quatre langues ! Peut-être n'est-ce pas – seulement – une colonie que Plancus a fondée en 43, mais une grande école...

Georges RAEPSAET

Dido FACCANI, *Die Dorfkirche St. Gallus in Kaiseraugst/AG. Die bauliche Entwicklung vom römischen Profangebäude zur heutigen christkatholischen Gemeindekirche*. Augst, Augusta Raurica, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 282 p., 15 pl., 212 fig. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 42). Prix : 62 €. ISBN 978-3-7151-0042-5.

Ce quarante-deuxième volume de la collection consacrée au site archéologique d'Augst, en Suisse, présente les résultats de fouilles menées sur l'église Saint Gall en 1960, 1961 et de 1964 à 1966 par R. Moosbrugger, H. R. Sennhauser et R. Laur-Belart. L'église se situe en bordure du Rhin, à l'écart de la colonie antique, en bordure du village actuel de Kaiseraugst. Le site est déjà occupé dès le Haut-Empire, lorsque cette partie de la ville est dévolue à l'artisanat et au commerce. Des vestiges de maçonnerie prouvent qu'au III^e siècle, un premier bâtiment en dur, sans doute profane, est construit à l'emplacement de la future église Saint Gall (état I). Dans les années 300, la construction de l'imposant *Castrum Rauracense*, dont quelques tronçons de l'enceinte ainsi qu'un égout qui la traversait ont été dégagés, provoqua la démolition partielle de ce bâtiment. Par ailleurs, un nouvel édifice, en partie sur hypocauste, a été identifié au sud de ce dernier (état II). Durant la seconde moitié du IV^e siècle, un bâtiment comportant une grande salle à abside (15 x 11,50 m) est aménagée à l'emplacement des bâtiments susmentionnés. La comparaison avec d'autres bâtiments paléochrétiens de l'Empire et les transformations ultérieures permettent d'y reconnaître une église dès cette époque (état III). Cet édifice à abside exista jusqu'aux X^e/XI^e siècles, lorsqu'il fut remplacé par une église à abside voûtée de 13,90 x 8,60 m (état IV). Les états suivants (XIV^e-XVIII^e siècles) correspondent au développement progressif de l'église Saint Gall, avec successivement, la construction d'un nouveau large chœur, l'ajout au sud d'un clocher massif en annexe et d'une sacristie à l'est du chœur (état V). Enfin, la reconstruction de la nef en 1749 et l'équipement de différents aménagements intérieurs (état VI) aboutissent à l'édifice tel que l'on connaît aujourd'hui. Suivant l'habitude de la collection, l'ouvrage est richement illustré, avec une centaine de pages dévolues à la description des structures archéologiques et une deuxième partie consacrée à la comparaison et à l'interprétation des vestiges. Un chapitre est consacré au début de la chrétienté et à l'hypothèse d'un siège épiscopal à Kaiseraugst dès 400. Le matériel archéologique ainsi que l'inventaire des structures sont présentés en annexe. On ne peut que se réjouir de cette publication de G. Faccani, illustrant l'antiquité tardive d'Augst et, plus particulièrement, la transformation du *castrum* en un centre civil et ecclésiastique. Suite à l'usurpation de Magnence (350-352/353), la fortification fut dévastée, probablement lors d'invasions germaniques. Ensuite, durant le règne de Valentinien (364-375), le *Castrum Rauracense* semble avoir subi une réorganisation majeure, notamment avec la construction près de la porte sud d'un grand édifice à absides servant sans doute de quartier général militaire. C'est à cette phase que l'on doit probablement rattacher la transformation du quartier situé en bordure de l'enceinte nord de la fortification et la

pouvoir local, et rappeler que la parure urbaine d'une agglomération n'induit pas son statut qui relève uniquement d'une décision politique. Au titre de mise en place de la problématique, on citera avec intérêt l'article de St. Fichtl sur les « places publiques » dans les *oppida* protohistoriques, organisées autour d'un sanctuaire et d'une esplanade, sans autre monument public clairement identifiable, sinon peut-être (et la prudence doit être de mise) des installations temporaires destinées à des votes. L'auteur souligne le fait que l'existence de ces espaces de réunion est à chercher dans la tradition celtique elle-même plutôt que dans une quelconque influence méditerranéenne, ce qui s'inscrit dans la polémique actuelle autour de la « basilique » de Bibracte. La seconde partie est archéologique et nous propose des mises au point bienvenues sur une série importante de grandes capitales de cités. Auch, Javols, Toulouse, Narbonne, Ruscino, Fréjus, Orange, Apt, Lyon, Autun, Martigny, autant de cas où les trouvailles anciennes et les fouilles récentes permettent de poser les problématiques et de proposer des avancées de localisation et d'interprétation. Pour Autun, la révision des réserves du musée a permis la re-découverte de fragments d'inscription qui complètent, sans malheureusement apporter de solution claire, une dédicace manifestement monumentale assurément en rapport avec le forum (*CIL* XIII 2657 réétudiée par A. Hostein) ramené ainsi au cœur de la ville antique. Un ensemble d'études précises et originales largement illustrées, qu'une synthèse aurait pu couronner afin d'y déceler peut-être des variantes régionales ou liées aux statuts, mais dont la cohérence serrée tient lieu de lien conceptuel. Un catalogue de situations de référence qui intéressera tous les acteurs de l'archéologie urbaine, même secondaire, dans ses principes méthodologiques, ses identifications urbanistiques ou religieuses et ses études de sculpture architectonique.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lőrinc TIMÁR, *The Spread of the Roman Domus-Type in Gaul*. Oxford, Archaeopress, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 122 p., 95 fig. (BAR. INTERNATIONAL SERIES, 2206). Prix : 31 £. ISBN 978-1-4073-0764-0.

« The aim of the study is to process a group of problems related to the building of residential houses in Roman Age Gaul ». L'auteur part d'un groupe de référence, la domus à atrium et/ou à péristyle d'Italie et plus particulièrement de Pompéi, pour inventorier et analyser les domus gallo-romaines jusqu'à l'époque flavienne. Dans un premier temps, Timar tente de (re)définir la domus italienne classique, croisant Vitruve et les maisons de Pompéi considérées comme les plus significatives, par exemple celle d'Aemilius Scaurus (et non Scaurius !). Suit un inventaire de toutes les maisons ou parties de maisons gallo-romaines reconnues du premier siècle avant et de notre ère, soit quelques édifices narbonnais dits des 1^{er} et 2^e styles pompéiens, et une petite trentaine de domus « late et early variants of the Pompeian Third Style » dispersées en Gaule. L'exercice est difficile et peut-être prématuré. Même en admettant qu'on puisse se mettre d'accord sur une définition typologique de la domus résidentielle classique, il est bien rare qu'on dispose d'un plan terrier complet même en Narbonnaise. On retrouve donc en tête des analyses les plus approfondies proposées, les maisons bien connues des Antes, ou dite de l'Attis, à Glanum, la maison au Dauphin de Vaison, celle du Clos de la Lombarde à Narbonne, dont la structure, les

évolutions premières ont fait l'objet de nombreux travaux dont ceux de Pierre Gros. Et l'on sait que les maisons dites pré-romaines de Glanum posent des problèmes de chronologie et d'interprétations urbanistiques et architecturales. Quant aux fonctions, il n'en est guère question ici. Certains plans sont tellement incomplets qu'on ne peut pas être sûr de pouvoir les interpréter en tant que domus. Ce qui rendra quelque service, c'est l'inventaire des plans, qui ont tous été redessinés, donc sont bien lisibles. Dans sa conclusion, Timar se montre avec raison très prudent et se demande jusqu'à quel point on peut réellement créer une typologie cohérente pour ces maisons dont on a l'impression qu'elles adaptent ou réadaptent des modèles en fonction de critères qui ne sont pas qu'architecturaux. Le poids de la trame urbaine peut être déterminant pour l'espace disponible à l'installation et au développement de l'habitation. La topographie et la planimétrie aussi. La problématique est intéressante, mais en devenir.

Georges RAEPSAET

Alain FERDIÈRE, *La Gaule Lyonnaise*. Paris, Picard, 2011. 1 vol. 24,5 x 30,5 cm, 168 p., 108 fig. Prix : 65 €. ISBN 978-2-7084-0893-7.

Alain FERDIÈRE, *Gallia Lugdunensis. Eine römische Provinz im Herzen Frankreichs*. Mayence, Ph. von Zabern, 2011. 1 vol. 24,5 x 30,5 cm, 168 p., 108 fig. (ZABERN'S BILDBÄNDE ZUR ARCHÄOLOGIE). Prix : 29,90 €. ISBN 978-3-8053-4284-1.

Au départ, il y avait une ambitieuse collection initiée par l'éditeur mayençais Philipp von Zabern, *Orbis Provinciarum. Die Provinzen des Römischen Reiches*. Tilmann Bechert avait ouvert en 1999 cette série intégrée aux *Zabern's Bildbände* par un volume de présentation générale. L'objectif : dans une maquette très soignée, une illustration de haute qualité « von Zabern », présenter à un public large l'Empire romain, province par province. Sont parus depuis, sans que l'unité provinciale soit toujours respectée : Dacia, Lycia et Pamphylia, Noricum, Pontus et Bithynia, Thracia, Germania Inferior, Dalmatia, Kroatien in der Antike, Roms Erbe auf dem Balkan, Moesia Superior, Gallia Narbonensis, Die Römer an Maas und Mosel. Entre-temps, le projet initial de l'*Orbis Provinciarum* s'est quelque peu modifié, et une collaboration avec A. et J. Picard s'est installée qui prend en charge une édition double, en allemand et en français. Nous retrouvons dans le présent volume l'unité provinciale canonique, la maquette de base et la volonté de toucher un public large, sans déroger à la qualité de l'information. La rédaction est confiée à des scientifiques, Alain Ferdière, Armand Desbat, Monique Dondin-Payre et William Van Andringa qui eux-mêmes ont fait appel à un réseau de compétences diversifié. En résulte un bel ouvrage, où l'information tient compte des découvertes récentes et des avancées de la recherche. La Lyonnaise est la province-pivot de la Gaule, entre la Narbonnaise méditerranéenne et les provinces rhénanes. L'autel des Trois Gaules est installé au confluent de la Saône et du Rhône et concrétise son poids institutionnel. Quant à la vie économique autour des ports et du marché lyonnais, elle est considérable. Ce n'est pas seulement la Gaule septentrionale et les Germanies qui sont en jeu, mais le commerce alpestre est lié à la métropole, comme le marché océanique. Cette romanité vive, active, productrice d'une culture intéressante qui n'oublie pas ses racines celtiques, se traduit

La chronologie de l'Âge du Fer, en particulier le deuxième Âge du Fer (III^e-I^{er} siècle av. n.è.), dans les régions occidentales de l'Europe, constitue un sujet inépuisable de la recherche protohistorique depuis Déchelette. Côté Méditerranée, la périodisation de la culture matérielle peut s'appuyer sur des témoins importés relativement bien datés mais, pour le territoire des futures Trois Gaules et Germanies, la démarche est plus complexe. Quelques sites peuvent bénéficier de matériel méditerranéen importé, en particulier autour de l'axe Rhône-Saône-Moselle-Rhin, mais plus on s'éloigne vers l'Atlantique, plus la chronologie est difficile à établir. L'espace Nord-Alpin est par ailleurs marqué par des mutations économiques et technologiques qui affectent parfois profondément les cultures qui s'y développent. Le dossier progresse cependant et depuis l'important colloque de Valbonne en 1986, les interventions de terrain se sont multipliées avec des ensembles riches et une méthodologie de plus en plus affinée qui autorisent des sériations typo-chronologiques nouvelles voire inédites pour certaines régions. Le colloque de Bibracte, en 2007, refait le point, faisant fond sur les remarquables contextes stratigraphiques issus des fouilles récentes du Mont Beuvray et les meilleurs contextes récemment mis au jour (mobiliers fermés avec amphores, fibules, campaniennes...). Une vingtaine de communications très « pointues » présentent pour l'Est de la France et les régions voisines des essais de périodisations régionales et de stratigraphies de sites en tentant de les corrélérer aux chronologies anciennes, un exercice de style particulièrement difficile, comme en témoigne le tableau de synthèse présenté par les rapporteurs du débat. À défaut de caler une date précise en chronologie absolue sur le LTD1b, on peut désormais mieux apprécier les correspondances historiques régionales, du Tessin au bassin parisien. Le site dit du « sanctuaire de Cybèle » à Lyon est particulièrement impressionnant pour la dernière phase LT, avec pas moins de 6 phases entre -43, date de la fondation de la colonie, et la fin du règne d'Auguste. Pour cette période cruciale pour les Gaules autour de la conquête de César, nous disposons désormais d'un balisage de culture matérielle, avec tableaux typologiques, cartes de répartition, qui feront de ce volume un incontournable de la recherche protohistorique pour un certain temps.

Georges RAEPSAET

Pieter Willem VAN DEN BROEKE, *Het handgevormde aardewerk uit de ijzertijd en de Romeinse tijd van Oss-Ussen. Studies naar typo-chronologie, technologie en herkomst*. Leyde, Sidestone Press, 2012. 1 vol. 21 x 28 cm, 439 p., 39 pl., nombr. fig. Prix : 44,95 €. ISBN 978-90-8890-097-6.

Les céramologues ne sont jamais à court d'imagination pour donner un peu de consistance historique au matériel le plus ingrat. Le « handgevormde aardewerk » ou céramique montée à la main n'est pas rare dans nos régions de la protohistoire à la fin de l'époque romaine. Elle est associée à des traditions indigènes mais n'implique aucunement une chronologie haute pré-romaine comme on le pensait autrefois. On peut la trouver associée dans les sites civils et militaires romains précoces à des importations de sigillées italo-gauloises par exemple. Sa longévité est considérable et son répertoire formel autant que sa facture paraissent jusqu'ici un peu limités. Voilà pourquoi une thèse s'est fait jour à Leyde pour tenter d'y mettre bon ordre. La région

d'Oss-Ussen (NL-Noord-Brabant) est située à quelque distance de la Meuse, sur sa rive sud, dans le Maaskant, qui deviendra à la fin du premier siècle avant notre ère le cœur de la cité des Bataves, entre le sanctuaire fédérateur d'Empel, à l'ouest, et Nimègue, le chef-lieu de la *civitas*. On a dit et écrit tellement de choses sur ce type de céramique de confection fruste, techniquement élémentaire, et nécessairement enchâssée dans des traditions, usages et besoins locaux, qu'une démarche *ab ovo* pouvait s'imposer comme la seule manière de procéder. Van den Broeke croise la fouille et prospection intensive d'une micro-région, avec toute la sophistication des méthodes de terrain les plus avancées, avec une méthodologie céramologique repensée elle aussi dans ses fondements. Qu'est-ce qu'une typologie ? Qu'est-ce qu'une caractérisation chimico-physique ? Qu'est-ce qu'une démarche opératoire dans le processus de fabrication ? Quels sont les critères discriminatoires utiles à l'archéologue ? Il y a une forte théorisation de la démarche que l'on pourra toujours discuter ; il y a aussi une lourdeur des identifications de laboratoire qui sont parfois un peu gratuites ; mais Van den Broeke ne perd pas l'objectif principal de vue et propose sur la base des contextes et stratigraphies un phasage typologique intéressant, mais aussi une approche fonctionnaliste utile. À quoi servent ces pots ? Entre 800 av. (Bronze final) et 250 de n.è., 14 familles sont détectées, accompagnées d'une recherche sur les connexions régionales. Il y a aussi une importation de céramique de cette facture en provenance de la zone côtière, et servant sans doute de récipient à sel. Une grande attention est portée au processus de fabrication de la céramique : le choix des argiles, les fours, la conduction de chaleur. Pour les poteries côtières, des constatations inattendues sont apparues : influence mosane dans les phases précoces, rhénanes par la suite. Dans l'analyse des provenances, l'identification des diatomées a joué un rôle original et inédit.

Georges RAEPSAET

Alain BOUET (Éd.), *Le forum en Gaule et dans les régions voisines*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 22 x 29 cm, 406 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 31). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-075-4.

Lieu par excellence de l'exercice du pouvoir en contexte romain, le forum constitue un fait d'urbanisme marquant, non seulement à Rome même mais aussi dans les villes provinciales, dont la notion est présente dans tous les esprits. Mais qu'est-ce qu'un forum ? Cette première question, loin d'être banale ou inutile, constitue un des fils conducteurs de l'excellent ouvrage, centré sur les Gaules mais à l'interrogation générale, que nous propose Alain Bouet. En effet le volume, issu d'un séminaire tenu à l'université de Toulouse, comporte deux parties qui se complètent. La première, qui intéressera au premier chef l'historien et l'épigraphiste, s'attache à la définition de l'ensemble urbain et à ses implications institutionnelles. Alain Bouet lui-même, dans une introduction méthodologique et historiographique d'un grand intérêt, puis Monique Dondin-Payre dans une contribution axée sur les textes anciens, reviennent avec précision et esprit critique sur tous les « fora » inventés dans n'importe quelle bourgade dans le but plus ou moins avoué d'identifier un chef-lieu ou une ville « importante ». Une fois de plus, il faut en effet revenir sur des notions essentielles de l'administration romaine, *civitas*, *caput civitatis*, magistratures et lieux d'exercice du

d'abord à une protection des habitats et des terroirs, ensuite seulement à des objectifs stratégiques » (p. 293). Cette étude est un apport considérable non seulement à la recherche sur les fortifications grecques, mais aussi à la recherche sur le territoire des cités. Elle met en avant l'absolue nécessité de toujours garder à l'esprit qu'un ouvrage fortifié doit être envisagé dans sa relation avec l'habitat, c'est-à-dire avec les hommes qu'il protégeait. C'est un point essentiel de l'étude des fortifications car, qu'ils soient urbains ou ruraux, les ouvrages défensifs ne peuvent en aucun cas être seulement envisagés en dehors de leur contexte. La portée de cet ouvrage dépasse largement les limites de l'Érétériade, car il invite à reprendre l'étude du phénomène défensif dans l'ensemble des campagnes du monde grec.

Baptiste VERGNAUD

Ulf WEBER, *Versatzmarken im antiken griechischen Bauwesen*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 1 vol. 21,5 x 30 cm, XII-483 p., 220 fig. (PHILIPPIKA, 58). Prix : 128 €. ISBN 978-3-447-06859-8.

A priori, rien ne destinerait les marques d'assemblages sur les blocs de pierre à devenir un jour une thèse de doctorat. Et pourtant ce fut chose faite en octobre 2010 à l'Université de Iéna. Ces *Versatzmarken*, ou marques d'assemblage, appelées parfois aussi marques de tâcherons, ne sont pas inconnues des manuels d'histoire de l'architecture antique. Chez Roland Martin ou Athanase Orlandos qui s'intéressaient particulièrement aux aspects techniques, ces marques sont mentionnées, et ils imaginent leur rôle dans l'assemblage, le montage, l'agencement des assises, les niveaux, les emplacements, en deux ou trois pages avec quelques exemples à l'appui. Partant de ces éléments connus et tentant de comprendre le rôle de quelques lettres gravées et inédites sur des éléments d'un naiskos hellénistique à Didymes, Ulf Weber s'est pris au jeu et a voulu saisir le rôle exact de ces marques dans l'architecture grecque. Ce qui l'a amené à en faire l'inventaire systématique, au départ des rapports de fouilles et des vérifications sur le terrain, pour un certain nombre de monuments : le théâtre d'Aigai ; à Athènes, le temple d'Arès, l'Érechtheion, les Propylées, le Parthénon, le théâtre de Dionysos, le temple de Zeus, le théâtre de Zéa au Pirée ; plusieurs édifices de Délos ; Delphes ; Didymes ; l'Artémision d'Éphèse ; Gortyne ; le temple de Poseidon à l'Isthme ; Calydon ; Claros ; Cnide ; à Milet, le bouleuterion, le monument à Eumène II ; à Olympie, les trésors de Géla et de Sicyone, et le temple de Zeus ; pour Pergame et Priène, un nombre considérable d'architectures ; Samothrace et Thasos. Mais c'est plus qu'un inventaire. Pour chaque bloc concerné, c'est tout le monument qui fait l'objet d'une analyse. Pour chaque marque, il y a une mise en contexte, une réflexion sur la raison d'être de cette lettre, ce chiffre ou groupe de signes. Ce qui ne va pas sans surprise. Car lorsque les marques sont nombreuses et réparties dans diverses parties de l'édifice, Ulf Weber relève parfois des incohérences dans l'organisation de l'assemblage et soulève des questions originales qui l'amènent à mettre en cause la chronologie reçue ou à reconnaître des aménagements ou modifications inédits. Dès lors, l'intérêt du travail va bien au-delà des aspects purement techniques. Pour les historiens de l'architecture, il faudra recourir à cette thèse chaque fois qu'ils auront affaire à l'un des monuments étudiés. Côté technique, toutes les questions habituelles sont évoquées et approfondies sans nécessairement les résoudre : à quoi se

rapportent les lettres et les chiffres, quel est le schéma organisateur, peut-on lier marques et chronologie, qui grave et où, à la carrière ou sur le chantier ? Weber évoque aussi la longue durée de la pratique, des temples égyptiens aux cathédrales médiévales. Des tableaux complètent utilement le texte et la bibliographie m'a paru bien à jour. Une belle pierre à l'édifice.

Georges RAEPSAET

Thomas MANNACK, *Griechische Vasenmalerei. Eine Einführung*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2^e éd., 2012. 1 vol. 17 x 24,5 cm, 192 p., 113 ill. Prix : 24,99 €. ISBN 978-3-534-25072-1 ; -8053-4462-3.

Cette deuxième édition revue et accompagnée d'une bibliographie actualisée de l'ouvrage de Thomas Mannack paru pour la première fois en 2002 présente une introduction générale des productions de céramiques grecques à décor figuré depuis la fin de l'Âge du Bronze jusqu'au début de l'époque hellénistique. Avant de présenter l'évolution et les différentes productions de la céramique grecque, l'ouvrage s'ouvre d'abord sur plusieurs chapitres introductifs permettant de remettre dans leur contexte à la fois les études sur ce sujet mais également les vases qui seront abordés par la suite. Le premier chapitre a pour objet la réception des vases grecs depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours et surtout l'histoire de leur étude en présentant brièvement les travaux des grandes figures de la discipline. Nos connaissances sur les ateliers, leur organisation et les techniques utilisées par les potiers et les peintres sont décrites dans le deuxième chapitre. Une troisième rubrique mentionne brièvement la distribution et le commerce des vases à décor figuré tandis que le quatrième chapitre nous parle de leurs usages, des formes et de leur iconographie. Enfin, la partie introductive se clôture sur les méthodes de datation utilisées par les chercheurs et en particulier sur la chronologie absolue qui nous permet d'ancrer les différentes productions dans le temps. Dans la deuxième partie du livre, l'auteur retrace l'histoire et l'évolution des différentes productions à décor figuré connues dans le monde grec en commençant par les vases de la fin de l'époque mycénienne. Les quatre chapitres de cette section sont les suivants : débuts de l'Âge du Fer, époque orientalisante, vases à figures noires et vases à figures rouges. Chaque section est brève et présente les informations essentielles sur les productions, les groupes de vases, les formes, les ateliers et les peintres principaux. Toutefois, certaines sections ne sont pas vraiment à jour comme le bref encart consacré à la classe de Thapsos qui donne une origine corinthienne à cette production alors que A. Gadolou a démontré à l'aide d'analyses, en 2011, que la majorité des vases étaient sans doute produits dans la région d'Égion et que cette « classe » regroupait des vases produits par des ateliers différents, parfois dans des régions différentes (*Thapsos-class ware reconsidered: the case of Achaea in the northern Peloponnese. Workshop or a pottery style?*, Oxford, 2011). L'ouvrage, qui se présente comme un manuel à destination d'étudiants en archéologie grecque, est accompagné d'un glossaire général regroupant principalement les définitions de termes techniques et une brève notice présentant des personnages mythologiques ainsi que d'une bibliographie classée par chapitres et sous-chapitres avec les références principales sur chacun des sujets abordés dans le volume. De manière tout à fait ingénieuse, les pages de couverture à l'avant et à l'arrière du volume présentent la

ce lexique laisse une impression ambiguë qui va d'un pan-celtisme qui déborde sur des éléments germaniques et romains à des restrictions ethniques qui restreignent le territoire théoriquement attendu. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Martin SCHÖNFELDER & Susanne SIEVERS (Ed.), *L'Âge du Fer entre la Champagne et la vallée du Rhin. Die Eisenzeit zwischen Champagne und Rheintal*. 34^e Colloque international de l'Association française pour l'Étude de l'Âge du Fer du 13 au 16 mai 2010 à Aschaffenburg. Mayence, Verlag des RGZM, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, XII-590 p., 309 fig. (RGZM TAGUNGEN, 14). Prix : 68 €. ISBN 978-3-88467-193-1.

En 2010 se réunissait, pour la première fois en Allemagne, la très active Association française pour l'étude de l'Âge du Fer, avec comme thématique le bilan d'activité de terrain entre Champagne et Rhin. Pour les développements de la protohistoire européenne, c'est une région-clef, de passages et de connexions culturelles. Les faciès des cultures hallstattiennes, proto-celtes et celtes se cristallisent entre Marne et Rhin. De grosses opérations de prévention ont apporté leur lot de nouvelles données et des sites classiques ont fait l'objet de nouveaux examens. L'occasion était idéale pour faire le point. Les antiquisants y trouveront leur intérêt dans la mesure où la géographie culturelle de ces régions à la fin de la protohistoire, c'est-à-dire au moment de la Guerre des Gaules, gagne en cohérence, et que l'on constate par les nouvelles fouilles que certains sites de hauteur, *oppida* autour de Belginum, du Martberg, du Frauenberg à Birkenfeld, gardent ou retrouvent parfois avec un certain décalage, une occupation romaine. Le cas du Titelberg n'est pas isolé, même en Trévirie. Beaucoup de questions tournent autour de la première implantation celte, de sa chronologie et de sa relation avec les cultures indigènes préexistantes, aussi autour des spécificités, convergences et divergences entre Leuques et Médiomatriques. Dans tous les cas, la présence et l'évaluation des importations méditerranéennes constituent des éléments signifiants. La continuité pré-romain/romain est souvent évoquée, pas seulement pour les *oppida*, mais autant pour les agglomérations, habitats ruraux et sites cultuels, et apparaît de plus souvent décalée par rapport aux périodisations historiques traditionnelles, la culture indigène continuant à fonctionner jusqu'à un moment où la romanisation s'impose, selon un phasage chronologique qui est loin d'être uniforme. Près d'une trentaine de contributions concernent le monde hallstattien et celte et couvrent un espace très vaste que se partageront les Rèmes, les Trévires, les Médiomatriques, les Leuques. Près de six cents pages très riches qui auraient mérité une tentative de synthèse. Le renouvellement du sujet et la richesse des découvertes récentes le mériteraient. Georges RAEPSAET

Philippe BARRAL et Stephan FICHTL (Dir.), *Regards sur la chronologie de la fin de l'âge du Fer (III^e-I^{er} siècle avant J.-C.) en Gaule non méditerranéenne*. Actes de la table ronde tenue à Bibracte, Glux-en-Glenne, 15-17 octobre 2007. Glux-en-Glenne, Bibracte, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 341 p., nombr. ill. (BIBRACTE, 22). Prix : 35 €. ISBN 978-2-909668-74-1.

d'Oss-Ussen (NL-Noord-Brabant) est située à quelque distance de la Meuse, sur sa rive sud, dans le Maaskant, qui deviendra à la fin du premier siècle avant notre ère le cœur de la cité des Bataves, entre le sanctuaire fédérateur d'Empel, à l'ouest, et Nimègue, le chef-lieu de la *civitas*. On a dit et écrit tellement de choses sur ce type de céramique de confection fruste, techniquement élémentaire, et nécessairement enchâssée dans des traditions, usages et besoins locaux, qu'une démarche *ab ovo* pouvait s'imposer comme la seule manière de procéder. Van den Broeke croise la fouille et prospection intensive d'une micro-région, avec toute la sophistication des méthodes de terrain les plus avancées, avec une méthodologie céramologique repensée elle aussi dans ses fondements. Qu'est-ce qu'une typologie ? Qu'est-ce qu'une caractérisation chimico-physique ? Qu'est-ce qu'une démarche opératoire dans le processus de fabrication ? Quels sont les critères discriminatoires utiles à l'archéologue ? Il y a une forte théorisation de la démarche que l'on pourra toujours discuter ; il y a aussi une lourdeur des identifications de laboratoire qui sont parfois un peu gratuites ; mais Van den Broeke ne perd pas l'objectif principal de vue et propose sur la base des contextes et stratigraphies un phasage typologique intéressant, mais aussi une approche fonctionnaliste utile. À quoi servent ces pots ? Entre 800 av. (Bronze final) et 250 de n.è., 14 familles sont détectées, accompagnées d'une recherche sur les connexions régionales. Il y a aussi une importation de céramique de cette facture en provenance de la zone côtière, et servant sans doute de récipient à sel. Une grande attention est portée au processus de fabrication de la céramique : le choix des argiles, les fours, la conduction de chaleur. Pour les poteries côtières, des constatations inattendues sont apparues : influence mosane dans les phases précoces, rhénanes par la suite. Dans l'analyse des provenances, l'identification des diatomées a joué un rôle original et inédit.

Georges RAEPSAET

Alain BOUET (Éd.), *Le forum en Gaule et dans les régions voisines*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 22 x 29 cm, 406 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 31). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-075-4.

Lieu par excellence de l'exercice du pouvoir en contexte romain, le forum constitue un fait d'urbanisme marquant, non seulement à Rome même mais aussi dans les villes provinciales, dont la notion est présente dans tous les esprits. Mais qu'est-ce qu'un forum ? Cette première question, loin d'être banale ou inutile, constitue un des fils conducteurs de l'excellent ouvrage, centré sur les Gaules mais à l'interrogation générale, que nous propose Alain Bouet. En effet le volume, issu d'un séminaire tenu à l'université de Toulouse, comporte deux parties qui se complètent. La première, qui intéressera au premier chef l'historien et l'épigraphiste, s'attache à la définition de l'ensemble urbain et à ses implications institutionnelles. Alain Bouet lui-même, dans une introduction méthodologique et historiographique d'un grand intérêt, puis Monique Dondin-Payre dans une contribution axée sur les textes anciens, reviennent avec précision et esprit critique sur tous les « fora » inventés dans n'importe quelle bourgade dans le but plus ou moins avoué d'identifier un chef-lieu ou une ville « importante ». Une fois de plus, il faut en effet revenir sur des notions essentielles de l'administration romaine, *civitas*, *caput civitatis*, magistratures et lieux d'exercice du

pouvoir local, et rappeler que la parure urbaine d'une agglomération n'induit pas son statut qui relève uniquement d'une décision politique. Au titre de mise en place de la problématique, on citera avec intérêt l'article de St. Fichtl sur les « places publiques » dans les *oppida* protohistoriques, organisées autour d'un sanctuaire et d'une esplanade, sans autre monument public clairement identifiable, sinon peut-être (et la prudence doit être de mise) des installations temporaires destinées à des votes. L'auteur souligne le fait que l'existence de ces espaces de réunion est à chercher dans la tradition celtique elle-même plutôt que dans une quelconque influence méditerranéenne, ce qui s'inscrit dans la polémique actuelle autour de la « basilique » de Bibracte. La seconde partie est archéologique et nous propose des mises au point bienvenues sur une série importante de grandes capitales de cités. Auch, Javols, Toulouse, Narbonne, Ruscino, Fréjus, Orange, Apt, Lyon, Autun, Martigny, autant de cas où les trouvailles anciennes et les fouilles récentes permettent de poser les problématiques et de proposer des avancées de localisation et d'interprétation. Pour Autun, la révision des réserves du musée a permis la re-découverte de fragments d'inscription qui complètent, sans malheureusement apporter de solution claire, une dédicace manifestement monumentale assurément en rapport avec le forum (*CIL* XIII 2657 réétudiée par A. Hostein) ramené ainsi au cœur de la ville antique. Un ensemble d'études précises et originales largement illustrées, qu'une synthèse aurait pu couronner afin d'y déceler peut-être des variantes régionales ou liées aux statuts, mais dont la cohérence serrée tient lieu de lien conceptuel. Un catalogue de situations de référence qui intéressera tous les acteurs de l'archéologie urbaine, même secondaire, dans ses principes méthodologiques, ses identifications urbanistiques ou religieuses et ses études de sculpture architectonique. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lörinc TIMÁR, *The Spread of the Roman Domus-Type in Gaul*. Oxford, Archaeopress, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 122 p., 95 fig. (BAR. INTERNATIONAL SERIES, 2206). Prix : 31 £. ISBN 978-1-4073-0764-0.

« The aim of the study is to process a group of problems related to the building of residential houses in Roman Age Gaul ». L'auteur part d'un groupe de référence, la domus à atrium et/ou à péristyle d'Italie et plus particulièrement de Pompéi, pour inventorier et analyser les domus gallo-romaines jusqu'à l'époque flavienne. Dans un premier temps, Timar tente de (re)définir la domus italienne classique, croisant Vitruve et les maisons de Pompéi considérées comme les plus significatives, par exemple celle d'Aemilius Scaurus (et non Scaurius !). Suit un inventaire de toutes les maisons ou parties de maisons gallo-romaines reconnues du premier siècle avant et de notre ère, soit quelques édifices narbonnais dits des 1^{er} et 2^e styles pompéiens, et une petite trentaine de domus « late et early variants of the Pompeian Third Style » dispersées en Gaule. L'exercice est difficile et peut-être prématuré. Même en admettant qu'on puisse se mettre d'accord sur une définition typologique de la domus résidentielle classique, il est bien rare qu'on dispose d'un plan terrier complet même en Narbonnaise. On retrouve donc en tête des analyses les plus approfondies proposées, les maisons bien connues des Antes, ou dite de l'Attis, à Glanum, la maison au Dauphin de Vaison, celle du Clos de la Lombarde à Narbonne, dont la structure, les

Ségolène DEMOUGIN et John SCHEID (Éd.), *Colons et colonies dans le monde romain*. Rome, École française, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, x-462 p., ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 456). Prix : 90 €. ISBN 978-2-7283-0912-2.

Issu d'une Rencontre franco-italienne d'épigraphie, réunie cette fois à Paris en 2008, ce volume comporte comme tous les autres de ce programme deux parties. La première, qui correspond au titre choisi comme thème de base, rassemble des communications diverses sur un sujet fédérateur ; la seconde, très éclatée, édite une série de nouveautés épigraphiques. Les pages d'introduction dues aux éditeurs rappellent combien le processus de colonisation était important dans le fonctionnement de l'État romain et insistent, dans un contexte historiographique qui a tendance aujourd'hui à délayer la notion, que les colonies n'ont jamais été autonomes ni dissociées de l'État romain, même si à l'époque impériale, le titre de colonie devint un honneur et un privilège qui en changeant le statut légal de la cité posait de multiples questions relatives aux situations locales et aux adaptations nécessaires dans les schémas traditionnels. Rappeler aussi que la citoyenneté romaine des individus ne fut jamais abstraite à travers l'Empire mais au contraire toujours enracinée dans la colonie ou le municipes d'origine. Ces réflexions bienvenues sont toutefois les seules d'une portée synthétique dans l'ouvrage, mis à part quelques remarques d'U. Laffi sur les titulatures des magistrats coloniaux et les cas possibles de variantes. Les autres contributions portent sur des cas dispersés, avec des développements qui vont de questions proprement locales à des considérations d'histoire sociale des noblesses d'Empire. Citons les observations assez générales d'Antonio Caballos Rufino sur la colonisation en *Hispania* au départ de l'exemple d'Italica, le cas de Valence de Narbonnaise où les fouilles récentes ont permis de remonter la fondation à l'époque triumvirale (P. Faure et N. Tran ; voir aussi l'article archéologique de T. Silvino et al., *Gallia*, 68/2, 2011, p. 109-154), celui d'Orange et ses ressources fiscales (M. Christol à propos du cadastre), de Philippes où de nouvelles inscriptions conduisent à repenser le territoire de la colonie (A. Rizakis), de Trieste où un nouveau duovir doit être mis en relation avec la production de l'huile en Histrie (C. Zaccaria), de Dyrrhachium où des constructions publiques diverses se sont ajoutées récemment au tableau épigraphique (E. Deniaux), ou encore des cités de Sardaigne (R. Zucca). À Uchi Maius, des bases honorifiques permettent des recherches prosopographiques qui suivent les élites jusqu'à Rome (M. Khanoussi et A. Mastino), un même parcours conduisant les Flavonii d'Antioche de Pisidie à l'ordre sénatorial (M. Christol et Th. Drew-Bear). Enfin M. Dondin-Payre et X. Lorient établissent un bilan des connaissances sur les colonies de Bretagne, faisant à la fois le procès de la tendance locale à prétendre à une exception britannique dans le fonctionnement institutionnel de l'empire et celui de l'hypothétique colonie de Londres. Une leçon de critique historique qui pourrait, *mutatis mutandis*, être appliquée à d'autres provinces aux illusions identitaires. Dans la rubrique des nouveautés épigraphiques, certaines relèvent du domaine municipal, un fragment de lettre impériale sur bronze de la cité de Toulouse (S. Armani) qui, trouvé dans la campagne, devrait avoir été affiché dans un sanctuaire du territoire, des attestations de sacerdoces et sanctuaires municipaux à Privernum (S. Evangelisti), des réflexions sur les deux cités italiennes d'Aequicum et Superaequum (M. Buonocore) et l'apport d'une datation consulaire *sine collega* de 21 à la fixation

de la date de la fondation de Turin (G. Mennella). Citons encore une révision d'un passage des *fasti Cuprenses* qui relatent un triomphe sur les Gaulois qui a mené *ad Oceanum* (G. Paci), un préfet de l'annone apparu à Pouzzoles (G. Camodeca), un *servus regionarius* de Sulci (F. Cenerini), une amphore avec graffitis d'Altinum intéressante sur le plan économique (G. Cresci Marrone), des considérations sur la figure et le culte de Pomone (S. Orlandi), et une étude assez différente, celle que S. Panciera consacre à la pratique épigraphique dans les ateliers d'époque républicaine de Rome en regard de la diffusion des usages d'abréviations. Un index des noms et un index des sources complètent utilement le recueil, intéressant.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Laurent LAMOINE, Clara BERRENDONNER et Mireille CÉBEILLAC-GERVASONI (Dir.), *Gérer les territoires, les patrimoines et les crises. Le Quotidien municipal II*. Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 637 p., ill. (HISTOIRES CROISÉES). Prix : 35 €. ISBN 8978-2-84516-614-1.

Mireille Cébeillac-Gervasoni et ses élèves se sont donné la tâche d'étudier le fonctionnement de l'administration des unités municipales principalement dans l'Occident romain. Ce volume est le troisième d'une entreprise originale qui prend en considération une matière jusqu'ici relativement peu étudiée, les actes de la pratique dans les villes et les cités à la lumière de la documentation juridique ou épigraphique (cf. AC, 81, 2012, p. 513-515). La « praxis municipale » et le « quotidien municipal » ont précédé ce recueil qui aurait pu s'intituler, pour rester dans la forme reçue, la « gestion municipale ». Globalement ce livre, né d'un colloque réuni en 2011 à Clermont-Ferrand, répond aux mêmes principes que ses prédécesseurs avec une addition de recherches ponctuelles, de *case studies*, d'exemples éclairants. On maintiendra donc le souhait que suive prochainement une synthèse de ces multiples apports, intéressants, originaux mais localisés. Une autre caractéristique marque aussi ce volume, davantage que les précédents, une grande mixité d'époques : il est assez déroutant de sauter du III^e siècle de notre ère au III^e siècle avant, mais surtout il est peu pertinent de mettre constamment sur le même pied des situations qui, pour être celles de « cités » de l'Italie ou de l'Empire, n'en relèvent pas moins de systèmes institutionnels différents et différenciés au fil des régimes. – Trois thèmes principaux divisent le propos : le territoire, le patrimoine et les situations de crise, ce dernier aspect conduisant le lecteur aux marges voire en dehors du thème fondateur. La première contribution mérite une mention spéciale dans la mesure où elle porte sur un principe de base, à savoir la conception même de la *civitas*, « juxtaposition de singularités qu'incarnait chaque citoyen » et non tout organique avec un exécutif, un législatif et un judiciaire dans une séparation des pouvoirs anachronique. Les réflexions méthodologiques de Patrick Le Roux nous mettent en garde contre les limites du modèle moderne de cité-État, notamment lorsqu'on l'applique à la gestion du territoire. Qui dit territoire, dit frontières et Bernard Rémy a raison de nous rappeler qu'elles étaient importantes pour la cité, et bien fixées, mais que leur repérage aujourd'hui est fort difficile. Les exemples des Voconces (et non de Die) et de Vienne montrent les problèmes, en particulier celui de l'usage des « données naturelles » auxquelles les modernes se fient souvent et

d'une édition au *CIL* également. Au total, on aurait aimé plutôt une nouvelle édition car les apports sont difficiles à apprécier et les références, complexes. Mais il apparaît que les corrections s'imposaient dans plusieurs cas bien illustrés et le regroupement des découvertes isolées récentes constitue un atout. Le petit volume est donc à classer dans nos bibliothèques dans la série des mises à jour du *Corpus*, doté d'excellents index et d'une bibliographie très complète. – Signalons une curiosité supplémentaire : deux inscriptions rhénanes font l'objet d'une notice, *CIL* XIII 6901 et 8286, en raison de l'origine du soldat. Dans le cas de l'épithaphe colonaise, N. Criniti attire l'attention sur un cas assez rare de divergence complète de lecture, compréhension, datation du monument, qui serait celui d'un soldat de la X^e légion Gemina de Nimègue pour G. Alföldy (*AE* 1966, 265 : fin du I^{er} siècle), et d'un légionnaire de la XX^e Valeria Victrix de Cologne ou Neuss pour les Galsterer (*IKöln*² 321 : claudien). Le déchiffrement de la photo donnerait plutôt raison à la première lecture mais le style du monument inclinerait à le placer à date haute. En tout cas, le surnom de la première défunte civile, Baebia ne peut en aucun cas être lu Seve[ra] comme le propose Criniti (également sur la base de données Clauss-Slaby). Une révision complète et sans *a priori* s'impose.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Maria Gabriella ANGELI BERTINELLI, *Lunensia antiqua*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, VIII-502 p., 146 fig. (SERTA ANTIQUA ET MEDIAEVALIA, 13). Prix : 120 €. ISBN 978-88-7689-257-8.

Maria Gabriella Angeli Bertinelli, décédée en 2010, a marqué la recherche italienne en matière d'épigraphie latine d'une empreinte de qualité. Son nom reste attaché à la collection de l'université de Gênes, « Serta Antiqua et Mediaevalia », qu'elle a contribué à enrichir de nombreux volumes d'actes, et c'est tout normalement cette série qui accueille aujourd'hui l'hommage de ses *scripta varia* réunis sur le thème de la ville antique de Luna. Célèbre par son marbre, la colonie romaine avait des origines ligures, et ses institutions comme ses cultes ont laissé de nombreux monuments intéressants auxquels la chercheuse avait prévu de consacrer un nouveau volume des *Supplementa Italica*. Faute de ce corpus que l'on peut espérer voir réalisé sous d'autres plumes, nous disposons ici d'un recueil de ses travaux sur le sujet, d'une ampleur variable. Certains constituent de brèves éditions de nouveaux textes comme une dédicace inédite à la déesse Luna (*AE* 1984, 391), base de colonne offerte par un membre d'une famille bien implantée sur place ayant fourni des magistrats supérieurs, les Titinii, ou des révisions savantes de documents connus, mais d'autres proposent des synthèses sur les dédicaces religieuses et les divinités honorées, sur les élites locales et les magistratures attestées, sur les soldats originaires de Luna : ces contributions représentent autant d'éléments pour aider à construire l'histoire de la ville, une monographie qui aurait dû accompagner, selon l'usage de la collection, le nouveau recueil épigraphique. Certains textes originaux attirent l'attention comme ces fragments de « fastes féminins » qui témoignent de l'existence de *collegia* spécifiquement composés de femmes, dont le point de concordance ne peut toutefois être précisé, professionnel et/ou religieux (*AE* 1990, 349-353). C'est à dessein que je précise les références à valeur générale. En effet, si les textes des articles ont été recomposés, aucun

travail d'*aggiornamento* n'a été entrepris, pas même l'ajout des renvois à l'*Année épigraphique*, pas même la compilation d'un index. Ici aussi il faut souligner ce manque qui, dans un ouvrage d'épigraphie contenant par nature foule de noms et de termes précis, mettant en œuvre tant de notions diverses et parfois techniques, réduit considérablement les apports qu'on pourrait en attendre. Le travail de M.G. Bertinelli Angeli aurait mérité plus d'attention.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bernard RÉMY et Henri DESAYE, *Inscriptions latines de Narbonnaise. VII. Les Voconces – 1. Die*. Paris, CNRS Éditions, 2012. 1 vol. 22 x 28 cm, 451 p., nombr. ill. (XLIV^e SUPPLÉMENT À GALLIA). Prix : 95 €. ISBN 978-2-271-07310-5.

Conformément au principe de la collection des *Inscriptions latines de Narbonnaise*, ce volume rassemble les inscriptions, mis à part l'*instrumentum* et les textes chrétiens, d'une entité administrative ; il diffère des autres tomes de la série par la définition de cette entité : alors que l'unité prise en considération est d'ordinaire la cité, subdivision unique des provinces romaines, ici les 280 inscriptions ne concernent que le nord de la cité des Voconces, dont la capitale serait Die. Les éléments du point essentiel de ce partage de la cité sont examinés dans l'introduction (p. 41-52). La situation est très étrange puisque les Voconces auraient vu leur territoire civique partagé : le sud de la cité, où le relief montagneux marqué rend les communications difficiles, aurait acquis une autonomie (p. 37) à une date indéterminée. La portée et la nature de cette autonomie restent tout à fait hypothétiques car elle n'a pas laissé de traces institutionnelles ; les *pagi* et *uici* (p. 37) portent des traces de la parcellisation territoriale imputable aux données géographiques, mais ne constituent pas des preuves d'indépendance territoriale ; on connaît pareilles situations dans de multiples autres cités, qui n'ont aucun influence sur l'unité civique. Luc aurait été une des deux capitales, pour le nord, avec Vaison au sud, d'après une phrase de Pline, et Die aurait pris la succession de Luc. Mais aucun témoignage ne documente de fonctions autres que religieuses, et on ne peut manquer d'être frappé de l'absence totale dans le corpus de tout magistrat siégeant à Die ; que des fonctions municipales y soient mentionnées n'a rien pour étonner puisque les officiels qui ont la charge du territoire sont susceptibles de venir de la totalité de celui-ci, *a fortiori* d'une agglomération assez importante pour avoir, à une date indéterminée, accédé au statut de colonie (p. 51 : tout le texte est rédigé comme s'il s'agissait de la ville et non d'un territoire). La question nous semble d'autant moins tranchée que tous les documents qui mentionnent une activité officielle, ou même simplement publique à Die, la mettent en relation avec la cité des Voconces, et il nous semble que la précision *Vocontiorum* après *Dea Augusta* se propose, au contraire, de souligner l'appartenance de l'agglomération à la cité. Depuis les études d'A. Chastagnol et de J. Gascou (*Actes du X^e congrès international d'épigraphie grecque et latine*, Paris, 1997, p. 60 et 128-134), rien n'est apparu pour éclairer la formule de Pline, qui attribue deux *capita* aux Voconces. Plutôt qu'une partition de la cité, il est plus conforme à la documentation de penser à une sorte de délégation à Luc puis Die de certaines opérations de gestion administrative que les problèmes de liaisons compliquaient à l'excès. La ville ainsi distinguée serait devenue tout naturellement, comme dans plusieurs autres cas, capitale au moment de la scis-

listes, de confrontations de sources, de rapprochements perdent beaucoup par cette carence.
Monique DONDIN-PAYRE

Giulia BARATTA & Silvia Maria MARENGO (a cura di), *Instrumenta inscripta III. Manufatti iscritti e vita dei santuari in età romana*. Macerata, EUM, 2012. 1 vol. 14 x 21 cm, 434 p., nombr. ill. Prix : 28 €. ISBN 978-88-6056-283-8.

La documentation épigraphique latine n'est pas seulement composée de monuments lapidaires ou de bronzes juridiques. La vie quotidienne des Anciens était peuplée de graffitis divers, en particulier sur la céramique, et d'estampilles ou marques, de propriété, de fabrication ou de fonction. Cet *instrumentum* représente une source documentaire qui peut se révéler exceptionnelle pour des domaines variés, souvent peu nourris par l'épigraphie traditionnelle, comme le monde de l'économie et de l'artisanat, ou qui lui sont complémentaires, comme les pratiques cultuelles. La recherche n'est pas très ancienne et connaît aujourd'hui un développement considérable. À côté de l'association sur les inscriptions mineures sous l'appellation *Ductus* qui vient d'éditer les actes d'un colloque de 2008 (Berne 2012 ; cf *supra*), et d'initiatives individuelles de publication de sites comme Nida, Augst, Xanten ou Liberchies, d'autres entreprises, très actives, peuvent aussi être rappelées comme les colloques *Instrumenta Inscripta Latina* dont, après Pecs et Klagenfurt, le troisième vient de se réunir à Macerata. Le volume des actes est particulièrement intéressant car il dessert une thématique précise et cohérente : la vie dans les sanctuaires et l'*instrumentum* « sacré ». Réunion italienne oblige, la part belle est faite aux découvertes de la péninsule, ce qui se justifie d'autant mieux que la documentation y est riche et variée, autrement dit un matériau de référence pour l'ensemble du monde romain. Première pièce : la tuile inscrite de Tifata et son contexte du temple de Diane par L. Chioffi, un texte bien connu mais toujours problématique. Ensuite, par D. Nonnis et S. Sisani, un bilan des inscriptions « mineures » d'époque républicaine en Italie centrale, en latin et langues italiques, suivi d'un petit corpus de graffitis inédits de la *regio VI* et de deux tableaux répertoriant l'*instrumentum* en contexte cultuel, ou non, de la Sabine, du Picenum et de l'Ombrie. Autre étude d'ensemble, celle que S.M. Marengo et M.G. Granino Cecere consacrent aux tuiles « sacrées » d'Italie romaine, aux marques et estampilles significatives d'un lieu de culte ou d'une divinité, dont les interprétations ne sont pas toujours claires. On en rapprochera les tuiles et briques civiques que connaissait aussi le monde romain et qui ont fait l'objet d'une étude récente (M. Dondin-Payre, dans *Integration in Rome and the Roman World*, Leyde, 2013, p. 243-262). Synthèse également, celle que R. Wedenig établit pour les graffitis à caractère religieux découverts en Autriche romaine, avec un tableau récapitulatif fort utile, dont on regrettera cependant le caractère un peu anachronique du cadre géographique retenu. Il y aura matière à comparaison pour nos menues inscriptions qui viennent de livrer Belisama dans le panthéon des Tongres (*Signa*, 2, 2013, p. 146-148). Citons encore les plaquettes métalliques en forme de palmes (qui ont par ailleurs fait l'objet récemment d'une étude d'ensemble par N. Birkle) que décrit E. Weber, ex-voto dont les textes souvent structurés s'apparentent davantage à la grande épigraphie qu'à l'*instrumentum*. On pourrait faire la même remarque à propos

des *tabulae ansatae* envisagées par M. Mayer pour un possible *mithraeum* espagnol. La plupart des autres communications concernent un site précis, comme Cupra Marittima, Monterinaldo, Trebula Mutuesca, Vintimille, Vicarello, Breno, Sauze d'Oulx... avec à chaque fois une documentation originale et révisée, de lecture et de commentaire souvent délicats. – Souhaitons que ces rencontres puissent se poursuivre et que la richesse de ces sources méconnues soit à l'avenir toujours davantage exploitée. Mais combien est-il dommage de publier ce genre d'ouvrage sans compiler d'index ?

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Papyri Vergilianaee. L'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione Virgiliana (I-VI d.C.)*. Liège, Presses universitaires, 2013. 1 vol. 23,5 x 33 cm, 339 p., 8 pl. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA). Prix : 50 €. ISBN 978-2-87562-014-9.

Dans ce volume, le premier de la collection thématique « Papyrologica Leodiensia » de l'université de Liège, Maria Chiara Scappaticcio rassemble la documentation de nature papyrologique sur les œuvres de Virgile. Après avoir effectué une collation dans une vingtaine de collections différentes et remis en cause le statut virgilien de certaines tablettes de Vindolanda, elle obtient un corpus de trente-cinq documents portant des extraits de l'*Énéide*, des *Bucoliques* ou des *Géorgiques*, comprenant également des *ostraka*, parchemins et tablettes de bois. Ceux-ci représentent une remarquable palette de types (papyrus bilingues, extraits d'éditions ou d'anthologies, extraits de traités grammaticaux, exercices d'écriture...), d'époques (du I^{er} au VI^e siècle ap. J.-C.) et de provenances géographiques (de la Palestine aux confins de l'Écosse) ; ils témoignent de la richesse de la tradition de l'œuvre du poète de Mantoue, comparable à celle d'Homère, de sa diversité d'utilisation et de sa large diffusion dans tout l'Empire. En outre, par son contenu et par sa démarche, l'ouvrage se situe à la croisée de nombreuses disciplines et tendances actuelles : confrontation des témoins papyrologiques et manuscrits des grands auteurs latins, recherches sur le bilinguisme, variations de la langue et de l'écriture, histoire de l'enseignement de la littérature latine, en particulier dans la *Pars Orientis* ; la recension des papyrus dans les éditions des œuvres de Virgile est elle-même relativement récente. Dans l'esprit interdisciplinaire de la collection, M. Ch. Scappaticcio met ainsi à la disposition du papyrologue, du philologue, du linguiste, du paléographe ou de l'historien, un ouvrage qui affiche par son seul programme toutes les raisons de susciter leur intérêt. La première partie expose les difficultés soulevées par la nature de certaines pièces et les principes de la présentation des documents collectés. Une attention toute particulière a été accordée au traitement des lacunes, des variantes linguistiques et orthographiques et des signes diacritiques, révélés par un examen direct et attentif à l'aide de techniques modernes, lorsque cela a été possible. La seconde partie est quant à elle consacrée à l'analyse critique de chaque document sous forme de notices critiques détaillées comprenant plusieurs rubriques systématiques : outre les catégories descriptives attendues (contenu, numéro d'inventaire, datation probable, provenance, lieu de conservation, éditions précédentes, tables et reproductions, examen direct ou indirect), on y trouvera un commentaire bibliologique et codicologique sur l'aspect extérieur du

Laurent BRICAULT, *Les cultes isiaques dans le monde gréco-romain*. Documents réunis, traduits et commentés par L.B. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 13,5 x 21 cm, 575 p., ill. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-33969-6.

Après l'organisation de plusieurs colloques, après un atlas et des *corpora* de sources (inscriptions et monnaies), consacrés aux cultes isiaques, L. Bricault offre un recueil de documents témoignant de ces cultes dans le monde gréco-romain. Plus de 500 documents, traduits et commentés, y sont rassemblés, d'époque et de nature variées : textes littéraires et inscriptions ; présentation de sanctuaires connus par l'archéologie ; monnaies ; objets tels que des lampes, des petites statuettes, des gemmes. Une carte permet de situer facilement les « lieux de provenance des documents commentés ». – Une riche introduction présente l'évolution des études portant sur les cultes isiaques depuis l'engouement provoqué par la découverte du temple d'Isis de Pompéi en 1764 : y sont notamment rappelés les jalons que constituent les études de G. Lafaye, Fr. Cumont, J. Leclant ou encore l'exposition sur Isis présentée à Milan en 1997 ; celle-ci est considérée par l'auteur comme un tournant, dans le sillage duquel il organisera, depuis 1999, plusieurs colloques isiaques. Désormais, les petits objets font l'objet de l'attention des savants ; leur prise en compte permet d'enrichir les réflexions dans divers domaines – que l'auteur choisit comme autant d'axes autour duquel il présente les documents retenus. – Plus encore qu'un recueil de documents, ce livre fournit, en effet, une très utile introduction aux cultes isiaques autour de chapitres portant sur « le cercle divin isiaque, un panthéon recomposé » ; sur leur diffusion dans le monde gréco-romain ; sur leur réception et intégration ; sur leurs lieux de cultes ; sur leurs acteurs (qu'il s'agisse des prêtres ou des dévots) ; sur les rites et pratiques cultuelles (depuis le culte quotidien, aux fêtes et processions en passant par les pèlerinages et oracles jusqu'aux mystères et initiations) ; sur « des dieux myrionymes, polymorphes et plurifonctionnels ». – Une bibliographie sélective orientera facilement le lecteur néophyte. Nombreux index, très utiles (des sources [inscriptions ; auteurs ; monnaies et papyrus] ; des noms de divinités, géographiques et de personnes). Très nombreuses illustrations, de qualité moyenne.

Françoise VAN HAEPEREN

Michael BLÖMER & Engelbert WINTER (Ed.), *Iuppiter Dolichenus. Vom Lokalkult zur Reichsreligion*. Tübingen, Mohr Siebeck, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, vii-307 p., ill. (ORIENTALISCHE RELIGIONEN IN DER ANTIKE, 8). Prix : 99 €. ISBN 978-3-16-151797-6.

Depuis un certain nombre d'années déjà, les historiens de la religion romaine démontent le concept de « cultes orientaux » cher à Franz Cumont. À plusieurs reprises, nous nous sommes fait l'écho de ces réflexions, notamment à l'occasion de la réédition commentée des œuvres du grand chercheur et du colloque qui l'a accompagnée (voir *AC*, 81, 2012, p. 350-352). Faut-il rappeler les principes du polythéisme foisonnant et sa capacité d'intégration, au sein des pratiques religieuses antiques y compris officielles, d'éléments provenant des régions de l'empire, dans un fonctionnement harmonieux incluant activité propre et contexte commun, sans cloisonnement des origines. – Dérivé d'un Baal syro-commagénien à la puissance cos-

mique, Jupiter Dolichenus figure au nombre de ces cultes d'importation, particulièrement diffusé et important au sein de l'armée notamment, et il était intéressant de proposer un bilan des connaissances. Attesté à partir de la première moitié du II^e siècle à Rome, le culte de Jupiter Dolichenus s'est diffusé un peu plus tardivement dans les provinces occidentales. Essentiellement honoré par des militaires, de toutes origines géographiques, il revêt des formes romaines et s'est tellement bien intégré dans les schémas de représentation romains qu'il a pu jouer le rôle d'un *patronus* auprès d'unités du *limes* rhénan et est souvent invoqué dans le cadre du culte impérial. On constate en outre que c'est généralement sous la forme strictement romaine du grand Jupiter *Optimus Maximus* qu'il est cité, et à la majesté officielle duquel il participe, son association à Junon *Regina* constituant un autre indice de sa romanité. Tous ces aspects sont ici évoqués dans le cadre d'un workshop réuni à Münster en 2010 et dont les actes s'ouvrent, après une présentation de la recherche par les éditeurs, sur une réflexion méthodologique et historiographique. Évoquant la notion de « religious flows » du monde contemporain, cette entrée en matière rédigée par Christian Witschel s'interroge aussi sur les critères d'attractivité que ces dévotions pouvaient développer aux yeux des Anciens. Après ces considérations théoriques, M. Blömer en vient concrètement aux données du culte, à la fois localement en Syrie, puis dans sa diffusion « mondiale », mettant en évidence le fait que c'est cette dernière qui est remarquable, en Occident surtout, alors que les traces proprement orientales sont minces. Aussi Anna Collar enquête-t-elle sur les liens les plus anciens qui ont pu se développer entre l'armée romaine et le dieu de Dolichè, proposant une « route » de dispersion à la lumière d'éléments prosopographiques de la carrière des premiers dévots romains explicites, Sex. Iulius Maior (légal) et Q. Petronius Novatus (préfet de cohorte), qui furent (sans doute) en contact avec une unité d'auxiliaires de Commagène dans le contexte des guerres daciques de Trajan. C'est ensuite aux zéloteurs militaires que s'attache R. Haensch, se fondant à nouveau sur le temple de Lambèse offert par Iulius Maior qu'il a tendance toutefois à interpréter différemment, plutôt en fonction de l'épouse du légat qui était originaire d'une famille noble d'Asie Mineure. Sa réflexion porte, d'une part, sur les cas d'unités entières honorant le dieu et, d'autre part, sur l'importance numérique des dédicaces émanant des officiers et sous-officiers. Ces points témoignent de l'intégration de Dolichenus au culte public de l'État romain, mais aussi de l'importance des élites dans l'arrivée des nouveaux dieux : de là à les qualifier de « religiös interessierte Individuen » à la religiosité personnelle forte, il reste un pas qu'il faut sans doute se garder de franchir. L'article est également intéressant par les tableaux qu'il offre, mettant en série toutes les dédicaces d'unités entières, d'officiers équestres, centurions et bénéficiaires. Le cercle des dévots n'était pas exclusivement masculin et D. Kreikenbom examine les dédicaces féminines. Travaillant toutefois au départ d'une documentation incomplète, l'auteur relativise nettement l'importance que P. Merlat accordait à la part féminine du culte, relevant notamment le fait que les femmes agissent rarement seules sans référence militaire. On ajoutera que quelques sites concentrent la majeure partie des attestations et que, globalement dans ce colloque, ce type de catégorisation géographique des occurrences a insuffisamment retenu l'attention, la carte de diffusion étant, à mon sens, plus importante que le volume topographique des mentions. Qu'en est-il des temples ? H. Schwarzer étudie la documentation archéologique et la compare à

l'information épigraphique pour établir une large diffusion des sites où la Germanie supérieure semble se détacher avec la Pannonie supérieure et la Bretagne. La validité des comparaisons est cependant fragile vu le caractère non exhaustif des occurrences retenues : la Germanie inférieure témoigne ainsi de deux temples mentionnés dans des dédicaces à Cologne et à Xanten, ce dernier n'étant pas retenu, sans explication. Quoiqu'il en soit, le nombre d'attestations danubiennes donne un poids à ce *limes* que les hasards archéologiques ne semblent pas confirmer mais est-ce un argument valable ? Le temple qui passionne aujourd'hui par sa découverte récente et son installation au cœur d'un camp est bien évidemment celui de Vindolanda. Publiée plus complètement par Andrew et Anthony Birley dans *Archaeologia Aeliana* (2010), cette chapelle explicitement dédiée à Dolichenus en vertu de plusieurs autels met directement en cause le postulat qui veut que les cultes « non traditionnels » de l'armée ne soient pratiqués qu'hors les murs. La situation non équivoque du lieu de culte amène les auteurs à se ré-interroger sur les possibles/probables exceptions à la règle qui avaient déjà été relevées, dont notamment le cas de Mithra dans la forteresse de la *legio II Adiutrix* à Aquincum. L'histoire du culte à Vindolanda est intéressante. Il est possible que le Dolichenum ait été construit originellement hors du camp et intégré sous la protection militaire directe dans le courant du III^e siècle. Il persistera jusqu'au IV^e siècle sans doute. Le volume contient aussi une communication consacrée au culte de Dolichenus à Rome due à Blair Fowlkes-Childs. La logique des développements historiques aurait dû conduire à placer ce rapport en tête des actes, du moins immédiatement après l'introduction et les origines locales. Rome a en effet connu à date haute un culte qui pourrait avoir conservé plusieurs éléments proprement syriens : c'est précisément le propos de l'auteur de revenir sur ces indices de lien conservé avec la Syrie ou du moins l'Orient en dépit des affirmations de certains. Certes la présence d'un nom ou surnom de consonance grecque chez les dévots est largement insuffisante, on le sait. Mais diverses autres bribes, comme des noms sémitiques ou d'assonance, des origines précisées, des formulations propres et des images religieuses, peuvent donner à penser que des « connections to Syria » existaient dans les pratiques et les zéloteurs du culte à Rome. Insister sur la romanité de ces cultes dans l'empire n'exclut pas d'en percevoir les éléments culturels voire identitaires dans une ville aussi multiculturelle que la capitale de l'empire. C'est en tout cas une piste de réflexion à ne pas négliger. Dernier chapitre, la représentation du dieu en contexte danubien. W. Jobst insiste sur la « romanisation » de l'aspect de la divinité en officier romain avec sa cuirasse et son casque, tout en conservant la présentation sur un taureau. – Comme tous les actes, ce volume n'échappe pas à un certain éparpillement des apports, mais il offre, 35 ans après la synthèse de M.P. Speidel centrée sur l'armée, un bilan intéressant de perspectives actuelles enrichies de découvertes récentes et du renouvellement conceptuel de ces cultes au sein de la religion romaine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nacera BENSEDDIK, *Esculape et Hygie en Afrique*. 1. *Recherches sur les cultes guérisseurs*. 2. *Textes et images*. Paris, AIBL, 2010. 2 vol. 22 x 28 cm. 1. 377 p., 11 fig. 2. 297 p., 91 pl., 5 cartes. (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, 44). Prix : 152 €. ISBN 978-2-87754-258-6.

is scrupulously documented from contemporary sources (Polybius and Cicero). His critics, on the other hand, appeal to axiomatic concepts for which no evidence is offered – for instance “la vocation traditionnelle du peuple à obéir” (Hurlet, p. 39), comitial votes as “un rituel contrôlé par l’élite politique” (Hurlet, p. 36), the *populus* as “non pas l’organe souverain, mais l’arbitre des rivalités entre les puissants” (Hurlet, p. 42). Anyone uncertain how to choose between the two positions need only read the editor’s introduction, with its description of “la méthode Millar” as “la collecte, l’analyse et la mise en relation d’une évidence qui n’est jamais éclairée *a priori* par une grille de lecture conceptuelle” (Benoist, p. 11-12). This excellent book is a celebration not only of a scholar but of scholarship itself. Timothy P. WISEMAN

Stéphane BOURDIN, *Les peuples de l’Italie préromaine. Identités, territoires et relations inter-ethniques en Italie centrale et septentrionale (VIII^e-I^{er} s. av. J.-C.)*. Rome, École française, 2012. 1 vol. 16 x 25 cm, X-1201 p., 15 cartes, tableaux. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D’ATHÈNES ET DE ROME, 350). Prix : 150 €. ISBN 978-2-7283-0907-8.

Pour qui s’intéresse à l’évolution culturelle et politique des provinces romaines, à ce phénomène que certains n’osent plus appeler « romanisation », l’Italie de l’époque républicaine apparaît comme un laboratoire idéal d’expérimentation sur le terrain. Mosaïque de peuples entrés progressivement dans l’orbite de Rome, fusionnés en un seul territoire selon un schéma unique de citoyenneté et d’administration au terme de plusieurs siècles de luttes et d’alliances, l’Italie nous procure des « modèles » dans lesquels nous puisons facilement. Stéphane Bourdin vient nous rappeler à la circonspection en nous offrant cette étude novatrice et prudente des peuples de l’Italie pré-romaine dans leurs transformations entre le VIII^e siècle et la guerre sociale. Le propos s’inscrit dans la recherche récente des identités culturelles et religieuses, ces notions que nous utilisons sans doute, j’en conviens, sans assez de réflexion méthodologique, et que nous appliquons à des unités ethniques partout dans l’empire. L’étude extrêmement détaillée et précise se divise en plusieurs parties qui s’attachent tout d’abord aux définitions elles-mêmes et aux sources. En effet, première question : quels peuples ? Comment identifier et localiser les « peuples » italiques en contact avec Rome ? Sources littéraires, sources épigraphiques et sources archéologiques sont convoquées pour déterminer des unités, et immédiatement les problèmes surgissent : ni les récits grecs et latins, ni la diversité linguistique, ni les coutumes religieuses, ni les faciès culturels dégagés par les fouilles n’apportent de réponse simple et univoque. Les unités politiques qui renvoient à une structure souveraine et les peuples sont deux réalités, certes complémentaires et articulées, mais qui ne coïncident pas. La culture épigraphique se développe à l’échelon poliade où l’échelon ethnique est très peu représenté. La constitution de groupes archéologiques d’objets et de structures d’habitat n’existe pas en elle-même, c’est le produit d’une opération de classement contemporaine qui dérive d’interprétations préalables. D’où il appert qu’aucune unanimité n’existe ni chez les Anciens ni chez les Modernes pour établir une liste de peuples, leur extension, leur nature, leur localisation. Au total « les peuples sont des regroupements d’unités politiques qui se reconnaissent, ou auxquelles on reconnaît,

une identité commune ». Mais cette identité n'est pas une donnée brute. Ce sont les peuples qui se dotent d'une identité en se définissant comme un ensemble, en excluant les autres, ce processus s'appuyant en grande partie sur la possession d'un territoire. Ces considérations sont très importantes et doivent nourrir notre réflexion sur tout processus d'ethnogenèse. Le grand mérite est ici de pouvoir sortir des schémas abstraits et de mettre ces principes au contact et à l'épreuve d'une histoire réelle. Reprenons le parcours du livre dont on soulignera aussi la très grande richesse documentaire en tableaux et cartes, listes de vocabulaire littéraire, relevés des contenus épigraphiques, listes onomastiques par langue, qui en feront un instrument de travail exceptionnel pour toute recherche ultérieure sur les données linguistiques de l'Italie pré-latine ou sur les délimitations des territoires et frontières. Après avoir exposé les écueils méthodologiques divers qui jalonnent sa recherche, l'auteur détermine deux régions de base, l'Italie centrale et l'Italie septentrionale dont il détaille les différents peuples au sens où il les a définis. Il passe ensuite à la description concrète des éléments et des événements qui permettent de saisir l'organisation politique des peuples d'Italie, en commençant par les données terminologiques, chez Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Strabon, puis dans les sources épigraphiques (*touto* et *numen*) pour tenter ensuite de comprendre les fonctionnements des divers regroupements politiques (alliances, ligues, dodécapole) qui ont contribué à faire naître une conscience ethnique. On glisse ensuite à l'organisation territoriale où l'apport de la documentation archéologique est déterminant. Des « modèles » émergent, celtique, étrusque notamment. La question des frontières apparaît immédiatement : frontière ethnique et frontière politique ne se superposent pas. Les fortifications et les sanctuaires constituent des marques fortes mais peuvent être intra-ethniques. En outre intervient l'*ager Romanus* progressivement étendu. Revenant aux hommes, S. Bourdin s'interroge sur la mobilité des Italiens dans la péninsule, fondée sur de multiples causes, du commerce au mercenariat en passant par l'*hospitium* et les liens familiaux. L'étude onomastique est ici d'un grand secours et se fonde sur une étude épigraphique approfondie de tous les documents légués par les langues non latines. Cette circulation des personnes accentue un phénomène de brassage culturel au sein d'un monde en gestation dans le voisinage de Rome, et se constituent des sociétés multi-ethniques, différentes selon les régions : la persistance de l'identité étrusque et la celtisation de la Cisalpine représentent des thèmes propres tandis que le monde de la Campanie se compose de strates comprenant des Grecs et des Étrusques, mais aussi des Samnites. Le chapitre 9 « Réalité et subjectivité de l'identité ethnique » qui clôture l'ouvrage avant une conclusion synthétique, constitue une réflexion fondamentale pour l'historien. Certes appliquée à l'Italie préromaine mais dont les critères de catégorisation et les remarques critiques sont à lire, à relire et à méditer par nous tous, pour identifier, y compris dans nos propres interprétations, tout ce qui relève du *topos* et de l'instrumentalisation de l'identité ethnique au service d'une idée ou d'une idéologie. – Une somme méthodologique. Un tout grand livre, assurément.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

fidèle ni complet des relations parents-enfants pour lesquelles un examen systématique des épitaphes d'enfants devrait apporter des nuances.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

L. Boeke VAN DER MEER, *Ostia speaks. Inscriptions, Buildings and Spaces in Rome's Main Port*. Louvain, Peeters, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-129 p., 48 fig., 2 cartes. Prix : 27 €. ISBN 978-90-429-2700-1.

Quand j'ai reçu ce petit livre de moins de 130 pages, index compris, je me suis demandé « à quoi sert ce livre ? ». Ostie est un site étudié de longue date, avec une bibliographie spécifique copieuse, et dont l'épigraphie particulièrement riche a bénéficié récemment d'une anthologie commentée de haut niveau due à la plume de chercheurs d'une grande compétence (M. Cèbeillac-Gervasoni, M.L. Caldelli et F. Zevi, *Épigraphie latine. Ostie : cent inscriptions dans leur contexte*, Paris, 2006 ; Rome, 2010 ; cf. *AC*, 76, 2007, p. 464-465) de surcroît publiée à la fois en version française et en version italienne. Fallait-il une brochure de plus, en anglais, illustrée de quelques photos, qui hésite entre le guide touristique et l'ouvrage savant ? Une brève introduction historique, un parcours entre les monuments au hasard des localisations, qui fait découvrir un texte d'époque républicaine suivi d'un autre du Bas-Empire, une carte générale empruntée à Meiggs, aucun plan précis qui permette de comprendre les bâtiments et les contextes, tout cela n'est pas très convaincant. Quand on y ajoute un commentaire minimal pour ne pas dire simpliste, sans note, qui ignore le sens institutionnel de *clarissimus vir* traduit par « a very renowned man » (p. 55 et p. 87 n° 32), qui définit allègrement comme un affranchi (p. 114 n° 42,3) un personnage qui est à la fois *equus Romanus* et décurion de la colonie, ou qui s'interroge sur l'identification de qui pourrait être la Bona Dea « there is uncertainty about the identity of the goddess » (p. 83 n° 30), on referme l'opuscule en reposant la question initiale. Surtout si on compare à ceci, inscription par inscription, la qualité des informations et l'originalité du propos de l'ouvrage franco-italien, qui constitue, lui, un apport substantiel à la compréhension de l'histoire, des cultes, des habitants d'Ostie. En tout cas, j'ai connu la maison Peeters beaucoup plus frileuse à publier des ouvrages pourtant infiniment plus novateurs.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nicola CRINITI, Mantissa Veleiate. Faenza, Fratelli Lega, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 206 p., ill. (EPIGRAFIA E ANTICHITÀ, 32). ISBN 978-88-7594-108-6.

Nicola Criniti consacre sa vie au site de Veleia et à ses inscriptions. Après nous avoir offert en 2003 et 2006 (cf. *AC*, 77, 2008, p. 712-713) de nouvelles éditions de la fameuse *Tabula alimentaria* découverte au XVIII^e siècle (*CIL* XI 1147 dont malheureusement l'*Année épigraphique* s'est contentée de procurer la référence sans nouveau texte), ainsi que plusieurs études sur le site, le territoire, la société de la région, il édite aujourd'hui un complément au *CIL* XI : celui-ci comporte 9 nouveaux numéros et la révision des textes connus, selon la forme qui aurait pu être celle des *Supplementa Italica* avec ses ambiguïtés car certains nouveaux numéros ont fait l'objet

d'une édition au *CIL* également. Au total, on aurait aimé plutôt une nouvelle édition car les apports sont difficiles à apprécier et les références, complexes. Mais il apparaît que les corrections s'imposaient dans plusieurs cas bien illustrés et le regroupement des découvertes isolées récentes constitue un atout. Le petit volume est donc à classer dans nos bibliothèques dans la série des mises à jour du *Corpus*, doté d'excellents index et d'une bibliographie très complète. – Signalons une curiosité supplémentaire : deux inscriptions rhénanes font l'objet d'une notice, *CIL* XIII 6901 et 8286, en raison de l'origine du soldat. Dans le cas de l'épithaphe colonaise, N. Criniti attire l'attention sur un cas assez rare de divergence complète de lecture, compréhension, datation du monument, qui serait celui d'un soldat de la X^e légion Gemina de Nimègue pour G. Alföldy (*AE* 1966, 265 : fin du I^{er} siècle), et d'un légionnaire de la XX^e Valeria Victrix de Cologne ou Neuss pour les Galsterer (*IKöln*² 321 : claudien). Le déchiffrement de la photo donnerait plutôt raison à la première lecture mais le style du monument inclinerait à le placer à date haute. En tout cas, le surnom de la première défunte civile, Baebia ne peut en aucun cas être lu Seve[ra] comme le propose Criniti (également sur la base de données Clauss-Slaby). Une révision complète et sans *a priori* s'impose.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Maria Gabriella ANGELI BERTINELLI, *Lunensia antiqua*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, VIII-502 p., 146 fig. (SERTA ANTIQUA ET MEDIAEVALIA, 13). Prix : 120 €. ISBN 978-88-7689-257-8.

Maria Gabriella Angeli Bertinelli, décédée en 2010, a marqué la recherche italienne en matière d'épigraphie latine d'une empreinte de qualité. Son nom reste attaché à la collection de l'université de Gênes, « Serta Antiqua et Mediaevalia », qu'elle a contribué à enrichir de nombreux volumes d'actes, et c'est tout normalement cette série qui accueille aujourd'hui l'hommage de ses *scripta varia* réunis sur le thème de la ville antique de Luna. Célèbre par son marbre, la colonie romaine avait des origines ligures, et ses institutions comme ses cultes ont laissé de nombreux monuments intéressants auxquels la chercheuse avait prévu de consacrer un nouveau volume des *Supplementa Italica*. Faute de ce corpus que l'on peut espérer voir réalisé sous d'autres plumes, nous disposons ici d'un recueil de ses travaux sur le sujet, d'une ampleur variable. Certains constituent de brèves éditions de nouveaux textes comme une dédicace inédite à la déesse Luna (*AE* 1984, 391), base de colonne offerte par un membre d'une famille bien implantée sur place ayant fourni des magistrats supérieurs, les Titinii, ou des révisions savantes de documents connus, mais d'autres proposent des synthèses sur les dédicaces religieuses et les divinités honorées, sur les élites locales et les magistratures attestées, sur les soldats originaires de Luna : ces contributions représentent autant d'éléments pour aider à construire l'histoire de la ville, une monographie qui aurait dû accompagner, selon l'usage de la collection, le nouveau recueil épigraphique. Certains textes originaux attirent l'attention comme ces fragments de « fastes féminins » qui témoignent de l'existence de *collegia* spécifiquement composés de femmes, dont le point de concordance ne peut toutefois être précisé, professionnel et/ou religieux (*AE* 1990, 349-353). C'est à dessein que je précise les références à valeur générale. En effet, si les textes des articles ont été recomposés, aucun

une description de l'évolution des garnisons ouvrent l'étude qui expose ensuite avec grande précision les différentes étapes de construction du camp, en quatre périodes, sans établissement indigène préalable, du « Militärstützpunkt » augustéen au castellum de la charnière des III^e et IV^e siècles, en passant par un fortin de terre et bois du deuxième tiers du I^{er} siècle et un camp de pierres reconstruit après la révolte des Bataves. L'étude du site est remarquablement complète, de la synthèse architecturale à celle des trouvailles par catégories de mobilier, le tout suivi d'un catalogue précis à la fois des unités de site et des artefacts qu'ils ont livrés, illustré de plans, dessins, photos de grande qualité. Les inscriptions figulines et lapidaires ne manquent pas à l'appel et sont dotées d'une brève description dans le cadre de la notice du site de trouvaille, et d'une photo, mais le point de vue n'est pas épigraphique et les mentions sont sommaires. On retiendra toutefois la possibilité de les contrôler et de disposer d'une courte bibliographie interprétative, malgré une totale absence d'index qui ne facilite guère la recherche. La seconde partie du volume est consacrée à un corpus épigraphique, un peu inattendu dans ce cadre de publication. Il est dû à la compétence bien connue de Rainer Wiegels et offre le recueil des inscriptions de Coblence et de ses environs. La matière est riche. Plusieurs épigraphes inédites étoffent une documentation de 42 numéros présentant des éléments rares, comme par exemple un *publicanus*, ou un *sanctuarium*, des noms originaux, des soldats de recrutement intéressant (ainsi un Cananéfate et un Nitiobroge), une tuile inscrite de comptes. Les lectures sont excellentes, les photographies aussi (mais trop petites), le commentaire est très approfondi pour beaucoup d'aspects. Toutefois, la dimension onomastique se révèle décevante, sans bibliographie suffisante pour les noms indigènes en raison peut-être d'une frilosité pour les références autres que germanophones, au point d'en oublier les renvois à l'*Année épigraphique* (dont on retiendra par ailleurs que la livraison 2010, n° 1090-1100, procure la plupart des nouveautés de ce recueil). Un appendice propose une brève description illustrée des principaux blocs sculptés anépigraphes, dont le relief à la moissonneuse, et une synthèse des multiples apports historiques contribue à replacer ces *membra disjecta* en contexte. Un bémol, et de taille : il n'y a pas d'index ni de concordance.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Gabrielle KREMER, *Götterdarstellungen, Kult- und Weihedenkmäler aus Carnuntum*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 483 p., 213 pl., ill. (CORPUS SIGNORUM IMPERII ROMANI. ÖSTERREICH. CARNUNTUM. SUPPLEMENT, 1). Prix : 139 €. ISBN 978-3-7001-6950-5.

La publication d'un nouveau volume du *CSIR* est toujours un événement dans la mesure où il procure une documentation de première main, revue, relue, datée, illustrée, qui autorise nombre de recherches nouvelles sur la base de données fiables. C'est particulièrement le cas lorsque le recueil envisage une matière ample dans un site d'importance. Ici, il s'agit de *Carnuntum* et de l'ensemble de la documentation religieuse, c'est dire si l'on peut espérer un dossier solide et des apports appréciables. L'auteur principal, Gabrielle Kremer, s'est déjà fait connaître par des recherches pointues en matière de sculpture provinciale en pays trévière notamment, songeons au beau mausolée de Bertrange. L'Autriche est riche de plusieurs livraisons du *CSIR*, que

celui-ci complète d'un point de vue synthétique offrant une sorte de bilan des connaissances sur la vie religieuse de *Carnuntum*, camps et ville. En effet, non seulement cet épais volume nous procure un catalogue précis de 772 monuments sculptés et/ou inscrits décrits de manière détaillée, dotés d'un lemme précis et d'une bibliographie exhaustive, et accompagnés de photographies d'excellente qualité, certaines même en couleurs, mais un nombre substantiel de chapitres analysent et synthétisent les apports de ces sources, de telle sorte que le moindre fragment est replacé dans un contexte qui lui donne toute sa signification. Ainsi peut-on trouver ici un tableau des cultes, divinité par divinité, avec chronologie de diffusion, géographie des pratiques, étude du formulaire, place dans la cité ; mais aussi une brève description des donateurs. Intérêt pour le contenu mais aussi attention approfondie portée aux monuments eux-mêmes, à leurs matériaux, avec un accent particulier placé sur les critères de datation, militaires ou stylistiques, une recherche attentive des éléments illustrant des ateliers, et un inventaire bienvenu de tous les contextes et localisations de découverte (temples, chapelles, camp, agglomération, sanctuaires). Sur le plan archéologique et technique, sur celui de l'histoire de la sculpture, l'ouvrage répond à toutes les attentes. La compétence de l'auteur, sa grande expérience de l'étude des sculptures provinciales et tout particulièrement des fragments, lui confèrent une capacité remarquable d'intégration et de compréhension des éléments même mineurs ou ingrats qui autorise des interprétations intéressantes au niveau à la fois artistique et religieux. Sur le plan épigraphique par contre, le lecteur sera un peu déçu. Quelques détails de présentation ne facilitent pas sa recherche : le texte de l'inscription n'est pas toujours mis en évidence et les références épigraphiques sont noyées dans une liste chronologique éventuellement copieuse. Les index sont un peu indigents, en particulier les concordances qui ne connaissent que le *CIL*. Mais surtout le texte lui-même peut faire problème, en particulier dans le cas de lectures difficiles, divergentes, renouvelées. Une mention laconique (*CIL* III²) constitue la seule référence pour justifier une lecture différente de celle communément admise, sans explication (ce qui signifie que l'équipe qui travaille à une nouvelle édition du *CIL* III a étudié le texte et l'a relu, mais sans que le lecteur puisse accéder à aucun élément du raisonnement, sans aussi que le moindre calendrier permette d'espérer l'édition de ce nouveau corpus). Prenons un exemple, l'inscription *CIL* III 11261 (n° 269). Cette base, aujourd'hui perdue, a donné lieu à plusieurs déchiffrements relativement contradictoires. Ils sont additionnés dans un texte continu peu clair. Une référence à une étude séparée dans le cadre du colloque d'Aix-en-Provence (2007) donne accès à une lecture encore différente (qui n'est pas recensée) et, en fin de notice, on lit « *CIL* III² : [Ne]mesi Re/[g]inae etc » ce qui ne s'accorde pas avec les éléments fragmentaires précédemment proposés. Le tout sans le moindre éclaircissement. Par ailleurs, les datations ne vont pas sans poser de difficulté, qu'elles soient sous-entendues (comme les datations sur critères militaires dont il faut retrouver les détails dans le chapitre *ad hoc*) ou non explicitées : le n° 283 est daté « wohl nach 193 n. Chr. aus religionsgeschichtlichen Gründen ». Le projet même de l'ouvrage n'est pas épigraphique et on ne peut donc en attendre une analyse textuelle complète, mais aucun appareil critique, aucune étude paléographique et un manque total d'intérêt onomastique peuvent toutefois surprendre. Tous ces points auraient pu être brièvement envisagés dans les chapitres de synthèse, pour mieux cerner, par exemple, les dédicants. Il n'en est rien car ceux-ci

sont très sommairement catalogués en civils et militaires, parfois avec des catégories disparates. Quel est le point de convergence des décurions de la colonie et des *capsarii* de la légion (tableau 8) ? Un bilan, même bref, de l'administration civile de *Carnuntum* telle qu'elle apparaît dans les monuments aurait été utile, d'autant que le statut en a évolué au fil du temps. De même pour les métiers, les collèges, à peine survolés. Tant qu'à proposer des chapitres de synthèse au propos non strictement stylistique, il est un peu dommage de ne pas avoir offert davantage d'histoire et d'institutions. – Ne nous trompons toutefois pas d'objectif : l'essentiel pour un volume du *Corpus Signorum*, c'est d'abord, à l'aide d'un incomparable dossier photographique qui rendra d'éminents services, un excellent répertoire de référence de monuments, incontournable pour la sculpture gallo-romaine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ulrike EHMIG & Rudolf HAENSCH, *Die Lateinische Inschriften aus Albanien (LIA)*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 724 p., nombr. ill. Prix : 98 €. ISBN 978-3-7749-3819-9.

Ce corpus massif est le fruit remarquable de tous les points de vue d'un projet mené depuis 2006 dans le cadre du DAI, en rapport avec le programme de Lissos/Lezhë : alors que les inscriptions grecques d'Albanie avaient bénéficié d'une attention particulière (trois *corpora* parus en 1995, 1997 et 2007, pour Épidamne, Apollonia et Bouthrôtos, par les soins de Pierre Cabanes), il était nécessaire de rassembler dans un corpus moderne les inscriptions latines du même pays tristement célèbre par son isolement politique prononcé, restées quasi inédites depuis des décennies. Or, il se trouve qu'il a été conduit en parallèle avec un projet franco-albanais identique, dont le manuscrit a été publié en 2009 : S. Anamali, H. Ceka, É. Deniaux, *Corpus des inscriptions latines d'Albanie (CILA)*, Rome, École Française de Rome (*ColLEFR* 410) ; voir mon compte rendu dans cette même revue (80, 2011, p. 438-440), auquel je renvoie pour les considérations générales. Malgré cette parution imprévue, les deux auteurs du corpus allemand ont décidé de poursuivre leur travail, en pointant les faiblesses évidentes du *CILA* ; ils ont publié entre-temps des corrections et des compléments (*ZPE*, 179, 2011, p. 279-290 ; *Tyche*, 26, 2011, p. 77-85 ; *Arctos*, 46, 2012, p. 53-58). À présent, il faut reconnaître qu'ils ont eu raison : leur apport est substantiel, à la fois du point de vue quantitatif (302 inscriptions, par rapport aux 285 numéros du *CILA*), mais davantage qualitatif, avec une louable acribie en ce qui concerne l'édition critique, la présentation soignée des lemmes (matérialité et description des pierres), le commentaire historique et onomastique. On peut signaler quelques inédits (par exemple, 12, 26) et une quinzaine d'inscriptions supplémentaires par rapport au corpus franco-albanais, dont quelques documents tardifs. À l'exception des monuments perdus ou égarés (parfois connus par des dessins), tous les autres sont illustrés avec des photos récentes de bonne qualité. La documentation photographique est plus riche que celle du *CILA*, même si certains clichés du corpus franco-albanais sont repris. Les auteurs ont vérifié, quand cela a été possible, les pierres, ainsi que les archives de Vienne, et, de manière systématique, toute la documentation photographique disponible. La publication a été facilitée par

de la date de la fondation de Turin (G. Mennella). Citons encore une révision d'un passage des *fasti Cuprenses* qui relatent un triomphe sur les Gaulois qui a mené *ad Oceanum* (G. Paci), un préfet de l'annone apparu à Pouzzoles (G. Camodeca), un *servus regionarius* de Sulci (F. Cenerini), une amphore avec graffitis d'Altinum intéressante sur le plan économique (G. Cresci Marrone), des considérations sur la figure et le culte de Pomone (S. Orlandi), et une étude assez différente, celle que S. Panciera consacre à la pratique épigraphique dans les ateliers d'époque républicaine de Rome en regard de la diffusion des usages d'abréviations. Un index des noms et un index des sources complètent utilement le recueil, intéressant.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Laurent LAMOINE, Clara BERRENDONNER et Mireille CÉBEILLAC-GERVASONI (Dir.), *Gérer les territoires, les patrimoines et les crises. Le Quotidien municipal II*. Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 637 p., ill. (HISTOIRES CROISÉES). Prix : 35 €. ISBN 8978-2-84516-614-1.

Mireille Cébeillac-Gervasoni et ses élèves se sont donné la tâche d'étudier le fonctionnement de l'administration des unités municipales principalement dans l'Occident romain. Ce volume est le troisième d'une entreprise originale qui prend en considération une matière jusqu'ici relativement peu étudiée, les actes de la pratique dans les villes et les cités à la lumière de la documentation juridique ou épigraphique (cf. *AC*, 81, 2012, p. 513-515). La « praxis municipale » et le « quotidien municipal » ont précédé ce recueil qui aurait pu s'intituler, pour rester dans la forme reçue, la « gestion municipale ». Globalement ce livre, né d'un colloque réuni en 2011 à Clermont-Ferrand, répond aux mêmes principes que ses prédécesseurs avec une addition de recherches ponctuelles, de *case studies*, d'exemples éclairants. On maintiendra donc le souhait que suive prochainement une synthèse de ces multiples apports, intéressants, originaux mais localisés. Une autre caractéristique marque aussi ce volume, davantage que les précédents, une grande mixité d'époques : il est assez déroutant de sauter du III^e siècle de notre ère au III^e siècle avant, mais surtout il est peu pertinent de mettre constamment sur le même pied des situations qui, pour être celles de « cités » de l'Italie ou de l'Empire, n'en relèvent pas moins de systèmes institutionnels différents et différenciés au fil des régimes. – Trois thèmes principaux divisent le propos : le territoire, le patrimoine et les situations de crise, ce dernier aspect conduisant le lecteur aux marges voire en dehors du thème fondateur. La première contribution mérite une mention spéciale dans la mesure où elle porte sur un principe de base, à savoir la conception même de la *civitas*, « juxtaposition de singularités qu'incarnait chaque citoyen » et non tout organique avec un exécutif, un législatif et un judiciaire dans une séparation des pouvoirs anachronique. Les réflexions méthodologiques de Patrick Le Roux nous mettent en garde contre les limites du modèle moderne de cité-État, notamment lorsqu'on l'applique à la gestion du territoire. Qui dit territoire, dit frontières et Bernard Rémy a raison de nous rappeler qu'elles étaient importantes pour la cité, et bien fixées, mais que leur repérage aujourd'hui est fort difficile. Les exemples des Voconces (et non de Die) et de Vienne montrent les problèmes, en particulier celui de l'usage des « données naturelles » auxquelles les modernes se fient souvent et

souvent à tort. De portée également assez large, l'étude de P.L. Dall'Aglia et G. Marchetti sur les différentes catégories cadastrales de la Table alimentaire de Veleia mises en relation avec la géographie physique constitue une approche originale et riche de potentialités en termes de données de comparaison. Un classement un peu curieux des articles nous fait ensuite remonter notablement dans l'Italie républicaine, fondations coloniales dans l'Italie centrale au III^e siècle (A. Bertrand), distributions viritane en 173 en Italie septentrionale (C. Franceschelli) et *agri vectigales* de Cisalpine dans la correspondance de Cicéron (E. Deniaux). On passe ensuite à des matières gallo-romaines : le contrôle officiel des chantiers routiers (chez les Vellaves et les Arvernes, par M. Dacko) et l'implantation des lieux de culte et l'organisation du panthéon public (chez les Arvernes et les Lémovices, par Cl. Mitton, une contribution bien construite mais peu approfondie), pour se rendre ensuite à Sparte (avec A. Rizakis à propos des additions territoriales et donc fiscales offertes par les empereurs) et à Luceria (M. Chelotti, pour une controverse de bornage). Le second sujet est celui des patrimoines publics examinés au départ de démarches fort variées : Cl. Berrendonner s'interroge sur la difficulté à localiser l'*aerarium* des cités italiennes, N. Tran montre que l'évergésie d'un sévir pouvait servir à la fois à alléger la charge de la fonction pour ses collègues et les dépenses d'une cité dans le cadre de l'organisation de jeux (à propos de *AE* 1982, 680), J. Andreau rappelle que les cités utilisaient comme ressource financière le prêt à intérêt, J.F. Rodriguez Neila examine de manière globale les problèmes de l'administration des fonds publics, ressources, management et irrégularités, d'après les lois hispaniques, A. Sartori analyse le cas précis de l'administration personnelle de Plinius le Jeune et la manière dont il utilisait ses fonds propres pour pallier les crises de sa communauté, et en retirer prestige et autorité, M. Christol se penche sur la notion d'*aequitas*, pour le contrôle notamment du *macellum*, et sa représentation monétaire, M. Abernethy et Th. Hufschmid, au départ d'une série d'exemples illustrés par les sources écrites, posent la question de l'incurie municipale en particulier dans le cas de monuments inachevés comme l'archéologie révèle la situation du théâtre d'Auguste. Troisième accent, les crises, avec un côté disparate encore plus perceptible : réutilisation de monuments publics, notamment pour faire des économies au III^e (et IV^e) s., à Luna (G. Mennella) ou de manière plus générale en Italie médio-adriatique (S. Antolini, F. Branchesi et S. M. Marengo), évolution de la vie sociale des élites, sous la Tétrarchie à Nola (G. Camodeca), crise caractérisée à Héraclée de Lucanie dès le I^{er} siècle avant J.-C. ce qui n'est plus une gestion de crise mais une situation économique et peut-être politique générale de toute une époque, un thème bien différent (M. Silvestrini). Retour à la République, où la « crise » est l'époque de la conquête (P. Cabanes pour la Grèce occidentale au II^e siècle av. J.-C. ; E. Garcia Riaza pour l'expansion romaine en Gaule méridionale et Espagne dans ses relations avec les élites indigènes ; L. Lamoine pour l'historiographie des institutions gauloises à l'époque de César), ou celle de Sylla (avec un retour plus prononcé sur la problématique du volume, où F. Santangelo examine la coexistence entre colons et indigènes à Pompéi et les problèmes municipaux d'Ameria et de Latinum pendant les proscriptions) ou celle des guerres civiles : M. Cébeillac étudie ainsi les effets pervers des luttes et des rivalités entre partis entre la guerre sociale et la fin de la République. Nouvelle rupture du temps : B. Rossignol traite de la « peste antonine » très à la mode de ces temps-ci et de ses conséquences supposées sur les cités occidentales, à la même

époque il est question de mesurer l'impact de l'invasion « barbare » de 167 à Concordia (G. Cresci Marrone, Fr. Luciani et A. Pistellato), puis dans les décennies suivantes de suivre les évolutions divergentes de plusieurs sanctuaires du Latium vetus (M.G. Granino Cerere). Dans la foulée, E. Melchor Gil consacre sa recherche au processus de renouvellement des sénats locaux, en comparant ceux d'Irni et de Canusium, dans un tableau socio-institutionnel de portée large qui couvre tout le Haut Empire. Passant ensuite aux années 295-310 où Autun et la cité des Éduens connaissent un grave problème financier et fiscal, M. Kasprzyk et A. Hostein en observent les symptômes, tentent de mesurer ses effets et de définir les réactions tant impériales que locales sur la base de l'examen conjoint des sources archéologiques et des panégyriques latins. Une étude fort intéressante qui pourrait devenir un modèle de compréhension du fonctionnement de certaines cités gallo-romaines au Bas-Empire. Signalons encore une étude d'une brièveté surprenante, sans doute à interpréter comme un aperçu du sujet, où Bl. Pichon présente un bilan du fait évergétique dans les Gaules et les Germanies et son évolution au III^e siècle. Quelques pages, avec tableaux récapitulatifs très sommaires, une rareté marquée de références précises et de justifications chronologiques et des confusions institutionnelles (en ce qui concerne le *vicus* par exemple) ne rendent assurément pas justice à un sujet aussi vaste. Pour clore le volume, on trouvera une conclusion de François Chausson qui s'apparente davantage à un résumé des contributions successives, quelques discussions et de bons index. – Assurément, ces trois volumes resteront des références importantes et des instruments de travail fort utiles, mais la qualité de plusieurs communications marquantes ne compense pas tout à fait l'éparpillement des sujets parfois fort éloignés des questions de pratique municipale, et les sauts chronologiques répétés.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Stéphanie GUÉDON (Dir.), *Entre Afrique et Égypte : relations et échanges entre les espaces au sud de la Méditerranée à l'époque romaine*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 326 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 49). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-077-8.

Fruit d'un colloque tenu à Limoges en 2010 enrichi de contributions supplémentaires, ce gros volume se propose de dessiner les échanges entre l'Afrique et l'Égypte, deux régions dont la proximité géographique aurait fait augurer une proximité relationnelle. Or, depuis l'Antiquité, l'Afrique orientale a été considérée comme solidaire de l'Asie, les parties occidentales constituant la « véritable » Afrique, encore que seule la bande côtière de la zone qui relie l'Égypte à la future province de Cyrénaïque ait été bien connue. Ce volume pose deux questions : qui l'emporte, de la géographie ou du passé culturel ? L'emprise romaine a-t-elle induit une unification assez forte pour que les échanges de toutes natures – économie, technique, savoirs, culture – entre l'Afrique et l'Égypte se densifient ? Les approches sont très variées, certaines beaucoup plus fertiles que d'autres. Parmi ces dernières, l'analyse détaillée, qui dessine une évolution chronologique sur une longue période, de la présence de céramique africaine en Égypte (Ballet, Bonifay, Marchand, p. 87-117) ; ce commerce, le plus banal qui soit, présente deux aspects paradoxaux : il est plus tardif qu'entre

modèle italien très prégnant dans un milieu colonial, que les membres des élites fassent état de leurs fonctions sur leurs monuments funéraires ; ailleurs, dans les Trois Gaules ou les Germanies, le fait est infiniment plus rare, le repérage des magistrats et décurions y étant beaucoup plus difficile et limité presque complètement à la documentation de nature religieuse : la comparaison des formulations est donc inopérante. L'autre élément est caractéristique des régions trévire et médiomatrique : l'abondance dans ces cités, et presque exclusivement dans ces cités, de la représentation professionnelle sur les reliefs qui complète presque systématiquement l'information écrite. Dès lors l'analyse par thème et par groupe social passe sans cesse d'une province à l'autre, ce qui gomme ces nuances sans individualiser les usages locaux. Par ailleurs la masse documentaire a, semble-t-il, amené N. Mathieu à opérer une sélection qui n'est pas claire pour le lecteur. En réalité, nous nous trouvons devant des images exemplatives, bien choisies souvent, mais aucun comptage n'est complet, aucune proportion n'est réellement significative. On peut comprendre que la prise en considération de tous les textes de six provinces et des Alpes ait été impossible mais certaines régions ont été privilégiées comme en témoigne la bibliographie, et l'absence de certaines épitaphes intéressantes pose problème. Malgré les intentions affichées, l'onomastique n'est pas exploitée au mieux de ses possibilités et les originalités provinciales en matière de choix linguistique des noms peu mises en valeur, sinon par quelques cas canoniques comme la stèle de Blussus (époque de Tibère) ou les Viromanduens de Cologne. Mais, un exemple épinglé parmi d'autres, la parenté de Senilius Sacratius (*CIL* XIII 4207) et ses variantes sur la racine Sacer, de même que la difficulté d'y démêler les nomenclatures exactes et la transmission des gentiles, n'obtient qu'une mention dans une liste. Au demeurant beaucoup d'autres indices identitaires, comme les mouvements de latinisation ou au contraire les retours indigènes, auraient pu être soulignés sur la base d'une documentation plus complète ou davantage creusée. Enfin certaines chronologies étonnent comme l'affirmation (p. 298) qui doit reposer sur une confusion, qu'un atelier ait pu d'abord sculpter des « déesses-mères entre des servantes » avant de répondre à des commandes civiles comme celle de Blussus alors que les autels des Matrones n'apparaissent pas avant l'époque flavienne. – Au total un regard intéressant mais qui est loin d'épuiser le sujet.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jason MANDER, *Portraits of Children on Roman Funerary Monuments*. Cambridge, University Press, 2013. 1 vol. 22,5 x 28 cm, XVI-398 p., 131 fig. Prix : 80 £. ISBN 978-1-107-00102-2.

Parmi les innombrables représentations funéraires du monde romain, les portraits d'enfants sont relativement rares. Il était donc intéressant de les examiner spécifiquement afin de tenter de déterminer quelle charge émotionnelle ou quel message social ces reliefs entendaient diffuser. J. Mander a établi un catalogue de 881 numéros répartis dans toutes les provinces occidentales, et ce avec une indéniable difficulté. Tous les recueils épigraphiques, notamment anciens, ne sont pas dotés d'illustration, le vieux répertoire d'Espérandieu donne souvent des images illisibles, le *Corpus signorum* est très loin d'être complet et toute représentation d'enfant sur un monu-

ment ne concerne pas nécessairement davantage qu'une iconographie. Même si sa répartition présente quelque chose d'aléatoire, la collecte se révèle intéressante et la masse documentaire ici rassemblée constitue un apport utile à la perception de l'art provincial et de la société du Haut-Empire. Le catalogue comprend une description technique, des informations sur la découverte et la conservation, la bibliographie, la datation souvent approximative (avec parfois des critères douteux) et la lecture de l'épithaphe éventuelle (copie plus ou moins diplomatique, pas toujours exacte, suivie d'une traduction anglaise). Les photographies, nombreuses, ne sont pas systématiques mais réparties dans l'ensemble du volume, sans renvoi précis au départ du catalogue. Le classement est provincial mais peu logique à l'intérieur de chaque province, sans aucune attention aux *civitates*, ce qui limite les comparaisons ou les différenciations. Au plan interprétatif, l'examen des représentations mis en relation avec les images montre une grande diversité de situations, où l'enfant constitue une valeur en soi ou un complément à un donateur familial. À cet égard, les grands mausolées et les modestes stèles véhiculent – mais pas nécessairement – des conceptions et des vécus apparemment différents. Une autre caractéristique qui nous étonne est celle de l'ambiguïté des âges, ou de la différence entre l'âge affiché et l'âge représenté. En outre la situation des esclaves est particulière et ne semble pas avoir tout à fait reçu l'intérêt qu'elle méritait. Comme le montrent aussi les *carmina*, souvent associés, le chagrin généré par la mort prématurée d'un esclave peut être parfois davantage mis en évidence que celle d'un enfant libre. Aux cas explicites, on pourrait ajouter celui de la fille (ou des filles ?) de Telesphoris et son « mari » qui ont été regardés comme des exemples de sculpture et de doublet (*CIL* XIII 7113-7114). Il m'a toujours paru bien probable que ce couple n'était pas un couple légal, que Telesphoris devait être une esclave et que son conjoint ne voulait pas dire son nom. Une situation d'émotion parentale qui n'a guère d'équivalent. La coloration grecque du nom et sa possible signification servile ne semblent pas avoir non plus attiré l'attention dans le commentaire d'une autre inscription, italienne peut-être romaine (*CIL* VI 24037) : la mère seule élève l'épithaphe de son fils qui porte le même gentilice qu'elle. Plutôt que d'imaginer un veuvage ou un divorce, on peut se trouver dans un cas où le père était esclave et n'a pu donner son nom, ni une tombe, à son fils. Par ailleurs, les pages qui traitent des éléments de romanisation sont un peu confuses. Peut-on réellement, dans l'empire de la pleine époque d'intégration, parler de contraste entre une fille qui s'appelle Secundina et un fils qui s'appelle Aiuccio au point d'expliquer par un intervalle entre les naissances ce que l'auteur pense être une évolution des conceptions ? Lorsqu'on est familier de l'onomastique, on se rend compte que Secundina est un nom latin d'une gamme exceptionnellement fréquente qui n'était certainement pas ressentie comme un signe délibéré de « se montrer romain » ; les familles multiculturelles qui pratiquent à la fois le latin, le celtique et le germanique sont nombreuses et montrent à suffisance que la romanisation est un phénomène complexe qui ne se limitait pas à un choix de toge, d'image ou de langue. – L'impression générale est qu'on découvre une image de l'enfance standardisée avec ses symboles au milieu de contextualisations variées, sans que l'on puisse vraiment construire une chronologie ou une structure sociale, sans non plus que ne se dégage clairement un modèle italien. En tout cas, l'étude de l'image et du portrait funéraire ne donne un reflet ni

fidèle ni complet des relations parents-enfants pour lesquelles un examen systématique des épitaphes d'enfants devrait apporter des nuances.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

L. Boeke VAN DER MEER, *Ostia speaks. Inscriptions, Buildings and Spaces in Rome's Main Port*. Louvain, Peeters, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-129 p., 48 fig., 2 cartes. Prix : 27 €. ISBN 978-90-429-2700-1.

Quand j'ai reçu ce petit livre de moins de 130 pages, index compris, je me suis demandé « à quoi sert ce livre ? ». Ostie est un site étudié de longue date, avec une bibliographie spécifique copieuse, et dont l'épigraphie particulièrement riche a bénéficié récemment d'une anthologie commentée de haut niveau due à la plume de chercheurs d'une grande compétence (M. Cèbeillac-Gervasoni, M.L. Caldelli et F. Zevi, *Épigraphie latine. Ostie : cent inscriptions dans leur contexte*, Paris, 2006 ; Rome, 2010 ; cf. *AC*, 76, 2007, p. 464-465) de surcroît publiée à la fois en version française et en version italienne. Fallait-il une brochure de plus, en anglais, illustrée de quelques photos, qui hésite entre le guide touristique et l'ouvrage savant ? Une brève introduction historique, un parcours entre les monuments au hasard des localisations, qui fait découvrir un texte d'époque républicaine suivi d'un autre du Bas-Empire, une carte générale empruntée à Meiggs, aucun plan précis qui permette de comprendre les bâtiments et les contextes, tout cela n'est pas très convaincant. Quand on y ajoute un commentaire minimal pour ne pas dire simpliste, sans note, qui ignore le sens institutionnel de *clarissimus vir* traduit par « a very renowned man » (p. 55 et p. 87 n° 32), qui définit allègrement comme un affranchi (p. 114 n° 42,3) un personnage qui est à la fois *equus Romanus* et décurion de la colonie, ou qui s'interroge sur l'identification de qui pourrait être la Bona Dea « there is uncertainty about the identity of the goddess » (p. 83 n° 30), on referme l'opuscule en reposant la question initiale. Surtout si on compare à ceci, inscription par inscription, la qualité des informations et l'originalité du propos de l'ouvrage franco-italien, qui constitue, lui, un apport substantiel à la compréhension de l'histoire, des cultes, des habitants d'Ostie. En tout cas, j'ai connu la maison Peeters beaucoup plus frileuse à publier des ouvrages pourtant infiniment plus novateurs.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nicola CRINITI, Mantissa Veleiate. Faenza, Fratelli Lega, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 206 p., ill. (EPIGRAFIA E ANTICHITÀ, 32). ISBN 978-88-7594-108-6.

Nicola Criniti consacre sa vie au site de Veleia et à ses inscriptions. Après nous avoir offert en 2003 et 2006 (cf. *AC*, 77, 2008, p. 712-713) de nouvelles éditions de la fameuse *Tabula alimentaria* découverte au XVIII^e siècle (*CIL* XI 1147 dont malheureusement l'*Année épigraphique* s'est contentée de procurer la référence sans nouveau texte), ainsi que plusieurs études sur le site, le territoire, la société de la région, il édite aujourd'hui un complément au *CIL* XI : celui-ci comporte 9 nouveaux numéros et la révision des textes connus, selon la forme qui aurait pu être celle des *Supplementa Italica* avec ses ambiguïtés car certains nouveaux numéros ont fait l'objet

comparait les systèmes des cas en latin et en sabellique. La syntaxe est souvent la parente pauvre des études consacrées aux langues dites résiduelles : il est donc excellent que K. Tikkanen se soit attelée à l'un de ses volets – mais je regrette que le reste de la syntaxe sabellique ne figure apparemment pas dans le plan de la collection. Après quelques pages d'introduction (p. 1-9), une section présente la phonétique mise en œuvre dans les cas (p. 11-25) et leur morphologie (p. 25-48). Puis, vient l'examen de la syntaxe des cas proprement dite : accusatif (p. 49-73), datif (p. 75-92), génitif (p. 93-110), ablatif (p. 111-138) et locatif (p. 139-154). Un index des formes discutées et la bibliographie complètent le travail. L'ouvrage sera une référence : il est clair, solide, bien informé et facilement consultable (tous les exemples présentés sont traduits et analysés). Un regret : pourquoi ne pas avoir traité de la syntaxe du nominatif et du vocatif ? Les justifications données p. 3 ne sont pas convaincantes.

Yves DUHOUX

Nicolas MATHIEU, *L'Épitaphe et la Mémoire. Parenté et identité sociale dans les Gaules et Germanies romaines*. Rennes, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 501 p., 49 fig. (HISTOIRE. SÉRIE HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7535-1393-8.

Tandis que l'épigraphie grecque a d'autres accents, davantage publics, davantage élitaires, deux caractéristiques marquent la documentation épigraphique d'époque romaine, la pérennité d'informations privées et l'importance de la mémoire funéraire. C'est en croisant ces deux courants que Nicolas Mathieu tente de reconstituer l'image de la structure familiale que les Gallo-Romains voulaient conserver et donner à voir. Il ne faut jamais oublier en effet que, pour être de nature personnelle et privée, la dédicace funéraire n'en est pas moins un monument exposé dans un cadre public dans tous les sens du terme. L'espoir de reconstituer une histoire sociale de la parenté est donc limité par des contingences sociologiques et culturelles qu'il n'est jamais aisé de décrypter ni d'écarter. N'empêche que la recherche méritait d'être entreprise pour, dans toute la mesure du possible, définir l'identité, analyser le vocabulaire, souligner les faits les plus marquants et atteindre un certain niveau prosopographique dans l'expression des générations. Plusieurs thèmes sont développés dans cet ouvrage, la construction de la mémoire par le défunt lui-même, qu'il soit *vivus* au moment de la gravure ou qu'il ait donné ses instructions par testament, les types de structuration d'informations selon le statut social des personnes, la mise en évidence du couple ou plutôt celle de la filiation, l'éventuelle importance du décor. Chacun de ces volets est illustré d'exemples expressifs et parlants, souvent longuement décrits, pour une conclusion globale un peu attendue : une formulation fortement stéréotypée et une épitaphe conçue comme un important « vecteur de la *fama* », pour reprendre la formule de l'auteur. La matière examinée est importante, le parcours est détaillé et la zone envisagée très large. Les annexes comportant plusieurs listes thématiques et de nombreux stemmata sont riches de données qui pourront servir aussi d'instruments de travail dans le cadre de commentaires d'éditions futures. Mais cette ampleur même a un inconvénient, celui de ne pas suffisamment distinguer les pratiques régionales. Deux exemples illustreront cette remarque : en Narbonnaise il n'est pas rare, sur le

modèle italien très prégnant dans un milieu colonial, que les membres des élites fassent état de leurs fonctions sur leurs monuments funéraires ; ailleurs, dans les Trois Gaules ou les Germanies, le fait est infiniment plus rare, le repérage des magistrats et décurions y étant beaucoup plus difficile et limité presque complètement à la documentation de nature religieuse : la comparaison des formulations est donc inopérante. L'autre élément est caractéristique des régions trévire et médiomatrique : l'abondance dans ces cités, et presque exclusivement dans ces cités, de la représentation professionnelle sur les reliefs qui complète presque systématiquement l'information écrite. Dès lors l'analyse par thème et par groupe social passe sans cesse d'une province à l'autre, ce qui gomme ces nuances sans individualiser les usages locaux. Par ailleurs la masse documentaire a, semble-t-il, amené N. Mathieu à opérer une sélection qui n'est pas claire pour le lecteur. En réalité, nous nous trouvons devant des images exemplatives, bien choisies souvent, mais aucun comptage n'est complet, aucune proportion n'est réellement significative. On peut comprendre que la prise en considération de tous les textes de six provinces et des Alpes ait été impossible mais certaines régions ont été privilégiées comme en témoigne la bibliographie, et l'absence de certaines épitaphes intéressantes pose problème. Malgré les intentions affichées, l'onomastique n'est pas exploitée au mieux de ses possibilités et les originalités provinciales en matière de choix linguistique des noms peu mises en valeur, sinon par quelques cas canoniques comme la stèle de Blussus (époque de Tibère) ou les Viromanduens de Cologne. Mais, un exemple épinglé parmi d'autres, la parenté de Senilius Sacratius (*CIL* XIII 4207) et ses variantes sur la racine Sacer, de même que la difficulté d'y démêler les nomenclatures exactes et la transmission des gentilices, n'obtient qu'une mention dans une liste. Au demeurant beaucoup d'autres indices identitaires, comme les mouvements de latinisation ou au contraire les retours indigènes, auraient pu être soulignés sur la base d'une documentation plus complète ou davantage creusée. Enfin certaines chronologies étonnent comme l'affirmation (p. 298) qui doit reposer sur une confusion, qu'un atelier ait pu d'abord sculpter des « déesses-mères entre des servantes » avant de répondre à des commandes civiles comme celle de Blussus alors que les autels des Matrones n'apparaissent pas avant l'époque flavienne. – Au total un regard intéressant mais qui est loin d'épuiser le sujet.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jason MANDER, *Portraits of Children on Roman Funerary Monuments*. Cambridge, University Press, 2013. 1 vol. 22,5 x 28 cm, XVI-398 p., 131 fig. Prix : 80 £. ISBN 978-1-107-00102-2.

Parmi les innombrables représentations funéraires du monde romain, les portraits d'enfants sont relativement rares. Il était donc intéressant de les examiner spécifiquement afin de tenter de déterminer quelle charge émotionnelle ou quel message social ces reliefs entendaient diffuser. J. Mander a établi un catalogue de 881 numéros répartis dans toutes les provinces occidentales, et ce avec une indéniable difficulté. Tous les recueils épigraphiques, notamment anciens, ne sont pas dotés d'illustration, le vieux répertoire d'Espérandieu donne souvent des images illisibles, le *Corpus signorum* est très loin d'être complet et toute représentation d'enfant sur un monu-

stubbornness, obtuseness, lustfulness, each of these being associated with the ass in ancient literature and proverbs. The use of ass tales appears in Aesop some twenty times and just as Aesop's tales end with a moral, Frangoulidis asserts that the moral running through Apuleius' tale is "the superiority of the positive magic of Isis over the catastrophic magic of the witches" (p. 168). In the end Lucius' transformation into an ass ties in nicely to his eventual salvation and adherence to Isis in Book 11, since the ass is associated with Seth-Typhon, Isis' well-known nemesis. In many ways Frangoulidis' underlying argument for the entire book builds to a crescendo in chapter 8, when he argues that Lucius' conversion to Isis' cult in Book 11 represents an authentic, i.e. non-satirical, change from his prior adherence to magical practice. The chapter begins with a comparison of Lucius' chance arrival at Cenchreae with the events leading to his initial metamorphosis in Hypata and his myriad of wanderings and adventures. Frangoulidis makes the case that Book 11 is deliberately written in a symmetrical way with these earlier narratives by employing antithesis as a recurrent narrative device which illustrates "the vast contrast between the positive 'magic' of Isis and the catastrophic magic of the witches" (p. 175). That both episodes are framed by religious festivals with differing tones in language seems to suggest deliberate and purposeful crafting on the part of the author. In chapter 9 Frangoulidis attempts to situate Apuleius' *Metamorphoses* in the category of the idealistic novel, but also asserts that it takes the genre in new directions, altering the typical plotline of the romance plot "by introducing a model of marriage between the mortal (Lucius) and the divine (Isis)", p. 12. The analysis here, however, is speculative by nature given the scarcity of parallels from the Latin tradition. The chapter is followed by an appendix that discusses "how the Ploiaphesia ritual that marks the launching of Isis' ship serves as the visual representation of Lucius' metamorphic change and his initiation into a renewed life" (p. 217). Frangoulidis has put together an extremely well-written and thought-provoking study that takes a primarily intratextual approach. Although *Witches, Isis and Narrative* will likely not sway critics who continue to see Lucius as a dupe and prone to new religious schemes in Book 11 (especially since Frangoulidis' rebuttal is at times rather abbreviated, see e.g. p. 200-202), it will be of great interest to scholars of Apuleius' *Metamorphoses*, the ancient novel, magic, and the religion of Isis.

Richard L. PHILLIPS

Bernard MEES, *Celtic Curses*. Woodbridge, The Boydell Press, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, VII-229 p., 12 ill. Prix : 60 £. ISBN 978-1-84383-457-1.

La magie antique est aujourd'hui très à la mode, non seulement en Orient mais aussi en Gaule. Songeons à nombre de publications récentes (cf. *AC*, 81, 2012, p. 354-356) ou aux découvertes spectaculaires de *turibula* inscrits à Chartres (publiés et commentés dans la revue *Gallia*, 67, 2010). Un des aspects récemment développés réside dans la mise en évidence des pratiques magiques, tant positives que négatives, dans le monde occidental, notamment gallo-romain, qui ont attiré l'attention sur certaines inscriptions magiques gauloises déjà connues, convoquées pour justifier l'existence d'une magie indigène qui ne devait pas tout, comme on le pensait d'abord, aux importations égyptiennes. Le propos de l'ouvrage de B. Mees est de rechercher

ces origines celtiques anciennes et de procurer « the first overview and analysis of the ancient Celtic use of binding curses », en particulier pour expliquer des usages rencontrés dans les terres celtiques médiévales des îles britanniques. On s'attendrait donc à un recueil, un corpus, un catalogue clairement défini comme tel avec texte original, références, et commentaire. En fait, il s'agit plutôt d'une description aléatoire, généralement partielle, où les documents apparaissent au fil d'un classement préalable par thèmes qui induit déjà l'interprétation. Deux aspects posent des problèmes méthodologiques. Le premier est linguistique : certains de ces « celtic curses » sont en fait écrits en latin et leur connotation celtique est limitée ou simplement topographique. Je reprendrai l'exemple de Chartres : les prières sont latines, accompagnées de « noms barbares » (cf. *infra*). Un seul de ces noms barbares pourrait (j'insiste sur le conditionnel) relever de la langue celtique. Il est donc fort imprudent d'en tirer des considérations sur les pratiques celtiques supposées indigènes plutôt qu'importées. D'autre part, et la critique est d'importance, on ne peut pas se fier aux textes transcrits dans l'ouvrage. D'abord parce que, selon les hasards des chapitres, les textes sont donnés en langue originale ou traduits en anglais, ce qui force ou fausse (au moins éventuellement) l'interprétation ; mais surtout parce que les copies ne sont pas fidèles. Quelques sondages montrent que, sans qu'aucune explication ou justification ne soit exposée, les inscriptions qui relèvent des lectures de P.-Y. Lambert dans le *Recueil des Inscriptions gauloises* (RIG, II, 2) présentent ici des différences (des variantes, ou des fautes ?). Et rien dans le volume ne donne à penser que ce chercheur en poste à Melbourne a réétudié ces textes de première main. L'exemple le plus éclairant est celui de la plaquette de Baudécet. Je n'entrerai pas ici dans la révision de cette découverte qui réclame à coup sûr une nouvelle recherche mais je constate que la photo, qui a été repiquée de la revue *Latomus* 1993, a été repassée de manière à faire apparaître les mots que M. Mees veut y voir et que c'est sur la base de cette nouvelle lecture (dont je peux affirmer qu'elle est au moins partiellement infondée) que l'interprétation en est donnée. Si tous les textes sont ainsi réécrits en fonction des opinions de l'auteur, on peut s'interroger sur la méthode de travail et la validité de ses conclusions. En tout cas, je ne peux que conseiller la prudence dans l'emploi de ce volume qui peut aider à récolter du matériel mais qui demande à coup sûr de vérifier et valider tout texte cité. On regrettera de surcroît une absence de concordance qui n'autorise aucun recouplement aisé avec les textes connus et un index des plus limités.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel TARDIEU, Anna VAN DEN KERCHOVE et Michela ZAGO (Dir.), *Noms barbares I. Formes et contextes d'une pratique magique*. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 426 p., fig. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, SCIENCES RELIGIEUSES, 162). Prix : 65 €. ISBN 978-2-503-54945-3.

Dans le monde de la magie, dans les textes magiques, qu'ils soient à valeur positive ou négative, on retrouve dans toutes les régions antiques l'emploi de formules abracadabrantes et de « noms barbares » qui donnent leur puissance à l'énoncé. D'où l'idée de constituer un corpus des noms barbares qui apparaissent dans les sources, autrement dit de cataloguer les « mots ou assemblages de lettres qui n'étaient pas

tion de cette collection initiée au XIX^e siècle, il est peut-être toutefois dommage d'en avoir conservé la structure d'ensemble. Celle-ci s'accorde mal, en effet, à la mise en perspective dans le cadre des problématiques actuelles, et notamment des questions de production, d'organisation du travail des ateliers et de diffusion des œuvres. Si l'auteur pallie avec intelligence les inconvénients d'un plan qui lui a été imposé par des réflexions stylistiques et techniques, on reste malgré tout déçu par la prévalence de l'approche iconographique. Soulignons pour terminer l'excellente qualité du dossier photographique et documentaire associé et composé de 64 planches.

Alexandra DARDENAY

Eric M. MOORMANN, *Divine Interiors. Mural Paintings in Greek and Roman Sanctuaries*. Amsterdam, University Press, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VII-259 p., 109 fig. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 16). Prix : 55 €. ISBN 978-90-8964-261-5.

Alors que de plus en plus de traces apparaissent de la décoration murale peinte des monuments romains, comme l'exemple spectaculaire d'une *domus* sous la basilique de Tongres vient encore de le montrer à merveille (cf. S. Groetembriel, C. Allonsius et L. Lemoigne, *Signa*, 2, 2013), il était intéressant de proposer une recherche sur les peintures ornant les temples et chapelles. E.M. Moormann s'est donc attaché au récolement et à l'étude des fragments d'enduits peints récoltés dans les lieux de culte. Après une introduction consacrée aux sources textuelles sur la décoration des temples, un bref regard sur le monde grec est suivi d'une recherche beaucoup plus développée sur l'Italie et les provinces occidentales. En Italie, seuls les temples publics sont retenus, République puis Empire, dans un parcours assez synthétique qui fait la part belle à Pompéi. L'auteur passe ensuite les Alpes et établit des listes de sites qui ont livré des fragments. Il en décrit brièvement certains et les illustre, mais la mise en place des peintures en fonction des plans des établissements n'est généralement pas précisée ou de manière sommaire. Ce qui est surtout regrettable c'est d'avoir classé les monuments par pays moderne, en rompant toutes les liaisons provinciales, sans davantage tenir compte des types de contexte, sautant d'un petit temple de villa à un sanctuaire du chef-lieu. Aucun cadre historique ou administratif antique n'a été retenu comme élément discriminant. L'Allemagne semble particulièrement approximative, seul le bilan des Pays-Bas paraît complet et relativement détaillé. Ailleurs, les localisations géographiques sont imprécises, un département ou une province ne permettant généralement pas d'avoir la moindre idée sur la situation antique d'un toponyme et ses corrélations urbaines ou routières, aucune carte n'étant proposée. Les divinités concernées sont parfois mentionnées, parfois non, qu'elles soient ou non hypothétiques et certains cas de programme organisé n'ont pas été pris en compte (ou critiqués s'ils sont douteux). Tout reste au niveau des généralités sans investissement original et sans analyse technique, ce qui étonne un peu de la part d'un auteur impliqué dans les peintures de la *Domus Aurea*. Deux chapitres sont ensuite dédiés d'une part aux temples du culte impérial (à Herculaneum, à Pompéi, à Misène, à Ostie, à Sabratha, à Bulla Regia et à Louxor), d'autre part aux sanctuaires « housing non-roman cults » entendez Isis, Mithra, Sabazios et autres « small cults » (où l'on trou-

vera le *Dolichenum* de l'Aventin par exemple). Il y a encore du chemin à faire pour faire comprendre certaines caractéristiques du polythéisme romain. Un dernier aperçu est consacré à Doura-Europos, avant une très brève conclusion destinée à souligner le fait que les peintures des lieux sacrés sont fort peu différentes de celles des grandes demeures privées ou publiques, point que l'on devra vérifier soi-même puisque ces décorations profanes n'ont pas été décrites dans le volume. – Un bilan intéressant certes, mais sans doute la perspective était-elle trop large dans le temps et dans l'espace pour autoriser des examens plus approfondis et des conclusions plus substantielles. Notons la très belle qualité générale des illustrations en couleurs.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Isabella COLPO, *Ruinae... et putres robore trunci. Paesaggi di rovine e rovine nel paesaggio nella pittura romana (I secolo a.C. - I secolo d.C.)*. Rome, Quasar, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 279 p., 170 fig. (ANTENOR QUADERNI, 17). Prix : 72 €. ISBN 978-88-7140-432-5.

Publié dans la collection *Antenor Quaderni*, cet ouvrage d'I. Colpo, s'inscrit dans la perspective de ses recherches sur l'iconographie antique, thème sur lequel elle a produit plusieurs contributions, dont les volumes *Iconografia* (2001, 2005 et 2006) en collaboration avec F. Ghedini. L'ouvrage est illustré de 170 figures, toutes en noir et blanc, de qualité inégale et de différente nature : photographies récentes, anciennes, relevés, dessins. Cette synthèse sur l'iconographie des « ruines » s'inscrit dans le cadre plus large des travaux sur la peinture de paysage dans l'art romain, thème sur lequel ont été proposées quelques publications notables. La première ayant marqué l'historiographie du thème au XX^e siècle est celle de C.M. Dawson, *Romano-Campanian Mythological Landscape Painting*, publiée en 1944 et qui portait plus particulièrement sur les paysages mythologiques, comme son titre l'indique. La ruine, comme objet d'étude, n'y était pas identifiée comme un élément clé de l'analyse, pas plus d'ailleurs que dans l'ouvrage de W.J.T. Peters paru en 1955 et intitulé *Landscape in romano-campanian mural painting*. Plus récemment, J.-M. Croisille revient sur la peinture de paysage dans la peinture romaine. Une étude centrée plus spécifiquement sur la représentation et le statut des ruines dans la peinture de paysage d'époque romaine faisait donc défaut et l'ouvrage d'I. Colpo venait, fort à propos, pour combler cette lacune. La monographie est divisée en quatre chapitres, simplement précédés d'une introduction très succincte dont le contenu relève plutôt de l'avant-propos, s'agissant pour l'essentiel de remerciements. Le volume ne présente pas, non plus, de conclusion, si bien que l'auteur n'accompagne pas beaucoup le lecteur dans les prémisses et les aboutissements de sa démarche intellectuelle, ce que l'on regrette, bien entendu. Le point de départ de l'auteur serait l'intérêt manifeste des Romains pour les sites anciens et historiques, notamment du monde grec, et en particulier, le fameux récit par Lucain de la visite de César sur le site de Troie, où il ne trouva que les ruines sur lesquelles poussaient de manière sporadiques des *silvae sterile et putres robore trunci*. Cette image littéraire de « forêts stériles » et « des troncs pourris » qui poussent sur les *ruinae* de la cité des fils d'Assaracus évoque de trop près les représentations des arbres maigres, tordus, et effeuillés des paysages de ruines dans la

toutes les sources dont il disposait et fréquemment mis en valeur une documentation originale. On remarque certes que certains empereurs, il est vrai les plus significatifs (Hadrien et Marc Aurèle), sont très étudiés, tandis que d'autres sont laissés de côté, tel Sévère Alexandre, dont les expéditions ont pourtant donné lieu, depuis l'Antiquité, à des interprétations contradictoires qui auraient peut-être mérité un article. Et on aimerait quelquefois en savoir plus sur l'envers du décor, par exemple la contestation à laquelle quelques empereurs, et pas seulement dans un contexte de rébellion ou de guerre, durent faire face dans certaines cités. La première partie, appelée « de Rome vers l'Orient, de l'Orient vers Rome » aurait pu également évoquer l'incidence des voyages impériaux sur la centralité jusque-là incontestée de Rome et la perception que les habitants de la Ville avaient de la mobilité du prince. Mais il ne s'agit là que de pistes qui nous ont été suggérées par la lecture enrichissante d'un livre qui a le grand mérite de ne pas avoir cédé au mirage de l'exhaustivité pour se concentrer sur des points précis qui appelaient une analyse nouvelle, et qui est caractérisé par une harmonieuse continuité entre des études qui dialoguent entre elles et se complètent. On ne peut donc que recommander un ouvrage qui se révélera d'une grande utilité à tous les historiens spécialistes des II^e et III^e siècles de l'Empire.

Agnès MOLINIER ARBO

Barbara PFERDEHIRT & Markus SCHOLZ (Ed.), *Bürgerrecht und Krise. Die Constitutio Antoniniana 212 n. Chr. und ihre innenpolitischen Folgen*. Begleitbuch zur Ausstellung im Römisch-Germanischen Zentralmuseum 20. September 2012 bis 1. Januar 2013. Mayence, Verlag des RGZM, 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, X-103 p., 71 ill. (MOZAIKSTEINE, 9). Prix : 20 €. ISBN 978-3-88467-195-5.

Le Musée germano-romain de Mayence a organisé en 2012-2013 une exposition sur le thème de la constitution antoninienne de 212 et la politique intérieure des provinces. Sans représenter un catalogue à proprement parler, cet ouvrage collectif, dénommé « Begleitbuch », a été publié à cette occasion afin de faire le point, dans un esprit de haute vulgarisation, sur la période sévérienne, Caracalla, la loi de citoyenneté et ses conséquences pour les populations, notamment gallo-germaniques. Nous lisons ainsi successivement un exposé sur la guerre de 193-197 (M. Scholz et J. Wegmann), la dynastie des Sévères (B. Pferdehirt), les rivalités fratricides de Caracalla et Géta (A. Pangerl et B. Weisser), la politique extérieure des règnes et les évolutions militaires y compris dans l'organisation des troupes (M. Kemkes, L. Rischkau, Th. Tews) pour en arriver à des études plus approfondies sur la *Constitutio* elle-même : les problèmes du papyrus-source (P. Gissensis 40) et la date de la décision (P. Kuhlmann et T. Barnes). On passe ensuite aux conséquences de l'octroi de la citoyenneté pour les habitants de l'empire : effets juridiques, notamment sur la propriété du sol mais aussi sur le mariage et la transmission du statut personnel aux enfants, les conséquences fiscales aussi puis les marques onomastiques (B. Pferdehirt et M. Scholz). Enfin il est question du monnayage de l'époque et des manipulations monétaires (J. Chameroy). Une dernière partie revient en quelque sorte en arrière et envisage les conséquences à long terme sur la romanisation avec des réflexions un peu curieuses sur une sorte de renouveau indigéniste qui serait induit par la réforme,

où la logique des raisonnements ne s'impose pas clairement. – En tout cas, certaines pages laissent l'auteur de cette recension fort amère : tout un pan de la recherche en matière onomastique depuis plus de vingt ans est purement et simplement ignoré. La bibliographie d'un sujet aussi international est strictement de langue allemande et ancienne. On retrouve ici tous les lieux communs sur une onomastique indifférenciée entre les statuts juridiques mais spécifiquement locale (ce qui est faux, on trouve des gentilices patronymiques en Italie !) où les « pseudo-gentilices » qui seraient portés par des pérégrins (avec un exemple non pertinent d'un couple de citoyens au nom celtique, Finke 224) ont la cote et servent de supports à des interprétations indéfendables sur le plan juridique. Rien de ce que dix chercheurs au moins ont écrit n'est connu, par exemple sur les Gaules, les Germanies, l'Espagne ou la diffusion du gentilice Aurelius en Orient et en Occident. Pour ne pas parler des recherches sur l'onomastique italique et sa latinisation, qui sont pourtant au cœur même du processus de création des gentilices au sein d'une population non latine. Je ne reviendrai pas sur les argumentations, il est vain de vouloir ouvrir des portes qui sont scellées. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de nombrilisme, de souhait prétentieux d'être cité. Il s'agit de contenu, de faits historiques et juridiques qui sont niés au bénéfice d'une idée toute faite véhiculée par la tradition locale. Il me serait complètement indifférent de lire une description sans bibliographie complète mais qui serait une description correcte des faits d'onomastique romaine tels qu'ils peuvent être construits et suivis depuis l'invention du système qui substitue le nom de famille à la filiation patronymique dans l'Italie ancienne. La seule question que je persiste à me poser c'est « pourquoi ? ». Quelle idéologie conduit-elle à une telle création de l'esprit, à un tel blocage ? Est-ce un repli identitaire qui veut à tout prix sauvegarder une originalité « ostgallisch » qui ne se fonderait pas dans les règles du droit romain ? Je laisse le lecteur juger.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Johannes WIENAND, *Der Kaiser als Sieger. Metamorphosen triumphaler Herrschaft unter Constantin I.* Berlin, Akademie Verlag, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 646 p., 150 fig. (KLIO, BEIHEFT. NF, 19). Prix : 99,80 €. ISBN 978-3-05-005903-7.

Ce livre est issu d'une *Dissertation* présentée à l'Université de Constance en 2010. Son objet est l'examen des métamorphoses de la représentation du pouvoir impérial sous Constantin, en particulier dans la dimension victorieuse et triomphale. Il s'appuie principalement sur deux types de sources : d'une part, des textes de nature panégyrique, soit les *Panégyriques latins* (307, 310, 313, 321), les *poèmes figurés* d'Optatien en 326, dont l'auteur prépare une édition, et l'*Éloge de Constantin* d'Eusèbe de Césarée en 336 ; d'autre part, les monnaies et médaillons. L'ouvrage confronte de façon serrée ces deux types de sources tout en soumettant aussi à l'analyse des œuvres d'une autre nature, comme *La mort des persécuteurs* de Lactance ou l'*Histoire ecclésiastique* et la *Vie de Constantin* d'Eusèbe de Césarée. En résulte une présentation minutieuse, d'une lecture souvent aride, d'hypothèses pour partie nouvelles qui viennent enrichir une déjà longue historiographie. Indiquons d'emblée que l'auteur montre que la nécessité pour Constantin d'avoir eu à se confronter à d'autres a joué un rôle essentiel dans la formulation de sa définition du pouvoir, qu'il s'agisse de

de variation, d'évolution, d'apport extérieur ? À ces questions, l'ouvrage n'apporte pas de vraies réponses, mais laisse plutôt une impression de flou, où tout semble devoir recevoir une explication et rentrer dans un cadre prédéfini. Sur le plan de la définition précisément, celle de la quatrième fonction reste embarrassante et elle se voit sans cesse formulée en termes différents au fil de l'étude. Sorte de fourre-tout existentiel, ses contours s'avèrent encore plus imprécis que ceux de la troisième fonction, dont le caractère vague a justement été souvent mis en avant et discuté. Fonction du non-Ordre, elle serait aussi celle de la marginalité, de l'altérité, de l'ambiguïté, de l'étrangeté, de l'insociabilité, de l'autre monde... ; elle serait « hétérogène, non obligatoire et dynamique » ; à la fois « complémentaire » et « extérieure », « passablement disparate » ; elle serait dans le monde et en dehors de celui-ci, bref tout ce qui « reste » (p. 37-54). La science n'aime pas les questions et problèmes qui restent sans réponse ; la question posée est fondamentalement intéressante, mais la réponse proposée reste malheureusement peu convaincante. On peine donc, au fil des exemples, à cerner ce que pourrait constituer cette quatrième fonction, qui jamais n'est clairement définie par rapport aux (trois) autres, principe de bonne méthode sur lequel on n'insiste jamais assez. L'accumulation d'exemples ne permet pas de convaincre le lecteur et les démonstrations sont souvent rapides et non exemptes d'*a priori* non démontrés (ainsi, l'organisation d'un système de couleurs – domaine au vocabulaire plus que mouvant, difficile du point de vue étymologique et sémantique – qui repose en définitive principalement sur l'interprétation univoque d'un système grec, reporté ensuite sur un plan indo-européen ; ou encore les clichés sur le caractère guerrier de la société indo-européenne). La conclusion, bien trop brève, n'apporte aucun élément de réelle synthèse à l'étude et on se demandera toujours si tout élément intervenant dans un récit trifonctionnel et ne relevant pas proprement d'une des trois fonctions devra forcément être conçu comme constituant de quatrième fonction.

Sylvie VANSÉVEREN

Vinciane PIRENNE-DELFORGE et Francesca PRESCENDI (Éd.), « *Nourrir les dieux ?* ». *Sacrifice et représentation du divin*. Actes de la VI^e Rencontre du Groupe de recherche européen « *Figura. Représentation du divin dans les sociétés grecque et romaine* », Université de Liège, 23-24 octobre 2009. Liège, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 214 p., ill. (KERNOS. SUPPL., 26). Prix : 30 €. ISBN 978-2-9600717-9-5.

Au cours de ces dernières années, le sacrifice s'est placé au cœur de la réflexion sur les religions antiques. Deux facteurs ont permis ce recentrage : le regard axé sur le ritualisme et non sur une mythologie spéculative, mais aussi le progrès des recherches archéologiques qui ont donné accès pour la première fois aux réalités concrètes des offrandes, restes de banquet, ossements, traces végétales, cuisines des temples, vaisselle des repas sacrés. Plusieurs ouvrages ont marqué la bibliographie récente dont nous retiendrons la synthèse de Francesca Prescendi (*Décrire et comprendre le sacrifice. Les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antique*, Stuttgart, 2007, cf *AC*, 79, 2010, p. 531-532) et un colloque traitant d'archéozoologie dans une perspective rituelle (S. Lepetz et W. Van Andringa, éd.,

Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine, Montagnac, 2008, cf *AC*, 78, 2009, p. 424-425) : ce choix arbitraire illustre les deux volets de la démarche, Fr. Prescendi scrutant les textes anciens qui décrivent les cérémonies, les archéologues comparant au niveau matériel les rituels sacrificiels et les pratiques alimentaires. Il convient toutefois de rester conscient que le rapprochement physique entre les nourritures terrestres et les volutes de fumée qui contentent les dieux ne se limite pas à un amalgame simpliste et que le rapport des dieux à l'alimentation humaine ne peut s'approcher qu'au travers d'une construction symboliste du processus sacrificiel. Les réflexions d'ouverture des éditrices qui introduisent les approches et les organisent, soulignent ainsi l'anthropomorphisme à l'œuvre dans ces pratiques mais aussi les limites et le septicisme que celui-ci pouvait engendrer auprès des Anciens eux-mêmes. Plusieurs communications s'attaquent ensuite aux sources et aux descriptions conservées, la démarche globale étant en grande partie théorique, théologique, sociologique et littéraire. Ainsi *Meat for the gods*, de G. Ekroth, recherche chez Homère et dans l'épigraphie grecque les viandes offertes, l'émergence de l'usage et son développement en parallèle avec l'importance croissante du banquet dans les sociabilités archaïques et classiques. Sylvia Estienne examine un rituel bien présent à Rome, le lectisterne : malgré un apparent réalisme affiché par les lits, cette organisation de banquets sacrés relevait bien d'un symbolisme puisqu'il s'agissait non pas de s'asseoir avec des images divines mais de créer un espace propre à mettre en scène l'hospitalité pour les dieux. Davantage archéologique mais dans le registre céramique, Athéna Tsingarida étudie les différents types de vases à boire, notamment monumentaux, retrouvés dans les sanctuaires en s'interrogeant sur la possibilité que ceux-ci aient revêtu des fonctions liturgiques et non pas, ou pas seulement, celle d'offrandes votives. Toujours dans le domaine matériel, William Van Andringa applique à Pompéi les conclusions que l'on peut tirer des restes brûlés en tout genre, que ce soit dans le contexte des grands temples ou dans celui des pratiques domestiques, et en souligne deux aspects : d'une part l'emploi très fréquent de plantes, fruits, animaux identiques, d'autre part l'extrême variété des assemblages qui dénotent des constructions rituelles très variées. Le sacrifice, en effet, n'est pas nécessairement celui de l'animal et le banquet celui de la viande et du vin. Deux historiens consacrent ensuite leur analyse aux gâteaux et autres offrandes végétales en Grèce (E. Kearns) et à Rome (J. Scheid), certes marqueurs de la divinité qui les reçoit mais aussi identifiants des dévots qui les offrent. Leurs caractères de produits « domestiques » et non crus, sauf l'exception des prémices, les rapprochent des viandes préparées qu'elles complètent parfois. Dans le même ordre d'idées qu'en est-il des banquets « sobres » et des libations sans vin ? Vinciane Pirenne tente d'en délivrer les messages, d'identifier les destinataires et de comprendre les contextes qui allient promotion de la fécondité et crainte de la démesure. Autre pratique relativement rare : les sacrifices d'oiseaux, en particulier ceux qu'attestent les papyrus magiques grecs, sélectionnés pour leurs connotations solaires et érotiques (A. Zografou). – Le colloque s'est terminé et le livre se referme sur une œuvre très particulière, la satire du sacrifice de Lucien (*de sacrificiis*), que Nicole Belayche examine « au sérieux » à la différence de l'exégèse littéraire courante. Cynique de ton et épicurienne de conception, cette critique très acerbe du système ritualiste dans son ensemble, raillant tout autant les fumées des sacrifices que les libations funéraires, nous interpelle par son radicalisme, et dès lors

peut-être son modernisme. Elle peut aussi nous donner en creux des accents utiles pour la compréhension des rituels et des clefs d'analyse, car elle est issue de cette Seconde Sophistique tellement attentive à la piété civique, mais ce n'est pas à cet usage que N. Belayche semble la destiner, plutôt celle d'une réponse philosophique. Est-ce pertinent ? On peut se le demander dans un monde qui ne connaît pas l'obligation de foi et où, dès lors, tout scepticisme était licite. Personne ne demandait à Lucien à croire à l'efficacité des rites, remettait-il en cause les fondements de la vie civique communautaire ? – Gageons que l'étude attentive des rituels de sacrifices, progressivement nourrie des apports matériels de l'archéologie, pourra renouveler la lecture des textes et que bien des progrès sont encore à attendre de cette ouverture encore peu exploitée.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Agnes A. NAGY et Francesca PRESCENDI (Éd.), *Sacrifices humains. Dossiers, discours, comparaisons*. Actes du Colloque tenu à l'Université de Genève, 19-20 mai 2011. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 274 p., ill. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES. SCIENCES RELIGIEUSES, 160). Prix : 50 €. ISBN 978-2-503-54809-8.

Ce volume est issu d'un colloque consacré à l'épineuse question des sacrifices humains. Comment définir cette notion, en quoi est-elle utile aux historiens des religions ? Les pratiques anciennes ainsi désignées correspondent-elles à une réalité historique ? Peut-on parler de sacrifice, chaque fois qu'il y a mise à mort ritualisée d'un être humain ? Quelles interprétations savantes ont été construites autour de ce fait religieux ? C'est autour de ces questions que se sont réunis divers spécialistes. D'emblée, les éditrices du volume soulignent, dans une riche introduction, l'intérêt de la catégorie heuristique que représente le « sacrifice humain ». Celle-ci permet de regrouper des pratiques diverses de mises à mort ritualisées d'êtres humains, ayant pour but d'honorer une divinité ou de garantir la sauvegarde ou la prospérité d'un individu ou d'une communauté. En outre, poursuivent les éditrices, arguments à l'appui, « le "sacrifice humain" constitue une catégorie à part dans l'imaginaire culturel de l'Antiquité classique, dont dépend en partie notre imaginaire scientifique moderne » (p. 7). La perspective adoptée est double : il s'agit autant de présenter des dossiers « primaires », à partir des sources, que d'examiner la manière dont celles-ci ont été mises en œuvre par les historiens, en fonction du contexte qui était le leur. – Les quinze contributions, qui constituent autant de dossiers relatifs aux sacrifices humains depuis l'Antiquité mésopotamienne jusqu'aux crimes d'honneur contemporains, sont réunies autour de cinq axes. – Le premier aborde des questions de définition. En comparant l'interprétation des « sacrifices humains » grecs d'une part, des Mochés du Pérou d'autre part, P. Bonnechère insiste sur des questions méthodologiques fondamentales, la critique des témoins et de leur témoignage mais aussi l'importance de débusquer nos *a priori* et ceux de nos prédécesseurs. Dans son examen de certains rituels égyptiens, Y. Volokhine propose d'abandonner la catégorie de « sacrifice humain » au profit du terme « anthropoctonie ». A. Nagy se penche sur la manière dont l'ordalie « primitive » a été étudiée par les historiens des religions et attire l'attention sur les dangers de la généralisation. – La deuxième partie traite de la

Yebeles), préfets de Berenike (A. Magioncalda) ; puis une série de postes spéciaux, généralement mal connus : soldats traducteurs (G. Baratta), *speculatores* (G. Crimi), *kolletiones* (assistants de soldats ?) et *canalicularii* (agents de chancellerie ?) (R. Haensch), *petitores* (Y. Le Bohec), *duplarius*, *duplicarius*, *sesquuplicarius* (P. Le Roux). On dirait la liste de Prévert. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marcus REUTER, *Legio XXX Ulpia Victrix. Ihre Geschichte, ihre Soldaten, ihre Denkmäler*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 22 x 28 cm, x-194 p., nombr. ill. et cartes. (XANTENER BERICHT, 23). Prix : 25,50 €. ISBN 978-3-8053-4586-6.

Établir le bilan des connaissances sur la XXX^e légion Ulpia qui occupa tout au long de son histoire, à quelques minimales campagnes près, la garnison de Xanten est à coup sûr une initiative intéressante. La situation est relativement rare, les Romains ayant souvent préféré faire voyager les troupes d'une province à l'autre. La légion de Xanten, c'est une catégorie importante et permanente de la population rhénane et l'identifier en ses soldats comme dans ses cadres permet de donner un visage, ne fût-ce que partiel, à une région. L'ouvrage est divisé en trois grandes rubriques : l'histoire de la légion elle-même, son recrutement trajanien (de date toujours quelque peu discutée), son séjour danubien, sa garnison rhénane, ses expéditions, son cantonnement ; ensuite la description des grades connus de son commandement et de sa Rangordnung ; enfin le catalogue de toutes les inscriptions qui la concernent quel que soit le lieu de découverte, avec notice épigraphique soignée et photographie généralement de bonne qualité. Le commentaire en reste toutefois fort court, les datations parfois rapides, les comparaisons quelquefois hasardeuses et les considérations prosopographiques sur les carrières des sénateurs et chevaliers réduites. Au total toutefois, un corpus bien utile dans la mesure où le *CIL* de Germanie inférieure est vieilli. Mais l'historien reste sur sa faim car une question des plus intéressantes à examiner au départ de cette documentation reste à peine ébauchée, celle de la romanisation. Quelle fut la place de cette troupe dans la population locale, quel facteur de latinisation, d'alphabétisation a-t-elle représenté, quels sont les éléments familiaux que l'on peut examiner, quels rapports peut-on relever avec la population de la colonie civile de Xanten, quels furent les rôles des vétérans ? De tout cela quatre petites pages à peine, et fort banales. Des commentaires simplistes sur une soi-disant absence de romanisation des campagnes qui confond développement économique et forme de l'habitat, un simple comptage des épouses connues, une bibliographie de référence réduite au squelette. L'aspect religieux n'est pas abordé malgré une documentation riche et des comparaisons qui eussent été éclairantes avec les pratiques civiles. Quitte à ressasser une critique récurrente, un des éléments qui, à mon avis, a restreint les possibles apports du catalogue est l'absence quasi complète d'intérêt porté à l'identification culturelle des soldats, de leurs parents et de leurs dieux. En effet la recherche onomastique a été réduite à sa plus simple expression, un renvoi à Kakoschke, et une définition comme « einheimisch » pour tous ceux qui présentaient des éléments indigènes, sans aucune recherche linguistique. Il est bien dommage de cantonner la référence germanique des soldats à des pratiques funéraires (évoquées en une seule phrase au

demeurant) sans avoir regardé l'éventuelle donnée germanique des dénominations. En dehors même des identifications et des identités régionales, ce travail trop rapide conduit à des remarques saugrenues, comme par exemple les considérations sur un Publicius (n° 89), détenteur d'un gentilice jugé italien, mais qui toutefois ne serait « kein gebürtiger Italiker mehr » en raison de la date de l'épithaphe au III^e siècle : le caractère très particulier de ce gentilice remontant généralement à l'affranchissement plusieurs générations plus tôt d'un esclave public, quelle que soit la région de l'empire, a manifestement échappé à l'auteur (et à Kakoschke d'ailleurs aussi), confondant – comme trop souvent – nom latin au niveau linguistique et nom italien au niveau géographique. Au total donc un exemple frappant d'une recherche de nos jours assez répandue qui, par commodité, se contente d'un usage sans réflexion ni critique d'une base de données avec renvoi à des exemples aléatoires. – Avec cet ouvrage, nous disposons d'un catalogue épigraphique intéressant et original dans sa conception, mais dont l'exploitation reste bien en deçà des possibilités offertes.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

André TCHERNIA, *Les Romains et le commerce*. Naples, Centre Jean Bérard, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 440 p. (ÉTUDES, 8). Prix : 30 €. ISBN 978-2-918987-06-5.

André Tchernia gehört zu den Pionieren einer modernen Wirtschaftsgeschichte der römischen Welt. Sein großes Verdienst besteht v.a. in der Einbeziehung des Befundes an Amphoren in die Analyse von Handelsbeziehungen, worüber seine Monographie über Weinbau und –handel in Italien bereites Zeugnis ablegt (André Tchernia, *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'histoire économique d'après les amphores* Roma, 1986). Um so erfreulicher ist es, daß mit der hier anzuzeigenden Publikation seiner Kleinen Schriften zum Handel in der römischen Antike dieselben an einer Stelle zugänglich und durch Nachträge aktualisiert sind sowie durch Indizes vorbildlich erschlossen werden. Einzelne Beiträge von André Tchernia bedürfen hier keiner eingehenderen Würdigung. Die in dem Sammelband zu findenden Artikel thematisieren den Weinhandel, die *lex Claudia de nave senatorum*, die Krise des Jahres 33, Art und Umfang der stadtrömischen Lebensmittelversorgung, den Handel zwischen der römischen Welt und Indien und die Konkurrenz zwischen Italien und den Provinzen. Freilich handelt es sich bei diesen kleinen Schriften um besondere, werden hier doch nicht nur einzelne Beiträge aus der Feder des Verfassers versammelt. Vielmehr hat Tchernia einen langen einleitenden Essay verfaßt, in dem er seine Positionen zum Handel der Römer darlegt (S. 9-172). Wie er selbst ausführt, bilden die im zweiten Teil des Bandes versammelten einzelnen Artikel Erläuterungen bzw. gleichsam lange Fußnoten zu diesem Essay (S. 5). Seinem Gegenstand nähert sich Tchernia nach einer Einleitung, in der er unter anderem auch in der antiken Literatur zu findende Wertungen des Handels thematisiert (S. 9-17), dann in fünf Kapiteln. Das erste derselben ist den Grundeigentümern und den Händlern gewidmet und nimmt seinen Ausgang von der v.a. in der primitivistischen Forschung immer wieder geäußerten Einlassung, Grundeigentum und seine Bewirtschaftung seien ehrenhaft, Handel hingegen nicht. Dabei gewichtet Tchernia freilich die Dinge ein wenig anders, indem er eine fundamentale Dichotomie zwischen Landeigentümern, die ihre Pro-

Susanne SIEVERS, Otto H. URBAN & Peter C. RAMSL (Ed.), *Lexikon zur keltischen Archäologie*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 2 vol. 17,5 x 24,5 cm, XI-2207 p., nombr. ill. et cartes. (MITTEILUNGEN DER PRÄHISTORISCHEN KOMMISSION, 73). Prix : 150 €. ISBN 978-3-7001-6765-5.

Les progrès de l'archéologie proto-historique ont été tels au cours de la dernière décennie, grâce à l'affinement des méthodes de fouille, grâce aussi aux apports multiples des archéosciences, qu'il n'était pas inutile d'en proposer une nouvelle encyclopédie commode et synthétique. L'Académie des Sciences d'Autriche a patronné cette édition en deux volumes qui se propose de mettre l'accent sur les aspects archéologiques de la matière, « die materiellen Hinterlassenschaften der Späthallstatt- und La Tène-Kultur », pour reprendre textuellement les termes du projet. On constatera d'emblée qu'on y a ajouté le terme de « celtique » ce qui est ambigu en raison des zones de mixité de cultures à ces époques. On trouvera dans ces deux volumes un nombre considérable d'entrées proprement archéologiques, avec plans des sites et illustrations en couleurs des plus belles pièces artistiques (un choix toutefois très sévère), et à l'aide d'un index important et d'une bibliographie copieuse le lecteur pourra trouver des informations bien classées et de bonne tenue. Il notera toutefois une beaucoup plus grande richesse de mentions dans les régions danubiennes, que pour les zones plus occidentales. Le traitement déficitaire de la Provence et du Languedoc préromains est frappant, peut-être en raison de conceptions plus ou moins limitatives de la notion de « celtique ». D'autre part, si l'avancée environnementale de la connaissance des rituels ou des habitudes alimentaires, du couvert forestier et des plantations agricoles apparaît comme décisive dans de nombreuses publications récentes, on ne peut pas dire que ces matières aient beaucoup intéressé les auteurs qui n'ont que très rarement donné d'informations sur ces sujets comme en témoigne aussi une liste de références des plus sommaires. Les réticences les plus nettes se situeront aux marges de l'entreprise, à savoir les limites entre lesquelles la notion d'archéologie celtique a été développée. Deux types de remarques s'imposent. La première catégorie concerne les choix d'entrées dont la sélection n'est pas évidente. Quels sont les critères de la notion d'« archéologie » ? Fallait-il une rubrique consacrée à César ? Ou d'autres pour des notions uniquement documentées par les textes ? L'autre aspect est celui des franges culturelles : ce dictionnaire « celtique » comprend de nombreuses allusions au fait germanique, y compris une notice consacrée à la langue ou aux *Germani cisrhenani*. Pourquoi cet amalgame alors que les Pays-Bas sont exclus de l'enquête ? Se pose en effet une question que la carte fait apparaître avec acuité : quel est le territoire concerné ? Il y a un fait celtique aussi dans les Alpes, en Italie, en Espagne, non envisagées. Nous sommes loin d'une prise en considération exhaustive au sens géographique du thème officiellement annoncé. En outre, beaucoup d'éléments relèvent du monde romain, les dieux par exemple sont cités sous leur forme romanisée (avec une compréhension très peu civique de l'*interpretatio* et une bibliographie de référence très ciblée), donc nettement postérieure aux limites chronologiques annoncées, de même la plupart des inscriptions « gallo-latines » par exemple. La notice consacrée à Trèves décrit en fait une ville qui n'a aucun substrat celtique propre au sens archéologique : une fondation totalement romaine exprimée au demeurant en termes inadéquats. Il en va de même pour Narbonne. — Autrement dit,

ce lexique laisse une impression ambiguë qui va d'un pan-celtisme qui déborde sur des éléments germaniques et romains à des restrictions ethniques qui restreignent le territoire théoriquement attendu. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Martin SCHÖNFELDER & Susanne SIEVERS (Ed.), *L'Âge du Fer entre la Champagne et la vallée du Rhin. Die Eisenzeit zwischen Champagne und Rheintal*. 34^e Colloque international de l'Association française pour l'Étude de l'Âge du Fer du 13 au 16 mai 2010 à Aschaffenburg. Mayence, Verlag des RGZM, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, XII-590 p., 309 fig. (RGZM TAGUNGEN, 14). Prix : 68 €. ISBN 978-3-88467-193-1.

En 2010 se réunissait, pour la première fois en Allemagne, la très active Association française pour l'étude de l'Âge du Fer, avec comme thématique le bilan d'activité de terrain entre Champagne et Rhin. Pour les développements de la protohistoire européenne, c'est une région-clef, de passages et de connexions culturelles. Les faciès des cultures hallstattiennes, proto-celtes et celtes se cristallisent entre Marne et Rhin. De grosses opérations de prévention ont apporté leur lot de nouvelles données et des sites classiques ont fait l'objet de nouveaux examens. L'occasion était idéale pour faire le point. Les antiquisants y trouveront leur intérêt dans la mesure où la géographie culturelle de ces régions à la fin de la protohistoire, c'est-à-dire au moment de la Guerre des Gaules, gagne en cohérence, et que l'on constate par les nouvelles fouilles que certains sites de hauteur, *oppida* autour de Belginum, du Martberg, du Frauenberg à Birkenfeld, gardent ou retrouvent parfois avec un certain décalage, une occupation romaine. Le cas du Titelberg n'est pas isolé, même en Trévirie. Beaucoup de questions tournent autour de la première implantation celte, de sa chronologie et de sa relation avec les cultures indigènes préexistantes, aussi autour des spécificités, convergences et divergences entre Leuques et Médiomatriques. Dans tous les cas, la présence et l'évaluation des importations méditerranéennes constituent des éléments significatifs. La continuité pré-romain/romain est souvent évoquée, pas seulement pour les *oppida*, mais autant pour les agglomérations, habitats ruraux et sites cultuels, et apparaît de plus souvent décalée par rapport aux périodisations historiques traditionnelles, la culture indigène continuant à fonctionner jusqu'à un moment où la romanisation s'impose, selon un phasage chronologique qui est loin d'être uniforme. Près d'une trentaine de contributions concernent le monde hallstattien et celte et couvrent un espace très vaste que se partageront les Rèmes, les Trévires, les Médiomatriques, les Leuques. Près de six cents pages très riches qui auraient mérité une tentative de synthèse. Le renouvellement du sujet et la richesse des découvertes récentes le mériteraient. Georges RAEPSAET

Philippe BARRAL et Stephan FICHTL (Dir.), *Regards sur la chronologie de la fin de l'âge du Fer (III^e-I^{er} siècle avant J.-C.) en Gaule non méditerranéenne*. Actes de la table ronde tenue à Bibracte, Glux-en-Glenne, 15-17 octobre 2007. Glux-en-Glenne, Bibracte, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 341 p., nombr. ill. (BIBRACTE, 22). Prix : 35 €. ISBN 978-2-909668-74-1.

ces origines celtiques anciennes et de procurer « the first overview and analysis of the ancient Celtic use of binding curses », en particulier pour expliquer des usages rencontrés dans les terres celtiques médiévales des îles britanniques. On s'attendrait donc à un recueil, un corpus, un catalogue clairement défini comme tel avec texte original, références, et commentaire. En fait, il s'agit plutôt d'une description aléatoire, généralement partielle, où les documents apparaissent au fil d'un classement préalable par thèmes qui induit déjà l'interprétation. Deux aspects posent des problèmes méthodologiques. Le premier est linguistique : certains de ces « celtic curses » sont en fait écrits en latin et leur connotation celtique est limitée ou simplement topographique. Je reprendrai l'exemple de Chartres : les prières sont latines, accompagnées de « noms barbares » (cf. *infra*). Un seul de ces noms barbares pourrait (j'insiste sur le conditionnel) relever de la langue celtique. Il est donc fort imprudent d'en tirer des considérations sur les pratiques celtiques supposées indigènes plutôt qu'importées. D'autre part, et la critique est d'importance, on ne peut pas se fier aux textes transcrits dans l'ouvrage. D'abord parce que, selon les hasards des chapitres, les textes sont donnés en langue originale ou traduits en anglais, ce qui force ou fausse (au moins éventuellement) l'interprétation ; mais surtout parce que les copies ne sont pas fidèles. Quelques sondages montrent que, sans qu'aucune explication ou justification ne soit exposée, les inscriptions qui relèvent des lectures de P.-Y. Lambert dans le *Recueil des Inscriptions gauloises* (RIG, II, 2) présentent ici des différences (des variantes, ou des fautes ?). Et rien dans le volume ne donne à penser que ce chercheur en poste à Melbourne a réétudié ces textes de première main. L'exemple le plus éclairant est celui de la plaquette de Baudécet. Je n'entrerai pas ici dans la révision de cette découverte qui réclame à coup sûr une nouvelle recherche mais je constate que la photo, qui a été repiquée de la revue *Latomus* 1993, a été repassée de manière à faire apparaître les mots que M. Mees veut y voir et que c'est sur la base de cette nouvelle lecture (dont je peux affirmer qu'elle est au moins partiellement infondée) que l'interprétation en est donnée. Si tous les textes sont ainsi réécrits en fonction des opinions de l'auteur, on peut s'interroger sur la méthode de travail et la validité de ses conclusions. En tout cas, je ne peux que conseiller la prudence dans l'emploi de ce volume qui peut aider à récolter du matériel mais qui demande à coup sûr de vérifier et valider tout texte cité. On regrettera de surcroît une absence de concordance qui n'autorise aucun recouplement aisé avec les textes connus et un index des plus limités.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel TARDIEU, Anna VAN DEN KERCHOVE et Michela ZAGO (Dir.), *Noms barbares I. Formes et contextes d'une pratique magique*. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 426 p., fig. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, SCIENCES RELIGIEUSES, 162). Prix : 65 €. ISBN 978-2-503-54945-3.

Dans le monde de la magie, dans les textes magiques, qu'ils soient à valeur positive ou négative, on retrouve dans toutes les régions antiques l'emploi de formules abracadabrantes et de « noms barbares » qui donnent leur puissance à l'énoncé. D'où l'idée de constituer un corpus des noms barbares qui apparaissent dans les sources, autrement dit de cataloguer les « mots ou assemblages de lettres qui n'étaient pas

directement compréhensibles dans la langue des Grecs ou des Romains » pour citer textuellement l'intitulé. Toutes sortes de problèmes méthodologiques se font jour lorsque l'on veut procéder à ce répertoire de formules invocatoires ou exécratoires et de noms divins ou démoniaques, à commencer par leur repérage et leur copie étant donné que le simple découpage des unités relève de l'interprétation. Ce projet international, dénommé CENOB, qui bénéficie de crédits importants malgré le caractère hermétique du propos, réunit trois équipes et se propose, outre l'établissement d'une base de données réunissant textes magiques grecs, coptes, démotiques, latins, syriaques et textes philosophiques, gnostiques, apocryphes et manichéens, d'engendrer un certain nombre de recherches comparatistes en sciences des religions. Je me contenterai de signaler la sortie de presse du premier volume issu de ces rencontres dont l'obscurité d'expression et le recours constant à un jargon hermétique m'excluent. Je relèverai qu'un certain nombre d'études portent davantage sur des questions plus précisément d'ordre religieux vs philosophique comme la signification plotinienne du nom d'Apollon ou les noms magiques d'Aphrodite dans les papyrus, tandis que d'autres s'attachent en détail à la constitution, à la fonctionnalité et à la « compréhension » des noms barbares dans diverses catégories de sources et de langues, le monde grec et oriental étant largement plus représenté que les régions latines. On signalera aussi un examen des formulations barbares dans les *defixiones* qui peuvent aider à la structuration des exécrations et à établir des hiérarchies démonologiques (A. Kropp) ainsi qu'une recherche sur la barbarisation de formules latines par le recours à des langues étrangères comme le gaulois ou l'étrusque, voire même simplement le grec (N. Corre). L'occasion pour l'auteur d'évoquer, mais trop brièvement, les pratiques magiques gauloises, dont l'importance pour une équipe tournée vers l'Orient ne semble pas essentielle. Un index des sources (qui ignore les textes latins, les *defixiones* n'étant citées que d'après un corpus électronique à usage interne), un index des thèmes principaux évoqués dans les communications (très peu opérant vu les entrées trop génériques retenues : signification, anthropologie, écriture, dieu...) et un index des noms barbares complètent cet ouvrage d'un abord très fermé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ute RUMMEL, *Iunmutef. Konzeption und Wirkungsbereich eines altägyptischen Gottes*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-406 p., 20 pl., 27 fig. (DAI. ABTEILUNG KAIRO. SONDRSCHRIFT, 33). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-024031-3.

Le présent ouvrage est une version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteure, soutenue en 2003 à l'Université de Hambourg. Il s'agit d'une étude exhaustive consacrée à une divinité de l'Égypte ancienne, attestée dès l'Ancien Empire et jusqu'à l'époque tardive, le dieu *iwn-mw.t.f* (Iounmoutef), dont le nom signifie littéralement « le pilier de sa mère ». L'ouvrage est divisé en treize parties précédées d'une introduction. Dans le premier chapitre, U. Rummel se penche sur le nom de la divinité. Elle examine dans un premier temps les différentes graphies du théonyme et dans un second temps se concentre sur son interprétation. Dans le deuxième chapitre, elle présente les lieux auxquels est associé le culte du dieu. Les sources citent un topo-

Eudème et Boéthos. En conclusion, L. Gili offre là un travail intelligent et instructif, malheureusement rendu difficile d'accès à certaines occasions par un recours à des sigles venant symboliser des modes de syllogismes, ce qui a pour effet de perdre le lecteur peu familier avec cette nouvelle terminologie (voir p. 211-212 et suivantes).

Marc-Antoine GAVRAY

Mireille HADAS-LEBEL, *Philo of Alexandria. A Thinker in the Jewish Diaspora*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XVI-241 p. (STUDIES IN PHILO OF ALEXANDRIA, 7). Prix : 101 €. ISBN 978-90-04-20948-0.

Ce livre est la traduction anglaise d'un ouvrage publié en français en 2003 (cf. mon compte rendu dans *AC*, 74, 2005, p. 401-402). Comme la version anglaise suit quasiment mot à mot la version française, je renvoie le lecteur à ce compte rendu. Seuls trois ajouts bibliographiques apparaissent en notes ou dans la bibliographie : Joseph Mélèze Modrzejewski, *La Bible d'Alexandrie. Troisième livre des Maccabées* (La Bible d'Alexandrie, 15, 3), Paris, 2008 ; le même, *Un peuple de philosophes. Aux origines de la condition juive*, Paris 2011 et Miriam Pucci-Ben Zeev, *Diaspora Judaism in Turmoil 116-117 CE. Ancient Sources and Modern Insights*, Louvain, 2005. Par ailleurs, s'il existe une version anglaise d'un livre paru en français, l'auteure cite, à juste titre, la première. Voyez, par exemple, M. Hadas-Lebel, *Jerusalem against Rome* (Louvain, 2006), publié auparavant en français : *Jérusalem contre Rome* (Paris, 1990 et 2003) ou J. Mélèze Modrzejewski, *The Jews of Egypt from Rameses II to Emperor Hadrian* (Édimbourg, 1995), traduction de *Les Juifs d'Égypte. De Ramsès II à Hadrien* (Paris, 1991). Dans ce dernier cas, il est dommage que la nouvelle édition de la version française (Paris, 1997) soit ignorée, car elle contient d'importantes modifications par rapport à celle de 1991. Dernière remarque : une partie des conclusions auxquelles J. Bingen arrive dans son article *Un nouvel épistatège et arabarque alexandrin* (*ZPE*, 138, 2002, p. 119-120) cité dans la bibliographie est contestée par Adam Łukaszewicz, *Encore Isidoros : du nouveau sur le turbulent gymnasiarque d'Alexandrie*, publié dans Dariusz Długosz (éd.), *Greco, Juifs, Polonais : à la recherche des racines de la civilisation européenne. Actes du colloque international tenu à Paris le 14 novembre 2003, dédié à Joseph Mélèze-Modrzejewski*, Varsovie-Paris, 2006, p. 158-159. Après *Flavius Josephus. Eyewitness to Rome's First-Century Conquest of Judea* (Toronto, 1993) et *Jerusalem against Rome* (Louvain, 2006), le *Philo of Alexandria* poursuit la diffusion des vastes connaissances de M. Hadas-Lebel parmi le public anglophone. On ne peut que s'en féliciter.

Jean A. STRAUS

Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA). VIII. *Private Space and Public Space. Polarities in Religious Life. Religious Interrelations between the Classical World and Neighbouring Civilizations*. Addendum to Volume VI. *Death and Burial*. Supplementum. *Animals and Plants*. Los Angeles, The J. Paul Getty Museum - Bâle, Fondation pour le LIMC, 2012. 1 vol. 19,5 x 28 cm, XVIII-557 p., 72 pl., ill. Prix : 250 \$. ISBN 978-1-60606-102-2.

Cette fois, il semble que l'entreprise soit terminée. Un volume VIII, le dernier, est paru qui boucle l'ensemble des thèmes développés autour des notions de cultes et de rites dans le monde antique. Conçu pour l'essentiel autour de deux problématiques, ce tome aborde en premier lieu une question qui est aujourd'hui au cœur de nombreux débats, celle de la relation entre espace public et espace privé, entre culte public et culte privé. Impossible d'entreprendre ici un exposé détaillé dans un sujet aussi polémique mais on percevra immédiatement la diversité des tendances rien qu'aux notices introductives. P. Schmitt Pantel par exemple insiste sur le caractère éminemment public des cultes à mystères du monde grec, tandis que V. Rosenberger met l'accent sur le choix des options religieuses dans le cercle privé, éventail qu'il juge « deutlich größer », s'inscrivant apparemment dans une perception moderne de la « religion », les aspects de foi, de croyance, de spiritualité, d'intériorité personnelle étant considérés comme essentiels. Ensuite les chapitres envisagent techniquement les différents cultes domestiques, dans la suite habituelle monde grec – monde étrusque – monde romain. Pour Rome, Annie Dubourdieu montre le caractère ambigu de certains cultes qui « brouillent les frontières entre domaine public et domaine privé », le cas le plus explicite étant peut-être les célébrations de Bona Dea. On pourrait aussi évoquer à ce propos le *genius* qui multiplie les formes, entre génie du *paterfamilias* et génie du lieu, par exemple, chacun relevant de célébrations et de sphères de perception différentes. Le culte public en tant que tel fait ensuite l'objet de synthèses qui ne vont pas sans poser d'interrogation méthodologique. Le pluriel s'impose bien évidemment pour le monde grec et conduit à revenir sur les cultes poliades, régionaux, panhelléniques qui ont fait l'objet de traitements spécifiques dans d'autres volumes. Ce retour était-il bien pertinent ? Pour Rome, le culte public est celui de l'État romain, certes, mais chaque colonie avait le sien, chaque municipe et on ne peut assurément énoncer toutes les nuances. Dès lors, le propos est concentré sur quelques règles au centre des villes, le territoire aussi bien italien que provincial ne recevant guère de place. La bibliographie théorique du sujet est assez complète mais les citations font la part belle à certains courants, précisément ceux qui valorisent par ailleurs la dévotion privée. On passe ensuite aux pratiques religieuses des associations. Malgré le caractère essentiel de ces activités dans le fait collégial, que souligne Nicolas Tran, l'exposé est très synthétique, trop bref, sans développement archéologique, choix éditorial assurément d'un nombre très limité de pages, qui ne rend pas justice à la compétence des auteurs ni à l'intérêt d'un sujet qui, précisément, n'est pas rebattu à maintes reprises dans le Thesaurus. Quoiqu'il soit effleuré dans le chapitre suivant, dont l'ampleur minime n'est guère proportionnelle à l'importance, à savoir le rôle des institutions (en ce compris l'armée) dans les religions antiques. En fait on se demande ce que cette brève allusion aux gérusies, par exemple, aux rois étrusques ou au Sénat romain apporte ici, rappel théorique de faits et actions maintes fois évoqués dans les volumes précédents, sinon quelques réflexions de conclusion. La thématique suivante change complètement la perspective. Quel impact avait sur les cultes et les pratiques religieuses un certain nombre de caractères généraux du monde antique : l'économie monétaire, le droit, la politique, la diplomatie, la guerre, la citoyenneté, le genre. Pour la guerre à Rome cela revient à envisager l'*imperium* et le triomphe dans un certain nombre de points de vue simplifiés (traiter de l'*imperium* et de son sens religieux en une demi-colonne) et à maints égards redondants. Le genre permet d'aborder une

autre pomme de discorde entre les historiens de la religion romaine : la participation des femmes aux sacrifices où l'auteur, E. Colantoni, choisit délibérément le point de vue maximaliste. C'est en fait, même si les tenants de cette interprétation (généralement des féministes) l'ignorent ou le récusent, une option réductrice qui s'attache à comptabiliser des actes isolés avérés sans prendre en considération l'ensemble des enjeux et des contradictions liées au genre. En effet, le parti pris de refuser l'exclusion féminine du sacrifice sanglant s'enferme dans un autre rejet, celui de voir l'ambiguïté des rôles dans la société romaine, et d'admettre leurs contradictions, entre incapacité foncière dans le droit et caractère indispensable dans les faits. Les multiples dérogations qui devraient être théoriquement impossibles qui ressortissent aux cérémonies de la Bona Dea en constituent une illustration particulièrement féconde mais elles ne sont pas les seules. – Le second volet du livre prend en considération un point de vue tout à fait différent, celui de l'interaction « entre le monde classique et les civilisations voisines », dont le titre même mériterait un long développement de méthode. On trouve ainsi le Proche-Orient sémitique, l'Égypte, le monde scythe, la Thrace, les régions gallo- et germano-romaines, la Péninsule ibérique. Autrement dit des « civilisations » soit complètement soit marginalement touchées par les États classiques, aux réactions et aux contextes fort différents. À chaque fois, l'approche est schématisée. En tout cas, les pages consacrées aux Gaules et Germanies (ces dernières au seul sens des frontières de l'empire), à la lumière d'une bibliographie réduite, hésitent quelque peu entre textes littéraires, perception des religions par les Romains avant la conquête, rituels gaulois archéologiquement observés et pratiques cultuelles des provinces et des cités. Deux *addenda* achèvent le volume avant les planches : une description des usages funéraires dans le monde grec, et la mise en évidence du rôle des animaux et plantes dans les rites. Ce chapitre complémentaire est bienvenu dans la mesure où ces éléments constitutifs des sacrifices, et même des fumigations ou libations, avaient été peu traités. Il comporte trois volets, grec, étrusque et romain, mais les exposés sont théoriques, les sources textuelles ou imagières, et la place des sciences environnementales (archéozoologie, carpologie), minime pour ne pas dire absente, alors que ces recherches ont renouvelé et renouvellent tous les jours notre accès au monde du sacré. Un regard traditionnaliste sur les religions antiques que d'autres chapitres illustrent aussi. Le *Thescra* est fils du *LIMC* indubitablement, avec un accent littéraire et iconographique indéniable. Un regret aussi au niveau de la bibliographie : celle-ci est souvent le reflet des choix personnels des auteurs et non celui de la palette des opinions, avec de surcroît des options linguistiques peu compatibles avec le caractère international du projet. – Il reste donc, et j'insiste sur notre espoir, à recevoir un volume – épais – d'*indices* copieux pour pouvoir réellement tirer parti de cette masse d'informations dont les classements sont inévitablement discutables et où le foisonnement des matières autorise des glissements parfois inattendus. Un tel instrument de travail, un tel investissement scientifique dans tous les sens du terme ne se conçoivent pas sans un outil de navigation performant.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Pierre & André SAUZEAU, *La Quatrième Fonction. Altérité et marginalité dans l'idéologie des Indo-Européens*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 410 p., ill. (VÉRITÉ DES MYTHES). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-38563-1.

dant prélevés pour déterminer et/ou discuter l'identification proposée au départ, qui s'avère parfois remise en cause. La caractérisation des effigies constitue le troisième volet de l'étude : elle repose sur une série de critères tels que les modes d'association (d'une à quatre personnes), le sexe, la classe d'âge, la filiation, le statut social et marital, la position respective des personnes en fonction de leur sexe, les poses adoptées par chaque effigie, etc. De cette analyse se dégagent les traits spécifiques soit aux portraits en médaillons, soit aux portraits en buste dans une niche. Enfin, l'analyse des conventions de représentation (styles de coiffure féminine, vêtements, bijoux, récurrence de certains attributs, etc.) est exposée dans le quatrième chapitre. Certains traits trahissent des influences stylistiques et iconographiques bien claires et déjà constatées dans d'autres types d'œuvres sculptées. Peu de femmes, par exemple, sont représentées tête nue ; beaucoup adoptent la « Norische Haube », un style de coiffure particulier à la Norique, se déclinant de cinq façons différentes. D'autres observations stylistiques concernant les vêtements masculins s'avèrent ainsi déterminantes sur le plan chronologique et servent à étayer les datations proposées. La partie synthétique s'achève sur les considérations émises à propos de la chronologie d'apparition et l'origine des deux types de représentation (en médaillon ou en niche) ainsi que la façon dont celles-ci sont intégrées dans les monuments funéraires. En définitive, cet ouvrage constitue un excellent exemple de la méthodologie de traitement à appliquer à ce type de sculpture figurative. L'auteur y a mené une recherche très complète, dans laquelle il a abordé certains aspects jugés parfois secondaires, comme l'historique des collections et surtout l'intérêt de prendre en considération le lieu de découverte comme un indice relatif au contexte romain originel, une contribution indirecte à l'étude de la répartition des établissements ruraux sur un territoire, qui mériterait une recherche approfondie. Du traitement méthodique et minutieux appliqué aux sculptures, il déduit un ensemble d'informations illustrant la richesse iconographique de ces types de représentation, en apparence assez stéréotypées.

Catherine COQUELET

Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (Éd.), *L'Antiquité en partage. Itinéraires d'histoire et d'archéologie. Mélanges offerts à Jean-Marie Pailler*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 435 p., nombr. ill. (PALLAS, 90, 2012). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8107-0233-6.

Le dernier numéro de la revue toulousaine *Pallas* a été consacré à des Mélanges offerts à l'un de ses auteurs, Jean-Marie Pailler. Comme l'éditrice et Pierre Noret le rappellent en introduction, l'historien a traité au fil de sa carrière de très nombreux sujets, à commencer par les *Bacchanalia* qui s'attachent à son nom, mais qui passent par le travail régional sur la Carte archéologique (CAG), les antiquités gallo-romaines de Toulouse, les vestales ou la production des métaux. Cette diversité trouve son écho dans ce volume d'hommages qui se divise en quatre grandes rubriques : Religions, rites, symboles ; La Gaule : langue et histoire ; Culture lettrée, éducation et circulation des savoirs et techniques en Grèce et à Rome ; Mines et métallurgie antiques. Il est impossible de rendre compte de toutes les contributions et il est devenu inutile de recopier la table des matières que le site de la revue donnera en un clic. Parcourons

donc simplement le volume en nous arrêtant à quelques thèmes. Dans la première partie, Bacchus ouvre la voie, comme il se doit avec un Bacchus en intailles (H. Guiraud) et une imagerie symposiaque à propos d'un vase italote de Leningrad (P. Jacquet-Rimassa). L. Bricault étudie une triade divine inédite figurée sur des monnaies d'Hadrien, dans une émission régaliennne qui unit Ammon, Déméter et Harpocrate. Ph. Roy édite un relief de Mithra tauroctone apparu dans le marché de l'art, sans doute du III^e siècle, assez simple, qui a dû orner un *mithraeum* non localisable. Pour rester dans le domaine concret des sanctuaires, citons l'article de synthèse méthodologiquement novateur de W. Van Andringa qui montre, à la lumière des résultats de quelques fouilles récentes, comment l'étude des restes archéozoologiques dans les contextes sacrés font, bien au-delà des discours théoriques sur le supposé syncrétisme, progresser la connaissance des activités religieuses réelles et du polythéisme gallo-romain. Dans la seconde partie, P.-Y. Milcent s'interroge sur les découvertes en milieu humide de mobiliers métalliques : il s'agit du territoire gaulois mais de l'Âge du Bronze et ce sont des actes rituels, funéraires ? divinatoires ? ou liés directement à la sacralisation de l'eau ? Après des considérations sur l'or chez les peuples « gaulois » selon Posidonius (P. Moret), S. Péré-Noguès se penche sur quelques récits mettant en scène des femmes chez des peuples celtes d'après le témoignage de Plutarque, récits dont l'importance réelle est difficile à évaluer au-delà du possible stéréotype, tandis que P. Payen, dans la rubrique suivante, tente une synthèse des œuvres « morales » du même Plutarque en forme de « Questions ». Les deux ouvrages grec et romain sont mis en parallèle dans une interprétation qui souligne leur aspect antiquaire et leur complémentarité. Un sujet au goût du jour que l'on comparera avec la nouvelle édition des *Questions romaines*. Quant aux domaines métallurgiques, on les trouvera traités par Claude Domergue, pour le plomb de la Sierra Morena et ses identifiants isotopiques, par D. Morin et P. Rosenthal pour le fer dans les Alpes et par M.-P. Coustures pour la sidérurgie de la Montagne Noire. Un peu isolé, l'article de C. Binot sur l'usage du terme *priuatus* dans le sénatus-consulte des Bacchanales clôture pratiquement le volume en compagnie d'une étude très intéressante de Sophie Mano sur la servante dans le monde romain, en particulier dans l'épigraphie, avec un inventaire des termes et des spécialités, un aperçu d'une thèse sur le travail féminin qui recevra, espérons-le, une publication plus substantielle. Une bibliographie des travaux de J.-M. Pailler complète la livraison qui comprend encore des résumés des articles.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marco CAVALIERI (Éd.), *Industria apium. L'archéologie : une démarche singulière, des pratiques multiples. Hommages à Raymond Brulet*. Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 384 p., ill. (FERVET OPUS, 1). ISBN 978-2-87588-079-5.

Après *De Gallia* publié en 2011 pour rendre hommage à Raymond Brulet, éminent archéologue et historien, mais aussi grand gestionnaire et pédagogue, voici que Marco Cavalieri, directeur du Centre d'étude des Mondes antiques à l'UCL, où Raymond Brulet dispensa ses derniers cours pendant l'année universitaire 2010-2011, livre un autre témoignage de gratitude. On peut souligner la diligence du directeur,

La collection *Fragments* dans laquelle paraît le volume recensé contient l'un ou l'autre texte rarement publié avec une traduction française. C'est le cas, par exemple, des *Scholies anciennes aux Grenouilles et au Ploutos d'Aristophane* et des *Scholies à Apollonios de Rhodes*. Le Nicolas de Damas d'É. Parmentier et F.P. Barone y trouve donc une place justifiée. En effet, le sujet est plutôt original puisque le volume constitue la première édition et traduction française de l'ensemble de l'œuvre historique de Nicolas de Damas soit les *Histoires*, le *Recueil de coutumes*, la *Vie d'Auguste* et l'*Autobiographie*. Par ailleurs, de l'œuvre historique de Nicolas on n'a que des fragments et leur édition dans la collection *Fragments* répond tout à fait au titre et but de celle-ci. Le texte grec retenu par É. Parmentier et F.P. Barone est celui des *Fragmente der Griechischen Historiker* de F. Jacoby (volume II A, n° 90). Toutefois, pour certains passages, les auteurs signalent en note les propositions des éditeurs antérieurs (e.g. T1, notes 1 et 3 ; F3, n. 12 ; F4, n. 15 ; F11, n. 45). La traduction est précise. Les commentaires, philologiques et surtout historiques, figurent en notes infrapaginales. Ils ne remplacent pas ceux de Jacoby (volume II C, p. 229-291). Mais les auteurs ont l'intention de consacrer une nouvelle étude aux problèmes soulevés par les choix de l'éditeur allemand. L'introduction traite des sujets suivants : la vie de Nicolas de Damas, ses œuvres historiques, Nicolas historien (la tradition historiographique, les sources des *Histoires*, la méthode de l'historien dans les *Histoires*), la transmission du texte (*Excerpta* constantiniens, *Ethnica* d'Étienne de Byzance, *Antiquités juives* et *Contre Apion* de Flavius Josèphe, *Deipnosophistes* d'Athénée, autres auteurs, *Anthologie* de Stobée), les éditions modernes (souvent partielles), le présent volume. L'ouvrage se termine sur une bibliographie, un index des noms de personnes et un index des noms de lieux et de peuples. Cette édition met à la disposition du monde savant ou d'un public cultivé francophone l'œuvre d'un auteur relativement peu connu, mais digne d'intérêt.

Jean A. STRAUS

John SCHEID, *À Rome sur les pas de Plutarque*. Paris, Vuibert, 2012. 1 vol. 15 x 24 cm, 171 p., nombr. ill. Prix : 22,50 €. ISBN 978-2-311-00106-8.

John SCHEID, *Plutarch. Römische Fragen. Ein virtueller Spaziergang im Herzen des alten Rom*. Herausgegeben, übersetzt, kommentiert und interpretiert von J.S. Darmstadt, WBG, 2012. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, 268 p., 22 ill. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 103). Prix : 49,90 €. ISBN 978-3-534-21312-2.

Les *Questions romaines* de Plutarque sont une œuvre étrange. Une suite de questionnements sur les coutumes romaines, auxquelles répondent des solutions multiples elles-mêmes présentées comme des interrogations. Plusieurs interprétations en ont été proposées, d'une série de fiches inachevées destinées à documenter des *Vies parallèles* à une œuvre de pure rhétorique rassemblant des hypothèses et des étymologies. Mais, quelles que soient les hésitations et perplexités que l'ouvrage suscite, il a toujours été considéré comme une mine de renseignements originaux sur les pratiques notamment rituelles qui sont à l'origine des questions posées : pourquoi les Romains faisaient-ils ceci ou cela ? Même si les réponses suggérées sont parfois manifestement contradictoires voire même absurdes, le fait même de réunir les

descriptions des faits commentés ou de faire apparaître l'étrangeté d'un comportement est riche d'une documentation que presque aucun autre auteur ancien ne nous a conservée vu la perte des antiquaires et notamment de Varron. John Scheid nous propose ici une interprétation tout à fait originale de l'œuvre qui rend compte de sa structure : les *Questions romaines* constituent une promenade savante et littéraire dans Rome et son plan suit le parcours dans la ville, les monuments servant de points d'ancrage à la réflexion et à la mémorisation de l'histoire. Autrement dit, et ceci explique le titre de l'ouvrage moderne, la lecture de Plutarque conduit un visiteur virtuel à circuler dans Rome de quartier en quartier et à se remémorer faits, coutumes et traditions attachés aux bâtiments les plus prestigieux. Il est évident à la lecture de la version française que l'on a fort envie de partir sur le champ dans la Ville éternelle et de s'y promener savamment le livre à la main selon l'itinéraire induit par Plutarque. Mais si l'on revient en esprit dans la bibliothèque, on reprendra aussi ces deux livres avec des perspectives moins déambulatoires et plus sévères, car le contenu des pages de Plutarque demeure, nous l'avons dit, un incomparable filon, notamment d'ordre religieux. Qui d'autre que John Scheid pouvait nous en donner une traduction précise et une exégèse pointue ? Et sur ce point il convient de distinguer les deux éditions. La version allemande est une édition savante complète avec texte grec repris de la collection Teubner (J.B. Titchener, 1935), traduction complète, et commentaire critique très détaillé appuyé sur une littérature copieuse, le tout suivi d'une interprétation de l'œuvre dans le sens de la « promenade » avec circuit et plans, bibliographie, index. La version parisienne est une mouture allégée qui accompagnera agréablement la visite de Rome, avec une traduction française bienvenue, mais pratiquement sans commentaire savant. L'historien, le philologue, le philosophe qui cherche à entrer avec un maximum d'acuité dans le texte de Plutarque et dans les us, coutumes et rituels romains, ne pourra pas faire l'économie de l'édition allemande dont les apports scientifiques précis, fouillés et riches d'une historiographie des plus utile représentent une somme considérable d'informations et de suggestions désormais indispensable : je pense en particulier aux très étranges rituels féminins. De là à les interpréter correctement ? Répondre à une question par une autre question est certes un jeu philosophique très apprécié, mais cela reste bien frustrant pour le chercheur moderne.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Dimitri KASPRZYK et Christophe VENDRIES, *Spectacles et désordre à Alexandrie. Dion de Pruse. Discours aux Alexandrins*. Traduction et commentaire par D.K. et C.V. Rennes, Presses universitaires, 2012. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 214 p., 2 fig. (HISTOIRE). Prix : 16 €. ISBN 978-2-7535-2050-9.

With this book Dimitri Kasprzyk and Christophe Vendries have provided a new translation and study of Dio of Prusa's 32nd oration. In this speech, delivered before an audience in Alexandria at the end of the first century, Dio severely criticises the Alexandrians' behaviour at musical performances and chariot races. In the introduction, the authors very briefly discuss Dio's life and work. Although our knowledge

fidèle ni complet des relations parents-enfants pour lesquelles un examen systématique des épitaphes d'enfants devrait apporter des nuances.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

L. Boeke VAN DER MEER, *Ostia speaks. Inscriptions, Buildings and Spaces in Rome's Main Port*. Louvain, Peeters, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-129 p., 48 fig., 2 cartes. Prix : 27 €. ISBN 978-90-429-2700-1.

Quand j'ai reçu ce petit livre de moins de 130 pages, index compris, je me suis demandé « à quoi sert ce livre ? ». Ostie est un site étudié de longue date, avec une bibliographie spécifique copieuse, et dont l'épigraphie particulièrement riche a bénéficié récemment d'une anthologie commentée de haut niveau due à la plume de chercheurs d'une grande compétence (M. Cébeillac-Gervasoni, M.L. Caldelli et F. Zevi, *Épigraphie latine. Ostie : cent inscriptions dans leur contexte*, Paris, 2006 ; Rome, 2010 ; cf. *AC*, 76, 2007, p. 464-465) de surcroît publiée à la fois en version française et en version italienne. Fallait-il une brochure de plus, en anglais, illustrée de quelques photos, qui hésite entre le guide touristique et l'ouvrage savant ? Une brève introduction historique, un parcours entre les monuments au hasard des localisations, qui fait découvrir un texte d'époque républicaine suivi d'un autre du Bas-Empire, une carte générale empruntée à Meiggs, aucun plan précis qui permette de comprendre les bâtiments et les contextes, tout cela n'est pas très convaincant. Quand on y ajoute un commentaire minimal pour ne pas dire simpliste, sans note, qui ignore le sens institutionnel de *clarissimus vir* traduit par « a very renowned man » (p. 55 et p. 87 n° 32), qui définit allègrement comme un affranchi (p. 114 n° 42,3) un personnage qui est à la fois *eques Romanus* et décurion de la colonie, ou qui s'interroge sur l'identification de qui pourrait être la Bona Dea « there is uncertainty about the identity of the goddess » (p. 83 n° 30), on referme l'opuscule en reposant la question initiale. Surtout si on compare à ceci, inscription par inscription, la qualité des informations et l'originalité du propos de l'ouvrage franco-italien, qui constitue, lui, un apport substantiel à la compréhension de l'histoire, des cultes, des habitants d'Ostie. En tout cas, j'ai connu la maison Peeters beaucoup plus frileuse à publier des ouvrages pourtant infiniment plus novateurs.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nicola CRINITI, Mantissa Veleiate. Faenza, Fratelli Lega, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 206 p., ill. (EPIGRAFIA E ANTICHITÀ, 32). ISBN 978-88-7594-108-6.

Nicola Criniti consacre sa vie au site de Veleia et à ses inscriptions. Après nous avoir offert en 2003 et 2006 (cf *AC*, 77, 2008, p. 712-713) de nouvelles éditions de la fameuse *Tabula alimentaria* découverte au XVIII^e siècle (*CIL* XI 1147 dont malheureusement l'*Année épigraphique* s'est contentée de procurer la référence sans nouveau texte), ainsi que plusieurs études sur le site, le territoire, la société de la région, il édite aujourd'hui un complément au *CIL* XI : celui-ci comporte 9 nouveaux numéros et la révision des textes connus, selon la forme qui aurait pu être celle des *Supplementa Italica* avec ses ambiguïtés car certains nouveaux numéros ont fait l'objet

sion de la cité au milieu du III^e s. Mis à part les tauroboles (n^{os} 8, 9 et 203), et quelques textes originaux comme la dédicace du préfet du prétoire Julius Placidianus (n^o 268) *ignibus aeternis*, ou la consécration d'un bois sacré à Silvain par la clarissime Crispiana qui dut se faire représenter par un parent ou par un ami pour satisfaire aux interdits religieux frappant les femmes (n^o 225), les formulaires, essentiellement votifs et funéraires, sont sans surprise. Parmi eux, on peut signaler la touchante épitaphe gréco-latine de l'enfant G. Iulius Icarus (n^o 82) et celle des épouses et de la famille de Publicius Callistus sur la tombe desquelles les libations doivent être faites avec le produit de la vigne de l'enclos sépulcral (n^o 106). Les apports essentiels concernent donc l'onomastique, marquée par l'abondance de noms grecs et celtiques. Les premiers sont, selon une association traditionnelle, mis en relation avec les affranchis ; cependant, il faut rappeler que les noms grécisants sont nombreux dans l'onomastique des provinces gauloises en général (cf. p. 94). Une partie des affranchis ou considérés comme tels (pourquoi Zosimus, n^o 2 est-il interprété dans ce sens et pas Theodorus n^o 4 ?) doivent en fait être rattachés au milieu celtique ; un exemple : Carinianus (n^o 54) qui est aussi connu en Bretagne (AE 1982 659) et en Istrie (CIL 5, 1641). Globalement, les marques onomastiques celtiques sont fortes : ainsi Mercator et ses développements (Mercatilla), inconnu en Afrique par exemple, mais très fréquent dans les zones celtiques d'Italie, d'Europe centrale et des Gaules, ou Taurilla, forgée sur une racine bien connue en Narbonnaise (voir *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire*, Bruxelles, 2001, p. 501-502 et 529). Il ne faut pas oublier que les affranchis ne sont pas tout à fait amalgamés à la catégorie *civique* de leur ancien maître (p. 224, n^o 112 : « affranchie et son patron *citoyens* romains ») même si, dans les textes privés, aucune obligation de mentionner leur condition ne pèse sur eux (qu'ils soient affranchis de citoyens ou de pérégrins ne change rien aux contraintes juridiques : erreur, p. 94). Le nombre non négligeable des mariages inégaux (citoyen/ne – pérégrin/e, ainsi, n^{os} 35, 95, 99, 107, 117 etc.) reflète une société en pleine évolution vers l'homogénéité civique, donc la romanisation.

Monique DONDIN-PAYRE

Hans-Helmut WEGNER (Ed.), *Berichte zur Archäologie an Mittelrhein und Mosel* XVI. Coblenz, Direktion Landesarchäologie, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm. Sibylle FRIEDRICH, *Remagen. Das römische Auxiliarkastell Rigomagus*. 265 p., 174 pl., 36 fig. Rainer WIEGELS, *Römische Steininschriften aus Koblenz und Umgebung*. (441-567) p., 106 fig. Prix : 95 €. ISBN 978-3-9811687-4-7.

Deux monographies se partagent cette livraison des *Berichte zur Archäologie an Mittelrhein und Mosel* édités à Coblenz. La première, sous la plume de Sibylle Friedrich, concerne le camp auxiliaire de Remagen-Rigomagus dans la zone méridionale de la Germanie inférieure, au nord de la Vinxbach qui marquait la frontière et de la région de la Brohl où les troupes des deux provinces venaient s'approvisionner en pierres. Le toponyme avait suffisamment d'importance pour être mentionné à la fois sur la table de Peutinger et comme étape sur la route du Rhin dont est conservé l'itinéraire de Bonn à Worms sur la borne de Tongres (ILB 135). Un bref historique des événements mentionnés dans les sources écrites de la conquête au Bas-Empire et

une description de l'évolution des garnisons ouvrent l'étude qui expose ensuite avec grande précision les différentes étapes de construction du camp, en quatre périodes, sans établissement indigène préalable, du « Militärstützpunkt » augustéen au castellum de la charnière des III^e et IV^e siècles, en passant par un fortin de terre et bois du deuxième tiers du I^{er} siècle et un camp de pierres reconstruit après la révolte des Bataves. L'étude du site est remarquablement complète, de la synthèse architecturale à celle des trouvailles par catégories de mobilier, le tout suivi d'un catalogue précis à la fois des unités de site et des artefacts qu'ils ont livrés, illustré de plans, dessins, photos de grande qualité. Les inscriptions figulines et lapidaires ne manquent pas à l'appel et sont dotées d'une brève description dans le cadre de la notice du site de trouvaille, et d'une photo, mais le point de vue n'est pas épigraphique et les mentions sont sommaires. On retiendra toutefois la possibilité de les contrôler et de disposer d'une courte bibliographie interprétative, malgré une totale absence d'index qui ne facilite guère la recherche. La seconde partie du volume est consacrée à un corpus épigraphique, un peu inattendu dans ce cadre de publication. Il est dû à la compétence bien connue de Rainer Wiegels et offre le recueil des inscriptions de Coblence et de ses environs. La matière est riche. Plusieurs épigraphes inédites étoffent une documentation de 42 numéros présentant des éléments rares, comme par exemple un *publicanus*, ou un *sanctuarium*, des noms originaux, des soldats de recrutement intéressant (ainsi un Cananéfate et un Nitiobroge), une tuile inscrite de comptes. Les lectures sont excellentes, les photographies aussi (mais trop petites), le commentaire est très approfondi pour beaucoup d'aspects. Toutefois, la dimension onomastique se révèle décevante, sans bibliographie suffisante pour les noms indigènes en raison peut-être d'une frilosité pour les références autres que germanophones, au point d'en oublier les renvois à l'*Année épigraphique* (dont on retiendra par ailleurs que la livraison 2010, n° 1090-1100, procure la plupart des nouveautés de ce recueil). Un appendice propose une brève description illustrée des principaux blocs sculptés anépigraphes, dont le relief à la moissonneuse, et une synthèse des multiples apports historiques contribue à replacer ces *membra disjecta* en contexte. Un bémol, et de taille : il n'y a pas d'index ni de concordance.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Gabrielle KREMER, *Götterdarstellungen, Kult- und Weihedenkmäler aus Carnuntum*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2012. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 483 p., 213 pl., ill. (CORPUS SIGNORUM IMPERII ROMANI. ÖSTERREICH. CARNUNTUM. SUPPLEMENT, 1). Prix : 139 €. ISBN 978-3-7001-6950-5.

La publication d'un nouveau volume du *CSIR* est toujours un événement dans la mesure où il procure une documentation de première main, revue, relue, datée, illustrée, qui autorise nombre de recherches nouvelles sur la base de données fiables. C'est particulièrement le cas lorsque le recueil envisage une matière ample dans un site d'importance. Ici, il s'agit de *Carnuntum* et de l'ensemble de la documentation religieuse, c'est dire si l'on peut espérer un dossier solide et des apports appréciables. L'auteur principal, Gabrielle Kremer, s'est déjà fait connaître par des recherches pointues en matière de sculpture provinciale en pays trévière notamment, songeons au beau mausolée de Bertrange. L'Autriche est riche de plusieurs livraisons du *CSIR*, que

à cause d'anachronismes ou de contresens. Ceci étant confirmé par le mobilier présenté entre autres par P.M. Alison qui se trouve parfois aux endroits où on ne l'attend pas. En outre, l'écart temporel important par rapport à la constitution de la *domus* canonique rend tout travail à cet égard hypothétique. Bien que les intentions de cet ouvrage soient précisées dès le début, on peut regretter du point de vue méthodologique que l'étude ne se fonde que sur les planimétries et mette de côté la décoration, le mobilier ou l'*instrumentum*. Il serait utile en plus de cette étude architecturale, d'intégrer ces facteurs, d'autant plus lorsqu'il s'agit de la sphère domestique où les enjeux sociaux sont importants : l'architecture influence l'homme et vice versa. En outre, on peut regretter aussi que le livre ne prenne pas plus en compte les différences dans toutes ces planimétries, se focalisant particulièrement sur la comparaison « classique » d'éléments similaires. D'un point de vue éditorial, le volume est bien réalisé. Les illustrations sont de qualité satisfaisante et intègrent de nombreux plans. Comme il est expliqué dans les premières pages, l'auteur a délibérément choisi de ne pas retravailler les plans du site sur lequel il devait fonder son étude. Il en résulte donc une grande diversité d'échelles et de conventions graphiques. La position de Vincent Jolivet sur ce point est compréhensible en raison de l'état diversifié de la documentation disponible. En visualisant les inexactitudes ou lacunes des plans individuels, tels que présentés dans les publications originales, le lecteur peut apprécier leur fiabilité. Une fois dépassée la perplexité créée par la variété des plans, nous pouvons apprécier ou non le choix, qui était destiné à alimenter le débat et à compléter la discussion. La lecture de ce livre demande une connaissance relativement approfondie du sujet et s'adresse à un public de spécialistes. La quantité d'informations impressionnante sur les sites et les bâtiments, font de ce volume un ajout conséquent aux études déjà existantes et apporte, outre des tentatives de réponses, de nouvelles questions utiles à la recherche.

Julien ADAM

Wolfgang WOHLMAYR, *Kaisersaal. Kultanlagen der Augustalen und Munizipale Einrichtungen für das Herrscherhaus in Italien*. Vienne, Phoibos, 2004 [2012]. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 260 p., 138 fig. Prix : 69 €. ISBN 978-3-85161-056-7.

Publié en 2012, ce volume constitue la réimpression d'un ouvrage écrit en 2004 si l'on en juge à l'avant-propos, et ce point doit être d'emblée souligné. Consacré aux salles et temples du culte impérial offerts par les sévirs augustaux en Italie, ainsi qu'aux statues qui leur sont attribuées, le catalogue s'ouvre sur un exposé traitant des *augustales*, des collèges, des *scholae* dont la documentation est aujourd'hui bien vieillie. En effet le regard sur le monde associatif romain a considérablement augmenté et évolué ces dernières années et il n'est plus guère opportun de retenir aujourd'hui Waltzing comme référence de base, quelles qu'aient été jusque récemment l'importance et l'influence du chercheur belge de la fin du XIX^e siècle. Certes Wohlmayr connaît les travaux d'Abramenko et de Duthoy mais les *augustales* c'est aussi la problématique du culte dit impérial, également beaucoup revu depuis près de 10 ans, de même que toute une série de questions comme par exemple celle de la dénomination des lieux de culte, ou celle du fonctionnement des *collegia* de toutes sortes. On prendra donc l'ouvrage avec prudence pour ses chapitres introductifs et ses

considérations générales sur la société romaine, mais aussi pour son développement sur la pratique religieuse, le *genius Augusti* et les Lares. Reste le catalogue illustré des bâtiments et des statues offerts explicitement ou non par (ou pour) les sévirs augustaux, avec plan et description, dont les critères de choix ne sont pas toujours clairement définis. La copie des inscriptions et dédicaces n'est pas canonique et use indifféremment des parenthèses pour les restitutions et les résolutions d'abréviation, de surcroît elle n'est pas toujours exacte ni complète. On aurait aimé peut-être aussi que les localisations des bâtiments concernés au sein de l'urbanisme soient davantage précisées, des échelles des plans mieux comparables et des identifications plus serrées. – Une problématique difficile qui attend donc toujours une étude complète et approfondie.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Antonella CORALINI (a cura di), *DHER. Domus Herculaneensis Rationes. Sito Archivio Museo*. Bologne, Università. Dipartimento di Archeologia - Antequem, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 548 p., nombr. ill. (STUDI E SCAVI, NS, 30). Prix : 55 €. ISBN 978-88-7849-047-5.

Le but de ce volume est de fournir une représentation fidèle, sous une forme pour la première fois imprimée, du projet *Domus Herculaneensis Rationes (DHER)* créé en 2003, au sein du programme *Vesuviana* (archéologie, archéométrie, archéographie) que l'Ateneo di Bologna et son département d'archéologie ont élaboré en 1999. Reprenant, en l'adaptant, la formule qu'elle avait déjà exploitée dans un précédent projet vésuvien relatif à Pompéi (« Pompei-Insula del Centenario. IX 8 »), A. Coralini s'attache à définir le plus précisément possible les deux axes thématiques porteurs de sa recherche : « la cultura dell'abitare » et « la rilettura dei siti archeologici storici ». Le premier de ces axes lui paraît essentiel : c'est la maison – sous tous ses aspects (en tant qu'espace construit et espace vécu) – qui doit être au centre de l'enquête, une enquête à deux pôles, ceux de la documentation et de l'interprétation. Le second axe, celui de la re-lecture, n'est pas moins important dans le cas de sites archéologiques de longue tradition, lieux de la mémoire collective, comme Pompéi ou Herculaneum, où le chercheur est tenu de traverser, en les comprenant, les couches des analyses successives dans la diachronie, avant de saisir que l'objet (quel qu'il soit) n'est pas véritablement antique mais le produit d'un processus « d'hybridation » entre l'antique et le moderne. Herculaneum, comme Pompéi, est un « site palimpseste » et d'une complexité encore plus grande parce qu'il est moins connu et moins étudié. L'auteur définit alors, à la lumière de ce préambule, ce qui différencie et ce qui rassemble les deux cités voisines. Selon A. Coralini, il convient de relire Herculaneum comme un « cas d'étude » : avant de continuer à travailler *in situ* sur le terrain, il faut faire des fouilles préalables dans les archives. Le projet *DHER* est ainsi présenté comme un laboratoire caractérisé par une approche pluridisciplinaire, où le travail procède par tranches et objectifs intermédiaires, sans que se perdent jamais de vue la méthode et la fin ultime. Cet ambitieux programme, évoqué avec enthousiasme – mais aussi dans une grande confusion qui entraîne beaucoup de répétitions – s'inscrit dans un réseau international dont les différentes participations sont détaillées. Le retard d'Herculaneum par rapport à Pompéi dans la bibliographie est flagrant mais de grands

Catherine WOLFF (Éd.), *Le métier de soldat dans le monde romain*. Actes du cinquième congrès de Lyon organisé les 23-25 septembre 2010 par l'Université Jean Moulin Lyon 3. Lyon-Paris, De Boccard, 2012. 1 vol. 17 x 27 cm, 712 p., ill. (COLLECTION ÉTUDES ET RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 42). Prix : 70 €. ISBN 978-2-904974-44-1.

Actes du dernier en date des congrès lyonnais sur l'armée romaine, ce volume (sans table des matières mais avec index précieux) propose un bilan copieux de thèmes variés qui relèvent de disciplines disparates : histoire militaire, étude des textes, religion et vie quotidienne. On ne peut toutefois pas dire qu'au terme de la lecture on ait beaucoup progressé dans la connaissance synthétique de la vie militaire, notamment en raison de l'absence quasi complète de l'élément matériel. La première rubrique, fort courte, est consacrée aux sources dans une perspective large qui va des graffiti parietaux (A. Buonopane) aux édits impériaux (F. Onur). La seconde s'intéresse au recrutement, germanique (D. Colling) ou gaulois (A. Tondeur), présence de citoyens parmi les auxiliaires (P. Cosme), *dilectus* extraordinaires d'Auguste (E. Todisco). La critique de la contribution de S. Waebens demanderait un article à elle seule car elle repose sur un certain nombre d'éléments présentés comme des « données » qui me semblent pourtant discutables. Elle tente de montrer sur la base de documents égyptiens que certains légionnaires étaient de statut pérégrin et ne recevaient la citoyenneté qu'au terme de leur service. Parmi les arguments, des papyrus où les noms des personnes concernées, notamment les parents d'un soldat, sont des noms égyptiens et donc des noms de pérégrins. Il est impossible de réviser la documentation avec toute l'attention nécessaire dans un compte rendu mais l'auteur ne confond-elle pas langue des noms et statut institutionnel des personnes ? Par ailleurs, elle ne semble pas avoir connaissance du fait qu'en Égypte précisément les individus pouvaient, selon le contexte privé ou public, porter des dénominations différentes, du type « noms de traduction » (voir F. Colin, *Onomastique et société*, dans *Noms, identités culturelles et romanisation*, Bruxelles, 2001, p. 3-15). En tout état de cause cet article ne devrait pas être pris au pied de la lettre sans un important approfondissement préalable onomastique et papyrologique. La troisième partie, la vie quotidienne, la plus développée, comprend un choix très diversifié de sujets : parcours d'inscriptions illustrant des moments de la journée à *Rapidum* en Algérie (J.-P. Laporte), réflexions sur les motivations des soldats (M.P. Speidel), évolution de la situation au Bas-Empire (K. Strobel), bilan des dévotions militaires envers des divinités féminines dans les Germanies (à la fois détaillé avec des listes d'inscriptions, des exposés banals sur le sacrifice ou les grades mais à la bibliographie incomplète, notamment pour les Matrones, A. Ferlut), examen des dépenses des soldats d'après les tablettes de Vindolanda (A. Gros Lambert), entraînement et instruction dans l'armée romaine tardive (S. Janniard), postes et fonctions de sécurité publique, par exemple dans un port (M.L. Caldelli *et al.*), soldats et troupes chargés de travaux publics (M. Mayer) ou de bâtiments militaires (Chr. Schmidt-Heidenreich), construction du pont de Drobeta et sa fonction dans le *limes* (M. Popescu), *lapidarii* dans l'armée (G. Wesch-Klein), mobilité des soldats, détachements et mouvements de troupes (P. Faure). Ensuite, on trouvera une suite d'études consacrées à des officiers et gradés « great captains » pour E.L. Wheeler, carrière d'un chevalier originaire de Bithynie (S. Perea

Yebeles), préfets de Berenike (A. Magioncalda) ; puis une série de postes spéciaux, généralement mal connus : soldats traducteurs (G. Baratta), *speculatores* (G. Crimi), *kolletiones* (assistants de soldats ?) et *canalicularii* (agents de chancellerie ?) (R. Haensch), *petitores* (Y. Le Bohec), *duplarius*, *duplicarius*, *sesquuplicarius* (P. Le Roux). On dirait la liste de Prévert. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marcus REUTER, *Legio XXX Ulpia Victrix. Ihre Geschichte, ihre Soldaten, ihre Denkmäler*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2012. 1 vol. 22 x 28 cm, x-194 p., nombr. ill. et cartes. (XANTENER BERICHTS, 23). Prix : 25,50 €. ISBN 978-3-8053-4586-6.

Établir le bilan des connaissances sur la XXX^e légion Ulpia qui occupa tout au long de son histoire, à quelques minimes campagnes près, la garnison de Xanten est à coup sûr une initiative intéressante. La situation est relativement rare, les Romains ayant souvent préféré faire voyager les troupes d'une province à l'autre. La légion de Xanten, c'est une catégorie importante et permanente de la population rhénane et l'identifier en ses soldats comme dans ses cadres permet de donner un visage, ne fût-ce que partiel, à une région. L'ouvrage est divisé en trois grandes rubriques : l'histoire de la légion elle-même, son recrutement trajanien (de date toujours quelque peu discutée), son séjour danubien, sa garnison rhénane, ses expéditions, son cantonnement ; ensuite la description des grades connus de son commandement et de sa Rangordnung ; enfin le catalogue de toutes les inscriptions qui la concernent quel que soit le lieu de découverte, avec notice épigraphique soignée et photographie généralement de bonne qualité. Le commentaire en reste toutefois fort court, les datations parfois rapides, les comparaisons quelquefois hasardeuses et les considérations prosopographiques sur les carrières des sénateurs et chevaliers réduites. Au total toutefois, un corpus bien utile dans la mesure où le *CIL* de Germanie inférieure est vieilli. Mais l'historien reste sur sa faim car une question des plus intéressantes à examiner au départ de cette documentation reste à peine ébauchée, celle de la romanisation. Quelle fut la place de cette troupe dans la population locale, quel facteur de latinisation, d'alphabétisation a-t-elle représenté, quels sont les éléments familiaux que l'on peut examiner, quels rapports peut-on relever avec la population de la colonie civile de Xanten, quels furent les rôles des vétérans ? De tout cela quatre petites pages à peine, et fort banales. Des commentaires simplistes sur une soi-disant absence de romanisation des campagnes qui confond développement économique et forme de l'habitat, un simple comptage des épouses connues, une bibliographie de référence réduite au squelette. L'aspect religieux n'est pas abordé malgré une documentation riche et des comparaisons qui eussent été éclairantes avec les pratiques civiles. Quitte à ressasser une critique récurrente, un des éléments qui, à mon avis, a restreint les possibles apports du catalogue est l'absence quasi complète d'intérêt porté à l'identification culturelle des soldats, de leurs parents et de leurs dieux. En effet la recherche onomastique a été réduite à sa plus simple expression, un renvoi à Kakoschke, et une définition comme « einheimisch » pour tous ceux qui présentaient des éléments indigènes, sans aucune recherche linguistique. Il est bien dommage de cantonner la référence germanique des soldats à des pratiques funéraires (évoquées en une seule phrase au

Lucia Athanassaki), reader-response theory (Marianne Hopman, Nikos Miltisios) and cognitive psychology (Ruth Scodel), among other disciplines and/or theories. Here too, the quality of individual contributions is very uneven but at least the volume brings together a number of approaches that document very different areas of (and roads towards) literary interpretation. Some of these offer refreshing insights or open up avenues for further research, for example by articulating valuable criticism of traditional models of narratology (e.g. Bakker and Beck). – I think that it is fair to conclude that a good number of individual papers in this book are bound to be of interest to students and scholars working on specific genres and/or texts. However, the volume as a whole is not very likely to be of much use to readers who look for a solid treatment of narratology and interpretation or a sound introduction into this topic.

Koen DE TEMMERMAN

Michel BRIAND (Éd.), *La trame et le tableau. Poétiques et rhétoriques du récit et de la description dans l'antiquité grecque et latine*. Rennes, Presses universitaires, 2012. 1 vol. 15,5 x 21 cm, 515 p., ill. (LA LICORNE, 101). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7535-2162-9.

Un volume de poids. M. Briand a réuni et édité trente contributions issues de séminaires tenus à Poitiers et Tours, qui ont abouti à un colloque dont nous avons maintenant le meilleur : toutes générations confondues, dans un bel équilibre entre hellénistes et latinistes, des chercheurs présentent, réparties en cinq sections, leurs réflexions sur l'articulation des discours descriptif et narratif, à partir d'études de cas qui explorent la littérature antique, en prose et en vers, d'Homère à Nonnos. Celles-ci sont nourries aussi bien des travaux fondateurs de théoriciens de la littérature comme Ph. Hamon et J.-M. Adam que de ceux d'antiquisants comme J. P. Aygon, R. Webb, P. Galand-Hallyn, A. Rouveret, pour ne nommer que les plus souvent cités. L'avant-propos de M. Briand expose clairement la visée de ce « travail collectif » : introduire le *trouble* dans les catégories, et instaurer une ère du soupçon sapant le mode de pensée binaire qui oppose grossièrement narration et description. Il s'agit de penser des situations textuelles complexes en encourageant une lecture active, seule capable de rendre compte du jeu avec les catégories telles que les ont définies les Anciens, dans les manuels de rhétorique, et nos contemporains. Vu la richesse de ce livre, il n'est pas question de discuter chaque article, mais de susciter l'envie de le lire, en pointant angles d'approche et problématique de chacun des intervenants. Ainsi, R. Webb, « Les *Images* de Philostrate : une narration éclatée », ouvre la première section, « Du trouble dans les catégories », en montrant, à travers l'étude de quelques cas, que la supposée clôture du tableau philostatéen explose sous le double effet de l'« énergie narrative » et de métalepses qui en brisent le cadre temporel et spatial. J.-Ph. Guez, s'intéresse, lui aussi, aux *Images* et à *Leucippé* d'Achille Tatius à travers les *ekphraseis* d'œuvres d'art, dont il souligne qu'elles sont essentiellement des représentations d'un à-venir inscrit dans l'immobilité de l'image, le peintre-rhétor se colletant avec la temporalité. Avec J.-P. Aygon, grâce à une analyse serrée d'un passage de Lucain, VII, 786-799, sont abordées les « descriptions d'actions » qui, par leur aspect fondamentalement visuel, sont littéralement théâtralisées. La contribution

suivante, « Narration et description chez Cicéron : des traités théoriques au *De Signis* », de Fr. Guillaumont, met l'accent sur l'insertion des *tableaux* du *De Signis* dans la *trame* narrative et surtout argumentative. Enfin, D. Kasprzyk, « Conter les rêves ; Artémidore, Eschyle, Synésios » traite le récit de rêve, en pointant la singularité de Synésios, en quête d'une rhétorique capable de restituer la vision immédiate qu'est la vision onirique. La deuxième section, « Du descriptif dans la narration : épopée, histoire, roman » examine la fonction du descriptif dans différents discours narratifs, à commencer par l'épopée : J. Peigney, prenant pour objet d'étude les généalogies d'Astéropée et d'Achille au chant XXI de l'*Illiade*, établit que, loin de casser la narration, de telles *ekphraseis* sont, en fait, constructions proleptiques du récit. P. François établit une typologie des modes de l'insertion du descriptif, qui n'exclut pas l'interférence avec le narratif, dans le récit historique et constate que le descriptif n'est jamais gratuit. Il est encore question d'historiographie avec L. Méry qui, traitant les *excursus* ethnographiques chez César et Salluste, fait l'hypothèse que ceux-ci visent à susciter chez le lecteur des images, certes approximatives, mais qui s'appuient sur celles produites par l'inventaire du monde tel qu'il est donné à voir dans les triomphes ; les *excursus* participeraient d'un imaginaire de la conquête. Revenant à l'étymologie, T. Tanous rappelle que, loin d'être marginale par rapport à la trame, l'*ekphrasis* est un « exhausteur » et joue un rôle herméneutique ; elle déborde sur le texte et l'intertexte et permet de lire les *Punica* de Silius Italicus comme une « anti-*Énéide* » et une œuvre de l'échec. A. Billault relève, lui aussi, l'aspect diégétique de la description et montre que, dans les *Éthiopiennes* d'Héliodore, celle-ci symbolise la nature du récit, révélant au lecteur ce qui est caché et participant, ainsi, de l'esthétique du roman. « Genres et discours hybrides, de la poésie au théâtre » constitue le volet central de l'ouvrage et commence par une courte étude de J. Heirman dont l'objectif est d'observer précisément, à partir de Sappho 2, comment la lyrique archaïque articule description et récit. Un autre genre négligé, les démonstrations mathématiques, donne l'occasion à E. Cancellu, à partir des *Éléments* d'Euclide, d'éclairer la relation complexe qui unit texte et image, ainsi que le rôle de l'impératif : « the mathematical genre describes both how to do the diagrams and the diagrams themselves » (p. 216). Autre genre, celui du banquet : pour J. Goeken, le banquet, entendu comme institution, est producteur de récits et de descriptions ; entendu comme genre littéraire, il relève d'une technique narrative spécifique, faisant des lecteurs des auditeurs (Platon) ou des spectateurs, la description d'actions contaminant la narration (Xénophon). Ovide fournit la matière des deux contributions suivantes. I. Jouteur examine la métamorphose comme *ekphrasis* qui suscite tout particulièrement l'émotion à partir de celle de Cadmus (*Met.* IV, 571-591). Récit et description concourent pour rendre visible et sensible l'image du *monstrum* et disent la réflexivité de l'écriture ovidienne qui privilégie la continuelle recomposition des formes et ouvre sur une surnature, jusque-là inconnue de l'auditeur. Quant à D. Roussel, « Description du triomphe et triomphe de la description dans les *Tristes* et les *Pontiques* d'Ovide », elle se fonde sur le motif du triomphe comme lieu de l'*evidentia*, caractéristique de l'*ekphrasis*, et manière pour le poète d'échapper, par l'imagination, à sa relégation, pour aboutir à la conclusion qu'il s'agit d'une mise en abyme, d'une allégorie, du triomphe du poète. Deux études consacrées au théâtre terminent cette section. D. Leontaridou, constatant que le prologue du *Philoctète* de

Sophocle est descriptif, analyse rapidement les rapports entre personnage et espace scénique et dramaturgique. Plus longuement, P. Paré-Rey, « Narration et description dans le *Rudens* de Plaute et dans les *Troyennes* de Sénèque », confronte le motif du naufrage, d'une part, le motif du double meurtre d'Astyanax et de Polyxène, d'autre part, pour observer la relation entre description et narration dans la représentation et conclut que, dans les deux cas, il y a, finalement, une dimension réflexive qui porte sur la réception des œuvres. Avant-dernière section, « Parcours et interprétations » se focalise surtout sur l'usage de l'*ekphrasis*. M. Simon-Mahé montre que, chez Tite-Live, la description, nécessairement seconde, a des effets pathétiques pour créer une scène, et marque, dans le cas étudié, l'Italie du Sud, la déchéance des cités italiotes, occultant ainsi leur influence sur Rome. Ch. Delattre s'interroge sur le genre de l'œuvre de Pausanias, dont les procédés discursifs révèlent la relation problématique entre description et objet de la description, avec, comme médiateur par rapport au lecteur, l'exégète. C'est encore Pausanias qui constitue l'étude de P. Cuvelier ; à travers le thème de la course de Pélopes, il dégage le fonctionnement de l'*ekphrasis* et montre que, contrairement à ce que suggère son titre, *Périégèse*, l'œuvre n'est pas une description de lieux, mais construit, par maillage, de multiples mythes, qui constituent à leur tour une Grèce idéale, hors temps. L.-N. André, « Lemnos chez Apollonios de Rhodes : *ekphrasis*, paysage insulaire et spatialisation » observe comment s'opère la révélation d'un paysage et sa légitimation dans l'épopée alexandrine. La littérature chrétienne clôt cette série. P. Laurence montre que, chez saint Jérôme, la description du désert, antichambre du paradis, est inséparable de l'idéal érémitique et du monachisme oriental, et J. Soler, « Trame biblique et présence des lieux saints dans l'*Itinerarium* d'Égérie », suit l'invention de l'écriture de pèlerinage : si la Bible est la trame du voyage et colore les tableaux des lieux saints, la description est nourrie de l'expérience personnelle, si bien que le lieu est lu et vu, l'objectif étant de communiquer aux destinataires une expérience. Le volume se termine par « Figures artistiques ». Chr. Kossaifi cherche à capter, dans l'*Idylle II* « la voix véritablement enchanteresse de Théocrite, maître des illusions et magicien des mots » dans ce poème où l'abolition des frontières, et d'abord celle entre narration et description, suscite l'image de Protée. C'est vers une autre figure d'artiste, Dédale vu par Ovide, que se tourne E. Gavaille pour démontrer que les *ekphraseis* sont différentes en fonction des genres, *Métamorphoses* ou *Art d'aimer*, et de leur projet. Pour V. Giraudet, l'esthétique de la miniaturisation, qui touche toutes les productions artistiques de l'époque tardive, permet de conserver le texte des *Dionysiaques*, 39, 218-407 ; c'est une « narration par vignettes » et le poème de Nonnos ressortit à ces œuvres qui « semblent privilégier la logique spatiale de la juxtaposition à la logique temporelle de la succession ». La contribution de M. Biraud, dont le titre « Les échos de clausules accentuelles dans *Daphnis et Chloé* : du soulignement d'une trame rhétorique au tissage poétique » résume parfaitement l'étude, invite à entendre, dans ce qui serait une énumération plutôt qu'une description « une sorte de poème en prose ». Le parcours s'achève avec la littérature latine. M. Milhau réhabilite deux récits de miracles chez Hilaire de Poitiers, qui essaie de faire sentir l'admiration des témoins bénéficiaires. Fl. Garambois-Vasquez, « *Cupidon mis en croix* d'Ausone : le tableau au miroir du songe » montre que, derrière la transcription en vers d'une peinture, il y a plus qu'une description, « une poétique du songe, miroir de la fiction poétique ».

Enfin, en écho au titre du volume, et bouclant le parcours, « La toile divine dans l'*Exameron* d'Ambroise de Milan » de L. Gosserez explore toute la richesse de la métaphore du tissage à l'œuvre dans cette exégèse de la création dans laquelle le récit se mue en « catalogue descriptif des merveilles de la nature ». Cet ouvrage, qui se trouve déjà dans toutes les bibliothèques universitaires françaises, dépassera nos frontières.

Patrick ROBIANO

Francis LARRAN, *Le bruit qui vole. Histoire de la rumeur et de la renommée en Grèce ancienne*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 272 p. (TEMPUS). Prix : 21 €. ISBN 978-2-8107-0161-2.

Issu de la thèse de doctorat de Francis Larran, cet ouvrage traite des rumeurs dans la Grèce antique d'Homère à Polybe. L'auteur tente de comprendre la création et l'expansion des rumeurs et de la renommée de personnalités qui ont marqué leur époque. Il compare les différentes sortes de rumeurs, leurs sources et leurs voies de diffusion. L'œuvre est composée de quatre parties, chaque partie étant elle-même subdivisée en trois chapitres. Dans son introduction, F. Larran démontre l'ambiguïté du champ lexical des bruits, en approchant les différents mots qui sont utilisés pour désigner cette notion. Les bruits s'interprètent de deux manières différentes, à savoir la rumeur et la renommée. La première partie, « De la naissance à la mort des bruits publics », est introduite par la définition d'Eschine sur l'origine d'une rumeur qui survient d'elle-même, « apo tautomatou ». De plus, l'auteur fait référence à l'implication divine dans la création des dires. Ensuite, F. Larran aborde les différentes manières par lesquelles les bruits se répandent dans le temps et l'espace et selon le contexte social. Les rumeurs se transmettent rapidement parmi les membres de la communauté, et leur diffusion les rend éternelles. Par ailleurs, l'auteur renvoie à différents auteurs anciens tel Platon et d'autres, qui explique que la rumeur et la renommée rassemblent la communauté et assurent son unité si les citoyens suivent les bonnes lois de conduite. De même, il cite Aristote qui souligne aussi l'utilité des bruits dans la « cité idéale » comme un moyen de préserver une conscience commune parmi les citoyens. Dans la seconde partie (« Les bruits publics ont une histoire »), l'auteur aborde la conception des bruits à travers les siècles. À l'époque homérique, c'est le « kleos » du héros réalisant des exploits ou d'un roi capable de gouverner son peuple correctement en le conduisant vers la richesse qui domine. À l'époque classique, le modèle d'honneur se transpose de l'individu sur l'ensemble. La raison domine sur les passions afin de servir le bien commun. Enfin, pendant l'époque hellénistique, en opposition à l'époque classique, il y a un retour à l'individu exceptionnel. La troisième partie, « La fabrique des bruits publics », nous démontre par des exemples comment la perception des bruits change selon les différentes époques. Il ne s'agit pas d'une répétition stérile mais d'un processus très compliqué et à multiples facettes. F. Larran atteste dans la quatrième et dernière partie de cet ouvrage que les bruits, comme « voix de la connaissance », conduisent au pouvoir. Pourtant, l'auteur souligne que le taux d'authenticité d'un bruit est indéniablement lié au statut social du colporteur. Les colporteurs d'une rumeur peuvent être des devins, des témoins oculaires, des étrangers, des commerçants et d'autres personnes encore.

p. 344 ss.), el paso de la *imitatio naturae* a la *imitatio artis* (p. 453-458) o la llamada “estética de la hibridación” (p. 466 ss.), que no es sino la clara herencia de la helenística mezcla de géneros, o la “poesía visual” o la *écfrasis*, que ya eran recursos añejos en tiempos de Sidonio Apolinar. Y, si es innegable que el *carmen* 9 es a esos efectos un texto programático (p. 401-449), como el 16 un “programa poético” del Cristianismo (p. 531) que lleva a la reinención de la poesía con el paso a la Edad Media, tal reinención también tenía ya una historia previa propia. En suma, estamos ante un libro ambicioso y complejo, rico en información y en aportaciones, aunque con estratos de diversas fechas y, sobre todo, con un aprecio con demasiada frecuencia escaso de la perspectiva apropiada de una clase de poesía que, a pesar del esfuerzo apologético del autor, es menos válida en sí, como eco muy empobrecido de la tradición poética greco-latina, que como testimonio histórico. Máximo BRIOSO

Marc BARATIN (Dir.), *Priscien. Grammaire. Livres XIV-XV-XVI. Les invariables*. Texte latin, traduction introduite et annotée par le groupe Ars grammatica. Paris, Vrin, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, 329 p. (HISTOIRE DES DOCTRINES DE L’ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 44). Prix : 19 €. ISBN 978-2-7116-2500-0.

Sous l’égide de Marc Baratin, le groupe *Ars Grammatica*, composé de Frédérique Biville, Guillaume Bonnet, Bernard Colombat, Cécile Conduché, Alessandro Garcea, Louis Holtz, Séverine Issaeva, Madeleine Keller et Diane Marchand, se consacre à l’élaboration d’une édition de l’*Ars* de Priscien comprenant le texte latin, une traduction annotée et une introduction substantielle. Il s’agit d’un travail de titan, réalisé avec grande acribie, dont le mérite majeur est qu’il fournit pour la première fois une traduction en langue moderne de l’*opus magnum* de Priscien, l’une des œuvres les plus riches, mais aussi l’une des plus difficiles d’accès, qui a nourri le Moyen Âge. Un premier volume a paru en 2010, consacré au livre XVII, sur la syntaxe, un des livres les plus complexes de l’*Ars*. Voici à présent les livres 14, 15 et 16, les derniers qui soient consacrés à l’examen des différentes parties du discours : la préposition (livre 14), l’adverbe (livre 15), avec un appendice sur l’interjection, et la conjonction (livre 16). L’*Introduction*, qui compte près de 60 pages et constitue à elle seule un travail autonome, est divisée en huit sections. La première, *Premiers repères*, replace les questions traitées par les livres 14, 15 et 16 dans la tradition linguistique gréco-latine et les situe par rapport à la tradition relative à l’organisation des parties du discours, principalement le traité d’Apollonios Dyscole, *Sur la répartition des parties du discours*. Ce grammairien est au cœur de la deuxième partie, *Le détail des sources*, puisqu’il est bien connu que Priscien puise à pleines mains chez Apollonios. L’ouvrage de Priscien, qui avait bien conscience de l’importance de la grammaire grecque, est en effet un travail hybride, à la fois traduction et adaptation au latin de la théorie grecque. Parmi les sources, on trouve aussi les noms de Flavius Caper et de Nonius Marcellus, dont le *De compendiosa doctrina* a beaucoup servi à Priscien, tout au moins les livres à contenu linguistique. La troisième partie, *Les critères de définition et de différenciation*, étudie les définitions qui sont données de la préposition, de l’adverbe et de la conjonction. La quatrième section, *Place et rôle de la langue grecque*, tente de déterminer le rapport que Priscien entretient avec la langue

grecque. Tandis que la présence du grec est limitée dans les livres 15 et 16, où il sert surtout comme moyen de distinguer les sens d'une forme latine, elle est très importante dans le livre 14, lequel s'inscrit résolument dans une dialectique de la différence et de la ressemblance par rapport au grec. On y trouve en grand nombre des formules comme *tam apud Graecos... quam apud nos* ou *apud nos quoque* ou encore, pour marquer la différence, *nostri autem*. La cinquième partie, *Les plans d'ensemble et le détail de l'exposé*, donne le plan des trois livres et étudie les principes de composition : composition par glissement et « effet de fiches », profusion, confusion et ordre caché. La sixième section, *La langue décrite et les exemples*, examine comment Priscien illustre son propos : exemples d'auteurs (352 citations littéraires latines différentes, avec Virgile en tête), exemples forgés, rapports entre exemples d'auteurs et exemples forgés, le cas particulier des adverbes condamnés. La septième partie, *La postérité des invariables de l'Ars Prisciani : l'exemple du classement des conjonctions*, décrit le rôle important joué par les trois livres consacrés aux invariables dans la suite de la tradition grammaticale. Pour finir, la huitième section, *Modifications au texte de Hertz*, propose le résultat d'un travail philologique parfait en répertoriant les modifications sérielles et ponctuelles par rapport au texte édité par Hertz dans les *GL* de H. Keil. La traduction (p. 68-259), précédée du plan de chaque livre, est toujours accompagnée de références qui envisagent les exemples utilisés par Priscien, les problèmes de la critique textuelle ou encore des questions d'interprétation. L'édition est en outre pourvue d'une bibliographie très complète (auteurs et textes anciens ; bibliographie secondaire) et de cinq index accompagnés des références au texte latin et à la traduction (citation d'auteurs grecs et latins ; formes en mention ; récapitulatif complémentaire des formes par catégories ; terminologie grammaticale latine ; notions grammaticales en français). On attend bien entendu que le Groupe publie les autres livres avec autant de compétence et de précision. Bruno ROCHETTE

Georg SCHÖLLGEN *et al.* (Ed.), *Reallexikon für Antike und Christentum*. Band XXIV: *Manethon-Montanismus*. Stuttgart, A. Hiersemann, 2012. 1 vol. 20 x 28 cm, 1246 col. Prix : 296 €. ISBN 978-3-7772-1222-7.

Reviewing over 1200 densely printed pages of articles on topics that relate to each other only by alphabetical proximity forces a reviewer to take delight in small, unintended joys. The (well-informed) article on melons (Melone) is written by Gregor Wurst. The lemma "man" (Mann) is only made up of cross-references, leading to a definition of the male by his fears (castration, death, equality) and (at least for the ancient mind) his aberrations (effeminatus, homosexuality, hermaphroditism). Does the absence of a cross-reference to the lemma on begging (Mendicus) in the lemma Misericordia imply a value judgments on ancient giving to beggars? More elevated joys are, however, not absent either. The article "Mithras" by R. Gordon is both clear and trenchant, making it an excellent starting point for research; so is Camplani on the Melitians and Hutter on Manichaeism. Ambitious articles are the ones on Matter (C. Tornau) and on Monarchy (S. Rebenich). The latter seemed less successful, for trying to do too much. A better separation of political history and ideology could have helped in the view of this reviewer. The importance of the *RAC* not only lies in such

certain que la doctrine stoïcienne se laisse reconnaître à travers plusieurs *sententiae* prises isolément mais, bien que l'emploi de celles-ci soit une pratique ancienne et courante dans la prose philosophique, les *sententiae* ne sont pas philosophiques à proprement parler dans un contexte théâtral. Par contre, la réception qu'en fait le public peut les rendre philosophiques. Un deuxième point abordé dans l'étude du pouvoir de la parole sentencieuse est l'émotion des personnages qui s'exprime à travers elle. Bien qu'elles paraissent impersonnelles, les *sententiae* servent parfois à dévoiler les passions des personnages, même si souvent elles sont utilisées pour les masquer. Ensuite, P. Paré-Rey étudie le pouvoir argumentatif des *sententiae*. Par le biais de la logique, de la persuasion éthique et par des pièges rhétoriques, la parole sentencieuse réussit certes à convaincre, mais il n'est pas rare que l'on trouve des cas où elle échoue. L'étude s'achève par des considérations sur l'esthétique de la *sententia*. L'auteur utilise deux verbes latins pour la qualifier : *placere* et *ferire*. En effet, les *sententiae* plaisent dans le sens où ce sont des *flores rhetoricae* à admirer pour leur beauté. En même temps, elles frappent l'âme par leur brièveté et leur densité, ce sont des pointes, des *acumina*. Ainsi s'explique le titre de l'ouvrage. La conclusion rappelle la structure avec laquelle l'auteur a abordé son sujet et se termine en soulignant surtout l'aspect poétique de la *sententia*, c'est-à-dire son rôle dans l'organisation de la structure de la pièce et son côté en même temps charmant et frappant. Un classement thématique des *sententiae* ainsi qu'une bibliographie classée par thème closent cette étude apportant de nouveaux éclairages sur l'utilisation de la *sententia* et sur les écrits tragiques de Sénèque.

Jonathan BREUWER

Marco BERETTA, Francesco CITTI & Lucia PASETTI (a cura di), *Seneca e le scienze naturali*. Florence, Olschki, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, vi-273 p., ill. (BIBLIOTECA DI NUNCIUS. STUDIE TESTI, 68). Prix : 29 €. ISBN 978-88-222-6189-2.

Parmi les œuvres de Sénèque, les *Questions Naturelles* font figure de parent pauvre dans la recherche. Il semble toutefois que le courant s'inverse peu à peu, surtout depuis l'ouvrage de G.D. Williams, *The Cosmic Viewpoint: A Study of Seneca's Natural Questions*, Oxford, 2012. Issu d'un séminaire tenu à Ravenne le 14 novembre 2008, cet ouvrage se situe dans une perspective pluridisciplinaire impliquant un rapprochement entre latinistes et historiens des sciences. En guise d'introduction, la première contribution (*Il concetto di legge naturale in Lucrezio e Seneca*), due à M. Beretta, concerne les racines de la loi naturelle et l'ambiguïté des liens entre nature et loi. Elle fait le point sur la place de la providence divine. Lucrèce et Sénèque, qui représentent la somme des physiques épicurienne et stoïcienne, constitueront les fondements sur lesquels se formera, au XVI^e s., la science nouvelle, qui rompt avec la tradition aristotélicienne. P. Parroni (*Il linguaggio « drammatico » di Seneca scienziato*) applique le concept forgé par A. Traina, le « style dramatique » de Sénèque, aux *Questions Naturelles*, spécialement aux exposés techniques. Le style de Sénèque crée des moments de tension et cherche à convaincre le lecteur par les émotions. Les citations de poètes, Lucrèce, Ovide et Virgile, loin d'avoir une fonction

ornementale, contribuent à atteindre une puissance évocatrice. H.M. Hine (*Originality and Independence in Seneca Natural Questions Book 2*), éditeur des *Questions Naturelles* chez Teubner, réfléchit sur la façon dont Sénèque a transposé en latin une pensée grecque, spécialement dans les passages du livre II que le philosophe consacre à la divination étrusque, à la foudre et à l'étude des fondements de la physique. Il est difficile de parler d'originalité, car beaucoup d'œuvres qui ont servi de source à Sénèque sont perdues. Il est plus pertinent d'évoquer l'indépendance de pensée de Stoïcien, qui tente de montrer aux Romains comment faire de la physique. F.R. Berno (*Non solo acqua. Elementi per un diluvio universale nel terzo libro delle Naturales Quaestiones*) étudie le tableau du déluge du livre III, où Sénèque rattache la fin du monde à la *confusio*, à savoir la fin de la distinction entre les quatre éléments. Sénèque s'inspirerait du livre XV des *Métamorphoses* d'Ovide, en particulier un extrait du discours de Pythagore (244-251), qui lui aurait fourni les arguments scientifiques pour expliquer le déluge. Le Nil occupe une place importante dans le livre IV. Deux contributions sont consacrées au fleuve d'Égypte. La première (*Le piene del Nilo nelle Naturales Quaestiones di Seneca*), due à P. Rossi, propose un résumé, non une analyse, des passages de Sénèque et d'un extrait du *De mensibus* de Jean le Lydien (IV, 68) qui sert à combler, dans une certaine mesure, la fin perdue du livre IV. La seconde (*Le piene del Nilo. Nota bibliografica*), de D. Pellacani, porte sur quatre thèmes : Sénèque et l'Égypte, pays qui a suscité un grand intérêt chez le philosophe, dès son plus jeune âge, les éléments paradoxographiques, la comparaison entre le Nil et le Danube et les théories sur les crues du Nil. Le problème de la lacune entre les livres IVa (*de Nilo*) et IVb (*de nubibus*) est également abordé. Ensuite, A. De Vivo (*Seneca e i terremoti*) se penche sur le livre VI, *de terrae motu*, qui commence par un fait récent, la narration du séisme qui secoua la Campanie en 62 ou 63 et de l'épouvante qu'il créa. L'auteur tente de comprendre la genèse du texte et étudie la structure du livre en mettant en relief le caractère symétrique des deux excursus politico-historiques, le premier contenant un éloge de Néron (VI, 8, 3-5), l'autre une condamnation d'Alexandre (VI, 23, 2-3), dont le philosophe maudit l'esprit de conquête. Sénèque, dont le but est sans doute mettre en garde Néron contre le danger de devenir *rex*, se cache derrière la figure de l'historien et philosophe Callisthène, le neveu d'Aristote, qui fut jeté en prison par son propre roi pour avoir refusé de se prosterner devant lui. F. Citti (*L'opzione della scienza. A proposito di Seneca, De otio 4, 2*) consacre une brève contribution à l'étude d'un passage problématique du *De otio* (4, 2) où Sénèque évoque l'intérêt qu'il y a pour l'homme à se tourner vers la *res publica maior*, l'ensemble du monde, la nature. Les trois dernières contributions ont trait à la postérité des *Quaestiones Naturales*. Je me contenterai de citer les titres : H. Hirai, *Seneca's Naturales Quaestiones in Justus Lipsius' Physiologia Stoicorum: the World-Soul, Providence and Eschatology* ; B.M. Gauly, *Aliquid veritati et posteris conferant: Seneca und die Kometentheorie der Frühen Neuzeit* ; F. Nanni – Daniele Pellacani, *Per una rassegna sulla fortuna delle Naturales Quaestiones*. Le volume est pourvu d'un index des noms anciens et modernes et d'un index des passages de Sénèque.

Bruno ROCHETTE

terme grec *schéma* (p. 213-221). La seconde sous-partie aborde le mot sous divers angles, que ce soit l'étymologie (p. 223-226), les mots non simples (p. 237-247), les syncatégorèmes (p. 249-2269), enfin les parties du discours sont étudiées depuis le début de la théorie les concernant (p. 271-288), selon la théorie grammaticale d'Apollonius (p. 289-297), avec la réponse du même grammairien à la question du pronom (p. 299-313), ou avec la perspective grammairienne de l'adjectif (p. 315-325), ou par le biais de l'invention du nom propre (p. 327-3339). Le volume se termine par un « envoi » : l'auteur s'attache à souligner le rôle de « passeur » du grammairien latin Priscien, qui permet de passer du grec Apollonius au grec Planude (p. 343-354). Le choix des articles est judicieux, dans la mesure où J. Lallot part de la naissance de la grammaire pour en suivre le développement dans ses différentes voies, au moyen de nombreux exemples, de tableaux très utiles (p. 84-85, 286-287), d'annexes sur un point précis (p. 232-236). En tant que traducteur d'Aristote, J. Lallot pose souvent le regard du philosophe sur les démarches des grammairiens (p. 209, 249-259) et le linguiste qu'il est, explique les étapes du processus de reconnaissance des faits grammaticaux chez les grammairiens grecs et leur apport à la linguistique moderne. Cette double posture aboutit à une présentation claire des points de vue des grammairiens anciens, même quand ceux-ci n'ont pas su théoriser, comme pour les complétives. J. Lallot n'hésite pas à avoir recours à l'humour pour mieux souligner telle particularité, comme la distinction, que les profanes croient « naturelle », entre noms propres et noms communs (p. 327), affirmation niée par le titre de l'article « L'invention du nom propre dans la tradition grecque ancienne ». Et l'auteur offre au lecteur peu familiarisé avec les termes techniques de la prose des grammairiens une traduction très précise et précieuse. Cet ouvrage est donc une excellente présentation de l'importance épistémologique des grammairiens grecs.

Monique BILE

Eleanor DICKEY, *The Colloquia of the Hermeneumata Pseudodositheana*. Volume 1. *Colloquia Monacensia-Einsidlensia, Leidense-Stephani, and Stephani*. Edited with Introduction, Translation, and Commentary by E.D. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, XII-276 p., 12 pl., 19 fig. (CAMBRIDGE CLASSICAL TEXTS, 49). Prix : 90 £. ISBN 978-1-107-02010-8.

Transmis principalement par des manuscrits occidentaux des IX^e et X^e s., l'ensemble de textes destinés à l'apprentissage du grec et du latin connus sous le nom de *Hermeneumata Pseudodositheana* (HP) – ainsi appelés parce que, dans le *Codex Sangallensis* 902, ils se trouvent immédiatement après l'*Ars Dosithei Magistri* – sont le reflet des exigences pédagogiques de la culture bilingue caractéristique de l'Empire romain. Il ne s'agit pas d'un texte unique, mais de neuf rédactions différentes : *Hygini H.* (HH), *H. Montepessulana* (HMP), *H. Bruxellensia* (HB), *H. Stephani* (HS), *H. Leidensia* (HL), *H. Monacensia* (HM), *H. Einsidlensia* (HE), *H. Vaticana* (HV) et *H. Celtis* (HC). L'origine et l'évolution de ces textes restent fort obscures. Ils semblent avoir été compilés à partir de deux types de matériel différents : des conversations et des lexiques destinés à l'usage d'adultes, d'une part, et, d'autre part, des exercices de traduction scolaires. Tandis qu'ils ont été abondamment copiés à l'usage

des érudits carolingiens qui voulaient apprendre le grec dans un contexte latinophone, leur ancêtre était conçu pour un public hellénophone qui voulait apprendre le latin dans un milieu où la langue grecque était dominante, c'est-à-dire dans la *Pars Orientis*. C'est l'*opinio communis* depuis G. Goetz. La rédaction la plus complète, à savoir les *Hermeneumata Leidensia*, qui ont fait l'objet d'une édition Teubner par G. Flammini dont j'ai rendu compte ici-même (75, 2006, p. 403-405) et, plus longuement, dans *ByzZ* (98, 2005, p. 585-590), serait, d'après ce savant, l'archétype de toutes les versions des *HP* transmises par les manuscrits médiévaux. La composition de cette rédaction (un vocabulaire alphabétique, puis un vocabulaire thématique, les « dits » d'Hadrien, des fables ésopiques, un petit traité de droit civil, des légendes mythologiques, un résumé d'une partie de la Guerre de Troie et, enfin, des *colloquia*) semble indiquer que l'auteur de la compilation s'est servi d'une collection en trois livres d'enseignement du latin comme langue étrangère. Il devait y avoir, à l'origine, un glossaire alphabétique, une liste de noms rangés par catégories sémantiques (*capitula*), comme *de avibus* ou *de magistratibus*, et des exercices sous forme de dialogues (*colloquia*) ou de petits textes comme les *Fables* d'Ésope. G. Goetz retient comme date de l'origine de la collection 207, date consulaire mentionnée dans la préface du texte d'Hygin dans les *HL*. A.C. Dionisotti ne partage l'opinion du savant allemand. D'après elle, les *HL* ne constitueraient pas l'archétype. Aucun lien particulier n'unirait les différentes versions des *HP*. La transmission des *HP* ne pourrait donc pas être représentée selon une arborescence sous forme de *stemma codicum*. De plus, la date de 207 ne pourrait être généralisée à l'ensemble du corpus. L'ouvrage de 207 serait plutôt une compilation de matériaux didactiques qui auraient eu une existence propre. Enfin, elle ne trouve aucun indice permettant de situer l'origine des *HP* dans la *Pars Orientis*. Ils n'auraient donc pas pu servir à des hellénophones pour apprendre le latin. C'est à l'Ouest, où des enseignants hellénophones les auraient importés, que ces textes seraient devenus bilingues. Ces vues ne peuvent plus être soutenues depuis les travaux de J. Kramer sur les glossaires bilingues sur papyrus et leur rôle dans la société de l'Égypte gréco-romaine, dont les conclusions donnent plutôt raison à Goetz. La comparaison avec les glossaires bilingues sur papyrus permet en effet de supposer un modèle commun qui aurait vu le jour probablement durant les premières décennies de l'époque impériale. Il faut toutefois tenir compte de l'étude du regretté Mark Huys et Ann Pittomvils, *Lists of gods on papyri and the « Hermeneumata Pseudo-dositheana »: a comparative study*, *AncSoc* 38, 2008, p. 285-316, dont les conclusions sont très nuancées. Ces deux chercheurs ont comparé les divinités mentionnées dans les manuscrits médiévaux des *HP* avec celles que l'on trouve dans cinq papyrus et trois ostraka, bilingues (grec-latin) ou monolingues (grecs), du III^e au IV^e s. ap. J.-C. Cette comparaison met en lumière une correspondance générale qui confirme le lien des papyrus avec la littérature lexicographique ancienne. Toutefois, les dissemblances tendent plutôt à donner raison à A.C. Dionisotti, qui exclut un archétype pour les *HP* en général ou pour une de leurs sections. L'édition que voici ne propose qu'une des composantes des *HP*, à savoir les *colloquia*, de courts textes écrits dans une langue très simple et centrés sur la vie quotidienne. On les trouve dans six rédactions sur les neuf connues. Le premier volume contient l'édition de trois des six *colloquia* : *Monacensia-Eindsidensia* (ME), *Leidense-Stephani* (LS) et *Stephani* (S). Dans le second, on trouvera le *colloquium*

Harleianum (H), *Montepessulanum* (Mp) et *Celtis* (C) ainsi que les fragments de papyrus, comme le *P. Prag.* 2.118 (M-P³ 3004.22), naguère réédité par E. Dickey et R. Ferri, *A New Edition of the Colloquium Harleianum Fragment* in *P. Prag.* 2.118, *ZPE* 180, 2012, p. 127-132. – Le volume contient une introduction générale : les *colloquia* dans le contexte de l'étude du latin comme L², les *Hermeneumata* et leur contenu, l'origine et le développement des *colloquia*. Elle se termine par des remarques sur la façon dont les *colloquia* étaient utilisés et sur la nature de cette édition. Les *HP* sont opportunément replacés dans le contexte des témoignages attestant un enseignement de latin pour hellénophones. Le tableau récapitulatif des pages 7-10 contient 80 entrées, classées chronologiquement, pour une grande part des vestiges papyrologiques, mais aussi les grammaires comme celle de Charisius (n° 28), de Dosithée (n° 29), de Diomède (n° 39) et de Priscien (n° 70) ainsi que l'*Ars de verbo* de son élève Euthychès (n° 71). On pourrait sans doute y ajouter le traité de Martyrius *De B muta et V vocali* (v^e s.), traitant du « bétacisme », ainsi que l'*Ars de nomine et verbo* de Phocas (v^e s. ?). En ce qui concerne la délicate question des origines et du développement des *colloquia* ainsi que du lien qui unit les différentes versions, E. Dickey considère que les différentes rédactions des *HP* remontent à un ancêtre commun comprenant une préface et trois livres, probablement tous les trois des glossaires (dont on peut trouver la trace dès le I^{er} s. ap. J.-C.). À ce noyau primitif ont été ajoutés d'abord les *colloquia* (directement après la préface) et ensuite les textes (à la fin), dont au moins un a été introduit en 207. Les textes n'ont pas été composés spécifiquement pour les *HP*, mais sélectionnés à partir de matériaux qui étaient déjà largement utilisés à des fins didactiques. À un certain moment, a eu lieu une division des *HP* originaux dans les différentes versions connues aujourd'hui. Ce processus de différenciation, qui a pu être graduel, a sans doute commencé après l'addition du *colloquium* aux glossaires, mais avant celle des textes, c'est-à-dire durant le II^e s., ce qui permet de placer la composition du *colloquium* original avant cette date. L'édition de chaque *colloquium* répond à un schéma fixe : une introduction, le texte, la traduction et l'apparat critique (avec l'*index siglorum*), le commentaire. L'introduction aborde la question des sources, étudie les manuscrits et traite des aspects plus spécifiques liés à la nature du *colloquium*, comme la translittération du grec dans le cas des *HM* (il faudrait citer l'étude de G. Nieschmidt, *Quatenus in scriptura Romani litteris Graecis usi sint*, diss., Marbourg, 1913, dont les p. 58-65 concernent le *CGL*). Habituellement, l'édition d'un texte grec ou latin tente de reproduire la version originale de ce texte. Dans le cas des *colloquia*, il est impossible de reconstituer l'ancêtre des différentes versions que nous possédons, car il nous reste trop peu de l'original. Voilà pourquoi l'édition présente les six textes séparément. Des notes du commentaire attirent toutefois l'attention sur les liens qui unissent les différentes versions. Pour chacune d'entre elles, on a une édition au sens scientifique du terme dans la mesure où les différents manuscrits sont pris en considération et leurs erreurs corrigées pour parvenir à établir un texte aussi proche que possible de celui de l'archétype de tous les manuscrits. Une autre difficulté concerne les erreurs de langue que contiennent ces textes. Goetz proposait une transcription, parce qu'il admettait que l'archétype de chacune des versions devait comporter des erreurs de langue et qu'il ne voyait pas dans quelle mesure il pouvait s'autoriser à les corriger. Aujourd'hui, les versions non-standard des textes grecs et latins sont mieux acceptées comme objets

d'étude. Les caractéristiques morphologiques et syntaxiques non-standard ont donc été laissées telles quelles lorsqu'il existe de bonnes raisons de croire qu'elles se trouvaient sous cette forme dans l'archétype. En revanche, l'orthographe a été normalisée pour rendre l'édition plus accessible. Quant à la disposition du texte, elle respecte celle des manuscrits. Les différentes rubriques qui composent ces manuels sont écrites en colonnes. Chaque ligne comporte de un à trois mots grecs avec leurs correspondants latins. Les *colloquia* n'ont pratiquement jamais été traduits dans une langue moderne. On pourrait estimer que cette traduction, qui se veut aussi littérale que possible, est superflue vu la facilité du texte. Toutefois, elle est utile pour élargir le public qui peut avoir accès à de tels textes. Dans le commentaire, c'est surtout l'aspect linguistique qui est souligné. Ces textes constituent en effet un document extrêmement précieux pour la connaissance du grec de l'époque impériale. La langue utilisée est la *koiné* avec ses caractéristiques lexicales, phonétiques, morphologiques et syntaxiques. L'intérêt est tout aussi grand à propos du latin. Il s'agit d'un document de valeur concernant le *sermo cottidianus* et le latin tardif, dont R. Ferri a montré tout l'intérêt dans une contribution de 2008 : *Il latino dei Colloquia scholica*, R. Ferri, F. Bellandi (éds), *Aspetti della scuola nel mondo romano*, Amsterdam, 2008, p. 111-177. – Maintenant que l'on dispose d'une édition accessible et fiable de ces petits textes, on peut recommander aux professeurs qui ont en charge les grands débutants en grec et en latin de les utiliser dans le cadre de leurs cours. J. Debut, auteure, en 1974, d'un ouvrage sur *L'enseignement des langues anciennes* et, en 1987, d'un manuel de grec à l'usage des Grands Débutants, avait fait cette expérience avec succès. E. Dickey l'a renouvelée, de façon heureuse également, avec ses étudiants de *Latin I* à l'Université d'Exeter. Ces textes pleins de vie constituent une belle initiation à la morphologie verbale par la reprise des mêmes verbes à des personnes et à des temps différents. Les phrases sont extrêmement simples et réduites à leurs éléments essentiels. Mais ils ne revêtent pas seulement un intérêt pédagogique. Ils sont aussi autant de documents savoureux sur la vie quotidienne dans la Rome impériale. Ces dialogues pris sur le vif, remplis de détails concrets, donnent vraiment l'impression de partager la vie des enfants, d'assister à des procès, d'aller au marché ou aux thermes ou de prendre part à des repas somptueux. Ces documents très spécifiques présentent des analogies avec les méthodes modernes d'apprentissage d'une langue étrangère pour (jeunes) adultes (on pense à la méthode *Assimil*). Le volume, qui comporte 12 planches dans le texte, est complété par un appendice présentant une comparaison des *capitula*, la bibliographie et une concordance avec l'édition de Goetz (1892). Je suppose que le second volume comportera des index, qui seraient très utiles. Une étude détaillée des *HP* dans leur ensemble devrait permettre de mieux comprendre les relations complexes entre le grec et le latin dans l'Empire romain, ce qui est d'un intérêt historique particulier pour saisir pourquoi les deux *partes* de l'Empire ont évolué chacune dans un sens différent.

Bruno ROCHETTE

Marine BRETIN-CHABROL, *L'arbre et la lignée. Métaphores végétales de la filiation et de l'alliance en latin classique*. Grenoble, J. Millon, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 466 p. (HOROS). Prix : 34 €. ISBN 978-2-84137-285-0.

l'ouvrage. C'est qu'en réalité, bien que ces métaphores nous semblent familières, elles n'impliquent pas pour les Romains de penser les liens familiaux de façon horizontale (comme les sociétés occidentales contemporaine le font, dans le cas des cousins ou des frères). Le groupe familial n'est pas comparé à un arbre dans le détail de ses ramifications et c'est vers le passé ou vers l'avenir que le regard romain porte. Les questions de la parenté romaine ont fait l'objet de plusieurs travaux d'ampleur durant les vingt dernières décennies (on citera avant tout le très dense *Incestus et prohibita*. *L'Inceste à Rome*, paru en 2002, de Philippe Moreau), mais l'ouvrage de Marine Bretin-Chabrol n'en est pas moins nécessaire : cette approche spécifique d'une pratique discursive répandue vient compléter et prolonger ces études. Les métaphores végétales comme façons romaines de penser la filiation et la lignée et l'étude serrée qu'en propose Marine Bretin-Chabrol dans son long ouvrage sont autant d'angles d'approche pour mieux comprendre la société romaine et, par effet retour, mieux interroger la nôtre. À Rome, comme aujourd'hui en effet, la famille, la filiation et l'alliance relèvent de systèmes riches, complexes et arbitraires : elles sont des constructions propres à chaque culture.

Adeline ADAM

Sandra BOEHRINGER

Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Accentus, distinctio, apex. L'accentazione grafica tra Grammatici latini e papiri virgiliani*. Turnhout, Brepols, 2012. 1 vol. 16 x 25 cm, VIII-354 p., 13 pl. (CORPUS CHRISTIANORUM. LINGUA PATRUM, 6). Prix : 145 €. ISBN 978-2-503-54438-0.

Maria Chiara Scappaticcio a publié, en 2013, un corpus des papyrus virgiliens, sous le titre *Papyri Vergilianae: l'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione virgiliana (I-VI d.C.)*, dans la collection *Papyrologica Leodiensia* que Marie-Hélène Marganne et moi-même dirigeons (cf. *infra*, p. 400-401). Cet intérêt pour les papyrus du poète augustéen l'a conduite à s'intéresser aux signes diacritiques présents dans les vestiges papyrologiques latins. L'étude que voici, très érudite, part en effet du constat que les papyrus de Virgile ainsi que d'autres papyrus latins (littéraires et documentaires) portent des accents et des signes de ponctuation, même si les *editiones principes* ne les ont pas tous reproduits (d'où la nécessité d'une étude autoptique). L'ouvrage entend mettre ces signes critiques en relation avec la doctrine des grammairiens. L'introduction commence par l'analyse du *P. Herc.* 817, un papyrus découvert dans la *Villa dei Papiri* d'Herculanum qui contient un poème hexamétrique sur la bataille d'Actium. L'examen de ces fragments révèle la présence de signes semblables à notre accent aigu dont la valeur a été considérée comme une énigme par les spécialistes qui ont tenté de les interpréter à travers les illustrations des *apices* par Marius Victorinus, par l'auteur anonyme de l'*Appendix Scaurina* et par Isidore de Séville. – La première partie de l'étude (« Les textes sur les textes »), divisée en quatre chapitres, est consacrée à la terminologie de l'accentuation graphique dans la tradition grammaticale latine. Un premier chapitre est relatif à la doctrine des grammairiens sur l'*accentus*, la *distinctio* et l'*apex* et contient aussi une histoire des études modernes sur ces signes dans la tradition manuscrite latine. En effet, les signes ne font pas seulement partie du système graphique, mais ils sont aussi

un guide pour la prononciation et représentent des applications concrètes des préceptes des grammairiens, dont il convient de comprendre la terminologie. Les papyrus de Virgile constituent un corpus tout à fait adéquat pour étudier l'application des enseignements des grammairiens dans la mesure où le poète augustéen est l'un des quatre écrivains canoniques à la fin de l'Antiquité, comme on le voit dans la *Quadriga Messii*, et qu'il est l'auteur latin le mieux représenté dans les papyrus. Après un *status quaestionis* sur la terminologie des accents et des marques de ponctuation, la question délicate de savoir si l'accent latin est de hauteur ou d'intensité est envisagée à travers des textes grammaticaux de la fin de l'Antiquité (sections intitulées *de accentibus*, *de tonis*, *de distinctionibus*, *de posituris*), mais aussi de sources plus anciennes comme Cicéron, Nigidius Figulus, Sénèque, Probus, Quintilien, Fronton et Aulu-Gelle, sans négliger des sections de Τέχναι grecques. Chaque signe est étudié dans un chapitre : *accentus* : *anima (notaque) vocum* (chap. 2), *distinctio* : *silentii nota* (chap. 3), *apex* : *(plerumque) ad monendum* (chap. 4). *Accentus*. La première question abordée est le sens des termes *tonus* et *accentus* – une terminologie double tirée de l'usage de *τόνος* et de *προσῳδία* en grec. Bien que les traités grammaticaux latins existants suivent généralement le modèle établi par les réflexions grecques sur les *προσῳδία*, certaines modifications sont à noter, dues à la structure différente du latin. Elles conduisent à une réduction des dix *προσῳδία* examinées dans la Τέχνη de Denys le Thrace. Presque tous les traités grammaticaux latins présentent la même structure dans leur section *de accentibus* : d'abord une présentation des règles d'accentuation, puis une discussion des signes utilisés. On observe un certain dualisme dans la conception de l'accent. D'une part, les trois *toni* (*acutus*, *circumflexus* et *gravis*) existent dans leur seule dimension mélodique et tonique, tandis que, d'autre part, ils sont inclus dans la macrocatégorie de l'*accentus*, une étiquette qui implique à la fois les *toni* et les *tenores* et devient *figura*, *forma*. *Distinctio*. La valeur des *distinctiones* peut se comprendre en comparant les passages bien connus de Cicéron avec d'autres sources rhétoriques. Les traités grammaticaux présentent généralement une section spéciale consacrée aux *positurae* (*de posituris* ou *de distinctionibus*). Les théories grammaticales trouvent également un écho dans les *subscriptiones* de certains manuscrits. Il est question des *codices distincti* tels que ceux qui ont appartenu à Probus et à Fronton. À l'origine, la *distinctio* signifiait simplement une marque qui permettait de lire plus facilement des textes à haute voix en indiquant une pause ou tout autre trait de prononciation. Cette définition peut inclure des marques que l'on désigne aussi par le terme *accentus*. C'est dans ce contexte que l'on peut interpréter la phrase de Pompeius *distinguere accentibus*. La *distinctio* était utilisée pour comprendre un texte et pour l'interpréter, en particulier lorsqu'il avait pu être mal compris à cause de pauses erronées durant la *lectio*. Le grammairien Sergius, dans son chapitre consacré aux *distinctiones*, décrit un codex qui devait être *emendatus* par l'usage de la *distinctio* et qui de ce fait pouvait être appelé *codex distinctus*. La *distinctio* était une pratique courante chez les scribes (on lit dans les manuscrits latins des formules de signature du scribe *legi et distincxi*). Le système de ponctuation d'Aterianus connu à travers les *Scholia Veronensia*, les marques dans le *codices* virgiliens *Mediceus* et *Palatinus*, les propos des commentateurs, le commentaire d'Asterius dans la subscription du *Mediceus* peuvent être analysés comme des réflexions matérielles sur des théories énoncées ailleurs. *Apex*. Contrairement aux

accentus et aux *distinctiones*, l'*apex* n'a pas son chapitre propre dans les traités grammaticaux. Il est brièvement mentionné par Quintilien, dans l'*Appendix Scaurina*, par Marius Victorinus et Isidore de Séville, mais aucun de ces auteurs ne donne une description claire de la forme de l'*apex*. On peut toutefois reconstituer l'*apex* comme un signe semblable à celui de l'accent long (ˉ), dans la mesure où Isidore le décrit comme *linea iacens... aequaliter ducta*. Du reste, le mot *apex* a de nombreuses acceptions, depuis la coiffe des flamines jusqu'à l'élément minimal de la représentation graphique d'une lettre. Les différentes significations du mot ont comme dénominateur commun « hauteur » et « horizontalement ». Ces deux éléments semblent être révélateurs de l'usage des *apices* dans la lecture des manuscrits à haute voix, car les discussions grammaticales indiquent que, dans de tels textes, l'*apex* était considéré comme un instrument pour différencier des homonymes distingués seulement par la quantité de la voyelle, comme *mālus* et *mālus* ou *uēnit* et *uēnit*. – La seconde partie de l'ouvrage, divisée en deux chapitres, porte sur les textes. La première section contient une synthèse des études sur ces signes dans les papyrus latins. La seconde est un essai tout à fait original visant à lier la théorie et la pratique à travers l'analyse des typologies graphiques dans les papyrus de Virgile. Le commentaire de la *distinctio* dans les vers virgiliens connus par le *P. Oxy.* VIII 1098 et *P. Strasb.* inv. Lat. 2 est suivi par celui des *toni* (*brevis* et *longus*) dans le *P. Ryl.* III 478 + *P. Cair.* inv. 85644 + *P. Med.* I 1, *P. Ness.* II 1, *Palimps. Ambr.* L 120 sup., *P. Oxy.* L 3553, *P. Ness.* II 2, *PSI* I 21, *P. Oxy.* VIII 1099 et de l'*accentus* (*acutus* et *circumflexus*) dans *T. Vindol.* II 452, *P. Ryl.* III 458 + *P. Cair.* inv. 85644 + *P. Med.* I 1, *P. Ness.* II 1, *Palimps. Ambr.* L 120 sup., *P. Ness.* II 2, *PSI* I 21, *P. Oxy.* VIII 1099, *P. Berol.* inv. 21299 (et *P. Ant.* I 29). De cette étude, il apparaît que les règles des grammairiens sont en général suivies et que des explications existent pour toutes les exceptions possibles (on constate souvent que l'usage des accents suit la pratique grecque, ce qui n'est pas étonnant, puisque les papyrus d'Égypte viennent d'une province hellénophone). La conclusion souligne le fait que les signes sur les papyrus répondent aux prescriptions que l'on trouve dans les chapitres *de accentibus* des *artes* des grammairiens. Les signes indiquent la quantité (*tonus*) et l'accent tonique (*accentus*). Ils ne sont jamais une indication pour l'*ictus*. Ils sont presque toujours issus d'une seconde main, non de celle du scribe qui a copié les vers de Virgile. Ils représentent la vie et la dimension performative des textes, liées à la nécessité de lire à haute voix. L'étude peut connaître des prolongements. Tout d'abord, il faudrait étudier ces signes dans tous les types de papyrus latins, pas seulement les littéraires, mais aussi les documentaires, et relier les découvertes avec l'usage des inscriptions, qui contiennent aussi des accents, et avec les plus anciens manuscrits. Un appendice présente une bibliographie générale des papyrus virgiliens avec une explication sur les critères qui ont servi à définir le corpus. Elle offre une liste complète alphabétique des fragments papyrologiques contenant des signes de ponctuations et/ou d'accentuation et des autres textes mentionnés dans l'étude avec des informations sur leur date et les éditions ainsi que des renvois aux banques de données papyrologiques. L'ouvrage, fort soigné, est complété par une bibliographie et quatre index : auteurs anciens et passages cités, auteurs modernes, inscriptions, papyrus et manuscrits, termes techniques et *notabilia*. Treize planches illustrent des papyrus de Virgile pourvus de signes diacritiques. Ce livre montre que les signes diacritiques présents dans la documentation latine sur papyrus

sont plus qu'une unité graphématique. Ils sont une expression directe de la lecture en action et le reflet matériel des préceptes grammaticaux. À ce titre, ils ont leur place dans l'histoire de la lecture dans l'Antiquité et font partie de la « Grammaire de la lisibilité » pour reprendre l'expression de Malcolm Parkes. Bruno ROCHETTE

Monique DIXSAUT, *Platon et la question de l'âme. Études platoniciennes*, II. Paris, Vrin, 2013. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, 287 p. (BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. NOUVELLE SÉRIE). Prix : 28 €. ISBN 978-2-7116-2470-6.

Œuvre d'une platonicienne qu'on ne présente plus, ce recueil d'articles, pour la plupart déjà parus mais remaniés pour l'occasion, fait suite à un premier volume consacré à la question de la pensée chez Platon. Pourtant, loin de disparaître du présent ouvrage, l'âme pensante et autonome à l'égard du corps joue, dans la première partie du livre, titrée *Actions et passions de l'âme*, le rôle d'un contrepoint à l'aune duquel est envisagé le fonctionnement des différentes facultés de l'âme. Tout d'abord la perception, chez Platon, n'est pas la pensée, mais c'est pour l'âme une « expérience d'union » avec le corps (p. 36), un ébranlement psycho-physiologique. C'est au nom de cette conception de la perception que Monique Dixsaut, dans le premier article de l'ouvrage, *Nature et rôle de l'âme dans la sensation*, questionne l'interprétation, souvent proposée, d'après laquelle *Théétète* 184 c5-d5 exprimerait une théorie intellectualiste de la perception. Dans *Platon et ses deux mémoires*, l'auteur opère une remontée dans la genèse des facultés, et c'est la mémoire, cette « première forme d'une relative indépendance de l'âme » (p. 49), qui devient l'objet de son analyse. Ayant dégagé du *Philèbe* et du *Théétète* la conservation et le rappel de sensations et de connaissances comme fonctions de la mémoire, elle parvient à les articuler avec une interprétation originale et démythifiée de l'anamnèse philosophique, de ses conditions et de sa temporalité spécifique. De la mémoire, on passe alors, dans « *Une certaine espèce de vie* » : *de la genèse des désirs à la gamme des plaisirs*, à l'analyse des désirs et plaisirs du *Philèbe*. L'auteur cherche à y déceler les quelques points où le désir philosophique et le plaisir propre à l'intelligence surgissent : par exemple, lorsque Socrate semble faire un bon mot et regrette la perte possible d'une aporie (34d), il nous est rappelé que l'aporie suscite le désir de savoir, la forme la plus haute de désir, irréductible au cycle, obsessionnel et caractéristique de la vie humaine, de douleur et de plaisir, de vide et de réplétion. *La philia et ses lois* ne quitte pas le territoire du désir puisque, d'après l'auteur, c'est en identifiant le désir comme la cause de l'amitié que l'Athénien des *Lois* parvient à diviser en espèces le genre de la *philia*. Mais s'il apporte une solution aux apories ouvertes dans le *Lysis*, l'Athénien, « dans son horizon purement normatif » (p. 97), ne peut résoudre celle de la *philia* propre au philosophe. Les deux derniers articles de la première partie, *Figures de la folie* et *Divination et prophétie*, abordent des expériences qui semblent de prime abord plus inhabituelles pour l'âme : la folie et la divination. Toutefois, la façon dont la structure démente du désir et l'agressivité du *thumos* dessinent une « psycho-pathologie de la vie quotidienne » (p. 114) et la possibilité, indiquée par une lecture attentive de *Timée* 71a-72d, pour toutes les âmes désirantes de pâtir de rêves divinatoires viennent relativiser ce caractère inhabituel. Le philosophe n'est d'ailleurs pas en reste de ces expé-

posidonienne et la représentation virgilienne de la venue de Saturne dans le Latium. Les § 6-7 ont trait à l'origine des lois. Vient ensuite l'évocation de la naissance des techniques, l'architecture, la ferronnerie, la métallurgie (§ 11-13), la filature et l'art du tissage (§ 20), l'agriculture (§ 21), la panification (§ 22-23). Sénèque explique que le processus de panification aurait été découvert par analogie avec celui de la digestion. Ce rapprochement se trouve aussi dans le *De natura hominis* du moine byzantin Mélétiüs (PG, 64, 1124), d'après la même source médicale perdue que celle utilisée par Posidonios. Les éditeurs modernes de Posidonios (Edelstein-Kidd [1989] ; Theiler [1982]) considèrent comme fragments posidoniens les § 5-13, 20-25, 30-32 (Edelstein-Kidd) et 1-16, 20-41, 44-46 (Theiler). Zago retient les § 3b-7a (*haec docuit... tecta moliri*), 11a (*in illo... iudicat*), 12-13a (*in hoc quoque... coeperint*), 20-25a (*incredibilest... sordidioribus ministris dedit*), 30-32, à quoi il faut ajouter la mention, au § 24, de la *recta ratio*, la « raison éclairée ». Et Sénèque ? La plupart des érudits pensent que, dans sa réponse à Posidonios, Sénèque a utilisé des conceptions stoïciennes orthodoxes. L'analyse montre que la fusion d'éléments stoïciens, épicuriens, cyniques, de réminiscences poétiques, de *topoi* moraux et de références à la réalité contemporaine qui caractérise les passages sénéquiens de la lettre 90 n'ont d'autre source que Sénèque lui-même. Trois appendices : Alexandre d'Aphrodisie, *De fato*, 28, Galien, *Quod animi mores*, 11, P. 76, 1-6 M., le texte de la lettre 90 (texte de Reynolds avec des corrections de Zago). Cette étude érudite de doxographie et de *Quellenforschung* tente, selon un schéma sans doute un peu désuet, mais toujours éclairant, de « rendre à César ce qui est à César ». Elle montre finalement l'originalité de Sénèque dans un vaste ensemble de textes où l'on trouve Cicéron, Philodème, Strabon, L. Annaeus Cornutus, Galien, Alexandre d'Aphrodisie, Diogène Laërce, et bien d'autres noms. L'ouvrage aurait certainement été du goût de Hermann Diels. Bibliographie, *index locorum*, index analytique. Bruno ROCHETTE

Christopher STAR, *The Empire of the Self. Self-Command and Political Speech in Seneca and Petronius*. Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VII-302 p. Prix : 34 £. ISBN 978-1-4214-0674-9.

Cet ouvrage s'inscrit dans un courant de recherche à la mode, illustré récemment par le volume collectif édité par S. Bartsch et D. Wray, *Seneca and the Self* (Cambridge, 2009). Parmi les nombreux points communs entre Sénèque et Pétrone, il en est un qui a sans doute moins retenu l'attention que les autres : les deux auteurs abordent la question de la construction de soi et de l'individualité dans un monde en pleine mutation. Bien que l'on ait longtemps considéré Sénèque et Pétrone comme deux personnalités antithétiques – le stoïcisme rigide du premier opposé à l'immoralité chaotique du second, l'engagement littéraire, culturel, politique et intellectuel entre eux est plus complexe qu'on ne le pense généralement. Il s'agit d'abord de déconstruire l'image traditionnelle que l'on se fait de ces deux écrivains pour percevoir que les liens qui les rapprochent sont plus profonds que les différences qui les séparent. Le thème très large de l'individualité est abordé selon différents points de vue en six chapitres, qui comportent de nombreuses analyses de passages particuliers. L'ouvrage est divisé en deux parties. Après l'introduction, la première section

(chapitres 1-3) porte sur *Soul-Shaping Speech*, tandis que la deuxième (chapitres 4-6) traite de *Soul-Revealing Speech*. Le premier chapitre étudie le rôle de l'*imperium* dans la philosophie de Sénèque. Il montre comment le philosophe subordonne l'idéal traditionnel du pouvoir militaire et politique sur les autres à la maîtrise de soi-même (*sibi imperare*). Il arrive souvent que Sénèque écrive un monologue soulignant la véritable nature du pouvoir, du commandement et de l'empire pour que ses lecteurs l'écoutent et se le répètent à eux-mêmes. Il s'agit là d'un moyen de consolider le commandement de l'âme et de vaincre celui des passions, dans la mesure où Sénèque conçoit l'âme comme donnant des ordres. S'adresser à soi-même, c'est-à-dire diriger la langue des généraux à soi, est un moyen de fortifier le commandement de l'âme et de mettre en déroute celui des passions. Le chapitre 2, qui a déjà fait l'objet d'une publication (*Commanding « Constantia » in Senecan Tragedy*, *TAPhA*, 136, 2006, p. 207-244), montre que la langue que les personnages tragiques de Sénèque utilisent est semblable à la technique qu'il recommande dans les ouvrages philosophiques. Sénèque pousse Lucilius à se battre pour la *constantia* par la maîtrise de soi. Les exemples de Médée, Clytemnestre et Atrée montrent comment la même figure rhétorique, l'apostrophe de soi, est appliquée comme moyen thérapeutique avec un effet stimulant lorsque les figures tragiques sont prêtes pour une action haineuse. Dans ses tragédies, Sénèque, loin de renier ses idéaux philosophiques, les amplifie. Les figures tragiques de Sénèque imitent le monologue final de Caton dans le *De providentia*. Toutefois, ces personnages s'adressent à eux-mêmes pour entretenir leurs passions plutôt que pour les réprimer. Le chapitre 3 porte sur Pétrone. Il y est question de la façon dont les protagonistes du *Satiricon* contrôlent leur corps. Tandis que Sénèque met l'accent sur un *self-shaping* intérieur, Pétrone ramène la psychologie du commandement sur le corps. Le *Satiricon* parodie l'idée de *continentia*. Par opposition à la notion stoïcienne de contenance des passions, le *Satiricon* présente le soi comme un récipient pour contenir la nourriture. La deuxième partie porte sur le rôle de la révélation de soi, un des problèmes fondamentaux du début de l'Empire, qui a été caractérisé comme une période de dissimulation et comme une crise de confiance dans les mots et les apparences. Le rôle de la langue, l'idéal du *talis oratio qualis uita* et la fonction du corps comme indicateur fiable de la valeur morale sont objets de questionnement perpétuel. Le chapitre 4 offre une analyse pénétrante du deuxième livre du *De clementia* dans la perspective de la thématique abordée. Le processus est toutefois envisagé ici sur le plan externe, dans la mesure où Sénèque modèle la projection d'un Néron plein de compassion et d'une foule capable d'un jugement critique en vue de déterminer s'il est un roi ou un tyran. Le fait que Sénèque conserve la position unique de rédacteur des discours de Néron le rend sans doute conscient des liens entre l'Empire, l'individu et le discours. Le chapitre 5 présente les manifestations physiques de la psychologie de Sénèque en étudiant comment l'âme est caractérisée dans l'*Apocolokyntose* et dans le *Satiricon* comme matérielle et apparentée au corps et à la mort. Dans l'*Apocolokyntose*, Sénèque tourne en dérision l'idée d'âme matérielle, comme on le voit dans son récit des derniers mots de Claude et de sa mort. On trouve des parallèles dans le *Satiricon*. Ainsi la discussion de Trimalchion des « vapeurs » intérieures mortelles ou *anathymiasis* (*Sat.*, 47.6) parodie-t-elle le concept stoïcien de la nature matérielle de l'âme. Dans le chapitre 6, l'usurpation par Trimalchion du nom de Mécène (*Sat.* 71.12 [épitaphe de Trimalchion] : C. Pompeius Trimalchio

Maecenatius) est l'occasion d'étudier la façon dont le style littéraire de Mécène est présenté de manière critique par Sénèque dans la lettre 114, écrite après le retrait du philosophe de la cour de Néron en 62. En réponse à Lucilius qui demande pourquoi le style se corrompt à certaines époques, Sénèque dit que le style est en rapport avec les mœurs et porte l'empreinte du relâchement moral. L'exemple de Mécène le prouve, lui dont la manière de vivre n'était pas en accord avec le pouvoir impérial. Sénèque examine encore les liens entre la politique, la langue et l'âme, mais il va au-delà de l'expression orale pour montrer que la langue écrite peut aussi révéler l'*animus*. Pour finir, les autres moyens que Sénèque et Pétrone ont développés pour mettre en lumière l'âme et ses vertus sont envisagés. Il est question de la physiognomonie, l'idée que l'âme et la condition morale d'une personne peuvent être révélées par son apparence physique. L'exemple des affranchis de Pétrone est éclairant. Le fait que ces personnages sont à la recherche de l'argent comme un moyen de faire montre de leur statut social est en général interprété comme un signe montrant que ces affranchis doivent être vus comme des gens irrémédiablement confinés dans un rang de bas étage. En réalité, l'argent joue un rôle plus complexe pour les affranchis, lesquels prétendent que c'est un signe de leur *uirtus*, de leur *fides* et leur *frugalitas*. Le lien entre l'argent et la vertu se retrouve chez Sénèque lorsqu'il prétend, à la fin du *De uita beata*, que le *sapiens* préférera la richesse parce qu'elle lui donne une occasion plus favorable de manifester son *animus* et ses vertus. C'est une façon de comprendre la position apparemment contradictoire face aux richesses adoptée par le philosophe dans ce traité. Un dernier élément est tiré de la théorie exposée par Sénèque dans le *De beneficiis* sur la signification sociale de la circulation de l'argent et de l'échange de faveurs. Pétrone et Tacite critiquent cette position du philosophe. Bibliographie. *Index nominum et rerum*. Bruno ROCHETTE

Yvan NADEAU, *A Commentary on the Sixth Satire of Juvenal*. Bruxelles, Latomus, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 473 p. (COLLECTION LATOMUS, 329). Prix : 68 €. ISBN 978-2-87031-270-4.

Plus de six-cent-soixante vers : la VI^e satire de Juvénal, qui constitue en soi un livre complet, fut le sujet d'une thèse de doctorat rédigée il y a plus de quarante ans puis retravaillée, amplifiée et actualisée. Si le but du présent ouvrage est multiple, son auteur met notamment en exergue sa quête du personnage même de Juvénal, dont on ne sait quasiment rien. Horace comme auteur satirique (repris dans la conclusion, p. 332 sq.), joue également un rôle dans cette quête. En outre, l'importance de la poésie élégiaque et son interprétation par Juvénal constituent un autre « fil rouge » de ce commentaire ; déjà bien amorcée avant la publication que D. Nardo consacra au même sujet (1973), cette source d'inspiration de Juvénal est appréciée différemment par les deux chercheurs : c'est que la littérature classique est tellement riche qu'on peut l'interpréter en sens divers. Les nombreuses interrogations que pose le texte mènent dès lors à la rédaction d'un commentaire très développé (p. 17-331) bien lisible car les vers qui bénéficient d'une exégèse sont imprimés au fur et à mesure de la lecture de la satire dans son entier. La littérature de Juvénal s'explique en grande partie par la littérature d'autres auteurs latins : certes, les poètes constituent un

Giovanni ZAGO, *Sapienza filosofica e cultura materiale. Posidonio e le altre fonti dell'Epistola 90 di Seneca*. Bologne, Il Mulino, 2012. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, 360 p. (ISTITUTO ITALIANO DI SCIENZE UMANE. STUDI). Prix : 29 €. ISBN 978-88-15-15042-4.

La lettre 90 est sans aucun doute un des textes sénéquiens les plus connus et les plus discutés, non seulement par les philologues classiques, mais aussi par les historiens de la pensée politique. Dans ce texte, qui est l'un des rares exemples romains de philosophie politique digne de ce nom, Sénèque polémique contre les doctrines du grand polymathe que fut Posidonios d'Apamée sur les premiers temps de la vie des hommes, sur les origines de la vie politique et de la culture matérielle et sur la relation entre sagesse philosophique et découverte des techniques. Pour Posidonios, la véritable sagesse, c'est-à-dire la sagesse philosophique, s'est manifestée dès les premiers temps du genre humain, en plusieurs endroits du monde (pas seulement chez les Grecs, mais aussi chez les barbares) et a opéré de façon constante, depuis les débuts et durant tout le développement historique qui suivit, comme force civilisatrice. Bien qu'il admire le penseur syrien et le compte parmi les plus grands philosophes, Sénèque cherche à réfuter la *Kulturentstehungslehre* de Posidonios, que cette étude tente de replacer dans le contexte de la pensée grecque. D'après lui, la véritable sagesse n'a pas existé dans la préhistoire et on ne peut établir aucune relation entre la sagesse philosophique et l'origine de la culture matérielle. À la polémique contre Posidonios, Sénèque adjoint une condamnation sans appel de la Rome julio-claudienne, où triomphent le luxe et les techniques. Bien que la lettre 90 ait donné lieu à de multiples études, plusieurs questions fondamentales restent toujours sans réponse satisfaisante : 1) Quelle est l'importance de l'influence de Posidonios sur la lettre 90 ? Quels sont les passages du texte de Sénèque qui peuvent être utilisés pour reconstituer la pensée posidonienne et être insérés dans une édition des *testimonia et fragmenta* de Posidonios ? 2) Quelles sont les sources, quel est le sens et quelle est la fortune de la doctrine de Posidonios relative à l'origine de la civilisation ? Quel est le rapport entre cette doctrine et le stoïcisme préposidonien ? 3) Quel est l'écrit de Posidonios que vise la lettre 90 et quels sont ses destinataires privilégiés ? 4) Quelles sont les matrices philosophiques et littéraires de la polémique sénéquienne contre Posidonios ? Pour apporter des éclaircissements sur ces différents points, l'étude est conduite en six chapitres. Les quatre premiers consacrent à la lettre 90 une analyse minutieuse, séquence par séquence. Le cinquième détermine quels sont les passages de la lettre qui contiennent des matériaux posidoniens, le sixième, enfin, étudie le point de vue de Sénèque à propos des premiers temps de l'humanité. La lettre 90 commence par des *laudes philosophiae*, un vibrant éloge de la philosophie (§ 1-3), qui trouve un écho dans la partie conclusive. Ces propos sont certes d'inspiration stoïcienne, mais on ne peut y identifier aucun élément comme véritablement posidonien. La seule source que l'on puisse reconnaître de façon assurée est l'*Hortensius* de Cicéron. Viennent ensuite les § 4-7, le règne des sages, l'âge d'or selon Posidonios. Dans ce passage de la lettre, Sénèque paraphrase ou traduit sa source grecque, mais il emprunte aussi à Virgile. La phrase *illo ergo saeculo quod aureum perhibent penes sapientes fuisse regnum Posidonius iudicat* semble être une traduction du grec de Posidonios. Sénèque a sans doute aussi en tête les vers 313-327 du livre VIII de l'*Énéide*, où Évangre évoque l'âge d'or. Le stoïcien a certainement voulu souligner l'analogie entre la doctrine

posidonienne et la représentation virgilienne de la venue de Saturne dans le Latium. Les § 6-7 ont trait à l'origine des lois. Vient ensuite l'évocation de la naissance des techniques, l'architecture, la ferronnerie, la métallurgie (§ 11-13), la filature et l'art du tissage (§ 20), l'agriculture (§ 21), la panification (§ 22-23). Sénèque explique que le processus de panification aurait été découvert par analogie avec celui de la digestion. Ce rapprochement se trouve aussi dans le *De natura hominis* du moine byzantin Mélétiüs (PG, 64, 1124), d'après la même source médicale perdue que celle utilisée par Posidonios. Les éditeurs modernes de Posidonios (Edelstein-Kidd [1989] ; Theiler [1982]) considèrent comme fragments posidoniens les § 5-13, 20-25, 30-32 (Edelstein-Kidd) et 1-16, 20-41, 44-46 (Theiler). Zago retient les § 3b-7a (*haec docuit... tecta moliri*), 11a (*in illo... iudicat*), 12-13a (*in hoc quoque... coeperint*), 20-25a (*incredibilest... sordidioribus ministris dedit*), 30-32, à quoi il faut ajouter la mention, au § 24, de la *recta ratio*, la « raison éclairée ». Et Sénèque ? La plupart des érudits pensent que, dans sa réponse à Posidonios, Sénèque a utilisé des conceptions stoïciennes orthodoxes. L'analyse montre que la fusion d'éléments stoïciens, épicuriens, cyniques, de réminiscences poétiques, de *topoi* moraux et de références à la réalité contemporaine qui caractérise les passages sénéquiens de la lettre 90 n'ont d'autre source que Sénèque lui-même. Trois appendices : Alexandre d'Aphrodisie, *De fato*, 28, Galien, *Quod animi mores*, 11, P. 76, 1-6 M., le texte de la lettre 90 (texte de Reynolds avec des corrections de Zago). Cette étude érudite de doxographie et de *Quellenforschung* tente, selon un schéma sans doute un peu désuet, mais toujours éclairant, de « rendre à César ce qui est à César ». Elle montre finalement l'originalité de Sénèque dans un vaste ensemble de textes où l'on trouve Cicéron, Philodème, Strabon, L. Annaeus Cornutus, Galien, Alexandre d'Aphrodisie, Diogène Laërce, et bien d'autres noms. L'ouvrage aurait certainement été du goût de Hermann Diels. Bibliographie, *index locorum*, index analytique. Bruno ROCHETTE

Christopher STAR, *The Empire of the Self. Self-Command and Political Speech in Seneca and Petronius*. Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VII-302 p. Prix : 34 £. ISBN 978-1-4214-0674-9.

Cet ouvrage s'inscrit dans un courant de recherche à la mode, illustré récemment par le volume collectif édité par S. Bartsch et D. Wray, *Seneca and the Self* (Cambridge, 2009). Parmi les nombreux points communs entre Sénèque et Pétrone, il en est un qui a sans doute moins retenu l'attention que les autres : les deux auteurs abordent la question de la construction de soi et de l'individualité dans un monde en pleine mutation. Bien que l'on ait longtemps considéré Sénèque et Pétrone comme deux personnalités antithétiques – le stoïcisme rigide du premier opposé à l'immoralité chaotique du second, l'engagement littéraire, culturel, politique et intellectuel entre eux est plus complexe qu'on ne le pense généralement. Il s'agit d'abord de déconstruire l'image traditionnelle que l'on se fait de ces deux écrivains pour percevoir que les liens qui les rapprochent sont plus profonds que les différences qui les séparent. Le thème très large de l'individualité est abordé selon différents points de vue en six chapitres, qui comportent de nombreuses analyses de passages particuliers. L'ouvrage est divisé en deux parties. Après l'introduction, la première section

demeurant) sans avoir regardé l'éventuelle donnée germanique des dénominations. En dehors même des identifications et des identités régionales, ce travail trop rapide conduit à des remarques saugrenues, comme par exemple les considérations sur un Publicius (n° 89), détenteur d'un gentilice jugé italien, mais qui toutefois ne serait « kein gebürtiger Italiker mehr » en raison de la date de l'épithaphe au III^e siècle : le caractère très particulier de ce gentilice remontant généralement à l'affranchissement plusieurs générations plus tôt d'un esclave public, quelle que soit la région de l'empire, a manifestement échappé à l'auteur (et à Kakoschke d'ailleurs aussi), confondant – comme trop souvent – nom latin au niveau linguistique et nom italien au niveau géographique. Au total donc un exemple frappant d'une recherche de nos jours assez répandue qui, par commodité, se contente d'un usage sans réflexion ni critique d'une base de données avec renvoi à des exemples aléatoires. – Avec cet ouvrage, nous disposons d'un catalogue épigraphique intéressant et original dans sa conception, mais dont l'exploitation reste bien en deçà des possibilités offertes.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

André TCHERNIA, *Les Romains et le commerce*. Naples, Centre Jean Bérard, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 440 p. (ÉTUDES, 8). Prix : 30 €. ISBN 978-2-918987-06-5.

André Tchernia gehört zu den Pionieren einer modernen Wirtschaftsgeschichte der römischen Welt. Sein großes Verdienst besteht v.a. in der Einbeziehung des Befundes an Amphoren in die Analyse von Handelsbeziehungen, worüber seine Monographie über Weinbau und –handel in Italien beredtes Zeugnis ablegt (André Tchernia, *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'histoire économique d'après les amphores* Roma, 1986). Um so erfreulicher ist es, daß mit der hier anzuzeigenden Publikation seiner Kleinen Schriften zum Handel in der römischen Antike dieselben an einer Stelle zugänglich und durch Nachträge aktualisiert sind sowie durch Indizes vorbildlich erschlossen werden. Einzelne Beiträge von André Tchernia bedürfen hier keiner eingehenderen Würdigung. Die in dem Sammelband zu findenden Artikel thematisieren den Weinhandel, die *lex Claudia de nave senatorum*, die Krise des Jahres 33, Art und Umfang der stadtrömischen Lebensmittelversorgung, den Handel zwischen der römischen Welt und Indien und die Konkurrenz zwischen Italien und den Provinzen. Freilich handelt es sich bei diesen kleinen Schriften um besondere, werden hier doch nicht nur einzelne Beiträge aus der Feder des Verfassers versammelt. Vielmehr hat Tchernia einen langen einleitenden Essay verfaßt, in dem er seine Positionen zum Handel der Römer darlegt (S. 9-172). Wie er selbst ausführt, bilden die im zweiten Teil des Bandes versammelten einzelnen Artikel Erläuterungen bzw. gleichsam lange Fußnoten zu diesem Essay (S. 5). Seinem Gegenstand nähert sich Tchernia nach einer Einleitung, in der er unter anderem auch in der antiken Literatur zu findende Wertungen des Handels thematisiert (S. 9-17), dann in fünf Kapiteln. Das erste derselben ist den Grundeigentümern und den Händlern gewidmet und nimmt seinen Ausgang von der v.a. in der primitivistischen Forschung immer wieder geäußerten Einlassung, Grundeigentum und seine Bewirtschaftung seien ehrenhaft, Handel hingegen nicht. Dabei gewichtet Tchernia freilich die Dinge ein wenig anders, indem er eine fundamentale Dichotomie zwischen Landeigentümern, die ihre Pro-

dukte auf dem Markt monetarisieren und auch in die gewerbliche Produktion sowie Dienstleistungen investieren, und denjenigen Personen konstatiert, die sich dem Fernhandel verschrieben haben. Letzterer würde zwar auch von Sklaven des erstgenannten Personenkreises betrieben, aber eben ohne Involvierung der Eigentümer selbst (S. 19-55). Das zweite Kapitel hat mit einer gewissen Folgerichtigkeit das Vermögen von Händlern zum Gegenstand, genauer das Vermögen eines Personenkreises, den Tchernia in Anlehnung an die Arbeiten von Jean Andreau als Geschäftemacher (*affairiste*) bezeichnet, mithin Individuen, die Reichtum auch durch Handel erwerben, sich aber nach seinem Erwerb wie die Oberschicht verhalten und ein Leben als Grundeigentümer führen (S. 59-60). Sein Thema verfolgt Tchernia dann, indem er Personen näher in den Blick nimmt, die sich dem Handel zwischen Puteoli und dem Roten Meer widmeten, um sich dann denen zuzuwenden, die auf der Grundlage der Aufschriften auf Amphoren aus der Baetica erkennbar werden. Ferner haben die *Barbii* aus Aquileia hier ebenso ihren Platz wie die *Secundinii* aus Igel. Tchernia kommt aufgrund seiner Analyse hier zu dem Schluß, daß sich je nach Typus des Handels der Typus des Händlers und die Organisation des Handels fundamental unterscheiden, wobei die Geschäftemacher, die sich auch noch auf dem Gebiet der Staatspacht betätigen, gleichsam die soziale Spitze des Handels bilden. Darüber hinaus wird der Unterschied zum frühneuzeitlichen Handel und damit zu den diesbezüglichen Ergebnissen Braudels stark betont (S. 57-99). Im dritten Kapitel äußert sich Tchernia zu der momentan in der einschlägigen Forschung intensiver diskutierten Frage des Marktes bzw. genauer derjenigen der Existenz integrierter Märkte. Dabei wendet er sich sowohl gegen die primitivistische Position von Moses I. Finley wie auch gegen die von Peter Temin formulierte, um sich dann auf der Grundlage einer Arbeit von Hans-Joachim Drexhage Preisvariationen, die eher gegen die Existenz eines integrierten Marktes im Imperium Romanum sprechen, und der erkennbaren Distribution von Amphoren und Keramik zu widmen. Auf der Grundlage einer Analyse derselben am Beispiel von Wein und Öl kommt er auch und gerade im Vergleich mit den Bedingungen der Frühen Neuzeit zu dem Schluß, daß man das Imperium keineswegs als einen integrierten Markt betrachten kann (S. 101-131). Hieran anschließend steht die Rolle des Staates im Mittelpunkt des Interesses, der durch seine Aktivitäten auf dem Gebiet der Versorgung des Militärs und der Stadt Rom gleichzeitig Handelsbeziehungen etabliert, die Tchernia als „commerce imbriqué“ definiert (S. 133-155). Das letzte Kapitel thematisiert die Bedürfnisbefriedigung durch den Handel sowie seine unterschiedlichen Konjunkturen. Im Rahmen der Diskussion um die Frage, ob der Motor des Handels in der römischen Antike die Bedürfnisbefriedigung oder die Kreation von Märkten ist, wird auch die Bedeutung der Konkurrenz unter Händlern behandelt, die Tchernia als deutlich verschieden von der modernen Konkurrenz betrachtet (S. 157-172). Alles in allem ist es André Tchernia zu danken, daß er mit dem hier anzuzeigenden Band, der in der besten Tradition frankophoner strukturgeschichtlicher Historiographie steht, zentrale Aufsätze an einem Publikationsort zugänglich macht und gleichzeitig mit dem vorangestellten Essay die Quintessenz seiner über Jahrzehnte erarbeiteten Forschungspositionen vorlegt. Ohne jeden Zweifel bildet der Band einen wichtigen Beitrag zu den aktuell in der Forschung diskutierten zentralen Fragen der römischen

Wirtschaftsgeschichte. Die Lektüre des einleitenden Essays und der versammelten Kleinen Schriften stellt einen großen Gewinn dar. Kai RUFFING

Paul J. DU PLESSIS, *Letting and Hiring in Roman Legal Thought: 27 BCE-284 CE*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XV-213 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 340). Prix : 101 €. ISBN 978-90-04-21959-5.

Over the past few decades, Roman legal historians have devoted considerable attention to the subject of letting and hiring (*locatio conductio*) and the liabilities of all parties involved. In this book, Du Plessis aims at analyzing classical legal thought on a wide variety of contracts considered to be part of the *locatio conductio*. The introduction (p. 1-8) claims that these contracts can only properly be discussed from a “contextualizing” approach, i.e. by considering Roman law not as an abstract intellectual exercise, but as a reflection of the socio-economic organization of society which can only be understood by confronting legal and non-legal sources. The following chapters however clearly focus on Roman law and the attention devoted to papyri, monumental epigraphy, writing tablets etc. is somehow disappointing. Economic historians would prefer more in-depth analysis of particular features of the law of letting and hiring and their consequences for the organization of the economy. For instance, the fact that consent need not be given in person allows many interesting approaches to the question of agency, but are probably considered beyond the scope of the book. Historians hoping to find a discussion of *locatio conductio* in which all available evidence is integrated and contracts are considered genuine expressions of social and economic interaction will find more food for thought in the works of Aubert and Kehoe. Within the Romanistic tradition however, Du Plessis’ book is an excellent starting point for the manifold intricacies of *locatio conductio*. The survey of previous contributions (p. 2-5), the discussion of the historical development of the contract and the available actions to all parties in the first chapter (p. 9-52) in particular are very helpful. Much attention is given to the gradual development and definitions of liability and risk in legal thought. – The second chapter examines the large variety of contracts in which services (*operae*) are hired. Du Plessis presents case studies from several economic sectors grouped into different categories, such as the transformation of property (e.g. tailoring, manufacturing, construction), movement of property (transport by land and water), *artes liberales* (e.g. doctors and architects), less respectful occupations (scribing, acting, combat) and letting and hiring within the Roman family (freedmen and slaves). Du Plessis makes many interesting observations on labor relationships and the question of liability of the various economic actors (principals, agents and customers). At the same time, the analysis leaves much to be desired. A discussion of the legal organization of apprenticeship for instance would have benefitted from the inclusion of papyrological evidence (cf. Bergamasco, M., *Le didaskalikai nella ricerca attuale, Aegyptus*, 75, 1995, p. 95-167). Agency contracts are a major constituent of the Roman labor market and may have required more detailed analysis (see e.g. Garnsey, P., *Independent freedmen and the economy of Roman Italy under the Principate*, *Klio*, 63(2), 1981, p. 359-371 and López Barja de Quiroga, P., *La dependencia económica de los libertos en el Alto Imperio Romano*,

des *tabulae ansatae* envisagées par M. Mayer pour un possible *mithraeum* espagnol. La plupart des autres communications concernent un site précis, comme Cupra Marittima, Monterinaldo, Trebula Mutuesca, Vintimille, Vicarello, Breno, Sauze d'Oulx... avec à chaque fois une documentation originale et révisée, de lecture et de commentaire souvent délicats. – Souhaitons que ces rencontres puissent se poursuivre et que la richesse de ces sources méconnues soit à l'avenir toujours davantage exploitée. Mais combien est-il dommage de publier ce genre d'ouvrage sans compiler d'index ?

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Papyri Vergilianaee. L'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione Virgiliana (I-VI d.C.)*. Liège, Presses universitaires, 2013. 1 vol. 23,5 x 33 cm, 339 p., 8 pl. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA). Prix : 50 €. ISBN 978-2-87562-014-9.

Dans ce volume, le premier de la collection thématique « Papyrologica Leodiensia » de l'université de Liège, Maria Chiara Scappaticcio rassemble la documentation de nature papyrologique sur les œuvres de Virgile. Après avoir effectué une collation dans une vingtaine de collections différentes et remis en cause le statut virgilien de certaines tablettes de Vindolanda, elle obtient un corpus de trente-cinq documents portant des extraits de l'*Énéide*, des *Bucoliques* ou des *Géorgiques*, comprenant également des *ostraka*, parchemins et tablettes de bois. Ceux-ci représentent une remarquable palette de types (papyrus bilingues, extraits d'éditions ou d'anthologies, extraits de traités grammaticaux, exercices d'écriture...), d'époques (du I^{er} au VI^e siècle ap. J.-C.) et de provenances géographiques (de la Palestine aux confins de l'Écosse) ; ils témoignent de la richesse de la tradition de l'œuvre du poète de Mantoue, comparable à celle d'Homère, de sa diversité d'utilisation et de sa large diffusion dans tout l'Empire. En outre, par son contenu et par sa démarche, l'ouvrage se situe à la croisée de nombreuses disciplines et tendances actuelles : confrontation des témoins papyrologiques et manuscrits des grands auteurs latins, recherches sur le bilinguisme, variations de la langue et de l'écriture, histoire de l'enseignement de la littérature latine, en particulier dans la *Pars Orientis* ; la recension des papyrus dans les éditions des œuvres de Virgile est elle-même relativement récente. Dans l'esprit interdisciplinaire de la collection, M. Ch. Scappaticcio met ainsi à la disposition du papyrologue, du philologue, du linguiste, du paléographe ou de l'historien, un ouvrage qui affiche par son seul programme toutes les raisons de susciter leur intérêt. La première partie expose les difficultés soulevées par la nature de certaines pièces et les principes de la présentation des documents collectés. Une attention toute particulière a été accordée au traitement des lacunes, des variantes linguistiques et orthographiques et des signes diacritiques, révélés par un examen direct et attentif à l'aide de techniques modernes, lorsque cela a été possible. La seconde partie est quant à elle consacrée à l'analyse critique de chaque document sous forme de notices critiques détaillées comprenant plusieurs rubriques systématiques : outre les catégories descriptives attendues (contenu, numéro d'inventaire, datation probable, provenance, lieu de conservation, éditions précédentes, tables et reproductions, examen direct ou indirect), on y trouvera un commentaire bibliologique et codicologique sur l'aspect extérieur du

document (« Forma »), un commentaire sur l'écriture en lien avec la datation (« Scrittura e Datazione »), un commentaire sur les signes diacritiques et de ponctuation (« Interpunzione e Segni »), et enfin un commentaire d'ordre linguistique et textuel discutant les lectures offertes par le document en confrontation avec celles des manuscrits de Virgile (« Linguistica e Tradizione testuale »). La troisième partie de l'ouvrage contient l'édition proprement dite des trente-cinq documents accompagnés du texte de l'édition de Mario Geymonat (*P. Vergili Maronis opera*, Rome, 2008²) et d'un appareil critique très explicite, reprenant les leçons des papyrus, des manuscrits et les conjectures modernes. La quatrième et dernière section réunit une série de notes supplémentaires sur quelques documents du corpus. Le volume s'achève sur une conclusion d'une simple page. Suivent encore une table de correspondances, une abondante bibliographie, plusieurs index thématiques et quelques reproductions en couleurs. L'auteur livre un travail minutieux et de qualité faisant la preuve de ses compétences dans les différentes disciplines qu'elle exploite. On ne pourra toutefois s'empêcher de regretter qu'elle se soit cantonnée au niveau du particulier et qu'elle ne fournisse pas exactement les moyens de ses ambitions. Si le papyrologue trouvera ici bon nombre de remarques pertinentes pour l'édition des documents concernés, le philologue ou l'historien de la littérature ancienne, curieux de savoir si les papyrus apportent des leçons intéressantes et permettent de porter un regard spécifique sur la diffusion de l'œuvre de Virgile, sera rapidement déçu de lire que ce que le sous-titre annonce comme « l'apport de la papyrologie à l'histoire de la tradition de Virgile » ne sera qu'un réexamen critique de l'ensemble de la documentation papyrologique sur les œuvres du poète : il devra donc parcourir les trente-cinq rubriques individuelles pour trouver les réponses aux questions qu'il se pose. Il eût été utile de proposer des réflexions ou balises synthétiques, même prudentes et partielles, à partir des différents axes de l'analyse et de ce qui rassemble les différents documents, afin de mieux orienter le lecteur dans une consultation parfois fastidieuse, qui en l'état reproduit d'une certaine manière l'éclatement de la documentation papyrologique. L'ouvrage n'en demeure pas moins une main tendue aux autres disciplines. Benoît SANS

Fabrice DELRIEUX, *Les monnaies du Fonds Louis Robert (Académie des Inscriptions et Belles Lettres)*. Paris, AIBL (Diff. De Boccard), 2011. 1 vol. 22 x 28 cm, 343 p., 93 pl., 53 cartes. (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, 45). ISBN 978-2-87754-270-8.

Voici le catalogue des monnaies faisant partie du Fonds Louis Robert, donné à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1998 par Jeanne Robert et actuellement conservé au Palais de l'Institut, à Paris. La publication en avait été confiée à Fr. de Callatay, qui a choisi deux collaborateurs, F. Delrieux, pour la rédaction du texte, et Th. Faucher, pour la photographie des monnaies. 1 048 monnaies, incluant 45 non identifiées et 7 fausses, sont présentées dans un ordre géographique et chronologique, avec des notices détaillées et de très bonnes photographies. Il s'agit en majorité de monnaies en bronze, grecques et surtout romaines, frappées entre la fin du V^e s. av. J.-C. et la fin du III^e s. ap. J.-C., pour la plus grande partie en Carie et dans le sud-ouest de l'Asie Mineure. L'intérêt particulier de cette collection, progressivement

solutions qu'on lui donne le plus souvent, L. Odrobina juge celles-ci sommaires et superficielles. Elles sont inspirées selon lui par l'état des esprits après la Seconde Guerre mondiale et le drame du génocide perpétré par les nazis, et elles pèchent ainsi par anachronisme. – L'auteur estime donc, dans sa conclusion, qu'il semble légitime de conjecturer une origine juive de la loi. En effet, écrit-il, la « mentalité et les méthodes » de celle-ci « sont très proches de celles du rabbinisme, alors qu'elles sont [...] étrangères à celles du christianisme ». Si bien que l'on pourrait y voir une restauration par le droit romain de l'autorité et de la pratique des rabbins. Enfin, fait remarquer l'auteur, lors de la publication de la loi, la situation politique et militaire excluait une mesure vexatoire envers les juifs, si minime fût-elle, de la part du législateur. On peut donc supposer l'existence d'un « groupe de pression » juif. Théodose, en effet, se préparant à entrer en campagne contre l'usurpateur Maxime, avait besoin de tous les appuis. Et son adversaire, qui occupait l'Italie, avait pris la précaution de faire reconstruire une synagogue romaine incendiée par les chrétiens. – L. Odrobina reste prudent en concluant. C'est l'un des mérites de son étude. Sans forcer le ton, il présente une série de dossiers d'un réel intérêt pour la solution du problème qu'il a posé. Il montre, en même temps, qu'on ne doit pas céder à la tentation simpliste de replacer les événements du IV^e siècle dans une perspective qui est celle du XX^e.

Hervé SAVON

Nicole HECQUET-NOTI, *Avit de Vienne. Éloge consolatoire de la chasteté (Sur la virginité)*. Introduction, texte critique, traduction, notes et index par N.H.-N. Paris, Le Cerf, 2011. 1 vol. 12,5 x 19,5 cm, 245 p. (SOURCES CHRÉTIENNES, 546). Prix : 25 €. ISBN 978-2-204-09751-2.

Dans la tradition manuscrite, ce texte est présenté comme le sixième livre des *Carmina de spiritalis historiae gestis* – l'*Histoire spirituelle* – une épopée biblique achevée par Avit de Vienne en 507. En fait, il s'agit d'un poème indépendant, dédié par Avit à sa sœur Fuscina, vierge consacrée qui avait été mise au couvent dès son enfance. C'est après coup seulement que ce poème a été rattaché arbitrairement à l'*Histoire spirituelle*. Avant le présent volume des *Sources chrétiennes*, on le lisait dans l'édition publiée par R. Peiper en 1883, dans les *Monumenta Germaniae Historica*. C'est un nouveau texte critique que nous offre Nicole Hecquet-Noti, complétant ainsi l'édition et la traduction de l'*Histoire spirituelle* d'Avit qu'elle a déjà donnée dans les *Sources chrétiennes*. Conformément aux principes de la collection, le volume s'ouvre par une ample introduction. N. Hecquet-Noti replace ce poème dans la longue suite de traités sur la virginité écrits dans les premiers siècles de l'Église, à partir de Méthode d'Olympe chez les Pères grecs et de Tertullien chez les latins. Ce sont naturellement ces derniers qui influencent directement Avit, ignorant en grec. N. Hecquet-Noti présente rapidement le *De habitu uirginum* de Cyprien, le corpus des traités sur la virginité composés par Ambroise, le *De sancta uirginitate* d'Augustin et les lettres de Jérôme. S'y ajoute, pour la littérature hagiographique, la vie d'Eugénie. L'auteur montre ensuite ce qu'était, au VI^e siècle, la place de la vierge consacrée dans la société. Elle note une différence majeure avec l'époque d'Ambroise et de Jérôme, où le choix de la condition virginale était alors essentiellement personnel et mettait

souvent celle qui s'engageait ainsi en conflit avec sa famille, encore imbue des valeurs traditionnelles. Au VI^e siècle, en revanche, chaque *gens* de l'aristocratie s'enorgueillissait des vierges sacrées qu'elle comptait parmi ses membres. Le sort de Fuscina, consacrée dès sa naissance et mise au couvent dans ses jeunes années, illustre ce nouvel état d'esprit. N. Hecquet-Noti analyse ensuite les modèles d'ascétisme présentés à Fuscina. Ce sont d'abord quatre figures féminines, incarnant les différents aspects de la vocation virginale : Marie, « quintessence spirituelle de l'idéal de la *mater/uirgo* », Debora, qui est à la fois l'exemple de la *uidua* et l'archétype du *miles Christi*, entendu au sens littéral, puisqu'elle prend les armes contre les infidèles, Eugénie, la *uirgo* travestie en homme, modèle de la vertu virile de *constantia*, Suzanne enfin, la jeune femme chaste qui triomphe des vieillards libidineux. Mais les modèles proposés à Fuscina ne sont pas uniquement féminins. Deux personnages masculins s'y adjoignent : Joseph, chaste comme Eugénie, et injustement dénoncé comme elle, et Daniel, associé au combat de Suzanne. N. Hecquet-Noti souligne que les vertus que l'on attend alors des vierges sacrées sont des vertus guerrières et viriles. La cinquième partie de l'introduction concerne la place de l'*Éloge consolatoire de la chasteté* dans l'œuvre poétique d'Avit, notamment son rapport avec l'*Histoire spirituelle* dont elle constituerait, selon les manuscrits, le livre VI. La comparaison entre le prologue de l'*Histoire spirituelle* et celui de l'*Éloge consolatoire* permet à N. Hecquet-Noti de souligner ce qui oppose les deux œuvres. La première est objective, elle se fonde sur l'Écriture Sainte ; la seconde touche beaucoup plus au domaine privé : elle est le fruit d'une *secreta meditatio* qui enveloppe dans une perspective très personnelle « la piété de nos parents communs et des vierges de notre famille » comme l'écrit Avit dans son *Éloge consolatoire*. Cette galerie de portraits que N. Hecquet-Noti passe en revue est en même temps le tableau d'une époque. Après avoir présenté son contenu familial, l'auteur s'attache à définir la « nature » du poème. D'après le titre qu'Avit lui donne dans son prologue, ce poème est à la fois un éloge et une consolation. Le plan détaillé qu'en propose N. Hecquet-Noti montre qu'il s'agit bien d'un éloge. C'est, en même temps, une *consolatio*, de tonalité très affective. Mais il ne s'agit pas d'une consolation « à la troisième personne », évoquant un être cher disparu et visant à soulager la peine que cause son absence. Il s'agit ici d'une consolation à la deuxième personne : Avit s'applique à aider sa sœur en l'encourageant à partager les épreuves que comporte son état. Un autre terme qu'utilise Ambroise pour désigner son *Éloge consolatoire* est moins facile à interpréter. Alors qu'il emploie très normalement *libellus* pour désigner chacun des livres de son *Histoire spirituelle*, il qualifie d'*epigramma* sa *Laus consolatoria*, tandis que son frère aurait préféré parler d'un *liber*. N. Hecquet-Noti montre que ce qui est en cause, ce n'est pas la dimension du poème, mais son caractère familial et personnel qui lui donne moins d'importance qu'à une œuvre d'inspiration biblique. L'auteur rappelle alors le sens très différent que prend *epigramma* chez Isidore, justement à propos du poème d'Avit. Le mot serait l'équivalent de *titulus* et pourrait désigner soit simplement la dédicace à Fuscina, soit les dix premiers vers, qui indiquent le sujet de l'opuscule. – Cette section sur la « nature du poème » se termine par des remarques sur son style, où l'on retrouve les caractéristiques de la langue littéraire de l'époque, et sur sa métrique, fort correcte. La publication du poème fait l'objet de la septième partie de l'introduction. Ici l'auteur hésite entre deux hypothèses. Selon la première, une

rédaction initiale de l'œuvre aurait marqué la prise de voile de Fuscina et daterait de 485. Avit aurait ensuite étoffé son texte en lui donnant un caractère plus général et l'aurait publié un peu après l'*Histoire spirituelle*, que l'on date de 507. Mais, comme le poème ne fait aucune allusion à des circonstances particulières qui auraient accompagné sa composition, N. Hecquet-Noti suppose plutôt qu'Avit a voulu « écrire un poème de circonstance, comme un jeu littéraire », en prenant pour thème la vie cloîtrée de sa sœur. Après cette analyse dense et précise du contenu, de la forme et du genre du poème, il restait à en inventorier brièvement les sources et à en rappeler la réception. Il y a d'abord la source par excellence, la Bible. N. Hecquet-Noti a déjà longuement évoqué les *exempla* tirés de l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament a notamment fourni à Avit des paraboles. Chez Paul, il a trouvé la thèse de la supériorité de la virginité consacrée sur le mariage, idée fondamentale du poème. Quittant la Bible, N. Hecquet-Noti a raison de parler de « modèles poétiques » plutôt que de sources. Il y a d'abord la poésie classique. Avit en est imbu. L'utilisation du langage poétique virgilien est pour lui de rigueur. L'auteur en donne plusieurs exemples et fait observer que ce virgilianisme de base s'accompagne de réminiscences d'autres poètes, comme Ovide, et, pour la topique, Lucrèce, Lucain ou Juvénal. Le plus récent des grands classiques, Claudien, est amplement utilisé en dépit de la disparité des contextes. Les auteurs chrétiens ne sont pas ignorés. Avec Sidoine Apollinaire, Avit entretient un « véritable dialogue littéraire ». Au vers 372 de l'*Éloge consolatoire*, il cite Prudence pour sa *Psychomachie*, et il connaît plusieurs de ses autres œuvres. Les épigrammes funéraires enfin ont fourni leur lot de formules. – L'accueil fait à l'*Éloge consolatoire* a été considérable. N. Hecquet-Noti en voit la cause dans l'emploi novateur de la poésie pour traiter un sujet réservé jusque-là à la prose. Elle relève un certain nombre de souvenirs du poème d'Avit chez Venance Fortunat. Le Moyen Âge ne rentre pas dans le cadre de ce volume, mais l'abondance des manuscrits est l'indice incontestable du succès durable de l'*Éloge consolatoire*. Pour la tradition manuscrite, N. Hecquet-Noti renvoie aux analyses qu'elle a données dans son édition de l'*Histoire Spirituelle* d'Avit (*Sources chrétiennes*, 444, 492). Elle rappelle que, parmi les principaux témoins de l'*Histoire Spirituelle*, un seul, le *Laudunensis* 279, saec. IX in., ne transmet pas la *Consolatoria castitatis laus*, ce qui s'explique par le fait que ce manuscrit ne contient que des œuvres concernant l'Ancien Testament. N. Hecquet-Noti a utilisé pour la présente édition deux témoins dont elle n'a pu se servir pour l'*Histoire spirituelle* : le *Caroliuillensis* 097, s. XII fin., et le *Gratianopolis* 264, saec. XII. L'un et l'autre appartiennent au groupe des manuscrits *gallicani*. Comme pour l'*Histoire spirituelle*, N. Hecquet-Noti a établi son texte en faisant appel aux plus anciens manuscrits des différentes familles : le *Leidensis* Voss. Q 86, saec. IX (L), le *Vaticanus Reginae* 2078, saec. IX (R), et le *Sangallensis* 197, saec. IX (G). Le troisième de ces manuscrits est complété par le *Sangallensis* 198, saec. X (g), pour les vers 96-401. En appendice, deux textes plus brefs viennent apporter un éclairage supplémentaire à l'*Éloge consolatoire de la chasteté* : le prologue de l'*Histoire spirituelle* d'Avit ; et une *Vita Fuscinae* incomplète, due à un auteur inconnu, dépendant de traductions hagiographiques locales. Cette *Vita* est conservée dans le *codex Paris BnF* 12601 du XI^e siècle. N. Hecquet-Noti reproduit ici l'édition princeps due aux Bollandistes. On n'avait jusqu'à présent qu'une version anglaise de ce poème. La traduction française de N. Hecquet-Noti sera donc particulièrement bienvenue.

L'annotation sobre et précise qui l'accompagne vient confirmer et illustrer les analyses de l'introduction. Trois index aideront le lecteur à faire son profit de ce poème, témoin important, sous une apparence modeste, de l'ascèse féminine et de la vie sociale au début du VI^e siècle.

Hervé SAVON

Jean LALLOT, *Études sur la grammaire alexandrine*. Paris, Vrin, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 387 p. (TEXTES ET TRADITIONS, 23). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7116-2462-1.

Dans cet ouvrage, J. Lallot propose 26 de ses innombrables articles consacrés à l'étude des grammairiens anciens, dont il est un spécialiste reconnu par ses livres et articles, récapitulés aux p. 362-366. Si les philosophes grecs n'ont pas manqué de s'interroger sur les finalités du langage, c'est, comme le rappelle l'auteur, p. 5-6, la fondation, au III^e siècle av. J.-C., du Musée et de la bibliothèque d'Alexandrie qui permet l'essor de la philologie (= étude minutieuse des textes), avec Aristarque de Samothrace en particulier, et le développement de la grammaire « technique », illustrée par Denys le Thrace et Apollonius Dyscole (II^e siècle ap. J.-C.). Denys le Thrace, disciple d'Aristarque, composa une *Techné grammatikè* qui jouit longtemps d'un grand prestige et à Apollonius Dyscole on doit trois traités *Du pronom*, *Des adverbes*, *Des conjonctions* et une *Syntaxe* qui, même si l'ensemble n'a pas subsisté dans sa totalité, sont une source essentielle pour aborder les grammairiens anciens. Le livre est divisé en deux parties (p. 9-354), suivies de la bibliographie (p. 355-366), de l'index des mots grecs (p. 367-370), de l'*index rerum* (p. 371-374), de l'*index locorum* (p. 375-382) et de la table des matières (p. 383-387). La première partie (p. 9-173), est consacrée à la théorie et pratique grammaticales, abordées en quatre sous-parties et treize articles. Après avoir exposé ce qu'il faut entendre par « grammaire » alexandrine, en analysant le traité de Sextus Empiricus *Contre les grammairiens* (p. 11-20), l'auteur examine les définitions des grammairiens concernant l'analogie et « la pathologie » (p. 21-36), « la complétude » (p. 37-48) et rend compte de la position d'Apollonius Dyscole sur l'ambiguïté linguistique (p. 49-62), l'ellipse (p. 63-70), le traitement des exemples (p. 71-86). Un chapitre essentiel de la grammaire concerne les temps du verbe, que J. Lallot étudie chez Apollonius, Stephanos et Planude (p. 87-114) ; cette recherche approfondie met en évidence la notion d'aspect mieux appréhendée par les modernes, l'annexe des p. 113-114 – une scholie de Stephanos sur les temps – offrant la possibilité d'avoir accès à un grammairien encore assez méconnu des lecteurs profanes. Ce chapitre, complété par une étude sur l'impératif (p. 115-126), est suivi tout naturellement de la syntaxe des cas. Les positions d'Apollonius sur les cas obliques (p. 127-1134), celles des grammairiens grecs sur l'affinité entre les cas (p. 135-146), la définition des fonctions syntaxiques et du sujet / prédicat proposée par Apollonius (p. 147-1154 et p. 155-1164), ou l'absence de définition de la complétive chez les grammairiens (p. 165-173), tous ces points révèlent la diversité des approches. La deuxième partie de l'ouvrage (p. 175-354) – mots et parties du discours – est articulée en trois sous-parties. La première, sur le métalangage, comprend quatre articles, sur les noms des parties du discours envisagés chronologiquement chez les grammairiens (p. 177-189), sur les noms grecs du pronom (p. 191-199), sur l'homonymie (p. 201-2211), et sur le

pose alors cette question qui annonce la seconde partie de son ouvrage : les saints savaient-ils qu'ils étaient des saints et de quelle façon ? Dans sa « recherche de la première personne » qui ouvre la seconde partie de son livre, Turner rencontre inévitablement les *Confessions* d'Augustin. Le rapport entre l'écrit et le réel font ici l'objet d'analyses particulièrement fines. Le vol de poires pour le seul plaisir de mal faire, épisode clef de l'adolescence du saint, le figuier sous lequel il s'assied dans le jardin milanais qui va être le lieu de sa conversion, les voix d'enfants qui chantent dans la maison voisine « Prends et lis », déclenchant la lecture d'un verset de Paul qui va tout changer pour lui, tous ces éléments autobiographiques sont chargés d'allusions littéraires et scripturaires aisément reconnaissables dans le texte même des *Confessions*. Turner ne se rallie pas pour autant au scepticisme de Pierre Courcelle : à ses yeux, les poires, le figuier et le chant des enfants étaient bien réels. Ici encore, l'accent mis sur le sens spirituel s'accompagne d'une affirmation de la réalité concrète du sens littéral. À l'époque où fleurissent les hagiographies, on lit le réel comme on lit la Bible, dans le même état d'esprit, avec les mêmes outils. Dans sa conclusion, Turner revient à une question qu'il a posé un peu plus haut : les saints savaient-ils qu'ils étaient des saints ? En fait, le saint était habité par le doute. Sa sainteté, dont il avait une espèce de pressentiment, pouvait toujours être contestée, et elle devenait pour lui-même un problème. L'effet *fama* pouvait alors devenir le seul moyen de calmer son anxiété. Cet ouvrage, très au courant des recherches les plus récentes, auxquelles il fait sans cesse référence, est une analyse pénétrante de ce *Late Antique Spiritual Lifestyle* dont l'hagiographie est l'une des expressions les plus fidèles. L'index final, à la fois nominal et thématique, permettra d'en mieux utiliser les richesses. Hervé SAVON

Lázlo ODOBINA, *Le CTH 3,7,2 et les mariages mixtes*. Szeged, Université, 2007. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 328 p. (ACTA ANTIQUA ET ARCHAEOLOGICA, 31).

La loi sur les mariages mixtes recueillie dans le Code Théodosien, III, 7, 2, est un rescrit du 14 mars 388 adressé par Théodose, qui se trouve alors à Thessalonique, au préfet du prétoire Cynegius. Alors que la Rome classique ne connaissait aucun empêchement au mariage pour raison de disparité religieuse, cette loi trahit un nouvel état d'esprit, apparu avec l'empire chrétien. Elle assimile, en effet, à l'adultère une union conjugale entre une partie juive et une partie chrétienne, cette assimilation pouvant entraîner l'application de la *poena capitalis*. Le but de L. Odrobina est de définir le motif qui a pu inspirer une telle interdiction – L'auteur fait d'abord l'inventaire des réponses que l'on a données à cette question. Il constate que, pour la grande majorité des historiens, cette loi a été promulguée sous l'influence ou à la demande de l'Église, et l'on y voit aujourd'hui la conséquence d'un antisémitisme plus ou moins prononcé. L'idée qu'une telle législation ait pu répondre à une demande des juifs n'a été énoncée que très rarement. L. Odrobina a voulu réexaminer ce consensus presque parfait. – Il procède donc à un vaste tour d'horizon des jugements portés respectivement par les chrétiens et par les juifs sur ces mariages. Il constate que, dans leur condamnation de telles unions, les premiers se bornent en général à des considérations théologiques alors que les juifs adoptent un point de vue plus pratique, allant jusqu'aux sanctions capitales. Revenant alors au problème du motif de la loi et aux

solutions qu'on lui donne le plus souvent, L. Odrobina juge celles-ci sommaires et superficielles. Elles sont inspirées selon lui par l'état des esprits après la Seconde Guerre mondiale et le drame du génocide perpétré par les nazis, et elles pèchent ainsi par anachronisme. – L'auteur estime donc, dans sa conclusion, qu'il semble légitime de conjecturer une origine juive de la loi. En effet, écrit-il, la « mentalité et les méthodes » de celle-ci « sont très proches de celles du rabbinisme, alors qu'elles sont [...] étrangères à celles du christianisme ». Si bien que l'on pourrait y voir une restauration par le droit romain de l'autorité et de la pratique des rabbins. Enfin, fait remarquer l'auteur, lors de la publication de la loi, la situation politique et militaire excluait une mesure vexatoire envers les juifs, si minime fût-elle, de la part du législateur. On peut donc supposer l'existence d'un « groupe de pression » juif. Théodose, en effet, se préparant à entrer en campagne contre l'usurpateur Maxime, avait besoin de tous les appuis. Et son adversaire, qui occupait l'Italie, avait pris la précaution de faire reconstruire une synagogue romaine incendiée par les chrétiens. – L. Odrobina reste prudent en concluant. C'est l'un des mérites de son étude. Sans forcer le ton, il présente une série de dossiers d'un réel intérêt pour la solution du problème qu'il a posé. Il montre, en même temps, qu'on ne doit pas céder à la tentation simpliste de replacer les événements du IV^e siècle dans une perspective qui est celle du XX^e.

Hervé SAVON

Nicole HECQUET-NOTI, *Avit de Vienne. Éloge consolatoire de la chasteté (Sur la virginité)*. Introduction, texte critique, traduction, notes et index par N.H.-N. Paris, Le Cerf, 2011. 1 vol. 12,5 x 19,5 cm, 245 p. (SOURCES CHRÉTIENNES, 546). Prix : 25 €. ISBN 978-2-204-09751-2.

Dans la tradition manuscrite, ce texte est présenté comme le sixième livre des *Carmina de spiritalis historiae gestis* – l'*Histoire spirituelle* – une épopée biblique achevée par Avit de Vienne en 507. En fait, il s'agit d'un poème indépendant, dédié par Avit à sa sœur Fuscina, vierge consacrée qui avait été mise au couvent dès son enfance. C'est après coup seulement que ce poème a été rattaché arbitrairement à l'*Histoire spirituelle*. Avant le présent volume des *Sources chrétiennes*, on le lisait dans l'édition publiée par R. Peiper en 1883, dans les *Monumenta Germaniae Historica*. C'est un nouveau texte critique que nous offre Nicole Hecquet-Noti, complétant ainsi l'édition et la traduction de l'*Histoire spirituelle* d'Avit qu'elle a déjà donnée dans les *Sources chrétiennes*. Conformément aux principes de la collection, le volume s'ouvre par une ample introduction. N. Hecquet-Noti replace ce poème dans la longue suite de traités sur la virginité écrits dans les premiers siècles de l'Église, à partir de Méthode d'Olympe chez les Pères grecs et de Tertullien chez les latins. Ce sont naturellement ces derniers qui influencent directement Avit, ignorant en grec. N. Hecquet-Noti présente rapidement le *De habitu uirginum* de Cyprien, le corpus des traités sur la virginité composés par Ambroise, le *De sancta uirginitate* d'Augustin et les lettres de Jérôme. S'y ajoute, pour la littérature hagiographique, la vie d'Eugénie. L'auteur montre ensuite ce qu'était, au VI^e siècle, la place de la vierge consacrée dans la société. Elle note une différence majeure avec l'époque d'Ambroise et de Jérôme, où le choix de la condition virginale était alors essentiellement personnel et mettait

Sardes. En façonnant ses icônes païennes, l'écrivain montre que la divination de l'homme peut s'opérer dans ce monde et offre ainsi un pendant au culte des saints. Sans doute était-il tentant, en interprétant l'œuvre, de suivre la ligne tracée dans le livre célèbre de P. de Labriolle (*La réaction païenne. Étude sur la polémique anti-chrétienne du premier au sixième siècle*, Paris, 1934). Sur bien des points, le livre de M. Becker la nuance ou la corrige opportunément. Il constitue un ouvrage de grande qualité que tout spécialiste de l'Antiquité tardive ou du néoplatonisme aura intérêt à lire et à méditer.

Jacques SCHAMP

Peter TURNER, *Truthfulness, Realism, Historicity. A Study in Late Antique Spiritual Literature*. Farnham, Ashgate, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, x-218 p. Prix : 65 £. ISBN 978-0-7546-6954-8.

Que faire des abondants matériaux que nous offrent les textes hagiographiques ? Trier, c'est la réponse des positivistes : mettre à part ce qui nous paraît plausible et qui semble utilisable par les historiens d'aujourd'hui, en oubliant tout le reste, fruit de la crédulité et de l'imagination des narrateurs d'autrefois. Ce n'est pas la solution qu'adopte Peter Turner, qui ne se satisfait pas non plus de la distance subtile d'un Peter Brown, réutilisant les récits hagiographiques sans élucider pleinement leur rapport avec ce que nous nommons le réel (p. 11-14). Turner prend au sérieux le problème de la véracité de ces textes et s'applique à décrypter les affirmations d'honnêteté, d'exactitude et de scrupule dans la recherche de leurs sources que prodiguent les hagiographes. C'est le premier moment de son enquête. Encore faut-il admettre que la véracité et la sincérité (la *truthfulness*) des hagiographes ont pour cadre et pour condition une certaine vision du monde, une certaine manière de concevoir le réel qu'il importe d'élucider. C'est la seconde étape de la recherche. La troisième concerne moins les rédacteurs de ces œuvres que ceux qui les lisent aujourd'hui, c'est l'historicité. Sous ce terme, Turner regroupe ici deux présupposés dont ses futures analyses vont confirmer la validité : une confiance méthodique et provisoire en la volonté qu'affichent les hagiographes de présenter les faits avec exactitude ; l'idée que ces textes ne sont pas un simple phénomène littéraire, mais qu'ils ont une relation étroite avec la réalité concrète de leur époque. L'enquête menée par Turner ne se borne pas aux textes que l'on considère traditionnellement comme hagiographiques et qui relèvent du christianisme. Elle s'étend aux vies des philosophes rédigées par des païens. Les questions que pose Turner peuvent, en effet, s'appliquer aussi bien à la vie de Plotin par Porphyre qu'à la vie d'Antoine par Athanase, pour ne rappeler ici que ces deux exemples. Une autre extension n'est pas de moindre portée. L'hagiographie se définit classiquement comme un récit à la troisième personne : le narrateur et le saint personnage dont il évoque la vie et les miracles sont distincts. Turner élargit son champ d'observation en y incluant des textes à la première personne, le domaine de l'autobiographie. La difficulté, c'est que, en principe, l'auteur d'une autobiographie ne se considère pas lui-même comme un saint. La première partie de l'ouvrage, celle qui porte sur les hagiographies « à la troisième personne » pose d'emblée la question essentielle : l'hagiographie est-elle un genre véridique – *a truth-telling genre*? Turner examine d'abord les affirmations

d'exactitude du récit que l'on trouve en particulier dans les préfaces, mais qui peuvent revenir dans le cours de la narration. Doit-on leur faire crédit ? Pour répondre, fait remarquer l'auteur, il convient d'examiner ce qu'est la réalité aux yeux de l'hagiographe et pour ses lecteurs ou auditeurs. Ceux-ci attendent un récit qui soit spirituellement porteur de sens, mais qui soit en même temps littéralement exact. Les miracles portent ces questions à leur plus haut degré. Moins ils apparaissent croyables, plus ils garantissent, aux yeux du lecteur ou de l'auditeur, la sainteté de celui qui les accomplit. Turner pense qu'il faut faire intervenir ici, dans la réception du miracle, une certaine expérience religieuse, un certain état d'âme, une *Stimmung*. Il insiste d'ailleurs sur la continuité de beaucoup de ces faits miraculeux avec d'autres types d'événements. Le récit que fait Marinus de l'arrivée de Proclus à Athènes permet à Turner de faire ici appel à un « principe de spontanéité » : la grande soif qu'éprouve Proclus en approchant à son insu d'un lieu consacré à Socrate, ne s'explique pas, puisque le philosophe ignorait l'existence de ce *Socrateum*. Ainsi l'hagiographie suppose une certaine conception de la réalité et des rapports que celle-ci implique, et cette manière de voir et de sentir a besoin de l'hagiographie pour s'exprimer. C'est que le saint, *the holy man*, est l'interprète naturel de cette réalité dont il est un élément essentiel. – Un des facteurs permettant d'identifier le saint est la typologie biblique : le saint reflète la vie et la personnalité d'un saint personnage de la Bible. La *Vie d'Honorat* par Hilaire d'Arles permet à Turner de montrer comment fonctionne ce processus d'identification. Peut-on parler ici d'historicité ? Selon certains, un texte est historique quand son auteur fait partie d'une chaîne d'information reliant le sujet de l'œuvre au lecteur ou à l'auditeur qui en prend connaissance, et quand l'information est transmise ainsi de manière identique d'un chaînon à l'autre. Turner montre les limites d'une telle conception. Il est difficile de saisir l'information à sa véritable source, en remontant en amont du texte historique. Et cette transmission ne commence pas plus avec le saint, dépendant lui-même d'une tradition antérieure qu'elle ne s'achève avec le lecteur ou l'auditeur, qui diffuse ce qu'il a reçu. Le second chapitre de cette première partie est intitulé « De l'hagiographie au charisme ». L'exemple initial, longuement développé, est celui de Séverin, l'apôtre du *Noricum Ripense*, tel qu'il apparaît dans l'*epistula ad Paschasium* qui sert de préface à sa *Vita*, écrite en 511 par Eugippius, abbé de Lucullanum près de Naples. Alors que la plupart des hagiographies commencent par vanter les parents du saint dont elles racontent l'histoire, Séverin refuse de s'expliquer sur ses origines, mais ses silences même laissent entrevoir le milieu aristocratique dont il est issu. Ici l'on entrevoit une tactique du saint qui assure sa mission spirituelle en taisant sa carrière terrestre. L'établissement de la communauté installée par Honorat à Lérins relève d'une autre politique : les similitudes entre le désert de Lérins et le désert qu'a dû traverser le peuple juif sous la conduite de Moïse sont abondamment soulignées par Honorat. Le saint, en agissant ainsi sur son entourage, devient conscient de lui-même et de sa mission. Mais cette concordance a ses limites, comme le montre le phénomène du *Fama Effekt* sur lequel Turner termine la première partie de son ouvrage. La formule de ce *Fama Effekt* est simple et élégante. Désireux de solitude, le saint quitte ses proches pour s'enfoncer dans un désert. Mais ce retrait agit mécaniquement comme un appel : les disciples se pressent autour de celui qui aspire à être seul. S'agit-il d'un effet échappant à celui qui le provoque ou d'une tactique à demi consciente ? Turner

pose alors cette question qui annonce la seconde partie de son ouvrage : les saints savaient-ils qu'ils étaient des saints et de quelle façon ? Dans sa « recherche de la première personne » qui ouvre la seconde partie de son livre, Turner rencontre inévitablement les *Confessions* d'Augustin. Le rapport entre l'écrit et le réel font ici l'objet d'analyses particulièrement fines. Le vol de poires pour le seul plaisir de mal faire, épisode clef de l'adolescence du saint, le figuier sous lequel il s'assied dans le jardin milanais qui va être le lieu de sa conversion, les voix d'enfants qui chantent dans la maison voisine « Prends et lis », déclenchant la lecture d'un verset de Paul qui va tout changer pour lui, tous ces éléments autobiographiques sont chargés d'allusions littéraires et scripturaires aisément reconnaissables dans le texte même des *Confessions*. Turner ne se rallie pas pour autant au scepticisme de Pierre Courcelle : à ses yeux, les poires, le figuier et le chant des enfants étaient bien réels. Ici encore, l'accent mis sur le sens spirituel s'accompagne d'une affirmation de la réalité concrète du sens littéral. À l'époque où fleurissent les hagiographies, on lit le réel comme on lit la Bible, dans le même état d'esprit, avec les mêmes outils. Dans sa conclusion, Turner revient à une question qu'il a posé un peu plus haut : les saints savaient-ils qu'ils étaient des saints ? En fait, le saint était habité par le doute. Sa sainteté, dont il avait une espèce de pressentiment, pouvait toujours être contestée, et elle devenait pour lui-même un problème. L'effet *fama* pouvait alors devenir le seul moyen de calmer son anxiété. Cet ouvrage, très au courant des recherches les plus récentes, auxquelles il fait sans cesse référence, est une analyse pénétrante de ce *Late Antique Spiritual Lifestyle* dont l'hagiographie est l'une des expressions les plus fidèles. L'index final, à la fois nominal et thématique, permettra d'en mieux utiliser les richesses. Hervé SAVON

Lázlo ODRÓBINA, *Le CTH 3,7,2 et les mariages mixtes*. Szeged, Université, 2007. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 328 p. (ACTA ANTIQUA ET ARCHAEOLOGICA, 31).

La loi sur les mariages mixtes recueillie dans le Code Théodosien, III, 7, 2, est un rescrit du 14 mars 388 adressé par Théodose, qui se trouve alors à Thessalonique, au préfet du prétoire Cynegius. Alors que la Rome classique ne connaissait aucun empêchement au mariage pour raison de disparité religieuse, cette loi trahit un nouvel état d'esprit, apparu avec l'empire chrétien. Elle assimile, en effet, à l'adultère une union conjugale entre une partie juive et une partie chrétienne, cette assimilation pouvant entraîner l'application de la *poena capitalis*. Le but de L. Odrobina est de définir le motif qui a pu inspirer une telle interdiction – L'auteur fait d'abord l'inventaire des réponses que l'on a données à cette question. Il constate que, pour la grande majorité des historiens, cette loi a été promulguée sous l'influence ou à la demande de l'Église, et l'on y voit aujourd'hui la conséquence d'un antisémitisme plus ou moins prononcé. L'idée qu'une telle législation ait pu répondre à une demande des juifs n'a été énoncée que très rarement. L. Odrobina a voulu réexaminer ce consensus presque parfait. – Il procède donc à un vaste tour d'horizon des jugements portés respectivement par les chrétiens et par les juifs sur ces mariages. Il constate que, dans leur condamnation de telles unions, les premiers se bornent en général à des considérations théologiques alors que les juifs adoptent un point de vue plus pratique, allant jusqu'aux sanctions capitales. Revenant alors au problème du motif de la loi et aux

régions, le processus de séparation est achevé au tournant des II^e et III^e siècles. Spécialistes du monde juif antique et de l'histoire des origines du christianisme ont dialogué ici dans une perspective rigoureusement scientifique. Chaque article est lesté d'une abondante bibliographie. Des contributions paraîtront certes un peu difficiles d'accès au profane. Toutefois, des rencontres de Tours sort un recueil parfaitement élaboré portant sur quatre siècles de littérature religieuse. De toute évidence, il a sa place dans toutes les bibliothèques d'histoire des religions. Jacques SCHAMP

Matthias BECKER, *Eunapios aus Sardes. Biographien über Philosophen und Sophisten. Einleitung, Übersetzung, Kommentar*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 667 p. (ROMA ÆTERNA, 1). Prix : 82 €. ISBN 978-3-515-10303-9.

Curieusement, pour aborder l'ouvrage difficile d'Eunape de Sardes, on pouvait jusqu'ici compter sur l'édition critique de G. Giangrande (1956) et sur des traductions en anglais (W. Cave Wright, 1921), en français (O. D'Jeranian, 2009) et en italien (M. Civiletti, 2007), assortie d'une précieuse annotation, mais sur rien d'important dans la langue de Goethe. Pour sa thèse de doctorat, M. Becker s'est engagé à fournir à la fois la traduction allemande (p. 78-143) et le commentaire de l'œuvre (p. 144-569). Le reste du volume est occupé par une introduction fort importante, sur laquelle je reviendrai, et par les appendices d'usage, une bibliographie extrêmement riche (p. 570-618), un index des passages cités et des noms propres. La version allemande est pratique à plus d'un égard. M. Becker l'a divisée en sections munies d'un sous-titre (avec renvoi systématique à l'édition de Giangrande). Du même coup, il fournit un plan du traité d'Eunape. On ne lui reprochera pas une minutie amplement justifiée. Semblablement, le commentaire, fondé sur l'édition de Giangrande, ne laisse rien dans l'ombre. Tout en utilisant régulièrement celui de Civiletti et en mettant à profit à l'occasion les subtiles recherches de M. Steinrück, par exemple, il suit phrase après phrase le texte grec de la seule édition critique disponible, reproduit comme un lemme et lesté aussi de la référence idoine. Une des tâches du commentateur est de rendre justice à l'œuvre à laquelle il s'attache. Bien qu'il soit tenu à juste titre pour un adversaire du christianisme, Eunape, curieusement, ne cite jamais les traités de ses prédécesseurs et coreligionnaires, le *κατὰ τῶν χριστιανῶν* de Porphyre et le *Contra Galilaeos* de Julien. On n'a aucune peine à rassembler les thèmes qu'il affectionne, polémique contre les empereurs chrétiens, mort cruelle des princes ou hommes politiques complices, critique acerbe du monachisme grec et égyptien, et du culte des martyrs et des reliques, athéisme des chrétiens, aversion pour leur culte, donné comme obscur, conflit de civilisation entre paganisme et christianisme, comparé à la gigantomachie. Pour essayer d'endiguer la déferlante chrétienne de plus en plus forte sous Théodose, Eunape avait tout intérêt à mettre l'accent sur les pratiques des survivants païens, surtout les philosophes qui, loin de se claquemurer dans leurs classes, n'hésitaient pas à se montrer sur la place publique. On décèle chez lui des traits caractéristiques qui l'inscrivent dans une longue tradition de biographies philosophiques remontant, *via* Porphyre et Sotion, aux V^e-IV^e s. et à Socrate. Toutefois, on se trouve devant une sorte de biographie collective, qui n'avait pas pour but principal de répliquer au christianisme, mais de faire ressortir le rôle de Chrysanthé, le maître de

Sardes. En façonnant ses icônes païennes, l'écrivain montre que la divination de l'homme peut s'opérer dans ce monde et offre ainsi un pendant au culte des saints. Sans doute était-il tentant, en interprétant l'œuvre, de suivre la ligne tracée dans le livre célèbre de P. de Labriolle (*La réaction païenne. Étude sur la polémique anti-chrétienne du premier au sixième siècle*, Paris, 1934). Sur bien des points, le livre de M. Becker la nuance ou la corrige opportunément. Il constitue un ouvrage de grande qualité que tout spécialiste de l'Antiquité tardive ou du néoplatonisme aura intérêt à lire et à méditer.

Jacques SCHAMP

Peter TURNER, *Truthfulness, Realism, Historicity. A Study in Late Antique Spiritual Literature*. Farnham, Ashgate, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, x-218 p. Prix : 65 £. ISBN 978-0-7546-6954-8.

Que faire des abondants matériaux que nous offrent les textes hagiographiques ? Trier, c'est la réponse des positivistes : mettre à part ce qui nous paraît plausible et qui semble utilisable par les historiens d'aujourd'hui, en oubliant tout le reste, fruit de la crédulité et de l'imagination des narrateurs d'autrefois. Ce n'est pas la solution qu'adopte Peter Turner, qui ne se satisfait pas non plus de la distance subtile d'un Peter Brown, réutilisant les récits hagiographiques sans élucider pleinement leur rapport avec ce que nous nommons le réel (p. 11-14). Turner prend au sérieux le problème de la véracité de ces textes et s'applique à décrypter les affirmations d'honnêteté, d'exactitude et de scrupule dans la recherche de leurs sources que prodiguent les hagiographes. C'est le premier moment de son enquête. Encore faut-il admettre que la véracité et la sincérité (la *truthfulness*) des hagiographes ont pour cadre et pour condition une certaine vision du monde, une certaine manière de concevoir le réel qu'il importe d'élucider. C'est la seconde étape de la recherche. La troisième concerne moins les rédacteurs de ces œuvres que ceux qui les lisent aujourd'hui, c'est l'historicité. Sous ce terme, Turner regroupe ici deux présupposés dont ses futures analyses vont confirmer la validité : une confiance méthodique et provisoire en la volonté qu'affichent les hagiographes de présenter les faits avec exactitude ; l'idée que ces textes ne sont pas un simple phénomène littéraire, mais qu'ils ont une relation étroite avec la réalité concrète de leur époque. L'enquête menée par Turner ne se borne pas aux textes que l'on considère traditionnellement comme hagiographiques et qui relèvent du christianisme. Elle s'étend aux vies des philosophes rédigées par des païens. Les questions que pose Turner peuvent, en effet, s'appliquer aussi bien à la vie de Plotin par Porphyre qu'à la vie d'Antoine par Athanase, pour ne rappeler ici que ces deux exemples. Une autre extension n'est pas de moindre portée. L'hagiographie se définit classiquement comme un récit à la troisième personne : le narrateur et le saint personnage dont il évoque la vie et les miracles sont distincts. Turner élargit son champ d'observation en y incluant des textes à la première personne, le domaine de l'autobiographie. La difficulté, c'est que, en principe, l'auteur d'une autobiographie ne se considère pas lui-même comme un saint. La première partie de l'ouvrage, celle qui porte sur les hagiographies « à la troisième personne » pose d'emblée la question essentielle : l'hagiographie est-elle un genre véridique – *a truth-telling genre*? Turner examine d'abord les affirmations

des auteurs et des œuvres cités » qui, on le regrettera, n'a aucune prétention à l'exhaustivité. Heureusement, la table des matières est extrêmement précise. Les pages de J.-D. Dubois sur le gnosticisme, qui caractérisent fort bien les mouvements valentiniens, basilidiens et séthiens notamment, seront une révélation pour beaucoup. Mais on n'aurait aucune peine à monter en épingle d'autres chapitres tout aussi bien venus. Bref, voici un livre appelé à rendre les plus distingués services. Il a, au premier rang, sa place dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à la littérature chrétienne. Puissent les éditeurs trouver la force et le courage de donner bientôt au public un tome III d'aussi bonne cuvée !

Jacques SCHAMP

Simon C. MIMOUNI et Bernard POUDERON (Dir.), *La croisée des chemins revisitée. Quand l'« Église » et la « Synagogue » se sont-elles distinguées ?* Actes du colloque de Tours 18-19 juin 2010. Paris, Le Cerf, 2012. 1 vol. 14,5 x 23,5 cm, 388 p. (PATRIMOINES. JUDAÏSME ANTIQUE). Prix : 30 €. ISBN 978-2-204-09842-7.

En 70 de notre ère, la destruction du second Temple provoqua le déclin irrémédiable voire l'élimination des sadducéens, esséniens et zélotes, et favorisa l'essor des pharisiens, mais aussi celui de leurs adversaires chrétiens qui se réclamaient au contraire du pouvoir des prêtres. Le *verus Israel* et son héritage seraient désormais revendiqués par des chrétiens adorateurs du Messie et des juifs attachés à la *Torah*, sous la houlette de leurs rabbins. Longtemps dominante, cette représentation schématique n'est pas, comme le montre Simon C. Mimouni, à l'abri de la critique. Le présent recueil fournit la démonstration sous la forme de quinze contributions. On a fait observer, par exemple, que les groupes étaient sensiblement plus mélangés qu'on ne l'a cru, comme l'atteste par exemple la disposition des tombes ou l'emploi des édifices de culte (A. Destro-M. Pesce, *From Jesus Movement to Christianity. A Model for the Interpretation. Cohabitation and Separation of Jews and Christianity*). Trois articles roulent sur l'Évangile de Matthieu, issu d'un groupe de judéo-chrétiens qui devaient logiquement mettre en œuvre une surenchère face à des rivaux comme les pharisiens (D. Marguerat, *L'Évangile de Matthieu et le judaïsme : un conflit de frères ennemis* ; E. Lupieri, *What Parting of Which Ways ? The Gospel of Matthew as a Study Case*, et E. Cuvillier, *Le paradigme du déplacement dans le processus de séparation entre l'évangile de Matthieu et le judaïsme du I^{er} siècle*). Même si les autorités romaines distinguaient soigneusement juifs et chrétiens, les intéressés eux-mêmes, au contraire, sans compter les gnostiques, restaient conscients de la parenté qui les unissait, ainsi que le rappelle B. Pouderon (*Judaïsme et hérésie : étude sur les thèmes de l'exclusion chez les écrivains chrétiens du I^{er} siècle*). Selon D. Boyarin (*Once again Birkat Hammimim Revisited*), la malédiction lancée dans les synagogues palestiniennes contre les chrétiens, tenus pour hérétiques, ne remonte pas aussi loin qu'on l'a dit, par exemple au I^{er} s., mais est pratiquement inexistante avant le III^e s. Au demeurant, des stéréotypes antijuifs se glissent dans les traditions relatives à la Passion, en particulier à la fin de l'Antiquité (P. Piovanelli, *De l'usage polémique des récits de la Passion, ou Là où les chemins qui auraient dû se séparer ont fini par se superposer*). Suivant J. Costa (*Le marqueur identitaire de la circoncision chez les rabbins de l'Antiquité*), certains juifs, notamment les juifs hellénisés, voyaient dans la

circconcision un obstacle à l'intégration dans le monde gréco-romain ; après le soulèvement de Bar Kochba, qui eut peut-être maints traits d'une guerre civile, le rite prit la signification d'une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes et fournit aux rabbins un excellent marqueur identitaire. G. Dorival (*La Bible, un canon partagé ou des canons séparés ?*) s'interroge sur les différences entre le Tanak juif (acronyme désignant la Torah, les Prophètes et les Écrits) et l'Ancien Testament chrétien. Jusque vers 200, juifs et chrétiens paraissent avoir eu pratiquement le même canon. Chez les premiers, la tripartition a eu lieu après l'achèvement de la Mishnah. La recherche de Claire Clivaz (*Jacob and Jesus in Alexandria as a Test-Case: « The Eldest Angel » and « The Mystic Angel »*) porte sur les interprétations du combat de Jacob avec un homme ou un ange dans Gn 32,25-31. Le passage n'est pas repris dans la littérature chrétienne avant Justin (*Dial.*, 125, 3-5). L'adversaire de Jacob ne pouvait être identifié avec un ange, comme chez Justin, qu'après l'établissement solide d'une théologie du Logos. Annette Yoshiko Reed (*Parting Ways over Blood and Water? Beyond « Judaism » and « Christianity » in the Roman Near East*) souligne que l'usage fréquent de termes comme *ἰουδαϊσμός* ou *χριστιανισμός* forgés par Ignace ne date que du III^e s. Par ailleurs, le Proche-Orient romain antique connaissait de multiples rites centrés sur l'eau et sur le sang dans leurs rapports avec la pureté et avec la naissance. Il valait la peine d'examiner de près le traitement que leur réservent la Mishnah Niddah, la *Didascalia apostolorum* et les *Homélies* pseudo-clémentines. En rappelant que, pour Eusèbe, judaïsme et christianisme s'opposent, S. Morlet (*Le « reste d'Israël » selon Eusèbe de Césarée : théologie, exégèse et histoire d'une catégorie frontalière*) prouve que « le reste d'Israël » mentionné dans la *Démonstration évangélique* et le *Commentaire sur Isaïe* représente l'ensemble des juifs qui ont cru au Christ et constitue le chaînon nécessaire pour assurer la transmission de la vraie piété. Le grief de « judaïser » formulé au IV^e s. marque-t-il une étape nouvelle dans la distinction entre les deux religions ? Comme l'a montré A. Le Boulluec (*Arius Judaizans ? Crise de mutation et signe de séparation*), sous la plume acérée d'Athanase, le mot « juif » sert à fustiger les Ariens, qui sont assez souvent aussi rapprochés des philosophes polythéistes, mais tout contact entre juifs et chrétiens n'était pas nécessairement à exclure dans l'Égypte du temps. L'auteur de la *Première Apocalypse de Jacques*, un document valentinien à fond judéo-chrétien (R.M. Edwards, *Jewish Christianity Revisited : The Jewish Christian Background of the First Apocalypse of James*), puise à pleines mains dans les traditions apocryphes chrétiennes et les pseudépigraphes juifs ; le thème du martyre, celui de Jésus puis celui de Jacques, sert à asseoir l'autorité du message. Le contenu d'un texte comme celui-ci est en contradiction avec l'idée trop répandue que les textes gnostiques doivent nécessairement rejeter le judaïsme. Apparemment, la question de l'identité religieuse continuait à se poser dans la Syrie du IV^e s., comme l'indique D. Côté (*Le problème de l'identité religieuse dans la Syrie du IV^e siècle. Le cas des Pseudo-Clémentines et de l'Adversus Judaeos de saint Jean Chrysostome*). Dans les années 380, Antioche devait renfermer une communauté juive puissante dont les rites spectaculaires exerçaient une forte influence sur les chrétiens hésitants. La littérature disponible en témoigne. On peut ainsi établir un lien entre les Pseudo-Clémentines, les *Constitutions apostoliques* et la série des discours de Jean. Les conclusions de M.-Y. Perrin (*Latet dolus in generalibus*) dégagent les apports principaux de ces diverses études. Dans la plupart des

régions, le processus de séparation est achevé au tournant des II^e et III^e siècles. Spécialistes du monde juif antique et de l'histoire des origines du christianisme ont dialogué ici dans une perspective rigoureusement scientifique. Chaque article est lesté d'une abondante bibliographie. Des contributions paraîtront certes un peu difficiles d'accès au profane. Toutefois, des rencontres de Tours sort un recueil parfaitement élaboré portant sur quatre siècles de littérature religieuse. De toute évidence, il a sa place dans toutes les bibliothèques d'histoire des religions. Jacques SCHAMP

Matthias BECKER, *Eunapios aus Sardes. Biographien über Philosophen und Sophisten. Einleitung, Übersetzung, Kommentar*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 667 p. (ROMA ÆTERNA, 1). Prix : 82 €. ISBN 978-3-515-10303-9.

Curieusement, pour aborder l'ouvrage difficile d'Eunape de Sardes, on pouvait jusqu'ici compter sur l'édition critique de G. Giangrande (1956) et sur des traductions en anglais (W. Cave Wright, 1921), en français (O. D'Jeranian, 2009) et en italien (M. Civiletti, 2007), assortie d'une précieuse annotation, mais sur rien d'important dans la langue de Goethe. Pour sa thèse de doctorat, M. Becker s'est engagé à fournir à la fois la traduction allemande (p. 78-143) et le commentaire de l'œuvre (p. 144-569). Le reste du volume est occupé par une introduction fort importante, sur laquelle je reviendrai, et par les appendices d'usage, une bibliographie extrêmement riche (p. 570-618), un index des passages cités et des noms propres. La version allemande est pratique à plus d'un égard. M. Becker l'a divisée en sections munies d'un sous-titre (avec renvoi systématique à l'édition de Giangrande). Du même coup, il fournit un plan du traité d'Eunape. On ne lui reprochera pas une minutie amplement justifiée. Semblablement, le commentaire, fondé sur l'édition de Giangrande, ne laisse rien dans l'ombre. Tout en utilisant régulièrement celui de Civiletti et en mettant à profit à l'occasion les subtiles recherches de M. Steinrück, par exemple, il suit phrase après phrase le texte grec de la seule édition critique disponible, reproduit comme un lemme et lesté aussi de la référence idoine. Une des tâches du commentateur est de rendre justice à l'œuvre à laquelle il s'attache. Bien qu'il soit tenu à juste titre pour un adversaire du christianisme, Eunape, curieusement, ne cite jamais les traités de ses prédécesseurs et coreligionnaires, le *κατὰ τῶν χριστιανῶν* de Porphyre et le *Contra Galilaeos* de Julien. On n'a aucune peine à rassembler les thèmes qu'il affectionne, polémique contre les empereurs chrétiens, mort cruelle des princes ou hommes politiques complices, critique acerbe du monachisme grec et égyptien, et du culte des martyrs et des reliques, athéisme des chrétiens, aversion pour leur culte, donné comme obscur, conflit de civilisation entre paganisme et christianisme, comparé à la gigantomachie. Pour essayer d'endiguer la déferlante chrétienne de plus en plus forte sous Théodose, Eunape avait tout intérêt à mettre l'accent sur les pratiques des survivants païens, surtout les philosophes qui, loin de se claquemurer dans leurs classes, n'hésitaient pas à se montrer sur la place publique. On décèle chez lui des traits caractéristiques qui l'inscrivent dans une longue tradition de biographies philosophiques remontant, *via* Porphyre et Sotion, aux V^e-IV^e s. et à Socrate. Toutefois, on se trouve devant une sorte de biographie collective, qui n'avait pas pour but principal de répliquer au christianisme, mais de faire ressortir le rôle de Chrysanthé, le maître de

ambitious articles that cast wide nets: it is one of the few encyclopaedic resources the classicist has to find extensive and good information on topics that seem a bit off the beaten track: mouse, milk, mule, menstruation, or moly do not receive any extensive treatment in well-known classical encyclopedia, such as *Der Neue Pauly*, if they are present at all. In making such choices, the *RAC* has carved out a distinct and important place for itself within the field of classical and patristic studies. The Dölger Institute should be congratulated for its continued commitment to this important venture.

Peter VAN NUFFELEN

Bernard POUDERON (Dir.), *Histoire de la littérature grecque chrétienne*. Tome II. *De Paul Apôtre à Irénée de Lyon*. Sous la responsabilité de B.P. et Enrico NORELLI. Paris, Le Cerf, 2013. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, 1012 p. (INITIATIONS AUX PÈRES DE L'ÉGLISE). Prix : 70 €. ISBN 978-2-204-08229-7.

On attendait avec quelque impatience la parution du tome II de l'*Histoire de la littérature grecque chrétienne* de B. Pouderon et E. Norelli. L'introduction au tome I voir ici même 78, 2009, p. 347-349 semblait promettre une sortie imminente. Si l'on tient compte des dimensions de l'ouvrage, qui correspond au t. I et à une partie du t. II de Puech, et de la diversité des collaborations mises en œuvre, on saluera plutôt la rapidité et la haute qualité de l'exécution. À travers huit parties, le volume conduit des origines du christianisme avec la constitution de l'Église jusqu'à « l'invention de la théologie », c'est-à-dire Irénée de Lyon. Il renferme une magistrale conclusion d'E. Norelli sur « la formation du canon du Nouveau Testament », qui commence, logiquement, par s'interroger sur les modalités de la communication durant les premières décennies de l'histoire chrétienne. Au point de vue historique, l'emplacement réservé à ces pages est normal, plus judicieusement choisi que dans le vieux volume de Puech, où elles viennent à la fin du premier tome consacré au Nouveau Testament. Conditionné par les tribulations qu'a traversées l'Église, le tri des textes à privilégier résulte d'une lente évolution qui a pris plus d'un siècle. À rebours, la genèse de la littérature grecque chrétienne est à mettre en rapport avec les mouvements qui animèrent les premiers groupes de dévots se réunissant au nom du Christ. Due à la plume inspirée de X. Leveils, l'introduction décrit sommairement ce que l'on sait des nazoréens, des hellénistes, du courant paulinien, des communautés johanniques, des courants judéo-chrétiens, du marcionisme et du gnosticisme. L'étude des « héritages juifs » formant la première partie se scinde en deux chapitres de dimensions inégales qui portent sur la réception de la Septante (G. Dorival) et les « héritages juifs dans la première littérature chrétienne » (M. Alexandre). Dans le premier chapitre, on pointera un utile paragraphe sur les instruments de travail (p. 62-67). Dans la partie incombant à M. Alexandre (p. 91-261) figurait nécessairement toute la littérature judéo-hellénistique, Philon et Flavius Josèphe, naturellement, mais aussi, par exemple, l'*Exagôgè* d'Ézéchiel le Tragique (à la bibliographie de la p. 118, on ajoutera B. Snell, *Szenen aus griechischen Dramen*, Berlin, 1971, p. 170-193). La tâche était délicate entre toutes, car dans l'apologétique, il s'agissait de faire la part de l'héritage juif et de l'innovation chrétienne. La deuxième partie, que se partagent quatre auteurs, porte sur « les écrits fondateurs du christianisme ». Nécessairement

devaient ressortir trois sections, les lettres de Paul et la tradition paulinienne (R. Penna), les Évangiles synoptiques et les Actes des Apôtres (M. Quesnel) et la littérature johannique (J. Zumstein). Toutefois, on ne pouvait oublier qu'avant les premiers textes écrits (les lettres de Paul les plus anciennes datent du début des années 50) d'autres témoins de la foi, hymnes ou confessions de foi, et le kérygme, avaient joué un rôle formateur considérable : M. Gourgues s'est chargé de présenter « les formes prélittéraires ou l'Évangile avant l'Écriture ». On le voit, ni l'*Apocalypse* (prêtée à Jean), ni les épîtres dites catholiques de Jacques, Jude et Pierre ne sont abordées ici. En fait, elles le sont dans la troisième partie, distribuée entre six auteurs : « prolongements et diversifications des premiers écrits chrétiens : les écrits sur Jésus et ses disciples ». L'*Apocalypse* avait sa place toute désignée dans le chapitre consacré aux « premières Apocalypses chrétiennes » (T. Nicklas), et les épîtres catholiques dans celui des traités pseudo-épistolaires, qui contient aussi des pages sur l'« Épître de Barnabé » (S.C. Mimouni et Ph. Bobichon). On y découvrira aussi avec un vif intérêt de riches chapitres sur les évangiles dits apocryphes ; ils se divisent de la manière suivante, fragments évangéliques judéo-chrétiens (S.C. Mimouni), évangiles dits apocryphes non judéo-chrétiens (T. Nicklas) et premiers évangiles de l'enfance (T. Nicklas et R. Beyers), sur les Actes des Apôtres (J.-M. Prieur) et les dialogues de révélation, autant de documents exhumés à Nag Hammadi ou connus seulement dans diverses langues orientales (J.-D. Dubois). Le titre « Discipline ecclésiastique et pastorale : vers des écritures normatives » (quatrième partie) regroupe une série de chapitres d'allure assez disparate à première vue : les ouvrages de discipline ecclésiastique et de morale, soit la *Didachè* et les « Sentences de Sextus » (W. Rordorf et B. Pouderon), les « lettres d'églises et d'évêques » (E. Valeriani), les « premières homélies chrétiennes », notamment Méliton de Sardes (J. Reynard), les problèmes de tradition et d'autorité, et enfin les oracles montanistes (tous deux de la plume de Maria Cristina Pennacchio). La cinquième partie amène le lecteur « aux sources de la poésie et de l'hagiographie chrétiennes » : « la première poésie chrétienne : I^{er}-III^e siècle », dont la forme n'a rien de commun avec la poésie classique (T. Nicklas), les « Oracles sibyllins » (J.-M. Roessli) et « la plus ancienne littérature martyriale » (Ph. Bobichon). Déjà auteur d'un important volume sur *Les apologistes grecs du II^e siècle* voir ici même 76, 2007, p. 359-361, B. Pouderon s'est chargé des « écrits apologétiques » (sixième partie). De l'apologétique à l'exposé en forme, il n'y a pas loin. La pratique du second genre devint une nécessité absolue quand les premières hérésies eurent vu le jour. Autant décrire la genèse de l'hérésiologie, qu'a pour ainsi dire créée Irénée de Lyon. « L'essor de la théologie ; premières hérésies » fait l'objet d'une septième partie formant trois chapitres : « la redécouverte des gnostiques antiques » (J.-D. Dubois) ; « Marcion » (E. Norelli) et « naissance de la littérature anti-hérétique » (J.-D. Dubois). Aboutissement du second tome de l'entreprise, Irénée de Lyon, méritait à lui seul une partie, la huitième, consacrée à « l'invention de la théologie ». Elle se compose de deux chapitres, l'un au caractère assez général (Y.-M. Blanchard, « le théologien et son œuvre »), l'autre d'une visée plus technique (J. Leal, « le texte d'Irénée, ses sources, son vocabulaire »). Le nombre des œuvres passées ici en revue passe l'imagination. Même attestée sous la forme d'un titre ou d'un maigre fragment, chacune d'entre elles bénéficie d'une notice signalétique détaillée, munie de la bibliographie la plus récente. Le lecteur sera aidé par un « Index

des auteurs et des œuvres cités » qui, on le regrettera, n'a aucune prétention à l'exhaustivité. Heureusement, la table des matières est extrêmement précise. Les pages de J.-D. Dubois sur le gnosticisme, qui caractérisent fort bien les mouvements valentiniens, basilidiens et séthiens notamment, seront une révélation pour beaucoup. Mais on n'aurait aucune peine à monter en épingle d'autres chapitres tout aussi bien venus. Bref, voici un livre appelé à rendre les plus distingués services. Il a, au premier rang, sa place dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à la littérature chrétienne. Puissent les éditeurs trouver la force et le courage de donner bientôt au public un tome III d'aussi bonne cuvée !

Jacques SCHAMP

Simon C. MIMOUNI et Bernard POUDERON (Dir.), *La croisée des chemins revisitée. Quand l'« Église » et la « Synagogue » se sont-elles distinguées ?* Actes du colloque de Tours 18-19 juin 2010. Paris, Le Cerf, 2012. 1 vol. 14,5 x 23,5 cm, 388 p. (PATRIMOINES. JUDAÏSME ANTIQUE). Prix : 30 €. ISBN 978-2-204-09842-7.

En 70 de notre ère, la destruction du second Temple provoqua le déclin irrémédiable voire l'élimination des sadducéens, esséniens et zélotes, et favorisa l'essor des pharisiens, mais aussi celui de leurs adversaires chrétiens qui se réclamaient au contraire du pouvoir des prêtres. Le *verus Israel* et son héritage seraient désormais revendiqués par des chrétiens adorateurs du Messie et des juifs attachés à la *Torah*, sous la houlette de leurs rabbins. Longtemps dominante, cette représentation schématique n'est pas, comme le montre Simon C. Mimouni, à l'abri de la critique. Le présent recueil fournit la démonstration sous la forme de quinze contributions. On a fait observer, par exemple, que les groupes étaient sensiblement plus mélangés qu'on ne l'a cru, comme l'atteste par exemple la disposition des tombes ou l'emploi des édifices de culte (A. Destro-M. Pesce, *From Jesus Movement to Christianity. A Model for the Interpretation. Cohabitation and Separation of Jews and Christianity*). Trois articles roulent sur l'Évangile de Matthieu, issu d'un groupe de judéo-chrétiens qui devaient logiquement mettre en œuvre une surenchère face à des rivaux comme les pharisiens (D. Marguerat, *L'Évangile de Matthieu et le judaïsme : un conflit de frères ennemis* ; E. Lupieri, *What Parting of Which Ways ? The Gospel of Matthew as a Study Case*, et E. Cuvillier, *Le paradigme du déplacement dans le processus de séparation entre l'évangile de Matthieu et le judaïsme du I^{er} siècle*). Même si les autorités romaines distinguaient soigneusement juifs et chrétiens, les intéressés eux-mêmes, au contraire, sans compter les gnostiques, restaient conscients de la parenté qui les unissait, ainsi que le rappelle B. Pouderon (*Judaïsme et hérésie : étude sur les thèmes de l'exclusion chez les écrivains chrétiens du I^{er} siècle*). Selon D. Boyarin (*Once again Birkat Hammimim Revisited*), la malédiction lancée dans les synagogues palestiniennes contre les chrétiens, tenus pour hérétiques, ne remonte pas aussi loin qu'on l'a dit, par exemple au I^{er} s., mais est pratiquement inexistante avant le III^e s. Au demeurant, des stéréotypes antijuifs se glissent dans les traditions relatives à la Passion, en particulier à la fin de l'Antiquité (P. Piovanelli, *De l'usage polémique des récits de la Passion, ou Là où les chemins qui auraient dû se séparer ont fini par se superposer*). Suivant J. Costa (*Le marqueur identitaire de la circoncision chez les rabbins de l'Antiquité*), certains juifs, notamment les juifs hellénisés, voyaient dans la

son frère Seth, lequel revendique sa légitimité au trône. Les deux divinités, associées dès le Moyen Empire, interviennent parfois côte à côte dans les rituels d'offrandes. Dans le onzième chapitre, U. Rummel montre que d'un côté, Iounmoutef est un dieu officiant comme prêtre-*sem*, et que d'un autre côté, son nom apparaît dans la titulature de prêtres et doit dans ces cas, selon elle, être compris comme un simple titre et non comme la mention du dieu lui-même. Elle étudie l'exemple de Khaemouaset, quatrième fils de Ramsès II et grand prêtre de Memphis. Le douzième chapitre est la synthèse des onze précédents. Le catalogue des sources constitue le treizième et dernier chapitre. En fin de volume, le lecteur trouvera un résumé de sept pages en anglais, qui est en fait la traduction du chapitre douze et que l'on doit à C. Jones. L'ouvrage d'U. Rummel constitue une synthèse fournie et bien documentée sur une divinité finalement peu connue du panthéon égyptien. L'approche diachronique permet à l'auteur de mettre en avant l'importance croissante de ce dieu à partir du Nouvel Empire et à travers l'exemple de ce cas d'étude le lecteur cerne assez clairement l'élargissement progressif de la sphère d'activité de la divinité, ainsi que le processus de syncrétisme entre Iounmoutef et Horus ou encore Iounmoutef et Thot. La présence d'un catalogue des sources, qui reprend leur localisation, une bibliographie, une description ainsi qu'une traduction des textes qui accompagnent les scènes permet au lecteur de se forger un avis objectif sur le traitement des sources par l'auteur. Peut-être eût-il été cependant plus pratique pour le lecteur de publier ce catalogue sous la forme d'un second volume ; la consultation des sources en parallèle de la synthèse aurait été alors plus aisée. En dehors de ces considérations d'ordre pratique, on soulignera la grande qualité et la rigueur du travail fourni par U. Rummel.

Nathalie SOJIC

Anne-Laure ZWILLING (Éd.), *Lire et interpréter. Les religions et leurs rapports aux textes fondateurs*. Genève, Labor et Fides, 2013. 1 vol. 15 x 22 cm, 237 p. (RELIGIONS ET MODERNITÉS, 12). Prix : 23 €. ISBN 978-2-8309-1465-8.

Riche de deux facultés de théologie, l'Université de Strasbourg était un centre idéal pour abriter un colloque international sur « les religions et leur rapport aux textes fondateurs » (25-26 novembre 2010), dont la plupart des communications font l'objet du présent recueil, réparti en quatre sections, autant que de religions fondées sur des livres sacrés. La première section porte sur les textes fondateurs et leur statut : les textes sacrés hindous et leur relation à la société hindoue et occidentale (R. Stehly) ; la *Bible* hébraïque, parole révélée ou institution rabbinique (D. Banon) ; la place de la Septante dans l'histoire de l'interprétation biblique (J. Joosten) ; textes fondateurs de l'islam, *Sunna* et *hadith* (R. Stehly). Chaque religion a son histoire propre, qui retentit sur les textes fondateurs où elle fait germer les interprétations appelées parfois à être sacralisées à leur tour sous forme de recueils appropriés. C'est le fil conducteur de la deuxième partie réservée à l'interprétation et son histoire, canon, méthodes, pratiques : de la Torah au Midrash, texte fondateur et interprétations fondatrices (Th. Legrand) ; le motif de la poussière en Gn 2, 7 et sa réception dans le judaïsme du second Temple (J.-S. Rey) ; le Codex de Bèze un texte précanonique du Nouveau Testament (Jenny Read-Heimerdinger) ; les *Mu'tazila* une lecture « rigo-

riste » des textes sources (Nehmetallah Abi-Rached). La troisième section est consacrée à des « approches littéraires et philosophiques » : Remarques sur les fondements théoriques de la pratique de l'exégèse grammaticale dans le christianisme antique (F. Chapot), La physique cartésienne et l'interprétation de la Genèse (E. Mehl), État des lieux des approches du Coran : les approches littéraires (Anne-Sylvie Boisliveau). On soulignera qu'il n'existe pas à ce jour d'édition critique du Coran. Sous le titre « Évolutions contemporaines » se rangent trois contributions, dont une sur le bouddhisme (L. Obadia, *Evam Maya Srutam ? Evam Maya Pathati !* Réception et réinterprétation des textes sacrés du bouddhisme dans le contexte occidental). Une autre, à partir du cas de Rm, traite des difficultés qu'ont rencontrées catholiques et luthériens principalement pour élaborer la Traduction Œcuménique de la Bible ou TOB (M. Deneken, à propos du concept de consensus différencié entre catholiques et luthériens). La dernière que propose Anne-Laure Zwilling (Lire et interpréter : l'exégèse, le texte et le lecteur) constitue la synthèse de l'ensemble. Dépourvue de canon pour définir ses textes sacrés, la religion hindoue se fonde sur deux immenses ensembles littéraires, la *Sruti* (révélation védique) renfermant notamment les *Upanishads*, et la *Smriti* (tradition transmise par la mémoire), y compris les deux épopées, *Mahâbhârata* et *Râmâyana*. Au fil des siècles, les brahmanes eux-mêmes perdirent graduellement la compréhension des Védas qu'ils recouvrèrent à partir du XIX^e s. grâce à la collaboration des linguistes occidentaux. Parallèlement, un nouveau *corpus* est en train de se former. Au V^e s. avant notre ère, peu après la mort du Bouddha (Siddharta Chakymuni), ses disciples réunis au concile de Rajagriha consignèrent les enseignements du maître en arrêtant un premier *corpus* de références, un « canon bouddhique », dit « les trois corbeilles », encore que dès le début nombreux furent les schismes et controverses accompagnés de versions dans diverses langues comme le pali, le chinois ou le tibétain. Les textes sacrés du bouddhisme ne sont connus à l'ouest que depuis les premières traductions du Français Eugène Burnouf, au début du XIX^e s. Depuis, notamment par souci d'efficacité, les passeurs du bouddhisme eux-mêmes, de quelque origine qu'ils fussent, ont tendu à faire passer son message par un filtre approprié aux normes occidentales et par conséquent ils l'ont altéré. L'islam, lui, n'a produit qu'un seul livre sacré, à vrai dire pas bien long, le Coran, qui est la révélation même, complétée par la *Sunna*, un vaste *corpus* à peu près achevé au IX^e s. Ce dernier aussi fournit les interprétations indispensables, sous forme de hadith, c'est-à-dire de témoignages ponctuels sur un geste ou une parole du prophète. Les divers recueils disponibles, six pour le sunnisme et quatre pour le chiisme, renferment plusieurs milliers de hadith dessinant le cadre de vie de l'*homo religiosus*. Pendant des siècles, la Torah s'est transmise uniquement sous une forme consonantique, en sorte que le soin de dissiper toute ambiguïté de sens revenait à la tradition orale. Tiré de la racine *drsh* « chercher », le *midrash* désigne la quête du sens, l'étude et l'interprétation, voire la méditation exégétique, procédés déjà mis en œuvre dans les livres tardifs de l'Ancien Testament. Dans la littérature rabbinique postérieure, le *midrash* peut prendre une orientation normative (*halakhah*) ou narrative (*aggadah*). On ne pouvait envisager d'entrer ici dans le détail de chacune des contributions, parfois assez techniques, formant le corps de l'ouvrage. Chaque auteur bénéficie d'une courte notice. On pointera aussi la présence d'une riche bibliographie

(p. 215-227). Bref, un livre fort bien réalisé, qui retiendra l'attention de toutes les personnes qu'intéresse l'histoire des religions.

Jacques SCHAMP

Roshdi RASHED, *Apollonius de Perge, Coniques*. Tome 2.1 : *Livres II et III. Commentaire historique et mathématique, édition et traduction du texte arabe*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, xv-682 p., ill. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 1/2.1). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-021716-2.

Le texte des *Coniques* du mathématicien Apollonius de Perge est un texte essentiel pour l'histoire des mathématiques universelles. Le traité offrait au lecteur antique les éléments fondamentaux de la géométrie des coniques, mais il a, bien au-delà de l'Antiquité, inspiré les mathématiques orientales et occidentales. Après un premier volume consacré à l'édition de la version arabe et du texte grec du livre I des *Coniques* (R. Rashed, 1.1: *Livre I. Commentaire historique et mathématique, édition et traduction du texte arabe*. 1.2: *Livre I: Édition et traduction du texte grec*, Berlin – New-York, 2008), R. Rashed publie à présent la version arabe des livres II et III. Il en livre ici une édition des deux livres, accompagnée d'une traduction en vis-à-vis. Le travail est particulièrement minutieux et rigoureux. L'auteur présente non seulement un appareil critique développé, mais reprend aussi les figures géométriques qui illustraient les manuscrits médiévaux. La traduction, volontairement littérale, permet à tout lecteur non arabisant de comparer point par point la traduction française avec le texte arabe. Par ailleurs, l'édition de chacun des livres est précédée d'un long commentaire sur les apports et la méthode d'Apollonius (p. 3-116 et 269-404). Des notes complémentaires ainsi que deux appendices enrichissent notre compréhension du texte arabe. Enfin, R. Rashed donne un index des mots techniques utilisés dans la traduction arabe. Si l'ouvrage intéressera sans nul doute l'historien des mathématiques, le chercheur qui travaille sur la question de la traduction des textes grecs en arabe n'y trouvera que peu d'informations utiles sur les techniques de traduction utilisées par l'adaptateur des *Coniques*. On regrettera notamment l'absence d'un répertoire reprenant les équivalents grecs des termes techniques utilisés dans la version arabe. Plus fondamentalement, on peut se demander pourquoi texte arabe et texte grec n'ont pas été publiés ensemble sous la forme d'une édition synoptique. Cela en eût permis une comparaison plus aisée. Ce livre n'en est pas moins un outil important pour l'histoire des mathématiques grecques et arabes.

Naïm VANTHIEGHEM

Micheline DECORPS-FOULQUIER et Michel FEDERSPIEL, *Apollonius de Perge, Coniques*. Tome 2.3 : *Livres II-IV*. Édition et traduction du texte grec par M.D.-F. et M.F. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, xxx-506 p., nombr. ill. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 1/2.3). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-021723-0.

À la suite de l'édition de la version arabe par R. Rashed recensée ci-dessus, M. Decorps-Foulquiez et M. Federspiel éditent le texte grec des livres II à IV des *Coniques* d'Apollonius. Cette édition, qui remplace la vieille édition de J.L. Heiberg

Huit ans après la publication du livre *Limits of Heroism* (2004), une analyse psychanalytique de l'*Odyssée*, ce volume d'essais sur l'*Iliade* paraît aujourd'hui sous la plume du même auteur. Néanmoins, les deux livres ne s'enchaînent pas entièrement. L'objectif est fondamentalement différent, bien que l'influence de la psychanalyse soit également apparente dans le présent volume. M. Buchan s'est fréquemment inspiré de penseurs comme Lacan et Freud, mais aussi de Nietzsche, Hegel, Kant ou du philosophe allemand Carl Schmitt. Dans l'avant-propos de sa « réintroduction de l'*Iliade* », Buchan explique ses intentions : il ne veut pas écrire une introduction scientifique (« not a scholarly one »), mais une introduction tant littéraire que critique. En même temps, il plaide en faveur d'une lecture lente (« slow reading ») de l'*Iliade*. En prenant la perspective du lecteur (« reader-response criticism ») comme point de départ, il se laisse guider par les ambiguïtés du texte, les provocations de la langue poétique. Plutôt que de vouloir convaincre le lecteur de ses nouvelles interprétations, ses analyses l'incitent à relire l'*Iliade* avec ouverture d'esprit, tout en étant attentif aux jeux de mots et en renouvelant la joie de la lecture. La division en sept chapitres thématiques suit en gros l'ordre chronologique de l'*Iliade*. Les thèmes sont présentés deux par deux : la tragédie et la comédie (chapitres 1 et 2 : « The Tragedy of Achilles » et « Comedy and Class Struggle »), les liens entre la poétique et la politique (chapitres 3 et 4 : « The Politics of Poetry » sur le bouclier d'Achille et « The Poetry of Politics » sur les jeux funéraires d'Hector), et les relations interpersonnelles (chapitres 5 et 6 : « Couples » sur les relations d'Achille, Patrocle et Hector et « Flirtations » sur Glaucos et Diomède). Le septième chapitre peut trouver son pendant dans la conclusion finale (chapitres 7 et conclusion : « The Afterlife of Homer » et « How to Sum Up the *Iliad* in a Riddle »). Ces deux chapitres trouvent leur point de départ dans quelques réflexions antiques sur Homère et sa poésie : un poème de Mimnerme et une légende sur la mort d'Homère dans le *Certamen Homeri et Hesiodi*. Cette légende ne permet pas seulement d'interpréter une dernière fois la tragédie de l'*Iliade* (résumée en quatre thèmes) dans une nouvelle perspective, mais aussi de passer sans transition de son interprétation à la théorie de Roland Barthes sur la mort de l'auteur et sur la libération implicite du lecteur. En somme, M. Buchan a combiné un grand nombre d'observations originales sur l'*Iliade* – parfois trop recherchées, mais certainement provocatrices – et un plaidoyer théorique pour un mode de lecture plus intéressant. L'approche non scientifique aboutit à une œuvre agréable à lire, qui n'est pas interrompue par un grand nombre de références. Pourtant, quelques références supplémentaires, surtout sur les œuvres philosophiques et psychanalytiques citées, pourraient rendre le livre plus accessible.

Berenice VERHELST

Lorenzo F. GARCIA Jr., *Homeric Durability. Telling Time in the Iliad*. Washington, Center of Hellenic Studies, 2013. 1 vol. 15 x 23 cm, VIII-321 p. (HELLENIC STUDIES, 58). Prix : 16.95 £. ISBN 978-0-674-07323-4.

Cette monographie traite de la « durabilité » homérique (« Homeric durability ») et de l'expérience du temps dans l'*Iliade*. Elle a pour but de redéfinir l'idée de l'impérissable, qui se trouve fréquemment dans la description des personnages et des

objets principaux de l'épopée et qu'on y considère évidente. Une tentative de nuancer ce concept aboutit à une réflexion générale par rapport à la temporalité homérique. – Après une introduction théorique, cinq chapitres proposent une étude des aspects différents de la durabilité, appliqués à des cas variés traitant de la décomposition et de la préservation des corps, murs, tombeaux iliadiques et de la vie divine. Un épilogue sert de conclusion et un appendice expose le champ sémantique de « pourrir ». Le livre conclut avec trois *indices* (*verborum*, *locorum* et général). Garcia se sert d'un grand nombre de méthodologies variées, qui comprennent, outre des analyses linguistiques et littéraires, la phénoménologie, la psychopathologie et également une application des théories philosophiques de Heidegger. De la même façon, ses sources ne se limitent pas à l'Antiquité grecque. Dans les analyses linguistiques, Garcia se réfère à la langue proto-indo-européenne et au sanscrit, et un tas de cultures moyen-orientales fournissent des exemples mythologiques et religieux (funéraires) analogues aux cas iliadiques. Ainsi, l'auteur trace une conception de la durabilité qui a une application plus large que les épopées homériques. – L'introduction de l'œuvre expose le cadre théorique dont Garcia veut se servir. Il fait une distinction importante entre la phrase « pas encore » (« not yet ») et « ne... plus » (« no longer »), qu'il essaiera d'appliquer au personnage d'Achille et au *κλέος ἄφθιτον* qu'il poursuit. Une analyse étymologique de ce dernier mot est nécessaire pour démontrer sa signification ambiguë, soit « impérissable » (« unwithering ») ou bien « non péri » (« unwithered »). Cette différence de nuance servira de fil conducteur dans la monographie. Ensuite, l'auteur explique sa croyance à la tradition orale dans laquelle on peut situer Homère, ce qui rendra possible des interprétations métapoétiques plus tard dans l'œuvre. Enfin, il donne une définition de la notion du « temps iliadique ». Garcia suit surtout les concepts du temps objectif et subjectif décrits par Husserl et de la temporalité explicite et implicite. L'expérience de souffrance a une influence sur la durée de l'accident ressentie par la victime, comme le reste de l'œuvre ne cessera de le prouver. Finalement, l'idée de Heidegger du « Dasein », qui implique une relation inévitable entre l'homme et sa mort future, sera pertinente. Le premier chapitre, *Decay, Desintegration, and Objectified Time: Time and Poetics in Homer's Iliad*, met en pratique ces théories, en les appliquant au deuxième livre de l'*Iliade*. Les idées du « pas encore » et « ne... plus » sont des arguments décisifs dans le passage du rêve trompeur d'Agamemnon et la dispute rhétorique qui en résulte : faut-il toujours croire en la prophétie de Calchas qui ne s'est pas encore réalisée, ou ne faut-il plus attendre ? La relation entre le souvenir et la fugitivité du temps se montre importante pour la suite. Le deuxième chapitre est intitulé *Men and Worms: Permanence and Organic Decay* et analyse le traitement des corps de Sarpédon, Patrocle et Hector, trois héros dont les destins s'enchaînent dans la suite des événements qui aboutira à la mort d'Achille. Leurs corps sont temporairement préservés de la décomposition naturelle, tous de leur propre façon et pour une autre raison. Les mots clés dans ces passages, comme *ἀμβροσία*, *νέκταρ*, *ἔμπεδος* et *ταρχύω* forment l'objet d'une analyse sémantique. Le troisième chapitre étudie, comme l'annonce son titre *Permanence and Non-Organic Structures: Walls in the Iliad*, la description des deux murs principaux de l'*Iliade*, c'est-à-dire la fortification troyenne en pierre, qui devrait être indestructible (*ἄρρηκτος*), et celle en bois qui entoure le camp grec et qui est tombée en disgrâce divine. Malgré ces différences considérables, elles seront pareilles dans leur destruc-

tion. Garcia argumente que les deux murs représentent leurs héros principaux respectifs, qui sont en soi la seule défense de leurs armées. La dévastation de Troie est prédite parallèlement à la mort d'Hector et le mur grec doit remplacer Achille quand il renonce à la guerre. Comme ses héros, les murs sont soumis à l'injure du temps. Le quatrième chapitre, *Memorials, Tombs, and the γέρας θανόντων : The (Im)Permanence of Mortuary Architecture in the Iliad*, poursuit cette piste de la précarité matérielle et traite les tombeaux, qui ont une double fonction, d'abord comme partie des rites funéraires et ensuite comme mémorial de ces honneurs. Même ces monuments commémoratifs sont sujets à l'usure et leur souvenir peut disparaître. C'est ici que Garcia lie ses théories à la métapoétique et à la durabilité de l'épopée même : l'intention de préserver le souvenir des grands héros pourra-t-elle durer à l'infini ? Le cinquième chapitre, intitulé *The Impermanence of the Permanent: The Death of the Gods?*, fait l'étude des êtres les plus permanents de l'*Iliade* : les dieux. Garcia expose comment le monde humain diffère du monde divin, qui n'est soumis ni à la mort, ni à l'âge. Un dieu peut quand même éprouver la temporalité humaine, quand il est la victime d'une douleur, d'une tristesse ou d'une captivité causée par l'homme ou par un autre dieu. Cette souffrance physique ou mentale fait ressentir à sa victime la durée de l'inconvénient qui la rend malheureuse ou impuissante. L'auteur cite plusieurs passages de l'*Iliade* où des dieux sont ainsi « humanisés » pour quelques instants. L'exemple le plus frappant est Arès, qui à plusieurs occasions est dit « à peine vivant » ou « presque mort ». Dans l'épilogue, Garcia conclut que l'expérience du temps dans l'*Iliade* consiste surtout en une expression de durée. Les héros et même les dieux doivent endurer (τλάω) ce qui leur arrive. En plus, leur survivance dans la mémoire des prochaines générations n'est jamais sûre. Le κλέος ἄφθιτον qu'ils poursuivent doit être compris comme une idée temporelle, c'est-à-dire soumise à la temporalité. Leur gloire n'est « pas encore périe », plutôt qu'« impérissable ». – La monographie se lit bien, malgré la présence abondante des notes en bas de page. Beaucoup de citations en grec ancien, suivies par une traduction, illustrent l'argumentation. L'éventail de méthodologies et de sources utilisées semble parfois trop recherché pour l'objectif de l'œuvre : son intention de nuancer la notion de la temporalité, omniprésente dans l'épopée, mène à des conclusions qui sont surtout intéressantes dans le domaine de la théorie littéraire. Ainsi, elles peuvent fournir de l'inspiration pour bien d'autres études futures. Seuls les arguments métapoétiques ne sont pas très étayés et n'ajoutent pas grand-chose à l'exposé, sauf peut-être le cri de la fugitivité du temps, qui menace même le genre de l'épopée. En tout cas, on a de la matière à réflexion, tant qu'il nous reste le temps.

Tine SCHEIJNEN

Richard BOUCHON, Pascale BRILLET-DUBOIS et Nadine LE MEUR-WEISSMAN (Éd.), *Hymnes de la Grèce antique : Approches littéraires et historiques*. Actes du colloque international de Lyon, 19-21 juin 2008. Lyon, MOM, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 407 p., 19 fig. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 50. SÉRIE LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE, 17). Prix : 42 €. ISBN 978-2-35668-031-0.

Cet ouvrage rassemble les actes du colloque international qui s'est déroulé à Lyon du 19 au 21 juin 2008, colloque international et interdisciplinaire, puisque l'objectif

témoignages littéraires, notamment ceux d'Hérodote, et un autre type d'αἰνίγματα, qui nous a été transmis par les tablettes de Dodone. Néanmoins, d'une manière générale, ces contributions peuvent intéresser un grand nombre de spécialistes, vu la diversité des sujets abordés ; de plus, elles ont le grand mérite de s'enrichir les unes les autres, voire de faire référence les unes aux autres. Ce livre contribue donc à établir de nombreuses passerelles entre les différentes sous-disciplines de la philologie classique.

Julien DELHEZ

Emmanuelle RAYMOND (Éd.), *Vox poetae. Manifestations auctoriales dans l'épopée gréco-latine*. Actes du colloque organisé les 13 et 14 novembre 2008 par l'Université Lyon 3. Lyon-Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 433 p. (COLLECTION CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 39). Prix : 39 €. ISBN 978-2-904974-38-0.

Cet ouvrage consiste en vingt contributions présentées au colloque *Vox Poetae* tenu à Lyon en novembre 2008 et organisé par Bruno Bureau et Emmanuelle Raymond. La conférence avait pour but une réflexion sur les intrusions de la voix du poète dans l'épopée antique, aux dires d'Aristote un phénomène rarement appliqué à ce genre. Le résultat est une étude variée qui traite d'un corpus étendu mais non exhaustif et qui révèle des manifestations diverses de la *vox poetae* dans les grands ouvrages épiques de l'Antiquité. Cette présence se révèle importante aussi bien pour la subjectivité et la poétique de l'épopée que pour l'évolution diachronique du genre. – Après une introduction qui énonce les questions principales et qui met l'accent sur la voix littéraire, excluant ainsi de l'étude l'auteur historique, le volume consiste en trois grandes parties, traitant chacune d'un sujet différent. La première partie, *Vox poetae, identités de l'auteur*, définit la notion centrale et sa signification dans le champ littéraire et souligne surtout la différence entre le *scriptor* historique et la voix littéraire du poète d'une part et l'influence de la *vox poetae* sur l'évolution du genre à travers des siècles d'autre part. La deuxième partie est intitulée *Affleurements d'une subjectivité poétique* et étudie les multiples manifestations de la *vox poetae*, en particulier l'apostrophe et les adjectifs et épithètes subjectifs. Finalement, la troisième partie, *Idéologies de poètes. Quand la voix du poète et la voix du citoyen se rencontrent* examine la *vox poetae* comme manifestation d'autorité et de rhétorique dans l'épopée et attire l'attention sur la signification didactique et sociopolitique du texte. La conclusion générale est suivie d'une bibliographie et de trois *indices* (*locorum*, *scriptorum recentiorum* et *notionum*). – La première partie se compose de sept articles, dont celui de Christophe Cusset et Fanny Levin, *La voix du poète dans le Corpus Theocriteum*, est le premier. Les auteurs étudient la voix du poète « modifiante » de chaque idylle, les dédicaces au début de certains poèmes et les différences entre les idylles bucoliques et urbaines. Puis, Sylvie Perceau se consacre à la *Voix auctoriale et interaction de l'Iliade à l'Odyssée : de l'engagement éthique à la figure d'autorité*. Elle constate une différence fondamentale dans l'autorité du poète par rapport à celle de la Muse dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Dans *Vox Poetae novi dans l'epyllion 64 de Catulle*, Jean-Pierre De Giorgio et Emilia Ndiaye étudient la réception de la tradition homérique et épique ainsi que l'application de cette *vox poetae*

dans un *epyllion* du *poeta novus*, Catulle. La voix poétique de Lucain, fondée sur la tradition mais néanmoins multiple et contradictoire, est le sujet de l'étude de Bruno Bureau, *Quand il n'y a plus de honte à parler de soi. Ego et ses avatars dans le poème de Lucain*. Étienne Wolff choisit un auteur plus tardif dans *La vox poetarum dans les œuvres épiques de Dracontius*. Il examine trois *epyllia* et les manifestations de leur *vox poetarum* en relation avec la nature littéraire et morale des poèmes. Finalement, dans *Vox poetarum, persona poetarum : le point de vue des commentateurs anciens d'Homère et de Virgile*, Séverine Clément-Tarantino fait la lecture des commentaires anciens des grands poètes épiques et prouve ainsi que la question de la *vox poetarum* était déjà posée par les anciens eux-mêmes. – La deuxième partie, qui comporte également sept articles, commence par Sandrine Dubel, *Changements de voix : sur l'apostrophe au personnage dans l'Iliade*. Dubel étudie le cas des apostrophes diverses de Ménélas et de Patrocle au chant seize de l'*Iliade*, pour définir leur richesse polysémique. Ce même chant seize est le sujet de Jocelyne Peigney, qui, dans *La voix de l'aède au chant 16 de l'Iliade et la colère de Patrocle*, se pose la question de la position fonctionnelle des apostrophes dans la structure du poème et de leur effet pathétique. Le fait qu'Ovide manifeste plusieurs *voces*, plutôt qu'une seule *vox poetarum*, est démontré dans *La voix du poète et ses mises en scène dans les Métamorphoses d'Ovide*. Marie Ledentu y identifie les multiples voix intradiégétiques de l'épopée, mais découvre en même temps une seule voix extradiégétique qui semble coordonner et structurer l'ensemble. Ensuite Anne Maugier-Sinha se penche sur les apostrophes dans les catalogues de l'*Énéide*, les compare avec la poésie funéraire et cherche un rapport entre ces développements et l'aspiration romaine à l'originalité littéraire, dans « Non ego te... transierim » (Aen., 10, 185-186) : *apostrophe au personnage et énonciation épitaphique, la nécessité d'une voix comme support de mémoire*. L'article de Michel Briand assure la transition à l'étude de l'adjectif subjectif. Il traite d'un des exemples les plus connus dans *À propos de νῆπιος dans l'Iliade et l'Odyssée : Ambiguïtés et variations auctoriales, entre récit et performativité* et en discerne les connotations différentes. Emmanuelle Raymond se penche sur un équivalent latin dans *Entre poétique du pathos et mémoire du poète : le cas d'infelix dans l'Énéide de Virgile*. Elle identifie la présence subjective d'une voix du poète dans ce mot. Finalement, Aline Estèves parle de *Virgile et Lucain interprètes de la guerre de Troie : les épithètes subjectives, fragments de discours auctorial*. En comparant les deux récits de la guerre de Troie, Estèves identifie deux visions tout à fait différentes de ce même sujet : une version éthique chez Virgile, une version fantasmatique chez Lucain. – La troisième partie cherche des significations plus profondes dans la voix du poète. Martin T. Dinter étudie les *Sentences chez Virgile*, qui, selon Quintilien, contribuent à la valeur rhétorique de l'auteur. Toujours au sujet de Virgile, dans *Didactic voices in Vergil's Aeneid*, Damien P. Nelis lit l'*Énéide* comme une œuvre didactique, comme l'indiquent, selon lui, le « cano » du premier vers et les personnages d'Iopas et d'Anchise. Sylvie Franchet d'Espèrey reporte l'attention sur la fin de l'ouvrage. Dans *Finir l'histoire. La voix du poète aux chants 11 et 12 de la Thébaine de Stace* elle comprend le double sphragis de l'épopée comme deux *modi* différents de la *vox poetarum*, d'une part une voix intradiégétique, d'autre part une voix extradiégétique, qui donnent un message différent. La contribution suivante est celle de Marie-France Guipponi-Gineste, *Modalités et signification de la*

vox poetae dans l'épopée historique de Claudien, *De Bello Getico*. Elle parle de l'évolution du genre épique tardif, où l'omniprésence de la vox poetae évoque des questions concernant la nature de l'épopée présentée comme « historique ». Dans la première épopée chrétienne par contre, l'éthos auctorial semble disparaître derrière la construction d'une communauté idéale, comme écrit Benjamin Goldlust dans *Quand le récit épique devient discours politique et manifeste poétique : les interventions autoriales dans la Johannide de Corippe*. L'ouvrage conclut par le « paroxysme de la vox poetae épique », c'est-à-dire Ovide. Dans *Ὁ ἔν θεισμός διηγετικός ou la poétique de l'épopée en question : Étude de quelques manifestations de la vox poetae dans les Métamorphoses d'Ovide*, Florence Klein comprend cette vox poetae comme une réflexion métapoétique du poète, une voix qui se manifeste comme autorité responsable des choix esthétiques et génériques dans l'œuvre. – Ce volume nous fournit une étude variée et stimulante sur un sujet assez large. Comme l'éditeur le signale, il reste pas mal de possibilités d'extension et d'approfondissement dans ce champ. En premier lieu, on pourrait en effet enrichir le corpus de textes, déjà vaste, mais loin d'être exhaustif. De grands noms comme Hésiode, Apollonios de Rhodes, Silius Italicus et Valerius Flaccus font défaut, tout comme des auteurs grecs tardifs comme Quintus de Smyrne et Nonnus de Panopolis. En outre, l'éditeur lui-même suggère que la question du *scriptor* historique, qui n'avait pas de place dans ce colloque, est un sujet tout aussi intéressant. De toute façon, cet ouvrage fournit une base riche et variée qui peut mener à bien des recherches futures.

Tine SCHEIJNEN

Deborah BECK, *Speech Presentation in Homeric Epic*. Austin, University of Texas Press, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, x-256 p. Prix : 55 \$. ISBN 978-0-292-73880-5.

La deuxième monographie de Deborah Beck (University of Texas), parue en 2012, reprend le sujet des discours des personnages homériques, déjà abordé dans son premier livre *Homeric Conversation* de 2005. Alors que les études précédentes des discours homériques se limitent le plus souvent aux discours directs, Beck adopte une définition beaucoup plus étendue. Elle défend avec force son point de vue à savoir que l'ensemble des discours des personnages s'observe à travers quatre types de présentations différents : discours direct, discours indirect, discours indirect libre et « speech mention ». Ensemble, ces types forment le « speech presentation spectrum », utilisé par le « implied author » homérique. Pour analyser les effets et fonctions de ces quatre types différents, présentés par le narrateur, mais aussi, au deuxième niveau de la narration, par les personnages dans leurs discours, elle utilise les concepts de la narratologie, mais aussi de la « conversation theory » (initiating, reactive, problematic speech) et de la « speech act theory » (directives, assertives, emotives, questions). Elle a fait un travail de titan en analysant tous les discours et mentions de discours homériques. Sa vaste base de données qui en est le résultat est généreusement mise en ligne (depuis avril 2013) sur <www.laits.utexas.edu/DeborahBeck/home>. Dans son livre, ces données sont fréquemment utilisées pour en déduire des statistiques. Le livre est divisé en six chapitres suivis par une conclusion générale. D'abord, dans les chapitres 1-4, elle fait l'analyse des quatre types de présentations. Puis, dans les chapitres 5-6, elle aborde les différences entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, traitées ensemble

c'est bien moins que les 20 occurrences d'*a-ke-o* ou les 23 d'*a-ko-so-ta*. Il est dommage de trouver des petites incohérences numériques comme p. 58, où deux groupes comptent 61 et 82 noms, alors que p. 81, ils en ont 64 et 83 ; un troisième groupe a 199 noms p. 73, mais 197 p. 103. Il aurait visiblement fallu consacrer davantage de temps à la relecture du travail. Malgré ces quelques défauts, l'ouvrage de Nakassis est vraiment digne d'éloges : il change substantiellement les perspectives et nous amène à avoir une image bien plus fluide, vivante et, ajouterais-je, réaliste de la société mycénienne de Pylos. Il y a exactement 40 ans, Margareta Lindgren avait publié les deux premiers tomes de son *People of Pylos*. Un troisième volume devait en livrer la synthèse, mais n'a jamais paru. On la trouvera désormais, en plus d'une nouvelle prosopographie tenant compte des éditions parues entre-temps, dans *Individuals and Society in Mycenaean Pylos*.
Yves DUHOUX

Olga TRIBULATO, *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 14,5 x 22 cm, xxii-422 p., 18 fig., 3 cartes. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 65 £. ISBN 978-1-107-02931-6.

Il volume curato da Olga Tribulato, *Language and Linguistic Contact in ancient Sicily*, propone una raccolta di dodici contributi, distinti in tre differenti sezioni. Il testo si inserisce nella ricca bibliografia dedicata alla Sicilia e alle testimonianze linguistiche restituite dalla documentazione letteraria ed epigrafica, aprendo nuovi spunti di indagine. Come chiarisce Olga Tribulato nella documentata introduzione, scopo del volume è fornire un impianto teorico della storia linguistica della Sicilia, alla luce del dibattito corrente sulla natura della colonizzazione siciliana e del più ampio tema del superamento di una visione dualistica, sul piano culturale, tra dominanti e dominati. L'introduzione della Tribulato ha il merito di illuminare il dibattito critico, spesso arenatosi su alcuni concetti cristallizzati nella tradizione anglosassone quali "ethnicity", che hanno finito per oscurare il processo ininterrotto di ibridismo e di scambio culturale costanti nell'isola. Gli accenni ai passaggi cruciali della storia siciliana lasciano emergere il quadro dinamico dei contatti culturali tra popoli diversi e illuminano i principali nodi problematici affrontati nel testo. La prima sezione, *Non classical languages*, è inaugurata dal contributo di Paolo Poccetti, *Language Relations in Sicily*, che ricostruisce le fonti utili al recupero della lingua siciliana, catalogate in notizie storiche, glosse e testimonianze epigrafiche. Dall'esame dei dati, Poccetti desume il progressivo arretramento della lingua indigena, fino alla sua totale scomparsa alla fine del v secolo. Poccetti insiste sull'influenza giocata dalla lingua autoctona sulle iscrizioni locali, senza che tuttavia si possa avanzare l'ipotesi della sua "indipendenza", di un alfabeto distinto da quello greco. L'analisi di Poccetti mostra, semmai, un quadro di interferenze reciproche, che include l'apporto delle lingue italiche e che porta a individuare tracce di multilinguismo nell'isola, anche in relazione al frequente passaggio di mercenari, fenomeno costante tra v e iii secolo a.C. Nel secondo capitolo, *The Elymian Language*, Simona Marchesini, fornisce il consueto breve résumé dello *status quaestionis*, per poi sottolineare i caratteri dell'elimo, lingua indoeuropea. Il nucleo più interessante riguarda l'analisi dell'alfabeto, considerato uno dei molti parametri

utili per giungere a una definizione etnica e a un'individuazione dei processi linguistico-cognitivi. Convincente e ampiamente discussa risulta la dimostrazione dell'autoctonia del tipo alfabetico elimo, distinto da quello selinuntino. Altrettanto puntuale risulta l'analisi tecnica degli elementi morfologici e fonetici. Il terzo capitolo, *Phoenician and Punic in Sicily*, è affidato a Maria Giulia Amadasi Guzzo. Seguendo il consueto tracciato, M.G. Amadasi riassume brevemente la storia critica della lingua punica in Sicilia, per poi concentrare l'attenzione sulla presenza fenicia nell'isola e sulle testimonianze scritte. L'analisi linguistica fornisce il quadro morfologico e sintattico; nondimeno la sezione più interessante riguarda i caratteri della tradizione occidentale e idiosincratica del punico di Sicilia. Nel quarto capitolo, *Oscan in Sicily*, James Clackson, offre un interessante spunto iniziale, la testimonianza dell'VIII lettera di Platone, recante un'occorrenza isolata circa la scomparsa della lingua greca in Sicilia, a favore della lingua degli Opici e dei Fenici. Al di là dei dati relativi all'VIII lettera e alla sua controversa autenticità, l'analisi ha il merito di considerare la fonte letteraria come un elemento importante della cultura e della percezione linguistica di IV secolo. La successiva disamina, condotta attraverso le fonti greche e latine delle occorrenze del termine Opici, mostra la diversa accezione dell'etnico nel mondo romano, nel quale esso compariva come sinonimo di "Osci". L'ipotesi di una pluralità di lingue e di popoli risulta persuasiva e l'esame dei tratti distintivi dell'osco fornisce un esame completo delle fonti letterarie e delle fonti epigrafiche, che isolano Messina come unico caso di conservatorismo linguistico tra i mercenari italici. Il V capitolo, curato da Gerhard Meiser, *Traces of Language Contact in Sicilian Onomastics. Evidence from the great Course of Selinus*, illustra efficacemente la particolarità della situazione siciliana, dove la popolazione indigena era costretta a subire l'acculturazione greca o la completa marginalizzazione. Scopo del contributo è l'indagine dell'integrazione tra l'onomastica indigena e quella greca. Meiser, sulla base dell'analisi della grande maledizione da Selinunte, IGDS I 38, conduce un esame attento delle occorrenze onomastiche. Al termine di una raffinata indagine linguistica, nella quale si impone l'attenzione all'ibridismo sintattico e lessicale, l'autore conclude che la maggior parte dei nomi non greci presenti appaiono di origine elima. L'ultimo capitolo della sezione, *Coin and Language in ancient Sicily*, di Oliver Simkin, fornisce una "lettura" attenta delle leggende monetale siciliane. Nella monetazione siciliana Simkin rintraccia una ricchezza inusitata, in parte dovuta anche alla complessità etnica dell'isola e in grado di offrire importanti elementi sulla lingua indigena. La seconda sezione, dedicata alle testimonianze greche, si apre con il capitolo VII, di Susanna Mimbrera, *Sicilian Greek before the fourth Century B.C.*; alla consueta sintesi della storia degli studi, segue un'analisi mirata del processo di affermazione costante del dorico, progressivamente destinato a scalzare lo ionico. Nell'analisi delle evidenze epigrafiche, suddivisa per colonie, l'autrice mette in luce con chiarezza le difficoltà di evidenziare fenomeni di convergenza dialettologica. Concettualmente legato al capitolo VII, è l'VIII, a cura della stessa Mimbrera, *The Sicilian Doric Koina*, che sborza un quadro analitico del greco di Sicilia in epoca ellenistica, insistendo sulla presenza di una *koina* relativamente uniforme. L'interesse del contributo risiede nello sforzo ben condotto di mostrare le modalità di restituzione scritta e parlata del dorico negli strati più bassi della popolazione, attraverso l'analisi puntuale delle iscrizioni pubbliche, delle

iscrizioni private, di carattere anzitutto legale, e delle *defixiones*. Ne emerge con chiarezza una lingua fortemente standardizzata, che mostra un progressivo livellamento linguistico e l'interferenza costante della *koiné* ionico-attica. Il capitolo IX, *Intimations of Koiné in Sicilian Doric. The Informations provided by the Antiatticist*, a cura di Albio Cesare Cassio, si compone dell'analisi brillante delle occorrenze dei lemmi di Epicarmo, Dinoloco e Sofrone nel testo dell'*Antiatticista*. Cassio, rivisitando la commedia dorica, pur nel suo stato frammentario, ne illumina i caratteri linguistici riconducibili ad Aristofane e si pone poi l'interrogativo della presenza ricorrente di lemmi provenienti dai tre autori nell'opera dell'*Antiatticista*, difficilmente classificabile come lessicografica, e, semmai identificabile come un vero e proprio *pamphlet* di gusto polemico. L'analisi di Cassio si offre, così, non solo come un brillante studio dell'anomalo *lexicon*, ma del nodo problematico dei prestiti e degli autonomi sviluppi linguistici nella lingua della commedia siciliana. Il capitolo X, conclusivo della seconda sezione, presenta l'esame della lingua del XV idillio teocriteo. In *We Speak Peloponnesian! Tradition and linguistic Identity in post-classical Sicilian Language*, Andreas Willi, riconsiderando la storia critica legata all'interpretazione del verso dell'idillio nel quale le Siracusane rivendicano orgogliosamente la propria lingua, ripropone un interrogativo annoso, intrecciando un efficace confronto tra il dorico teocriteo e il dorico "puro" di Alcmane, da sempre considerato strettamente laconico. L'analisi linguistica di Willi si rivela accurata e puntuale, e non priva di spunti originali nella relazione tra studio del dorico "ellenistico" teocriteo e più ampia considerazione del contesto storico. L'ultima sezione, *Latin*, si apre con il capitolo XI, *Siculi bilingues? Latin in the Inscriptions of early Roman Sicily*. Olga Tribulato ritorna sul tema del possibile bilinguismo della Sicilia dopo la conquista romana. Il consueto *résumé* critico mostra l'assenza di opere specifiche dedicate al rapporto tra greco e latino, soprattutto rispetto all'età repubblicana e augustea. La difficoltà della critica è relativamente spiegabile, alla luce della bizzarra distribuzione delle occorrenze epigrafiche, contributi spesso difficilmente disambiguanti nella ricostruzione del quadro reale della lingua. Gli interrogativi posti dalla Tribulato circa il rapporto tra presenza delle iscrizioni e grado di alfabetizzazione delle élites è di estremo interesse alla luce della recente bibliografia sul tema, tanto quanto la discussione sulla difficoltà di applicare la categoria lessicale di bilinguismo alla realtà siciliana. La panoramica storica si rivela preziosa per l'analisi dei rapporti tra Greci e Romani nell'isola, e ancora più mirata appare la rassegna delle iscrizioni del periodo arcaico, che permettono di isolare il latino come lingua di minoranza in Sicilia. Il merito principale del contributo risiede nel confronto preciso tra rapporto statistico delle testimonianze epigrafiche, via via intensificatesi nell'isola, e restituzione degli ingranaggi sociali dell'isola. Nel XII capitolo, *Sicily in the Roman Imperial Period. Language and Society*, Kalie Korhonen schizza un quadro delle lingue di "immigrazione" presenti nell'isola, fornendo utili e aggiornati dati statistici riguardanti la presenza di parlanti greco in rapporto alla percentuale di parlanti latino, sulla base delle sporadiche notizie storiche e delle ragionevoli informazioni di natura epigrafica. Debitamente restituito è il movimento demografico e il più tardo dato della cristianizzazione in relazione ai fenomeni linguistici osservabili nelle dediche funerarie. La promozione del latino in epoca augustea è accostata alla resistenza del greco come lingua franca nella più tarda epoca imperiale. Di estremo interesse risultano i para-

grafi dedicati al *melting pot* religioso dell'isola e alle testimonianze letterarie. Il volume curato da Olga Tribulato si rivela, nel complesso, opera di interesse grazie alla qualità dei contributi e all'intelligente distribuzione del materiale. L'intersezione riuscita tra analisi linguistica e attenzione non residuale ai fenomeni storico-sociali costituisce l'aspetto più interessante del testo e il fil rouge dei diversi capitoli, che, seppure negli approcci diversificati e nelle conclusioni non sempre coincidenti, giungono a mostrare la natura complessa del mondo linguistico siciliano.

Paola SCHIRRIPIA

Federicomaria MUCCIOLI, *Gli epiteti ufficiali dei re ellenistici*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 562 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 224). Prix : 84 €. ISBN 978-3-515-10126-4.

Désigner les personnages historiques avec des titres et des épiclèses officiels est une pratique qui se retrouve à toutes les époques. Dès avant l'époque hellénistique, le fait est bien attesté dans diverses civilisations antiques (égyptienne et orientales, par exemple). Mais l'époque hellénistique est celle à laquelle ces épithètes fleurissent au point de devenir partie intégrante de la titulature officielle du souverain (et du couple royal dans la dynastie lagide). F. Muccioli s'est donné comme but d'établir le relevé de ces épithètes (il en retient 36 attestées dans les titulatures officielles des souverains) et d'en donner l'interprétation. Sont concernés les Lagides, les Séleucides et les Attalides, mais aussi les souverains de royaumes moins importants (Bactriane, Bithynie, Pont, Cappadoce, Commagène, Hasmonéens, Hérodiens et Nabatéens). L'auteur analyse les épithètes relevant de la sphère politique (Soter, Évergète, Eucharistos, Dikaios, Ktistès), de la sphère familiale (Philadelphie, Philopator, Eupator, Philomètor, Philoteknos, Philostorgos, Philopappos), les épithètes avec préfixe Philo-/Phil- ne relevant pas de la sphère familiale (Philhellèn, Philopatris, Philodèmos, Philorhomaïos, Philokaisar, Philosébastos), les épithètes relevant de la sphère divine (Théos, Épiphanè, Théos Épiphanè, Eusébès, épithètes et cultes divins dans la royauté d'ascendance iranienne), les épithètes relevant de la sphère militaire (Nikator, Kallinikos, Nikèphoros, Anikètos). Le livre est divisé en trois parties, précédées d'une introduction dans laquelle l'auteur explique sa méthodologique et se livre à une comparaison avec la réalité de la Grèce archaïque et classique. En effet, les surnoms donnés aux souverains à l'époque hellénistique sont rarement des créations linguistiques *ex nihilo*. Ils trouvent leur origine dans la sphère politique ou religieuse des époques précédentes. La première partie offre un cadre historique concentré sur l'usage des épithètes par Alexandre le Grand et ses successeurs. Dans la deuxième partie suit une analyse des titres dans les diverses dynasties (dans quelques cas jusqu'à l'empire romain). L'auteur consacre la troisième partie à un examen du rapport entre les épithètes et la propagande multiculturelle dans les royautes hellénistiques et à une analyse de l'élaboration de l'image idéale du souverain dans la tradition antique. Il réserve un appendice à *Mégas*, *Basileus Mégas* et *Basileus Basileôn* et un à la désignation *Autokrator*. L'ouvrage se clôture sur un tableau chronologique, une bibliographie, un index des sources et un index sélectif des matières. Sur les Hasmonéens, Hérodiens et Nabatéens, on peut glaner quelques informations

viii^e siècle, certainement à la suite des invasions slaves. Les auteurs donnent ensuite les résultats de leurs recherches sur les routes antiques dans la vallée du Drino. Des restes de route antique ont été bien identifiés sur l'itinéraire reliant Antigoneia à la forteresse de Lekel, voie construite à mi-pente, à la hauteur du village de Karjan, et également sur le chemin reliant la basse vallée du Drino à la vallée de la Bistrica par le col de Skarfice, en passant près de Kardhiq, itinéraire certainement suivi par les Illyriens de Skerdilaïdas lors de la prise de Phoiniké en 230 avant notre ère. L'étude du matériel constitue la dernière partie de cet ouvrage : céramique, de différentes origines, amphores, lampes à huile, poids et pesons, tuiles, verre, objets métalliques, monnaies. Il n'est pas étonnant de trouver très peu de monnaies d'époque classique et hellénistique : deux pièces de Chaonie du iv^e s., trois de Corcyre, quatre du *koinon* épirote. Quelques monnaies romaines sont antérieures à la fondation de la ville : trois ou quatre monnaies d'Auguste, une de Tibère, une des Flaviens. C'est avec Hadrien que les monnaies sont nombreuses, jusqu'à une monnaie d'Honorius (395-423). G. Paci présente la stèle de Symphora qui est une affranchie, dont l'inscription figure sous le n° 74 dans le volume *CIGIME* III, (à paraître courant 2014). Roberto Perna a rédigé une conclusion très remarquable, qui fait la synthèse de tous les apports de ce volume sur l'histoire de la vallée du Drino à l'époque hellénistique et au-delà. Il est certain que la reprise souhaitable des recherches archéologiques sur le site d'Antigoneia apportera des informations capitales sur l'organisation politique de la vallée du Drino, qui forme une entité remarquable, avec son centre politique, son territoire agricole et les forteresses qui en gardent les accès, tout comme le bassin de la Bistrica autour de Phoiniké qui constitue la deuxième partie de l'État des Chaones. L'ouvrage possède, en plus, une bibliographie très abondante et une illustration d'excellente qualité. S'il permet de mieux connaître Hadrianopolis-Justinianopolis, il va bien au-delà en éclairant toute la vallée du Drino, du sud au nord. Pierre CABANES

Gilles SAURON, *L'art romain des conquêtes aux guerres civiles*. Paris, Picard, 2013. 1 vol. 23,5 x 32 cm, 310 p., 276 fig. Prix : 90 €. ISBN 978-2-7084-0948-4.

Gilles SAURON, *Römische Kunst von der mittleren Republik bis Augustus*. Darmstadt-Mayence, Ph. von Zabern, 2013. 1 vol. 25 x 33 cm, 312 p., 276 fig. Prix : 79 €. ISBN 978-3-8053-4391-6.

Die hier anzuzeigende Publikation kann in der Tradition großer deutschsprachiger Reihen und Handbücher aus der zweiten Hälfte des letzten Jahrhunderts verstanden werden, die jeweils einen ganz unterschiedlichen Zugang zur Römischen Kunst eröffnen. Am Anfang ist H. Kähler, *Rom und seine Welt* (Bayerischer Schulbuchverlag München 1958/1960) zu nennen, ursprünglich konzipiert als Bildersammlung und Anschauungsmaterial mit dem Titel *Römisches Erbe* für die Oberstufe an humanistischen Gymnasien, erst später durch den separat hinzugefügten, flüssig geschriebenen Text zu einem „Lesebuch“ ergänzt. Diese sehr persönliche Bildauswahl und Betrachtungsweise römischer Denkmäler bleibt eine ausgezeichnete Einführung zum Verständnis Römischer Kunst. Es folgte der von Th. Kraus, dem damaligen Direktor des Deutschen Archäologischen Instituts in Rom, herausgegebene

Band *Das Römische Weltreich* in der Reihe der *Propyläen Kunstgeschichte* (Propyläenverlag Berlin 1967), zu dem mehrere Autoren unterschiedlicher Disziplinen konzise Kapitel zu Architektur, Plastik, Malerei etc. beigetragen haben, versehen mit knappen Beschreibungen einzelner Denkmäler und der Angabe weiterführender Literatur. Auch für den deutschsprachigen Raum waren dann die aus dem Italienischen übersetzten Arbeiten von R. Bianchi Bandinelli und seine „kommunistische Sicht“ der *arte plebeia* von Bedeutung, in drei Bänden erschienen in der Reihe *Universum der Kunst* (Verlag C. H. Beck München): *Rom. Das Zentrum der Macht* (1970), dann *Rom. Das Ende der Antike. Die römische Kunst in der Zeit von Septimius Severus bis Theodosius I* (1971) und schließlich *Etrusker und Italiker vor der römischen Herrschaft. Die Kunst Italiens bis zum Bundesgenossenkrieg* (1974). 1973 erschien dann das gewichtige Handbuch von B. Andreae, *(Die) Römische Kunst* in der Reihe *Epochen der Weltkunst* (Herder Verlag Freiburg), gefolgt von mehrfachen Neuauflagen bis 2003, das chronologisch von Roms Frühzeit bis in die Spätantike reicht. Eine ganz andere, distanziertere, um nicht zu sagen „kühlere nordische“ Betrachtungsweise lag schließlich dem gewichtigen und nicht ins Deutsche übersetzten Buch von N. Hannestad, *Roman Art and Imperial Policy* (Aarhus University Press 1986) zugrunde, die den Zeitraum von Augustus bis Theodosius I. umfasst. Die *Römische Kunst* von G. Sauron kann also als Fortsetzung, Ergänzung oder Kontrast zu den oben genannten Arbeiten gesehen werden. Sie ist eine Übersetzung aus dem Französischen (*L'art Romain des conquêtes aux guerres civiles*, erschienen in der Reihe *Histoire de l'art romain*) und ist im Rahmen des Schwerpunkts *Rom/Römische Provinzen* im Programm des Verlages Ph. von Zabern zu verstehen. In derselben Reihe und Aufmachung sind bisher erschienen: F. Coarelli, *Römische Kunst von den Anfängen bis zur Mittleren Republik* (2011), B. Andreae, *Römische Kunst von Augustus bis Constantian* (2012), angekündigt ist G. Sauron, *Römische Kunst in den Provinzen* (2014). Der vorliegende Band schließt also chronologisch die Lücke zwischen den beiden bereits erschienenen Bänden. Zeitlich werden die beiden letzten vorchristlichen Jahrhunderte behandelt. Nach einer ausführlichen Einleitung und Begründung der Sichtweise werden sechs Kapitel thematisiert, die jeweils in Unterabschnitte gegliedert sind: 1. Die Zeit der Plünderungen („Die Ausplünderer der Völker“, Ein Fallbeispiel: Die Mosaiken im „Haus des Fauns“, Die Plünderung von Kunstwerken: der archäologische Befund, Der Prototyp des Kunsträubers: Verres). – 2. Die Rezeption der griechischen Formen (Erste Beispiele des hellenistischen Realismus, Klassizistische Mode, Die Entwicklung neuattischer Produktionen, Der Kunsthandel, Die Wracks von Mahdia und Antikythera, Kunst und Politik, Das Streben nach Singularität). – 3. Das Doppelgesicht Roms: Römische Bildnisse (Die Tradition der „Ahnenbildnisse“ (*imagines maiorum*), Die Ehrenstatuen im städtischen Raum, Die Bildnisstatuen, Die Togastatuen). – 4. Die Ausstattung des öffentlichen Raums (Das neue Gesicht Latiums, Das Kapitol in Rom als Spiegel von Expansion und inneren Konflikten, Die Monumente des Pompeius auf dem Marsfeld, Das Caesarforum, Temporäre Bauten). – 5. Der Dekor im privaten Raum (Der Einzug von Luxusgütern ins tägliche Leben, *Horti* und *Villae*, Die Entwicklung des Wanddekors: Der „Erste pompejanische Stil“, Der „Zweite pompejanische Stil“, Die zweite Revolution im Wanddekor: Allegorische Malereien, Varros Vogelhaus, Der Salon 15 der „Villa der Poppaea“ in Torre Annunziata, Die Megalografien). – 6.

Revolution und Ornament (Regionale Traditionen und östliche Einflüsse, Eine Ästhetik des Chaos, Eine Ästhetik des Bruchs, Eine neuattische Produktion, Das Thema der Wiedergeburt der Welt, Ästhetik und Revolution, Die Propyläen des Appius Claudius Pulcher in Eleusis). – 7. Epilog: Von der Kriese zur Wiedergeburt der Formen. – Bibliographie, Index und Bildnachweis schließen das Buch ab. Der großformatige Bildband wendet sich primär an ein ‚breites‘ Publikum, an den sog. interessierten Laien. So ist im flüssig geschriebenen Text auf wissenschaftliche Anmerkungen ganz verzichtet, die durchwegs farbigen, oft ganzseitigen Abbildungen sind von ausgezeichneter Qualität. Auch finden sich zahlreiche Denkmäler, die sonst kaum in guten Abbildungen zugänglich sind. Nicht nur wegen der guten Abbildungen ist das Buch auch für den ‚Fachmann‘ (Archäologen, Philologen und Historiker) von Interesse. Die ausgewogene Darstellung unterschiedlicher Meinungen mit Nennung der jeweiligen Forscher und das Abwägen von Argumenten machen die Forschungsgeschichte lebendig und zugleich Argumentationsweise und Diskussion zu einzelnen Monumenten oder Denkmälergattungen nachvollziehbar, etwa in den Abschnitten zum ‚Thermenherrscher‘, zur Gruppe der ‚sterbenden Gallier‘ oder zu den Megalographien von Boscoreale und der Villa dei Misteri. Bei letzteren kann der Verfasser auf eigene Vorstudien zurückgreifen. (Zur immer noch offenen Diskussion um die Santacroce-Reliefs sei die völlig neue Interpretation von S. G. Schmid, *Boreas* 30/31, 2007/08, 41–71 nachgetragen, der in dem Censusrelief Augustus und Agrippa als Censoren des Jahres 28 v. Chr. erkennt.) In den ausführlichen Zitaten antiker literarischer Quellen wird allenthalben der philologisch-philosophisch geprägte Hintergrund G. Saurons sichtbar. Der Satz „Die Geschichte [s. l. der römischen Kunst] ... ist in erster Linie die einer Begegnung zweier in vieler Hinsicht gegensätzlich erscheinenden Kulturen, in der sich schließlich [...] die griechische gegenüber der römischen durchsetzte“ (so in der Einleitung S. 9) ist vielleicht allzu scharf formuliert. Auch wenn man sich also nicht allen Interpretationen und Datierungen des Autors anschließen mag, bleibt das Buch doch nicht nur ein ausgezeichneter Bildband, sondern eine differenzierende Einführung in die kulturhistorische Situation Roms in den beiden letzten Jahrhunderten der römischen Republik. Irreführend und ärgerlich sowohl für den „Laien“ als auch für den „Fachmann“ ist gelegentlich die mangelhafte Sorgfalt bei Übersetzung, Redaktion bzw. Lektorat. Besonders auffällig und störend ist dies in den sonst sehr nützlichen Tabellen 1–3 (S. 18–22 und 45–48), auf denen die Plünderungen des Verres und die Beutegüter aus römischen Feldzügen nach antiken Schriftquellen aufgelistet sind. Da heißt es unmittelbar untereinander mal Cicéron mal Cicero, mal Lucién mal Lukian, mal Titus-Livius mal Titus Livius, mal Pline mal Plinius. Auch werden ohne erkennbaren Grund mal die antiken, mal die modernen Orts- und Eigennamen verwendet (z. B. Drepanon, aber Agrigent und Palermo). Derartige formale Schlampereien gehen natürlich zu Lasten des Verlages, nicht des Autors. Andreas SCHMIDT-COLINET

Stephen L. DYSON, *Rome. A Living Portrait of an Ancient City*. Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2010. 1 vol. 15 x 22,5 cm, XIII-467 p., 44 fig. Prix : 18 £. ISBN 978-0-8018-9254-7.

directement compréhensibles dans la langue des Grecs ou des Romains » pour citer textuellement l'intitulé. Toutes sortes de problèmes méthodologiques se font jour lorsque l'on veut procéder à ce répertoire de formules invocatoires ou exécratoires et de noms divins ou démoniaques, à commencer par leur repérage et leur copie étant donné que le simple découpage des unités relève de l'interprétation. Ce projet international, dénommé CENOB, qui bénéficie de crédits importants malgré le caractère hermétique du propos, réunit trois équipes et se propose, outre l'établissement d'une base de données réunissant textes magiques grecs, coptes, démotiques, latins, syriaques et textes philosophiques, gnostiques, apocryphes et manichéens, d'engendrer un certain nombre de recherches comparatistes en sciences des religions. Je me contenterai de signaler la sortie de presse du premier volume issu de ces rencontres dont l'obscurité d'expression et le recours constant à un jargon hermétique m'excluent. Je relèverai qu'un certain nombre d'études portent davantage sur des questions plus précisément d'ordre religieux vs philosophique comme la signification plotinienne du nom d'Apollon ou les noms magiques d'Aphrodite dans les papyrus, tandis que d'autres s'attachent en détail à la constitution, à la fonctionnalité et à la « compréhension » des noms barbares dans diverses catégories de sources et de langues, le monde grec et oriental étant largement plus représenté que les régions latines. On signalera aussi un examen des formulations barbares dans les *defixiones* qui peuvent aider à la structuration des exécrations et à établir des hiérarchies démonologiques (A. Kropp) ainsi qu'une recherche sur la barbarisation de formules latines par le recours à des langues étrangères comme le gaulois ou l'étrusque, voire même simplement le grec (N. Corre). L'occasion pour l'auteur d'évoquer, mais trop brièvement, les pratiques magiques gauloises, dont l'importance pour une équipe tournée vers l'Orient ne semble pas essentielle. Un index des sources (qui ignore les textes latins, les *defixiones* n'étant citées que d'après un corpus électronique à usage interne), un index des thèmes principaux évoqués dans les communications (très peu opérant vu les entrées trop génériques retenues : signification, anthropologie, écriture, dieu...) et un index des noms barbares complètent cet ouvrage d'un abord très fermé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ute RUMMEL, *Iunmutef. Konzeption und Wirkungsbereich eines altägyptischen Gottes*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-406 p., 20 pl., 27 fig. (DAI. ABTEILUNG KAIRO. SONDRSCHRIFT, 33). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-024031-3.

Le présent ouvrage est une version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteure, soutenue en 2003 à l'Université de Hambourg. Il s'agit d'une étude exhaustive consacrée à une divinité de l'Égypte ancienne, attestée dès l'Ancien Empire et jusqu'à l'époque tardive, le dieu *iwn-mw.t.f* (Iounmoutef), dont le nom signifie littéralement « le pilier de sa mère ». L'ouvrage est divisé en treize parties précédées d'une introduction. Dans le premier chapitre, U. Rummel se penche sur le nom de la divinité. Elle examine dans un premier temps les différentes graphies du théonyme et dans un second temps se concentre sur son interprétation. Dans le deuxième chapitre, elle présente les lieux auxquels est associé le culte du dieu. Les sources citent un topo-

nyme, *itb* (Iteb), situé dans le 9^e nome de Haute Égypte, probablement le lieu d'origine du culte ; dès la 19^e dynastie, on le retrouve abondamment à Abydos, ville dans laquelle Iounmoutef, explicitement présenté comme fils d'Osiris, se voit attribuer la fonction de prêtre-*sem* et participe au culte funéraire de son père. Le troisième chapitre traite des éléments caractéristiques de l'iconographie du dieu et donne la signification de ses attributs. On entame ensuite une partie consacrée aux sources, que l'auteure a regroupées suivant les grandes périodes de l'histoire de l'Égypte pharaonique. Le quatrième chapitre est ainsi consacré à l'Ancien Empire : Iounmoutef est attesté dès la 5^e dynastie sur le site de Saqqara, dans la composition de noms de domaines, et à la 6^e dynastie à Bubastis. Deux extraits des *Textes des Pyramides* le mentionnent comme la personnification des montants d'une porte de ville dans un passage qui évoque la création du monde. À la 6^e dynastie, le dieu apparaît déjà comme auxiliaire dans l'accomplissement de rituels. Dans le cinquième chapitre sont examinées les sources du Moyen Empire. Les quelques traces de décoration provenant de restes de temples montrent Iounmoutef intervenant dans le cadre du *Heb-Sed* (jubilaire, fête de régénération du souverain) ainsi qu'au cours de la fête de l'inondation. Quelques autres sources citent textuellement le dieu : des passages des *Textes des Sarcophages* le présentent comme un membre de la dépouille du défunt. Le dieu apparaît également dans l'iconographie des tombes privées et dans les anthroponymes théophores. Les sources du Moyen Empire insistent particulièrement sur sa fonction de prêtre-assistant dans l'accomplissement de rituels, le déroulement du *Heb-Sed* et de la fête de l'Inondation. Dans le sixième chapitre, qui traite les sources du Nouvel Empire, on apprend qu'à partir du règne d'Hatshepsout Iounmoutef est véritablement promu comme dieu ritualiste intervenant dans les rites consacrés à la personne du roi. Dans le *Livre des Morts*, il prend activement part au procès du défunt, dont il est l'avocat. Il est aussi protecteur et ouvreur des chemins. Toujours à partir de la 18^e dynastie et dans le giron de Thèbes pour commencer, il endosse un rôle majeur dans la présentation des offrandes alimentaires, comme l'attestent les nombreuses sources iconographiques dans les temples. Parallèlement, il demeure étroitement associé au culte du *ka* (énergie vitale) royal. Il intervient encore dans le rituel d'ouverture de la bouche. Enfin, il joue un rôle important dans le rituel de couronnement du roi et dans le déroulement du *Heb-sed* ; en d'autres mots, il est étroitement associé à la légitimation du pouvoir royal. Dans le septième chapitre sont regroupées et traitées les sources des époques tardive et gréco-romaine. À cette époque, Iounmoutef, qui est attesté dans l'iconographie des temples, apparaît aussi sur les sarcophages et dans les tombes. On observe une continuité avec les fonctions qu'il occupait au Nouvel Empire : il est d'une part le fils qui accomplit les rites pour son défunt père Osiris et d'autre part « celui qui ouvre la voie » au souverain. Il intervient encore dans les scènes couronnement royal, d'ouverture de la bouche et de présentation d'offrandes. Dans le huitième chapitre, l'auteur envisage le rôle que joue Iounmoutef dans les rituels de purification. Le neuvième chapitre traite de l'association syncrétique entre Horus et Iounmoutef, Horus-Iounmoutef étant l'hypostase d'Horus. Rummel retrace son histoire. Le rôle qu'elles jouent vis-à-vis de leur père Osiris rapproche les deux divinités, toutes deux chargées d'assurer la pérennité du *ka* paternel. Le dixième chapitre étudie les relations qu'Iounmoutef entretient avec Thot, un dieu purificateur également, qui prend la parole en faveur d'Osiris dans le cadre du litige qui l'oppose à

son frère Seth, lequel revendique sa légitimité au trône. Les deux divinités, associées dès le Moyen Empire, interviennent parfois côte à côte dans les rituels d'offrandes. Dans le onzième chapitre, U. Rummel montre que d'un côté, Iounmoutef est un dieu officiant comme prêtre-*sem*, et que d'un autre côté, son nom apparaît dans la titulature de prêtres et doit dans ces cas, selon elle, être compris comme un simple titre et non comme la mention du dieu lui-même. Elle étudie l'exemple de Khaemouaset, quatrième fils de Ramsès II et grand prêtre de Memphis. Le douzième chapitre est la synthèse des onze précédents. Le catalogue des sources constitue le treizième et dernier chapitre. En fin de volume, le lecteur trouvera un résumé de sept pages en anglais, qui est en fait la traduction du chapitre douze et que l'on doit à C. Jones. L'ouvrage d'U. Rummel constitue une synthèse fournie et bien documentée sur une divinité finalement peu connue du panthéon égyptien. L'approche diachronique permet à l'auteur de mettre en avant l'importance croissante de ce dieu à partir du Nouvel Empire et à travers l'exemple de ce cas d'étude le lecteur cerne assez clairement l'élargissement progressif de la sphère d'activité de la divinité, ainsi que le processus de syncrétisme entre Iounmoutef et Horus ou encore Iounmoutef et Thot. La présence d'un catalogue des sources, qui reprend leur localisation, une bibliographie, une description ainsi qu'une traduction des textes qui accompagnent les scènes permet au lecteur de se forger un avis objectif sur le traitement des sources par l'auteur. Peut-être eût-il été cependant plus pratique pour le lecteur de publier ce catalogue sous la forme d'un second volume ; la consultation des sources en parallèle de la synthèse aurait été alors plus aisée. En dehors de ces considérations d'ordre pratique, on soulignera la grande qualité et la rigueur du travail fourni par U. Rummel.

Nathalie SOJIC

Anne-Laure ZWILLING (Éd.), *Lire et interpréter. Les religions et leurs rapports aux textes fondateurs*. Genève, Labor et Fides, 2013. 1 vol. 15 x 22 cm, 237 p. (RELIGIONS ET MODERNITÉS, 12). Prix : 23 €. ISBN 978-2-8309-1465-8.

Riche de deux facultés de théologie, l'Université de Strasbourg était un centre idéal pour abriter un colloque international sur « les religions et leur rapport aux textes fondateurs » (25-26 novembre 2010), dont la plupart des communications font l'objet du présent recueil, réparti en quatre sections, autant que de religions fondées sur des livres sacrés. La première section porte sur les textes fondateurs et leur statut : les textes sacrés hindous et leur relation à la société hindoue et occidentale (R. Stehly) ; la *Bible* hébraïque, parole révélée ou institution rabbinique (D. Banon) ; la place de la Septante dans l'histoire de l'interprétation biblique (J. Joosten) ; textes fondateurs de l'islam, *Sunna* et *hadith* (R. Stehly). Chaque religion a son histoire propre, qui retentit sur les textes fondateurs où elle fait germer les interprétations appelées parfois à être sacralisées à leur tour sous forme de recueils appropriés. C'est le fil conducteur de la deuxième partie réservée à l'interprétation et son histoire, canon, méthodes, pratiques : de la Torah au Midrash, texte fondateur et interprétations fondatrices (Th. Legrand) ; le motif de la poussière en Gn 2, 7 et sa réception dans le judaïsme du second Temple (J.-S. Rey) ; le Codex de Bèze un texte précanonique du Nouveau Testament (Jenny Read-Heimerdinger) ; les *Mu'tazila* une lecture « rigo-

these and other elements, such as the catalogue-like second chapter giving an overview of the relevant sources and case-studies relevant for the subject of study, to be troubling a smooth reading from start to end. Nevertheless, it cannot be denied that these attributes of outstanding scholarly work also cause this work to be extremely valuable, not only for students and scholars interested in the Athenian family, but also for those working on many other aspects of Athenian society, such as law, politics, social relations, etc.

Marloes DEENE

Victor ALONSO TRONCOSO & Edward M. ANSON (Ed.), *After Alexander. The Time of the Diadochi (323-281 BC)*. Oxford-Oakville, Oxbow Books, 2013. 1 vol. 17 x 25 cm, x-277 p., 8 fig. Prix : 36 £. ISBN 978-1-84217-512-5.

Les études sur Alexandre le Grand et ses successeurs directs paraissent régulièrement et en nombre. Il est vrai que l'époque est d'une importance indéniable, à la charnière de deux mondes dont l'un, le monde hellénistique, est marqué par un réel bouleversement dans les institutions et les comportements. L'ouvrage recensé contribue de manière très intéressante à la connaissance de l'époque des diadoques. Il contient les actes d'un symposium international sur *The Time of the Diadochi (323-281 BC)* qui s'est tenu à l'Université de La Corogne en septembre 2010. Quatre autres colloques avaient déjà eu lieu sur la période charnière à laquelle je faisais allusion : *Crossroads of History : The Age of Alexander, Alexander's Empire : Formulation to Decay, Alexander and his Successors : Essays from the Antipode* (actes publiés à Claremont, CA en 2003, 2007 et 2009) et *Philip II and Alexander the Great : Father and Son, Lives and Afterlives* (Oxford, 2010). Les études publiées dans le recueil recensé relèvent de quatre domaines de la recherche sur les diadoques : les sources et leur usage, la lutte pour le pouvoir entre les diadoques, le rôle des Iraniens au temps des diadoques et l'utilisation des images et des slogans à l'époque des diadoques. On sait que les sources narratives relatives à l'époque des diadoques sont très rares. La recherche d'autres sources est donc nécessaire. T. Boiy présente une série de documents en caractères cunéiformes qui permettent de préciser la chronologie des débuts de l'époque hellénistique et de combler certaines lacunes des sources narratives. Pat Wheatley attire l'attention sur un document quasiment ignoré des spécialistes de l'histoire des diadoques, l'*épitomé de Heidelberg*. Celui-ci comprend quatre passages relatifs aux diadoques contenus dans le codex byzantin *Palatinus Graecus* 129 daté du XV^e s. Wheatley s'intéresse plus particulièrement à l'auteur de l'épitomé et à la tradition historiographique de cette œuvre. Les trois articles suivants veulent éclaircir des questions qui subsistent dans les sources narratives. C'est encore d'historiographie qu'il s'agit dans la contribution de Franca Landucci Gattinoni. Selon cette auteure, Démodamas de Milet serait la source primaire des passages sur la première phase de la troisième guerre des diadoques dans Diodore. Mais Douris de Samos serait l'intermédiaire entre Déodamas et Diodore. Douris de Samos qui, selon Frances Pownall, était hostile à tous les diadoques macédoniens. Seul Eumène de Cardia, un Grec, a trouvé grâce à ses yeux. Pour T. Howe, la divinité supposée d'Alexandre faisait partie d'une tradition inventée par les diadoques pour légitimer leur propre royauté. Au départ d'une analyse du texte de Strabon, B. Bosworth compare la

rencontre d'Alexandre avec les brahmanes et celle d'Auguste avec une délégation de ces sages indiens. A. Meeus livre des réflexions très intéressantes sur la méthodologie à appliquer dans l'étude des sources trop rares relatives aux diadoques. Les cinq contributions de la seconde partie s'attaquent à des points spécifiques de l'histoire des diadoques : la stratégie d'Eumène de Cardia lors de la bataille de Gabiène, bataille finale contre Antigone le Borgne, l'âge des Argyraspides, la vieille garde d'Alexandre et la meilleure unité d'infanterie servant en Asie après la mort d'Alexandre, la date et l'attribution des titres royaux à Antigone et à son fils Démétrios par les Athéniens en 307 selon Plutarque qui, pour P. Paschidis, se trompe, le rôle des *philoï* royaux comme intermédiaires entre les rois hellénistiques et les cités grecques (au travers de la carrière d'Adeimantos de Lampsaque). Les contributions de la troisième section mettent l'accent sur le changement de perspective qui marque depuis quelques années le regard que les savants portent sur la Perse et sur les survivances culturelles perses à l'époque des diadoques. On reconnaît maintenant que les traditions perses ont subsisté dans l'empire d'Alexandre et à l'époque hellénistique. M. J. Olbrycht met en valeur le rôle important joué par les Iraniens dans l'administration et l'armée d'Alexandre et de ses successeurs. L. Ballesteros Pastor examine les preuves de la continuité iranienne en Anatolie et l'existence, à l'époque hellénistique, de poches de résistances autour de souverains proclamant leur attachement au passé iranien. Sabine Müller s'intéresse aux épouses iraniennes de diadoques, particulièrement à Apama, femme de Séleucos, dont le rôle aurait permis de rapprocher Séleucos et ses sujets asiatiques. Les articles de la dernière partie analysent l'utilisation des différentes formes de propagande utilisées par Alexandre et ses successeurs. Ainsi, le concept de « liberté des Grecs » est employé comme moyen de manipuler l'opinion dans le monde grec (G. Squillace, Elisabetta Poddighe). Les animaux trouvent leur place dans la propagande des diadoques. En Égypte, Ptolémée utilise un culte du serpent associé à la fondation d'Alexandrie pour établir un lien entre sa royauté et celle d'Alexandre (D. Ogden). Ptolémée et surtout Séleucos montrent les images d'éléphants pour attirer l'attention sur l'autorité qu'ils exercent (Alonso Troncoso). Ces actes du symposium sur l'époque d'Alexandre et de ses successeurs sont utiles, car chaque contribution, même lorsqu'elle porte sur un détail, donne lieu à une conclusion intéressante. Une suite est prévue qui verra le jour lors d'un colloque sur le roi et la cour à la même époque. Si les actes en sont aussi riches que ceux-ci, on les attend avec impatience.

Jean A. STRAUS

Richard ALSTON, Onno M. VAN NIJF & Christina G. WILLIAMSON (Ed.), *Cults, Creeds and Identities in the Greek City after the Classical Age*. Louvain, Peeters, 2013. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XII-400 p., ill. (GRONINGEN-ROYAL HOLLOWAY STUDIES ON THE GREEK CITY AFTER THE CLASSICAL AGE, 3). Prix : 75 €. ISBN 978-90-429-2714-8.

In questo volume è pubblicata l'ultima parte di una serie di seminari tenuti a Groningen, Atene e Londra tra il 2003 e il 2006 nel quadro di un progetto internazionale di ricerca dal titolo *The Greek City after the Classical Age* ed è a mio vedere assai apprezzabile che all'origine vi sia stato anche il desiderio di riprendere, a

la côte ouest de l'Asie mineure, des îles de l'Égée, mais aussi de la Macédoine, de la Thrace, etc. Bien avant l'époque d'Alexandre, le monde des cités grecques connaissait le phénomène des « étrangers domiciliés » connus, par exemple, sous la désignation de *metoikoi* dans l'Athènes classique. Les migrations de personnes et de groupes de personnes sont attestées dès la plus haute époque grecque, que l'on songe à la « grande colonisation » des VIII^e-VI^e s. Mais les organisateurs d'un colloque qui s'est tenu à l'Institut d'histoire de l'Université de la Ruhr à Bochum en mars 2011 ont voulu centrer leur regard sur les migrations, les étrangers domiciliés et les naturalisations dans quelques cités d'époque hellénistique qui bénéficient de sources exceptionnelles. L'ouvrage recensé contient la plupart des communications présentées lors de cette réunion intitulée « *Neue Männer braucht das Land... » Metöken und Neubürger in hellenistischen Poleis*. Ces communications montrent que les cités ont réagi de diverses manières à la dépopulation et au manque de main-d'œuvre, mais aussi à l'arrivée de nouveaux habitants. Si, à Athènes, les métèques n'ont toujours pas acquis la citoyenneté après plusieurs générations, Milet et Alexandrie, par exemple, ont été bien plus généreuse dans la « naturalisation » des nouveaux venus. Les communications montrent aussi que les conditions de vie des « étrangers domiciliés » se positionnent sur un large spectre. Il en est de même des contacts avec eux dans les cités, les États fédéraux et les monarchies en Grèce, Asie mineure et Égypte. Il est donc clair que des mesures très différentes étaient prises pour résoudre le problème du manque de main-d'œuvre d'une part et pour réduire le caractère « trop étranger » (*Überfremdung*) des nouveaux arrivants d'autre part. Les entités politiques suivantes sont abordées : Syracuse (L.-M. Günther), Alexandrie (H. Klinkott), Milet (L. S. Köcke), Priene (D. Kah), les petites villes cariennes dans la zone d'influence de Milet (Günther), les États fédéraux grecs (K. Freitag), la Thessalie (K. Scherberich), Mégalopolis (V. Grieb), les Milésiennes attestées à Athènes (Günther). Aucun spécialiste du monde hellénistique ne pourra négliger cet ouvrage. Jean A. STRAUS

Elizabeth Donnelly CARNEY, *Arsinoë of Egypt and Macedon. A Royal Life*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, xvii-215 p., 12 fig., 1 carte. (WOMEN IN ANTIQUITY). Prix : 64 £ (relié) ; 17.99 £ (broché). ISBN 978-0-19-536552-8 ; -536551-1.

Si la vie d'Arsinoé a été celle d'une princesse puis d'une reine, les conditions dans lesquelles elle a porté ces titres sont bien différentes. Sur sa vie de princesse à la cour de son père, Ptolémée I^{er} Sôter, les sources ne donnent guère d'informations : *nothing survives that tells us anything directly about Arsinoë's life before her first marriage about the turn of the third century BC*, écrit E. Carney. Même sa date de naissance est discutée (voir maintenant : Branko van Oppen de Ruyter, *The Birth-Date of Arsinoe II Philadelphus*, dans *Anc. Soc.* 42, 2012, p. 61-69, qui propose entre 320/319 et 312/311). Un premier chapitre est donc consacré à décrire ce qu'a pu être la jeunesse d'Arsinoé, l'éducation qu'elle est censée avoir reçue, le milieu dans lequel elle a vécu c'est-à-dire la cour lagide d'Alexandrie, les faits qui ont sans doute influencé sa vie (*Arsinoë's Background and Youth. 318/14-300*). Au tournant du III^e s., Arsinoé épouse Lysimaque, maître de la Thrace après le partage de l'empire d'Alexandre et de la

Macédoine à partir de 285 environ. Mariage de raison qui scelle une alliance entre Ptolémée I^{er} et Lysimaque. Trois fils naissent de ce mariage : Ptolémée (de Telmessos), Lysimaque et Philippe. Son époux ayant eu des fils d'autres femmes, Arsinoë n'apparaît pas comme la mère de l'héritier de Lysimaque. Elle jouit toutefois d'un prestige et d'une fortune considérables. Ainsi finance-t-elle la rotonde offerte aux Grands Dieux de Samothrace (*OGIS* 15 = *IG* XII 227). Lysimaque meurt à la bataille de Coroupédion (281) (ch. II. *Arsinoë as the Wife of Lysimachus. ca. 300-281*). La mort de Lysimaque ouvre une période (281-279 ou 277/276) dramatique et sanglante dans la vie d'Arsinoë. Selon l'auteure, *this episode, however brief, proves central to understanding Arsinoë's life because it is the only time one can be certain she made her own decisions*. Arsinoë épouse son demi-frère Ptolémée Kéraunos dans l'espoir d'assurer l'avenir de ses fils, mais aussi le sien en tant qu'épouse d'un roi sinon de reine. Le choix d'Arsinoë s'avère malheureux : ses fils sont assassinés et elle-même doit se réfugier à Samothrace (ch. III. *Arsinoë and Ptolemy Ceraunus. 281-279-76*). Le retour d'Arsinoë en Égypte est peut-être dû à une injonction de son frère Ptolémée II. Quoiqu'il en soit, l'avenir d'Arsinoë semble devoir se passer *in royal obscurity*. Mais Ptolémée étonne le monde en épousant sa sœur, initiant ainsi la pratique des mariages entre frère et sœur dans la famille des Lagides avec tout ce que cela implique en termes d'image de la dynastie (ch. IV. *Arsinoë's Return to Egypt and Marriage to Ptolemy II. 279-275*). Tout au long de son mariage avec Ptolémée II, Arsinoë joue, en Égypte et à l'étranger, un rôle proéminent, à vrai dire sans précédent, dans la représentation publique de la monarchie lagide. Son rôle apparaît à la cour, dans les affaires militaires, dans la politique étrangère et dans les cultes (ch. V. *Arsinoë II as Wife of Ptolemy II. ca. 275-270 [268]*). Après sa mort, Arsinoë est toujours l'objet d'un culte sous le nom de *théa philadelphos*. Elle y apparaît tout à la fois comme déesse égyptienne et grecque. Des rues d'Alexandrie sont nommées d'après Arsinoë. Plusieurs localités portent son nom (voir maintenant : Ludovic Lefebvre, *Les Arsinoë de la Grèce continentale et insulaire au III^e siècle av. J.-C. Un exemple de métonomase*, dans *ENiM* 5, 2012, p. 7-18 = <http://recherche.univ-montp3.fr/egyptologie/enim/>). Il est difficile d'identifier les portraits d'Arsinoë. En revanche, son visage apparaît sur des monnaies (ch. VI. *Arsinoë's Afterlife*). E. Carney fait preuve d'une excellente connaissance de l'époque à laquelle Arsinoë II appartient. Elle en maîtrise l'histoire politique compliquée, dénoue l'enchevêtrement des personnages parfois homonymes (un arbre généalogique de la famille de Lysimaque et un arbre simplifié de la famille des premiers Ptolémées permettent de mieux comprendre les liens qui unissent les nombreux protagonistes du livre), connaît parfaitement les institutions et les *realia* (cours hellénistiques, idéologie royale, éducation, polygamie, mariages entre frère et sœur, etc.). Une riche bibliographie témoigne de ces connaissances (la thèse de Maria Nilsson, *The Crown of Arsinoë II*, est maintenant publiée : Oxford, Oxbow Books, 2012). Bref, E. Carney a tiré de sources plutôt rares une très bonne biographie d'Arsinoë II. Jean A. STRAUS

Christian-Georges SCHWENTZEL, *Juifs et Nabatéens. Les monarchies ethniques du Proche-Orient hellénistique et romain*. Rennes, Presses universitaires, 2013. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 306 p., 6 pl., 4 cartes. (HISTOIRE). Prix : 18 €. ISBN 978-2-7535-2229-9.

largest contribution) by relating it to the special honours reserved for those fighting in the first rank on the battlefield (*promachoi*). He also stresses the participation of foreigners and women in these quintessentially civic undertakings. Aneurin Ellis-Evans, in a further contribution on *epidoseis* (Chapter 7) innovatively exploits the documents recording subscriptions as sources for *polis* ideology, arguing *inter alia* that *epidoseis* with specified minimum and maximum contributions were deliberately designed to obscure social inequality among the participants, in order to stress the civic, communal and egalitarian character of the endeavour. In Chapter 10, John Ma notes that the inscriptions accompanying private honorific statues in Hellenistic cities often contain references to “civic activities and identities” (p. 178). The proliferation of such statuary, he argues, therefore should not lead us to interpret Hellenistic *poleis* as increasingly elitist, but should rather provide a stimulus to historians to develop an interpretation of post-Classical politics that “accommodate[s] families, and private display, within models of community equilibrium (whatever the balance of power)” (p. 179). Close reading of the documentary evidence for the somewhat elusive age-group of the *neoi* (corporations of young men associated with the gymnasium) in Hellenistic *poleis* leads Nigel M. Kennell to the conclusion that they were not an “aftermath of the ephebic training”, as was long thought (Chapter 13). Rather, “*epheboi* were cadet *neoi* and often subsumed under that title” (p. 232). Finally, in Chapter 14, Benjamin D. Gray provides a fascinating analysis of later Hellenistic honorific decrees, in which he detects a strong influence of Aristotelian ethical thought on virtue, education, citizenship and the common good. Particularly his discussion of the educational role of the *polis* in “imbuing citizens with the dispositions and knowledge necessary for virtue” (p. 248), stressed in Aristotelian philosophy and in the decrees, provides food for thought, and it would be interesting to see if this is a trend that continues in the honorific epigraphy of the *polis* during the Roman imperial period, when euergetism experienced its greatest proliferation in the Greek East. This selection of highlights is obviously biased by my own research interests, and should by no means be viewed as reflecting negatively on the chapters that I have left unmentioned. Despite the minor queries expressed above, this is a volume that should be read, and will be read with profit, by anyone interested in Hellenistic and Roman-era Greek epigraphy and the history of the post-Classical polis. Arjan ZUIDERHOEK

Linda-Marie GÜNTHER (Ed.), *Migration und Bürgerrecht in der hellenistischen Welt*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 174 p., 1 fig. Prix : 44 €. ISBN 978-3-447-06791-1.

L'époque hellénistique est marquée par des mouvements migratoires dont l'ampleur ne fut jamais atteinte auparavant. Des milliers d'Hellènes s'installent dans les territoires conquis par Alexandre et ses troupes. Le phénomène s'observe dans tous les territoires des diadoques et de leurs successeurs, mais plus particulièrement dans l'empire séleucide où un nombre considérable de cités nouvelles sont fondées dans lesquelles viennent s'établir en masse des habitants de la Grèce continentale, de

la côte ouest de l'Asie mineure, des îles de l'Égée, mais aussi de la Macédoine, de la Thrace, etc. Bien avant l'époque d'Alexandre, le monde des cités grecques connaissait le phénomène des « étrangers domiciliés » connus, par exemple, sous la désignation de *metoikoi* dans l'Athènes classique. Les migrations de personnes et de groupes de personnes sont attestées dès la plus haute époque grecque, que l'on songe à la « grande colonisation » des VIII^e-VI^e s. Mais les organisateurs d'un colloque qui s'est tenu à l'Institut d'histoire de l'Université de la Ruhr à Bochum en mars 2011 ont voulu centrer leur regard sur les migrations, les étrangers domiciliés et les naturalisations dans quelques cités d'époque hellénistique qui bénéficient de sources exceptionnelles. L'ouvrage recensé contient la plupart des communications présentées lors de cette réunion intitulée « *Neue Männer braucht das Land... » Metöken und Neubürger in hellenistischen Poleis*. Ces communications montrent que les cités ont réagi de diverses manières à la dépopulation et au manque de main-d'œuvre, mais aussi à l'arrivée de nouveaux habitants. Si, à Athènes, les métèques n'ont toujours pas acquis la citoyenneté après plusieurs générations, Milet et Alexandrie, par exemple, ont été bien plus généreuse dans la « naturalisation » des nouveaux venus. Les communications montrent aussi que les conditions de vie des « étrangers domiciliés » se positionnent sur un large spectre. Il en est de même des contacts avec eux dans les cités, les États fédéraux et les monarchies en Grèce, Asie mineure et Égypte. Il est donc clair que des mesures très différentes étaient prises pour résoudre le problème du manque de main-d'œuvre d'une part et pour réduire le caractère « trop étranger » (*Überfremdung*) des nouveaux arrivants d'autre part. Les entités politiques suivantes sont abordées : Syracuse (L.-M. Günther), Alexandrie (H. Klinkott), Milet (L. S. Köcke), Priene (D. Kah), les petites villes cariennes dans la zone d'influence de Milet (Günther), les États fédéraux grecs (K. Freitag), la Thessalie (K. Scherberich), Mégalopolis (V. Grieb), les Milésiennes attestées à Athènes (Günther). Aucun spécialiste du monde hellénistique ne pourra négliger cet ouvrage. Jean A. STRAUS

Elizabeth Donnelly CARNEY, *Arsinoë of Egypt and Macedon. A Royal Life*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, xvii-215 p., 12 fig., 1 carte. (WOMEN IN ANTIQUITY). Prix : 64 £ (relié) ; 17.99 £ (broché). ISBN 978-0-19-536552-8 ; -536551-1.

Si la vie d'Arsinoé a été celle d'une princesse puis d'une reine, les conditions dans lesquelles elle a porté ces titres sont bien différentes. Sur sa vie de princesse à la cour de son père, Ptolémée I^{er} Sôter, les sources ne donnent guère d'informations : *nothing survives that tells us anything directly about Arsinoë's life before her first marriage about the turn of the third century BC*, écrit E. Carney. Même sa date de naissance est discutée (voir maintenant : Branko van Oppen de Ruyter, *The Birth-Date of Arsinoe II Philadelphus*, dans *Anc. Soc.* 42, 2012, p. 61-69, qui propose entre 320/319 et 312/311). Un premier chapitre est donc consacré à décrire ce qu'a pu être la jeunesse d'Arsinoé, l'éducation qu'elle est censée avoir reçue, le milieu dans lequel elle a vécu c'est-à-dire la cour lagide d'Alexandrie, les faits qui ont sans doute influencé sa vie (*Arsinoë's Background and Youth. 318/14-300*). Au tournant du III^e s., Arsinoé épouse Lysimaque, maître de la Thrace après le partage de l'empire d'Alexandre et de la

Eudème et Boéthos. En conclusion, L. Gili offre là un travail intelligent et instructif, malheureusement rendu difficile d'accès à certaines occasions par un recours à des sigles venant symboliser des modes de syllogismes, ce qui a pour effet de perdre le lecteur peu familier avec cette nouvelle terminologie (voir p. 211-212 et suivantes).

Marc-Antoine GAVRAY

Mireille HADAS-LEBEL, *Philo of Alexandria. A Thinker in the Jewish Diaspora*. Leyde, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, XVI-241 p. (STUDIES IN PHILO OF ALEXANDRIA, 7). Prix : 101 €. ISBN 978-90-04-20948-0.

Ce livre est la traduction anglaise d'un ouvrage publié en français en 2003 (cf. mon compte rendu dans *AC*, 74, 2005, p. 401-402). Comme la version anglaise suit quasiment mot à mot la version française, je renvoie le lecteur à ce compte rendu. Seuls trois ajouts bibliographiques apparaissent en notes ou dans la bibliographie : Joseph Mélèze Modrzejewski, *La Bible d'Alexandrie. Troisième livre des Maccabées* (La Bible d'Alexandrie, 15, 3), Paris, 2008 ; le même, *Un peuple de philosophes. Aux origines de la condition juive*, Paris 2011 et Miriam Pucci-Ben Zeev, *Diaspora Judaism in Turmoil 116-117 CE. Ancient Sources and Modern Insights*, Louvain, 2005. Par ailleurs, s'il existe une version anglaise d'un livre paru en français, l'auteure cite, à juste titre, la première. Voyez, par exemple, M. Hadas-Lebel, *Jerusalem against Rome* (Louvain, 2006), publié auparavant en français : *Jérusalem contre Rome* (Paris, 1990 et 2003) ou J. Mélèze Modrzejewski, *The Jews of Egypt from Rameses II to Emperor Hadrian* (Édimbourg, 1995), traduction de *Les Juifs d'Égypte. De Ramsès II à Hadrien* (Paris, 1991). Dans ce dernier cas, il est dommage que la nouvelle édition de la version française (Paris, 1997) soit ignorée, car elle contient d'importantes modifications par rapport à celle de 1991. Dernière remarque : une partie des conclusions auxquelles J. Bingen arrive dans son article *Un nouvel épistatège et arabarque alexandrin* (*ZPE*, 138, 2002, p. 119-120) cité dans la bibliographie est contestée par Adam Łukaszewicz, *Encore Isidoros : du nouveau sur le turbulent gymnasiarque d'Alexandrie*, publié dans Dariusz Długosz (éd.), *Greco, Juifs, Polonais : à la recherche des racines de la civilisation européenne. Actes du colloque international tenu à Paris le 14 novembre 2003, dédié à Joseph Mélèze-Modrzejewski*, Varsovie-Paris, 2006, p. 158-159. Après *Flavius Josephus. Eyewitness to Rome's First-Century Conquest of Judea* (Toronto, 1993) et *Jerusalem against Rome* (Louvain, 2006), le *Philo of Alexandria* poursuit la diffusion des vastes connaissances de M. Hadas-Lebel parmi le public anglophone. On ne peut que s'en féliciter.

Jean A. STRAUS

Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA). VIII. *Private Space and Public Space. Polarities in Religious Life. Religious Interrelations between the Classical World and Neighbouring Civilizations*. Addendum to Volume VI. *Death and Burial*. Supplementum. *Animals and Plants*. Los Angeles, The J. Paul Getty Museum - Bâle, Fondation pour le LIMC, 2012. 1 vol. 19,5 x 28 cm, XVIII-557 p., 72 pl., ill. Prix : 250 \$. ISBN 978-1-60606-102-2.

curia Amratnina, she compares the well-attested *Matronae Amratnineae* in the region and surmises that *curia* was a Latin rendering of “un mot celto-germanique” (e.g. “corios”), meaning something like “armée, troupe, groupe” (p. 89, with n. 22). Drawing on a series of maps and tables classifying the inscribed names by linguistic origin, she hypothesizes that these *curiae* were means of promoting the interests of the most promising indigenous citizens “déjà engagées dans la romanisation” (p. 95). These *collegia* are therefore evidence of a dynamic fusion of native deities with Roman religious concepts and document the process of Romanization in action. One of these texts, a dedication to the god *Entarabus* and to the Genius of the *curia Ollodagus/a* (might this be a derivative of a Germanic word like “Alltag”, by the way?), represents a lost opportunity to reference the founder of collegial studies himself. Alerting readers to a newly discovered inscription from Trèves, Waltzing connected this dedication to the god *Intarabus* by a *collegium fabrum dolabrariorum* to similar *dolabrarii* in Italy. Accordingly, it would appear that Waltzing, in 1909, was already evaluating *collegia* as agents of “Romanization”, *avant la lettre*?

Jonathan S. PERRY

Jan Dirk HARKE, *Corpus der römischen Rechtsquellen zur antiken Sklaverei (CRRS)*. Teil III. *Die Rechtspositionen am Sklaven*. 2 : *Ansprüche aus Delikten am Sklaven*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 20,5 x 29,5 cm, XII-219 p. (FORSCHUNGEN ZUR ANTIKEN SKLAVEREI. BEIHEFT 3). Prix : 44 €. ISBN 978-3-515-10144-8.

Le plébiscite aquilien, dit loi Aquilia, daté du milieu ou de la seconde moitié du III^e s. av. n. è., aurait contenu trois chapitres dont le premier visait le délit consistant à tuer l'esclave d'autrui ou certains quadrupèdes. L'auteur du délit était condamné à dédommager le propriétaire. Un troisième chapitre avait en vue les dégâts matériels causés à toute espèce de *res*, donc aussi aux esclaves. Il s'avère que les deux chapitres en question avaient pour but la protection du patrimoine plutôt que la répression de la violence. La loi Aquilia était une loi de circonstance à objet limité. Les préteurs et les jurisconsultes ont dû étendre successivement le domaine des actions qui la sanctionnaient. Selon J. Harke, cette activité des juristes romains et la réflexion qui la soutient mettent en lumière la manière technique avec laquelle la jurisprudence romaine s'occupait de phénomènes quotidiens douloureux. Il est vrai que, pour ce qui est des esclaves, les aspects patrimoniaux passaient avant les aspects humains et la résolution des problèmes qui se posaient se faisait avec une impressionnante subtilité. Les textes rassemblés dans ce volume du *CRRS* concernent donc les droits qu'ont les propriétaires lorsque leurs esclaves sont victimes d'un délit : homicide, blessure corporelle, corruption de l'esclave, vol, acte de brigandage, chantage, enlèvement et autres comportements illégaux. Dans une partie intitulée « Introduction », l'auteur étudie les différents délits dont sont victimes les esclaves, les bénéficiaires des droits nés de la perpétration de ces délits, les conditions dans lesquelles ces droits sont octroyés, le contenu de ces droits. Il passe ensuite aux sanctions. La seconde partie regroupe les sources. Les textes rassemblés, traduits et commentés proviennent de la loi des XII Tables, des *Institutes* de Gaius, des *Digesta* (Ulpian semble s'être particulièrement intéressé au sujet, ainsi que Paul dans une moindre mesure), des

collections juridiques privées post-classiques (*Sentences* de Paul, *Collatio Mosaicarum et Romanarum legum*), des lois germaniques (édit de Théodoric, *Lex Romana Burgundionum*), du *Code Justinien* et des *Institutes* du même Justinien. Suivant le plan choisi par les éditeurs, J. Harke donne la liste des abréviations, la bibliographie (éditions des sources, traductions, littérature secondaire), une introduction, les sources (cf. ci-dessus), enfin les index (sources puis matières). Ce volume du *CRRS* est le septième publié depuis 1999 (une trentaine sont prévus, cf. *AC*, 76, 2007, p. 578-579). L'entreprise de publication des sources juridiques relatives à l'esclavage romain se poursuit donc lentement. Étant donné son utilité pour les non-juristes, ceux-ci feront preuve de patience.

Jean A. STRAUS

Marcus REUTER & Romina SCHIAVONE (Ed.), *Gefährliches Pflaster. Kriminalität im römischen Reich*. Mayence, Ph. von Zabern, 2011. 1 vol. 22 x 28 cm, XI-437 p., nombr. ill. (XANTENER BERICHT, 21). Prix : 75 €. ISBN 978-3-8053-4393-0.

Cet ouvrage, dont le titre évoque les « lieux dangereux » (*Gefährliches Pflaster*), accompagne l'exposition temporaire organisée du 8 juillet 2011 au 12 février 2012 à Xanten, l'antique Colonia Ulpia Traiana (Germanie Inférieure), par le LVR-Römer Museum im Archäologischen Park Xanten. Elle a été présentée ensuite dans d'autres musées allemands. Le volume de 437 p. est abondamment illustré, avec des documents d'intérêt variable, à la présentation toujours soignée. Une bibliographie générale est fournie aux pages 404-417, que viennent compléter celles se trouvant à la fin de chaque contribution. Des *indices* précis sont également disponibles. Il s'agit donc formellement d'un beau et riche volume, ainsi mis à la disposition d'un large public, sous réserve de lire l'allemand. En effet, l'intégralité de l'ouvrage est rédigée en cette langue et si les auteurs mentionnent l'essentiel de la production historiographique d'autres pays européens, leur bibliographie s'appuie essentiellement sur l'historiographie allemande – à juste titre d'ailleurs. L'objectif est clairement défini : « um ein möglichst realistisches und vielschichtiges Bild von der Kriminalität – aber auch von der Strafverfolgung – im römischen Reich zu erhalten » (p. IX). Pour cela toutes les sources – archéologiques, papyrologiques, épigraphiques, littéraires... – sont convoquées, afin de multiplier les points de vue sur la criminalité et sa répression dans l'Empire. Certains articles proposent d'ailleurs une réflexion sur des types de sources bien précis. C'est le cas des tablettes de défixion, étudiées par M. Scholz au sujet du vol (p. 89-105) et des procès (p. 301-316), des *papyri* (P. Sängler, p. 241-253) ou encore des sources épigraphiques (M. Reuter, p. 187-194). Les contributions sont réparties en trois grands ensembles : la recherche de sécurité par les provinciaux (p. 3-85), les crimes et délits (p. 89-221), enfin la répression et la justice (p. 225-382). L'ouvrage se termine sur deux apports contemporains (une comparaison entre droit pénal romain et droit pénal allemand actuel ; un tableau des activités policières en Rhénanie du Nord-Westphalie). La première partie présente donc différents moyens que mettaient en œuvre les provinciaux pour assurer leur sécurité au quotidien. Deux articles (P. Kienzle, p. 3-17 ; M. Müller, p. 19-40) s'intéressent ainsi aux systèmes de fermeture, aux serrures et aux clés des maisons, dans différents contextes (urbain, périurbain, rural). M. Hilke (p. 61-74) évoque le rôle du chien de garde, à partir de

remarque aussi le haut statut accordé aux femmes et filles des *country gentlemen* macédoniens. C. Grandjean fait intervenir la monnaie dans l'étude de la nature de l'État achaïen selon Polybe. G. Reger publie une inscription de Mylassa (1^{er} quart du II^e s. av. n. è.) contenant une liste d'objets qui pourraient être utilisés pour célébrer le culte d'un héros. Divers objets nourrissent aussi la réflexion de G. Finkielsztein et J.H. Kroll. Selon le premier, le marquage des récipients à l'époque hellénistique garantissait la quantité et la qualité du produit qu'ils contenaient. Le second s'intéresse à deux poids corinthiens (V^e ou IV^e s. av. n. è. et fin IV^e - milieu III^e s. av. n. è.). – La partie sur l'Asie mineure comporte des études très variées. P. Briant présente quelques jalons anglais dans les débats sur la royauté macédonienne dans l'Europe du XVIII^e s. L. Capdetrey aborde la question du pouvoir en Carie à la fin du IV^e s. av. n. è. (rapport entre le roi, le satrape et le *koinon*). L. Cavalier et J. des Courtils estiment que l'on pourrait disposer à Xanthos d'un exemple exceptionnellement clair d'héroïsation d'un personnage historique, le dynaste Kybernis, dont le tombeau devint le foyer d'un culte religieux. Trois contributions concernent les pratiques funéraires : la crémation à Téos à l'époque géométrique (K. İren et A. Ünlü), les pratiques funéraires dans la région d'Halicarnasse à la même époque (O. Mariaud), un nouveau fragment du sarcophage de Payava à Xanthos (370-350 av. n. è.) (F. Prost). K. Gökay fait une belle présentation, richement illustrée, du site de Zeugma et Winfried Held du palais de Pergame et de son agrandissement sous Eumène II. G. Thériault relève six cas de magistrats romains auxquels des cités d'Asie mineure ont dédié des concours assortis éventuellement des honneurs cultuels. Les empereurs romains sont venus en aide aux cités de l'ouest de l'Asie mineure frappées par des secousses telluriques. En guise de remerciements, ces cités ont frappé des monnaies commémorant le fait. Mais lorsque la démarche se fait à l'initiative de Rome, le but est de diffuser l'image de la bonté impériale (F. Delrieux). Les sujets suivants sont encore abordés dans cette seconde partie : deux inscriptions cariennes sur tessons de poterie (Adiego, Tiverios, Manakidou, Tsiafakis), des monnaies de la péninsule d'Halicarnasse (K. Konuk), une dédicace celtique d'Olbia (?) (A. Ivantchik), Polystratos un des membres les plus riches de l'élite d'Apamée de Phrygie au I^{er} s. av. n. è. (A. Bresson). Les *Hommages à Raymond Descat* sont appelés à rendre des services innombrables tant leur richesse est grande.

Jean A. STRAUS

Heinz HEINEN, *Handwörterbuch der antiken Sklaverei. Lieferung I-IV*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 brochure 12 x 18 cm, 36 p. + 1 CD-Rom. (FORSCHUNGEN ZUR ANTIKEN SKLAVEREI. BEIHEFT 5). Prix : 175 €. ISBN 978-3-515-08919-7.

La genèse de cette base de données sur l'esclavage antique et la manière de l'utiliser sont exposées dans la recension de la première livraison (*cf. AC*, 77, 2008, p. 745-746). Un bref compte rendu de la livraison I-II dans lequel figurent quelques remarques sur son utilisation et son contenu se trouvent dans *AC*, 79, 2010, p. 630-631. La recension de la livraison I-III est publiée dans *AC*, 81, 2012, p. 378-379. Selon l'éditeur, la livraison I-IV compte 153 nouveaux lemmes ou parties d'article supplémentaires représentant environ 610 colonnes. Le nombre total des collaborateurs, choisis dans de nombreux pays, s'élève à 228. La livraison I-V de la base de

données, sur CD et en version papier, devrait sortir en 2013. Étant donné le nombre de sujets qu'il reste à traiter, je ne serais pas étonné que l'édition prenne un certain retard. Car, dans une entreprise de cette envergure, il est inévitable que l'un ou l'autre collaborateur doive être rappelé à l'ordre. Regrettons enfin que le promoteur et principal animateur du *HAS*, H. Heinen, décédé en juin 2013, ne verra pas la version finale de son œuvre.

Jean A. STRAUS

Stéphane BENOIST (Ed.), *Rome, a City and its Empire in Perspective. The Impact of the Roman World through Fergus Millar's Research*. Leyde-Boston, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-211 p. (IMPACT OF EMPIRE, 16). Prix : 94 €. ISBN 978-90-04-23092-7.

In June 2010, just before Sir Fergus Millar's 75th birthday, Stéphane Benoist organised a seminar at the University of Lille 3-Charles-de-Gaulle to discuss the scholarly impact of his work. The three sessions were devoted to different areas of Millar's wide-ranging expertise, as represented by three seminal works, *The Crowd in Rome in the Late Republic* (1994), *The Emperor in the Roman World* (1977) and *A Greek Roman Empire* (2006). Each session resulted in two chapters of the present book: first, Frédéric Hurllet, *Démocratie à Rome ? Quelle démocratie ? En relisant Millar (et Hölkeskamp)*, and Francisco Pina Polo, *Contio, auctoritas and Freedom of Speech in Ancient Rome*; second, Peter Eich, *Centre and Periphery: Administrative Communication in Roman Imperial Times*, and Clifford Ando, *The Roman City in the Roman Period*; and third, Philippe Blaudeau, *Sources conciliaires et histoire de l'empire romain : une lecture de Fergus Millar*, and Jean-Baptiste Yon, *Pluralité des langues, pluralité des cultures dans le Proche-Orient romano-byzantine*. In addition, John Ma offers a chapter more obliquely relevant to Millar's work, *Relire les Institutions des Séleucides de Bikerman*; the editor contributes a warmly appreciative introduction, *Fergus Millar, un historien dans la cité*; and Sir Fergus himself presents an introductory discussion of the hugely ambitious historical enterprise on which he is now engaged, *The Roman Near East from Constantine to Mahomet: Report on a Research Project*. The result is a very interesting and rewarding collection, a worthy birthday present for the honorand. – What is it that makes Millar such a great historian? “Sa méthode consiste principalement en l'interrogation sans cesse renouvelée des sources à la disposition de l'historien du monde méditerranéen antique, qu'il s'agisse des sources littéraires, épigraphiques, papyrologiques, juridiques ou archéologiques” (Benoist, p. 3). “The very essence of Millar's ideas, his method and understanding of history, at least as I read them, is that his positions and arguments are extremely well documented” (Eich, p. 85-86). “On retrouve dans les recherches de Fergus Millar le souci permanent d'essayer de découvrir dans les sources ce qui représente la voix réelle ... des habitants de l'Empire durant l'Antiquité” (Yon, p. 156). The present reviewer, five years younger than Millar, is old enough still to be surprised when the empirical method is regarded as something unusual. What makes Millar special is not *what* he does, but how patiently, thoroughly and intelligently he does it. The question of methodology applies particularly to the controversy about Millar's view of the Roman republic. His idea of a politically active *populus Romanus*

Ce livre est consacré à l'étude des monarchies ethniques du Proche-Orient hellénistique et romain comparées aux monarchies « multiculturelles » telles celles des Séleucides ou, surtout, des Lagides. Le point de départ chronologique est la révolte des Macchabées (168-167). On peut en effet considérer que la principauté hasmonéenne naît en 165 (libération du Temple par Judas I^{er}). L'État nabatéen se constitue vers 120-110 av. n. è. Le terme de l'étude se situe à la mort du dernier roi nabatéen, Rabel II (106 de n. è.), quand Trajan annexe le royaume de Nabatène. Agrippa II, qui régnait sur Chalcis, la Galilée orientale et le nord du Hauran était mort vers 100 et n'avait pas été remplacé. Chr.-G. Schwentzel veut apporter une réponse à une série de questions dont : « comment les monarques juifs et nabatéens parviennent-ils à incarner leur ethnicité ? Quelle est l'identité officiellement assumée par ces souverains ? Par quels moyens, l'imagerie officielle affiche-t-elle l'appartenance à un *ethnos* particulier, tout en revendiquant, le plus souvent pour le monarque un statut équivalent aux autres rois contemporains ? » Car la tentation de l'hellénisme est forte. D'où : peut-on rapprocher les stratégies mises en œuvre par les souverains juifs et nabatéens de celles menées en Égypte par les Ptolémées ? Pour répondre à ces questions, l'auteur utilise les sources littéraires (livres I et II des Maccabées, Flavius Josèphe, les Évangiles, les Actes des Apôtres, les écrits de Qûmran), les sources archéologiques, épigraphiques et numismatiques. Ces trois dernières sont quasiment les seules à sa disposition pour étudier la monarchie nabatéenne. Chr.-G. Schwentzel fait preuve d'une grande habileté numismatique pour tirer des monnaies des informations importantes sur la titulature des souverains (l'annexe II contient une liste des monnaies). La difficulté de l'étude sur les monarchies ethniques réside dans le fait que « le discours officiel des monarques juifs et nabatéens n'a cessé d'évoluer. Attributs, symboles du pouvoir et fonctions assumées par les souverains sont en perpétuelle évolution au sein de la même dynastie et parfois sous le règne d'un même monarque. On peut ainsi parler de métamorphoses du discours ethnique des souverains ». La bibliographie est riche. Sur l'interdiction des images imposée aux Juifs, voir maintenant Sarah Pearce (éd.), *The Image and Its Prohibition in Jewish Antiquity*, Oxford, 2013 (The Journal of Jewish Studies, Supplement Series, 2). Sur l'art au service des rois clients de Rome, Andreas J.M. Kropp, *Images and Monuments of Near Eastern Dynasts, 100 BC-AD 100*, Oxford University Press, 2013 qui, un peu comme Chr.-G. Schwentzel, est obligé d'utiliser images royales, palais, temples, monnaies pour essayer de déceler les aspirations idéologiques de ces dynastes proche-orientaux. Le livre de Chr.-G. Schwentzel constitue un apport important à la réflexion sur les transferts culturels, l'hellénisation et la romanisation.

Jean A. STRAUS

Koray KONUK (Éd.), *Stephanèphoros. De l'économie antique à l'Asie mineure. Hommages à Raymond Descat*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 22 x 29 cm, 421 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 28). Prix : 70 €. ISBN 978-2-35613-063-1.

R. Descat s'est intéressé à la numismatique, à l'économie antique, à l'Asie mineure, à la Carie. *Stéphanèphoros* : le tétradrachme stéphanèphore est une monnaie frappée par Athènes à l'époque hellénistique, l'étude de la monnaie mène à celle de l'économie, le stéphanèphore est aussi un magistrat éponyme répandu dans les cités

d'Asie mineure. Le mot est donc bien choisi pour résumer l'activité du dédicataire de ces mélanges. Ceux-ci se partagent en deux parties intitulées *L'économie antique* et *L'Asie mineure*. Dans la première partie, une contribution concerne un compte douanier perse écrit en araméen sur papyrus (527/525 - c. 405 av. n. è.) (M. Cottier) et une seule porte sur le monde romain. Il s'agit d'une étude de J. Andreau sur l'évolution du statut des Latins Juniens qui, en pratique, avait pour effet d'exclure des hiérarchies de la société romaine. Toutefois, avec le temps, la stratification des rangs et des statuts de la société romaine se complexifie. « La condition d'esclave était la plus misérable... Mais, au-dessus de cette situation d'esclaves, il y avait une série d'autres statuts plus ou moins enviables. Celui des Latins Juniens était l'un d'eux. C'était un des barreaux de l'échelle sociale ». J. Zurbach analyse l'œuvre d'Hésiode, *Les Travaux et les Jours* qui, selon lui, sont un texte dont l'objet principal est d'ordre économique. Il compare cette œuvre aux collections de proverbes et d'instructions qui sont un genre particulièrement répandu dans les littératures mésopotamienne, levantine et égyptienne. Conclusion : « L'époque orientalisante n'est ... pas ce court moment où les Grecs ouvrent quelques portes sur l'Orient avant de s'élancer vers des horizons nouveaux. C'est un milieu d'échanges qui repose sur les structures économiques et sociales communes aux sociétés de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient ». À partir de données quantifiées, Fr. de Callatay estime que la qualité de la vie en Attique et dans l'Égée aux périodes classique et hellénistique était meilleure que dans bien d'autres régions à diverses époques de l'Antiquité. Cela n'empêche nullement J.-M. Roubineau de montrer que les motifs ayant conduit Athènes à mettre en place des mesures à l'égard des orphelins de guerre, des épicières pauvres ou des invalides n'ont que peu à voir avec ce que l'on entend aujourd'hui par aide sociale. Et de conclure : Athènes « ne peut être considérée ... comme le lieu d'*invention du social* ». Plusieurs contributions s'attachent à l'analyse du commerce et des marchés dans le monde grec antique. Dans une longue étude rappelant la position des différents historiens de l'économie antique, Chr. Pébarthe pose la question : « si les Grecs connaissaient le marché, pourquoi cette institution est-elle absente de leur réflexion, alors même que les traités d'*oikonomia*... abordent les questions de production de richesse et d'échange ? ». Longue étude aussi, et très bonne, que celle consacrée par V. Chankowski à la loi délienne sur la vente du bois et du charbon (*ID*, 509, 2^e moitié du III^e s. av. n. è., rééditée, traduite et commentée). Cl. Hasenohr fait le point sur les lieux de commerce et les magistrats des marchés de Délos pendant la seconde domination athénienne (167-88 av. n. è.). Elle tient compte des découvertes archéologiques récentes et les examine à la lumière d'inscriptions négligées. Cette confrontation lui permet d'identifier les espaces contrôlés par les différents magistrats des marchés, d'étudier leur évolution et de mesurer l'implication d'Athènes dans le commerce délien. Les inscriptions, en particulier les baux, permettent de conclure que la culture de la vigne en Attique à l'époque classique se faisait sur des surfaces relativement modestes et donnait des quantités de vin susceptibles de satisfaire les besoins des domaines ou, peut-être, locaux (I. Pernin). L. Migeotte analyse les décisions d'ordre financier prises par les Milésiens à la suite d'un don de bois et de blé qui leur est fait par Eumène II. Au départ de découvertes effectuées dans des cimetières macédoniens, Z. H. Archibald montre la manière dont les sociétés anciennes utilisaient les métaux précieux pour renforcer les idées de domination et de prééminence sociales. Il

remarque aussi le haut statut accordé aux femmes et filles des *country gentlemen* macédoniens. C. Grandjean fait intervenir la monnaie dans l'étude de la nature de l'État achaïen selon Polybe. G. Reger publie une inscription de Mylassa (1^{er} quart du II^e s. av. n. è.) contenant une liste d'objets qui pourraient être utilisés pour célébrer le culte d'un héros. Divers objets nourrissent aussi la réflexion de G. Finkielsztein et J.H. Kroll. Selon le premier, le marquage des récipients à l'époque hellénistique garantissait la quantité et la qualité du produit qu'ils contenaient. Le second s'intéresse à deux poids corinthiens (V^e ou IV^e s. av. n. è. et fin IV^e - milieu III^e s. av. n. è.). – La partie sur l'Asie mineure comporte des études très variées. P. Briant présente quelques jalons anglais dans les débats sur la royauté macédonienne dans l'Europe du XVIII^e s. L. Capdetrey aborde la question du pouvoir en Carie à la fin du IV^e s. av. n. è. (rapport entre le roi, le satrape et le *koinon*). L. Cavalier et J. des Courtils estiment que l'on pourrait disposer à Xanthos d'un exemple exceptionnellement clair d'héroïsation d'un personnage historique, le dynaste Kybernis, dont le tombeau devint le foyer d'un culte religieux. Trois contributions concernent les pratiques funéraires : la crémation à Téos à l'époque géométrique (K. İren et A. Ünlü), les pratiques funéraires dans la région d'Halicarnasse à la même époque (O. Mariaud), un nouveau fragment du sarcophage de Payava à Xanthos (370-350 av. n. è.) (F. Prost). K. Gökay fait une belle présentation, richement illustrée, du site de Zeugma et Winfried Held du palais de Pergame et de son agrandissement sous Eumène II. G. Thériault relève six cas de magistrats romains auxquels des cités d'Asie mineure ont dédié des concours assortis éventuellement des honneurs cultuels. Les empereurs romains sont venus en aide aux cités de l'ouest de l'Asie mineure frappées par des secousses telluriques. En guise de remerciements, ces cités ont frappé des monnaies commémorant le fait. Mais lorsque la démarche se fait à l'initiative de Rome, le but est de diffuser l'image de la bonté impériale (F. Delrieux). Les sujets suivants sont encore abordés dans cette seconde partie : deux inscriptions cariennes sur tessons de poterie (Adiego, Tiverios, Manakidou, Tsiafakis), des monnaies de la péninsule d'Halicarnasse (K. Konuk), une dédicace celtique d'Olbia (?) (A. Ivantchik), Polystratos un des membres les plus riches de l'élite d'Apamée de Phrygie au I^{er} s. av. n. è. (A. Bresson). Les *Hommages à Raymond Descat* sont appelés à rendre des services innombrables tant leur richesse est grande.

Jean A. STRAUS

Heinz HEINEN, *Handwörterbuch der antiken Sklaverei. Lieferung I-IV*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 brochure 12 x 18 cm, 36 p. + 1 CD-Rom. (FORSCHUNGEN ZUR ANTIKEN SKLAVEREI. BEIHEFT 5). Prix : 175 €. ISBN 978-3-515-08919-7.

La genèse de cette base de données sur l'esclavage antique et la manière de l'utiliser sont exposées dans la recension de la première livraison (*cf. AC*, 77, 2008, p. 745-746). Un bref compte rendu de la livraison I-II dans lequel figurent quelques remarques sur son utilisation et son contenu se trouvent dans *AC*, 79, 2010, p. 630-631. La recension de la livraison I-III est publiée dans *AC*, 81, 2012, p. 378-379. Selon l'éditeur, la livraison I-IV compte 153 nouveaux lemmes ou parties d'article supplémentaires représentant environ 610 colonnes. Le nombre total des collaborateurs, choisis dans de nombreux pays, s'élève à 228. La livraison I-V de la base de

directement à la question, N. Zwingmann cite Dieter Hertel, qui soulignait déjà que les motifs de préservation variaient au gré d'intérêts changeants et qu'en tout cas, il ne serait jamais venu à l'esprit des Grecs ou des Romains de préserver un monument ancien « um ihrer selbst ». Or cela n'a pas changé, constate N. Zwingmann : la préservation n'est, encore aujourd'hui, jamais une fin en soi (p. 103). La protection d'un monument ancien est toujours guidée par une idéologie ou, du moins, un intérêt particulier, qu'il soit conscient ou non. Tout l'enjeu est évidemment de comprendre quel est cet intérêt, et c'est ce que fait remarquablement N. Zwingmann, qui ne se contente pas d'énumérer des « attractions touristiques » (« Sehenswürdigkeiten ») mais cherche aussi à savoir pourquoi et dans quelle mesure elles étaient perçues comme telles. Cela fait de son livre un ouvrage important, indispensable même pour qui souhaite étudier le tourisme (et le voyage en général) dans l'Antiquité, l'identité grecque (ou gréco-romaine) dans son rapport à l'autre ou encore la question de la mémoire au travers des monuments qui l'incarnent.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Andreas MEHL, Alexander V. MAKHLAYUK & Oleg GABELKO (Ed.), *Ruthenia Classica Aetatis Novae. A Collection of Works by Russian Scholars in Ancient Greek and Roman History*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 235 p., 3 fig. Prix : 46 €. ISBN 978-3-515-10344-1.

Pendant une grande partie du ^{xx}e s., les historiens occidentaux snobent la littérature scientifique soviétique sous le prétexte qu'elle est biaisée par le recours à l'idéologie marxiste. Mais la vraie raison de cet ostracisme se trouve plutôt dans le fait que ces historiens, dans leur grande majorité, *Rossica non leguntur*. Car cette littérature russe ne mérite pas un rejet général. Plusieurs œuvres en ont d'ailleurs été traduites, le plus souvent en allemand. De nos jours, l'idéologie marxiste n'influence plus guère la littérature russe, mais l'ignorance de la langue continue à tenir les savants russes en marge du monde scientifique. Ce recueil d'articles d'historiens russes de l'Antiquité traduits en anglais comble bien partiellement le fossé que l'ignorance de la langue maintient intact. Un chapitre introductif d'A. V. Makhlayuk et O. L. Gabelko plante le décor. Les deux auteurs présentent les lignes directrices qui ont conduits les historiens de l'Antiquité et les philologues classiques russes du milieu du ^{xviii}e s. à nos jours. Jusqu'à la Révolution de 1917, l'histoire ancienne et la philologie classique tiennent un rang comparable à celui atteint par les savants occidentaux. Pour illustrer le fait, il suffit de citer un nom, celui de M. Rostovtzeff. Les débuts de l'ère soviétique sont catastrophiques pour l'histoire ancienne et la philologie classique considérées comme des disciplines « bourgeoises ». Elles disparaissent des cursus universitaires. Nombre d'historiens de l'Antiquité adoptent la méthodologie marxiste de travail et l'histoire ancienne est embarquée dans le combat idéologique contre la science bourgeoise. Au milieu des années 1950, une certaine libéralisation du régime soviétique permet à l'histoire ancienne et à la philologie classique de retrouver des bases plus scientifiques. Les travaux relatifs à l'esclavage antique attirent plus particulièrement l'attention des savants occidentaux et les meilleurs sont traduits dans des langues européennes. Les auteurs de l'article relèvent un point faible dans l'organisation de la recherche soviétique : la séparation de l'érudition entre l'Université et

l'Académie des sciences de l'URSS. Pris par leurs tâches d'enseignement et leurs obligations administratives, les universitaires ne disposent en général que de peu de temps à consacrer à la recherche. De leur côté, les équipes des instituts académiques sont en quelque sorte coupées du contact direct avec les cercles plus vastes des savants universitaires et plus particulièrement avec les jeunes savants ou étudiants, ratant de la sorte les occasions de partager leurs expérience et savoir, un fait qui n'est pas favorable à la reproduction de nouvelles générations de savants. Selon les auteurs de l'article, le problème subsiste à l'heure actuelle, mais est en voie de trouver une solution. La période post-soviétique n'est pas particulièrement favorable à l'histoire ancienne et à la philologie classique. Le bien-être matériel relatif des années 1970-1980 disparaît. Les budgets sont réduits de manière drastique. Les bibliothèques universitaires voient l'acquisition des livres réduite. La formation de futurs chercheurs compétents se fait dans des conditions difficiles. Les relations avec l'étranger se développent, mais les savants occidentaux qui ignorent le russe négligent encore trop souvent les travaux de leurs collègues slaves. Malgré toutes les difficultés, les études classiques connaissent un renouveau dans le choix des sujets traités et dans la manière de les aborder. Les articles publiés dans ce volume en sont la preuve. On y lit des choses intéressantes sur la législation dans la Grèce archaïque, la manière dont Hérodote rend compte de faits historiques, la propagande politique dans les mondes hellénistique et romain, l'activité financière d'Alexandre le Grand (la *syntaxis*), la prosopographie macédonienne, l'activité de Mithridate VI Eupator, le recensement dans la Rome républicaine (critique des vues de P. Brunt), les traditions de l'armée impériale romaine, enfin la pensée politique de Dion Cassius. Ce recueil d'articles montre que les chercheurs russes en histoire ancienne ont atteint le niveau qui est celui de la recherche internationale.

Jean A. STRAUS

grafi dedicati al *melting pot* religioso dell'isola e alle testimonianze letterarie. Il volume curato da Olga Tribulato si rivela, nel complesso, opera di interesse grazie alla qualità dei contributi e all'intelligente distribuzione del materiale. L'intersezione riuscita tra analisi linguistica e attenzione non residuale ai fenomeni storico-sociali costituisce l'aspetto più interessante del testo e il fil rouge dei diversi capitoli, che, seppure negli approcci diversificati e nelle conclusioni non sempre coincidenti, giungono a mostrare la natura complessa del mondo linguistico siciliano.

Paola SCHIRIPA

Federicomaria MUCCIOLI, *Gli epiteti ufficiali dei re ellenistici*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 562 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 224). Prix : 84 €. ISBN 978-3-515-10126-4.

Désigner les personnages historiques avec des titres et des épiclèses officiels est une pratique qui se retrouve à toutes les époques. Dès avant l'époque hellénistique, le fait est bien attesté dans diverses civilisations antiques (égyptienne et orientales, par exemple). Mais l'époque hellénistique est celle à laquelle ces épithètes fleurissent au point de devenir partie intégrante de la titulature officielle du souverain (et du couple royal dans la dynastie lagide). F. Muccioli s'est donné comme but d'établir le relevé de ces épithètes (il en retient 36 attestées dans les titulatures officielles des souverains) et d'en donner l'interprétation. Sont concernés les Lagides, les Séleucides et les Attalides, mais aussi les souverains de royaumes moins importants (Bactriane, Bithynie, Pont, Cappadoce, Commagène, Hasmonéens, Hérodiens et Nabatéens). L'auteur analyse les épithètes relevant de la sphère politique (Soter, Évergète, Eucharistos, Dikaïos, Ktistès), de la sphère familiale (Philadelphie, Philopator, Eupator, Philométor, Philoteknos, Philostorgos, Philopappos), les épithètes avec préfixe Philo-/Phil- ne relevant pas de la sphère familiale (Philhellèn, Philopatris, Philodèmos, Philorhomaïos, Philokaisar, Philosébastos), les épithètes relevant de la sphère divine (Théos, Épiphanè, Théos Épiphanè, Eusébès, épithètes et cultes divins dans la royauté d'ascendance iranienne), les épithètes relevant de la sphère militaire (Nikator, Kallinikos, Nikèphoros, Anikètos). Le livre est divisé en trois parties, précédées d'une introduction dans laquelle l'auteur explique sa méthodologique et se livre à une comparaison avec la réalité de la Grèce archaïque et classique. En effet, les surnoms donnés aux souverains à l'époque hellénistique sont rarement des créations linguistiques *ex nihilo*. Ils trouvent leur origine dans la sphère politique ou religieuse des époques précédentes. La première partie offre un cadre historique concentré sur l'usage des épithètes par Alexandre le Grand et ses successeurs. Dans la deuxième partie suit une analyse des titres dans les diverses dynasties (dans quelques cas jusqu'à l'empire romain). L'auteur consacre la troisième partie à un examen du rapport entre les épithètes et la propagande multiculturelle dans les royautes hellénistiques et à une analyse de l'élaboration de l'image idéale du souverain dans la tradition antique. Il réserve un appendice à *Mégas*, *Basileus Mégas* et *Basileus Basileôn* et un à la désignation *Autokrator*. L'ouvrage se clôture sur un tableau chronologique, une bibliographie, un index des sources et un index sélectif des matières. Sur les Hasmonéens, Hérodiens et Nabatéens, on peut glaner quelques informations

dans l'étude récente de Chr.-G. Schwentzel, *Juifs et Nabatéens. Les monarchies ethniques du Proche-Orient hellénistique et romain*, Rennes, 2013. Le gros livre de F. Muccioli prendra, me semble-t-il, une place de choix parmi les études sur la nature de la royauté hellénistique.

Jean A. STRAUS

Gilles VAN HEEMS (Éd.), *La variation linguistique dans les langues de l'Italie préromaine*. Actes du IV^e Séminaire sur les langues de l'Italie préromaine organisé à l'Université Lumière-Lyon 2 et à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée le 12 mars 2009. Lyon, MOM, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 182 p. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT, 45. SÉRIE LINGUISTIQUE ET PHILOLOGIQUE, 7). Prix : 23 €. ISBN 978-2-35668-021-1.

Les philologues et linguistes s'intéressent de plus en plus aux variations internes des parlers de l'Antiquité. À juste titre, puisque l'on sait qu'il n'existe pas de langue monolithique, mais seulement des ensembles linguistiques plus ou moins convergents, profondément traversés et, à la vérité, constitués de variétés non seulement locales et temporelles, mais aussi sociales, professionnelles, individuelles, situationnelles, etc. C'est la linguistique dite variationnelle qui s'est spécialisée dans cette approche et les auteurs de ce volume l'ont appliquée à l'Italie préromaine. Le sujet est bien choisi : en effet, avant sa latinisation, l'Italie était une véritable mosaïque de parlers divers. De plus, ils ont été suffisamment vigoureux pour être régulièrement mis par écrit, ce qui nous livre un matériel inestimable, même s'il est infiniment plus réduit que nous le voudrions. L'essentiel de l'ouvrage est consacré aux deux domaines majeurs que sont l'étrusque et la famille des langues italiques. Pour l'étrusque, le livre traite de problèmes de vocalisme archaïque (V. Belfiore), de variations dans les finales de génitifs en *-al/-ial* (I.-X. Adiego) et fournit un remarquable essai de dialectologie étrusque (G. van Heems). Pour ce qui est du groupe italique, on trouve l'analyse d'une difficile inscription sicule de Montagna di Marzo (V. Martzloff), une comparaison entre les adverbes ombrien *surur* et latin *item* (E. Dupraz) et un examen de la question falisque : est-ce une langue sœur du latin, ou bien un parler distinct (J. Hadas-Lebel) ?

Yves DUHOUX

Karin TIKKANEN, *A Sabellian Case Grammar*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011. 1 vol. 17 x 25 cm, XV-175 p. (HANDBUCH DER ITALISCHEN DIALEKTE, 2). Prix : 59 €. ISBN 978-3-8253-5952-2.

Il ne faut jamais désespérer. Le premier volume du *Handbuch der italischen Dialekte* a paru en 1953. Emil Vetter y publiait et commentait magistralement les inscriptions, gloses et emprunts des langues indo-européennes préromaines d'Italie (à l'exception du vénète) connues à son époque. Ces parlers, désormais qualifiés de « sabelliques », regroupent l'osco-ombrien et le sud-picénien. Il a fallu attendre l'an 2000 pour que suive le gros *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen* de Jürgen Untermann. En 2002 sont arrivés les *Sabellische Texte* d'Helmut Rix. Voici maintenant une grammaire des cas du sabellique, issue d'une thèse de doctorat (2009) qui

romaine de l'Égypte a sonné le glas des recherches menées à Alexandrie ; cet arrière-plan de déclin explique le projet de Didyme, à savoir conserver la plus grande partie possible des ouvrages de ses prédécesseurs. Suivent alors trois sections, dont la première (p. 27-36) est consacrée à la vie de Didyme et à son époque, la deuxième (p. 36-39) à son image durant l'Antiquité et la troisième (p. 40-103) à l'œuvre de Didyme, au travers du catalogue critique de ses ouvrages. Chacune de ces sections réunit des citations d'auteurs antiques en langue originale et en traduction et en fournit un commentaire. La deuxième partie de l'introduction, intitulée « Pindaric Scholarship before Didymos » (p. 105-111), présente la liste des grammairiens-commentateurs de Pindare que Didyme cite dans les extraits de ses commentaires conservés par les scholies. Cette liste est suivie d'une paraphrase anglaise des fragments de Didyme qui évoquent ces divers grammairiens et dont le texte en langue originale et en traduction se retrouve aisément dans le deuxième chapitre, consacré au commentaire de Pindare par Didyme (cf. *infra*). La troisième partie (p. 113-121), « Didymos' Commentary on Pindar », traite des intérêts particuliers de Didyme et de ses stratégies pour trouver des solutions aux questions posées par le texte, notamment en recourant aux historiens ou aux poètes anciens. La dernière partie enfin, « Didymos' Achievement » (p. 123-126), dresse un bilan prudent de ce que les fragments des commentaires sur Pindare que nous possédons grâce aux scholies permettent de savoir sur les intérêts de Didyme tout comme sur sa méthode de travail. Au niveau des sources historiques utilisées, l'auteur fait remarquer que Didyme ne se limite pas aux auteurs les plus connus, mais qu'il en consulte aussi d'importance locale. En ce qui concerne le commentaire métrique et poétique en revanche, Br. K. Braswell ne peut s'empêcher de déplorer un certain manque de discernement, qui est néanmoins commun également aux prédécesseurs de Didyme. Et l'auteur de conclure que l'importance de Didyme pour les chercheurs modernes est double : elle repose sur les renseignements qu'il nous donne d'une part sur le contexte historique des épiniqies et de l'autre sur les manières dont les critiques de l'Antiquité interprétaient un texte difficile. Les fragments des commentaires aux poèmes de Pindare que Didyme a rédigés occupent les pages 131-265. L'auteur fait précéder chaque fragment du vers concerné de Pindare, doté d'une traduction ; le fragment lui-même, suivi d'un appareil-critique, est également traduit et assorti de notes, voire d'un commentaire. Une bibliographie (p. 267-290), une concordance entre l'édition de Schmidt (1854) et celle-ci (p. 291-292), puis cinq index viennent clore le livre : passages de Pindare discutés dans les scholies (p. 293), sources des fragments (p. 294-296), index général (p. 297-301), index des mots grecs (p. 303-304), index des passages cités (p. 305-325). On ne peut que recommander cet ouvrage très fouillé qui permet de découvrir Didyme et de se familiariser avec l'étude des scholies.

Antje KOLDE

Edith PARMENTIER et Francesca Prometea BARONE, *Nicolas de Damas. Histoires, Recueil de coutumes, Vie d'Auguste, Autobiographie*. Textes traduits et commentés par E.P. et F.P.B. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 13,5 x 21 cm, LXI-374 p. (FRAGMENTS). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-74211-3.

La collection *Fragments* dans laquelle paraît le volume recensé contient l'un ou l'autre texte rarement publié avec une traduction française. C'est le cas, par exemple, des *Scholies anciennes aux Grenouilles et au Ploutos d'Aristophane* et des *Scholies à Apollonios de Rhodes*. Le Nicolas de Damas d'É. Parmentier et F.P. Barone y trouve donc une place justifiée. En effet, le sujet est plutôt original puisque le volume constitue la première édition et traduction française de l'ensemble de l'œuvre historique de Nicolas de Damas soit les *Histoires*, le *Recueil de coutumes*, la *Vie d'Auguste* et l'*Autobiographie*. Par ailleurs, de l'œuvre historique de Nicolas on n'a que des fragments et leur édition dans la collection *Fragments* répond tout à fait au titre et but de celle-ci. Le texte grec retenu par É. Parmentier et F.P. Barone est celui des *Fragmente der Griechischen Historiker* de F. Jacoby (volume II A, n° 90). Toutefois, pour certains passages, les auteurs signalent en note les propositions des éditeurs antérieurs (e.g. T1, notes 1 et 3 ; F3, n. 12 ; F4, n. 15 ; F11, n. 45). La traduction est précise. Les commentaires, philologiques et surtout historiques, figurent en notes infrapaginales. Ils ne remplacent pas ceux de Jacoby (volume II C, p. 229-291). Mais les auteurs ont l'intention de consacrer une nouvelle étude aux problèmes soulevés par les choix de l'éditeur allemand. L'introduction traite des sujets suivants : la vie de Nicolas de Damas, ses œuvres historiques, Nicolas historien (la tradition historiographique, les sources des *Histoires*, la méthode de l'historien dans les *Histoires*), la transmission du texte (*Excerpta* constantiniens, *Ethnica* d'Étienne de Byzance, *Antiquités juives* et *Contre Apion* de Flavius Josèphe, *Deipnosophistes* d'Athénée, autres auteurs, *Anthologie* de Stobée), les éditions modernes (souvent partielles), le présent volume. L'ouvrage se termine sur une bibliographie, un index des noms de personnes et un index des noms de lieux et de peuples. Cette édition met à la disposition du monde savant ou d'un public cultivé francophone l'œuvre d'un auteur relativement peu connu, mais digne d'intérêt.

Jean A. STRAUS

John SCHEID, *À Rome sur les pas de Plutarque*. Paris, Vuibert, 2012. 1 vol. 15 x 24 cm, 171 p., nombr. ill. Prix : 22,50 €. ISBN 978-2-311-00106-8.

John SCHEID, *Plutarch. Römische Fragen. Ein virtueller Spaziergang im Herzen des alten Rom*. Herausgegeben, übersetzt, kommentiert und interpretiert von J.S. Darmstadt, WBG, 2012. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, 268 p., 22 ill. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 103). Prix : 49,90 €. ISBN 978-3-534-21312-2.

Les *Questions romaines* de Plutarque sont une œuvre étrange. Une suite de questionnements sur les coutumes romaines, auxquelles répondent des solutions multiples elles-mêmes présentées comme des interrogations. Plusieurs interprétations en ont été proposées, d'une série de fiches inachevées destinées à documenter des *Vies parallèles* à une œuvre de pure rhétorique rassemblant des hypothèses et des étymologies. Mais, quelles que soient les hésitations et perplexités que l'ouvrage suscite, il a toujours été considéré comme une mine de renseignements originaux sur les pratiques notamment rituelles qui sont à l'origine des questions posées : pourquoi les Romains faisaient-ils ceci ou cela ? Même si les réponses suggérées sont parfois manifestement contradictoires voire même absurdes, le fait même de réunir les

Macédoine à partir de 285 environ. Mariage de raison qui scelle une alliance entre Ptolémée I^{er} et Lysimaque. Trois fils naissent de ce mariage : Ptolémée (de Telmessos), Lysimaque et Philippe. Son époux ayant eu des fils d'autres femmes, Arsinoë n'apparaît pas comme la mère de l'héritier de Lysimaque. Elle jouit toutefois d'un prestige et d'une fortune considérables. Ainsi finance-t-elle la rotonde offerte aux Grands Dieux de Samothrace (*OGIS* 15 = *IG* XII 227). Lysimaque meurt à la bataille de Coroupédion (281) (ch. II. *Arsinoë as the Wife of Lysimachus. ca. 300-281*). La mort de Lysimaque ouvre une période (281-279 ou 277/276) dramatique et sanglante dans la vie d'Arsinoë. Selon l'auteure, *this episode, however brief, proves central to understanding Arsinoë's life because it is the only time one can be certain she made her own decisions*. Arsinoë épouse son demi-frère Ptolémée Kéraunos dans l'espoir d'assurer l'avenir de ses fils, mais aussi le sien en tant qu'épouse d'un roi sinon de reine. Le choix d'Arsinoë s'avère malheureux : ses fils sont assassinés et elle-même doit se réfugier à Samothrace (ch. III. *Arsinoë and Ptolemy Ceraunus. 281-279-76*). Le retour d'Arsinoë en Égypte est peut-être dû à une injonction de son frère Ptolémée II. Quoiqu'il en soit, l'avenir d'Arsinoë semble devoir se passer *in royal obscurity*. Mais Ptolémée étonne le monde en épousant sa sœur, initiant ainsi la pratique des mariages entre frère et sœur dans la famille des Lagides avec tout ce que cela implique en termes d'image de la dynastie (ch. IV. *Arsinoë's Return to Egypt and Marriage to Ptolemy II. 279-275*). Tout au long de son mariage avec Ptolémée II, Arsinoë joue, en Égypte et à l'étranger, un rôle proéminent, à vrai dire sans précédent, dans la représentation publique de la monarchie lagide. Son rôle apparaît à la cour, dans les affaires militaires, dans la politique étrangère et dans les cultes (ch. V. *Arsinoë II as Wife of Ptolemy II. ca. 275-270 [268]*). Après sa mort, Arsinoë est toujours l'objet d'un culte sous le nom de *théa philadelphos*. Elle y apparaît tout à la fois comme déesse égyptienne et grecque. Des rues d'Alexandrie sont nommées d'après Arsinoë. Plusieurs localités portent son nom (voir maintenant : Ludovic Lefebvre, *Les Arsinoë de la Grèce continentale et insulaire au III^e siècle av. J.-C. Un exemple de métonomase*, dans *ENiM* 5, 2012, p. 7-18 = <http://recherche.univ-montp3.fr/egyptologie/enim/>). Il est difficile d'identifier les portraits d'Arsinoë. En revanche, son visage apparaît sur des monnaies (ch. VI. *Arsinoë's Afterlife*). E. Carney fait preuve d'une excellente connaissance de l'époque à laquelle Arsinoë II appartient. Elle en maîtrise l'histoire politique compliquée, dénoue l'enchevêtrement des personnages parfois homonymes (un arbre généalogique de la famille de Lysimaque et un arbre simplifié de la famille des premiers Ptolémées permettent de mieux comprendre les liens qui unissent les nombreux protagonistes du livre), connaît parfaitement les institutions et les *realia* (cours hellénistiques, idéologie royale, éducation, polygamie, mariages entre frère et sœur, etc.). Une riche bibliographie témoigne de ces connaissances (la thèse de Maria Nilsson, *The Crown of Arsinoë II*, est maintenant publiée : Oxford, Oxbow Books, 2012). Bref, E. Carney a tiré de sources plutôt rares une très bonne biographie d'Arsinoë II. Jean A. STRAUS

Christian-Georges SCHWENTZEL, *Juifs et Nabatéens. Les monarchies ethniques du Proche-Orient hellénistique et romain*. Rennes, Presses universitaires, 2013. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 306 p., 6 pl., 4 cartes. (HISTOIRE). Prix : 18 €. ISBN 978-2-7535-2229-9.

Ce livre est consacré à l'étude des monarchies ethniques du Proche-Orient hellénistique et romain comparées aux monarchies « multiculturelles » telles celles des Séleucides ou, surtout, des Lagides. Le point de départ chronologique est la révolte des Macchabées (168-167). On peut en effet considérer que la principauté hasmonéenne naît en 165 (libération du Temple par Judas I^{er}). L'État nabatéen se constitue vers 120-110 av. n. è. Le terme de l'étude se situe à la mort du dernier roi nabatéen, Rabel II (106 de n. è.), quand Trajan annexe le royaume de Nabatène. Agrippa II, qui régnait sur Chalcis, la Galilée orientale et le nord du Hauran était mort vers 100 et n'avait pas été remplacé. Chr.-G. Schwentzel veut apporter une réponse à une série de questions dont : « comment les monarques juifs et nabatéens parviennent-ils à incarner leur ethnicité ? Quelle est l'identité officiellement assumée par ces souverains ? Par quels moyens, l'imagerie officielle affiche-t-elle l'appartenance à un *ethnos* particulier, tout en revendiquant, le plus souvent pour le monarque un statut équivalent aux autres rois contemporains ? » Car la tentation de l'hellénisme est forte. D'où : peut-on rapprocher les stratégies mises en œuvre par les souverains juifs et nabatéens de celles menées en Égypte par les Ptolémées ? Pour répondre à ces questions, l'auteur utilise les sources littéraires (livres I et II des Maccabées, Flavius Josèphe, les Évangiles, les Actes des Apôtres, les écrits de Qûmran), les sources archéologiques, épigraphiques et numismatiques. Ces trois dernières sont quasiment les seules à sa disposition pour étudier la monarchie nabatéenne. Chr.-G. Schwentzel fait preuve d'une grande habileté numismatique pour tirer des monnaies des informations importantes sur la titulature des souverains (l'annexe II contient une liste des monnaies). La difficulté de l'étude sur les monarchies ethniques réside dans le fait que « le discours officiel des monarques juifs et nabatéens n'a cessé d'évoluer. Attributs, symboles du pouvoir et fonctions assumées par les souverains sont en perpétuelle évolution au sein de la même dynastie et parfois sous le règne d'un même monarque. On peut ainsi parler de métamorphoses du discours ethnique des souverains ». La bibliographie est riche. Sur l'interdiction des images imposée aux Juifs, voir maintenant Sarah Pearce (éd.), *The Image and Its Prohibition in Jewish Antiquity*, Oxford, 2013 (The Journal of Jewish Studies, Supplement Series, 2). Sur l'art au service des rois clients de Rome, Andreas J.M. Kropp, *Images and Monuments of Near Eastern Dynasts, 100 BC-AD 100*, Oxford University Press, 2013 qui, un peu comme Chr.-G. Schwentzel, est obligé d'utiliser images royales, palais, temples, monnaies pour essayer de décoder les aspirations idéologiques de ces dynastes proche-orientaux. Le livre de Chr.-G. Schwentzel constitue un apport important à la réflexion sur les transferts culturels, l'hellénisation et la romanisation.

Jean A. STRAUS

Koray KONUK (Éd.), *Stephanèphoros. De l'économie antique à l'Asie mineure. Hommages à Raymond Descat*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 22 x 29 cm, 421 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 28). Prix : 70 €. ISBN 978-2-35613-063-1.

R. Descat s'est intéressé à la numismatique, à l'économie antique, à l'Asie mineure, à la Carie. *Stéphanèphoros* : le tétradrachme stéphanèphore est une monnaie frappée par Athènes à l'époque hellénistique, l'étude de la monnaie mène à celle de l'économie, le stéphanèphore est aussi un magistrat éponyme répandu dans les cités

même façon, la victoire romaine aux îles Égades s'expliquerait par une nouvelle évolution de la construction navale militaire, réalisée une fois de plus avec l'aide syracusaine. Cette aide sicilienne en matière navale ne fut pas que d'appui technique. Cl. Vacanti suggère en effet une participation plus directe de marins et de rameurs siciliens pour aider et former le reste des équipages, de même que la mise à disposition de certains chantiers navals. Il suppose aussi, tout en reconnaissant l'absence de source permettant d'étayer cette idée, l'existence d'une flotte « sicilienne » d'environ 60 navires, à dominante syracusaine, qui appuya Rome en s'occupant de la défense des côtes contre les razzias et qui pourrait être à l'origine de la flotte sicilienne attestée pour les périodes successives. L'appui sicilien à l'effort de guerre romain se manifesta également, selon Cl. Vacanti, dans trois autres domaines essentiels : la poliorcétique, l'approvisionnement et le renseignement. Sur ce dernier point, l'auteur livre des considérations intéressantes en présentant d'abord les capacités carthaginoises en la matière, puis la manière dont les cités siciliennes purent aider Rome à combler ses lacunes afin de pouvoir là aussi affronter Carthage. Au final, il s'agit d'un livre bien mené et bien écrit, qui propose une analyse originale de la première guerre punique. Le résultat en est convaincant dans l'ensemble, d'autant que l'auteur ne cache jamais les lacunes des sources quant à certaines de ses hypothèses. Cette collaboration des cités siciliennes apporta beaucoup à Rome et on regrettera peut-être simplement que cette belle démonstration s'achève sur une trop courte conclusion.

Thibaud LANFRANCHI

Giacomo MANGANARO, *Pace e guerra nella Sicilia tardo-ellenistica e romana (215 a.C.-14 d.C.). Ricerche storiche e numismatiche*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 20,5 x 28,5 cm, 170 p., 45 pl., 1 carte. (NOMISMATA, 7). Prix : 39 €. ISBN 978-3-7749-3771-0.

In un passo delle *Vite dei sofisti* (II 1, 547) Filostrato definisce i risparmi tesaurizzati νεκρὸς πλοῦτος e i contenitori in cui venivano occultati πλοῦτου δεσμωτήρια, testimoniandoci chiaramente, anche per l'antichità, l'idea secondo cui il denaro sottratto alla circolazione diviene qualcosa di inerte, e anticipando di secoli l'asserzione di Marx secondo cui: “Das Geld versteinert damit zum Schatz, und der Warenverkäufer wird Schatzbildner” (*Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*, Hamburg, 1867; ediz. Berlin, 1947, p. 136). I motivi della tesaurizzazione nel mondo antico, e quindi della creazione di ripostigli monetali, compendati nel noto passo del Digesto “*vel lucri causa vel metus vel custodiae*” (41.1.31.1.3), sono stati attentamente indagati dalla critica nelle loro implicazioni socio-economiche: basti pensare ad esempio alle interessanti connessioni che emergono con la legge (o le leggi) di Gresham, quando pezzi monetati di maggior valore intrinseco vengono messi da parte e sottratti appunto alla circolazione (M. Asolati, G. Gorini [a cura di], *I ritrovamenti monetali e la legge di Gresham*. Atti del III Congresso Internazionale di Numismatica e di Storia Monetaria, Padova 2006; su cui poi A. Savio, *Le tre cosiddette “leggi di Gresham”*, *RIN*, 109, 2008, p. 491-524). Gli storici dell'economia hanno spesso rilevato anche il ruolo che la continua e percepibile incertezza sul futuro diffusa nelle società antiche o sotto regimi instabili e violenti deve aver avuto nello spingere a nascondere una parte dei guadagni assicurandosi così quello che si può definire come un

vero e proprio fondo di riserva, sia pure infruttifero fintanto che immobilizzato (per es. già A. Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, London, 1776; ediz. italiana, Milano, 2006, p. 397). A conferma di questo si è potuto generalmente rilevare, per quanto concerne l'antichità, un incremento dei ripostigli monetali proprio in parallelo con periodi di guerre o calamità (P.J. Casey, *Understanding Ancient Coins*, London, 1986, p. 63-64; M. Crawford, *Coin hoards and the pattern of violence in the late republic*, *PBSR*, 37, 1969, p. 76-81; A. Cutroni Tusa, *Emergenza e moneta*, *Kokalos*, 36-37, 1990-91, p. 341-353); ed è proprio da qui che parte anche l'analisi di Manganaro, il quale però si spinge oltre e affronta il problema dalla prospettiva opposta, proponendosi infatti di individuare non tanto i possibili motivi che avrebbero spinto all'occultamento, bensì quelli del mancato recupero. Il lavoro, accolto nella prestigiosa collana *Nomismata* dell'editore Rudolf Habelt di Bonn, è incentrato sull'analisi e sulla contestualizzazione cronologica e geografica di 81 ripostigli siciliani, editi e inediti, riconducibili a un arco temporale fra il 215 a.C. e il 14 d.C.; tali ripostigli sono stati ripartiti in 9 "Fasce monetali" che, messe a confronto – o meglio "a riscontro" come dice l'autore (p. 15) – con i dati delle altre fonti note, contribuiscono a confermare, a individuare o a postulare il verificarsi di quegli "eventi infausti", di origine umana o naturale, che avevano segnato la storia della Sicilia a ridosso e subito dopo la sua riduzione a provincia romana, e che avrebbero appunto reso impossibile il recupero del tesoretto, essendo nel frattempo intervenuta la morte o un allontanamento forzato del proprietario. Dopo una prefazione (p. 13-16) e un primo capitolo di carattere introduttivo sul problema della tesaurizzazione in pace e in guerra (p. 17-22), l'autore entra nel vivo dell'analisi storica e comincia con l'individuare entro la Prima Fascia monetale (215-210 a.C.) ripostigli riconducibili alle rivolte delle città siceliote contro Roma durante la seconda guerra punica; molto interessante a tal proposito l'intuizione di ricondurre la presenza di alcuni bronzi tolemaici all'invio di mercenari a scopo anticartaginese pagati dalla tesoreria lagide (p. 29). Anche la peste del 212 a.C. ad Acradina, scoppiata durante l'occupazione di Siracusa e diffusasi dagli accampamenti romano e punico (Liv. XXV 26, 12-15), potrebbe essere stata la causa del mancato recupero di alcuni ripostigli della zona, accumulati probabilmente da mercanti che rifornivano le truppe. I circa sessant'anni di prosperità di cui – stando alle fonti letterarie – avrebbe goduto la Sicilia fra il 202/201 e il 137/136 a.C. devono essere stati turbati da alcuni "fatti luttuosi", come attesterebbero sei ripostigli che compongono la Seconda Fascia monetale di Manganaro "da connettere quasi certamente con saccheggi di bande armate di schiavi nell'entroterra, a danno di gente modesta" (p. 48). Proprio le famose rivolte servili capeggiate dal siriano Eunous fra il 137/136 e il 131 a.C., e poi da Salvio-Tryphon e Athenion fra il 104 e il 100 a.C. fanno da sfondo alla contestualizzazione della Terza e della Quarta Fascia monetale, i cui ripostigli – rispettivamente tre e cinque – testimoniano l'accumulo di "modesti tesoretti di monete romane" (p. 56) sicuramente frutto dei risparmi di piccoli commercianti o contadini delle zone rurali, maggiormente colpite da questi eventi. La presenza di *serrati* di zecca narbonese è un'ulteriore attestazione delle relazioni commerciali tra le due regioni, già confermate epigraficamente, e si spiegherebbe nella fattispecie con probabili acquisti di frumento. Il sesto capitolo del libro (p. 73-91) è dedicato agli anni tra il 90 e il 46 a.C. durante i quali le conseguenze dei violenti scontri tra Mariani e Sillani o dell'invasione delle

legioni di Pompeo nell'82 a.C. sarebbero alla base del mancato recupero dei ripostigli di una Quinta e di una Sesta Fascia monetale, con l'aggiunta però dell'aggravante data dalle incursioni di pirati, come quelle verificatesi fra il 74 e il 71 a.C., e da altre sollevazioni schiavili nelle campagne nella seconda metà degli anni settanta del secolo (Settima Fascia monetale), che confermano – come sottolinea l'autore (p. 90) – lo scetticismo ciceroniano a proposito di un'affermazione di Verre sulla scomparsa di tali episodi dall'isola (*in Verr.* V 4, 9). La cronologia di questi e degli altri ripostigli analizzati nel libro è stata aggiornata o rettificata sulla base di Crawford (*RRC* e *RRCH*). Quattro tesoretti di denarii repubblicani e uno di bronzi da Megara Iblea costituiscono l'Ottava Fascia monetale che coincide col periodo del secondo triumvirato e con le azioni di Ottaviano contro Sesto Pompeo fra il 43 e il 36 a.C. Il ripostiglio numero 76, di provenienza imprecisata, (*RRCH* 435) comprende numerose monete contromarcate probabilmente per verificare che non fossero suberate; Manganaro pensa a un risparmiatore vittima questa volta di un'incursione delle truppe di Lepido in una zona controllata dai pompeiani nei dintorni di Palermo. L'ultimo capitolo (p. 105-115) affronta gli anni di transizione tra la repubblica e il principato e la situazione della Sicilia augustea (31 a.C.-14 d.C.): provincia pacifica come è appunto confermato dalla scarsità dei ripostigli ascrivibili a questo periodo storico, ma non tanto perché la gente non avesse avuto necessità di conservare il proprio denaro in un luogo sicuro, quanto piuttosto perché lo aveva potuto tranquillamente recuperare. Un solo tesoretto di 318 denari infatti rappresenta la Nona Fascia monetale che si chiude con emissioni dei Cesari Caio e Lucio, in analogia con altri ritrovamenti nell'area mediterranea (*RRCH* 521-549), cosa che ha indotto l'autore a postulare che una vasta pandemia si sarebbe potuta verificare nei primi anni d.C., lasciando il segno in questa brusca cesura del circolante occultato. Le tavole riportano in bianco e nero buone riproduzioni fotografiche di gran parte delle monete (o dei loro calchi) comprese nei ripostigli analizzati. Chiudono il volume un succinto indice dei nomi (p. 169) e un utile elenco dei luoghi di rinvenimento (p. 170). Questo lavoro, frutto di un impegno durato "cinque lustri" (p. 13) da parte di uno dei maggiori Maestri delle Scienze dell'Antichità, oltre a configurarsi come un'attenta analisi storica e una puntuale *mise à jour* delle vicende occorse in questi due secoli di storia della Sicilia antica si presenta come un esemplare saggio di metodo: una proficua e illuminante fruizione dei dati numismatici duplice nel suo essere attenta sia alle singole emissioni sia ai ripostigli in sé come indicatori sociali, ulteriormente valorizzata e completata da una lettura in parallelo con tutte le altre fonti disponibili.

Stefano STRUFFOLINO

Roman V. LAPYRIONOK, *Der Kampf um die Lex Sempronia agraria. Vom Zensus 125/124 v. Chr. bis zum Agrarprogramm des Gaius Gracchus*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 14,5 x 21 cm, 160 p. Prix : 15 €. ISBN 978-3-7749-3795-6.

Dans ce livre, R. Lapyrionok entreprend l'étude de la législation agraire de C. Gracchus. Après être revenue sur les problèmes posés par les sources, la brève introduction offre un rapide panorama de la situation économique de Rome dans les années 120. Ce panorama est des plus classiques : de la destruction de l'économie

et de défendre ses idées. Sidoine met en particulier en évidence son investissement dans le rôle d'évêque qui est le sien, notamment durant les temps troublés que connaît l'Église. Un même effort de construction de la figure du sujet est à l'œuvre sous la plume de Venance Fortunat lorsqu'il entreprend de présenter à ses lecteurs la figure d'Hilaire de Poitiers deux siècles après sa mort. Luce Pietri montre bien comment, disposant de peu de sources, l'écrivain est porté à embellir son personnage, à en faire un thaumaturge, quitte à le créditer de miracles qu'il n'a pas accomplis. Au final, il convient de souligner avec Ségolène Demougin, qui conclut le volume, l'excellence de cette initiative, l'intérêt scientifique et documentaire de chaque communication, dont la mise en perspective offre la possibilité de saisir les spécificités des approches biographiques et prosopographiques, mais aussi ce que leur rapprochement offre de fructueux à l'étude historique.

Bassir AMIRI

Mathilde SIMON, *Le rivage grec de l'Italie romaine. La Grande-Grèce dans l'historiographie augustéenne*. Rome, École française, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 527 p., 1 carte. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 442). Prix : 80 €. ISBN 978-2-7283-0855-2.

Cinquecento pagine dense e articolate nello stile accurato dei lavori pubblicati nella *Collection de l'École française de Rome*, un apparato di note altrettanto esaustivo che permette al lettore di ripercorrere nei dettagli la vicenda critica e bibliografica delle problematiche affrontate: così si presenta *Le rivage grec de l'Italie romaine*, un saggio decisamente impegnativo in cui M. Simon affronta con indiscutibile competenza la questione complessa e sfaccettata di come la storiografia augustea ha voluto e saputo recepire l'influenza delle colonie greche dell'Italia meridionale sulla cultura di Roma, fra rielaborazione ideologica, coscienza comune e realtà storica. Il percorso è minato innanzitutto dallo stato di una documentazione spesso parziale e incompleta, come è il caso dell'opera di Tito Livio, protagonista ovvio collocato al centro di questa difficile indagine. Nell'*Ab Urbe condita* l'autrice riconosce l'influsso di fonti differenti per impostazione e identità culturale, un mosaico composito a cui Livio aggiunge del suo restituendoci una geografia territoriale e mnemonica che si riconfigura nel corpo stesso dell'opera, dove il ruolo storico dei popoli italici e delle *poleis* greche nella formazione dell'identità romana viene continuamente rimodellato in funzione della propaganda ideologica sottesa al neo costituito impero. Nel render conto di episodi della storia repubblicana come lo scontro con le popolazioni indigene e le guerre puniche, l'Italia di Livio è già quella unificata e soggiogata delle *regiones* augustee, e nella prima parte del volume molta parte dell'analisi è dedicata proprio all'uso e al mutevole significato delle designazioni geografiche di *Italia*, *Maior Graecia*, *Magna Graecia* o di quell'*ora Italiae* che sembra ridimensionare la presenza greca a un mero fatto di inevitabili contatti oltremarini resi possibili dall'ampiezza delle coste. Di grande interesse è in questo senso anche lo sguardo che l'autrice dedica alla tradizione cartografica, seguendone lo sviluppo e individuandone i riferimenti nelle fonti letterarie a partire dal II secolo a.C. Per quanto riguarda sempre le definizioni territoriali, sebbene la traduzione accolta dai più continui a non convincere del tutto (concordo con G.F. Maddoli, *Megále Hellás: genesi di un concetto e realtà*

storico-politiche, in *Megale Hellas nome e immagine*, ACSMG 21, Taranto, 1982, p. 15-16), l'unicità del passo di Strabone (VI 1, 2) che sembrerebbe avallare un'appartenenza della Sicilia alla Magna Grecia viene spiegata dall'autrice accogliendo la teoria del possibile influsso di una fonte siceliota all'origine di questa "extension abusive du toponyme" (p. 180). La varietà delle fonti utilizzate da Livio si rende evidente anche nella connotazione dei personaggi storici protagonisti delle vicende descritte: la figura di Pirro sembra riflettere una polemica che doveva essere chiaramente avvertita nella tradizione storiografica, dal momento che il condottiero compare nel duplice aspetto di difensore della grecità italica e di minaccia per l'espansionismo di Roma sulla penisola, e come tale viene paragonato ad Annibale. Nella seconda sezione del libro M. Simon dimostra come Livio scelga di trattare argomenti legati alla storia delle città greche dell'Italia meridionale solo in ragione delle loro reali o possibili ricadute sulle vicende politiche di Roma; è il caso di Alessandro il Molosso delle cui imprese italiche, avvertite evidentemente come una concreta minaccia per l'Urbe, l'autrice ricostruisce l'esatta cronologia rettificando quella erronea dell'autore padovano e dimostrando l'importanza propagandistica di istituire una sincronia con le azioni orientali del nipote Alessandro III. I progetti falliti del Molosso diventano così il simbolico rimando a un'eventuale impresa occidentale del Macedone che sarebbe stata destinata anch'essa a un'inevitabile disfatta, accrescendo la gloria della Repubblica: un *exemplum fictum* che contribuisce alla costruzione della memoria nazionale mettendo in luce la superiorità della *virtus* e della *disciplina* romane contro cui nulla avrebbe potuto la sola *fortuna* di Alessandro, viziata dalla mollezza e dalla dissolutezza tipiche della cultura greca. Livio costruisce così un anti-modello che accosta per opposizione a Lucio Papirio Corsore, che vendicò nel 320 a.C. la sconfitta delle Forche Caudine. L'autrice non manca di considerare il ruolo dei popoli italici e nella terza parte del volume affronta il problema dell'etnografia nell'opera di Livio, mettendo subito in chiaro la marcata opposizione tra l'identità prettamente urbana dei Greci e la *facies* rurale degli autoctoni, organizzati in villaggi e spesso dediti ancora alle razzie; differenti gradi di civilizzazione che si esplicitano anche nel giudizio morale fra il primitivismo marginale degli abitanti delle montagne e la maggior apertura ai contatti e ai commerci di quanti vivevano lungo le coste. I Sanniti, i Lucani, i Messapi, gli Apuli con la loro ferina genuinità, sebbene avvertiti anch'essi in modo non univoco come interlocutori o come una minaccia da debellare, appaiono comunque preferiti agli abitanti delle città greche per i quali Livio eredita l'idea catoniana, già presente nella storiografia moralizzante del IV secolo, della decadenza dovuta al lusso e agli eccessi: la *τρυφή* come disequilibrio tra uomo e ambiente, la prosperità corruttrice che porta alla *stasis* delle istituzioni. Il sacco di Taranto del 272 a.C. e la presa di Siracusa del 211 sono individuati come i primi momenti di contatto in occasione dei quali la società romana si sarebbe esposta a questa deleteria contaminazione. Anche per quanto riguarda il pitagorismo, fattore propulsivo per la fioritura politica e intellettuale delle *poleis* greche, innegabilmente assorbito ed elaborato dalla società romana, Livio assume una posizione di difesa negando qualsiasi condizionamento in nome di quell'autarchia culturale della Roma monarchica e repubblicana già ben radicata in Cicerone e allineandosi con la critica d'età imperiale contro un movimento estraneo ai valori nazionali. Questo, per esempio, è anche il senso del netto rifiuto della tradizione sul presunto pitagorismo del re Numa. Se in quest'ottica

un ruolo della cultura greca è decisamente respinto, una maggiore apertura si può rilevare quando gli apporti esterni provengono dall'Etruria o dagli altri popoli italici, ed è per questa via indiretta che Livio ammette implicitamente delle influenze proprio attraverso il mondo indigeno: è il caso dei Sanniti e della loro tattica militare incentrata sull'ala sinistra, evidente richiamo alla falange obliqua tebana introdotta nella penisola forse attraverso i contatti con il substrato spartano di Taranto. Questo e molto altro si trova discusso e approfondito nel libro di M. Simon: un saggio di storiografia e di storia della Magna Grecia nei suoi rapporti contrastati con Roma e il suo espansionismo, ma anche un'attenta analisi di geografia storica, destinata sicuramente a diventare un punto di riferimento imprescindibile per chiunque vorrà avvicinarsi allo studio di tali argomenti. Il volume si conclude con l'aggiunta in appendice del testo e della traduzione di Dionigi d'Alicarnasso, A.R. XV 5-8, con la nutrita bibliografia di 54 pagine e con un utile indice dei passi citati. Forse, data la mole dell'opera, poteva essere altrettanto pratico un indice dei nomi.

Stefano STRUFFOLINO

Yves PERRIN, avec la collaboration de Manuel DE SOUZA (Éd.), *Neronia VIII. Bibliothèques, livres et culture écrite dans l'empire romain de César à Hadrien*. Bruxelles, Latomus, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 400 p., 17 pl., ill. (COLLECTION LATOMUS, 327). Prix : 60 €. ISBN 978-2-87031-268-1.

Les 34 articles sont répartis en trois sections dans un cadre géographique et chronologique précis : 1) Les édifices et leurs fonds. Écrire, éditer, diffuser ; 2) Écriture et société. Usages et rôles de l'écrit dans l'empire ; 3) Le statut de l'écrit. Culture écrite, culture orale, culture figurée. Une importante conclusion due à Guglielmo Cavallo termine l'ensemble. La première partie traite de l'architecture des bâtiments, de leur décor, de leur personnel, des pratiques d'écriture des *volumina* et examine aussi la question de l'établissement des textes ainsi que du pouvoir à la fois scientifique et idéologique des bibliothécaires et des philologues. Lors de la construction du Forum (R. Meneghini) qui porte son nom, César décide de rénover l'*Atrium Libertatis* et en confie la direction à son compagnon d'armes Asinius Pollion, tandis que Varron reçoit la mission de créer en ce même lieu la première bibliothèque publique destinée à conserver les auteurs grecs et latins. À la mort de César, l'œuvre est continuée par Asinius Pollion qui aménage dans le nouvel édifice non seulement une bibliothèque et un musée de sculptures, mais aussi une salle d'archives contenant des textes relatifs aux activités des censeurs. Les caractéristiques des futures bibliothèques impériales rassemblant collections de textes et documents d'archives sont donc déjà présentes. Mais Trajan, dans le but de construire son propre forum, a fait disparaître l'*Atrium Libertatis*, seules sont permises des hypothèses quant à son organisation. Parmi les autres bibliothèques examinées par R. Meneghini, je relève la *Bibliotheca Pacis*, introduite par Vespasien à l'intérieur du Temple ou Forum de la Paix ; on sait depuis de récentes découvertes que cette bibliothèque était composée de différentes sections, philosophie, histoire, médecine, auxquelles était jointe une *Schola medicorum* où a enseigné Galien. Les usages et les rôles de l'écrit et des bibliothèques dans l'empire permettent dans une certaine mesure d'approcher les pratiques et les emplois effectifs de l'écrit (2^e partie). Au sein de l'armée romaine du I^{er} au III^e siècle de notre ère

par les auteurs comme un secteur peut-être réservé à une catégorie d'esclaves privilégiés. Différents plans et essais de reconstruction permettent de se faire une bonne idée de la maison. Les fragments peints, tous datables de la deuxième moitié du II^e siècle, peuvent être regroupés selon cinq types de décors soigneusement décrits par L. Tissot-Jordan et attribués à un seul et même atelier. Le tableau des « porteurs d'amphore » décorait un espace secondaire de la maison tandis que les autres motifs (panneaux unis de couleur rouge ou noire ; guirlandes de feuillage) sont plutôt caractéristiques de salles d'apparat. Ce travail démontre que l'étude de fragments même très petits peut conduire à des conclusions intéressantes. On félicitera les auteurs d'avoir su tirer de cette documentation si ancienne – mais très complète – une synthèse de qualité. Un bon résumé, en quatre langues (allemand, français, anglais, italien), accompagne le texte.

Janine BALTY

P. KARVONIS & M. MIKEDAKI, *Tabula Imperii Romani. J 35-Smyrna. I: Aegean Islands*. Athènes, Académie, 2012. 2 vol. 21 x 28 cm, 252 p. et 44 cartes. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). ISBN 978-960-404-226-5.

Chaque parution d'un nouveau numéro de la *Tabula Imperii Romani* soulève un certain nombre de questions inhérentes à la nature et à la durée de cette vénérable entreprise. Handicapé par l'énormité de la tâche et la durée de sa mise en œuvre, ce projet né dans l'entre-deux guerres est rattrapé comme d'autres (le *Corpus Vasorum Antiquorum* par exemple) par la révolution digitale qui ébranle les certitudes les plus ancrées et les meilleures volontés. Sous sa forme ancienne, un tel projet ne peut en effet plus se concevoir autrement que comme un travail d'étape, en attendant l'élaboration d'une banque de données couvrant la totalité du monde romain. On sera donc particulièrement reconnaissant à P. Karvonis et M. Mikedaki d'avoir consacré leur énergie à boucler ce volume qui est d'autant plus utile qu'il couvre un espace géographique négligé des études romaines. La zone couverte correspond à la mer Égée, encore que la découpe artificielle du territoire en cartes indépendantes prive cet ensemble géographique de Thasos et de Samothrace (dépendant du volume K35/I Philippi), des îles Imbros et Ténédos au large des Dardanelles, ou encore de la Crète, qui devrait constituer un volume indépendant, à ce jour inexistant (I35). De la même manière, en l'absence des volumes J36 Ankara, les grandes îles de l'Égée orientale sont isolées de leur Pérée. L'histoire des îles étant étroitement liée à celle des interventions romaines dans la politique des royaumes hellénistiques de Macédoine et d'Asie Mineure, la fourchette chronologique s'étend légitimement du II^e s. av. J.-C. aux débuts de la christianisation (IV^e s. de n.è.). Certes, une synthèse qui permettrait de saisir, derrière une histoire à la fois mouvementée et contrastée, la cohérence éventuelle de la politique romaine en ces régions reste à écrire, mais ce volume fait œuvre utile en ce qu'il met à la disposition du plus grand nombre un matériel provenant de sources disparates et très éparpillées. Sont ainsi compilées les principales attestations littéraires et épigraphiques ainsi que les résultats de prospections et de travaux archéologiques effectués aux XIX^e et XX^e siècles, qu'ils soient programmés, de sauvetage ou préventifs. Le volume est divisé en grandes sous-régions : Égée du nord-est (Lemnos), Égée orientale (Lesbos, Chios, Icaros, Samos...),

Dodécacanèse (Kos, Rhodes, ...), Cyclades (Amorgos, Andros, Délos, Keos, Mélos, Naxos, Paros...), Eubée et Sporades. Chaque île fait l'objet d'une brève notice reprenant les principales données littéraires, épigraphiques et numismatiques, la géographie physique (montagnes, fleuves), les éventuels problèmes pendents de géographie historique, un historique et une bibliographie (généralement limitée à 2007). S'ensuivent pour chaque territoire concerné des notices descriptives et bibliographiques par site. Un jeu de 37 planches permet de visualiser la distribution de ces sites sur chacune des îles, Rhodes et l'Eubée étant, en raison de leur taille, partagées entre plusieurs excellentes cartes. Ceci nous vaut un certain nombre de notices très développées, en particulier pour les grands sites (Samos, Kos, Rhodes, Délos) parfois accompagnés de plans spécifiques des zones urbanisées (au demeurant affreux), et les grands sanctuaires (Héraion de Samos, Askélépeion de Kos). Ce n'est pas le lieu de regretter l'absence de renvoi systématique à tel ou tel bulletin archéologique ou épigraphique. Saluons au contraire la mise au place d'un très bel outil de travail qui se révélera utile tant au chercheur qu'aux éphories locales encouragées désormais à ne plus négliger les vestiges qui ne comptent pas parmi les plus spectaculaires ou les plus prestigieux.

Laurent THOLBECQ

Ursula QUATEMBER, *Das Nymphaeum Traiani in Ephesos*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 30 x 39 cm, XXI-118 p., 143 pl. (FORSCHUNGEN IN EPHEOSOS. Band XI, 2). Prix : 76 €. ISBN 978-3-7001-4010-8.

Comme elles le firent depuis la fin du XIX^e siècle et tout au long du XX^e, les grandes fouilles savent encore publier dignement les monuments les plus significatifs dont elles ont achevé le dégagement en des monographies définitives accompagnées de toute la documentation graphique et photographique souhaitable. C'est ce que l'Académie de Vienne nous rappelle fort opportunément, avec d'autres entreprises d'envergure (*FD, EAD, AvP, Milet, Corinth, Athenian Agora*), qui vient d'éditer coup sur coup plusieurs volumes des *Forschungen in Ephesos* – quelques-uns in-f° pour conserver l'échelle des beaux relevés effectués pierre à pierre (1:50^e pour le plan et les élévations de l'édifice, dans ce cas-ci ; 1:10^e pour l'ensemble des éléments d'architecture répertoriés : bases de colonnes et de pilastres, architraves, chapiteaux, frontons etc.). Le nymphée de Trajan, vers le milieu de la rue des Courètes, avait été dégagé en 1957-1958, mais assez sommairement signalé dans les rapports de fouille de ces années. Relevé et étudié par l'architecte H. Pellioni à partir de 1962, il n'avait cependant jamais fait l'objet d'une publication et une partie des dessins réalisés ainsi que le manuscrit de cette étude semblent aujourd'hui perdus. On en saura d'autant plus gré à H. Thür d'avoir chargé U. Quatember de refaire toute cette documentation et de consacrer à ce monument sa thèse de doctorat, achevée en 2006 et dont paraît ici une version amplement remaniée. Alors que fontaines et nymphées ne cessent d'attirer l'attention des chercheurs (thèse, malheureusement inédite, de S. Agusta-Boularot, *La fontaine, la ville et le Prince : recherches sur les fontaines monumentales et leur fonction dans l'urbanisme impérial, de l'avènement d'Auguste au règne de Sévère Alexandre*, Aix-en-Provence, 1997 ; Cl. Dörl-Klingenschmid, *Prunkbrunnen in kleinasiatischen Städten. Funktion und Kontext*, Munich, 2001 ; J. Richard, *Water for*

fassent immédiatement sens (autour des figures de Dionysos et d'Héraklès, par exemple). Pour Smith, cette série « represent the Greek order of things in all its abrupt variety. To read and know the subjects was to participate actively in one's culture: the mythological reliefs acted as a local databank of Greek cultural memory » (p. 303). L'Empire, avec ses images de Claude ou de Néron domptant la Bretagne ou l'Arménie (C8 et 10) ou celle, plus forte encore, de Claude en maître de l'oikoumène et des océans (C29), figurait ici comme la suite naturelle (et la conclusion logique) de l'histoire des dieux et des héros de la mythologie grecque (p. 314). On discutera sans doute l'identification de certaines scènes (C16 : Tibère ? ; C19 : C. et L. César ?) ou de certains personnages (S6 : Claude ?) ; mais l'ensemble est là, impressionnant et qui force l'admiration. Ce gros volume repose sur une magnifique documentation graphique (dessin au 1/20^e de chaque plaque, avec un détail du plan supérieur montrant la présence ou non de trous de louve ou de fixation de pinces, conduisant, dans certains cas, à assurer que le relief a été achevé *in situ*, sur le monument) et photographique qui permet de suivre toutes les étapes du raisonnement ; plusieurs figures dans le texte et un dépliant en fin de volume, remplaçant les photos de ces panneaux dans leur cadre architectural, complètent pour le lecteur, et sur toute la longueur des portiques nord et sud, l'impression d'ensemble donnée au visiteur sur le site par l'anastylose des premières travées. Une réalisation éditoriale (texte et illustration) de tout premier ordre.

Jean Ch. BALTJ

Andreas SCHMIDT-COLINET & Waleed AL-AS'AD (Ed.), *Palmyras Reichtum durch weltweiten Handel. Archäologische Untersuchungen im Bereich der hellenistischen Stadt*. Vienne, Holzhausen, 2013. 2 vol. 22 x 31,5 cm. Band 1. *Architektur und ihre Ausstattung*, 265 p., 232 fig. Band 2. *Kleinfunde*, 311 p., 264 fig. Prix : 75 € (le vol.). ISBN 978-3-902868-63-3 ; -64-0.

En 1997/98, la découverte par prospection géomagnétique d'un quartier inconnu de Palmyre avait créé l'événement : les images produites laissaient deviner au sud de la ville d'époque impériale, entre le Wadi as-Suraysir, la source Efqa et la nécropole ouest, deux grilles urbaines inconnues, l'une articulée sur le Wadi, l'autre plus au sud suivant un axe de direction ouest-est, clairement visible sur 300 m environ. L'intérêt était d'autant plus grand qu'on soupçonnait tenir là, sur une vingtaine d'hectares, le noyau hellénistique de la cité caravanière jusque-là évanescent. Les fouilles menées dans le secteur entre 1999 et 2007 par A. Schmidt-Colinet et ses collègues de l'Université de Vienne confirmèrent pleinement l'intérêt de la découverte : deux grandes phases furent identifiées, l'une d'époque hellénistique, l'autre d'époque impériale, succédant à un premier état augustéen. Précédés de nombreux rapports préliminaires, les deux volumes recensés constituent la publication finale de ces travaux. L'ouvrage est remarquable, à la hauteur de l'intérêt des découvertes, et contribue de façon essentielle à la connaissance de la culture matérielle et de l'histoire de la plus grande oasis du désert syrien. Deux larges sondages de 25 x 6 m et 45 x 45 m (modestement qualifiés par A. Schmidt-Colinet de « Testgrabungen »), ont été ouverts au cœur de la zone prospectée ; l'un a mis en évidence un croisement de rues et des états successifs de constructions associées, l'autre a révélé une maison centrée sur une cour, dont le

principal état conservé date de la seconde moitié du II^e s. de n.è. Dans le premier sondage, les constructions en briques crues ne paraissent pas remonter au-delà du II^e s. av. n.è., bien que des activités y soient attestées dès la seconde moitié du III^e s. En témoignent de nombreuses productions céramiques importées : imitations syriennes d'engobée noire attique, engobée noire de Tarse, sigillée orientale A, bols mégariens, amphores vinaires rhodiennes datant principalement du premier tiers du II^e siècle..., l'intérêt second de ces découvertes étant bien entendu de produire des assemblages permettant de cadrer chronologiquement les productions locales (lampes, brittle ware). Ces états hellénistiques sont suivis par une seconde phase de construction d'époque augustéenne, toujours de briques crues mais reposant cette fois sur des fondations en dur. Le secteur ne connaît pas de transformation majeure avant l'époque sévérienne, ce qui s'explique peut-être par un déplacement des activités vers le secteur nord de la ville, et est occupé jusqu'au tournant des III^e/IV^e s. Les importations trahissent pour l'époque romaine encore, l'ouverture de l'oasis au commerce international (vins de Gaza, garum et/ou huiles africaines, possibles dattes égyptiennes...). Bien que limité, ce premier sondage livre ainsi une exceptionnelle occupation continue couvrant plus d'un demi-millénaire (III^e s. av. – III^e s. de n.è.). Le second sondage présente une succession d'états qui s'étendent du milieu du I^{er} s. av. à la fin du III^e s. de n.è. La maison à cour (peut-être dotée d'un péristyle, mais ses matériaux ont été spoliés) est construite à l'époque augustéenne et subit une destruction violente avant le milieu du II^e s. ; elle est reconstruite à l'identique sur des niveaux surélevés et dotée aux époques antonine et sévérienne d'un riche décor peint et stucqué (présenté dans le détail par B. Tober). Comme dans le premier sondage, la destruction des vestiges intervient au tournant des III^e et IV^e siècles. Avec toute la prudence requise, A. Schmidt-Colinet souligne que ces grandes phases correspondent peu ou prou à des séquences historiques majeures de l'histoire de Palmyre, les campagnes de Marc Antoine succédant à la création de la province de Syrie en 64 av. n.è., la visite d'Hadrien en 131, la prise de la ville par Aurélien (272/283) et la réorganisation du territoire mise en œuvre au début du IV^e s. sous Dioclétien. L'organisation planimétrique et les artefacts découverts orientent vers une utilisation multifonctionnelle du complexe, dans la tradition du caravansérail parthe et sassanide ou des maisons à cours mésopotamiennes. De son côté, le décor rapproche la structure de luxueuses demeures privées, qu'on imagine volontiers avoir appartenu à une riche famille de marchands. Des assemblages céramiques caractéristiques du domaine caravanier et la découverte d'une tessère datée de 130/131 au nom d'un symposiarque du temple de Bêl n'excluent pas d'y rechercher une propriété de membres de la puissante tribu Elahbel. L'intérêt des études matérielles n'est pas moindre. Ainsi de la céramique d'époque hellénistique pour laquelle Ch. Römer-Strehl identifie une transition du domaine culturel méditerranéen oriental au domaine sud-mésopotamien, marquée par une césure au milieu du II^e s. av. n.è., avant que ne se développe au I^{er} s. de n.è. une production palmyrénienne originale. Deux études archéométriques ponctuelles portent d'une part sur l'hématite, utilisée comme pigment ou en pharmacopée, et d'autre part sur la glaçure de céramiques parthes. L'étude des amphores (F. Laubenheimer) confirme pleinement l'intégration de Palmyre aux réseaux commerciaux internationaux entre les III^e s. av. et le III^e s. de n.è., comme l'attestent les rhodiennes timbrées, les vinaires occidentales (Gauloise 4) et italiennes (Dressel 2/4), les parthes,

syriennes à fond plat et quelques africaines. Les lampes, essentiellement locales, succèdent à l'époque impériale à des importations de la côte levantine hellénistique (Ch. Römer-Strehl). René Ployer nous livre de son côté une étude fondatrice de la production verrière (I^{er} s. av. – IV^e s. de n.è.) et des petits objets (domestique, toilette, militaria, outils et artisanats divers). A. Schmidt-Colinet signe le chapitre traitant des gemmes, présente quatre intéressantes tessères, dix dipinti et graffites, et revient au passage sur une dédicace palmyrénienne de salle de banquet. Ce chapitre est suivi par deux contributions relatives aux monnaies (50 exemplaires dont le catalogue est peu utilement présenté suivant leur année de découverte, W. Szaivert) et à l'archéozoologie (G. Forstenpointner - G.E. Weissengruber), quelques données carpologiques étant intégrées dans la synthèse finale d'A. Schmidt-Colinet. Ces travaux ouvrent donc des perspectives de recherches importantes et nouvelles sur les débuts de l'intégration de Palmyre à la sphère méditerranéenne et on ne peut manquer d'être frappé par le parallèle chronologique à établir entre les découvertes présentées ici et les débuts de l'occupation de Pétra, l'autre grand centre caravanier du Proche-Orient, révélés par les travaux effectués ces dernières années dans cette ville par la mission archéologique française. On l'aura compris, A. Schmidt-Colinet et ses collègues nous livrent ici une publication exemplaire et un jalon essentiel à la compréhension de l'histoire du Proche-Orient hellénistique et romain.

Laurent THOLBECQ

Catherine BALMELLE *et al.*, *Carthage, Colline de l'Odéon. Maisons de la Rotonde et du Cryptoportique (Recherches 1987-2000)*. Volume 1. *L'architecture et son décor*. Volume 2. *Les données de fouilles*. Rome, École française, 2012. 2 vol. 22,5 x 28 cm. Vol. 1 : XII-380 p., 418 fig., 5 dépliants. Vol. 2 : (385-840) p., (419-590) fig., 1 plan dépliant. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 457). Prix : 480 €. ISBN 978-2-7283-0881-1.

L'équipe franco-tunisienne de recherche sur la mosaïque de l'Afrique antique, qui avait organisé, à partir de 1980, différentes tables rondes sur des sujets bien ciblés, décidait en 1987 de s'orienter plutôt vers des campagnes sur le terrain, destinées à préciser la datation des pavements à partir de critères externes fournis par la fouille. Un site fut alors choisi sur la colline de l'Odéon, dans le quartier dit « des villas romaines », secteur déjà exploré auparavant (quelques plans dressés) mais sans résultats vraiment concrets. Deux maisons situées le long du *kardo* IX furent retenues : la Maison du Cryptoportique, étudiée par sondages de 1987 à 1989, et la Maison de la Rotonde, entièrement fouillée pendant une dizaine d'années, les campagnes finales ayant débouché sur une mise en valeur très réussie du site. Ce sont les résultats de cette entreprise, réalisée par une équipe soudée et pluridisciplinaire, qui sont présentés dans ces deux volumes. À la Maison de la Rotonde revient la première partie du développement, les éléments recueillis s'avérant les plus significatifs pour l'histoire de Carthage en général. Dix chapitres décrivent les différentes occupations, de la nécropole punique (tombes du V^e au II^e s. avant J.-C) aux habitats successifs, au nombre de cinq, qui s'étendent de l'époque flavienne à l'abandon définitif au début du VIII^e s. Chaque état archéologique correspond à un chapitre, ce qui rend l'exposé très clair. Les états les plus anciens (I et II, des Flaviens au début du V^e s.) attestent la

toujours ? Thucydide chez les Modernes (XV^e-XX^e siècles) », composée de dix-sept contributions, pose la question suivante : pourquoi Thucydide a-t-il été érigé, depuis la Renaissance et surtout au XIX^e siècle, comme le modèle de l'historien de métier ? Épinglons l'intéressante communication de D. Bouvier consacrée à *Thucydide et Voltaire : enjeux et constructions d'une filiation problématique* (p. 693-706). L'auteur tente un examen de la question difficile de la relation de Voltaire à Thucydide, de la filiation et de la continuité idéologique entre l'historien d'Athènes et le philosophe du XVIII^e siècle. Les savants modernes se divisent en deux camps à ce sujet : pour les uns, Voltaire, en historiographe rationaliste et inventeur d'une nouvelle conception de l'histoire, a lu attentivement la *Guerre du Péloponnèse* et peut être considéré comme un « nouveau Thucydide » ; pour les autres, le philosophe des Lumières connaissait mal l'œuvre de l'historien grec et ne s'y est intéressé que de façon très superficielle. D. Bouvier, quant à lui, adopte une position nuancée : si Thucydide était certes considéré par Voltaire comme « le premier historien digne de ce nom », comme « un historien paradigmatique », rien ne permet toutefois de prouver qu'il a procédé à une lecture attentive de la *Guerre du Péloponnèse*, qu'il l'a imitée et a perpétué la conception thucydidéenne de l'histoire. En conclusion, l'ouvrage *Ombres de Thucydide* fourmille de renseignements et d'idées intéressantes. Comme la plupart des recueils de ce genre, il pèche par un certain manque de clarté et de cohérence dans son plan général. Mais ceci n'ôte rien à ses grandes qualités. Chaque article est accompagné de références bibliographiques et le volume comporte trois index utiles pour le lecteur : des sources anciennes, des auteurs modernes et des thèmes.

Odile DE BRUYN

Josephine BALMER, *Piecing together the Fragments. Translating Classical Verse, Creating Contemporary Poetry*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 14 x 22 cm, X-271 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-958509-0.

Cet élégant volume, solidement relié, est issu d'une thèse de doctorat. L'auteure, elle-même poétesse et traductrice, notamment des fragments de Sappho (1984 et 1992²), approfondit la thématique de la traduction des œuvres classiques. L'exercice de traduction est perçu comme œuvre créatrice : dans le domaine latin par exemple, Livius Andronicus n'inaugure-t-il pas la littérature latine par une traduction d'Homère ? On voit immédiatement que le terme « traduction » (ou « traducteur ») n'est pas pris dans un sens que j'appellerais fondamentaliste. Le poète traducteur est avant tout perçu comme poète dans sa propre langue, auteur d'une œuvre nouvelle et non d'un décalque, d'une transposition la plus littérale possible. Précisons sans plus attendre que le champ d'investigation se limite presque intégralement aux traductions rédigées en anglais, ce qui ne diminue pas le mérite de l'auteure. Les différents chapitres s'organisent en quatre parties essentielles. 1 : L'art de traduire a longtemps été vu comme menant à une production subjective, divergente pour ne pas dire ennemie de la recherche philologique. 2 : À l'inverse, les traductions de Sappho citées ci-dessus reflètent le souci de qualité dans la langue-cible et d'exactitude philologique. 3 : On décèle une véritable « relation de symbiose » entre la traduction d'auteurs classiques et la recherche : et l'auteure approfondit à présent le sujet au départ de deux

autres de ses œuvres, la traduction des poèmes écrits par des femmes et son travail sur Catulle. 4 : il existe dès lors une véritable interaction entre la traduction et une approche créative. Le tout est solidement argumenté, au départ de la tradition latine – Cicéron, Pline, Quintilien – jusqu’aux opinions modernes : Marguerite Yourcenar bénéficie alors d’une brève allusion (p. 105-106). Ses *Mémoires d’Hadrien* sont appréciées comme étant basées sur une solide connaissance du monde antique mais loin d’être une traduction de sources latines, l’œuvre devient une narration fictive, aboutissement extrême d’une traduction au sens le plus large du terme, je dirais plutôt : d’une tradition. Et il existe d’autres cas où le traducteur devient à son tour narrateur, auteur à part entière, et pas seulement lors d’une approche d’originaux fragmentaires comme il en est des poèmes de Sappho. Une très abondante bibliographie (p. 237-257) ainsi qu’un précieux index (p. 259-271) reflètent l’érudition de l’auteure et l’ampleur de son parcours littéraire.

Pol TORDEUR

Fausto GIORDANO, *Percorsi testuali oraziani tra intertestualità critica del testo ed esegesi*. Bologne, Pàtron, 2013. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, 128 p. (EDIZIONI E SAGGI UNIVERSITARI DI FILOLOGIA CLASSICA, 68). Prix : 12 €. ISBN 978-88-555-3190-0.

Sept chapitres nous sont proposés, dont quatre ont déjà été publiés sous forme d’articles de revue. Horace est abordé sous l’angle du rapport entre l’écrivain et le lecteur, ce dernier étant considéré comme le destinataire du message. Sans que l’expression soit clairement mentionnée, c’est « l’esthétique de la réception » qui constitue la trame de l’ouvrage, comme le dit A. La Penna dans le préambule. L’horizon est chaque fois large : Horace lu par Martial permet la rédaction de plusieurs épigrammes (ch. 1) : inspiration et non imitation ; Horace, cité par Servius, se présente sous un autre angle (ch. 2) ; Richard Bentley, comme éditeur des *Carmina* (en 1711), réussit-il à maintenir la fidélité au texte tout en critiquant la tradition textuelle (ch. 3) ? De Kiessling (1884) à Pascoli, puis Horace relu dans une optique nationaliste dans l’Italie du sud au XIX^e s., et j’en passe, constituent les sujets abordés dans les chapitres suivants. On voit dès lors clairement que l’essentiel de l’enquête est fourni par la manière dont un personnage, une époque... reçoivent les poèmes d’Horace, les interprètent – consciemment ou non – en fonction de leur milieu et expriment des sensibilités différentes. Le débat n’est pas clos et l’auteur n’a pas l’ambition d’épuiser le sujet. Les sept études constituent cependant des jalons bien construits à disposer sur le long chemin de la survie d’Horace et de sa réception. Les divers index, des sujets principaux (p. 109-112), des citations (p. 113-119) et des auteurs modernes (p. 121-127), reflètent la richesse de ce petit volume et l’ampleur des vues de son auteur.

Pol TORDEUR

Sergio AUDANO, *Classici lettori di classici. Da Virgilio a Marguerite Yourcenar*. Foggia, Ed. Il Castello, 2012. 1 vol. 14 x 21 cm, 314 p. (ECHO, 8). Prix : 20 €. ISBN 978-88-6572-080-6.

peut ajouter les lettres que Pline le Jeune a écrites à sa femme Calpurnia (6, 4 ; 6, 7 et 7, 5). Dans l'*Index rerum et nominum* manquent des références à « Anordnung der Epigramme » (voir e.a. la p. 176) et à « companion piece » (voir e.a. les p. 172, 177, 190). – Je ne veux pas terminer ce compte rendu sans souligner que cette monographie riche a été préparée d'une façon consciencieuse et a été écrite dans un style très clair.

Willy EVENEPOEL

Louis CALLEBAT et Jean SOUBIRAN, *Priapées*. Texte établi, traduit et commenté par L.C. Étude métrique par J.S. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, XCI-315 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 59 €. ISBN 978-2-251-01462-3.

Œuvre polymorphe s'il en est, le recueil des *Priapées* bénéficie à présent d'une édition scientifique sérieusement établie. Où placer Priape dans le panthéon classique ? La question est vaste (p. X-XV) et bien présentée. Il n'est pas non plus aisé de ranger ces poèmes dans un genre littéraire bien défini et faute de pouvoir définir une forme unique, l'argumentation en faveur d'une *noua simplicitas* à la suite de Pétrone (p. XL), me semble convaincante. *Simplicitas* toute relative d'ailleurs, sur le sens de laquelle il faut s'entendre. La contribution précise autant qu'éclairante, que J. Soubiran consacre à la métrique des *Priapées* (p. XLVIII-LXIV), dépasse par sa précision et son ampleur le cadre de ces quatre-vingts poèmes (plus l'*appendix*). On notera aussi la richesse de l'apparat critique, qui se veut complet jusque dans des variantes orthographiques. Quelques remarques de détail : à côté de la fig. 2 de la p. XCII, je lis aux p. VIII et 58 deux légendes « fig. 1 », le volume propose dès lors trois illustrations différentes. Après une bibliographie, modestement intitulée « documentation bibliographique » (p. 41-57), vient le commentaire, souvent fouillé et clairement développé. *Ad* 12, 12 (p. 110), j'aurais précisé que l'expression *semper solet* constitue un pléonasme et contient une allitération. *Ad* 80, 7 (p. 306), je ne vois pas en quoi le couple *-que ... -que* constitue un archaïsme puisqu'il reste bien présent en fin d'hexamètre chez tant de poètes ; le commentaire à 22, 1 (p. 306, en alternance avec *-ue... -ue*) est éclairant à ce propos. Pour 72, 4 (p. 286), je me demande si à côté des *bracchia macra* dont le sens « priapéen » est évident, les *grandia mala* ne pourraient elles aussi recevoir un sens érotico-obscène – mais restons-en là. Un index de termes latins (p. 309-313), plutôt limité aux termes commentés, clôt ce livre bien fait.

Pol TORDEUR

Pascale PARÉ-REY, « Flores et acumina ». *Les sententiae dans les tragédies de Sénèque*. Lyon-Paris, De Boccard, 2012. 1 vol. 17 x 27 cm, 432 p. (COLLECTION ÉTUDES ET RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN). Prix : 45 €. ISBN 978-2-904974-43-4.

Ce livre a pour but de présenter la fonction des *sententiae* dans l'œuvre tragique de Sénèque et de comprendre la valeur que celles-ci recèlent. Souvent critiquées et accusées de ralentir l'action et de figer les personnages afin de faire passer un

autres de ses œuvres, la traduction des poèmes écrits par des femmes et son travail sur Catulle. 4 : il existe dès lors une véritable interaction entre la traduction et une approche créative. Le tout est solidement argumenté, au départ de la tradition latine – Cicéron, Pline, Quintilien – jusqu’aux opinions modernes : Marguerite Yourcenar bénéficie alors d’une brève allusion (p. 105-106). Ses *Mémoires d’Hadrien* sont appréciées comme étant basées sur une solide connaissance du monde antique mais loin d’être une traduction de sources latines, l’œuvre devient une narration fictive, aboutissement extrême d’une traduction au sens le plus large du terme, je dirais plutôt : d’une tradition. Et il existe d’autres cas où le traducteur devient à son tour narrateur, auteur à part entière, et pas seulement lors d’une approche d’originaux fragmentaires comme il en est des poèmes de Sappho. Une très abondante bibliographie (p. 237-257) ainsi qu’un précieux index (p. 259-271) reflètent l’érudition de l’auteure et l’ampleur de son parcours littéraire.

Pol TORDEUR

Fausto GIORDANO, *Percorsi testuali oraziani tra intertestualità critica del testo ed esegesi*. Bologne, Pàtron, 2013. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, 128 p. (EDIZIONI E SAGGI UNIVERSITARI DI FILOLOGIA CLASSICA, 68). Prix : 12 €. ISBN 978-88-555-3190-0.

Sept chapitres nous sont proposés, dont quatre ont déjà été publiés sous forme d’articles de revue. Horace est abordé sous l’angle du rapport entre l’écrivain et le lecteur, ce dernier étant considéré comme le destinataire du message. Sans que l’expression soit clairement mentionnée, c’est « l’esthétique de la réception » qui constitue la trame de l’ouvrage, comme le dit A. La Penna dans le préambule. L’horizon est chaque fois large : Horace lu par Martial permet la rédaction de plusieurs épigrammes (ch. 1) : inspiration et non imitation ; Horace, cité par Servius, se présente sous un autre angle (ch. 2) ; Richard Bentley, comme éditeur des *Carmina* (en 1711), réussit-il à maintenir la fidélité au texte tout en critiquant la tradition textuelle (ch. 3) ? De Kiessling (1884) à Pascoli, puis Horace relu dans une optique nationaliste dans l’Italie du sud au XIX^e s., et j’en passe, constituent les sujets abordés dans les chapitres suivants. On voit dès lors clairement que l’essentiel de l’enquête est fourni par la manière dont un personnage, une époque... reçoivent les poèmes d’Horace, les interprètent – consciemment ou non – en fonction de leur milieu et expriment des sensibilités différentes. Le débat n’est pas clos et l’auteur n’a pas l’ambition d’épuiser le sujet. Les sept études constituent cependant des jalons bien construits à disposer sur le long chemin de la survie d’Horace et de sa réception. Les divers index, des sujets principaux (p. 109-112), des citations (p. 113-119) et des auteurs modernes (p. 121-127), reflètent la richesse de ce petit volume et l’ampleur des vues de son auteur.

Pol TORDEUR

Sergio AUDANO, *Classici lettori di classici. Da Virgilio a Marguerite Yourcenar*. Foggia, Ed. Il Castello, 2012. 1 vol. 14 x 21 cm, 314 p. (ECHO, 8). Prix : 20 €. ISBN 978-88-6572-080-6.

Maecenatius) est l'occasion d'étudier la façon dont le style littéraire de Mécène est présenté de manière critique par Sénèque dans la lettre 114, écrite après le retrait du philosophe de la cour de Néron en 62. En réponse à Lucilius qui demande pourquoi le style se corrompt à certaines époques, Sénèque dit que le style est en rapport avec les mœurs et porte l'empreinte du relâchement moral. L'exemple de Mécène le prouve, lui dont la manière de vivre n'était pas en accord avec le pouvoir impérial. Sénèque examine encore les liens entre la politique, la langue et l'âme, mais il va au-delà de l'expression orale pour montrer que la langue écrite peut aussi révéler l'*animus*. Pour finir, les autres moyens que Sénèque et Pétrone ont développés pour mettre en lumière l'âme et ses vertus sont envisagés. Il est question de la physiognomonie, l'idée que l'âme et la condition morale d'une personne peuvent être révélées par son apparence physique. L'exemple des affranchis de Pétrone est éclairant. Le fait que ces personnages sont à la recherche de l'argent comme un moyen de faire montre de leur statut social est en général interprété comme un signe montrant que ces affranchis doivent être vus comme des gens irrémédiablement confinés dans un rang de bas étage. En réalité, l'argent joue un rôle plus complexe pour les affranchis, lesquels prétendent que c'est un signe de leur *uirtus*, de leur *fides* et leur *frugalitas*. Le lien entre l'argent et la vertu se retrouve chez Sénèque lorsqu'il prétend, à la fin du *De uita beata*, que le *sapiens* préférera la richesse parce qu'elle lui donne une occasion plus favorable de manifester son *animus* et ses vertus. C'est une façon de comprendre la position apparemment contradictoire face aux richesses adoptée par le philosophe dans ce traité. Un dernier élément est tiré de la théorie exposée par Sénèque dans le *De beneficiis* sur la signification sociale de la circulation de l'argent et de l'échange de faveurs. Pétrone et Tacite critiquent cette position du philosophe. Bibliographie. *Index nominum et rerum*. Bruno ROCHETTE

Yvan NADEAU, *A Commentary on the Sixth Satire of Juvenal*. Bruxelles, Latomus, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 473 p. (COLLECTION LATOMUS, 329). Prix : 68 €. ISBN 978-2-87031-270-4.

Plus de six-cent-soixante vers : la VI^e satire de Juvénal, qui constitue en soi un livre complet, fut le sujet d'une thèse de doctorat rédigée il y a plus de quarante ans puis retravaillée, amplifiée et actualisée. Si le but du présent ouvrage est multiple, son auteur met notamment en exergue sa quête du personnage même de Juvénal, dont on ne sait quasiment rien. Horace comme auteur satirique (repris dans la conclusion, p. 332 sq.), joue également un rôle dans cette quête. En outre, l'importance de la poésie élégiaque et son interprétation par Juvénal constituent un autre « fil rouge » de ce commentaire ; déjà bien amorcée avant la publication que D. Nardo consacra au même sujet (1973), cette source d'inspiration de Juvénal est appréciée différemment par les deux chercheurs : c'est que la littérature classique est tellement riche qu'on peut l'interpréter en sens divers. Les nombreuses interrogations que pose le texte mènent dès lors à la rédaction d'un commentaire très développé (p. 17-331) bien lisible car les vers qui bénéficient d'une exégèse sont imprimés au fur et à mesure de la lecture de la satire dans son entier. La littérature de Juvénal s'explique en grande partie par la littérature d'autres auteurs latins : certes, les poètes constituent un

domaine privilégié mais les prosateurs – et je pense à Pline l’Ancien – sont eux aussi bien représentés. Ainsi, *ad v.* 464-466 (p. 208), Pline est à juste titre sollicité à propos des marchandises de luxe importées d’Inde. Si, dans ce cas-ci, la remarque de Juvénal semble bien humoristique, il n’est pas toujours aisé de discerner le réel de l’exagéré et le sérieux de l’hyperbole. Laissons à l’auteur son exégèse personnelle et apprécions-la lorsqu’elle est, le plus souvent d’ailleurs, appuyée par des témoignages bien choisis : ainsi en va-t-il notamment des *v.* 295-300, dont le commentaire (p. 170-173) est éclairé par seize citations et une demi-douzaine de références supplémentaires. Si l’érudition est dès lors réelle et multiple, le lecteur ne doit pas perdre de vue le but premier du livre : le commentaire d’une satire qui vise la femme mariée dans le monde de son époque, qui a perdu le sens des choses simples du temps où les Romains – et ici plus encore les Romaines – se contentaient de statues de bois et de vêtements peu coûteux. Alors, à chaque époque son spleen et sa nostalgie ? Ou bien est-ce simplement une loi du genre satirique ? N’oublions cependant pas que la *libertas* sous les Césars n’était plus ce qu’elle avait été ; alors, que veut-dire réellement Juvénal ? Voilà des données qui éclairent aussi certaines difficultés du commentaire. Après le texte même, reproduit cette fois en continu (p. 341-357), viennent d’importants appendices (p. 358-450). Je retiens particulièrement le premier, où l’on développe une analyse prosodique, métrique et stylistique fouillée autant que précieuse (p. 358-439). Une bibliographie (p. 451-460), un index des citations malheureusement limité à l’appendice I (p. 461-466) et un *index rerum* (p. 467-472) terminent ce livre riche et bien fait.

Pol TORDEUR

Antonino GRILLONE, *Gromaticæ militaris : lo ps. Igino. Prefazione, testo, traduzione e commento*. Bruxelles, Latomus, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 268 p., 6 pl. (COLLECTION LATOMUS, 339). Prix : 49 €. ISBN 978-2-87031-287-5.

Le *de metatione castrorum* autrefois attribué à Hygin nous est transmis par un *codex unicus* du VI^e siècle. Des copies des XVI^e et XVII^e siècles apportent quelques éléments positifs quant à la reconstruction du texte. La première édition date de 1660. La première édition moderne est celle de Lange en 1848 ; une des dernières, celle de Lenoir aux Belles Lettres en 1979. Nous devons à Antonino Grillone une édition chez Teubner en 1977 et de très nombreuses études ponctuelles qui font de l’auteur le spécialiste incontesté de la *metatio* militaire. Considérant que l’édition de Lenoir, très utilisée, n’est pas satisfaisante et que sa traduction laisse à désirer, compte tenu aussi du fait que la gromatique a fait l’objet de nombreux travaux ces dernières années, Antonino Grillone réunit ici toute son expertise philologique et sa longue expérience du thème pour nous donner l’édition traduite et commentée qui sera pour quelques temps l’édition de référence. La présentation agrémentée de 349 notes infrapaginales concerne l’auteur, la date de l’œuvre sans doute au début du III^e siècle, la langue, l’établissement du texte, l’organisation de la *metatio* sur le terrain, le choix du site, le positionnement de la *groma*, la définition et la localisation des parties du camp. L’apparat critique est d’une acribie totale pour une tradition manuscrite pourtant bien courte. Tout dans la traduction est justifié par une argumentation et la *tabula discre-*

leader who, unlike Sulla, had “learned his ABCs” materialized in the 1950s, and radical reconfigurations of education in the 1960s and 1970s virtually excised Julius Caesar from the American body politic. In both temporal and cultural terms, we are very far indeed from 1778, when a command performance of Joseph Addison’s *Cato* could stoke the enthusiasm of George Washington’s soldiers. Jonathan S. PERRY

Nicola ZWINGMANN, *Antiker Tourismus in Kleinasien und auf den vorgelagerten Inseln. Selbstvergewisserung in der Fremde*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 16,5 x 22,5 cm, XIV-497 p., 55 fig. (ANTIQUITAS, REIHE 1, 59). Prix : 95 €. ISBN 978-3-7749-3811-3.

Cet ouvrage est une version révisée de la thèse que Nicola Zwingmann a présentée en 2008/2009 à l’université Eberhard-Karls de Tübingen. Le livre constitue une synthèse importante sur le tourisme antique en Asie Mineure et dans les îles proches, un travail qui, comme le souligne son auteur, n’avait été entrepris, jusqu’alors, que de manière incomplète ou, du moins, secondaire. Ainsi Nicola Zwingmann rappelle-t-elle les pages de Ludwig Friedländer, Jean-Marie André et Marie-Françoise Baslez ou, plus récemment, George Williamson, pages qui avaient le mérite d’exister mais avaient toutes en commun d’être des sections de livres aux thèmes plus généraux. *Antiker Tourismus in Kleinasien und auf den vorgelagerten Inseln* est donc la première monographie à s’intéresser exclusivement à ce sujet. D’autres régions touristiques du monde antique n’étaient pourtant pas en reste. Ainsi, l’Égypte gréco-romaine avait déjà fait l’objet d’une étude importante de Victoria A. Foertmeyer en 1989. Qui plus est, les thèmes du tourisme antique en général et, à plus forte raison, du voyage dans l’Antiquité, ont évidemment déjà bénéficié de différentes (sinon nombreuses) études sous forme de monographies. Le programme de l’étude est annoncé de manière claire par une table des matières qui n’en est pas moins détaillée, un avantage non négligeable pour qui souhaite s’informer sur certains aspects en particulier. Après quelques remarques générales sur l’historiographie et sur la notion et les cadres du voyage dans l’Antiquité, différents lieux emblématiques du tourisme de l’époque sont étudiés comme autant de “case studies”. Ils sont répartis en quatre grandes sections : les cités qui incarnent des grands événements du passé (Troie, Rhodes et Pergame), les sanctuaires ou « musées de l’Antiquité » (Éphèse, Cos et Cnide), l’héritage matériel non grec (de l’Âge du Bronze comme de l’Âge du Fer, ainsi les monuments lyciens, phrygiens, lydiens, cariens et perses) et, enfin, les éléments naturels du paysage (essentiellement les grottes). Dans les deux premières sections, le développement suit un schéma récurrent mais qui fait aussi preuve de souplesse lorsque cela s’avère nécessaire. On trouve ainsi presque systématiquement une contextualisation historique et géographique, une synthèse sur les sources disponibles, une description des attractions touristiques de l’endroit, une sous-section sur les infrastructures liées à l’activité touristique (guides, souvenirs, hébergement, prostitution, préservation des monuments, etc.) et une conclusion sous forme d’analyse visant à comprendre l’importance du lieu comme destination touristique. Ce caractère systématique du traitement des lieux (et des données en général) fait potentiellement du livre un véritable outil de travail. S’il fallait n’en retenir qu’un,

l'apport le plus considérable de cet ouvrage serait sans doute celui des conclusions sur l'aspect identitaire inhérent à toute visite touristique dans l'Antiquité classique. Il apparaît en effet que le visiteur ne souhaitait pas tellement découvrir l'Autre, comme nous prétendons vouloir le faire aujourd'hui lorsque nous visitons un lieu étranger. Au contraire, dit N. Zwingmann, il désirait avant tout conforter sa propre identité, aussi loin fût-il de chez lui. On peut cependant se demander si ce n'est pas, au fond, un processus similaire qui sous-tend notre propre étonnement devant l'inconnu ou le différent. La surprise ne peut en effet naître que si son objet est perçu en référence à soi-même. Que l'étranger fasse autrement, et nous comparerons sa façon de faire avec la nôtre. Qu'il fasse comme nous, et nous nous interrogerons sur les raisons de cette similitude. Dans les deux cas, l'étalon de la comparaison n'est jamais autre chose que sa propre identité. La différence se trouve en fait au niveau des motifs du voyage. Alors que nous voyageons souvent (peut-être la plupart du temps) sans autre objectif que de visiter des lieux inconnus, c'était très rarement le cas dans l'Antiquité. Il s'agissait avant tout de déplacements officiels, de voyages d'affaires ou de pèlerinages durant lesquels on se permettait, si l'occasion se présentait, un petit détour pour admirer l'une ou l'autre curiosité (p. 23-24). Le tourisme dans l'Antiquité était donc bien différent de celui que nous pratiquons aujourd'hui. Peut-on d'ailleurs appliquer la notion même de tourisme à l'Antiquité ? C'est la question que se pose N. Zwingmann, qui rappelle à ce titre qu'aucun terme latin ou grec ne correspond au mot « tourisme ». Néanmoins, l'auteur pense qu'il est légitime d'utiliser le terme « tourisme » pour parler du phénomène antique, et ce pour deux raisons. D'abord parce que parler de voyages « culturels » ou « éducatifs » (« Kultur- oder Bildungsreisen »), par exemple, pourrait laisser croire que c'étaient là les seuls buts de tels voyages, or ce n'était pas le cas. Ensuite parce qu'il y a dans le terme « tourisme » une connotation par rapport aux infrastructures touristiques, lesquelles sont incontournables pour N. Zwingmann (p. 15). La question de la préservation du patrimoine historique des cités et sanctuaires présente un même danger d'anachronisme, un écueil qu'évite heureusement N. Zwingmann qui cite, dans ses deux pages de synthèse sur ce sujet (p. 383-384), le travail d'Ulf Buchert (*Denkmalpflege im antiken Griechenland*, 2000), seule monographie récente, hélas, sur le sujet de la conservation du patrimoine en Grèce antique. Les inscriptions de sanctuaires comme Delphes ou Délos ont encore beaucoup à nous apprendre sur ce phénomène qui n'a pas encore reçu l'attention qu'il mérite. En attendant, les apports des cas qu'étudie Zwingmann, en particulier celui de Troie (où les sources sont les plus abondantes), sont loin d'être négligeables. Certes, on pourra regretter que l'auteur traite sous un même intitulé des aspects aussi variés de la préservation (« Denkmalpflege ») que la conservation de ruines ou la construction de nouveaux bâtiments (à Troie, p. 101-102), mais c'est aussi une manière d'en rappeler le dénominateur commun : le rapport à la mémoire. Peut-être eût-il été judicieux de distinguer l'entretien de la restauration, par exemple. Les exemples cités par N. Zwingmann, tout anecdotiques qu'ils puissent parfois paraître (p. 383), montrent en tout cas que les Grecs de l'Antiquité n'attendaient pas nécessairement qu'une œuvre ou un bâtiment soit dans un état de délabrement avancé pour se préoccuper de son état, comme cela a pu être parfois suggéré. Est-ce à dire que la préservation des monuments historiques dans l'Antiquité n'était pas si différente de ce qu'elle est aujourd'hui ? Sans répondre

directement à la question, N. Zwingmann cite Dieter Hertel, qui soulignait déjà que les motifs de préservation variaient au gré d'intérêts changeants et qu'en tout cas, il ne serait jamais venu à l'esprit des Grecs ou des Romains de préserver un monument ancien « um ihrer selbst ». Or cela n'a pas changé, constate N. Zwingmann : la préservation n'est, encore aujourd'hui, jamais une fin en soi (p. 103). La protection d'un monument ancien est toujours guidée par une idéologie ou, du moins, un intérêt particulier, qu'il soit conscient ou non. Tout l'enjeu est évidemment de comprendre quel est cet intérêt, et c'est ce que fait remarquablement N. Zwingmann, qui ne se contente pas d'énumérer des « attractions touristiques » (« Sehenswürdigkeiten ») mais cherche aussi à savoir pourquoi et dans quelle mesure elles étaient perçues comme telles. Cela fait de son livre un ouvrage important, indispensable même pour qui souhaite étudier le tourisme (et le voyage en général) dans l'Antiquité, l'identité grecque (ou gréco-romaine) dans son rapport à l'autre ou encore la question de la mémoire au travers des monuments qui l'incarnent.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Andreas MEHL, Alexander V. MAKHLAYUK & Oleg GABELKO (Ed.), *Ruthenia Classica Aetatis Novae. A Collection of Works by Russian Scholars in Ancient Greek and Roman History*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 235 p., 3 fig. Prix : 46 €. ISBN 978-3-515-10344-1.

Pendant une grande partie du XX^e s., les historiens occidentaux snobent la littérature scientifique soviétique sous le prétexte qu'elle est biaisée par le recours à l'idéologie marxiste. Mais la vraie raison de cet ostracisme se trouve plutôt dans le fait que ces historiens, dans leur grande majorité, *Rossica non leguntur*. Car cette littérature russe ne mérite pas un rejet général. Plusieurs œuvres en ont d'ailleurs été traduites, le plus souvent en allemand. De nos jours, l'idéologie marxiste n'influence plus guère la littérature russe, mais l'ignorance de la langue continue à tenir les savants russes en marge du monde scientifique. Ce recueil d'articles d'historiens russes de l'Antiquité traduits en anglais comble bien partiellement le fossé que l'ignorance de la langue maintient intact. Un chapitre introductif d'A. V. Makhlayuk et O. L. Gabelko plante le décor. Les deux auteurs présentent les lignes directrices qui ont conduits les historiens de l'Antiquité et les philologues classiques russes du milieu du XVIII^e s. à nos jours. Jusqu'à la Révolution de 1917, l'histoire ancienne et la philologie classique tiennent un rang comparable à celui atteint par les savants occidentaux. Pour illustrer le fait, il suffit de citer un nom, celui de M. Rostovtzeff. Les débuts de l'ère soviétique sont catastrophiques pour l'histoire ancienne et la philologie classique considérées comme des disciplines « bourgeoises ». Elles disparaissent des cursus universitaires. Nombre d'historiens de l'Antiquité adoptent la méthodologie marxiste de travail et l'histoire ancienne est embarquée dans le combat idéologique contre la science bourgeoise. Au milieu des années 1950, une certaine libéralisation du régime soviétique permet à l'histoire ancienne et à la philologie classique de retrouver des bases plus scientifiques. Les travaux relatifs à l'esclavage antique attirent plus particulièrement l'attention des savants occidentaux et les meilleurs sont traduits dans des langues européennes. Les auteurs de l'article relèvent un point faible dans l'organisation de la recherche soviétique : la séparation de l'érudition entre l'Université et

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

J. Gordon HOWIE, *Exemplum and Myth, Criticism and Creation. Papers on Early Greek Literature*. Prenton, Francis Cairns (Diff. Oxbow Books), 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, xvii-443 p., 35 fig. (COLLECTED CLASSICAL PAPERS, 3). Prix : 80 £. ISBN 978-0-905205-54-0.

Réunissant treize contributions du philologue et historien J. Gordon Howie publiées pour la première fois entre 1977 et 2005 dans diverses revues, ce volume édité par les soins du spécialiste lui-même est construit en cinq principales parties selon un critère thématique. Après une courte introduction (p. xi-xvii) présentant l'économie de l'ouvrage et exposant brièvement chacun des sujets abordés, la première section « Myth, Aetiology, Hymn, and Prayer » s'articule autour de trois travaux sur les liens entre mythes et littératures. Le présent recueil s'ouvre ainsi sur le chapitre « Greek Polytheistic Systems » (p. 1-20), abordant la représentation de la prière dans la littérature grecque d'Homère aux tragiques. S'ensuit une analyse (« Apollo's Dealings with Chiron and Croesus », p. 21-48) des échanges de nature prophétique entre une divinité et un héros dans trois extraits : Zeus et Prométhée dans la *Théogonie* d'Hésiode, Apollon et Chiron dans la neuvième *Pythique* de Pindare et Apollon et Crésus chez Hérodote. L'auteur clôture cette partie avec une recherche sur l'*Alceste* d'Euripide, « The *Alcestis* of Euripides Considered as an Aetiological Myth » (p. 49-61), où il relève avec subtilité les points de contact entre cette œuvre et le récit étiologique d'une part et la littérature de sagesse d'autre part. Dans la seconde section qui est consacrée à Homère, l'*Iliade* est considérée dans « The *Iliad* as exemplum » (p. 62-89) avec de nouveaux éclairages mais sans surprise comme un vecteur de valeurs morales et un modèle suivi par ses auditeurs. L'épisode des Phéaciens dans l'*Odyssée* est alors réexaminé, « The Phaeacians in the *Odyssey* » (p. 90-101), pour mieux comprendre sa réception et sa signification auprès du public de l'époque. La troisième partie du volume reprend deux contributions de nature plus philologique dédiées à l'œuvre fragmentaire de Sappho. En premier lieu, « Sappho Fr. 16 (LP) : Self-Consolation and Encomium » (p. 102-125), J. G. Howie cherche à démontrer sur la base d'éléments textuels solides que le *Fragment* 16 de Sappho est une version moralement négative du mythe d'Hélène mais sous la forme d'un éloge à Anactoria. Dans « Sappho Fr. 94 (LP) : Farewell, Consolation and Help in a New Life » (p. 126-160), l'aspect moral est aussi finement détaillé dans les échanges entre un ami et la poétesse qui constituent le *Fragment* 94. L'*Olympique* 1 de Pindare et plus précisément le personnage de Pélops sont l'objet des deux travaux suivants : les chapitres huit, « The Revision of Myth in Pindar *Olympian* 1 » (p. 161-190), et neuf, « Pindar's Account of Pelops' Contest with Oenomaus » (p. 191-254). Dans le premier, le mythe de la renaissance du héros mis en vers par Pindare est analysé avec précision pour définir le procédé de remaniement utilisé par le poète. Le deuxième chapitre de cette

section se concentre sur l'épisode de la course de char de Pélops contre Enomaos dans lequel le processus de composition littéraire est étudié en regard des versions parallèles du mythe et des représentations iconographiques conservées. En fin de développement, l'auteur fournit pour soutenir son propos une traduction succinctement commentée de l'*Olympique* 1. On pourrait peut-être regretter l'absence du texte original qui aurait encore enrichi la qualité de ce travail. Néanmoins, la liste des trente-et-une illustrations et une annexe utilisées dans le neuvième exposé sont également mises à la disposition du lecteur. La cinquième et dernière partie est composée de trois contributions étudiant les rapports littéraires entre les œuvres de Thucydide et de Xénophon d'une part et certaines œuvres de la période préclassique d'autre part. Pour commencer, dans « Thucydides and Pindar: the *Archaeology* and *Nemean* 7 » (p. 265-306), le spécialiste examine comment Thucydide a su rendre l'*Archéologie* accessible à son lectorat grâce à des renvois à la littérature antérieure comme l'avait fait Pindare dans la septième *Néméenne*. En excursus, mais toujours en appui à son argumentation, J. G. Howie revient en détail sur les vers 31-34 de cette œuvre dont les interprétations sont multiples. Le second article, « The Aristeia of Brasidas » (p. 307-368), poursuit le double objectif de mettre au jour et de décrire le système d'échos épiques insérés dans le récit par Thucydide de l'occupation de Pylos par les Athéniens et de leur défaite à Amphipolis. En conclusion de la cinquième partie, « The Major Aristeia in Homer and Xenophon » (p. 369-385) se présente comme une brève confirmation des travaux de Tilman Krischer (1971) sur les procédés de narration du récit de bataille chez Homère appuyée par une comparaison avec Xénophon. J. G. Howie referme ensuite cet ouvrage avec un *addendum* au chapitre neuf, « The "Mighty Missiles" in *Olympian* 1, 111-12 » (p. 386-400), qui propose une nouvelle analyse textuelle des deux vers et une traduction de l'ensemble de l'extrait (v. 106-112).

Marc VANDERSMISSEN

Jonas GRETHLEIN & Antonios RENGAKOS (Ed.), *Narratology and Interpretation. The Content of Narrative Form in Ancient Literature*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2009. 1 vol. 16 x 23,5 cm, vii-630 p. (TRENDS IN CLASSICS. SUPPL., 4). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-021452-9.

Many of the papers included in this collection reveal in footnotes that they were presented at a conference on narratology for classicists in Thessaloniki in December 2007. The collection is divided into five parts. In the first of these, three papers insightfully discuss both theoretical and practical strands of ancient approaches to narrative. The second part revolves around a number of different concepts in modern narratology. And parts 3 to 5, finally, are organized around different literary genres: epic, lyric and poetry (3), tragedy (4) and historiography (5). The reference to *ancient literature* in the subtitle of the book is slightly misleading; among the twenty-three chapters, twenty are dedicated to Greek literature and only three to Latin. And the coverage of different genres across these two languages is very uneven. (Five chapters deal with tragedy (Greek only) but none with comedy, and except for Richard Hunter's paper on Dio Chrysostom and (most sections in) Christopher Pelling's article on Caesar narratives, there is almost nothing on imperial Greek literature.) But

giaques. Enfin, sur le plan formel, l'auteur souligne l'importance des deux héritages littéraires de Xénophane, à savoir la poésie d'Homère et d'Hésiode, qui écrivaient en hexamètres, et la poésie élégiaque, représentée notamment par Mimnerne et par Archiloque. Mais selon Laetitia Reibaud, si Xénophane écrit en vers, c'est essentiellement dans le but « de toucher un large auditoire » (p. XXXIII), et non par proximité avec les idées des poètes précédents. Ainsi, comme on peut le constater, « il emploie paradoxalement les formules homériques pour parler contre Homère lui-même et lui opposer une pensée rationaliste » (p. XXXV). Dans cette édition, qui ne comprend pas d'apparat critique, le texte des fragments est généralement le même que celui qui figure dans les *Fragmente der Vorsokratiker* de Diels et Kranz ; l'auteur a cependant effectué quelques corrections, qui sont signalées et expliquées dans les notes de bas de page. Tout au long de ce livre, L. Reibaud se montre d'une grande prudence, ce qui l'amène parfois à présenter deux hypothèses contradictoires, provenant de deux auteurs différents, sans qu'elle-même ne prenne de position pour l'une ou pour l'autre. Ainsi, elle se réfère consécutivement à Elio Rindone, pour qui « Xénophane ne fait que souligner les incohérences des croyances populaires qui accompagnent la religion traditionnelle et forgent une idée non rigoureuse et illogique de la notion de divin » (p. XXXI), et à Daniel Babut, pour qui le poète de Colophon est « le premier qui ait songé à utiliser les armes de la philosophie naissante pour une critique systématique des valeurs traditionnelles ou des idées nouvelles » (p. XXXII ; D. Babut, « Sur la théologie de Xénophane », dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 164, 1974, p. 440). Le lecteur est bien en peine de savoir si Laetitia Reibaud elle-même considère Xénophane comme un défenseur de ces valeurs traditionnelles, désireux de les débarrasser des idées incohérentes répandues par Homère et par Hésiode, ou au contraire comme un pourfendeur desdites valeurs. Mais comme elle le dit elle-même, « la question reste très difficile à résoudre » (p. XXXII). De manière analogue, si plusieurs philologues ont supposé que Xénophane avait été un « rhapsode itinérant » (p. XIV), ce qui l'aurait amené à déclamer lui-même les œuvres qu'il condamnait, L. Reibaud rappelle que « cela reste incertain » (p. XIV), car le témoignage de Diogène Laërce sur le métier de Xénophane peut être interprété de différentes manières. Le lecteur aura donc entre les mains une édition de fragments riche en commentaires, bien documentée et qui évite les hypothèses hasardeuses, aussi séduisantes soient-elles.

Julien DELHEZ

David ROSENBLOOM & John DAVIDSON (Ed.), *Greek Drama IV. Texts, Contexts, Performance*. Oxford, Aris & Phillips (Diff. Oxbow), 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, VIII-328 p., 2 fig. Prix : 48 £. ISBN 978-0-85668-870-6.

Présenté comme les actes du quatrième colloque (Victoria University of Wellington, Nouvelle-Zélande, 3-6 juillet 2007) de la série *Greek Drama* initiée en 1982 à l'Université de Sydney, cet ouvrage paru en 2012 sous la direction de D. Rosenbloom et de J. Davidson rassemble quatorze communications revues et retravaillées en profondeur par leur auteur pour la publication. Après une introduction solide sur le thème de ce volume consacré à la performance dans le théâtre grec antique avec une attention particulière pour Euripide, suit une brève présentation de

chaque contribution (*Introduction*, p. 1-30). Le premier des cinq chapitres qui composent et structurent le recueil, « Performance as Meaning and Action », s'ouvre avec une recherche de C.W. Marshall (p. 31-46) sur l'unité et la structure littéraire des *Troyennes* d'Euripide selon la grille d'analyse de la performance théâtrale. Ensuite, J.M. Griffiths étudie, grâce à un examen approfondi des échanges entre Clytemnestre et Électre, la manière dont la performativité des noms peut influencer le cours de l'action dramatique de l'*Électre* de Sophocle (p. 47-71). Le travail de H. Love (p. 72-94) porte quant à lui sur l'impact émotionnel de la représentation de l'*Hécube* d'Euripide sur le public antique. Il y décrit particulièrement les rôles de Polyxène, Polydore et de Polymestor. Le second chapitre, « Texts as Fragments of Performance », réunit les résultats des recherches de trois spécialistes des fragments d'auteurs tragiques. D'une part, A.H. Sommerstein (p. 95-107) démontre que la tétralogie majoritairement perdue d'Eschyle (*Phinée*, *Les Perses*, *Glaucos de Potnies* et *Prométhée*) faisait écho à la gloire d'Athènes pour ses auditeurs. D'autre part, G. Xanthakis-Karamanos (p. 108-126) propose de compléter la reconstitution de l'action et de la thématique de l'*Archélaos* d'Euripide avec ses fragments encore non identifiés. Finalement, C.L. Caspers clôture cette section (p. 127-148) en cherchant à montrer que, malgré un traitement littéraire différent, *Iphigénie à Aulis*, *Alcméon à Corinthe* et les *Bacchantes* ont été rédigées pour être représentées ensemble. La problématique des liens entre genre littéraire et performance est alors abordée dans le troisième chapitre « Genre and Performance » de l'ouvrage. L. Swift (p. 149-168) s'intéresse aux liens entre les autres genres contemporains de la tragédie grecque et plus précisément aux influences et aux fonctions du péan (intervention d'Apollon) et de l'épinicie (intervention d'Héraclès) dans l'*Alceste* d'Euripide. S'ensuit la contribution de P. O'Sullivan (p. 169-189) qui détaille et analyse le caractère satyrique de la représentation de la Sicile dans le *Cyclope* d'Euripide. G. Torello (p. 190-203) s'applique pour sa part à comparer le traitement du concept de l'*astrateia* dans deux tragédies d'un côté (*Ulysse fou* de Sophocle et les *Scyrioi* d'Euripide) et dans la comédie ancienne attique de l'autre. Trois productions qui étudient comment la performance théâtrale peut être utilisée pour interroger le monde dans lequel elle est produite constituent la section suivante : « Dramatic Performance as Interrogation ». Le travail de S. Hamstead (p. 204-224) introduit ce quatrième chapitre. Elle y traite des catégories identitaires d'Hercule (homme, bête, dieu) et de Déjanire (masculin, féminin) remises en question par Sophocle dans les *Trachiniennes*. En second lieu (p. 225-243), J. Fletcher réfléchit sur la manière dont l'*Hécube* d'Euripide permet au public du V^e siècle av. J.-C. de s'interroger sur la loi et la justice de leur cité. Pour terminer, V. Wohl (p. 244-269) nous invite à lire l'*Oreste* d'Euripide comme une réflexion sur l'efficacité de la politique athénienne au lendemain des révolutions oligarchiques de la fin du V^e siècle. Finalement, le cinquième chapitre « The Political Contexts of Dramatic Performance » clôture ce recueil dédié à l'étude du théâtre grec avec deux communications : la première (D. Rosenbloom, p. 270-299) se présente comme une argumentation supplémentaire qui défend que le théâtre grec est parfaitement intégré dans le contexte politico-culturel au sein duquel il fut produit. La seconde et dernière contribution de l'ouvrage (P. Wilson et E. Csapo, p. 300-321) se penche sur les causes et les conséquences du passage de la chorégie à l'« agono-thésie » pendant le IV^e siècle av. J.-C.

Marc VANDERSMISSEN

l'occurrence ; dans tous les cas, ce sont des circonstances de crise, ici militaire. *Last, but not least*, la confrontation des trouvailles a permis d'affiner la méthodologie de la recherche, la typologie des séries, les liaisons des émissions, de mieux cerner par les aires de dispersion les centres émetteurs. Ce volume qui fera les délices des numismates sera des plus précieux pour les historiens de la conquête césarienne. Que serait-ce si toutes les découvertes avaient pu avoir lieu dans des conditions de fouilles légitimes ?

Georges RAEPSAET

Susanne BÖRNER, *Marc Aurel im Spiegel seiner Münzen und Medaillons. Eine vergleichende Analyse der stadtrömischen Prägungen zwischen 138 und 180 n. Chr.* Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 16,5 x 22,5 cm, 371 p., 26 fig. (ANTIQUITAS. REIHE 1, 58). Prix : 79 €. ISBN 978-3-7749-3769-7.

Dans cet ouvrage qui fait suite à sa dissertation présentée en 2011 à l'Université de Heidelberg, Susanne Börner examine les images apposées au revers des monnaies et médailles émises à Rome par l'empereur Marc Aurèle, dans le but d'y trouver des informations officielles et de première main sur la vision politique qu'il avait de sa personne et de son gouvernement, étant admis qu'il jouait un rôle dans le choix de telles images. Elle recherche les ruptures, qui traduisent des changements de situation politique, mais aussi les éléments empruntés et ceux qui étaient propres à son répertoire. Le matériel est analysé année par année – il y a en général deux émissions par année –, en regard des événements historiques, et en distinguant les catégories monétaires (métaux précieux, bronze, médailles). Les différents sujets sont détaillés, et l'on notera que l'auteur a eu la bonne idée de les inscrire en majuscules grasses, ce qui permet une recherche thématique rapide et donne une grande clarté à toute l'étude. Enfin, comme Marc Aurèle a le plus souvent frappé en parallèle avec un autre dirigeant, des comparaisons des sujets choisis et de leur fréquence dans les différentes catégories monétaires concluent chaque chapitre. La production monétaire de Marc Aurèle se divise en trois périodes, marquées par des modes de gouvernement différents et, en conséquence, par des messages différents exprimés sur les monnaies. De 138 (mort d'Hadrien) à 161, il est associé, avec le titre de César, au pouvoir impérial d'Antonin le Pieux, et les images monétaires reflètent ses aptitudes militaires, son lien à la dynastie par son mariage avec la fille de l'empereur, et sa collaboration harmonieuse avec ce dernier. Après la tentative d'usurpation contre Antonin en 151, Marc Aurèle met l'accent sur son rôle de successeur et se donne un profil plus fort. De 161 (mort d'Antonin) à 169, il dirige l'Empire avec son frère d'adoption, Lucius Vérus, tous deux portant le titre d'Auguste. De nouveaux sujets monétaires, qui soulignent l'entente entre les deux empereurs, mettent en avant ce mode de gouvernement inédit. Très vite, plusieurs frontières de l'Empire sont menacées. Marc Aurèle reste à Rome et s'occupe de politique intérieure, tandis que Lucius Verus est envoyé sur le front. Des tensions entre les empereurs sont évoquées par les textes, mais elles ne transparaissent pas sur les monnaies, qui utilisent une titulature et des sujets très parallèles, notamment les titres guerriers *Armeniacus*, *Parthicus maximus* et *Medicus*, que Marc Aurèle emprunte à Lucius Verus. De 169 (mort de Lucius Verus) à 180, Marc Aurèle dirige seul l'Empire. Sa titulature abandonne les titres guerriers et il choisit des sujets

complètement différents, sans doute pour marquer la distance avec l'époque du double gouvernement. Dès 170, les images prennent une connotation militaire, illustrant le choc causé par l'incursion des Germains en Italie et le souci d'encourager les troupes, principal récipiendaire des monnaies, et la population. En 171, les *decennalia* et les vingt-cinq ans de *tribunicia potestas* de l'empereur sont célébrés sur les monnaies, ce qui indique que la crise est passée. Après 175 et la tentative d'usurpation du pouvoir par Avidius Cassidius, Marc Aurèle s'attache à se faire reconnaître en Orient et à imposer son fils Commode comme son successeur, notamment en lui donnant des émissions monétaires, dont les sujets évoquent leur entente, rappellent son époque de César et vantent les aptitudes de Commode comme chef de guerre. Au total, Susanne Börner démontre le concours que la numismatique peut apporter à l'histoire politique, non seulement en l'illustrant, car le choix des images monétaires était à l'évidence étroitement lié aux événements et situations politiques, mais aussi en donnant une meilleure impression de la gravité de certains d'entre eux, notamment l'incursion des Germains en Italie. Plus généralement, ces images sont d'excellentes sources d'informations concernant l'auto-représentation de l'empereur, la légitimation du pouvoir et les traditions du II^e siècle.

Véronique VAN DRIESSCHE

Laurent CAPDETREY et Julien ZURBACH (Éd.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, VI-280 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 46). Prix : 18 €. ISBN 978-2-35613-074-7.

Cette publication collective est le fruit de la contribution de différents auteurs à une discussion sur les mobilités grecques de l'époque archaïque à l'époque hellénistique tenue à la Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie de Nanterre. Introduisant l'ouvrage, L. Capdetrey explique que le renouvellement des approches et des concepts pluridisciplinaires qui a eu lieu ces vingt dernières années dans ce domaine justifie une synthèse de l'avancée scientifique mais également une mise en garde critique sur les notions d'ethnicité et de réseaux, récemment importées des sciences sociales et dont l'abus risquerait de mener à des visions erronées. La première partie de l'ouvrage consiste en un bilan historiographique de la mobilité grecque antique. M. Gras, pour commencer, revient sur les méthodes de lecture des trafics à l'époque archaïque par les découvertes archéologiques telles que les céramiques. Optant pour un décryptage au cas par cas ainsi qu'une périodisation précise, l'auteur souligne que c'est par sa construction séquentielle que l'archéologie permettra la meilleure approche économique et anthropologique des échanges de cette période. Ensuite, I. Malkin et C. Müller retracent l'évolution du terme d'ethnicité jusqu'à son introduction en histoire grecque par Hall. Jugeant que la théorie constructiviste, faisant depuis autorité, ne doit pas masquer le poids des héritages culturels et des circonstances, les auteurs proposent de nouvelles pistes pour la lecture de l'évolution des identités. C. Moatti, quant à elle, offre un bilan historiographique et conceptuel plus large de la mobilité en Méditerranée, rappelant que la migration n'est plus considérée comme un mouvement minoritaire, vu sous l'angle de l'accueil à l'arrivée, mais comme un processus socialisant induisant des communautés transnationales et obligeant à repenser

document (« Forma »), un commentaire sur l'écriture en lien avec la datation (« Scrittura e Datazione »), un commentaire sur les signes diacritiques et de ponctuation (« Interpunzione e Segni »), et enfin un commentaire d'ordre linguistique et textuel discutant les lectures offertes par le document en confrontation avec celles des manuscrits de Virgile (« Linguistica e Tradizione testuale »). La troisième partie de l'ouvrage contient l'édition proprement dite des trente-cinq documents accompagnés du texte de l'édition de Mario Geymonat (*P. Vergili Maronis opera*, Rome, 2008²) et d'un appareil critique très explicite, reprenant les leçons des papyrus, des manuscrits et les conjectures modernes. La quatrième et dernière section réunit une série de notes supplémentaires sur quelques documents du corpus. Le volume s'achève sur une conclusion d'une simple page. Suivent encore une table de correspondances, une abondante bibliographie, plusieurs index thématiques et quelques reproductions en couleurs. L'auteur livre un travail minutieux et de qualité faisant la preuve de ses compétences dans les différentes disciplines qu'elle exploite. On ne pourra toutefois s'empêcher de regretter qu'elle se soit cantonnée au niveau du particulier et qu'elle ne fournisse pas exactement les moyens de ses ambitions. Si le papyrologue trouvera ici bon nombre de remarques pertinentes pour l'édition des documents concernés, le philologue ou l'historien de la littérature ancienne, curieux de savoir si les papyrus apportent des leçons intéressantes et permettent de porter un regard spécifique sur la diffusion de l'œuvre de Virgile, sera rapidement déçu de lire que ce que le sous-titre annonce comme « l'apport de la papyrologie à l'histoire de la tradition de Virgile » ne sera qu'un réexamen critique de l'ensemble de la documentation papyrologique sur les œuvres du poète : il devra donc parcourir les trente-cinq rubriques individuelles pour trouver les réponses aux questions qu'il se pose. Il eût été utile de proposer des réflexions ou balises synthétiques, même prudentes et partielles, à partir des différents axes de l'analyse et de ce qui rassemble les différents documents, afin de mieux orienter le lecteur dans une consultation parfois fastidieuse, qui en l'état reproduit d'une certaine manière l'éclatement de la documentation papyrologique. L'ouvrage n'en demeure pas moins une main tendue aux autres disciplines. Benoît SANS

Fabrice DELRIEUX, *Les monnaies du Fonds Louis Robert (Académie des Inscriptions et Belles Lettres)*. Paris, AIBL (Diff. De Boccard), 2011. 1 vol. 22 x 28 cm, 343 p., 93 pl., 53 cartes. (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES, 45). ISBN 978-2-87754-270-8.

Voici le catalogue des monnaies faisant partie du Fonds Louis Robert, donné à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1998 par Jeanne Robert et actuellement conservé au Palais de l'Institut, à Paris. La publication en avait été confiée à Fr. de Callataÿ, qui a choisi deux collaborateurs, F. Delrieux, pour la rédaction du texte, et Th. Faucher, pour la photographie des monnaies. 1 048 monnaies, incluant 45 non identifiées et 7 fausses, sont présentées dans un ordre géographique et chronologique, avec des notices détaillées et de très bonnes photographies. Il s'agit en majorité de monnaies en bronze, grecques et surtout romaines, frappées entre la fin du V^e s. av. J.-C. et la fin du III^e s. ap. J.-C., pour la plus grande partie en Carie et dans le sud-ouest de l'Asie Mineure. L'intérêt particulier de cette collection, progressivement

constituée au cours des voyages en Turquie des époux Robert entre 1932 et 1963, tient dans le fait que le lieu d'acquisition de la plupart des exemplaires, avec parfois un petit commentaire, fut soigneusement consigné et conservé – ce qui n'empêcha pas un grand travail de restitution, certaines données ayant été « bousculées » et les noms de lieu étant souvent sujets à interprétation. On dispose ainsi d'une information parallèle à celles fournies par les trouvailles pour retracer la circulation des monnaies répertoriées. Respectant les habituelles recommandations de Louis Robert, le catalogue est accompagné d'index nombreux et détaillés, destinés à favoriser différents types de recherches : par lieux d'émission, types monétaires et attributs (droits et revers), contremarques, trésors, personnalités des mondes grec et oriental (par région), personnalités des mondes romain et byzantin, noms de magistrats et de particuliers, lieux d'acquisition des monnaies (avec détails, commentaires fondés sur les carnets de voyages et renvoi aux cartes). Après une bibliographie très complète (350 titres), un « cahier » de 53 cartes replace véritablement les monnaies du catalogue dans leur contexte géographique, offrant au lecteur une vision aérienne des parcours de Jeanne et Louis Robert d'une part (cartes 1 à 26), de l'origine et de la dispersion des monnaies d'autre part (cartes 27 à 53).

Véronique VAN DRIESSCHE

Marie-Christine MARCELLESI, *Pergame de la fin du V^e au début du I^{er} siècle avant J.-C. Pratiques monétaires et histoire*. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 282 p., 6 pl. (STUDI ELLENISTICI, 26). Prix : 225 €. ISBN 978-88-6227-458-6.

Version légèrement remaniée d'une thèse d'habilitation à diriger des recherches, soutenue en Sorbonne en novembre 2008, cet ouvrage s'attache à retracer les lignes de faite de la production monétaire à Pergame, au croisement entre la numismatique et l'histoire. M.-C. Marcellesi ne donne pas ici une nouvelle étude de coins, mais expose avec grande méticulosité les travaux numismatiques antérieurs, avant de proposer, toujours avec prudence, un certain nombre d'amendements à l'*opinio communis*. Son objectif avoué est d'interroger sur la longue durée, sous l'angle particulier de la production et de la circulation monétaires, les relations entre les autorités civiques de Pergame et les Attalides, qui firent de Pergame la capitale de leur royaume. Afin de mettre en contexte ces relations complexes entre le cadre municipal et les structures royales, M.-C. Marcellesi étend son enquête en amont, pour étudier les premières frappes de la cité de Pergame à l'époque classique (fin du V^e s. av. J.-C.), et en aval, afin d'examiner la situation monétaire après le legs du royaume de Pergame – à l'exception de la seule cité de Pergame – aux Romains (133) et l'organisation de la province d'Asie (129), jusqu'aux deux crises mithridatiques (89-85 et 73-63), qui constituent, pour la cité de Pergame, la vraie césure entre l'époque hellénistique et l'époque impériale. L'étude se divise donc en cinq chapitres, strictement organisés selon un découpage chronologique. Le premier chapitre (p. 23-42), qui court de l'extrême fin du V^e s. au milieu du IV^e s., présente les premières frappes de Pergame, qui sont pratiquement nos seules sources – hormis deux passages de Xénophon et la célèbre inscription impériale généralement désignée sous le nom de *Chronique de Pergame* – pour écrire l'histoire de la cité à l'époque classique. M.-C. Marcellesi identifie de manière convaincante deux (plutôt que trois) dénomina-

Laurent BRICAULT, *Les cultes isiaques dans le monde gréco-romain*. Documents réunis, traduits et commentés par L.B. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 13,5 x 21 cm, 575 p., ill. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-33969-6.

Après l'organisation de plusieurs colloques, après un atlas et des *corpora* de sources (inscriptions et monnaies), consacrés aux cultes isiaques, L. Bricault offre un recueil de documents témoignant de ces cultes dans le monde gréco-romain. Plus de 500 documents, traduits et commentés, y sont rassemblés, d'époque et de nature variées : textes littéraires et inscriptions ; présentation de sanctuaires connus par l'archéologie ; monnaies ; objets tels que des lampes, des petites statuettes, des gemmes. Une carte permet de situer facilement les « lieux de provenance des documents commentés ». – Une riche introduction présente l'évolution des études portant sur les cultes isiaques depuis l'engouement provoqué par la découverte du temple d'Isis de Pompéi en 1764 : y sont notamment rappelés les jalons que constituent les études de G. Lafaye, Fr. Cumont, J. Leclant ou encore l'exposition sur Isis présentée à Milan en 1997 ; celle-ci est considérée par l'auteur comme un tournant, dans le sillage duquel il organisera, depuis 1999, plusieurs colloques isiaques. Désormais, les petits objets font l'objet de l'attention des savants ; leur prise en compte permet d'enrichir les réflexions dans divers domaines – que l'auteur choisit comme autant d'axes autour duquel il présente les documents retenus. – Plus encore qu'un recueil de documents, ce livre fournit, en effet, une très utile introduction aux cultes isiaques autour de chapitres portant sur « le cercle divin isiaque, un panthéon recomposé » ; sur leur diffusion dans le monde gréco-romain ; sur leur réception et intégration ; sur leurs lieux de cultes ; sur leurs acteurs (qu'il s'agisse des prêtres ou des dévots) ; sur les rites et pratiques cultuelles (depuis le culte quotidien, aux fêtes et processions en passant par les pèlerinages et oracles jusqu'aux mystères et initiations) ; sur « des dieux myrionymes, polymorphes et plurifonctionnels ». – Une bibliographie sélective orientera facilement le lecteur néophyte. Nombreux index, très utiles (des sources [inscriptions ; auteurs ; monnaies et papyrus] ; des noms de divinités, géographiques et de personnes). Très nombreuses illustrations, de qualité moyenne.

Françoise VAN HAEPEREN

Michael BLÖMER & Engelbert WINTER (Ed.), *Iuppiter Dolichenus. Vom Lokalkult zur Reichsreligion*. Tübingen, Mohr Siebeck, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, vii-307 p., ill. (ORIENTALISCHE RELIGIONEN IN DER ANTIKE, 8). Prix : 99 €. ISBN 978-3-16-151797-6.

Depuis un certain nombre d'années déjà, les historiens de la religion romaine démontent le concept de « cultes orientaux » cher à Franz Cumont. À plusieurs reprises, nous nous sommes fait l'écho de ces réflexions, notamment à l'occasion de la réédition commentée des œuvres du grand chercheur et du colloque qui l'a accompagnée (voir *AC*, 81, 2012, p. 350-352). Faut-il rappeler les principes du polythéisme foisonnant et sa capacité d'intégration, au sein des pratiques religieuses antiques y compris officielles, d'éléments provenant des régions de l'empire, dans un fonctionnement harmonieux incluant activité propre et contexte commun, sans cloisonnement des origines. – Dérivé d'un Baal syro-commagénien à la puissance cos-

lecture exhaustive quelque peu fastidieuse, celui-ci n'est pourtant pas sec : il contient en effet de précieuses indications et d'intéressantes réflexions, notamment sur le lien de l'objet avec la divinité, la mode et l'usage des bijoux, les procédés de fabrication, les techniques et les métaux, les plantes, les animaux et les objets qui ont servi de motif aux bijoux. Au final, un ouvrage qui, complété par d'utiles *indices*, se révèle aussi précieux que le sujet qu'il traite.

Carine VAN LIEFFERINGE

Roberta RIZZO, *Culti et miti della Sicilia antica e protocristiana*. Caltanissetta, Sciascia, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 398 p. (TRISKELES). Prix : 30 €. ISBN 978-88-8241-387-3.

Anche se il titolo non lo indica, si tratta di un dizionario. I lemmi riguardano divinità, eroi ed eroine, figure storiche eroizzate, mostri, ninfe, demoni, personificazioni di fiumi e dunque tutto ciò che compone il variegato tessuto mitico-culturale della Sicilia antica. L'attenzione è rivolta non solo al mondo greco e romano, ma anche al primo cristianesimo e a tutti quegli apporti – indigeni, fenicio-punici e orientali – che hanno contribuito a rendere la cultura religiosa di questa regione tanto ricca quanto complessa. Le voci, in tutto 330, sono ordinate alfabeticamente e ogni lettera costituisce un capitolo, diviso in due parti. La prima contiene la trattazione, sintetica ma esaustiva, delle singole figure e la seconda le relative note con i riferimenti alle fonti e alla bibliografia. Il lavoro è stato condotto con accuratezza e risulta utile soprattutto per l'aggiornamento bibliografico. Se infatti la prima nota di ogni voce rimanda in genere a repertori, dizionari, enciclopedie e lessici di uso comune (Roscher, *RE*, *LIMC*, *DNP* etc.) le note successive tengono conto delle discussioni più importanti e dei contributi più recenti. Più di un terzo del volume è occupato dalla bibliografia, dall'elenco delle edizioni delle fonti utilizzate e dagli indici: delle voci, dei nomi, dei luoghi, delle cose notevoli. Da notare, ed è questo un ulteriore merito del lavoro, l'attenzione alle persistenze dei culti antichi nel cristianesimo primitivo e talvolta anche nel folklore di epoche successive.

Luisa MOSCATI

Anna CALDERONE (a cura di), *Cultura e religione delle acque*. Atti del Convegno interdisciplinare « Qui fresca l'acqua mormora... » (S. Quasimodo, Sapph. fr. 2, 5). Messina 29-30 marzo 2011. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-433 p., 40 pl., ill. (ARCHAEOLOGICA, 167). Prix : 170 €. ISBN 978-88-7689-272-1.

Ce volume rassemble les actes d'un colloque multidisciplinaire organisé à Messine autour d'une thématique large : l'eau, envisagée tant dans ses aspects utilitaires que sacrés ou rituels. Les contributions des trois dernières sections portent pour la plupart sur la Sicile antique, avec l'une ou l'autre incursion en Italie ou en Grèce ou vers des périodes plus récentes. – L'ouvrage est divisé en cinq sections, comprenant chacune cinq ou six articles. La première est consacrée à l'eau chantée dans les sources littéraires et mise en scène dans les mythes (M. Cannatà Fera y propose un article sur l'eau et la poésie dans la Grèce antique ; V. Andò, sur l'humidité dans la pensée médicale et biologique en Grèce classique ; S. Fornaro, sur la métaphore du

puits, à partir d'un hymne homérique ; C. Giuffrè Scibona, sur la valeur liminale de l'eau dans la religion grecque ; C. Masseria, sur les rapports qu'entretient Héra avec la mer, notamment à partir d'une métope de l'*Heraion* de l'embouchure du *Sele*, à proximité de Paestum, dite métope du « héros sur la tortue ». La deuxième partie plonge le lecteur dans l'univers des images (Cl. Lucchese s'intéresse aux navires et *naukraroi* sur les vases attiques du VIII^e s. av. n.è. ; C. Roscino, à l'eau et au sacré dans la *Nekyia* du peintre Polignote à Delphes ; C. Pilo, aux usages pratiques et à la valeur symbolique de l'hydrie à partir de la documentation iconographique ; Fr. Silvestrelli, aux femmes faisant leur toilette autour d'un *louterion* dans la céramique d'Apulie et de Lucanie). La troisième section est intitulée « entre lieux de culte et manifestations rituelles » et comprend des contributions portant principalement sur la Sicile (M. De Cesare, sur les nymphes et l'eau en Sicile à partir de l'iconographie sur vase ; E. Chiara Portale, sur les nymphes et l'eau en Sicile, à partir des contextes rituels ; C. Greco et V. Tardo, sur les sanctuaires le long du Modione à Sélinonte ; A. Calderone, sur la fonction et le contexte d'une vasque à gradins découverte récemment à Monte Saraceno, Ravenusa, en Sicile ; Fr. Pizzi, sur la diffusion du culte des nymphes à Locres ; Fr. C. Papparella, sur l'eau et ses contenants dans la symbolique chrétienne). Dans la quatrième partie, l'eau est envisagée comme voie de communication ou voie de séparation (C. Inoglia examine la *Valle del Patri*, un corridor obligé entre Tyrrhénienne et Ionienne ; E. Tramontana, l'importance de l'eau dans le système d'implantation de la Sicile centrale et méridionale indigène ; Fr. Spatafora, les cités et villages des vallées fluviales de la Sicile centrale et occidentale entre époques archaïque et hellénistique ; L. Fernanda Ruffo, la traversée des eaux : rituels et artefacts ; D. Scortecci, des aspects de la « culture d'outre-mer » dans l'Italie du haut Moyen Âge). La dernière partie vise à éclairer quelques aspects de la dimension sociopolitique de l'usage et de la gestion de l'eau : G. Spagnola étudie les ressources naturelles et l'approvisionnement en eau à Gela, durant l'époque grecque ; A.M. Prestianni Giallombardo, l'eau comme élément fondamental dans l'organisation et le contrôle du territoire et de l'espace urbain d'Alesia ; A. Coscarella, le choix et la gestion des ressources hydrauliques dans les établissements fortifiés et rupestres de la Calabre médiévale ; P. de Sanctis Ricciardone et G. Di Rosa décrivent, dans les deux derniers articles, les atteintes portées au paysage côtier en Calabre et tentent d'en comprendre les raisons.

Françoise VAN HAEPEREN

Ilaria DOMENICI, *Etruscae Fabulae. Mito e rappresentazione*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2009. 1 vol. 17 x 24 cm, XV-315 p., 6 pl., 21 fig., ill. (ARCHAEOLOGICA, 156). Prix : 200 €. ISBN 978-88-7689-253-0.

Consacrare un intero volume alla trattazione della mitologia del mondo etrusco potrebbe parere di per sé un azzardo o, peggio, un virtuosistico esercizio retorico senza basi sicure e soprattutto condivise; ciononostante il libro di I. Domenici si dimostra da subito una miniera di dati, logicamente sintetizzati e analiticamente studiati, tanto da farne certamente un punto di riferimento nel futuro sviluppo della materia. In effetti, la sistematicità della disamina costituisce il valore principale dell'opera quale *status quaestionis* del mito in rapporto al solo medium iconografico e

la place de la divination chez les auteurs tardo-républicains et augustéens et propose sur plusieurs points d'intéressantes analyses, l'ensemble nous a cependant paru trop peu structuré. En outre, plusieurs aspects fondamentaux de la divination publique romaine sont insuffisamment traités : les fonctions divinatoires des augures et des magistrats ne sont ainsi évoquées qu'en passant, sans parler du rôle du collège pontifical dans la prise en charge des prodiges, trop minimisé. À cet égard, nous sommes surpris des critiques que l'auteur adresse, p. 165, n. 74, à notre hypothèse d'une intervention systématique des pontifes dans la *procuratio prodigiorum*, par le biais de leur chronique-décret annuelle (Y. Berthelet, *Le rôle des pontifes dans l'expiation des prodiges à Rome, sous la République : le cas des « procurations » anonymes*, *Cahiers « Mondes Anciens »*, 2, 2011, URL : <http://mondesanciens.revues.org/index348.html>). F. Santangelo lui-même rappelait pourtant, il y a peu, que les sources taisent généralement, comme allant de soi, l'intervention des pontifes en la matière (« *Pax deorum and Pontiffs* », dans F. Santangelo et J.H. Richardson, ed., *Priests and State in the Roman World*, Stuttgart, 2011, p. 171-172). C'est toutefois le positionnement historiographique de l'auteur qui laisse le plus perplexe. En prétendant dépasser une analyse strictement civique de la divination romaine par le recours au concept de « market model » prôné par Andreas Bendlin (« Looking beyond the civic compromise : religious pluralism in late Republican Rome », dans E. Bispham et C. Smith, ed., *Religion in Archaic and Republican Rome and Italy. Evidence and Experience*, Edinburgh, 2000, p. 115-135), F. Santangelo est victime d'une certaine historiographie allemande et anglo-saxonne, pour laquelle la religion des Anciens était moins une conduite liée au contexte de la cité-État qu'un choix individuel parmi une pluralité d'offres concurrentielles. Une telle approche, récemment dénoncée par John Scheid (*Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome*, Paris, 2013), amène malheureusement l'auteur à postuler une compétition, peu vraisemblable dans le cadre de la *religio* publique, entre les experts sacerdotaux que consultait le Sénat (haruspices et *uiri s. f.* notamment) et à accentuer artificiellement la pluralité de l'offre divinatoire romaine par un traitement indifférencié de pratiques divinatoires distinctes : celles qui, conformes à l'orthopraxie légitimée par la tradition et par les autorités civiques, relevaient de la *religio* publique ou de la *religio* privée (dans les familles, les quartiers ou les associations professionnelles) ; et celles qui, ne s'y conformant pas, relevaient pour les Romains non pas de la *religio*, mais de la *superstitio*, telle la consultation d'*harioli*, de *uates* privés ou même de l'oracle de Préneste.

Yann BERTHELET

Katariina MUSTAKALLIO, *Sive deus sive dea. La presenza della religione nello sviluppo della società romana*. Edizione italiana a cura di Donatella PULIGA. Pise, ETS Ed., 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 196 p., 21 pl., 18 fig. Prix : 20 €. ISBN 978-88-4673661-1.

L'objectif de ce livre destiné à un public d'étudiants ou cultivé n'est pas, affirme d'emblée son auteur, de « décrire ce qu'était la religion des Romains, mais plutôt d'observer les conceptions liées à un système de croyances et les modalités par le biais desquelles de telles croyances scandent les étapes de la vie humaine ». Il s'agira

donc d'envisager le « système romain du sacré », d'un point de vue historique et social (p. 9), dans une perspective anthropologique, consciente de « l'altérité d'un monde différent du nôtre » (p. 11). Le livre est divisé en douze chapitres, chacun suivi d'une orientation bibliographique classée thématiquement. Après un chapitre préliminaire servant d'introduction viennent quatre chapitres qui semblent axés principalement sur des périodes anciennes (sur les dieux de la Rome archaïque ; sur « le champ du sacré et les ordres sacerdotaux » ; sur les innovations religieuses des débuts de la République). Suivent des chapitres consacrés à la religion familiale, aux diverses étapes de la vie ou à la question des genres dans le « système religieux ». Très courts (entre 4 et 10 p.), ils en restent à des généralités, non exemptes d'imprécisions. Les derniers chapitres semblent se concentrer davantage sur les derniers siècles de la République et l'Empire : leur intitulé peut parfois surprendre, avec les « défis à la religion : esclaves ; affranchis, nouveaux cultes » ; « l'arrivée de l'astrologie à Rome » ; « hommes d'État et dieux » ; « l'empereur est-il un dieu ? ». Le plan oscille donc entre organisation chronologique ou thématique, sans qu'il n'apparaisse toujours clairement à quelle époque est consacré le chapitre en cours ou si l'on se situe au niveau de l'histoire ou de la représentation (à propos des origines notamment). Le ton adopté dans le livre est celui d'un récit, d'une histoire, certes agréable à lire, mais entachée de nombreuses imprécisions ou erreurs. Je me contenterai de quelques exemples significatifs. Le chapitre 3, consacré aux « ordres sacerdotaux » (la formule n'est pas particulièrement bien choisie) semble privilégier des périodes fort anciennes. Les uniques fonctions des pontifes qui y sont développées sont celles de « réparateurs » des ponts brisés régulièrement par le courant du fleuve, qui devaient être apaisés par des cérémonies adéquates. C'est un peu court et c'est prendre pour argent comptant des étymologies anciennes qui fournissent d'abord un reflet de la manière dont les anciens percevaient les origines de cette institution (relevons en outre que ne sont pas prises en considération les présentations alternatives qui existaient dès Varron au moins ; F. Van Haepere, *Le collège pontifical*, Rome, 2002, p. 47-78). Une telle présentation est d'autant plus problématique que les fonctions principales exercées par ces prêtres ne sont pas même évoquées. À propos des Arvales, outre une inexactitude dans la localisation de leur bois sacré (il ne se situe pas sur la « via Ostiense » mais sur la rive droite du Tibre, à la Magliana), est répétée une vieille erreur, réfutée par J. Scheid dans sa thèse sur ces prêtres (pourtant citée en note) : contrairement à ce qu'affirme l'auteure, ces prêtres ne s'occupaient pas des cérémonies de purification des champs cultivés durant la fête des *Ambarvalia* (J. Scheid, *Romulus et ses frères*, Rome, 1989, p. 98-100, 442-450). Une autre vieille idée refait surface à propos de Mars qui est présenté comme lié à l'agriculture (p. 20) : les recherches de G. Dumézil, confirmées par les travaux de J. Scheid, ont pourtant bien montré que Mars est avant tout le protecteur redoutable contre tout ennemi et que, s'il est invoqué dans des contextes agraires, c'est comme protecteur farouche des champs contre toute hostilité qui les menacerait. — J'arrêterai ici l'inventaire, qui pourrait facilement être allongé. Pour une bonne introduction à la religion romaine, on privilégiera les manuels désormais classiques de J. Scheid (*La religion des Romains*, Paris, 1998, avec ses rééditions et traductions) et de M. Beard, J. North et S. Price (*Religions of Rome*, Cambridge, 1998).

Françoise VAN HAEPEREN

peut-être son modernisme. Elle peut aussi nous donner en creux des accents utiles pour la compréhension des rituels et des clefs d'analyse, car elle est issue de cette Seconde Sophistique tellement attentive à la piété civique, mais ce n'est pas à cet usage que N. Belayche semble la destiner, plutôt celle d'une réponse philosophique. Est-ce pertinent ? On peut se le demander dans un monde qui ne connaît pas l'obligation de foi et où, dès lors, tout scepticisme était licite. Personne ne demandait à Lucien à croire à l'efficacité des rites, remettait-il en cause les fondements de la vie civique communautaire ? – Gageons que l'étude attentive des rituels de sacrifices, progressivement nourrie des apports matériels de l'archéologie, pourra renouveler la lecture des textes et que bien des progrès sont encore à attendre de cette ouverture encore peu exploitée.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Agnes A. NAGY et Francesca PRESCENDI (Éd.), *Sacrifices humains. Dossiers, discours, comparaisons*. Actes du Colloque tenu à l'Université de Genève, 19-20 mai 2011. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 274 p., ill. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES. SCIENCES RELIGIEUSES, 160). Prix : 50 €. ISBN 978-2-503-54809-8.

Ce volume est issu d'un colloque consacré à l'épineuse question des sacrifices humains. Comment définir cette notion, en quoi est-elle utile aux historiens des religions ? Les pratiques anciennes ainsi désignées correspondent-elles à une réalité historique ? Peut-on parler de sacrifice, chaque fois qu'il y a mise à mort ritualisée d'un être humain ? Quelles interprétations savantes ont été construites autour de ce fait religieux ? C'est autour de ces questions que se sont réunis divers spécialistes. D'emblée, les éditrices du volume soulignent, dans une riche introduction, l'intérêt de la catégorie heuristique que représente le « sacrifice humain ». Celle-ci permet de regrouper des pratiques diverses de mises à mort ritualisées d'êtres humains, ayant pour but d'honorer une divinité ou de garantir la sauvegarde ou la prospérité d'un individu ou d'une communauté. En outre, poursuivent les éditrices, arguments à l'appui, « le "sacrifice humain" constitue une catégorie à part dans l'imaginaire culturel de l'Antiquité classique, dont dépend en partie notre imaginaire scientifique moderne » (p. 7). La perspective adoptée est double : il s'agit autant de présenter des dossiers « primaires », à partir des sources, que d'examiner la manière dont celles-ci ont été mises en œuvre par les historiens, en fonction du contexte qui était le leur. – Les quinze contributions, qui constituent autant de dossiers relatifs aux sacrifices humains depuis l'Antiquité mésopotamienne jusqu'aux crimes d'honneur contemporains, sont réunies autour de cinq axes. – Le premier aborde des questions de définition. En comparant l'interprétation des « sacrifices humains » grecs d'une part, des Mochés du Pérou d'autre part, P. Bonnechère insiste sur des questions méthodologiques fondamentales, la critique des témoins et de leur témoignage mais aussi l'importance de débusquer nos *a priori* et ceux de nos prédécesseurs. Dans son examen de certains rituels égyptiens, Y. Volokhine propose d'abandonner la catégorie de « sacrifice humain » au profit du terme « anthropoctonie ». A. Nagy se penche sur la manière dont l'ordalie « primitive » a été étudiée par les historiens des religions et attire l'attention sur les dangers de la généralisation. – La deuxième partie traite de la

distinction entre sacrifice humain et sacrifice animal : le premier ne serait-il qu'une sous-catégorie du second ? M. Kolakowski étudie cette question à partir de l'œuvre d'un théologien et polyhistor du XVI^e s., J. W. Stucki ; J. Bronkhorst à partir de deux exemples issus de la littérature brahmanique. – Dans la troisième section sont présentés des dossiers archéologiques relatifs aux « Gaulois et sacrifices humains : des textes antiques aux observations archéologiques » (G. Kaenel), aux sacrifices et violence rituelle dans le développement de l'État mochica dans le Pérou ancien (Steve Bourget), au cimetière royal d'Ur, dont sont présentées, prudemment, les diverses interprétations (A.-C. Rendu Loisel). – La quatrième partie est consacrée à des perceptions chrétiennes du sacrifice humain. S. Mimouni se penche sur la tradition du dernier repas de Jésus au I^{er} s. : celle-ci ne présente pas de rapport avec le sacrifice – humain ou animal –, du moins jusqu'aux années 80. Dans le seul article en anglais du volume, J. Bremmer étudie les discours, anciens et modernes, sur les sacrifices humains dont étaient accusés les chrétiens. Les deux articles qui suivent portent sur l'Islande (B. Lincoln part de l'exemple des sacrifices successifs des fils du roi pré-chrétien Aun, tels qu'ils sont relatés par le chroniqueur chrétien Snorri Sturluson ; N. Meylan analyse deux autres récits islandais mettant en scène un sacrifice humain). – La dernière section montre la vitalité du motif du sacrifice humain dans l'imagerie culturelle contemporaine. S. Ribichini propose une synthèse fascinante et très utile de « la longue histoire de Moloch entre conte et fiction, mémoire et discours, mythe et vérité historique ». Fr. Prescendi analyse les interprétations modernes du roi des Saturnales, en partant d'une discussion scientifique sur le sacrifice humain entre G. Frazer et Fr. Cumont, suscitée par la découverte d'un manuscrit du martyre de saint Dasius. A. Schwab s'intéresse à la question du crime d'honneur, sur la base de quelques rapports onusiens, qui utilisent une terminologie religieuse à son propos. – Sur la base de ces communications, G. Stroumsa propose quelques remarques conclusives stimulantes : le sacrifice humain apparaît comme un phénomène « à la fois marginal et central. Un phénomène qui n'existe pas vraiment, mais dont on ne réussit pas à se débarrasser », un phénomène, « à la fois absent et présent », difficile à cerner, qui inspire la répulsion, que l'on projette sur l'autre ou sur des temps anciens. – Le pari comparatiste d'étudier, à partir de divers dossiers, les discours anciens et modernes sur le sacrifice humain été relevé avec brio : ce volume constituera une référence incontournable pour qui s'intéresse à cette question passionnante.

Françoise VAN HAEPEREN

Pierre BRULÉ, *Comment percevoir le sanctuaire grec ? Une analyse sensorielle du paysage sacré*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13,5 x 20,5 cm, 261 p. Prix : 25 €. ISBN 978-2-251-44453-6.

Comme l'indique le titre, l'ouvrage de Pierre Brulé a pour objet la perception de l'espace sacré à partir de la sensation que peut procurer le paysage dans lequel il s'inscrit. Dirigeant son enquête sous cet angle, l'auteur s'autorise des parallèles étonnants avec des lieux tout à fait étrangers à la Grèce antique. Ainsi, la comparaison avec le château de Chambord s'invite-t-elle régulièrement au cours des pages, tant il est vrai que le bâtiment, son environnement végétal naturel et celui aménagé par

nazione del supporto, individuando così nel mito del vate una malleabilità interpretativa, che permette di porre l'accento ora sul significato mantico e connesso con la sfera di Afrodite (lo specchio), ora su quello escatologico (il frontoncino), ora sulla giovinezza e l'aspetto elegiaco della rappresentazione sulle urne. Particolarmente interessante l'accostamento con le urne ov'è rappresentato il riconoscimento di Oreste in Tauride, per il quale si ipotizza la consapevole mescolanza di motivi e schemi iconografici, nelle figure rispettivamente di Cacu e Pilade, o di Artile e Oreste. La presenza dei fratelli Vibenna e l'agguato ai danni dell'indovino viene giustamente riferito al paradigma mitico, che riconduce a rapimenti quali quello dell'indovino Sileno e, più in generale, ad imprese in cui, come Ulisse e Diomede, i due Vibenna sono caratterizzati come eroi della *metis* e dell'amicizia fraterna (*sodales*) e come tali rappresentati sulle pareti della Tomba François. Di quest'ultima la Domenici propone una attenta rilettura, attraverso la disamina dei personaggi mitici e storici, riconducendo l'attenzione sull'interpretazione storica legata alla conquista della regalità a Roma e sul superamento di una distinzione tra una lettura storica ed una epica. Il valore aggiunto del volume, che emerge in ogni singola trattazione, è il rigoroso impianto metodologico, evidente anche nella disamina del rapporto tra il Cacus delle fonti latine e il Cacu etrusco, documentato iconograficamente, e per i quali la studiosa esclude ogni rapporto. Stessa metodologia analitica conduce anche alla rilettura della rappresentazione del cosiddetto mito di Olta, attestato su otto urne ellenistiche, che l'autrice confuta a partire dalla rilettura del passo pliniano (*Nat. Hist.* II, 140) in cui si cita il mostro Olta e dalle caratteristiche iconografiche dell'essere semiferino che esce da un pozzo rappresentato sulle urne. In esso infatti la Domenici propende per riconoscere uno degli mostri vaticinanti da cui si cerca di avere informazioni sui *fata*, estraendolo dalla cavità della terra. Una sezione a parte, concettualmente complessa ed articolata, riguarda inoltre le figure problematiche di "bambini", Epiur e Maris. Nel primo caso, per il quale la studiosa lascia aperta l'ipotesi di un'origine etrusca del nome, si riconoscono nelle scene incise sugli specchi rappresentazioni di affidamento del piccolo (in un caso adolescente) Epiur e più in particolare, sulla scorta del confronto offerto da rappresentazioni analoghe con protagonista Dioniso infante, di un affidamento eroico, o meglio di una introduzione alla dimensione eroica. Chiude la trattazione un rapido dibattito del cosiddetto eroe con l'aratro, con un interessante approfondimento sulla gravidanza simbolica dell'uso di questo attrezzo e sulla presenza di altre eventuali sequenze narrative rispetto a quella più ampiamente diffusa dell'eroe in combattimento. Le sintetiche conclusioni ribadiscono il serrato sistema metodologico seguito nella trattazione, mettendo in evidenza gli elementi di novità nella lettura iconografica, dalla gestualità e dalle relazioni dei personaggi, alla formazione delle scene e ai probabili esempi di sdoppiamento sulle urne cinerarie.

Marco CAVALIERI et Debora BARBAGLI

Jörg RÜPKE, *Religion in Republican Rome. Rationalization and Ritual Change*. Philadelphia, Penn University of Pennsylvania Press, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VI-321 p. (EMPIRE AND AFTER). Prix : 45.50 £. ISBN 978-0-8122-4394-9.

Dans ce volume, J. Rüpke propose d'interpréter les changements religieux durant les trois derniers siècles de la République en fonction d'un processus de rationalisation, perceptible également dans d'autres domaines : « des règles et des principes sont extraits des pratiques et font ensuite l'objet d'un discours spécialisé avec ses propres règles d'argumentation et *loci* institutionnels. Ainsi codifiés et élaborés, il guident alors le comportement à adopter dans le futur » (p. 1). Le processus de rationalisation dans la sphère religieuse joue aussi, selon l'auteur, un rôle dans le cadre plus large des transformations culturelles et de la communication politique qui sont dès lors également prises en considération. Ce développement de la rationalisation est étudié à l'aune des évolutions marquantes que constituent l'expansion romaine à partir du III^e s. d'une part et les échanges culturels entre la Grèce et Rome d'autre part. Si l'auteur ne précise pas explicitement ce qu'il entend par religion dans l'introduction, il s'y emploie par contre dans le premier chapitre (p. 12-13) : il s'agit de pratiques culturelles et de systèmes de signes se référant aux dieux ; d'un ensemble de pratiques, d'institutions, d'usages et de croyances. – La plupart des chapitres de l'ouvrage sont issus d'articles publiés précédemment par l'auteur, en allemand et en anglais ; ils ont été partiellement retravaillés et reliés entre eux par des transitions soignées. – Dans le premier chapitre, l'auteur reconstruit prudemment la religion romaine, durant l'époque archaïque et les deux premiers siècles de la République, en la situant dans le contexte de l'évolution historique de Rome et de ses alentours. – Les chapitres suivants ont pour objet les rituels qui ont lieu « en public » : il faut comprendre par là, précise J. Rüpke, des rituels qui permettent une communication impliquant l'assistance. Comment ceux-ci témoignent-ils, au fil de l'évolution, d'une systématisation croissante des pratiques dans les espaces de communication que constituent le Sénat et les assemblées mais aussi dans les rituels religieux et lors des spectacles, représentations théâtrales processions qui les accompagnent ? En impliquant toujours davantage les dieux dans l'espace public, une communication et un cadre normatif qui la structure se mettent en place et définissent une interaction entre l'élite et la population. – La seconde partie du livre, davantage axée sur la fin de la République, s'attache à l'établissement de règles et à la rationalisation croissante qui s'observe dans les domaines religieux et culturels (notamment sous l'influence de la culture grecque). J. Rüpke consacre ainsi un bref chapitre à la diffusion de l'écrit, avant de s'intéresser au calendrier ; aux règles religieuses et à la place qu'elles occupent dans les réflexions historiographiques du II^e s. av. n.è. ; à l'essai tardorépublicain de décrire la place de la religion au sein de la « charte constitutionnelle » que forme la *lex Ursonensis* (pour ce dernier point, on consultera avec profit l'étude d'A. Bertrand [*Y a-t-il un paysage religieux colonial ? Entre prescription, mimétisme et adaptation : les mécanismes de l'imitatio Romae*, in *Revue d'histoire des religions*, 4, 2010, p. 591-608] qui fournit une critique argumentée des positions que J. Rüpke avait déjà développées ailleurs sur cette thématique). – La troisième partie traite de deux genres théoriques, la littérature « antiquaire » (avec Ennius et Varron, dont les fragments sont des témoins importants des changements religieux) et la philosophie (avec une analyse du traitement de la religion dans les œuvres philosophiques de Cicéron). – Le dernier chapitre propose une synthèse stimulante du processus de rationalisation durant les derniers siècles de la République, avec une attention particulière pour le domaine religieux ; cette systématisation croissante est située par l'auteur au

sein des changements culturels qui se produisent en lien avec les échanges culturels stimulés par l'hellénisation de Rome et de l'Italie. – Index des sources et index général. Françoise VAN HAEPEREN

Olga TELLEGEN-COUPERUS (Ed.), *Law and Religion in the Roman Republic*. Leyde-Boston, Brill, 2012. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, 229 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 336). Prix : 99 €. ISBN 978-90-04-21850-5.

Ce livre est issu d'un colloque consacré aux liens entre droit et religion sous la République romaine. Il est divisé en trois parties. – La première porte sur le droit et la religion comme moyens pour contrôler le futur. L. ter Beek propose une comparaison entre le droit romain et le droit des peuples du Proche-Orient, visant à montrer que presque tous les systèmes juridiques de l'Antiquité étaient séculiers mais fondés sur des valeurs divines ; sur cette base, il s'intéresse à la formule *sacer esto*, présente dans le *lapis niger* (interprété ici comme ayant une fonction religieuse), dans les *leges regiae* et les XII Tables : il conclut que ces mots désignaient une peine religieuse applicable à des fautes soit religieuses soit profanes. F. Santangelo explore les rapports entre droit et divination à la fin de la République, à partir du terme *diuinitio* et des pratiques qu'il désigne et des mots *prudentia* et *prudens* : les modes de pensée des experts religieux (pratiquant la divination) et des spécialistes du droit (*iuris prudentes*) se rejoignent autour des *responsa* qu'ils donnent à ceux qui les consultent et qui forment la base d'une « jurisprudence ». – Dans la seconde partie sont étudiés les liens entre prêtres, magistrats et État. M. Humm examine les fonctions de la loi curiate et la nature religieuse du pouvoir des magistrats romains : reprenant la théorie de Magdelain, il considère que la loi curiate attribuait l'*auspicium* au magistrat ; par les auspices d'investiture qu'il pouvait ensuite prendre, le magistrat était investi de ses pouvoirs par Jupiter (autrement dit, le peuple ne faisait que choisir ses magistrats dont le pouvoir dérivait *in fine* du dieu souverain). J'ai récemment repris le dossier de la loi curiate en aboutissant à des conclusions fort différentes (*Auspices d'investiture, loi curiate et investiture des magistrats romains*, in *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 23, 2012 [2013], p. 71-111) : les comices curiates ont subsisté *auspiciorum causa*, non pas en raison d'un droit d'auspices qu'aurait attribués la loi curiate mais à cause des auspices que prenait tout magistrat à l'aube de son entrée en charge. Cette loi conférait aux magistrats une légitimité totale, après leur élection mais aussi après que les dieux avaient, lors des auspices d'entrée en charge, confirmé le choix posé par le peuple. Si l'on accepte cette interprétation, il apparaît que les textes relatifs à la loi curiate, qui jusqu'alors semblaient en partie contradictoires, peuvent recevoir un nouvel éclairage et faire l'objet d'une lecture cohérente. – J. Rüpke interprète la transformation du calendrier lunaire en calendrier solaire, à la fin du IV^e s. et l'évolution du droit (les *formulae* qui devaient être prononcées pour initier une procédure judiciaire, conservées jusqu'alors par les pontifes, sont publiées en 304), non en clé de sécularisation mais en termes de processus de rationalisation des pratiques religieuses. J.H. Valgaeren aborde la juridiction des pontifes à la fin du IV^e s. Contrairement à la majorité des spécialistes, il soutient que la publication, en 304, des formules de *legis actiones* n'a pas diminué le rôle des pontifes en matière de procédure civile. Au

sein des changements culturels qui se produisent en lien avec les échanges culturels stimulés par l'hellénisation de Rome et de l'Italie. – Index des sources et index général. Françoise VAN HAEPEREN

Olga TELLEGEN-COUPERUS (Ed.), *Law and Religion in the Roman Republic*. Leyde-Boston, Brill, 2012. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, 229 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 336). Prix : 99 €. ISBN 978-90-04-21850-5.

Ce livre est issu d'un colloque consacré aux liens entre droit et religion sous la République romaine. Il est divisé en trois parties. – La première porte sur le droit et la religion comme moyens pour contrôler le futur. L. ter Beek propose une comparaison entre le droit romain et le droit des peuples du Proche-Orient, visant à montrer que presque tous les systèmes juridiques de l'Antiquité étaient séculiers mais fondés sur des valeurs divines ; sur cette base, il s'intéresse à la formule *sacer esto*, présente dans le *lapis niger* (interprété ici comme ayant une fonction religieuse), dans les *leges regiae* et les XII Tables : il conclut que ces mots désignaient une peine religieuse applicable à des fautes soit religieuses soit profanes. F. Santangelo explore les rapports entre droit et divination à la fin de la République, à partir du terme *diuinitio* et des pratiques qu'il désigne et des mots *prudentia* et *prudens* : les modes de pensée des experts religieux (pratiquant la divination) et des spécialistes du droit (*iuris prudentes*) se rejoignent autour des *responsa* qu'ils donnent à ceux qui les consultent et qui forment la base d'une « jurisprudence ». – Dans la seconde partie sont étudiés les liens entre prêtres, magistrats et État. M. Humm examine les fonctions de la loi curiate et la nature religieuse du pouvoir des magistrats romains : reprenant la théorie de Magdelain, il considère que la loi curiate attribuait l'*auspicium* au magistrat ; par les auspices d'investiture qu'il pouvait ensuite prendre, le magistrat était investi de ses pouvoirs par Jupiter (autrement dit, le peuple ne faisait que choisir ses magistrats dont le pouvoir dérivait *in fine* du dieu souverain). J'ai récemment repris le dossier de la loi curiate en aboutissant à des conclusions fort différentes (*Auspices d'investiture, loi curiate et investiture des magistrats romains*, in *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 23, 2012 [2013], p. 71-111) : les comices curiates ont subsisté *auspiciorum causa*, non pas en raison d'un droit d'auspices qu'aurait attribués la loi curiate mais à cause des auspices que prenait tout magistrat à l'aube de son entrée en charge. Cette loi conférait aux magistrats une légitimité totale, après leur élection mais aussi après que les dieux avaient, lors des auspices d'entrée en charge, confirmé le choix posé par le peuple. Si l'on accepte cette interprétation, il apparaît que les textes relatifs à la loi curiate, qui jusqu'alors semblaient en partie contradictoires, peuvent recevoir un nouvel éclairage et faire l'objet d'une lecture cohérente. – J. Rüpke interprète la transformation du calendrier lunaire en calendrier solaire, à la fin du IV^e s. et l'évolution du droit (les *formulae* qui devaient être prononcées pour initier une procédure judiciaire, conservées jusqu'alors par les pontifes, sont publiées en 304), non en clé de sécularisation mais en termes de processus de rationalisation des pratiques religieuses. J.H. Valgaeren aborde la juridiction des pontifes à la fin du IV^e s. Contrairement à la majorité des spécialistes, il soutient que la publication, en 304, des formules de *legis actiones* n'a pas diminué le rôle des pontifes en matière de procédure civile. Au

contraire, ces prêtres auraient continué à remplir ces fonctions d'experts juridiques jusqu'en 200 av. n.è. Cette affirmation répétée à plusieurs reprises repose avant tout sur des spéculations, aux bases documentaires très fragiles. – Dans un article bien documenté, L. Zollschan démontre que, contrairement à une idée répandue, les fétiaux, prêtres chargés de déclarer la guerre et de sceller les traités, ont continué d'exercer leurs fonctions entre 200 et 32 av. n.è. – La dernière partie du volume aborde la question des rapports entre droit sacré, droit civil et citoyen. O. Tellegen-Couperus présente les liens entre droit sacré et droit civil : ce dernier s'est, selon elle, sécularisé fort tard et s'est développé sous l'influence des pontifes ; ce faisant, elle critique l'hypothèse de J. Scheid relative au châtement d'une infraction religieuse (*noxae deditio*). J. Rives examine la signification des termes *sacer-sanctus-religiosus*, que des juristes organisent à la fin de la République en une catégorie tripartite de *res diuini iuris* (on aurait attendu ici une référence à M. De Souza, *La question de la tripartition des catégories du droit divin dans l'Antiquité romaine*, Saint-Étienne, 2004). Enfin, J.W. Tellegen étudie comment un testateur pouvait enjoindre ses héritiers, par un *fideicommissum* inséré dans son testament, de garder sa mémoire vivante, par exemple en lui construisant un monument funéraire.

Françoise VAN HAEPEREN

Federico SANTANGELO, *Divination, Prediction and the End of the Roman Republic*. Cambridge, University Press, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XXII-367 p., 3 ill. Prix : 65 £. ISBN 978-1-107-02684-1.

Le dernier livre de Federico Santangelo se donne trois objectifs : mettre en évidence la pluralité et la diversité des formes de divination dans la Rome tardorépublicaine ; souligner l'étroite imbrication des aspects politiques et religieux de la divination ; rendre compte du contexte culturel et des débats intellectuels autour de la divination et de la prédiction du futur. L'ouvrage est divisé en douze chapitres. Les deux premiers développent une étude publiée en 2012 – « Law and Divination in the late Roman Republic », dans O. Tellegen-Couperus, ed., *Law and Religion in the Roman Republic*, Leyde-Boston, 2012, p. 31-54. Le premier situe les enjeux du *De diuinatione* de Cicéron (« The *De diuinatione* in context », p. 10-36). Refusant d'y voir un dialogue aux conclusions ouvertes, F. Santangelo estime que le point de vue du célèbre orateur correspond très largement à celui du personnage de Marcus : ce n'est pas la divination romaine traditionnelle qui est rejetée, mais seulement celle de type prophétique, plus délicate à contrôler. Le deuxième chapitre (« The terms of the debate », p. 37-68) est une étude lexicologique des mots-clés de la réflexion : alors que la *religio* désigne une forme de culte qui prend place dans un cadre organisé et contrôlé, la *superstitio* renvoie aux formes non officielles de la participation religieuse ; contrairement au terme *prudencia*, qui s'applique à des formes d'expertise codifiées, le terme *diuinatio* se réfère à la prédiction de choses réputées fortuites et ne coïncide ni avec le terme moderne « divination » ni avec la divination publique romaine. Le troisième chapitre (« Fringe divination ? », p. 69-83) aborde des modes divinatoires peu fréquemment traités : l'auteur rappelle d'abord les très rares rêves qui furent pris en compte par les autorités romaines, qui y virent le signe d'une rupture de

brillant aurait été Jean Chrysostome – ce qui n’est pas encore prouvé mais demeure, aux yeux de Nesselrath, « une fascinante possibilité ». Vis-à-vis des religions autres que le christianisme (judaïsme ou manichéisme), Libanius fait preuve d’une incontestable tolérance. Portrait attachant et nuancé donc, assez différent de celui qui est souvent proposé. C’est cependant le dernier chapitre du livre qui est le plus original, mettant en lumière l’évolution de l’image du rhéteur après sa mort. Considéré comme le meilleur défenseur de la rhétorique grecque classique de son temps, il passait dès le milieu du V^e siècle pour « le plus brillant professeur des hommes d’église les plus brillants » dans tout l’empire romain d’Orient. Le patriarche Sévère d’Antioche (512-518), par exemple, le range avant Basile le Grand et Grégoire de Nazianze. Plus tard encore, au IX^e siècle, Photius souligne l’excellence et l’utilité de ses écrits rhétoriques, sans jamais faire allusion à son paganisme farouche et à son idéalisation de Julien l’Apostat, aspects qui semblent définitivement passés à l’arrière-plan. Même ses lettres remportent encore tant de succès que d’innombrables imitations en sont fabriquées, qui visent à le réconcilier avec le christianisme. Ainsi, tout un échange de correspondance entre lui et Basile le Grand est inventé, dont le but était d’amener Libanius à reconnaître la supériorité du christianisme, auquel finalement il se serait rallié, sous l’influence de Basile... C’est d’ailleurs sous cet aspect de bon chrétien que Libanius serait apparu pour la première fois dans la littérature occidentale, travesti en ermite dans les « Miracles de Notre Dame », au XIV^e siècle ! Arrivée en Occident, la légende du rhéteur d’Antioche connaît de nouveaux et nombreux rebondissements, auxquels s’intéresse de très près Nesselrath, rappelant en particulier les fausses traductions latines de l’humaniste Fr. Zambeccari. Sur les 528 lettres en latin, seulement 109 étaient de véritables traductions, les autres étant fabriquées par Zambeccari lui-même. La supercherie ne fut découverte que quatre siècles plus tard par R. Förster, le premier vrai grand connaisseur de Libanius, dont les recherches sur le « Nachleben » constituent d’ailleurs la source essentielle de Nesselrath. Après un rappel rapide de nouvelles fictions nées encore au XIX^e siècle, le livre se termine sur la mention des éditions récentes (et traductions partielles) du « vrai » Libanius. Mais le mot de la fin doit revenir à l’auteur : le professeur de grec d’aujourd’hui, qui a vu se réduire, en une génération à peine, l’intérêt pour sa discipline et le nombre de ses élèves, ne devrait-il pas trouver un motif d’espoir dans l’exemple de Libanius qui, perdu trente années durant dans un monde qui lui était totalement étranger, a cependant réussi, par sa foi obstinée, à faire en sorte que, mille six cents ans plus tard, son monde à lui – qui commençait dès son époque à s’effacer – n’ait pas complètement disparu aujourd’hui ? Et l’auteur de conclure : « il nous appartient de veiller à ce qu’une partie de notre propre “geistigen Welt” aussi se maintienne à l’avenir ». Acceptons-en l’augure !

Janine BALTÿ

Silvia FENOGLIO, *Eustazio di Tessalonica, Commentari all’Odissea : glossario dei termini grammaticali*. Alessandria, Ed. dell’Orso, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XI-411 p. (HELLENICA, 43). Prix : 35 €. ISBN 978-88-6274-395-2.

The twelfth-century scholar Eustathius of Thessalonica owes his fame partly to his eye-witness report on the Norman Capture of Thessalonica in 1185. Besides authoring

numerous other writings, some of which remained unpublished, he also edited two monumental commentaries to Homer's epics. These books encompass some original insights (such as observations regarding the 12th-century Greek language), but they do not belong to his most inventive works. Nevertheless, Eustathius's commentaries are of seminal importance in that they mirror the crystallization of Homeric scholarship over numerous centuries. They merit special attention since Eustathius must have culled from earlier commentaries that are nowadays lost to us. However, whereas Eustathius's commentaries on the *Iliad* have been edited by M. Van der Valk (published in four volumes between 1971 and 1987) and disclosed by H.M. Keizer's *Indices* (1995), an authoritative edition and index of the shorter commentary to the *Odyssey* is still lacking. The most recent edition by Stallbaum, dating back to 1825-1826, is somewhat deficient. By compiling a lexicon of grammatical terms ('grammatical' *in sensu largo*, as explained on p. 36), Silvia Fenoglio has composed a useful instrument serving at least two aims. First, it is a first-aid toolkit enabling the present-day reader to find his way in Stallbaum's edition. Second, the lexicon sheds light on the technical jargon adopted in ancient Greek and Byzantine text-based scholarship. What are the volume's contents? Preface and bibliography are followed by an introduction, falling into two main parts. Largely relying on one specific case study, the first section shows that Eustathius's work, whereas it has so far mainly been studied from a rhetorical point of view, deserves also particular notice for its ideas on language and for its application of grammatical and etymological procedures (p. 21-29). The remaining sections discuss methodological issues and explain the selection criteria on the level of both the macro- and microstructure of the glossary (p. 29-39). Each entry of the glossary itself (p. 45-313) contains the following information: (1) an indication of frequency throughout the corpus. The author made a functional distinction between both the grammatical and non-grammatical occurrences of a respective entry – for reasons left unexplained, this indication of frequency is however sometimes lacking. (2) A survey of translations offered in authoritative works. Besides the dictionary of *Liddell Scott Jones*, especially Keizer's *Indices* and E. Dickey's *Ancient Greek Scholarship* (2007) are taken into account. (3) An Italian translation tailored to the specific grammatical contexts in which Eustathius applies the term throughout the corpus under investigation. This is why we sometimes find more than one translation. So, for instance, ἀκολουθία is translated as *analogia* if the term occurs in a morphological context, whereas in syntactic contexts the translation *regolarità* is proposed (besides morphology and syntax the author differentiates between phonetics, lexicon, metrics and textual criticism). In most cases, however, the translations offered by the author correspond well with the English translation of *LSJ*. It goes without saying that many of these terms are extremely interesting from the perspective of linguistic historiography and thus deserve further contextual study. (4) A list of references to the relevant occurrences of the entry. (5) A large number of footnotes offering further details, references, argumentation, and discussion. The main lexicon is followed by a succinct glossary listing metrical terms (p. 315-328) and a substantial "glossonymical" survey of terms denoting languages and dialects (p. 329-382). This repertory, preceded by a rather extensive introduction to the main characteristics of the Greek dialect groups in the first millennium B.C., differs from the two other glossaries in that for each lemma not only references are given, but also the sentence in

Greek with an Italian translation. Three *indices* round off the volume. It is beyond any doubt that Fenoglio's meticulous work is a major documentary contribution to the very flourishing field of ancient grammaticography, lexicography, and philology. In this context, it is notable that Brill's new *Encyclopaedia of Ancient Greek Language and Linguistics* contains a strikingly large number of entries devoted to ancient text-based scholarship, thus suggesting a converging trend between Ancient Greek linguistics proper on the one hand and the historiography of Ancient Greek linguistics and scholarship on the other. Although the volume under consideration does not aim at interpreting and synthetizing Eustathius's use of grammatical terms, both the bibliography (containing more than 250 entries) and the footnotes testify to the author's wide reading, also in the recent scholarship. As the author is well-aware (p. x), the usefulness of the work could be improved considerably in different respects. After confronting the grammatical terms found in Eustathius's commentary to the *Iliad* (which would only be a very time-consuming job, had Keizer and Van der Valk not done already much of the spadework in this respect), one could think of integrating the entire body of entries into an online and interlinked database, thus creating much better heuristic possibilities. One can only hope that such a project would materialize soon, as it will cast a unique light upon the history of linguistics and textual scholarship.

Toon VAN HAL

Virginia FABRIZI, *Mores veteresque novosque : rappresentazioni del passato e del presente di Roma negli Annales di Ennio*. Pise, ETS Ed., 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 252 p. (PUBBLICAZIONI DELLA FACOLTÀ DI LETTERE E FILOSOFIA DELL'UNIVERSITÀ DI PAVIA, 125). Prix : 22 €. ISBN 978-88-4673454-9.

Le début du siècle semble favorable, en Italie en tout cas, aux études sur les *Annales* d'Ennius. On se souviendra notamment de l'édition monumentale en quatre volumes (texte critique et commentaire) qu'Enrico Flores et son équipe ont publiée chez Liguori à Naples entre 2000 et 2006. Voici aujourd'hui, sous la plume de Mme Fabrizi une très importante étude, version revue du doctorat qu'elle a présenté en 2009 à l'Université d'Udine. Comme l'indique le titre, cette chercheuse, particulièrement intéressée par le problème des « représentations », explore les mécanismes utilisés par Ennius pour transposer sur le plan épique et héroïque le lointain passé de Rome et le présent du poète « aux trois cœurs ». Chacun des chapitres aborde une section particulière des *Annales*, jugée significative en la matière. Le premier (p. 31-71) est consacré à ce qu'on appelle la « légende troyenne » des origines de Rome, c'est-à-dire les événements liés à l'arrivée d'Énée en Italie (livre I). Mme Fabrizi montre le rôle crucial que joue dans l'interprétation d'ensemble de l'histoire romaine cette section consacrée à *l'incontro fra popoli alle origini di Roma*. Le deuxième chapitre (p. 73-117) traite de la fondation de Rome (livre I toujours) et en particulier de la représentation du roi Romulus (*la costruzione di un eroe politico*). Les chapitres suivants étudient des sections racontant des événements du passé récent, voire des événements contemporains. Le troisième (p. 119-150) analyse le récit (livre VI) de la guerre contre Pyrrhus où l'on assiste à la naissance d'un nouveau type de héros (*Vecchi e nuovi eroi : la guerra contra Pirro*). Le quatrième examine quelques récits

tion. Garcia argumente que les deux murs représentent leurs héros principaux respectifs, qui sont en soi la seule défense de leurs armées. La dévastation de Troie est prédite parallèlement à la mort d'Hector et le mur grec doit remplacer Achille quand il renonce à la guerre. Comme ses héros, les murs sont soumis à l'injure du temps. Le quatrième chapitre, *Memorials, Tombs, and the γέρας θανόντων : The (Im)Permanence of Mortuary Architecture in the Iliad*, poursuit cette piste de la précarité matérielle et traite les tombeaux, qui ont une double fonction, d'abord comme partie des rites funéraires et ensuite comme mémorial de ces honneurs. Même ces monuments commémoratifs sont sujets à l'usure et leur souvenir peut disparaître. C'est ici que Garcia lie ses théories à la métapoétique et à la durabilité de l'épopée même : l'intention de préserver le souvenir des grands héros pourra-t-elle durer à l'infini ? Le cinquième chapitre, intitulé *The Impermanence of the Permanent: The Death of the Gods?*, fait l'étude des êtres les plus permanents de l'*Iliade* : les dieux. Garcia expose comment le monde humain diffère du monde divin, qui n'est soumis ni à la mort, ni à l'âge. Un dieu peut quand même éprouver la temporalité humaine, quand il est la victime d'une douleur, d'une tristesse ou d'une captivité causée par l'homme ou par un autre dieu. Cette souffrance physique ou mentale fait ressentir à sa victime la durée de l'inconvénient qui la rend malheureuse ou impuissante. L'auteur cite plusieurs passages de l'*Iliade* où des dieux sont ainsi « humanisés » pour quelques instants. L'exemple le plus frappant est Arès, qui à plusieurs occasions est dit « à peine vivant » ou « presque mort ». Dans l'épilogue, Garcia conclut que l'expérience du temps dans l'*Iliade* consiste surtout en une expression de durée. Les héros et même les dieux doivent endurer (τλάω) ce qui leur arrive. En plus, leur survivance dans la mémoire des prochaines générations n'est jamais sûre. Le κλέος ἄφθιτον qu'ils poursuivent doit être compris comme une idée temporelle, c'est-à-dire soumise à la temporalité. Leur gloire n'est « pas encore périe », plutôt qu'« impérissable ». – La monographie se lit bien, malgré la présence abondante des notes en bas de page. Beaucoup de citations en grec ancien, suivies par une traduction, illustrent l'argumentation. L'éventail de méthodologies et de sources utilisées semble parfois trop recherché pour l'objectif de l'œuvre : son intention de nuancer la notion de la temporalité, omniprésente dans l'épopée, mène à des conclusions qui sont surtout intéressantes dans le domaine de la théorie littéraire. Ainsi, elles peuvent fournir de l'inspiration pour bien d'autres études futures. Seuls les arguments métapoétiques ne sont pas très étayés et n'ajoutent pas grand-chose à l'exposé, sauf peut-être le cri de la fugitivité du temps, qui menace même le genre de l'épopée. En tout cas, on a de la matière à réflexion, tant qu'il nous reste le temps.

Tine SCHEIJNEN

Richard BOUCHON, Pascale BRILLET-DUBOIS et Nadine LE MEUR-WEISSMAN (Éd.), *Hymnes de la Grèce antique : Approches littéraires et historiques*. Actes du colloque international de Lyon, 19-21 juin 2008. Lyon, MOM, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 407 p., 19 fig. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 50. SÉRIE LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE, 17). Prix : 42 €. ISBN 978-2-35668-031-0.

Cet ouvrage rassemble les actes du colloque international qui s'est déroulé à Lyon du 19 au 21 juin 2008, colloque international et interdisciplinaire, puisque l'objectif

des organisateurs était de rassembler des spécialistes de philologie et d'histoire religieuse. Tant il est vrai que les hymnes ont un statut qui fluctue entre la fonction religieuse et la performance littéraire. À cela s'ajoutent d'autres questions, comme celle de la conservation de ces poèmes, *a priori* destinés au chant ou à la récitation, ou encore celle de la constitution de collections. Aussi l'ouvrage s'organise-t-il en trois sections. La première, intitulée « Hymnes et procédures hymniques », réunit les communications qui traitent de la distinction, difficile à fixer, entre hymne cultuel et hymne littéraire. Au-delà de l'étude des formules de début et de fin d'hymne, Françoise Létoublon conclut, partant de la formule aristotélécienne qui définit la réussite d'une œuvre par l'enchaînement d'un début, d'un milieu et d'une fin, que le critère ritualiste n'exclut pas le critère esthétique. Quant à Christine Hunzinger, elle pose la question de l'auditeur des hymnes : s'il s'agit avant tout du dieu destinataire de l'hymne, le compositeur doit également prendre en compte le public humain. Son analyse narratologique met notamment en lumière le jeu subtil du *je*, du *tu* et du *il* qui permet au poète de s'accommoder de ce double public. C'est encore le rapport énonciatif entre le *je* et le *tu* qui sous-tend la réflexion de Claude Calame qui traque les procédures hymniques dans la poésie didactique des philosophes physiciens. Nadine Le Meur-Weissman pose ensuite une question fondamentale : qu'est-ce qu'un hymne pour les Anciens ? Question qui l'amène à revoir la relation générique entre hymne et dithyrambe : le dithyrambe est-il une forme d'hymne, ou bien dithyrambe et hymne doivent-ils être considérés comme des genres distincts ? Ce sont ensuite les dithyrambes de Pindare et de Bacchylide qui font l'objet de la même interrogation, avec au bout du compte la conclusion que, si ces poèmes peuvent être rattachés au genre dithyrambique, ils n'en sont pas moins des offrandes à la divinité, ce qui est le propre de l'hymne. Par une lecture intertextuelle de l'*Hymne homérique à Hermès* et du *Protagoras* de Platon, Maria Vamvouri Ruffy entreprend de reconstruire le contexte d'énonciation des *Hymnes homériques*, en d'autres termes elle étudie comment un hymne a pu être reçu et réinterprété par un public tardif, et ici, comment la figure d'Hermès dans l'*Hymne* peut être réinterprétée par Platon à une époque qui est celle des sophistes. L'intertextualité est encore à l'œuvre dans la contribution de Benjamin Acosta-Hughes et Christophe Cusset qui mettent en perspective les *Hymnes* de Callimaque et les *Hymnes homériques*, considérés comme leur modèle principal, et reviennent par là sur la question du rapport entre l'œuvre livresque et l'œuvre de circonstance. Évelyne Prioux reprend la question du genre, cherchant à cerner la part de l'hymne et celle de l'*enkômion* dans plusieurs *Idylles* de Théocrite, sujet qu'elle élargit à une réflexion sur la représentation du souverain. Un papyrus grec du I^{er} siècle de notre ère, à l'auteur anonyme, fait l'objet de la contribution de Jan Maarten Bremer qui étudie, ligne par ligne, un des quelques hymnes grecs directement liés à un fait historique, en l'occurrence la bataille d'Actium. Sous le titre « Commenter un hymne homérique », la deuxième section de l'ouvrage rassemble les interventions faites, sous la direction de Nicholas Richardson, lors d'une table ronde qui eut lieu pendant le colloque, par quatre jeunes chercheurs qui ont consacré leurs travaux à un commentaire d'un des *Hymnes homériques* majeurs. Qu'il s'agisse de l'*Hymne à Aphrodite* (Andrew Faulkner), de l'*Hymne à Apollon* (Mike Chappell) ou encore de l'*Hymne à Hermès* (Oliver Thomas et Athanassios Vergados), l'objet de la recherche est une étude littéraire ou philologique de ces poèmes et sa relation avec le possible contexte

historique de la performance de ceux-ci, ce qui prolonge la thématique assurant la cohésion de la première section. La troisième section, intitulée « Hymne, histoire religieuse et théologie », ne rompt pas cette belle ordonnance. Elle commence par la contribution de Sylvain Lebreton sur les épiclèses dans les *Hymnes orphiques*, textes qui non seulement révèlent une certaine représentation du divin, mais s'insèrent également dans un contexte rituel avéré. Robert Wagman s'intéresse ensuite à des textes poétiques sacrés communément appelés « Hymnes d'Épidaure », composés à différentes époques et en différentes occasions, mais réunis en une unique inscription murale entre le second et le troisième siècle de notre ère, assemblage qui entretient avec son support architectural une relation chargée de symbole et de propagande. Dans la foulée, William D. Furley en analyse précisément l'hymne à la Mère des Dieux : après en avoir établi le texte (avec appareil critique et notes) et donné une traduction, il le recontextualise dans le culte de la Grande Mère. La contribution de Pierre Brulé sur l'*Hymne des Kourètes* de Palakaistro s'inscrit dans le même type de démarche : revenant de façon critique sur l'interprétation de Jane Harrison et, se fondant notamment sur l'étude des épiclèses de Zeus, il rejette l'idée d'un Zeus crétois et voit dans le dieu destinataire de l'hymne un Zeus « bien jovien » (p. 268). Quant à Nancy Felson, elle part de l'idée assez unanimement acceptée que le message d'Hésiode dans la *Théogonie* est l'affirmation du pouvoir définitif de Zeus et, analysant l'*Hymne à Apollon* par la voix des victimes du dieu, défend l'hypothèse que l'auteur de l'hymne y a suggéré un risque pour l'ordre olympien. Dans la continuité de ses remarquables *Configurations d'Hermès* (Kernos, Suppl. 17, 2007), Dominique Jaillard souligne la puissance performative de la parole hymnique, qui apparaît dans l'hymne théogonique que chante Hermès nouveau-né à son frère Apollon et, particulièrement, dans le récit des actes sacrificiels d'Hermès. Enfin, Seth L. Schein relève la particularité de l'*Hymne à Aphrodite* qui, contrairement aux autres hymnes où le dieu est exclusivement à l'honneur, traite autant de la condition humaine que de l'ordre divin. En effet, mis en parallèle avec le mythe des races des *Travaux et Jours* d'Hésiode et la fin de la race des héros, il marque, par le récit de la relation entre la déesse et Anchise, la fin, par la volonté de Zeus, des accouplements entre dieux et hommes et, par là, constitue un exemple unique dans la poésie épique archaïque grecque de la combinaison entre le contraste divin-humain et l'histoire cosmique. En guise de conclusion, Jenny Strauss Clay replace les *Hymnes homériques* à leur juste place par rapport aux hymnes culturels, rappelant ainsi la thématique qui a sous-tendu l'ensemble du colloque, à savoir le statut de l'hymne. Cet ouvrage, riche de sa cohérence et de son contenu aux réflexions souvent innovantes, est complété de précieux *indices* et d'une abondante bibliographie.

Carine VAN LIEFFERINGE

Roman MÜLLER, *Antike Dichtungslehre. Themen und Theorien*. Tübingen, Franke, 2012. 1 vol. 15,5 x 23 cm, 270 p. Prix : 58 €. ISBN 978-3-7720-8462-1.

Comme le précisent les remarques liminaires sur le livre, la poétologie antique représente un des domaines dans lesquels la recherche a été des plus actives ces dernières décennies, puisque de nombreux ouvrages relatifs à des textes fondateurs tels que la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote ou le *Περὶ ποιημάτων* de Philodème

distinction entre sacrifice humain et sacrifice animal : le premier ne serait-il qu'une sous-catégorie du second ? M. Kolakowski étudie cette question à partir de l'œuvre d'un théologien et polyhistor du XVI^e s., J. W. Stucki ; J. Bronkhorst à partir de deux exemples issus de la littérature brahmanique. – Dans la troisième section sont présentés des dossiers archéologiques relatifs aux « Gaulois et sacrifices humains : des textes antiques aux observations archéologiques » (G. Kaenel), aux sacrifices et violence rituelle dans le développement de l'État mochica dans le Pérou ancien (Steve Bourget), au cimetière royal d'Ur, dont sont présentées, prudemment, les diverses interprétations (A.-C. Rendu Loisel). – La quatrième partie est consacrée à des perceptions chrétiennes du sacrifice humain. S. Mimouni se penche sur la tradition du dernier repas de Jésus au I^{er} s. : celle-ci ne présente pas de rapport avec le sacrifice – humain ou animal –, du moins jusqu'aux années 80. Dans le seul article en anglais du volume, J. Bremmer étudie les discours, anciens et modernes, sur les sacrifices humains dont étaient accusés les chrétiens. Les deux articles qui suivent portent sur l'Islande (B. Lincoln part de l'exemple des sacrifices successifs des fils du roi pré-chrétien Aun, tels qu'ils sont relatés par le chroniqueur chrétien Snorri Sturluson ; N. Meylan analyse deux autres récits islandais mettant en scène un sacrifice humain). – La dernière section montre la vitalité du motif du sacrifice humain dans l'imagerie culturelle contemporaine. S. Ribichini propose une synthèse fascinante et très utile de « la longue histoire de Moloch entre conte et fiction, mémoire et discours, mythe et vérité historique ». Fr. Prescendi analyse les interprétations modernes du roi des Saturnales, en partant d'une discussion scientifique sur le sacrifice humain entre G. Frazer et Fr. Cumont, suscitée par la découverte d'un manuscrit du martyre de saint Dasius. A. Schwab s'intéresse à la question du crime d'honneur, sur la base de quelques rapports onusiens, qui utilisent une terminologie religieuse à son propos. – Sur la base de ces communications, G. Stroumsa propose quelques remarques conclusives stimulantes : le sacrifice humain apparaît comme un phénomène « à la fois marginal et central. Un phénomène qui n'existe pas vraiment, mais dont on ne réussit pas à se débarrasser », un phénomène, « à la fois absent et présent », difficile à cerner, qui inspire la répulsion, que l'on projette sur l'autre ou sur des temps anciens. – Le pari comparatiste d'étudier, à partir de divers dossiers, les discours anciens et modernes sur le sacrifice humain été relevé avec brio : ce volume constituera une référence incontournable pour qui s'intéresse à cette question passionnante.

Françoise VAN HAEPEREN

Pierre BRULÉ, *Comment percevoir le sanctuaire grec ? Une analyse sensorielle du paysage sacré*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13,5 x 20,5 cm, 261 p. Prix : 25 €. ISBN 978-2-251-44453-6.

Comme l'indique le titre, l'ouvrage de Pierre Brulé a pour objet la perception de l'espace sacré à partir de la sensation que peut procurer le paysage dans lequel il s'inscrit. Dirigeant son enquête sous cet angle, l'auteur s'autorise des parallèles étonnants avec des lieux tout à fait étrangers à la Grèce antique. Ainsi, la comparaison avec le château de Chambord s'invite-t-elle régulièrement au cours des pages, tant il est vrai que le bâtiment, son environnement végétal naturel et celui aménagé par

l'homme, ainsi que les différents panneaux signalant aux visiteurs toute une série d'interdits peuvent être rapportés au sanctuaire grec. Mais, ce que P. Brulé entend surtout montrer, c'est que la perception du sanctuaire peut être procurée par autre chose que par l'intervention humaine qui y a élevé une construction (un autel voire un temple) ou érigé une statue. Le sacré peut se sentir ou se ressentir dans un paysage, et tous les sens sont sollicités, la vue, l'odorat, l'ouïe, le toucher. De ces expériences sensorielles, il est possible de reconnaître non seulement le caractère sacré du lieu, mais souvent aussi le dieu qui y est présent, ainsi Dionysos à Nysa en Libye. Lorsqu'il a reconnu le caractère sacré d'un paysage, l'homme peut décider de le laisser tel quel ou de le circonscrire au sein d'un paysage où « l'on peut marcher ». Le sanctuaire est alors *abaton*. Ce sont précisément tous les interdits s'appliquant au sanctuaire et exprimés pour la plupart avec des adjectifs en alpha privatif auxquels l'auteur consacre une partie de son étude. Le vocabulaire grec du sanctuaire et de ses qualités constitue un des fils rouges dans cette enquête qui convoque les sources littéraires et les sources épigraphiques, celles-ci jalonnant une sorte de promenade « *de temenos en temenos* ». Dans ce parcours en effet, l'auteur se fonde sur ce qu'on appelle communément les lois sacrées et y repère un certain nombre d'interdits qui concernent les arbres (interdiction de les élaguer ou de les couper), et les animaux (interdiction de faire paître). Il apparaît du même coup que, d'une certaine manière, l'absence de *ponos* impliquée par ces interdits évoque la vie bienheureuse des dieux. Aussi l'auteur avance-t-il l'hypothèse que le sacré est incultivé, hypothèse qu'il pense retrouver dans des tablettes de Pylos qui illustreraient l'opposition entre le *damos* désireux d'exploiter la terre et une prêtresse qui réclame les terres « pour le dieu ». Continuant sans appui textuel, mais dans une hypothèse sensée, il en déduit que si une terre sacrée ne doit pas être travaillée, une terre non travaillée indique qu'elle est une terre sacrée. Après l'aspect matériel des choses, P. Brulé en vient à l'aspect « idéal », relevant notamment, toujours à partir d'une étude des mots, une similitude entre la conception idéale du sanctuaire et celle de l'animal sacrifié. Le prêtre, le sanctuaire, l'animal répondent à un même idéal de beauté et d'intégrité, idéal exprimé, comme souvent chez les Anciens Grecs, par son contraire, comme si les concepts positifs étaient marqués par l'indicible. Enfin, inévitablement, le sanctuaire, espace de vie et de paix, au caractère hospitalier et protecteur, mettant les sens en éveil, suggère la comparaison avec le « paradis », qu'il soit biblique ou achéménide. L'auteur évite judicieusement la question des influences ou des emprunts pour en souligner le caractère hellénique. Au terme d'un ouvrage qui, mêlant l'anecdote personnelle et le sérieux de la recherche, allie à la fois la qualité scientifique et l'écriture plaisante, P. Brulé termine par un message ô combien juste : sans cesse le chercheur, confronté à de nouvelles découvertes, doit modifier sa perspective et continuer son enquête, et, dans le domaine de la religion grecque, ce n'est pas tant le matériel qu'il faut rechercher que la représentation ou le ressenti qu'en avaient les Grecs. On comprend donc tout l'intérêt de cette recherche qui, pour reprendre les termes choisis de l'auteur, porte sur « *l'archéologie des sensations* » (p. 225).

Carine VAN LIEFFERINGE

Clarisse PRÊTRE, *Kosmos et kosmema. Les offrandes de parure dans les inscriptions de Délos*. Liège, Presses universitaires, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 268 p., 13 fig. (KERNOS. SUPPL., 27). Prix : 30 €. ISBN 978-2-87562-006-4.

Dès l'abord, l'ouvrage de Clarisse Prêtre séduit : le choix, en page de couverture, d'une *Odalisque* de Charles Louis Müller, se parant de ses bijoux, et le titre évocateur du monde de la parure attirent l'œil et aiguissent l'intérêt. Mais que le lecteur ne s'arrête pas à cette apparence scintillante qui révèle une étude scientifique d'un très grand intérêt et d'une belle qualité. Contrastant avec l'exubérance de la couverture, le contenu pourrait même sembler un peu aride. L'ouvrage comporte en effet deux parties : une introduction et un catalogue. En un peu moins d'une quarantaine de pages, la première présente le matériel et la méthode. Les fouilles menées à Délos dès la fin du XIX^e siècle par l'École française d'Athènes ont mis au jour plusieurs centaines d'inscriptions réparties selon les trois époques dans la politique délienne : une période d'indépendance (314-166 avant notre ère), précédée et suivie par deux périodes de domination athénienne. Le corpus épigraphique délien présente un caractère exceptionnel : cinq cents comptes et inventaires consignent soigneusement les offrandes des pèlerins suivant un critère topographique (le lieu où sont rangés les ex-voto) et un critère typologique (le type d'objets, parmi lesquels les éléments de parure). Ces inventaires constituent la base principale de la recherche. Un état de la question révèle que ces objets n'ont pas fait jusqu'ici l'objet d'une étude lexicale. L'étude vise à pallier ce manque et veut allier grammaire comparée, phonétique, syntaxe afin de cerner le champ sémantique des termes, souvent techniques, les désignant, et, ensuite, une fois le sens du mot déterminé, de trouver l'objet correspondant. L'introduction replace également les offrandes de bijoux dans le contexte des pratiques votives déliennes, précisant leur importance par rapport aux autres dons, et ce qu'ils ont à dire sur les donateurs et les administrateurs, avec des variations selon les différentes époques de l'histoire du sanctuaire. La comparaison avec les catalogues d'autres sanctuaires met en lumière l'originalité des inventaires déliens et amorce une réflexion sur les pratiques votives. Une partie plus technique sur la morphologie et la syntaxe de ces inventaires clôt l'introduction : on y trouve un descriptif des multiples combinaisons possibles de renseignements (le donateur, son origine, son titre, le poids, la matière, la taille de l'objet, etc.) et une étude lexicale des adjectifs, périphrases et participes parfaits liés aux métaux, aux objets abîmés, brisés ou mis au rebut. Une fois précisées, les conventions adoptées dans la présentation du catalogue, les différentes entrées se succèdent par ordre alphabétique. Il est évidemment difficile de rendre compte de ce catalogue particulièrement fourni qui présente une gamme incroyable de bagues, de colliers, d'anneaux, de pendants d'oreilles, de diadèmes, de boîtes, mais également de motifs, floraux, animaliers ou autres. Les différentes entrées suivent à peu près la même disposition : une étude lexicale et sémantique qui commence par l'étymologie du terme, suivie de l'énumération des occurrences déliennes, ordonnées selon les trois périodes du sanctuaire mentionnées dans l'introduction, ensuite une mise en perspective avec les autres sources épigraphiques et littéraires, enfin toute une série de considérations portant notamment sur les techniques d'orfèvrerie ou les motifs et permettant de cerner une éventuelle originalité délienne. Même si l'option d'une présentation sous forme d'un catalogue rend une

lecture exhaustive quelque peu fastidieuse, celui-ci n'est pourtant pas sec : il contient en effet de précieuses indications et d'intéressantes réflexions, notamment sur le lien de l'objet avec la divinité, la mode et l'usage des bijoux, les procédés de fabrication, les techniques et les métaux, les plantes, les animaux et les objets qui ont servi de motif aux bijoux. Au final, un ouvrage qui, complété par d'utiles *indices*, se révèle aussi précieux que le sujet qu'il traite.

Carine VAN LIEFFERINGE

Roberta RIZZO, *Culti et miti della Sicilia antica e protocristiana*. Caltanissetta, Sciascia, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 398 p. (TRISKELES). Prix : 30 €. ISBN 978-88-8241-387-3.

Anche se il titolo non lo indica, si tratta di un dizionario. I lemmi riguardano divinità, eroi ed eroine, figure storiche eroizzate, mostri, ninfe, demoni, personificazioni di fiumi e dunque tutto ciò che compone il variegato tessuto mitico-culturale della Sicilia antica. L'attenzione è rivolta non solo al mondo greco e romano, ma anche al primo cristianesimo e a tutti quegli apporti – indigeni, fenicio-punici e orientali – che hanno contribuito a rendere la cultura religiosa di questa regione tanto ricca quanto complessa. Le voci, in tutto 330, sono ordinate alfabeticamente e ogni lettera costituisce un capitolo, diviso in due parti. La prima contiene la trattazione, sintetica ma esaustiva, delle singole figure e la seconda le relative note con i riferimenti alle fonti e alla bibliografia. Il lavoro è stato condotto con accuratezza e risulta utile soprattutto per l'aggiornamento bibliografico. Se infatti la prima nota di ogni voce rimanda in genere a repertori, dizionari, enciclopedie e lessici di uso comune (Roscher, *RE*, *LIMC*, *DNP* etc.) le note successive tengono conto delle discussioni più importanti e dei contributi più recenti. Più di un terzo del volume è occupato dalla bibliografia, dall'elenco delle edizioni delle fonti utilizzate e dagli indici: delle voci, dei nomi, dei luoghi, delle cose notevoli. Da notare, ed è questo un ulteriore merito del lavoro, l'attenzione alle persistenze dei culti antichi nel cristianesimo primitivo e talvolta anche nel folklore di epoche successive.

Luisa MOSCATI

Anna CALDERONE (a cura di), *Cultura e religione delle acque*. Atti del Convegno interdisciplinare « Qui fresca l'acqua mormora... » (S. Quasimodo, Sapph. fr. 2, 5). Messina 29-30 marzo 2011. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-433 p., 40 pl., ill. (ARCHAEOLOGICA, 167). Prix : 170 €. ISBN 978-88-7689-272-1.

Ce volume rassemble les actes d'un colloque multidisciplinaire organisé à Messine autour d'une thématique large : l'eau, envisagée tant dans ses aspects utilitaires que sacrés ou rituels. Les contributions des trois dernières sections portent pour la plupart sur la Sicile antique, avec l'une ou l'autre incursion en Italie ou en Grèce ou vers des périodes plus récentes. – L'ouvrage est divisé en cinq sections, comprenant chacune cinq ou six articles. La première est consacrée à l'eau chantée dans les sources littéraires et mise en scène dans les mythes (M. Cannatà Fera y propose un article sur l'eau et la poésie dans la Grèce antique ; V. Andò, sur l'humidité dans la pensée médicale et biologique en Grèce classique ; S. Fornaro, sur la métaphore du

comprendre d'emblée la réussite de l'École. L'EFR a, malgré ou à cause du poids de la tradition, été le vivier de bataillons entraînés, parfois exécutants, mais souvent initiateurs ardents, toujours compétents, dans une entreprise qui marquera sa propre destinée et celle de l'archéologie. D'ailleurs, si l'ampleur du sujet a empêché que soient creusées des destinées individuelles, on aurait aimé en savoir plus sur ces figures qui semblent décalées par rapport au profil commun : Goyau qui passe de l'antique au médiéval, Pachtère qui s'intéresse à Paris gallo-romain à un moment où le sujet semble baroque ; même ceux qui se sont coulés dans le moule – Carcopino, Piganiol, Seston, Marrou... –, nous les découvrons enfin avec soulagement et sympathie comme des historiens insérés dans leur époque, comme des hommes enthousiastes, partiels, de mauvaise foi, capables d'échanger des insultes à propos de Cicéron ou de lancer des anathèmes contre ceux qu'ils jugent responsables de la chute de l'empire romain, 15 siècles auparavant. Loin d'y voir les marques d'une faiblesse de l'École qui aurait échoué dans sa mission de former des individus impartiaux et froids (jugement vers lequel ce livre semble parfois incliner), on découvre des hommes engagés, passionnés pour des causes désintéressées, des hommes qui irriguent la vie intellectuelle, qui se trompent, qui sont abusés, mais toujours avec la ferveur qui avait marqué leur découverte du monde antique à leur arrivée à Rome.

Monique DONDIN-PAYRE

Anthony OSSA-RICHARDSON, *The Devil's Tabernacle. The Pagan Oracles in Early Modern Thought*. Princeton, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, vi-342 p., 3 pl. Prix : 24.95 £. ISBN 978-0-691-15711-5.

This densely argued book traces the intellectual debates about the nature of ancient oracles in the modern period. Anthony Ossa-Richardson focuses on the type of pronouncements typified by the Delphic oracles (excluding texts such as the Sibylline oracles) and on the sixteenth through eighteenth centuries, with a brief outlook onto nineteenth century views. The debates surrounding oracles serve as a focal point for two wider arguments. First, up to the eighteenth century attitudes towards paganism were directly related to one's own identity as a Christian. Discussions about oracles were thus not of a merely antiquarian nature. Second, intellectual historians should avoid identifying seemingly heterodox positions as precursors and anticipations of later Enlightenment and atheist views. Read within their historical context, they tend to share much more with contemporary, traditional views. The first part (chapters 1 & 2) sets out the standard early modern view, on which broad agreement across confessional lines existed. Two key facts were known about oracles: they were ambiguous and deceitful, and they had stopped at some point in time, related to incarnation of Christ and/or the spread of Christianity. These ideas can be traced directly to ancient and patristic sources. Indeed, for patristic authors oracles were a crucial element in their anti-pagan polemic, for the assignment of true prediction to biblical prophets vouchsafed the truth of their own religion. The polemic expressed the deep conviction that Christianity offered a better way of explaining the world. Patristic sources also provided the template for the explanation of oracles as performed by demons, who had a much more acute sense-perception than ordinary

man and hence could, from a human perspective, seem to predict the future. Contemporary ideas about possession, as described in early ethnographic works, helped to sustain this idea. By the end of the sixteenth century, then, the Pythia had become the antithesis of the biblical prophets and could thus be used in interconfessional polemics of, for example, protestants against catholics whose Church was supposed to be perverted by the devil. For a patristic scholar, it is striking how much of this actually derives from or resonates with arguments known from the patristic authors. The second part (chapter 3 & 4) discusses two alternative theories that challenged the demonic paradigm. The argument is that scholars have been too keen to read in such arguments statements and anticipations of anticlerical or atheist ideas. In fact, Ossa-Richardson argues, oracles have the same function in what have been called “erudite libertines” and orthodox theologians: they are the antithesis of a proper acquisition of knowledge. One way of questioning the consensus was by seeing oracles as explained by nature and the regularity of the heavens, an argument proposed by Pomponazzi (1462-1525) with reference to the authority of Aristotle. For him, demonology was a subterfuge that betrayed a failure to produce a coherent account of nature. Crucially, Pomponazzi seemed to treat pagan and christian forms of divination as equal. Besides numerous other issues, this raised the issue of the authority of the ancient and patristic sources, as many of them explicitly ascribed oracles to demonic activity. A further challenge to ancient authority came in the form of the imposture thesis, set it out in its most influential form by the Dutch Mennonite Van Dale (1638-1708). For him oracles were the result of priestly fraud and imposture, an idea that was relatively uncontroversial until “its corollary, the diminution of patristic authority, was pushed to the fore” (p. 172). Van Dale was driven by a desire to purify Christianity and his thesis, so Ossa-Richardson, led to historical thinking: he started to pay close attention to the context within which each ancient statement was made. Indeed, for the imposture thesis to work, it had to be shown that each individual testimony about ancient oracles was unreliable. The third part pursues the connection between Van Dale and early enlightenment thought. Chapter 5 dissects the debate between Fontenelle (1657-1757), whose *histoire des oracles* (1686) reformulated the imposture thesis, and Baltus (1667-1743), who argued at length against it. Ossa-Richardson shows how traditional readings of Fontenelle as representing the enlightenment view and of Baltus as a relic of the past are inadequate: the debate hinges on the general issue of what the value of testimony (that is, knowledge not based on one’s own experience) is. Fontenelle takes a sceptical view, but Baltus is right in arguing that his theory cannot explain why the imposture thesis came into being in the first place. We touch here on fundamental issues for any attempt at writing of history. After Fontenelle, there was little innovation until the 19th century: Fontenelle and Van Dale had succeeded in putting the imposture thesis of the same footing as the one previously enjoyed by demon thesis. The last chapter shows how the crucial connection between views on pagan oracles and on Christian identity was ruptured in the nineteenth century. Under the influence of historicism, the Delphic oracle came to be interpreted as a political institution within the Greek world. The shift away from a religious to a political interpretation signalled how the oracles were seen as performing a specific function within another society, fundamentally different from our own. This trend was strengthened by the impact contemporary anthropology has had on the study of

ancient religion, leading to the exclusion of religious questions (about theology and belief) from our inquiries. To an extent this change of perspective has been salutary, for it allows us to study the ancient world without having to stumble over the question that was central to early modern intellectuals: how did the oracles really function? Yet it would be mistaken for us, classicists, to to read Ossa-Richardson's fine book as a history of reception and of debates that we have overcome. In fact, it unearths a different type of response to oracles than the ones we are today able to contemplate. These responses rely on questions that we may have to learn to ask again: what did oracles mean for those visiting them? How can an oracle work as a religious institution? What constitutes a religious response to an oracle? And, ultimately, what does an acceptance of oracles mean for one's understanding of reality? In this way, Ossa-Richardson does not only chart early modern debates but also alerts us to some of the blind spots in modern scholarship.

Peter VAN NUFFELEN

Maria WYKE, *Caesar in the USA*. Berkeley, University of California Press, 2012. 1 vol. 16 x 23 cm, XII-306 p., 36 ill. (THE JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE). Prix : 39.95 \$. ISBN 978-0-520-27391-7.

A 2004 biography of John Wilkes Booth, the actor—and scion of a family of actors specializing in Shakespearean roles—who assassinated President Lincoln in 1865, is provocatively entitled *American Brutus*. In a nation ostensibly founded in the defense of liberty against a tyrannous king, Booth's justification of his deed with the tag (falsely attributed to Brutus) "*Sic semper tyrannis!*" resonates uniquely, and perhaps more loudly than in any other nation touched by the classical tradition. As part of a multi-year and multi-pronged approach to the *Nachleben* of Julius Caesar, even into contemporary contexts, Maria Wyke has undertaken to evaluate the dictator's legacy in the culture, both high and low, of the United States—though only in the 20th and 21st centuries. The results of this bold and original conceit are uneven, for a host of reasons, and very much more could have been done to fulfill the promise of this survey. Although it is composed of seven chapters—split into two parts labeled "Education" and "Political Culture"—*Caesar in the USA* gives the distinct appearance of a series of individual studies strung together with very little connective tissue animating the whole. In these chapters' footnotes, Wyke oftentimes acknowledges that several pages are "indebted" to the recently published work of other scholars or to someone else's suggested line of enquiry. Such an approach might have provided a sweeping panoramic vision of Caesar's image in American life, but the highest peaks of this landscape have been ignored in favor of certain low-lying areas that even Caesar would have difficulty traversing. The book even wanders far, at certain points, from the territory staked out in its title. "Caesar" is nominally taken to mean "*Julius Caesar*", though, particularly in the examples offered of "Empire" in the past few decades, it is clearly not this specific Caesar that is being referenced. I doubt that many of my compatriots could, nowadays, identify the precise achievements or failings of Julius Caesar—but then I also live in a country in which members of a political movement regularly label our elected President a "socialist" or "fascist" (or, for the more orthographically-challenged, a "facist"), in the absence of the remotest

grecque. Tandis que la présence du grec est limitée dans les livres 15 et 16, où il sert surtout comme moyen de distinguer les sens d'une forme latine, elle est très importante dans le livre 14, lequel s'inscrit résolument dans une dialectique de la différence et de la ressemblance par rapport au grec. On y trouve en grand nombre des formules comme *tam apud Graecos... quam apud nos* ou *apud nos quoque* ou encore, pour marquer la différence, *nostri autem*. La cinquième partie, *Les plans d'ensemble et le détail de l'exposé*, donne le plan des trois livres et étudie les principes de composition : composition par glissement et « effet de fiches », profusion, confusion et ordre caché. La sixième section, *La langue décrite et les exemples*, examine comment Priscien illustre son propos : exemples d'auteurs (352 citations littéraires latines différentes, avec Virgile en tête), exemples forgés, rapports entre exemples d'auteurs et exemples forgés, le cas particulier des adverbes condamnés. La septième partie, *La postérité des invariables de l'Ars Prisciani : l'exemple du classement des conjonctions*, décrit le rôle important joué par les trois livres consacrés aux invariables dans la suite de la tradition grammaticale. Pour finir, la huitième section, *Modifications au texte de Hertz*, propose le résultat d'un travail philologique parfait en répertoriant les modifications sérielles et ponctuelles par rapport au texte édité par Hertz dans les *GL* de H. Keil. La traduction (p. 68-259), précédée du plan de chaque livre, est toujours accompagnée de références qui envisagent les exemples utilisés par Priscien, les problèmes de la critique textuelle ou encore des questions d'interprétation. L'édition est en outre pourvue d'une bibliographie très complète (auteurs et textes anciens ; bibliographie secondaire) et de cinq index accompagnés des références au texte latin et à la traduction (citation d'auteurs grecs et latins ; formes en mention ; récapitulatif complémentaire des formes par catégories ; terminologie grammaticale latine ; notions grammaticales en français). On attend bien entendu que le Groupe publie les autres livres avec autant de compétence et de précision. Bruno ROCHETTE

Georg SCHÖLLGEN *et al.* (Ed.), *Reallexikon für Antike und Christentum*. Band XXIV: *Manethon-Montanismus*. Stuttgart, A. Hiersemann, 2012. 1 vol. 20 x 28 cm, 1246 col. Prix : 296 €. ISBN 978-3-7772-1222-7.

Reviewing over 1200 densely printed pages of articles on topics that relate to each other only by alphabetical proximity forces a reviewer to take delight in small, unintended joys. The (well-informed) article on melons (Melone) is written by Gregor Wurst. The lemma "man" (Mann) is only made up of cross-references, leading to a definition of the male by his fears (castration, death, equality) and (at least for the ancient mind) his aberrations (effeminatus, homosexuality, hermaphroditism). Does the absence of a cross-reference to the lemma on begging (Mendicus) in the lemma Misericordia imply a value judgments on ancient giving to beggars? More elevated joys are, however, not absent either. The article "Mithras" by R. Gordon is both clear and trenchant, making it an excellent starting point for research; so is Camplani on the Melitians and Hutter on Manichaeism. Ambitious articles are the ones on Matter (C. Tornau) and on Monarchy (S. Rebenich). The latter seemed less successful, for trying to do too much. A better separation of political history and ideology could have helped in the view of this reviewer. The importance of the *RAC* not only lies in such

ambitious articles that cast wide nets: it is one of the few encyclopaedic resources the classicist has to find extensive and good information on topics that seem a bit off the beaten track: mouse, milk, mule, menstruation, or moly do not receive any extensive treatment in well-known classical encyclopedia, such as *Der Neue Pauly*, if they are present at all. In making such choices, the *RAC* has carved out a distinct and important place for itself within the field of classical and patristic studies. The Dölger Institute should be congratulated for its continued commitment to this important venture.

Peter VAN NUFFELEN

Bernard POUDERON (Dir.), *Histoire de la littérature grecque chrétienne*. Tome II. *De Paul Apôtre à Irénée de Lyon*. Sous la responsabilité de B.P. et Enrico NORELLI. Paris, Le Cerf, 2013. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, 1012 p. (INITIATIONS AUX PÈRES DE L'ÉGLISE). Prix : 70 €. ISBN 978-2-204-08229-7.

On attendait avec quelque impatience la parution du tome II de l'*Histoire de la littérature grecque chrétienne* de B. Pouderon et E. Norelli. L'introduction au tome I voir ici même 78, 2009, p. 347-349 semblait promettre une sortie imminente. Si l'on tient compte des dimensions de l'ouvrage, qui correspond au t. I et à une partie du t. II de Puech, et de la diversité des collaborations mises en œuvre, on saluera plutôt la rapidité et la haute qualité de l'exécution. À travers huit parties, le volume conduit des origines du christianisme avec la constitution de l'Église jusqu'à « l'invention de la théologie », c'est-à-dire Irénée de Lyon. Il renferme une magistrale conclusion d'E. Norelli sur « la formation du canon du Nouveau Testament », qui commence, logiquement, par s'interroger sur les modalités de la communication durant les premières décennies de l'histoire chrétienne. Au point de vue historique, l'emplacement réservé à ces pages est normal, plus judicieusement choisi que dans le vieux volume de Puech, où elles viennent à la fin du premier tome consacré au Nouveau Testament. Conditionné par les tribulations qu'a traversées l'Église, le tri des textes à privilégier résulte d'une lente évolution qui a pris plus d'un siècle. À rebours, la genèse de la littérature grecque chrétienne est à mettre en rapport avec les mouvements qui animèrent les premiers groupes de dévots se réunissant au nom du Christ. Due à la plume inspirée de X. Leveils, l'introduction décrit sommairement ce que l'on sait des nazoréens, des hellénistes, du courant paulinien, des communautés johanniques, des courants judéo-chrétiens, du marcionisme et du gnosticisme. L'étude des « héritages juifs » formant la première partie se scinde en deux chapitres de dimensions inégales qui portent sur la réception de la Septante (G. Dorival) et les « héritages juifs dans la première littérature chrétienne » (M. Alexandre). Dans le premier chapitre, on pointera un utile paragraphe sur les instruments de travail (p. 62-67). Dans la partie incombant à M. Alexandre (p. 91-261) figurait nécessairement toute la littérature judéo-hellénistique, Philon et Flavius Josèphe, naturellement, mais aussi, par exemple, l'*Exagôgè* d'Ézéchiel le Tragique (à la bibliographie de la p. 118, on ajoutera B. Snell, *Szenen aus griechischen Dramen*, Berlin, 1971, p. 170-193). La tâche était délicate entre toutes, car dans l'apologétique, il s'agissait de faire la part de l'héritage juif et de l'innovation chrétienne. La deuxième partie, que se partagent quatre auteurs, porte sur « les écrits fondateurs du christianisme ». Nécessairement

autre pomme de discorde entre les historiens de la religion romaine : la participation des femmes aux sacrifices où l'auteur, E. Colantoni, choisit délibérément le point de vue maximaliste. C'est en fait, même si les tenants de cette interprétation (généralement des féministes) l'ignorent ou le récusent, une option réductrice qui s'attache à comptabiliser des actes isolés avérés sans prendre en considération l'ensemble des enjeux et des contradictions liées au genre. En effet, le parti pris de refuser l'exclusion féminine du sacrifice sanglant s'enferme dans un autre rejet, celui de voir l'ambiguïté des rôles dans la société romaine, et d'admettre leurs contradictions, entre incapacité foncière dans le droit et caractère indispensable dans les faits. Les multiples dérogations qui devraient être théoriquement impossibles qui ressortissent aux cérémonies de la Bona Dea en constituent une illustration particulièrement féconde mais elles ne sont pas les seules. – Le second volet du livre prend en considération un point de vue tout à fait différent, celui de l'interaction « entre le monde classique et les civilisations voisines », dont le titre même mériterait un long développement de méthode. On trouve ainsi le Proche-Orient sémitique, l'Égypte, le monde scythe, la Thrace, les régions gallo- et germano-romaines, la Péninsule ibérique. Autrement dit des « civilisations » soit complètement soit marginalement touchées par les États classiques, aux réactions et aux contextes fort différents. À chaque fois, l'approche est schématisée. En tout cas, les pages consacrées aux Gaules et Germanies (ces dernières au seul sens des frontières de l'empire), à la lumière d'une bibliographie réduite, hésitent quelque peu entre textes littéraires, perception des religions par les Romains avant la conquête, rituels gaulois archéologiquement observés et pratiques cultuelles des provinces et des cités. Deux *addenda* achèvent le volume avant les planches : une description des usages funéraires dans le monde grec, et la mise en évidence du rôle des animaux et plantes dans les rites. Ce chapitre complémentaire est bienvenu dans la mesure où ces éléments constitutifs des sacrifices, et même des fumigations ou libations, avaient été peu traités. Il comporte trois volets, grec, étrusque et romain, mais les exposés sont théoriques, les sources textuelles ou imagières, et la place des sciences environnementales (archéozoologie, carpologie), minime pour ne pas dire absente, alors que ces recherches ont renouvelé et renouvellent tous les jours notre accès au monde du sacré. Un regard traditionaliste sur les religions antiques que d'autres chapitres illustrent aussi. Le *Thescra* est fils du *LIMC* indubitablement, avec un accent littéraire et iconographique indéniable. Un regret aussi au niveau de la bibliographie : celle-ci est souvent le reflet des choix personnels des auteurs et non celui de la palette des opinions, avec de surcroît des options linguistiques peu compatibles avec le caractère international du projet. – Il reste donc, et j'insiste sur notre espoir, à recevoir un volume – épais – d'*indices* copieux pour pouvoir réellement tirer parti de cette masse d'informations dont les classements sont inévitablement discutables et où le foisonnement des matières autorise des glissements parfois inattendus. Un tel instrument de travail, un tel investissement scientifique dans tous les sens du terme ne se conçoivent pas sans un outil de navigation performant.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Pierre & André SAUZEAU, *La Quatrième Fonction. Altérité et marginalité dans l'idéologie des Indo-Européens*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 410 p., ill. (VÉRITÉ DES MYTHES). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-38563-1.

Ainsi que le titre l'indique, cet ouvrage est consacré à la définition d'une quatrième fonction dans l'idéologie indo-européenne. Les auteurs soulignent le fait qu'ils se situent résolument dans la perspective de la trifonctionnalité dumézilienne et de la nouvelle mythologie comparée, tout en ayant pour objectif de renouveler et d'élargir le schéma trifonctionnel. Il ne s'agit pas de remettre en cause l'œuvre de Dumézil, mais de tenter d'apporter des réponses à nombre de faits qui seraient restés jusque-là sans explications satisfaisantes, car la théorie trifonctionnelle n'explique pas tout, selon l'aveu de Dumézil lui-même. De fait, nombre d'éléments ne peuvent s'inscrire dans la trifonctionnalité sans que l'on ait recours à des hypothèses et explications *ad hoc*, qui auraient pour conséquence de nuire à la théorie d'ensemble et de l'affaiblir. L'ouvrage est dense et s'organise en cinq grandes parties, consacrées chacune à une thématique censée relever de la quatrième fonction. Les principes de méthode sont exposés en particulier dans l'introduction et dans la première partie consacrée à l'élaboration du modèle quadrifonctionnel, qui constitueront donc la colonne vertébrale de l'ouvrage. L'introduction replace Dumézil dans son contexte, évoquant les critiques et les attaques dont l'homme et son œuvre furent l'objet, et souligne « l'élargissement nécessaire ». La théorie quadrifonctionnelle présentée ici part du constat que « la trifonctionnalité rend compte de la conception du monde ordonnée ; elle laisse échapper le désordre ou le non-Ordre » (p. 23). La question est donc d'établir « comment ces domaines étaient pris en compte dans la structure idéologique des plus anciens peuples indo-européens » (p. 24). Tel est le fondement qui guidera l'élaboration de la théorie quadrifonctionnelle, laquelle se prévaut du principe de l'économie car, tout en constituant une hypothèse additionnelle à celle de la trifonctionnalité, elle permettrait une explication de type globalisant, et serait donc « plus probable », c'est-à-dire « plus proche de la vérité ». L'élargissement théorique du modèle et la définition de la quatrième fonction font l'objet de la première partie de l'ouvrage. Une des bases de la démonstration réside dans l'analyse de la division des classes sociales de l'Inde telle qu'elle est exposée dans l'hymne à *Puruṣa* (RV 10.90). La classe des *śūdra*, serviteurs des trois premières fonctions, ne devrait pas être conçue comme élément rajouté, en plus des trois fonctions, mais bien plutôt comme partie intégrante d'une quadrifonctionnalité indo-européenne. Les *śūdra* seraient ainsi les représentants du non-Ordre, classe marginalisée, mais essentielle au système social. De façon similaire, le Thraell de la *Rigspula* scandinave, personnage inférieur, ferait partie d'un système à quatre éléments, alors que Dumézil le gardait en dehors de la structure trifonctionnelle. Il est impossible ici de faire état des nombreux exemples cités au fil de l'étude – qui vont de l'organisation des couleurs aux médiums et devins, en passant par le mariage, les bourreaux, hérauts et espions, les artisans, les rites de passage, etc. Le principe général mis en avant est donc celui d'une structure globalisante, qui vise à rassembler d'une part l'aspect ordonné des trois fonctions traditionnelles et, d'autre part, le non-Ordre caractéristique d'une quatrième fonction. Il s'agit de donner une place aux éléments qui *a priori* n'entrent pas dans le cadre trifonctionnel, ou qui demandaient des explications particulières (évolution spécifique, locale, etc.). L'approche est intéressante, mais d'emblée plusieurs questions surgissent : la théorie trifonctionnelle n'explique pas tout, certes, mais doit-elle *tout* expliquer ? Le doit-elle, une fois devenue quadrifonctionnelle, et le fait-elle ? L'idéologie indo-européenne est-elle forcément globalisante, totalisante, figée dans un schéma qui ne connaît pas

de variation, d'évolution, d'apport extérieur ? À ces questions, l'ouvrage n'apporte pas de vraies réponses, mais laisse plutôt une impression de flou, où tout semble devoir recevoir une explication et rentrer dans un cadre prédéfini. Sur le plan de la définition précisément, celle de la quatrième fonction reste embarrassante et elle se voit sans cesse formulée en termes différents au fil de l'étude. Sorte de fourre-tout existentiel, ses contours s'avèrent encore plus imprécis que ceux de la troisième fonction, dont le caractère vague a justement été souvent mis en avant et discuté. Fonction du non-Ordre, elle serait aussi celle de la marginalité, de l'altérité, de l'ambiguïté, de l'étrangeté, de l'insociabilité, de l'autre monde... ; elle serait « hétérogène, non obligatoire et dynamique » ; à la fois « complémentaire » et « extérieure », « passablement disparate » ; elle serait dans le monde et en dehors de celui-ci, bref tout ce qui « reste » (p. 37-54). La science n'aime pas les questions et problèmes qui restent sans réponse ; la question posée est fondamentalement intéressante, mais la réponse proposée reste malheureusement peu convaincante. On peine donc, au fil des exemples, à cerner ce que pourrait constituer cette quatrième fonction, qui jamais n'est clairement définie par rapport aux (trois) autres, principe de bonne méthode sur lequel on n'insiste jamais assez. L'accumulation d'exemples ne permet pas de convaincre le lecteur et les démonstrations sont souvent rapides et non exemptes d'*a priori* non démontrés (ainsi, l'organisation d'un système de couleurs – domaine au vocabulaire plus que mouvant, difficile du point de vue étymologique et sémantique – qui repose en définitive principalement sur l'interprétation univoque d'un système grec, reporté ensuite sur un plan indo-européen ; ou encore les clichés sur le caractère guerrier de la société indo-européenne). La conclusion, bien trop brève, n'apporte aucun élément de réelle synthèse à l'étude et on se demandera toujours si tout élément intervenant dans un récit trifonctionnel et ne relevant pas proprement d'une des trois fonctions devra forcément être conçu comme constituant de quatrième fonction.

Sylvie VANSÉVEREN

Vinciane PIRENNE-DELFORGE et Francesca PRESCENDI (Éd.), « *Nourrir les dieux ?* ». *Sacrifice et représentation du divin*. Actes de la VI^e Rencontre du Groupe de recherche européen « *Figura. Représentation du divin dans les sociétés grecque et romaine* », Université de Liège, 23-24 octobre 2009. Liège, Presses universitaires, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 214 p., ill. (KERNOS. SUPPL., 26). Prix : 30 €. ISBN 978-2-9600717-9-5.

Au cours de ces dernières années, le sacrifice s'est placé au cœur de la réflexion sur les religions antiques. Deux facteurs ont permis ce recentrage : le regard axé sur le ritualisme et non sur une mythologie spéculative, mais aussi le progrès des recherches archéologiques qui ont donné accès pour la première fois aux réalités concrètes des offrandes, restes de banquet, ossements, traces végétales, cuisines des temples, vaisselle des repas sacrés. Plusieurs ouvrages ont marqué la bibliographie récente dont nous retiendrons la synthèse de Francesca Prescendi (*Décrire et comprendre le sacrifice. Les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antique*, Stuttgart, 2007, cf *AC*, 79, 2010, p. 531-532) et un colloque traitant d'archéozoologie dans une perspective rituelle (S. Lepetz et W. Van Andringa, éd.,

(p. 215-227). Bref, un livre fort bien réalisé, qui retiendra l'attention de toutes les personnes qu'intéresse l'histoire des religions.

Jacques SCHAMP

Roshdi RASHED, *Apollonius de Perge, Coniques*. Tome 2.1 : *Livres II et III. Commentaire historique et mathématique, édition et traduction du texte arabe*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XV-682 p., ill. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 1/2.1). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-021716-2.

Le texte des *Coniques* du mathématicien Apollonius de Perge est un texte essentiel pour l'histoire des mathématiques universelles. Le traité offrait au lecteur antique les éléments fondamentaux de la géométrie des coniques, mais il a, bien au-delà de l'Antiquité, inspiré les mathématiques orientales et occidentales. Après un premier volume consacré à l'édition de la version arabe et du texte grec du livre I des *Coniques* (R. Rashed, 1.1 : *Livre I. Commentaire historique et mathématique, édition et traduction du texte arabe*. 1.2 : *Livre I : Édition et traduction du texte grec*, Berlin – New-York, 2008), R. Rashed publie à présent la version arabe des livres II et III. Il en livre ici une édition des deux livres, accompagnée d'une traduction en vis-à-vis. Le travail est particulièrement minutieux et rigoureux. L'auteur présente non seulement un appareil critique développé, mais reprend aussi les figures géométriques qui illustraient les manuscrits médiévaux. La traduction, volontairement littérale, permet à tout lecteur non arabisant de comparer point par point la traduction française avec le texte arabe. Par ailleurs, l'édition de chacun des livres est précédée d'un long commentaire sur les apports et la méthode d'Apollonius (p. 3-116 et 269-404). Des notes complémentaires ainsi que deux appendices enrichissent notre compréhension du texte arabe. Enfin, R. Rashed donne un index des mots techniques utilisés dans la traduction arabe. Si l'ouvrage intéressera sans nul doute l'historien des mathématiques, le chercheur qui travaille sur la question de la traduction des textes grecs en arabe n'y trouvera que peu d'informations utiles sur les techniques de traduction utilisées par l'adaptateur des *Coniques*. On regrettera notamment l'absence d'un répertoire reprenant les équivalents grecs des termes techniques utilisés dans la version arabe. Plus fondamentalement, on peut se demander pourquoi texte arabe et texte grec n'ont pas été publiés ensemble sous la forme d'une édition synoptique. Cela en eût permis une comparaison plus aisée. Ce livre n'en est pas moins un outil important pour l'histoire des mathématiques grecques et arabes.

Naïm VANTHIEGHEM

Micheline DECORPS-FOULQUIER et Michel FEDERSPIEL, *Apollonius de Perge, Coniques*. Tome 2.3 : *Livres II-IV*. Édition et traduction du texte grec par M.D.-F. et M.F. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XXX-506 p., nombr. ill. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 1/2.3). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-021723-0.

À la suite de l'édition de la version arabe par R. Rashed recensée ci-dessus, M. Decorps-Foulquiez et M. Federspiel éditent le texte grec des livres II à IV des *Coniques* d'Apollonius. Cette édition, qui remplace la vieille édition de J.L. Heiberg

(1891-1893), est la bienvenue car elle vient compléter utilement l'édition de la version arabe que nous possédons de ce texte. Précédée d'une solide introduction, elle est accompagnée d'une traduction en juxta du texte grec, d'un appareil critique développé et de savantes notes textuelles. On trouve par ailleurs tout au long de l'édition les schémas géométriques qui accompagnaient un des manuscrits grecs et qui devaient guider le lecteur dans son raisonnement. En fin d'ouvrage, les éditeurs donnent un glossaire des termes mathématiques utilisés par Apollonius ; il sera un utile complément pour toute personne qui s'intéresse aux mathématiques grecques, mais pourra aussi servir le travail des lexicographes de la langue grecque ancienne. Une critique me semble cependant devoir être formulée ici. S'il n'a pas semblé opportun aux éditeurs des *Coniques* de fournir une édition synoptique du texte grec et de sa version arabe, il aurait été bon que M. Decorps-Foulquiez et M. Federspiel signalent dans leur appareil les leçons où la version arabe diverge du texte grec. Cette remarque n'enlève rien à la qualité du travail livré par les auteurs.

Naïm VANTHIEGHEM

Roshdi RASHED et Hélène BELLOSTA, *Apollonius de Perge, La section des droites selon des rapports. Commentaire historique et mathématique, édition et traduction du texte arabe*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, vii-493 p., ill. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 2). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-021650-9.

Après son édition de la version arabe des *Coniques* d'Apollonius de Perge, R. Rashed publie, en collaboration avec H. Bellosta, la seule autre œuvre que l'on ait conservé de cet auteur : *La section des droites selon des rapports*. Contrairement aux *Coniques*, cet opus ne nous est parvenu que dans sa version arabe. Cette œuvre a joué un rôle important dans le développement de l'algèbre géométrique chez les Arabes. Elle circula dans les milieux intellectuels orientaux au moins jusqu'au XIII^e siècle. Le volume est pourvu d'une longue introduction sur la structure du livre d'Apollonius et sur la résolution géométrique des problèmes algébriques. Vient ensuite une présentation de l'histoire du texte, où R. Rashed dépeint le contexte dans lequel fut selon toute vraisemblance réalisée la traduction arabe. L'édition accompagnée d'une traduction juxtaposée est fort bien conçue et l'apparat riche d'enseignements. L'ouvrage se termine par un glossaire des textes mathématiques employés par le traducteur arabe. Ici encore, si l'ouvrage intéressera sans nul doute l'historien des mathématiques grecques et arabes, le chercheur qui travaille sur la question de la traduction des textes grecs en arabe n'y trouvera que peu d'informations utiles sur les techniques de traduction utilisées par l'adaptateur de *La section des droites*. La démarche philologique visant à établir l'identité du traducteur de cet opus semble en effet peu intéresser R. Rashed. Au-delà de son intérêt pour l'histoire des mathématiques grecques et arabes, ce texte rappelle aux hellénistes combien il est important de se référer à la littérature arabe s'ils désirent retrouver des œuvres antiques perdues. Car les nombreuses bibliothèques du monde arabe, souvent peu ou mal cataloguées, sont loin d'avoir livré tout ce qu'elles conservent en matière de traductions d'œuvres grecques !

Naïm VANTHIEGHEM

Y. Tzvi LANGERMANN (Ed.), *Avicenna and his Legacy. A Golden Age of Science and Philosophy*. Turnhout, Brepols, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, XV-382 p. (CULTURAL ENCOUNTERS IN LATE ANTIQUITY AND THE MIDDLE AGES, 8). Prix : 80 €. ISBN 978-2-503-52753-6.

Avicenne (Ibn Sīna) est l'un des philosophes et médecins arabes qui a marqué son temps aussi bien dans le monde oriental que dans le monde occidental. Dans le monde arabe, sa pensée prit le pas sur le modèle aristotélicien, qui régnait jusqu'alors en maître. Le présent livre est un recueil de contributions consacrées en général à la postérité d'Avicenne dans le monde oriental, ainsi qu'à son influence tant sur la pensée arabe que sur la pensée juive. L'ouvrage se divise en deux grandes sections : la première comprend des contributions qui ont trait à l'influence d'Avicenne sur ses disciples immédiats ; la seconde envisage l'impact de la pensée du philosophe sur les intellectuels de l'ère post-avicennienne. Si la majorité des articles concernent la réception de sa philosophie, quelques articles se penchent sur l'influence qu'eut le grand maître sur la médecine et l'astronomie médiévales. L'ouvrage intéressera particulièrement un public de spécialistes de la philosophie et des sciences arabes médiévales, mais on doit noter que la majorité des contributions étudient plus le contexte historique dans lequel s'inscrit la réception d'Avicenne qu'elles ne donnent d'informations sur la pensée philosophique de ses épigones. Tout ceci n'enlève rien à la qualité et à la finesse des contributions rassemblées par Y. Langermann.

Naïm VANTHIEGHEM

Peter E. PORMANN (Ed.), *Epidemics in Context. Greek Commentaries on Hippocrates in the Arabic Tradition*. Berlin, De Gruyter, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, vi-334 p. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 8). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-025980-3.

La collection Scientia Graeco-Arabica accueille avec ce huitième opus les actes d'un colloque qui eut lieu à Londres en novembre 2010. Le volume accueille de riches contributions consacrées à l'apport de la traduction arabe aux commentaires de l'œuvre d'Hippocrate, aux techniques de traduction adoptées par les traducteurs arabes ainsi qu'à la réception des œuvres hippocratiques dans la littérature du Proche-Orient. On ne passera pas ici en revue l'ensemble des contributions, mais on mettra en évidence celles qui me paraissent pouvoir intéresser le plus les hellénistes. Le livre s'ouvre par une présentation par Bink Hallum (p. 15-22) d'une découverte importante : un nouveau manuscrit arabe reprenant une partie de la traduction réalisée par Ḥunayn ibn Ishāq du *Commentaire* de Galien aux *Épidémies* d'Hippocrate. Ce nouveau manuscrit permettra de reconstruire la tradition de la traduction arabe et donc de mieux éditer par la suite les textes d'Hippocrate et de Galien. Uwe Vagelpohl (p. 125-150) montre, par une réflexion sur les particules et les mots composés, comment une analyse fine du processus de traduction suivi dans un texte arabe, en particulier en ce qui concerne les œuvres d'Hippocrate et de Galien, peut permettre d'attribuer sa réalisation à une école de traducteurs. O. Overwien (p. 151-169) analyse de manière approfondie le travail de traduction des œuvres de Galien par de Ḥunayn ibn Ishāq. Loin de se contenter d'une traduction *verbum pro verbo*, le traducteur a cherché à

Y. Tzvi LANGERMANN (Ed.), *Avicenna and his Legacy. A Golden Age of Science and Philosophy*. Turnhout, Brepols, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, XV-382 p. (CULTURAL ENCOUNTERS IN LATE ANTIQUITY AND THE MIDDLE AGES, 8). Prix : 80 €. ISBN 978-2-503-52753-6.

Avicenne (Ibn Sīna) est l'un des philosophes et médecins arabes qui a marqué son temps aussi bien dans le monde oriental que dans le monde occidental. Dans le monde arabe, sa pensée prit le pas sur le modèle aristotélicien, qui régnait jusqu'alors en maître. Le présent livre est un recueil de contributions consacrées en général à la postérité d'Avicenne dans le monde oriental, ainsi qu'à son influence tant sur la pensée arabe que sur la pensée juive. L'ouvrage se divise en deux grandes sections : la première comprend des contributions qui ont trait à l'influence d'Avicenne sur ses disciples immédiats ; la seconde envisage l'impact de la pensée du philosophe sur les intellectuels de l'ère post-avicennienne. Si la majorité des articles concernent la réception de sa philosophie, quelques articles se penchent sur l'influence qu'eut le grand maître sur la médecine et l'astronomie médiévales. L'ouvrage intéressera particulièrement un public de spécialistes de la philosophie et des sciences arabes médiévales, mais on doit noter que la majorité des contributions étudient plus le contexte historique dans lequel s'inscrit la réception d'Avicenne qu'elles ne donnent d'informations sur la pensée philosophique de ses épigones. Tout ceci n'enlève rien à la qualité et à la finesse des contributions rassemblées par Y. Langermann.

Naïm VANTHIEGHEM

Peter E. PORMANN (Ed.), *Epidemics in Context. Greek Commentaries on Hippocrates in the Arabic Tradition*. Berlin, De Gruyter, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, vi-334 p. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 8). Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-025980-3.

La collection Scientia Graeco-Arabica accueille avec ce huitième opus les actes d'un colloque qui eut lieu à Londres en novembre 2010. Le volume accueille de riches contributions consacrées à l'apport de la traduction arabe aux commentaires de l'œuvre d'Hippocrate, aux techniques de traduction adoptées par les traducteurs arabes ainsi qu'à la réception des œuvres hippocratiques dans la littérature du Proche-Orient. On ne passera pas ici en revue l'ensemble des contributions, mais on mettra en évidence celles qui me paraissent pouvoir intéresser le plus les hellénistes. Le livre s'ouvre par une présentation par Bink Hallum (p. 15-22) d'une découverte importante : un nouveau manuscrit arabe reprenant une partie de la traduction réalisée par Ḥunayn ibn Ishāq du *Commentaire* de Galien aux *Épidémies* d'Hippocrate. Ce nouveau manuscrit permettra de reconstruire la tradition de la traduction arabe et donc de mieux éditer par la suite les textes d'Hippocrate et de Galien. Uwe Vagelpohl (p. 125-150) montre, par une réflexion sur les particules et les mots composés, comment une analyse fine du processus de traduction suivi dans un texte arabe, en particulier en ce qui concerne les œuvres d'Hippocrate et de Galien, peut permettre d'attribuer sa réalisation à une école de traducteurs. O. Overwien (p. 151-169) analyse de manière approfondie le travail de traduction des œuvres de Galien par de Ḥunayn ibn Ishāq. Loin de se contenter d'une traduction *verbum pro verbo*, le traducteur a cherché à

rendre dans un arabe soigné tant le contenu que la dynamique de la langue de Galien. Gotthard Strohmaier (p. 171-184) montre que le même Hunayn, qui est en général juste et précis dans ses traductions, s'écarte délibérément du texte source pour le rendre plus conforme à l'esprit du monothéisme chrétien et musulman. Si ces actes intéresseront sans aucun doute les hellénistes et arabisants spécialistes de la littérature médicale grecque et de sa réception, ils pourront aussi, par les réflexions profondes qu'ils proposent, nourrir les recherches de toute personne qui s'intéresse à l'art de traduire. Rares sont les colloques qui, comme celui-ci, proposent un fil conducteur logique et cohérent. On ne peut qu'en féliciter l'organisateur et l'éditeur.

Naïm VANTHIEGHEM

Véronique BOUDON-MILLOT, *Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 404 p. (HISTOIRE). Prix : 29 €. ISBN 978-2-251-38117-6.

V. Boudon-Millot est directrice de recherche au CNRS ; c'est l'une des plus éminentes spécialistes de Galien à qui il revenait d'établir la vie et l'œuvre du célèbre médecin de Pergame, auteur de quelque vingt mille pages que comptent ses ouvrages conservés en grec dans l'édition de C. G. Kühn (Leipzig 1821-1833). Né à Pergame en 129 p. C., Galien connut « une enfance aux parfums d'Asie » et à l'ombre de l'Asclépieion. Il eut un père qui avait reçu une formation d'architecte et qui l'éduqua et une mère, véritable chipie. Galien s'orienta d'abord vers des études de philosophie dès 143 avant de faire le choix d'une carrière médicale dès ses seize ans et il se met à l'école de Satyros, puis à l'école de Pélopos ; ensuite, il reçoit l'enseignement de Stratonikos et d'Aiphicianos. Son père, qu'il aimait beaucoup, meurt brusquement en 148. À partir de ce moment, ayant hérité d'une fortune considérable, il entreprend plusieurs voyages d'études : à Smyrne, à Corinthe, à Alexandrie (153-157). Pendant plus d'une dizaine d'années, entre dix-sept et vingt-huit ans, à la suite d'indigestions répétées de fruits, Galien souffrit chaque année à l'automne d'une maladie gastrique, sans doute d'une amibiase causant une dysenterie ; guéri, il déclarera qu'il doit son rétablissement définitif à Asclépios, le dieu de la médecine. En 157, revenu à Pergame, il obtient la charge de médecin des gladiateurs (157-161). Il ne se contente pas de traiter les plaies par l'application de remèdes mais il n'hésite pas à recourir à la chirurgie. En 161, il décide de partir pour Rome et effectue plusieurs voyages, qu'il est impossible de dater avec précision, pour se procurer des produits rares et précieux, susceptibles d'entrer dans la composition de différents médicaments. Il voyagera à Chypre, en Palestine, en Lycie et à Lemnos dans le but de se procurer la fameuse terre lemnienne avec laquelle sont fabriqués les cachets sigillés dont on se servait pour le traitement des plaies malignes et putrides. Il arrive à Rome en 162 où il commence par se consacrer au soin exclusif des malades. Il fait la rencontre du philosophe péripatéticien Eudème qu'il soignera et grâce auquel il parvient aux plus hauts personnages de l'État et à l'entourage des deux empereurs, Lucius Verus et Marc Aurèle. En 166, il quitte Rome avec précipitation pour des raisons multiples et sans doute pour échapper à la haine de ses adversaires jaloux de ses succès médicaux et il retourne à Pergame : son séjour va durer deux ans et ressemble à un exil forcé. En

(1891-1893), est la bienvenue car elle vient compléter utilement l'édition de la version arabe que nous possédons de ce texte. Précédée d'une solide introduction, elle est accompagnée d'une traduction en juxta du texte grec, d'un appareil critique développé et de savantes notes textuelles. On trouve par ailleurs tout au long de l'édition les schémas géométriques qui accompagnaient un des manuscrits grecs et qui devaient guider le lecteur dans son raisonnement. En fin d'ouvrage, les éditeurs donnent un glossaire des termes mathématiques utilisés par Apollonius ; il sera un utile complément pour toute personne qui s'intéresse aux mathématiques grecques, mais pourra aussi servir le travail des lexicographes de la langue grecque ancienne. Une critique me semble cependant devoir être formulée ici. S'il n'a pas semblé opportun aux éditeurs des *Coniques* de fournir une édition synoptique du texte grec et de sa version arabe, il aurait été bon que M. Decorps-Foulquiez et M. Federspiel signalent dans leur appareil les leçons où la version arabe diverge du texte grec. Cette remarque n'enlève rien à la qualité du travail livré par les auteurs.

Naïm VANTHIEGHEM

Roshdi RASHED et Hélène BELLOSTA, *Apollonius de Perge, La section des droites selon des rapports. Commentaire historique et mathématique, édition et traduction du texte arabe*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, VII-493 p., ill. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 2). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-021650-9.

Après son édition de la version arabe des *Coniques* d'Apollonius de Perge, R. Rashed publie, en collaboration avec H. Bellosta, la seule autre œuvre que l'on ait conservé de cet auteur : *La section des droites selon des rapports*. Contrairement aux *Coniques*, cet opus ne nous est parvenu que dans sa version arabe. Cette œuvre a joué un rôle important dans le développement de l'algèbre géométrique chez les Arabes. Elle circula dans les milieux intellectuels orientaux au moins jusqu'au XIII^e siècle. Le volume est pourvu d'une longue introduction sur la structure du livre d'Apollonius et sur la résolution géométrique des problèmes algébriques. Vient ensuite une présentation de l'histoire du texte, où R. Rashed dépeint le contexte dans lequel fut selon toute vraisemblance réalisée la traduction arabe. L'édition accompagnée d'une traduction juxtaposée est fort bien conçue et l'apparat riche d'enseignements. L'ouvrage se termine par un glossaire des textes mathématiques employés par le traducteur arabe. Ici encore, si l'ouvrage intéressera sans nul doute l'historien des mathématiques grecques et arabes, le chercheur qui travaille sur la question de la traduction des textes grecs en arabe n'y trouvera que peu d'informations utiles sur les techniques de traduction utilisées par l'adaptateur de *La section des droites*. La démarche philologique visant à établir l'identité du traducteur de cet opus semble en effet peu intéresser R. Rashed. Au-delà de son intérêt pour l'histoire des mathématiques grecques et arabes, ce texte rappelle aux hellénistes combien il est important de se référer à la littérature arabe s'ils désirent retrouver des œuvres antiques perdues. Car les nombreuses bibliothèques du monde arabe, souvent peu ou mal cataloguées, sont loin d'avoir livré tout ce qu'elles conservent en matière de traductions d'œuvres grecques !

Naïm VANTHIEGHEM

traité hippocratique. Jacques Jouanna remercie Oliver Overwien et le docteur Vagelpohl qui se sont chargés de la traduction arabe du *Pronostic*. J. Jouanna montre qu'il y a place pour une nouvelle édition du commentaire de Galien au *Pronostic* et du *Pronostic* d'Hippocrate. Galien a commenté le texte du *Pronostic*, excepté pour deux sections. La traduction arabe a un texte complet : les deux sections sont intégrées sur la base de la tradition hippocratique. De plus, deux passages sont discutés et font revivre d'anciennes lectures du *Pronostic* sur la base de la tradition indirecte. Vivian Nutton a étudié le *Commentaire* sur le *Serment* hippocratique attribué à Galien. Il rappelle qu'en 1956 Franz Rosenthal a publié des fragments d'un commentaire sur le *Serment* hippocratique préservé en arabe sous le nom de Galien. Malgré son importance, ce texte a été négligé. V. Nutton passe en revue les arguments pour ou contre l'attribution à Galien et il conclut que même si le texte n'est pas de Galien, il reste d'une grande importance pour l'intelligence du *Serment* et du culte d'Asclépios. Les éditeurs écrivent dans la Préface (p. 9) que Nutton a montré tous les éléments en faveur de l'attribution à Galien. J'ai le sentiment que Nutton n'était pas aussi catégorique. J'en vois la preuve dans la première phrase du dernier alinéa (p. 100) : « But whether the author was Galen, Satyrus or someone totally unknown... ». Antoine Pietrobelli (Reims) a étudié la tradition arabe du *Commentaire* de Galien au *Régime des maladies aiguës* d'Hippocrate en vue de l'édition de ce *Commentaire* qu'il prépare pour la Collection des Universités de France. Gregory Kessel (Marburg) présente un nouveau texte syriaque et démontre que Jean d'Alexandrie, dans son *Commentaire* aux *Epid.* 6, a suivi le *Commentaire* perdu du iatrosophiste d'Alexandrie, Gesios (deuxième moitié du V^e siècle). Nicoletta Palmieri (Reims) est d'avis que les commentateurs alexandrins de l'*Ars medica* et des *Épidémies* VI ont défini la configuration de la tête, en indiquant les critères qui établissent si la tête est naturellement bien proportionnée ou si elle est défectueuse. Les textes de Galien qui fournissent les principaux éléments sont l'*Ars medica* et le *De ossibus ad tirones*. La description alexandrine, dans laquelle les observations médicales et philosophiques sont mélangées, fut appelée à une grande fortune dans le galénisme médiéval, en arabe et en latin ; elle sera attestée en Occident au XII^e siècle chez des auteurs tels que Guillaume de Conches. Daniela Mugnai Carrara (Florence) évoque Nicolò Leonicensio, membre distingué de l'humanisme médical (1428-1524), qui exposa la théorie de Galien sur les causes des maladies qui guida sa traduction et sa correction du texte de l'*Ars medica* (*Ars med.* 28, 4 Boudon = 1.381 Kühn ἀτίαν : οὐσίαν). C'est un essai de Maria Teresa Santamaria Hernández qui clôt ce beau et riche volume. Son titre est « El comentario de Pedro Jaime Esteve a los *Theriaca* de Nicandro (Valencia, 1552) : conjetura y traducción, o transmisión latina de los escolios griegos ». Deux longs travaux ont été présentés par Mathias Witt (Monaco) et par Ivan Garofalo : ils seront publiés ailleurs. À l'issue du XIV^e Colloque hippocratique international qui s'est tenu à Paris (8-10 novembre 2012), je me suis dit que si le XX^e siècle avait été celui d'Hippocrate, le XXI^e serait sans doute celui de Galien.

Simon BYL

Manfred ULLMANN, *Die Nikomachische Ethik des Aristoteles in arabischer Übersetzung*. Teil 1. *Wortschatz*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2011. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 440 p. Prix : 124 €. ISBN 978-3-447-06483-5.

Manfred Ullmann est depuis plus d'un demi-siècle un excellent spécialiste de la transmission et de la traduction des textes grecs en arabe entreprises au Moyen Âge. L'ouvrage qu'il propose et que je recense ici est le premier volet d'une étude consacrée à la traduction arabe de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote. De cette traduction, on ne connaissait l'existence que par quelques informations données chez les encyclopédistes arabes médiévaux, mais on n'en avait jusqu'alors retrouvé aucun témoin. Un manuscrit unique de Fès comprenant la traduction des livres VII à X de l'*Éthique* est venu en 1951-1952 en confirmer l'existence, mais la mort de son découvreur, J. Arberry, en a largement retardé la publication (p. 13-14). Depuis lors, le texte arabe de l'*Éthique* a été publié deux fois (p. 14-21), une première fois par 'A. Badawī (*Al-ahlāq, ta'rif Aristūtālīs, tarğamat Ishāq ibn Hunayn* [Koweit City, 1979]), une seconde fois par A. Akasoy et A. Fidara (*The Arabic Version of the Nicomachean Ethics*, Leyde, 2005). L'état catastrophique de ces deux éditions, y compris de la plus récente, qui comporte, selon M. Ullmann, près d'un millier de fautes de transcription, a poussé celui-ci à reprendre intégralement l'étude du texte arabe, qu'il a comparé mot à mot avec le texte source du manuscrit de Fès (p. 21-22). Il propose ici un premier volume issu de ce travail. Il y livre un glossaire complet des mots arabes présents dans la traduction, et en regard de chacun des mots, l'extrait du texte grec que l'arabe traduit (p. 31-439). Si cet ouvrage constitue un nouvel outil pour les personnes qui s'intéressent au mouvement de traduction de textes grecs en arabe qui eut lieu au Moyen Âge, les visées de M. Ullmann sont cependant bien plus larges (p. 22-29). Il souhaite tout d'abord amener les arabisants à mieux comprendre la manière dont le vocabulaire grec des œuvres traduites a conduit à un important développement du vocabulaire arabe aux IX^e et X^e siècles. Cet ouvrage devra par ailleurs permettre aux savants de mieux comprendre le processus de traduction du grec vers l'arabe, et surtout d'attribuer les traductions d'œuvres grecques à des écoles. Dans le post-scriptum de son livre, M. Ullmann annonce une découverte fantastique qu'il présentera dans un second ouvrage, consacré à l'étude de la traduction de l'*Éthique* (p. 440) : l'analyse approfondie du vocabulaire arabe montre que cette traduction est en réalité l'œuvre de deux personnes différentes. La traduction des livres I-IV utilise un vocabulaire propre au célèbre traducteur Hunayn ibn Ishāq et ne peut donc avoir été commise que par lui, tandis que celle des autres livres V-X recourt à des techniques étrangères à celle de Hunayn et doit donc être imputée à un autre traducteur. Si le jugement de M. Ullmann sur le travail de ses prédécesseurs est parfois sévère, le glossaire qu'il nous offre aujourd'hui restera une référence de premier plan pour les chercheurs.

Naïm VANTHIEGHEM

Suzanne AMIGUES, *Théophraste. Les causes des phénomènes végétaux*. Tome I. *Livres I et II*. Texte établi et traduit par S.A. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, xxxii-237 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00574-4.

Suzanne Amigues, l'éminente spécialiste de la botanique grecque, après nous avoir offert les cinq volumes consacrés aux *Recherches sur les plantes (HP)*, poursuit l'étude des ouvrages de botanique rédigés par Théophraste et elle nous présente dans

(p. 215-227). Bref, un livre fort bien réalisé, qui retiendra l'attention de toutes les personnes qu'intéresse l'histoire des religions.

Jacques SCHAMP

Roshdi RASHED, *Apollonius de Perge, Coniques*. Tome 2.1 : *Livres II et III. Commentaire historique et mathématique, édition et traduction du texte arabe*. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, xv-682 p., ill. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 1/2.1). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-021716-2.

Le texte des *Coniques* du mathématicien Apollonius de Perge est un texte essentiel pour l'histoire des mathématiques universelles. Le traité offrait au lecteur antique les éléments fondamentaux de la géométrie des coniques, mais il a, bien au-delà de l'Antiquité, inspiré les mathématiques orientales et occidentales. Après un premier volume consacré à l'édition de la version arabe et du texte grec du livre I des *Coniques* (R. Rashed, 1.1: *Livre I. Commentaire historique et mathématique, édition et traduction du texte arabe*. 1.2: *Livre I: Édition et traduction du texte grec*, Berlin – New-York, 2008), R. Rashed publie à présent la version arabe des livres II et III. Il en livre ici une édition des deux livres, accompagnée d'une traduction en vis-à-vis. Le travail est particulièrement minutieux et rigoureux. L'auteur présente non seulement un appareil critique développé, mais reprend aussi les figures géométriques qui illustraient les manuscrits médiévaux. La traduction, volontairement littérale, permet à tout lecteur non arabisant de comparer point par point la traduction française avec le texte arabe. Par ailleurs, l'édition de chacun des livres est précédée d'un long commentaire sur les apports et la méthode d'Apollonius (p. 3-116 et 269-404). Des notes complémentaires ainsi que deux appendices enrichissent notre compréhension du texte arabe. Enfin, R. Rashed donne un index des mots techniques utilisés dans la traduction arabe. Si l'ouvrage intéressera sans nul doute l'historien des mathématiques, le chercheur qui travaille sur la question de la traduction des textes grecs en arabe n'y trouvera que peu d'informations utiles sur les techniques de traduction utilisées par l'adaptateur des *Coniques*. On regrettera notamment l'absence d'un répertoire reprenant les équivalents grecs des termes techniques utilisés dans la version arabe. Plus fondamentalement, on peut se demander pourquoi texte arabe et texte grec n'ont pas été publiés ensemble sous la forme d'une édition synoptique. Cela en eût permis une comparaison plus aisée. Ce livre n'en est pas moins un outil important pour l'histoire des mathématiques grecques et arabes.

Naïm VANTHIEGHEM

Micheline DECORPS-FOULQUIER et Michel FEDERSPIEL, *Apollonius de Perge, Coniques*. Tome 2.3 : *Livres II-IV*. Édition et traduction du texte grec par M.D.-F. et M.F. Berlin-New York, W. de Gruyter, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, xxx-506 p., nombr. ill. (SCIENTIA GRAECO-ARABICA, 1/2.3). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-021723-0.

À la suite de l'édition de la version arabe par R. Rashed recensée ci-dessus, M. Decorps-Foulquiez et M. Federspiel éditent le texte grec des livres II à IV des *Coniques* d'Apollonius. Cette édition, qui remplace la vieille édition de J.L. Heiberg

intéressant groupe de satyre et ménade (He 11), lui aussi vendu en 1983. Un fragment de relief historique ayant appartenu à l'arc de Claude sur la via Flaminia (He 24) figurait également dans l'album de P. Jacques. D'importants sarcophages ont passé, depuis 1983, dans le commerce d'antiquités et se trouvent aujourd'hui à Bâle (sarcophage à guirlandes et encarpes à thèmes mythologiques, He 39), Los Angeles (Travaux d'Hercule, He 40), Amsterdam (*lênos* He 42), Malibu (sarcophage dionysiaque provenant de la Vigna Casali, He 43) et dans une collection privée suisse (histoire de Marsyas, He 41). Les neuf cuves de Cliveden sont, en revanche, demeurées dans l'avant-cour nord ou sur la terrasse sud du château. Triomphe indien de Bacchus (Cl 3), histoire d'Endymion (Cl 4) ou de Thésée (Cl 6), sarcophage à guirlandes (Cl 5), cuves (Cl 7-9) et *lènoi* (Cl 1-2) à strigiles font l'objet, comme ceux de Hever, de notices très complètes (on rappellera que le sarcophage Cl 7 a été réutilisé à la Renaissance pour un noble italien dont le portrait en buste, de profil à droite, et l'écu armorié devraient permettre l'identification). À Bignor, trois éléments d'architecture inédits ayant appartenu à une petite *tholos* hellénistique que l'on comparera à celle de l'agora délienne des Compétaliastes (Bi 9 a-c) proviennent de Samothrace ; H. von Hesverg les date des années 110-80 av. J.-C. À Knoles enfin, si la célèbre copie du Démosthène de Polyeyctos a été acquise par la Glyptothèque Ny Carlsberg en 1929, subsistent encore *in situ* neuf portraits, dont les deux soi-disant « César » et « Pompée » provenant de la Villa d'Hadrien à Tivoli (Kn 4-5) et le curieux portrait de jeune homme (Kn 11) dont la fibule retenant le manteau est elle-même décorée d'un portrait en buste ce qui est infiniment rare. En remerciant les auteurs de ce dernier volume, qu'il soit également permis d'assurer de la plus vive gratitude des chercheurs qui ont aussi merveilleusement accès à ce gros millier d'œuvres tous ceux qui ont su conserver à cette entreprise si utile les appuis financiers nécessaires pour la mener à terme.

Jean Ch. BALTY

Gabriele CIFANI & Simon STODDART (Ed.), *Landscape, Ethnicity and Identity in the Archaic Mediterranean Area*. Oxford-Oakville, Oxbow Books, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, x-358 p., nombr. ill. Prix : 35 £. ISBN 978-1-84217-433-3.

“Ethnicité” et “identité”, deux notions aux aspects multiples et quelque peu apparentées, se trouvent au cœur du débat dans la présente publication, issue d'un séminaire organisé à Cambridge en 2007. Pour comprendre le phénomène de l'ethnicité et découvrir l'identité socioculturelle d'une communauté dont les membres étaient (ou se sentaient) liés par une ascendance commune, dans l'espace géographique et chronologique pris en considération, c'est-à-dire l'aire méditerranéenne à l'époque archaïque, sont disponibles plusieurs sources d'information, littéraires, épigraphiques ou archéologiques. La concordance entre ethnie, langue et culture matérielle n'est plus considérée comme de toute évidence, mais les avis restent très partagés parmi les archéologues et les historiens quant à l'importance respective à attribuer aux différents types de sources. Ici les collaborateurs avaient apparemment reçu des consignes assez précises de combiner sources écrites et archéologiques, de ne pas se limiter à une argumentation théorique mais de prendre en considération le plus possible des données concrètes provenant de nouvelles investigations et également d'examiner le

rôle que peuvent avoir joué certaines caractéristiques naturelles ou culturelles dans le paysage pour la formation de communautés ethniques. Le débat est ouvert avec la reconstitution de la « fondation » de Rome élaborée par Andrea Carandini à la suite de ses recherches au Palatin. Cette tentative, par un archéologue, de combiner les données matérielles avec les témoignages écrits, comprenant beaucoup d'éléments mythologiques et légendaires, est assez controversée et n'a certainement pas encore réussi à convaincre tous les historiens. La vision de Carandini sur la naissance de Rome et la transformation du territoire en un paysage urbain est présentée ici en forme très abrégée et est suivie de quelques commentaires critiques. Dans les articles suivants sont examinées les problématiques autour de l'ethnogenèse et de l'identité ethnique dans plusieurs parties du versant nord de la Méditerranée, commençant en Asie Mineure au *Panionion*, épicerie de l'ethnie ionienne, passant par la Grèce et de l'Italie, pour aboutir à l'extrémité NO de la péninsule ibérique. Toutefois plus de la moitié des contributions concerne l'Italie, du sud au nord, tout d'abord l'extrémité SE de la péninsule, où on peut constater comment l'identité des colons grecs et des communautés indigènes se reflètent dans le paysage du Salento. Puis c'est l'ethnogenèse des *Pentri* et *Frentani* dans le Molise qui est épluchée. Suivent plusieurs contributions concernant les Latins, les Sabins et les peuples voisins, où sont examinés entre autres l'ethnicité comme un instrument pour la création d'entités politiques, le rôle des sanctuaires dans la construction d'une identité ethnique et la formation de frontières. L'identité ombrienne est retracée dans le bassin de Gubbio, dans une tentative de concilier la documentation épigraphique, en l'occurrence les *tabulae Iguvinae*, avec les données topographiques et archéologiques. En Italie du Nord, les exemples examinés sont les habitats vénètes d'Este et de Padoue. Dans les derniers articles se sont les extrémités SE et NO de la péninsule ibérique qui constituent le point de mire. À partir de données fournies surtout par les recherches archéologiques sont abordés certains aspects de l'ethnicité, telle la relation entre identité ethnique et structures politiques ou différents types de délimitations territoriales. Dans la partie SE de l'Espagne, la situation est parfois compliquée par la présence coloniale phénicienne et la coexistence de différents groupes ethniques sur un même territoire. En fin de volume, l'ensemble des contributions est placé dans une perspective plus large. Les différentes contributions sont précédées par une énumération de « mots clefs », mais peut-être aurait-il été utile d'y ajouter aussi un résumé dans une langue continentale, comme les « abstracts » en anglais que l'on trouve généralement dans les actes de colloque sur le continent.

Frank VAN WONTERGHEM

Simonetta ANGIOLILLO, Marco GIUMAN & Chiara PILO (a cura di), *Meixis. Dinamiche di stratificazione culturale nella periferia greca e romana*. Atti del Convegno internazionale di studi « Il sacro e il profano » Cagliari, Cittadella dei musei, 5-7 maggio 2011. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 255 p., 63 pl., ill. (ARCHAEOLOGICA, 169). Prix : 130 €. ISBN 978-88-7689-270-7.

The topics of “interactions between different cultures” and “liminality” in the ancient Mediterranean, often in connection with other *à la page* issues, such as “ethnicity”, “cultural identity” and “hybrid societies”, have been objects of numerous

Thomas GANSCHOW & Matthias STEINHART (Ed.), *Otium. Festschrift für Volker Michael Strocka*. Remshalden, B.A. Greiner, 2005. 1 vol. 21,5 x 30 cm, XXI-467 p., nombr. ill. Prix : 85 €. ISBN 3-935983-48-7.

Ce recueil au titre éloquent fut offert en 2005 à Volker Michael Strocka qui atteignit alors officiellement l'âge de la retraite. Les 61 articles rassemblés touchent à beaucoup de domaines des sciences de l'antiquité gréco-romaine mais on remarque toutefois une certaine préférence pour les domaines de recherche auxquels le savant célèbre apporta lui-même d'importantes contributions. Ainsi un grand nombre d'articles concerne la sculpture grecque et romaine sous toute ses formes, et en premier lieu la décoration sculptée de bâtiments, parmi lesquels nous trouvons aussi bien l'ornementation de monuments célèbres comme le temple de Zeus à Olympie, le Parthénon athénien, le Forum de Trajan à Rome ou le temple d'Apollon de Didymes, que celle de constructions moins connues comme le « Partherdenkmal » à Éphèse ou un autre monument commémoratif de l'antiquité tardive à Smyrne. En outre de nombreux articles concernent la sculpture de portraits, celle de personnes privées inconnues de même que des portraits plus ou moins officiels, parmi lesquels on peut signaler un portrait présumé de Caton, un portrait de Marc Antoine et des portraits de l'empereur Pertinax et de son père. Beaucoup de publications de Volker Michael Strocka, en particulier dans le cadre d'un projet de recherche à long terme "Häuser in Pompeji", témoignent de son engagement dans l'étude de la ville vésuvienne. Il n'est donc pas étonnant qu'une douzaine de contributions du présent recueil concerne la ville, les maisons et surtout la peinture murale de Pompéi. Ces articles contiennent des observations techniques, la révision d'ensembles picturaux mis au jour durant les siècles passés, la présentation de décors méconnus ou retrouvés lors de fouilles récentes, ou encore la redécouverte de documents anciens concernant des peintures actuellement disparues.

Frank VAN WONTERGHEM

Ingrid LAUBE, *Expedition Ernst von Sieglin. Skulptur des Hellenismus und der Kaiserzeit aus Ägypten. Die Sammlungen in Dresden, Stuttgart und Tübingen*. Munich, Hirmer, 2012. 1 vol. 23,5 x 28,5 cm, 405 p., 750 fig. Prix : 49,90 €. ISBN 978-3-7774-5691-1.

Ce beau catalogue des sculptures hellénistiques et romaines d'Égypte provenant essentiellement des fouilles financées par E. von Sieglin à Alexandrie de 1898 à 1902 vient compléter celui de la statuaire classique des Staatliche Kunstsammlungen de Dresde dont il a été rendu compte ici même (*AC*, 82, 2013, p. 678-679) ; il paraît également au Hirmer Verlag, avec les mêmes qualités éditoriales et sous le même format. C'est que Dresde avait reçu, tout comme Stuttgart et Tübingen, une partie de ces œuvres lors de leur arrivée en Allemagne en mai 1910 (et non 1901, comme indiqué p. 7 ; cf. p. 23 pour la date exacte). Mais il était d'autant moins indiqué d'en séparer la publication de celle des deux autres collections que le superbe volume in-folio de l'édition de 1927, *Expedition von Sieglin. Die griechisch-ägyptische Sammlung Ernst von Sieglin*, II.1.B. *Malerei und Plastik*, dû à C. Watzinger, avait quelque peu privilégié les pièces de Stuttgart et que nombre de celles de Dresde et de Tübingen demeurent

territoriali, nonché fra santuari e rete viaria; la valutazione dell'attendibilità e della fungibilità di dati appartenenti a classi documentarie eterogenee (evidenze archeologiche ed epigrafiche, fonti letterarie, toponomastica). Seguono infine alcune considerazioni riassuntive sulla polifunzionalità dei santuari all'interno del processo di romanizzazione, quali centri primari di aggregazione sociopolitica, di controllo territoriale, di scambio commerciale e culturale, oltre che di attività culturale e religiosa. Il testo è corredato di quattro *Appendici* (una Tabella riassuntiva dei principali santuari citati; una Carta geografica, eccessivamente schematica e purtroppo di scarsa leggibilità; una Tavola cronologica sinottica; due Grafici a "torta", illustranti l'uno presenza numerica dei santuari attestati nelle singole *regiones*, la classificazione dei santuari per funzione l'altro) e da un discreto apparato illustrativo (19 tavole f.t.). E' presente un indice dei siti mentre manca, inespugnabilmente, quello delle fonti letterarie ed epigrafiche (a proposito di queste ultime, spiace rilevare che, in un'opera dedicata alla Cisalpina, a p. 27 non si faccia menzione dell'edizione di riferimento della *lex [Rubria] de Gallia Cisalpina: Roman Statutes I*, 28, a cura di M. Crawford). Nonostante queste osservazioni, che sono prova dell'attenzione e del vivo interesse suscitati, e nonostante un *editing* forse troppo frettoloso (alcuni esempi: a p. 56, Val Maura anziché Maira; a p. 109, "linee confinarie... ad ovest" anziché "a est"; *idem* a p. 110, dove gli *Histri* risultano stanziati a ovest anziché ad est della *X regio*; a p. 129, "attraverso"; a p. 158, "Novarea" anziché Novara; a p. 169, "storico-archeologici"), l'opera costituisce non soltanto uno strumento specialistico di indubbia utilità pratica, ma, soprattutto, una tappa significativa del dibattito metodologico sugli approcci euristici e sui modelli interpretativi applicabili alle tematiche che vi vengono affrontate.

Elvira MIGLIARIO

Emanuele GRECO (Dir.), *Il santuario delle Divinità Orientali e i suoi predecessori (Sibari – Casa Bianca) : Scavi 2007, 2009-2012*. Athènes, Scuola archeologica italiana (Diff. G. Bretschneider, Rome), 2012. 2 vol. 21 x 31 cm, IX-366 p., 333 fig. et 14 pl. dépliantes sous portefeuille. (ANNUARIO DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA ITALIANA, 89, ser. III, 11, tome II, 2011). Prix : 150 €. ISBN 978-960-9559-01-0.

Ce volume constitue le rapport détaillé de fouilles effectuées de 2007 à 2011 (avec l'anticipation de quelques découvertes importantes du printemps 2012), sous la direction d'Emanuele Greco, à Sibari (com. Cassano Jonio, prov. Cosenza, Calabre) au lieu-dit « Casa Bianca ». L'endroit correspond à l'extrémité orientale de la colonie latine de *Copia*, installée sur les restes de la précédente colonie panhellénique de *Thurioi*, à son tour successeur de la grande colonie achéenne de *Sybaris* installée selon la tradition vers 720 près de la côte ionienne dans la plaine alluvionnelle formée par les fleuves Crati et Coscile. Dans le secteur de *Copia*, près de la porte orientale et le long d'un des grands axes de la ville (*plateia B*), remontant à l'aménagement urbanistique hippodaméen de *Thurioi* conservé par la ville romaine, fut découvert, sous les restes de cabanes des derniers occupants du site au V^e-VI^e siècle de notre ère, un ensemble de trois édifices. Apparemment construits en plusieurs étapes à l'époque Julio-Claudienne, vers la moitié du I^{er} siècle, ils furent détruits par un tremblement de terre dans la seconde moitié du II^e siècle. Dans la partie centrale se trouve un temple

sur haut podium entouré de portiques et accessible à travers un *propylon* monumental, à l'est un édifice à cour intérieure et à l'ouest un espace clôturé avec un petit temple. La description détaillée des structures architecturales mises au jour et des éléments architectoniques retrouvés est suivie des rapports détaillés des fouilles et du matériel archéologique et épigraphique recueilli. Signalons parmi ce dernier plusieurs documents épigraphiques intéressants de *Copia* : une inscription, retrouvée dans la zone du petit temple et probablement datable du II^e siècle ap. J.-C., avec la première attestation d'un préfet municipal dans la *Regio III Lucania et Bruttii*, deux fragments d'une inscription datant du III^e siècle ap. J.-C., trouvés dans le secteur du temple principal, mentionnant un proconsul de la *provincia Narbonensis* ainsi qu'un fragment d'inscription d'époque républicaine trouvé réemployé dans les structures du *propylon*. Pour arriver à connaître le culte ou les cultes pratiqués dans le sanctuaire mis au jour sont pris en considération tout d'abord les menus fragments récupérés de la riche ornementation sculpturale, comme des fragments de chapiteaux corinthiens ou pseudo-corinthiens avec figures de serpents, en particulier des cobras coiffés de panache en forme de fleurs de lotus, et des fragments de frise figurée avec faucons, épis de blés, pommes de pin, feuilles de palmier et pavots. Ces éléments, ensemble avec d'autres éléments caractéristiques retrouvés parmi le matériel archéologique, permettent d'identifier le complexe comme un sanctuaire dédié à des divinités orientales, et plus particulièrement des divinités égyptiennes. Pour connaître la situation antérieure furent effectués des sondages à plusieurs endroits autour et à l'intérieur du sanctuaire, selon les possibilités. Devant le sanctuaire, sous la *plateia B*, fut effectué un sondage jusqu'à presque 4 m en dessous du niveau de la mer (une dizaine de mètres sous la surface actuelle), traversant les strates de *Thurioi* et frôlant la couche de destruction de la Sybaris sous-jacente. Dans un sondage devant le temple fut mis au jour une *eschara*, datable du I^{er} siècle av. J.-C. et plus bas un autel de la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C. Il semble donc qu'au même endroit se trouvait déjà un sanctuaire d'époque républicaine de *Copia* et plus bas un sanctuaire d'époque hellénistique de la ville de *Thurioi*. C'est assez exceptionnel que dans une ville romaine un sanctuaire de divinités égyptiennes soit implanté à un endroit déjà occupé auparavant et encore plus qu'il soit implanté à un endroit où se sont succédé des sanctuaires depuis l'époque classique. De surcroît, certains éléments retrouvés attesteraient l'existence d'un culte d'Isis à cet endroit déjà au IV^e siècle av. J.-C. Suivent quelques observations sur les cultes pratiqués dans le sanctuaire et un exposé sur la mise en valeur de l'aire archéologique de « Casa Bianca ». Le volume se clôt par un chapitre concernant l'évolution topographique de ce secteur, avec entre autres, les différentes phases de la porte orientale, où furent effectuées des sondages et, en annexe, par un rapport des recherches effectuées en 2007 dans un autre secteur de la ville, « Parco del Cavallo », également au N de la *plateia B* de *Thurioi* mais au centre de *Copia*, fournissant des précisions sur les différentes phases de vie du portique semi-circulaire construit dans la première moitié du I^{er} siècle de notre ère et transformé en théâtre fin I^{er} - début II^e siècle. Les fouilles présentées dans ces volumes apportent d'importantes contributions à la connaissance de l'urbanisme de *Thurioi-Copia* et de la diffusion des cultes orientaux en Italie méridionale à partir de l'époque classique.

Frank VAN WONTERGHEM

savante, il est souhaitable qu'ils soient accessibles sur le Net et périodiquement révisés, car on peut douter qu'une équipe douée de telles compétences se remettra à la tâche avant longtemps.

Roland ÉTIENNE et Alain SCHNAPP

Sylvian FACHARD, *La défense du territoire. Étude de la chora érétrienne et de ses fortifications*. Gollion, Infolio, 2012. 1 vol. 22 x 30 cm, 358 p., 241 fig., 1 carte. (ÉCOLE SUISSE D'ARCHÉOLOGIE EN GRÈCE. ERETRIA, 21). Prix : 100 FS. ISBN 978-2-88474-410-2.

Sylvian Fachard livre dans le 21^e volume de la collection *Eretria* la publication de sa thèse de doctorat soutenue en 2009. L'ouvrage est divisé en deux grandes parties et subdivisé en 11 chapitres. Il comprend également deux catalogues : le premier, inséré dans le cœur de l'ouvrage (chapitre VIII), est consacré aux fortifications de l'Érétriade. Le second se trouve à la fin du livre et décrit 183 sites recensés par l'auteur entre Kastri et Marmari. La préface de Pierre Ducrey permet de mesurer l'importance de cette monographie qui fait écho, tout en proposant une approche et des conclusions diamétralement opposées, à l'étude de J. Ober, *Fortress Attica, Defense of the Athenian Land Frontier 404-322 B.C.* (Brill, Leiden), parue en 1985. S. Fachard offre une étude approfondie des fortifications rurales du territoire d'Érétrie et une vision nouvelle du phénomène défensif aux époques classique et hellénistique. Le prisme militaire par lequel les fortifications rurales furent longtemps envisagées a largement occulté leur rôle social, civique et politique. Ainsi, au lieu de les considérer comme des dispositifs purement tactiques, S. Fachard propose d'étudier ces fortifications dans leur contexte régional afin de mettre en lumière l'interdépendance qu'il existait entre ces ouvrages et la vie politique et sociale du pays érétrien. La principale thèse de l'auteur est de considérer que la fonction première des forteresses est la sécurisation de l'espace agricole et de ses forces productives. La recherche porte sur l'immense territoire d'Érétrie (1300-1500 km²) qui couvrait une grande partie de l'Eubée centrale et méridionale. L'auteur aborde en premier lieu les questions de la géographie, du climat et de la végétation. Le pays érétrien, très montagneux, mais à fort potentiel agricole (p. 41), était composé selon l'auteur de deux catégories de paysages historiques : les terres cultivées (plaines et terrasses) et les terres non cultivées (forêt et marécages) et était bien irrigué (p. 46). Après avoir discuté de la géographie antique de la région, S. Fachard aborde la question de l'organisation politique. Elle est connue grâce aux sources écrites qui témoignent de l'existence de cinq districts (fig. 1) autour desquels s'articulait l'organisation militaire de la cité (p. 49). L'auteur propose une description de l'habitat rural, entre le bronze récent et l'époque romaine, à l'intérieur de ces cinq *chôroi* « pour tenter de replacer les hommes dans le paysage » (p. 51). Il s'attache ensuite à définir les frontières du territoire érétrien, condition indispensable à l'étude des fortifications rurales (p. 77-90), puis à situer les voies de communication qui s'avèrent avoir été essentiellement maritimes (p. 91-109). Rien n'est connu du réseau terrestre sinon quelques tronçons routiers à l'abord des sites urbains. S. Fachard a donc réalisé une carte schématique en utilisant divers outils : cartes de voyageurs, ononymie et prospection de terrain. Il conclut la première partie de son ouvrage par des évaluations de la démographie et

l'économie de l'Érétriade. Le nombre de citoyens au début du III^e s. av. J.-C. est estimé à environ 10-12 000. Le territoire était sous-peuplé et ses terres probablement sous-exploitées. Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'utile bilan historiographique de l'auteur lui permet de rappeler les grandes lignes du modèle « obérien » tout en dénonçant les travers causés par son adoption très large et peu raisonnée par la communauté scientifique (p. 130-131). Plusieurs chercheurs avant S. Fachard (H. Lauter et H. Lauter-Bufe, H. Lohmann, M.H. Munn) ont relativisé l'existence de réseaux défensifs dédiés à la protection des frontières ou des territoires en soulignant la faible position stratégique de certains ouvrages fortifiés. La portée pour un certain nombre d'entre eux est essentiellement locale comme l'a suggéré D. Rousset pour les tours de la région de Delphes (p. 132). La huitième partie du livre est un catalogue des fortifications. Il est très détaillé et admirablement illustré (p. 135-240). L'auteur a systématisé les plans des fortifications, offre des restitutions utiles et, chose assez rare dans une étude sur les fortifications, il associe les découvertes matérielles issues des prospections pour appuyer ses datations. Dans son analyse des fortifications, S. Fachard définit quatre types de fortifications rurales au sein de l'Érétriade : les forteresses (2) et les habitats fortifiés (8 à 13), les tours (9) et les fortins en pierres sèches (10). La nature de trois sites supplémentaires reste indéterminée (fig. 210). Les indices présentés par l'auteur convergent tous vers la conclusion qu'il n'existe pas véritablement de programme défensif diligenté par Érétrie dans le but de protéger son territoire et ses frontières. Il met bien en lumière la portée locale de ces constructions, essentiellement destinées à protéger de petites zones d'habitats ou les zones de culture et d'élevage. Il émet également l'hypothèse selon laquelle la construction d'une fortification rurale pourrait parfois relever du dème et confirme que l'érection de tours relevait généralement d'initiatives privées. En l'absence de sondage, la datation des ouvrages ruraux demeure la grande inconnue de l'étude bien que l'auteur fournisse des arguments convaincants pour un certain nombre de fortifications et notamment pour les tours, datables des IV^e et III^e s. *a. C.* (p. 250). S. Fachard évoque ensuite la question de l'architecture et du coût des fortifications (p. 254-262). Son estimation des coûts de mise en œuvre montre bien à quel point la pratique de la fortification en grand appareil était onéreuse et explique à elle seule la rareté de ce type de construction en Eubée, mais aussi en Attique. Il revient aussi sur les problèmes de datation notamment sur les problèmes liés à l'identification de certaines céramiques et sur la question de la datation par l'appareillage des murs. Il souligne que le trapézoïdal irrégulier est courant dans l'Érétriade aux IV^e et III^e s., mais qu'il l'est moins à Érétrie même. Pour l'essentiel, il semble être employé à partir des années 340-325 et pendant toute l'époque hellénistique (p. 258-260). Les sources écrites sont aussi abordées au sujet de la datation. La loi érétrienne contre la tyrannie et l'oligarchie (p. 261-262) fournit des indications chronologiques sur la présence de forteresses dans l'Érétriade avant 341/340 *a.C.* Il apparaît cependant que tous les ouvrages ne sont pas contemporains. Pour S. Fachard, le territoire d'Érétrie comptait autour de 300 *a.C.* deux forteresses et une dizaine d'habitats fortifiés. Dans la partie suivante de son ouvrage, consacrée à la répartition géographique et à la fonction des fortifications (p. 263-292), l'auteur poursuit sa déconstruction de la vision stratégique et militariste obérienne concernant l'implantation des fortifications et montre que bien des éléments entrent en considération : « Par leur coût élevé, les fortifications résultaient le plus souvent

d'une sorte de compromis entre plusieurs priorités : civiles, stratégiques, militaires, politiques, économiques, voire idéologiques. » (p. 267). Aucune fortification ne semble avoir été conçue pour bloquer un passage et S. Fachard fait remarquer que ce fut d'abord aux détachements de soldats qu'incombait la défense du territoire et de ses points d'entrées. C'est ce qui ressort notamment de sa lecture des *Helléniques* de Xénophon (au sujet du passage de Kaza et de la forteresse d'Éleuthères) ou de celle d'Énée le Tacticien qui recommandait de placer les troupes dans les défilés (p. 269 et suiv.). L'auteur questionne ensuite l'hypothèse selon laquelle il existait une véritable communication visuelle entre les points fortifiés en Attique et dans l'Érétriade (p. 271-273). Si le recours aux signaux de fumée est un procédé connu par la littérature (notamment chez Xénophon), il avait une valeur limitée et la distance séparant les fortifications était souvent trop importante pour qu'il soit efficace. S. Fachard montre qu'aucune fortification rurale n'a été construite dans un rayon de 16 km depuis Érétrie. Il était en effet inutile d'investir dans des fortifications quand les murs de la capitale suffisaient à accommoder un grand nombre d'individus de la campagne. C'est quand la distance était trop importante que le besoin de se fortifier se faisait ressentir et ce besoin s'expliquerait par la nécessité de protéger les hommes, les récoltes et le matériel. L'analyse régionale par districts des fortifications de l'Érétriade (p. 276-277) minimise encore l'importance des considérations stratégiques et renforce l'idée que la sécurité des terres agricoles et des habitats était un facteur déterminant. Si les forteresses et autres points fortifiés n'étaient occupés en permanence par des garnisons, ils pouvaient leur servir de point de stationnement ponctuel, notamment aux éphèbes qui, d'après Aristote, réalisaient des missions de police et patrouillaient dans le territoire (p. 279). S. Fachard expose les différentes menaces qui pesaient sur l'Érétriade entre le début du v^e s. jusqu'à l'époque impériale romaine soulignant le fort degré d'insécurité du territoire pendant l'Antiquité. Érétrie fut prise quatre fois et l'on sait que les Athéniens ont attaqué la *chôra* au milieu du iv^e s. Il démontre que même sans ravager le territoire, l'ennemi, par sa seule présence, pouvait bouleverser l'équilibre du processus agricole et par conséquent perturber l'économie de la cité. S. Fachard souligne qu'il faut distinguer les décisions politiques, militaires, diplomatiques et économiques qui relèvent de la cité, des solutions pratiques, en l'occurrence l'évacuation des hommes et de leurs biens (p. 283). Dans la perspective d'une attaque, les fortifications rurales jouaient plusieurs rôles : elles servaient de refuge aux hommes et à leurs biens mais pouvaient également servir de base pour d'éventuelles contre-attaques destinées à limiter les destructions et le pillage. S. Fachard présente deux textes relatifs à l'Attique qui illustrent bien le rôle qui pourrait être assumé par les fortifications rurales en cas d'invasions. Le passage de Xénophon sur la région du Laurion et le décret de Rhamnonte honorant le stratège Épicharès montrent le lien indissoluble entre fortifications rurales et habitat (p. 283-287). Les plans d'évacuation et de sécurisation évoqués dans ces textes pour l'Attique sont transposés à l'Érétriade à l'échelle régionale puis locale. L'exercice auquel s'est livré l'auteur est convaincant (p. 287-291). Dans sa courte et efficace conclusion, l'auteur souligne l'impérieuse nécessité de favoriser une approche locale du phénomène défensif pour éviter les pièges d'une vision globale qui a tendance à conclure trop vite à l'existence de réseaux défensifs planifiés par un pouvoir central : « Dans l'Érétriade et en Attique [...], la construction de fortifications dans la chôra répond

d'abord à une protection des habitats et des terroirs, ensuite seulement à des objectifs stratégiques » (p. 293). Cette étude est un apport considérable non seulement à la recherche sur les fortifications grecques, mais aussi à la recherche sur le territoire des cités. Elle met en avant l'absolue nécessité de toujours garder à l'esprit qu'un ouvrage fortifié doit être envisagé dans sa relation avec l'habitat, c'est-à-dire avec les hommes qu'il protégeait. C'est un point essentiel de l'étude des fortifications car, qu'ils soient urbains ou ruraux, les ouvrages défensifs ne peuvent en aucun cas être seulement envisagés en dehors de leur contexte. La portée de cet ouvrage dépasse largement les limites de l'Érétrode, car il invite à reprendre l'étude du phénomène défensif dans l'ensemble des campagnes du monde grec.

Baptiste VERGNAUD

Ulf WEBER, *Versatzmarken im antiken griechischen Bauwesen*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 1 vol. 21,5 x 30 cm, XII-483 p., 220 fig. (PHILIPPIKA, 58). Prix : 128 €. ISBN 978-3-447-06859-8.

A priori, rien ne destinerait les marques d'assemblages sur les blocs de pierre à devenir un jour une thèse de doctorat. Et pourtant ce fut chose faite en octobre 2010 à l'Université de Iéna. Ces *Versatzmarken*, ou marques d'assemblage, appelées parfois aussi marques de tâcherons, ne sont pas inconnues des manuels d'histoire de l'architecture antique. Chez Roland Martin ou Athanase Orlandos qui s'intéressaient particulièrement aux aspects techniques, ces marques sont mentionnées, et ils imaginent leur rôle dans l'assemblage, le montage, l'agencement des assises, les niveaux, les emplacements, en deux ou trois pages avec quelques exemples à l'appui. Partant de ces éléments connus et tentant de comprendre le rôle de quelques lettres gravées et inédites sur des éléments d'un naiskos hellénistique à Didymes, Ulf Weber s'est pris au jeu et a voulu saisir le rôle exact de ces marques dans l'architecture grecque. Ce qui l'a amené à en faire l'inventaire systématique, au départ des rapports de fouilles et des vérifications sur le terrain, pour un certain nombre de monuments : le théâtre d'Aigai ; à Athènes, le temple d'Arès, l'Érechtheion, les Propylées, le Parthénon, le théâtre de Dionysos, le temple de Zeus, le théâtre de Zéa au Pirée ; plusieurs édifices de Délos ; Delphes ; Didymes ; l'Artémision d'Éphèse ; Gortyne ; le temple de Poseidon à l'Isthme ; Calydon ; Claros ; Cnide ; à Milet, le bouleuterion, le monument à Eumène II ; à Olympie, les trésors de Géla et de Sicyone, et le temple de Zeus ; pour Pergame et Priène, un nombre considérable d'architectures ; Samothrace et Thasos. Mais c'est plus qu'un inventaire. Pour chaque bloc concerné, c'est tout le monument qui fait l'objet d'une analyse. Pour chaque marque, il y a une mise en contexte, une réflexion sur la raison d'être de cette lettre, ce chiffre ou groupe de signes. Ce qui ne va pas sans surprise. Car lorsque les marques sont nombreuses et réparties dans diverses parties de l'édifice, Ulf Weber relève parfois des incohérences dans l'organisation de l'assemblage et soulève des questions originales qui l'amènent à mettre en cause la chronologie reçue ou à reconnaître des aménagements ou modifications inédits. Dès lors, l'intérêt du travail va bien au-delà des aspects purement techniques. Pour les historiens de l'architecture, il faudra recourir à cette thèse chaque fois qu'ils auront affaire à l'un des monuments étudiés. Côté technique, toutes les questions habituelles sont évoquées et approfondies sans nécessairement les résoudre : à quoi se

vox poetae dans l'épopée historique de Claudien, *De Bello Getico*. Elle parle de l'évolution du genre épique tardif, où l'omniprésence de la vox poetae évoque des questions concernant la nature de l'épopée présentée comme « historique ». Dans la première épopée chrétienne par contre, l'éthos auctorial semble disparaître derrière la construction d'une communauté idéale, comme écrit Benjamin Goldlust dans *Quand le récit épique devient discours politique et manifeste poétique : les interventions autoriales dans la Johannide de Corippe*. L'ouvrage conclut par le « paroxysme de la vox poetae épique », c'est-à-dire Ovide. Dans *Ὁ ἔν θεισμα διηγετής ou la poétique de l'épopée en question : Étude de quelques manifestations de la vox poetae dans les Métamorphoses d'Ovide*, Florence Klein comprend cette vox poetae comme une réflexion métapoétique du poète, une voix qui se manifeste comme autorité responsable des choix esthétiques et génériques dans l'œuvre. – Ce volume nous fournit une étude variée et stimulante sur un sujet assez large. Comme l'éditeur le signale, il reste pas mal de possibilités d'extension et d'approfondissement dans ce champ. En premier lieu, on pourrait en effet enrichir le corpus de textes, déjà vaste, mais loin d'être exhaustif. De grands noms comme Hésiode, Apollonios de Rhodes, Silius Italicus et Valerius Flaccus font défaut, tout comme des auteurs grecs tardifs comme Quintus de Smyrne et Nonnus de Panopolis. En outre, l'éditeur lui-même suggère que la question du *scriptor* historique, qui n'avait pas de place dans ce colloque, est un sujet tout aussi intéressant. De toute façon, cet ouvrage fournit une base riche et variée qui peut mener à bien des recherches futures.

Tine SCHEIJNEN

Deborah BECK, *Speech Presentation in Homeric Epic*. Austin, University of Texas Press, 2012. 1 vol. 16 x 23,5 cm, x-256 p. Prix : 55 \$. ISBN 978-0-292-73880-5.

La deuxième monographie de Deborah Beck (University of Texas), parue en 2012, reprend le sujet des discours des personnages homériques, déjà abordé dans son premier livre *Homeric Conversation* de 2005. Alors que les études précédentes des discours homériques se limitent le plus souvent aux discours directs, Beck adopte une définition beaucoup plus étendue. Elle défend avec force son point de vue à savoir que l'ensemble des discours des personnages s'observe à travers quatre types de présentations différents : discours direct, discours indirect, discours indirect libre et « speech mention ». Ensemble, ces types forment le « speech presentation spectrum », utilisé par le « implied author » homérique. Pour analyser les effets et fonctions de ces quatre types différents, présentés par le narrateur, mais aussi, au deuxième niveau de la narration, par les personnages dans leurs discours, elle utilise les concepts de la narratologie, mais aussi de la « conversation theory » (initiating, reactive, problematic speech) et de la « speech act theory » (directives, assertives, emotives, questions). Elle a fait un travail de titan en analysant tous les discours et mentions de discours homériques. Sa vaste base de données qui en est le résultat est généreusement mise en ligne (depuis avril 2013) sur <www.laits.utexas.edu/DeborahBeck/home>. Dans son livre, ces données sont fréquemment utilisées pour en déduire des statistiques. Le livre est divisé en six chapitres suivis par une conclusion générale. D'abord, dans les chapitres 1-4, elle fait l'analyse des quatre types de présentations. Puis, dans les chapitres 5-6, elle aborde les différences entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, traitées ensemble

dans les chapitres précédents. Le premier chapitre est une analyse du type plus courant : le discours direct. Elle s'intéresse pourtant surtout aux discours présentés par les personnages, dont seulement 16 % sont présentés en discours direct. Dans la majorité des cas, une raison spécifique et pragmatique peut expliquer le choix d'un discours direct. C'est le cas, par exemple, pour les discours hypothétiques des personnages anonymes (Beck « non-mimetic speech » ; cf. de Jong 1987, *The voice of anonymity: tis-speeches in the Iliad*) et pour les discours trompeurs ou ironiques, dans lesquels il y a une brèche entre la présentation et le dessein du discours. Dans le deuxième chapitre, elle veut étayer par des preuves (et d'un ton fortement polémique) que le discours indirect libre est aussi un type utilisé assez fréquemment (dans 80 cas) chez Homère, et n'est pas limité aux chants de Démodoque (*Odyssée* 8). Dans le troisième chapitre, l'auteur s'oppose également à l'idée que le discours indirect est un « fall-back option » pour présenter les discours de peu d'importance. Le discours indirect est utilisé le plus souvent par les personnages qui adoptent un rôle normatif pour les différentes fonctions et modes d'utilisation de ce mode de présentation. Quand le narrateur principal utilise le discours direct, cela peut être pour éviter un chevauchement ou pour suggérer la discrétion, par exemple dans la conversation d'Ulysse et Pénélope au lit (*Odyssée* 24). Le dernier type est discuté dans le quatrième chapitre: « speech mention », aussi utilisé le plus souvent par les personnages. Généralement, le lecteur peut facilement s'imaginer le contenu de ses discours non révélés. Un cas intéressant de « speech mention » est le discours susurré d'Eumée à Pénélope (*Odyssée* 16), duquel rien n'est révélé, ni aux personnages présents, ni au lecteur. Le chapitre cinq est centré sur l'*Odyssée*. L'auteur aborde les différences entre l'*Odyssée* et l'*Iliade* : dans l'*Odyssée*, on trouve plus de conversations ; plus de femmes sont présentes comme sujet parlant, et il y existe des personnages-narrateurs au troisième niveau de la narration, qui présentent également des discours. Le chapitre six fait la même chose pour l'*Iliade* : il y a plus de discours émotifs et moins de conversations étendues entre les personnages. La différence entre la présentation des discours par le narrateur et par les personnages est aussi plus grande dans l'*Iliade*. Ces différences importantes entre l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont expliquées par l'auteur comme une conséquence de la thématique de l'histoire racontée (guerre vs. errance, rancœur vs. ruse). La conclusion de cette comparaison, mais aussi du livre entier, est que, malgré les différences, on peut parler d'un seul « speech presentation spectrum » homérique, ce que D. Beck lie avec l'idée de l'« implied author ». Chaque type de présentation a un autre effet et contribue à la présentation narrative de l'épopée. En attirant l'attention sur les types de présentation des discours (autre que le discours direct), D. Beck apporte une contribution notable au terrain des études homériques. Sa base de données en ligne en particulier peut être de grande valeur pour autres études sur le sujet.

Berenice VERHELST

Mark BUCHAN, *Perfidy and Passion. Reintroducing the Iliad*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2012. 1 vol. 15 x 23 cm, IX-196 p. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 29.95 \$. ISBN 978-0-299-28634-7.

dans les chapitres précédents. Le premier chapitre est une analyse du type plus courant : le discours direct. Elle s'intéresse pourtant surtout aux discours présentés par les personnages, dont seulement 16 % sont présentés en discours direct. Dans la majorité des cas, une raison spécifique et pragmatique peut expliquer le choix d'un discours direct. C'est le cas, par exemple, pour les discours hypothétiques des personnages anonymes (Beck « non-mimetic speech » ; cf. de Jong 1987, *The voice of anonymity: tis-speeches in the Iliad*) et pour les discours trompeurs ou ironiques, dans lesquels il y a une brèche entre la présentation et le dessein du discours. Dans le deuxième chapitre, elle veut étayer par des preuves (et d'un ton fortement polémique) que le discours indirect libre est aussi un type utilisé assez fréquemment (dans 80 cas) chez Homère, et n'est pas limité aux chants de Démodoque (*Odyssée* 8). Dans le troisième chapitre, l'auteur s'oppose également à l'idée que le discours indirect est un « fall-back option » pour présenter les discours de peu d'importance. Le discours indirect est utilisé le plus souvent par les personnages qui adoptent un rôle normatif pour les différentes fonctions et modes d'utilisation de ce mode de présentation. Quand le narrateur principal utilise le discours direct, cela peut être pour éviter un chevauchement ou pour suggérer la discrétion, par exemple dans la conversation d'Ulysse et Pénélope au lit (*Odyssée* 24). Le dernier type est discuté dans le quatrième chapitre: « speech mention », aussi utilisé le plus souvent par les personnages. Généralement, le lecteur peut facilement s'imaginer le contenu de ses discours non révélés. Un cas intéressant de « speech mention » est le discours susurré d'Eumée à Pénélope (*Odyssée* 16), duquel rien n'est révélé, ni aux personnages présents, ni au lecteur. Le chapitre cinq est centré sur l'*Odyssée*. L'auteur aborde les différences entre l'*Odyssée* et l'*Iliade* : dans l'*Odyssée*, on trouve plus de conversations ; plus de femmes sont présentes comme sujet parlant, et il y existe des personnages-narrateurs au troisième niveau de la narration, qui présentent également des discours. Le chapitre six fait la même chose pour l'*Iliade* : il y a plus de discours émotifs et moins de conversations étendues entre les personnages. La différence entre la présentation des discours par le narrateur et par les personnages est aussi plus grande dans l'*Iliade*. Ces différences importantes entre l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont expliquées par l'auteur comme une conséquence de la thématique de l'histoire racontée (guerre vs. errance, rancœur vs. ruse). La conclusion de cette comparaison, mais aussi du livre entier, est que, malgré les différences, on peut parler d'un seul « speech presentation spectrum » homérique, ce que D. Beck lie avec l'idée de l'« implied author ». Chaque type de présentation a un autre effet et contribue à la présentation narrative de l'épopée. En attirant l'attention sur les types de présentation des discours (autre que le discours direct), D. Beck apporte une contribution notable au terrain des études homériques. Sa base de données en ligne en particulier peut être de grande valeur pour autres études sur le sujet.

Berenice VERHELST

Mark BUCHAN, *Perfidy and Passion. Reintroducing the Iliad*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2012. 1 vol. 15 x 23 cm, IX-196 p. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 29.95 \$. ISBN 978-0-299-28634-7.

Huit ans après la publication du livre *Limits of Heroism* (2004), une analyse psychanalytique de l'*Odyssée*, ce volume d'essais sur l'*Iliade* paraît aujourd'hui sous la plume du même auteur. Néanmoins, les deux livres ne s'enchaînent pas entièrement. L'objectif est fondamentalement différent, bien que l'influence de la psychanalyse soit également apparente dans le présent volume. M. Buchan s'est fréquemment inspiré de penseurs comme Lacan et Freud, mais aussi de Nietzsche, Hegel, Kant ou du philosophe allemand Carl Schmitt. Dans l'avant-propos de sa « réintroduction de l'*Iliade* », Buchan explique ses intentions : il ne veut pas écrire une introduction scientifique (« not a scholarly one »), mais une introduction tant littéraire que critique. En même temps, il plaide en faveur d'une lecture lente (« slow reading ») de l'*Iliade*. En prenant la perspective du lecteur (« reader-response criticism ») comme point de départ, il se laisse guider par les ambiguïtés du texte, les provocations de la langue poétique. Plutôt que de vouloir convaincre le lecteur de ses nouvelles interprétations, ses analyses l'incitent à relire l'*Iliade* avec ouverture d'esprit, tout en étant attentif aux jeux de mots et en renouvelant la joie de la lecture. La division en sept chapitres thématiques suit en gros l'ordre chronologique de l'*Iliade*. Les thèmes sont présentés deux par deux : la tragédie et la comédie (chapitres 1 et 2 : « The Tragedy of Achilles » et « Comedy and Class Struggle »), les liens entre la poétique et la politique (chapitres 3 et 4 : « The Politics of Poetry » sur le bouclier d'Achille et « The Poetry of Politics » sur les jeux funéraires d'Hector), et les relations interpersonnelles (chapitres 5 et 6 : « Couples » sur les relations d'Achille, Patrocle et Hector et « Flirtations » sur Glaucos et Diomède). Le septième chapitre peut trouver son pendant dans la conclusion finale (chapitres 7 et conclusion : « The Afterlife of Homer » et « How to Sum Up the *Iliad* in a Riddle »). Ces deux chapitres trouvent leur point de départ dans quelques réflexions antiques sur Homère et sa poésie : un poème de Mimnerme et une légende sur la mort d'Homère dans le *Certamen Homeri et Hesiodi*. Cette légende ne permet pas seulement d'interpréter une dernière fois la tragédie de l'*Iliade* (résumée en quatre thèmes) dans une nouvelle perspective, mais aussi de passer sans transition de son interprétation à la théorie de Roland Barthes sur la mort de l'auteur et sur la libération implicite du lecteur. En somme, M. Buchan a combiné un grand nombre d'observations originales sur l'*Iliade* – parfois trop recherchées, mais certainement provocatrices – et un plaidoyer théorique pour un mode de lecture plus intéressant. L'approche non scientifique aboutit à une œuvre agréable à lire, qui n'est pas interrompue par un grand nombre de références. Pourtant, quelques références supplémentaires, surtout sur les œuvres philosophiques et psychanalytiques citées, pourraient rendre le livre plus accessible.

Berenice VERHELST

Lorenzo F. GARCIA Jr., *Homeric Durability. Telling Time in the Iliad*. Washington, Center of Hellenic Studies, 2013. 1 vol. 15 x 23 cm, VIII-321 p. (HELLENIC STUDIES, 58). Prix : 16.95 £. ISBN 978-0-674-07323-4.

Cette monographie traite de la « durabilité » homérique (« Homeric durability ») et de l'expérience du temps dans l'*Iliade*. Elle a pour but de redéfinir l'idée de l'impérissable, qui se trouve fréquemment dans la description des personnages et des

Kathleen COLEMAN et Jocelyne NELIS-CLÉMENT (Éd.), *L'organisation des spectacles dans le monde romain*. Huit exposés suivis de discussions. 22-26 août 2011. Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 2012. 1 vol. 15 x 22,5 cm, XXVII-372 p., 8 pl. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 58). ISBN 978-2-600-00758-0.

Fidèle à ses traditions, la Fondation Hardt livre dans ce volume dirigé par K. Coleman et J. Nelis-Clément les textes et les discussions qui ont rassemblé les meilleurs spécialistes de leur domaine en août 2011. Comme le rappellent les curatrices dans leur introduction, le thème retenu était vaste : par les spectacles il est possible d'aborder de larges pans des sociétés anciennes. Afin de circonscrire le sujet, il fut demandé aux participants d'affronter une problématique particulière, l'organisation de ces spectacles. Par spectacles, il faut ici entendre très essentiellement les jeux et les concours, même si quelques lignes de l'introduction comme de la dernière contribution laissent entr'apercevoir la possibilité de trouver du spectacle hors des *ludi* et des *agônes*, comme lors de la procession triomphale ou des rituels civiques. Bien qu'elles se défendent de présenter une bibliographie exhaustive sur des sujets aussi importants que l'évergétisme ou la construction de monuments de spectacles, K. Coleman et J. Nelis-Clément rassemblent un *aggiornamento* fort utile des publications récentes sur ces domaines, mais aussi le financement des spectacles, les études sociales des artistes et athlètes. Dans la première contribution, J. Nollé propose une relecture très critique de « l'explosion agonistique » dans les cités grecques que L. Robert avait observée à partir du règne d'Auguste. Selon l'auteur, les sources numismatiques ne permettent un tel constat qu'avec d'immenses précautions. Seulement un cinquième des cités ayant réalisé une émission monétaire ont utilisé des thématiques agonistiques. Chronologiquement, on ne pourrait parler d'« explosion » qu'entre les règnes de Commode et Gallien. Par ailleurs, grâce à une contextualisation économique et politique fine, J. Nollé montre bien les multiples interprétations à donner à ces représentations agonistiques sur les monnaies, selon leur type et leur valeur. Cette contribution entre parfaitement en dialogue avec la suivante dans laquelle O. Van Nijf revient sur les liens entre les jeux et la politique dans l'Orient romain. S'opposant à une vision décliniste de la vie des cités grecques sous domination romaine, l'auteur cherche à prouver que l'organisation des jeux faisait partie d'une « culture politique (*political culture*) ». Il s'appuie pour ce faire sur l'ouvrage de M. S.-Y. Chwe, *Rational Ritual. Culture, Coordination and Common Knowledge*, Princeton, 2001, dont on peine cependant parfois à voir l'apport méthodologique. L'étude d'O. Van Nijf, réalisée essentiellement à partir des inscriptions, s'appuie sur l'équivalence discursive entre athlètes et hommes politiques, mais aussi sur l'importance accordée par les communautés aux victoires obtenues par l'un des leurs dans les compétitions, perçues comme un moyen de se situer les unes par rapport aux autres, mais aussi par rapport à Rome. Jeux et concours participaient à la formation d'une culture commune entre les cités et leur organisation était l'occasion d'une forme de diplomatie ludique, notamment via les *theoroi*. L'auteur insiste sur l'importance des archives générées par les jeux et les concours, soulignant notamment la nécessité que devait avoir chaque cité de conserver la mémoire des parcours agonistiques de ses compatriotes de naissance, de ceux à qui elle avait accordé la citoyenneté, voire des autres artistes / athlètes susceptibles d'être un jour accueillis et honorés par la ville.

C. Kokkinia propose pour sa part d'éclairer le choix fait par les évergètes entre la construction d'édifices de spectacles et l'organisation de jeux. Selon l'auteur, voir dans la construction d'un bâtiment la volonté d'un don pérenne et dans l'organisation de jeux le choix de son immédiate intensité serait trop simpliste. S'il est clair qu'Hadrien encouragea la construction de monuments plutôt que l'organisation de *munera*, il n'y a pas de témoignages d'une telle position par rapport aux jeux de tradition grecque. De même, l'auteur propose aux p. 110-117 une nouvelle lecture de la lettre d'Antonin le Pieux aux Éphésiens (*IK-Ephesos*, 1491) qui conduit à nuancer l'opinion généralement admise selon laquelle l'empereur aurait alors clairement exprimé sa préférence en faveur de la construction de bâtiments plutôt que de jeux. M. L. Cadelli présente ensuite une mise au point sur les associations d'artistes à Rome, en consacrant quelques pages à chaque dossier épigraphique. L'article est très riche et, faute de place, on devra se contenter ici des démonstrations les plus marquantes. Concernant les *parasiti Apollini*, l'auteur pense pouvoir souligner une évolution de la signification même de ces termes, qui auraient initialement désigné des mimes, avant que, durant le règne conjoint de Marc Aurèle et Lucius Verus, ils ne s'élargissent au monde de la scène en général. Si l'on est d'accord avec la démonstration d'ensemble, on peut s'interroger sur une datation aussi précise étant donné le faible nombre d'inscriptions à disposition. Concernant la *societas cantorum graecorum*, connue par *CIL* I², 2519, M. L. Caldelli propose de rapprocher le patron de l'association, [-] Maecenas D. f. Mae(cia), de C. Maecenas, grand-père de Mécène. Les arguments en faveur de cette identification sont nombreux et très convaincants. Les lignes consacrées au *collegium scabillarii* de Rome auraient profité d'une confrontation avec les inscriptions de ce même collège en Italie centrale (*CIL* IX, 3188 ; *CIL* XI, 4813 et 5054). La conclusion souligne la cohérence de la mise en parallèle de ces dossiers et appelle à d'ultérieurs développements concernant l'existence d'un quartier d'artistes sur le Champ de Mars. Dans sa contribution, Jean-Paul Thuillier prend pour postulat méthodologique la possibilité d'une comparaison entre le fonctionnement des courses de chars antiques et celui du football contemporain, deux passions mondiales. Une fois débarrassé de ses *a priori*, le lecteur est bien obligé de reconnaître la valeur heuristique de la méthode qui éclaire parfois le fonctionnement des factions à partir des clubs d'aujourd'hui. L'auteur retrace la carrière des professionnels du cirque, notamment à partir des inscriptions funéraires consignant les victoires des cochers puis porte son argumentation sur l'organisation des factions. J.-P. Thuillier rejette l'idée commune d'un modèle grec dans l'organisation et le financement des courses de chars, au profit d'un modèle dit « étatique » par lequel, dès les premiers siècles de la République, les magistrats passaient des contrats avec des fournisseurs de chevaux. Les quatre factions sont attestées fermement aux premières décennies de notre ère et l'auteur suggère qu'elles aient pu être établies définitivement par Agrippa lors de son édilité. J.-P. Thuillier étudie ensuite les phénomènes d'alliance entre factions, qui semblent avoir été à géométrie variable, particulièrement au début du système. Par la suite, au II^e s., l'alliance des Verts et des Rouges face aux Blancs et Bleus paraît avoir été la règle. Dans son article sur le mime et la pantomime, R. Webb s'attache à distinguer diverses formes de compétition. S'il fallut attendre la deuxième moitié du II^e s. pour que la pantomime soit intégrée parmi les disciplines des *agônes* grecs (cf. *I. Magnesia* 192), il existait assurément déjà une

forme de compétition entre les danseurs dès la création du genre à la fin du I^{er} s. av. n.è. Il fallut un siècle de plus (à partir du règne de Trajan) pour que la pantomime soit comprise dans le programme des compétitions en Occident. R. Webb soutient qu'elle continua à en faire partie jusqu'au IV^e s., son influence dans la société se maintenant même jusqu'aux V^e-VI^e s. L'importance de la compétition entre danseurs eut selon l'auteur pour conséquence d'augmenter l'importance du jugement du public dans la condition sociale de l'artiste, au détriment de la relation entre le danseur, très souvent affranchi, et son patron. Guy Chamberland interroge la mémoire des spectacles à partir des inscriptions des donateurs. Il insiste avec raison sur la nécessité de distinguer les spectacles « réglementaires », i.e. exigés annuellement des magistrats, des spectacles « libres », offerts sans contrainte légale. Selon l'auteur, le premier type de jeux n'était pas digne de commémoration épigraphique, ce qui expliquerait pourquoi de grandes cités comme Carthage ou Tarragone n'ont livré aucune inscription rappelant l'organisation de jeux par un magistrat. Ce sont les dédicaces de statues et de monuments qui sont le prétexte le plus fréquemment saisi pour offrir un spectacle (et l'on retrouve ici une forme de négation de l'opposition entre spectacle et monument, sur les traces de la démonstration de C. Kokkinia). Socialement, on retrouve sans étonnement les affranchis parmi les plus généreux organisateurs de ces jeux libres et de leur commémoration. Conçu uniquement à partir des sources épigraphiques, cet article appelle certainement à une réflexion croisée à partir des reliefs et monuments comme celui de C. Lusius Storax (Chieti), dans lesquels l'autoreprésentation est à prendre au sens premier du terme. On s'étonne par ailleurs que cette notion ne soit pas plus interrogée, notamment à partir de l'abondante bibliographie allemande sur la *Selbstarstellung* (on pense, entre autres, aux travaux de W. Eck, de F. Feraudi-Gruénais et à l'ouvrage de G. Weber, M. Zimmermann (dir.), *Propaganda – Selbstarstellung – Repräsentation im römischen Kaiserreich des 1. Jhs.*, Stuttgart, 2003). C. Jones conclut le volume avec une contribution sur l'organisation des spectacles dans l'Antiquité tardive. En Orient, les athlètes ne luttaient alors plus pour des prix mais faisaient partie de troupes faisant penser à celle des cirques contemporains. Les pantomimes conservaient les faveurs des spectateurs, de même que les courses de chars organisées entre factions, selon le modèle romain. Les combats de gladiateurs disparurent probablement entre 410 et 440 tandis que les *uenationes* continuèrent à être données, en particulier pour les condamnations *ad bestias*. Moins de traces des spectacles sont conservées pour l'Occident, même si elles suggèrent une continuité au V^e s. entre l'empire romain et le règne ostrogoth. En conclusion, l'auteur insiste sur le fait que le triomphe du christianisme ne semble avoir imposé aux spectacles qu'une évolution de plus et non une rupture radicale, une évolution que l'on doit aussi relier au contexte économique. Les travaux récents de collègues hauts-médiévistes confirment cette position (F. Bougard, R. Le Jan, T. Liehnard, *Agôn, la compétition, V^e-XII^e siècle*, Turnhout, 2012). Aucun compte rendu ne pourra rendre grâce à la qualité des présentations et des débats qui animèrent, encore une fois en 2011, les *Entretiens de la Fondation Hardt*.

Alexandre VINCENT

reste assez sommaire et peu diversifiée, elle prend peu à peu un caractère plus ostentatoire, peut-être dans le cadre de l'organisation de grands banquets. Ces marques d'hospitalité entrent dans une volonté de démonstration et de reconnaissance sociales de la part d'un groupe restreint qui cherche à se reconnaître comme tel. Il faut noter ici que la relation entre le mobilier des tombes et l'âge des défunts fait l'objet d'une étude statistique risquée étant donné le faible nombre de tombes pour lequel l'âge du défunt est connu, c'est-à-dire entre 20 et 40 ans, soit la tranche d'âge à laquelle les hommes se battent d'ordinaire (p. 318). Il en résulte que les assemblages funéraires des sépultures à l'Âge du Bronze constituent une forme de reconnaissance sociale où la guerre et la chasse sont solidaires de l'identité aristocratique d'un groupe restreint (p. 319-329). En guise de conclusion, l'auteur résume, dans le chapitre XIII, les principaux acquis de chaque partie tout en soulignant leurs apports dans le débat actuel (p. 330-343). Ce chapitre a d'ailleurs été traduit en anglais (chapitre XIV), ce qui constitue une aide considérable pour les lecteurs qui ne lisent pas l'allemand (p. 344-355). L'étude se clôt sur une série d'annexes, qui regroupent le catalogue des « tombes de guerriers » (p. 356-448), les assemblages funéraires (p. 513-522), les épées (p. 523-537) et les pointes de lances (p. 538-550) de l'Âge du Bronze moyen et récent en Grèce. La bibliographie, qui s'appuie sur une riche littérature allemande, anglaise, française et grecque, est considérable (p. 449-511). On n'insistera pas dès lors sur quelques oublis, par exemple l'ouvrage de Ch. Langohr, *Périphérieia. Étude régionale de la Crète au Minoen Récent II-III B (1450-1200 av. J.-C.)*, Louvain, 2009. En conclusion, il convient tout d'abord de souligner la rapidité avec laquelle cet ouvrage a été publié. Cela explique peut-être ses quelques défauts formels. On regrette ainsi l'absence de cartes et surtout d'un index des sites mentionnés. Les catalogues, qui montrent l'immense travail bibliographique effectué par l'auteur, ne sont par ailleurs pas très fonctionnels. L'inventaire des « tombes de guerriers » est organisé à trois niveaux : par région, par chronologie et par site. Cela génère un certain nombre de difficultés parmi lesquelles la recherche d'un site en particulier. Ainsi peut-être aurait-il fallu songer à insérer un index avec pagination. Plus gênant encore est le catalogue de l'armement, qui est mal conçu et lacunaire. Des informations utiles y sont étonnamment absentes : par exemple, les dimensions des objets. Dans le même ordre d'idées, les planches typologiques n'ont pas d'échelle. Il est également fort dommage que le matériel archéologique ne soit pas plus clairement associé aux sites : cela aurait permis d'opérer des comparaisons. En dépit de ces défauts formels, qui ne doivent pas dissimuler les richesses de cette monographie, cet ouvrage constitue la synthèse importante d'une documentation complexe, dont on pensait les résultats définitivement acquis, et qui donne lieu ici à des interprétations argumentées. Il en résulte un tableau plus précis de la question des « tombes de guerriers » à l'Âge du Bronze.

Isabelle WARIN

Holger BAITINGER, *Waffen Weihungen in griechischen Heiligtümern*. Mayence, Verlag des RGZM, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VIII-176 p., 90 fig. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 94). Prix : 35 €. ISBN 978-3-88467-174-0.

Depuis quelques années déjà, Holger Baitinger mène des travaux de grande qualité sur le mobilier métallique des sanctuaires de Grèce et de Grande-Grèce. Dans le cadre d'un programme de recherche financé par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG), l'auteur conduisit une étude sur les armes offensives découvertes dans le sanctuaire d'Olympie. Le résultat en fut un ouvrage publié dans la série des *Olympische Forschungen* (*Die Angriffswaffen aus Olympia*, OF 29, 2001). Le présent volume constitue en quelque sorte le chapitre final de la publication précédente. Deux parties en structurent la matière : un catalogue recense tout d'abord l'ensemble des sanctuaires du monde grec, où ont été découvertes des armes votives entre le VIII^e s. av. J.-C. et l'époque hellénistique (p. 7-122), puis une synthèse revient sur les diverses problématiques qui ont animé les débats scientifiques (p. 123-170). D'emblée, nous sommes surpris par la forte analogie de cet ouvrage avec la publication de M. Mar del Gabaldon Martinez, *Rituales de armas y de victoria. Lugares de culto y armamento en el mundo griego*, Madrid, 2005. H. Baitinger admet lui-même s'être nourri, peut-être à l'excès, de la monographie de notre collègue espagnole (p. 2). Au-delà de la ressemblance formelle, le contenu présente de franches similitudes, mais aussi de véritables différences qui rendent nécessaire la lecture de ces deux ouvrages. L'inventaire, classé par ordre alphabétique, recense l'ensemble des sanctuaires du monde grec, où des armes ont été découvertes. Une seule erreur est à signaler : le sanctuaire d'Élis n'est pas correctement placé dans le catalogue (p. 39). Dans l'introduction, l'auteur distingue les pratiques cultuelles et le mobilier votif des sanctuaires de Grèce, de Chypre et de Crète (p. 1). Il tente en vain de justifier ainsi l'exclusion des sites crétois de son étude. Cependant, dans le même temps, il incorpore les sanctuaires de Chypre sous prétexte que l'île jette un pont entre l'Égée et le Levant. Cette position ne tient évidemment pas face à la critique : les sanctuaires de Crète ont parfaitement leur place ici, et ce d'autant plus que les offrandes d'armes crétoises comptent parmi les plus anciennes dans les sanctuaires de Grèce continentale. En comparant les inventaires respectifs d'H. Baitinger et de M. Mar del Gabaldon Martinez, nous parvenons à un résultat de plus de 140 sanctuaires, Crète et Chypre comprises. Chaque sanctuaire est présenté à l'aide d'une notice détaillée, qui mentionne les sources, à la fois historiques (épigraphie, littérature) et archéologiques, tout en citant la bibliographie la plus récente. Grâce à une documentation primaire et secondaire considérable, l'auteur nous offre ici un inventaire complet des armes votives, qui ont été consacrées dans les sanctuaires grecs. On pourra seulement regretter la brièveté de certains commentaires. Ainsi, la présentation du sanctuaire d'Aphrodite au Pirée est particulièrement sommaire (p. 98). C'est d'autant plus navrant que le rôle de la déesse dans les choses de la guerre a été considérablement réévalué ces dernières années. Par ailleurs, devant l'ampleur de la tâche qu'il s'était fixé, l'auteur s'appuie sur des datations anciennes, parfois contestées. C'est le cas du sanctuaire d'Athéna à Milet (p. 72-73) : H. Baitinger adopte ici la datation de W. Held (*Das Heiligtum der Athena in Milet, Milesische Forschungen* 2, Mayence, 2000), considérée aujourd'hui comme erronée (W.-D. Niemeier, *Die Zierde Ioniens. Ein archaischer Brunnen, der jüngere Athenatempel und Milet vor der Perserzerstörung*, AA, 1999, p. 393-396). La deuxième partie de ce volume est composée de commentaires, plus ou moins développés, sur : l'origine des dédicaces d'armes (p. 123-129), les lieux et les durées d'exposition des offrandes (p. 129-137), le butin de guerre et les

trophées érigés sur les champs de bataille (p. 138-142), les détériorations observées sur les armes votives (p. 142-144), les diverses raisons qui expliquent la présence d'armes dans les sanctuaires (p. 144-147), la forme sublimée de l'offrande militaire (p. 147-150), les dédicants et leur dédicaces (p. 150-155), les différences régionales à l'intérieur du monde grec (p. 155-157), les divinités honorées (p. 157-159), les armes miniatures (p. 159-160), les dédicaces simultanées du butin de guerre (p. 160-164) et la fin de la consécration des armes (p. 164-167). Cette belle synthèse, qui rassemble une riche documentation, a été nourrie par des discussions récentes. Cependant, l'ambition du projet a des conséquences fâcheuses : outre cette accumulation quelque peu déconcertante des divers thèmes de la recherche actuelle, ou passée, les débats auxquels l'auteur fait référence ne sont pas toujours dûment cités. Par ailleurs, certaines questions, déjà anciennes, manquent d'originalité et de matière (par ex. les divinités honorées, p. 157-159). Il est surtout regrettable que l'auteur n'ait pas réussi à mettre plus en lumière ses propres idées, plus novatrices. Les consécration d'armes dans les sanctuaires grecs apparaissent au VIII^e s. av. J.-C. et atteignent leur apogée aux VII^e et VI^e s. av. J.-C. (p. 123-129). Les plus anciens vestiges, connus à ce jour, ont été découverts dans les sanctuaires d'Athéna à Milet et d'Athéna-Itonia à Philia (p. 123). À cette époque, le monde grec connaît de profonds bouleversements : l'émergence de la *polis*, l'apparition d'une nouvelle technique de combat, les prémices d'un important mouvement de colonisation. Les relations que la Grèce entretient avec ses voisins au sein de la région égéenne, stimulent le dynamisme des échanges et la diversité de la culture matérielle. Ainsi, il n'est pas surprenant de reconnaître, parmi les plus anciennes consécration militaires, des armes qui proviennent du Proche-Orient, de Crète ou bien de Grande-Grèce. Le Proche-Orient pourrait, d'ailleurs, bien être à l'origine de cette pratique votive. H. Baitinger mentionne ainsi un bas-relief assyrien, daté de 714 av. J.-C. Découvert à Khorsabad, ce monument, aujourd'hui disparu, représente le sac du temple du dieu Haldi à Musasir, dont la façade est ornée de boucliers et de lances (p. 126, fig. 81). Les armes découvertes dans les sanctuaires grecs ne renvoient pas nécessairement à un contexte votif : elles peuvent être les vestiges égarés de batailles qui ont eu lieu dans l'enceinte même du téménos. En outre, comme offrandes, elles ne font pas toujours écho à un événement militaire : elles peuvent être associées à la pratique du sport, de la chasse, ou bien être un instrument du culte. À cela, il faut ajouter les armes miniatures, qui empruntent souvent l'apparence des éléments de la panoplie défensive de l'hoplite. Elles occupent, par ailleurs, une place à part dans les pratiques religieuses, comme le rappelle justement H. Baitinger (p. 159-160). Selon la *communis opinio* (W. K. Pritchett, *The Greek State at war. III. Religion*, 1979, p. 253), la dédicace d'armes serait une chose ordinaire dans les sanctuaires grecs. Pourtant, il n'en est rien : on observe de véritables différences non seulement selon la nature du sanctuaire (p. 169-170), mais aussi entre les diverses régions du monde grec (p. 155-157). Ainsi, ce sont les sanctuaires de Grèce centrale et du Sud qui ont livré les plus importants corpus (Delphi, Isthmia, Kalapodi, Olympie, Philia), tandis que les sanctuaires situés sur les côtes d'Asie Mineure sont bien moins dotés. En outre, certains types d'armes sont plus fréquents que d'autres selon les régions : ainsi les épées sont plus nombreuses dans les sanctuaires de Phocide que dans les sanctuaires du Péloponnèse (p. 155). Ce phénomène pourrait être expliqué par des techniques de combat ou bien

par des pratiques cultuelles différentes. La Grande-Grèce présente également des spécificités : si de grandes quantités d'armes ont été découvertes dans les sépultures, les armes votives y sont plus rares. La consécration d'armes y est d'ailleurs plus tardive, car elle n'apparaît pas avant le VI^e s. av. J.-C. et se poursuit au-delà du milieu du V^e s. av. J.-C. Les sanctuaires grecs se sont considérablement enrichis grâce à la guerre. Outre les consécration d'armes, le butin de guerre est également utilisé pour ériger divers monuments dans les sanctuaires (p. 138-142). Les Grecs subliment ainsi les formes de la dédicace militaire, qui prend dès lors un véritable caractère mémoriel (p. 147-150). On pourra se demander s'il fallait vraiment citer ces monuments aux côtés des armes votives proprement dites ? Si le nombre de ces monuments s'accroît au fil du temps, les archéologues ont mis en évidence un effondrement des consécration d'armes, et plus généralement des offrandes métalliques, dans les sanctuaires dès le milieu du V^e s. av. J.-C. (p. 164-167). On observe pourtant là aussi de nettes différences. Si les dernières dédicaces d'armes votives à Olympie ont été déposées entre 443 et 433 av. J.-C., elles se poursuivent à Kalapodi jusqu'au milieu du IV^e s. av. J.-C. Par ailleurs, les sources épigraphiques et littéraires confirment que les consécration d'armes se prolongent bien au-delà du V^e s. av. J.-C. et ce jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, mais dans des proportions moindres. Une erreur s'est glissée dans le pourcentage d'armes, d'époque hellénistique, découvertes dans le sanctuaire d'Athèna-Itonia à Philia : à la place de « 0,007 % », il faut plutôt y lire « 0,7 % » (p. 166). Un ultime regret : une étude approfondie de la pratique votive des offrandes d'armes à l'époque hellénistique reste encore à faire. Cet ouvrage, qui bénéficie d'une illustration de belle qualité, a le grand mérite de rassembler de manière commode et scrupuleuse la documentation historique et archéologique concernant les dédicaces d'armes dans les sanctuaires grecs. Au-delà des quelques réserves exprimées, qui ne doivent surtout pas dissimuler les nombreuses qualités de ce livre, cet ouvrage contribue déjà à nourrir les réflexions amorcées ces dernières années dans le domaine de l'archéologie des sanctuaires.

Isabelle WARIN

Marion MULLER-DUFEU, *Créer du vivant. Sculpteurs et artistes dans l'antiquité grecque*. Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 381 p. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 28 €. ISBN 978-2-7574-0208-5.

Fruit d'un mémoire d'habilitation à diriger des recherches, ce livre, d'un aspect *a priori* modeste, se veut assez ambitieux puisqu'il propose une manière d'histoire de la sculpture grecque abordée, textuellement, du point de vue du statut du sculpteur. Il s'agit en fait du commentaire du recueil de J. Overbeck, réédité et traduit par l'auteur en 2002 (*La sculpture grecque. Sources littéraires et épigraphiques*, Paris) ; il est complété ici de 164 textes non pris en compte par le savant allemand. Les autres arts figuratifs apparaissent aussi en filigrane de sorte que le livre aborde également le statut des autres artisans (quelquefois amalgamés), même si la part belle est donnée aux sculpteurs. L'idée conductrice du livre manifeste dès l'avant-propos (p. 9-10) est développée dans l'introduction (p. 11-19) : les Grecs distinguaient les sculpteurs, capables de « créer du vivant », des artisans et leur accordaient une place particulière dès l'époque archaïque. L'ouvrage s'organise en quatre chapitres : *La réception de la*

sociales. D. Agut-Labordère, par le biais de la cartographie, illustre le sujet par les rapports militaires et diplomatiques que les pharaons saïtes d'une part et les indépendants d'autre part entretenaient avec le monde grec, concluant que si, sous les premiers, l'Égypte sut développer une véritable structure avec des cités d'Asie Mineure, sous les seconds, l'alliance qu'elle fit avec Athènes et Sparte ne suffit pas à lui faire regagner un rôle géopolitique important face à la puissance perse. Terminant ce parcours, S. Maillot fait appel aux documents épigraphiques, en particulier ceux d'Athènes et de Rhodes, afin d'étudier les associations dites « mixtes » florissantes à l'époque hellénistique, groupes composés majoritairement d'étrangers à la fois intégrés dans le réseau local de la cité et liés aux réseaux internationaux. Soulignant les idées essentielles développées, J. Zurbach conclut que la construction identitaire, opposée au primordialisme ethnique, n'est pas la seule explication de tous les éléments et phénomènes et que le réseau, loin d'être un mode de vie caractéristique, est un outil qui fonctionne au mieux lorsqu'on le qualifie par rapport à d'autres. Il invite par conséquent à se détacher de l'idéologie du moment afin de rendre bénéfique l'apport de ces concepts à l'interprétation des mobilités grecques. Un index des lieux mentionnés se trouve en annexe.

Nathalie DENIS

Jason CROWLEY, *The Psychology of the Athenian Hoplite. The Culture of Combat in Classical Athens*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 15,5 x 24 cm, VIII-240 p., 10 fig. Prix : 55 £. ISBN 978-1-107-02061-0.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue par Jason Crowley à la Cambridge University. Le texte est court (p. 1-128), les notes nombreuses (p. 129-215) et la bibliographie considérable (p. 216-240). Pourtant, l'article de J. Salmon « Political Hoplites », *JHS*, 92, 1977, p. 84-101, n'est pas mentionné, peut-être un oubli. Plus gênant encore, l'auteur, qui s'appuie exclusivement sur des ouvrages de langue anglaise, ignore totalement un pan de la recherche menée en France. Il est vrai que pendant longtemps l'anthropologie historique du combat est restée éloignée des préoccupations françaises. Néanmoins, depuis déjà de nombreuses années, les historiens français ont franchi des étapes décisives. Citons par exemple les travaux de S. Audoin-Rouzeau sur les combattants de la Première Guerre mondiale. Ou bien l'article de M. Detienne « La phalange : problèmes et controverses », dans J.-P. Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 119-142, qui abordait déjà une problématique semblable. Ces études auraient pu offrir une opportunité analytique intéressante à l'auteur. Approfondir l'histoire de la guerre en Grèce antique est une gageure que l'auteur se propose ici d'affronter en s'ouvrant largement aux autres sciences humaines et sociales (sociologie, psychologie). Son objectif est de chercher à comprendre les raisons de l'engagement des hoplites athéniens dans le combat rapproché. Le propos de J. Crowley est non seulement centré sur les hommes et les groupes qu'ils forment, mais aussi sur les liens sociaux et psychologiques qui les unissent et normalisent leur existence. Ce sont ces relations complexes que l'auteur cherche à cerner dans cet ouvrage divisé en six parties, qui sont parfois très inégales : l'architecture de l'agression (p. 5-21), le recrutement, la mobilisation et le déploiement (p. 22-39), le groupe restreint (ou primaire) (p. 40-69),

l'unité militaire (p. 70-79), le système sociopolitique (p. 80-104) et la relation d'engagement (p. 105-126). J. Crowley s'interroge tout d'abord sur les interactions entre le soldat et le groupe militaire. Il s'appuie pour cela sur des solides travaux d'historiens et de sociologues, dont l'objectif vise à saisir les mécanismes psychologiques de l'engagement des soldats au combat rapproché (p. 5-21). Ces modèles théoriques, élaborés à partir de témoignages de soldats engagés dans les conflits modernes, s'appliqueraient aussi bien « *to the Greek hoplite, the medieval archer, the modern infantryman* » (p. 21). À partir de ce constat, l'auteur souligne d'une part la multiplicité des facteurs à prendre en compte à l'échelle de l'individu, mais aussi du groupe. D'autre part, il insiste sur l'importance des structures sociales et politiques qui organisent à la fois la *polis* et règlent les liens entre les individus. Cette approche est d'autant plus importante que l'apparition de la phalange est indissociable des transformations politiques et sociales de la cité athénienne. L'auteur jette ensuite les bases de sa réflexion en décrivant tout d'abord les rouages des processus de recrutement et de mobilisation mis en œuvre par la cité (p. 22-35). Il n'y a rien dans ce chapitre qui ne fût déjà connu, encore aurait-il fallu que J. Crowley parvienne à prendre en compte l'ensemble des changements survenus dans la cité athénienne entre la bataille de Marathon en 490 et celle de Mantinée en 362 av. J.-C. L'auteur fait ressortir ici un élément qui conditionne toute sa réflexion à venir : la hiérarchie militaire athénienne est structurée par l'organisation sociale de la *polis*. Ce phénomène, spécifique à la cité grecque, ne connaît pas d'équivalent à l'époque moderne. Dans ce deuxième chapitre, J. Crowley évoque aussi l'organisation interne de la phalange qu'il décrit comme « *straightforward, elegant and flexible* » (p. 39). On s'étonne ici que l'auteur mentionne à peine le rôle joué par la panoplie de l'hoplite dans la formation de la phalange. La dimension technique est pourtant un élément déterminant dans l'étude du combat rapproché. Le lien entre les combattants au sein de la phalange est tout autant un lien social entre les membres du *dème* qu'un lien physique établi grâce au bouclier. Plus gênant encore sont les erreurs d'appréciation de l'auteur, qui écrit « *the only truly essential items were the relatively inexpensive shield and spear* » (p. 31). Puis, J. Crowley réfléchit à la pertinence de la notion sociologique de groupe primaire, ou groupe restreint, qui a été défini comme un groupe de petite dimension, dont les membres partagent une relation de proximité (p. 40-69). L'auteur envisage tour à tour ce qui pourrait être considéré comme tel à Athènes : la phalange, la *lochos*, la *taxis* ou le *dème* (p. 43). Le *dème*, qui est l'unité de base de la cité athénienne, constitue *in fine* le plus petit élément commun aux hoplites. De par ses importantes prérogatives politiques, sociales et religieuses, il unit les individus à la fois dans leur dimension de guerriers et de citoyens. Ce groupe joue un rôle moteur qui implique le guerrier dans la bataille, mais aussi qui lui permet de gérer la peur et l'appréhension du combat (p. 54). L'auteur cherche aussi à cerner le rôle de l'unité militaire, la *taxis* (p. 70-79). D'emblée, il indique que cette unité qui regroupe les membres de la même tribu n'a rien de comparable à un régiment moderne. Contrairement aux armées composées de soldats professionnels, la *taxis* se dissout en effet immédiatement après la fin de la bataille. L'auteur en conclut qu'elle ne constitue pas une véritable unité militaire, capable de susciter l'envie au combat et de freiner les peurs. J. Crowley omet cependant de préciser qu'entre 490 et 362 av. J.-C., les Athéniens sont en état de guerre quasi permanent. Cette situation confère dès lors peut-être une nouvelle légitimité

mité à la *taxis*. Dans le cinquième chapitre, l'auteur revient sur le système socio-politique de la cité athénienne, qui conforterait l'hoplite dans ses valeurs morales, perçues alors comme autant de facteurs pouvant expliquer l'engagement du guerrier dans la bataille (p. 80-104). La structure de la société athénienne serait ainsi d'autant plus importante que l'hoplite ne reçoit aucun entraînement militaire véritable : l'hoplite n'aurait en fait que son appartenance à une société aux rouages complexes comme seul bouclier (p. 81). Cette position est évidemment discutable : plusieurs objections s'élèvent déjà à la lecture des sources antiques. L'auteur insiste par ailleurs sur l'amateurisme des Athéniens par opposition au professionnalisme des troupes spartiates (par exemple, p. 3-4, p. 39, p. 70). L'auteur fait preuve d'une naïveté déroutante. Ce *topos* littéraire a servi les deux camps, d'un côté, les Spartiates, de l'autre les Athéniens. Marcher en cadence, bouclier contre bouclier, manier la lance, exige un entraînement rigoureux. Par ailleurs, le déploiement de la phalange en temps de guerre est déterminé par une stratégie à laquelle ne peuvent échapper ni les troupes spartiates, ni les troupes athéniennes. En outre, il faut bien avouer que ce que nous savons des fameux guerriers spartiates et thébains et de leurs stratèges renvoie essentiellement aux troupes d'élite. Il faut ajouter à cela que, dès les guerres médiques, Sparte est touchée par l'oliganthropie qui ne fait que s'accroître au cours de la deuxième moitié du V^e et tout au long du IV^e s. av. J.-C. Ce phénomène oblige alors la cité à intégrer dans ses rangs des combattants aux origines variées, dont on ignore la formation militaire. Pour finir, même si nous ne savons que peu de choses sur l'éphébie avant le milieu du IV^e s., il aurait été nécessaire d'approfondir la question de l'entraînement militaire des Athéniens. Dans le dernier chapitre, J. Crowley examine la notion de « compliance relationship », que nous traduirons par « relation d'engagement » (p. 105-126). L'engagement d'un soldat au combat est déterminé par un processus complexe qui associe la volonté individuelle aux mécanismes sociopsychologiques créés à la fois par le groupe primaire, l'unité militaire et le système sociopolitique. Selon les modèles théoriques, sur lesquels s'appuie l'auteur, on retiendra que le groupe inciterait le guerrier à s'engager par le biais d'un système coercitif, d'une rémunération incitative ou bien par le partage de valeurs morales communes (p. 109). Au terme de sa réflexion, l'auteur parvient à la conclusion que l'engagement de l'hoplite athénien répondrait en fait à un consentement autour de valeurs qu'il jugerait moralement supérieures, « *The Athenian hoplite cherished his civic identity, believed in the efficacy of his socio-political system and accepted its ideology* » (p. 126). Cette perspective, qui suscitera sans aucun doute des discussions, a l'avantage de rendre à l'individu l'initiative de son engagement. La superposition du modèle politique au modèle guerrier aurait ainsi permis à l'hoplite d'être capable d'endurer les horreurs de la bataille rapprochée. J. Crowley offre ici une approche intéressante dans la compréhension de la guerre durant l'Antiquité grecque. Cet ouvrage n'est pas dépourvu de mérites mais le contenu reste assez peu concluant. Les mots ne sont d'ailleurs pas suffisamment rigoureux pour convaincre. Plusieurs défauts majeurs ponctuent ce travail de recherche. Tout d'abord, l'auteur ne parvient pas à tisser un lien organique entre les concepts qu'il utilise et l'histoire de la cité athénienne. Ainsi, le contenu est parfois d'un schématisme trivial qui gomme toute réalité historique. Plus gênant encore sont les allers-retours d'un chapitre à l'autre. Ces reprises sèment la confusion auprès du lecteur. Cet ouvrage de conviction élude

en outre un certain nombre de problématiques au profit de quelques idées très générales. Il reste que cette monographie ouvre les pages d'une nouvelle histoire de la guerre en Grèce.

Isabelle WARIN

Vincent AZOULAY et Paulin ISMARD (Éd.), *Clisthène et Lycurgue d'Athènes. Autour du politique dans la cité classique*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 406 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 109). Prix : 30 €. ISBN 978-2-85944-682-6.

Dans la suite de leur article sur les lieux du politique à Athènes (*Les lieux du politique dans l'Athènes classique. Entre structure institutionnelle, idéologie civique et pratiques sociales*, dans P. Schmitt Pantel, Fr. de Polignac, ed., *Athènes et le politique. Dans le sillage de Claude Mossé*, 2007, p. 271-309), V. Azoulay et P. Ismard ont voulu mettre à l'épreuve l'utilité de ce concept en le confrontant à deux figures tutélaires des élaborations successives du *koinon* athénien que sont Clisthène et Lycurgue. Ils ont su rassembler autour de ce projet une large équipe internationale constituée des meilleurs spécialistes de l'Athènes des V^e et IV^e s. Il en résulte un recueil d'une vingtaine de contributions qui sont toutes d'un haut niveau scientifique et qui pourront chacune intéresser tant le spécialiste que l'étudiant avancé. Si cet ouvrage est roboratif sur le fond, sa forme est également agréable et bien pensée : aucune coquille ou presque dans un volume bien imprimé et bien édité, un index des sources et un autre des noms propres et des notions. On pourra bien entendu discuter le parti-pris de certains contributeurs de translittérer tous les termes grecs. Mis bout à bout, ces différentes contributions démontrent que, loin des spécialités étroites et des partis-pris dogmatiques, seule une approche large des phénomènes relevant de la vie collective permet, en tirant parti de toutes les sources disponibles (textuelles certes, mais aussi archéologiques), de déboucher sur une histoire de la vie en *polis* qui rende pleinement justice à la complexité des facteurs qui structurent le *koinon* athénien. Les travaux ici rassemblés rendent manifeste la pertinence de l'étude *du* politique. Si donc la variété des sujets abordés démontre l'utilité de cette approche et que chaque communication apporte sa touche bien particulière au tableau d'ensemble, l'ouvrage n'échappe malheureusement pas à ce qui est souvent la règle des colloques : l'impression de florilège. Alors que certaines communications s'efforcent de comparer les deux figures de Clisthène et Lycurgue mises en regard, en soulignant à juste titre la difficulté de l'exercice vu la disparité des sources disponibles, d'autres s'attachent à l'étude d'un seul personnage, généralement à tel ou tel aspect de son action ou pour se demander ce qui est de son fait ou de celui de ses contemporains et/ou prédécesseurs. D'autres contributions encore se servent du personnage historique invoqué comme prétexte pour parler de la société de son temps, sans lien direct avec son action. Plus que le travail des éditeurs qui se sont au contraire efforcés de cadrer précisément le sujet, plus que les contributeurs qui ont chacun produit un texte cohérent et intéressant, c'est sans doute le genre même du colloque qui atteint ici ses limites et qu'il faut incriminer. On se prend à rêver à ce qu'aurait pu devenir un ouvrage collectif des mêmes auteurs : sans doute un classique de l'historiographie. On se demande aussi si le risque de la définition très large du politique par C. Schmitt n'est pas de déboucher

tion de catégories céramiques auparavant classées comme Camarès d'imitation locale) ou avec Milet (par l'étude paléographique et les échanges avec l'équipe de Milet dirigée par W.D. Niemeier) joue ici un rôle essentiel. Iasos, selon Momigliano, ne fait pas directement partie du réseau minoen en Égée orientale mais se raccroche à travers des connections à des centres plus intégrés comme le Serraglio de Cos ou Milet. Mais au-delà de cette vision nouvelle, plus décentralisée, de la connectivité égéenne du BR I, l'apport essentiel de cet ouvrage réside aussi dans la publication du matériel local, si mal connu jusqu'ici, et qui montre des analogies avec le matériel de Milet ou d'autres sites des environs. Ce matériel est très prometteur puisque plusieurs catégories peuvent y être distinguées : il y a de ce côté-ci également tout un jeu d'échanges et de réseaux qui commence à peine à apparaître. N. Momigliano souligne à plusieurs reprises les manques de nos connaissances sur l'Anatolie sud-occidentale au II^e millénaire. La publication d'Iasos est un premier pas dans une exploration systématique de la région, et en même temps un modèle de précision et d'intelligence historique.

Julien ZURBACH

Bernhard Friedrich STEINMANN, *Die Waffengräber der ägäischen Bronzezeit. Waffenbeigaben, soziale Selbstdarstellung und Adelsethos in der minoisch-mykenischen Kultur*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 626 p., 63 pl. (PHILIPPIKA, 52). Prix : 162 €. ISBN 978-3-447-06707-2.

Bernhard Steinmann nous livre ici une imposante monographie, issue de sa thèse de doctorat, soutenue en avril 2010 à l'université Friedrich-Alexander d'Erlangen-Nuremberg. Ce travail de recherche est consacré aux sépultures pourvues d'armes du début de l'Helladique moyen à la fin de l'Helladique récent. Ces sépultures, plus généralement connues sous l'appellation de « tombes de guerriers » (M. R. Popham, « Mycenaean-Minoan Relations between 1450 and 1400 BC », *BICS*, 23, 1976, p. 119-121), ont suscité de nombreux commentaires. Ainsi ces dépôts funéraires ont été tantôt interprétés comme des innovations mycéniennes, tantôt comme le prolongement d'une tradition qui débiterait à l'Âge du Bronze ancien. Loin d'être un phénomène isolé, elles seraient un moyen d'exprimer l'idéologie d'une élite, qui célébrerait ses capacités militaires et exalterait ainsi son style de vie. Les chercheurs ont voulu voir dans cette pratique une logique identitaire associée à un mode de vie aristocratique. À partir d'un impressionnant travail de documentation, l'auteur se propose de revenir ici sur l'interprétation de ces sépultures en envisageant de les mettre en rapport avec les pratiques funéraires d'un côté et les systèmes sociopolitiques des civilisations mycénienne et minoenne de l'autre. L'ampleur de la tâche que s'est fixé l'auteur est considérable : le résultat final est présenté dans cet ouvrage divisé en quinze chapitres, parfois très inégaux, qui s'efforcent de répondre à la problématique initiale. Après une brève synthèse portant sur l'histoire de la recherche (p. 18-24), l'auteur étudie tour à tour les armes offensives (p. 25-61), puis les armes défensives (p. 62-80), s'intéressant tant à leur évolution typologique qu'à leur maniement. Les épées en constituent le corpus le plus important (p. 25-40). L'auteur tente en vain d'associer leur maniement à une logique identitaire mais sa conclusion n'est guère convaincante : un changement d'arme implique une modification des modes de

combat sans pour autant révéler ou introduire des changements sociaux. B. F. Steinmann ne tient d'ailleurs pas compte de la dimension culturelle qui intervient largement dans cette réflexion. Du chapitre IV au chapitre IX, l'auteur procède à l'examen de la documentation archéologique qu'il range par ordre chronologique et par région d'influence. Si la tradition de déposer des armes en contexte funéraire apparaît dès la fin de l'Âge du Bronze ancien, elle débute véritablement au cours de l'Helladique moyen pour se poursuivre jusqu'à la fin des palais mycéniens (p. 82). À l'origine, ce ne sont que de simples dagues ou bien des pointes de flèches qui ont été déposées à côté des défunts. Il faut attendre la fin de l'Helladique moyen II (vers 1700 av. J.-C.) pour que les assemblages funéraires s'enrichissent. Ce phénomène est interprété comme la volonté d'afficher un statut social associé à des aptitudes militaires : l'arme devient dès lors un attribut de l'élite masculine (p. 86-90). Cette pratique se poursuit jusqu'à l'Helladique récent comme le montrent les sépultures de Grèce continentale (Mycènes, Messène, Vaphio, etc.) (p. 90-116). Une comparaison avec le mobilier des sépultures découvertes en Crète montre cependant une tout autre image (p. 122-129). Les cimetières sont assez rares à l'époque palatiale. Le modèle le plus fréquent est celui de la sépulture collective, où les armes sont rarement déposées auprès des défunts. Ce sont surtout des dagues relativement courtes, dont la fonction n'est pas à proprement parler militaire. Elles renvoient plutôt au costume masculin. À l'époque néopalatiale, on observe cependant un véritable changement dans le mobilier funéraire : si la dague reste l'arme de prédilection, le corpus se diversifie (pointes de lances, de javelots et de flèches, casques en dents de sanglier). Cependant les épées demeurent étrangement absentes des contextes funéraires, alors qu'elles sont à profusion dans les sanctuaires ou bien dans l'iconographie comme attribut des dieux. Ces singularités entre Minoens et Mycéniens s'expliquent peut-être par des contextes sociaux et politiques différents (p. 130-135). Tandis que la Crète est régie par une économie palatiale, qui gère les approvisionnements et leur distribution, le continent grec est divisé en petits royaumes dirigés par un souverain, qui utilise son pouvoir militaire pour se protéger ou acquérir de nouvelles terres. Cette compétition entre souverains pourrait justifier la place occupée par les armes dans les sépultures mycéniennes. Elles procureraient à la fois légitimité et prestige auprès de l'élite masculine. Après la destruction des palais minoens, les choses évoluent (p. 136-209). Si la tradition se poursuit sur le continent, elle apparaît brusquement et massivement en Crète. L'étude du mobilier archéologique apporte alors un éclairage édifiant : outre l'armement, ce sont les assemblages funéraires qui présentent de franches similitudes (p. 204-209). L'auteur attribue ce brusque changement à l'arrivée en Crète d'une nouvelle population qui apporte avec elle des traditions différentes. À partir des ^{xv}^e et ^{xiv}^e siècles, c'est-à-dire à l'époque de l'apogée des palais mycéniens, on observe une diminution constante du nombre des « tombes de guerriers » (p. 210-221). La tradition se poursuit tout de même après la chute des palais mycéniens mais à une échelle plus réduite (p. 222-262). Cette diminution serait expliquée par la création d'une armée centralisée autour du palais. L'étude des dépôts d'armes en contexte funéraire n'est pas suffisante pour comprendre les mécanismes de la représentation sociale à l'Âge du Bronze (p. 263-307). Il importe d'y inclure tout le mobilier funéraire (vaisselle, bijoux, instruments de la toilette, outils), mais aussi de s'intéresser à l'architecture des tombes (p. 308-311). Si, durant l'Helladique moyen, la vaisselle

reste assez sommaire et peu diversifiée, elle prend peu à peu un caractère plus ostentatoire, peut-être dans le cadre de l'organisation de grands banquets. Ces marques d'hospitalité entrent dans une volonté de démonstration et de reconnaissance sociales de la part d'un groupe restreint qui cherche à se reconnaître comme tel. Il faut noter ici que la relation entre le mobilier des tombes et l'âge des défunts fait l'objet d'une étude statistique risquée étant donné le faible nombre de tombes pour lequel l'âge du défunt est connu, c'est-à-dire entre 20 et 40 ans, soit la tranche d'âge à laquelle les hommes se battent d'ordinaire (p. 318). Il en résulte que les assemblages funéraires des sépultures à l'Âge du Bronze constituent une forme de reconnaissance sociale où la guerre et la chasse sont solidaires de l'identité aristocratique d'un groupe restreint (p. 319-329). En guise de conclusion, l'auteur résume, dans le chapitre XIII, les principaux acquis de chaque partie tout en soulignant leurs apports dans le débat actuel (p. 330-343). Ce chapitre a d'ailleurs été traduit en anglais (chapitre XIV), ce qui constitue une aide considérable pour les lecteurs qui ne lisent pas l'allemand (p. 344-355). L'étude se clôt sur une série d'annexes, qui regroupent le catalogue des « tombes de guerriers » (p. 356-448), les assemblages funéraires (p. 513-522), les épées (p. 523-537) et les pointes de lances (p. 538-550) de l'Âge du Bronze moyen et récent en Grèce. La bibliographie, qui s'appuie sur une riche littérature allemande, anglaise, française et grecque, est considérable (p. 449-511). On n'insistera pas dès lors sur quelques oublis, par exemple l'ouvrage de Ch. Langohr, *Périphérieia. Étude régionale de la Crète au Minoen Récent II-III B (1450-1200 av. J.-C.)*, Louvain, 2009. En conclusion, il convient tout d'abord de souligner la rapidité avec laquelle cet ouvrage a été publié. Cela explique peut-être ses quelques défauts formels. On regrette ainsi l'absence de cartes et surtout d'un index des sites mentionnés. Les catalogues, qui montrent l'immense travail bibliographique effectué par l'auteur, ne sont par ailleurs pas très fonctionnels. L'inventaire des « tombes de guerriers » est organisé à trois niveaux : par région, par chronologie et par site. Cela génère un certain nombre de difficultés parmi lesquelles la recherche d'un site en particulier. Ainsi peut-être aurait-il fallu songer à insérer un index avec pagination. Plus gênant encore est le catalogue de l'armement, qui est mal conçu et lacunaire. Des informations utiles y sont étonnamment absentes : par exemple, les dimensions des objets. Dans le même ordre d'idées, les planches typologiques n'ont pas d'échelle. Il est également fort dommage que le matériel archéologique ne soit pas plus clairement associé aux sites : cela aurait permis d'opérer des comparaisons. En dépit de ces défauts formels, qui ne doivent pas dissimuler les richesses de cette monographie, cet ouvrage constitue la synthèse importante d'une documentation complexe, dont on pensait les résultats définitivement acquis, et qui donne lieu ici à des interprétations argumentées. Il en résulte un tableau plus précis de la question des « tombes de guerriers » à l'Âge du Bronze.

Isabelle WARIN

Holger BAITINGER, *Waffen Weihungen in griechischen Heiligtümern*. Mayence, Verlag des RGZM, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, VIII-176 p., 90 fig. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 94). Prix : 35 €. ISBN 978-3-88467-174-0.

données, sur CD et en version papier, devrait sortir en 2013. Étant donné le nombre de sujets qu'il reste à traiter, je ne serais pas étonné que l'édition prenne un certain retard. Car, dans une entreprise de cette envergure, il est inévitable que l'un ou l'autre collaborateur doive être rappelé à l'ordre. Regrettons enfin que le promoteur et principal animateur du *HAS*, H. Heinen, décédé en juin 2013, ne verra pas la version finale de son œuvre.

Jean A. STRAUS

Stéphane BENOIST (Ed.), *Rome, a City and its Empire in Perspective. The Impact of the Roman World through Fergus Millar's Research*. Leyde-Boston, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-211 p. (IMPACT OF EMPIRE, 16). Prix : 94 €. ISBN 978-90-04-23092-7.

In June 2010, just before Sir Fergus Millar's 75th birthday, Stéphane Benoist organised a seminar at the University of Lille 3-Charles-de-Gaulle to discuss the scholarly impact of his work. The three sessions were devoted to different areas of Millar's wide-ranging expertise, as represented by three seminal works, *The Crowd in Rome in the Late Republic* (1994), *The Emperor in the Roman World* (1977) and *A Greek Roman Empire* (2006). Each session resulted in two chapters of the present book: first, Frédéric Hurllet, *Démocratie à Rome ? Quelle démocratie ? En relisant Millar (et Hölkeskamp)*, and Francisco Pina Polo, *Contio, auctoritas and Freedom of Speech in Ancient Rome*; second, Peter Eich, *Centre and Periphery: Administrative Communication in Roman Imperial Times*, and Clifford Ando, *The Roman City in the Roman Period*; and third, Philippe Blaudeau, *Sources conciliaires et histoire de l'empire romain : une lecture de Fergus Millar*, and Jean-Baptiste Yon, *Pluralité des langues, pluralité des cultures dans le Proche-Orient romano-byzantine*. In addition, John Ma offers a chapter more obliquely relevant to Millar's work, *Relire les Institutions des Séleucides de Bikerman*; the editor contributes a warmly appreciative introduction, *Fergus Millar, un historien dans la cité*; and Sir Fergus himself presents an introductory discussion of the hugely ambitious historical enterprise on which he is now engaged, *The Roman Near East from Constantine to Mahomet: Report on a Research Project*. The result is a very interesting and rewarding collection, a worthy birthday present for the honorand. – What is it that makes Millar such a great historian? “Sa méthode consiste principalement en l’interrogation sans cesse renouvelée des sources à la disposition de l’historien du monde méditerranéen antique, qu’il s’agisse des sources littéraires, épigraphiques, papyrologiques, juridiques ou archéologiques” (Benoist, p. 3). “The very essence of Millar's ideas, his method and understanding of history, at least as I read them, is that his positions and arguments are extremely well documented” (Eich, p. 85-86). “On retrouve dans les recherches de Fergus Millar le souci permanent d’essayer de découvrir dans les sources ce qui représente la voix réelle ... des habitants de l’Empire durant l’Antiquité” (Yon, p. 156). The present reviewer, five years younger than Millar, is old enough still to be surprised when the empirical method is regarded as something unusual. What makes Millar special is not *what* he does, but how patiently, thoroughly and intelligently he does it. The question of methodology applies particularly to the controversy about Millar's view of the Roman republic. His idea of a politically active *populus Romanus*

is scrupulously documented from contemporary sources (Polybius and Cicero). His critics, on the other hand, appeal to axiomatic concepts for which no evidence is offered – for instance “la vocation traditionnelle du peuple à obéir” (Hurlet, p. 39), comitial votes as “un rituel contrôlé par l’élite politique” (Hurlet, p. 36), the *populus* as “non pas l’organe souverain, mais l’arbitre des rivalités entre les puissants” (Hurlet, p. 42). Anyone uncertain how to choose between the two positions need only read the editor’s introduction, with its description of “la méthode Millar” as “la collecte, l’analyse et la mise en relation d’une évidence qui n’est jamais éclairée *a priori* par une grille de lecture conceptuelle” (Benoist, p. 11-12). This excellent book is a celebration not only of a scholar but of scholarship itself. Timothy P. WISEMAN

Stéphane BOURDIN, *Les peuples de l’Italie préromaine. Identités, territoires et relations inter-ethniques en Italie centrale et septentrionale (VIII^e-I^{er} s. av. J.-C.)*. Rome, École française, 2012. 1 vol. 16 x 25 cm, X-1201 p., 15 cartes, tableaux. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D’ATHÈNES ET DE ROME, 350). Prix : 150 €. ISBN 978-2-7283-0907-8.

Pour qui s’intéresse à l’évolution culturelle et politique des provinces romaines, à ce phénomène que certains n’osent plus appeler « romanisation », l’Italie de l’époque républicaine apparaît comme un laboratoire idéal d’expérimentation sur le terrain. Mosaïque de peuples entrés progressivement dans l’orbite de Rome, fusionnés en un seul territoire selon un schéma unique de citoyenneté et d’administration au terme de plusieurs siècles de luttes et d’alliances, l’Italie nous procure des « modèles » dans lesquels nous puisons facilement. Stéphane Bourdin vient nous rappeler à la circonspection en nous offrant cette étude novatrice et prudente des peuples de l’Italie pré-romaine dans leurs transformations entre le VIII^e siècle et la guerre sociale. Le propos s’inscrit dans la recherche récente des identités culturelles et religieuses, ces notions que nous utilisons sans doute, j’en conviens, sans assez de réflexion méthodologique, et que nous appliquons à des unités ethniques partout dans l’empire. L’étude extrêmement détaillée et précise se divise en plusieurs parties qui s’attachent tout d’abord aux définitions elles-mêmes et aux sources. En effet, première question : quels peuples ? Comment identifier et localiser les « peuples » italiques en contact avec Rome ? Sources littéraires, sources épigraphiques et sources archéologiques sont convoquées pour déterminer des unités, et immédiatement les problèmes surgissent : ni les récits grecs et latins, ni la diversité linguistique, ni les coutumes religieuses, ni les faciès culturels dégagés par les fouilles n’apportent de réponse simple et univoque. Les unités politiques qui renvoient à une structure souveraine et les peuples sont deux réalités, certes complémentaires et articulées, mais qui ne coïncident pas. La culture épigraphique se développe à l’échelon poliade où l’échelon ethnique est très peu représenté. La constitution de groupes archéologiques d’objets et de structures d’habitat n’existe pas en elle-même, c’est le produit d’une opération de classement contemporaine qui dérive d’interprétations préalables. D’où il appert qu’aucune unanimité n’existe ni chez les Anciens ni chez les Modernes pour établir une liste de peuples, leur extension, leur nature, leur localisation. Au total « les peuples sont des regroupements d’unités politiques qui se reconnaissent, ou auxquelles on reconnaît,

sont plus qu'une unité graphématique. Ils sont une expression directe de la lecture en action et le reflet matériel des préceptes grammaticaux. À ce titre, ils ont leur place dans l'histoire de la lecture dans l'Antiquité et font partie de la « Grammaire de la lisibilité » pour reprendre l'expression de Malcolm Parkes. Bruno ROCHETTE

Monique DIXSAUT, *Platon et la question de l'âme. Études platoniciennes*, II. Paris, Vrin, 2013. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, 287 p. (BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. NOUVELLE SÉRIE). Prix : 28 €. ISBN 978-2-7116-2470-6.

Œuvre d'une platonicienne qu'on ne présente plus, ce recueil d'articles, pour la plupart déjà parus mais remaniés pour l'occasion, fait suite à un premier volume consacré à la question de la pensée chez Platon. Pourtant, loin de disparaître du présent ouvrage, l'âme pensante et autonome à l'égard du corps joue, dans la première partie du livre, titrée *Actions et passions de l'âme*, le rôle d'un contrepoint à l'aune duquel est envisagé le fonctionnement des différentes facultés de l'âme. Tout d'abord la perception, chez Platon, n'est pas la pensée, mais c'est pour l'âme une « expérience d'union » avec le corps (p. 36), un ébranlement psycho-physiologique. C'est au nom de cette conception de la perception que Monique Dixsaut, dans le premier article de l'ouvrage, *Nature et rôle de l'âme dans la sensation*, questionne l'interprétation, souvent proposée, d'après laquelle *Théétète* 184 c5-d5 exprimerait une théorie intellectualiste de la perception. Dans *Platon et ses deux mémoires*, l'auteur opère une remontée dans la genèse des facultés, et c'est la mémoire, cette « première forme d'une relative indépendance de l'âme » (p. 49), qui devient l'objet de son analyse. Ayant dégagé du *Philèbe* et du *Théétète* la conservation et le rappel de sensations et de connaissances comme fonctions de la mémoire, elle parvient à les articuler avec une interprétation originale et démythifiée de l'anamnèse philosophique, de ses conditions et de sa temporalité spécifique. De la mémoire, on passe alors, dans « *Une certaine espèce de vie* » : *de la genèse des désirs à la gamme des plaisirs*, à l'analyse des désirs et plaisirs du *Philèbe*. L'auteur cherche à y déceler les quelques points où le désir philosophique et le plaisir propre à l'intelligence surgissent : par exemple, lorsque Socrate semble faire un bon mot et regrette la perte possible d'une aporie (34d), il nous est rappelé que l'aporie suscite le désir de savoir, la forme la plus haute de désir, irréductible au cycle, obsessionnel et caractéristique de la vie humaine, de douleur et de plaisir, de vide et de réplétion. *La philia et ses lois* ne quitte pas le territoire du désir puisque, d'après l'auteur, c'est en identifiant le désir comme la cause de l'amitié que l'Athénien des *Lois* parvient à diviser en espèces le genre de la *philia*. Mais s'il apporte une solution aux apories ouvertes dans le *Lysis*, l'Athénien, « dans son horizon purement normatif » (p. 97), ne peut résoudre celle de la *philia* propre au philosophe. Les deux derniers articles de la première partie, *Figures de la folie* et *Divination et prophétie*, abordent des expériences qui semblent de prime abord plus inhabituelles pour l'âme : la folie et la divination. Toutefois, la façon dont la structure démente du désir et l'agressivité du *thumos* dessinent une « psycho-pathologie de la vie quotidienne » (p. 114) et la possibilité, indiquée par une lecture attentive de *Timée* 71a-72d, pour toutes les âmes désirantes de pâtir de rêves divinatoires viennent relativiser ce caractère inhabituel. Le philosophe n'est d'ailleurs pas en reste de ces expé-

riences : on ne peut certes pas soutenir que l'herméneutique du devin offre un paradigme viable pour comprendre la dialectique du philosophe, mais il n'en reste pas moins que ce dernier aussi est pris de délire, d'un délire érotique le rendant capable d'élever à leur vérité les différentes espèces de folie que sont l'initiation, la divination, et la poésie. La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée *Choisir*, fait apparaître la spécificité et la radicalité du choix de vivre en philosophe en contrastant ce choix avec ceux que, pour leurs âmes, les hommes font habituellement et sans réellement se comprendre. D'abord, dans *Le temps qui s'avance et l'instant du changement*, l'auteur voit dans les hypothèses du *Parménide* autant de « mondes possibles » (p. 154), dont le point commun est d'inclure tout être dans le temps et d'exclure la connaissance dialectique. À ces mondes ainsi conçus, Platon opposerait, aux pages 155e-156 du *Parménide*, ce qui est propre au philosophe : le changement et sa condition, ce saut hors du temps qu'est l'instantané. L'article *La vie bonne* montre ensuite comment le *Philèbe* opère une transformation graduelle de l'affirmation de la valeur de la vie et du plaisir que prend un vivant à vivre en la *thèse*, articulée et donc réfutable par Socrate, de l'identité du plaisir et du bien. Ce n'est qu'à la condition de cette transformation que la pensée peut triompher du plaisir car ce dernier est une dimension de la vie que la pensée est « impuissante à récupérer » (p. 178). Demeure dès lors ouverte la question de ce qui reste à la fin du *Philèbe* : l'éclat du plaisir ou la vie divine qui pointe en quelques passages du dialogue ? *Justice et bonheur* examine les trois preuves, moins logiques que « judiciaires » (p. 187), que Platon offre au livre IX de la *République* pour démontrer que l'homme le plus juste, c'est-à-dire celui qui a du Juste la connaissance la plus exacte, est aussi le plus heureux. Prises ensemble, deux de ces preuves présentent un problème pour l'interprète : si l'on veut montrer que la vie du philosophe est plus agréable que celle des amis de la victoire ou du gain, on doit supposer que les plaisirs ressentis par ces différents genres d'homme sont homogènes (*République* 580-583) ; mais alors, comment affirmer une différence entre les plaisirs illusoire des parties ardentes et épithumétiques et les plaisirs réels de la connaissance (583-588) ? Il faut supposer, avec *Philèbe* 51-52, que bien qu'identiques en leurs conditions (tous ces plaisirs et manières de désirer supposent un vide à combler), dans le cas du désir de connaissance seul, la conscience de l'ignorance n'est pas douloureuse mais est instantanément convertie en désir d'apprendre et en plaisir de recherche. Toutefois, *in fine*, l'auteur souligne que le philosophe ne se dit pas citationnellement heureux dans ce passage de la *République* car « si le bonheur est la valeur suprême de la vie, il n'est pas une valeur pour la pensée » (p. 199). La réduction de la temporalité au devenir et la fascination pour les promesses hédonistes du miroitement de la vie ne sont pas les seuls choix que les hommes font sans se comprendre : ainsi *Platon et la question du mal* analyse comment l'injustice pourrait s'accroître indéfiniment si elle ne se trouvait pensée, classée, cataloguée comme elle l'est dans le code pénal des livres IX-X des *Lois*, tandis que l'article « *Une politique vraiment conforme à la nature* » démontre que l'unité de la vertu civile doit faire fond sur un éclatement naturel de la vertu et ne peut qu'être l'image de l'unité véritable résidant chez le philosophe. Celui qui n'est pas philosophe est-il dès lors condamné à ne pas se comprendre ? Dans *Mythe et interprétation*, les mythes platoniciens, ces fables offrant une juste vision du tragi-comique de l'existence humaine, apparaissent comme ce qui fournit au non-philosophe l'occasion de pressentir qu'il y a en lui plus d'inhumain

et de surhumain que d'humanité. Enfin, l'ouvrage se clôture en se demandant ce que, pour Platon, la mort signifie pour l'âme. Pour ceux qui appellent « vie » ce que l'âme mène unie à son corps, la mort nomme la séparation d'avec le corps. Le philosophe quant à lui, dans la mesure où il est convaincu qu'il ne rencontrera la pensée dans sa pureté que dans cette séparation, ne craint pas la mort. A-t-il raison ? La preuve de l'immortalité de l'âme de la fin du *Phédon* permet-elle d'inférer son indestructibilité ? Il semblerait que le passage de l'immortalité à l'indestructibilité, comme celui de l'immortalité de l'âme conçue comme principe à celle de l'âme personnelle, (ne) soit (qu') un risque digne d'être couru, un « dangereux peut-être » (p. 280). – Cet aperçu de l'argument du livre montre que celui-ci progresse suivant deux focales s'éclairant mutuellement, puisqu'il s'agit à la fois de mieux comprendre ce qu'est la vie d'une âme incarnée, sa façon de percevoir, de se souvenir, de délirer, de rêver à la valeur de ses actions, de s'immerger dans le devenir, le plaisir, le bonheur, l'injustice, tout en montrant que ce ne sont pas là les seuls possibles pour l'âme, qu'elle peut se délier du corps, être hors du temps, penser l'injustice, être vertueuse sans être fissurée ou ne pas voir dans le bonheur la valeur suprême. Ce parcours original et lui-même profondément philosophique offrira très certainement à tout platonisant de nouvelles perspectives de recherche ou à tout le moins lui fournira des occasions d'évaluer ses propres interprétations en se mesurant à celles proposées. Plus généralement, le lecteur soucieux de saisir ce que représente pour une âme l'acte de philosopher, trouvera dans cet ouvrage, au frottement même de notre incarnation la plus incarnée, le meilleur exemple de la puissance d'auto-questionnement de l'âme.

Nicolas ZAKS

Christian VASSALLO, *Filosofia e « sonosfera » nei libri II e III della Repubblica di Platone*. Amsterdam, Hakkert, 2012. 1 vol. 17 x 25 cm, (4)-303 p. (SUPPLEMENTI DI LEXIS, 63). Prix : 72 €. ISBN 978-90-256-1271-9.

Par « sonosphère », Ch. Vassallo rassemble les registres de *ce qui se dit* et de *ce qui s'écoute*, tant sur le plan de la forme que du contenu. En d'autres termes, il s'interroge sur les formes platoniciennes de l'expression sur la base de la critique littéraire menée dans la *République*. Il voit en effet dans le livre II une « *phénoménologie dramatique* de la théorie sur le λεκτέον et sur l'ἄκουστέον canonisée ensuite dans le livre III (p. 20) », bref une application des thèses théorisées par la suite. Toutefois, à la différence d'analyses plus classiques, qui soit visent la dimension stylistique et adoptent un point de vue philologique, soit se penchent sur les enjeux politiques, Vassallo se réclame d'une perspective interdisciplinaire qui allie aux aspects plus sociologiques et anthropologiques des outils puisés chez les théoriciens de la poétique et de la littérature. Ainsi, à côté des commentateurs de Platon, notamment ceux qui en ont étudié les aspects littéraires, il se réfère régulièrement aux travaux de G. Genette ou de R. Barthes (le lecteur s'amuse d'ailleurs de constater que l'*index nominum* renvoie à la bibliographie finale). Par conséquent, il entend créer un objet d'étude, fondé sur une approche interdisciplinaire, qui ne soit pleinement ni littéraire ni philosophique, et qui soit à la fois littéraire et philosophique. Le chapitre II (le premier étant l'introduction) expose comment ce livre II de la *République* constitue une propédeutique *dramatique* au livre III, tout en portant un

successivo valorizza la forza del giuramento, atto non solo vincolante ma momento rituale da celebrare in luoghi adatti all'interno della polis e iscrivere poi nella sua memoria collettiva (Williamson). A questo segue un'indagine sul valore degli oracoli e sul rango degli individui che ne erano sacerdoti in Asia Minore in età romana; non si riscontra nessun declino: al contrario l'ambito di utilizzo e frequentazione dei santuari oracolari si espande all'interno del nuovo Impero che ne permette una crescita prima sconosciuta (Busine). Le dediche *ex voto* poste dalle autorità locali della provincia di Acaia rappresentano l'oggetto del lavoro successivo (Schörner); le divinità tradizionali, come Apollo, sono i destinatari principali delle offerte, l'unica nuova divinità onorata è, naturalmente, l'imperatore. A ciò segue un'indagine sul modo in cui nella *Periegesi della Grecia* Pausania integra nelle tradizioni consolidate le innovazioni religiose, in particolare nei casi di Mantinea, Corinto e Patrai (Pretzler). Per inquadrare l'opera e i suoi obiettivi utile anche F. De Angelis, *Pausania e i periegeti. La guida antica sulla Grecia*, in E. Vaiani (a cura di), *Dell'antiquaria e dei suoi metodi*, Pisa, 1998, p. 1-14. I rimanenti contributi, come già osservato, guardano non al passato e al rapporto delle nuove realtà religiose con le strutture precedenti, ma indagano i contatti e le modificazioni reciproche determinate dal rapporto con il Giudaismo e il Cristianesimo. Così si può rilevare il grado d'integrazione per i Giudei di Dura-Europos (Sorek, Noy) o la posizione di San Paolo di fronte al colto e impegnativo pubblico di Corinto (van Kooten), in un articolo con lacune bibliografiche sorprendenti (mancano, per esempio, M.W. Gleason, *Making Men. Sophists and Self-Presentation in Ancient Rome*, Princeton, 1995 e *Le martyre de Pionios, prêtre de Smyrne*, édité, traduit et commenté par Louis Robert, mis au point et complété par G. W. Bowersock et C. P. Jones, Washington, 1994). Contrariamente all'immagine che gli autori tendono a fornire, il comportamento dei primi Cristiani non si distingueva troppo da quello degli altri abitanti dell'Impero. Una lettura attenta delle fonti mostra la partecipazione – più tardi considerata inammissibile – ad attività caratteristiche della vita romana come le cerimonie religiose pagane, i giochi del circo, il teatro o la frequentazione di terme (Iosif). La trasformazione di Gerusalemme, la cristianizzazione dell'intero paesaggio urbano compiutasi nel IV secolo d.C. e le ricadute economiche di questo processo sono oggetto di un bel saggio di Drijvers. In quello successivo (Mulryan) viene studiata la disposizione delle prime chiese a Costantinopoli, edificate in siti scelti perché i nuovi luoghi di culto si sovrapponevano e oscurassero gli antichi templi pagani e per riprodurre la topografia cristiana di Roma. L'ultimo articolo (March) indaga la nuova morfologia urbana di Gerasa (odierna Giordania) e mostra quanto le basiliche e una spazialità alterata dalle necessità della religione cristiana abbiano obliterato i tratti della città classica. Un *Index locorum* e un *Index* completano un libro importante e ben curato; la scelta dei saggi e la loro congruenza rappresenta la degna conclusione di un progetto così impegnativo.

Domitilla CAMPANILE

Paraskevi MARTZAVOU & Nikolaos PAPAZARKADAS (Ed.), *Epigraphical Approaches to the Post-Classical Polis*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 16,5 x 24 cm, XX-370 p., 28 fig. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT DOCUMENTS). Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965214-3.

This volume, the product (mostly) of papers presented at the Oxford Epigraphy Workshop, immediately takes its place among other recent collections of studies devoted to the post-Classical *polis* that signal a scholarly trend away from the narratives of decline that used to dominate the field, and towards a new appreciation of the Hellenistic and Roman-era Greek *poleis* as complex and vibrant communities with a history worth knowing and understanding for its own sake. Unlike some of these other volumes (e.g. O.M. Van Nijf, R. Alston, C. G. Williamson eds., *Political culture in the Greek city after the Classical age*. Leuven, Peeters, 2011), Martzavou and Papazarkadas' collection, as its title indicates, mostly consists of close epigraphical case studies. In terms of genre, the chapters range from the edition-with-commentary presentation to somewhat more wide-ranging reflections on particular types of inscriptions and what they can tell us about civic culture, but throughout the collection, the focus remains, first and foremost, on the documents, rather than on wider historical issues, theories and themes. Given the volume's origin in an epigraphy seminar, and the fact that it appears in OUP's splendid *Oxford Studies in Ancient Documents* series, this is only to be expected, and appropriate. The documentary focus has some drawbacks: the presentation of material can sometimes appear a little austere ("hard epigraphy", to paraphrase the editors) and haphazard, and it is not always immediately clear to the reader what the intellectual motive or research question was that inspired the collection and analysis of the material, for instance in the case of Papazarkadas' contribution on the inscriptions from Siphnos (Chapter 11) and Schachter and Marchand's on texts from Thespiai (Chapter 16), beyond the wish to present new evidence from a particular locality. Some chapters (e.g. Chapters 4 and 9 by Matthaïou and Slater respectively) have a strong work-in-progress feel to them, resulting in rather abrupt endings. To be fair, the editors do their best to make up for such defects (if that is what they are) not only by providing their collection with a clear overall theme, i.e. the vitality and complexity of post-Classical *polis* life, but also by ordering their chapters into thematic parts ("I. *Poleis* and Ruling Powers", "II. *Poleis* in Conflict", "III. The Social Economics of the *Poleis*", "IV. *Poleis* of Honour" and "V. Institutions, Ethics, Religion"), thereby linking individual chapters to wider issues in the historiography on the post-Classical *polis*. The strong documentary focus of the collection also proves salutary, however. For one thing, it serves as a useful reminder of the sheer mass of documentary source material for post-Classical *polis* life still "out there", waiting to be analysed and integrated into a broader historical framework, and also of the complex nature of much of this material, defying easy generalisations. But above all, the close and highly accomplished scrutiny of individual documents and types of inscriptions undertaken by the contributors to this volume often results in surprising new insights. Given the constraints of space, I shall only mention my personal favourites. Thus, from Georgy Kantor's discussion of a reform of the local court system in Chersonesus Taurica (Chapter 5) it emerges that surviving democratic constitutional forms could apparently easily be combined with Roman-type judicial innovations, even in the early second century AD in a *polis* located *outside* Roman provincial boundaries! Angelos Chaniotis, discussing public subscriptions (*epidoseis*) related to civic defence (Chapter 6), explains the peculiarity that those first to come forward to contribute are often mentioned first in the epigraphically preserved lists of contributors (even when they did not make the

largest contribution) by relating it to the special honours reserved for those fighting in the first rank on the battlefield (*promachoi*). He also stresses the participation of foreigners and women in these quintessentially civic undertakings. Aneurin Ellis-Evans, in a further contribution on *epidoseis* (Chapter 7) innovatively exploits the documents recording subscriptions as sources for *polis* ideology, arguing *inter alia* that *epidoseis* with specified minimum and maximum contributions were deliberately designed to obscure social inequality among the participants, in order to stress the civic, communal and egalitarian character of the endeavour. In Chapter 10, John Ma notes that the inscriptions accompanying private honorific statues in Hellenistic cities often contain references to “civic activities and identities” (p. 178). The proliferation of such statuary, he argues, therefore should not lead us to interpret Hellenistic *poleis* as increasingly elitist, but should rather provide a stimulus to historians to develop an interpretation of post-Classical politics that “accommodate[s] families, and private display, within models of community equilibrium (whatever the balance of power)” (p. 179). Close reading of the documentary evidence for the somewhat elusive age-group of the *neoi* (corporations of young men associated with the gymnasium) in Hellenistic *poleis* leads Nigel M. Kennell to the conclusion that they were not an “aftermath of the ephebic training”, as was long thought (Chapter 13). Rather, “*epheboi* were cadet *neoi* and often subsumed under that title” (p. 232). Finally, in Chapter 14, Benjamin D. Gray provides a fascinating analysis of later Hellenistic honorific decrees, in which he detects a strong influence of Aristotelian ethical thought on virtue, education, citizenship and the common good. Particularly his discussion of the educational role of the *polis* in “imbuing citizens with the dispositions and knowledge necessary for virtue” (p. 248), stressed in Aristotelian philosophy and in the decrees, provides food for thought, and it would be interesting to see if this is a trend that continues in the honorific epigraphy of the *polis* during the Roman imperial period, when euergetism experienced its greatest proliferation in the Greek East. This selection of highlights is obviously biased by my own research interests, and should by no means be viewed as reflecting negatively on the chapters that I have left unmentioned. Despite the minor queries expressed above, this is a volume that should be read, and will be read with profit, by anyone interested in Hellenistic and Roman-era Greek epigraphy and the history of the post-Classical polis. Arjan ZUIDERHOEK

Linda-Marie GÜNTHER (Ed.), *Migration und Bürgerrecht in der hellenistischen Welt*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 174 p., 1 fig. Prix : 44 €. ISBN 978-3-447-06791-1.

L'époque hellénistique est marquée par des mouvements migratoires dont l'ampleur ne fut jamais atteinte auparavant. Des milliers d'Hellènes s'installent dans les territoires conquis par Alexandre et ses troupes. Le phénomène s'observe dans tous les territoires des diadoques et de leurs successeurs, mais plus particulièrement dans l'empire séleucide où un nombre considérable de cités nouvelles sont fondées dans lesquelles viennent s'établir en masse des habitants de la Grèce continentale, de

lieu entre mi-XV^e s. et mi-XIV^e s. Les tombes dites de guerriers, qui sont peut-être plutôt des tombes de chasseurs, désignent sans doute les principaux agents de ces changements. Durant l'HR III A2 et l'HR IIIB se dessine une occupation largement présente, sans que la centralité d'Athènes soit évidente, au contraire. Ce n'est qu'à la fin de l'HR IIIB et au début de l'HR IIIC que l'Acropole est réorganisée et fortifiée, dans le cadre de profondes mutations du système d'habitat qui amènent le déclin des habitats de la côte occidentale et favorisent ceux de la côte orientale, notamment Pérali. Ce livre montre que si on veut parler d'un royaume mycénien d'Attique centré sur Athènes, il faut le faire avec une grande prudence. Les données archéologiques de l'HR III A2 et IIIB n'appuient pas, en l'état, une telle hypothèse. Privitera reste à juste titre très prudent sur ce point et prend en compte la discussion récente sur *a-ta-na-po-ti-ni-ja* (p. 36). Il est peut-être un peu trop tôt pour conclure à l'absence complète d'écriture mais aussi de tout document relevant de la pratique administrative, comme les nodules (p. 25). Le souvenir des savantes tentatives d'explication de cette même absence de documents en Thessalie avant les découvertes de Dimini et Volos, ou en Laconie avant celles d'Ayios Vasilios, invitent à la prudence. Le livre de Privitera est donc essentiel, et il faut souhaiter que les études régionales de ce type, offrant à la fois un état des lieux et une perspective historique cohérente, se multiplient.

Julien ZURBACH

Nicoletta MOMIGLIANO, *Bronze Age Carian Iasos. Structures and Finds from the Area of the Roman Agora (c. 3000-1500 BC)*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-226 p., 7 pl., 168 fig. (MISSIONE ARCHEOLOGICA ITALIANA DI IASOS. 4. ARCHAEOLOGICA, 166). Prix : 100 €. ISBN 978-88-7689-267-7.

Ce volume, que l'on doit pour l'essentiel à N. Momigliano, avec des contributions de plusieurs spécialistes, constitue le premier volet de la publication du projet appelé BACI – Bronze Age Carian Iasos. Ce projet, qui a commencé en 1998, se donnait pour but de publier les structures et le matériel des niveaux de l'Âge du Bronze dans le secteur de l'agora, sous la nécropole géométrique. Le second volet sera constitué par la publication des niveaux mycéniens, ce premier volume comprenant celle des niveaux antérieurs, du Bronze ancien aux premières phases du Bronze récent. Comme le montre N. Momigliano dans l'introduction et dans le premier chapitre, l'Âge du Bronze a été au centre des préoccupations des fouilleurs italiens à Iasos depuis le début de la mission en 1960. Entre 1960 et 1987, la mission dirigée par D. Levi puis Cl. Laviosa a mis au jour un site important de cette période. C'est dans le cadre de la mission dirigée par F. Berti, et aujourd'hui par M. Spanu, que le projet BACI a pu se développer ; et on voit de suite le premier grand mérite de ce volume, qui est de montrer que la publication ordonnée et complète de matériel issu de fouilles déjà relativement anciennes est possible et fructueux. Ce premier chapitre offre de plus une vision d'ensemble du développement des études sur Iasos, centrée sur l'Âge du Bronze, mais ne se limitant pas à une histoire événementielle des fouilles. Il comprend aussi une discussion sur les méthodes de fouille et d'enregistrement utilisées, et sur le contexte intellectuel des explorations, marqué notamment par une perspective très centrée sur la Crète et la notion de thalassocratie minoenne. Il ne s'agit donc pas de constater des

manques dans la documentation disponible mais de comprendre le développement de la discipline archéologique et de mesurer l'effet du contexte historiographique. N. Momigliano, d'ailleurs, tout en décrivant le contexte des années 1960 et 1970, n'oublie pas de mentionner le fait que les recherches des années 2000 ont été menées, dans un contexte post-colonial tout aussi marquant, conscience assez rare pour être soulignée. Le chapitre 2, par N. Momigliano et P. Belli, offre une discussion des structures et de la stratigraphie de la zone de l'agora. Ils distinguent 15 phases ; les plus anciennes datent du Chalcolithique et du Bronze ancien (phase 1), suivi par un possible hiatus correspondant aux phases les plus anciennes du Bronze moyen, bien que quelques objets puissent probablement être datés de cette période. La succession la plus dense (phases 3 à 13) correspond à l'époque couramment appelée néopalatiale en Crète, qui, toujours en termes crétois, commence peut-être dès le MM III. L'activité continue jusqu'à une phase avancée du MR IA ou au MR IB. Il y a en tout cas des niveaux antérieurs et postérieurs à une couche de *tephra* volcanique correspondant à l'éruption de Théra. Les phases 14 et 15 comprennent de rares structures attribuables à l'époque mycénienne (phase 14) et une structure circulaire aussi difficile à interpréter qu'à dater (phase 15). Il est donc possible qu'un hiatus se situe aussi entre le MR IB et les plus anciens tessons mycéniens (HR IIB/IIIA), mais les auteurs restent prudents sur ce point, et laissent ouverte la possibilité que le matériel de cette époque ne soit pas encore identifié. En effet, si le matériel égéen ou de type égéen est le mieux daté et donc l'outil chronologique le plus adapté, il n'est pas le seul sur ce site. C'est ce que montre le chapitre 3, de loin le plus long, consacré au mobilier des phases 1 à 13 (jusqu'au MR IB compris, à l'exclusion du matériel mycénien qui sera publié par M. Benzi). Il s'agit d'un ensemble d'outils lithiques et surtout d'environ 16 000 tessons datant pour l'immense majorité de l'époque néopalatiale. Une description systématique des différentes classes céramiques précède (p. 46-58) un exposé des résultats de l'analyse pétrographique (p. 58-106). Le catalogue du matériel (p. 113-151) comprend des centaines d'objets, présentés par contextes. De nombreuses illustrations complètent ce catalogue (fig. 62-168). Il faut saluer la présence de coupes de tessons dans des illustrations de qualité et en couleurs (notamment pl. I). L'analyse des contextes est rendue difficile par l'ancienneté des fouilles et une approche systématique de l'habitat en termes fonctionnels est donc impossible. Les résultats de l'étude céramique sont néanmoins remarquables. La céramique minoenne ou minoisante représente moins de 2 % de l'ensemble. La grande majorité des tessons relève de la catégorie dite « red-slipped », à engobe rouge, caractéristique du faciès local du Bronze moyen et récent (sur les correspondances entre systèmes chronologiques égéen et anatolien, voir p. 45-46). D'autres classes, tout aussi minoritaires, révèlent des contacts avec Rhodes, les îles du sud-est égéen et notamment Cos, ou diverses régions de Crète, mais aussi la région de Milet. Le chapitre 4 offre une discussion d'ensemble des caractères de la culture de Iasos au début du Bronze récent. Les traits habituellement considérés comme minoens (céramique importée ou imitée, pesons à rainure, certaines techniques architecturales, l'usage de signes du linéaire A) sont discutés dans un cadre historique général qui permet d'en proposer une évaluation nouvelle. N. Momigliano montre que les relations d'Iasos avec les régions environnantes sont beaucoup plus complexes que ne pourrait l'être une relation directe avec la Crète. La mise en évidence de relations avec le sud-est égéen (par l'identifica-

tion de catégories céramiques auparavant classées comme Camarès d'imitation locale) ou avec Milet (par l'étude paléographique et les échanges avec l'équipe de Milet dirigée par W.D. Niemeier) joue ici un rôle essentiel. Iasos, selon Momigliano, ne fait pas directement partie du réseau minoen en Égée orientale mais se raccroche à travers des connections à des centres plus intégrés comme le Serraglio de Cos ou Milet. Mais au-delà de cette vision nouvelle, plus décentralisée, de la connectivité égéenne du BR I, l'apport essentiel de cet ouvrage réside aussi dans la publication du matériel local, si mal connu jusqu'ici, et qui montre des analogies avec le matériel de Milet ou d'autres sites des environs. Ce matériel est très prometteur puisque plusieurs catégories peuvent y être distinguées : il y a de ce côté-ci également tout un jeu d'échanges et de réseaux qui commence à peine à apparaître. N. Momigliano souligne à plusieurs reprises les manques de nos connaissances sur l'Anatolie sud-occidentale au II^e millénaire. La publication d'Iasos est un premier pas dans une exploration systématique de la région, et en même temps un modèle de précision et d'intelligence historique.

Julien ZURBACH

Bernhard Friedrich STEINMANN, *Die Waffengräber der ägäischen Bronzezeit. Waffenbeigaben, soziale Selbstdarstellung und Adelsethos in der minoisch-mykenischen Kultur*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2012. 1 vol. 21,5 x 30 cm, 626 p., 63 pl. (PHILIPPIKA, 52). Prix : 162 €. ISBN 978-3-447-06707-2.

Bernhard Steinmann nous livre ici une imposante monographie, issue de sa thèse de doctorat, soutenue en avril 2010 à l'université Friedrich-Alexander d'Erlangen-Nuremberg. Ce travail de recherche est consacré aux sépultures pourvues d'armes du début de l'Helladique moyen à la fin de l'Helladique récent. Ces sépultures, plus généralement connues sous l'appellation de « tombes de guerriers » (M. R. Popham, « Mycenaean-Minoan Relations between 1450 and 1400 BC », *BICS*, 23, 1976, p. 119-121), ont suscité de nombreux commentaires. Ainsi ces dépôts funéraires ont été tantôt interprétés comme des innovations mycéniennes, tantôt comme le prolongement d'une tradition qui débiterait à l'Âge du Bronze ancien. Loin d'être un phénomène isolé, elles seraient un moyen d'exprimer l'idéologie d'une élite, qui célébrerait ses capacités militaires et exalterait ainsi son style de vie. Les chercheurs ont voulu voir dans cette pratique une logique identitaire associée à un mode de vie aristocratique. À partir d'un impressionnant travail de documentation, l'auteur se propose de revenir ici sur l'interprétation de ces sépultures en envisageant de les mettre en rapport avec les pratiques funéraires d'un côté et les systèmes sociopolitiques des civilisations mycénienne et minoenne de l'autre. L'ampleur de la tâche que s'est fixé l'auteur est considérable : le résultat final est présenté dans cet ouvrage divisé en quinze chapitres, parfois très inégaux, qui s'efforcent de répondre à la problématique initiale. Après une brève synthèse portant sur l'histoire de la recherche (p. 18-24), l'auteur étudie tour à tour les armes offensives (p. 25-61), puis les armes défensives (p. 62-80), s'intéressant tant à leur évolution typologique qu'à leur maniement. Les épées en constituent le corpus le plus important (p. 25-40). L'auteur tente en vain d'associer leur maniement à une logique identitaire mais sa conclusion n'est guère convaincante : un changement d'arme implique une modification des modes de

to the 4th-3rd century BC. Very interestingly S. Angilillo's paper (p. 153-171) studies the onomastics in a few Roman Republic funerary *stelae* found between the modern towns of Sassari and Oristano, in which Latin, indigenous and Punic elements are indissolubly merged. What emerges is a population so mixed and interconnected, that it is not possible to single out specific characterising elements to be interpreted singularly, but the data should be read as a whole, as a part of a more complex system stratified in the course of the time. R. D'Oriano and G. Pietra (p. 173-188) offer a re-exam of all the evidence useful in studying diachronically a few temples and cults in Olbia, whose investigation shows various levels of cult stratifications. G. Manca di Mores' paper (p. 188-203) focuses on workers employed in the manufacture of the architectonical terracottas of the temple of Sardus Pater in Antas, and pointing out their mixed nature of Roman-Italic people using late Hellenistic moulds. M.A. Ibba's contribution on the sanctuary of via Malta at Cagliari re-examines not only the reports of old excavations, but also material evidence found in the site in order to appraise the significance and features of a sanctuary with a very peculiar Hellenistic-Italic planimetry (p. 205-215). The last paper, E. Trudu's (p. 217-236), aims at changing the prejudicial opinion according to which the core of Sardinia, the central-eastern region, resisted to Romanization till very late. Using the sanctuary of Bidoni as a case study, Trudu demonstrates that the introduction of Roman religious elements dates as early as the 3rd century BC. Although the volume lacks an introduction, explaining the objectives of the conference and of the editors, the overall structure and sense of the book is clarified by M. Torelli's plain conclusions (p. 237-255). Indeed, the word "conclusions" do not express appropriately the contents of his intervention, which rather introduces, completes, comments – not without critical remarks –, and gives strength, through comparisons and further evidence, to all fourteen papers. In this sense, the book is a useful tool, which supplies new data and observations on the archaeology of periphery and multiculturalism, with a special focus on ancient Sardinia. A nice apparatus of sixty-three plates of pictures, drawings and maps enriches the volume, which is carefully edited – no typos or evident mistakes can be found.

Jessica PICCININI

Santo PRIVITERA, *Principi, Pelasgi e pescatori. L'Attica nella Tarda Età del Bronzo*. Athènes, Pandemos – Scuola Archeologica Italiana, 2013. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, 176 p., 98 fig. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 7). Prix : 60 €. ISBN 978-88-87744-48-4.

Comme l'écrit J.B. Rutter dans sa préface à ce volume, le travail de S. Privitera sur l'Attique mycénienne offre le modèle de ce que devraient être de telles synthèses régionales, qui sont désormais un impératif pour la recherche dans les prochaines années. Fondé sur un dépouillement exhaustif des données archéologiques, un examen direct des sites et d'une partie du matériel, ce travail débouche sur une synthèse d'archéologie historique de première importance. L'ouvrage est articulé en deux parties : analyse des données par périodes (p. 15-55) et catalogue topographique

des données, rassemblant des notices sur quarante sites, dont le premier, Athènes même, est décrit en quatre zones différentes (« survey topografico », p. 57-156). Ces notices sont plus ou moins fournies selon le degré d'exploration du site ; dès que possible, Privitera offre des illustrations, photographies de terrain et plans, de très bonne qualité et toujours utiles. Les plans ont souvent été redessinés à partir des plans publiés, et des photographies aériennes viennent parfois utilement compléter la description du site. Ce catalogue porte donc bien son nom de « topographique » : comme les notices du *Mycenaean Greece* de Hope Simpson, celles-ci permettent de retrouver aisément les vestiges sur le terrain. Cela n'empêche pas Privitera d'offrir par ailleurs des discussions approfondies et des hypothèses nouvelles pour certains sites, comme en témoigne la proposition de dater les terrasses de l'Acropole à la fin de l'HR III B2 ou à l'HR IIIC ancien, contre les propositions faites par Iakovidis puis Mountjoy (p. 62-63). Elles seraient dès lors contemporaines de l'enceinte de l'Acropole et l'ensemble trouverait sa place dans le cadre des réorganisations des fortifications mycéniennes dans cette ultime période des palais, comme on les voit à Mycènes et Tirynthe. La notice sur Athènes, particulièrement élaborée (p. 57-96), constitue désormais la synthèse de référence sur ce site. Les autres notices offrent un état des recherches très précieux, avec une bibliographie complète. La première partie commence par un chapitre intitulé « introduction à l'Attique mycénienne », qui discute comme il se doit les limites de la région considérée et surtout, ce qui est plus difficile, les articulations en micro-régions à l'intérieur de l'Attique –, étape importante car elle détermine certaines conclusions. Une histoire de la recherche, synthétique mais efficace, complète ce premier chapitre qui se termine sur une discussion de la notion de « mycénien ». À partir de quand peut-on parler d'Attique « mycénienne » ? Privitera, au vu de la domination évidente de matériel de tradition mésohelladique durant la première phase du Bronze récent (HR I – HR IIA) conclut que la « mycénisation » de l'Attique, c'est-à-dire la transformation de la quasi-totalité de traits de la culture matérielle, n'a eu lieu qu'entre HR IIA – où apparaissent les tombes à chambre – et HR IIB. Il choisit néanmoins d'examiner la première phase du BR dans son travail, sachant bien qu'il est souvent difficile de distinguer la fin du BM (HM III) du début du BR. On ne peut que le suivre dans ce choix qui permet d'apprécier les transformations de l'habitat sur une plus longue durée. Les trois chapitres suivants constituent le cœur de la synthèse. Ils portent respectivement sur l'époque dite des tombes à fosse (début du BR), sur le BR central (HR IIB – début de l'HR III A2, correspondant en gros à la seconde moitié du xv^e s. et à la première moitié du xiv^e), et enfin sur la longue période qui va jusqu'à la fin du BR (HR III A2 – HR IIIC récent). Un des apports de cette synthèse est de mettre en regard les processus de « mycénisation » de la culture matérielle et l'histoire de l'habitat et de l'occupation des espaces. Dans les deux cas, la différenciation apparaît essentielle : Marathon ou Éleusis sont ainsi de mycénisation plus récente qu'Athènes ou l'Attique orientale. Mais c'est surtout une histoire de l'habitat et, à travers elle, des sociétés du Bronze récent en Attique que ce livre permet d'esquisser. La période HR IIB – III A1 apparaît critique ; c'est à ce moment que les habitats de hauteur, souvent fortifiés, laissent la place à des habitats de plaine ouverts dans toute la Mésogée et les régions côtières. Un des apports de ce livre est de mettre en valeur la concomitance de la « mycénisation » de l'Attique et du changement dans les systèmes d'occupation qui a

lieu entre mi-XV^e s. et mi-XIV^e s. Les tombes dites de guerriers, qui sont peut-être plutôt des tombes de chasseurs, désignent sans doute les principaux agents de ces changements. Durant l'HR III A2 et l'HR IIIB se dessine une occupation largement présente, sans que la centralité d'Athènes soit évidente, au contraire. Ce n'est qu'à la fin de l'HR IIIB et au début de l'HR IIIC que l'Acropole est réorganisée et fortifiée, dans le cadre de profondes mutations du système d'habitat qui amènent le déclin des habitats de la côte occidentale et favorisent ceux de la côte orientale, notamment Pérali. Ce livre montre que si on veut parler d'un royaume mycénien d'Attique centré sur Athènes, il faut le faire avec une grande prudence. Les données archéologiques de l'HR III A2 et IIIB n'appuient pas, en l'état, une telle hypothèse. Privitera reste à juste titre très prudent sur ce point et prend en compte la discussion récente sur *a-ta-na-po-ti-ni-ja* (p. 36). Il est peut-être un peu trop tôt pour conclure à l'absence complète d'écriture mais aussi de tout document relevant de la pratique administrative, comme les nodules (p. 25). Le souvenir des savantes tentatives d'explication de cette même absence de documents en Thessalie avant les découvertes de Dimini et Volos, ou en Laconie avant celles d'Ayios Vasilios, invitent à la prudence. Le livre de Privitera est donc essentiel, et il faut souhaiter que les études régionales de ce type, offrant à la fois un état des lieux et une perspective historique cohérente, se multiplient.

Julien ZURBACH

Nicoletta MOMIGLIANO, *Bronze Age Carian Iasos. Structures and Finds from the Area of the Roman Agora (c. 3000-1500 BC)*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-226 p., 7 pl., 168 fig. (MISSIONE ARCHEOLOGICA ITALIANA DI IASOS. 4. ARCHAEOLOGICA, 166). Prix : 100 €. ISBN 978-88-7689-267-7.

Ce volume, que l'on doit pour l'essentiel à N. Momigliano, avec des contributions de plusieurs spécialistes, constitue le premier volet de la publication du projet appelé BACI – Bronze Age Carian Iasos. Ce projet, qui a commencé en 1998, se donnait pour but de publier les structures et le matériel des niveaux de l'Âge du Bronze dans le secteur de l'agora, sous la nécropole géométrique. Le second volet sera constitué par la publication des niveaux mycéniens, ce premier volume comprenant celle des niveaux antérieurs, du Bronze ancien aux premières phases du Bronze récent. Comme le montre N. Momigliano dans l'introduction et dans le premier chapitre, l'Âge du Bronze a été au centre des préoccupations des fouilleurs italiens à Iasos depuis le début de la mission en 1960. Entre 1960 et 1987, la mission dirigée par D. Levi puis Cl. Laviosa a mis au jour un site important de cette période. C'est dans le cadre de la mission dirigée par F. Berti, et aujourd'hui par M. Spanu, que le projet BACI a pu se développer ; et on voit de suite le premier grand mérite de ce volume, qui est de montrer que la publication ordonnée et complète de matériel issu de fouilles déjà relativement anciennes est possible et fructueux. Ce premier chapitre offre de plus une vision d'ensemble du développement des études sur Iasos, centrée sur l'Âge du Bronze, mais ne se limitant pas à une histoire événementielle des fouilles. Il comprend aussi une discussion sur les méthodes de fouille et d'enregistrement utilisées, et sur le contexte intellectuel des explorations, marqué notamment par une perspective très centrée sur la Crète et la notion de thalassocratie minoenne. Il ne s'agit donc pas de constater des